Lucien BAROU

Mémoires de la Grande Guerre

187 Poilus du Forez et de sa périphérie témoignent…

Tome 3 : 1916

Chapitre 16

1916 (janv.-fév) : Conditions matérielles de vie des Poilus dans les tranchées avant la bataille de Verdun

Chap. 16 - 1916 (janv.-fév.) – Conditions matérielles de vie des Poilus dans les tranchées avant la bataille de Verdun

"En 16, y avait de l'eau jusqu'aux genoux! Fallait rester… On pouvait pas se coucher, ni s'asseoir, ni rien! On était malade, ben, fallait rester… Même une bronchite… On pouvait pas coucher par terre! On peut pas y faire faire aux bêtes: y a pas une bête qui résisterait!" – **François Potin**, classe 1914, Gennetines (Allier) – Saint-Just-en-Chevalet (Loire).

"Terriblement chaud. Très altéré, on peut à peine parler, tellement la bouche est sèche. Rien d'aussi cruel que la soif, aussi les hommes parlent de ficher le camp à l'eau cette nuit malgré le conseil de guerre qui les attend s'ils le font sans un ordre du Com^{dt} de Cie." Journal de **François Baizet** , classe 1897, de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) à la date du 7 août 1916.

"Nous recevions les eaux – et il a neigé! - , nous avions passé dans des boyaux pour rejoindre, avec de l'eau, de la boue (je suis pas très grand) jusqu'au ventre, et il faisait un froid de canard. A un moment donné, on tirait au même créneau, tantôt les Allemands, tantôt nous. Enfin, nous étions vaincus par le froid, et la boue, et l'eau! On nous a relevés au bout de cinquante et quelques heures, mais il n'existait plus rien. Le bataillon qui avait attaqué avant nous avait perdu comme d'habitude la moitié de ses effectifs." – **Jean Fontaney**, classe 1912, Montrond-les-Bains.

"Nous sommes de vrais blocs de boue avec des mines pâlies et défaites. Le bleu azur des capotes est devenu ocre, la glaise lissée par les frottements couvre les manches, les pans d'une couche épaisse, il faut employer le couteau pour le nettoyage; tous les effets sont souillés et sur la peau on sent le fourmillement de petits êtres sordides. O! patriotes farouches, pourquoi n'êtes-vous pas là pour partager notre malheureux sort?" – Récit de guerre d'**Antonin Granet**, classe 1903, Savigneux – Chamboeuf.

"Je l'ai emporté sur mon dos! On a tombé peut-être… Oh! Ça faisait bien 3 km, pas loin! Dans la boue, dans le.. Ce qui était le plus embêtant, c'étaient les fils de téléphone qui traînaient un peu partout! Alors on s'entravait dedans, et puis on dégringolait! Alors fallait se…On pleurait! On disait: "Oh mon vieux, autant être mort que faire un boulot pareil! " Oh oui! Enfin, finalement, on est arrivé au bout! Et le copain, il a été évacué tout de suite, il a été à Issy-les-Moulineaux, vers Paris, et ils lui ont coupé les deux pieds!" – **Antoine Gayet,** classe 1916, Mionnay (Ain) – Feurs (Loire) évoquant l'harassante évacuation de son camarade aux deux pieds gelés.

Avant d'entrer dans l'étude de l'immense bataille de Verdun, il convient de reprendre ce qui a été un peu abordé par le chapitre VIII *"Installation dans la guerre de tranchées"* correspondant à la fin de l'année 1914 et au début de l'année 1915. Au début de 1916, presque tous nos témoins (sauf ceux des deux plus jeunes classes) ont eu une expérience de la guerre de tranchées, l'ont vécue sous différents climats, dans le froid de l'hiver et dans la sécheresse de l'été, sous la pluie du printemps, de l'été, de l'automne, dans différents sols réagissant diversement aux aléas climatiques, selon qu'ils sont de terre meuble, crayeuse, glaiseuse, de sable ou de rochers. L'installation durable dans une guerre statique a modifié la façon de tenir et de combattre, mais aussi de s'alimenter, car on peut avoir recours à une organisation plus rationnelle de l'alimentation des régiments, comme celle des cuisines roulantes remplaçant la cuisine à micro-échelle des escouades. En dehors des combats, que nous envisagerons plus tard, car ils induisent un rapport à la mort qui passera à un autre stade après la boucherie de Verdun, il existe un mode de vie déjà terrible dont on se demande comment ces hommes ont pu le supporter. Mais beaucoup, il est vrai, en sont morts, ou en sont restés marqués à vie dans leur chair et dans leur esprit.

Le froid avant l'hiver 1916-1917

S'il est une caractéristique climatique qui soit liée à une année précise pendant cette Grande Guerre, c'est bien celle du froid extrême de l'hiver 1916-1917, particulièrement janvier et février 1917 qui a induit des conséquences nouvelles, à grande échelle, ce qui le singularise par rapport aux deux hivers de guerre précédents et aussi par rapport à l'hiver suivant, 1917-1918, qui sera le dernier de la guerre. A titre indicatif, une étude du site *"Climatologie de l'Indre"* récapitulant la température de tous les hivers en France de 1893 à 2006 indique que l'hiver le plus froid du XXe siècle a été l'hiver 1962-63, et que les deux autres hivers extrêmes l'ont été en période de guerre: 1916-1917 et 1941-1942. Nous aborderons donc ce froid de l'hiver 1917 à sa place chronologique dans cette étude. mais cela n'exclut pas d'étudier le froid dans les autres hivers.

Froid et pieds gelés

En dehors du désagrément physique du froid supporté dans les tranchées, particulièrement la nuit, alors qu'il est interdit de se déchausser (pendant toute la période de présence en première ligne) pour être prêt à affronter aussitôt la moindre attaque inopinée, la principale agression corporelle, à part les engelures aux doigts, notamment au contact de l'acier des fusils, et des bronchites, consiste dans les gelures, particulièrement aux pieds, pouvant avoir un degré de gravité tel que cela entraîne l'amputation.

Edmond Deloule (cl. 13) de Saint-Martin d'Ardèche, maçon en Ardèche avant guerre avant de devenir, par suite d'une grave blessure à l'œil, employé à l'octroi à Paris après guerre, alors caporal au 23e B.C. Alpins de Grasse, a eu les pieds gelés en Belgique au tout début du premier hiver de guerre. Il écrit dans son récit intitulé *"Fin de ma campagne en Belgique*", faisant suite aux grandes lettres récapitulatives adressées à ses parents: *"Tout d'abord un fait que je ne saurais passer sous silence, c'est la gelure de mes pieds au troisième degré. Nous étions dans un petit village du nom de Lampernisse*[1] *. Il faisait froid. Un matin que nous attendions pour reprendre nos tranchées, je sentis à mes pieds comme un froid humide, on aurait dit qu'ils trempaient dans de l'eau très froide. Le lendemain, ils étaient tellement enflés que je ne pouvais plus marcher. Je le déclarais* à mon Lieutenant qui était chef de Cie à ce moment et il me dit: "On va te monter sur un mulet pour que tu ailles à la visite.". Le major se trouvait dans un local attenant à la mairie du pays situé plus à l'ouest. Je comptais être évacué sur l'hôpital de Dunkerque*[2] *, mais il ne voulut pas me reconnaître malade, prétextant qu'il avait reçu des ordres pour ne plus évacuer personne. Je ne pouvais me déplacer qu'en marchant sur les genoux. Le lieutenant me dit: "Tu vas retourner à ton cantonnement, et puisque le major ne peut pas te reconnaître* (malade)*, moi je te reconnais et te met* exempt de service jusqu'à* (ce que) *tu puisses marcher." Il faut dire qu'à mon cantonnement dans une ferme un peu isolée, la fermière qui était très gentille me faisait prendre tous les jours des bains de pieds dans de l'eau où elle faisait cuire des betteraves a* sucre pour ses bestiaux. Ce que ça me faisait du bien, c'est rien de le dire, et au bout de huit jours, je pouvais remettre mes chaussures, j'étais guéri! Ensuite, quelques jours après, nous rentrons en France par une marche forcée et nous arrêtions dans le Pas-de-Calais dans un petit village appelé Magnicourt-en-Conté*[3] *tout près de Saint-Pol-sur-Ternoise. Au bout de deux ou trois jours, nous retournions aux tranchées du côté de Souchez..*[4]*"*

Antoine Gayet (cl. 16) de Mionnay (Ain), ouvrier agricole dans l'Ain jusqu'à sa mobilisation en avril 1915, puis, après guerre, fraiseur-tourneur chez Berliet à Vénissieux, puis ajusteur–raboteur à Oullins, aux ateliers du P.L.M., avant de se retirer à Feurs, soldat au 71e R.I., puis versé au 172e R.I, a failli avoir les pieds gelés, ce qu'il raconte fort bien ici, avec une brève analyse de l'âme des chevaux, avant d'évoquer le sauvetage harassant d'un camarade aux deux pieds tout à fait gelés:

T- *"Alors le gel, pour les pieds gelés: trois degrés, et vous avez les pieds gelés! Vous savez pas pourquoi? Parce que la circulation se fait plus, surtout avec les molletières! Ça vous serre la jambe, quand elle est mouillée, ça vous serre la jambe!*

E- *A plus trois ou à moins trois?*

T- *A moins trois! Ça gèle à moins trois: ça y est! Moins trois, moins quatre, vous avez les pieds gelés! Moi, j'ai pas eu les pieds gelés, mais il s'en est fallu d'une demi-journée, parce que j'ai senti que j'avais les pieds si chauds… "Oh, bon sang, j'ai ben tant chaud aux pieds!" Et puis je tâte mes souliers: "Oh la la! " J'ai été obligé de prendre mon couteau pour couper les lacets, je pouvais pas les défaire tellement ça tirait! Et puis après j'ai pris des machins* (fils) *téléphoniques qui traînaient un peu partout, je me suis attaché les pieds dessus les souliers, quoi: y avait que la semelle qui me servait! Alors y avait un machin* (poste) *de secours dans un ravin: ils venaient avec un panier, avec quelques pansements, et ils faisaient pas grand chose; bien sûr, c'était pour dépanner! Alors ils avaient fait un petit trou contre la butte, ils avaient mis une bâche ou deux pour se mettre un peu à l'abri. Alors je suis été au poste de secours comme ça. "Eh ben", ils m'ont dit, "Eh ben t'as de la chance, parce que c'était temps que tu les enlèves, tes souliers! Parce que t'aurais resté seulement trois heures de plus, tu pouvais pas les enlever!". C'était tout gonflé! Fallait couper les souliers!… Alors on a été relevés après. Alors avec mes pieds dessus, je risquais de faire un peu.. le chemin qu'il y avait à faire, à peu près 1 km…"*

E- *Donc vous aviez la semelle…et les fils électriques qui vous entouraient le pied?*

T- *Oui, oui, oui!*

E- *Et les chaussures étaient ouvertes dessus?*

T- *Oui, oui, oui! Par-dessus! On mettait ce qu'on trouvait, quoi! Alors les pieds par-dessus! Forcément! Alors, après on est arrivé au repos. On est pas allé jusqu'au bout parce qu'ils pouvaient pas aller plus loin: on s'est arrêté*

---

[1] Localité de Flandre Occidentale flamande, à 10 km à l'ouest de Dixmude environ et à une quinzaine de kilomètres de la mer du Nord (De Panne / De Zeepanne)

[2] Dunkerque se trouve à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Lampernisse

[3] Magnicourt-en-Comté est effectivement à proximité de Saint-Pol-sur-Ternoise, dans le Pas-de-Calais, et largement à 80 km à vol d'oiseau au sud-ouest de Lampernisse (Belgique).

[4] Souchez est au sud de Liévin et au nord d'Arras, à 35 km environ à l'est de Magnicourt-en-Comté.

vers un machin des chevaux, un parc, parce qu'il y avait beaucoup de parcs à ce moment-là pour les chevaux: y avait pas tant de tracteurs que maintenant! Alors, avec le copain, là, on pouvait pas aller plus loin: "Demain, on partira. Ils viendront nous chercher!". Alors tous ceux qui n'étaient pas passés au front, qui étaient à l'arrière, ils venaient nous chercher pour nous évacuer à Marcelcave[5]*. Bon! Alors il fallait passer la nuit! Alors les chevaux, ils leur avaient donné à manger, un machin de foin et de paille. "Oh!", je dis au copain, "attends: j'ai encore ma toile de tente, là!". On a défait les toiles de tente, attachées ensemble: "Et on couchera là-dessus! Je vais chercher du foin!". Alors je vais chercher du foin, je ramassais le foin des chevaux. Ces pauvres bêtes, ils me regardaient, ils avaient l'air de dire: "Tu parles d'un salaud, hein!" Ils savaient pas parler, mais rien qu'à les voir, on voyait bien qu'ils comprenaient, qu'ils étaient pas contents! Mais moi, j'ai dit: "Mon vieux, c'est à celui qui se sauvera là-dedans!". Enfin, j'ai emporté une grande brassée de foin et de paille…*

E- *Vous aviez l'impression qu'ils vous le reprochaient?*

T- *Ah oui, oui! Et puis moi comme je connais le cœur des chevaux! Puis j'aime les chevaux! C'est des bêtes que j'aime …*(émotion dans la voix) *beaucoup! Alors ça me faisait ben mal, mais c'est la vie ou la mort! Alors, quand je suis arrivé vers le collègue, il me dit: "Oh ben, ça va! On sera bien avec ça!" Alors on a fait un petit matelas, puis on a mis les machines* (les toiles de tente) *par dessus, et puis on a dormi. On s'est mis bien l'un contre l'autre pour se tenir chaud et on a dormi. Et puis le lendemain, vers les 9 heures, ils sont venus nous chercher, et ils nous ont emmenés à Marcelcave… Mais on marchait comme sur des épingles! On avait un commencement de pieds gelés quand même, hein!*

E- *Ah! Ça faisait ça? On pouvait pas…*

T- *Les pieds enflaient! Les pieds enflaient! Alors quand on est arrivé chez nous, eh ben mon ami, les femmes et tout ça, elles nous ont dit: "Hein, mes pauvres enfants, qu'est-ce que vous avez que vous marchez ben si mal?". On dit: "On a les commencements des pieds gelés!'. Alors les femmes se sont mises à faire des chaussettes, des foulards… On a resté que huit-dix jours, mais alors pfffou! On est parti avec des foulards, des chaussettes! C'était bien!*

E- *Et alors, y en a qui ont eu les pieds gelés, là, parmi vos copains?*

T- *J'ai pas eu connaissance qu'ils ont eu les pieds gelés amputés… Y en a un (mais c'était à Bouchavesnes alors, c'était avant ça), je l'ai emporté sur mon dos! On a tombé peut-être… Oh! Ça faisait bien 3 km, pas loin! Dans la boue, dans le.. Ce qui était le plus embêtant, c'étaient les fils de téléphone qui traînaient un peu partout! Alors on s'entravait dedans, et puis on dégringolait! Alors fallait se…On pleurait! On disait: "Oh! mon vieux, autant être mort que faire un boulot pareil! " Oh oui! Enfin, finalement, on est arrivé au bout! Et le copain, il a été évacué tout de suite, il a été à Issy-les-Moulineaux, vers Paris, et ils lui ont coupé les deux pieds! Alors il m'a écrit peut-être un mois après (pas tout de suite, bien sûr) et il m'a dit: "Gayet, je te dois la vie! Tu m'as sauvé la vie!* (émotion) *Parce que sans toi, je serais mort!". Parce que tous ceux qui l'ont opéré, ils lui ont dit: "Vous avez eu de la chance que votre copain, il vous a emporté!" Il pouvait pas marcher, il fallait le porter sur le dos! Et on tombait, pardi! Forcément!*

E- *Sur plusieurs kilomètres, vous l'avez traîné?*

T- *Oh, bien 3 km… Alors on est tombé peut-être… cinq-six fois, je sais pas combien. Alors on se relevait, on était pleins de boue* (rire). *C'était un drôle de boulot! Alors après, pour me guérir, moi je suis remonté en ligne! Avec un peu de ravitaillement… Et voilà!"*

Lutte contre le froid

Connaissant le mal que pouvaient infliger le froid et les gelures, les soldats ont tenté de s'en prémunir, et l'armée leur a aussi fourni des moyens de lutte.

En ce qui concerne les mesures prises par l'armée française, **Amand Beyron** (cl. 11) né à Viricelles, fils d'un chapelier de Chazelles-sur-Lyon, directeur d'usine textiles plus tard, musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne signale brièvement dans son journal de guerre en janvier 1915, la réception de peaux de mouton, de galoches et de lainages:

"Samedi 23 Janvier - […] Le régiment reçoit toujours des peaux de moutons pour les hommes des tranchées qui en ont bien besoin, des galoches aussi, des sabots, aussi des lainages. Dans qq. jours tout le monde sera bien servi, heureusement. Le froid peut venir, on pourra tenir le coup sans trop de bronchites et de fluxions de poitrine."

Cet optimisme paraît irréaliste si l'on songe à ce qu'ont vécu les Poilus dans ce premier hiver et dans les suivants. Pour ce qui est des galoches et sabots, aucun témoin (et même pas Amand Beyron dans la suite de son journal) n'en a indiqué l'usage effectif , incompatible en première et deuxièmes lignes avec la nécessité d'être toujours prêt à riposter à une attaque, ce qui suppose d'avoir ses godillots aux pieds.

Le moyen de lutte le plus simple contre le froid, sans recours au moindre accessoire, est celui que signale **Ernest Pigeron** (cl. 17) né à Montaiguët-en-Forez (Allier), qui a passé son enfance à Loddes (Allier) et a fait un apprentissage de boucher, profession exercée à Moulins avant son incorporation en janvier 1916, à Roanne et au Coteau ensuite, avant de se retirer à Renaison. Avec le 3e Bataillon de Zouaves de Lyon, il a connu le froid des

[5] Localité située à 30 km au sur-ouest de Péronne et 15 km à l'est de Villers-Bretonneux, dans la Somme

tranchées, et donne une parade élémentaire, mais épuisante à la longue, et empêchant de dormir, pour éviter que les pieds ne soient pris par la gelure:
E- *"Et qu'est-ce que vous faisiez pour vous défendre du froid? Y avait rien à faire?*
T- *On tapait des pieds! On jouait de la semelle: "Pon –pon, Pon – pon"! Contre la paroi de la tranchée, quand on pouvait!*
E- *Mais la nuit, on pouvait pas le faire!*
T- *Eh ben fallait ben y faire! Les Allemands le faisaient ben aussi! On entendait ben: "Tac tac, Tac tac, Tac tac"!* (tape du pied sur le sol!)

Cette connivence instaurée par le son des godillots tapant sur le sol gelé, ou contre les parois gelées de la tranchée créait, sans que les Poilus s'en rendent compte, sauf les plus conscients, une solidarité de fait dans la misère entre les ennemis distants de quelques dizaines de mètres, à portée d'oreille…

Une parade extrêmement répandue est celle qu'indique **Léon Guichard** (cl. 15), agriculteur à Iguerande (Saône-et-Loire) puis dans la Loire, à Briennon puis Saint-Hilaire-sous-Charlieu, qui a passé deux hivers (15-16 et 16-17) sur le front français avant de partir en Orient, début août 1917 et d'y passer le dernier hiver de guerre: *"Vous savez pas pour passer l'hiver comment qu'on a fait. Pour empêcher de geler les pieds? Y avait des sacs à terre qu'on appelait: on remplissait ces sacs pour faire le parapet* [6]*. Alors on se mettait quatre ou cinq sacs dans les jambes qu'on attachait avec une ficelle aux genoux: ça empêchait de geler! Mais alors là y a été dur*[7]*. Moi, j'ai pas eu de gelé, mais enfin…*
E- *Mais ça protégeait le mollet, ça protégeait pas le pied?*
T- *Si ça montait là, quand même! On emmanchait les souliers dedans, vous comprenez! Les souliers, on emmanchait tout là-dedans! Tout dans le sac, le fameux sac!"*

Cela supposait tout de même que ces sacs de jute ne soient pas mouillés pendant la journée, s'il y avait un redoux, car leur humidité se communiquant aux bandes molletières enserrant les jambes en-dessous des genoux, cela pouvait au contraire prédisposer à la gelure des pieds.

Dans cette lutte contre le froid, on trouve aussi trace du recours à la famille. Ainsi **Jean Genestier** (cl. 12) de Saint-Anthème (Seignibrard) dans le Puy-de-Dôme, ouvrier agricole avant guerre, incorporé au 12e B.C. Alpins d'Embrun, face au froid de novembre 1915 dans les Vosges, dans une carte postale du 12 novembre 1915 adressée à sa mère et à sa sœur, réclame de la graisse pour ses souliers: *"Ne porter* pas peine de moi, car je suis bien habiller*. Il faudra m'envoyer dans le prochain colis de la graisse pour les souliers, pour empêcher que l'eau ne rentre pas dans le cuire*, vous demanderez la meilleure graisse, car c'est surtout les pieds qu'on n*'a froid. Vous m'enverrez aussi quelques bougie*"*

En début d'année 1915, dans sa carte du 6 janvier, expédiée d'Alsace, il leur avait réclamé une protection originale contre l'humidité des pieds: *"Vous me ferait* des petits chaussons de la vessie de cochon dans le genre de patin* pour mettre au* pied*, préserver de l'umidité*, vous m'en ferait* 3 paire* ou 4."*

La vessie de porc, ce porc qu'on tuait en hiver pour la bonne conservation de la viande, traditionnellement réservée en campagne, auvergnate ou forézienne, à confectionner une blague à tabac, à moins qu'elle ne vienne remplacer une vitre cassée, trouvait ici une utilisation inattendue!

Un an après, presque jour pour jour (à un jour près: le 7 janvier 1916), Jean Genestier, revenu en Alsace, sur les hauteurs de l'Hartmanwillerkopf (Le Vieil Armand), n'aura plus besoin de protection aux pieds, ni contre l'humidité ni contre le froid: il sera tué au cours d'une attaque farouche de son bataillon, et enterré au cimetière voisin de Moosch…

La chaleur et la soif en été

Bien que ce chapitre thématique sur les conditions matérielles de vie en tranchées soit inséré juste avant le début de la bataille de Verdun, donc au cœur de l'hiver 1915-1916 (la bataille de Verdun ayant commencé le 21 février 1916), nous n'exclurons pas de cette revue l'épreuve qu'inflige l'inverse du froid hivernal: la chaleur estivale et ce qu'il convient d'appeler, dans ses formes extrêmes, le calvaire de la soif.

Dans les témoignages oraux, la chaleur en elle-même n'a jamais été évoquée comme un désagrément, sauf quelquefois par le biais de la soif qu'elle entraînait. On devine bien, soixante ou soixante-dix ans après les faits, dans la décennie 1980-1990 où se sont déroulés la plupart de mes entretiens, que la chaleur n'était plus remémorée comme un mal dans la mémoire de vieillards qui sentaient le froid envahir leurs veines. En revanche, on en trouve une trace, encore que modeste, dans les témoignages écrits. Ainsi, **Joseph Sorgues** (cl. 15) jeune instituteur dans l'enseignement privé à Neuville-sur-Saône, plus tard professeur, écrit dans son journal le 10 juillet 1915, au début de son premier été de guerre, lors qu'il est encore à vingt kilomètres des lignes, à Neuvillette, à sept kilomètres au

---

[6] Les sacs de jute remplis de terre servaient à rehausser le parapet (talus de terre en avant de la tranchée) pour en augmenter l'efficacité protectrice, lorsque la tranchée n'avait pas pu être creusée assez profondément pour offrir à un soldat debout, et de taille normale, une protection contre les balles allemandes

[7] C'st un trait de syntaxe caractéristique du parler des vieilles personnes du sud de la Saône-et-Loire et du nord de la Loire du côté de Charlieu que d'utiliser le pronom "y" au lieu du démonstratif neutre "ça"

nord de Doullens, en Picardie: *"Sommes-nous dans le désert du Sahara? Nous avons fait ce soir 13 kilomètres pour trouver de l'eau: ç'a été une corvée de lavage-marche. Il n'y a pas de ruisseau à Neuvillette, pas non plus dans les environs. Il nous a fallu aller à Barly, un charmant petit village assis au fond d'une vallée comme celle de Juillé, mais dont l'unique rivière a le défaut d'être à sec; de Barly nous filons sur Mézerolles où nous trouvons l'Authie qui coule à pleins bords, mais dont l'eau est contaminée par le bain journalier d'une colonie de rougeoleux. Lavons tout de même en remontant un peu la rivière par précaution; après tout, nous en avons bien vu d'autres que la rougeole! Nous revenons par Outrebois: total 13 kilomètres, c'est respectable pour une simple corvée de lavage."*

L'examen d'une carte confirme à la fois les lieux et les distances, et la vraisemblance de la présence de l'eau dans l'Authie, même au cours d'un été sec, car cette rivière est relativement importante, et se jette dans la Manche par la baie d'Authie, située entre Berck-Plage et Fort-Mahon-Plage. Cet extrait nous apprend que l'eau courante pouvait, outre ses utilisations de base pour la boisson et le lavage, avoir une fonction sanitaire auprès des *"rougeoleux"* et autres malades souffrant d'une affection cutanée.

Il va sans dire que les soldats en ligne ne pouvaient pas se permettre de telles virées à la recherche du ruisseau ou de la rivière le plus proche, et demeuraient sans se laver, et parfois sans boire.

Quand la chaleur et sécheresse règnent, l'obsession des soldats est de trouver à boire, le "jus" du matin et le vin ne suffisant plus. Ils redécouvrent que certains lieux peuvent être très inhospitaliers, car dépourvus de points d'eau. Ainsi **Armand Primpier** (cl. 12) de Roanne, enfants de tisseurs de chanvre devenu horloger avant guerre, puis, atteint par l'ypérite aux yeux, s'étant reconverti après guerre en représentant en textiles, brancardier au 3e Bataillon de Chasseurs à Pied., témoigne de cette souffrance: *"Je vous dis, on se faisait tuer pour un verre d'eau! Y avait des types qui sortaient avec un bidon pour aller chercher de l'eau. Où? Où trouver de l'eau? Y avait pas de sources! On nous avait pas mis l'eau: y avait pas de canalisations! On trouvait ben de l'eau comme on pouvait!"*.

La soif est vécue comme la pire des épreuves physiques infligées par la nature et les circonstances. C'est l'opinion de **Jean-Marie Quet** (cl. 17) carrier puis scieur à Essertines en Chatelneuf:

E- "*On m'a dit que la soif c'était aussi dur…*

T- *Oh la la! Parlez pas de ça! La soif c'est dix fois, vingt fois la faim! Vous arriverez à tenir deux-trois jours, trois-quatre jour sans manger, mais sans boire, non!*

E- *Ça vous est arrivé d'avoir soif?*

T- *Ah oui! Ça m'est arrivé! Et bien soif! A ramasser l'eau de pluie dans une toile de tente étendue, puis la verser dans une gamelle… Ah! ça, la soif, c'est dur! Ah oui! La faim, c'est pas bien intéressant, mais c'est pas si mauvais que la soif! La soif est plus dure que la faim, oui! Ah! Entendons-nous: la faim, c'est ben dur aussi! Si on reste trois-quatre jours sans manger, on a ben faim, mais si on reste trois-quatre jours sans boire, c'est encore pire! Ah oui!"*

Cette technique de collecte d'une éventuelle eau de pluie, **Victor Véricel** (cl. 16) agriculteur – tisseur à Grammond, l'a employée aussi en été:

T- "*Ah mais l'eau! Dans ce grand abri que je vous disais tout à l'heure, de la cote 304, y avait des toiles, des cartons bitumés pour garder l'eau qui tombait: on plissait le papier pour en prendre un quart pour pouvoir boire! Je l'ai fait! Et dans la tranchée un peu plus loin, y avait une jambe qui sortait, on y passait à côté…."*

Quel rapport entre la soif qui fait récupérer l'eau de pluie et la jambe du cadavre à laquelle on est indifférent? L'idée sans doute de la dureté matérielle et morale de cette vie de tranchées, vue rétrospectivement, et la satisfaction d'avoir survécu…

François Baizet (cl. 97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) pense aussi, comme Jean-Marie Quet, son cadet forézien de vingt ans, que la soif est la pire des épreuves. Le rapprochement des témoignages sur ce point va nous faire anticiper de quelques mois, et plonger dans la sécheresse de l'été 16, à Verdun, sur laquelle nous reviendrons. Le sergent Baizet qui n'est plus dans la territoriale, mais dans la réserve de l'active, au 322e R.I. de Rodez, a passé toute la première quinzaine d'août 1916 dans le secteur de Verdun (Ravin de la Mort, Cote 321, bois des Caurettes). Il note dans son journal de guerre à la date du 7 août 1916: *"7 août – Cote 321 – Fatigué, je vais me coucher à 6 h. du matin et me réveille à midi. C'est égal, le séjour aux tranchées ici est très dur et on n'y peut tenir longtemps sans être relevé. Des bruits de cuisine* (= des rumeurs) *disent que la relève se ferait cette nuit. Je n'y crois guère et mets mes hommes en garde de ne pas se réjouir de cette perspective qui est douteuse.*

Terriblement chaud. Très altéré on peut à peine parler, tellement la bouche est sèche. Rien d'aussi cruel que la soif, aussi les hommes parlent de ficher le camp à l'eau cette nuit malgré le conseil de guerre qui les attend s'ils le font sans un ordre du Com^dt de Cie. On tâchera d'envoyer une corvée. Je suis pris de coliques et souffre terriblement. M. Ditte brancardier m'obtient un soulagement avec de l'élixir parégorique[8]. J'ai les jambes cassées. Le bombardement reprend violent de part et d'autre vers la tombée de la nuit."

---

[8] L'élixir parégorique , au nom si curieux, comme son étymologie (vient du bas latin médical *"paregoricus"*, dérivant du grec *"parégorikos"*, issu de *"parégoros"* = qui console, qui soulage, composé de *"para"* = à côté de et de *"agoreuien"* = dire, parler, lui-même dérivant d '*"agora"* = assemblée, discours, et par métonymie, place publique. L'exemple du Grand Larousse de la Langue française illustrant ce mot, par coïncidence extraordinaire, se réfère à la guerre de 1914-18, et à des coliques éprouvées en Champagne: *"Il se le rappelait dans la boue en Champagne […] et qui buvait de l'élixir parégorique comme du petit-lait pour se couper cette chiasse rebelle qui lui faisait les jambes en pâté de foie"* (Aragon)", peut-être dans son roman

Risquer le conseil de guerre pour satisfaire sa soif donne la mesure de la force irrépressible du besoin de boire. Et encore ici, les hommes savent-ils où se trouve un point d'eau. C'était loin d'être toujours le cas!

Un fléau bien plus fréquent: la pluie, entraînant la transformation du sol en boue et parfois l'effondrement des tranchées et l'enlisement des hommes

Commençons tout d'abord par signaler une croyance dont le fait qu'elle émane d'un seul des témoins sur 187 ne suffit pas pour pouvoir la présenter comme ultra-minoritaire parmi les Poilus en général, la vérification par question sur ce point n'ayant pas été faite. Or la guerre de 1914-1918 n'a pas manqué de croyances en tout genre défiant réalisme et logique, signes célestes prémonitoires comme celui qu'on a vu dans le tout début de cet ouvrage ou autres. **Claudius Ferréol** (cl. 12), agriculteur à Bouthéon, interviewé en novembre 1987 dans la ferme où il était né en 1892, est le seul à rapporter la croyance qui attribue une origine artificielle à la pluie: *"On couchait dehors, on couchait pas dans un lit!'* (rire) *Et puis, ça pleuvait! On disait que c'était les canons qui faisaient pleuvoir! Ça pleuvait presque tous les jours! J'étais tout mouillé, tout le temps!*
E- *On le disait, que ça faisait pleuvoir?*
T- *On le disait, oui! Je sais pas si ça venait de ça, moi…"**

Les canons ont bien fait pleuvoir dans les campagnes françaises un peu après le milieu du XXe siècle, mais il s'agissait de modestes "canons", ou plutôt de tubes de lancement de fusées para-grêle. Les vrais canons ont-ils eu parfois cet effet météorologique durant la Grande Guerre? Je laisse la question à plus expert que moi…

Benoît Crépet (cl. 17) né dans une famille d'agriculteurs de Saint-Jean-Soleymieux, lui-même paysan à Saint-Georges-Hauteville (Le Cellier) insiste sur ce duo infernal de la pluie et de la boue, boue qu'il trouve plus dure à supporter que le froid:
E- "*En dehors des attaques, qu'est-ce qui était le plus dur dans les tranchées?*
T- *C'est l'eau! J'ai vu des types qu'il fallait les arracher, dans les tranchées! Ils pouvaient plus s'en sortir! Ils s'emmanchaient jusqu'au ventre! J'en ai eu sorti, moi, comme ça! Il y était jusqu'au ventre! Alors impossible à s'arracher, quoi! C'était de la boue: ça pleuvait tous les jours!*
E- *Y avait le froid aussi?*
T; *Le froid, la gelée, ça nous gênait pas! Y a pas de comparaison avec la boue!*
Fille de T – *Comme vous étiez toujours mouillés, y en a qui devaient prendre des coups de froid?*
T- *Mais bien sûr! Mais personne demandait si t'étais malade!*
E- *Et évidemment, pas question de se changer?*
T- *Oh!* (frappe de la main sur la table en signe d'impuissance) *Y a des moments on avait rien pour se changer! On avait tout foutu en l'air! Sans s'en rendre compte! Y en a des braves –comme on peut dire – qui z y sont dedans, comblés"* (ensevelis dans la boue!)

François Potin (cl. 14), né à Gennetines (Allier), ouvrier agricole avant guerre, puis métayer dans l'Allier avant d'exercer divers métiers, puis de se retirer, pour soigner ses poumons gazés, à Saint-Just-en-Chevalet (Loire), évoque aussi le calvaire de la pluie et de boue:
E- *"Et puis, il y avait la pluie, le froid…*
T- *Ah! la la! Quand la capote était mouillée, elle séchait au bout de …huit jours! Quand c'est plein d'eau, ça pèse aussi lourd qu'un bonhomme! Eh ben, ça sèche sur vous…*
E- *Mais par terre, ça devait être plein de boue?*
T- *Ah! y avait de l'eau comme ça* (geste: 40 / 50 cm). *En 16, y avait de l'eau jusqu'aux genoux! Fallait rester… On pouvait pas se coucher, ni s'asseoir, ni rien! On était malade, ben, fallait rester… Même une bronchite… On pouvait pas coucher par terre! On peut pas y faire faire aux bêtes: y a pas une bête qui résisterait!*
E- *Vous arriviez à dormir où?*
T- *On dormait debout, comme on pouvait. La fatigue… On peut pas se coucher… Appuyé contre le parapet, on s'assoupissait un moment… Pas longtemps! Et puis ma foi, quand on avait pris un peu le dessus, eh ben, ça allait… Et puis quand y avait pas d'eau, on pouvait pas dormir non plus, hein, parce que les Boches étaient pas loin! Il fallait pas faire le con de s'endormir!"*

La boue jusqu'aux genoux, c'est ce qu'à vu **Armand Primpier** (cl. 12), de Roanne, ce qui évidemment gênait la progression des brancardiers comme lui: *"Oh ben, il fallait voir si on pataugeait! Je me souviens: quand on portait des blessés, on arrivait des fois à enfoncer jusqu'aux genoux: Il fallait se dépêtrer! C'était un fourbi! Ah! la boue, oui…"*

Jean-Baptiste Grousson (cl. 95) de Saint-Etienne, alors caporal fourrier au 298e R.I., dont nous avons vu qu'il avait été témoin visuel de l'exécution des six Martyrs de Vingré, le 4 décembre 1914, note dans son carnet de guerre, dès la fin de ce mois de décembre 1914, la présence de boue d'une épaisseur très importante, obstacle à la progression dans les tranchées de Vingré: *"28- Au matin, descendu chercher soupe à Vingré par boyau Hoche, tout*

"*Aurélien*". Ce médicament est de la teinture d'opium benzoïque, employée comme antidiarrhéique et antiseptique intestinal; il a été interdit dans les années 1960-70.

est éboulé, on vit dans l'eau et la boue; le soir retour par le boyau artill[rie] *avec tout le chargement, sac, fusil, plus outils de parc, les pieds sont très durs à tirer d'une épaisseur de 40 c/mèt. de boue consistante; grosse fatigue pour arriver aux grottes où j'arrive avec les reins écorchés par le sac, grosse pluie en arrivant."*

Trois semaines plus tard, les 21 et 22 janvier 1915, il revient d'un séjour avec la C.H.R. (Compagnie Hors Rang) au sud de Soissons, vers Missy-aux-Bois, Haubuin, puis Hartennes, et il note que l'épaisseur de boue a encore augmenté, au point de menacer la vie des hommes: *"21 – pluie tout le jour, le soir à 5 heures départ sous pluie battante pour les grottes de Confrécourt par Port Fontenoy, arrivons tout transpercés, attente longue sous la pluie devant les grottes, bu rhum, on se couche tout transi, à droite, dans la grotte*[9]*, cuisinier en face, M-Thivel*[10]*vient arrêter chant de Chabanne. Dans la nuit on vient chercher une corvée pour aller déblayer hommes enlisés dans le boyau Michel.*

22 – poste téléphonique, corvée boyau 1ère *section boue jusqu'au ventre, Jules manque y rester"*

Le soulignement de Jean-Baptiste Grousson signale son étonnement devant cette épaisseur de boue qui, dans certains cas, atteindrait le ventre, soit un mètre de hauteur, au point d'aspirer les soldats comme dans des sables mouvants…

Concernant la même période, **Jean Fontaney** (cl. 12 aussi), fils d'agriculteurs de Montrond-les-Bains (Meylieu), élève de l'Ecole Normale de Montbrison, instituteur avant guerre, futur professeur puis directeur d'Ecoles Normales (Parthenay, puis Poitiers), a connu la fameuse boue de la Somme dès novembre 1914, vers Albert, avec son 65e R.I. de Nantes. Il évoque oralement la suite du combat de La Boisselle, à 4 km au nord d'Albert, fin décembre 1914 (alors que d'autres fraternisaient!) dans une épaisseur de boue presque inconcevable:

" Y a eu une petite bagarre fin décembre. Je sais pas qui avait attaqué, je pense que c'est les Français, dans un village qui s'appelait La Boisselle, toujours dans la Somme, un peu plus à l'ouest. Nous avons pas attaqué, nous, mais nous avons occupé le terrain conquis, c'est-à-dire le cimetière qui était tout entier défoncé (j'ai passé une partie de la nuit dans un caveau) et nous étions en contact direct avec les Allemands qui occupaient le village en pente. Nous recevions les eaux – et il a neigé! - , nous avions passé dans des boyaux pour rejoindre, avec de l'eau, de la boue (je suis pas très grand) jusqu'au ventre, et il faisait un froid de canard. A un moment donné, on tirait au même créneau, tantôt les Allemands, tantôt nous. Enfin, nous étions vaincus par le froid, et la boue, et l'eau! On nous a relevés au bout de cinquante et quelques heures, mais il n'existait plus rien. Le bataillon qui avait attaqué avant nous avait perdu comme d'habitude la moitié de ses effectifs… Et nous, on a reçu l'ordre de regagner Albert par nos propres moyens. En ce qui me concerne, j'ai laissé tout: mon sac et mes affaires personnelles, et j'ai gardé mon fusil pour ne pas passer en conseil de guerre! Et j'ai pris la route, et j'ai gagné Albert où des copains, qui avaient été évacués par le médecin avant, nous ont reçu avec du vin chaud volé dans les caves abandonnées. Et puis, le lendemain ou le surlendemain, je ne sais pas bien, nous sommes partis un peu plus en arrière. Mais nous étions peut-être 15 sur une compagnie à pouvoir encore marcher: les uns étaient en voitures (ambulances), *les autres étaient disparus…*

E- *Une compagnie fait 250 hommes?*

T- *Oui, c'est à peu près… Nous étions décimés par la misère et par le temps.*

E- *Donc c'est là votre contact dramatique avec la…*

T- *Oui: avec la boue et la misère. Et puis après je me souviens plus des détails…"*

Un mois plus tard, en janvier 1915, **Amand Beyron** (cl. 11) musicien-brancardier (au 99e R.I. de Vienne) comme Armand Primpier, signale dans son journal l'éboulement de tranchées et de boyaux, et l'inondation de galeries de sape à cause de la pluie continuelle, à Dompierre, vers Montdidier en Picardie:

"Vendredi 22 Janvier – […] Les tranchées à Dompierre s'éboulent toutes et les pauvres soldats sont obligés de passer le temps comme ils le peuvent, au-dessus, à la pluie, autour des tranchées. Les boyaux d'accès, eux aussi, sont impraticables et remplis d'eau et de boue. A certains endroits on est obligé de les quitter et marcher sur les à-côtés, au risque de se faire tuer, si on est vu à travers le brouillard. Dans la nuit du 21/1 le génie a fait sauter une mine que les boches avaient creusée dans notre 2ème *ligne de tranchées, se réservant le plaisir de nous jouer un sale tour. C'est par une contre-mine que nous pûment* les entendre travailler. On les laissa faire, et au matin, pour que les boches puissent bien voir, au moment de leur reprise de sape, on les envoya au "Paradis" des "Teutons". Ce fut une forte explosion et les boches en furent les victimes. Malheureusement pour nous, de ce fait, 5 sapeurs du génie furent ensevelis dans une galerie de mine, minée par les eaux de déversement des tranchées. Après de grosses difficultés, on pût* en sauver 4. Le 5*[e] *allait l'être aussi, mais un autre éboulement se produisit, l'ensevelissant complètement. Triste fut sa mort. De tous côtés les tranchées s'éboulent, c'est lamentable. Dans la journée, la pluie qui tombait depuis 48 heures cessa enfin…"*

Les exemples de pluie persistante entraînant la transformation du sol en boue concernent surtout les saisons de transition comme le printemps et l'automne, mais aussi l'hiver s'il n'est pas rigoureux. Mais la pluie d'orage, l'été,

---

[9] Ces grottes de Confrécourt, appelées "creutes" dans le parler picard, sont d'immenses cavernes creusées dans la craie correspondant à d'anciennes carrières. Certaines pouvaient abriter un régiment entier. Elles témoignent encore, par certaines sculptures faites dans leurs parois par des soldats y ayant stationné, d'un "art des tranchées" émouvant, tantôt sommaire, tantôt très élaboré, selon le talent du sculpteur

[10] Il doit s'agir du commandant Thivel dont on a vu le témoignage à propos de l'exécution des six Martyrs de Vingré

peut avoir aussi des effets fâcheux. Ainsi **Claude Coupade** (cl 15) de La Ricamarie, ajusteur tourneur en usine à Saint-Etienne avant guerre, mécanicien au chemin de fer en gare de Chateaucreux, à Saint-Etienne après guerre jusqu'à sa retraite , versé après un bref passage dans l'artillerie au 157e R.I. Alpine de Gap, est au front pendant l'été 1915 à Flirey, en Meurthe-et-Moselle. Dans son récit de guerre, à la date du 15 août 1915, il rappelle que tout orage violent est plus que perturbateur pour la vie en tranchées: *"Lorsque nous avons monter* en ligne un orage s'est déclanché*, les boyaux étaient inondés. Dans les abris il ne faut pas compté* y pénétré* car la pluie pourait*les faire écrouler; aussi étions-nous dans un piteux état toute la nuit. L'on est resté a* trembler de froid. Le lendemain le soleil a séché un peu nos "effets"; vraiment pourquoi n'attrape-t-on pas de mal, mais rien de tout ce que l'on désire."*

Cette dernière phrase est ambiguë: elle semble d'abord exprimer l'étonnement, et la satisfaction de ne pas "attraper de mal" (comme rhume, bronchite, pleurésie) en subissant la pluie de l'orage et en restant trempé toute une nuit; mais elle se termine par l'expression d'un regret. En effet, ce mal serait l'occasion, comme la fameuse "fine blessure", d'échapper pendant quelques semaines à la vie exténuante des tranchées en étant évacué en hôpital, et en bénéficiant peut-être après d'un congé de convalescence chez soi, dans sa famille…

Antonin Granet (cl. 03), né à Savigneux, normalien à l'Ecole Normale de Montbrison et instituteur dans divers lieux, de la Loire, et depuis 1912 à Chamboeuf, où il finira sa carrière après guerre jusqu'à sa retraite prise en 1940, écrit son récit de guerre pendant sa captivité en Allemagne (fait prisonnier le 9 mars 1916), à partir de carnets antérieurs. Ce sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne se trouve début décembre 1915 dans la Somme, à Popincourt, à 4 km au sud de Roye. Son régiment y connaît la pluie et la boue, plus de six mois avant le début de la bataille de la Somme où ces deux aléas climatiques viendront aggraver la misère des combattants français et anglais: *"Une série noire de jours commence. Il neige, il pleut, l'argile délayée fait une boue glissante, une colle jaunâtre qui nous recouvre entièrement. L'eau suinte dans les abris, mouillant la paille qui pourrit avec la vermine qui y grouille. C'est dans la boue jusqu'aux genoux que les hommes obligés de se déchausser vont prendre leur longue et pénible faction. Les pelles, les écopes fonctionnent activement sans arriver à assécher les passages gluants. Par un temps aussi mauvais canons et fusils se taisent presque complètement. Nous devions rester 11 jours dans cette fange mais la fatigue est extrême et au bout de 6 jours force est de nous relever pour les caves du village de Popincourt. Nous sommes de vrais blocs de boue avec des mines pâlies et défaites. Le bleu azur des capotes est devenu ocre, la glaise lissée par les frottements couvre les manches, les pans d'une couche épaisse, il faut employer le couteau pour le nettoyage; tous les effets sont souillés et sur la peau on sent le fourmillement de petits êtres sordides. O! patriotes farouches, pourquoi n'êtes-vous pas là pour partager notre malheureux sort?"*

L'apostrophe finale visant les *"patriotes farouches"*, expression ironique, renvoie à coup sûr aux journaux nationalistes dont les rédacteurs , de leurs confortables bureaux parisiens, claironnent un patriotisme outrancier et une farouche germanophobie, exaltant sans les partager les misères supportées "stoïquement" par les Poilus, et sans doute aussi aux embusqués de tout poil soucieux de rattraper par leur propos enflammés leur propre lâcheté.

La boue rend difficile toute marche dans les tranchées et boyaux, et bien plus encore si un incident se rajoute, comme celui que décrit **Alphonse Solnon** (cl. 16) de Deux-Chaises (Allier), menuisier pour divers patrons de l'Allier, venu dans la Loire en 1926, à Saint-Germain-Laval comme menuisier à l'atelier de réparation ferroviaire du train local"Le Tacot" jusqu'en 1940, puis ouvrier menuisier à Roanne jusqu'à sa retraite prise à Vougy. Il raconte comment une bande molletière de plusieurs mètres de longueur peut devenir un handicap en terrain boueux, lors d'une relève: *"Il nous en est arrivé de toutes les façons, mon pauvre vieux! Une autre fois, on se déplaçait en ligne (parce qu'à chaque instant, on avançait ou on reculait) alors on avançait en ligne dans les tranchées. Et on était habillé avec des bandes molletières. Et moi, avec cette veine que j'ai toujours eue dans la vie, la bande molletière se décroche! Et il fallait pas parler de faire autre chose. Les gars se filaient devant moi et derrière moi. . Je me suis fais engueuler comme un pied! J'ai cru rester dans la tranchée. Les copains m'auraient laissé…parce qu'ils m'avaient abandonné. Ma bande molletière entravait les gars qui étaient avec moi pour monter en ligne. Impossible de faire autrement! Ils m'engueulaient: "Espèce de con!"*

E- *Alors, elle devait être peine de boue, votre bande: les autres avaient marché dessus!*

T- *Bien sûr, elle était déficelée! Les autres m'engueulaient: "Ote-toi de là, espèce de con!"*

La boue contribue aussi à aggraver la difficulté des nombreuses corvées dévolues aux soldats en tranchées. Retenons sur ce point le témoignage écrit de **François Baizet** (cl. 97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), alors sergent au 153e R.I., qui montre dans son journal en quoi la présence de la boue accentue considérablement la difficulté des taches nocturnes des soldats, comme ici, en Belgique, en février 1915, la pose des fils de fer barbelés:

"Je me mets au travail, pose des réseaux de fil de fer en avant de la nouvelle tranchée, en arrière de la nôtre, l'ancienne. Le terrain est trempé et boueux. On patauge et on tend les fils de fer barbelés sur les pieux. On entremêle cela à plaisir. Si les Boches viennent à se fourrer dedans, nous aurons la partie belle. Mais quel vilain et sale travail à faire!" Le lendemain, même travail mais péripétie supplémentaire; il note dans son carnet: *"Je prends le travail à 2 h du matin pour la pose des fils de fer. On plante de nouveaux piquets pour installer de nouveaux réseaux. Les coups de pioche frappés sur les pieux pour les enfoncer font du bruit et nous sommes canardés. Beaucoup de* (coin du carnet détérioré : *tirs?) nous obligent à nous coucher dans la boue pour ne pas*

être ou servir de cibles aux Boches.". Le lendemain encore, suite de la pose et autre péripétie après une forte alerte: *"A 6 heures du soir on nous apprend que nous ne serons pas relevés. Déception d'autant plus grande que nous n'en connaissons pas le but. Est-ce que l'on craindrait une attaque? En effet bientôt à droite et à gauche, la fusillade crépite. Tout le monde est à son poste prêt à défendre jusqu'à la mort la tranchée. La consigne est de ne pas reculer et de nous faire tuer s'il le faut mais résister et rester dans la tranchée. Fusées sur fusées sont lancées de part et d'autre, mais rien ne bouge. Je reprends le travail, pose de fils de fer. On n'y voit goutte Un de mes hommes roule dans un grand fossé à moitié plein d'eau et de boue, il est presque caché là-dedans. Je le renvoie se faire sécher et en commande un autre. Peu après, je tombe dans un trou d'obus plein d'eau. Je suis mouillé jusqu'aux genoux. Je continue néanmoins mon travail dans une obscurité épouvantable. Le fil de fer est horriblement emmêlé dans le rouleau et il faut une patience d'ange pour ne pas se mettre en colère. La boue vient jusqu'à mie*-jambe dans les endroits où l'on passe souvent. Mais je veux être patient et obtenir quelques mérites. Si un de ces jours, une balle ou un obus m'envoient* de l'autre côté, je voudrais avoir quelques choses à mettre dans la balance de la justice divine. La pluie vient à 11 h."*

Nous reviendrons, dans un chapitre sur le rôle de la religion dans la psychologie du soldat, sur cette réaction de nombreux soldats chrétiens, en particulier des intellectuels, poussés par leur foi à accepter leurs misères comme autant d'épreuves envoyées par le Ciel pouvant leur valoir des *"mérites"* aux yeux du Créateur, à l'heure du Jugement Dernier…

Couper les capotes rendues trop lourdes

Incidemment, plusieurs témoins, comme Antonin Granet ou François Potin, ont évoqué les effets de ce temps sur le manteau du soldat, sa capote qui se trouve considérablement alourdie par le poids d'eau qu'elle amasse, comme une éponge ("*Quand la capote était mouillée, elle séchait au bout de …huit jours! Quand c'est plein d'eau, ça pèse aussi lourd qu'un bonhomme!"* a évalué François Potin, en exagérant sans doute moins qu'il n'y paraît) et par le poids de boue qui se colle au tissu des pans de capote. Qu'en faire? En été, on peut la faire sécher ou l'ôter, si les nuits ne sont pas trop fraîches. En hiver, ou dans les saisons intermédiaires, l'ôter, c'est s'exposer au froid. Certains témoins évoquent la suppression des pans trempant dans l'eau et la boue.

C'est le cas d'**André Mathieu** (cl. 16) de Landos (Haute-Loire) , boulanger jusqu'en 1932 en Haute-Loire, puis facteur, essentiellement à Saint-Germain-Laval (Loire) de 1936 à 1958, où il a pris sa retraite; il s'est trouvé dans la Somme avec le 52e B. C. Alpins vers Cappy, de novembre 1915 au printemps 1916 et y a connu la boue tout comme ceux qui ont participé à la bataille de la Somme à partir de juillet 1916: *"Puis après, on a été dans la Somme. Alors là, c'était pas pareil! Ça petait, là!* (rire) *Y avait du bruit tous les jours! Et puis des caillebotis*[11] *dans les tranchées: y avait de l'eau comme ça! Fallait couper les capotes! C'est affreux, l'eau qu'il y avait dans les boyaux! Et vous étiez obligés d'y passer dedans, y avait pas de doute!"*

Un témoignage similaire a été recueilli auprès d'**Ernest Pigeron** (cl. 17) né à Montaiguët-en-Forez (Allier), boucher à Moulins avant son incorporation en janvier 1916, à Roanne et au Coteau après la guerre avant de se retirer à Renaison. Avec le 3e Bataillon de Zouaves de Lyon, il a connu la boue dans l'Oise en 1916, et, comme André Mathieu, son aîné d'un an, la nécessité de couper les capotes pour les alléger: *"Mais quand vous avez froid aux pieds, vous avez froid aux pieds! Vous avez froid aux pieds!! Que voulez-vous? Vous êtes dans la boue comme ça… Moi, j'avais ma capote, je trouvais qu'elle était trop lourde: elle était pleine de boue! J'ai dit à un copain: "Tiens, prends le bout!"* (rire) *Et puis je me suis aperçu que les poches étaient plus longues que la capote! Ça fait que j'avais les mains qui sortaient quand je les mettais dans mes poches!"*

Ce qui est présenté ici comme une initiative individuelle, dangereuse (en début de guerre, on pouvait passer en conseil de guerre pour moins que cela: destruction d'équipement militaire!), a été plus généralement l'objet d'une consigne donnée par les officiers. La capote imbibée d'eau, maculée de boue, pouvait peser un poids considérable. Et cela nuisait au déplacement du soldat, à son "confort" (même si le terme paraît incongru quand on évoque les tranchées), et aussi à son efficacité.

Cette capote, on l'aurait même fini par en interdire le port en cas de boue persistante et profonde, , s'il faut en croire **Claude Murat** (cl. 16) agriculteur à L'Etrat lui-même toute sa vie dans la ferme familiale, versé finalement au 340e R.I. de Grenoble (son troisième régiment) qui a été fait prisonnier le 6 décembre 1916 à la Cote 304, vers le Morthomme à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Verdun. Bien que n'ayant pas encore traité le chapitre essentiel de la bataille de Verdun, nous retenons ce témoignage datant de la fin de la bataille car c'est le seul qui signale cette mesure importante, prise sans doute dans le courant de l'année 1916: l'interdiction de porter la capote dans la tranchée: "*Hou la la! Les tranchées! Je me rappelle… On avait la capote. Et puis après, ils nous avaient interdit de la prendre, la capote, parce qu'il y avait de la boue; alors, le long des tranchées, le fond de la capote, il prenait tout la boue! Y en avait! Elle était toute boueuse… le fond de la capote. Et puis après on nous a interdit de la garder dans la tranchée! Ce qui fait que j'ai été fait prisonnier sans capote! J'ai demeuré toujours là-bas* (en Allemagne, et plus précisément en Rhénanie, puis en Hesse) *sans capote!*

E- *Ah voilà! Alors que ça vous aurait bien tenu chaud quand même!*

T- *Ah ben sûrement!*

---

[11] Un caillebotis est un plancher fait de lames de bois un peu écartées qu'on met sur un fond humide pour permettre le passage.

E- *On m'a dit aussi qu'il fallait pas qu'on enlève ses chaussures, quand on était en ligne!*
T- *Ben bien sûr! Parce que, que voulez-vous?, s'il y avait eu une attaque ou n'importe quoi, on pouvait pas! Il fallait… Quand on était en ligne, il fallait être sur la défense!"*

Si la capote devient interdite en tranchée, réservée à la deuxième ligne et au repos, cela ne fait qu'aggraver la misère du pauvre soldat. Et si celui-ci est fait prisonnier, comme Claude Murat, il regrettera amèrement pendant toutes ses années de captivité, surtout en hiver, d'avoir été capturé sans capote, ce qui explique aussi qu'il se souvienne de cette consigne ponctuelle, que ses camarades restés en France, ont oublié… Mais il se félicitera que la rude discipline militaire, obligeant au port permanent des chaussures, au risque de gelures, l'ait amené à ne pas être capturé pieds nus, ou en chaussettes, de nuit ou au petit matin…

Nous retiendrons aussi, malgré la chronologie qui insère ce chapitre avant le début de la bataille de Verdun, un témoignage écrit concernant 1917, exprimant, avec ses mots simples et maladroits, cet enfer de la pluie et de la boue: celui de **Jean-Baptiste Jourjon** (cL. 15) de Villars, dont la profession reste incertaine (aurait été employé à la Manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Etienne) incorporé au 140e R.I. de Grenoble, qui considère, ce qui peut apparaître paradoxal voire tout à fait illogique à qui n'a pas vécu cette guerre, que les conditions climatiques sont presqu' une pire épreuve que les bombardements et l'assaut. Il écrit au crayon le 28 octobre 1917 à sa fiancée Claudine, à Villars, la carte suivante que nous citerons in extenso, et que nous traduirons ensuite, car son orthographe très déficiente[12] et sa ponctuation inexistante en rendent souvent la compréhension difficile:
"Le Front, le 28 octobre 1917

Ma Bien Chèr petite Claudine

a près avoir fait une terible Bataille je te fait réponse de suite pour te domèr de mèt nouvèlle quit son très bonne pour le moment mèt sat pourèr a les mieux voilà quèlque jours qu'on soufre bien du froit le tamp marche bien mal ou je suis ille pleus a tout moment est a présent que mont régimant est mois nous some tous an gagès dans le comba mais je croi bien et tre relevèr hièr est puis ille y a hut ordre qu'on trère le plus qu'on nà soufaire sait du froit au piée toujours les piées dans lau est toujours tranpe de la pluis pour pouvoire se changer je peus pas qu'on prandre Comme lomt peus tenire et comme on grève pas touse a faurese de se trènèz le vantre par terre on nèt pas Comme des Cochon mèt encore plus sale je panse que quant on se rat relevèr saserat pour a les un peus au repos pour une dixème de jours chèr Claudine je croie que…"(fin de la carte, la suite ayant dû être écrite sur une feuille de papier qui a été perdue par Claudine)

Traduction: *"Ma bien chère petite Claudine Après avoir fait une terrible bataille, je te fais réponse tout de suite pour de donner de mes nouvelles qui sont bonnes pour le moment, mais ça pourrait aller mieux. Voilà quelques jours qu'on souffre bien du froid, le temps marche bien mal où je suis: il pleut à tout moment et à présent que mon régiment et moi nous sommes engagés dans le combat (mais je crois* –croyais- *être relevé hier, et puis il y a eu ordre contraire). Le plus qu'on a souffert, c'est du froid aux pieds: toujours les pieds dans l'eau et toujours trempés*[13]*de la pluie pour pouvoir se changer* (changer de vêtements). *Je peux pas comprendre comment l'on peut tenir et comment l'on crève pas tous à force de se traîner le ventre par terre! On n'est pas comme des cochons, mais encore plus sales! Je pense que quand on sera relevés, ça sera pour aller un peu au repos pour une dizaine de jours. Chère Claudine, je crois que…"*

Cette lettre, comme d'autres, montre qu'il faut relativiser l'assertion de nombre d'historiens selon laquelle, dans son courrier, on cacherait systématiquement ses maux à ses proches pour ne pas les inquiéter: certains soldats dissimulent, ou atténuent, d'autres décrivent la réalité, et ce partage doit les soulager…

On a vu que plusieurs témoins évoquaient la mort par enlisement dans la boue de certains de leurs camarades. C'est d'une mort semblable que sont sauvés des enlisés de l'été 1916 dans le secteur de Verdun, selon **Francisque Viallon** (cl. 15) de Chalmazel où il était agriculteur avant la mobilisation, puis entrepreneur de transports après, est au front avec le 42e R.I. Coloniale,. Il donne, en patois (enquête de thèse) un aperçu de l'épaisseur de la boue, tout en donnant des conseils pratiques:
T- *"Il fallait avoir des précautions, pas trop se salir, racler ses souliers, ses godillots quand ils étaient trop boueux, essayer de t'essuyer aussi bien que tu pouvais pour pas que tes pieds soient gelés*
E- *Il y avait de la boue?*
T- *De la boue, oui! Moi j'ai vu à Fleury, Fleury-devant-Douaumont, pas vrai, quand on a pris le village de Fleury avant Douaumont, le 17 du mois d'août 1916, eh ben on pouvait pas se dégager. Moi j'étais assez fort, j'étais costaud; mais il y en avait qu'il fallait leur mettre le fusil entre les jambes! Ils étaient pris dans la boue, il a fallu leur mettre le fusil entre les jambes pour pouvoir les soulever!"*

<u>Autre type d'enlisement: dans les excréments des feuillées</u>

---

[12] Nous renoncerons à appliquer à cette lettre la convention mise en place dans cet ouvrage, consistant à signaler chaque faute par un astérisque plutôt que par "sic"
[13] Jean-Baptiste écrit "tranpe" = "trempes" et non "trempés"; "être tout trempe" se dit encore couramment en français local forézien

Un aspect trivial, mais qu'il faut bien aborder, tant chaque détail de la vie matérielle des soldats, contribue soit à alléger un peu soit à empirer leur calvaire, est l'organisation des cabinets pour les excréments des soldats. Des feuillées sommaires sont aménagées dans un diverticule des tranchées, mais avec un rehaussement pour éviter le reflux des matières fécales. Rappelons que très peu de soldats bénéficiaient chez eux de W.C. privés, et que les toilettes sur le palier ou au fond de la cour en ville, au fond du jardin ou sur le tas de fumier en campagne étaient le lot commun. Aussi n'était-ce pas pour les choquer. Mais parfois surviennent des incidents qui peuvent tourner au drame, comme dans l'anecdote que raconte le témoin suivant.

Alphonse Solnon, cité précédemment à propos de l'anecdote de la bande molletière se déroulant dans la tranchée, a été témoin d'un enlisement autre que dans la boue qui aurait pu être mortel, qu'il raconte avec verve et émotion: *"Une autre fois…Il faut que je te raconte ça! Moi, avec un copain, on allait à la soupe, à une autre occasion. Faut parler de soupe: fallait voir ce qu'on avalait! C'était gelé, mon pauvre vieux, on mangeait de la nourriture gelée, complètement gelé! Si on a pas crevé!… On était parti deux de la compagnie pour faire cette corvée, pour aller à la roulante. Qu'est-ce qu'on trouve en cours de route? Un gars (je me rappelle plus de son nom ni du coin qu'il était)… On faisait des ch… (c'est des choses que je devrais pas te raconter) on faisait des cabinets pour aller à la selle, des feuillées… Et il y a un pauvre gars qui avait glissé dans une…, et il en sortait pas! Le copain, il a pas entendu. Moi, j'ai entendu un gars qui gueulait comme un fou dans ce trou. Mais dans le caca, hein! Dans le caca! C'étaient des feuillées qui étaient pleins! C'est moi qui l'ai sorti! Ça lui a gagné une permission pour aller s'habiller. Mais nous deux, si on était pas passé par là pour aller à la soupe, le pauvre gars; il crevait dans les chiottes!*

E- *Il était enfoncé jusqu'où?*

T- *Jusqu'au cou! Jusqu'en haut! Il pouvait pas sortir: les chiottes étaient pleins! C'est des choses qu'on faisait pour nous.*

E- *Mais c'étaient des W.C. à la turque? Y avait des planches dessus?*

T- *Ah! Je m'en rappelle pas comment c'était foutu…Le pauvre gars, il gueulait comme un fou! Il est sorti tout merdeux: on aurait dit un monument! Sans moi, le mot est bien simple à dire, il crevait dans la merde! Et le copain qui était avec moi, il m'a pas écouté. J'ai fait ce coup-là tout seul, parce que je l'ai entendu crier. Je l'ai sorti! C'est une chose inoubliable, inoubliable! Et le copain qui était avec moi, il s'est aperçu de rien, il a filé avec son bouteillon, il est rentré à la section. je suis rentré comme j'ai pu, avec ce souvenir…là…"*

E- *Vous lui avez sauvé la vie!*

T- *Ah oui! Absolument! Il pouvait pas sortir: il en avait jusqu'au cou! "*

Cette abondance de témoignages sur l'enfer de la boue, par rapport à la relative discrétion sur les méfaits de la chaleur, corrobore ce qu'écrivait le normalien combattant **Jacques Meyer** dans son étude générale nourrie de son expérience personnelle Les soldats de la Grande Guerre: *"Mais il faut surtout s'arrêter sur la boue qui fut, à juste titre, le leitmotiv des plaintes des soldats, des notes des carnets de guerre, des récits des écrivains."*[14]. Et l'auteur de se livrer aussitôt à une brève *"anthologie de la pluie et de la boue"*, d'où émerge cette poésie prenante de **Marc Leclerc**, extraite de La Passion de notre frère le Poilu" , ouvrage publié en 1920 par l'édition *"Au bibliophile angevin": "La boue qui gliss', la boue qui coule, // La boue qui grimp', la boue qui coule, // Qui tomb' d'en haut, qui r'mont' d'en bas, // La boue à pleins bords, où qu'on rentre // Jusqu'aux g'noux, souvent jusqu'au ventre… // A vous agrippe, a vous accroche… /// On en a jusque dans les poches… // On en mang' jusque dans son pain!" // La boue ventouse, la boue vampire, // Qui vous engoul', qui vous aspire…// I sembl' des foès, quand a vous prend, // Qu'ça s'rait ein bête, et qu'a comprend // Et qu'a veut, emprès vous r'vanchée, // Venger la Terr' qu'a trop souffert, // La terr', la pauv' terre des tranchées, // Blessée d'partout, qu'est là couchée, // Les trip' à l'air et l'ventre ouvert."*

Transformer cette ennemie qu'est la boue en une bête intelligente (*"ein bête et qu'a comprend"*) vengeresse du martyr de la terre éventrée par les tranchées, voilà une conception poétique originale, qui n'est pas sans évoquer, vision sexualisée en moins, l'humanisation de la tranchée dans un poème peu connu de **Guillaume Apollinaire**, intitulé *"La tranchée"* envoyé à sa fiancée Madeleine Pagès, jeune professeur de lettres au lycée d'Oran, débutant ainsi, alors que le poète mal aimé était encore dans la terre crayeuse et blanche de Champagne, mais passé de l'artillerie à l'infanterie: *"Je suis la blanche tranchée au corps creux et blanc // Et j'habite toute la terre dévastée // Viens avec moi jeune dans mon sexe qui est tout mon corps // Viens avec moi pénètre-moi pour que je sois heureuse de volupté sanglante…"*[15]. Ces deux visions très personnelles servent à transcender la misère, la souffrance…

Insectes, parasites et rongeurs infestant la vie des Poilus dans les tranchées

En dehors des rigueurs climatiques aggravant les conditions de vie des soldats des tranchées, divers compagnons de misère, allant des insectes aux rongeurs, parasites volant ou infestant la nourriture, se nourrissant

[14] Jacques Meyer, op.cit. p. 106

[15] Guillaume Apollinaire, Lettres à Madeleine, édition Gallimard de 2005, p. 369

des vivants et des morts, viennent ajouter au cauchemar quotidien. L'écrivain combattant **Jacques Meyer**, qui les a bien connus, les énumère et en explique le pullulement dans son ouvrage Les soldats de la Grande Guerre: *"Seules, les petites espèces animales participent à la vie des tranchées, et de très près. C'est même en proportion inverse de leur taille qu'elles sont calamiteuses. La promiscuité de ces hommes, jamais déshabillés, rarement déchaussés et fort peu lavés, l'abondance des déchets de paille et des détritus de nourriture multipliaient les rats, comme la vermine et les poux, dans les tranchées, aussi bien que dans les abris, où l'odeur d'aigre et d'urine était indicible. […] Le plus horrible du fléau ratier était que la principale nourriture de ces animaux – et sans doute leur premier appât – était la chair des cadavres restés entre les lignes. […] Mais ce qui se meut sur le sol n'était pas, en fin de compte, le pire des fléaux créés par la gent animale. Les parasites et les insectes, poux, puces, moustiques et mouches étaient sans doute les plus intolérables."*[16]

Sur la dévoration des cadavres par les vers, les rats et les corbeaux, cet autre écrivain combattant qu'est **Jean Giono** a écrit le chapitre le plus saisissant, intitulé *"Et il n'y aura point de pitié"* de son beau roman à base autobiographique Le grand Troupeau paru en 1931. On y lit, vers la fin, cette description d'une macabre beauté du champ de bataille où se décomposent les cadavres: *"La pâte de chair, de drap, de cuir, de sang et d'os levait. La force de la pourriture faisait éclater l'écorce. Et les mères corbeaux claquaient du bec avec inquiétude dans les nids de draps verts et bleus, et les rats dressaient les oreilles dans leurs trous achaudis de cheveux et de barbes d'hommes. De grosses boules de vers gras et blancs roulaient dans l'éboulement des talus."*[17]

Ce qui dévore les morts, au sens littéral, dévore aussi, au sens restreint, les vivants, à l'exception des corbeaux, ou leur infecte leur misérable vie.

Les mouches

Incluses par Jacques Meyer dans l'énumération des parasites de la vie des Poilus, les mouches sont totalement absentes des témoignages oraux recueillis, sans doute parce que je n'ai jamais songé à en suggérer la présence, sans doute aussi parce que, dans la hiérarchie des désagréments, mes témoins devaient les placer au plus bas, de sorte qu'ils ne les ont pas spontanément évoquées. Mais elles sont aussi absentes des témoignages écrits au moment des faits, lettres ou carnets de guerre figurant dans mon corpus, ce qui est plus surprenant.

Pour donner cependant une idée de leur nuisance, nous recourrons une nouvelle fois à la littérature d'écrivains combattants. Ainsi le poète **Guillaume Apollinaire**, polonais d'origine et engagé volontaire, encore dans l'artillerie (brigadier au 38e R.A. de Campagne de Nîmes, en Champagne au milieu de l'année 1915), écrit à sa nouvelle fiancée Madeleine le 1er juillet 1915:

" Ma chère fée, je vous écris parmi l'horrible horreur de millions de grosses mouches bleues. Nous sommes tombés dans un lieu sinistre où à toutes les horreurs de la guerre, l'horreur du site, l'abondance épouvantable des cimetières se joignent la privation d'arbres, d'eau, de véritable terre même. (= craie de Champagne?). *Si nous restons ici, je me demande ce que nous deviendrons hors la mort par les instruments guerriers. Après plusieurs jours d'un beau voyage à cheval et de couchage très supportable par terre, nous voici dans des trous infects, au point qu'y étant d'y penser j'ai envie de vomir; avec ça les fatigues car tout est si éloigné que le travail des hommes et des chevaux est centuplé"*[18]

Et le poème en vers libres intitulé "*Cote 146"* qu'il lui compose et envoie ce jour là commence par ce vers:

"Plaines Désolation Enfer des mouches Fusées Le vert le blanc le rouge"

Dans la lettre qu'il envoie le même jour à celle qui est encore sa maîtresse, la comtesse Louise de Coligny-Châtillon, dite Lou,(bel exemple de duplicité amoureuse!), il fait aussi allusion aux mouches ainsi qu'au manque d'eau: *"Ma lettre est à bâtons rompus, j'écris par terre, suis très très embêté par des millions de mouches, de sales mouches. Sommes dans un désert qui ressemble au Sahara, quelques bouquets de pins misérables et clairsemés, nous sommes dans un de ces boqueteaux. Pas d'eau. Pr l'abreuvoir faut faire 7 km à l'aller et 7 au retour, 2 fois par jour…"*

Pas de référence aux mouches ni au manque d'eau dans l'autre poème intitulé aussi "*Cote 146"* , adressé à Lou dans la lettre du 14 juillet 1915, mais une précision macabre qui explique la présence de cet "enfer des mouches" en plein soleil d'été: *"Devant moi dans la direction des boyaux // Il y a un cimetière où l'on a semé quarante-six mille soldats // Quelles semailles dont il faut sans peur attendre la moisson?* [19]"

Les poux

Muets sur les mouches, mes témoins sont en revanche prolixes sur les poux, dont presque tous ont eu à souffrir, et le terme argotique employé pendant la Grande Guerre "toto", revient encore quelquefois. Dans son étude sur *"L'argot de la guerre"* parue en 1918, le grand linguiste **Albert Dauzat** indique qu'il a connu une grande diffusion pendant la guerre, tout en ayant une origine antérieure: un de ses correspondants, infirmier, lui a signalé qu'il était *"couramment utilisé à l'Hôpital Saint-Louis dès 1889";* mais Dauzat juge qu'il s'agit d'un provincialisme

---

[16] Jacques Meyer, op.cit., pp. 110, 111 et 113

[17] Jean Giono, Le grand Toupeau, édité en 1931par Gallimard, éd. Folio p. 117

[18] Guillauma Apollinaire, Lettres à Madeleine, dans l'édition Gallimard N.R.F. de 2005, pp. 70-71

[19] Guillaume Apollinaire, Lettres à Lou, dans l'édition Gallimard, colection L'Imaginaire, de 1969, pp. 452-453 et 458

champenois, l'ayant entendu dans la bouche d'une nonagénaire champenoise des environs de Montierender en 1903, ce qui l'amène à faire remonter son origine vers 1840, d'où sa conclusion: *"nos soldats de l'Argonne ont appris "toto" des paysans champenois"*[20]. Chez mes témoins, les variantes des témoignages portent sur la diversité des poux (car il y a poux de chevelure, poux de corps, les plus fréquents, et poux de pubis vulgairement appelés "morpions") ainsi que les occasions d'être infesté et les différentes façons de s'en débarrasser.

François Potin (cl. 14) évoque l'omniprésence des poux: *"Et les poux! On pouvait pas les enlever! Vous les enleviez: y en avait autant demain! On était mangé par les poux! Y en avait partout… Vous alliez dans les tranchées: y en avait partout! Vous aviez beau vous déshabiller, vous changer, le lendemain, vous aviez encore des poux. Fallait ben tenir!"*

Claudius Recorbet (cl. 15) né à Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône), venu à Saint-Romain-le-Puy dans son enfance, témoigne aussi en patois (enquête de thèse) sur l'abondance des poux en employant une comparaison saisissante, parlante pour celui qui n'a pas connu la guerre:

E- *"Il y avait de la vermine alors?*

T- *Oh la la la la la la! Pas possible! Pas possible! Je m'en rappelle, je crois que c'est dans l'Aisne… Oui: j"avais une corvée, j'étais descendu un peu au repos. Ils nous ont fait prendre des douches, oui! Alors c'était des gamelles, des boîtes de victuailles qui étaient percées.. Je sais pas comment ils faisaient passer ça… qui faisaient l'eau: tu t'arrosais, tu te mouillais. Il s'en amène un petit… "Mais…", je me suis dit… Il avait le dos de sa vareuse qui avait un pli, une couture au milieu: on aurait dit des fourmis qui grimpaient sur un arbre, les poux! …Des poux, y en avait de toutes les catégories. Alors vous voyiez que ça!*

Ami de T (Benoît Baudet, né en 1904, maçon) – *Y avait les gros à deux couleurs, y avait les croisés* (avec une croix sur le dos), *et ceux qui avaient un machin carré….*

T- *Et je me suis dit: "C'est pas la peine de venir me changer* (de vêtements), *de venir en attraper d'autres sortes!". J'ai pris ma veste et j'ai foutu le camp!"*

Jean Roche (cl. 14) fils de cordonnier de Saint-Symphorien-de-Lay, a été ouvrier dans le tissage avant la guerre, puis aux crayons Comté de Régny jusqu'en 1930, puis à l'usine d'éponge Jalla, et enfin employé à l'arsenal de Roanne à partir de 1938 jusqu'en 1955, au service de comptabilité des matières. Il lance spontanément, avec humour, le thème des poux, dont la présence insidieuse n'est pas remarquée au tout début de leur infestation:

E- *"Donc il y avait une bonne camaraderie entre vous?*

T- *Oh oui! Oh oui! On couchait là…Mais y avait une camaraderie qu'on n'aimait pas: c'étaient les poux! Aaaah!*

E- *Les fameux totos!*[21]

T- *Ah! Oh la la! Nous, on était propres, il y en a qui nous les passaient…On couchait sur la paille de celui qui en avait… On avait pris de la paille chez ceux qui avaient couché là-haut, qui nous les avait laissés. Alors, mon vieux, la gratte! Oh la la! Oh! C'est affreux! Je me rappelle, ce Giraud, qui était venu avec moi la première fois qu'on faisait le repos à l'arrière: "Maman, j'ai des poux!". Mon vieux! vite, vite, il a quitté sa chemise! - "Et toi, t'en as tu?*[22]*" – "Ah! J'en ai pas, moi!" j'ai dit, "j'ai rien senti!" – "Quitte donc ta chemise pour voir!" Oh la la! Il en sort un gros, qui avait la croix de Lorraine sur le dos*[23]*. Eh ben, après, je les ai eus, hein! C'est que le poux, vous savez, il laisse des suites, il est très prolifique!"*

Les Poilus, quand il leur arrivait de venir en permission, avaient le souci de ne pas introduire les poux dans la maison familiale, d'où la précaution décrite ci-après. **Alphonse Berne** (cl.17) agriculteur à Poncins, a été enregistré en patois, comme Claudius Recorbet, en même temps qu'une personnalité forézienne bien connue, **Marguerite Gonon** (1914-1996), ingénieur au C.N.R.S., résidant aussi à Poncins, et patoisante convaincue et émérite[24] .. L'un et l'autre livrent successivement leur témoignage sur les poux, concernant son père pour la première, et lui-même pour le second:

M.G. – *"Des poux? Tout le monde avait des poux! …Je me rappelle, ça devait être en 17: mon père était venu en permission. Et je vois mon père arriver à la maison, chez nous ici, à Poncins, et bien sûr nous étions descendus*

---

[20] Albert Dauzat, *L'argot de la guerre*, 1ere édition Armand Colin 1918, dernière édition Armand Colin 2007, p. 84

[21] Le surnom argotique des poux, très fréquemment usité par les Poilus, "toto", attesté depuis 1889, déformation de "toutou" apparu au milieu du XVIIe siècle, viendrait peut-être du dialecte champenois, selon Alain Rey, dans le *Dictionnaire Historique de la Langue française*. Le GLLF (*Grand Larousse de la Langue Française)* l'explique comme un redoublement du radical onomatopéique "to" qui évoque des choses ou des êtres de petite taille…

[22] Ce "tu" qui sert à renforcer l'interrogation est une variante bourbonnaise du "ti" *("T'en as ti?")* provenant de l'inversion du pronom "il" avec liaison après les verbes se terminant par "t" ou "d": *"En sent-il? " / "En veut-il?" / "En prend-il?"*

[23] Cette remarque est une plaisanterie classique, la comparaison avec la croix de Lorraine étant inspirée par un motif particulier figurant sur le dos de certains poux

[24] Marguerite Gonon a fait sa thèse d'Etat sur les Chartes du Forez, mais ses premiers écrits ont été en dialectologie: *Lous Contes de la Mouniri* (Les Contes de la Meunière) et *Lexique du parler de Poncins* (1947). De l'étude des Chartes foréziennes, elle a tiré *"La Vie familiale en Forez au XIVe siècle et son vocabulaire d'après les testaments "* (1961) sans compter de nombreux articles de dialectologie dans la Revue de Linguistique Romane. C'est elle qui a réuni en 1976 le groupe (dont j'étais) de recherche ethnologique qui devait devenir Mémoire Forézienne en 1982; elle en fut la Présidente d'honneur jusqu'à sa mort en mai 1996.

l'embrasser (du premier étage de la maison). *Et mon père a pas voulu. Et je le revois se déshabillant: il s'est déshabillé dans la cour, et il était comme un Jacques: en pans de chemise…"*
T- *Quand je suis venu en permission, moi, j'avais tout changé. J'avais changé avant de venir; j'avais tout foutu en l'air. Mais quand je suis arrivé à la maison, la mère m'a dit comme ça: "T'as pas des poux, au moins?" – "Oh!", j'ai dit, "j'ai tout changé!". Penses-tu!*
E- *Il en restait?*
T- *Y en avait! C'était infesté, dans le train! C'était infesté!*
M.G.- *Il se disait que c'étaient des poux des Arabes, des poux avec une croix noire sur le dos…"*

Cependant quelques-uns ont la réaction inverse, comme **Jean Rivet** (cl. 16) de Pouilly-sous-Charlieu, fils de coquetier et coquetier lui-même, qui a poussé le souci réaliste de l'information, dans son courrier à ses parents, à sa cousine de Vougy, jusqu'à expédier des poux vivants, d'où mon étonnement:
E- "*C'était pourquoi?*
T- *C'était pour leur faire voir qu'on avait des poux!*
E- *Parce que vous croyez que si vous l'aviez écrit, ils ne vous auraient pas cru?*
T- *Ah ben non!*
E- *Surtout qu'ils devaient être encore vivants, quand ils les recevaient!*
T- *Oh! Ils étaient encore vivants!*
E- *Mais c'étaient des plaisanteries, ça!*
T- *C'était question de blaguer! De passer le temps!*
E- *Et vous avez envoyé plusieurs enveloppes comme ça?*
T- *J'en ai envoyé une à ma cousine de Vougy…mais elle en avait reçu de son frère!"*

Ces poux, chacun cherche à s'en débarrasser. Le plus simple est de les écraser entre les deux ongles des pouces, mais la tâche est longue, vu leur nombre! **Louis Laroux** (cl. 10) de Sorbiers évoque une hécatombe de poux: *"Ouh la, les poux! Moi, j'en ai tué une fois, le tour de la ceinture, je les ai comptés: j'en ai tué un cent:"*

Les tuer, cependant, n'est pas autorisé à tout moment, et en principe pas en première ligne, comme le révèle dans son récit de guerre écrit en 1919 **Jean Farigoules** (cl. 16) né à Saint-Pierre-du-Champ (Haute-Loire) boulanger-pâtissier toute sa vie à Brives-Charensac, en Haute-Loire, alors qu'il était au 67e R.I. de Soissons, dans le secteur du Chemin des Dames: *"Nous restons dans la tranchée; un jour le général de la 12ème D.I. vient inspecter les lignes la veille de l'attaque; moi j'étais en culotte, j'avais quitté ma chemise pour tuer mes totos. J'ai eu juste le temps de me cacher dans ma petite cagna couverte d'une toile de tente; s'il m'avait vu dans cet état, j'aurai* été puni très sévèrement, car en ligne on ne doit même pas quitter son équipement."*

Pour éliminer les poux des vêtements, certains ont une autre méthode, comme le camarade cité par le témoin suivant. **Jean-Baptiste Mazioux** (cl. 14) né à Saint-Clément (Allier), sabotier aux Noës dans la Loire, jusqu'à son incorporation en septembre 1914 au 98e R.I. de Roanne; et après guerre cheminot à Roanne, a évoqué, juste avant l'arrêt de la bande magnétique, le cas d'un camarade du 98e R.I., ayant l'âge d'être dans l'armée territoriale, d'où ma question après le changement de face de la bande:
E- *"Vous me parliez des poux, et notamment d'un camarade très très propre, célibataire à 40 ans…*
T- (rire) *"Oui… Alors quand on descendait des tranchées, bien entendu, la seule chose… Lui, il se mettait à poil pour se laver, avec de l'eau froide, ça faisait rien! Il quittait sa chemise, bien entendu pleine de poux, il l'accrochait après une branche d'arbre, et je rappelle, avec un bout de bois, il faisait tomber les poux! C'est curieux: c'est les gens les plus propres qui étaient mangés par les poux. Lui, entre parenthèses, c'était le plus propre de l'escouade, peut-être même de la compagnie, qui avait le plus de poux! Alors on voyait les poux courir sur sa liquette! Il les faisait tomber avec un bout de bois!*
E- *Et vous l'expliquez comment, que ce soient les gens les plus propres qui aient le plus de poux?*
T- *Ah! Je peux pas vous le dire! On en avait tous, on s'en rendait tous les uns aux autres. Mais on disait: "Tiens… (on l'avait nommé "Mon Gars", parce qu'il était d'Orléans et il avait toujours le dire: "Mon gars! Mon gars!")… Alors, on disait: "Regarde-donc, Mon Gars, là-bas, il fait tomber ses poux avec un bout de bois!"*

Trois méthodes, l'une empirique, mais n'aboutissant pas à la mort des poux, l'autre chimique (c'est le seul témoin à évoquer ce moyen) censée y parvenir, et la troisième hygiénique ont été employées successivement par le soldat suivant: **Claude Coupade** (cl 15) de La Ricamarie, présenté ci-dessus, qui est au front pendant l'été 1915 à Flirey, en Meurthe-et-Moselle, avec le 15e R.I. Alpine de Gap où il est mitrailleur. Fin juillet, pris du cafard des soldats, il énumère les causes de son état dépressif: injustice des retours en usine consécutifs à la loi Dalbiez (lui, étant ajusteur, pourrait en bénéficier), omniprésence de la mort, et petites misères comme les piqûres des poux: *"Le 29 juillet, je rentre d'un bien mauvais séjour aux tranchées: le bombardement fut plus violent que d'habitude, beaucoup y sont morts. Quand donc aurais-je la chance de plus revoir ces choses et retourner à l'intérieur comme certains camarades que je vois partir pour les usines et qui souvent ne sont pas du métier? Tout cela me donne un cafard terrible car ici rien n'est fait pour remonter le moral, quand l'on n'a pas l'horrible vision des boches* et des français*qui sont pêle-mêle sur les parapets.. Ce sont les poux dont on ne peut pas se défaire qui nous dévorent*

tout le corps. Pour réduire cette souffrance, on fait des plis sur le devant de la chemise afin de les attirer dedans et ensuite, plus loin dans un boyau, on secoue ~~ces derniers~~ sa chemise pour les faire tombés. Vraiment quand donc toutes ces horreurs cesseront? Pourquoi la maladie que tous désire* ne vient-elle pas ou la bonne blessure qui nous conduirait à l'intérieur?"*

Un peu plus tard, ayant reçu un insecticide dans un colis de ses parents et de sa fiancée Geneviève, il ne peut que constater l'inefficacité du liquide contre les parasites: *"Avec un colis de mes parents, je reçois un liquide qu'ils m'ont envoyer* pour la destruction des poux. Geneviève voulais* aussi m'expédié* une drogue; ils ont eût* une bonne intention. Mais après son appliquation* ces sâles* bêtes n'étaient pas incommodées. Il faudra donc, comme je le fais toujours a* mon retour de tranchée, faire bouillir mon linge pour être tranquille un instant. – En ce moment on ne pense pas de détruire la vermine puisque c'est ~~à l'~~ aux hommes que l'on en veut."*

Les Poilus ne sont pas égaux dans l'infestation par les poux, et surtout dans la lutte contre ceux-ci, les fantassins étant, une fois de plus, les plus mal lotis, comme veut bien le reconnaître spontanément un artilleur. En effet, **Jean Chantelouve** (cl. 09) fils de petits paysans de Chuyer, ouvrier agricole avant la guerre, chauffeur de maître après à Pélussin (au service d'un médecin, puis d'un industriel), retiré à Grand-Croix chez sa fille Paulette, artilleur au 53e R.A. de Clermont-Ferrand, concède l'avantage des artilleurs sur les fantassins en matière de lutte contre les poux: *"Y avait des poux, oui! On passait les affaires à l'eau chaude pour pouvoir les tuer. Encore nous, les régiments d'artillerie, on était à l'arrière, on était moins pouilleux que ceux qui étaient dans les tranchées, qui pouvaient pas bouger! Tandis que nous, on était à l'arrière…"*

E- *Donc vous avez l'impression d'être quand même un peu privilégiés par rapport à l'infanterie?*

T- *Oh oui! Oui, oui, oui, oui, oui!*

E- *Est-ce que vous avez, vous…des gens de l'infanterie qui vous ont fait pitié?*

T- *Oh oui! Y en a! Rappelez-vous!* [25] *Dans la Somme, c'est marécageux, un peu, à certains endroits. Mais les pauvres soldats! Des sacs de boue quand il pleuvait! Et sortir? Les voisins: "Pan! Pan!" Ça faisait pitié de voir!"*

Cette relative commodité, pour certains, de la lutte contre les poux, un musicien-brancardier veut bien en convenir. **Amand Beyron** (cl. 11), né à Viricelles, fils du chapelier de Chazelles-sur-Lyon patron de "Beyron Frères", directeur après guerre de diverses usines de fabrication textile, retraité à Roanne, rend compte deux fois dans son journal de la présence des poux, alors qu'il est musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne, donc moins exposé aux parasites que les fantassins de son régiment dans leurs tranchées. Le lundi 11 octobre 1915, donc quinze jours après le lancement de la grande offensive de Champagne qui a beaucoup sollicité les brancardiers, il écrit en pestant d'abord contre le chef de la musique du régiment, considéré ici comme un embusqué: *"Le "Vieux", calmé, nous fiche la paix. Pas de répétition. Il a dû comprendre qu'il avait fait le con… Lavage du linge, chasse aux poux. Nous avons été contents de ce repos pour pouvoir le faire. Il y avait 2 mois que nous ne nous étions ni lavés, ni changé de linge, et honteux et malheureux à la fois, à se faire engueuler par un 3 galons*[26] *qui n'a rien foutu, après l'attaque du 26/9 au train de combat, en bouffant bien et en lisant les journaux, à l'arrière pendant que ses musiciens se crevaient, nuit et jour à charrier les blessés et les morts sur leurs brancards".* On comprend que cette macération du corps sale, dans des habits non changés, accélère la prolifération des poux prospérant dans la crasse et la sueur, pas éliminés pour cause de manque de toilette. Bien plus tard, le samedi 25 mai 1918, alors que le régiment vient de cantonner au camp de Mourmelon avant de remonter en ligne, on assiste au retour du thème des poux, sur un ton beaucoup plus enjoué, montrant que, pour sa compagnie, dans ces circonstances, la chasse aux poux est devenue une sorte de rituel presque convivial (mais il est le seul à exprimer ce point de vue): *"Nous passons une bonne nuit. Repos toute la journée. Nous en profitons pour laver notre linge et faire des travaux de couture. Avec bien entendu la "chasse aux totos". C'est un moment de détente, on se met en rond, accroupis et on bavarde, comme les dentelières* d'Auvergne et du Puy-en-Velay. la canonnade a duré toute la nuit, et n'a pas cessée* de la journée."*

Les poux n'étaient pas seulement un fâcheux désagrément, ils pouvaient devenir dangereux pour la santé, comme dans l'exemple cité ci-après. **Pierre Rivollier** (cl. 15) né dans une famille paysanne d'Etrat, hameau de Saint-Just-sur-Loire, et agriculteur au hameau de Chénieux, dans la commune de Saint-Victor-sur-Loire, où ses parents s'étaient installés en 1896, incorporé au 16e R.I. de Montbrison, évoque le cas extrême: l'évacuation du soldat pour affaiblissement dû à l'infestation chronique par les poux: *"Les poux, on était bien servis! J'en ai vu évacuer un: il était mangé par les poux! Au lavabo… Ils s'étaient traînés sur la colonne vertébrale, les poux! Le capitaine qui nous commandait: "Il faut l'évacuer: il a plus de sang!" Alors, on l'a envoyé à l'hôpital, on l'a plus revu. Il s'était laissé aller, il s'était laissé manger! Tandis que nous, on posait sa chemise, on la secouait. Si on pouvait se laver, on tâchait moyen."*[27]

---

[25] Cet usage forézien de "se rappeler" n'a aucun rapport avec le sens de "se souvenir"; c'est un intensif souvent utilisé en début de phrase: *"Rappelle-toi que c'est un malhonnête, celui-là!"* peut-on dire à quelqu'un qui ne connaît pas le malhonnête en question, donc qui n'a aucun souvenir de lui.

[26] Le chef de la musique avait donc rang de capitaine.

[27] "Tâcher moyen" est une expression forézienne typique, encore largement employée, signifiant "essayer, faire son possible pour..". Une maman pourra dire son enfant: *"Et en rentrant de l'école, tâche moyen de pas faire des bêtises avec tes copains!"*

Un des huit témoins ayant connu à la fois artillerie et infanterie, et avant l'artillerie, le train des équipages, et ayant effectué les quatre années de guerre, affirme avoir passé deux ans sans prendre de poux, alors que son affectation dans l'infanterie a marqué sa découverte du fléau des poux. **Jean-Louis Monier** (cl. 13), agriculteur à Marols (Chabannes), est revenu deux fois sur le thème des poux dans le très long entretien de plus de quatre heures que nous avons eu dans la ferme familiale (tenue alors par son fils Joseph et sa belle-fille) à une date choisie à dessin: le 11 novembre 1980. Passé de l'artillerie (où il n'avait pas connu les poux) à l'infanterie en août 1916, en Argonne, il y découvre aussitôt les poux:

T- […]*" C'est à partir de cette date que j'ai su ce que c'était que les fantassins!*

E- *Vous disiez tout à l'heure que c'étaient eux qui avaient la guerre…*

T- *Oh!… La première chose que j'ai vue, c'est prendre des poux! C'est la première chose! J'étais là depuis quelques jours, j'ai senti que ça me démangeait un peu de partout* (rire*). J'avais jamais, depuis deux ans que j'étais sur le front, que j'étais à la guerre, jamais j'avais eu des poux. J'ai commencé de prendre des poux. Mais c'était rien! Mais après, il a fallu prendre ces fameuses tranchées, là bas!* (suit une longue digression sur l'usage du patois, avec les soldats du 363e R.I. de Nice, qu'il comprend bien, tout patoisant forézien qu'il est, thème sur lequel nous reviendrons). *Alors là…*

E- *Vous avez attrapé des poux!*

T- *C'est la première chose que j'ai fait*: prendre des poux. Je savais pas ce que j'avais! J'ai un collègue qui m'a dit:"T'en fais pas! T'as des totos! C'est rien! C'est pas grand chose!"* (rire). *Mais c'était pas rien. C'est-à-dire que l'infanterie on était dans un état de saleté…mais repoussant! Et on ne faisait rien pour empêcher…pour nous procurer un bien-être à ce sujet. C'était impossible de se tenir propre! Au point que je vous dirai que certains de mes collègues allaient chercher une chemise neuve (on nous donnait assez des vêtements neufs), gardaient cette chemise tant qu'elle tenait sur le dos: ils la jetaient et ils allaient en chercher une neuve: ils la lavaient jamais! Mais on pouvait pas se laver: ça nous était impossible de nous laver, je vous dis!"*

Bien plus tard dans l'entretien, Jean-Louis revient sur le thème des poux et, tout en restant dans l'humour (cf *"les copains"* si particuliers), explicite sa critique vis-à-vis de l'armée déjà présente dans l'extrait précédent, à partir du froid ressenti dans les baraques Adrian, censées pourtant protéger les soldats des rigueurs des nuits en plein air; l'épisode se passe au camp de Mailly, en Champagne, où le régiment a temporairement stationné en hiver:

T- "*L'inventeur devait s'appeler Adrian! Ouoh! Qu'il faisait froid! Qu'il faisait froid! Qu'il faisait froid!*

E- *Plus froid que dehors, presque?*

T- *Oh yo yo! On se couchait à plusieurs, on se roulait dans les couvertures à plusieurs... Parce qu'il y avait le bat-flanc et légèrement de la paille… C'était une honte, cette paille! Je crois qu'elle devait bouger toute seule! Elle était habitée, vous avez! Y avait des copains dedans! Hmmmm!* (ton rageur)

E- *Et de temps en temps, on ne vous désinfectait pas?*

T- *Pensez-vous! Je pourrais pas vous le dire! C'est le plus grand grief que j'ai trouvé dans l'armée française, c'était de tenir les fantassins dans un état pareil! On peut pas se le figurer! Là, dans ce camp, voyez, il faisait froid, mais l'armée en était pas la cause. On pouvait pas quitter nos souliers: le lendemain, ils étaient gelés, on pouvait pas les prendre!*

E- *Alors, vous les gardiez?*

T- *Ah oui! Gelés, la nuit, dans l'endroit où nous étions couchés. Et pourtant nous étions tous les uns à côté des autres. Vous savez, y en avait du monde! Y en avait!"*

Il est à remarquer qu'aucun de mes témoins n'indique un moyen de se débarrasser des poux par le feu, qui semblait en usage courant dans l'armée anglaise, s'il faut en croire certains témoignages des 21 derniers vétérans recueillis par Max Arthur dans son ouvrage *Last Post publié en 2005.* Ainsi Albert 'Smiler" Marshall (1917- 2005) du 1er bataillon de l'Essex Yeomanry indique son aversion extrême pour les poux et sa méthode: *"I think the worst thing of the whole war was being so lousy – we hated the lice. You could take your shirt off and you had a candle – they'd give you a candle and a box of matches every week or every fortnight –and you got in this little dug out –just a hole in a trench – and you lit the candle. You took your shirt off and you'd run the seams along the flame of the candle, and it would kill all the eggs. You could do that today, but you'd just as bad tomorrow. Terrible, terrible."* Traduction: *"Je pense que la pire chose de toute la guerre est d'avoir été si pouilleux: nous détestions les poux. Vous pouviez enlever votre chemise et prendre une chandelle (on vous donnait une chandelle et une boîte d'allumettes chaque semaine ou chaque quinzaine) et vous vous mettiez dans ce petit recoin (juste un creux dans la paroi de la tranchée) et vous allumiez la chandelle. Vous ôtiez votre chemise et vous promeniez la flamme de la chandelle tout le long des coutures, et ça tuait les œufs. Vous faisiez cela aujourd'hui, mais le lendemain, c'était redevenu aussi insupportable. Terrible, terrible!".*

La même méthode est attestée par Henry Allingham, né le 6 juin 1896, mécanicien dans le Royal Naval Air Service: *"We all got lice in our clothes. We used to run the seam of the shirt over a candle flame to get rid of*

them."[28] – Traduction: *"Nous avions tous des poux dans nos vêtements. Nous avions coutume de passer la couture de la chemise sur la flamme d'une bougie pour nous en débarrasser."*.

Les Français seraient-ils moins inventifs que les Anglais? C'est possible, mais une explication plus prosaïque peut être avancée: les soldats français ne disposaient pas de bougies distribuées régulièrement par l'armée.

Toutefois, l'origine des poux ne serait pas française, mais allemande, s'il fallait en croire un article de L'Illustration du 21 novembre 1915 (page 580), intitulé *"Contre les parasites des tranchées"*. Le paragraphe servant d'introduction est un petit chef d'œuvre de "bourrage de crâne" germanophobe, de désinformation à usage patriotique visant les lecteurs de l'arrière: *"En dépit des précautions d'hygiène générale et de propreté personnelle qui sont prises partout au front, certaines des tranchées où nos soldats combattent sont envahies par ces insectes que les Tommies appellent, en faisant usage d'un amusant euphémisme; "the uninvited visitors", les visiteurs que l'on n'avait pas invités. Les Boches, dont la saleté est proverbiale, apportent ces parasites répugnants dans nos lignes quand ils sont faits prisonniers, ou les abandonnent dans leurs retranchements dont nous nous emparons peu à peu."*

C'est au contraire la propreté qui frappera les soldats français s'emparant des abris allemands, et plus encore, ceux qui, faits prisonniers, pénétreront dans les intérieurs allemands, quand ils auront la chance de ne pas rester dans les camps et les usines.

Les rats

Prolixes sur les poux, mes témoins le sont aussi à propos des rats qui infestaient tranchées et abris, notamment entre les rondins et la terre, et les baraques Adrian dans les cantonnements. Les rats suscitent assez souvent une tonalité comique donnée au souvenir personnel, des rires spontanés, ce qui ne se produit pas pour les poux: forme d'indulgence amusée pour un autre mammifère?

Le jovial **Père Jean Renesson** (cl. 15) né à Chevrières, ordonné prêtre en 1923, vicaire à Fleurie (Beaujolais) de 1926 à 1933, date à laquelle il est nommé curé de Dancé, dans le Roannais, où il exercera son ministère de 1933 à 1975, avant d'y prendre sa retraite, à 80 ans, évoque les rats de l'Argonne dans un rapprochement insolite, saugrenu, non élucidé, à partir d'une question portant sur la protection religieuse des soldats:

E- "*Y en a beaucoup qui portaient des médailles, des scapulaires*[29]*?*

T- *Oui, oui!* (rire) *En Argonne, y avait un endroit, une cagna qui était toute neuve, avec des châlits* [30]*, là-haut, deux rangs, comme ça. Alors, je me couche en bas, moi, puis je prends ma musette sous celui qui était à côté de moi. C'était le soir, j'avais un peu le dos comme ça* (arrondi en chien de fusil). *J'essaye de dormir: impossible de dormir! Les rats me montaient dessus pour sauter dans ma musette, pour manger ce que j'avais!* (grand rire!)

E- *Vous en riez maintenant, mais ça ne devait pas être tellement drôle!*

T- (rit encore) *C'est pour dire!*

E- *Vous étiez infestés par les rats! Et par les totos!*

T- *Ah ben ça, c'est rigolo! Les totos, une fois que l'armistice a été signé, les totos ont disparu! Ah! Ils ont fait l'armistice aussi!"* (grand rire)

Louis de Cazenave (cl. 17) de Brioude (Haute-Loire), le dernier des témoins oraux interviewés, commis guichetier au chemin de fer (P.L.M. puis S.N.C.F.), doyen des Poilus de France depuis novembre 2006, sans doute doyen des Poilus d'Europe le 16 octobre 2007, date à laquelle il a atteint l'âge canonique de 110 ans, témoignait brièvement en décembre 2005 sur l'omniprésence des rats, avec presque de la tendresse pour eux, 88 ans après les faits:

T- *"Ah oui, les pieds gelés, les souffrances physiques, le froid…*

E- *La boue!*

T- *La boue! Les rats même! Hé hé hé!* (petit rire)

E- *Ça vous fait rire, les rats? Pourquoi? Qu'est-ce que vous faisiez, avec les rats?*

T- *Oh rien! Mais y avait beaucoup de rats dans les tranchées! Ils partageaient notre vie, les rats:*

E- *C'étaient presque des copains, alors?*

T- *Ah oui! … Mon vieux, va!…"*

Cette façon de rire de ses misères est partagée par **Benoît Crépet** cl. 17) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville, , qui évoque les rats comme un fléau des tranchées, non sans humour: *"A Verdun, je sais qu'il y avait un gars un vieux, là, qui m'a dit, à moi: "Méfie-toi bien! Arrange bien tes affaires parce qu'il y a des rats!" Moi, je croyais pas! Une fois que la bougie était éteinte, les rats, ils étaient là! Par compagnies!*

E- *Les rats s'attaquaient aux cadavres, on m'a dit!*

---

[28] Max Arthur, *Last Post*, op cit., p. 47 pour Albert "Smiler" Marshall et p. 72 pour Henry Allingham

[29] Le scapulaire – du latin médiéval "scapularis" = relatif à l'épaule, forgé sur le latin classique "scapula"= épaule"- désigne un pendentif en étoffe, censé contenir des reliques de saint, ou ayant touché le corps d'un saint embaumé (comme Sainte Thérèse de Lisieux) que l'on portait au cou, à même la peau, pour se protéger.

[30] Un châlit est un cadre en bois supportant une paillasse pour dormir; cela prend souvent la forme de lits sommaires superposés

T- *J'en sais rien! Un cadavre mort, oui, il se peut! Mais moi, j'ai jamais été mort* (rire), *alors j'ai jamais eu les rats! Je les ai vus qui foutaient le camp devant moi, ils faisaient un boucan, ils tombaient dans l'eau, et ils se ramassaient mieux que moi, eusses!"*[2] (rire)

C'est sur le même mode enjoué qu'**Armand Primpier** (cl. 12), de Roanne, brancardier au 3e B.C.P., raconte une anecdote avec un rat survenue dans son poste de secours:

E- *"Et vous aviez des rats?*

T- "*Ah ben écoutez!* (rire) *Si! Un jour j'arrive, je reviens avec mon seau – on n'avait pas de bidon, c'était le début – j'arrive, et puis on avait la cagna; je sais que j'ai posé ma boule de pain et mon seau de vin par terre* (pour l'escouade). *Et puis je me suis couché. Au bout d'un moment j'ai écouté*[31]*: "Plouf!". C'était un rat qui était tombé dans mon seau de vin! Ça nous a pas empêché de le boire le lendemain! Ça c'est vrai aussi… Oh ben, les rats, ça pullulait!"*

François Potin (cl. 16) de Saint-Germain-Laval témoigne assez longuement à propos de la présence harcelante des rats, ces intrus qui savent parfois passer inaperçus, et évoque aussi une anecdote personnelle mémorable:

E- "*Et vous aviez des rats aussi?*

T- *En 14 ? Ah là! Moi, ils m'ont mangé mon pain sous ma tête! J'ai pas senti, j'ai rien entendu… J'avais une boule de pain, je l'ai mis dans ma musette, puis je l'ai mis sous ma tête pour faire oreiller. On était dans un jardin – y avait une ferme – on était au repos. Le lendemain matin: "Bon Dieu! Merde!" Y avait plus rien dedans! Ils m'avaient mangé toute la mie: y avait plus que la croûte! J'avais rien entendu: on dormait tellement, on était fatigué…*

E- *D'après vous, des rats, y en avait plus au début de la guerre?*

T- *En 14-15, oui, des rats y en avait! On était dans un pays, y avait un château, y avait une cave: on était là-dedans, c'était sombre. La nuit, il fallait faire attention: y en avait partout! Ils vous couraient dans les jambes! Des rats comme ça! Ils vous mangeaient tout ce que vous aviez.*

E- *Est-ce qu'ils s'attaquaient aux personnes?*

T- *Non, pas à ce point-là! Oh! Ils nous auraient mordus, on y aurait même pas fait attention: on était tellement fatigués! Mais ma boule de pain, ils me l'ont toute mangée, et pourtant elle était sous ma tête! On était fatigué, on entendait pas. Alors, quand on allait au repos, ils mangeaient tout ce qu'on avait, tout, tout!*

E- *Et dans les tranchées, vous en aviez, des rats?*

T- *Ah non, moins! Parce que les obus devaient en tuer et puis, quand ça devait canarder, ils y prenaient comme nous! Ils aimaient pas le bruit non plus, ils en avaient peur des obus! Mais au repos, à côté des lignes, on était mangé par les rats!"*

André Deloy (cl. 16) de Fraisses, fils de métallurgiste, ayant lui-même fait une carrière d'agent technique aux fraises et forets de l'usine Jacob Holtzer d'Unieux, signale l'abondance et les couinements gênants des rats dans les cagnas: *"Et les boules de son que nous avions, des boules comme ça…ça brillait dedans: on aurait dit qu'on y avait cassé du verre! Ces boules de son, le soir, quand on se couchait, on les mettait pendre… Des rats! Les rats nous passaient sur la figure! Ça, je peux dire que les rats m'ont passé plusieurs fois sur la figure! Et derrière ces planches* (de la cagna), *des jolies planches en chêne – du chêne français bien sûr! - … y avait les planches, la terre, mais entre les planches et la terre, y avait un vide: c'était rempli de rats! Et ces rats, toute la nuit, ça quinait, ça quinait, ça quinait*[32]*! Y en avait des rats! Ils trouvaient leur vie*[33] *puisque dans la tranchée y avait des crânes qui étaient là, qui dataient depuis le début* (de la guerre). *Et nous, avec la baïonnette, on arrachait le crâne, les cheveux…*

E- *Et pourquoi?*

T- *Pour rien! Pour voir! C'était malheureux et puis c'est tout! Ils étaient étendus, comme ça, on voyait leurs crânes les uns sur les autres…"*

La fin de cet extrait témoigne d'une indifférence glaçante à la mort d'autrui, et même d'un irrespect effrayant face aux cadavres des camarades tombés lors de précédentes batailles, et enterrés par les obus, rendus visible par le creusement d'une nouvelle tranchée. Mais la condamnation morale serait trop facile pour qui n'a pas connu la guerre et ses horreurs…

Jean Roche (cl. 14) de Roanne, caporal au 92e R.I. de Clermont-Ferrand dont on a vu le témoignage sur les poux, est le seul à signaler une perturbation très fâcheuse créée par les rats:

E – "*Et vous aviez des rats aussi, je crois?*

T- *Oh! Eh ben les rats….La nuit, on avait pendu…on avait mis des fils de fer barbelés. On les mettait la nuit. Et quand on partait en patrouille, on traversait… On avait un manteau vert, couleur de la nature… Mais les rats! On*

---

[31] L'emploi d'écouter au lieu d'entendre est une faute classique du français local du Roannais, où l'on peut entendre (exemple réel): *"Est-ce que t'as écouté le coup de tonnerre cette nuit?"*

[32] "Quiner" est la variante forézienne et lyonnaise de "couiner"

[33] L'expression "trouver sa vie", encore très usitée en français local forézien, signifie "trouver ce que l'on cherche", et particulièrement de la nourriture, comme ici. Mais on peut aussi dire à quelqu'un cherchant une pièce de métal précise dans un tas de ferraille: "Tu trouves ta vie?"

avait pendu des casseroles avec du fil, dans les fils de fer barbelés qui nous protégeaient. Et des fois, les rats en passant accrochaient ça: "Oooh! Tink Bink!" "Eh ben, tiens, les voilà!". On se préparait à tirer! …Et ce qu'il y avait de traître aussi, dans les patrouilles, c'était les "étoiles filantes", les fusées qu'ils lançaient en l'air…"

La conversation dérive ensuite sur les fusées éclairantes, sans revenir sur les rats, dont on a compris qu'il déclenchaient une fausse alerte en faisant tinter les casseroles attachées, en guise d'avertisseurs, aux fils de fers barbelés situées entre les deux premières lignes, la française et l'allemande

La chasse aux rats

Cette chasse aux rats a constitué une occupation des soldats, plus en deuxième et troisième ligne qu'en première, et a même pris un tour officiel, réglementé.

Jean-Marie Quet (cl. 17), d'Essertines-en-Chatelneuf, se souvient que la chasse au rats était organisée et récompensée: *"Pffiou, les rats! Ils* (les autorités militaires) *nous récompensaient! Ils nous donnaient quelque chose…à celui qui en tuait le plus, des rats! C'est qu'il y en avait! Et puis des queues comme ça, Bon Dieu!*
E- *20 cm! Mais vous les comptiez pour…*
T- *Eh ben, on les mettait en tas, et puis y avait un sergent qui venait constater…*
E- *[…] Mais vous les abattiez à coup de fusil?*
T- *Avec des filets! Des collets! Des collets de fils électriques! Oh oui! J'avais jamais vu ça!*
E- *Vous saviez le faire avant? Avant de partir?*
T- *Je savais attraper les grives, alors…*
E- *Ah voilà! Avec un crin de cheval?*
T- *Oui! Et dans les tranchées, on était obligé… Des gros rats, Bon Dieu! On mettait des collets avec des fils électriques, on les attachait après* (= à) *une racine, et puis allez hop! […] J'en ai ben attrapé quelques-uns! Et puis on était charogne, aussi: quand on avait placé les collets, on allez les chercher* (les rats) *un peu loin, puis allez! On les faisaient courir! Alors ils passaient en vitesse! Pan! Hop!*
E- *Ah! vous les poursuiviez par derrière pour qu'ils aillent plus vite dans les collets!*
T- *Voilà! Et une fois dans les collets, on les laissait pendre un moment. Quand ils étaient étouffés, on les sortait puis on les foutait sur le talus…*
E- *Et donc vous étiez récompensés pour la capture des rats?*
T- *Ah ben là…On avait des biscuits, je crois… C'est des biscuits qu'ils nous donnaient, je crois… Oh! Je m'en rappelle plus!"*

Cependant, dans certaines compagnies où les officiers étaient moins sourcilleux à propos du gaspillage des cartouches, et où le tir n'était pas susceptible de déclencher un bombardement allemand en riposte, on a pu tuer des rats à coup de fusil. C'est ce qui est arrivé à **Louis Laroux** (cl. 10), né à La Tour-en-Jarez, mais ayant principalement résidé à Sorbiers, juste avant qu'il ne reçoive une bombe jetée d'avion qui entraînera l'amputation de son bras droit: *"Oh mais bien sûr qu'il y avait des rats! Le dernier coup de fusil que j'ai tiré, j'ai tué un rat! Oui, aux tranchées, le dernier coup de fusil que j'ai tiré, j'ai tué un rat!"*

Cette chasse aux rats, qui a d'abord été le fait d'initiatives spontanées, nées çà et là, au hasard des régiments, a fait ensuite l'objet d'une organisation systématique, promue par l'armée, avec récompense. Ainsi dans *"Les soldats de la Grande Guerre"*, le normalien combattant **Jacques Meyer** précise: *"Le pullulement ratier devint si intense après dix-huit mois de tranchée, qu'en 1916 la chasse aux rats fut organisée par l'Intendance sur des ordres venus de très haut: une circulaire annonça qu'il serait payé un sou*[34] *par queue de rat livrée. Mais on créa, à cette occasion, une paperasserie si compliquée que l'initiative excellente des queues de rats tourna en queue de poisson."*[35]. Cette complication, les *Mémoires d'un rat* de **Pierre Chaine** que résume J. Meyer en donne une idée: *"Chaque jour, le sergent-major, dans chaque compagnie, devait établir, en triple exemplaire, l'état des rats tués, et l'état numérique et nominatif des soldats bénéficiaires; chaque semaine, il avait à en adresser le bordereau récapitulatif."* Sans compter d'autres complications pour savoir sur quels fonds prélever l'argent des primes…

La chasse aux rats peut devenir un divertissement si l'on n'est pas en première ligne, comme l'indique **Amand Beyron** (cl. 11), musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne. Il écrit dans son journal à la date du 30 août 1915, alors que le régiment est à Somme-Suippes, en Champagne, en prévision du déclenchement de la grande offensive de fin septembre: '"*Lundi30 août – Il a plu toute la nuit. La fraîcheur me réveille de bonne heure, couchant sur la terre nue, il ne fait pas chaud. Répétition* (de musique) *à 7 heures. C'est fantastique ce qu'il y a comme gros rats dans ces coins. On va s'amuser à leur faire la chasse, ça nous distraira. On s'ingénie à confectionner des pièges pour les attraper, mais ils sont plus malins que nous, ils ne se laissent prendre que difficilement."*

Un autre musicien-brancardier, caporal au 52e R.I. de Montélimar, **Louis Plagnial** (cl. 11), né à Devesset (Ardèche), fils d'agriculteur, venu après la mort de son père, à Saint-Etienne pour être mineur, qui sera épicier, puis

---

[34] Pour les jeunes lecteurs n'ayant pas connu la pièce de "vingt sous" = I franc ancien, d'avant la réforme monétaire de 1960, le sou valait 5 centimes, soit la 20ème partie du franc. Pour avoir une idée de la faiblesse de cette récompense, il faut savoir, par exemple, qu'un litre de vin ordinaire s'achetait, au front, de 15 à 20 sous au début de la guerre.
[35] Jacques Meyer, op.cit., p. 112

dès 1924 inspecteur régional au Casino le reste de sa carrière jusqu'à sa retraite prise à Roanne, évoque assez longuement les rats, la façon de limiter leur nombre ce qui est une forme préventive de lutte contre leur prolifération, et le contact personnel avec l'un d'eux: *"C'étaient des ennemis, ceux-là, les rats! Je m'en rappelle quand on allait au repos, un peu à l'arrière… Alors on allait les uns après les autres dans… On était arrivé à faire des réservoirs de déchets. Quand on repartait dans un secteur, que nous quittions l'arrière, on laissait tous les déchets! Alors fallait pas laisser les déchets pêle-mêle. Alors on a creusé de grandes fosses pour enfiler tout ça, pour emmagasiner tout ça. Alors là, y en avait des rats! Ouh la la! Ouf! C'est affreux!*
E- *Et qu'est-ce que vous faisiez? Vous les tuiez?*
T- *Evidemment, s'ils étaient à votre portée! Mais… Oh! ça, vous le croirez si vous voulez…*
E- *Ah mais, je vous crois volontiers!*
T- *Vous le croirez si vous voulez…Mais vous auriez des doutes, vous auriez peut-être raison tellement ça paraît extraordinaire! Dans les cagnas, les uns après les autres, on mettait des pitons par là pour accrocher les musettes. Ça, c'était déjà au demi-repos*[36]*. Cette fois-là, j'en garde un souvenir! Comme tous les autres, je dormais. Les musettes étaient accrochées au petit bonheur, et puis on était en-dessous: on était couché sur le sol, bien sûr! Eh bien, y a un rat qui voulait faire le tour des musettes, il a dû perdre le nord, il est tombé! Et où il est tombé? Vous le croirez si vous voulez! Il m'est tombé sur la figure! Il m'avait laissé des traces sur le nez: ses griffes! J'étais griffé ici, sur le nez!*
E- *Et c'était pendant la nuit, ça! Vous dormiez!*
T- *Ah! C'était pendant la nuit! Bien sûr, je dormais: j'ai été réveillé en sursaut, bien sûr! Eh bien, il m'avait laissé un tout petit point de sang."*

Une forme de lutte artisanale et ingénieuse est décrite par **Armand Molière** (cl. 15), né à Bussières, comptable, puis chef comptable pendant 45 ans à l'usine Poizat fabriquant des couvertures à Cours-la-Ville, observateur aux lueurs au 112e R. d'Artillerie Lourde de Modane. L'extrait commence juste après l'évocation du colis reçu par un camarade de la part de sa fiancée: un beau coussin pour reposer sa tête!
E- *"Ce qui veut dire que la fiancée n'imaginait pas tellement dans quelles conditions vous viviez!*
T- *"Oui! Peut-être bien, oui! Parce qu'elle aurait pas envoyé ce genre de coussin! En soie, brodé peut-être bien, pour reposer sa tête! Je vous assure, à ce moment-là, on était …pleins de rats qui se battaient au-dessus, dans la sape! Parce que les rondins ne touchaient jamais la terre: alors les rats se battaient là-haut! Nous arrivions avec nos fusils, nous; on supposait qu'ils étaient là: on tirait un coup de fusil pour avoir la paix un moment! Alors ils se dispersaient, puis ça recommençait!*
E- *Vous disiez que la terre ne reposait pas sur les rondins?*
T- *Non! Y avait un vide quelquefois… On mettait des rondins debout, puis des rondins comme ça* (horizontalement) *quand on avait creusé. Mais il restait du vide quelquefois entre les rondins et la terre: alors les rats nichaient là-haut dedans!*
E- *Ça faisait des repaires à rats! Donc les rats vous empoisonnaient la vie!*
T- *Mais oui! Puis alors ils venaient manger dans nos musettes. On avait du chocolat, par exemple, que nos parents, nos amis, nous envoyaient. On allait prendre quelque chose dans la musette: on mettait la main sur un rat! Puis y en avait des petits, y en avait des gros, des gros qui étaient tout pelés! Ils avaient plus de poils: affreux! Alors le soir, à l'observatoire… On prenait la garde trois heures, trois heures consécutives; on se relevait toutes les trois heures. Et moi et mon camarade, on a fait une chose. On était embêté par les rats qui venaient au créneau, devant nous: ils cherchaient de la nourriture, puis même les cadavres, quoi! Ils mangeaient les corps… Et on faisait une chose: on enlevait la balle de la cartouche et on mettait un bourron de papier bien serré. Quand l'heure arrivait, on tirait: le rat, ça l'écharpait, quoi! On le retrouvait dans le boyau, le lendemain matin mort, quoi!*
E- *Vous tiriez au revolver ou au fusil?*
T- *Au fusil! Nous avions des mousquetons*[37]*, des Remington, des fusils américains!*
E- *Ah oui! Donc vous faisiez la chasse aux rats!*
T- *Oui. seulement après, on nous l'a interdit, parce que, malgré tout, ça faisait une détonation et ça pouvait déclencher un tir des Allemands en face! Alors, on supportait les rats, quoi!"*

François Baizet (cl. 97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), qui, malgré son âge (39 ans en 1916) n'est plus dans la territoriale, mais dans la réserve de l'active, au 322e R.I. de Rodez, comme sergent, évoque dans son journal, à la fin février 1916, son arrivée à Moussy, (au sud d'Epernay en Champagne, à moins qu'il ne s'agisse de Moussy-Verneuil, au sud de Laon, en Picardie) dans les tranchées du Moulin Brûlé, dans une cagna de gradé qui lui conviendrait si…des hôtes indésirables ne l'avaient pas précédé: *"J'ai une cagna vraiment très bien pour moi seul. Lit suspendu à 1 m de terre, formé par un isolateur en toile métallique, un paillasson, avec ma couverture, toile de tente et imperméable, on est ma foi pas trop mal là-dedans. Une table, 2 chaises, une étagère.*

---

[36] Le demi-repos se prend en troisième ligne, à quelque distance du front; il s'oppose au repos complet se prenant assez loin du front, dans un village abandonné ou toujours occupé par les civils, à bonne distance du front, le régiment y passant plusieurs semaines.
[37] Le mousqueton est un fusil à canon plus court que le fusil Lebel normal, donc plus maniable, employé par les artilleurs et tous ceux qui avaient une activité autre que les fantassins.

Mais des rats, il y en a aussi. Oh! les cochons, quel raffut la nuit! Toujours ils trottent et souvent ils se battent entre eux en poussant des cris si aigus qu'il faut avoir bien sommeil pour avoir envie de dormir. Et ils sont de taille, les coquins! Avec les totos (poux), c'est le cauchemard de la tranchée après le boche. Les hommes s'amusent à les prendre aux lacets avec des fils de fer très fins que l'on trouve à volonté dans les tranchées. De temps en temps, effet, on en voit qui balance* leur corps pendu par le cou après les claies de la tranchée — Comme partout sur le front, des croix surmontées d'un képi, indiquant que des braves dorment leur dernier sommeil là, tués dans la tranchée face à l'ennemi."*

Antoine Mounioloux (cl. 08), agriculteur à Saint-Romain-les Atheux, artilleur au 5e R.A. Lourde de Valence, évoque très brièvement la présence d'un chien, au nom grec de Pyrame donné sûrement par un lettré, chargé dans la section de traquer les rats, mais qui était souvent victime de leurs morsures! Pour lui, la meilleure protection pour préserver des rats la nourriture était de suspendre les musettes à un crochet, ou au toit de l'abri souterrain.

La chasse aux rats par des chiens et les hommes est aussi évoquée comme une forme de distraction par **Claude Coupade** (cl 15) de La Ricamarie, présenté ci-dessus, au front pendant l'automne 1915, à partir du 8 octobre, en forêt d'Apremont, à une dizaine de kilomètres au sud-est de Saint-Mihiel, avec le 157e R.I. Alpine de Gap où il est mitrailleur. Le secteur est relativement tranquille, mais les rats perturbent leur nuit quand ils sont en sentinelles, et en revanche amusent leurs jours, comme il l'indique dans son récit de guerre, qui révèle aussi l'agressivité des rongeurs: *"Ici tout est bien à part les trois heures de faction qu'il nous faut prendre la nuit à la lisière du bois. Des bruits de toutes sortes viennent nous effrayer, soit de gros oiseaux de nuit qui passent sur nos têtes avec de grands cris ou de gros rats qui, dans les branches et feuilles mortes, font croire à quelqu'un qui s'approche et ~~sur toute* ces sales bêtes~~ pas un coup de fusil doit être tiré sauf si l'ennemie* approche.*

Dans la journée nous faisons pour nous distraire la chasse aux rats car ceux-ci sont très méchants: ils se laissent bien poursuivre et lorsque l'on arrête, il se retournent pour nous faire face. Les chiens de nos cuisiniers en détruisent beaucoup; quelques fois ils manquent leur proie, le rat en profite pour saisir le nez des ~~pauvres bêtes~~ chiens qui viennent alors a* nous en poussant de grands cris pour se faire débarasser* de ce terrible adversaire. De tout* ces rats les cuisiniers de chez nous en font un régal."*

C'est le seul de mes témoins qui ait constaté cette récupération culinaire des rats; sans doute a-t-il fallu à ces cuisiniers vaincre un fort tabou alimentaire, brisé seulement en cas de disette, comme lors du siège de Paris de 1870-71.

Un raticide très efficace, mais souvent mortel pour les hommes, aurait été le vaste éventail des gaz toxiques, s'il faut en croire **Joseph Devaux** (cl. 99) de Belmont-de-la-Loire, cadre au Crédit Lyonnais d'Annonay, dans une lettre à son épouse Eugénie: *"Ici, nous ne voyons pas un rat; ce n'est pas comme en Artois où les abris et les tranchées étaient infestés de rongeurs. A mon avis, ils ont été tués par les gaz toxiques que les Allemands envoient quelquefois."*

Mais on peut difficilement souhaiter plus de gaz asphyxiant ennemi pour enrayer la prolifération des rats…

Nourriture et boissons

La préparation de la nourriture avant l'invention des cuisines roulantes

Jean Roche (cl. 14) né à Saint-Symphorien-de-Lay, ouvrier dans le tissage avant guerre, après guerre employé dans les usines Comté (crayons) et Jalla (tissus éponges) à Régny, puis à partir de 1938, à l'arsenal de Roanne, a été caporal au 92e R.I de Clermont-Ferrand de septembre 1914 au 8 mars 1916, date à laquelle il a été fait prisonnier. Il témoigne sur l'organisation de la cuisine dans l'escouade avant l'arrivée des cuisines roulantes pour toute la compagnie:

E- *"Vous aviez quels rapports avec vos hommes? De l'escouade?*

T- *Oh! c'est…Très, très gentils, sauf le cuisinier, celui qui faisait la cuisine à l'arrière. Il était de la Haute-Loire. Il était sale, mais il était sale! "Oh!" j'ai dit, "mon pauvre vieux!". Il prenait le bouillon avec son quart, près il nous versait dedans…"Oh!" j'ai dit, "mais mon pauvre vieux, ça peut pas aller! Ça peut pas! Faut te mettre propre, mon vieux!". Il dit: "Le riz, il est brûlé!". C'était le riz qui était brûlé parce qu'il faisait pas attention. Il faisait la cuisine à l'arrière, entre deux cailloux, dans les maisons, dans les jardins, entre deux cailloux… Le riz a souvent brûlé! On mangeait…Oh, c'était…La viande, c'était de la barbaque! C'était pas de la viande de premier choix! Mais on mangeait bien, aussi…Mais heureusement, il y avait les bidons supplémentaires, qu'on payait!*

E- *Les bidons de vin?*

T- *Ah ben! A l'arrière, à Conchy-les-Pots*[38]*, il y a une femme qui a fait fortune avec ça! J'ai retrouvé un type qui était là, celui qui nous ravitaillait. Il était dans l'artillerie et à l'arrière. Il était du côté de Feurs, de…*

E- *Civens? Valeille? Poncins?*

[38] Localité du nord de l'Oise où Jean Roche se trouve en avril 1915, avec le 92e R.I.

T- *Un petit, tout…Du côté de Poncins, oui! Il était là. Eh ben, mon vieux! Il nous ravitaillait en vin, lui. Et puis il était bon marché.. Quand on allait au repos, on faisait remplir les sacs, les sacs en toile de 5 litres. On était au repos, on était dans une grange, et celui qui fournissait le vin: "Allez, moi aussi, bouge pas, j'apporte ma…"*
E- *C'était important d'avoir du vin?*
T- *Eh ben, ça nous tenait le moral. Le vin et la correspondance. Mais tout le reste, on s'en…*(foutait?) *On savait que c'était la guerre: aujourd'hui, on était en vie, peut-être demain on sera mort. Voilà l'état d'esprit."*

Il va sans dire qu'il n'était pas facile de trouver dans chaque escouade de 12 hommes environ un cuisinier expérimenté, voire simplement un peu compétent. On remarque que le témoignage de Jean reflète le sentiment de supériorité de nombre de gens âgés de la Loire à l'encontre des gens de la Haute-Loire, présumés moins évolués en ce temps là. Quant au marché du vin, en secteur de repos, avec des civils devenus fournisseurs de boissons et s'y enrichissant, on en trouve d'autres témoignages. Le rôle psychologique de cette boisson, comme en témoigne Jean Roche, a été essentiel, et nous reviendrons plus longuement sur ce point.

Jean-Louis Monier (cl. 13) agriculteur à Marols évoque avec humour cette histoire de cuisinier officiant avec des lessiveuses dans une cuisine installée dans une maisonnette (une "loge") en Argonne, donc dans une situation de transition entre le "cuistot" improvisé dans l'escouade, et le cuisinier plus aguerri désigné pour une compagnie: *"Mais je vais vous citer une autre affaire de tranchées. Un jour (c'était dans l'Argonne) ceux qui finissaient l'affaire* (la garde nocturne) *à six heures du matin, la garde, allaient chercher le café pour les autres. Alors ce jour-là, c'était mon tour, je finissais, j'allais donc chercher le café. Les cuisines étaient exactement* (esquisse du doigt un plan sur la table) *dans le bois bien sûr, c'était une loge*[39] *comme il y en tellement par là (comme il y en avait: y en a presque plus!) je ne sais pas si elle était ancienne…*
E- *Une cabane en pierres?*
T- *Elle était en pierre, par côté, toujours* (au moins). *Alors là le cuisinier se servait non pas des cuisines roulantes, mais de ces lessiveuses qui ont joué un rôle important pendant la guerre. C'était dit que celui qui allait chercher le café, il* (le cuisinier) *nous en payait un quart*[40] (de café). *Alors après avoir passé la nuit, on était là, devant ce feu, engourdis, on sirotait un quart de café chaud qui nous faisait bien du bien…Quand tout à coup un seul obus tombe à côté de la cabane. Le cuisinier, lui, il était en train de racler sa table (c'était la manière de la nettoyer) avec son couteau, pour couper sa viande. Alors ça lui a tombé* (fait tomber) *les pierres sur la table! Le mur de la cabane est tombé* (rire). *La réaction a été: "Ouoh! Ces sacrés salauds de Boches! Ils m'ont sali ma table! Maintenant, qu'est-ce que je vais faire!"* (rires). *C'était tout! C'est tout ce que nous avons eu! C'est vous dire la misère qu' il y avait à cette époque…"*

Il revient ensuite sur les fameux "bouteillons" (bouthéons) et sur la récupération des lessiveuses, ainsi que les modalités pratiques de la "popote" de l'escouade: *"C'étaient des espèces de gamelles, un peu haut comme ça, qu'on mettait derrière le sac. Ça tenait 5 ou 6 litres. C'était pour faire la soupe… Alors quand vous arriviez, censé d'arriver dans un endroit en plein champ, pas* (= n'est-ce pas?), *vous faisiez avec une pioche une tranchée de 15 cm de large, un peu profonde, et puis après vous la faisiez de l'autre côté, comme ça..*
E- *En croix!*
T- *En croix, oui! Et puis vous mettiez votre marmite dessus et le feu en-dessous..*
E- *Au centre de la croix, donc?*
T- *Oui, au centre de la croix!*
E- *La croix, c'était pour l'aération?*
T- *C'était pour l'aération.. Eh bien, pour manger une soupe là-dedans, vous pouvez être tranquille, c'était à peu près impossible! Il fallait tomber un endroit qu'il y ait du bois sec, ce qui n'était pas toujours facile. Dans les endroits où on est passé depuis le début de la guerre, on raflait toutes les lessiveuses, les lessiveuses des bonnes femmes pour faire la lessive. On enlevait la pompe dedans. Et puis alors les voilà parties, sur deux pierres ou n'importe quoi. On mettait la lessiveuse avec du bois en abondance dessous, et puis on faisait la soupe pour l'escouade, pour une bande, quoi! Alors là, c'était à peu près potable. Et ces lessiveuses ont joué un rôle jusqu'à la fin de la guerre.*
E- *Parce que la cuisine ne se faisait pas sur le front, en première ligne?*
T- *Ah non, non, non! Ah putain non! Oh là! Pas de fumée, pas de rien! Et je suis bien certain que ce jour-là que nous avons reçu l'obus, c'est la fumée qui en était la cause!*
E- *La cuisine se faisait à combien de la première ligne, à peu près?*
T- *Oh! C'était quelques centaines de mètres, pas tellement loin".*

---

[39] Terme très courant de français local forézien désignant une cabane en pierre servant d'abri (pour les outils et les gens) le plus souvent dans les terres ou les vignes éloignées de la ferme; ici, dans les bois, cela évoque plutôt une cabane de bûcherons ou de charbonniers.
[40] Le quart est la tasse en métal du soldat, contenant un quart de litre

Plus loin il explique que, par roulement, une corvée de deux hommes rapportait en tranchées deux "bouteillons" pleins, de 5-6 litres chacun, ce qui fournissait la nourriture de l'escouade, soit une douzaine d'hommes.

Corvées de ravitaillement et cuisines roulantes

Arrivée des premières cuisines roulantes en 1915: juin ou novembre?

Deux de mes témoins font état de l'arrivée des premières cuisines roulantes, à cinq mois de distance. le témoignage écrit, de l'époque, est plus fiable que le témoignage oral, mais ce dernier se réfère peut-être à une seconde vague d'innovation.

Antoine Daval (cl. 16) né aux Salles, chauffeur de maître avant guerre à Noirétable, paysan-cafetier après au hameau de Pragnot, sur la commune de Saint-Jean-la-Vêtre, a dû à sa possession du permis de conduire le fait d'avoir fait une guerre originale, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur. En novembre 1915, alors qu'il convoie depuis des mois des camionnettes américaines arrivant aux ports du Havre, de Saint-Nazaire et de Bordeaux vers les usines Renault de Billancourt, avec les barres de fer qu'elles transportaient, il est concerné par l'essai des premières cuisines roulantes (témoignage en patois): *"Ils m'avaient pris pour essayer les premières cuisines roulantes qu'on avait faits*, en 15, à la fin, aux mois de novembre-décembre 15. On est allé les essayer (on était peut-être 7-8) de Paris. Chaque constructeur avait fabriqué une cuisine et on est allé essayer ces cuisines, celle qui chauffait le mieux et celle qui mettait le moins de temps pour cuire. Et on est allé les essayer jusqu'à…comment ils appelaient ça, le…A Soissons, c'est là que j'ai commencé à entendre les obus, que j'ai commencé à serrer les fesses. Je me suis dit: "C'est ça, le front!" Et j'étais pas loin de Soissons. Et y avait les civils qui représentaient les cuisines, et qui faisaient cuire dans les cuisines et ils faisaient à manger pour les gens. Et on conduisait chacun notre voiture et chacun notre cuisine."*

Amand Beyron (cl. 11), musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne, dont on a vu plusieurs extraits du journal de guerre dans ce chapitre, est précieux car il note tout, et précisément. Ainsi, même si Antoine Daval pense avoir assisté à l'essai des premières cuisines roulantes à la fin de 1915, Amand Beyron nous permet de dire que leur introduction est antérieure, mais peut-être avec des modèles différents. Ainsi à la date du vendredi 11 juin 1915, il note: *"A 10 heures réception des nouvelles cuisines roulantes, une par compagnie."*

Une compagnie comportant en moyenne 250 hommes, ce n'est pas une sinécure pour les cuisiniers de nourrir un tel groupe, d'autant plus qu'ils ne peuvent pas compter sur la régularité de l'approvisionnement en vivres dans les secteurs bombardés.

Il nous apprend aussi que ces roulantes où chaque escouade de la compagnie apportait des informations un peu différentes devenaient un lieu d'échanges de nouvelles, et de rumeurs, les "canards" ou fausses nouvelles, ou très incertaines, étant qualifiées de *"tuyaux de la roulante"*. Ainsi il écrira à la fin de cette année 1916, le dimanche 17 décembre: *"Il neige sans arrêt. Nous avons une épaisseur de 30 cm…Les "tuyaux" de la cuisine roulante circulent toujours pour une relève avant le 31 décembre."*

Corvées de ravitaillement et histoires de roulantes

La cuisine roulante de la compagnie étant installée en arrière des lignes, à plusieurs kilomètres, dans un endroit en principe assez difficile à repérer (vallon, contre-pente, bois non détruit) malgré les lueurs des feux employés pour cuire la nourriture, il faut que s'organisent chaque jour, ou plutôt chaque nuit afin de se dissimuler, des corvées dans chaque escouade, la désignation des hommes de corvée étant dévolue au caporal, en cas d'absence de volontaires.. Mais intéressantes parfois, par le surplus de nourriture qu'on pouvait grappiller auprès des "cuistots", ou le café, ces corvées vont souvent s'avérer difficiles, voire périlleuses, d'où l'abondance d'anecdotes de corvées de ravitaillement dans les témoignages.

Claudius Recorbet (cl. 15) de Sury-le-Comtal, fils de garde-chasse, devenu ouvrier agricole puis ouvrier après guerre, est au 16e R.I. de Montbrison toute l'année 1915. Il témoigne en patois sur le danger de la corvée de ravitaillement dans l'obscurité, sur la distribution de nourriture dans l'escouade, et sur son usage personnel de la boisson:

E- *"Et comment se passait la vie en première ligne?*

T- *En première ligne… Le matin, c'est bien simple, y avait toujours une corvée qui allait au ravitaillement, et qui rapportait le café: on prenait le café…*

E- *A quelle heure?*

T- *Oh! C'était jamais… Oh oh oh! C'était pas jour! C'est qu'il y avait eu des corvées, tu comprends, qui sont été nettoyées à blanc! Tout nettoyé! Les boyaux, c'était plein d'eau! Les machins… Pour circuler dans la boue, comme ça! Alors tu avais facilement [41] 15 bidons autour du corps[42], une demi boge [43] de boules de pain! Eh! Le ravitaillement, quoi! Il fallait aller le chercher à la roulante, à deux ou trois…*

---

[41] Un sens courant de "facilement" en Forez est "au moins" ou "largement"

E- *Quand c'était plein d'eau, ils sortaient de la tranchée puis ils se faisaient…*
T- *Ils montaient dessus et puis.. C'est que ça faisait toujours du bruit, tu comprends, ces bidons, cette ferraille! Y avait bien des enveloppes, mais ça y fait rien: tu faisais toujours peter les…. Il t'arrivait quelque chose, alors tu gueulais : "Hé! Sac..* (sacré…nom de Dieu?)". *Des jolies paroles, quoi!*
E- *On se relayait un peu pour y aller? C'était pas toujours les mêmes?*
T- *Ah! Mais y avait des volontaires! Parce que quand on arrivait à la cuisine, y avait toujours quelque chose à lécher!"*

Suit une digression par un ami du témoin.

E- "*Alors cette équipe arrivait…*
T- *Mais y avait la distribution! Le cabot*[44]*…*
E- *On se rassemblait?*
T- *Non! On se rassemblait pas! Le cabot circulait dans les boyaux, il te remplissait ta gamelle: il y avait la gamelle où il y avait la soupe, y avait le petit machin, le petit plat qu' il y avait dessus* [45]*où on mettait la bidoche, ou les pommes de terre, ou les macaronis, ça dépend!*
E- *Et puis c'était fini jusqu'à quelle heure?*
T- *Eh ben tu mangeais quand tu voulais! Mais c'était qu'une fois par jour! C'était qu'une fois par jour! J'ai même resté trois jours sans ravitaillement!*
E- *Rien qu'une fois par jour et vous pouviez tenir?*
T- *Oh ben! On avait quelques bricoleries… On avait ces biscuits qu'on avait toujours en réserve… Ces gros biscuits, eh ben mon vieux, ça te faisait un jour!… Il fallait les casser avec un marteau, et tu en mettais tremper un morceau. Pouoh! Il devenait aussi haut que ça* (geste de la main) *quand il était imbibé de liquide!*
E- *Il gonflait? Il montait jusqu'à 20 cm?*
T- *C'était de la bonne farine: c'était de la farine de gruau* [46]*. Ouh la la! C'était fait comme les petits beurres, seulement c'était gros!*
E- *Ça tenait l'estomac, ça?*
T- *Oooooh! C'était nourrissant!*
E- *Le matin, y avait le café, et puis vers midi, à peu près…*
T- *Hé, mais! A midi tu mangeais ce que tu avais, quoi! Y avait que le ravitaillement un coup par jour!*
E- *Le ravitaillement qu'une fois par jour, le matin?*
T- *Ah! Pas mieux! le matin!…Et bien souvent le soir, ça dépendait: y avait des secteurs où il fallait changer parce qu'ils* (les Allemands) *s'en doutaient!*
E- *Et il fallait garder sa nourriture toute la…*
T- *Ah! Je sais que moi, comme je faisais… Et le rhum que j'oubliais! Parce qu'on touchait le rhum! Le tord-boyaux!*[47]
E- *Est-ce vrai que pour les attaques, on doublait la ration de rhum?*
T- *Ooooh! Ça, ça venait des capitaines! Autrement, moi, je touchais tout!* (je prenais tout le rhum alloué). *Et y en avait une bonne demi tasse, peut-être mieux!"* (interruption: l'ami de Claudius Recorbet, Benoît Baudet, qui nous reçoit, nous invite à prendre la "goutte" qui a été servie! Curieux télescopage du passé et du présent!) *"Oui, alors: à Saint François!*[48]*Je prenais mon machin, là, ma gnole, dans mon bidon de deux litres, j'y foutais ma ration de vin*

---

[42] Ce sont les petits bidons personnels (d'un ou deux litres, cela dépend du moment de la guerre) de chacun des soldats formant l'escouade

[43] En Forez, une "boge" est un sac en jute servant à ensacher les pommes de terre ou le blé; dans l'argot lycéen forézien de la fin du XXe siècle et du début du XXIe, ce terme désigne couramment le cartable…

[44] En argot militaire, le cabot désigne le caporal

[45] La gamelle et son couvercle en forme de plat forment le "bouthéon" individuel, mot que les Poilus altèrent en "bouteillon"

[46] Le gruau est la partie du blé (froment) qui enveloppe le germe du grain et qui, plus dure que le reste, est réduite imparfaitement par les broyeurs du moulin. A partir de cette définition, le terme a deux connotations, l'une positive, l'autre négative. La première correspond à *"farine de gruau"* que le Grand Larousse de la Langue Française définit ainsi: *"farine fine et très pure obtenue en faisant passer cette partie du froment dans des broyeurs à cylindres lisses"*, le pain fin obtenu à partir de cette farine étant appelé *"pain de gruau"*. La seconde renvoie à l'expression *"bouillie de gruau"* définie par le GLLF comme des *"grains d'avoine ou d'orge dépouillés de leur enveloppe et grossièrement moulus."*. Les deux facettes du sens renvoient donc à des céréales différentes, plus (froment, ancien nom du blé) ou moins (avoine, orge) adaptées à la fabrication du pain, et au degré de finesse dans la mouture de la farine dépendant de la nature des meules ou broyeurs

[47] L'expression métonymique (l'alcool désigné par sa conséquence sur l'intestin) *"tord boyaux"* a été, selon le GLLF et Alain Rey, créée par Charles Baudelaire et sa première attestation écrite figurerait dans *Les Fleurs du Mal* publiées en 1857. (mais une lecture attentive de ce recueil ne m'a pas permis de la retrouver).

[48] Ce renvoi à Saint François, à la santé de qui trinquerait le témoin, est obscur et ne s'adresse pas au saint du jour (l'entretien a eu lieu le 29 août 1975), les François étant fêtés soit le 24 janvier (François de Sales), soit le 4 octobre (François d'Assise) , soit le 3 décembre (François Xavier), ni au saint patron des trois participants au dialogue…

(parce qu'on avait chopine![49]). Et si j'avais de l'eau, je remplissais d'eau: alors ça faisait bien ma bataille [50], tout mélangé!"
E- *Pour la journée?*
T- *Oui, pour la journée!"*

Nous reviendrons plus tard sur la distribution quotidienne de vin, sur la vénération que lui porte le Poilu, et sur la distribution exceptionnelle d'alcool avant les attaques.

Jules Barailler (cl. 18), mon dernier témoin forézien interviewé, à l'âge de 101 ans, le 19 novembre 1999, incorporé au 99e R.I, puis versé au 299e R.I. de Vienne, insiste sur la difficulté à s'orienter la nuit, pour trouver la cuisine roulante, ce qui entraînait parfois l'échec de la corvée, donc le mécontentement des camarades: *"On allait chercher notre dîner à la roulante bien sûr! Et point de lumière, rien! Il faut courir toute la nuit pour trouver la roulante! Ils donnaient un coup d'image* (de lumière à la torche électrique?) *psschtt! psschtt!, mais ils laissaient pas parce que les Allemands l'auraient vu. Alors on repérait ben, mais la lumière fermée. On courait dans les bois, partout, pour chercher la roulante! Et la roulante restait sur la route.*
E- *Ça vous est arrivé de vadrouiller en pleine nuit comme ça une nuit entière?*
T- *Y a des fois, on mangeait à quatre heures du matin! Pour la journée, on allait chercher notre dîner la nuit. On y allait 5-6. Y en a qui portaient des bidons, d'autres portaient …me rappelle pas…le manger. Et quand on se perdait, on revenait, on se faisait disputer par les copains "Mais qu'est-ce que vous avez fait?" On était partis pour trouver la roulante, et c'était pas pour courir dans les bois!*
E- *Et puis, en plus, on risquait de revenir chez les Boches, non?*
T- *Ah! C'est pour ça que la roulante ne donnait pas de lumière, parce que les Boches l'ont* (l'auraient) *repéré et puis ça lui aurait tapé dessus!"*

Jules décrit ici une situation de fin de guerre, où le front se déplace, d'où l'incertitude sur l'emplacement de la roulante, et le recours à un moyen moderne (la torche électrique très vraisemblablement) pour signaler sa position.

Antoine Gayet (cl. 16) né à Mionnay (Ain), ouvrier agricole dans l'Ain avant guerre, fraiseur tourneur dans le Rhône après guerre, en retraite à Feurs, décrit une situation si périlleuse pour la corvée de ravitaillement que les volontaires, à la différence de ce qu'a affirmé Claudius Recorbet, se font rares: *"On allait au ravitaillement dans la nuit; alors y en a qui apportaient du café, enfin à manger. Et il fallait y aller chercher! Fallait faire 2 ou 3 km pour aller au ravitaillement! Parce que c'était dans un ravin, un machin comme ça, à des endroits un peu cachés, quoi! … Ils étaient deux ou trois, ils apportaient du vin, du café. Moi j'y ai été une fois* (dans ce secteur de Bouchavesnes, vers Péronne, en été). *Alors, j'avais pas mal! Parce que c'était pénible, hein! Alors on prenait des boules de pain, on les passait avec des fils téléphoniques, on se le mettait à l'épaule, mais quand il y avait une heure que vous aviez ça sur l'épaule, ça rentrait dans le bifteck, hein! C'était pénible, hein! Et puis alors des bidons de 2 litres: alors 3-4 bidons de 2 litres, avec du café ou du vin, du vin de préférence. Et puis alors maintenant* (en outre) *vous aviez des seaux de pompier* (en toile plus ou moins raide)*: on mettait du café, des trucs comme ça: alors les bras! On était chargés comme des bourricots! Alors fallait remonter comme ça! Il y avait des trous. Et puis non seulement: ce qui était le plus mauvais c'étaient les fils électriques téléphoniques, parce qu'il y avait pas de machin d'écoute. Y avait rien! Alors ils plantaient des machins d'un mètre, deux mètres (c'est le Génie qui faisait ça) et puis ils mettaient un fil. Si un fusant éclatait là-dessus, ça y est, c'était coupé, y avait plus rien! Fallait tout recommencer! Alors ces fils traînaient de droite, de gauche. Alors, si c'était un secteur qui était tenu pendant un certain temps, alors mon vieux, y avait des "laçottes"[51] de partout!*
E- *On s'y entravait dedans?*
T- *Ah oui! On s'arrange comme des lapins de garenne, quoi!"* (rire)

L'entretien est suspendu un instant par la fin de la bande magnétique, d'où ma relance du sujet:
E- *"Donc vous disiez que c'était finalement très dangereux d'aller au ravitaillement? C'était pénible d'abord, et ça pouvait être dangereux?*
T- *C'était pénible…dangereux, si vous tombiez sur un…Y a des secteurs que ça allait bien, que c'était facile. Mais moi, j'ai été au ravitaillement une fois, à Bouchavesnes: personne voulait plus aller au ravitaillement! Alors moi, j'ai dit: "Périr comme ça, debout! Autant essayer, tant pis!". Alors je suis été au ravitaillement. Et je suis arrivé, je m'en rappelle…parce qu'ils venaient avec un mulet et un tonneau qui était monté sur des roues, quoi, puis tout le bazar, tout ce qu'il fallait. Alors il* (le cuisinier muletier) *avait enlevé la sous-ventrière [52]pour renverser l'eau! Oh! bon sang, quand je suis arrivé, moi, je suis vite couru attraper le brancard. Et puis quand il m'a vu, il a vite fermé aussi! Alors j'ai pu ramasser de l'eau et puis boire…*
E- *Parce qu'il pensait qu'il n'y avait plus personne!*

---

[49] Cette expression locale "avoir chopine" se réfère à l'usage de donner une chopine de vin (bouteille d'un demi-litre environ) à un ouvrier agricole pour chaque demi-journée de travail
[50] *"Faire ma bataille"*, expression désuète sortie de l'usage local, signifie *"faire mon affaire, convenir"*
[51] Ce terme dialectal, inconnu du Forez, doit désigner dans l'Ain des lacets (de braconnier) pour attraper le gibier, comme le suggère la suite
[52] Courroie de cuir qui, comme son nom l'indique, passe sous le ventre du mulet (ou du cheval) pour maintenir en place la charge qu'il porte sur son dos

T- *Eh oui! Ça venait pas! Personne voulait venir! Alors moi je suis parti en retard et je suis arrivé peut-être une heure après que j'aurais dû être là. Alors il disait: "Y a plus personne, quoi! Personne ne vient!". Alors finalement nous avons eu du ravitaillement quand même. J'ai eu de l'eau, et puis un seau de café, tout. J'ai peiné pour arriver au bout et quand je suis arrivé au bout, je pouvais plus, j'ai lâché le seau, j'ai mis le seau par terre, et il s'est mis à genoux, le seau du café! Vous comprenez: il s'est vidé! Parce que c'était un seau en toile, et y en a qui sont mous, d'autres plus rigides! Alors, ça y est! Eh ben, mon vieux, les gars, ils suçaient la terre, hein! Tellement ils avaient soif!*
E- *On m'a dit que la soif, c'était si douloureux!*
T- *Oh la!*
E- *Pire que la faim!*
T- *On a resté quatre jours avec les copains, là! Quatre jours et on avait juste… On se passait le machin sur les lèvres, de l'alcool de menthe! On faisait que ça! […] La soif, c'est ce qu'il y a de plus terrible! La faim, ça passe! Vous avez plus faim: au bout de trois jours que vous mangez pas, vous avez plus faim!. On y pensait même pas! Mais la soif, alors!*
E- *Et y avait pas d'eau, dans des trous, que vous pouviez boire?*
T- *Ooooh! Et puis c'est pas bon! C'est qu'il y avait les gaz, aussi, hé! Y avait les obus à gaz! Si vous buvez de l'eau comme ça, vous êtes sûr de vous empoisonner! Fallait pas boire de l'eau comme ça!"*

Parti de l'évocation du ravitaillement, le témoignage aboutit au calvaire de la soif, par temps de grosse chaleur surtout. Quant au lien qu'Antoine établit entre les trous d'eau, les gaz toxiques et le risque d'empoisonnement, il s'explique par le fait que les gaz, bien après leur lancement par des obus, continuaient à stagner dans tous les trous d'obus car ils étaient plus lourds que l'air. Pour ce qui est de la distance de 2 ou 3 km pour retrouver la cuisine roulante, camouflée dans un vallon, ou à contre-pente d'une colline, elle peut paraître relativement réduite, mais il faut l'imaginer dans la nuit, sur un terrain ravagé par les trous d'obus, rempli d'un lacis de fils téléphoniques coupés, sans signalisation, à la merci d'une balle si une fusée éclairante tirée par l'ennemi vient rompre l'obscurité. Et avec un fardeau d'un poids non négligeable!

André Mathieu (cl. 16) né à Landos (Haute-Loire), fils d'agriculteurs, devenu boulanger, puis après 1932, facteur, en Haute-Loire, puis à Saint-Germain-Laval dans la Loire à partir de 1936, évoque aussi les difficultés et le danger menaçant les hommes de la corvée de ravitaillement: *"Fallait bien faire attention : des fois on tombait, on vidait tout le fourbi! C'était pas bien intéressant! Et puis quand on se trompait de boyaux! Y a des fois une compagnie qui apportait la soupe chez les Boches! Parce que les tranchées se croisaient, et puis on allait dans l'autre! Fallait se méfier!*
E- *Ah bon? Vous l'avez vu, vous? Une compagnie?*
T- *Oh ben, je comprends, oui! Non, ils étaient pas de notre compagnie. Ils ont apporté la soupe de l'autre côté! Ils se sont trompés d'endroit, quoi! Parce qu'il fallait bien faire attention, il fallait bien connaître les boyaux. Autrement c'était facile à se tromper. Quand on se trompait, on arrivait dans un endroit: y avait plus de tranchées! Quoi faire? Fallait faire demi-tour et aller chercher de l'autre côté!*
E- *Mais alors qu'est-ce que vous faisiez? Vous preniez des repères?*
T- *Tant qu'on pouvait prendre des repères! Mais la nuit, c'est nuit, on n'y voyait pas clair! Il fallait pas croire d'allumer le feu, c'était pas le moment!*
E- *C'est ce qu'on m'a dit! Donc, en fait, on pouvait facilement se perdre?*
T- *Oh! Combien de fois ça nous est arrivé de se perdre! Au lieu d'arriver à minuit, on arrivait des fois à deux heures, si c'était pas plus!*
E- *Vous partiez à combien?*
T- *On partait quatre ou cinq…*
E- *Puis on m'a dit qu'on essayait de leur tirer dessus, sur ces gens?*
T- *Oh! Tout du long! S'ils savaient où c'était le ravitaillement, il fallait faire attention: c'était tout le temps bombardé! Et ils lançaient des fusées éclairantes: quand on les voyait, il fallait se méfier!"*

Jean-Marie Ollier (cl. 18) né à Saint-Marcellin-en-Forez , mais ayant passé son enfance et sa jeunesse à Périgneux où ses parents louaient une ferme, est devenu après son mariage marchand de fromages itinérant sur les marchés du Forez, avec son négoce basé à Saint-Marcellin. Soldat au 38e R.I. de Saint-Etienne, puis au 283e R.I. de Saint-Gaudens, il évoque une corvée de ravitaillement particulièrement périlleuse vers Ressons-sur-Matz, au nord de Compiègne, dans l'Oise:
E- "*La rivière, c'était le Matz, je suppose, ou la Matz?*
T- *Oui, oui…Ressons… Enfin les Boches étaient d'un côté, et nous on était de l'autre. On était dans le fossé de la route qu'on était arrivé, on s'est allongé dans le fossé parce qu'il fallait pas lever la tête, hein! C'est que ça canardait vilain! Enfin, bref! Le soir, il fallait bien manger une soupe: je suis été volontaire pour aller à la soupe, moi, avec un autre gars, pas tout seul. L'autre c'était un type plus vieux que moi, bien plus vieux même. Il me semble que je le vois: Lachaize, il s'appelait, tiens! Il me semble bien que c'était Lachaize. Alors on va à la soupe*

tous les deux. C'est que pour revenir de la soupe, ça allait pas tout seul! C'était déjà un peu loin, et les Boches nous tapaient dessus avec des 75 [53]
E- *Des 77!*
T- *77, oui!*
E- *Les 75, c'était chez nous!*
E- *Oui. Alors on marchait le long de la route, et puis on se tenait pas loin du fossé parce qu'il fallait de temps en temps s'allonger dans le fossé: il venait un obus d'un seul coup là: "Païingg!" C'était la nuit: l'obus nous éclairait! La soupe, on en a point rapporté parce que c'était tout renversé! Enfin, on a rapporté un peu de solide quand même, pour manger…Un peu de pinard, aussi, dans les bidons.*
E- *C'était important, le pinard, je crois, hein?*
T- *Ah ben, oui!*
E- *Pourquoi c'était si important?*
T- *Ben, c'est-à-dire, je sais pas, ça remontait le moral un peu!*
E- *Oui, tout le monde m'a dit que c'était important pour tenir le moral…*
T- *Oh oui! Ça tenait le moral! Oh ! Je suis toujours été un peu…Comment je vous dirais, moi? Dans la section où j'étais, enfin dans l'escouade, si on arrivait dans un endroit au repos, je m'occupais toujours si je pouvais trouver du pinard! Du pinard des fois en remboursement avec les artilleurs. Vous comprenez: les artilleurs, eux, ils avaient toujours facilement du pinard en remboursement, plus facilement que les fantassins!*
E- *Oui, mais les artilleurs, ils étaient à quelques kilomètres derrière vous*
T- *Eh ben oui! Fallait y aller. Alors je m'occupais de trouver si je pouvais en trouver quelqu'un qui veuille nous en vendre à titre remboursable!*
E- *[…] Vous étiez responsable du ravitaillement?*
T- *Voilà! Alors ils me disaient: "Dis donc, Grand! (on m'appelait bien le Grand) tu t'occuperas si jamais on peut dégoter quelques litres de vin par là…"*

Comme dans le témoignage précédent de Jean Roche, la conversation a évolué naturellement de la nourriture à la boisson, et le fait que mes entretiens précédents (Jean-Marie Ollier est le 125e poilu interviewé) m'aient amplement informé de l'attachement du Poilu au vin me permet de débloquer la confidence quant à l'importance du vin pour le moral du combattant.

Louis Guillaume (cl. 18) fils d'agriculteur devenu commis boucher à Feurs avant guerre, mais ayant repris la ferme familiale à son retour de guerre par suite du décès de son père, soldat au 38e R.I. de Saint-Etienne, puis au 321e R.I. de Montluçon, a vu que malgré les efforts pour soustraire les cuisines roulantes à l'observation, donc au tir des ennemis, celles-ci pouvaient être touchées: *"Une fois, on est allé chercher la soupe: y avait deux anciens avec nous et nous, deux de la classe 18; tous les quatre, on était ensemble. On est arrivé à la ferme où la roulante avait fait le repas: c'était tout mort! Tout tué! Une dizaine de tués! Ils avaient dû rester longtemps dans cette ferme parce qu'ils avaient tenté de faire du beurre, avec la crème. On a trouvé du beurre, on est revenu chargés de beurre. Y avait pas autre chose, malheureusement! Et des morts, je peux pas vous dire combien qu'il y en avait! Mais il y en avait, hein! Tués par un obus! Y avait un char, une charrette à foin: y en avait deux ou trois qui étaient penchés au milieu, morts! …C'était horrible!* (émotion, pleurs dans la voix)
E- *Vous revoyez toujours la scène… Donc là, ils étaient regroupés au moment où l'obus était tombé, alors?*
T- *Eh bien, c'était la roulante: ils étaient plusieurs à faire la soupe.*
E- *Et la ferme avait été repérée…*
T- *Et bombardée!"*

Ainsi, ces "cuistots", enviés par les soldats qui les considéraient souvent comme des embusqués du front qui avaient découvert le "filon", pouvaient aussi trouver la mort dans leur besogne réputée abritée…

Pénurie d'approvisionnement et rôle des colis familiaux

Dans l'ensemble, mes témoins, élevés à la dure pour la plupart d'entre eux, ne se plaignent pas de la quantité de la nourriture fournie; en revanche ils se plaignent assez souvent de la mauvaise qualité, notamment de la viande (qualifiée de "barbaque" , "bidoche" ou "carne") et ont eu plusieurs fois à souffrir de la faim, dans des circonstances particulières, comme celle de la destruction de la roulante par un obus ou de l'avance ou du recul du régiment rompant la chaîne d'approvisionnement.

François Potin (cl. 16) donne de l'approvisionnement en nourriture une vision quelque peu exagérée: *"On mangeait d'abord pas beaucoup. On nous apportait à manger quand? Tous les deux – trois jours! Et encore! On nous apportait un bout de pain, de la soupe, un bout de barbaque* [54]*… Oh! On était pas heureux!*

---

[53] Il s'agit manifestement d'une erreur: les Allemands n'avaient pas de canons de calibre 75, mais des 77 (et aussi des 88 autrichiens, en matière d'artillerie de campagne). Le témoin le reconnaît d'ailleurs aussitôt.

[54] Ce terme argotique "barbaque" désignant la viande de mauvaise qualité, apparu en 1873 comme le sobriquet d'un boucher fraudeur de La Chapelle, à Paris, a des origines obscures. Alain Rey, dans le Dictionnaire Historique de la Langue Française évoque un emprunt à l'espagnol mexicain *"barbacoa"* = gril servant à fumer la viande, d'où dérive "barbecue", ou le roumain *"berbec"* = mouton, mais n'est pas satisfait par ces deux hypothèses. Le GLLF (Grand Larousse de la Langue Française)

E- *Vous arriviez à tenir en mangeant si peu?*
T- *Fallait bien! Et quand on mangeait pas du tout! Quand on restait un jour entier, des semaines… A Verdun, on avait rien: ils pouvaient pas nous apporter à manger! "*

Cette rupture d'approvisionnement, **Pétrus Michel** (cl. 16), boulanger à La Fouillouse, soldat successivement au 86e R.I. du Puy, du 38e R.I. de Saint-Etienne, puis du 273e R.I.de Béthune, l'a connue en Belgique:
E- *"Vous étiez ravitaillés comment, pour manger?*
T- *"Eh ben, c'est un homme qui allait au ravitaillement! Mais comme là-haut, à Ypres, dans l'Yser, en Belgique, y en a un qui est allé pour chercher le café, mais il est pas revenu! On est resté quatre jours sans ravitaillement! On pouvait pas! Y avait qu'une route et le reste, c'était des calliboutis*. Alors, les bombardements, ça avait tout cassé ces calliboutis*: on pouvait pas sortir! On est resté sur place pendant longtemps!*
E- *Et vous avez pu tenir quatre jours sans manger?*
T- *Eh ben, on prenait dans les musettes des morts, du singe*[55]*, de la conserve, du chocolat, ce qu'il y avait dans les musette. Quatre jours qu'on a pas pu nous ravitailler! On a pas resté longtemps, voyez. D'ailleurs, division d'attaque, on restait jamais bien longtemps en tranchées."*

Apparemment, cette solution d'emprunter aux morts n'a pas toujours existé, surtout si les morts étaient dans le no man's land où toute incursion pouvait attirer le tir d'une balle ennemie. C'est une période plus courte de disette, mais plus dure à supporter qu'évoque **Jean-Marie Quet** (cl. 17) d'Essertines-en-Chatelneuf, carrier, puis scieur de long, puis ouvrier agricole à la fin de sa vie active:
E- *"Est-ce que vous avez enduré faim à certains moments?*
T- *Ah oui, ça! On est resté trois jours: trois jours sans ravitaillement! Eh ben, c'est long! C'est long! Sans ravitaillement! Alors, on criait, on hurlait, Bon Dieu! Ils nous ont encouragés, ils nous ont dit: "Ne criez pas! Demain, demain, demain, ça va venir!"*

Pour améliorer l'ordinaire, ou pallier la pénurie occasionnelle de nourriture, il y a, pour les plus chanceux, les colis familiaux, que ne peuvent recevoir les soldats de toute la zone occupée par les Allemands, ni tous ceux dont la famille est, elle même, en situation de manque.

Quel pouvait être le contenu de ces colis? Il dépendait évidemment des ressources de la famille. Un exemple intéressant, car concernant une famille paysanne modeste de Saint-Anthème (Puy-de-Dôme) nous est fourni par **Jean Genestier** (cl. 12), alors caporal au 12e B.C. Alpins d'Embrun, dans sa lettre du 21 décembre 1914 à sa mère et à sa sœur (son père étant décédé) vivant dans la ferme familiale du hameau de Seignibrard. Jean énumère ce que contient son colis, sans doute pour leur prouver qu'il l'a bien reçu complet: *"Armée d'Alsace le 21-12-14*

Cher Mère et Sœur*

J'ai reçut votre lettre avec plaisir d'apprendre que vous êtes toujours en bonne santé.

J'ai reçut aussit* en même temps que votre lettre mon colis avec joie. Il y avait 1 paire de chaussette, une tablette de chocolat, deux paires de semelles, un paquet de tabac avec 10 cigares, un peigne, deux glace* et papier à lettres. Rien ne manque dans le paquet. J'ai assez de chaussette* pour le moment, il faut plus m'en envoyer, je n'est* plus de place dans mon sac. Aprésent* je ne crains pas d'avoir froid au* pied*, avec mes semelle* et mes grosses chaussettes. Ne porter* pas peine* [56] *du lavage. La bonne femme qui nous lave est très gentil* pour nous, tous nos effets sont toujours très bien sec* et bien propre*, et il*[57]*nous raccomode* en même temps."*

On comprend que dans cette période du tout début de la guerre de tranchées, le régiment conserve un contact avec la population civile locale, qui n'est pas évacuée de la zone des combats, ce qui permet le lavage et raccommodage par une *"bonne femme"*. Quant au contenu du colis, on peut voir qu'il accorde moins de place à la nourriture (réduite au seul chocolat, qui est une friandise, tout comme le tabac et les cigares, éléments de superflu) qu'aux accessoires de confort en prévision de l'hiver (chaussettes, semelles) et de toilette (un peigne et deux glaces: sans doute de petits miroirs de poche). On pourrait croire que le régiment est en cantonnement, mais il n'en est rien, car la lettre précise un peu plus loin: *"En se*moment c'est la triste saison pour nous, on n'* est toujours dans les tranchées, avec la neige qui nous tombe sur le dos, il n'y a plus la vie. Enfin on se débrouille toujour*, et on se fait pas du mauvais sans* pour sa*, on chante toujour son petit refrain pour nous encourager."*

évoque aussi ces deux étymologies, sans trancher, tout en signalant que le mot est apparu en 1873 dans la revue *"La Gazette des Tribunaux"*

[55] Alain Rey dans le Dictionnaire Historique de la Langue Française signale que dans l'argot militaire ancien, "singe" s'est dit pour "viande" dès 1895, et pour "boeuf en conserve" ("*corned beef* "en anglais) à partir de 1916. Cet usage du mot, bien qu'en régression, n'a pas disparu.

[56] En français local forézien et auvergnat (au moins dans cette localité des monts du Forez, côté Puy-de-Dôme), l'expression *"porter peine"* signifie *"s'inquiéter"*, tout comme l'autre expression encore usuelle *"tirer peine"*.

[57] Ce pronom masculin *"il"* renvoyant à *"la bonne femme"* ne manque pas de surprendre. Il s'explique par le substrat de patois influant sur le français local. En effet, dans ce nord-occitan de Saint-Anthème, tout comme dans le franco-provençal forézien du canton voisin de Saint-Jean Soleymieux (mon canton de naissance), le patois n'exprime pas le pronom sujet, la distinction des personnes se faisant par la désinence verbale. Il y a cependant un pronom personnel flottant "o" ("'il" en principe) pouvant s'appliquer à toutes les personnes verbales, comme point d'appui phonique avant le verbe.

Un autre courrier, de deux ans postérieur, nous fait pénétrer dans l'intimité d'un autre combattant; on ne connaît pas le contenu du colis, mais son contenu alimentaire est clair (*"pour avoire* pour manger"*) et il exprime avec de pauvres mots frustes et émouvants la joie de recevoir un colis, signe tangible qu'on ne l'oublie pas. Il s'agit d'une carte envoyée le 8 novembre 1916 par **Jean-Baptiste Jourjon** (cl. 15), de Villars soldat au 140e R.I., à sa fiancée Claudine, de Villars aussi: *"Le 8 Novembre 1916 Bien chèr* Amie Claudine Je fait* réponse a* ta carte que mat* mère ta* fait faire pour mat nonsé* mon colie* qui mat* bien fait plaisire* de la resevoire* est* pour avoire* pour manger. Je te remère* sit* bien chèr* Claudine davoire* fait la dresse* pour mant* voiller* mont* colie. Je voie* que tu pense* an core* a mois* au pauvre combatemps de Françe*. Quat* présent* je sait* plus conne* je vit* on sèt* pas sit on nès* dimanche ou semaine, on nès* conne* les baite*, ille lache* plus de pleus* voire*…"*
Traduction: *"Bien chère Amie Claudine, Je fais réponse à ta carte que ma mère t'a fait faire pour m'annoncer mon colis qui m'a fait bien plaisir de la recevoir, et pour avoir à manger. Je te remercie, chère Claudine, d'avoir fait l'adresse pour m'envoyer mon colis. Je vois que tu penses encore à moi, au pauvre combattant de France. Alors qu'à présent, je ne sais plus comme on vit, on sait pas si on est dimanche ou semaine, on est comme les bêtes, il lâche plus* (n'arrête pas) *de pleuvoir."*

Si la mère de Jean-Baptiste a fait rédiger l'adresse sur le colis par la "bonne amie" de son fils, c'est sans doute qu'elle ne sait pas écrire. On a pu voir à quel point ce fils, bien que sachant écrire, maîtrise mal orthographe, syntaxe et lexique. En quelques mots, cette lettre résume l'état d'esprit du *"pauvre combattant de France"* dans sa tranchée*:* subordination au temps qu'il fait, perte des repères temporels – notamment parce que le dimanche n'est plus marqué par l'arrêt du travail, la messe, et le divertissement- , amertume d'être ravalé au rang de bête, mais réconfort de se savoir aimé par deux femmes, sa mère et sa promise.

Autres corvées formant la routine de la vie de tranchées en dehors des attaques et des bombardements

Nous avons déjà évoqué cette routine dans le chapitre sur l'installation dans la vie de tranchées, notamment avec le témoignage de Claudius Recorbet (cl 15) de Sury-le-Comtal. Vivre en tranchées huit jours de suite, ce n'est pas seulement attendre le futur bombardement ou la future attaque locale, ou plus générale, c'est aussi participer à de multiples corvées, dont celle du ravitaillement n'est que la plus fréquente, car quotidienne et répétitive par son trajet, le tout relativement, car on déplace une roulante repérée par l'ennemi, et que le chemin peut changer quelque peu tous les jours avec les ravages imposés au terrain par les obus.

René Villemagne (cl. 16) de Chazelles-sur-Lyon, ouvrier chapelier avant guerre devenu prothésiste dentaire à Saint-Etienne après guerre, par suite de son amputation de la jambe gauche, bien que musicien-brancardier au 38e R.I. de Saint-Etienne, puis au 294e R.I. de Bar-le-Duc, compatit aux multiples misères des fantassins et énumère leurs corvées: *"Et puis cette vie de tranchée: les corvées, les corvées de sacs de terre, les corvées de rondins, les corvées de machin, ces relèves la nuit, par petits paquets pour pas faire de rassemblements, par petits paquets, ces relèves la nuit. Et ceux qui tombaient dans les tranchées! On avait les cailliboutis**[58] Vous savez pas ce que c'est les cailliboutis*?*
E- *C'est des planches…*
T- *Des planches, des petites échelles… Seulement y en a une qui se levait: le type se foutait par terre, dans un bruit de gamelles, de bidons, de baïonnettes! D'ailleurs, Dorgelès l'a bien écrit dans son livre…*
E- *Dans "Les Croix de Bois", oui…*
T- *Et les jurons qui suivaient!"*

Ces *"corvées de rondins"* sont évoquées et brièvement analysées sous l'angle psychologique dans son journal par l'adjudant au 322e R.I. **François Baizet** (cl. 97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Haute-Loire), qui les ordonne alors qu'il se trouve à Moussy, à 5 km au sud-ouest d'Epernay: *"Ma section a le boyau de la ferme du Metz à entretenir. C'est le plus long et le plus mauvais. Comme il fait assez beau cela va. Corvées à la tombée de la nuit pour transporter du matériel en 1ère ligne. Les hommes font 2 voyages au moins. Ils transportent de gros rondins de pins très lourds, ce qui les éreintent* et les fait ronchonner un peu. Dans le civil certains de ces hommes ne feraient à aucun prix un pareil travail. Militairement, ils marchent. Curieux effets du devoir et de la discipline."*

Nous reviendrons dans un chapitre sur la psychologie des Poilus sur ce mélange en effet curieux de l'intériorisation de la contrainte militaire, qui dispose de mesures coercitives d'une redoutable efficacité, et du consentement patriotique à des tâches que l'on estimerait indignes de soi dans le civil, surtout si l'on a une place dans la société, ou un niveau d'études qui vous a fait échapper au travail manuel. Ces rondins que les hommes de la section de François Baizet transportent en première ligne, des soldats se trouvant dans cette première ligne à ce moment-là vont les positionner pour construire ou renforcer des toits d'abris individuels (cagnas d'officiers) ou

[58] Les caillebotis ou systèmes de plancher à claire-voie, rappelant un peu les palettes actuelles, ont été installés sur le sol dans certaines tranchées boueuses, pour permettre la circulation des soldats; Mais leur usage est loin d'avoir été généralisé, ne serait-ce par que cela aurait nécessité des volumes de bois considérables et un temps de fabrication très important. Et si la boue dépassait le niveau du plancher du caillebotis, l'installation devenait inutile.

collectifs (grands abris d'hommes de troupe) en les recouvrant ensuite d'une couche épaisse (deux mètres, voire plus si la nature du terrain s'y prête) afin de tenter de résister à l'impact des gros obus.

Quant aux *"corvées de sacs de terre"* qu'évoque **René Villemagne,** elles consistent à remplir des sacs de jute avec la terre de tranchées ou de boyaux qu'on creuse ou recreuse, et à les placer en surélévation du parapet de terre en avant de la tranchée, afin d'en augmenter la hauteur pour donner plus de sécurité aux hommes qui y vivent contre les tirs ennemis de fusils et de mitrailleuses.

La rotation en tranchées

Une vue simpliste, mais largement répandue, à entendre les réflexions des auditoires lors de conférences sur la Grande Guerre, ou à lire des articles de circonstances dans les journaux à propos du 11 novembre, ou de la biographie de tel ou tel survivant, ou à voir certains films de fiction sur 14-18 consiste à croire que les soldats étaient en permanence dans les tranchées quand ils n'étaient pas en permission chez eux. Le simple bon sens, pour peu qu'on ait idée de la dureté des conditions de vie en tranchées, en dehors même des bombardements et des assauts, suffirait pourtant à faire comprendre qu'une telle permanence en première ligne n'était pas supportable.

Il y a donc tranchée et tranchée, tranchées de première, de seconde, de troisième lignes, avec une distance de recul des dernières par rapport à la première variable selon les endroits, mais se chiffrant en dizaines, voire en centaines de mètres, et même en kilomètres parfois. Et au-delà de ces tranchées, s'ouvre l'espace du repos, et même de temps en autre, du grand repos d'un mois, dans des cantonnements où l'on côtoie des civils non évacués. Sur ces alternatives à la vie en tranchées, nous reviendrons ultérieurement.

La durée du séjour en première ligne n'est pas fixe, dépendant de la dureté locale des conditions de vie et des effectifs en régiments disponibles pour tenir un secteur. Elle va de quelques jours à une dizaine de jours, selon les témoignages qui ont abordé cet aspect.. Nous emprunterons des exemples précis à trois années successives: 1915, 1916 et 1917.

Une rotation exceptionnellement rapide d'un jour de tranchée pour un jour de deuxième ou troisième ligne, mais pour le premier hiver de guerre, celui de 1914-1915, est évoquée par **Jean Pouzerat** d'Arfeuilles (Allier) ce qui suppose évidemment la proximité avec les tranchées et des conditions de marche relativement bonnes: *"C'était la relève! C'était la relève! Le premier hiver, on faisait 24 heures en première ligne, puis on allait passer la journée après et une nuit à côté, un tout petit peu plus loin en arrière, quoi!*
E- *En deuxième ou troisième ligne?*
T- *Même plus loin! Y avait des civils, là encore!*
E- *Donc vous étiez à combien? 3-4 km?*
T- *A peine!"*

Une alternance de deux jours en première ligne et de quatre en cantonnement est décrite par **Claude Coupade** (cl. 16) de la Ricamarie, dans son récit de guerre. Il se trouve alors, en juillet 1915, en Meurthe-et-Moselle, vers Flirey, à 15 km environ de Pont-à-Mousson, dans un coin très exposé aux torpilles, et son récit commence par la relève: *"Ainsi le soir nous parcourons plusieurs kilomètres dans des chemins bien tristes. Après avoir passer* Bernécourt, on commence à trouver des petits cimetières où la terre en saillie divise les tombes, une croix de bois bien ordinaire y est plantée dans une bouteille piquée en terre ~~il y a~~ un papier sur lequelle* le nom du mort y est porté* (en rajout au-dessus de la ligne: *"dedans avec le nom du soldat tué au front"*) *: plus loin un grand pont métallique sur lequel passait le meusien*[59]*a été coupé en deux, sur la voie où nous sommes montés et de chaque côté dans les ruisseaux ~~qui y sont~~ formés des soldats sont enterrés et la terre entraînée par les pluies laisse apercevoir leur tête et leurs pieds. C'est déjà pour nous le commencement de l'horreur; plus loin un écriteau au bout d'un piquet nous prévient du danger de stationner en cet endroit: les balles en effet viennent siffler par ici. De suite, nous quittons la voie pour entrer dans le bois qui est en contrebas, a* ce moment les balles ne cessent de passer sur nos têtes, les branches du somet* des arbres sont entièrement coupées. Au bout d'un moment, nous trouvons le boyau qui doit nous conduire près des boches*, il est nuit lorsque nous y arrivons. Ils* nous est recommendé* de ne pas causer: les allemands* sont à 25 mètres, et surtout de bien veiller. Nous nous trouvons à ce moment sur la gauche du village de Flyret* ; plus loin sur notre droite se trouve le bois de Mortmart. Notre séjour sera chaque fois de 48 heures pour rester ensuite 4 jours au cantonnement, mais pendant ces quatre jours on nous emploie à faire des travaux; souvent je suis employé à la coupe du bois dans la grande forêt de la Reine, ce travail me plaît beaucoup et la nourriture est améliorée et ~~tout cela~~ cet emploi du temps chasse les mauvaises idées. Mais hélas! les quatre jours écoulés il faut reprendre le chemin du ~~malheur~~ danger, et là-haut dans ce triste secteur beaucoup y vont et ne reviennent pas."*

---

[59] Le Meusien est un chemin de fer à voix étroite qui a servi notamment à ravitailler la 2e armée défendant le secteur de Verdun en armes et munitions, à partir de la gare régulatrice de Saint-Dizier, et à évacuer les blessés. Selon le site Chemins de Mémoire, 119 000 wagons parvinrent à Verdun du 21 février au 1er juin 1916. Le pont en question, déjà détruit en juillet 1915, au moment qu' évoque le témoin, est situé plus à l'est.

Pour son 157e R.I. Alpine de Gap, une alternance de trois jours en première ligne et trois jours de repos (et non de lignes arrières) est indiquée par **Antoine Frénéat** (cl.15) dans ce même secteur de Flirey à l'été et à l'automne 1915, né à Sainte-Colombe-sur-Gand, mais ayant surtout résidé à Montrond-les-Bains: *"On manquait ni de munitions ni d'armes! Pensez: on était un régiment à quatre bataillons! Tous les trois jours…on restait trois jours en ligne. Fallait pas penser dormir, ni seulement bien manger…* (très longue digression)
E- *Et dans ce secteur de Flirey, vous étiez trois jours à l'avant, et ensuite, on vous mettait au repos?*
T- *Il fallait partir au repos pour trois jours!*
E- *A combien du front?*
T- *Les trois premiers jours, à 10 km par là* (environ). *Avec l'artillerie. On allait au repos avec l'artillerie, où était basée l'artillerie… Trois jours en ligne, puis trois jours au repos un peu plus loin, à 20 km, à Royaumeix. A Royaumeix, c'était toujours en Meurthe-et-Moselle. Alors là, y avait des ballons pour repérer ce qui se passait de l'autre côté, mais ils étaient à 20 km. Un beau jour…".*

Antoine est quelque peu imprécis sur la distance séparant la première ligne de la position arrière, puisque son estimation varie de 10 à 20 km (à moins que le 20 km donné ne soit l'anticipation du second, indiqué pour l'éloignement des ballons d'observation). La distance de 10 km est plus plausible car elle peut correspondre à l'éloignement des batteries d'artillerie lourde. On ne peut se fier totalement à l'écart réel séparant Flirey de Royaumeix au sud (13 km par une route droite, la D 904 actuellement, passant par Bernécourt) car les Poilus raisonnent en terme de secteurs, qui ne correspondent souvent pas avec l'emplacement exact des localités.

C'est une rotation en trois séquences de quatre jours qui est évoquée par **Jean Roche** (cl. 14), alors caporal au 92e R.I. de Clermont-Ferrand, en avril-mai 1915 vers Beuvraignes, à la limite entre Somme et Oise, à 4 km au sud de Roye (Somme), en pleine période de guerre des mines: *"C'était au village de Beuvraignes… Alors il y avait des vaches crevées qui avaient été…qui étaient présentes entre les deux lignes. Eh ben, je vous dis, elles en ont reçu des balles! Alors, si ça sentait bon, ooooh! En pleine décomposition! Tous disaient "Aux vaches crevées". On se disait tous: "On va "Aux vaches crevées". On faisait quatre jours de tranchées en première ligne, quatre jours en deuxième, c'est-à-dire en réserve de première ligne, et après ces quatre jours: huit, douze, on faisait quatre jours à l'arrière, à 2-3 km à l'arrière."*

Une autre rotation en trois séquences égales, mais de huit jours, est indiquée par **Séraphin Rejony** (cl. 18) de Roanne, pendant quarante ans employé aux papeteries Navarre, pour le 3e Bataillon de Chasseurs à Pied à l'automne 1917, dans les Vosges. Son témoignage commence par l'évocation de la fatigue extrême dans laquelle il se trouvait, alors qu'il n'avait que 19 ans: *"Je me suis trouvé un jour, moi, en première ligne: j'étais étendu par terre, à travers les blessés et les morts. Y avait un canon de 155 qui était à côté de moi: je l'écoutais pas!*[60]*Je l'écoutais pas! Puis j'étais plein de merde! Quand je me suis relevé, il me dit: "Mais t'es pas mort, toi?' . – "Ben, non!" . Puis je regardais ce canon, je me dis: "Bon sang, c'est pas possible!" . Dire que maintenant je prends des pilules pour dormir! Et puis j'étais fatigué! On faisait huit jours de tranchée, huit jours de repos, huit jours de seconde ligne, et puis après on remontait en première ligne. En deuxième ligne, c'était pour arranger les tranchées. En troisième ligne, au repos, c'était pas du repos: c'était faire de l'exercice!"*

Très souvent, en effet, le repos n'a de repos que le nom, la plupart des officiers tenant pour acquis que rien n'est plus démobilisateur pour l'homme de troupe que la vraie inactivité militaire… Dans la rotation décrite par Séraphin Rejony, la progressivité se fait dans le sens du retour en première ligne, précédé d'un séjour en seconde ligne, alors que celle décrite par Jean Roche décrit une progressivité vers le repos, par la transition de la seconde ligne, puis un passage brutal du repos à la première ligne.

Une rotation en trois séquences égales encore, mais de dix jours cette fois, est évoquée par **Eugène Troncy** (cl. 16) de Belmont-de-la-Loire, pour l'été 1917, à Avocourt, à 15 km à l'ouest de Verdun, avec le 105e R.I. de Riom:
E- "*Donc Avocourt, c'est votre première grande attaque?*
T- *Oui!*
E- *Et à la suite de cette attaque, vous avez été repliés en arrière?*
T- *Ah non! On a resté en position! Dans le bois d'Avocourt. Et puis après on était relevés tous les dix jours: tous les dix jours, il venait une autre compagnie, un autre régiment , quoi!*
E- *Vous restiez dix jours en ligne, et combien à l'arrière?*
T- *Eh ben, dix jours en ligne… Quand on montait, on montait en deuxième ligne dix jours, dix jours de première ligne, et puis on revenait dix jours au repos, en arrière.*
E- *Voilà! Et la deuxième ligne était à combien de la première?*
T- *Oh! Pas bien loin! Des moments cent mètres, deux cents mètres…*
E – *D'accord! Alors, le repos, c'était bien plus loin?*

---

[60] Cet emploi surprenant d'"écouter" pour "entendre" est une faute courante dans toute la partie roannaise du département de la Loire, et se retrouve aussi dans le sud de la Saône-et-Loire. Le canon lourd de 155 fait, en tirant, un fracas épouvantable: le fait que Séraphin ne l'entende pas en étant à proximité donne la mesure de son épuisement.

T- *Oh ben, le repos, y était* [61]*dans les villages!*
E- *Plusieurs kilomètres à l'arrière?*
T- *Toujours au moins 12 km parce que les pièces à grande portée…* (implicite: *"nous auraient atteints"*). *Mais c'est bien simple, y était tout démoli. En 17, j'ai été d'une permission à l'autre sans voir un civil!"*

On voit que le terme "repos" désigne surtout le fait d'être hors d'atteinte des canons de gros calibre, et d'être à l'abri du danger permanent des premières lignes, liées aussi aux balles de fusils et de mitrailleuse, aux jets de grenades, à l'explosion de torpilles, à l'abri aussi des corvées afférentes au contact avec l'ennemi.

Pour clore ce chapitre bien morose sur la difficulté des conditions matérielles de vie dans les tranchées, en dehors même des actions combattantes défensives ou actives, que nous évoquerons un peu plus tard, après les avoir vues dans les batailles de Verdun et de la Somme qui marquent l'année 1916, terminons par une note optimiste empruntée à **Joseph Sorgues** (cl. 15) de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), instituteur au pensionnat catholique de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, versé du 23e R.I. de Bourg-en-Bresse au 153e R.I. de Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre), aux tranchées de Neuville-Saint-Vaast, au sud de Lens, dans le Pas-de-Calais. Il écrit d'un abri souterrain dans son journal le 24 juin 1915, après avoir écrit à son directeur et à certains de ses collègues: *"Au lieu d'être sur les bords de la Saône, à m'enivrer d'air pur et tout à la joie de vivre, me voilà gîté au fond d'un trou sans air et sans lumière, une incessante menace de mort suspendue sur la tête. Quelle belle situation pour rêver sur l'instabilité des choses humaines; quel ermite habita jamais une caverne aussi profonde et aussi retirée! Nous menons ici la vie d'un ange et celle d'une bête. Nous avons une tanière semblable à celle des animaux sauvages dans une forêt, nous mangeons une nourriture grossière comme eux, sans compter les ressemblances nombreuses qui nous rapprochent encore. Mais cette vie matérielle, si basse qu'elle est, rend plus élevée notre vie spirituelle. L'idée pour laquelle nous nous battons empreint chacun de nos actes, même les plus prosaïques et les plus indifférents d'un reflet de gloire et de poésie, projette une lueur d'immuable beauté sur nos habits terreux et déchirés, éclaire ce trou d'un rayon de lumière plus vive que les plus féeriques créations électriques. Toute la grandeur et la sauvagerie de la guerre sont empreintes en nous, pour qui sait bien regarder, avec les yeux du corps et ceux de la raison."*

Le moraliste chrétien qu'est Joseph Sorgues, toujours soucieux de positiver et de tirer un bénéfice moral de la situation la plus misérable, d'intellectualiser le matériel, fait ici écho aux deux penseurs chrétiens que sont Blaise Pascal (à qui il emprunte l'opposition ange-bête) et Victor Hugo (à qui il doit le sens de l'antithèse, du paradoxe, et la quête de la lumière à partir des profondeurs). Mais plus d'un Poilu, d'un *"pauvre combattant de France"*, comme l'écrit Jean-Baptiste Jourjon, qui, culturellement, est aux antipodes de Joseph Devaux, serait surpris de cette exaltation de sa misère, de ses maux, à supposer qu'il en comprît la raison!

***

[61] L'emploi du pronom "y" au lieu du démonstratif neutre "ce/ça" est courant chez les personnes très âgées de la région de Charlieu et du Charolais voisin de Saône-et-Loire

Chapitre 17

Aspects de la guerre dans d'autres armes que l'Infanterie : Artillerie, Génie, Marine, Aviation

Chap. 17 – Aspects de la guerre dans d'autres armes que l'infanterie: artillerie, génie, marine, aviation

"Les pièces françaises se touchaient toutes! Toutes! Et nous aussi on y était! On était derrière un petit talus. Les 75 étaient à vue, à vue des ennemis, ils tiraient devant nous. Là une pièce de 120 long se coupe en deux! Elle était toute rouge: on a tiré pendant 48 heures! C'est qu'ils étaient fortifiés là derrière, ces oiseaux! C'est un nommé Lahaye qui a été tué, il était tireur" – **Etienne Carton**, classe 1918, Feurs.

"J'ai été affecté au 8e régiment de Génie; à ce moment-là, c'était le plus grand, qui était chargé de toutes les communications, télécommunications des armées, et sur tous les fronts de bataille! Partout où on se battait! …C'était un très gros régiment! On disait, mais je l'ai pas vérifié, que nous étions 60 000! …Et notre régiment, au lieu d'être commandé par un colonel, comme tous les régiments d'infanterie, était commandé par un général: le général Ferrier… » - **Florent Badiou**, classe 1915, Saint-Etienne

« *Le commandant était à la passerelle, les officiers étaient en haut qui surveillaient de long en large, les jumelles de tous les côtés, qui surveillaient. Et s'ils apercevaient la moindre des choses, hein, ils rataient pas! On a passé près! A l'entrée de l'île de Malte, on a passé près: deux torpilles! …On a pas été touchés, c'est l'essentiel! Parce nous, quand on était touchés, c'était corps et biens perdus! Parce tout bateau qui était touché, par le ventre ou par l'avant, il coulait et puis c'était tout! »* - **Louis Soulier**, classe 1914, Saint-Etienne

"Moments émotionnants et palpitants que celui où l'on voit l'avion le plus élevé piquer et foncer sur son adversaire, où l'avion tombant comme une masse et le cœur serré si c'est le Français qui a le dessous. Tout ce combat s'est passé sur les lignes allemandes, et a duré 10 minutes, acharné." – Journal de **François Baizet**, classe 1897, Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire)

Artillerie: artilleurs, observateurs et conducteurs de chevaux

Face à l'infanterie, prétendument "reine des batailles" depuis longtemps, la guerre de 1914-1918 a vu se développer de manière phénoménale l'artillerie, arme plus complexe, car s'organisant en deux grandes catégories liées au calibre des canons, l'artillerie légère dite de Campagne utilisant le canon de 75 inventé en 1897 (avec une embouchure de tube de 75 mm de diamètre) et l'artillerie lourde utilisant divers canons de plus gros calibre, allant du 105 Schneider à l'énorme 400 opérant sur voie ferrée, les plus courants étant les 155 courts et longs, sans compter l'artillerie de montagne utilisant des canons de plus faible calibre: 37,5 et 65 en raison de la nature accidentée du terrain rendant impossible l'utilisation de canons très lourds. Le nombre de ces canons (ou "pièces" en langage d'artilleur) s'est considérablement accru tout au long de la guerre, surtout en canons lourds: **Jean-Jacques Becker** constate en 1914 une très grande disparité entre les 75 et les plus forts calibres (*"L'Etat-major n'avait pas cru en revanche à la nécessité d'une artillerie lourde. Pour 2800 canons de 75, il n'y avait que 308 pièces d'artillerie lourde")* et un rapport totalement inversé en 1918: "*En 1918, l'artillerie française comptait 10 100 pièces dont 7100 lourdes"*[1]. Pour pallier péniblement le manque criant d'artillerie lourde en 1914 et 1915, on a dégarni les forts, notamment ceux qui étaient loin des zones de conflits, et emprunté à la marine certains canons lourds. Evidemment, de très nombreux canons ont été détruits ou capturés par l'ennemi entre le début et la fin de la guerre.

Ces canons sont convoyés en train dans la gare la plus proche de la position affectée au régiment, puis tractés par des chevaux (de trois à huit paires) menés par des conducteurs d'artillerie jusqu'à l'emplacement assigné, dans des conditions extrêmement difficiles le plus souvent. Une fois mise en place et si possible camouflée, à une distance de l'ennemi variant selon la portée du canon et la stratégie du commandement, chaque batterie ou unité de quatre canons, commandée par un officier (en principe un capitaine) ayant sous ses ordres quatre "chefs de pièce" (généralement des maréchaux des logis) exécute les tirs qui sont ordonnés, à une fréquence variable : le 75 peut tirer jusqu'à 20 coups à la minute – et même un peu plus avec des servants bien rôdés - grâce à un système anti-recul ingénieux qui permet de conserver son pointage, mais le 155 ne peut dépasser quatre obus à la minute (ce qui est déjà considérable pour un canon lourd) pendant un temps variable, qui, dans certaines batailles, comme la grande offensive de Champagne de fin septembre 1915, a pu aller jusqu'à deux jours en continu. Cela exige un volume considérable d'obus, donc une noria d'approvisionnement par les conducteurs d'artillerie à partir de "l'échelon", ou dépôt. Les simples soldats servants du canon ont une fonction précise, qu'explique fort bien **Jacques Meyer**, combattant de 14-18 et intellectuel, dans son ouvrage plein d'humanité *"Les soldats de la grande Guerre": "Revenons à la mise en batterie. Sur les six hommes de l'équipe "d'avant", trois sont au service de la pièce, trois s'occupent des obus. Entre les six, l'entente et la division du travail jouaient à plein. C'est d'abord le pointeur, l'intellectuel du groupe, souvent appelé maître pointeur […] il manipule le collimateur de visée, la jauge, les manivelles de dérive et de hausse, suivant les indications transmises par*

[1] Jean-Jacques Becker, *La première guerre mondiale*, op.cit. , p. 14
[2] L'ogive est l'extrémité de l'obus encore dépourvue de sa fusée ou pointe vissée contenant le détonateur

le chef de pièce en termes techniques: "tambour 0, plateau 150". Le tireur, au commandement de "feu", actionne le cordon tire-feu qui déclenche la goupille du percuteur, lequel va provoquer l'éclatement de la cartouche contenue dans la douille et le départ de l'obus. Pointeur et tireur se tiennent debout à l'écart des roues, tant que la pièce n'est pas "assise". Puis ils prennent place sur deux sellettes, de chaque côté du tube devant un bouclier d'acier qui doit protéger des éclats d'obus ennemis. […] Debout entre pointeur et tireur, le chargeur, qui introduit l'obus dans la culasse ouverte, la referme, et la rouvre après le tir, pour provoquer l'éjection de la douille. Il reçoit l'obus des mains d'un des deux pourvoyeurs qui, avec le déboucheur, se tiennent derrière le caisson, généralement à genoux pour profiter de sa protection. C'est le déboucheur qui visse la fusée sur l'ogive[2] *de l'obus, fusée différente suivant qu'il s'agit d'un obus à balles, dit "shrapnell", ou d'un obus explosif, dont la fusée contient un détonateur central qui fera exploser l'obus à son contact avec le sol."*[3]

Quant au mode de vie, il n'est pas uniforme selon le type d'artillerie, qui détermine l'exposition au danger inégale selon la proximité avec les batteries ennemies, ce qui fait écrire à Jacques Meyer: *"L'artilleur de 75 était donc le combattant qui se rapprochait le plus du biffin"* (fantassin) et, comme corrolaire, du côté de l'artilleur lourd: *"Avec l'accroissement de notre artillerie lourde, presque inexistante au début de la guerre, plus les calibres et les portées des pièces augmentaient, plus les servants étaient placés à l'arrière, et moins leur vie quotidienne ressemblait à celle du fantassin"*[4]

La nature des témoignages de nos artilleurs, observateurs et conducteurs de chevaux d'artillerie ne permet malheureusement pas, pour des raisons diverses (témoignages brefs, ou imprécis, ou extrêmement fragmentés, etc.) de présenter un tableau méthodique des diverses artilleries et des conditions de vie correspondantes. Nous nous contenterons de rassembler les extraits les plus riches d'informations diverses.

Les artilleurs proprement dits

Etienne Becouse (cl. 13), né à Lyon, dessinateur industriel avant guerre, contremaître après guerre aux usines Seguin à Lyon jusqu'en 1939, puis vigneron dans sa propriété de Saint-Nizier-sous-Charlieu après son retour de captivité en 1941, devançant l'appel de sa classe en 1911 au 37e R.A. de Bourges, a passé toute la guerre dans l'artillerie (légère puis lourde), évoluant du grade de maréchal des logis à celui de lieutenant commandant de batterie (et capitaine en 1939); c'est donc le seul officier d'artillerie présent dans nos témoins.

Il a vécu la dramatique pénurie française en artillerie lourde au début de la guerre, avec les duels d'artillerie très inégaux dans les combats de Lorraine, vers Baccarat et Saint-Maurice-sur-Mortagne, avec le 36e R.A. de Campagne de Moulins (donc équipée de canons de 75): *"Là, c'était une crête où on était bombardé par des 210. Nous on n'avait pas d'artillerie lourde! On avait juste un régiment, c'était le régiment de Valence avec des 155 Rimailho. Et le 155 Rimailho, quand on a voulu le construire, à l'Etat-Major, ils ont dit: "Il suffit qu'il porte à 6 000 mètres! Ça suffit!" Alors ils ont fait un canon qui était lourd, qui était efficace jusqu'à 6 000 mètres, mais pas plus…"*

Il a vécu l'évolution technique de l'artillerie, notamment dans les réglages des tirs; il évoque un stage de perfectionnement de deux mois suivi à Fontainebleau en 1915, de septembre à novembre, avec trois cents autres gradés: "*On faisait beaucoup de balistique. A ce moment-là, l'artillerie commençait à devenir scientifique. Plus qu'avant! Parce qu'avant, c'était au pifomètre, hein! Les gens mesuraient le vent, disaient: "Oh! le vent pousse un petit peu: je vais raccourcir…" C'était au pifomètre! Mais à partir de ce moment-là, c'était scientifique, avec les bulletins météorologiques, les courbes de correction, et tout!"*

Cette évolution suppose d'avoir des officiers ayant une formation scientifique ou, à tout le moins, un esprit scientifique, ainsi que le précise Etienne dans son récit de guerre *"Souvenirs de guerre du capitaine B.": "Le 4 septembre 1915, l'artillerie manquant d'officiers, un ordre paraît pour désigner d'urgence des sous-officiers pour faire 2 mois d'école à Fontainebleau, ils doivent avoir une instruction générale suffisante pour être à même d'être nommés après examen de sortie sous-lieutenant d'active pour ceux de l'active, et de réserve pour les réservistes. Comme j'avais fait mon service avant la guerre, j'étais réserviste. Le niveau requis était celui du bac mathématiques à moins d'avoir une très grande pratique militaire."*

Sorti diplômé de la très sélective école Jean-Baptiste de la Salle de Lyon, avec un service militaire effectué avant guerre dans l'artillerie, Etienne répondait à ces deux exigences.

L'expérience du terrain permet aussi d'améliorer l'efficacité meurtrière des canons, comme l'adoption du tir à ricochet par rapport au tir tendu pour le canon de 75. *"L'efficacité du canon de 75! Il était efficace, vous savez!…On faisait du tir à ricochet: terrible, le tir à ricochet! Quand il y avait une vague d'assaut, par exemple, où les gens sont presque au coude à coude, le tir à ricochet! On mettait des fusées "Court Retard": l'obus, s'il arrivait avec un angle de chute de moins de 25°, il ricochait, et il éclatait à hauteur d'homme: y avait pas un éclat de perdu! On a fait des*

---

[2] L'ogive est l'extrémité de l'obus encore dépourvue de sa fusée ou pointe vissée contenant le détonateur
[3] Jacques Meyer, op.cit., p. 123
[4] Jacques Meyer, op.cit, pp. 36-37

massacres comme ça!". Ne reprochons pas à cet officier de ne pas avoir une vision humanitaire des effets redoutables de ce fameux 75…

Cette évolution technico-scientifique ne cessera tout au long de la guerre. Ainsi, peu de temps avant l'armistice, Etienne, alors lieutenant au 102ème R.A. Lourde de Vanves, va être initié, avec ses pairs, au "tir à réticule tangent", alors que son régiment est en forêt de Parroy, en Lorraine, vers Lunéville: *"Là, c'était une forêt: y avait pas d'observatoire. On mettait bien des observateurs en haut des arbres, mais enfin ils voyaient pas grand chose!. Alors, là, on m'a envoyé, moi et puis pas mal de commandants de batterie, à Bovilliers, à côté de Belfort, pour suivre une nouvelle méthode de coups de fusants hauts: on appelait ça "la méthode du réticule tangent". On tire des coups en l'air, on fait exploser des obus en l'air, on a des observatoires qui font le recoupement. Ensuite on projette à la verticale sur le plan, et on calcule la queue de trajectoire pour savoir où la trajectoire va aboutir au sol. Et partant de ce point-là, quand il y a un objectif qui se présente, on fait simplement un transport de tir. Alors le calcul est très long: il faut compter un bon quart d'heure pour calculer ça, avec des gens très entraînés, hein! Mais alors c'est immédiat, le transport de tir; il suffit de faire un machin et ça y est!*

E- *Le transport de tir: c'est-à-dire qu'on déplace le…*

T- *On déplace la direction des canons et l'inclinaison de façon à arriver sur l'objectif!*

E- *Et ça a quel avantage par rapport au tir classique?*

T- *On est camouflé, en somme. Les Allemands en face ne savaient pas, d'après les tirs de fusants hauts, qu'est-ce qui allait se passer après. Ils ne savaient pas sur quel objectif on allait faire porter le tir! Pendant la deuxième guerre, on a modifié ça: on partait pas de la queue de trajectoire, on partait simplement de la projection orthogonale, c'est-à-dire de la verticale du point de chute; en partant de là, on calculait simplement, d'après la trajectoire, où ça pouvait aboutir. C'était moins précis, mais alors c'était beaucoup plus rapide comme calcul!"*

Mais venons-en aux témoignages des soldats.

Antoine Mounioloux (cl. 08), agriculteur à Saint-Romain-les-Atheux a fait toute la guerre au 114e R.A. Lourde de Valence (appelé 5e R.A.L au début) évoqué par Etienne Becouse. Il a d'abord été servant d'un canon de 155 long. Il rappelle que l'installation d'une batterie de canons lourds suppose d'importants travaux de terrassement, les canons ayant la priorité sur l'abri des hommes: *"En hiver, il fallait attraper la pioche et la pelle et faire des terrassements. Y avait que ça. On était pas dans un village, mais à plat pays. C'était pour se mettre à l'abri. On commençait déjà à mettre la position de tir pour les pièces; il fallait déjà longtemps pour mettre ces grosses pièces en route. Après il fallait faire les abris pour les poudres. Après c'était à nous. On se débrouillait à faire des escabotes* (?)

E- *Vous passiez après les pièces et après les poudres?*

T- *Après les poudres, oui. Quand on avait un moment, bien sûr, on tâchait moyen de se cramper*[5] *comme on pouvait…"*

Plus loin dans l'entretien, il revient sur cette difficulté de l'aménagement de la position pour les batteries de canons lourds: *"C'est que pour faire des emplacements pour ces pièces, c'était pas facile: faudrait des madriers, faudrait des plateaux* (planches épaisses). *Il fallait niveler le terrain. Ça dépend: si c'était de niveau, ça allait, mais si on tombait sur une butte, il faulait** (niveler) *à la pioche et à la pelle.*

E- *Et après mettre des madriers: c'était pour arrêter le recul? C'était pour quoi? Pour bloquer les pièces?*

T- *C'était pour plancher*[6] *les pièces. Parce que ces pièces, c'était des freins, elles reculaient puis elles avançaient: il faulait* mettre des coins devant et derrière, des coins de retour…Oh! C'était un travail! On était deux équipes pour faire ça: seize hommes…*

Un travail d'autant plus important que les bois d'oeuvre ne sont pas fournis équarris, ce qui rajoute une tâche apparentée à celle du scieur ou du charpentier: *"Et puis il fallait déquerrir* (équarrir) *les machins* (madriers) *pour mettre sur les plateaux. On nous fournissait ben des ronds* (rondins) *mais il fallait les déquerrir. Il fallait prendre le niveau pour mettre les pièces. Oh! C'était un travail!"*

De tels préparatifs supposent une stabilité de la batterie à son emplacement: souvent plusieurs mois, voire presque un an. Ces canons de 155 long sont peu mobiles, car ils n'ont pas été conçus pour être déplacés, ayant été pour la plupart récupérés dans les forts pour pallier la pénurie française en artillerie lourde dans la première partie de la guerre; et leur mise à feu n'est pas classique: *"On tirait! A ce moment, j'étais tireur aux grosses pièces. On tirait, avec un grand cordon qui avait deux mètres de long. Au bout du cordon, il y avait le machin pour mettre dans la culasse. Parce que c'était des anciennes pièces de fort, c'était vieux ça!."*

Quand l'emplacement est nouveau, il faut s'efforcer de le dissimuler aussi longtemps que possible aux avions d'observation : *"En bordure d'un petit bois de fayards* (hêtres). *On était bien, mais heureusement que nous avions un bon surveillant d'avions. Il faisait que ça. Les avions, à la pointe du jour, ils nous survolaient, les Boches, à Verdun!*

---

[5] "On tâchait moyen de se cramper:": *"on essayait de s'installer"*, l'expression *"tâcher moyen"* étant restée usuelle chez les locuteurs foréziens d'un certain âge

[6] "Plancher" ou "faire plancher" signifie donner une bonne assise, bien horizontale

[…] Il sifflait! Quand il sifflait, faulait pas bouger! Il faulait* pas tirer! Pas plus tôt que l'avion faisait demi-tour, il resifflait: on se remettait à tirer! On tirait jour et nuit à ce moment!"*

Un des risques fréquents des servants proches de la pièce, tireur ou pourvoyeurs, c'est l'éclatement des tympans produit par l'onde de choc de la détonation: *"Ah! J'avais été blessé aux oreilles! J'ai eu le tympan enlevé, j'ai été au repos plusieurs jours"*, et ceci malgré les injonctions du capitaine: *"Tenez au moins du coton dans vos oreilles!" . Mais la moitié du temps, on avait pas de coton!"*

En dehors du tampon de coton, un autre moyen préventif est indiqué par un autre artilleur; **Joseph Virieux** (cl. 18), agriculteur-arboriculteur à La Cula (aujourd'hui Génilac), incorporé au 113e R.A. Lourde d'Issoire, et versé au 107e R.A.L. de Troyes (devenu le 407e): *"Alors, pour le premier coup, le sous-off criait: "Ouvrez la bouche! Pièce: feu!". Moi, j'ai pas assez ouvert la bouche: cette oreille, elle m'a toujours fait défaut!"*

E- *Il fallait ouvrir la bouche?*

T- *"Oh oui! Autrement ça vous tapait le tympan! Le premier coup! Après le premier coup, ça allait tout seul!"*

Jean-Louis Monier (cl. 13) agriculteur à Marols, a été deux fois incorporé dans l'artillerie (au 53e R.A. de Clermont-Ferrand, brièvement, en juillet 1916 après deux ans passés au train des équipages, puis versé dans l'infanterie (au 363e R.I. de Nice) jusqu'à ses blessures par de multiples éclats d'obus le 2 avril 1917, puis reversé dans l'artillerie (au 38e R.A. de Nîmes) après son conseil de réforme. Il insiste sur le rôle de la préparation d'artillerie avant l'attaque des fantassins, sur la précision des canons de 75, malgré des "bavures":

T- *"Et quand il y avait des coups de main, quand il y avait des attaques, on commençait par faire tomber beaucoup d'obus dans cet endroit, et puis en arrière, dans les lignes ennemies, de façon que les soldats français puissent avancer à peu près tranquillement.*

E- *Est-ce qu'eux restaient dans la tranchée qui se trouvait à dix mètres des barbelés, ou est-ce qu'on les faisait se retirer un peu à l'arrière, pour pouvoir taper un peu…?*

T- *Oh non!*

E- *C'est-à-dire qu'avec une toute petite erreur de tir, ça tombait sur eux?*

T- *Ah ben oui! Oh mais, certainement! Y en a mieux que d'un!* (plus d'un cas)

E- *Ces pièces de 75 se trouvaient à combien de la tranchée? Elles avaient quelle portée?*

T- *4 km de portée*[i]

E- *Il se trouvait à 4 km en arrière, et il arrivait à toucher à 10 mètres près?*

T – *Oh! Il arrivait très très près! Très très près! Mais il était pas à 4 km! Les obus pouvaient aller à 4 km! Ils étaient à 1500 mètres, 2 km à peu près. Oh! 2 km, ça fait beaucoup! Le 75, c'était une pièce d'artillerie qui tirait très juste, parce que justement, son rayon d'action n'était pas de 7-8-10 km comme les grosses pièces. Alors ils arrivaient à tomber assez juste!*

E- *Alors, là, une fois que le trou était fait, les fantassins…*

T- *Devaient avancer! Quand ils pouvaient! Quand c'était pas balayé par les mitrailleuses! Parce qu'ils étaient pas morts de l'autre côté, hein! Et je vous garantis que ça tirait!* (rire) *Ça tirait, hein!*

En réalité, le dernier modèle du canon de 75 a une portée maximale de 11 km, mais a pratiquement toujours été employé pour des tirs beaucoup plus courts, afin d'en accroître la précision, et de ménager l'étagement entre les deux types d'artillerie. Sa cadence courante de tir n'excédait pas cinq à six coups à la minute, afin d'éviter la surchauffe du tube.

Antonin Compigne (cl. 17) agriculteur à Balbigny avant et après la guerre, a servi à la fois dans l'artillerie légère (19e R.A. de campagne) équipée de canons de 75 et dans l'artillerie lourde (219e R.A. Lourde devenu le 417e) équipée de canons de 155. Du 75, il retient surtout la mobilité qui pouvait lui permettre d'être placé un moment en position avancée, détachée, en avant des lignes si l'ennemi était à quelque distance: *"Chaque régiment, chaque batterie, on avait tant de journées à aller mettre une pièce en avant-poste, en avant des lignes. Alors là vous tiriez…le caisson tient 72 obus. c'était tout repéré d'avance; 72 obus, allez hop! Tiac! Tiac! Tiac! Tiac! Fallait pas y rester pendant 4-5 heures là-devant! Parce qu'ils vous auraient d'abord* (vite) *repérés! C'est que des canons, ça crache du feu, hein! Alors pas plus tôt que c'était débarrassé, les obus du caisson, hop! On retournait atteler! Les chevaux étaient à côté, on accrochait et puis allez! hop! On y restait pas longtemps, hein!*

E- *Vous y restiez combien? Une heure?*

T- *Oh oui! Pas mieux! Pas mieux! Au grand galop tout le temps, hein!"*

Du nouveau 155 long, il retient la masse impressionnante qui oblige à le tracter avec vingt chevaux (dix pour l'affût, dix pour le canon) au lieu de six pour le 75, et la précision du mécanisme d'assemblage des éléments: *"Vous mettiez l'affût du canon bien en face, le canon bien en face: y avait des glissières, vous tourniez les manivelles, vous voyiez monter le canon: il montait, il montait, il montait dans son berceau. Il arrivait dans ce berceau: "Tchoc!" Couché! Il restait dans son berceau, il s'encastrait! C'était bien fait! Ah! on s'était exercé! Ça faisait bien trois-quatre mois qu'on faisait la manœuvre à travers* (en arrière du front)

E- *Donc c'était autre chose que les 75?*

T- *Pensez-vous! Ça faisait 6-7 000 kg! Chaque! Le canon faisait 6-7000 kg et l'affût autant! Un matériel! C'était pas fait pour être mené avec des chevaux, ça, allons! Houla, houla! Enfin, y avait que ça! C'était comme ça!*
E- *Ça devait pas bien se déplacer, je suppose?*
T- *Oh! Tous les coups, fallait tout démonter le total pour se déplacer! Sortir le canon de dessur* l'affût. La manœuvre qu'on avait fait pour le faire rentrer, fallait faire le contraire pour le faire sortir…"*

L'efficacité du tir dépend évidemment de la précision du canon, de la qualité des calculs de pointage, mais aussi du bon repérage de la position de l'objectif à détruire, qu'il s'agisse d'un rassemblement de fantassins allemands, ou le plus souvent, de batteries ennemies.

Etienne Poyet (cl. 17), fils d'agriculteurs de Pommiers-en-Forez, officier de police à Saint-Etienne, puis dans l'arrondissement de Montbrison, retraité à Saint-Bonnet-le-Château, conducteur de chevaux au 36e R.A. de Moulins, évoque la difficulté du réglage du tir des canons, et décrit un régleur peu commun qui l'a frappé:
E- *"Est-il vrai que parfois des erreurs de tir aient fait tomber des obus sur les premières lignes françaises?*
T- *"Oui, oui, c'est arrivé, ça! Ben bien sûr! C'est difficile! Le réglage du tir, c'est assez épineux. Et on avait des bons pointeurs, mais… Et les objectifs! Pour régler le tir, il fallait établir une communication. Alors il fallait qu'il y ait un officier ou un sous-officier qui aille le plus près du but à battre. Et quand on réglait le tir, qu'il puisse être là-bas pour dire: "Allongez! Retirez! Allongez! Retirez! ", jusqu'au moment où les obus tombaient à peu près dans un secteur qui avait été précisé dans le plan d'attaque. Mais ce type-là, il était susceptible de recevoir un coup de fusil ou d'avoir un accident. Nous autres, on avait un régleur de position. Et j'ai eu l'occasion… C'était un type qui avait trente et quelques années; il venait chez nous pour faire son nettoyage. Il restait toujours dans sa position. Il vivait un peu seul, le ravitaillement lui était apporté. Et un jour, il est revenu dans notre batterie; évidemment le secteur était calme, y avait pas de tirs d'artillerie. Alors j'ai discuté avec lui: c'était un bon curé de commune, c'était un bon paroissien. Alors il nous a expliqué qu'il était capitaine. Et il avait toujours accompli ces mêmes missions: régleur de tirs d'artillerie.. Et il s'en était très bien tiré. Il venait faire son nettoyage, laver sa chemise, pour repartir, reprendre position. Eh bien, il s'y plaisait! Il disait que c'était monotone, très monotone, qu'il ne mangeait pas toujours à sa faim, parce que c'était difficile de le ravitailler, mais qu'il avait toujours accompli son devoir avec célérité, et avec l'esprit d'avoir toujours fait quelque chose de propre. Il n'avait pas commis des erreurs!*
E- *Mais est-ce qu'il n'avait pas de problèmes de conscience, justement, si c'était un prêtre?*
T- (silence suivi d'un soupir) *On n'a pas abordé le problème. Evidemment… C'était un homme très séduisant. Je sais qu'il avait son paquetage dans un de nos caissons. On lui avait fauché des chemises; on lui avait pris ses souliers! …Mais il n'avait jamais porté plainte. Il aurait eu les moyens de porter plainte: il était gradé, il aurait pu voir le colonel, mais jamais rien! Il subissait… Ne parlons pas d'outrages…mais avec beaucoup de patience. Il comprenait l'enjeu de la guerre, il comprenait les difficultés qu'on avait tous de vivre dans ces temps, et il subissait… Il subissait la contrainte."*

Il décrit les duels d'artillerie, notamment entre les deux petits calibres de l'artillerie de campagne, ainsi que la faculté progressivement acquise de reconnaître le calibre de la pièce au son des obus:
E- *"Le 77 allemand, est-ce qu'il avait les mêmes caractéristiques que le 75?*
T- *Il était très rapide! Plus rapide que le 75! Alors là, attention! Le 77, c'était un canon extraordinaire! Il était plus rapide. Les obus se succédaient avec une drôle de rapidité, hein! L'effet n'était pas supérieur, mais autrement, comme rapidité, on était perdant.*
E- *Est-il vrai qu'on pouvait identifier le calibre des obus au bruit?*
T- *Ah oui! Quand le temps était tranquille! Par exemple quand la grosse artillerie allemande, et que nous on tirait. Par exemple, les 155 Schneider; et puis y avait le 150 rallongé, le 200, puis le 300 qui venait sur machin* (sur rail?). *On pouvait distinguer, quand les gros obus nous passaient dessus, ça faisait un sifflement, on pouvait déterminer à peu près le calibre des obus […] Entre les infanteries qui s'attaquaient mutuellement suivant les avancées, y avait les duels de l'artillerie.. Puis y avait les trains blindés de temps en temps qui s'amenaient avec les grosses pièces, les 340, alors là ça faisait du bruit! Ils tiraient une dizaine de coups, puis hop! La machine les ramenait, ils allaient se camoufler dans les bois."*

A propos de ces trains blindés que peu d'artilleurs ont vus, cédons la parole à un non artilleur, un musicien-brancardier rattaché à l'infanterie (au 99e R.I. de Vienne) **Amand Beyron** qui écrit dans son journal, mais pour l'année 1917, alors que son régiment se trouve dans l'Aisne, vers Crouy, juste au nord de Soissons:
<u>Lundi 1er octobre</u>: *"Dans la nuit alerte. Nous nous levons vivement, bouclons nos sacs prêts à partir. Un boucan infernal de notre artillerie lourde qui tire sur les tranchées boches."*
<u>Mardi 2 octobre</u>: *"C'était une fausse alerte. C'est le train blindé et des nouvelles batteries de canons de gros calibres qui font tout ce raffut, ce qui laisse présager une forte attaque de notre part dans le secteur. Repos toute la journée, prêts à décamper.*
<u>Mercredi 3 octobre</u>: *"Sans arrêt, jusqu'à minuit, les 2 trains blindés, avec leurs 3 canons de 400 et de 350 de marine nous empêchent de dormir. Ils tirent sans doute sur des dépôts de munitions à l'arrière des lignes boches, ou des fortifications."*

Ces pièces de très fort calibre, que des chevaux ne pourraient pas mouvoir, tirent des obus de près d'une tonne, chargés dans le tube du canon par un mécanisme de levage, et produisent au point d'impact des cratères où plusieurs maisons pourraient être enterrées, comme en témoignent les nombreuses photos du *Miroir* ou de *L'Illustration*..

Concernant l'identification des calibres d'obus par leur bruit, un exemple extrême, spectaculaire, est offert par un artilleur souffrant de la maladie d'Alzheimer, **Marius Gagnaire** (cl. 15), agriculteur-serrurier à Merle, péniblement interviewé à la maison de retraite d'Usson-en-Forez en février 1988. Ce témoin a été successivement incorporé au 121e R.I. de Montluçon, puis au 36e R. d'Artillerie de Moulins où il aurait été chargeur. Dans sa mémoire ravagée, les seuls souvenirs qui semblaient précis, et qui revenaient plusieurs fois, étaient ceux des bruits des obus. Celui du 75: *"Un coup sec! Ça petait* sec! "Zeg! zeg! zeg! zeg!" Ça faisait pas "Vooo ou ou ou!" "Zeg! zeg!"*. Ce 75, il lui voue une admiration sans borne: *"Le 75, c'était le 75! C'est que ça y mettait un coup, hein! Je suis été chargeur, moi! … Quand il* (le chef de pièce) criait: *"Au poste!" Allez, vrooouou! Ça y allait comme des alouettes! On était vite au cul de la pièce: la pièce était prête. Le sous-officier était pas arrivé que la pièce était prête à tirer! Oh! C'était un bon canon, le 75! C'était un bon canon! Ça petait* sec!"*

Quant au canon lourd de 220, le bruit que produit son obus au départ et en vol est nettement différent: *"Le 220, rappelez-vous qu'il est…C'est pas qu'il est long, mais comme ça… Quand ça pète, ça fait: "Vvvvvvvvroooooom!" et "Rao rao rao rao rao rao grao grao! " Quand il commence à plonger, on entend "Sizzzzzzzzzzz!" "Bèu!"*. Il reviendra deux fois encore sur l'imitation du bruit du 220… La surdité partielle dont souffrait aussi Marius pourrait avoir été provoquée par cette exposition continue au bruit des canons.

Un des risques, relativement rare cependant, que peut affronter un artilleur est l'explosion de sa propre pièce. Cet accident est décrit, pour l'année 1918, par un autre artilleur, **Etienne Carton** (cl. 18), né à Poncins, agriculteur avant guerre et jusqu'en 1936, puis cantonnier après à Feurs, engagé volontaire en décembre 1916 au 113e R.A. Lourde d'Issoire: *"On a défendu Epernay qui allait être pris. Nous nous sommes mis au ravin de la Vallée, un ravin qu'il y a de l'autre côté d'Epernay. Les pièces françaises se touchaient toutes! Toutes! Et nous aussi on y était! On était derrière un petit talus. Les 75 étaient à vue, à vue des ennemis, ils tiraient devant nous. Là une pièce de 120 long se coupe en deux! Elle était toute rouge: on a tiré pendant 48 heures! C'est qu'ils étaient fortifiés là derrière, ces oiseaux! C'est un nommé Lahaye qui a été tué, il était tireur. Lui et Botton: il a été blessé deux fois et il est revenu deux fois au milieu de nous. Et la culasse est rentrée dans la terre: on l'a pas trouvée! Le fût est parti je sais pas où!"*

Ces explosions de pièces se seraient surtout produites au cours de l'année 1915 avec l'augmentation considérable de la production d'obus (pour le 75, passage d'une production journalière de 11 000 obus en septembre 1914, tous issus des arsenaux publics, à une production journalière de 75 000 en juin 1915) ayant nécessité la conversion, fort lucrative, d'usines privées en usines d'armement, d'où une baisse de qualité qui a alarmé l'Etat-Major, et poussé le colonel Sainte-Claire-Deville à multiplier les contrôles pour restaurer la qualité initiale. Quant à l'explication par sabotage délibéré de la production, en 1917, elle sera avancée plus loin par l'un des témoins.

Une fonction qui n'a pas été décrite jusque là est celle d'artificier consistant à adapter la charge de poudre à la distance de tir souhaitée, en fonction des indications du pointeur. Il indique par ailleurs la variété des types de fusées d'obus que le déboucheur visse au dernier moment à l'extrémité de l'obus.

Antoine Colombier (cl. 18) de Montbrison, valet de ferme avant et après guerre et accessoirement, ramasseur de plantes médicinales, a été artificier dans l'artillerie lourde (11e R.A.L, puis 304e R.A.L., puis enfin 104e R.A.L.). auprès du 155 long. Il décrit, malheureusement par bribes, sa fonction, mais avec des précisions techniques encore bien vivaces dans sa mémoire: *"J'étais artificier: je m'occupais des poudres et des obus. Ça dépend comme on tire: plus on tire loin, plus la charge est forte, parce que c'est pas des cartouches, c'est des sacs: des gargousses [7]. Alors si on tirait plus loin, il fallait mettre une charge de plus, ou deux, ça dépend. Si on tirait à 18 km…On tirait à 18 km, des moments, hein! Alors la charge était plus forte, pour pousser l'obus de 43 kg, hein!*

E- *L'obus de 155?*

T- *155 oui: 43 kg! Maintenant la fusée[8], ça dépend: on mettait la fusée IA: instantanée, ou la fusée AR: avec retard, ou S.R.: sans retard, ça dépend où on tirait. La fusée IA, instantanée, une fois que l'obus touchait par terre, hop! ça rasait!* (geste de la main)

E- *Ça s'écartait tout de suite?*

T- *Les éclats, oui. Et la fusée AR, avec retard, ça va profond, pour démolir, supposons; ça fait tout sauter! La fusée fait pas éclater l'obus tout de suite. Tandis que la fusée IA, instantanée, elle éclate tout de suite!*

E- *Et S.R., sans retard?*

T- *Sans retard: elle éclate, mais pas si profond!*

E- *Vous étiez chargé de mettre les doses de poudre?*

---

[7] Le terme "gargousse" est défini ainsi par le Grand Larousse de la Langue Française*: "enveloppe contenant la charge de poudre destinée à la propulsion du projectile d'une bouche à feu"*

[8] La fusée est l'accessoire en ogive vissé à la pointe de l'obus pour provoquer sa détonation

T- *Ah oui! Le pointeur, il me disait: "Charge tant!"*[9]*. Alors s'il y avait pas assez, il fallait mettre un paquet. Les charges étaient double zéro bis, les gargousses: c'était dans des sacs, c'était pas des douilles! Alors je déchirais le sac, et puis je mettais un paquet de poudre dedans en plus, quoi, un ou deux!*
E- *Donc c'était le pointeur qui vous disait le nombre de paquets qu'il fallait mettre?*
T- *Eh oui! Le pointeur annonçait au tireur: "Angle tant!"*

On comprend que ce mode de charge de poudre variable en fonction de la distance de tir a un côté plus artisanal que la charge fixe de poudre contenue dans la douille en cuivre de l'obus, comme dans le cas du canon de 75, et se relie à l'antique façon de charger canons et fusils. L'entretien ayant été interrompu par des gens entrant dans la chambre du témoin, à la maison de retraite de Montbrison, il reprend un peu après, avec de nouvelles précisions, parfois contradictoires:
T- *"Charge double zéro bis! Triple zéro bis! Il disait aussi: "Obus D ou obus allongé"; ça dépend, y a deux sortes d'obus. Et puis l'obus à mitraille! Et l'obus à gaz!*
E- *Attendez, expliquez-moi! L'obus normal, que vous tiriez habituellement, c'était lequel?*
T- *C'était l'obus D. Maintenant, l'obus allongé, c'était pour tirer plus profond. Et puis il* (l'obus D) *éclatait tout de suite, avec la fusée. Ça dépend la fusée qu'on mettait. L'obus allongé, on mettait la fusée IA, les éclats rasaient la terre: couché par terre, vous auriez reçu des éclats. Il rentrait pas, il rasait tout de suite. Ou alors on tirait un fusant en l'air. Supposons: y aurait un régiment d'Allemands qui passe, l'avion* (de repérage) *il le signale. Alors on tire en l'air* (l'obus fusant), *l'obus éclate en l'air sur le convoi qui passe* (rire).
E- *Mais il éclate à combien en l'air?*
T- *Je sais pas, moi…Pas très haut…à dix mètres de hauteur…*
E- *Il s'éparpillait, et il tuait tout le monde en bas?*
T- *Eh oui: c'est l'obus à mitraille..*
E- *Il avait quoi, à l'intérieur?*
T- *Des morceaux de fer, de ferraille.*
E- *L'obus à mitraille et le fusant, c'était à peu près la même chose?*
T- *A peu près. Mais l'obus à mitraille, c'était rare, rare!… L'obus à gaz, on en a tiré! Quand les Boches nous envoyaient des obus à gaz, on leur répondait avec des obus à gaz!*
E- *Qu'est-ce que c'était le gaz dedans, vous savez?*
T- *L'ypérite! C'est l'ypérite qu'il y avait dedans. Ils sont mauvais! Moi, j'ai été pris deux fois par les gaz, mais par les gaz allemands…"*

Il décrit l'effet des gaz, ce sur quoi nous reviendrons dans un chapitre ultérieur sur les blessures et atteintes corporelles. Je souhaite ensuite le faire revenir sur l'emploi, décrit comme purement défensif, des gaz par l'armée française:
E- "*Attendez: on revient sur les obus à gaz. Vous dites que vous en envoyiez quand les Allemands – normalement on disait les Boches à l'époque- …vous répondiez toujours avec les obus à gaz? Vous attaquiez pas?*
T- *Ah non! S'ils nous envoyaient des gaz, alors on leur en envoyait aussi, nous!*
E- *C'était jamais vous les premiers?*
T- *Ah oui! Il fallait qu'ils envoient les premiers! C'est eusses qui tiraient les obus à gaz les premiers, tout le temps!"*

On voit qu'Antoine tient à exclure l'usage offensif, spontané, par son armée de cette arme toujours perçue comme déloyale.

Sa fonction d'artificier le place dans une situation périlleuse, qu'il a eu la modestie de ne pas décrire, sauf quand, à la fin de l'entretien, je reviens sur le sujet:
E- "*Et vous auriez bien pu y passer, vous!*
T- *J'ai passé à travers, moi!* (rire). *Moi, j'étais dans un trou avec les caisses de poudre. Seulement s'il y avait tombé un obus, un éclat dans les poudres, moi j'étais cuit! C'était le plus mauvais! S'il tombe un obus, c'est tout rouge quand il éclate! Les poudres pouvaient s'enflammer d'un coup! Et moi, j'aurais pas pu en sortir, j'étais grillé!"*

Bien que relativement protégés par rapport aux fantassins, les artilleurs n'en sont pas moins exposés au danger, comme le montrent les pertes sur l'effectif de sa batterie: deux morts et un blessé très grave dont il ne connaît pas le sort ultérieur sur huit servants.
T- "*Y en a eu un, un éclat d'obus lui a coupé la corgniole*[10]*, là, lui a coupé le cou, quoi. Alors ils l'ont pansé, ils lui ont mis des choses, parce qu'il pouvait plus respirer, après, puis ils l'ont évacué: on l'a plus revu. Et puis deux autres qui ont été tués: y en a eu trois à la batterie.*
E- *Trois sur combien?*
T- *Sur huit!"*

---

[9] "Tant" s'emploie, en français local, pour désigner un nombre qu'on ne précise pas
[10] "Corgniole" est un terme patois passé en français local forézien, chez les personnes âgées, désignant la trachée artère

Concernant les pertes occasionnées par l'explosion d'un obus ennemi à proximité d'un canon français, rappelons le témoignage déjà donné (au chapitre traitant de la bataille de la Marne) à propos de la grave blessure au bras droit du président **Antoine Pinay** (cl. 11) alors maréchal des logis, chef de pièce commandant la 4e batterie au 5e R.A. de Campagne de Besançon : *"Le 9 septembre, j'ai été blessé entre Meaux et Nanteuil-le-Haudouin. Nous tirions et nous avons reçu des obus; plusieurs obus devant, derrière, très près. Puis il y en a un qui est tombé sur le caisson de ma pièce, a tué des hommes, et blessé. Nous sommes restés deux, deux vivants: le pointeur et moi-même."*

Un autre artificier est un "classard" d'Antoine Colombier: **Pierre Dubanchet** (cl. 18) passementier à Saint-Genest-Lerpt incorporé au 113e R.A. Lourde d'Issoire, qui sera fait prisonnier avec tous les membres de sa batterie fin mai 1918. Il décrit, malheureusement par bribes, son emploi: *"J'étais artificier: je m'occupais des gargousses et des obus…La gargousse c'est la charge de poudre. Ça arrivait: il fallait les classer. Et quand on tirait la nuit, fallait mettre de l'anti-lueur! Fallait défaire les gargousses et on y mettait des plaques d'anti-lueur* ". Invité à définir ce que c'est, il finit par indiquer que c'était une substance chimique qu'on ajoutait à la poudre pour atténuer la lueur des tirs nocturnes. Dans son abri à poudres, il a vécu un épisode qui lui a fait frôler la mort de très près: *"Je réceptionnais tout, quoi! Artificier!* (silence) *Et vous savez, quand ça a commencé, les Allemands nous ont envoyé des obus à gaz. A ce moment, j'étais dans une soute à munitions. Dès que j'ai entendu siffler (parce que ça fait "ssssssssss": ça sifflait!) j'ai bondi chercher mon masque. Et quand je suis revenu, y avait une fusée d'obus qui était sur une caisse de gargousses!*
E- *Oh la la! Et qui n'avait pas explosé?*
T- *Si! C'était la fusée d'un obus à gaz qui avait traversé le toit de l'abri, quoi! Ben si ça avait été un obus explosif, et moi que j'étais dans ce cagibi, là, j'aurais été réduit en bouillie, avec toutes les caisses de poudre!"*

Jusqu'à maintenant les témoignages concernaient soit l'artillerie légère soit l'artillerie lourde. Mais **Claude Richard** (cl. 11) agriculteur à Cuzieu (dont il a été maire pendant trois mandats), a effectué toute la guerre dans un type d'artillerie particulier: l'artillerie de montagne, au 1er R.A. de Montagne de Grenoble. D'emblée, il a tenu à démentir la réputation d'arme plus protégée qu'a l'artillerie: *"J'ai fait toute la guerre en première ligne, avec un canon de 65. J'étais maître pointeur, vous comprenez. J'étais pas embusqué! Nous étions les plus…les plus…*
E- *Exposés?*
T- *Les plus exposés, oui, certainement…"*

Son canon de 65, bien plus léger que le 75, était conçu pour être transporté à dos de mulet: *"Sur le dos d'un mulet! Ça se démontait en quatre pièces: le tube, le frein, la flèche et les roues."*. Pour les profanes, il faut comprendre: le fût du canon, le système anti-recul, l'attelage et les roues. Il évalue le poids du tube à 105 kg, celui du frein à 100 kg, celui de la flèche à 80 kg, tout comme chacun des roues, ce qui donne la mesure à la fois de l'effort des hommes et de celui des montures! Fier d'être *"maître pointeur"* d'après des aptitudes au calcul mental repérées dès son incorporation (*"Quand nous étions bleus, ils avaient choisi ceux qui comptaient le plus vite, vous comprenez: j'en faisais partie."*), poste où il s'estimait *"mieux considéré"* du chef de pièce, qui lui indiquait quel angle de tir il fallait reporter sur le cadran de réglage, il en vient à préciser le nom et la fonction de chacun des servants du canon, à propos de la stabilité du groupe:
E- *"Et vous restiez toujours la même équipe?*
T- *Toujours! Y a que quand il y avait des morts, des blessés…Autrement, on avait jamais changé. Le chargeur et le tireur, y en avait un qui avait été tué, l'autre qui avait été blessé. Puis le niveleur, il avait aussi eu une bagatelle, mais ça avait pas été trop méchant. Et moi, j'ai jamais rien eu! Et pourquoi?*
E- *Le niveleur, c'est la première fois qu'on m'en parle! Qu'est-ce qu'il faisait?*
T- *Pointeur en hauteur! Moi, j'étais à gauche de la pièce, j'étais maître pointeur! Lui, il tenait le niveau pour que les obus tombent où on voulait les envoyer, vous comprenez. C'était pas grand chose ce qu'il faisait, juste tenir le niveau, tandis que moi, je pointais, vous comprenez, c'était pas pareil!*
E- *Vous étiez une équipe de combien?*
T- *Nous étions six: quatre à la pièce, puis deux pourvoyeurs…*
E- *Qui prenaient les obus dans les caisses* (caissons) *et qui vous les donnaient?*
T- *Qui nous les donnaient.."*

Selon lui, l'obus de 65 (65 mm de diamètre, 40 à 50 cm de long) pouvait être expédié jusqu'à 6 km. Le canon de 65 possédait un avantage, celui du tir courbe:
E- "*En montagne, évidemment, le terrain aidait un peu à se protéger?*
T- *Ah ben, bien sûr! On pouvait se camoufler derrière… Parce que notre 65 avait pas une trajectoire tendue, mais une trajectoire courbe. Alors on pouvait se camoufler derrière un mamelon quelconque. Et que les Allemands nous voyaient pas!"*

Il est évident que les artilleurs sont fiers d'appartenir à une arme technique qui exigence des compétences particulières et qui leur apprend peu à peu des notions qui les distinguent des simples fantassins. Ces derniers les envient car ils vivent dans des conditions moins pénibles (sauf les artilleurs de tranchée ou "crapouilloteurs"), ne sont pas assujettis aux attaques meurtrières, au point qu'ils les considèrent comme des "embusqués" par rapport à eux, ce dont s'est défendu d'être Claude Richard.

Les observateurs d'artillerie

On a vu, dans le témoignage d'Etienne Poyet, qu'un officier, ayant rang de capitaine, prêtre dans le civil, était qualifié de "régleur de position". Plus souvent, il semble que ce soit de simples soldats, appelés "observateurs" ou "observateurs aux lueurs" qui, d'un point d'observation élevé, servent à la fois à repérer l'endroit d'où viennent les tirs des batteries allemandes et le point d'impact des tirs français, en étant reliés aux batteries par une ligne téléphonique.

Charles Suard (cl. 18) né à Torcy (Seine-et-Marne), serrurier à Lagny, puis à Paris, puis ajusteur dans diverses entreprises de la région parisienne, puis concierge pendant 18 ans à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon jusqu'en 1963, retiré à Marcilly-le-Châtel, incorporé au 130e R.A. Lourde de Dôle, a été à la fois successivement artificier, déboucheur chargé de visser les fusées des obus de 155, et observateur. Il ne décrit pas son travail, mais donne une précision intéressante: *"On observait! Mais on était vraiment dans les lignes, avec l'infanterie!"*. Ce qui fait partager à l'observateur les risques infiniment plus grands des fantassins…

Sur cette fonction d'observateur, **Armand Molière** (cl. 15) est plus disert. Né fils de façonniers en soie à Bussières, il a, par suite de la faillite de l'entreprise familiale, fait une carrière de chef-comptable à l'entreprise Poizat de Cours-la-Ville (Rhône), fabriquant des couvertures. Incorporé au 62e R.A. Lourde de Modane (devenu le 112 e R.A.L.), il a été, en 1915, successivement observateur en bordure nord de la Montagne de Reims, au fort de Verzy, puis dans l'Artois, puis à Aix-Noulette, vers Lens.

E- *"Votre mission d'observateur consistait à repérer tous ces mouvements de troupe?*

T- *Repérer, oui, tout! Repérer par exemple la nuit le départ des obus par la lueur. On procédait par recoupement. A Reims, nous étions reliés.. Y avait notre observatoire à Verzenay, et puis l'autre, je me souviens pas. Enfin, y avait trois observatoires* (avec le sien, à Verzy). *Lorsqu'on entendait un départ* (d'obus), *on le marquait tout de suite sur la carte, nous avions une carte spéciale. Les deux autres observatoires faisaient la même chose. On faisait des recoupements par des lignes que l'on traçait. Alors au point de convergence de ces lignes, on supposait qu'il y avait la batterie. Alors, un avion partait par exemple tout de suite après, ou peu après, prendre des photos. On arrivait comme ça à repérer des batteries."*

Passé en Artois, c'est en pleine ville d'Arras qu'il devient observateur, avant de l'être en rase campagne: *"J'ai repris mon poste d'observateur dans un grenier en avant de la cathédrale d'Arras. Dans la ville, oui, parce qu'on dominait les tranchées là-bas, du côté de Neuville-Saint-Vaast*[11]*. C'était rue Sainte-Croix. Et puis après, à Neuville-Saint-Vaast, en tranchée, alors là. En tranchée de deuxième ligne. Là, peut-être par la faute d'un officier d'infanterie qui était là, qui a fait effectuer des terrassements en plein jour, à côté de l'observatoire, du poste d'observation, si bien qu'il y a eu un marmitage épouvantable! L'observatoire, tous les appareils, ça a été tout fiché en l'air. Et j'étais avec un camarade, moi: nous n'avons pas eu de mal, ni lui, ni moi. Mais nous nous sommes réfugiés dans une espèce de grotte, dans un boyau; nous avions les deux jambes qui sortaient. Nous avons dit: "Ma foi, les deux jambes, tant pis, on va sauver le reste!". Et au bout d'un moment, un obus est tombé tout près, on a vu la petite grotte qui s'effondrait. Nous avons dit: "Partons! Tués ou pas, nous n'allons pas mourir étouffés dans la…*(grotte). *Et nous avons échappé au bombardement, j'ai joint la batterie à Arras, et puis je ne suis pas retourné à cet observatoire qui n'existait plus, du reste."*

Après avoir été un temps agent de liaison, en Artois, Armand redevient observateur en janvier 1916, dans la Somme, en avant de Rosières-en-Santerre, à une douzaine de kilomètres au nord de Roye, fonction qu'il cumule avec celle de téléphoniste, qui est loin d'être la fonction de tout repos que le terme évoque actuellement: *"Alors, là, y a eu plusieurs offensives, dans la Somme, des offensives françaises. Là, je redeviens observateur, d'abord dans un arbre, je suis peut-être à dix mètres de hauteur, là-haut, en avant des batteries. Et puis téléphoniste en même temps. On avait une ligne téléphonique qui était coupée: alors j'étais chargé de la réparer. On partait avec une caisse comme ça* (geste), *une magnéto qu'on tournait. On branchait sur les fils qu'on trouvait, d'un côté ou de l'autre. C'était des fois une batterie allemande qui vous répondait! Des fils, y en avait dans tous les sens!*

E- *Vous cherchiez l'endroit où…*

T- *La coupure! Nous étions deux observateurs, et à ce moment-là, les Allemands ont tiré sur la batterie de 75 devant laquelle je passais pour chercher la coupure. Le camarade qui était dans l'arbre m'a dit après: "Oh ben, mon vieux, j'étais bien amusé quand je te voyais là-bas!". Quand je voyais un obus, je sautais dans le trou parce qu'on savait que rarement un obus…*

E- *Tombe au même endroit!*

T- *Tombe au même endroit. Alors il me dit: "Je te voyais, de la cime de l'arbre, faire des sauts de grenouille, là-bas!" Je lui ai dit: "Tu riais, toi, moi pas, je t'assure!"*

E- *C'est curieux, ça! C'était une tactique qui était employée souvent, de se mettre juste où l'obus était tombé?*

T- *Oh oui!*

---

[11] Neuville-Saint-Vaast se situe à 5-6 km au nord d'Arras

E- *On vous l'avait enseigné, ou est-ce que c'était l'expérience qui le disait?*
T- *De bouche à oreille, je pense qu'on l'avait entendu dire, comme ça… Mais moi, je l'avais constaté, en ce qui me concernait, que rarement deux obus tombaient au même endroit! Des obus tirés par la même pièce, hein! Des obus tirés par d'autres… S'il y avait huit pièces qui tiraient à ce moment-là…*
E- *C'est quand même surprenant de se mettre dans le trou de l'obus qui vient de tomber!*
T- *Et dans le trou, des fois on se brûlait les mains! Les éclats étaient brûlants! Chauds!*
E- *Est-ce qu'il arrivait que certains obus n'explosent pas?*
T- *Si! Oh! c'était fréquent! C'était fréquent!"*

Nous suspendrons un instant le déroulement du témoignage d'Armand Molière, pour donner une autre attestation de cette croyance devenue une pratique fréquente: Le fantassin de l'Ain **Antoine Gayet** (cl. 16) valet de ferme avant guerre devenu métallurgiste après, relate l'enseignement des plus anciens que lui: *"D'après eux – c'est eux qui nous avaient enseigné pour commencer- quand un obus a tombé là, vous restez une heure sans qu'il en retombe; vous pouvez aller dans le trou, il retombera pas. Parce que s'ils tirent toujours avec la même pièce, et ben ils* (les obus) *vont pas à la même place: ou plus court, ou plus long. Mais surtout plus court, parce qu'une fois que la pièce est chaude, eh ben ils partent moins loin. Vous comprenez, les canons, ça tourne dedans, y a une bague après: c'est ce qui fait tourner l'obus; s'il tourne pas, il pourrait pas partir: le poids le gagnerait."*

Revenons à **Armand Molière** et anticipons d'une année, dans le courant de l'année 1917, en été, pour percevoir l'évolution technique de cette fonction d'observateur, même dans un cas où c'est encore un arbre qui fournit le point élevé de l'observatoire; Armand se trouve à la cote 304, non loin de Verdun: *"Le cote 304…Alors là, je redeviens cycliste d'abord, puis de nouveau observateur, à la cime d'un hêtre d'une dizaine de mètres de hauteur, dans un endroit qui était non pas exposé au bombardement par avions, ni par canons, mais par mitrailleuses. C'était près d'un endroit qu'on appelait "Le Carrefour de Santé", je sais pas pourquoi! "Le Carrefour de Santé", c'était pas bien…*(rire)
E- *J'imagine! Vous étiez une cible, sur votre arbre!*
T- *Ah ben! On nous voyait pas! Nous avions des camouflages! On nous donnait une espèce de… Comment on appelle ça, maintenant?*
E- *Un treillis?*
T- *Oui! Couleur de feuillage! Caméléon, quoi! Nous étions en caméléon. Et alors, comme là-haut, à la cime de l'arbre, il y avait des tirs de mitrailleuses sur nous, la nuit, parce qu'il y avait le ravitaillement qui passait au pied* (de l'arbre) *dans le chemin, là…on nous donnait des plaques de tôle comme ça. Lorsque ça sifflait un peu trop, il fallait se mettre à plat ventre, sur la plate-forme là-haut, de l'arbre! On risquait rien parce que les balles arrivaient sur les tôles, quoi!"*

Pour éviter de laisser à l'armée adverse des points élevés pouvant servir d'observatoire, les arbres, mais bien plus les clochers des églises, dans les espaces nouvellement investis, sont systématiquement pris pour cible par l'artillerie et abattus ou démolis…

Les conducteurs d'artillerie

Parmi les conducteurs d'artillerie à avoir témoigné, un seul décrit un peu le quotidien de cette activité, avec l'entretien et le pansage des chevaux. Il s'agit de **Louis Deloire** (cl. 14) de Cordelle, cultivateur (métier prédominant chez les conducteurs, qui implique une familiarité avec les chevaux) qui a passé toute la guerre au 4e R.A. de Campagne de Besançon:
T- "*Dans la même batterie, on se chamaillait des fois…pour une ration d'avoine pour les chevaux. Ou bien: "La botte de foin, t'en a trop pris! Moi, j'ai pas mon compte! Moi j'ai trois chevaux, toi t'en as que deux! " Et il en prenait aussi gros! Alors, si on soignait pas nos chevaux, c'était nous autres, les dindons! Parce que les chevaux se portaient moins bien! Chacun soignait ses chevaux à sa manière.*
E – *Votre travail consistait à faire quoi?*
T- *Eh ben à brosser le cheval, à passer l'étrille, tenir les chevaux propres! Et les harnais aussi: à les laver, les graisser…*
E- *Vous aviez deux chevaux, vous?*
T- *Ah! moi, j'en avais trois: deux chevaux à moi, et puis j'avais çui-là du brigadier ou du sous-off…C'était pas le brigadier ou le sous-off qui le sellait, qui mettait la selle sur le cheval, c'était le conducteur. Alors fallait préparer son cheval quand fallait partir; et lui donner à manger, et le mener boire avec les nôtres.*
E- *Votre occupation, vous, c'était conducteur: vous alliez chercher des choses à l'échelon*[12]*, je suppose? Vous alliez ravitailler tous les combien?*

[12] L'échelon d'artillerie désigne à la fois le lieu, le personnel et les activités (stockage des obus apportés par train, administration du régiment) qui sert de base logistique aux batteries avancées sur le front. L'échelon et les batteries peuvent être séparés d'une dizaine de kilomètres.

T- *Oh! y a des jours qu'on allait deux trois jours de suite, puis des fois quinze jours qu'on ravitaillait pas. Des fois qu'on montait des munitions aujourd'hui aux batteries, trois-quatre jours après fallait retourner les chercher, les remener au dépôt: les obus allaient pas, étaient pas du…*
E- *Pas du calibre?*
T- *Pas du calibre! Alors, quand on les mettaient dans le canon, y en a qui explosaient! C'était le canon qui explosait! Ils partaient pas!*
E- *Est-ce que vous avez vu (certains m'ont raconté ça) des moments où on manquait de munitions?*
T- *Ah oui! oui, oui! Ah ben les munitions arrivaient pas* (au dépôt de l'échelon) *ou par un tir de barrage: y avait un tir de barrage qui vous coupait la route! Vous pouviez pas passer! Alors on attendait que la chaleur soit passée. Des fois qu'on a eu resté deux heures piqué à côté de son cheval, la! Alors on piétinait sur place, et on attendait que la chaleur soit passée!"*

On ne sait s'il faut attribuer l'euphémisme de "chaleur" pour tir de barrage, bombardement intense, à Louis Deloire ou à l'usage du temps. Quant à l'explosion d'obus mal calibrés dans le canon, Louis n'a pas fait référence à un éventuel sabotage, et je n'ai pas songé à lui poser la question, de sorte que l'on pense à une malfaçon involontaire. Un seul parmi mes témoins y a fait allusion **Jean-Baptiste Biosset** (cl. 18) successivement chauffeur de maître et d'autocar, cafetier à Roanne, puis vigneron et éleveur d'ovins à Renaison, engagé volontaire à la fin de 1916 dans l'artillerie motorisée: *"La guerre de 14, c'était tout un entrain! Il fallait voir cette artillerie, il fallait voir ces munitions! A la guerre de tranchées, à l'arrière du front, nous avions des montagnes d'obus en réserve dans les bois! Un jour de 1918, il s'est tiré plus de 700 000 obus de la mer du Nord à la Suisse! Alors il fallait pas que les obus soient* (incompréhensible) *de la sale guerre! Comme il s'en fabriquait 3 ou 400 par jour à l'arsenal de Roanne, qui ne pouvaient pas être utilisés! Ça travaillait à l'arrière!*
E- *Qui ne pouvaient pas être utilisés pourquoi? Il y avait eu des sabotages?*
T- *Voilà, monsieur, et ça continue!"*

Il est vraisemblable que Jean-Baptiste, incorporé fin 1916, fait référence à la période troublée de 1917, notamment après le Chemin des Dames à partir du 16 avril et la révolution bolchevique de février, où des sabotages d'obus, par esprit pacifique mal intentionné, se seraient effectivement produits dans les arsenaux… Par réaction patriotique, lors de la seconde guerre mondiale, Jean-Baptiste a posé sa candidature à l'arsenal de Roanne, répondant à l'appel lancé dans la presse locale par l'ingénieur général directeur de cet arsenal.

Mais revenons à la Grande Guerre., et aux témoignages d'autres conducteurs d'artillerie.

Jean-Claude Lafay (cl. 08) de La Tuilière, menuisier-charpentier que la mort à la guerre de son frère aîné a poussé à reprendre la ferme familiale a passé toute la guerre comme conducteur d'artillerie au 36e R.A. de Campagne (de Clermont-Ferrand, ayant transféré son dépôt à Moulins)

Il évoque brièvement deux des chevaux qu'il a eus: *"Ils étaient matriculés, ces chevaux. Y avait la Poupée et la Blanchette, et les noires, je m'en souviens pas. Des juments, des paysannes! C'est pas des chevaux du front, ça, c'est des récupérés, qu'ils ont pris dans la campagne. Des petits chevaux, pas bien gros.*
E- *Vous les aimiez bien, vos chevaux?*
T- *Eh ben, on les aimait ben, parce que, si on les perdait, ils nous faisaient faute* (manquaient). *On les soignait ce qu'on pouvait.*
E- *Vous aviez suffisamment d'avoine?*
T- *D'avoine…du foin…surtout d'avoine: le fourrage, on en avait pas bien. On en recevait ben quand on était au repos, mais dans les lignes, c'était trop près, ça n'arrivait pas.[…] Y avait un endroit pour prendre la nourriture… Et en arrière, y avait un maréchal pour ferrer les chevaux… C'était organisé, à la fin…"*

En 1915, il a effectué avec ses chevaux du convoyage pour l'infanterie: *"On montait les rondins, on approchait les rondins au bord des fantassins…. Y avait un dépôt du Génie sur le bord du chemin, des rondins qui étaient là, à proximité (5-6 km des lignes). Alors on prenait les rondins et la nuit on les montait tout près…bien près qu'on pouvait, bien près de l'infanterie*
E- *Et eux, ils finissaient de les tirer comment? A la main?*
T- *Je sais pas bien…Ils creusaient ti à la main ou les poussaient ti un peu plus loin, je peux pas bien le dire. C'était des petits arbres, pas bien gros."*

Il paraît évident que ces rondins servaient à construire ou à étayer des abris souterrains.

Dans la Somme encore, en 1915, il a eu un de ses chevaux blessés sous lui et s'étonne encore, plus de 70 ans après les faits, que la mort l'ait épargné: *"J'ai passé bien près. J'ai vu la mort à côté de moi. Les éclats m'ont tombé sur la tête. Mon cheval a été coupé, les reins, et j'étais assis sur lui, et il m'a pas touché! Pourquoi?"*

Plus loin dans l'entretien, il précise un peu les circonstances, alors que quatorze conducteurs avec leurs caissons d'obus tractés par les chevaux se suivent sur le trajet reliant le dépôt d'obus à l'emplacement de la batterie distants d'une dizaine de kilomètres, et qu'un adjudant vient de leur intimer l'ordre dangereux de resserrer les voitures à proximité d'un pont: *"Il a dit:" Vous avez peur? Touchez-vous! Touchez- vous!" . On lui a dit: "On n'a pas peur! Mais on sait bien ce qui va arriver!" –"Touchez –vous! Touchez-vous!". On a obéi, on s'est touché. Et, pauvre ami, on*

arrive là derrière. La première voiture quitte le mauvais chemin – y avait un talus - monte sur la grande route. La deuxième était devant moi, monte sur la route: poouf! Elle fut pas sur la route qu'elle a été versée: c'est ti un écart qui l'a versée, c'est ti le vent de l'obus qui l'a versée, j'en sais rien. Elle a versé, y a un servant qui a été blessé. Moi j'étais prêt à monter: je vois mon cheval qui tombe sous moi: il a été coupé les (aux) *reins, là; j'étais dessus. Les obus tonnaient, des petits obus qui avaient plus de force…Il a tombé franc*[13] *à côté. Pour moi* (selon moi), *c'était mouillé, il a tombé dans le mouillé, il a dû rentrer profond avant d'éclater. Et c'est les petits éclats qui tombaient sur la tête qui m'ont pas blessé, sur le casque…*

E- *Qui montaient en l'air et qui retombaient?*

T- *Qui retombaient! Et il y en a un qui a coupé les reins au cheval. Et j'étais dessus! Alors j'ai dépêtré* (désharnaché) *le cheval comme j'ai pu, mais tout a été arrêté. Il a fallu dépêtrer le cheval, dételer, on pouvait pas aller plus loin. Alors le brigadier a fait le nécessaire, j'ai sorti le mien de la ligne, puisque je pouvais pas aller plus loin, pour que le reste monte, livre leurs pièces. Les obus faisaient faute*[14] *là-haut!"*

Les conducteurs d'artillerie sont surtout vulnérables dans des lieux soigneusement repérés où ils doivent forcément passer: ponts, carrefours. C'est ce qu'explique un autre conducteur, au 36e R.A. de Moulins, lui aussi d'origine rurale, **Etienne Poyet** cité ci-dessus: *"En cours de ravitaillement, la nuit, quand on passait dans des carrefours, les Allemands bombardaient… Eh bien, j'ai eu un collègue, moi, que l'obus a éclaté à proximité: ça lui a enlevé la tête de son cheval! Ça lui a coupé la tête du cheval! En rentrant la nuit, de ravitailler nos pièces, à l'échelon.*

E- *Et lui n'a rien eu?*

T- *Il n'a rien eu! Le reste du corps du cheval est parti, et la voiture s'est arrêtée. Ah! C'était quelque chose! Alors y avait des carrefours tous les quarts d'heure, toutes les dix minutes, ils envoyaient une rafale d'obus. Alors nous autres, après la rafale… On se plaçait à une certaine distance, pour passer avec notre ravitaillement. Et puis dès que la rafale était passée, au galop on passait, parce qu'on savait que dix minutes après, ou huit minutes, ou cinq minutes, y avait une autre rafale! Ils avaient repéré par leur aviation tous les carrefours de ravitaillement. Alors pour ravitailler nos pièces qui étaient souvent à 4-5 km, il fallait jouer toute la nuit!"*

Un autre conducteur, aussi cité dans ce chapitre, **Joseph Virieux,** n'hésite pas à confier une peur d'une autre nature, qui ne fait pas intervenir l'instinct de conservation, peur qui peut paraître irrationnelle pour des hommes familiers avec la mort: *"J'allais ravitailler en vivres, de l'échelon à la batterie. Je partais le soir, à dix heures du soir, avec mes deux chevaux et mon fourgon, et puis j'arrivais à la batterie. Et c'est que ça bardait en route, oh la la! J'y ai été trois fois, je crois, j'y ai plus voulu y aller! J'ai dit: "Envoyez-en un autre! Pas toujours le même!" Oh! C'était terrible! . Partir tout seul, la nuit, comme ça! Y avait (c'est à Béthincourt*[15]*) y avait… Oh! la route, ça me faisait peur! Ils avaient pendu des Boches après des troncs d'arbre! On voyait pendre ça: je sais pas ce que ça faisait! C'était pas..*

E- "*Ils avaient pendu"; qui avait pendu les Boches?* (silence) *C'étaient des Boches prisonniers, vous croyez?*

T- *Ah! Je sais pas ce que c'était, j'en sais rien… Y en avait trois ou quatre… Ou avaient-ils pendu que des capotes, des squelettes? La nuit, on peut pas voir, vous comprenez!*

E- *Et vous dites que ça vous a fait quelque chose?*

T- *Oh! Ça me faisait peur, moi! Je faisais courir les chevaux au grand galop!*

E- *Ça vous faisait peur? Pourtant, des morts, vous en aviez vu des centaines?*

T- *Eh! oui, mais…*

E- *C'étaient pas les mêmes morts?*

T- *Eh non! De voir quatre ou cinq bonshommes qui pendaient, là! C'était dans un ravin…"*

Les pendus renvoient à une sinistre vision, totalement inhabituelle, et à la responsabilité de soldats français dans le crime de guerre, ce que Joseph se refuse à dire, sans doute même à envisager, quand il hasarde l'hypothèse de *"squelettes"* pendus, voire de simples capotes, ce qui n'est pas crédible…

Comme Jean-Claude Lafay, il rapporte une histoire de mort évitée de justesse, mais frappant des camarades conducteurs plus âgés et plus expérimentés, ce qui atteste que cette activité de convoyage n'était pas une sinécure. Le lieu est proche du précédent; les Bois Bourrus, entre Verdun et le Mort-Homme, le ravitaillement en obus étant assuré par un train (peut-être une voie étroite Decauville, d'où le nom "tacot") qui devait relier Dombasle-en-Argonne à Chattancourt: *"On monte à ce tacot, là-haut, ravitailler en obus. Les vieux* (conducteurs) *chargeaient en premier, et puis on repartait sur la route, comme d'ici un kilomètre plus loin, tout le long, je sais pas combien de chariots. Alors, ça vient une rafale de je sais pas combien d'obus. Pouf! Tous ceux qui étaient sur la route, ça tout été nettoyé! Tout tué! Tués, chevaux et hommes, tout! Et nous on était deux chariots qu'on avait resté, les jeunes, les bleus, vers la gare: on a point eu de mal! C'est ben de la chance! Oh! Y avait celui que j'ai dit, là, un nommé Boulay, il avait fait sept*

---

[13] En français régional, "franc" s'emploie comme adverbe signifiant "tout à fait" (*"il est franc fou, ce type!"*)

[14] "Faire faute" signifie "manquer" en français forézien

[15] Localité située en bordure nord du petit massif du Mort-Homme, à proximité de Cote 304, à une quinzaine de km au nord-ouest de Verdun

ans[16]*, il a été tué là. Et puis y en avait un de notre âge, Morissot, il était trompette. Il avait déjà eu deux frères de tués et le capitaine voulait pas qu'il monte. Il a voulu monter, il s'est fait tuer là-haut! Et là, on a mis en batterie à la Cote 304… Mais on était bénis! Ça tombait des fusants sans arrêt, et on a point eu de mal! Quelques chevaux!"*

Les deux morts dont le nom est resté dans la mémoire de Joseph apparaissent comme des victimes du destin: l'un tué alors qu'il avait combattu depuis si longtemps, l'autre s'ajoutant comme troisième victime d'une fratrie, alors que son capitaine voulait l'épargner.

Ce sort des artilleurs, et des conducteurs d'artillerie, de plus en plus de soldats l'ont connu au cours de l'évolution de la guerre, puisque l'artillerie a connu un accroissement très important entre le début et la fin du conflit, passant de 430 000 artilleurs en 1914 (environ 16 % des combattants) à 758 000 en 1918 (environ 26%), année pendant laquelle la consommation d'obus de tous calibres dépassera 300 000 obus par jour.

Le calvaire des chevaux

Plusieurs témoignages cités ci-dessus font référence à la mort des chevaux. Faisons une extension, à partir de l'artillerie, à quelques aspects fragmentaires de cette souffrance et souvent de cette hécatombe de chevaux qu'a occasionnée la Grande Guerre, déjà extrêmement mécanisée, donc moderne, mais ayant conservé de la guerre des siècles précédents quelques traits caractéristiques, dont l'usage du cheval, même si les régiments de cavalerie ont assez vite disparu.

On n'imagine pas le nombre de chevaux requis par un régiment en 1914-1918. Je n'en avais aucune idée avant de tomber sur le carnet d'un caporal fourrier, devenu sergent, chargé par sa fonction de tenir les comptes des équipements de son régiment, qui est d'infanterie, et non d'artillerie, où les chevaux, plus nombreux, comme on l'a vu, sont les auxiliaires indispensables pour la traction des canons et le convoyage des obus. Il s'agit du plus âgé de mes témoins, né en 1875, donc ayant 39 ans en 1914, **Jean-Baptiste Grousson** de Saint-Etienne, parti comme territorial au 102e R.T de Saint-Etienne, a été versé le 1er novembre 1914 au 298e R.I. de Roanne, soit un mois avant le drame de Vingré, dont, on a vu, il a laissé une brève mais poignante relation.

Il a rédigé plusieurs tableaux, à des pages différentes, en prenant son carnet à l'envers, de sorte que la datation n'apparaît pas, à la différence du journal extrêmement concis rédigé lui à l'endroit. Un tableau (sans doute du début de 1915) énumère les *"Chevaux réglementaires"* de son régiment, en fonction de leur attribution. Nous le livrons dans l'ordre où il l'a écrit, qui possède sa logique, même si on pourrait en introduire une autre:

Fourgons T.R.[17]*: 18 – Voiture à viande : 4 – Voiture à bagages: 24 – Voiture à munitions: 16 – Caissons de munitions: 12 – Voiture médicale: 2 – Voiture à outils: 4 – Voiture de forge: 2 – Chevaux de bât: 27 – Grande voiture à blessés: 2 – Cuisine roulante: 2 – Voiture compagnie mitrailleuses: 1 – Voiture porte-brancard: 1 – Voiture de la poste: 1 – Chevaux officiers: 22 – Chevaux de selle éclaireurs: 8 – Sous-officiers adjoints: 2 – Sergent major Maingue: 1 – Chevaux haut-le-pied: 4 . =* ***153.***

On demeure stupéfait: 153 chevaux dans un seul régiment d'infanterie, soit, grosso modo, un cheval pour vingt soldats! Les chevaux de trait, tractant des voitures à multiples destinations, l'emportent largement sur les chevaux de selle réservés aux officiers, sous-officiers et éclaireurs: 87 contre 33. Quelle charge portent sur leur dos les 27 chevaux de bât? Et quelle est la fonction des 4 chevaux *"haut-le-pied"?* Je n'ai pu le découvrir. Pour les derniers, on pourrait cependant penser qu'il s'agit de chevaux sans affectation précise en croisant les deux sens de *"haut-le-pied"*, sens signalés comme *"vieux"*, donnés par le Grand Larousse de la Langue Française: *"1- Cheval qui n'était pas attelé"* et *"2- Officier ambulant des vivres et des équipages militaires, qui avait un rôle d'observateur, sans emploi fixe"*

A la date du 27 août 1915, on trouve un très bref récapitulatif concernant les chevaux, avec des chiffres un peu différents: *"Chevaux selle: 36 – Trait: 107 – Bât: 26 =* ***168****"*, l'accroissement provenant surtout des chevaux de trait.

Un troisième tableau à la fin de ce carnet pris à l'envers fait apparaître que pour tracter les *"52 voitures"* du régiment (dont le détail est donné) il y *"105 chevaux"*.

Ces chevaux, qui équipaient l'armée avant la déclaration de guerre, qui ont été réquisitionnés ensuite dans les fermes françaises qui en possédaient, ont dû être assez vite être achetés à l'étranger et surtout en Amérique: Etats-Unis, Canada, Mexique, Argentine. Ces chevaux, amenés par bateaux dans les ports du Havre, de Saint-Nazaire, de Bordeaux, **Antoine Daval** (cl. 16) agriculteur-cafetier à Saint-Jean-la-Vêtre, en a vu le déchargement, car, titulaire du permis de conduire, (il a été chauffeur de maître avant son incorporation), il a fait partie des convoyeurs chargés, sur des camions aussi importés, de les transporter du port de débarquement aux dépôts de régiments : *"C'était des tracteurs à direction motrice, les quatre roues, quoi! Alors y avait des bateaux où y avait beaucoup de chevaux qui venaient d'Amérique et quand ils les sortaient…C'était des sacrés bateaux: ça marchait par étages. Ils commençaient à décharger par la cime, et puis ils enlevaient le plancher du milieu, y avait une grue qui descendait, étage par étage,*

---

[16] Ce *"sept ans"* correspond à un soldat de la classe 11, qui accumule presque trois ans de service militaire et quatre ans de guerre, l'action se situant en 1918

[17] "T.R." est l'abréviation de "Train régimentaire": on peut supposer qu'il s'agit des chevaux affectés au convoyage entre la gare et l'échelon-dépôt du régiment

jusqu'à la cale, jusque franc (tout à fait) *au fond où y avait le ravitaillement. Mais les chevaux! Y en avait qui étaient crevés! Ça sentait mauvais!"*

Le calvaire de ces chevaux, commencé avec la capture, continué avec le transport pendant des semaines à travers l'Atlantique, va se poursuivre et s'achever pour beaucoup sur le front français, où ils ont été de plus en plus nombreux. **Louis Deloire** (cl. 14), conducteur d'artillerie pendant toute la guerre, comme on l'a vu, au 4e R.A. de Besançon, témoigne de cette évolution:

E- "*C'étaient des chevaux français que vous aviez?*

T- *Oh! A la fin, y en avait plus, des français! C'étaient tous des chevaux qui venaient du Canada, de…Toutes les races!*

E- *Et alors, ils étaient dressés?*

T- *Dressés! Oh! On les dressait à notre façon! Y en a qui marchaient plus ou moins bien! Y en a qui voulaient pas tirer! Alors on leur tapait dessus. Moi je m'en suis toujours bien tiré!"*

Ces chevaux étrangers, à la différence des chevaux français (*"Poupée"* et *"Blanchette"* de Jean-Claude Lafay, *"Mimi"* et *"Bistouille"* d'Etienne Carton), n'auraient pas reçu de nom, s'il faut en croire Louis Deloire:

E- "*Vous leur donniez des noms, à ces chevaux?*

T- *Oh non! Pas seulement! ils avaient des numéros, ils avaient des chiffres. Le nom était marqué sur le sabot: c'étaient des chiffres"*

Les pertes surviennent en dehors même des combats: *"Y a des fois, j'ai eu des chevaux qu'il a fallu faire abattre parce qu'ils étaient esquintés: ils tombaient boiteux, fallait les envoyer à la casse."*

A propos de ces chevaux canadiens, dont la difficulté de dressage devait être avérée au point de devenir une sorte de constat général, le linguiste **Albert Dauzat**, dans son étude *"L'Argot de la guerre"* publié en 1918 signale une extension du sens intéressante: *"Au 82e d'artillerie lourde, les anciens ont appelé "canadiens" les jeunes engagés de la classe 1918 difficiles à instruire, parce qu'ils avaient reçu l'année précédente un lot de chevaux canadiens qui s'étaient montrés rebelles au dressage."*,[18] usage retrouvé dans d'autres régiments.

On a vu que le ravitaillement en foin pouvait manquer, et même en avoine. Un bref témoignage sur la faim éprouvée par certains chevaux est donné par **Claudius Mestrallet** (cl. 16) ayant partagé sa vie entre Roche-la-Molière où il est né, a passé sa jeunesse, et a travaillé aux Houillères, a divers postes (dont celui de conducteur de chevaux) et Saint-Genest-Lerpt où il a résidé. Il évoque la Somme à l'automne 1916, alors que le régiment progresse par des marches journalières, ce qui a coupé le lien avec le ravitaillement: *"Alors, au mois d'octobre, on a fait des étapes. Les chevaux, ils étaient comme nous, les chevaux, hein! Ils étaient attachés à une corde, et ben ils se tournaient pour faire leurs besoins, et puis après ils le mangeaient! Ils le mangeaient!*

E- *Ah bon? Ils avaient faim!*

T- *Eh! Ils avaient faim! Quand on est sorti, on a fait des étapes. La première étape qu'on a fait, peut-être une quinzaine ou vingt kilomètres, eh ben j'en ai un qui est tombé en route, moi! C'est moi qui l'ai soigné. Il a mangé un peu d'herbe sur le talus! C'était au mois d'octobre. Et même mon colonel a passé (le lieutenant-colonel), il m'a demandé; j'ai dit: "Qu'est-ce que vous voulez si…"*[19]*. Une fois qu'il a mangé un petit peu, il s'est relevé, et puis on a parti tous les deux…*

E- *Donc il n'y avait pas de ravitaillement pour les chevaux, à ce moment-là?*

T- *Ils tiraient la faim, eux aussi! Ils tiraient! Ils tiraient, les chevaux!. Je vous dis bien: ils se tournaient vers la corde, s'ils pouvaient se poser* (déféquer) *tant qu'ils pouvaient, et après ils le mangeaient!"*

La souffrance des chevaux inspire le plus souvent de la pitié aux soldats, et surtout chez les agriculteurs dont ils sont les compagnons de travail dans la vie civile. C'est pourtant sur le mode humoristique et non pathétique qu'un de mes premiers témoins, qui ne manquait pourtant pas de cœur et de sensibilité (je l'ai interviewé plusieurs fois sur divers sujets) **Jean-Louis Monier** (cl. 13) paysan de Marols, raconte avec brio l'anecdote suivante qui met aussi en scène des chevaux affamés, mais aussi une petite comédie humaine. Alors artilleur au 53e R.A. de Clermont-Ferrand (plus précisément ordonnance de son capitaine), il se trouve en février 1916 à Nubécourt, dans la Meuse, où le Président de la République Raymond Poincaré avait une demeure et où il sera enterré en 1934: *"Nubécourt, ça me dit quelque chose! Parce que je vais vous dire: le Président de la République d'alors, c'était Poincaré! Et Poincaré était originaire de là-bas, de ces pays là-bas, de l'Est. Et à Nubécourt, il avait une maison, qui lui appartenait; ça lui appartenait, mais je crois pas qu'il soit né là, ni qu'il ait vécu là. Mais il avait une maison bourgeoise qui lui appartenait, avec le fameux caveau que les Boches avaient violé, paraît-il […] Et cette maison, elle avait sauté: c'est pas qu'elle avait été bombardée, mais y avait un caisson de munitions qui avait explosé, qui était garé à côté de la maison: une partie de la maison était effondrée. Ah! mais alors là, y a un petit affaire qui m'a fait bien rire! Je vais vous le dire. C'est là que nous sommes arrivés dans la soirée et il faisait pas chaud. C'était en hiver, au mois de*

---

[18] Albert Dauzat, *L'Argot de la Guerre – d'après une enquête auprès des Officiers et Soldats*, édition Armand Colin en 1918, réédition même éditeur en 2007, p. 100

[19] La formule *"Qu'est-ce vous voulez…?"* n'est pas une interrogation; elle exprime l'impuissance ou la pitié.

février. Alors impossible de se loger dans le pays qui, lui, était évacué: y avait pas de paysans, y avait personne dans le pays. Alors l'officier (ce brave capitaine que j'avais là) a vu une flotte de bois qui était en dessus-du bourque (bourg). *Un petit bois de pins, d'ailleurs, comme ceux d'ici. Alors il a dit: "On va se mettre à l'abri dans le bois de pins". Alors, comme tous les soldats, quand on arrivait, on mettait une corde pour attacher nos chevaux. Mais, là, pas besoin de corde du moment qu'il y avait des arbres! On a attaché nos chevaux aux arbres. Mais c'est que le lendemain, on pouvait les couper: c'est qu'ils étaient blanchis* (écorcés) *par le pied! En passant la nuit, les chevaux, qui n'avaient rien à faire et qui certainement n'étaient pas trop gonflés* (de fourrage) *avaient raclé, enlevé toute l'écorce! Quelqu'un l'a probablement dit au maire du pays…*
E- *Mais " raclé"…ils l'avaient mangée?*
T- *Ah! mais bien sûr! Ils avaient raclé l'écorce, et ils l'avaient mangée! C'est qu'ils avaient la dent, hein! Alors le maire du pays est arrivé le lendemain matin, il s'en est arraché les cheveux, le pauvre homme! Pensez voir: le bois du Président de la République! Alors y avait des officiers, des gens qui s'occupaient du …campement…*(cherche le mot *"cantonnement"* sans le trouver), *qui s'occupaient de faire coucher ou camper les soldats. Alors il y a eu une plainte du maire: ils ont mis une sentinelle pour garder les pins du Président de la République! Quand nous sommes passés quinze jours après, la sentinelle y était toujours! Alors, je vous dirai, moi, que c'était une vraie honte! Le Président de la République, il s'en foutait pas mal de ces quelques garnassous!"* [20] (rire).

En cas d'attaque impromptue de l'ennemi, obligeant à une retraite précipitée, ces chevaux attachés doivent subir le bombardement sans pouvoir s'enfuir, ou tout simplement, finissent par crever de faim à l'attache. On ne sait trop laquelle de ces deux morts a touché les chevaux vus par **François Dutel** (cl. 18) entrepreneur de maçonnerie à Valeille, incorporé au 9e Régiment de Marche de Zouaves, à Coeuvres, dans l'Aisne: *"A Coeuvres, on a traversé…Je me souviens: les Allemands avaient attaqué avant. Y avaient des chevaux qui étaient attachés après les arbres, qui étaient morts: ça sentait, hein! On a traversé avec les masques! Les premiers masques qu'on a eus…".* Retenons ici une utilisation insolite du masque à gaz, dont tous évoquent pourtant le désagrément du port: protéger les soldats de l'odeur de putréfaction des cadavres, ici animaux.

Antoine Gayet (cl.16) de l'Ain, mais retraité à Feurs après une vie de métallurgiste dans le Rhône, dont on a vu l'amour des chevaux dans le chapitre précédent et le remords qu'il avait à leur voler du foin pour réchauffer ses pieds à demi-gelés, a vu l'effet désastreux des boues de la Somme (à Sailly-Saillissel au nord de Péronne) sur les hommes, mais aussi sur les chevaux: *"On était en liaison avec les Anglais, on devait attaquer à la fin de l'année, vers le mois de novembre. Mais il pleuvait! On a resté 24 jours sous l'eau! ! Il pleuvait, il pleuvait, il pleuvait! Ça arrêtait une heure, deux heures, une demi-journée, et ça repleuvait, ça arrêtait pas, ça arrêtait pas! Les artilleurs, ils étaient obligés de tuer les chevaux: les chevaux s'embourbaient! Pas tous, mais une partie. Ceux qui s'aventuraient un peu trop pour mettre une batterie en route, ou que la batterie était là, et qu'il fallait qu'ils s'en aillent. Alors, ils étaient obligés de passer dans des endroits mouvants, c'est souvent qu'ils restaient pris!*
E- *Ils s'empêtraient dans la boue…*
T- *Ils s'empêtraient dans la boue! Et les chevaux, vous savez, c'est des bêtes nerveuses. Quand ils sentaient qu'ils s'emboutaient* (s'embourbaient), *ils dansaient encore plus! Et ils rentraient encore plus! Alors, ils prenaient leur revolver et ils les tuaient. Peut pas faire autrement! "*

Devoir tuer un cheval embourbé ou blessé a été la triste tâche de certains Poilus, artilleurs ou fantassins, plutôt des gradés, car ce n'est pas une décision qui relève du simple soldat.. L'un d'entre eux, le lieutenant d'infanterie (mais sergent seulement à l'époque) **Jean Giraudon** (cl. 11) de Saint-Etienne, qui a effectué une double carrière, d'abord militaire jusqu'en 1928, puis dans les Postes jusqu'en 1952, avant de se retirer à Bourg-Argental, s'est trouvé en 1915, à Hampont, en Lorraine, devant cette pénible mission: *"Toujours dans le même secteur du Bois triangulaire, mais à l'arrière. Alors, nous étions en repos, là. Je me rappelle: j'étais logé avec mes hommes dans une petite maison, et puis à côté, y avait mes…les chevaux. Y avait six chevaux là. Et les Allemands nous bombardaient quand même, on recevait des obus. Tout d'un coup, y a un obus qui tombe juste à côté de nous, sur les chevaux! Alors je suis allé voir les chevaux tout de suite, moi: ils étaient tous blessés, gravement, très gravement blessés, ils bougeaient la tête, ils…ils souffraient, ces pauvres bêtes! Alors je suis allé chercher mon revolver et puis je les ai tu.. .je les ai finis, je les ai finis. Tous les chevaux, allez, hop!*
E- *Ça a dû vous faire mal au cœur?*
T- *Ça m'a fait de la peine, mais enfin, il fallait le faire! Et alors après, j'ai touché* (reçu) *d'autres chevaux, quoi! Eh oui…*(silence). *Heureusement que c'est pas tombé sur nous encore! C'était à côté…*
E- *Bien sûr… C'est-à-dire que les chevaux ont beaucoup souffert dans cette guerre!*
T- *Oh oui! Oh oui! Seulement les chevaux étaient plus résistants que nous, même! Quand ils étaient dehors, ils couchaient dehors complètement… Tandis que nous, si on pouvait s'arranger, on se mettait quand même à l'abri avec les toiles de tente, pour dormir. Tandis que les chevaux étaient complètement dehors…"*

---

[20] Des *"garnassous"* , en franco-provençal forézien des Monts du Forez, ce sont des petits pins rabougris, aux formes torturées par un élagage fréquent pour faire des fagots, le "*garnier*" étant l'ancien nom patois du pin.

Un rite de l'artillerie allemande

Claude Chaume (cl. 12) agriculteur à Bully (dont il a été maire), amputé de la jambe gauche par suite d'une grave blessure reçue le 25 octobre 1918, n'était pas artilleur, mais fantassin, et plus précisément chasseur à pied au 5e B.C.P. de Remiremont. Ayant connu quatre ans de guerre, il a fait une constatation intéressante à propos de l'artillerie allemande:

E- *"Vous n'avez jamais vu de trêve, au moment de Noël?*

T- *Non, pas mieux que ça! Il y avait un bombardement un peu plus fort le 27 janvier parce que c'était l'anniversaire de Guillaume II, le Kaiser. Alors, pour sa fête, on recevait des obus un peu plus fort que d'habitude! Chaque année, le 27 janvier, ils nous arrosaient un peu plus."*

Ce rite est confirmé par deux attestations écrites tirées de carnets de guerre de soldats figurant parmi les plus âgés de mes témoins. Ainsi le sergent stéphanois **Jean-Baptiste Grousson** (cl. 95) note à la date du 27 janvier 1915

*"27 – fête de Guillaume II, les obus pleuvent sur la ferme, démolissant la tour de l'observatoire d'artillerie et les carreaux de la fenêtre du poste télép*que, *tombent avec fracas; quoique le danger soit imminent, nous en rions tous."*

Et son cadet de deux ans (cl. 97) l'adjudant **François Baizet,** agriculteur à Chassigny-sous-Dun, en Saône et Loire, moins jovial, laissant volontiers s'épancher ses sentiments, écrit à la date du 28 janvier 1917:

"28 janvier 1917- Dimanche – Clermont-en-Argonne. La bise glaciale souffle toujours. Cela bille[21] *là-haut à la cote 304. Les Boches fêtent leur empereur dont c'est la fête ou l'anniversaire je crois. Feu de barrage intense. De tout mon coeur je plains les pauvres gens qui sont là-haut. Ils ont passé la nuit beaucoup plus mal que nous et maintenant ils attendent l'obus qui mettra leurs pauvres corps glacés en morceaux. On ne se figurera jamais les souffrances terribles des vrais poilus."*

Ce même François Baizet apporte, quelques mois après, sa contribution documentaire au calvaire des chevaux. Alors adjudant d'une section du Génie de 65 hommes au Mamelon Blanc, près de Vauquois, en bordure de forêt d'Argonne, il écrit: *"9 août 1917 – Mamelon Blanc – Un conducteur de la 8/64 vient de bonne heure dans notre abri rendre compte que 2 chevaux de la Cie ont été tué* cette nuit à la Barricade. J'y vais avec M. Planchon. Le pauvre parc du Génie est dans un état piteux. 2 obus sont tombés à moins de 1 m de l'écurie aux chevaux, simple écurie en planches que le déplacement d'air produit par l'explosion de l'obus a réduit en miettes. Les 2 chevaux baignant dans une mare de sang, la tête et le corps troués par les éclats de l'obus. L'écurie voisine séparée par une cloison de voliges n'a pas eu de mal. Dans l'écurie des bourriquots 3 sont tués, 1 a la mâchoire fracassée. Nous le faisons abattre tout de suite par un coup de fusil. Un autre est blessé au train de derrière et ne peut guère marcher. Je lui sauve la vie en priant de ne pas l'abattre. Peut-être sa blessure n'est-elle pas grave et guérira-t-il? Sinon je ne lui aurai valu que dix jours de souffrances supplémentaires. Pauvres bêtes."*

Comme on le voit, le réalisme et la pitié se partagent l'esprit de cet adjudant, la pitié poussant soit à achever la bête souffrante et gravement blessée, soit à tenter de la sauver s'il subsiste un espoir de guérison…

Guerre de techniciens: téléphonistes de l'artillerie et de l'infanterie

Un des aspects techniques méconnus de cette guerre est celle relative à l'établissement de communications immédiates entre les diverses compagnies d'un régiment, entre un régiment d'infanterie et le régiment d'artillerie censé assurer sa défense, entre l'Etat-major de la division et les commandants de régiment. Pour cela, le téléphone a été massivement utilisé, ce qui a fait naître la fonction de téléphoniste, qui est loin d'être synonyme de la tranquille activité de standardiste! L'historien **Stéphane Audouin-Rouzeau** qui a rédigé la postface et les notes de l'ouvrage témoignage de **Gaston Lavy**, superbement illustré par l'auteur, consacre une note à cette fonction: *"Téléphonistes – Pendant la Grande Guerre, la majeure partie des communications est assurée par le téléphone, dont un des inconvénient est la fragilité des fils. Ces derniers sont en particulier régulièrement coupés sous l'effet des bombardements. Les téléphonistes doivent réparer eux-mêmes les lignes, éventuellement sous le feu, tâche éminemment dangereuse."*[22]

Pierre Bost (cl. 16) de Sauvessanges (Puy-de-Dôme) cumulant les professions d'expert-géomètre, d'agriculteur et de négociant en bois a été téléphoniste au 118e R.I. de Quimper en 1916:

E- "*Et là, à Berry-au-Bac, on vous a fait tenir le front?*

T- *On était dans les tranchées. Moi, j'étais téléphoniste, j'étais au poste du commandant de compagnie…*

E- *Votre travail de téléphoniste, ça consistait en quoi?*

---

[21] Le verbe "biller" désignant, dans le français régional , à la forme impersonnelle "ça bille" une activité intense (par exemple *"chez eux, le travail, ça bille!")* appartient aussi à l'argot général des tranchées, selon Albert Dauzat, dans son ouvrage *"L'argot de la guerre"* paru en 1918: *"ça bille (arg.): il y a une canonnade violente"* (p. 218 de la réédition Armand Colin de 2007.

[22] Stéphane Audouin-Rouzeau, note p. IV des Annexes de l'ouvrage de Gaston Lavy *"Ma Grande Guerre" –Récits et dessins*, édition Larousse 2004

T- *A donner les communications entre le colonel et les commandants de bataillon et les commandants de compagnie et ainsi de suite…Et parfois, entre les compagnies, y avait qu'une ligne.*
E- *Est-ce que ça consistait aussi à installer les fils téléphoniques?*
T- *Oui, bien sût, il fallait bien le faire!*
E- *Il fallait souvent les remplacer, on m'a dit?*
T- *Lorsque vous étiez en train de réparer, qu'il y avait une coupure, et qu'à 25 ou 30 mètres, ou 50 mètres ou 100 mètres de vous dans la tranchée il tombait un autre obus qui coupait les fils à nouveau, il vous fallait faire demi-tour pour aller réparer de l'autre côté, et ainsi de suite! Et les nouvelles lignes, c'était une autre question. Pour la nouvelle ligne, vous enleviez l'ancienne ligne, vous la pliiez comme vous pouviez, vous la tiriez pour vous débarrasser les jambes. Et vous preniez une bobine de fil, vous passiez la baïonnette dedans et puis allez! Au pas de course vous établissiez la liaison. Y avait des endroits où y avait la tranchée: vous suiviez la tranchée. Y avait des petits piquets qui étaient plantés, et vous fixiez le fil, vous l'attachiez à ce piquet, pour qu'il traîne pas par terre.*
E- *Vous ne mettiez pas le fil au fond de la tranchée? Vous le mettiez en bordure?*
T- *Ah! On le mettait dans la tranchée, si, au fond.*
E- *Et quand il n'y avait pas de tranchée?*
T- *Oh! Quand il n'y avait pas de tranchée, ça durait pas… Le lendemain matin, tout de suite, y en avait une.. La tranchée était comblée, et tout de suite, ils se remettaient à travailler d'un trou d'obus à l'autre, d'un trou d'obus à l'autre, et ils établissaient la communication.."*

L'étendue du réseau de fils dépendant d'un seul central pouvait être importante, comme l'indique **Jean-Louis Richardier** (cl.18) né à Chevrières dans une famille nombreuse, de 14 enfants, dont le père était agriculteur et passementier; lui deviendra instituteur puis directeur d'école dans l'enseignement catholique. Il a été un temps téléphoniste au 14e R. d'Artillerie de Tarbes: *"Téléphoniste du groupe. Et nous étions quatre jeunes de la même classe: y avait deux Bretons, un des Pyrénées Orientales et moi de la Loire. et tantôt nous étions au central (parce qu'il y avait un central téléphonique qui groupait les diverses communications) …j'ai dit tout à l'heure: nous avions 18 km de fil, je me rappelle de ce chiffre…*
E- *A vous quatre?*
T- *Ah non! Nous étions plus de quatre là. Nous devions être huit à dix: y avait quatre jeunes, donc cinq ou six anciens…"*

La fonction la plus courante (le second *"tantôt"* perdu de vue) de ces téléphonistes est de réparer les lignes coupées, et d'en installer. Malheureusement le témoignage est trop fragmenté pour être cité.

Aucun de mes témoins n'a fourni la description du central téléphonique. On peut en trouver une dans l'ouvrage précédemment cité de **Gaston Lavy**, qui fut téléphoniste pendant une partie de sa guerre: *"C'est dans un coin du bois une butte de terre qui n'attire en rien l'attention […] Une rampe indique la descente, quelques marches qui s'enfoncent en terre vous invitent plutôt à regret à descendre visiter l'intérieur […] En se courbant légèrement on franchit la porte et on se trouve dans un caveau de quatre mètres sur trois environ. Au fond un grillage est tendu horizontalement à soixante centimètres du sol sur des cadres en bois et forme sommier sur lequel on peut installer quatre paillasses. A droite en entrant est installé un petit poële importé là d'un village voisin. A gauche se trouve une planche sur laquelle reposent trois appareils téléphonique* au-dessus un tableau à fiches pour l'arrivée des fils. Au milieu une table ronde sur laquelle repose une lampe à pétrole suprême luxe."*[23] Suprême luxe, en effet, que cet éclairage, et ce chauffage, et cet abri, et cette fonction protégée qui ferait du téléphoniste un "embusqué du front" s'il n'avait pas à parcourir le terrain à la recherche des ruptures de fils…

Pierre Favier (cl. 11) né à Bordeaux, ajusteur aux chantiers navals de la Gironde avant guerre, mobilisé en 1916 aux Aciéries de la Marine à Saint-Chamond, ou il a effectué toute sa carrière, a été téléphoniste au 10e R. d'Artillerie de Vannes en 1915 jusqu'au printemps 1916. Il décrit son emploi comme un travail de terrain permanent, parfois dangereux, toujours pénible, avec une évolution dans la pose des lignes par rapport au début de la guerre:
E- "*En quoi consistait votre travail de téléphoniste?*
T- *Eh bien notre travail… Il a fallu reconstruire tout le circuit téléphonique dans les tranchées. Parce qu'avant il était sur les arbres, il était dans les plaines, il était à œil nu. Alors il a fallu le refaire dans les tranchées. On recevait des piquets qu'on plantait tout le long de la tranchée, et on installait toutes les lignes téléphoniques dans les tranchées.*
E- *Dans la tranchée: sur le bord de la tranchée, ou en fond de tranchée?*
T- *Sur le bord: on creusait la tranchée sur le côté inverse des Allemands, pour pas que ça abîme les lignes téléphoniques quand ça tirait.*
E- *Je suppose que vous deviez avoir des lignes téléphoniques coupées?*
T- *Forcément! Il fallait les réparer! Encore quand c'était là* (dans la tranchée) *ça allait bien. Mais quand il fallait courir dans les bois et partout, installer les lignes dans les arbres et tout le fourbi, c'était pas…*
E- *Je suppose que vous évitez de faire des lignes aériennes?*

---
[23] Gaston Lavy, op.cit., pp 122-123

T- *Mais c'est qu'avant qu'on fasse ça, c'était tout aérien! …Même dans les tranchées, y avait des lignes qui parcouraient… Moi, je me suis trouvé sur une ligne en la parcourant (parce qu'il fallait toujours être dehors pour surveiller les lignes) de rester couché presque une demi-heure à faire le mort, hein!*
E- *Ah bon? Parce qu'on bombardait à ce moment-là?*
E- *On bombardait pas, mais la mitrailleuse! C'est que les Boches, ils étaient en face, hein! Et y en avait qui avaient dû me voir debout, là! Ils ont "s s s s s s s sh"* (imite une rafale) : *ça m'est passé au-dessus de la tête! Vous pensez si moi, j'ai fait le mort, hein! Je me suis tombé! Ils ont refait une autre salve de mitrailleuse: ils avaient baissé un petit peu, mais ça m'est repassé dessus. Je suis resté couché pendant vingt ou trente minutes: j'ai fait le mort!"*

Robert Estienne (cl. 17) nées à Sées (Orne), entré à H.E.C. en 1920, cadre administratif dans diverses entreprises avant de devenir chef du service commercial de l'entreprise Jacob Holtzer d'Unieux, de 1940 à 1963, a, au 121e R.I. du Havre, occupé pendant un temps une fonction qui palliait l'absence temporaire de lignes téléphoniques, celle de signaleur par signaux optiques: *"J'étais ce qu'on appelait à l'époque signaleur: il y avait dans les bataillons une section de signaleurs qui avait pour mission d'entretenir les liaisons entre les unités dispersées sur le front par signaux optiques. Nous avions des lampes et on nous avait fait apprendre le morse: on transmettait par signaux morses. Mais c'était d'un emploi peu fréquent étant donné qu'il fallait des conditions de visibilité qui n'étaient pas toujours réalisées, soit par la configuration du terrain, soit par l'atmosphère. Quand vous aviez des temps brumeux, comme nous en avons par exemple ici, il n'était pas question de faire de liaison par signaux optiques!*
E- *Ce qui veut dire que vous n'aviez pas de téléphone à ce moment là?*
T- *Non, non, non, non, non! Parce que pour se téléphoner, il eût fallu des lignes. Or les lignes, on n'installe pas ça d'un moment à l'autre, hein! On lui a substitué la liaison par le sol.*
E- *Vous en parlez après: T.P.S.*[24]*. Pouvez-vous m'en parler, de cette T.P.S.?*
T- *Nous avions des appareils comme des appareils de télégraphie utilisés dans les Postes y a encore pas si longtemps qui permettaient, toujours à l'aide de l'alphabet morse, de se transmettre des messages.*
E- *Par les vibrations du sol?*
T- *Non! Ça se transmettait dans le sol, par des ondes! Nous avions des accus.*
E- *Donc c'étaient des appareils électriques qui transmettaient par le sol?*
T- *Voilà!*
E- *Et à quelle distance?*
T- *Ben, je me rappelle pas, mais à une distance réduite également. Alors, plus en arrière, à l'échelon du régiment, c'était par radio. Parce que par la suite, j'ai été transféré à la compagnie hors rang: c'était la compagnie qui réunissait tous les mobilisés attachés comme ça à des services plus ou moins spéciaux). Alors, comme autre moyen de liaison, il y avait les pigeons voyageurs…"*

Malheureusement, le témoin n'a pas vu fonctionner ce mode de transmission ancien et n'en dit rien.

L'ingéniosité pour faciliter la transmission d'informations ou d'ordres rapidement et en toutes circonstances a produit des innovations de tous ordres et des codages fort compliqués. Un témoin plusieurs fois cité, l'adjudant **François Baizet** (cl. 97) en donne un résumé succinct dans un de ses carnets de guerre, à la date du 8 novembre 1916, à partir d'une conférence à laquelle il vient d'assister au front pour former les chefs de section: *"Le soir nous allons à la signalisation. Le S. Lt Léman nous fait d'abord une petite conférence puis nous allons sur le terrain en faire l'utilisation pratique. Nous voyons la lanterne de signalisation agissant au moyen d'une ampoule et pile électrique, et on fait avec cela l'alphabet morse. La portée est faible. Puis le projecteur de 14 cm, même principe, et le projecteur de 24 cm qui est pareil avec une portée plus longue, 6 km de nuit, 3 km de jour. Puis les fanions à mains, toujours pour le morse. Et les grands fanions blancs pour la liaison avec les avions. Fanion fait avec des bandes de calicot blanc. 2 sortes de panneaux. 2 en forme de D. Panneau assez grand, environ 3 m de longueur panneau en D signifie poste de commandement du régiment; 2 panneaux en D accolés l'un à l'autre forme* une circonférence indiquant poste de brigade. Les 2 mêmes séparés par un intervalle de 1 m environ indiquant poste de la division, puis des panneaux rectangulaires de 3m de long sur 0,80 m à 1 m de largeur. On fait avec ces panneaux des chiffres romains qui ont leur signification et que l'avion transmet à qui de droit au moyen de message lesté. Il glisse le papier contenant les renseignements dans une bande de toile munie d'une poche qui reçoit le message, et l'autre bout de la bande est enroulée* sur un bout de plomb. La toile enroulée est jetée par dessus bord, elle se déroule en tombant. Par ce moyen, elle est vue des terriens qui la ramasse* et la font porter au lieu indiqué par un motocycliste. – Liaison avec l'artillerie par fusées signaux, blanches, vertes ou rouges – Très intéressante, cette leçon."*

Le Génie

Si l'Infanterie et l'Artillerie ont une représentation assez immédiate dans l'esprit de la grande majorité des gens, il n'en est pas de même du Génie, dont on ne sait guère, en général, quelles activités il recouvre. Le Grand Larousse de

[24] Ce sigle abrégeant "Transmission Par le Sol" correspond à la technique décrite par le témoin

la Langue Française le définit ainsi: *"Arme et service de l'armée de terre chargés des travaux de déblaiement, de fortification et d'organisation du terrain, de l'aménagement des voies de communication et de la gestion du domaine et du matériel de l'armée."* Les diverses activités des quatre témoins ayant effectué leur guerre au Génie illustrent cet éparpillement, qui nous amène à les traiter séparément de manière à voir l'évolution (ou non) de leurs attributions.

Sa devise est, avec des rimes intérieures, dont la troisième n'est pas valide dans la prosodie classique (car masculine, sans « e » final, à la différence des deux autres, mais qu'importe ?) : *« Parfois détruire, souvent construire, toujours servir. »*. On aura apprécié la gradation d'intensité des trois adverbes, le rythme ternaire et le respect des douze syllabes de l'alexandrin, coupé en trois blocs syllabiques égaux, avec l'accent tonique sur de le « i » des trois verbes....

Deux des soldats affectés au Génie sont de la classe 1915, et ont été incorporés en décembre 1914.

Auguste Equy est né le 6 mai 1895, au hameau de Tessonnière à Usson-en-Forez, aîné d'une famille nombreuse, de 13 enfants, de tout petits agriculteurs possédant à l'époque trois vaches, exploitants à Tessonière et à L'Air. Allant à l'école *"les gros mois d'hiver"*, placé l'été comme berger dans les fermes environnantes, ceci dès 7 ans, il a eu, dès sa sortie d'école primaire, une activité de petit valet, puis de valet de ferme, chez des patrons différents de la commune ou des communes voisines d'Usson. Au retour de la guerre, son père mourant en 1919, marié en 1922 avec une jeune fille d'une ferme voisine, il va reprendre la ferme familiale exploitant essentiellement des terres appartenant aux hospices d'Usson, jusqu'à sa retraite prise en 1964.

L'entretien sur sa guerre a été relativement bref, et très fragmenté, par manque de souvenirs précis. Incorporé en décembre 1914 dans l'infanterie, Auguste est affecté aussitôt après ses classes au 3e Génie, alors que sa formation ne l'y prédisposait en rien. Il aurait été chef d'équipe d'une douzaine d'hommes chargés essentiellement de travaux de terrassement: galeries de sape, creusement de boyaux, de tranchées. Un épisode un peu plus précis ressort:

E- *"Vous faisiez des galeries de sape aussi?*

T- *Oui.. On bouchait ça avec des sacs de terre, on mettait la mine et puis on faisait sauter sur les Boches. Des galeries sous terre…la terre, on la sortait avec des sacs; les fantassins les emportaient … On était profond: on avait mis une échelle pour descendre et on avait la lumière pour creuser…Et puis alors les Boches y tapaient un peu plus loin, on les entendait taconner* (taper)

E- *Vous aviez les deux galeries qui allaient l'une vers l'autre?*

T- *Eh oui: les Boches en faisaient une et nous autres on faisait l'autre…D'un peu plus, nous autres on y passait… C'était à nous autres à descendre et puis ils nous ont laissé de repos: on a pris le repos. L'autre équipe elle a descendu, et ils sont été tués!*

E- *Parce que les Boches ont fait sauter avant?*

T- *Eh oui! C'est les Boches qui z ont fait sauter!"*

Le plus grand danger qu'il ait affronté est son enterrement par un obus en Champagne, sans doute à Tahure: *"Arrivait un obus, une torpille, ils me comblaient! J'ai été une nuit comblé!* (enterré)

E- *Mais avec la tête qui sortait, quand même?*

T- *Et j'avais laissé mes souliers dans la terre! Et puis je suis sorti, j'ai trouvé un type qui était mort, alors je lui ai arraché ses souliers, je les ai pris puis j'ai parti!"* (rire).

Auguste a eu la croix de guerre, mais ne se souvient pas pourquoi on la lui a attribuée.

L'autre soldat de la classe 1915 incorporé au Génie est un citadin, **Florent Badiou**, né le 20 décembre 1895 à Saint-Jean-Bonnefonds, à proximité immédiate de Saint-Etienne, fils de commerçants tenant une buanderie, puis une épicerie à Saint-Jean Bonnefonds. Elève de l'école primaire privée de Saint-Jean Bonnefonds, il a ensuite effectué quatre années d'apprentissage technique (mécanique et électricité) à l'école professionnelle Sainte-Barbe à Saint-Etienne. Avant d'être incorporé, il travaillait comme électricien à la Compagnie Electrique de la Loire et du Centre, où il retournera après guerre, qui fusionnera dans l'E.D.F. où il a effectué toute sa carrière chef d'équipe monteur-bobinier (de transformateurs, d'alternateurs) jusqu'à sa retraite prise en 1951.

C'est donc tout naturellement qu'il a été affecté dans le Génie en décembre 1914: *"J'ai été affecté au 8e régiment de génie; à ce moment-là, c'était le plus grand, qui était chargé de toutes les communications, télécommunications des armées, et sur tous les fronts de bataille! Partout où on se battait! …C'était un très gros régiment! On disait, mais je l'ai pas vérifié, que nous étions 60 000! …Et notre régiment, au lieu d'être commandé par un colonel, comme tous les régiments d'infanterie, était commandé par un général: le général Ferrier, qui a fait différentes inventions, un technicien..*

E- *Et vous, c'était votre spécialité qui vous avait fait nommer dans le régiment-là?*

T- *Voilà. Avant la guerre de 14, on recrutait, je crois, un peu partout, mais au moment de la guerre, on avait besoin de spécialistes, à quelques exceptions près. C'étaient ou des électriciens ou des postiers. Alors quand nous sommes partis, nous nous sommes trouvés quatre de Saint-Etienne […] Le dépôt du 8e Génie était, en temps de paix, au Mont Valérien. Et au moment où les Allemands se sont avancés sur Paris, on a replié le régiment à Angoulême. Nous avons été séparés: Honoré Ducat et Bory sont passés à la T.S.F. qu'on appelait à ce moment-là, puisqu'il n'y avait pas la téléphonie, y avait que le télégraphe sans fil; et Grousson et moi-même, nous sommes à la fil, c'est-à-dire au téléphone*

ordinaire, au télégraphe ordinaire. A ce moment-là, c'était surtout le télégraphe qui marchait et on avait besoin de spécialistes comme les postiers. Certains postiers lisaient rapidement puisque c'était tout en morse; et nous (les électriciens) *il nous a fallu une formation pendant un certain temps pour que nous apprenions le morse. […] Notre formation a été assez longue. Les premiers qui sont partis sont partis après six mois. Moi je suis resté jusqu'au mois d'août 15. Et là nous sommes partis une cinquantaine… une trentaine, je crois, volontaires pour l'Orient. Comment on appelait ça? "Le théâtre des opérations d'Orient", voilà, je trouve! D'abord nous sommes allés à Moudros, à l'île de Lemnos, où il y avait un camp d'attente pour les Dardanelles. A ce moment-là, y avait que le " théâtre des Dardanelles". Et à ce moment-là, le camp était commandé par un lieutenant Dardenne, le lieutenant Dardenne qui dans le civil (je vous raconte ça) était voyageur de commerce, et qui avait été blessé par la bande à Bonnot!"*

L'itinéraire de Florent Badiou aux Dardanelles a été évoqué dans le chapitre X consacré à cette opération. Son activité a consisté essentiellement à réparer des lignes téléphoniques coupées par les obus, ce qui le rapproche tout à fait du travail des téléphonistes formés sur le tas, sans spécialisation professionnelle, de l'artillerie et de l'infanterie. Plus tard, parvenu à Salonique, il aura une fonction plus spécialisée: construire des lignes téléphoniques le long du fleuve Vardar (en grec Axios) débouchant dans le golfe de Salonique et permettant de remonter vers la Serbie, notre alliée: *"Nous avons construit des lignes le long du Vardar. C'est les Allemands qui les avaient construits* bien avant, les lignes téléphoniques. Et nous, nous étions chargés de mettre sur les mêmes poteaux, de construire des lignes nouvelles pour aller jusqu'au front."*. Il admire la qualité du travail fait auparavant par les Allemands: *"Les Allemands…comme c'était le long du Vardar, les poteaux se pourrissaient. Alors, pour empêcher cette pourriture, ils les avaient montés sur des rails: au lieu de rentrer le poteau dans la terre, on rentrait une ferrure, jusqu'à 1,50 m de haut à peu près, et le poteau était boulonné sur ce… Alors pour monter avec les grappins, c'était assez délicat."*

Après quelques mois de travail en 1916, Florent, comme ses camarades, contracte le mal qui a plus fait de victimes en Orient que les combats: le paludisme:

E- *"Je crois que ça a fait beaucoup de dégâts, ce paludisme, sans l'armée d'Orient?*

T- *Oui, beaucoup, beaucoup! Je vous dis: nous étions 18 télégraphistes à la section où j'étais, nous sommes rentrés 18 à l'hôpital. Je suis rentré* (en France) *le dernier. Je suis resté certainement le plus longtemps à l'hôpital, mais j'ai des camarades qui sont morts."*

Rapatrié en juillet 1916 par le navire-hôpital "France IV", Florent entre à l'hôpital provisoire de la Seyne-sur-Mer pour un mois, obtient une permission de convalescence de deux mois chez lui, retourne à l'hôpital à Saint-Etienne (*"Je crois que c'est à l'hôpital 18: c'était l'école de Valbenoîte qui était transformée en hôpital),* puis, après une nouvelle permission de convalescence, est transféré à Vichy pour Noël 1916, à l'hôtel Ruhl transformé aussi en hôpital: *"L'hôtel Ruhl était l'hôtel moderne à ce moment-là; c'était un hôtel de huit étages, huit cents chambres, qui était entièrement occupé par des militaires").* Nouvelle permission de convalescence et dernière longue hospitalisation à Aurillac: "*Après on m'a renvoyé encore à Aurillac, où y avait un centre de paludéens, à l'école Saint-Eugène, qui avait été transformée aussi en hôpital".* Une si longue période d'hospitalisation (21 mois, de juillet 1916 à avril 1918) en un temps où l'on ne laissait pas moisir en hôpital les soldats redevenus valides et bons pour le combat correspond à une affection grave, persistante:

E- *"Et alors, comment ça se manifestait, votre paludisme? Par des fièvres?*

T- *Par une fièvre, une fièvre intense: je suis monté à 41 et quelques dixièmes. C'était pas rare, qu'on monte à 41 et quelques dixièmes…et puis un tremblement! On tremblait: une sensation de froid!"*

E- *Mais qui revenait par périodes, non?*

T- *Moi, ça me prenait tous les quinze jours. Alors, à ce moment-là, on m'a traité à la quinine, mais à la quinine par cachets: ça vous rendait complètement sourd, on entendait des bourdonnements dans les oreilles. Finalement, on m'a traité par piqûres de quinine. Les dernières piqûres, elles m'ont guéri d'ailleurs. ça m'a procuré des abcès aux deux cuisses; et les abcès ont fait abcès de fixation, et finalement ça m'a guéri du paludisme."*

De retour au dépôt du 8e Génie à Angoulême en avril 1918, il est affecté à l'entretien des lignes électriques pour les communications de la partie de l'Etat-Major installée à Reims, et, suivant l'offensive française et alliée, termine la guerre à Vouziers, dans les Ardennes, chargé notamment de l'entretien d'un groupe électrogène: *"On est venu pour poursuivre l'avance. Alors, à ce moment-là, j'étais affecté à l'état major pour l'éclairage, et quand nous avons déménagé, nous avons dû installer l'éclairage partout, dans tous les bureaux de l'état-major. Et en même temps, on avait un groupe électrogène où on donnait la lumière quand il était nuit pour l'état-major."*

Florent Badiou a donc toujours été rattaché à des activités liées à sa formation initiale d'électricien.

Les deux autres témoins affectés en permanence au Génie sont de la classe 1916 et ont été incorporés en avril 1915.

Antonin Morin est né le 15 mai 1896 à Pralong dans une famille d'agriculteurs. Après la sortie de l'école primaire, il travaille comme valet dans les fermes avoisinantes, jusqu'à ce que le divorce de ses parents l'amène à s'installer au Chambon-Feugerolles et à travailler à la mine, comme conducteur de chevaux. Après la guerre, après un bref passage au chemin de fer, il travaillera de 1923 à 1951 comme conducteur de locomotive aux Houillères de la

Loire, à la gare du Clapier à Saint-Etienne. Après la mort de son épouse, il sera recueilli par une famille amie de Champdieu.

C'est son bref passage à la mine précédant son incorporation qui va décider de l'affectation d'Antoine dans le Génie. En effet, bien qu'il ait été incorporé au 86e R.I. du Puy, il est alerté en octobre 1915 par une demande de mineurs de la part du Génie. Volontaire, avec sept autres de sa compagnie, il se retrouve au 4e Régiment du Génie de Grenoble: *"A Grenoble, on creusait des tranchées… Et puis l'école des ponts: on faisait des ponts sur l'Isère. On faisait des tranchées pour les reboucher le lendemain: c'était pour nous exercer! Puis on faisait des ponts de bateaux sur l'Isère, et on les redémontait: c'était un exercice. On y faisait passer des fois des fantassins."*

Après cette période de formation, il est envoyé au front en décembre 1915, au Bois-le-Prêtre, en face de Pont-à-Mousson, en Meurthe-et-Moselle, creusant des tranchées, creusant et étayant des abris (*"C'était boisé! On le boisait! On faisait des abris des fois à quatre mètres sous terre!")*, creusant des galeries de sapes (*"On creusait des galeries pour aller dessous leurs tranchées…Et puis, bien souvent, on les écoutait, nous aussi! Ils faisaient pareil! …Ils cherchaient à venir chez nous et nous, on cherchait à venir chez eux!"*.).

Ces sapeurs sont aussi employés en surface, dans des besognes habituellement dévolues aux fantassins: *"Et puis poser des barbelés! Et les couper! Le plus dur! …Puis les barbelés des Allemands pffou! Y a des fois que c'était pas agréable…*

E- *Et vous les coupiez avec quoi?*

T- *Avec des cisailles! Seulement, en principe, on était couvert par l'artillerie… Parce que j'en ai coupé à la Cote 304, et en plein jour, des réseaux allemands! Seulement l'artillerie les faisait cacher!* (rire). *Autrement, on était pas loin d'eux!"*

A la Cote 304, dans le secteur de Verdun, Antonin est sans doute déjà au 10e Régiment du Génie de Toul, après Bois-le-Prêtre, puis la forêt de Parroy, près de Lunéville pendant l'hiver 1916-1917. L'été et l'automne 1917 auraient été passés en Champagne, à creuser des tranchées. Le dernier hiver de la guerre le voit en bordure de la Suisse, à Pffeterhouse, à proximité de Réchésy où se trouvaient encore des civils: *"Là on a fait des blockhaus, des blockhaus de mitrailleuse en béton."*. Malheureusement, il ne décrit pas la technique de construction. Une des dernières activités dont il se souvienne, c'est au cours de 1918, l'édification de ponts provisoires sur la Marne: *"Mais le plus dur, c'était pour traverser l'eau! En radeaux! On installait des radeaux sur la Marne pour passer de l'autre côté!*

E- *Et alors, pourquoi est-ce que c'était dur, ça?*

T- *Parce qu'on faisait des radeaux avec des tonneaux, et ils tiraient! J'ai vu tirer: les tonneaux à moitié percés! Ils étaient d'un côté et nous de l'autre! …"*

C'est dans une fonction nouvelle qu'il a finalement été blessé, vers la toute fin de la guerre: *"Je suis été blessé dans les Ardennes, à la fin de la guerre, en octobre 18. J'étais désigné pour aller accompagner des chars s'ils étaient en panne. Et ils ont vu les chars, ils ont bombardé les chars, c'est nous qu'on a pris! …Oh! J'ai pas eu trop de mal…des éclats. J'en avais plusieurs dans la figure. J'ai resté un bon mois à l'hôpital de Troyes: c'était pas tellement grave. Mais par contre, y en a deux qui ont été tués à côté de moi."*

Tout fragmentaire qu'il soit, le témoignage d'Antonin Morin illustre la polyvalence des fonctions qu'on pouvait assigner à un soldat du Génie.

Tout autre est l'itinéraire de l'autre témoin de la classe 16, **André Richard**, né le 25 avril 1896 à La Valla-en-Gier, venu à Saint-Etienne en 1900 par suite de la faillite de la fabrique de lacets de La Valla où ses parents étaient ouvriers; le père devient employé à la Compagnie du Gaz de Saint-Etienne et la mère tricoteuse à domicile. André fait son apprentissage de chaudronnier, et pratiquera ce métier après guerre jusqu'en 1930, avant d'entrer au chemin de fer, où il deviendra chef de gare dans divers lieux, dont Bouthéon de 1939 à 1948, et Saint-Etienne - La Terrasse jusqu'en 1951, année de sa retraite, qu'il prend dans sa maison d'Andrézieux.

André Richard a été incorporé en avril 1915 au 5e Régiment du Génie de Versailles, pour avoir répondu à une demande de volontaires, spécialistes en chaudronnerie, affichée dans son usine. Mais à Versailles, au cours de l'année 1915, ce sont principalement des travaux de terrassement qui attendent les recrutés en cours d'instruction. Montée en arrière du front, dans l'Oise, sa compagnie a été essentiellement affectée en 1916 à la réfection de voies ferrées détruites par les bombardements. C'est en 1917 que son activité va devenir très spécifique à cause de l'intensification de la guerre sous-marine: *"Alors après, à partir de 17, ma compagnie avait été spécialisée dans l'installation des grosses pièces, parce que l'escadre de la Méditerranée, elle était prisonnière en Méditerranée, elle pouvait pas en sortir. Alors les bateaux étaient inutiles là-bas, c'était inutile de laisser cette artillerie alors qu'on en manquait en France!*

E- *Donc on a désarmé les bateaux?*

T- *On a désarmé les bateaux. Et ils ont surtout enlevé les pièces de 305 et de 320. Les pièces de 305, elles étaient sur affût tournant: pas de problème. On leur a fait des assises sur terre, et puis on les traînait sur la route.*

E- *Et ça vous le faisiez dans des ateliers ?*

T- *Oh non! Dehors! …Après on a amené les 320. Le 320 était un canon fixe, il pouvait tirer qu'en face de lui. Et pour l'utiliser au front! On lui a fait des voies courbes. Et on a passé toute l'année 17 à faire des voies courbes pour promener ces pièces-là, des voies en demi-cercle…*
E- *Qui tournaient sur quel diamètre?*
T- *Sur un rayon de 500 mètres. C'était branché sur une ligne principale. On en a installé beaucoup dans la Somme, quand il y a eu l'offensive, et puis dans l'Aisne et partout. Alors branché sur une ligne ordinaire. On y faisait des épis en demi-cercle: un aiguillage et puis une voie en demi-cercle. La pièce, suivant qu'elle avançait ou qu'elle reculait, elle changeait d'angle! Et ça pesait quand même 300 tonnes, cette affaire! Ça tirait un obus qui pesait 350 kg! Quand le coup petait, ça reculait d'1,50 mètre! Et puis il fallait la lancer!*
E- *Alors, elle était montée sur chariot?*
T- *Oui! Elle avait l'assise qu'elle avait sur le bateau. Sur le bateau, elle était immobile.*
E- *Et pour la déplacer? Sur des wagons?*
T- *Non, non! Elle roulait sur ses roues à elle! L'affût était sur quatre roues. On avait changé les roues: au lieu d'être des roues pour rouler sur la terre, c'étaient des roues à boudin pour rouler sur le rail."*

On voit donc ici cette compagnie du Génie affrontée à un vrai travail de métallurgie où le chaudronnier André Richard peut utiliser ses compétences tout en les diversifiant. Et l'encadrement est adapté à la nature technique des tâches:
E- « *Donc c'était surtout un travail de technicien que vous avez fait?*
T- *Eh oui! D'ailleurs la plupart des officiers étaient des ingénieurs. Les réservistes surtout. Ceux de l'armée active, c'étaient des cloches, c'est certain, mais tous les réservistes, c'étaient des gars!* (ton admiratif). *Y avait beaucoup d'ingénieurs"*

En 1918, ce travail cesse pour sa compagnie car la guerre de mouvement reprend: *"A ce moment-là, y avait plus intérêt à installer du gros matériel comme ça. C'était trop lent à déplacer, vous comprenez."* . Le travail d'avant reprend avec la réparation de gares et de voies bombardées: *"On recevait des wagons de rails, des wagons de traverse, fallait monter les voies."*

Ainsi, à travers ces témoignages des quatre soldats du Génie, on approche un peu la polyvalence de cette arme, recrutant en principe des soldats ayant une formation technique directement utilisable (c'est le cas de deux d'entre eux, l'électricien et le chaudronnier) qui a dû s'adapter à l'évolution de la guerre.

La Marine

La Marine est encore moins représentée que le Génie dans l'éventail de mes 187 témoins, mais on ne s'en étonnera pas, la Loire n'étant pas connue pour sa tradition maritime, hormis le cas particulier (et surprenant) des Aciéries de la Marine à Saint-Chamond, mais recrutant des métallurgistes et non des marins!

Il ne se trouve que trois témoins à avoir effectué leur guerre dans la Marine, et un seul témoignage est circonstancié. Deux ont été mécaniciens dans la marine, et le troisième boulanger, activité qui peut se pratiquer dans n'importe quel environnement, mais son témoignage, extrêmement fragmenté (donc se prêtant très mal aux citations) fournit quelques brefs éclairages sur le mouvement de son navire.

Joseph Fridière né le 12 mai 1898 dans une famille de quatre enfants survivants à La Chaulme (hameau de Ferréol, situé aux limites de la Loire et du Puy-de-Dôme), fils de maçon et d'épicière, a servi d'aide à son père jusqu'en 1914, puis la guerre arrêtant la construction, est parti *"faire le boulanger à Saint-Etienne."*. C'est cette activité qu'il exercera après guerre pendant trente-six ans, toujours à Saint-Etienne, au 61 rue Antoine Durafour, donnant sur la place Saint-Roch.

Il a été à sa demande (mais combien d'autres devaient la formuler sans la voir exaucée?) incorporé dans la Marine par curiosité (*"j'avais vu ça dans les journaux, la Marine et tout ça"*) mais surtout, avoue-t-il en toute franchise, pour échapper au front:
E- *Est-ce que c'était pour voir du pays?*
T- *Non, non! C'était pour pas aller dans les tranchées!* (rire)
E- *Donc vous saviez ce qui s'y passait, dans les tranchées?*
T- *Oh la la oui! Bien sûr qu'on le savait! Par les journaux et les gens qui discutaient par là…"*

Ses papiers permettent de préciser qu'incorporé le 17 avril 1917, envoyé à Rochefort, il a, au terme d'une brève instruction d'apprenti marin, été affecté au poste de boulanger-coq le 4 juin 1917. Il a embarqué, à une date indéterminée sur le *"Consul Horn"* (bateau allemand capturé dont le nom aurait été conservé), et aurait fait deux types de trajets, plusieurs fois répétés: entre Bordeaux et Cardiff, au pays de Galles, principalement pour la livraison de poteaux de mines en pins des Landes pour étayer les galeries de mine galloises, et entre Bordeaux et Salonique en Grèce, avec souvent une escale à Bizerte et une autre à Corfou, pour livrer du charbon gallois, des vivres (vaches vivantes) et des armes à l'armée d'Orient. Pour se protéger, ce petit bateau de commerce de 60 mètres disposait de

deux canons, mais sa défense était surtout assurée par les cuirassés encadrant le convoi d'une trentaine de bateaux habituellement pour traverser la Méditerranée. Son équipage ne dépassait pas quarante personnes, et la pire des fonctions lui paraît être celle des soutiers: *"Les soutiers! Ils sont toujours dans ce cabanon, qu'ils voient pas clair, dans la poussière! C'est affreux! C'est épouvantable…Et toujours de sortir le charbon pour le lancer dans la chaudière…"*

Les deux autres témoins, plus âgé (de la classe 14) ont effectué la totalité de la guerre dans la marine, comme quartiers-maîtres mécaniciens. Curieusement, ils se connaissaient et ont été interviewés le même jour, l'un aidant l'autre à se remémorer, dans la même maison de retraite, celle de Saint-Galmier., le 28 décembre 1987.

Le témoin à la mémoire très chancelante est **Jacques Fiasson** (dit "Jean") né le 28 décembre 1894 à Saint-Priest-en-Jarez, fils de marchands de vins en gros. Il devient ajusteur avant guerre et après guerre dans plusieurs usines stéphanoises, puis, après son mariage, reprend le négoce familial jusqu'à sa retraite en 1960. Incorporé en septembre 1914 dans l'infanterie de marine, il devient mécanicien de bord. Il se souvient d'avoir navigué en Méditerranée sur une *"canonnière anglaise à deux tuyaux"* (cheminées?) « *L'Aldébaran* », sur un cuirassé nommé *"Commandant Daguirre"* et surtout sur le navire-amiral: *"J'ai embarqué sur le Provence, le "gros cul", qu'on appelle"*. Son ami **Louis Soulier,** qui a aussi navigué sur ce navire, précise aussitôt: *"Le Provence, on l'appelait "le gros cul" parce c'étaient des gros bateaux. C'étaient des 45 000 tonnes qu'on avait à ce moment-là: "Le Provence", "le Bretagne", "Le Normandie" et "Le Flandre". Ils étaient quatre, quatre gros bateaux, le même tonnage, le même équipage à peu près. Il s'en est fait un à Toulon, un à Cherbourg, un au Havre, et le nôtre à Lorient. Le nôtre a été fait à Lorient et choisi comme bateau amiral, parce qu'il était disposé pas tout à fait comme les autres."*[25]

Jacques Fiasson définit son travail sommairement: *"En somme, c'était nous qu'on faisait marcher le bateau. On était aux machines, fallait surveiller…On était mécanicien, puis c'est tout!"*. Il a apprécié la nature des relations avec les officiers, empreinte, selon lui, d'une franchise virile mais sans arrière-pensée: *"Ils vous auraient plutôt fiché un coup de pied dans le derrière, les officiers, que de vous faire du mal, vous savez! Question de ça, y avait une bonne entente!"*. Une bonne entente qu'il idéalise sans doute quand il déclare: *"Le plus petit marin qui était dans les soutes, là, complètement dans le fond, eh ben, vous savez, il était pas méprisé, au contraire! Il avait l'estime comme les autres!"*.

Louis Soulier né le 24 octobre 1894 à Tarentaize, de parents laitiers approvisionnant des crèmeries de Saint-Etienne, était mécanicien à Saint-Etienne avant guerre, et a repris ce métier après guerre, dans l'automobile, à Paris puis à Saint-Etienne où il a créé une entreprise de transport, puis un garage automobile, concessionnaire de Citroën, dont il ne s'est retiré qu'en 1969.

C'est à sa demande qu'il a été affecté dans la Marine, par suite d'une déficience physique: *"J'avais été blessé, j'avais sept ans: une voiture de foin avait marché sur ma jambe, avait failli me couper la jambe. mais enfin, ça va bien, ça a guéri. Et puis alors, comme j'étais blessé à la jambe, le type* (le major, au conseil de révision) *dit: "On va le mettre dans l'artillerie.". J'ai dit: "Mais je tiendrais pas à aller dans l'artillerie. Je tiendrais à aller dans la marine!". "Houla!" il m'a dit! Tout de suite! On va vous faire passer une visite, les yeux, tout ça.." Et puis j'ai plus rien fait: j'ai passé dans la marine!"*. Ce qui reviendrait à dire que le major est ravi de tomber à Saint-Etienne sur un candidat à cette affectation. Ou ravi de pouvoir incorporer quelqu'un qui pouvait peut-être prétendre au service auxiliaire? Cependant, à l'en croire, la Loire aurait fourni, un contingent respectable de marins:

E- *"Il a dit: "Tout de suite!". Ça voulait dire qu'il y avait peu de gens qui voulaient y aller?*

T- *Oh oui! Y avait peu de gens! Y en avait pas beaucoup! Nous étions 93 à Paris de Saint-Etienne, de la Loire…parce qu'on armait "Le Provence", "Le Lorraine", "Le Bretagne" et "Le Normandie": ils étaient pas finis de construire encore […]*

E- *Mais alors, sur les 93, c'étaient d'autres gens qui avaient une blessure comme vous, ou si certains n'avaient rien du tout?*

T- *Oh! Non, non! Ils avaient rien, les autres…ou du moins, je le crois. Je les ai pas tous vus!"*

Ce n'est pas par hasard que Louis a opté pour la marine: *"Je préférais la marine à toute autre machine parce que dans la marine j'apprenais à travailler…J'ai appris à travailler dans la marine. Si je n'avais pas été dans la marine, je n'aurais jamais fait un patron.*

E- *Ça vous l'avez vu après! Mais est-ce que vous saviez avant qu'en y allant, ça vous apprendrait des choses?*

T- *Ah oui, je le savais! Je le savais parce que je voyais l'artillerie, je voyais les canons, je voyais tout ce qu'on faisait…Je prenais des bulletins de l'artillerie, de la marine, je voyais tout! Je savais que la marine, c'était quelque chose pour moi, une étude personnelle pour moi!"*

Mais si c'est un choix pour lui, on devine à entendre ce qui suit que la marine apparaissait aussi à beaucoup comme un "filon" permettant d'échapper à l'infanterie, et à l'artillerie, même si la classe 1914, incorporée pendant le

---

[25] Selon le site www.grande.guerre.org/Essenteil/marine, "Le Provence" aurait été mis en service en juin 1915 (mais cela ne correspond pas au témoignage de Louis Soulier qui le fait participer à l'opération des Dardanelles en avril 1915) et "Le Bretagne" en septembre 1915. Les dates de lancement des deux autres ne sont pas mentionnées

mois de septembre 1914, est beaucoup moins informée sur les pertes sur le front terrestre que les classes qui suivront. Après un premier regroupement à Paris, le contingent de recrutés est envoyé à Lorient, et les incompétences vont se révéler, tout comme la compétence de l'ajusteur mécanicien Louis Soulier: *"On est affecté dans la marine à Lorient, et puis alors on nous a partagés. C'est-à-dire qu'arrivés à Lorient, on nous a fait faire un essai. Parce qu'il y en avait beaucoup qui avait demandé la marine et qui n'étaient pas… On nous a fait faire un essai: y en a qui ont rien su faire! Et moi, j'avais fait une vis à double filet. Et cette vis à double filet avait un nœud dans le filet, qu'on pouvait pas le faire comme il faut…Alors il fallait le faire bien doucement: j'ai mis deux ou trois jours de plus. Le type m'a dit: "Ça ne fait rien, finissez votre essai. Si votre essai est bien comme il faut, vous serez reçu!" Alors, quand les copains ont vu qu'ils avaient tous fait leurs essais, ils m'ont dit: "Oh! Soulier, la veste, elle est comme ça!" Et Soulier, la veste, il a gagné!*

E- *Donc y en a qui n'ont pas réussi leur essai?*

T- *Oh! Y en a beaucoup qui ont pas réussi! …80%! 80% qui ont pas réussi! Qui se disaient* …(compétents) *mais qui ont pas réussi! Ils croyaient que ça se faisait comme ça!*

E- *Mais c'étaient quand même tous des gens qui étaient dans la mécanique avant?*

T- *Ah! Tous ceux qu'on a* …(pris). *Pas tout à fait tous, parce qu'on prenait des cuisiniers, on prenait des timoniers…on prenait un peu de tout, des torpilleurs…"*

Après trois semaines passées au port de Lorient, consacrées à ce processus de sélection, Louis Soulier embarque sur *"Le Provence"* qui va appareiller pour Toulon, et, dans son récit, anticipe sur ce qui a été, plus tard, une de ses deux fonctions à bord : *"Le Provence": le bateau amiral. A bord, j'étais le chef de la sécurité pendant le combat. Je voyageais partout dans tout le bord. Nous étions deux ou trois qui surveillions les casiers qu'on pouvait fermer en cas d'accident au bateau.".*

Mais au début de la guerre, son travail était celui d'un simple mécanicien:

E- "*Donc votre travail consistait…*

T- *A la mécanique. J'étais à l'atelier, comme tourneur. Parce qu'on faisait tout à bord, parce qu'à bord d'un cuirassier, on fait tout!*

E- *Qu'est-ce qu'on fait, par exemple?*

T- *Tout ce qui est mécanique! La pièce d'artillerie*[26]*… la pièce…La plus petite pièce, vous la faites! Un manche à balai! Vous faites tout!.. On a un atelier en bas"*

Ce vaste atelier de mécanique à bord du navire amiral sert également à réaliser toutes les opérations que ne peuvent pas effectuer les autres navires, moins bien équipés, constituant l'escadre: *"Ils apportaient des pièces. Ils avaient des tours qui étaient trop petits, nous avions des tours modernes."*

A Toulon, le navire va recevoir l'essentiel de son armement: *"A Toulon, y avait mieux d'armement, y avait mieux les pièces qui arrivaient. Mieux qu'à Lorient, parce que Lorient était déjà menacé.*

E- *Et qu'est-ce que vous aviez comme pièces, sur ce navire amiral?*

T- *Nous avions des 380! Nous avions dix pièces de 380, et vingt-deux pièces de chaque côté de 180! Vingt-deux pièces! De chaque côté ! Et nous avions cinq tourelles de...de 3...* (380?). *Oh! Nous étions bien armés! Et puis nous avions des filets Bulivan*[27]*, mais on nous les a supprimés!*

E- *Qu'est-ce que c'était?*

T- *C'étaient des filets…On avait des bras qu'on tendait à dix mètres, pour arrêter les torpilles! Mais alors ça n'a pas donné de résultats: on les a supprimés. Ça coupait la vitesse et on risquait trop d'être torpillés. Alors on les a supprimés carrément!"*

Armé, *"Le Provence"* devient le navire amiral de l'escadre qui se dirige vers les Dardanelles. Louis exprime sa fierté devant le modernisme de son cuirassé: *"On marchait à 25 à l'heure, nous! A 25-28 à l'heure, les cuirassés de guerre, les nouveaux cuirassés. Oh! C'était pas "Le Charlemagne" ou "Le Jauréguiberry" qui marchaient moins vite, vous comprenez!* [28]

La hantise en temps de guerre, pour un navire de guerre comme pour un navire de commerce, c'est de recevoir une torpille:

E- *" Sur le trajet, est-ce que vous avez rencontré une escadre allemande? Vous n'avez pas été attaqués?*

T- *On a eu des avertissements de sous-marins. Mais alors, on était sur le qui-vive! Parce que si on nous avait touchés…pour nous couler, c'était assez difficile, mais pour nous faire du mal, ils nous auraient fait du mal! Parce que*

---

[26] Il va sans dire qu'ici "pièce" ne signifie pas "canon", les canons étant fabriqués dans les arsenaux, mais élément à réparer ou à changer dans un canon

[27] "Bulivan": mot d'orthographe et d'origine tout à fait inconnues, absent des dictionnaires consultés. Quelques sites Internet consacrés à la marine du début du XXe siècle évoquent fugacement ces filets, mais sans les nommer.

[28] Selon le site www.grande.guerre.org/Essentiel/marine, *"Le Jauréguiberry"* aurait été lancé en 1893 et *"Le Charlemagne"* en 1895; il y a donc vingt ans d'écart entre ces modèles anciens de cuirassés et ceux conçus juste au début de la guerre de 1914-1918. Ce site précise que *"Le Charlemagne"* a été *"endommagé par les tirs turcs lors de l'opération des Dardanelles"*

le bâtiment faisait 180 mètres de long et 28 mètres de large! Alors sur les côtés, il y avait des caissons, il y avait des coffres qui étaient faits pour recevoir la torpille: elle l'aurait fait éclater (le caisson), *et puis nous on aurait fermé les à-côtés, on aurait pu continuer, mais…Oh! C'était bien organisé, vous savez!"*

Ce qui-vive, il faut le maintenir en permanence, même si une flottille de torpilleurs fait écran face au sous-marin ennemi: *"On peut pas aller tout seul, un gros bâtiment! Nous avions toujours quatre-cinq torpilleurs qui nous accompagnaient, et puis un chalutier! C'est que ça a trop de prise, un cuirassé! Ça a la bonne défense, mais ça a trop de prise pour le sous-marin, vous comprenez! Un sous-marin pourrait s'approcher, il pourrait lancer deux ou trois torpilles, il coulerait!*

E- *Au moment des alertes, est-ce qu'il y avait quelque chose de spécial à faire?*

T- *Ah! J'étais à la sécurité du bord, moi… Je commençais à faire fermer toutes les portes partout. Et puis tout le monde était à son poste. Vous savez, y avait pas beaucoup de monde à bord quand tout le monde était à son poste. On ne voyait pas grouiller! Le commandant était à la passerelle, les officiers étaient en haut qui surveillaient de long en large, les jumelles de tous les côtés, qui surveillaient. Et s'ils apercevaient la moindre des choses, hein, ils rataient pas! On a passé près! A l'entrée de l'île de Malte, on a passé près: deux torpilles! …On a pas été touchés, c'est l'essentiel! Parce nous, quand on était touchés, c'était corps et biens perdus! Parce tout bateau qui était touché, par le ventre ou par l'avant, il coulait et puis c'était tout!*

E- *Mais vous aviez quand même, vous m'expliquiez, un système de caissons pour boucher les brèches?*

T- *Oh! mais c'est que quand les tôles s'enfonçaient, les huissières*[29]*coulissent plus! C'est que c'est bien beau, ça! Quand vous avez une torpille qui rentre ici, qui défonce tout, qu'est-ce que vous voulez! Vous pouvez pas fermer les portes! Vous pouvez que les fermer plus loin!*

E- *Et une torpille, ça peut pénétrer profond dans un bateau?*

T- *Oh! Une torpille, c'est long! Une torpille, ça fait environ huit mètres de long! Une torpille! Et quand on la sort, y a une chasse d'air qui chasse l'eau dehors du compartiment qu'on la sort. On la sort, puis on laisse rentrer l'air; on laisse rentrer l'eau après. Puis alors une fois que l'eau est rentrée, on se met en position de tir…On peut tirer dans n'importe quelle direction…*

On aura compris que Louis est passé sans transition de la torpille qu'on risque de recevoir dans la coque du navire à la torpille qu'on tire sur le sous-marin ennemi! Je ne le ramène pas au sujet initial:

E- *"Elle tire à combien, une torpille, sous l'eau?*

T- *Elle a deux moteurs à essence, elle peut bien faire 10 à 12 kilomètres…12 kilomètres! […] Elle est réglée comme on veut. Si l'ennemi est là-bas, qu'il marche en avant, on la règle à la vitesse où il marche, on donne un peu plus de vitesse, un peu plus haut, puis hop! Alors quand elle arrive à peu près à la distance, c'est rare qu'il est manqué!"*

Le danger peut aussi venir de la terre, lorsqu'on s'approche de forts comme les forts turcs des Dardanelles; ou du ciel, mais l'aviation de bombardement est naissante à ce moment:

E- *"Vous avez tiré sur les forts des Dardanelles?*

T- *Oh la la! On a tiré! On a tiré des obus!* (rire) *Les obus sont plus hauts que moi! Les obus sont plus hauts que moi!*[30]

E- *Les 380! Et vous avez tiré pendant combien de temps? Pendant combien de jours?*

T- *On a tiré pendant deux ou trois heures, puis c'est tout! Y a des bateaux qui ont tiré plus que nous, hein! Puis il fallait garder la défense aussi!…Vous comprenez, dans la marine, vous tirez, mais il fallait que vous méfiiez comme les pigeons qui passent. Y a une flottille d'avions qui viennent, alors on les tire en l'air! …Alors ils s'approchent pas, parce qu'ils risquent de se faire démolir! S'ils s'approchent, c'est rare qu'ils soient manqués; parce que les marins sont pas manchots non plus! Ils savent tirer! On savait tirer, nous aussi!*

E- *Donc il y avait parfois des attaques par des escadrilles d'avions?*

T- *Oh! oui, y avait des attaques! Mais pas beaucoup! Parce qu'il y avait pas beaucoup d'avions! Les avions venaient pas loin, vous comprenez. Nous étions au large, nous."*

Dans ses deux fonctions successives de mécanicien tourneur, puis de quartier maître mécanicien plus spécialement affecté à la sécurité, Louis s'est senti valorisé. Mais il est deux fonctions à bord dont il plaint sincèrement les titulaires: celle des soutiers (et il rejoint en cela le bref témoignage de Joseph Fridière) et celle des mécaniciens chauffeurs:

E- *"Qu'est qui était le plus dur, dans la marine?*

T- *C'est le mécanicien chauffeur! C'est le chauffeur! Le chauffeur qui chauffe! Pas les nouveaux* (navires) *parce que les nouveaux, ils sont chauffés au mazout: y a qu'à surveiller les robinets, les ouvrir, les fermer! Mais les autres, fallait charger du charbon! Alors ça! Toutes les cinq minutes, des pelletées de charbon: la pression baissait…*

E- *Il fallait pelleter sans arrêt?*

---

[29] Ce terme technique désigne des portes coulissantes chargées d'obturer un passage, ici afin d'éviter l'intrusion de l'eau dans le corps du navire

[30] Pour avoir vu quatre de ces obus entreposés sur le sol de l'esplanade du fort de la Pompelle, près de Reims, je puis affirmer que Louis Soulier n'exagère pas du tout

T- *C'était terrible! C'était terrible! Et le soutier! Le soutier, c'est terrible! Il approvisionne le charbon, les soutes, aux chauffeurs! [...] Avec des paniers en osier! Ou alors on mettait des glissières, on faisait glisser le charbon qui allait directement à la chaudière, on le jetait dans le couloir…Mais y avait des bateaux qui avaient quarante chaudières! Nous autres, nous en avions douze, à bord du cuirassé "Provence". Nous avions des chaudières Pershing, des nouvelles chaudières.*
E- *Mais alors y avait combien de chauffeurs et combien de soutiers? Un par chaudière?*
T- *Oh! Y en a plusieurs par chaudière! Par chaudière, y en avait trois…six…. y en avait neuf ! Ils étaient toujours en triple pour faire le service: toutes les huit heures, on change… S'il y en a un de malade ou quelque chose, on le remplace"*

On ne s'étonnera guère, si l'on imagine ce travail harassant, dans la chaleur d'un air confiné et dans la poussière de charbon, que l'expression *"un travail de soutier"* pour qualifier un travail exténuant soit devenue quasi proverbiale.

Sur les opérations effectuées par son navire pendant les quatre ans de guerre, Louis n'a qu'une vague idée, en dehors de la participation aux Dardanelles et à la bataille de l'Adriatique. Selon lui, le navire exerçait une fonction de surveillance maritime: *"On a resté sur le terrain, on se déplaçait dans toutes les îles de la Grèce…On a occupé toute la Grèce pour empêcher que les troupes viennent."* . Il n'a eu qu'une seule permission en France, en décembre 1916. Et à la question (modalisée par courtoisie!) portant sur la comparaison entre son sort de mécanicien de marine et le sort d'un fantassin sur le front français, il répond par l'esquive, de manière déroutante mais compréhensible:
E- *Est-ce que vous aviez l'impression d'être un peu à l'abri par rapport à ceux de l'infanterie?*
T- *On peut pas dire qu'on était à l'abri…parce que la moindre des choses quand on était en mer…on risquait de tomber sur un torpilleur…*
E- *Donc vous aviez l'impression d'être toujours en danger?*
T- *Oh! tout le temps! Chaque fois qu'on était en mer, on était en danger! Tout le temps! […] Parce qu'un sous-marin pouvait bien vous guetter, à cinq-six kilomètres, puis vous lancer deux torpilles…Ou deux sous-marins! On était toujours sur le qui-vive ! Toujours sur la vie ou la mort!"*

L'Aviation

S'il est une arme qui a connu une évolution extraordinaire entre le début et la fin du conflit, c'est bien l'aviation. Accroissement phénoménal du nombre d'appareils d'abord, en corrélation avec le nombre de pilotes formés: selon **Jean-Jacques Becker** *"Lorsque la guerre commence, l'armée française dispose de 148 avions"* , alors qu'en 1918, ce nombre s'élève à *"4938 avions pour la seule armée de terre, 3000 en réserve et plus de 3000 autres pour l'entraînement"*. Diversification des usages stratégiques ensuite: alors qu'en 1914 *"on n'imagine guère que les avions puissent fournir autre chose que des renseignements"* en survolant le champ de bataille, *"progressivement, les missions de l'aviation vont se diversifier en renseignement, bombardement et chasse chargée d'assurer la maîtrise du ciel pour protéger en particulier les avions de reconnaissance"*, missions confiées à des appareils différents conçus par des entreprises spécialisées: *"Pour la France, les modèles d'avions sont adaptés à ces différentes missions, les Morane pour la chasse, les Farman pour la reconnaissance, les Voisin pour le bombardement, les Caudron pour le réglage."*

Cet accroissement se retrouve évidemment dans les autres armées: l'Angleterre serait passée de 84 avions en 1914 à 3700 en ligne en 1918, et l'Allemagne d'environ 200 à environ 4500, en ligne également, ce qui est sensiblement comparable à la force aérienne militaire française, à ceci près que les Alliés additionnent leurs forces, et que les Américains, entrés dans le conflit au milieu de l'année 1917, auraient progressivement disposé de *"2050* (avions) *fournis par l'industrie française."*, d'où un avantage aérien des Alliés dans l'année 1918. Ces chiffres ne donnent qu'une faible idée de la production de l'industrie aéronautique, car il ne faut pas oublier le nombre considérable d'avions abattus en combat aérien, par les mitrailleuses ou les canons de la D.C.A., ou accidentés par suite d'une défaillance mécanique. Ainsi, **Jean-Jacques Becker** évoque *"un formidable effort industriel de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne"* ainsi synthétisé: *"De 1914 à 1918, les belligérants ont construit 200 000 avions dont 41 500 pour la France et 48 000 en Allemagne"*.

En corrolaire, le personnel mobilisé par l'aviation a connu le même essor : *"En 1918, l'aviation française utilisait 150 000 homes (4000 en 1914), dont 12 000 pilotes."*[31]

Sur l'aviation, je ne dispose que de témoignages indirects, aucun de mes témoins n'ayant été pilote, deux ayant été une partie de leur guerre mécaniciens d'aviation non volants, un troisième ayant exercé cette fonction seulement pendant l'occupation en Allemagne. Mais des témoignages de fantassins ou d'artilleurs permettent de percevoir l'intérêt passionné suscité par cette arme, d'en comprendre le prestige et le danger; mais ces témoignages concernent surtout la seconde moitié du conflit.

[31] Jean-Jacques Becker, *La première guerre mondiale*, MA Editions 1985, article *"L'Aviation"* pp. 15-18

Les mécaniciens d'aviation

Le seul de mes témoins ayant exercé cette fonction pendant un temps conséquent, en période de guerre, est **Claude Coupade** (cl. 15) de La Ricamarie, ajusteur en usine à Saint-Etienne avant guerre, mécanicien au chemin de fer dans la gare principale de Saint-Etienne, au dépôt de Chateaucreux. Incorporé en décembre 1914, Claude a été pendant quatre mois dans l'artillerie lourde, puis mitrailleur dans l'infanterie alpine. C'est une blessure par éclats d'obus au visage et à la main gauche reçue le 30 mars 1916 en Argonne qui va, après hospitalisation et convalescence, entraîner son affectation, le 3 juillet 1916, au 2e groupe d'aviation de Lyon, à l'aéroport de Bron. Son été 1916 se passe en formation technique sur les moteurs d'avion (notamment aux usines Rochet-Schneider). Le 14 octobre, il est affecté à l'aéroport du Bourget avant d'aller au front, ce qu'il évoque dans un récit rédigé juste après guerre d'après les lettres expédiées à sa fiancée et à ses parents: *"Le 30 octobre 1916, départ pour le front. J'arrive à Bar-le-Duc, au parc 3, je suis affecté à l'atelier des moteurs. Ma présence y fut courte: le 1er novembre, je fus dirigé à l'escadrille F 25 secteur 8 situé* à Vadelincourt (Meuse). Cette escadrille employée jusqu'à maintenant pour la reconnaissance de jour est transformée en escadrille de bombardement de nuit. De l'autre côté de Vadelincourt se trouve un hôpital militaire, à notre gauche la gare de ravitaillement, plus loin sur la route un grand dépôt de munitions. Dans le village il y a peu de civils, quelques vieillards seulement, les premières lignes sont a* 9 ou 10 kilomètres, le grondement des canons s'entend facilement, ce bruit fait frémir de penser de penser a* tous ces malheureux qui sont sous les coups meurtriers."*

Cette conversion de l'aviation de la reconnaissance diurne au bombardement d'abord nocturne, puis aussi diurne, est une des grandes phases de l'évolution de cette arme.

Il décrit rapidement son travail: *"Depuis mon arriver* le travail fut assez dur, après avoir passé la nuit, notre repos est court le matin, et le soir il faut préparer pour la nuit suivante; c'est-à-dire revoir le moteur, faire le plain* d'essence, et préparer les bombes, qu'il faut garnir avant d'être placés* sous l'appareil. Ces bombes faitent* en tôle épaisse contiennent fermée* par une cloison un liquide qui, au contacte* de l'air, s'en va en fumée jaune. Un deuxième liquide est introduit dans la bombe au moment de la monter sur le lance-bombe, a* ce moment celle-ci devient dangereuse."*

Ces liquides inflammables, explosifs, représentent un danger évident qu'illustre un accident survenu dans son escadrille deux ans après: *"Le 15 août un accident se produisit la nuit sur le terrain. Des camarades occupé* a* placer leurs bombes sous l'appareil en échappèrent une sur le sol qui se décloisonna; le liquide fuyant par les joints s'enflama* a* une lanterne toute proche. C'est en la couvrant de terre que celle-ci explosa, tuant un mécanicien, arrachant la jambe à un autre, et blessant plus ou moins grièvement ceux qui étaient au tour. Pendant cet accident si rapide j'étais occupé a* faire tourner un avion au milieu du champ. Le 17 la victime fut enterré* à Vitry."*

Revenons à 1916. Claude relate aussitôt après le premier drame qu'il a vécu dans son escadrille: *"Le 1er décembre 1916 les Allemands font leur premier vol de nuit: un appareil qui nous surpris*est venu nous mitrailler. Un des notres* le lieutenant Lotiron avec son mitrailleur voulu* partir en représaille*, les malheureux ne sont jamais plus revenus."*

Ce drame, tout comme un autre qui lui a succédé, dont Claude ne donne ni les victimes ni les circonstances, fait l'objet plus tard d'une cérémonie funéraire qui montre que la mort des aviateurs a plus de répercussion que celle, infiniment plus fréquente, donc banale, des fantassins, et innove même dans la dimension symbolique: *"Le 5 mars 1917 une collecte est faite parmi le personnel pour l'achat de quatre couronnes, deux pour l'équipage qui s'est tué pas très loin d'ici, les deux autres seront laché* en Allemagne où l'on a appris par le service d'espionnage où était tomber* l'équipage Lotiron. Le 7 mars toute l'escadrille est d'enterrement sauf moi et deux camarades qui somme* désigné* pour la préparation de deux appareils qui survolerons* le convoi."*

La proximité de la base de l'escadrille avec le front (une dizaine de kilomètres selon l'estimation du témoin) facilite les incursions de l'aviation ennemie, qui s'enhardit. Quatre mois après la première attaque, une seconde se produit: *"Depuis la surprise faite par l'avion Allemand*, toute* les nuits étaient a* nouveaux* tranquilles, lorsque le 6 avril 1917 un ronflement de moteur qui n'était pas des notres* nous vint aux oreilles; croyant avoir à faire a* un appareil égaré tous nos projecteurs furent éclairés. Au même moment, de l'avion fantome* une mitrailleuse se mit en action et des bombes furent lancées. Aucun moyen de défense n'était encore installer*, et depuis ce jour des mitrailleuses furent montées a* tous les coins du terrain, et le personnel en entier nous nous occupions le lendemain de faire des tranchées pour nous abrités*. Depuis cette date la guerre entre escadrilles avait commencer* toute* les nuits lorsque le temps le permettai* les boches* étaient sur nos têtes. Par bonheur que nous les connaissions au bruit de leur moteur a* part* qu'elle* ques* uns arriver* de très haut se laissait descendre sans bruit et nous surprenait en plain* travail."*

Cet extrait révèle une évolution très sensible de la guerre aérienne: de rarissime, l'attaque par l'aviation ennemie devient fréquente, et elle innove pour devenir plus efficace en effectuant un vol d'approche en altitude suivi d'une plongée silencieuse (moteur coupé ou au ralenti), ce qui oblige les Français, qui n'avaient jusque là pas cru bon de prévoir une défense du terrain, d'installer une D.C.A. et de recourir au creusement de tranchées pour abriter les

hommes, ce qu'on comprend mal pour une attaque venue du ciel, à moins que ces tranchées se soient complétées d'abris souterrains.

Après une permission en mai qui lui permet de retrouver sa fiancée et ses parents, le 20 mai Claude est de retour à l'escadrille et constate bien vite que ces attaques ennemies se sont encore intensifiées, devenant d'une redoutable efficacité, et ont pris une cible voisine: *"Le 25 mai les avions nous bombardent; leurs bombes font sauter le dépôt de munition* qui est a* 2 kilomètres à notre droite; le bruit est infernal, les explosions nous ébranlent la tête, les obus sont projetés dans toutes les directions."*

Pendant l'été, la guerre aérienne s'intensifie encore, et pour la première fois Claude va voir un de ces équipages ennemis abattus; pas la moindre haine xénophobe, mais au contraire beaucoup d'humanité dans la scène touchante entre vaincus qu'il décrit sobrement: *"Le 20 août un avion de reconnaissance ennemi qui est a quelques* quatre mille mètres au-dessus de nous est abattu a* coup de canon, sa descente en feuille morte ralenti* énormément sa chute; sur un chêne il se brisa. Mais qu'elle* ne fut pas notre surprise en arrivant auprès des débris de voir sortir un homme sans aucun mal. C'était l'observateur. Le pilote avait la tête traversée par un éclat d'obus. Nous eûmes un moment d'émotion lorsque cet homme habillé comme les paysans de chez nous se pencha sur son camarade à la figure sanglante pour l'embrasser, et avant de ce* laisser prendre prisonnier, lui envoya un dernier salut."*

Bien sûr la surprise est celle liée à la survie miraculeuse de l'observateur après une chute de 4 000 mètres, même après la descente *"en feuille morte"* permise par la légèreté de l'appareil sans doute presque intact, chute encore amortie par l'atterrissage sur la ramure du chêne; Mais elle est aussi liée à la vision de la similitude vestimentaire entre l'observateur allemand et *"les paysans de chez nous"*, ce qui l'humanise en lui faisant perdre son étrangeté, et plus encore au comportement si humain, si tendre de cet homme envers son malheureux pilote… La guerre réserve parfois de ces moments rares où s'abolissent la haine et les préjugés.

Le plus souvent, la chute de l'avion ennemi n'offre pas l'opportunité de contempler une telle scène, mais simplement l'occasion d'un constat macabre, quoique dépourvu de haine, et la collecte de trophées. C'est ainsi que **1 Joannès Béal** (cl. 16)**,** tailleur à L'Hôpital-le-Grand, écrit une brève carte à son jeune frère Adrien, alors élève à l'Ecole Normale de Montbrison, à qui il sert de père de substitution, le leur étant décédé en 1915: *"Le 1/2/18 Cher Frère Vite 2 mots pour te dire que pour le moment on arpente les routes mais malheureusement on a le sac sur le dos. Quand j'irai en perme je t'apporterai quelques souvenirs d'un avion boche qui a tombé dans nos lignes. Le Fritz avait la tête complètement aplatie et ses cervelles avaient entré entièrement dans les boîtes à culasses de ses mitrailleuses. Je termine en t'embrassant bien fort. Joannès."*

Claude Coupade décrit ensuite un raid très efficace sur sa base d'escadrille avec la technique d'approche en deux temps qu'il avait évoquée plus haut: *"Le lendemain un boche* très haut est descendu très bas, moteur au ralenti; c'est par miracle que personne ne fut tuer*: les bombes qu'il lacha* nous ont tous recouverts de terre et de pierre, et sept avions furent détruit*".*

Ces bombes aériennes ennemies semblent de facture classique, avec une charge explosive sans dispersion de fragments métalliques ou billes d'acier (obus dits "shrapnells"). Mais c'est à des bombes nouvelles, plus vicieuses encore dans leur conception, que l'ennemi va avoir recours, dans une attaque datant de la fin de ce même mois d'août (le 22 apparemment si l'on se fie à la succession des deux "lendemains" à partir du 20), sur un objectif non militaire, non offensif, dont on ne sait s'il est intentionnellement pris pour cible, ce que ne croit pas Claude: *"Les Allemands décidés de détruire notre escadrille revinrent a* nouveau le lendemain; des bombes tombèrent de tous côtés, mais malheureusement ce n'est pas ceux à qui sont destinés les coups qui les reçoivent. Des bombes incendiaires tombèrent sur l'hôpital qui a* la suite des attaques de Verdun regorgent de blessés. Leur* baraquement* fait* de planches goudronnés* ne furent plus qu'un énorme brasier. Ce fut parmi tous ces malheureux le sauve qui peut. Quelques-uns, les membres amputés, durent restés dans les flames*, d'autres se sauvèrent a* travers champs, quelques-uns même furent trouvés mort* le lendemain dans les prés; une infirmière, très valide pourtant, a été trouvé* carbonisée. Toute la nuit les boches lachèrent* leurs bombes dans ce foyer qui éclairait le ciel de sa lueur sinistre, et les cris déchirants de ces malheureux dont il est impossible de porter secours car l'on dirait que toute l'aviation Allemande est mobilisée pour s'acharner sur ce point, et pourtant dans cet hôpital, il doit y avoir des leurs. A la pointe du jour je pu* voir ce désastre; horrible vision que nous offre cette guerre!"*

Ainsi les bombes incendiaires enflammant les planches goudronnées d'un baraquement d'hôpital provisoire sont plus ravageuses encore que les bombes classiques, et le fait de s'attaquer à des blessés, à du personnel hospitalier militaire ou civil ramène l'image barbare de l'ennemi qu'avait estompée la scène récente du baiser de l'observateur allemand à son pilote mort.

Toutefois, bien que devenu un auxiliaire de plus en plus utile pour la guerre, d'abord pour l'observation des positions ennemies permettant le réglage des tirs d'artillerie, puis pour le bombardement, l'avion reste la "drôle de machine aérienne", le loisir d'avant-guerre de quelques passionnés excentriques, doués, et souvent fortunés, qui ne renoncent pas à leur passion de la voltige, même sur appareils militaires, ce qui peut causer des drames, comme celui que relate Claude, alors que l'escadrille s'est déplacée vers la ferme de Bellefontaine, à proximité de Noyers-le-Val, près de Révigny-sur-Ornain, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Bar-le-Duc: *"Le 11 septembre, toute l'escadrille est d'enterrement de deux camarades qui se sont tuer* par l'imprudence du pilote; ce dernier était aller**

avec son mécanicien faire de l'acrobatie au-dessus du village d'une de ces connaissances, lorsque tout a coup les ailes de l'avions se sont brisées. Les malheureux s'écrasèrent sur le sol avec les restes de l'avion qui prirent feu, ont* les retrouvas* affreusement carbonisés."*

L'insubordination du pilote, qui s'exonère des contraintes militaires pour se livrer à sa passion et sans doute éblouir une "connaissance" qu'on devine féminine par sa maîtrise de l'appareil, n'empêche pas l'organisation de funérailles officielles, comme si les pilotes étaient exemptés de la discipline commune.

Une autre mort accidentelle de pilote est racontée l'année suivante, alors que l'escadrille a changé de localisation: *"Le 13 nous apprenons avec regret la mort d'un camarade qui aurait heurté la nuit le cable* d'un balon* de la défense de Paris. Ce pilote avait quitter* l'unité a* la suite d'une chutte*, et s'est* avec un chargement de bombe* qu'il lui est arriver* s'est* accident fatal; l'éclatement de ces bombes a fait aussi trois victimes."*

Les mécaniciens ne volent avec leur pilote que si le mitrailleur ou le préposé au largage des bombes n'est pas requis, ce qui était le cas ici. Pour sa part, Claude Coupade ne décrit aucun vol auquel il aurait participé. Un épisode relaté plus tard révèle le lien qui le relie à un avion particulier, donc à son pilote, à l'occasion d'une panne qui a empêché celui-ci de revenir au terrain de l'escadrille: *"Le 26 janvier, mon appareil est en panne devant Verdun. Je part* de suite en auto avec mon associé pour faire le nécessaire. J'arrive le soir même dans Faubourg-Pavé au pied du fort St Michel. L'appareil est sur le terrain de Verdun où mes hangards* ne sont plus a* par*quelques morceaux qui subsistent encore; c'est derrière un de ces pans que l'on peut visiter le moteur qui malheureusement nécessite sont* changement. Après renseignement pris par téléphone je resterais sur place en attendant que tout fut terminer*, mes repas seront pris à la cuisine d'un régiment d'infanterie de Faubourg-Pavé et nous coucherons dans les caves. Malgré que l'endroit où nous nous trouvions soit exposé, nous avons pu mener a* bien notre travail."*

Bien que n'émanant pas d'un pilote, ce témoignage écrit donne un éclairage intéressant sur les vicissitudes et les dangers liés à cette arme si spéciale.

Un mécanicien d'aviation plus jeune de trois ans, car appartenant à la classe 18, **Maxime Jacquet** de Sail-sous-Couzan , avant guerre ajusteur de précision à la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne, éclaire un aspect de ce travail que n'a pas connu Claude Coupade: le travail à l'arrière, dans une base aérienne de réparation d'appareils et de formation des pilotes, celle de Vineuil, vers Châteauroux, où il a été affecté très peu de temps après son incorporation, en mai 1917: *"Moi, quand je suis parti, je suis parti directement dans l'aviation, sans faire de classes. Du moment que j'étais ajusteur, je n'ai pas eu à faire de classes. Y avait un centre de recrutement à Bordeaux. Alors là, à Bordeaux, nous nous sommes retrouvés je sais pas combien, peut-être plus d'un cent! […] Moi, j'ai été désigné pour aller à Châteauroux. C'était pas à Châteauroux même, c'était à Vineuil, à côté de Châteauroux. Là, y avait déjà un centre de formation de pilotes. Alors ils nous ont dit: "On peut pas vous envoyer sur le front parce que, sur le front, pour le moment, c'est complet; ça marche à peu près, les escadrilles. Mais là, il manque des mécaniciens dans les centre où on forme des pilotes. […] Alors, là-bas, c'était pas une usine! Là fallait travailler sans arrêt, tous les jours, tous les jours, semaine et dimanche! Il fallait fournir du boulot! On y était que pour le travail, pas plus! Et les pièces arrivaient du front, les moteurs arrivaient. Et on avait encore les appareils du centre à entretenir, pour faire marcher les pilotes tous les jours. Parce que tous les jours, ça volait! Tous les jours! Pour former des pilotes, quoi!*
E- *Et vous répariez aussi ceux qui venaient du front?*
T- *Et on réparait! Ils en renvoyaient du front pour en réparer encore, des moteurs qui arrivaient par le train. Et puis même des avions qui étaient amochés, ils en renvoyaient…des parties, quoi! Fallait voir ce travail qu'il y avait! Ça travaillait sans arrêt, sans arrêt! …Et puis ils envoyaient des pilotes du front, des fois on ne recevait 15-20, pour pouvoir former, comme pilotes. Parce qu'il s'en bouffait, là-bas, sur le front!"*

Après ce centre, Maxime fera un bref passage en escadrille, du côté de Reims, puis, touché par la dysenterie, sera fin 1917 ou début 1918, après guérison, affecté au centre de haute voltige de Pau, où l'on initie les pilotes au maniement des commandes de nouveaux appareils: *"Alors à ce moment, ils venaient de recevoir des Spad, un nouvel avion de chasse. Alors, à ce moment-là, ils les* (les pilotes) *envoyaient du front pour les faire s'essayer, s'apprendre, sur ces nouveaux avions. Alors ils faisaient de la voltige avec un moniteur."* . Il y demeurera jusqu'à l'armistice.

Le recours à des témoignages de fantassins ou d'artilleurs nous permet d'apporter quelques touches complémentaires à cette évocation bien partielle de l'aviation.

Le retour des avions endommagés dans les ateliers de réparation de l'escadrille, ou en cas d'avarie grave, dans les ateliers de l'arrière, comme celui où opérait Maxime Jacquet, n'est pas chose aisée, surtout si l'appareil a dû se poser, plus ou moins brutalement, dans un espace en vue de l'ennemi. **Jean-Marie Penet** (cl. 13) né à Cusset (Allier), graveur-lithographe avant guerre, qui s'installera à Feurs comme gérant de la pharmacie de son épouse, a été versé en 16, après blessures, de l'infanterie à un service annexe de l'aviation; il a été chargé, comme sergent, à l'escadrille F24 de Faverolles-et-Coémy (Aisne, mais à 25 km à l'ouest de Reims) d"une section de territoriaux affectée à la récupération sur le terrain des avions endommagés: *"J'avais une section avec moi, une trentaine de types, j'avais des territoriaux, j'avais des gars comme moi qui avaient été machinés* (blessés) *et on faisait l'évacuation des avions qui avaient été descendus, qui étaient malades, qui avaient besoin de retourner à l'arrière. On les ramenait sur des remorques. […] Y a eu un dépannage qui était sérieux: c'était un avion qui était tombé dans les lignes; quand les gars y allaient, dès qu'ils arrivaient, on tiraillait. Personne plus voulait y aller! Alors, ils m'avaient demandé ce jour-là. J'y*

étais allé, mais d'abord reconnaître le truc. Je l'avais fait attacher avec un câble. Et puis la nuit, quand nous y sommes allés, on tirait le câble, on tirait le câble, le zinc venait; ça faisait du bruit, les gars tiraillaient!
E- *Vous pouviez tirer un avion à combien?*
T- *Là? Mais un avion c'était pas difficile à tirer! On le prenait par la queue, on l'attachait par la queue. Rien que de tirer, la queue se soulevait, après c'était ses roues qui marchaient. Pour pas le tirer, il fallait qu'il soit à plat-ventre* (train d'atterrissage cassé); *celui-là, il avait presque pas de mal!*
E- […] *Donc vous l'avez récupéré, cet avion?*
T- *Ah! oui, on l'a récupéré. Il avait pas de mal, hein! … Tous les avions étaient convoyés… de la gare où on le mettait sur le rail jusqu'au Bourget, il était convoyé par un type."*

Concernant la transmission de renseignements au sol par les avions de reconnaissance encore en vol, **Jean-Baptiste Biosset** (cl. 18), de Renaison, engagé volontaire, affecté à l'artillerie anti-aérienne à l'auto-canon de 175, décrit une méthode bien primitive dont on ne sait si elle était généralisée et qui représente une forme de bricolage par rapport à celle qui avait été présentée à François Baizet (message contenu dans une bande de toile lestée de plomb) : *"De temps en temps, on tirait une rafale quand l'avion de réglage nous signalait la position des Allemands. Sans ça, on aurait été fait prisonniers. Dans cet avion de réglage, il y avait un pilote et un observateur, et alors, cet observateur, c'était curieux, il inscrivait sur un bout de papier, au crayon, puis il emportait des cailloux, il y attachait le message avec une ficelle. Et nous, nous avions un guetteur qui surveillait l'avion et qui courait où on avait vu tomber le message…*
E- *Des messages devaient se perdre?*
T- *Il s'en perdait certainement, mais l'avion se rapprochait aussi près que possible de nos pièces, et le guetteur surveillait."*

Deux autres témoins évoquent brièvement une arme peu connue: les fléchettes d'acier qui ont été jetées d'avion au début de la guerre. **Jean-Louis Monier** (cl. 13) en a vu : *"Si, elle y était, l'aviation! Mais vous savez, ça porte à rire, parce que l'aviation allemande venait sur les troupes françaises et nous lançait des fléchettes! Y avait pas de bombes, y avait rien! Ils passaient au-dessus (on appelait ça les Taube[32]). Alors, c'était pas dangereux! Nous, on se collait sous un fourgon, et puis ça y était, quoi!*
E- *Des fléchettes qui n'explosaient pas? Qui piquaient simplement?*
T- *Ah non, elles piquaient, dans le dos des chevaux, ou des hommes!"*

Le témoin les décrit comme longues d'une vingtaine de centimètres, constituées de deux parties: *"y avait une plume et puis alors le triangle, un triangle en métal pour piquer"*

Ces fléchettes d'acier, **Amand Beyron** (cl. 11) les mentionne dans son journal dès les tout premiers jours de guerre, avant que son régiment, le 99e R.I. de Vienne (où il est brancardier) n'ait eu le temps de combattre. Il se trouve alors dans les Vosges, entre col de Saales et col de Lubine, au nord de Sainte-Marie-aux-Mines: *"Vendredi 14 août- […] Nos bataillons envoient des patrouilles de reconnaissance dans les bois voisins. Vers 16 h. un aéroplane allemand nous survole en lâchant sur nous des fléchettes d'acier de 10 cm et nous fait quelques blessés légers. Comme il nous survolait assez bas, il a essuyé, sans résultat, des fusillades de nos soldats."*

Cette technique, qui pouvait être mortelle pour les soldats qui recevaient une fléchette sur la tête, en une période où ils n'étaient pas encore dotés du casque d'acier Adrian, a dû être abandonnée dans le courant de l'année 15 au profit des premières bombes aériennes, qui pouvaient tuer ou blesser bien au-delà de leur point d'impact précis. Amand Beyron, qui tient scrupuleusement son journal, en fait pour la première fois mention le 25 mai 1915, alors que son régiment se trouve à Bray-sur-Somme: *"Mardi 25 mai – A 3h1/2 du matin, je suis réveillé en sursaut par des explosions d'obus près de nous, et un moment après, j'entends les bruits de moteur de plusieurs avions boches qui nous ont jetés* des bombes. Bientôt les mitrailleuses se font entendre ainsi que le 75 contre avions. Je me lève en vitesse. Les copains sont déjà sur la route et au clair de lune nous voyons plusieurs avions qui tournent en rond au-dessus de Bray. Ils étaient à faible hauteur pour lâcher de nouvelles bombes. Autour de notre cantonnement, ils en jetèrent une dizaine dont la moitié alla dans les étangs. Bray eut qq. maisons assez endommagées et des bombes incendiaires tombèrent sur des maisons où le feu fut vite éteint. Une autre bombe tomba sur la maison où loge* le lieutenant Piastri et le lieutenant Borcier de la C.H.R.* (Compagnie Hors Rang). *Ce dernier était dans son lit lorsque tomba la bombe, perçant le plafond, éclate dans sa chambre. Tout fut bouleversé, et lui, par miracle, ne fut pas du tout blessé, protégé par les couvertures, et dans le lit on trouva une dizaine d'éclats. Il y eut une quinzaine de civils et militaires blessés par ce bombardement nocturne de petites bombes d'avions. Autour de Bray, on va installer des canons de 75 de défense contre avions et des mitrailleuses lourdes."*

La description de ce premier raid aérien nocturne vécu par le 99e R.I. contient des informations intéressantes: les avions ennemis utilisent une nuit claire - peut-être de pleine lune- pour effectuer leur raid, à basse altitude, ce qui ne les empêche pas de manquer parfois leur cible (bombes dans les étangs). Les bombes sont manifestement de deux

[32] Ce terme allemand, signifiant "pigeon" , a été couramment appliqué aux petits avions allemands rudimentaires du début de la guerre

types: bombes explosives visant à démolir les maisons, blesser ou tuer les gens par leur déflagration et bombes incendiaires parachevant les destructions matérielles par le feu, qui peut se propager d'une maison touchée à l'autre non touchée. Ces "petites bombes" sont encore assez peu destructrices, si l'on prend en compte le bilan relativement réduit des pertes (aucun mort, une quinzaine de blessés) et la survie du lieutenant Borcier dans la chambre de qui explose une de ces bombes! Par ailleurs, la défense contre avions existe déjà et va être renforcée.

Progressivement, les bombes aériennes vont gagner en poids, en efficacité meurtrière, et les raids vont se multiplier avec la modernisation et la multiplication des avions. Une idée nous en est donnée par ce grand lecteur qu'est **Joseph Sorgues** (cl. 15), enseignant à l'institution libre de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, qui versé dans le service auxiliaire au dépôt de son régiment le 160e R.I., à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre) après une très longue hospitalisation faisant suite à la grave blessure (balle fichée contre la colonne vertébrale) reçue le 25 septembre 1915, continue son journal personnel tout en dépouillant la presse. Ainsi le 3 septembre 1918, il note entre autres: *"Nos pilotes, eux, ont bombardé avec 18 tonnes de projectiles les régions de Saint-Quentin et de La Fère, les gares de Marles, Laon, Ham, Maison-Bleue et Guignicourt, les bivouacs de Villers-Fauqueux: 4 avions et un ballon ont été abattus. La statistique qui enregistre les progrès de notre aviation de bombardement donne des chiffres impressionnants: en 1915, nous avons jeté sur l'ennemi 150 tonnes d'explosifs, en 1916 et 1917 272 et 710 tonnes, en mai 1918 seulement 558 tonnes, en juin 640, en juillet 500! Et le mois d'août battra tous les records! Comparons: en juin et juillet 1918, nous avons lancé 1125 tonnes contre 1132 pour les années 1915, 1916 et 1917 réunies!"*

Même si ces statistiques militaires fournies à la presse peuvent être sujettes à caution, il n'en demeure pas moins qu'elles révèlent un accroissement phénoménal des raids aériens au fil de la guerre.

Le même Joseph Sorgues partage l'admiration générale pour les exploits guerriers des pilotes, et la consternation lorsqu'ils sont abattus en vol ou victimes d'un accident mortel. Son journal à la date du 26 septembre 1917 relate la mort de Georges Guynemer qu'on a mis apparemment une quinzaine de jours à annoncer: *"De notre côté, nous avons à déplorer une perte cruelle pour notre aviation. L'as des as, le capitaine Guynemer, parti le 11 septembre dans la région des Flandres, n'a pas rejoint son escadrille, il est porté disparu. Toute la France ressentira avec douleur la navrante nouvelle qu'on nous annonce si tardivement. Le héros légendaire, vainqueur et destructeur de 53 appareils boches, cité 27 fois à l'ordre du jour de l'armée, ne figure plus dans la glorieuse phalange, mais Nungesser nous reste, et Heurteaux, et toute cette brillante jeunesse qui brûle d'imiter et de surpasser si possible le noble disparu. Agé de 23 ans – il est né le 24 décembre 1894- le capitaine Georges Guynemer était officier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec 27 palmes; sa modestie n'avait d'égale que sa bravoure. Voici une de ses dernières citations, celle du 11 juin 1917, qui lui conférait la rosette d'officier: "Officier d'élite, pilote de combat aussi habile qu'audacieux. A rendu au pays d'éclatants services tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple quotidien de son ardeur toujours égale et de sa maîtrise toujours plus grande. Insouciant du danger, est devenu pour l'ennemi, par la sûreté de ses méthodes et la précision de ses manoeuvres, l'adversaire redoutable entre tous. A accompli le 25 mai 1917 un de ses plus brillants exploits en abattant, en une seule minute, deux avions ennemis, et en remportant dans la même journée deux nouvelles victoires. Par tous ses exploits continue à exalter le courage et l'enthousiasme de ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes. 45 avions abattus, 20 citations, 2 blessures."*

En s'appliquant à recopier scrupuleusement cette si longue citation, dont le style noble, qu'on jugerait hyperbolique si l'homme n'était pas exceptionnel, sied bien à Joseph Sorgues, ce dernier rajoute l'hommage militaire à son propre hommage, vibrant de patriotisme.

La dernière phrase de la citation relie les anonymes soldats de base au glorieux pilote. Et ce n'est pas une figure de style abstraite. C'est aussi très concrètement que certains soldats se trouvent les témoins de duels aériens dont l'intensité exalte la maîtrise des pilotes de ces appareils que très peu avaient vus avant le début de la guerre. La meilleure description d'un combat aérien impliquant plusieurs avions nous est fournie par l'adjudant **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun, à la date du 13 juillet 1917, alors qu'il se trouve en Argonne, près de Vauquois:

"Température très chaude. Bombardement suivi. Après la soupe du soir, les avions sillonnent le ciel: 4 allemands de chasse, 4 français de chasse, et 4 français de reconnaissance. Les avions de chasse s'observent et se tiennent à bonne distance les uns des autres semblant chercher la façon d'engager le combat. Un de nos avions de reconnaissance, cage à poule ou brouette, c'est ainsi que nous les appelons. Volumineux, pesant, volant bas et peu vite. Un de nos avions de reconnaissance s'engage sur les tranchées boches. Aussitôt un avion de chasse boche du haut des nuages fond sur lui comme un oiseau de proie. Notre cage à poules a vue le danger. Faisant demi-tour, elle se sauve en baissant encore et en décrivant des courbes afin de sortir de la ligne de tir de l'adversaire et en faisant feu sur celui-ci avec sa mitrailleuse d'arrière. L'avion boche fonce sur lui et le gagne rapidement de vitesse. Il semble qu'il va lui sauter dessus et pendant ce temps sa mitrailleuse marche. Notre avion décrivant des courbes dans sa fuite, le boche est obligé de le suivre, ce qui trompe la précision de son tir. Enfin près de le toucher, le boche se redresse et passe à quelques mètres au-dessus de son adversaire. Notre avion qui a beaucoup baissé rase presque les ruines de la ferme des Allieux, mais bon manœuvrier, il n'a pas dût* être touché. L'avion allemand qui est maintenant sur nous, peut-être à 100 m du sol, fait demi-tour pour rentrer chez lui et essuie le feu d'une ½ douzaine de mitrailleuses. Il ne semble pas s'en soucier beaucoup. Néanmoins, il s'élève, file vite et retourne sur ses lignes prendre de la hauteur. Les*

avions de reconnaissance sont partis. Les avions de chasse restent semblant garder leur front. Les 4 nôtres très haut sont sur les lignes allemandes. Les 4 allemands, très haut aussi, manoeuvrent. Attention, cela va commencer. Un avion allemand se détache et vient sur nos lignes et semble narguer les nôtres qui ne se dérangent pas et attendent en tournoyant là-haut dans l'azur du ciel bleu. Enfin un des nôtres s'élancent à la rencontre du boche pendant que les 3 autres choisissent chacun leur adversaire. Il est assez difficile de suivre les péripéties de chaque combat lorsqu'il y a tant d'avions en présence. On voudrait tous les voir et comme ils sont très haut, on ne voit pas leurs signes distinctifs, la croix noire pour l'allemand, la cocarde tricolore pour le français, et ils sont si petits, étant si haut, que l'on ne distingue guère leur caractéristique. . Néanmoins on suit bien les phases du drame pour 2 ou 4 avions. Ces avions étant très vite et probablement a* peu près de la même valeur les uns que les autres, cela va être terrible. L'avion français étant le plus haut fonce sur son adversaire, leurs mitrailleuses crépitent. Ils se croisent à faible distance puisqu'ils se sont manqués la 1ère fois, ils vont recommencer. Ils reviennent l'un sur l'autre lorsque l'un d'eux tombent* à pic, la queue en l'air. Tombant ainsi d'une centaine de mètres à une vitesse vertigineuse, il veut se redresser, semble ne pas y réussir, tombe toujours. Je grimpe en vitesse sur le Mamelon pour le voir tomber, et nous sommes des quantités anxieux de connaître le résultat de la lutte. Nous risquons de recevoir une balle dans la peau, ou un obus, car du haut de la crête du Mamelon Blanc nous sommes vus de plusieurs points et 3 ou 4 saucisses[33] boches observent là-bas. L'avion qui tombait s'est redressé. Nous avions cru l'avion démoli ou l'aviateur tué ou blessé, ce n'était sans doute qu'une feinte. A côté même manœuvre, un avion tombe, tombe, de 100, 200 et 300 m, et se redresse. Moments émotionnants et palpitants que celui où l'on voit l'avion le plus élevé piquer et foncer sur son adversaire, ou l'avion tombant comme une masse et le cœur serré si c'est le français qui a le dessous. Tout ce combat s'est passé sur les lignes allemandes, et a duré 10 minutes, acharné."*

Ce morceau de bravoure, qui semble écrit à l'instant même où le combat se déroule, doit beaucoup au sens aigu de l'observation de François Baizet, à son art consommé de la narration. On l'imagine ce soir-là, dans sa cagna d'officier du génie (à ce moment là de sa guerre) prenant plaisir à reconstituer la scène en la revivant. On imagine aussi le risque insensé que prend un pilote en effectuant, dans un appareil fragile dont les ailes peuvent se décrocher, un piqué de plusieurs centaines de mètres suivi d'un rétablissement horizontal.

Un peu plus de deux mois plus tard, le 19 septembre, François Baizet reprend le même thème, mais en s'attachant surtout à la psychologie des soldats suivant, du sol, les péripéties du combat aérien: *"Si les boches sont en nombre, si un des nôtres est en mauvaise passe, tous nous sommes anxieux, haletants, nous souffrons pour nos couleurs, et on cherche des yeux l'avion français providentiel qui viendra rétablir l'équilibre; si c'est le boche le poursuivi, oh alors cela change, ce sont des souhaits de réussite pour notre hardi aviateur. Selon le cas, cela devient de l'enthousiasme et quand à tire d'ailes le boche se sauve sur ses tranchées avec nos chasseurs au derrière qui le poursuivent et qu'il va disparaître derrière la crête, au moment psychologique c'est du délire, et tous nous gravissons le Mamelon, au risque de recevoir une balle dans la peau ou des obus dans nos rangs. Mais on veut voir la fin et applaudir aux succès de notre aviation. Et on dit le Français antimilitariste. Allons donc!"*

On voit donc que la simple mise en fuite de l'avion ennemi, à défaut de son anéantissement, suffit pour déclencher l'enthousiasme patriotique des soldats spectateurs…

***

[33] La "saucisse" est le surnom argotique donné à un ballon d'observation, par analogie de forme.

Chapitre 18

La bataille de Verdun (février-décembre 1916)

Chap. 18 – La bataille de Verdun

"De quel enfer sommes-nous spectateurs? Que sera-ce quand il nous faudra aller plus avant sous la grêle d'acier? Peut-on être assez insensé de penser un seul instant à sortir indemne de cette fournaise? Pour ma part je ne crois pas!" - Récit d'**Antonin Granet** (classe 1903) de Chamboeuf, décrivant Verdun de Belrupt, à la date du 1er mars 1916.

"De partout on ne voit que des champs transformés en cimetière où s'alignent les croix de bois blanc sur laquelle est inscrit le nom des poilus et encore ce ne sont que ceux qui meurent à l'arrière qui ont droit à ce luxe, ceux de l'avant ne peuvent même pas être enterrés et ce sont les marmites qui se chargent d'en disperser les morceaux aux quatres* points cardinaux, on trouve d'ici de là, ici un bras, là une tête, ailleurs un morceau de tronc, etc…, peu sont entiers."* – Lettre de Verdun du 7 mars 1916 adressée par **Gabriel Poissant** (classe 1908) de Cours-la-Ville à son épouse Marinette

« Y avait tout à Verdun au mois de février: y avait le mauvais temps, le froid, une période de froid, tout! Nous, on s'en tirait parce qu'on était à l'arrière… J'avais vu des compagnies du 16e d'Infanterie de Montbrison qui ont passé à côté de nous, où nous étions (je me rappelle pas du nom de l'endroit), mais ces hommes-là vous faisaient pitié de voir! Ces fantassins! Ils faisaient pitié de voir! Vous pouviez pas les regarder! Ils vous arrachaient…(des larmes?). *Ils avaient plus rien, ils étaient dans la boue…. C'était formidable, ce qu'ils étaient, ces gens-là! »* - **Jean-Louis Monier** (classe 1913), Marols

« 4-5-6-7-8 (mai 1916) *Heures tragiques pour le régiment qui perd 1142 hommes ou officiers. artillerie formidable les fauche, boucherie! épouvante! rien d'humain! empoisonnement- 30 par Cie reviennent »* - Carnet de **Jean-Baptiste Grousson** (classe 1895) de Saint-Etienne, sergent fourrier au 298e R.I. de Roanne, engagé dans la défense du fort de Vaux à Verdun

"Faut-il que les hommes soient bêtes de se tuer de la sorte. Je me demandai au plus fort du combat tout à l'heure comment il se faisait que le ciel, témoin de pareils crimes, ne nous écrasent* pas tous autant que nous sommes. Il faut avoir passé 5 minutes dans cet enfer pour se faire une idée de ce que c'est."* - Journal de **François Baizet** (classe 1897) de Chassigny-sous –Dun , vers la Côte de Froideterre, à Verdun, le 1er août 1916

La bataille de Verdun occupe une place prééminente dans l'histoire de la Grande Guerre, tout au moins du côté des deux protagonistes continentaux (les Français et les Allemands), alors que les Anglais, par exemple, accordent cette primauté à la bataille de la Somme où ils ont été massivement engagés, dans le second semestre de 1916. Ceci non seulement parce qu'elle occupe la quasi-totalité de l'année 1916, du 21 février à la mi-décembre, mais aussi parce qu'elle a été une formidable bataille d'artillerie qui a imposé des conditions de combats, et simplement de survie au front, bien plus dures qu'ailleurs, et encore parce qu'elle a bien failli devenir une défaite sanglante pouvant aboutir à la perte de la guerre avant de connaître un revirement qui la fait considérer comme la plus grande victoire française.

Elle a causé des pertes considérables bien que, rapportées à la durée, bien moindres proportionnellement que celles des combats d'Alsace et des Vosges de fin août 1914 ou de la funeste offensive du Chemin des Dames d'avril 1917. Elle a concerné la plupart des Poilus déjà incorporés en 1916 et affectés à des unités combattantes. Dans la mémoire collective, elle est LA bataille de la Grande Guerre, au point qu'une des phrases les plus souvent entendues dans la bouche des descendants de Poilus est: *"Il a fait Verdun"* ou mieux, *"Il a fait tout Verdun"*, expérience en réalité peu fréquente, les régiments étant retirés des premières lignes après avoir été très éprouvés, voire décimés au cours d'un séjour au front plus ou moins bref.

Dans le cadre de cet ouvrage, il s'avère très difficile, voire impossible, de donner une vision cohérente de cette bataille en raison de la nature très disparate des témoignages, de l'imprécision de beaucoup quant aux lieux précis (le Mort-Homme, ce n'est pas Douaumont!) et aux dates dans l'année 1916, de l'aspect très fragmentaire de nombreux témoignages oraux, de l'extension de témoignages écrits sur plusieurs thèmes entrelaçant de menus faits de la vie quotidienne et des "grands faits" relatifs aux combats. La chronologie a aussi une importance capitale: non seulement le front bouge au cours des semaines, des mois (tel fort ou tel ravin a été conquis par l'ennemi, ce qui était village ou forêt n'est plus que terrain dévasté) mais on n'appréhende pas la bataille en février-mars comme on le fait en novembre-décembre, la boue du printemps et de l'automne s'oppose à la sécheresse, donc à la soif de l'été, et beaucoup n'ont enduré qu'un seul de ces fléaux climatiques. Le souci de précision va entraîner un recours proportionnellement plus important aux témoignages écrits de l'époque, soit sous forme de journal quotidien, soit

de récit rédigé dans l'immédiat après-guerre d'après des carnets de route tenus au moment des faits, ou des lettres envoyées à ses proches. Tentons néanmoins le pari….

Il importe auparavant de donner un bref condensé de ce qu'a été la bataille de Verdun.. Bien loin de se réduire à la seule ville-citadelle de Verdun, elle s'est développée sur un vaste secteur d'une trentaine de kilomètres d'ouest en est (de Malancourt à Damloup) et d'une vingtaine de kilomètres du nord au sud, et comportant une vingtaine de forts ou d'ouvrage fortifiés plantés sur les éminences des Côtes de Meuse atteignant tout au plus 350 m d'altitude (côte 344 vers le Bois des Caures), ce relief étant lui- même assez tourmenté en micro-reliefs offrant des collines et des dépressions entre elles parfois qualifiées de "ravins" dont certains deviendront tragiquement célèbres, comme le fameux "ravin de la Mort", proche de Douaumont. En dehors de la zone densément fortifiée entourant Verdun, elle s'est étendue sur la rive gauche de la Meuse au-delà de la butte du Mort-Homme dont la surélévation offrait un intérêt stratégique évident. Nous donnons la carte très éclairante figurant au début du livre "Verdun" de Georges Blond.[1]

Bien que densément fortifié, ce secteur entourant Verdun était en réalité en situation de faiblesse au moment du début de la bataille. Faiblesse car les forts avaient été dégarnis de la plupart de leurs pièces récupérées pour renforcer l'artillerie de terrain: *"A l'évidence Falkenhayn préparait une offensive, mais Joffre ne voulait pas admettre qu'elle fut dirigée contre Verdun. Il avait fait désarmer tous les forts des deux rives de la Meuse, y compris Douaumont"* écrit **Pierre Miquel** dans *"Mourir à Verdun*[2]*,* qui précise: *"La région fortifiée de Verdun" était ainsi en cours de démantèlement et les troupes de place devaient être affectées aux tranchées. Les canons lourds de Douaumont, de Vaux, de Souville et de Belleville avaient été évacués. La défense devait être organisée sur trois lignes de tranchées fortifiées."*. Faiblesse aussi en raison de la disproportion entre les deux artilleries lourdes ennemies engagées sur ce secteur au début de la bataille, avec une supériorité écrasante au bénéfice de l'Allemagne, qu'explique le même **Pierre Miquel**: *"L'Etat-Major français ne pouvait savoir qu'au matin du 21 février, 1250 pièces avaient été réunies par l'ennemi dans le seul secteur de Verdun pour réaliser le Trommelfeuer*[3]*. Les plus modernes, les 105, voisinaient avec des modèles plus anciens, les obusiers de 150, fabriqués depuis 1903, les mortiers de 210 au tir redoutable, les canons de 135 moins nombreux et presque démodés, les engins lourds de 380 et de 420 qui tiraient à vingt kilomètres de la place de Verdun. S'ajoutaient à cette artillerie lourde, les innombrables pièces de 77 de l'artillerie de campagne, les mortiers de tranchées, et beaucoup de canons archaïques, plus de 200 de calibre 150, sans frein de recul, des pièces de siège datant de la fin du XIX*[e] *siècle."*. Face à cela, un déficit flagrant du côté français: *"l'artillerie française n'était pas en état de répliquer à cette avalanche de feu. Elle comptait environ deux cent soixante dix pièces, dont cent quarante lourdes, de vieux canons du système de Bange*[4] *récupérés dans les forts de la place de Verdun. Les pièces de marine étaient laborieusement mises en place sur des emplacements spéciaux, mais leurs obus, destinés au tir tendu contre des parois d'acier, s'enfonçaient dans le sol sans éclater. L'artillerie divisionnaire était surtout équipée de 75, mais ces canons de campagne, excellents dans la guerre de mouvement, étaient bien moins adaptés que les 150 allemands à tir court, au bombardement de ravins ou de crevasses."*[5]

Le début de la bataille, après un déluge d'obus commençant le 21 février 1916, fut tout à l'avantage de l'armée allemande, qui, du nord, progressa en direction de Verdun, avec comme symbole la prise aisée du fort de Douaumont le 25 février. De mars au 12 juillet, les Allemands conduisirent nombre d'attaques avec un pilonnage d'artillerie, et progressèrent encore. Seule l'héroïque résistance des soldats français, placés sous le commandement du général Pétain, parvint à sauver la ville de Verdun. De la mi-juillet à la mi-décembre, l'armée française parvint à fixer, puis à faire reculer, par des contre-attaques vigoureuses surtout en octobre et en décembre, l'armée allemande dans la région des forts des collines au nord (avec la reprise symbolique des forts de Douaumont et de Vaux, ce dernier perdu en juin) sans toutefois arriver à la faire reculer sur sa position d'avant le déclenchement de la bataille.

La spécificité de la bataille de Verdun pour nos témoins

Quels sont, au regard de nos témoins, les éléments faisant la spécificité de Verdun? Peu portent une vision synthétique sur la bataille à laquelle ils ont participé, même si la plupart lui réservent le terme d'"enfer" qui lui

---

[1] Georges Blond, Verdun, Presses de la Cité, Paris, 1961

[2] Pierre Miquel, op.cit.p. 14

[3] *"Trommelfeuer"* est une expression militaire allemande se traduisant par *"feu roulant"*

[4] Ces canons de 155 mm long modèle 1877 ont été mis au point sous les directives du colonel Charles de Bange (1833 – 1914). Pierre Miquel comptabilise 270 pièces de l'artillerie lourde française, mais seulement 140 qu'il qualifie vraiment de "lourdes", c'est-à-dire au-delà du calibre 150 mm (ce qui exclut des canons de plus faible calibre, mais appartenant pourtant à l'artillerie dite lourde, comme les 105 mm

[5] Pierre Miquel, op.cit. pp. 37-38

semble indissolublement lié, renvoyant à l'intensité des bombardements, à l'extrême difficulté du terrain, à l'énormité des pertes, caractéristiques que nous retrouverons tout au long de ce chapitre.

Retenons d'abord le jugement comparatif lapidaire du plus gradé de nos témoins (il sera commandant de réserve) le stéphanois **Jean-François Ollier** (cl. 13), affecté fin mars 1916 comme sous-lieutenant au 4e B.C.P., déjà décimé par les combats du tout début de la bataille, régiment qu'il rejoint, venant des Vosges, à la Cote 304, vers le Mort-Homme, où il subira à nouveau de lourdes pertes:

"Verdun, c'était la défensive. Le Chemin des Dames c'était l'offensive, souvent…mais l'offensive bête!". Face à la formidable offensive allemande, le devoir des troupes est de tenir le terrain à tout prix, pour éviter que Verdun, ce verrou stratégique, ne tombe; chaque prise de fort par l'ennemi est une défaite dans cette défensive. Plus tard, dans la seconde phase de la bataille, l'offensive reprendra ses droits, mais sans que le souci de tenir pied à pied ne disparaisse.

Un extrait de journal de guerre, celui du brancardier du 99e R.I. **Amand Beyron** (cl.11) de Roanne, nous montre qu'au milieu même de cette bataille, à la fin de juin, alors même qu'il ignore une prise capitale d'un fort par l'ennemi en étant pourtant dans le secteur de Verdun, que la peur de perdre Verdun obsède les esprits:

Lundi 26 juin – Les boches attaquent en face le village de Fleury que nous avons repris et le Fort de Vaux avec du 420 et du 380. La situation de ce Fort encerclé est très critique. Si notre offensive de la Somme avec les Anglais ne culbutent pas les boches, j'ai bien peur qu'ils finiront par prendre Verdun. De Fleury et St Michel et Moulainville, il n'y a pas loin. Le fort St Michel est le "Fourvière" de Verdun. S'ils y arrivent ce sera moche… malgré tout, j'ai confiance."*

Amand, désinformé par les communiqués militaires et la presse et pas informé par le bouche à oreille, ce qui est plus surprenant, ignore encore quinze jours après que le fort de Vaux a été pris par les Allemands le 7 juin, après l'héroïque résistance du commandant Raynal et de sa compagnie, et que les tentatives françaises de reconquête ont échoué. Le fort Saint-Michel est, avec le fort de Belleville, le dernier verrou avant Verdun pour une armée venant du Nord.

Mais la fragile *"confiance"* d'Amand qui paraît infondée le 26 juin, alors qu'il ne connaît pas toute l'étendue de l'avance allemande, devient le *"ferme espoir"* de conserver Verdun le lendemain après l'annonce de quelques bonnes nouvelles du front très proche et des autres fronts, et la présence avec lui de son frère Jean venu lui rendre visite:

"Mardi 27 juin- Il fait mauvais temps, la pluie n'arrête pas de tomber. Les pistes, chemins, les routes recommencent à être boueuses. Quelques nouvelles nous arrivent du front Russe. Le fleuve "Deniester"est franchi, même dépassé. Les Italiens culbutent les Autrichiens. Les Anglais enfoncent les lignes boches dans la Somme et font des prisonniers. Dans la nuit nous reprenons encore 1500 mètres de terrain à Fleury et repoussons les boches dans le ravin de la Mort jusqu'à la ferme Thiaumont. Ça nous réconforte et nous enlèvent le cafard. Nous admirons dans nos conversations les compagnies d'attaque qui ont eu le courage de le faire: y ayant passé notre régiment sait ce qui a pu leur en coûter comme abnégation et courage; ceux de l'arrière ne peuvent pas le comprendre. J'ai le ferme espoir que maintenant les boches n'auront pas Verdun. Le général Pétain avait raison de dire: Courage, mes enfants, on les aura! De 18 à 24 hres, bombardement intense sur les Forts de Vaux, de Moulainville, Souville et Tavannes avec du gros calibre. J'ai passé une partie de la journée avec Jean venu me voir."*

Amand fait allusion à l'ordre du jour du 9 avril 1916 lancé par le général Pétain dans les conditions psychologiques et stratégiques expliquées par **Pierre Miquel** dans *"Mourir à Verdun": "Le 8 avril, Pétain reçoit un télégramme signé de Joffre lui ordonnant de monter" une vigoureuse et puissante offensive, dans les meilleurs délais.". Le 9 avril, la rive gauche de la Meuse doit faire face à une violente attaque allemande qui est repoussée à grand- peine. Joffre doit abandonner son quartier général de Chantilly pour voir sur place si la poussée peut être contenue. Elle l'est de justesse. Pétain lance son ordre du jour: "Honneur à tous! Les Allemands attaqueront sans doute encore, que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage, on les aura!"* .

La spécificité de Verdun semble ici la capacité inhérente à ce lieu de sublimer le courage des hommes, malgré tous les revers, tant est grande la force symbolique que ce lieu a pris au cours des mois. **Pierre Miquel** parle à propos du lien complexe qui unit les combattants de Verdun à la grande bataille qui les broie d'*"holocauste consenti."*[6]

Un soldat plus jeune (classe 1916) arrivé un peu plus tard à Verdun, à l'automne 1916, souligne ce côté exceptionnel de la bataille de Verdun: il s'agit de **Pierre Bost** (cl. 16) agriculteur, géomètre et négociant en bois à Sauvessange (Puy-de-Dôme) incorporé au 118e R.I., grièvement blessé à la jambe par un éclat d'obus dans le secteur le10 novembre 1916:

E- *Verdun, c'était vraiment très différent du reste?*

T- *Oh oui! Verdun, c'était le coin où y avait la Bataille! Tandis qu'ailleurs, la bataille durait 2-3-4 jours, 8 jours si vous voulez, 15 jours…Tandis qu'à Verdun, c'était sur un front de 30 kilomètres. Ça durait matin et soir, jour et*

[6] Pierre Miquel, op.cit. p. 25

nuit, tout le temps, tout le temps, tout le temps! Y avait des endroits que ça battait pas puis tout à coup, sans savoir ni pourquoi ni comment, y avait une pièce d'artillerie qui se mettait à tirer; rien de temps après, y avait 10 ou 15 pièces qui se battaient les unes les autres. C'était l'enfer, quoi!"

Largeur du front rassemblé par ce seul terme de "Verdun", intensité exceptionnelle et quasi permanente des bombardements, durée de la bataille sur toute l'année 1916: la conjonction de ces trois éléments définit pour Pierre comme pour ses camarades la spécificité de Verdun.

Les échos du déclenchement de la grande bataille

Le feu roulant déclenché par l'artillerie allemande au matin du 21 février et sa poursuite pendant plusieurs jours va retentir fort loin, au sens concret, et les soldats l'entendant bien loin de Verdun vont avoir conscience qu'une bataille d'une intensité exceptionnelle vient d'être lancée. Nous avons le témoignage oral de deux soldats situés sensiblement dans le même secteur qui attestent la portée du son de la canonnade.

Jean-François Ollier (assimilé à classe 13 par engagement volontaire anticipé), de Saint-Etienne, nommé sous-lieutenant en décembre 1915, est au Lingekopf, avec le 14e Bataillon de Chasseurs Alpins, dans les Vosges, lorsque débute la bataille de Verdun. Il assure que du Linge, on entendait la canonnade marquant le début de la bataille de Verdun: *"Janvier et février se sont écoulés…Il n'y a pas eu grand chose: quand ils nous foutaient quelques crapouillots, d'une manière ou l'autre on leur répondait… ou l'inverse. Or le 21 février, c'était le début de Verdun. De là-haut, nous entendions la canonnade de Verdun!*

E- *Vous étiez à combien de kilomètres?*

T- *Je sais pas…peut-être 200. Il faudrait regarder une carte. Mais on l'entendait!"*

Vérification faite sur une carte, Jean-François n'exagère pas: le Linge, à vol d'oiseau, se situe environ à 220 kilomètres de Verdun.

Claude Chaume (cl. 12) de Bully, lui-aussi dans les Chasseurs, mais au 5e Bataillon de Chasseurs à Pied de Remiremont, se trouve, à la même période, au Vieil Armand, quelque 30 km plus au sud dans la chaîne des ballons des Vosges dominant la plaine d'Alsace et son témoignage confirme celui de J.F.Ollier:

E- *Donc l'hiver 15-16, est-ce que vous l'avez passé dans le secteur de l'Hartmannswillerkopf?*

T- *Oui. On est resté là-haut deux mois sans être relevés. Et heureusement qu'on était là-haut, sinon on nous aurait sûrement envoyés là-bas, à Verdun. Eh bien, dans la nuit, voyez-vous, quand tout était calme, on entendait les bombardements de Verdun! Je sais pas à quelle distance c'était, mais c'était loin…Oh bien, on entendait le ronflement, tellement il était fort, quand tout était calme la nuit. Ça bardait là-bas!"*

Ces deux témoignages sont oraux et le fait d'attribuer immédiatement à Verdun l'origine de la canonnade est bien évidemment le reflet de la connaissance ultérieure de ce qu'a été la bataille de Verdun. Un témoignage écrit d'un journal de guerre nous permet lui, tout en confirmant la très grande portée sonore de la canonnade, de voir la progression de la connaissance de l'événement dans ses premiers jours.

Amand Beyron (cl. 11) note dans son journal, sans en avoir l'explication et sans s'en alarmer outre mesure la canonnade qu'il entend le 21 février 1916, alors qu'il se trouve avec son régiment, le 99e R.I. de Vienne, à Archettes, entre Epinal et Remiremont, à 140 km environ à vol d'oiseau de Verdun, qui est dans la direction du nord-ouest:

"Lundi 21 février. Le temps est toujours à la neige. Venant du nord, un bruit de canonade ininterrompue amenée par le vent. Après la soupe du matin, je vais avec Schmitt faire une ballade* dans les champs pour nous réchauffer".* Les musiciens-brancardiers, comme Schmitt, son compagnon de chambrée et lui, disposent souvent, en cantonnement, de plus d'autonomie que le fantassin de base.

Le lendemain, il a l'explication, mais ne s'en alarme pas outre mesure, puisqu'après avoir évoqué la neige, la visite à une usine de tissage et une répétition de musique, il finit l'extrait journalier par: *"Depuis hier matin, on entend, venant du nord, un roulement de canonade* intense en provenance de Verdun où les boches ont attaqués* en force, mais nous n'avons aucunes* nouvelles*."*

Le surlendemain 23 février, nouvelle promenade avec Schmitt, rencontre avec un camarade de Chazelles-sur-Lyon, et à la fin du petit récit quotidien, la prise de conscience de la gravité de l'événement commence: *"A 20 h, arrivée de journaux de Paris nous donnant des nouvelles du violent bombardement que nous entendons, toujours, sans arrêt, depuis 3 jours. Il s'en est fallu de peu que nous soyons alertés cette nuit. La 27e division, vient de partir brusquement ce matin pour monter sur Verdun, de Montbéliard où elle était en train de faire des travaux de fortifications."*

Aucune allusion à Verdun le 24 février, une très brève inaugurant l'extrait du 25: *"La canonade* de Verdun est toujours très violente, amenée par le vent du nord. Il fait bien froid. Après la soupe…"*

Et enfin le 26, plus de musique, mais un cours de tactique de combat et prévision du départ imminent du régiment en partance pour la direction de Verdun, dont proviennent de mauvaises nouvelles, sans doute plus relayées par le bouche à oreille que par la presse:

"Samedi 26 février. Il a encore gelé cette nuit. A la répétition le chef nous fait un cours sur la stratégie militaire. Il parle comme un livre. Pas de répétition le soir. Il faut s'attendre à être bientôt alertés pour monter sur Verdun. Nous recousons nos "sachets de gaz" asphixiants que nous avons touchés il y a qq. jours…Nous nous préparons à quitter Archettes demain matin […] Les nouvelles en provenance de Verdun sont rares, les journaux ne disent pas grand chose; tout ce que l'on sait, c'est que les boches ont enfoncés* notre front sur la rive droite de la Meuse et que nos renforts montent en vitesse pour les arrêter."*

Ainsi, en quelques jours, pour un soldat du front éloigné, voire très éloigné du secteur de Verdun, progresse la conscience qu'une bataille d'une rare ampleur vient de se déclencher, qu'elle vise Verdun, et que l'armée ennemie a connu un succès important, au point d'enclencher un mouvement de troupes françaises pour tenter d'y remédier.

Quel rôle a joué la presse dans cette progression de l'information dans les premiers jours de la bataille? Il est difficile de l'apprécier, chacun n'ayant pas le même accès aux journaux, aux communiqués militaires, et l'information ne circulant pas uniformément entre les officiers, plus informés, et les soldats. Personne n'a évoqué les journaux de tranchées. Un témoin se souvent d'une "une" de journal qu'il aurait lu dans les tout premiers jours de la bataille.

Jean-Roche (cl. 14) de Saint-Symphorien-de-Lay, revenant de permission pour rejoindre son régiment, le 92e R.I., a été frappé par le titre d'un journal acheté en gare:

E- *Au début de la bataille de Verdun?*

T- *Et c'est là que j'achète le journal en route. Je me rappelle, on est arrivés à Creil. J'étais obligé de descendre; J'achète le journal: "Notre…"* (sur le journal) *"Notre attaque en 1915 en Champagne a été formidable. L'attaque de Verdun, elle, est colossale". L'attaque des Allemands sur Verdun, elle est "colossale". Je me rappelle toujours ce titre-là…"*

On s'étonne de l'emploi de cet adjectif "colossal" dans un titre, d'un journal national ou local, car il produit un effet tout à fait démobilisateur en effrayant les lecteurs, que les journaux du temps, du fait de la censure et de l'autocensure, préservaient en général des mauvaises nouvelles, en les taisant ou en édulcorant ces dernières par des formules euphémisantes. A moins (mais c'est improbable) que l'emploi, dans un titre autrement tourné, n'en soit ironique, les termes "colossal" et "culture" étant fréquemment attribués aux Allemands, orthographiés avec un "K" initial railleur.

Ainsi, pour ceux qui sont éloignés du secteur de Verdun, d'écho sonore en écho médiatique, se propage la nouvelle du déclenchement d'une grande bataille.

Mouvements de troupes impressionnants et Voie Sacrée

Si les forts protégeant Verdun ont été très imprudemment désarmés par l'Etat-Major, et leurs garnisons très allégées, malgré des avertissements comme celui du lieutenant-colonel Driant, force est de constater que dès le début de la bataille, les mouvements de troupes et de matériel sont d'une ampleur qui rappelle l'afflux des divisions vers la frontière d'août 1914. Un de nos témoins en donne une description frappante, non fin février, mais cinq mois plus tard, fin juillet, alors que l'efficacité de la "Voie Sacrée" de Bar-le-Duc à Verdun a atteint son rythme de croisière. Il s'agit de **François Baizet** (cl. 97) de Chassigny-sous-Dun, alors sergent au 322e R.I. de Rodez, qui note dans un de ses carnets:

"31 juillet- Sur la route de Verdun – Réveil, à 4 h 30, à 5 h 30 on quitte le cantonnement et nous formons les faisceaux dans la prairie voisine et nous touchons des vivres pour 2 jours. Coup de balai au cantonnement et nous partons à L'Isle-en-Barrois où les autobus viennent nous prendre à 8 heures. Nous montons 28 par voiture, mangeons beaucoup de poussière en route et débarquons à Nixelles vers 11 heures du matin à une dizaine de kil. au sud de Verdun. On nous emmène dans le bois de Nixelles où nous faisons la grande halte jusqu'à 6 heures. On mange, on dort et je mets mon carnet à jour. Chaleur torride. On ne peut se faire une idée du matériel qu'il y a en arrière de Verdun, matériel de guerre, hangars, avions, voitures à chevaux et à matériels, etc etc. Plusieurs lignes de chemin de fer ont été construites amenant le ravitaillement. De nombreuses routes également, quel trafic! Une armée de cantonniers répare la grande route. C'est du 44e Tal à un endroit, des annamites ailleurs. Les camions autos amènent des pierres, des soldats les cassent, d'autres font les empierrements et les nombreux rouleaux écrasent tout. Les routes souffrent de ce roulage intensif sous les roues de ces puissantes et lourdes autos. Nous croisons des prisonniers boches qui construisent une route. Tout cela a l'air d'une ruche bien organisée qui travaille ferme."*

Sur l'ampleur de ce travail de cantonniers et de cette noria de moyens de transport sur la "Voie sacrée", **Georges Blond**, dans son *"Verdun"* donne un aperçu saisissant: *"Seize bataillons de travailleurs, soit 8 200 hommes étaient employés à l'entretien de cette route de 75 kilomètres et à l'exploitation des carrières. Ces hommes devaient jeter en dix mois entre 700 000 et 900 000 tonnes de pierres sur la route. Trois mille cinq cents camions*

allaient parcourir sur ce fameux tronçon un million de kilomètres par semaine, vingt-cinq fois le tour de la terre, en transportant, par semaine, 90 000 hommes et 50 0000 tonnes de matériel. Tel était le trafic de la noria."[7]

Mais loin de la "Voie Sacrée", les routes qui vont dans la direction de Verdun sont peuplées de régiments en marche vers la Grande Bataille. **Antoine Gayet** (cl. 16) de Mionnay (Ain) décrit, alors qu'il faisait des manoeuvres à l'est de Château-Thierry - mais dans la Marne et non dans l'Aisne - le défilé incessant des régiments sur les routes en direction de Reims, et au-delà de Verdun, sans doute début mars 1916: *"Avec le bataillon de marche, on faisait des manœuvres, de l'exercice […] Seulement, le cantonnement où on était, c'était à côté de la grand route. En général, dans la Marne, les villages sont le long de la route, vous savez, c'est pas en profondeur, c'est à droite et à gauche. Alors quand Verdun s'est déclaré, y a passé pendant une semaine complète cinq corps d'armée. Ça n'a pas arrêté! Les camions et tout et tout! Avec les chevaux, et tout et tout; ça n'arrêtait pas, jour et nuit, jour et nuit, jour et nuit! C'est long à remuer, ça!*
E- *Qui allaient rien qu'à Verdun?*
T- *Tout Verdun! […] C'était complètement le début, quoi! Il fallait arriver à mener tout un tas de matériel et de monde, quoi, pour faire un rideau de résistance. Alors, ça marchait jour et nuit, jour et nuit!"*

Pierre Mathevon (cl. 15), de Sorbiers, qui est allé deux fois à Verdun, décrit sobrement la priorité donnée aux véhicules et aux pièces d'artillerie sur les routes menant à Verdun, et plus particulièrement, sur celle de Bar-le-Duc à Verdun: *"A pas peur! Ça y en montait de la troupe là-haut! Il fallait laisser passer l'artillerie qui montait sur la route, et nous autres, on passait par côté. On montait là-haut…On en a laissé des plumes aussi, là-haut! Mais ils ont pas pu passer quand même!"*

Le témoignage à distance d'un soldat informé par la presse du début de la bataille de Verdun

Joseph Sorgues (cl. 15), enseignant à Neuville-sur-Saône, incorporé depuis décembre 1914 au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse, mais encore en instruction au Valdahon, dans le Doubs, relate dans son journal, le 24 février 1916 d'après la presse et les communiqués militaires, le déclenchement de la bataille de Verdun: *"Une grande offensive allemande a commencé le 21 février contre Verdun; sept corps d'armée y participent. Après un terrible bombardement, nous avons été obligés d'abandonner le village de Haumon, le bois de la Wavrille, et une partie de celui des Caures. Mais je suis bien tranquille, ils pourront avancer, ils ne prendront pas Verdun"*

Le surlendemain, Joseph a davantage pris conscience du caractère exceptionnel de l'attaque, possède plus d'informations, notamment sur les conquêtes allemandes, et tempère son optimisme sans toutefois y renoncer: *"Samedi 26 février – "C'est bien une grande bataille, la "plus sanglante de la guerre" a annoncé le kaiser, qui se livre au nord de Verdun. Elle a minutieusement été préparée par le commandement allemand, qui a accumulé des moyens d'attaque sans précédent. Le konprinz**[8], chef de l'armée d'Argonne, lance ses régiments en masses compactes contre les positions occupées par nos troupes sur les deux rives de la Meuse. Depuis décembre 1915, les Allemands amenaient de l'artillerie lourde du front russe et de Serbie; en janvier, trois divisions de Serbie et 5 corps d'armée venaient renforcer les 2 corps échelonnés entre Etain et Vauquois. L'attaque a commencé le 21 au soir près de Brabant-sur-Meuse, le 22 nous perdons le bois et le village d'Haumont, une partie du bois des Caures, le 23 nous perdons la Wavrille et nous évacuons Brabant, mais nous tenons toujours Samogneux et Beaumont. Le 24 nous avons abandonné ces deux villages et celui d'Ornes, et nous avons fortement établi notre ligne au sud; dans la soirée, aucune attaque d'infanterie. Mais hier, malgré une violente tourmente de neige, la lutte reprend et nous avons repoussé les assauts d'une violence inouïe contre la côte du Poivre et le bois de la Vauche."*

Ces conquêtes de villages ou de bois reflètent l'avancée inexorable de l'armée allemande dans la zone située au nord de Verdun. Mais le 26, Joseph doit ignorer le succès le plus spectaculaire des Allemands: la prise la veille, dans l'après-midi, sans coup férir, du principal des forts protégeant Verdun, le fort de Douaumont, laissé pratiquement sans garnison. A ce propos, le **général Pétain** écrivit: *"A Dugny, j'appris un grave événement: le 20e Corps s'était courageusement battu autour du village de Douaumont, mais le fort venait de tomber par surprise au pouvoir de l'ennemi! Nous perdions ainsi le meilleur et le plus moderne de nos ouvrages, celui qui résumait les raisons de notre confiance, le splendide observatoire qui nous aurait permis de surveiller et de battre le terrain des approches allemandes et d'où, maintenant, l'ennemi pourrait diriger ses regards et ses coups vers les moindres replis du cercle sacré de Verdun."*. L'extrême gravité de cette perte du fort, un autre **général, Rouquerol**,

[7] Georges Blond, Verdun, pp. 161-162, éd. Presses de la Cité 1961
[8] La graphie sans "r" au début de "Kronprinz" ou prince héritier Wilhelm se retrouve fréquemment, même dans les écrits soignés. On remarquera aussi l'absence volontaire de majuscule à ce mot, ainsi qu'à Kaiser; cependant Joseph, à la différence de beaucoup d'autres Français, ne pousse pas la marque infamante jusqu'à omettre la majuscule devant "Allemand" employé comme nom, comme le montre l'expression *"les Allemands"* dans la phrase suivante

commandant la 16e Division d'Infanterie, l'évalue en morts à venir: *"L'abandon du fort de Douaumont équivaut dans l'ensemble de la guerre 1914-1918 à la perte d'une centaine de mille hommes."*[9]

Après une tentative de reconquête infructueuse le 22 mai, le fort de Douaumont sera définitivement repris le 24 octobre, bien détérioré par les multiples bombardements dirigés sur lui durant les huit mois de sa possession par l'ennemi..

Dans son long commentaire du 12 mars 1916, après un éloge du comportement exemplaire du 20e corps, la *"Division de fer"* qui a héroïquement résisté aux assauts des divisions allemandes fin février, Joseph Sorgues montre que trois semaines seulement après le début de la bataille le mythe de Verdun s'installe comme une des plus grandes batailles de l'Histoire: "*On ne sera jamais assez plein d'admiration et de reconnaissance envers ses admirables soldats qui opposent une invincible barrière au flot allemand. Verdun sera dans l'histoire la page la plus glorieuse pour notre belle armée française."*

C'est dans la presse allemande que la presse française - qu'il lit assidûment- va chercher la confirmation de ce caractère exceptionnel, sans qu'on ait la certitude que les citations données ne soient pas inventées, mais Joseph n'est pas effleuré par le doute: *"Aussi les Boches eux-mêmes le reconnaissent et nous couvrent d'éloges. Le "Berliner Tageblatt" écrit: "Nous constatons toujours plus clairement que les petits-fils, devant Verdun, surpassent de beaucoup les grands-pères devant Metz. Croiser l'épée avec un adversaire pareil est un acte auquel on ne peut gagner qu'une haute valeur militaire". Le ton du reste de la presse est à l'avenant. Oui, Austerlitz est bien peu de chose à côté de Verdun, et plus tard, il suffira à tout Français de dire: "J'étais à Verdun" pour qu'on réponde: "Voilà un brave!"*. En plaçant bien au-dessus de la plus emblématique victoire napoléonienne la bataille naissante de Verdun, en exaltant la régénération de la bravoure militaire française depuis la guerre perdue contre la Prusse, Joseph orchestre le mythe naissant à sa façon et pronostique implicitement une future victoire.

La prise du fort de Douaumont le 25 février: le sentiment de trahison éprouvé par F.Potin, du 85e R.I.

On a vu que le premier fait de gloire de l'armée allemande dans cette immense bataille qui a duré presque onze mois est la prise aisée, par la 8e compagnie du 24e Régiment de Brandebourg, du fameux fort de Douaumont, imprudemment désarmé de ses pièces maîtresses, ne comportant plus qu'une garnison d'une cinquantaine d'hommes sous les ordres du maréchal des logis Chenot, au cinquième jour du déclenchement de l'offensive allemande. Cela parut à tous comme une imprudence coupable de l'Etat-Major, qui se privait du principal verrou de défense de Verdun.

A beaucoup, cette impéritie apparut comme une forme de trahison. C'est le cas d'un de nos témoins, **Francois Potin** (cl. 14), originaire de l'Allier (Gennetines) où il fut ouvrier agricole puis agriculteur métayer, avant de venir dans la Loire, à Saint-Just-en-Chevalet bien après la fin de la guerre. Il était incorporé au 85e R.I. de Cosnes-sur-Loire dont le chef, le lieutenant-colonel Theuriet trouva la mort ce jour-là dans ce secteur, comme le confirme **Pierre Miquel** dans *Mourir à Verdun* [10], évoquant l'attacque générale du 25 février*: "Devant l'ampleur de l'attaque allemande, le lieutenant-colonel Theuriet, qui commande le 85e; un régiment proche, retrouve lui aussi, comme le duc de Rohan, les réflexes de Waterloo. Il forme son régiment au carré […] Il place des mitrailleuses sur les flancs. Les pertes sont considérables et le colonel lui-même trouve la mort à la tête de ses hommes."* François Potin ne mâche pas ses mots envers les "traîtres" qui ont laissé le fort presque sans défense: *"A la bataille de Verdun, au fort de Douaumont, le premier jour. On y était ce jour-là qu'ils l'ont pris! … Ah! Bon Dieu! Les Français, on a été vendu comme des lapins! On était commandé par des saletés. On a couché à Verdun, nous, le 26 février 1916, la nuit du 25 au 26. Les boches ont attaqué le 26 au matin*[11]*. Ils ont attaqué le fort de Douaumont et ils l'ont pris! Et vous croyez qu'on aurait pas pu les empêcher de le prendre? Ils avaient qu'à nous y mettre, dans le fort de Douaumont, nous, le 85! Jamais les Boches l'auraient pris! On était vendu!*

E- *Le fort de Douaumont n'était pas assez défendu, à votre avis?*

T- *Mais y avait personne! Et nous qu'on était là, en plein sous les obus, on nous laissait! Y en a pas un qui aurait dit: "Le fort de Douaumont est pas occupé! Il faut aller au fort de Douaumont!" Les Boches auraient jamais monté là!*

E- *A votre avis, vous avez été vendu par qui, et pourquoi?*

T- *Les Français-Boches!*

E- *Ah bon? Y en avait?*

T- *Ah la, si y en avait! C'est ben honteux de voir ça! C'est pour ça, si vous avez un gars* (un fils) *et puis qu'il y a une guerre, il faut pas le laisser partir! On est vendu comme des lapins! Parce que vous me direz pas que ce jour-là, on aurait pas pu garder le fort de Douaumont! Y avait personne dedans! Pourquoi qu'on nous y a pas mis,*

---

[9] Les citations des généraux Pétain et Rouquerol proviennent de l'ouvrage de **Jacques-Henri Lefebvre** *"Verdun – La plus grande bataille de l'Histoire racontée par les survivants"* pp. 137-138 et 119, Editions du Mémorial.

[10] Pierre Miquel *Mourir à Verdun,* éditions Tallandier 1995, p. 81

[11] François Potin va se tromper d'un jour quant à la prise du fort de Douaumont

nous? On était au pied! Moi, j'ai vu les Boches, ils étaient avec nous, à un moment donné, à côté de nous. Ils se foutaient de notre gueule! Je vous le dis: c'est honteux! Moi, j'ai vu tuer le Colonel. Il a été tué à vingt mètres de moi. Les Boches lui ont tiré un coup de fusil dans le ventre! J'en ai vu tuer combien comme ça!
E- *Vous vous souvenez de son nom?*
T- *Theuriet! Il commandait le 85e d'infanterie."*

Combien de soldats et combien de civils ont éprouvé ce sentiment de trahison quand ils ont appris la prise si rapide, si facile du fort de Douaumont? Il est difficile de le dire. J'ai eu le tort de ne pas poser la question à mes témoins. Mais François Potin pousse très loin sa révolte: stigmatisation des gradés de haut rang (dans lesquels, visiblement, il n'inclut pas son colonel) et sans doute surtout de l'Etat-Major par les termes injurieux de *"saletés"* et de *"Français Boches"* – dont on ne sait pas si c'est une trouvaille individuelle ou une expression collective du temps – accusés de trahir leur patrie, et extrapolation de la situation par un conseil à l'enquêteur quadragénaire que j'étais au moment de l'entretien: pousser à la désertion mon fils en cas de nouvelle guerre! On verra que François Potin approuvera les mutins de 1917, position très minoritaire parmi mes témoins. La "livraison" à l'ennemi du fort de Douaumont, tout comme le massacre du Chemin des Dames ont catalysé son antimilitarisme.

Un cas particulier: le passage en trois semaines de l'ignorance du déclenchement de la bataille de Verdun à la "belle blessure" reçue à Verdun

Joseph Devaux (cl. 99) de Belmont-de-la-Loire, cadre au Crédit Lyonnais d'Annonay, alors à Crécy-en-Ponthier, au nord d'Abbeville, au repos avec le 158e R.I. en cette fin de février 1916, pourtant à l'affût des nouvelles, ne fait mention du déclenchement de la bataille de Verdun, dans la correspondance très régulière qu'il entretient avec sa femme Eugénie, qui vit à Belmont avec leurs deux petits enfants, ni dans sa lettre du 21, ni dans celles du 22 et du 23. Le 25, il paraît encore dans l'ignorance alors que sa femme vient de l'informer de mouvements de troupes importants, qu'elle ne peut avoir appris que par la presse: *"Je suis étonné de ce que tu me dis dans ta lettre d'aujourd'hui au sujet du déplacement du 21e corps. Nous-mêmes nous ignorons absolument la destination qu'on nous réserve. Sera-ce pour les Vosges, l'Argonne, l'Artois, la Champagne ou la Belgique, nous n'en savons absolument rien. Toujours est-il que nous sommes dans la Somme, très loin du front, nous ne demandons qu'à y rester"*. Dans cette même lettre il apaise l' inquiétude de son épouse : *"Rassure-toi au sujet de l'offensive; d'abord il n'est pas sûr que nous la prenions et puis la prendrions-nous que nous n'avons rien à craindre; dans les futures opérations la préparation d'artillerie sera tellement formidable que les fantassins n'auront qu'à se porter en avant pour occuper les positions ruinées par les canons et puis avant tout, ayons confiance en Dieu"*

Ce n'est que dans sa lettre du 28, alors que la canonnade fait rage depuis une semaine (mais son écho, au sens concret, ne doit pas parvenir à Abbeville) que le nom de Verdun apparaît: *"Il se livre une terrible bataille sous les murs de Verdun, nous venons de voir des zouaves qui viennent de la fournaise, ils sont unanimes à dire que les pertes des Boches sont énormes et que les nôtres ne sont rien en comparaison des leurs. Encore une fois, ne sois pas inquiète, je vais bien, et d'ici quelques jours la grande bataille de Verdun sera sans doute terminée."*

On demeure perplexe devant la contradiction entre des expressions très alarmantes comme *"grande bataille"*, *"terrible bataille"* et plus encore *"fournaise"*, chez cet intellectuel, qui fut séminariste à Saint-Sulpice et manie remarquablement la langue, traduisant une prise de conscience de la gravité de cette bataille et le démenti apporté par les propos *"unanimes"* attribués aux témoins visuels que sont les zouaves rescapés quant à la supériorité des pertes allemandes ainsi que par l'optimisme du jugement final de Joseph pronostiquant la brièveté extrême (*"quelques jours"*) de cette bataille, qui, compte tenu de ce qui précède, ne saurait être que victorieuse pour l'armée française. Certes, le mari veut rassurer son épouse: lui ment-il sciemment? S'aveugle-t-il? A-t-il prêté aux zouaves les paroles qu'il voudrait entendre?

Dès le 28, le régiment se dirige vers l'est, en direction de Bar-le-Duc, et la lettre du 1er mars fait état d'une rencontre en gare: *"Aujourd'hui je me trouvais à la gare au moment du passage d'un train chargé des blessés évacués des environs de Verdun. Là-bas, la bataille a été terrible, nos pertes sont élevées, mais ne sont pas comparables à celles que les Boches ont éprouvées"*. Mensonge encore (mais de qui? des blessés se confiant à leur camarade, ou du mari préservant son épouse?) , ou optimisme forcené?

Le régiment est engagé dans la bataille, et presque aussitôt, à Vaux, Joseph Devaux (quelle coïncidence!) est blessé d'une balle au nez, qui perfore le cartilage. Il est évacué en train à Chambéry d'où il écrit le 14 une lettre dont seule la première page a été conservée, lettre à un certain M. Sany de Roanne: *"Cher Monsieur Sany Cette fois, je vous écris de l'hôpital, c'est vous dire que je tiens la belle blessure; depuis vendredi 10 mars j'ai le nez traversé par une balle boche, si j'avais la tête un peu plus penchée, je serais étendu là-bas avec les innombrables camarades. Depuis quelques temps déjà nous étions dans la région de Verdun; après l'attaque allemande contre la forteresse, on nous avait acheminés de l'Artois vers l'Est, nous avions cantonné une huitaine de jours aux environs de Bar-le-Duc sans savoir au juste ce qu'on voulait faire de nous. Finalement les autos nous transportèrent dans une petite localité. A notre réveil les avions boches vinrent nous saluer de quatre bombes qui tuèrent huit chevaux*

et six poilus. Après avoir marché une partie de la nuit nous arrivâmes…" . La lettre s'interrompt ici, avant que les conditions de la blessure ne soient décrites, ce qui est fort regrettable. On peut faire l'hypothèse que cette lettre a été restituée à la famille après la mort au front de Joseph Devaux, devenu sous-lieutenant, cinq jours avant l'armistice…

Le ton a radicalement changé: Joseph s'adresse à un homme et non plus à son épouse. Il n'est plus question de sous-estimer les pertes françaises, et l'hypothèse de la balle (donc de la mort) qui aurait pu le frapper en pleine tête avec une position infiniment peu différente (*"la tête un peu plus penchée"*) suffit à en faire un héros à l'instar des *"innombrables camarades"* restés sur le champ de bataille. Frisson rétrospectif, mais conscience de sa chance avouée par l'expression consacrée *"je tiens la belle blessure"* (on dit aussi la *"fine blessure"* ou *"la bonne")* suffisamment grave pour éloigner du front quelque temps, ou définitivement, suffisamment légère pour ne pas défigurer.

Ce même jour, ou le jour d'avant, Joseph a dû avertir sa famille de sa blessure; malheureusement cette lettre a dû être perdue. La carte envoyée le 16 laisse supposer une annonce antérieure: *"Je pense que les mignons et toi vous êtes contents de me savoir blessé, car me voilà à l'abri pour quelque temps, en attendant les violents combats se livrent et la guerre peut finir. Fais quelques bonnes promenades…"*

Joseph se garde bien d'évoquer la mort évitée de justesse. Il continue à rassurer son épouse Eugénie et les *"mignons"* que sont sa fille Jeanne et son fils Emile, alors âgés de 8 et 4 ans. Eugénie a-t-elle cru à l'irréalisme forcené de cette fin de guerre annoncée survenant avant la guérison? L'hospitalisation de son mari durera jusqu'au début de mai… Quant au contentement des familles de savoir un des siens blessé, contentement incompréhensible en temps de paix, il résulte de la prise de conscience que la mort est le sort le plus probable.

Une vision un peu lointaine, mais qu'il ne localise pas exactement, du champ de bataille de Verdun à ses débuts nous est fournie par le conducteur d'artillerie **Jean-Claude Lafay** (cl. 08) agriculteur à la Tuilière, incorporé au 36e R.A. de campagne de Clermond-Ferrand. Il serait arrivé non loin de Verdun début février 1916, pour un mois, ce qui lui a fait assister au déluge du feu de l'attaque du 21 février et des jours qui ont suivi:

E –*Donc quel jour vous êtes arrivés?*

T- *Le jour de carnaval! Le 2 ou 3, ou 4-5 février 16: le jour de Carnaval! Et on a resté un mois. Qu'est-ce qu'on voyait? Rien que du feu! Rien que du feu! rien que du feu! Nuit et jour! Rien que du feu! Et puis sur 10-15 kilomètres! C'est abominable! C'est abominable!"*

Mais le régiment n'a pas été engagé sur cette période et, comble du paradoxe, le seul mort aurait été un soldat que son emploi protégeait: *"Et on a eu un mort, le mois qu'on a resté: le trompette du commandant qui a été tué!"*

Le spectacle terrifiant du bombardement de Verdun le 1er mars 1916

Antonin Granet (cl. 03) de Savigneux, instituteur à Chamboeuf depuis 1912 est sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, qui a été transféré de la Somme (entre Montdidier et Roye) au secteur de Verdun du 18 au 24 février 1916, et va cantonner à Belrupt, à 4 km à l'est de Verdun. Dans son récit rédigé pendant sa captivité en Allemagne - il sera fait prisonnier le 9 mars - ce sergent lettré décrit superbement la bataille vue de Belrupt: *"Le 1er mars le 38e relève le 174e d'Infanterie vers Damloup et Eix. La division occupe le secteur Vaux-Eix, notre bataillon est réserve de Division et pour l'instant nous restons à Belrupt, attendant de nouveaux ordres.*

Dans une promenade sur la crête qui domine Belrupt près du fort qui la couronne, le spectacle terrifiant de bombardement nous est donné. Nous découvrons admirablement bien Verdun. Les obus de lourds calibres pleuvent par intermittence sur la ville et sur les collines avoisinantes où s'élèvent de belles casernes, ce ne sont que panaches de fumée, jets de flammes, grondements et fracas terrible des éclatements de projectiles. Au-dessus des bois, l'horizon est terni, obscurci d'un nuage de poudre. L'oreille est assourdi de mugissements, des craquements de tout ce vacarme épouvantable. Sur le terrain battu, sur les pentes, près des casernes, dans les champs, sur les routes fourmillent les troupes et les véhicules. Les avions fendent l'air, nombreux et actifs, le sol est fouillé de bombes lancées par eux. A chaque instant des chasses et luttes aériennes. Les saucisses, ballons captifs, se balancent légèrement portant des observateurs assidus.*

De quel enfer sommes-nous spectateurs? Que sera-ce quand il nous faudra aller plus avant sous la grêle d'acier? Peut-on être assez insensé de penser un seul instant à sortir indemne de cette fournaise? Pour ma part je ne crois pas! Et cependant devant nous, sur la route passent les caissons d'artillerie et dans les champs des colonnes s'avancent, il faut bien ravitailler les monstres d'acier et prêter main forte aux camarades faiblissant. Advienne que pourra! Force est de s'abandonner au destin fatal!"

Fatigue accumulée et sommeil

La question de la fatigue accumulée, en raison des marches parfois longues pour arriver en première ligne, dans des terrains bouleversés, des corvées à effectuer (notamment de portage), des veilles, des patrouilles nocturnes, cependant peu possibles dans les secteurs les plus tourmentés du champ de bataille de Verdun n'a presque jamais été évoquée, comme si elle était mineure ou oubliée. Par ailleurs, le bombardement incessant paraît bien avoir pour conséquence logique l'impossibilité de tout sommeil tant qu'on est en ligne. Le seul témoignage circonstancié à ce propos est tout à fait paradoxal. Il s'agit de celui du stéphanois **Jean-François Ollier** (cl. 13), affecté après un an et demi de guerre comme sous-lieutenant au 4e Bataillon de Chasseurs à Pied, en mars 1916, à la Cote 304,vers le massif du Mort-Homme, qui décrit une phase de maintien du front, sans attaques:

E- *"J'imagine qu'on devait être dans un état de lassitude et de besoin de sommeil permanent?*

T- *Voyez, je vais vous dire ceci, pour parler du sommeil. A la cote 304, nous étions une compagnie où il y avait, comme par hasard, trois officiers: le commandant de compagnie et puis, comme aux Chasseurs Alpins, deux sous-lieutenants. Nous avions convenu avec mon camarade (le commandant de compagnie lui, il était au-dessus) que nous prendrions chacun le service pendant 24 heures, de minuit à minuit. Pendant le jour, c'était pas compliqué: il fallait pas se faire voir, on pouvait vraiment presque pas bouger. La nuit, on essayait de faire ce qu'on était obligé de faire: les corvées, le ravitaillement, etc. Et puis ce qui avait été démoli, on essayait de le ranger, la nuit. Jusqu'à la tombée de la nuit, celui qui était de garde s'occupait. Le jour, du lever du jour à sa chute, il fallait rester invisible. Bien! Une nuit, vers minuit, je finis mon tour de garde: j'étais libre à ce moment pendant 24 heures. Je me suis couché, n'est ce pas, puisque c'était le camarade qui était responsable. J'avais mon ordonnance qui s'occupait de moi. ça se passait dans un trou, dans le parapet de la tranchée. J'avais ma pèlerine, c'est tout ce que j'avais: j'étais même pas dans une cagna. Je me suis couché à minuit. Il fallait me réveiller en théorie, à minuit moins le quart suivant, pour que je prenne mon service. J'ai dormi à la Cote 304, à Verdun, pendant 23 heures de suite!*

E- *En dépit des bombardements?*

T- *Ah! Non, le bombardement, vous savez…*

E- *Vous aviez accumulé une fatigue considérable!*

T- *Voilà! Il a fallu qu'arrive mon tour de garde pour que je me prépare. J'étais dans un renfoncement de tranchée avec ma pèlerine* (fait un rapide croquis). *Le moindre obus qui serait tombé là, ça y était! J'étais recouvert! Et j'ai roupillé comme ça pendant 24 heures!…C'est pour vous donner une idée de fatigue accumulée…"*

On pourrait objecter à J.F. Ollier que l'homme de troupe a au moins la même fatigue sans bénéficier de remplaçant qui lui laisse la latitude de pouvoir se reposer pendant si longtemps. Il va sans dire aussi que ce témoignage est très circonstanciel, lié à l'absence très momentanée d'offensive.

Le sergent Antonin Granet du 2 au 9 mars 1916 à Verdun: de la montée au front à la capture par l'ennemi

Avec sa compagnie du 38e R.I. de Saint-Etienne, **Antonin Granet** monte progressivement au front en une semaine, par une longue marche d'approche ponctuée d'arrêts et de travaux préparatoires. Il ne sait pas qu'il est sur le point d'être fait prisonnier.

"*Le 2 mars, 1 heure du soir, la compagnie est rassemblée ainsi que tout le bataillon devant les vastes hangars cantonnements. Le capitaine Finoux nous donne quelques paroles d'encouragement. C'est à notre tour d'entrer dans la mêlée.*

Nous gravissons la crête du fort de Belrupt et prenons la formation de marche en lignes d'escouades très espacées pour traverser un vaste terrain découvert troué d'entonnoirs. Devant nous les collines paraissent en feu, à notre droite la caserne Cheuert et en avant la ferme de Bellevue. A gauche les casernes St Michel et de Tavannes. En arrière Verdun.

Partout des troupes en marche d'approche, des convois de voitures sillonnent les routes, çà et là des brancards avec des blessés. Partout, sur terre, en l'air, des éclatements formidables. Des obus de très gros calibre arrivent avec un bruit pareil à celui d'un train rapide. Au-dessus de cet enfer tourbillonnent des avions et dans le lointain les saucisses planent. Où passer sous cette grêle de projectiles qui s'abattent autour de nous? Chacun se pose la question.

L'arrivée dans le profond ravin du Cabaret rouge nous tranquillise un peu, il nous semble être à l'abri, nous gagnons la tête de la vallée et faisons halte. C'est là l'emplacement de notre bataillon de réserve, c'est là que nous resterons jusqu'au 7 au soir. Nous montons les tentes sous lesquelles nous coucherons 2 nuits, nuits glaciales et sans sommeil.

Le 4 mars, au matin, exercice d'alerte, fausse alerte après laquelle nous nous mettons activement à travailler à la construction d'abris. Cette précaution nous sera salutaire car les marmites[12] *commencent à nous faire de fréquentes visites et les victimes qui sont déjà à déplorer auraient été encore bien plus nombreuses. Avec*

[12] Dans l'argot des tranchées, les "marmites" désignent les obus de gros calibre.

Ollivier, Jutier, Fontanier, Berthon, Couturier et moi nous organisons à la hâte une petite cagnat où nous nous sentons assez à l'aise, tout au moins protégés contre des éclats.

Dans la nuit du 5 au 6, à minuit, nous allons creuser un long boyau de communication entre le fort de Tavannes et le tunnel du même nom. La tâche est rendue extrêmement pénible en raison de l'intense bombardement et de la dureté du sol. A de multiples reprises, les travailleurs doivent se blottir dans le fossé ébauché. Les yeux et la gorge sont très incommodés par les gaz lacrymogènes. Des cris déchirants succèdent parfois aux explosions, ce sont les plaintes des victimes malheureuses exposées à tous les coups. Près de nous, sous bois, campent le 21e chasseurs à pied et le 17e de ligne. Dans notre compagnie pas de perte à regretter.

Le 7 mars, jour du mardi-gras, fut terrible pour toutes les troupes de défense de Verdun. L'artillerie ennemie redoubla d'activité et je ne sais comment nous pûmes aller et revenir au travail et à nos abris. Un 150 nous renversa, Meunier et moi, sans nous faire d'égratignure. Un seul blessé dans la section, Vauron, le père la Chique, atteint à l'œil par un éclat. Quel soupir de soulagement en entrant dans notre hutte! Je l'avais échappé belle!

Le soir, nouvelle appréhension! La compagnie se rend à 7 h au fort de Tavannes. Le bombardement a presque cessé, c'est fort heureux car nous cheminons pêle-mêle sur la route encombrée de caissons, de cuisines roulantes, de régiments relevés, de troupes de renfort, impossible de se reconnaître dans la cohue! Quel charnier serait-ce si les coups pleuvaient comme dans la journée! Au loin, des fusées rouges s'élèvent, puis des lueurs sinistres, un bruit roulant de canonnade! Ce sont sans doute nos 75 barrant l'attaque allemande.

Tout essoufflés, en désordre, nous parvenons au fort qui sert en même temps d'ambulance[13]. Sous les casemates voûtées, nous passons la nuit en sécurité.

Le 8 mars, le bombardement reprend de plus belle, le fort où nous nous trouvons est spécialement visé, des imprudents se font blesser ou tuer. Dans la journée, je monte à l'observatoire. Quel coup d'oeil effrayant! Ce n'est partout que de la terre soulevée en jets rapides et de la fumée. Des nuages plus épais font reconnaître les tirs de barrage exécutés par l'ennemi. Quel enfer! Quel fracas assourdissant!

Faute de ravitaillement, nous consommons le contenu de nos musettes et des vivres de réserves du fort. La cuisine roulante ne peut nous rejoindre qu'au soir, au moment où nous nous apprêtons à exécuter l'ordre de départ au tunnel de Tavannes. Une soupe chaude, un ragoût succulent sont rapidement avalés, grâce à Fabre nos musettes rebondissent, les bidons sont remplis, Dallant le cuisinier m'offre une lampée de rhum et en route. En vitesse nous traversons le pont-levis, les portiques, points dangereux et toujours courant dans le boyau creusé aux jours et nuits précédents, nous voici à l'entrée du tunnel à l'âcre odeur de gaz asphyxiants. Ouf! nous nous engouffrons dans le souterrain, siège de commandement du général de division et aussi poste de secours. Il est environ 8 heures. Nos hommes allument des feux de branchages, un courant d'air très froid nous glace. Le long boyau noir illuminé de lueurs rouges ne manque pas de pittoresque et rappelle un peu le tableau de la veillée d'Austerlitz, il y manque certes Napoléon, mais les grognards sont là, les uns couchés et dormant sur les rails, les traverses, le ballast, d'autres assis en rond près des brasiers et devisant. Je ne cesse d'échanger avec mon bon grand Jutier les lazzis habituels. Est-ce par pressentiment, nous réglons nos dépenses de popote entre sous-officiers. Des blessés du 408 et 409 arrivent sans cesse. Que se passe-t-il là-bas aux avant-postes? Nous ne tarderons pas à la savoir!

Vers 1 heure du matin on appelle les chefs de section, quelques instants après, en route. "On y va, cette fois" pensons-nous malgré la brièveté des renseignements donnés. Notre destination est Vaux et notre mission est de renforcer le 409e placé à l'aile gauche de la division, point brûlant sans doute, puisqu'on fait appel à notre concours!

Nous quittons le tunnel par la sortie est. Nos oreilles sont à nouveau brisées par le vacarme infernal, les éclats sifflent, la tempête d'acier, de feu, épouvantable! Par des tronçons de boyaux, sous bois, à la file indienne, le corps à demi-courbé, par la nuit sombre, nous voici près de Fleury. Nous sommes gratifiés de nombreuses marmites, l'une d'elles nous souffle à la figure pour crever à quelques pas. Maintenir l'ordre est impossible, les hommes de tête vont trop vite et il fait si noir. Dans le bois nous nous sommes égarés mais nous voici de nouveau rassemblés à la lisière en avant du village. Un temps d'arrêt et nous repartons au pas gymnastique pour traverser le plateau dénudé qui s'étend jusqu'au fort de Vaux. Le sol est troué de vastes entonnoirs de 305 ou 380 et les projectiles de tous calibres font rage. Le passage dangereux est cependant franchi sans trop d'encombres et nous faisons halte derrière une murette. Des hommes du 71e territorial nous croisent, ils reviennent d'approvisionner les 1ères lignes en cartouches.

Toujours en file indienne, nous reprenons notre pénible marche en avant pour arriver dans le vallon de Vaux, tout près du village. Nous sommes là une poignée d'hommes seulement, beaucoup des nôtres se sont égarés.

---

[13] L'ambulance est le nom donné à un hôpital provisoire, à proximité du front, recueillant les blessés récents et ceux qui ne sont pas transportables pour être évacués sur l'arrière, dans de vrais hôpitaux ou des bâtiments publics ou privés convertis en hôpitaux.

Nous nous affalons contre la muraille d'un moulin démoli. Dans l'attente, je m'endors! Vaincu par la fatigue et l'émotion! »

Le jour de l'attaque: 9 mars 1916

La compagnie à laquelle appartient le sergent Granet est en situation défensive et va subir l'attaque allemande. La situation de narration rétrospective, faite à loisir en captivité, mais avec la proximité temporelle des faits, lui permet de donner une narration précise où alternent mouvements et descriptions, avec des éléments d'analyse stratégique.

"*Un doux rêve me berçait dans mon sommeil sur le lit de plâtras, de débris de charpente et de pierre. Je me sens secoué et me réveille brusquement. C'est le petit jour avec sa grise clarté. Le capitaine Finoux est là avec quelques hommes retrouvés et ramenés. Il donne l'ordre de départ. Quelques centaines de mètres parcourus sur une route transformée en fondrières, nous sommes à l'entrée du village de Vaux ou plutôt de ce qu'il reste d'un tas de maisons démolies. De fréquents coups de fusil s'échangent des premières lignes dont nous sommes maintenant peu éloignés. Nous prenons position d'attente près d'un poste de commandement installé dans le remblai d'une ligne de chemin de fer, à gauche de Vaux au pied de la colline qui domine de ce côté. A mesure que la lumière du jour devient plus vive l'intensité de la fusillade augmente, la canonnade n'a pas cessé mais les coups semblent être dirigés plutôt sur les arrière-lignes que sur les tranchées avancées.*

De toute la compagnie nous sommes 3 sections à peine[14]*, le reste de l'effectif n'a pu rejoindre, trompé dans la direction à suivre et par suite d'une marche en désordre.*

Le capitaine visite les emplacements avec un officier du 409. Pendant ce temps nous approfondissons des tranchées individuelles. Nous sommes interrompus dans ce travail. La pétarade devient violente et les balles claquent. Devant nous, sur la colline que couronne l'ouvrage de Vaux, des formes grises fourmillent, ce sont les Allemands qui attaquent les nôtres; les mitrailleuses crépitent, les fusils partent et nous-mêmes, éloignés pourtant de plus de 800 m, nous tirons sans cesse. L'attaque est arrêtée net, sans 75, l'ennemi fait demi-tour par petits paquets. Après un moment d'accalmie relative ordre nous est donné d'occuper nos emplacements de combat. Il faut gravir en vitesse la colline escarpée. Sitôt le mouvement commencé, nous sommes pris sous le feu de mitrailleuses allemandes. Rien pour nous abriter, notre seule ressource est de nous coucher par intervalles. Près de nous, les cailloux volent en éclat sous les coups des balles du tir bien réglé. Loubet tombe à mes côtés. En plusieurs bonds successifs, à bout de souffle, me voici enfin dans une excavation. Le temps de reprendre haleine et il faut traverser maintenant une crête balayée. J'admire un sergent mitrailleur qui, sa pièce à l'épaule, va se mettre en position dans un petit bois de sapin à flanc de coteau. Avec une crâne insouciance, un Commandant du 409 se promène, la canne à la main, à découvert, donnant des ordres, faisant serrer et placer ses hommes.

Le S/ lieutenant Dugelay est touché grièvement, l'adjudant Flandrin lui donne les premiers secours. Un à un, à toute vitesse, nous défilons sur la crête pour sauter dans une tranchée ou plutôt un boyau servant de tranchée. Le sous-sol rocailleux n'a pas permis de creuser très profondément. C'est en se baissant, en rampant sur les cadavres français et allemands, que nous suivons l'étroit passage barré à un certain point car il donne communication à une tranchée devenue allemande. Nous nous déployons face à un bois tandis que les camarades de droite forment le barrage.

Notre position est bizarre. L'élément de tranchée que la Compagnie occupe est prise d'enfilade et même de dos par les positions ennemies à 500 ou 600 mètres, vers le fort de Vaux. D'autre part, nous gardons la crête et à une centaine de mètres, nous apercevons la tranchée ennemie d'où les casques à pointe[15] *émergent. Comme nous sommes sur des positions où il a fallu battre en retraite, des boyaux collatéraux subsistent encore conduisant au retranchement ennemi. En outre et à quelques mètres de nous, derrière quelques barbelés hâtivement posés, une crête militaire d'où l'on peut nous approcher sans danger. La situation est périlleuse. En nous resserrant vers la crête, en abandonnant ce bout de terrain trop menacé, nous éviterions les traîtres coups de flanc et d'arrière. A deux reprises ce mouvement nous sera d'ailleurs imposé par suite de trop de pertes. En allant prendre position le camarade Chevalier est frappé en plein crâne. Avec les courageux caporaux Vaury, Dieudonnat, Perrin, Gerin, Michon, le sergent Besse et quelques hommes, le S/lieutenant Boulet défend le barrage de droite avec les grenades à main.*

Je suis près du C^{ne} *Finoux et de l'adjudant Olivier; avec Couturier je garde un boyau non comblé qui va à la tranchée ennemie. La neige s'est mise à tomber, le ciel est bas et sombre, plus sombre encore, j'attends la mort! Mais s'il faut mourir dans cette situation sans autre issue, ce ne sera pas sans frapper. La rage au cœur, je n'ai plus peur!*

---

[14] Trois sections, soit environ 150, l'effectif courant d'une compagnie étant de 250: il y aurait donc eu une centaine d'hommes égarés en chemin

[15] C'est par mégarde ou par suite d'une assimilation métaphorique qu'Antonin Granet fait ici référence aux fameux casques à pointe en cuir bouilli du début de la guerre, remplacés dans l'année 1915 par les casques en métal. A moins que certaines unités n'en aient pas encore été pourvues en mars 1916, ce qui serait fort étonnant.

Malgré les balles qui claquent de toutes parts sur les cailloux des talus, j'observe. A une trentaine de mètres de moi, une tête couverte d'un capuchon et des épaules dépasse le sol, j'épaule, je vise froidement, je tire, la silhouette disparaît! Eu un peu plus loin, le long d'un bourrelet de terre jaunâtre, des casques apparaissent. Comme impatient, des bustes se montrent aussi et des formes grises bondissent par-dessus le parapet ennemi. Plus de doute, c'est l'attaque imminente. Par groupes épars, soit en rampant, soit en rapides bonds, les Allemands s'approchent. Nous redoublons le feu, des vides se creusent chez les assaillants dont les plus osés parviennent à peine aux fils de fer, ceux qui restent abandonnent et font demi-tour. L'insuccès est complet. Chez nous, à chaque instant, des noms de tués retentissent, leurs noms m'échappent. Mon bon ami Olivier a la tête broyée d'une balle qui a fait sauter le crâne et mis la cervelle à nu. Je dis à Sarron de lui prendre ses papiers, j'ai reçu si souvent cette recommandation que je ne puis exécuter, car que vais-je devenir?[16] *Derrière moi passent les blessés, tous à la tête; je vois les caporaux Perrin, Michon, un soldat Duverger et d'autres encore. La position devient intenable; nous remontons alors, la tranchée plus profonde nous abrite davantage. Devant nous, l'ennemi se terre mais derrière, dans des replis de terrain, des groupes se rassemblent pour attaquer à nouveau le fort de Vaux. Belles cibles pour nous que ces groupes sur lesquels portent nos coups en même temps qu'avec une précision remarquable les 75 tombent sans discontinuer sur les vagues d'assaut qui se ruent à l'enlèvement de l'ouvrage tant convoité mais en vain.*

En face nous un mouvement de l'ennemi se dessine à nouveau, à nouveau nous reprenons notre premier et dangereux emplacement à mi-côte et à nouveau les Allemands avancent vers nous plus nombreux, plus en ordre qu'auparavant. Nous tirons sans relâche, mais l'agresseur approche opiniâtrement. Je jure, je crie et mon fusil brûle. Les cartouches me manquent mais celles des morts sont à mes pieds. Près de moi le fidèle Couturier est étendu sans vie. Faure Auguste pleure comme un enfant et fait feu sans répit, impassible. Le capitaine Finoux, blessé à l'oreille, décharge son revolver.[17] *C'en est fait, c'est à présent l'assaut à contenir, les baïonnettes sont au canon et les grenades sont lancées.*

Un instant hésitants devant le faible réseau qui défend l'approche de notre position, les assaillants se sont glissés dans l'angle mort d'une petite crête militaire, puis sur un signal ont bondi. Il en sort de partout, devant, à droite, derrière, sur les talus, dans les boyaux. Par crainte d'être tournés nous cédons en appuyant à gauche, hélas! il est trop tard! C'est la mêlée sanglante! L'ennemi est sur nous, nous fusillant à bout portant! Nous sommes encore une poignée, le trou défendu si âprement sera notre tombeau.

Soudain, un choc violent à l'épaule droite me flanque à terre! J'ai eu la vision d'un Allemand tout debout sur le talus et épaulant son arme! Je suis touché! Je lâche mon sac en me relevant, un chaud liquide coule sur le dos, mon bras droit est engourdi et une atroce douleur m'abat à nouveau. Mon épaule est lourde, lourde, semblant vouloir m'enfoncer sous le sol. Ma première idée est de respirer fortement pour éprouver mes poumons, mas non, la poitrine n'est pas trouée, seul ma main et mon bras droit se refusent à tout service! Mes oreilles bourdonnent, je n'entends plus rien.. Que se passe-t-il? Ai-je toute ma connaissance? Je me serre bien près de la paroi du boyau. J'implore Montagné de me panser, je vois passer Dieudonnat l'œil sanglant. Puis comme une vision fugitive, des mains qui se lèvent, des pieds bottés, des habits gris, des shakos et des casques, des coutelas brandis, des figures sauvages, des yeux hagards."*

Ce qu'Antonin Granet traduit dans cette énumération, c'est sa vision *"fugitive"* et chaotique de l'irruption des ennemis dans sa tranchée, vision vue du bas, reflétant son impuissance de soldat blessé. Il vient d'être fait prisonnier, ce 9 mars 1916, à proximité du fort de Vaux, qui tombera le 7 juin et sera repris le 2 novembre. Nous suivrons dans le chapitre consacré aux prisonniers de guerre la suite de ses sensations et son itinéraire jusqu'au pays de l'ennemi.

Les premières attaques à Verdun début mars 1916 de J.B. Mazioux avec le 98e R.I. de Roanne

Jean-Baptiste Mazioux (cl. 14), employé au chemin de fer à Roanne, résidant au Coteau, a participé avec son régiment, le 98e R.I. de Roanne au début de la bataille de Verdun, mais appelle "bois des Caurières" (qui existe, vers Bezonvaux) ce qui semble plutôt être le bois des Corbeaux où, d'après le *"Journal des Marches et des Opérations du 98e R.I."*, ce régiment a effectivement attaqué le 11 mars 1916:

"La première attaque que nous avons faite, nous l'avons faite au bois des Caurières. On a attaqué là. Alors arrivés vers une ferme qui était en feu, qui brûlait, au pied d'une côte…On nous avait distribué des réseaux Brun, des machins de fils de fer qu'on pouvait étendre devant soi si on était attaqué directement. Et alors, là, ce coup on

---

[16] Pour comprendre la logique de ce raisonnement, il faut supposer que Sarron a la possibilité de revenir en arrière et que sa survie paraisse à Antonin Granet plus certaine que la sienne. Peut-être le narrateur veut-il apaiser le remords de ne pas avoir tenu cette promesse qu'on imagine faite à son ami.

[17] L'expression est ambiguë: soit le capitaine décharge son revolver sur l'ennemi, soit, plus sûrement, il ôte les balles du barillet, signe concret de son abandon du commandement, le revolver armé des officiers symbolisant ce commandement et le droit de faire usage immédiatement de leur arme sur les soldats récalcitrants refusant d'attaquer.

est parti, on savait pas où on allait. On avait notre colonel en tête à ce moment-là. Le colonel du 98, j'étais toujours au 98
E- *Qui s'appelait? Vous vous souvenez de son nom?*
T- *Je me rappelle pas exactement*[18] *[…] Alors là, on est parti à l'attaque, direction bois des Caurières. L'attaque a échoué, bien entendu. Alors le colonel, il a été blessé trois fois, il s'est fait emporter, évacuer la troisième fois. Alors les Allemands déclenchaient le bombardement, mais c'était à la seconde: le bombardement durait tant de temps, et ça s'arrêtait d'un seul coup. Je me rappelle: on a fait trois bonds sur cette côte pour redescendre dans un vallon et pour remonter dans le bois des Caurières. Alors on devait relever soi-disant le 1er Zouaves qui faisait partie de notre division, le 9e Tirailleurs, le 98 et… La division, y avait quatre régiments. Et savez-vous ce qu'on a trouvé en première ligne, comme relève? Je me rappelle, on a vu (moi, j'ai vu, peut-être d'autres ont vu autre chose) un soldat complètement nu dans la tranchée, mort! Complètement déshabillé! …Déshabillé par la déflagration d'un obus, quelque chose dans ce genre! Mais on l'a trouvé (j'étais pas le seul) quand on a franchi la tranchée…en somme, la première tranchée de chez nous. C'était une tranchée si on veut: c'était tout écrasé! Et on avait à ce moment un commandant de compagnie qui venait d'être nommé, je me rappelle son nom: Lemoël. C'était un Monégasque, un grand gaillard de deux mètres qui venait d'avoir juste d'avoir les galons de capitaine, Il avait reçu ses galons la veille quand on avait débarqué dans le bois, là…Il devait avoir 22 ans, c'était un gars de l'armée, quoi!*
E- *Un Saint-Cyrien?*
T- *Oui"*

Jean-Baptiste Mazioux se trompe en partie: l'officier Lemoël, comme l'indique le *Journal des Marches et Opérations du 98e* , n'était que lieutenant quand il commanda la 9e Compagnie à l'attaque du bois des Corbeaux le 11 mars 1916. Né le 8 décembre 1892 à Brest, donc n'ayant guère plus de 23 ans, il résidait à Monte-Carlo.

Notre témoin relate sobrement les conditions de la mort du lieutenant Lemoêl, confirmée par le J.M.O. à cette date du 11 mars 1916:

"Alors là, ils (les Allemands) *nous attendaient! Ils étaient là tous, ils attendaient l'attaque. Alors on a fait un bond, on s'est camouflé (y avait de la neige, un peu de neige), on a fait un bond dans un trou d'obus, d'un trou d'obus à l'autre. Et alors à un moment donné, "Allez les gars!" il crie "En avant!". Alors il a voulu sortir la tête, il était pas loin de moi, dans un trou d'obus, à côté: pffuitt! Il a été nettoyé d'un seul coup!…Alors, après, y avait plus qu'un sergent-major pour commander la compagnie. On avait déjà eu pas mal de pertes pour arriver jusqu'à cet endroit. Alors le sergent-major (oui, il devait avoir ce grade là, à ce moment-là) a pris le commandement de la compagnie. On était éparpillé dans les trous d'obus. Alors, il a crié: "Les enfants, ne bougeons plus, on ne peut pas aller plus loin, on se fera tous tuer. Il faut rester là où l'on est! Tachez d'attendre la nuit pour se replier!" C'est ce qu'on a fait, toute la journée accroupis dans ces trous, là! Alors savez-vous combien qu'on s'est retrouvé? Y en a peut-être d'autres qui sont partis ailleurs, y a eu des blessés… On s'est retrouvé dans le bois d'où on était parti (on devait se replier à tel endroit d'où on était parti), on s'est retrouvé sept!*
E- *De la compagnie?*
T *Oui…De la vague! De la vague d'assaut qu'on a attaqué…La vague, on était peut-être cent cinquante! On s'est retrouvé sept! Les autres…Y en avait peut-être ailleurs. Mais on s'est reconnu, on s'est retrouvé sept! Alors on a dû rester là, on a reçu des renforts…"*

Jean-Baptiste reste marqué par ce chiffre de sept rescapés, même si son esprit critique le lui fait relativiser: la vague d'assaut était une compagnie très réduite, des camarades ont dû se trouver à un autre point de regroupement que le sien. Statistiquement, une hécatombe dans ces proportions effarantes n'est pas corroborée par le *J.M.O.* même si celui ci indique que pour son intervention au début de la bataille de Verdun, du 8 au 18 mars 1916, le 98e R.I. a perdu 14 officiers (dont le chef de corps et le chef d'escadron adjoint), 57 sous-officiers, 58 caporaux et 580 soldats. Ce n'est pas la proportion d'un rescapé sur vingt qu'indique Jean-Baptiste Mazioux, mais c'est énorme! Notons qu'un chef improvisé, le sergent-major, a pu prendre l'initiative d'arrêter l'attaque devenue suicidaire sans qu'apparemment cette initiative sans ordre supérieur lui ait valu des ennuis…

Le même *J.M.O.* confirme qu'après s'être reformé avec les renforts, le 98e a réattaqué le 14 mars au Mort-Homme[19], attaque que Jean-Baptiste situe, lui, le surlendemain de la première: *"Alors on a remis ça au Mort-Homme, quarante-huit heures après, on a remonté au Mort-Homme …Je me rappelle: c'était plutôt la nuit quand on a attaqué le deuxième fois. Fallait prendre les positions au Mort-Homme. Alors c'est la chose…pendant mon séjour à Verdun, la chose la plus affreuse qui m'a toujours resté dans la tête. Je me rappelle que j'étais à côté de mon sergent, simple soldat, et quand on est arrivé pour attaquer, pour passer tout à fait contre l'ennemi, quoi…C'était plutôt tenir le secteur pour empêcher de passer: les attaques, on pouvait pas! Alors on a essayé – les mitrailleuses crachaient à plein – on a essayé tous les deux de faire un petit trou pour se cacher des mitrailleuses:*

---

[18] D'après le J.M.O. du 98e ce doit être le lieutenant-colonel Frantz, qui a remplacé en juin 1915 le colonel Didier, et qui sera effectivement blessé dans la bataille et remplacé aussitôt par le commandant Lyet, du 2e bataillon
[19] Le Mort-Homme est le petit massif à l'ouest du secteur de Verdun, dont une partie s'appelle le Bois des Corbeaux (cf carte)

Impossible! Déjà en mars, déjà au commencement, hein! Le terrain était déjà tout bouleversé, y avait déjà des ca.. (amorce le mot *"cadavres"* sans l'achever). *Impossible de faire un trou pour se cacher! On piochait là, à côté: c'était rien que des macchabées! Rien que des morts!"*

"La chose la plus affreuse" qui a hanté pour le restant de ses jours la mémoire du soldat Mazioux, c'est sans doute moins l'impossibilité de se protéger du balayage meurtrier des mitrailleuses que ce sol jonché des cadavres de ses camarades dans lesquels il aurait fallu creuser pour s'aménager un abri précaire…

La mort d'un copain de l'escouade au bois des Corbeaux (8 mars 1916)

Si Verdun a constitué une hécatombe où l'effroyable abondance des morts relègue chacun d'eux dans le cruel anonymat de la masse, il n'en demeure pas moins que la mort d'un camarade frappe, se grave dans la mémoire, et que son souvenir subsiste encore chez les octogénaires interrogés. A 94 ans le caporal **Jean Roche** (cl. 14) né à Saint-Symphorien-de-Lay, ouvrier du textile avant et après guerre, puis à partir de 1938 employé de l'arsenal de Roanne, se souvient de la mort d'un camarade de son escouade, le 8 ou 9 mars 1916, juste avant que Jean ne soit fait prisonnier, avec d'autres soldats du 92e R.I. de Clermont-Ferrand: *"Nous sommes partis du Mort-Homme. A gauche il y avait la Cote 304 et l'autre, là, la butte où le Kaiser, le garçon du Kaiser était là..*[20] *Oh! Je me rappelle plus, j'en ai pourtant en photo…*

E- *Et il y a les bois des Corbeaux dans le secteur?*

T- *Ah! Le bois des Corbeaux, on l'a pris, c'était en-dessous de nous. On avait pour consigne de prendre le bois des Corbeaux. Les Allemands étaient arrivés jusque là. Mais il fallait les arrêter, pas aller plus loin. Nous sommes arrivés, ils ont évacué le bois comme* (confus)*..J'ai regardé, puis on en avait qui avaient les grenades à la main. Ils étaient bien repliés. Mais les points stratégiques…à l'arrière, de chaque côté, ils étaient restés avec des mitrailleuses. Quand je traverse, il y en a un qui était devant moi, le plus vieux de mon escouade, Léon Morhange, qui était de La Monnerie, du Puy-de-Dôme, un brave père de famille qui a voulu marquer un temps d'arrêt. Une balle! Il a reçu tout, de là!* (geste)

E- *Dans la tête?*

T- *Oh la! Sous l'œil, et puis c'est sorti par le crâne! Alors, je vois, il y a un type qui me faisait signe de me coucher, mais vois-tu… J'ai bien entendu. Oh la! J'ai traversé comme je pouvais. Tout son sang m'a taché ma capote. Je le prenais par le cou: "Léon! Léon!" Je l'appelais, mais Léon… Alors je l'ai sorti. La balle est rentrée sous l'œil droit. Quand j'ai sorti le casque, la cervelle, ça a tout volé! Ah! C'est beau, hein! Oh la! Oh la! Oh la!*

E- *Ah! ça doit être affreux!*

T- *Et pendant que nous prenions le train…On était dans le train de..du département de la Somme*[21]*, on se donnait tous l'adresse de nos familles en cas de malheur. Oui, on prévoyait tout! Moi et tous mes poilus avaient l'adresse de mes parents. Et moi, j'avais l'adresse de celui qui est tombé!*

E- *De Léon Morhange?*

T- *Léon Morhange! Et puis voilà. On l'a laissé là. Le lendemain on me dit (il y avait déjà un territorial qui était tué, qu'on a mis dessus) on me dit: "Sors-le de là bas!" Ça me faisait pitié d'aller… de le porter sur la tranchée. Je prends un témoin avec moi, Jean Maureil, qui était de Chalinargues* [22]*, dans le département du Cantal:"Viens avec moi!". J'ai pris ses affaires: son portefeuille, sa montre et son porte-monnaie. Et puis alors, on l'a mis sur la tranchée. Il m'a dit qu'il fallait creuser! Eh ben, ce n'était pas le moment, on entendait taper là, creusez donc! Ils ont tapé, la terre était gelée, les balles sifflaient… Eh ben! Prisonnier avec l'argent d'un autre! Ah ben, si j'étais bête, hein!*

E- *Ah! C'est là que vous avez été fait prisonnier?*

T – *Ah! oui, oui…"*

Nous reviendrons, dans le chapitre correspondant, aux conditions dans lesquelles Jean Roche a été fait prisonnier le 10 mars 1916, au bois des Corbeaux, vers le Mort-Homme. Ce témoignage émouvant sur la mort d'un camarade de l'escouade qu'il commande, en même temps qu'il éclaire la psychologie des soldats quant au devoir moral de recueillir les derniers vestiges importants du mort (ses papiers et peut-être les photographies des êtres chers contenus dans le portefeuille, qui peut aussi receler des billets de banque, sa montre, l'argent sous forme de pièces contenues dans le porte-monnaie) pour les transmettre à la famille dont on connaît l'adresse, pose des questions. Qui a dit au caporal Roche d'aller sortir *"de là-bas"* son camarade? Un supérieur, un petit gradé de son rang ou un des hommes de son escouade? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait spontanément? La pitié qu'il invoque est-elle due au fait de revoir le cadavre de son ami, ou de le *"porter sur la tranchée"*, ce qui signifie sûrement de le mettre

---

[20] Jean Roche cherche manifestement le nom de "Kronprinz", le fils héritier de l'empereur Guillaume II exerçant effectivement un commandement à Verdun. Mais à quelle butte Jean fait-il référence?

[21] Jean fait allusion au secteur où son régiment se trouvait précédemment, dans les environs de Beuvraignes, au sud de Roye, dans la Somme

[22] Chalinargues est une localité du Cantal proche de Murat, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Saint-Flour

sur le parapet. Quelle est la fonction du témoin? Sûrement pas de l'aider à reconnaître le cadavre, mais sans doute de pouvoir attester des biens pris sur le cadavre, de la somme exacte qu'il possédait, comme si rôdait l'image du détrousseur de cadavres… Pourquoi est-ce celui-ci qui suggère à Jean de creuser pour donner au mort un semblant de tombe, ce qui aurait dû être l'idée spontanée de Jean, malgré le gel du sol et le danger des balles? Et l'on devine que Jean a souffert d'avoir passé sa captivité avec l'argent du mort, ce qui l'assimilait à un voleur! Il ne précise pas si, de retour de captivité, il a pris contact avec la famille du défunt.

Une sorte de miracle vers le fort de Tavannes en mars 1916

François Potin (cl. 14) né à Gennetines (Allier), ouvrier agricole dans l'Allier avant-guerre, puis métayer après guerre, finissant par aboutir à Saint-Just-en-Chevalet (Loire) après diverses activités pour y soigner ses poumons gazés, a connu les débuts de la bataille de Verdun en mars 1916, peu après la prise du fort de Douaumont. Il a d'abord bénéficié, avec son régiment, le 85e R.I. de Cosnes-sur-Loire, de l'abri que constituait le tunnel de Tavannes: *"On était au tunnel de Tavannes. C'était une ligne de chemin de fer qui passait. On était à l'abri là-dedans. […] Y avait pas les obus. C'était un tunnel qui avait au moins 1800 mètres de long. On y est resté peut-être huit jours. Et puis après il a fallu remonter en ligne…".*

Après une longue digression sur un épisode de fin de guerre, dans les Ardennes, l'entretien revient sur Verdun et sur Tavannes:

E- *"Vous disiez que vous étiez devant le fort de Tavannes et là vous avez tenu les positions. Tenir les positions, ça veut dire rester en place et subir les bombardements?*

T- *S'il y avait une attaque allemande, on les dégringolait!*

E- *Vous étiez plus haut qu'eux ou plus bas?*

T- *On était à peu près au même niveau. On était dans des trous d'obus, et eux ils étaient comme nous…Ils savaient même pas comme ils étaient…*

E- *Ah bon! Il y avait même pas de tranchées organisées?*

T- *Oh! Il y avait même pas de tranchées! Rien!"*

Cette désorganisation extrême du champ de bataille, où les repères classiques sont effacés, écrasés par les bombardements, va expliquer l'initiative courageuse du capitaine pour faciliter la relève nocturne du régiment montant, et le récit s'oriente, à la différence de presque tous les autres, vers une sorte de miracle qui va mettre en valeur la sensibilité, l'humanité profonde de ce même capitaine: *'Rien!…C'est pour ça…La nuit… Quand on a été relevés, le capitaine a dit: "Je vas y aller avant la nuit, parce qu'il y a toujours des gars qui au lieu d'aller chez nous, ils vont ailleurs, ils vont chez les Boches…". Alors, il y a été avant la nuit, et puis on a été pris par un bombardement…Oh! Bon Dieu! Un bombardement! Jamais j'avais vu ça: les obus tombaient comme la grêle! Un miracle que… jamais j'avais vu…Moi, je me suis couché…j'étais tombé: les obus m'avaient soufflé, je suis tombé dans la tranchée*[23]*. J'étais à moitié enterré* (inaudible) *une courroie de bidon…Alors, quand ça s'est arrêté, j'ai dit aux gars: "Venez m'aider, venez me sortir, je peux plus me relever". Ils sont venus, j'étais enterré… J'avais des* (inaudible) *de bois qui étaient dans mes bidons… Ils m'ont remis sur pied, après on est allés au fond du ravin*[24]*…Le capitaine qui était monté en ligne pour reconnaître les emplacements*[25]*, parce qu'il disait: "Les gars qui vont chez les Allemands, ils se font tuer à tous les coups"…Il était parti avant la nuit… Tout à coup, qu'est-ce que je vois devant moi? Le capitaine qui redescendait! Le lieutenant était devant la compagnie. Le capitaine s'arrête et dit: "Vous avez des pertes?". Le lieutenant dit: "On n'a pas un homme de touché!" On avait reçu un bombardement! Le capitaine, je lui ai vu couler les larmes des yeux! J'ai croisé les bras. Il a dit: "Vous avez été sous un bombardement! Vous pouvez pas y croire! Je croyais pas revoir un homme de ma compagnie!" "Eh ben, le lieutenant lui a dit: "Y a pas un homme de touché"*

E- *La compagnie, c'est combien d'hommes?*

T- *Cent cinquante hommes!*

E- *Et pas un de touché?*

T- *Rien!"*

Intensité des bombardements et multiplicité des cadavres au Mort-Homme en mars et avril 1916

L'intensité des bombardements au cours de la bataille de Verdun qu'il a entendu d'Alsace dès la fin février, le stéphanois **Jean-François Ollier** (cl. 13, bien que né en 1914, par engagement anticipé) nouvellement affecté comme sous-lieutenant au 4e Bataillon de Chasseurs à Pied, va les vivre intensément à la côte 304, à proximité du

[23] Cela paraît contradictoire avec l'absence de tranchée signalée plus haut

[24] C'est-à-dire au niveau du débouché du tunnel de Tavannes

[25] La motivation du capitaine ne paraît plus la même: au début, il va au devant de la compagnie qui relève la sienne, là il paraît faire une reconnaissance pour un futur emplacement de sa propre compagnie

massif du Morthomme, en avril 1916, alors que son nouveau régiment a essuyé de très graves pertes début mars. Il tient à faire la distinction entre la dangerosité des canons de petit calibre, de l'artillerie de campagne, et celle des pièces de l'artillerie lourde: *"Ce qui fait qu'au mois d'avril, début avril, pour la deuxième fois, le 4ème B.C.P. est parti à Verdun. Début avril, nous sommes arrivés à la Cote 304. Là, nous y avons passé une quinzaine. Nous n'avons pas fait d'attaque. Nous étions dans une tranchée assez bien faite par nos prédécesseurs . Mais un bombardement! Nous avons perdu par les gros obus… Le 77, il vaut mieux pas le recevoir sur la gueule, mais ce n'est pas grand chose! Mais quand vous recevez du 150 ou du 220 (ce qu'on appelait "les gros noirs") c'était autre chose! Voyez-vous, ces quinze jours qu'on a vécus là, au mois d'avril, nous avons eu une section de quarante hommes qui est redescendue à deux! C'était pas la mienne, mais remarquez, ça aurait été le même tarif. Dans ces bombardements, ce qu'il y avait de terrible, comme ils nous foutaient pas des 77, c'étaient tout des gros obus! […] Ils nous bombardaient le jour, pas la nuit, parce qu'ils pouvaient moins bien régler leur tir. Je lisais qu'à Verdun où on a perdu bien 500 000 hommes, presque la moitié étaient morts enterrés par les obus."*

De la relève prise avec le régiment précédent, il conserve une image poignante, et le souvenir d'une hallucination: *"Voyez, quand nous avons pris position à la Cote 304, nous avons relevé un régiment. Il y avait une route, une assez bonne route, qui allait plus loin, vers Clermont-en-Argonne. Mais évidemment, au moment de la relève, c'était bombardé de tous les côtés! Alors nous arrivons à l'endroit où nous devions prendre la relève du régiment qui y était, on arrive là, on quitte la route. On avait un petit trajet à faire, et naturellement on s'échelonne. Alors au sortir de la route, qu'est-ce qu'on aperçoit, à dix mètres? Derrière la tranchée, des cadavres, bien alignés! C'étaient ceux qui n'avaient pas été enterrés et que les gars du régiment qui était la avant nous avaient sortis! Tout ce qu'ils avaient pu faire, ç'avait été de les aligner là! Ils n'avaient pas pu les enterrer, ça se comprend… Et moi (je devrais pas vous dire cette bêtise) j'arrive là, je suivais la section. Il y avait des arbustes, des cochonneries qui poussaient. Je me suis pris le pied dans un de ces arbustes! Oh bien, vous voyez le raisonnement que je me suis tenu: j'ai cru que c'était un de ces morts qui m'avait empoigné! Vous voyez où on en arrive, hein!"*

La mort d'un de ses hommes l'a particulièrement marqué, et il la raconte avec une réticence initiale qui révèle la persistance en lui du souvenir traumatisant: *"Tenez, je vous donne un détail, je devrais presque pas, mais je ne vous fais grâce de rien! Quand vous êtes derrière un canon qui tire un obus, vous voyez partir l'obus, un machin noir très rapide, une fraction de seconde, quand vous êtes bien dans l'axe, derrière! Je vous aurais dit: posez donc à quelque vieux poilu s'il a vu arriver un obus allemand… Moi, j'en ai vu! C'est plus rare! Moi j'en ai vu! Il faut pas être loin, moins de dix mètres! J'en ai vu un (j'étais à 304) arriver un dans la tranchée et couper deux jambes à un de mes hommes qui était à toute petite distance. Vous rendez-vous compte? Ce pauvre type qui a reçu cet obus, qui a eu les deux jambes coupées? Que pouvait-on faire pour lui? Les brancardiers étaient des gens bien chics, bien braves…Venir où nous étions: pas question! C'était trop loin à cause de ces bombardements continuels… Des blessés comme ça, jamais ils auraient pu les emporter! Alors il a fallu que je le surveille. Il a fini par mourir, au bout de pas bien longtemps. Vous vous rendez compte: les deux jambes! Impossible de donner des soins!"*

Comme Jean-François Ollier dans le même secteur à l'ouest de Verdun (Cote 304 et Mort-Homme), mais un mois auparavant, en mars 1916, ce sont les cadavres dont la terre regorgeait déjà qui ont laissé une des impressions les plus indélébiles à **Jean-Baptiste Mazioux** (cl. 14) de Saint-Clément (Allier) venu dans la Loire aux Noës comme sabotier, puis après guerre, cheminot à Roanne tout en résidant au Coteau: *"Alors, on est remonté à l'attaque. je me rappelle: c'était plutôt la nuit quand on attaqué la deuxième fois. Fallait aller prendre les positions au Mort-Homme. Alors, c'est la chose, pendant mon séjour à Verdun, la chose la plus affreuse qui m'a toujours resté dans la tête! C'est ce que je me rappelle…J'étais à côté de mon sergent, simple soldat, et quand on est arrivé pour attaquer, pour passer tout à fait contre l'ennemi, quoi ! C'était plutôt tenir le secteur pour empêcher de passer: les attaques, on pouvait pas! Alors on a essayé (les mitrailleuses crachaient à plein) on a essayé tous les deux de faire un petit trou pour se cacher des mitrailleuses: impossible! Le terrain était tout bouleversé, y avait déjà des ca…, Impossible de faire un trou pour se cacher! On piochait là, à côté: c'était rien que des macchabées! Rien que des morts!*
E- *Au début mars?*
T- *Oui, au début mars déjà!"*

Certains régiments ont effectué plusieurs séjours dans les lignes de Verdun pendant la grande bataille de 1916, alors que l'idée couramment admise est que l'Etat-major a effectué une rotation régulière des divisions et régiments pour faire partager le sacrifice et augment l'efficacité des troupes. Le 2e Régiment de zouaves de Lyon, selon **Joseph Richard** (cl. 16) agriculteur à Bourg-Argental qui y était incorporé, y aurait combattu en juillet vers Douaumont (Terremorte), en novembre (au bois de la Caillette, entre le fort de Douaumont et l'étang de Vaux) et en décembre, à la fin de la bataille. Il était censé être un "régiment d'attaque", mais l'intensité des tirs de mitrailleuses rendait parfois toute attaque impossible. Joseph évoque par bribes ses souvenirs, notamment celui du premier jour, en juillet: *"La première fois, on y est resté couchés tout un jour, à plat ventre, sans lever la tête! On est que repartis*

le soir!". En juillet, la compagnie est décimée, tant dans ses officiers (*"la compagnie était au complet. Les quatre lieutenants, le capitaine, ça y est tout resté)* que dans ses hommes de troupe (*"On avait monté 250, ce que je peux vous dire, on a descendu 60! Et des prisonniers, à ce moment-là, y en avait pas beaucoup!"*). Sollicité par ma question, il trouve une image qu'on à peine à ne pas croire hyperbolique:
E- *"Le terrain était tout bouleversé?*
T- *Tout, tout, tout! Hou, y avait pas un centimètre de pas bouleversé! …D'abord, y a un ravin, le ravin de la Mort, qu'on appelait, ben on en était pas loin…"*

Après un séjour en Alsace pour reformer le régiment décimé, et le mettre au repos, le revoici en novembre au bois de la Caillette qui ne mérite plus son nom après six mois de bombardement: *"On a retourné attaquer en novembre, toujours 1916. A Verdun toujours! On nous a mis dans le bois de la Caillette, qu'il s'en est tant parlé. Ce bois de la Caillette, moi, je l'ai pas vu parce que… C'était au mois de février qu'ils ont commencé, les Allemands! Et il paraît, d'après les anciens, que c'était un bois qu'on pouvait pas passer! Et quand moi, j'y suis allé, en novembre 1916, y'avait pas marque* (trace) *de bois! Ah! pas du tout! Tout défoncé! "*

L'absence de tranchées proprement dites remplacées par des trous qui sont autant de cratères d'obus est signalée par tous les combattants de Verdun. **Auguste Lestage** (cl. 16) de Sancoins (Cher) forain dans le Roannais, retraité à Régny, s'est trouvé au Bois Fumin, non loin du fort de Vaux, début juillet 1916 avec le 13e R.I. de Nevers. Dans ses phrases brèves, hachées, le mot "trou" revient continuellement, obsessionnellement : *"Il faisait chaud, hein! Et on était dans des trous, y avait pas de tranchées!" – "On était dans des trous d'obus, là, hein! Alors, quand on a été relevé, là, les gars, ça tombait comme des mouches! Les fusées de tous les côtés! C'est un tir de barrage où qu'on s'est trouvé! … Y avait un tir de barrage, y avait 1200 pièces de chaque côté! 1200 pièces qui tiraient à la fois! Alors, vous vous rendez compte! C'était une enfer!" – "On était 4-5 dans un trou, 2-3, ça dépend de la grandeur du trou" – "On était que dans les trous d'obus, là! C'étaient que des trous! Y avait pas de tranchées! Sitôt arrivé, tu te cachais dedans, puis tu bougeais plus!"*

Autour de la destruction du village de Vaux et du pilonnage de Verdun (début avril 1916)

Un des témoins sur lesquels nous possédons le moins d'éléments (deux lettres et des éléments de biographie transmis par sa petite-fille, Mme Jacqueline Bernatowicz, de Roanne) est **Gabriel Poissant** (cl. 08), boulanger à Cours-la-Ville dans le Rhône avant guerre, comptable puis chef-comptable après guerre, à la fabrique textile Thion, décédé en 1965. Marié en 1909, il a déjà trois enfants à la mobilisation (il en aura trois autres entre 1918 et 1926). Il est engagé, avec le 158e R.I., dès le début de la bataille de Verdun, en mars et début avril, autour du village de Vaux. La lettre conservée qu'il écrit à son épouse mérite d'être citée en entier pour son aspect documentaire et pour la tendresse pudique qu'elle révèle:

Verdun, le 7 avril 1916

Bien chère Marinette,

Enfin nous voici redescendus dans la nuit d'hier, après cinq jours de premières lignes toujours devant et dedans le village de Vaux, ce qui a été le village de Vaux pour être plus juste, car il n'en reste pas pierre sur pierre.

La première fois que nous y sommes allés, c'était terrible, mais cette fois, ça l'était encore plus, car à cinq ou six fois en plus du bombardement continuel, ils nous ont attaqués en masse avec accompagnement de toute la fanfare: gaz asphixiants, suffocants, lacrymogènes, liquides enflammés, grenades, torpilles aérienne* etc., et malgré tout ce luxe d'accessoires ils n'ont pas pu passer, car le 158 était un peu là!….mais malheureusement il n'y est plus là, car le régiment cette fois ne peut plus mettre en ligne que 600 fusils d'après le rapport du colonel, c'est tout ce qui est redescendu de là-haut et ce qui reste du régiment comprenant trois bataillons et deux comp*ies* de mitrailleuses, nous avons eu un bataillon entier de disparu*, tués ou prisonniers, on ne sait pas, plus toute une compagnie de mitrailleuses qui a eu le même sort.*

Il paraît que la première fois le haut commandement a trouvé que le Régiment n'avait pas assez de pertes pour être relevé du secteur. Je pense que cette fois il se trouvera satisfait des résultats obtenus".

La révolte contre les exigences inhumaines de l'Etat-Major transparaît clairement sous l'ironie. Quant au tout début de la lettre, il oscille entre un ton badin (*"accompagnement de toute la fanfare", "tout ce luxe d'accessoires")* et un ton réaliste accumulant les faits horribles, tant dans l'énumération de l'arsenal employé par l'ennemi que dans les pertes subies par le régiment, qui ne peut manquer d'alarmer la lectrice de cette lettre, qui se poursuit ainsi:

"*Maintenant, ce n'est pas tout; ce qui n'était pas monté en ligne du régiment, cuisiniers, employés, etc…, avaient* été s'installer d'après des ordres bien entendu dans une caserne de l'intérieur de Verdun, ils y étaient à peine installés que les Boches se mettent à la bombarder avec des 380, peu des nôtres ont été touchés, mais en revanche des territoriaux qui y logeaient ont eu de 4 à 500 tués ou blessés grièvement…*

En plus de leurs grosses marmites, ils ont envoyés des obus incendiaires qui ont mis le feu à la caserne et la plupart des blessés ont été brûlés vifs.*

On a vu un obus de 380 qui prenant une maison d'enfilade a emporté tout un étage et le toit dans la Meuse, on voyait des hommes tomber des fenêtres et des planchers dans la flotte.

C'est affreux, nous sommes de partout environnés par la mort sous toutes ses formes, marmités en avant, en arrière, par leurs avions dont un avec une bombe lancée dans Dugny que nous avions quitté la veille a tuée à elle seule 23 poilus et blessé 42".*

Dugny est une localité située à 5 km au sud de Verdun, sur la rive gauche de la Meuse. On voit que la citadelle de Verdun et les bourgs environnants sont pris pour cibles par l'artillerie et l'aviation allemandes, car des troupes s'y concentrent en attendant de monter en ligne ou en relation avec leurs "emplois" qui les exonèrent de la présence au front. Et Gabriel de poursuivre:

"De partout on ne voit que des champs transformés en cimetière où s'alignent les croix de bois blanc sur laquelle est inscrit le nom des poilus et encore ce ne sont que ceux qui meurent à l'arrière qui ont droit à ce luxe, ceux de l'avant ne peuvent même pas être enterrés et ce sont les marmites qui se chargent d'en disperser les morceaux aux quatres* points cardinaux, on trouve d'ici de là, ici un bras, là une tête, ailleurs un morceau de tronc, etc…, peu sont entiers.*

Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est la relève c'est-à-dire quand on monte ou quand on descend des lignes, il faut filer comme des lapins en file indienne, passer à travers les rafales de marmites qui tombent en plein sur notre parcours et tout le long, ce n'est que trous d'obus dans lequels tu dégringole*, de barbelés de fils* (illisible) *dans lesquels tu t'entrave* et lorsqu'après t'être relevé et désentravé, tu t'aperçois que tu as perdu la colonne et que tu te trouve* seul sous les rafales au milieu des bois et dans lesquels tu t'égare* à tous les pas. C'est ce qui m'est arrivé la nuit dernière en revenant. J'ai dégringolé au moins 50 fois dans des trous d'obus car la nuit était aussi noire que de l'encre et ayant perdu la colonne, j'ai marché toute la nuit avant de trouver mon chemin pour arriver ici. Ajoute à cela que pendant ces cinq jours nous autres signaleurs n'avons pas été ravitaillés parce que détachés de notre unité. Tu verras par là si j'en avais marre".*

A partir de *"signaleurs"*, la fin de la phrase est rajoutée en travers dans la page de la page 4. Gabriel complète sa lettre comme suit en utilisant à rebours les trois marges des pages précédentes. Bout à bout, cela donne une fin de lettre à la fois plus prosaïque et intime: *"J'ai bien reçu ton mandat de 10 F la veille de remonter en ligne avec ton petit colis de fricot et de gratons qui m'attendait ici. Tout à l'heure on m'a remis l'autre contenant ce que je te demandais et te remercie beaucoup de tout cela J'ai reçu hier une lettre de François qui m'annonce un colis, une lettre de Nigron, un de Paul. Il n'y a que de Louis dont je n'ai pas de nouvelles. Je t'envoie quelques violettes cueillies au rebord d'un trou d'obus en revenant des tranchées et à ton intention. Mes amitiés à la Maman, Marie L^se^, M. et Mme Sarrazin, les amis et connaissances, et garde pour toi ma chère petite fenotte mes plus gros baisers et de grosses caresses aux enfants.*

G. Poissant" (paraphe)

Ainsi Gabriel est de ces époux qui n'hésitent pas à décrire l'horreur de la guerre, ses misères, à leur épouse, et sa *"chère petite fenotte"* doit trembler d'angoisse en lisant une telle lettre. Remarquons que l'horreur vécue n'empêche pas la touchante attention des violettes d'avril cueillies aux lèvres d'un entonnoir de la mort.

Etat de Verdun et des forts de Saint-Michel et de Vaux vers la fin avril 1916

Amand Beyron (cl. 11), musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne, déjà cité pour son journal, arrive avec son régiment le 19 avril 1916 à Verdun, venant des Vosges. Suivons le régiment dans sa progression vers la ville de Verdun: *"Verdun est à 8 kilomètres. Nous rencontrons les camions qui amènent le 22e Régt où nous étions, à Courcelles s/ Aire. Sur la voie ferrée du "tacot" Bar-le-Duc à Verdun nous voyons passer de nombreux wagons d'une partie du 50e Régt D'infanterie. A l'entrée de Verdun nous sommes accueillis par des rafales d'obus à scrapnels*. La voie du chemin de fer n'est pas démolie où nous passons. Mais toutes les maisons qui la longent sont éventrées…Nous rentrons dans la ville par la Porte Neuve où toutes les maisons sont en ruines. On nous emmènent*, en file indienne, en rasant les murs, à la caserne Danthouard (en dessous de la cathédrale) qui a reçu pas mal de marmites.[…] Nous devions monter dans la nuit aux tranchées en face du Fort de Douaumont.* Contre *ordre, ce sera pour demain. Mesures disciplinaires très sévères.*

Le lendemain, c'est la montée sur le front des forts, la découverte du terrain et des conditions de combat, mais le statut de musicien-brancardier d'Amand et la difficulté de loger tout l'effectif de la musique vont réduire à peu de temps ce séjour en toute première ligne: *"Jeudi 20 avril – Je passe une bonne nuit sur le bas-flanc*. Les boches n'ont pas été trop "embêtants". Dans la matinée, je me promène dans cette grande caserne. Tous les étages sont écroulés. La citadelle, la cathédrale sur la butte, à pic, au-dessus de nous sont très amochées. Défense de sortir pour y aller. Il y a gros dangers sous les rafales d'obus qui ne cessent pas. Le mauvais temps de giboulées recommence. Nous montons ce soir en ligne. A 19h ½ nous partons derrière la Cie de mitrailleuse du 1er bataillon.*

La route est encore un peu praticable jusqu'à l'hôpital-ambulance, en bas de la butte du Fort St Michel, où nous poirotons un bon moment dans un embarras de voitures et de camions. Nous montons la côte raide qui longe le Fort, et de là, à découvert, nous arrivons à Fleury-sur-Douaumont[26] *qui est en ruines. Nous n'y restons que q.q. minutes, le coin est très dangereux. Les mulets énervés piaffant, on a de la peine à les maintenir. Les obus éclatent un peu partout, pas de tranchées, des gros trous d'obus remplis d'eau. La pénible marche reprend, à travers les trous d'obus et plusieurs copains s'y enfoncent jusqu'au ventre, d'autres jusqu'aux genous*,et au bout de q.q. minutes que nous avons trouvées très longues, nous arrivons au P.C. du colonel dans une redoute avancée du Fort St Michel . C'est criblé de trous d'obus qui se touchent presque tous. La tranchée d'accès est à moitié effondrée et pleine d'eau. C'est fou ce qui a pu tomber comme marmites dans ce coin-là. C'est à croire que les 420*[27] *ont dû y venir aussi…A la redoute, il n'y a pas de place pour recevoir toute la musique avec ses brancards."*

Cette dernière expression n'est saugrenue que pour qui ne sait pas que les deux fonctions de musicien et de brancardier sont quasiment indissociables, la première valant à ses titulaires, de la part des fantassins, la qualification infamante d'"embusqué", la seconde beaucoup moins, et pouvant même souvent s'avérer mortelle, la trêve n'étant pas souvent de mise pendant le ramassage des blessés sur-le-champ de bataille. Quant à la découverte que la redoute est trop petite pour recevoir tout le corps des musiciens-brancardiers, elle témoigne d'un certain degré d'inorganisation… Par chance pour lui, Amand fait partie de ceux qu'on refoule, ce qui lui permet de décrire le trajet de retour: *"La 1ere escouade reste seule avec le sous-chef. Le restant redescend à Verdun à la caserne Danthouard. En traversant Fleury nous faisons un plat-ventre sous une rafale d'obus qui heureusement n'a blessé personne. Un peu plus loin, nouvelle rafale et nous nous précipitons en vitesse dans un grand trou à moitié rempli d'eau dont nous nous sortons à grand peine. Nous ne nous retrouverons pas tous, mais nous descendons en vitesse , salués par des obus qui tombent près de la route abritée par le haut talus, où nous nous arrêtons un moment pour respirer. Salauds de boches, ce qu'ils ont pu nous en faire "rôter"*[28]

Dans son récit, Amand Beyron fait un rajout, sur une demi-feuille rédigée et collée après la rédaction initiale concernant ce jeudi 20 avril: *"Jeudi 20 avril (suite) J'oubliais de dire qu'en sortant du grand trou de 421 dans les ruines de Fleury, j'avais un pli urgent à porter au fort de Vaux, à remettre au nouveau commandant du fort (plus tard, je sus que c'était le Commandant Reynard*). J'eu* beaucoup de peine à trouver la porte d'entrée à travers les éboulis dans les fossés, et au bout de ¾ d'heure, très inquiet, j'eu* la chance de trouver un aspirant du 149e de la garnison qui en sortait pour descendre à la Citadelle demander du renfort urgent, le Fort étant fortement attaqué, les communications n'existant plus avec la Citadelle et les "4 cheminées" de la brigade. Il me conduisit à l'intérieur du Fort, faiblement éclairé, encombré de morts et de nombreux blessés non évacués, et je remis le pli au commandant qui me remercia en me serrant la main et en me souhaitant bon retour… Je retrouvais les copains qui m'attendaient anxieusement sur la route, heureusement abrités par ce haut talus en bas du Fort, pour redescendre à la Caserne Danthouart."*

On peut être surpris de cet oubli dans le récit initial, car Amand y tient un rôle qui n'est pas mince pour un musicien-brancardier, et qui n'est pas courant non plus pour cette catégorie de Poilus: celui d'agent de liaison. C'est sans doute la notoriété acquise par le Commandant Raynal (et non Reynard, comme il l'orthographie) qui lui a fait rajouter cet additif. Cependant ce n'est pas au commandant Raynal qu'Amand a remis son pli: le journal de ce dernier[29] précise *"Je décide de ne pas différer plus longtemps ma montée à Vaux, et, dans la nuit du 23 au 24, j'effectue le trajet"* (p. 65) et plus loin: *"Dès le 24 mai, je me livre à une reconnaissance minutieuse de mon fort et de ses moyens de défense"* (p.70). Comme commandant du fort, il succède au capitaine Hoffman à qui, sans doute, Amand a remis le pli un mois avant l'arrivée du commandant Raynal. Retenons la description générale des lieux (le fort et ses environs) que donne ce dernier: *"Construit sur la falaise des Hauts de Meuse, il domine la Woëvre, et ses deux observatoires permettent de surveiller très loin les mouvements qui se produisent. Au-dessous de lui, la pente est douce d'abord, puis devient très abrupte. Un peu après ce changement et au-dessous de la crête militaire, c'est-à-dire dans l'angle mort, la tranchée ennemie court à 150 mètres à peine du fort. Devant ce dernier, une mince tranchée française, occupée pendant la nuit, intenable de jour, serpente parallèlement à la tranchée ennemie et se relie à gauche avec la position de l'étang de Vaux et, à droite, avec celle de Damloup."*(p. 69). Le fort a subi les dégradations des intenses bombardements qu'il a dû essuyer depuis des mois; quant à l'atmosphère, l'auteur en donne une idée à travers cette notation: *"Enfin une effroyable odeur empoisonne l'air: elle vient des*

---

[26] Il s'agit évidemment de Fleury-devant-Douaumont, faisant partie des neuf villages entièrement détruits par la bataille de Verdun et non reconstruits.

[27] Les 420 sont les canons de plus fort calibre, qui seuls paraissent capables, aux yeux d'Amand Beyron, de creuser les énormes entonnoirs qu'il découvre

[28] *"En roter"* est défini par le linguiste Albert Dauzat, dans son ouvrage *"L'argot de la Guerre"* édité en 1918 par Armand Colin d'après *"une enquête auprès des Officiers et Soldats" comme "être vexé, irrité" ou "travailler dur"*. On pourrait plus exactement le traduire ici par la locution actuelle *"nous en faire baver"*

[29] Journal dont nous possédons une édition ancienne brochée mais où ne figure aucune date d'impression, assurée par les Editions Lorraines – Frémont de Verdun, intitulée *"Le drame du fort de Vaux"* et sous-titrée *"Journal du Commandant Raynal"*. L'auteur figure avec son nouveau grade *Colonel Raynal.*

cadavres putréfiés et des excréments accumulés dans les fossés." . Malgré l'héroïque défense de la garnison et des poilus protégeant le fort, défense d'autant plus admirable que le ravitaillement n'arrive plus et que la citerne vidée a poussé les derniers occupants du fort à une horrible extrémité (*"des hommes sont pris de vomissements causés par l'ingestion d'urine, car ces malheureux en sont arrivés là, à boire leur urine!"* p.172), Raynal est condamné à la reddition le 7 juin. Le Kronprinz déclarant la défense "admirable" donnera au commandant une épée d'officier en hommage à son courage et à celui de ses hommes.

Le travail des brancardiers lors de l'attaque de la ferme de Thiaumont les 23 –24 avril 1916

Revenons au récit d'Amand Beyron. Il ne restera pas plus de deux jours à la caserne Danthouard de Verdun. Le 22 avril, à 17 heures, il en part avec ses camarades brancardiers pour remonter au poste de secours de son bataillon: *"Les chemins n'existent plus. On n'y voit rien. Je tombe presque à chaque pas, croulant dans des trous d'obus remplis d'eau. Enfin j'arrive éreinté, à bout de souffle, chargé comme un mulet. Pas de repos. Nous descendons immédiatement le ravin face au Fort de Douaumont au poste de secours du 1er bataillon, à 300 mètres de la Ferme de Thiaumont dont il ne reste que des ruines, pour l'attaque qui doit se déclancher* dans une heure ou deux."*

La relation du lendemain, très longue et qui ne paraît pas être écrite le jour-même vu les circonstances, mérite d'être citée en entier pour donner une idée de ce qu'est l'horreur des blessures et la difficulté de la tâche de brancardier, de plus en un jour sacré pour le catholique fervent qu'est Amand. *"Dimanche 23 avril – jour de Pâques – Pour y arriver, nous avons descendu le sentier qui est un ruisseau avec des gros trous de marmites et nous tombons sur un boyau à demi comblé et rempli d'eau. A chaque pas nous culbutons. Nous en pleurons de fatigue et de rage. Nous sommes dans la boue. Aux endroits où il y en a le moins nous en avons au-dessus des chevilles. Nous mettons plus d'une heure pour y parvenir. Nous rencontrons un bataillon qui arrive pour l'attaque. Il est du 30e Régt ainsi que plusieurs compagnies du 4e Génie avec leur barda de mines et d'explosifs pour détruire le barrage de barbelés devant les tranchées boches. Au poste de secours du 1er bataillon, on nous envoie à celui du 3e bataillon qui est à 300 mètres delà, plus haut, à l'est, et qui est réuni à celui du 2ème , sous une simple toile de tente. Leur abri est très réduit et creusé en contre-pente et un peu à l'abri des obus. A notre arrivée, on nous fait prendre un blessé couché à évacuer rapidement. C'est un sergent du 19e bataillon de chasseurs à pied (de St Dié) qui resta enterré 9 jours dans le coma entre les lignes, mais qui n'est pas mort. Nous avons beaucoup de peine à le monter, il est lourd sur le brancard et à 4, nous nous en voyons de toutes les couleurs. C'est un vrai calvaire que nous faisons; à certains endroits, nous avons 50 centimètres de boue, c'est affreux, et sous un tir de barrage pour arrêter les compagnies qui descendent la colline pour attaquer. Nous arrivons à la redoute du poste de secours au petit jour vers 4 heures. Nous y trouvons notre camarade musicien Bœuf blessé mortellement et agonisant, Cotto qui a le bras droit emporté, Barret avec une jambe sectionnée aux genoux, Coindre avec une profonde blessure à l'épaule et une autre à la tête et qui est presque fou. Nous sommes éreintés et trempés. On va si possible évacuer de jour tous ces pauvres camarades de la musique et une dizaine de grands blessés, malgré qu'on soit repéré du Fort de Douaumont où les boches tirent au canon [30] et à la mitrailleuse sur tout ce qu'ils voient bouger devant eux.."*

Il va sans dire que le travail des musiciens-brancardiers ne consiste pas seulement à secourir ceux des leurs qui ont été blessés dans l'exercice de leur fonction, mais on comprend bien que la familiarité avec eux amène à les nommer et à décrire leurs blessures, alors que les fantassins sont regroupés sous l'anonymat de l'expression *"dizaine de grands blessés"* dont les blessures ne sont pas précisées. Le projet exposé de l'évacuation de jour des grands blessés, plus facile en terme de facilité de transport sur un terrain chaotique, mais plus périlleuse en raison de la visibilité par l'ennemi, ne pourra pas être mené à bien, comme l'indique le récit du lendemain, ce qui nous incite à réviser l'affirmation d'une écriture ultérieure. En réalité, Amand doit disposer parfois de moments de liberté et des commodités matérielles suffisantes dans le poste de secours pour rédiger son récit au jour le jour. Ce récit du lendemain montre comment l'amorce de succès d'une attaque se solde en échec stratégique, et continue à exposer le calvaire des blessés et les difficultés des infirmiers: *"Lundi 24 avril – Nous n'avons pas pu faire l'évacuation de jour. Il faudra atteindre la nuit prochaine. Le Poste de secours est encombré, les blessés qui arrivent restent dehors. Ne pouvant pas transporter les blessés sur brancards sans être vus, je me faufile et peux, enfin, entre deux brancards, allonger mes jambes qui ne répondent plus. L'attaque s'est déclanchée* à 5 heures. Elle a réussie* en partie, mais l'avance fut stoppée par le tir de barrage de nos 75 tirant trop court qui nous a obligés de revenir en arrière dans notre secteur causant de grosses pertes dans nos rangs[31] et les nombreux boches fait* prisonniers en profitèrent pour se débiner, où* en arrière avec nous, ou retourner dans leurs tranchées."*

---

[30] Faut-il rappeler que le fort de Douaumont, bien plus important que le fort de Vaux, a été pris par les Allemands dès le 25 février et a servi dès lors à bombarder les positions françaises?

[31] Malgré l'existence des fusées de couleurs permettant aux fantassins d'indiquer aussitôt la nécessité de rallonger le tir, de le raccourcir ou de le stopper, ce genre d'erreur dramatique paraît avoir été fréquent, d'après les témoignages.

Cette dualité dans l'attitude des prisonniers capturés ne doit pas étonner, alors qu'on pourrait penser que l'attitude générale devrait être de rentrer dans ses rangs. Le fait que des Allemands "se débinent" "en arrière" avec les Français indique clairement que dans l'enfer de Verdun, la captivité n'était pas le pire des maux. L'emploi de "se débiner" paraît alors inapproprié, car il suggère une fuite qui ferait échapper à cette captivité, ce qui paraît irréaliste. Ceux qui se "débinent" échappent simplement à la surveillance de la section ou de la compagnie qui les a faits prisonniers. Peut-être certains entament-ils, en secteur tenu par les Français, une errance dont ils ne savent pas l'aboutissement… Amand poursuit aussitôt, le même jour: *"Notre 9ème compagnie a perdu tous ses officiers. Il ne reste plus que 2 sergents. Les autres compagnies eurent*[32] *aussi de grosses pertes…Résultat de l'attaque: Néant, à recommencer. Nous nous en voyons toujours beaucoup pour faire l'évacuation des blessés sur brancards pour les monter du ravin, qu'on appelle maintenant le "Ravin de la Mort". Les postes de secours de nos bataillons sont encombrés de grands blessés, couchés à l'air libre, dans la boue, sous la pluie et la mitraille. C'est pénible de les voir agoniser, et mourir sur place, sans pouvoir les transporter. C'est affreux. Notre pauvre major est aux cent coups…. Plus de pansements, plus d'alcool, plus de teinture d'iode, il en pleure de rage et d'impuissance. Le ravitaillement ne se fait pas. Nous partageons le peu de vivres qui nous restent dans nos musettes. Nous n'avons plus de sacs, plus d'eau dans nos deux bidons. La réserve d'eau du poste est épuisée, pas une goutte d'eau pour tous ces blessés qui ne cessent de crier: "A boire par pitié!!!" C'est l'enfer!!!*

"Enfer" est le mot le plus fort qui revient presque automatiquement dans l'évocation des moments de paroxysme de la bataille de Verdun: enfer des bombardements, enfer des combats, enfer des conditions sanitaires, enfer de la faim et de la soif. Cet enfer se traduit dans le nom donné aux tranchées, ou dans sa transformation: ainsi le célèbre *"Ravin de la Mort"* vient de se voir attribuer ce nom par les soldats, nom que lui conservera l'Histoire, alors qu'il en portait un beaucoup plus pacifique, comme nous l'indique la fin de la séquence du surlendemain dans le journal d'Amand Beyron: *"Notre ravin à nous, juste en dessous du Fort de Douaumont, est le ravin-de-la-Dame, que nous appelons maintenant le "ravin-de-la-Mort"…*

La défense et la perte du fort de Vaux (début juin 1916)

Jean-Baptiste Grousson (cl. 95) encore caporal fourrier au 298e R.I. (il sera nommé sergent fourrier le 24 juin 16) , rend compte dans son carnet de façon très lapidaire, à son habitude, de l'engagement de son régiment début juin dans la défense du fort de Vaux:

"28" [mai 1916] *dimanche Vaubécourt, on nous dit que nous allons nous battre à Verdun*
29 Rembercourt-aux-Pots,[33] *embarquement en autos*
30-31-1er Juin Haudenville[34] *cantonnement infect*
2 Juin dans la nuit, arrivée au bois de Sennuart (?) *T.C. drapeau seul*[35]
3 Juin campé au bord de la Meuse. Dans la nuit le 5e Bon attaque au fort de Vaux et de Tavanne, nous ne pouvons les ravitailler, tués et blessés. Lt Gonon tué, Moine, Romanet, Vivien, tués, des prisonniers. Fort de Vaux, de Tavanne, le Tunnel, morts! morts!
4-5-6-7-8 Heures tragiques pour le régiment qui perd 1142 hommes ou officiers. artillerie formidable les fauche, boucherie! épouvante! rien d'humain! empoisonnement- 30 par Cie reviennent
9 et 10 à 4 h du matin cantonnement à Bellerupt descente des lignes, hommes fous! exténués pleurant, s'embrassant, tombant de faiblesse-*
10 On parle de remonter dans la fournaise. Ceux qui restent disent qu'ils préfèrent mourir ici – Conseil d'officiers pour reformer le régiment."

En quelques lignes, avec son style laconique, ses phrases nominales exclamatives, Jean-Baptiste Grousson fait ressentir de manière intense, poignante, le drame du 298e R.I. engagé dans la *"fournaise"* de Verdun, perdant un tiers de son effectif global en quelques jours, et bien plus dans certaines compagnies. Les rescapés n'en sont pas: ils ont atteint l'extrême limite de l'exténuation physique et psychique, et la folie les gagne, et les poursuivra. La discipline militaire a trouvé sa limite comme le montre implicitement le refus de remonter au combat du 10, qui apparemment ne prend par de forme organisée, revendicative, d'où l'absence de menace de conseil de guerre pour les réfractaires. Les officiers, dont les effectifs ont été aussi décimés, ne peuvent qu'adhérer à cet état d'esprit, ou tout du moins le comprendre, et l'initiative de reformer le régiment, avec des renforts qu'il faudra obtenir, paraît la meilleure réponse, ainsi que l'envoi des rescapés au repos. Cependant le 298e restera jusqu'au 18 juin à Belrupt et

---

[32] Ce changement de temps verbal, avec le passage du présent au passé simple faisant le bilan des pertes des autres compagnies est un indice de rajout ultérieur au récit initial sans doute pris sur carnet, alors que le texte définitif est sur cahier à spirale.
[33] Les deux localités voisines de Vaubécourt et de Rembercourt se trouvent à une vingtaine de kilomètres au nord de Bar-le-Duc, la seconde étant très proche de la fameuse "Voie sacrée" reliant Bar-le-Duc à Verdun
[34] L'orthographe correcte est Haudainville, qui se trouve juste au sud de Verdun, à proximité de Belrupt que plusieurs témoins ont cités comme base de départ des régiments pour la défense des forts du nord de Verdun
[35] La graphie de Sennuart, tout comme le sens de ce qui suit, reste incertaine

aura encore des soldats tués par des bombardements. Il en repartira le 19 en direction d'Haironville, au sud de Bar-le-Duc, puis en direction des Vosges, à Plainfaing, au nord de Gérardmer et non loin du col de Bonhomme, où le régiment se reforme, notamment avec des soldats enlevés au 238e R.I. et au 292e R.I., ce qui occasionne au nouveau sergent fourrier un *"travail très long de mutations"*

Dans l'*Historique du 298e Régiment d'Infanterie pendant la grande Guerre 1914-1918*[36] qu'il a conservé dans ses archives à la fois comme aide-mémoire personnel et comme vecteur de transmission de sa douloureuse expérience à sa postérité, comme l'indique la mention manuscrite au bas de la page de couverture: *"Leçons du passé pour mes petits-enfants mâles"*, ce passage dramatique à Verdun occupe sept pages (p. 21 à 26) dans un chapitre titré "*VERDUN Fort de Vaux- Bois Fumin 29 Mai au 20 Juin 1916"*, en bordure desquelles Jean-Baptiste a porté quelques annotations. Tirons-en les aspects les plus significatifs. Tout d'abord l'objectif assigné: *"Le 3 juin, le régiment, prévenu qu'il doit participer à une attaque ayant pour but de dégager le Fort de Vaux" quitte ses emplacements, et arrive vers 13 heures au tunnel de Tavannes où il stationne jusqu'au soir. A 19 h 30, le 5e Bataillon (Commandant Guignot) quitte le tunnel de Tavannes et par le boyau de l'Etang va occuper la région ouest du fort de Vaux […] Le 6e Bataillon (Commandant Lemaître) quitte à son tour le tunnel à 21 heures et se dirige sur P.C. Fumin par le boyau de l'Etang"*. Jean-Baptiste a noté au bas de la page: *"Avant de monter à Verdun, le Colonel fait emporter le drapeau à l'arrière afin qu'il ne soit pas pris ou perdu à Verdun fort de Vaux"*, ce qui confirme la valeur hautement symbolique de l'étendard du régiment.

Les combats commencent à 2 heures du matin, le 4 juin, avec la prise d'une partie de tranchée allemande et la capture de trente prisonniers. Mais le bombardement inouï des Allemands auxquels s'ajoutent les tirs trop courts de l'artillerie française fait des ravages. Le 6 juin, le récit officiel fait un point alarmant: *"Les chefs de bataillon signalent au Colonel l'état d'extrême fatigue des hommes et surtout le manque d'eau: le régiment n'a reçu que 58 litres d'eau dans la nuit; toutes les corvées de ravitaillement envoyées de l'arrière sont anéanties par les tirs de barrage continuels. L'évacuation des blessés est presque impossible malgré le dévouement des brancardiers; les postes de secours regorgent de blessés; la gangrène gazeuse sévit dans un poste de la redoute du fort de Vaux. Les cadavres des héros tombés dans la lutte féroce qui se déroule ici depuis des semaines, ont dû être abandonnés par leurs régiments; ils sont partout alignés sur le parados des tranchées, raidis dans leur toile de tente ensanglantée"*.

En marge de ce paragraphe, Jean-Baptiste porte deux mentions manuscrites; la première concerne l'extrême pénurie de ravitaillement: *"Impossible de faire passer la nourriture ni eau on boit son urine ??"*[37]; la seconde les bombardements: *"Quand un obus arrive sur ces tas de cadavres, c'est un spectacle horrifiant les membres volent de tous côtés"*

Une nouvelle attaque pour dégager le fort de Vaux est effectuée le 6 juin par un régiment voisin, de zouaves, que des guides du 298e sont chargés de guider depuis le fort de Tavannes, *"mais en raison d'un bombardement d'une violence inouïe les guides ne peuvent partir"*. Les zouaves parviendront à attaquer, mais Jean-Baptiste note en marge: *"la moitié des zouaves a été tuée, avant d'arriver, par l'artillerie, en montant les pentes"*., remarque qu il complète le lendemain, pour son régiment, par une observation plus explicitement critique vis-à-vis de la stratégie militaire, donc de ceux qui l'ont décidée: *'"en pleine obscurité, l'on montait sans savoir exactement le bon chemin, beaucoup de tués, sans utilité et sans savoir d'où les obus leur arrivait"*. L'Historique s'oriente ensuite vers la participation à l'attaque du 238e R.I. au côté du 298e et évoque la perte du fort de Vaux, avec ce commentaire: *"Le fort de Vaux était tombé la veille. L'ennemi avait dû engager des forces plus de dix fois supérieures pour avoir raison de cette poignée de héros qui, depuis cinq jours, sans ravitaillement, sans eau, lui tenait tête sous un bombardement atroce."*. Le cruel manque d'eau, qui semble avoir été plus douloureux que le manque de vivres, est alors commenté en ces termes hyperboliques par Jean-Baptiste: *"Un bidon d'eau se serait payé 100 ou 200 F. et pour en avoir à de petites sources, combien se sont fait tuer?"*.

Le chapitre se termine par le bilan des pertes, effrayant, séparant les officiers (nommés) des hommes de troupe: 8 officiers (2 lieutenants, 6 sous-lieutenants) ont été tués, 13 ont été blessés (6 lieutenants, 5 sous-lieutenants, 2 médecins-major) et 6 prisonniers (un capitaine, 6 sous-lieutenants). Quant aux soldats ou simples gradés, leur sort est évoqué en cette simple ligne: *"Troupe – Tués, blessés et disparus, 1058…"*, ce qui doit équivaloir sensiblement au tiers d'un régiment complet, ce qu'il n'était pas au déclenchement de cette terrible bataille de cinq jours liée à la défense infructueuse du fort de Vaux.

L'enfer de Verdun en juin 1916 à Tavannes et au bois Fumin

Jean Farigoules (cl. 16) de Saint-Pierre-du Champ (Haute-Loire) qui fera une carrière de boulanger-pâtissier à Brives-Charensac, va entrer dans la bataille de Verdun le 13 juin 1916 avec son troisième régiment, le 67e R.I. de Soissons; venant de l'Argonne.. Son récit, tenant sur deux carnets rédigés juste après guerre d'après des

[36] Historique édité en 1921, à Roanne, par l'imprimerie Maurice Souchier. La page de couverture est ornée de la Légion d'Honneur octroyée au régiment pour sa bravoure dans les combats de septembre et octobre 1914

[37] Il est évident qu'ici ce n'est pas une interrogation, mais une forme intensifiée de l'exclamation traduite par ce curieux emploi

notes, soigneusement dactylographiés par son petit-fils Jean-Pierre Moncoudiol, relate cette découverte de l'horreur de Verdun:

"A la nuit, nous partons pour nous approcher de Verdun, Nous allons à Haudainville, 3 km de Verdun. Nous y restons 2 jours pour nous préparer à la grande bataille, nous étions sous le bombardement des grosses pièces Boches, les obus nous passaient dessus. Le 17 au matin nous fûmes réveiller en sursaut, les avions Boches viennent nous bombarder avec des bombes incendiaires sur le patelin. Il n'y a pas eu trop de mal, plusieurs maisons brulées*, on se sauvait sur les péniches de la Meuse, en attendant que les avions partent, une bombe touche en plein à côté de ma grange où nous étions logés, mais pas de mal pour nous.*

Le 18 juin au soir, on nous donne 4 jours de vivre, 200 cartouches ce qui nous fait 320 cartouches, 4 grenades, 2 fusées, nous étions chargés comme des bourriquots. Nous partons en passant par Belrupt, nous devons rejoindre le tunnel de Tavannes[38], après avoir marché quelques heures, nous étions sous le feu des canons, nous dûmes prendre les formations de combat colonne d'escouade; nous arrivons à 3 heures du matin au tunnel. Là on repart aussitôt pour la relève, nous dûmes traverser un tir de barrage formidable, nous allons relever une Cie du 54e d'infanterie en avant de Souville, nous étions en réserve, nous passons la journée là dans cette tranchée, nous fûmes bombardés toute la journée par des gros obus, c'est là que Guillaumon fut tué et beaucoup d'autres. Le soir, on vient nous relever pour redescendre au tunnel de Tavannes[39], toujours sous le bombardement, nous partons au tunnel; l'entrée et la sortie du tunnel étaient bombardés continuellement aussi devant le tunnel il y avait une montagne de cadavres. Dans ce triste tunnel, où était installé un poste de secours, beaucoup de blessés agonissaient* ; de chaque côté du tunnel, des cadavres étaient alignés. Nous dormons un peu, couchés sur les rails, c'était bien un peu dur, mais bien content* d'être à l'abri des marmites, nous étions habitués à la souffrance."*

Ce fameux tunnel de Tavannes, bien connu de la plupart des soldats ayant combattu dans les secteurs est et nord de Verdun était à la fois un abri et un cloaque. Tunnel ferroviaire d'une longueur de 1 400 mètres où ne passaient plus les trains, il abritait un état-major de brigade, un bataillon de réserve interchangeable, des dépôts de munitions et de matériel et un poste de secours. Il avait été équipé de l'éclairage électrique, l'électricité étant fabriquée par un tracteur électrogène. Mais le sol boueux couvert d'immondices et d'excréments humains laissait foisonner des myriades de mouches, d'asticots et de rats qui produisaient une odeur pestilentielle et constituaient une compagnie détestable.. Mais les soldats, habitués au pire, y étaient *"bien contents d'y être à l'abri des marmites"*, des obus de tout calibre. Mais laissons se poursuivre le récit de Jean Farigoules:

"Hélas, nous étions loin d'être au bout de nos peines, on nous dit que nous devions rejoindre les 1ères lignes, de sanglants combats nous attendaient, pointez vos baïonnettes, elles vous serviront.

Vers les 7 heures du soir, nous partons colonne d'escouade pour rejoindre les 1ères lignes, nous devons rejoindre le bois Fumin, en sortant du tunnel, nous fûmes bombardés. Nous arrivons en ligne à 3 h du matin, ce fut terrible, les Boches nous envoyaient des obus à gaz lacrymogène, on prit les masques; pendant 3 fois nous essayons de traverser un tir de barrage, beaucoup sont restés. Le brave Sergent Lebouc eut la tête tranchée, beaucoup sont restés sur place, tués par les obus, ou empoisonnés par les gaz. Enfin le Commandant Douamont donna ordre d'avancer coûte que coûte, nous franchissons le tir de barrage au pas de course, nous arrivons en ligne, 37 hommes sur 175 que nous étions, beaucoup de morts et de blessés, et beaucoup s'étaient perdus. Le capitaine était blessé et tous les lieutenants avaient été tués, c'est un jeune aspirant qui commande la Compagnie.

Ce fut terrible, on marchait sur les morts, en ligne depuis des mois, on ne pouvaient pas les enterrer. Nous arrivons à nos emplacements à la pointe du jour, nous dûmes faire un trou pour se cacher, nous fûmes bombardés toute la journée, nous la passons tant bien que mal, et le soir nous agrandissons notre trou pour nous cacher. Le matin du 21 juin, on vient nous chercher pour emporter des blessés qui étaient dans une redoute [40]de Froideterre, on devait les emporter au fort de Tavannes dans une toile de tente[41], ce qui était impossible car en traversant la plaine de Souville, nous étions sûrs de rester sur place. Il y avait là tous des grands blessés, un brave camarade de Paulhaguet, Laurent Joseph, avait les deux jambes blessées, dont une qui ne tenait que par son pantalon; il est mort là, comme tous d'ailleurs, car nous n'avons pas pu les emporter, ils étaient 150 blessés".*

La mission décrite par Jean Farigoules relève en effet de l'impossible: l'ouvrage de Froideterre et le fort de Tavannes sont à 5 km à vol d'oiseau, donc nettement plus à pied en raison de l'alternance de crêtes et de ravins, et la lenteur d'hommes transportant de grands blessés dans des toiles de tente fait d'eux des cibles faciles, promises à une mort certaine. Le récit se poursuit: *"Dans cette redoute où les cadavres étaient empilés les uns sur les autres,*

---

[38] D'Haudainville à Belrupt, puis à Tavannes, puis vers Souville: la ville de Verdun est donc contournée par l'est, sur la rive droite de la Meuse, en direction des principaux forts.

[39] On peut supposer que c'est parce que le régiment est en réserve (ou la compagnie relevant l'autre compagnie du 54e R.I.) que sa relève ne dure pas plus d'une journée.

[40] Une redoute est un petit ouvrage de fortification qui ici fait office de poste de secours: il doit être annexé au petit fort appelé "ouvrage de Froideterre", sur la côte du même nom

[41] Cette précision souligne le manque de brancards, donc la surabondance des blessés, de même que le recours aux hommes de troupe indique l'insuffisance du nombre de brancardiers.

nous restons une heure, le bombardement tonne de plus en plus; le Colonel qui avait son poste de commandement là donna ordre de rejoindre notre compagnie qui ne pouvait pas emporter les blessés. Nous rejoignons nos emplacements au pas de course, le bombardement se calme, c'est les Boches qui attaquent, les canons français crachent de tous côtés. Nous voyons les Boches qui descendent les pentes du fort de Douaumont[42] *par 4 par 8, même le 75 leur tappe* dessus, barrage au ravin de la Mort, nous voyons les Boches gesticuler, foudroyer* par nos canons; à notre tour, on se déploie en tirailleur, on attend venir les boches. Attention, ils sont là, ils étaient combien de fois plus nombreux que nous, les canons crachaient de tous côtés, les mitrailleuses fauchaient les rangs, ce fut un carnage inouï, pendant 3 fois, les Boches lancent de formidables vagues d'assaut qui essaient en vain de nous refouler, nous avons tenu bon.*

Aussi la bataille dura 3 jours, nous étions fous, ivres par la poudre, on ne se reconnaissait même pas entre nous. Nous faisons des prisonniers qui nous déclarent qu'ils en ont assez de la guerre, mais que le 25 juin le drapeau allemand flottera sur la Citadelle de Verdun".

C'était en effet au 25 juin que le Kaiser, encouragé par l'avancée de ses troupes dans le secteur nord de Verdun et persuadé d'une issue victorieuse imminente, avait fixé l'entrée dans la citadelle de Verdun, et à cet effet, fait ramener de l'arrière les drapeaux de ses régiments. C'est le 23 juin, le jour de la formidable attaque ennemie, que Pétain lance cet ordre du jour qui minimise les conquêtes allemandes pour mieux galvaniser les troupes françaises:: *"L'heure est décisive. Se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées, dans l'espoir d'arriver à Verdun avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies de nos armées alliées. Vous ne les laissez pas passer, camarades! Le pays vous demande encore des efforts suprêmes; l'Armée de Verdun ne se laissera pas intimider par les obus et par l'infanterie allemande, dont elle brise les efforts depuis quatre mois. Elle saura conserver sa gloire intacte."*

Le récit de Jean Farigoules aborde enfin cette date:

"Le 23 juin au matin, la bataille est à son comble, de formidables vagues arrivent de tous côtés, le 54e d'Infanterie qui est à notre droite se replie, un bataillon se rend prisonnier, nous sommes encerclés par les Boches, la situation est critique, nous refusons d'abandonner le terrain, et nous partons à la baïonnette comme des lions. Ce fut un massacre épouvantable.

Nous avons à faire à de rudes soldats, ce sont les chasseurs de la garde impériale allemande, mais nous les avons eu quand même, non seulement leurs vagues d'assaut se brisent devant nous, mais nous progressons de 150 mètres, nous les bousculons à la baïonnette, on se battait à coups de crosse, à coups de poings, tout ce qui nous tombait sous la main, beaucoup n'avait* plus de fusils.*

Nous étions fous, on avait soif, rien à boire, beaucoup buvait leur urine, on suçait des racines d'arbres, beaucoup sont morts de soif. Il n'y avait plus de commandement, les officiers étaient tous tués ou blessés. Un jeune Lieutenant Pascal cherchait des cartouches sur le champ de bataille*[43] *pour pouvoir tenir plus longtemps, car les munitions commençaient à s'épuiser."*

On ne fera pas injure à Jean Farigoules en considérant qu'il y a une part d'hyperbole dans cette description, bien compréhensible car un soldat n'a qu'une vue limitée de la réalité qui l'entoure. Mais les pertes en officiers et en hommes seront effectivement considérables, comme l'indiquent les chiffres cités plus bas. Après cette vision de sa compagnie, Jean Farigoules en vient à l'évocation de son propre sort:

"Je reçois un obus d'un canon revolver qui me fait rouler quelques mètres, des éclats partout, je suis tout en sang, mais aucun ne me touche sérieusement. Un brave camarade, un nommé Centreyse, me fit un pansement et je continue à tirer sur les Boches, seulement je n'avais qu'un œil car un éclat m'avait touché au-dessous de l'œil droit, et cela avait enflé, je sentais la fièvre me gagner; enfin je tiens le coup, on me dit d'aller au poste de secours, mais j'ai voulu rester avec mes camarades."

Une telle attitude, bien que minoritaire, n'est pas exceptionnelle parmi les soldats tenant la "fine blessure", tant est grand l'attachement aux camarades du groupe, qu'il s'agisse de ceux de l'escouade, les plus proches, de la section ou de la compagnie. Le récit s'ouvre à nouveau à l'aspect général:

"Enfin, le 24 dans la nuit, nous voyons arriver les Chasseurs à pied, le 26e, baïonnette au canon, ils venaient nous relever, nous étions contents, mais malheureusement, nous n'étions pas nombreux, il y avait des compagnies qui avaient 18 hommes sur 180, dans ma compagnie nous étions 27, et tous avaient quelque chose. Nous partons en laissant tous nos morts et certains agonisaient, c'était bien dur, mais c'est la guerre, sauve qui peut! Nous passons dans une tranchée où les mitrailleurs de la C.M.[44] *3 étaient tous morts, il fallait marcher dessus, spectacle épouvantable.*

A travers le champ de bataille, nous arrivons au Cabaret rouge[45]*, là il y avait de l'eau dans un puits sous*

---

[42] Rappelons que le fort de Douaumont a été conquis par les Allemands le 25 février, et ne sera repris que le 22 octobre.
[43] Ces cartouches ne peuvent être que celles contenues dans les cartouchières de soldats français morts
[44] C.M. est l'abréviation de Compagnie de Mitrailleuses, d'effectif beaucoup plus réduit qu'une compagnie normale
[45] Le poste de secours du Cabaret rouge se trouvait à la sortie ouest du tunnel de Tavannes

un hangar, nous buvons notre ration; au-dessus il y avait des cadavres alignés, au moins 50, car le cabaret rouge était un poste de secours, c'est là qu'on traite les grands blessés.

Nous partons pour Belrupt. Moi, je n'en pouvais plus, je monte sur un caisson d'artillerie et j'arrive à Belrupt avant les autres.

Telle a été la campagne de Verdun, nous avons beaucoup soufferts, mais nous avons tenu bon. Les Boches nous attaquaient avec 6 divisions, 19 régiments de leurs meilleures troupes, ce qui fait 48 000 hommes, et nous nous étions 10 000 hommes, on les a arrêtés quand même, nous avons eu des pertes,, mais les Boches en ont eu aussi, et même le double de nous"*

Les chiffres que donne Jean Farigoules ne sont pas exacts, et il exagère la disproportion du déséquilibre entre les forces en présence. **Pierre Miquel** écrit dans La Grande Guerre à propos de cette offensive des 21-23 juin 1916: *"Mais le chef d'état-major de l'armée de Verdun, Schmidt von Knobelsdorff, voulait tenter un dernier effort. Il devait échouer, dans son offensive très violente du 23 juin, malgré la montée en ligne de vingt divisions. La prise de Vaux*[46]*, la menace sur Souville mettaient les défenses organisées par Pétain dans le plus grand péril. Obstinément, Joffre lui refusait tout renfort excessif, mais lui envoya quand même quatre divisions. Il gardait l'essentiel de ses réserves pour la Somme."* Quatre divisions de renfort pour tout ce secteur de Verdun rapprochent la somme des divisions françaises de celle des divisions allemandes. **Jean-Baptiste Duroselle** confirme dans *"La Grande Guerre des Français*" le dilemme posé à Joffre dans la perspective de l'offensive franco-anglaise de la Somme programmée pour le 1er juillet: *"Il se pose alors un dramatique problème. Joffre veut à tout prix maintenir la grande offensive alliée du 1er juillet. A cet effet, il lui faut garder ses réserves. Aux demandes incessantes de Pétain, il ne répond que par des envois de renforts "au compte-gouttes". Cela signifie que les divisions engagées à Verdun doivent lutter jusqu'au bout, presque sans repos. Et malgré tout, il faut des renforts. Il y aura jusqu'à 20 divisions françaises en ligne sur un front qu'une quinzaine de kilomètres".* [47]

Concernant l'estimation des pertes allemandes au double des pertes françaises lors de cette grande offensive, elle doit être l'effet des chiffres toujours exagérément optimistes, quand ils ne sont pas délibérément mensongers, des communiqués militaires. Quant aux pertes chiffrées de son régiment, le narrateur les donne très précisément, les ayant sans doute relevées dans l'Historique (puisqu'il écrit un peu après la fin des hostilités, à partir de carnets et lettres antérieurs) en les associant au calvaire de la soif sur lequel il revient: *"En plus des souffrances horribles de la soif, car il faisait très chaud, et rien pour boire, le 67e a laissé sur le terrain 14 officiers, 3 tués et 11 blessés, 1015 hommes, 152 tués, 682 blessés et 184 disparus morts".* Le total des trois derniers chiffres monte à 1018, et on s'étonne que ne figure aucun prisonnier, qu'il est sans doute plus aisé (et plus glorieux!) de comptabiliser dans les *"disparus morts".* Si l'on se réfère aux effectifs courants d'un régiment d'infanterie (mais beaucoup n'avaient pas vu leurs pertes antérieures comblées), on peut dire qu'un tiers environ a été mis "hors de combat", pour reprendre cette terrible formule amalgamant les morts et les vivants…

Le récit se termine par une double citation, une individuelle à l'ordre du régiment pour Jean Farigoules: *"Excellent soldat blessé à son poste de combat le 23 juin 1916, a refusé de se laisser évacuer"*, et une collective, à l'ordre de l'armée, pour le 67e R.I.: *"Pendant les journées du 21 au 23 juin a soutenu avec la plus grande opiniâtreté les attaques violentes et incessamment renouvelées d'un ennemi très supérieur en nombre. Débordé sur ses deux flancs, et malgré un bombardement d'une intensité inoui* d'obus de gros calibre et de projectiles asphyxiants, n'a pas cédé un pouce de terrain et a même réalisé de légers progrès, grâce à d'énergiques contre-attaques poussées au corps à corps. En, dépit de lourdes pertes, malgré la difficulté matérielle causée par la soif, a par la vigueur de sa résistance permis le rétablissement de la ligne;" Signé: Nivelle.*

Le tunnel de Tavannes début août 1916

Ce tunnel de Tavannes que vient de décrire Jean Farigoules à la fin juin fait l'objet d'une autre description, plus complète, un bon mois plus tard, sous la plume d' **Amand Beyron** brancardier au 99e R.I. la date du 2 août. Il analyse dans son journal l'intérêt stratégique du tunnel de Tavannes pour les deux armées et en propose une description très évocatrice : *"Nous avons eu, avant notre contre-attaque, 50 prisonniers faits à notre 3e bataillon qui ont été dégagés et fait à notre tour presque autant de prisonniers boches, plus 1 section de mitrailleuses, dont 1 officier, 1 aspirant. A l'interrogatoire cet officier a déclaré que le Kronprinz voulait à n'importe quel prix le ravin qui mène au tunel* de Tavannes pour pouvoir ensuite arriver sur Verdun…A 13 h nous descendons avec beaucoup de peine un blessé au ventre par le boyau du poste de secours vers l'entrée du tunel* au P.C. du colonel. Ce n'est pas le filon*[48] *et de là en courant entre deux rafales nous arrivons péniblement à la chicane d'entrée. Il faut dégager le brancard, prendre le blessé sur le dos et s'enfiler dans l'étroit couloir de sacs à terre, à moitié écroulé. Par chance nous avons échappé à la rafale d'obus. Le terrain devant la chicane était bouleversé affreusement…[…]*

---

[46] Cette prise eut lieu le 7 juin, au terme de l'héroïque résistance du commandant Reynal et de ses hommes

[47] Jean-Baptiste Duroselle, op.cit. pp. 114-115

[48] "Le filon" désigne à la fois, en langage familier militaire, une bonne occasion ou une occupation sans danger

C'est impossible à décrire, cet intérieur du tunel est grouillant de monde. Il y a de tout. Des P.C. de plusieurs régiments, des postes de secours, magasins de vivres, de munitions, de troupes qui montent en ligne. L'air est presque irrespirable, ça sent mauvais. Il est éclairé en partie par l'électricité, mais faiblement, on y voit mal tant il y a un brouillard de fumée qui vous prend à la gorge. Il y a au moins plus d'un miller* de pauvres types dans ce tunel*. Je plains ceux qui sont obligés d'y rester…Le seul avantage, être à l'abri, sans être forcé d'en sortir…En arrivant à l'entrée du tunel* Rudelle a failli être tué. Il a eu son casque troué par un gros éclat d'obus qui lui a fait perdre connaissance et nous le perdons de vue. Nous portions notre grand blessé entre les rails, péniblement, jusqu'au Poste de secours au milieu du tunel* presque dans l'obscurité par moments (1400 mètres de longueur à une seule voie); le trajet nous paraît terriblement long, à chaque traverse, entre les rails, on risque de tomber tellement la lumière fait défaut, et gênés par les hommes sur les côtés qui vont et viennent sans arrêt… Vers le P.C. du 41e Régiment colonial, nous nous garons pour laisser passer en file indienne plusieurs compagnies de ce régiment qui montent en ligne. Les pauvres types n'ont pas l'air très rassuré et nous demandent s'ils en ont encore pour longtemps pour arriver à la sortie. les pauvres types ne se rendent pas compte de ce qui les attend!!! Il y a de quoi être inquiet pour eux!!!"*

Ce tunnel de Tavannes, qui a frappé tous ceux qui l'ont parcouru pour monter au front, qui y ont séjourné, valides, malades ou blessés, a joué un rôle stratégique de premier plan en offrant un abri temporaire aux unités montant au front, en abritant le commandement de plusieurs régiments, et un rôle sanitaire considérable en offrant un vaste espace de "stockage" des blessés en attendant leur évacuation vers un hôpital temporaire, même si les conditions hygiéniques y étaient déplorables.

L'enfer de Verdun en août 1916, à la Cote 321, vers Froideterre

François Baizet (cl. 97) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) est, à 39 ans en première ligne avec le 322e R.I., où il est un adjudant, à Verdun, au ravin de la Mort, et à la Cote 321, dans la chaleur de l'été 1916, dans la première quinzaine d'août. Auparavant, fin juin, alors qu'il cantonnait en Picardie, à Dhuizel, à l'est de Soissons, il avait exprimé dans son journal ses inquiétudes à propos de l'évolution de la bataille de Verdun: *"Verdun tient toujours malgré la chute du fort de Vaux. Quelle lutte gigantesque se passe là autour de cette place forte. Les Allemands y avancent tout de même pas à pas, méthodiquement, dirait-on. On se demande si c'est réellement de la méthode ou leur amour-propre qui est en jeu. Ils se flattent d'user là notre armée. Et la leur. Nos communiqués prétendent qu'ils subissent des pertes énormes supérieures aux nôtres. Evidemment nous devons perdre pas mal de monde là-bas, car avec leur artillerie lourde ils démollissent* tout et sous ce rapport nous sommes probablement en état d'infériorité. Mais leurs attaques doivent leur coûter cher et chaque avance de quelques centaines de mètres est payée de combien d'hommes ? C'est affreux d'y songer. Quelles crapules sont les hommes qui ont déchaîné cette abominable guerre."*

La lucidité de François Baizet lui fait relativiser la crédibilité des communiqués militaires émanant de l'armée française, et son humanité lui inspire une condamnation morale de la guerre dont l'horreur, pour lui, culmine à Verdun.

Le 1er août, il parvient dans le secteur de Verdun, et cantonne à Verdun même, en caserne. Le régiment va monter vers la Cote 321. Laissons se dérouler son récit qui prend une ampleur inusitée avec plusieurs pages consacrées aux activités de la journée, ou des deux journées séparant de la dernière halte de la narration. *"1er Août – Verdun- Le soleil me tape sur la figure lorsque je me réveille. Le canon tonne toujours ferme. Nombreuses corvées à fournir; nous versons les sacs après avoir retiré les vivres de réserve. Nous avons 2 jours de vivres et nous en retouchons pour 2 autres jours. Touchons cartouches, grenades, bidons de 2 litres, etc, etc.. Et cela barde toujours là-haut. Nous allons, paraît-il, du côté de Thiaumont[49] où nous avions pris un ouvrage[50] il y a quelques jours et les Boches l'auraient repris cette nuit. On nous dit que les relèves sont dures. Je m'en doute aujourd'hui en entendant ce déchaînement des obus. Nous sommes 47 à la 3e section. Combien serons-nous à minuit?*

A 5 heures la soupe et les hommes chantent. A 7 heures on sonne et rassemblement dans la cour où les hommes déséquipés s'en vont nettoyer les chambres. A 8 heures sac au dos et l'on part. Arrivé vers la citadelle un bombardement fort arrive dans cette direction. Les fusants arrivent nombreux et le Capne Van Baxen qui commande le bataillon nous fait arrêter le long des murs un instant. Le bombardement un peu calmé, nous repartons. Traversons la Meuse et passons à Bétheville où nous nous arrêtons. Quelques gros fusants arrivent. Il y a des gaz lacrymogènes et nos yeux pleurent. Ce matin à notre réveil c'était déjà la même chose. Un temps d'arrêt assez long à Belleville puis en route. Route très longue et très pénible pour arriver en 1ère ligne. Nous sommes du reste chargés comme des petits bourriquots*. Arrivons à la ferme de la Folie, sud de Bras, par le canal et là nous prenons à droite par un petit sentier à travers champs. Passons par la côte de Froide Terre ou* sont les réserves et*

---

[49] L'Ouvrage de Thiaumont, élément de construction fortifiée, se trouve entre le village de Fleury au sud et le fort de Douaumont au nord

arrivons enfin en 1ère ligne par des boyaux consistant en trous d'obus mal, très mal reliés entre eux, les Allemands le bouleversant chaque jour. Il est 3 h 30 quand nous sommes en place, nous relevons le 117e. On nous dit que nous avons le bon coin du secteur, mais les Allemands ayant attaqué l'autre nuit ont pris une centaine de mètres de notre tranchée et à notre gauche nous sommes coupés, nous n'avons plus de liaison. Une contre-attaque faite cette nuit n'a pas pu la rétablir. Bombardement très violent toute la journée avec de courtes accalmies. Les Allemands tirent surtout sur la côte de Froide Terre qui est à 500 m derrière nous. L'ouvrage de Froide Terre est souvent visée "*

François découvre ce paysage bouleversé de Verdun, caractéristique de toutes les descriptions: *"Pauvre côte, brisée, pulvérisée, les trous se touchent tous et chaque mètre de terrain a du* recevoir pas mal de gros nos [51]. On pourrait l'appeler la côte de Terre de fer. Et les tranchées! Il y en a une dans laquelle nous sommes. Mais quelle tranchée! Cela rappelle celle que nous avions en Belgique. Pas d'abris naturellement, quelques trous individuels. Enfin, c'est encore mieux que ce que nous pensions trouver. On nous avait dit des trous d'obus. Nous faisons là un saillant: des boches* en avant, à notre droite et un peu derrière, et enfin ce fameux poste boche installé dans la tranchée conquise par eux hier"*

Il découvre aussi la difficulté du ravitaillement quand la voie d'approvisionnement prévue est prise par l'ennemi, et le calvaire que représente la soif en pleine chaleur d'été, alors qu'il n'y a aucun point d'eau à proximité: *"Les cuisines devaient nous ravitailler par Bras, mais étant coupé, on ne pourra y aller par là. Et il fait chaud, terriblement chaud. Des 3 litres d'eau que nous avons emporté* il n'en reste plus guère à la nuit. Si la 4e section en réserve ne nous apporte pas de l'eau, ce sera dur. L'officier que j'ai relevé et qui n'avait plus rien à boire depuis un jour m'a demandé un verre d'eau. Toute la journée nous avons bue*, très peu à la fois, l'économisant au possible pour le lendemain au cas ou*l'on ne nous en apporterait pas. Un verre d'eau ne restera pas sans récompense dis* l'Evangile…Mon Dieu à notre secours et aidez-nous. La nuit chacun est à son poste…"*

Née de l'allusion factuelle à l'Evangile, par le partage de l'eau vitale avec plus assoiffé que soi, la prière surgit sous la plume de François, émouvante dans sa simplicité et sa brièveté. Et la description des conditions matérielles précédant le combat redouté reprend, mêlant les devoirs envers les cadavres et les besognes sordides mais indispensables en un raccourci saisissant: *"La nuit chacun est à son poste, nous avons des morts à enlever qui sentent mauvais, des feuillées à creuser. Vers 22 h, une attaque allemande à la grenade se déclanche*, elle est repoussée. A notre droite, le 130e reçoit quelques obus de 95 de chez nous, nous tirons des fusées vertes pour faire allonger, les allemands* en tirent aussi de toutes les couleurs. L'explosion des grenades produit une fumée épaisse, on n'y voit rien. Je lance des fusées éclairantes, on m'apprend que le capal Marchand est tué, Bouchard blessé. Les gradés mettent du calme parmi les hommes énervés, et tout rentre dans l'ordre, sinon le silence. Quelquefois pendant une minute, rien, pas un coup de fusil ni de canon. Comme c'est bon le calme. Faut-il que les hommes soient bêtes de se tuer de la sorte. Je me demandai au plus fort du combat tout à l'heure comment il se faisait que le ciel*, témoin de pareils crimes, ne nous écrasent* pas tous autant que nous sommes. Il faut avoir passé 5 minutes dans cet enfer pour se faire une idée de ce que c'est.."*

La pensée chrétienne refait surface souvent dans le récit de François, amalgamant Français et Allemands dans la même réprobation au regard supposé du Créateur, dans la même inhumanité qui devrait leur valoir le châtiment divin immédiat par l'anéantissement. On s'éloigne de la pensée manichéenne beaucoup plus répandue qui attribue la barbarie de l'attaque à l'ennemi, donc la justice morale de la riposte à son propre camp.. Quant au vocable religieux de *"l'enfer"*, il paraît, comme chez Antonin Granet, qui en fait une utilisation métaphorique laïque, seul approprié pour décrire l'horreur des combats. Concernant l'expression *"tout à l'heure"*, elle indique une proximité temporelle proprement inimaginable entre le temps de l'action et le temps de l'écriture, qui semble inenvisageable dans de telles conditions: l'auteur écrit en différé de quelques heures ou d'un jour par rapport à l'action, dans une situation matérielle plus appropriée.

Mais cette nuit n'est pas finie: *"Vers 1 heure du matin, 2e attaque repoussée également, moins violente que la 1ère. On s'échauffe, on sue, on a soif, et presque plus d'eau, toutes les heures, je bois une gorgée seulement. A 2h 30 M. Moncamp me fait rappeler et m'apprend qu'à 3h 45 une contre-attaque française va essayer de reprendre le bout de tranchée perdu par le 117 l'autre nuit. C'est M. Chabanier [52] avec une section de la 18e qui attaque. Notre mission à nous sera de veiller très attentivement. A 3 h 45 violentes explosions de grenades à notre gauche. C'est l'attaque. Les Allemands ripostent, font des signaux pour demander leur artillerie qui tapent* dur sur Froide Terre et dans le ravin des 3 Cornes appelé maintenant ravin de la Mort[53]. M. Palmier qui est section de gauche à côté des allemands*fait tirer des grenades. Quelques ennemis sont tués ou blessés. L'attaque a manqué, le coup est raté.*

---

[51] Ces "gros numéros" sont évidemment les obus de fort calibre de l'artillerie lourde.

[52] Les patronymes ne sont pas tout à fait certains, François Baizet ayant une très fine écriture qui ne distingue pas toujours nettement la forme de certaines lettres. On est surpris de voir que cet adjudant ne distingue pas toujours ses collègues et supérieurs par leur grade.

[53] Cette précision sur le changement de nom du ravin semble indiquer une réécriture ultérieure de ce passage. Pourtant il semble que le premier nom du ravin de la Mort soit le ravin de la Dame (cf carte de G. Blond et témoignage d'Amand Beyron)

J'ignore si nous avons des pertes. 2 tués à la 4e section Delpech et Goubeau (?), 1 à la 2e le capal Brunel et 8 blessés. Chez nous Marchand est emporté mourant, Brochard blessé. 2 août, 2 ans de guerre…"

L'enfer vu et entendu par François Baizet dans les pilonnages ennemis de Froideterre, ou dans les cadavres de la compagnie précédente qu'il a fallu enterrer, ne s'est pas produit cette fois, les pertes étant relativement réduites dans les trois sections qu'il nomme. Et son récit de cette première nuit au front de Verdun enclenche sans rupture, sans retour à la ligne ni saut de ligne, un bilan sur la guerre, par le seul fait de la date, celle du 2 août, qui renvoie au 2 août 1914: *"2 août, 2 ans de guerre. Combien de temps encore va durer cette boucherie? Deux ans de malheur. Ah si jamais j'ai le bonheur de revenir sain et sauf et de sortir de cet enfer vivant, combien je saurai apprécier le calme et la tranquillité. Tous nous ne connaissions pas notre bonheur avant la guerre, après j'espère que ceux qui rentreront saurons* l'apprécier. Et nous nous faisions la guerre entre nous. Ah! Ceux qui viendront nous embêter et troubler notre repos, nos idées et nos consciences seront mal venus. J'espère que nous ne serons pas assez sots pour retomber dans les mêmes errements."*

Ce cri de révolte contre la guerre, dont les motivations autrefois jugées suffisamment prégnantes pour qu'on y sacrifie son bonheur personnel sont oubliées, éclate à l'occasion du deuxième anniversaire de la déclaration de guerre. La guerre n'a plus l'aura patriotique de la défense du territoire, de la reconquête des deux provinces perdues, de la lutte contre la barbarie: elle n'est plus que "boucherie" pour les corps, "malheurs" pour les esprits des soldats, blessés ou non, pour les familles endeuillées, réduites parfois à la misère, pour le pays dévasté, ruiné. François vit, comme tous ses camarades, deux cruelles incertitudes: la durée encore à venir de la guerre jusqu'à son terme (sans qu'il envisage sa conclusion: victoire ou défaite, ce qui montre sa lassitude) et celle de son propre sort: la vie ou la mort, et si c'est la vie, sera-t-il indemne, à tout le moins corporellement? L'épreuve est une grande leçon de sagesse faisant apprécier le bonheur de la paix d'avant et les mesquineries des querelles d'alors, qu'elles soient locales ou nationales, politiques ou religieuses, comme celles qui ont précédé la Grande Guerre à propos de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'expulsion des congrégations. La réflexion contient une menace à peine voilée contre les fauteurs de trouble de tous ordres, qui seront *"mal venus"* de susciter chicanes et conflits, guerres intestines perturbant le repos mérité par ceux qui auront traversé la grande épreuve.

Le surlendemain 4 août, l'adjudant Baizet continue à encadrer sa section à la Cote 321, sous la Côte de Froideterre , et les bombardements ennemis intenses fouillent la terre, exhumant les cadavres, et continuent de faire des victimes autour de l'adjudant, victimes nommées et singularisées par la façon dont elles sont atteintes: *"On n'a pas faim, surtout soif et peu à boire. L'air est infesté par les cadavres nombreux déterrés par les obus, sans compter ceux qui ne l'ont jamais été et qu'on ne voit pas, cachés qu'ils sont dans les trous d'obus. C'est bien le ravin de la Mort. Vers midi, le bombardement allemand redouble de violence et dure jusqu'à la nuit. Les obus s'abattent sur la côte de Froide Terre, le ravin de la Mort comme de la grêle. C'est un sifflement continu dans l'air. Notre artillerie tire peu. Vers 5 h du soir, ils raccourcissent leur tir et les obus abordent notre tranchée. Comme je prends ces notes, un obus tombent* en plein dans notre tranchée et 3 hommes de ma section sont tués. Deleume qui a communié dimanche, Ruffié et Duquesnoy sont broyés. Le sergent Jarry dans un abri individuel à 1 (?) mètre à côté a une forte commotion et est évacué. 6 manquent déjà à ma pauvre section. M. Ditte, brancardier et prêtre, donne l'extrême-onction à Ruffié qui respire encore. C'était beau sous les marmites. Deleume a le derrière de la tête emporté, seul le visage est impassible, sa cervelle a jailli à 30 mètres. Ruffié est plié en deux, odeur de chair humaine, de poudre, tranchées écrasées et comblées. C'est horrible et navrant. L'imagination ne peut se représenter ce que sont ces tableaux. Il faut avoir vécu ces heures tragiques pour comprendre l'horreur de la guerre. Ah! maudits ceux qui l'ont voulu*…"*

Le chrétien qu'est François Baizet tire de sa foi un réconfort pour les morts en état d'absolution des péchés de Deleume, qui a reçu la communion le dimanche précédent, et de Ruffié qui, à l'article de la mort, reçoit l'extrême-onction. Rares sont les soldats à qui cet ultime sacrement pourra être accordé… Mais ils ne reposeront pas en terre chrétienne et leur corps ne recevra pas les derniers hommages qui lui sont dus: *"La nuit vient, bientôt on emporte nos pauvres camarades ou* ils seront enterrés tout à l'heure dans un trou d'obus après que nous aurons réparé les dégâts de la tranchée. Demain peut-être un autre obus viendra les arracher du trou de repos et dispersera leur corps à travers cette terre qui n'est qu'un charnier."*

Le 9 août, l'adjudant Baizet (à qui l'on a proposé la croix de guerre et le grade de sous-lieutenant) est avec sa section au boyau des Caurettes; il souffre de coliques depuis trois jours et apprécie le calme tout relatif qui règne à cet emplacement: *"La lutte a l'air moins violente aujourd'hui. L'accalmie sera-telle longue? Les obus tombent toujours un peu, 1 toutes les 3 à 4 minutes, mais c'est une sinécure auprès de la cote 321".*La veille, l'aumônier M. Ditte a été tué, tout comme deux de ses collègues brancardiers, par un obus tombé sur leur abri commun, ce qui pousse F. Baizet à cet éloge funèbre qui se termine par une critique renvoyant à une polémique qui a ressurgi par épisodes entre chrétiens et incroyants ou croyants contestataires: *"Je regrette et tous nous regrettons sincèrement M. Ditte qui était un brancardier modèle. Avec M. Foucras, autre brancardier prêtre, le bataillon fait une grosse perte. Courageux et d'un dévouement extraordinaire, ces 2 hommes étaient aimés et admirés de tous. Qu'on vienne dire que les prêtres ne sont pas aux tranchées!"*

Le 10 août, le récit revient une nouvelle fois sur le thème des cadavres des camarades, mais va s'élever jusqu'à une adresse d'une grande noblesse à ces camarades pris pour interlocuteurs, la foi offrant toujours le réconfort de la vie éternelle: *"L'air est presque irrespirable, de nombreux cadavres ne sont pas enfouis ou ont été déterrés par les obus. Les parapets en sont pleins. Si on creuse pour approfondir la tranchée, on trouve un soldat. Quelle puanteur! Pauvres camarades sans sépulture, nous marchons sur vous. Votre pauvre corps n'aura même pas un petit coin de cette terre de repos qu'ont les défunts les plus misérables. Et vous vous êtes grands, vous avez donné votre vie pour redonner à la France un sol sacré envahi par ces orgueilleux barbares. Mais votre souvenir restera parmi nous qui sommes encore [en vie?], et Dieu vous donnera le repos éternel dans le ciel, qui vaut mieux que le repos de la terre, si belle et si fleurie soit-elle"*

Le 11 août, de retour à la côte 321, resté avec ses hommes mais ravagé et affaibli par des diarrhées persistantes, François voit une autre section partir à l'assaut de la côte de Froideterre, en direction de l'ouvrage de Thiaumont et subir un bombardement d'une intensité inouïe: *" A 3 heures du soir on va avertir que l'attaque de Thiaumont aura lieu dans la soirée et de faire veiller les hommes très attentivement en cas de contre attaque des Allemands. A 6 heures l'attaque se déclanche* et nous apercevons sur la côte de Froide Terre les Français partis à l'assaut. L'artillerie allemande tire dessus et jusqu'à 10 heures du soir, c'est un déluge d'obus. Partout ce n'est que feu et flammes. L'air empesté des fumées vous prend à la gorge. On est abassourdi* et secoué par les explosions. Dans le ciel, c'est un hurlement d'obus qui passent au-dessus de nos têtes. Oh! les minutes longues et terribles, on attend la mort, elle vient pour les uns, d'autres restent. Quel enfer, mon Dieu, quel enfer!"*

Le 14 août, le régiment quitte ce lieu, et sera dissout en raison de l'importance de ses pertes. François Baizet, sans autre atteinte que ses diarrhées, a donc échappé à cet *"enfer"* de Verdun.

La soif à Verdun, surtout pendant l'été 1916

Plusieurs témoignages ont montré que l'intensité des bombardements rendait le ravitaillement très difficile, et que la soif occasionnait plus de souffrances que la faim, au point d'en être réduit à boire son urine.

De Verdun, **Armand Primpier** (cl. 12) horloger, puis représentant en textiles à Roanne, musicien-brancardier au 121e R.I de Montluçon, retient la force des bombardements et la soif, qui oblige à des expédients pouvant réserver des surprises comme celle qu'il rapporte en témoignage indirect. L'entretien commence par l'évocation d'accords tacites de brèves trêves vespérales pour faciliter le ravitaillement, mais pas dans le secteur de Verdun: *"A Verdun, c'était pas le cas, parce qu'on peut dire que pendant six mois ça a été sans arrêt! Ce sont des millions d'obus qui sont tombés! Les types qu'on avait enterrés au début, vous savez, ils étaient réduits en miettes quelques mois, ou quelques jours après! Ça sautait de tous les côtés! On trouvait une chaussure avec un pied dedans, des machins comme ça! C'était épouvantable, Verdun! On a été jusqu'à…(dans certains secteurs, ils pouvaient à peine sortir le nez) attacher une corde après un bidon et puis on lançait le bidon, on savait qu'il y avait des trous d'obus …On lançait le bidon et on remplissait* (d'eau) *comme ça. Le bidon tombait dans le trou d'obus où la pluie s'était…C'était plein d'eau. Mais savez-vous dans un trou d'eau comme ça, où ils ont bu de l'eau pendant quelques jours, parce que ça bardait trop, y avait la mitrailleuse avec son serveur!*[54] *Oh oui! Puis personne malade pour autant! Oui! C'est un cas que je peux citer! Je l'ai pas vu, mais celui qui l'a vu, c'est celui à qui c'est arrivé!*

E – *Donc il y avait dans le trou où on lançait le bidon….*

T- *Dans le trou où on lançait le bidon – c'était un trou immense - eh ben quand ça a été fini et que l'eau s'est évaporée, ou avait diminué, ils ont trouvé le type avec la mitrailleuse qui était là!*

E- *Le cadavre!*

T- *Le cadavre! Ça, c'est authentique!*

E- *Donc, en fait, ils avaient bu pendant plusieurs jours de l'eau où avait mariné le cadavre!*

T- *Mais, je vous dis: on se faisait tuer pour un verre d'eau! Y avait des types qui sortaient avec un bidon pour aller chercher de l'eau…Où? Où trouver de l'eau? Y avait pas de sources! On nous avait pas mis l'eau: y avait pas de canalisations…On trouvait ben de l'eau comme on pouvait!"*

On pourrait objecter que si de l'eau de pluie se trouvait dans le cratère voisin, il devait s'en trouver dans son propre trou, mais boueuse. Ce témoignage sur de l'eau bue dans un trou où séjournait un cadavre n'est pas rare, comme le corrobore le récit suivant.

Louis Laroux (cl. 10) de Sorbiers a connu Verdun avec le 75e R.I., et en retient des impressions fragmentées, comme la destruction complète du village de Fleury-devant- Douaumont (*"J'ai vu Fleury en entier, moi! Et puis on est repassé après : y avait plus rien!"),* l' irrégularité du ravitaillement, qu'il explique plus par l'omniprésence du danger entraînant la rareté des volontaires que par les difficultés d'accès, très réelles, des cuisines roulantes (*"une fois, on a resté cinq jours sans ravitaillement. Et moi, j'ai été désigné pour aller au ravitaillement. C'est que les gens voulaient pas bien y aller au ravitaillement: ils revenaient pas bien souvent, ils étaient tués en route!"*. Mais il ne décrit sa périlleuse mission. Il donne une évaluation de la fréquence des tirs des canons (*"Le*

[54] Le terme approprié est "servant"

bombardement, moi j'ai essayé à la ferme d'Hicourt (?) *…Je prenais ma montre à la main, j'ai jamais attendu une minute* (sans) *qu'il passe un obus dessur la tête."*. Lui aussi a souffert de la soif et n'a pas rechigné à boire l'eau putride, infectée par les corps en décomposition: *"En route, j'ai trouvé un endroit pour se ravitailler un peu, vers le Bois de la Caillette*[55]*. Je voyais briller, je dis: "Je vais aller prendre de l'eau!". J'ai bu deux quarts d'eau: y avait deux morts dedans, avec l'eau!*
E- *Et ça ne vous a pas empêché de boire?*
T- *Oh! pas du tout! Faulait ben! Ou y rester!"*

La très grave blessure de Justin Charrat, seul survivant de sa section, reçue le 23 juin 1916 devant Fleury

Justin Charrat (cl. 12) tailleur de pierres de Montagnieu dans l'Isère avant guerre, qui connaîtra après guerre une carrière exceptionnelle dans deux domaines très différents, déjà deux fois blessé, assume la fonction de sergent-major à son troisième régiment, le 114e bataillon de Chasseurs Alpins quand, venant de Lorraine, il parvient à Verdun à la mi-mars 1916. Bien qu'il ait entendu parler de la bataille depuis son déclenchement, il avoue que ses camarades et lui étaient très mal informés: *"On en parlait! Tout le monde en parlait, mais on n'avait pas le droit de dire des choses! On savait rien! On ne savait rien!. On avait des échos comme ça, mais on ne savait pas ce qui se passait!*
E- *On savait que c'était une très grande bataille!*
T- *…qui était en cours, mais on ne savait pas du tout, du tout, ce qui en était! Et nous sommes donc arrivés à Verdun dans la nuit, et on nous a arrêtés au fort du Regret*[56]*. Le fort du Regret dominait toute la vallée de Verdun. Alors j'ai regardé la bataille! Alors j'ai vu le crépitement des obus! "Oh! J'ai dit, "C'est pas possible que des hommes sortent vivants de cet endroit! C'est pas possible!" Quand j'ai vu ça!"*

Le 23 juin 1916, jour de la très grande offensive allemande qui devait enlever définitivement Verdun, le régiment est lancé dans la contre-offensive, et Justin va recevoir sa troisième blessure, si grave qu'elle l'exclura de la guerre. A dessein, j'omettrai quelques interventions de ma part, souvent intempestives chez ce témoin qui n'a pas besoin, à la différence de beaucoup, d'être relancé, sauf pour obtenir quelques précisions qu'il omet. Sa femme et sa fille, présentes à l'entretien, interviennent aussi quelquefois.

"Le 23 juin, partis de la caserne de Verdun, des souterrains de Verdun, nous avons franchi la Meuse. Et nous avons vu les premiers gaz tout de suite après la Meuse, et nous avons fait 15 km sous les gaz […] Nous avions des masques à gaz qui nous serraient la bouche comme ça, qui nous étouffaient! Alors, les gars, quand ils avaient fait vingt mètres, il fallait qu'ils respirent, alors ils enlevaient leurs masques et puis (il prend une grande inspiration) *respiraient à pleins poumons! Et nous sommes arrivés comme ça. Alors là, c'est là que nous avons reçu dans ma partie, nous avions reçu un bidon de deux litres d'alcool"*

La phrase est ambiguë: il est impensable de considérer que ces deux litres d'alcool distribués avant l'attaque sont une ration individuelle, l'alcool (quand il était distribué, ce qui est loin d'être systématique, on y reviendra) était donné dans un quart. On doit donc penser qu'il s'agit de la ration collective pour sa "partie": comme il fait fonction de sergent, cette partie pourrait être une demi-section, soit 23-25 hommes, ce qui constitue une ration individuelle minime, dont il est chargé d'assurer la distribution.
E- *C'était votre première ration?*
T- *La première fois! La première fois que nous avons vu l'alcool! Et nous sommes arrivés là, et en arrivant dans l'endroit qui nous était désigné* [57]*. Eh bien les officiers sont allés faire une reconnaissance de l'endroit où nous allions nous battre. Nous sommes restés là en attendant, et j'étais là à regarder. Et puis est arrivé deux blessés, l'un soutenant l'autre: un qui était blessé à la tête, qui avait les bras tranquilles et pouvait soutenir l'autre. Ils marchaient. Je leur ai dit: "Vous êtes blessés, tenez, prenez un peu de gnole dans ma …*(gourde) *– "Qu'est-ce que vous foutez-là, il me fait, foutez le camp, les Boches arrivent! Foutez le camp! Foutez le camp! " sans goûter à mon machin (c'est moi qui l'ai bu)*[58]*. Et c'est à ce moment-là que j'ai vu arriver les premiers Allemands. Alors j'ai mis une pièce* [59] *en batterie dans un trou d'obus qui était un peu en avant de notre ligne, un trou d'obus qui pouvait* (être) *comme si c'était une chambre! Y avait cinquante types là-dedans, y avait deux mitrailleuses. Puis les gars qui me disent: "Pourquoi… Nous sommes trahis, nous sommes trahis! Pourquoi on veut pas tirer?". Alors je dis: "On*

---

[55] Bois qui se trouvait non loin du fort de Douaumont, au sud-est, en direction de Vaux
[56] Il s'agit en réalité du fort de Regret, petite localité située à proximité de Verdun, au sud-ouest, au départ de la route conduisant vers l'Argonne. Mais la transformation du témoin est révélatrice, et peut se rapprocher de toutes les évocations suscitées par le petit massif du Mort-Homme, au nom si tragiquement suggestif.
[57] Cet endroit, Justin le localisera bien plus loin dans l'entretien: *"devant Fleury"*, le village détruit Fleury-devant-Douaumont, qui peut bien être à une quinzaine de kilomètres de marche de Verdun, compte tenu du relief tourmenté du terrain
[58] La vraisemblance oblige à considérer que c'est la quantité de rhum versé de sa gourde dans son quart que Justin boit!
[59] Cette pièce est une mitrailleuse et non un canon, comme la suite l'indiquera.

peut pas tirer, mon petit[60]*, parce que si on tire, nous avons pas de chance: il y a un Taube* [61]*qui nous survole! Nous sommes repérés, nous allons tous y passer! Nous avons tout perdu!"*

On pourrait accuser Justin de défaitisme, de propos démoralisants vis-à-vis de ses hommes qu'il est censé au contraire galvaniser devant la crainte de se voir trahis soit par l'artillerie française qui ne les protège pas en bombardant, soit par les officiers qui ne les ont pas prévenus de la déferlante ennemie. On peut penser qu'il y a là reconstitution des propos à partir de l'issue de l'épisode tragique. Il continue: *"Alors: "Nous sommes trahis! Nous sommes trahis!". –"Ben, tu vas voir, nous ne sommes pas trahis, tu vas voir!". Je suis descendu dans le trou, puis j'ai fait pointer les deux pièces comme ça exactement sur l'endroit où l'avion qui nous survolait en formant un 8 au-dessus de nos têtes.*

E- *En croix?*

T- *Non, en rosace."*

Il semble qu'il y ait incompréhension entre nous: mon *"en croix"* vise à interpréter le geste qu'il a fait pour illustrer la position des deux mitrailleuses, son *"en rosace"* semblant plutôt qualifier la manœuvre de l'avion de repérage. Bien plus loin dans l'entretien, il reviendra sur ce point: *"C'est un avion allemand de repérage. Alors les gars…. D'abord c'était interdit de tirer sur les avions pour la raison que j'ai dit* à mes camarades: "On va le manquer et puis ça va nous faire repérer, on va y passer tout de suite". Mais à ce moment-là, je ne savais pas ce que j'allais faire! Quand j'ai pris le commandement, que j'ai fait croiser les deux pièces de mitrailleuses comme ceci, à l'endroit précis au-dessous duquel l'avion passait dans ses 8, vous comprenez qu'il était arrivé à 25 mètres derrière moi, j'ai commandé le feu. Je pouvais rien faire pour l'éviter et c'est ce qui s'est passé. Il est tombé à 150 m derrière Mais j'ai pensé : ce n'est pas l'avion qui est touché, pour moi, on a dû toucher le pilote. Et le pilote n'a pas eu la possibilité d'aller plus loin."*

Mais revenons au témoignage initial, beaucoup plus empreint d'émotion et donc d'ellipses: *"Non, en rosace. Il volait 30 mètres au-dessus de nous. Alors, je dis: "A mon commandement, attention! Nous sommes perdus, tous, nous allons tous y passer, mais nous allons le détruire! A mon commandement!" Quand il était 20 mètres derrière moi, je dis: "Feu!". Il est tombé à 150 mètres et au même moment …pffuitt! C'est nous! Je suis le seul survivant du trou! Et je suis resté quatre jours dans ce trou!*

E- *Sur combien?*

T- *50 hommes environ! Dans un trou d'obus! …10 mètres de profondeur et puis 20 de diamètre!*

E- *50 hommes sont morts là?*

T- *Tous! Tous! Je suis le seul survivant! Je suis le seul survivant! Je vais vous faire voir la citation et puis celle de l'homme qui est venu à mon secours!*

E- *Mais vous avez été assommé? Inconscient?*

T- *Ah non! Mais j'ai pensé à ma femme!"*

Or, en juin 1916, Justin Charrat n'est pas marié, mais se considère comme fiancé à une jeune fille de son pays. Est-ce l'épouse, fort âgée, qui assiste à l'entretien avec la fille de Justin (donc celle-ci est-elle leur fille commune?) ou est-elle la compagne issue d'un remariage? Situation fort inconfortable pour l'enquêteur, qui peut difficilement demander: "*C'était vous?"*. Mais la connaissance qu'elle va manifester de cet épisode va assez vite m'éclairer:

Epouse de T – *Il est resté quatre jours sur le terrain!*

Fille de T – *"Sans que personne puisse venir le chercher! Les infirmiers pouvaient pas avancer!"*

T- *Personne ne pouvait avancer! Impossible! Y a un gars qui s'est trouvé de passer, qui m'a dit: "Tu peux pas rester comme ça. Y a 300 hommes là-bas, je vais aller les chercher! " –"Oh! je lui dis, non donne-moi à boire, je t'en prie, donne moi…" J'avais de l'alcool de menthe dans ma cartouchière…"Je peux pas la prendre"*[62]*. Alors il est parti quand même me chercher* (de l'eau?) *et il a été blessé à son tour. Puis il m'a dit: "Ben, mon pauvre Charrat, je suis parti, et je suis encore plus blessé que toi!"*

E- *Mais alors, vous étiez sous les cadavres de vos camarades? Vous étiez au fond du trou?*

T- *Bien sûr! Sur les cadavres de mes copains! Eh oui, bien sûr! J'avais l'épaule enlevée, la jambe arrachée, et gazé!"*

L'état visible de grand invalide du témoin suffisait à attester de la gravité de sa blessure. Pour qui considère qu'un avion a avant tout une fonction de bombardement (et j'ai eu cette naïveté), il semble plausible que l'avion, avant de s'écraser, a pu lancer la bombe qui a creusé le cratère et tué toute la section de Justin Charrat. La

---

[60] Il est frappant de constater que de collectif (*"les gars qui me disent")* dans la question, l'interlocuteur devant individuel (*"mon petit"*) dans la réponse, sans doute parce que Justin s'adresse au plus proche de ses hommes ou à celui qui a vraiment formulé la question au nom du groupe. Quant à la différence d'âge que paraît révéler l'appellation "mon petit", elle est trompeuse: elle est moins liée à l'âge (Justin, de la classe 12, n'a que quatre ans de plus que les conscrits de la classe 16) qu'à l'expérience de la guerre depuis son début et à la fonction de commandement qu'il assume

[61] Un Taube (le nom signifie "pigeon") désigne un avion léger allemand d'observation

[62] Cela suppose que le contenu du bidon de deux litres d'alcool a été distribué auparavant

simple réflexion sur la légèreté du Taube et les dimensions considérables du cratère aurait dû écarter cette hypothèse; mais ce n'est que bien plus tard que le témoin précisera que *"c'était un obus de tir d'artillerie"*, sans doute de très fort calibre, d'une pièce dont le réglage avait été fait sur l'intersection des deux boucles du "8" de l'avion de repérage qui était responsable du carnage…

Par une chance extraordinaire, Justin n'est pas mort d'hémorragie, car aucune artère vitale n'avait été sectionnée, et il a survécu quatre jours sans soins et sans vivres… Etait-il vraiment le seul survivant de sa section? Il l'affirme à plusieurs fois. En veut-il aux infirmiers de ne pas l'avoir repéré puis secouru plus tôt? Sa réponse est ambiguë, mais beaucoup plus compréhensive que critique: *"C'étaient des infirmiers, oui, si on veut! C'étaient des infirmiers, oui, si on veut: c'étaient des infirmiers qui étaient dans un abri, à l'abri des bombardements et à l'abri des gaz. Alors, ils étaient là, ils bougeaient pas! Ils bougeaient pas, il y avait une raison: parce que le bombardement allemand était trop important pour qu'on puisse risquer la vie de gens qui étaient sains pour aller sauver des blessés!*

E- *Et tout de même, votre existence était connue au fond du trou? Quelqu'un vous avait vu?*

T- *Ah ben ça oui! Y avait le gars qui allait chercher le secours qui était tombé là aussi […] Quatre jours plus tard! On m'a enlevé, il était 5 heures du matin, à la pointe du jour. On m'a emmené à la ville de Verdun, et dans la ville de Verdun, je suis resté encore toute la journée. Ce n'est que le lendemain qu'on a emmené tous les blessés sur la ligne de chemin de fer pour être… Ceux qui pouvaient résister au transport pour aller à l'arrière; pour les autres, aller à Vadelaincourt qui était l'hôpital du front".*

Cette bourgade de Vadelaincourt se trouve à une petite vingtaine de kilomètre de la citadelle de Verdun, au sud-ouest, non loin de la Voie Sacrée. Cet *"hôpital du front*" était constitué de nombreuses baraques Adrian, où étaient réceptionnés les blessés intransportables, comme Justin, qui comme on le verra dans le chapitre consacré au blessures, sera amputé de sa jambe broyée que commençait à menacer la gangrène gazeuse.

Après une longue digression sur son état physique au moment de l'entretien, je reviens sur une question qui me brûlait les lèvres:

E- "*Quel était votre sentiment au milieu des cadavres de vos camarades?*

T- *Eh bien, je pensais à mes parents, je pensais à ma fiancée… Et je voyais l'importance de mes blessures. Et c'est à ce moment-là que je disais: "Si tu es mort, on n'en parle plus…Mais si tu survis, tu ne peux plus l'épouser, te mettre en ménage avec elle! Comment feras-tu pour faire vivre un ménage? Alors il faut la libérer…."*

Ce cruel dilemme, tous les blessés gravement atteints l'ont eu vis-à-vis de leur fiancée. Mais Justin, tailleur de pierres de métier, avec une jambe en moins, coupée à 9 cm de l'aine, et une épaule détruite, a évidemment perdu son gagne-pain, bien plus qu'un intellectuel qui serait dans la même situation. Après une très longue narration des conditions horribles de son amputation, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre adéquat, il revient sur la même décision de "libérer" sa fiancée, et sa générosité est encore plus éclatante dans cette seconde formulation plus circonstanciée qui reconstitue son monologue intérieur se branchant sur la narration. *"C'était ma fiancée. Alors, c'est à ce moment-là, je l'ai déjà dit avant d'être à l'hôpital…"Cette jeune fille, maintenant, je peux plus me fiancer! Avant je travaillais; je pourrai plus faire mon métier! Comment je ferai pour faire vivre un ménage? Alors j'ai dit: "Faut que je lui rende sa parole! Pas obligée de rester! " Si je peux pas la faire vivre dans son ménage, c'est pas la peine! Alors il faut qu'elle puisse avoir l'occasion de se marier avec quelqu'un qui lui plaise et qui la rende heureuse. Il faut que je lui rende sa parole!"*

Comme il ne peut pas écrire, il dicte sa lettre à une infirmière dactylo pratiquant aussi la sténographie, chargé dans l'hôpital de s'acquitter de cette tâche pour les blessés dans son cas. Et comme entre temps j'avais acquis la certitude que l'épouse actuelle était bien la petite fiancée iséroise d'alors, couturière de son état, j'ai pu lui poser la question:

E- "*Et vous, qu'avez-vous éprouvé, Madame, en recevant cette lettre?*

Epouse de T- *"Eh ben, j'ai été très ennuyée! Mais vous savez, y avait l'ambiance du moment qui jouait. j'ai été entourée de gens qui recevaient des…les décès de leurs enfants, de leurs filles*[63]*. Alors, vous savez, on vivait entouré de cette ambiance, y avait une influence quand même de ces…Et puis moi, j'ai dit: "Ben du moment qu'il est pas aveugle, ça va, je le prends, je le garde!. S 'il avait été aveugle, j'aurais pas pu!"*

Admirable franchise que celle de cette épouse à qui il aurait été facile et glorieux de dire que quelle que soit l'infirmité de son fiancé, elle l'aurait épousé! Pourquoi la cécité lui paraissait-elle plus rédhibitoire que l'amputation? Elle ne s'en expliquera pas, quand je m'en étonnerai juste après:

E- *Ah bon?*

---

[63] L'expression est ambiguë si la fiancée était entourée des filles des parents qui apprenaient le décès de leur fils, donc de sœurs éplorées, ou si elle était entourée de jeunes filles qui apprenaient le décès de leur fiancé

T- *Oui! Mais comme ça, j'ai dit: "Ma foi, on s'en sortira bien!" Et il avait pas des parents qui pouvaient pas lui aider*[64]*, qui étaient d'une situation modeste. Il avait perdu la sienne, de situation, et quand on l'a renvoyé de l'hôpital, il était pas guéri et il avait rien. Alors, heureusement que j'avais des parents!"*

On verra plus tard que non seulement ce couple valeureux non seulement *"s'en sortira"*, mais que Justin Charrat connaîtra une réussite professionnelle exceptionnelle…

Bombardements en novembre 1916, vers le tunnel de Tavannes: la blessure de l'agent de liaison P. Bost

Tous les obus peuvent être mortels, mais ce sont ceux de plus gros calibre qui laissent la plus forte impression, par l'ampleur démesurée du bruit de leur explosion, pas l'énormité du cratère qu'ils creusent et par le nombre de morts et de blessés qu'ils provoquent en une seule explosion. C'est un obus de 420 qui a marqué la mémoire de **Pierre Bost** (cl. 16) de Sauvessange (Puy-de-Dôme), alors téléphoniste au 118e R.I. de Quimper, en novembre 1916 à Verdun, à proximité du fameux tunnel de Tavannes:

E- *"Vous vous y étiez réfugié parfois, dans le tunnel de Tavannes?*

T- *Oh oui! C'était là où était le poste du colonel… C'est là où j'ai entendu le plus fort choc d'un obus qui est tombé: un obus de 400…420 ou 430, je ne sais combien… Eh ben ça a fait 22 morts, le même obus! Y en a deux qui s'en sont tirés: ils étaient fous! Et l'autre, l'obus, a tombé en plein: il était destiné à la rentrée du tunnel de Tavannes, mais seulement, il est tombé à une cinquantaine de mètre trop en arrière. Et alors, y a un groupe de ravitailleurs qui s'en allaient au tunnel pour se ravitailler. Pour descendre les escaliers, on pouvait pas descendre quatre ou cinq à la fois: alors, ça s'était groupé là. Alors y a eu 20 ou 22 morts et deux types qui s'en sont échappés, qui étaient fous! Et les autres, on a rien eu. Les corps ont été enlevés et en route, hein! On était à combien? A 50 mètres, mettez 100 mètres…"*

Et c'est le 10 novembre 1916, non loin de Tavannes, qu'a été blessé Pierre, à proximité d'un monticule qu'il qualifie de "pain de sucre": *"La, y avait un grand pain de sucre qui devait avoir 25 ou 30 mètres de hauteur du côté de nous autres. Et entre les Français et les Allemands, il devait y avoir peut-être une centaine de mètres de hauteur: ça descendait à pic, là-bas, je ne sais pas combien de temps… J'étais au poste du commandant. Y avait un coureur*[65] *qui vient d'une compagnie: il porte un pli au commandant; il reste un petit moment et puis il fait demi-tour. Un moment après, le commandant vient, il me regarde dans les yeux: "Allez, vous autres deux, voilà ça, il faut porter ça au colonel". C'était un officier de la compagnie qui avait été blessé et il* (cet officier lui-même, ou un de ses collègues) *le faisait savoir au commandant."*

Voilà donc nos deux agents de liaison partis en direction du lieu non précisé où doit se trouver le colonel. On ne peut que conjecturer que si le commandant a confié la mission à deux hommes au lieu d'un, ce qui était la norme, c'est pour que cette mission ait plus de chance d'être menée à bien, au cas où l'un des agents viendrait à être blessé, ce qui va se passer. Pierre suppose que c'est un obus de 88 autrichien qui l'a touché d'un de ses éclats, au cours de la progression de cratère en cratère: *"En sortant du commandant, on a été pris en filière: alors 50 mètres, l'obus tombe! Alors, on part et on va se mettre dans le trou d'obus. Et en même temps, y en avait un qui tombait 50 mètres plus loin. Et alors, on savait ce qui nous attendait: il viendrait un moment où ça tomberait toujours au même endroit au lieu de s'allonger, et nous on serait dans le trou d'obus! Et c'est ce qui s'est produit: je sais pas si c'est le deuxième ou le troisième, mais probablement c'était le troisième obus! […] Alors, on a dit: "Gare tout à l'heure!" Et on fait encore un autre trou; on était en train d'arriver. Tout à coup "Pan!" Allez hop! Par terre! L'autre était couché, moi je me couche, et en me couchant ma jambe reste dehors* (du trou). *Et y a eu un petit éclat d'obus qui m'a traversé la jambe: il est passé juste au-dessous du genou et il est sorti au milieu du mollet: une grosse ligature, une grosse veine profonde, fracture du tibia, et encore du péroné!*

E- *Et là, vous êtes resté évidemment sur place?*

T- *Oh! J'ai resté sur place! On a fait comme on a pu pour boucher le trou: on a mis là deux sacs de pansements. Le premier, ça a pas réussi, puis on a mis le deuxième, on a bien serré. Et puis, nous voilà partis!"*

Malgré sa grave blessure, Pierre parvient à gagner un poste de secours proche. Son compagnon poursuit le chemin pour accomplir sa mission, et au retour, il est tué: *"Combien ont-ils tiré d'obus? Peut-être une dizaine, mais toujours est-il que le bonhomme s'en est pas tiré!"*

L'aspect pitoyable des rescapés revenant de Verdun

Verdun a laissé un souvenir indélébile dans la mémoire des Poilus qui y ont combattu. Mais cette bataille a marqué aussi ceux qui, épargnés momentanément, ont vu leurs camarades revenir de la fournaise. C'est le cas de **Jean-Louis Monier** (cl. 13) agriculteur à Marols, alors incorporé au 13e escadron du Train des équipages, qui se

---

[64] Le verbe aider était très couramment employé dans la grande région sud-est de façon transitive indirecte: "lui aider" au lieu de "l'aider". Cet usage s'entend encore, surtout chez les personnes âgées.

[65] Un coureur est un agent de liaison portant des messages d'un officier à un autre, le plus souvent d'une compagnie à une autre

trouve à Verdun quand le XIIIe Corps est engagé dans le début de la bataille de Verdun. Encore protégé par son affectation (il connaîtra l'infanterie et l'artillerie plus tard), il évoque avec émotion les soldats des régiments décimés revenant de Verdun:
T – *"Nous étions toujours à 3-4 km du front!*
E- *Alors vous commenciez à raconter qu'il y avait beaucoup de morts, là!*
T- *Oh yo yo! Mmmm* (ton de révolte)… *Ces régiments là, du XIIIe Corps, ils ont pris… C'est pitoyable! J'avais vu… Y avait tout à Verdun au mois de février: y avait le mauvais temps, le froid, une période de froid, tout! Nous, on s'en tirait parce qu'on était à l'arrière… J'avais vu des compagnies du 16e d'Infanterie de Montbrison qui ont passé à côté de nous, où nous étions (je me rappelle pas du nom de l'endroit), mais ces hommes-là vous faisaient pitié de voir! Ces fantassins! Ils faisaient pitié de voir! Vous pouviez pas les regarder! Ils vous arrachaient…*(des larmes?). *Ils avaient plus rien, ils étaient dans la boue…. C'était formidable, ce qu'ils étaient, ces gens-là! Et puis alors, ils allaient à l'arrière pour se regrouper, pour se reformer. Et puis alors là…*
E- *Là, il y avait des blessés parmi eux?*
T- *Ah! mais les blessés, ils étaient partis ou ils étaient morts! Les blessés n'étaient pas là. Là, ils marchaient à pied, ils étaient retirés des tranchées, ceux qui restaient! Oh! ils étaient pas nombreux, vous savez, ceux qui restaient des fameuses attaques!*
E- *Et là, ils vous ont parlé de ce qui se passait à l'avant?*
T- *Ah moi, j'avais pas eu l'occasion de trouver des gens du pays pour m'en parler. Mais on le savait bien ce qu'il s'y passait! Il s'y passait que c'était une tuerie! C'était la boucherie! Complète, complète! Et il ne fallait pas reculer! Je ne sais pas si c'est à tort ou à raison, j'en discute pas. Mais ils mouraient dans des circonstances formidables. C'est d'ailleurs là qu'un de mes frères…* (voix basse et émue) , *mais enfin bref…*

Invité aussitôt à évoquer la mort de ce frère, Jean-Louis éludera presque la question, par une réponse vague qui a clos la question: *"Oui, mais après* (février) *parce qu'il était au XIVe Corps; il était à Lyon, lui…"*

Un peu plus loin dans l'entretien, le témoin revient sur sa condamnation de la *"boucherie": "Les officiers disaient: "Attaquez!" Attaquer! Mais avec quoi? Avec quoi? Alors là, c'était une boucherie, c'était effroyable! Verdun, ça a été une honte, si vous voulez, une honte de l'humanité!"*

Revenons un peu en arrière: ayant perdu un de ses deux frères à Verdun, stigmatisant avec la plus grande violence verbale la *"boucherie"* de Verdun, Jean-Louis insère dans ses propos un jugement qui paraît sidérant, paradoxal: *"Et il ne fallait pas reculer! Je ne sais pas si c'est à tort ou à raison, j'en discute pas."* montrant qu'il peut trouver une justification militaire, stratégique, à cette interdiction de reculer, à cette décision de défendre coûte que coûte le verrou de Verdun…

Ces rescapés de l'enfer de Verdun, **Amand Beyron** (cl. 11) dont nous avons plusieurs fois cité le journal, les a décrits pour son régiment, le 99e R.I. de Vienne, où il est musicien-brancardier, au terme de son second séjour dans le secteur Verdun, vers le fameux "ravin de la Mort" alors qu'il est relevé du front le 14 mai 1916: *"Les pauvres compagnies squelettes qui nous croisent font peine à voir. Tous les hommes sont las et déprimés, la souffrance est sur leur visage. Il pleut à verse… Nous arrivons à la gare de Verdun. Tout ici est bouleversé, esquinté par les bombardements intenses de ces dernières semaines. Nous la dépassons de 2 kilomètres où a lieu, dans un pré inondé et boueux, le rassemblement de ce qui reste du régiment. Peu à peu ce qui reste des compagnies arrive lentement en tirant la patte. Au bout d'une heure d'attente, avec la pluie qui commence à s'arrêter un peu de tomber, les cuisines roulantes arrivent avec les voitures de ravitaillement…Que le pauvre 99e est maigre maintenant, il n'en reste pas beaucoup!!!"*

Un cas de refus d'obéissance à Verdun? Celui du 71e R.I. de Saint-Brieuc

Parmi l'ensemble de mes témoins qui ont connu Verdun, soit pour une seule période brève, soit pour deux ou trois séjours entrecoupés de période de semi-repos ou de repos, un seul a évoqué, bien que de manière très imprécise, un refus d'obéissance plus qu'une mutinerie proprement dite qui serait survenu dans son propre régiment, touchant les survivants d'une compagnie très éprouvée, sans qu'apparemment des mesures disciplinaires aient été prises contre les réfractaires aux ordres des officiers. Il s'agit d'**Antoine Gayet** (cl. 16) et du 71e R. d'Infanterie de Saint-Brieuc, dans lequel Antoine, d'abord incorporé le 9 avril 1915 au 62e R.I, de Belfort, est monté en renfort . le 20 octobre 1915, dans l'Aisne. Pour une raison qu'il n'explique pas (complément de formation des jeunes de la classe 1916? dissociation des bataillons?) il ne rejoint Verdun avec ses camarades qu'après plusieurs engagements du 71 dans le combat. Ni le lieu précis du secteur de Verdun, ni la date (mais il le situe au début de la bataille en évoquant l'intense circulation sur la Voie Sacrée alors qu'eux, faute de casernes pour les recevoir, cantonnent sur des péniches ancrées sur la Meuse) ne sont précisés, ce qui est fâcheux. Toutefois le site Internet chtimiste.com/régiments/ recensant les parcours des régiments d'Infanterie en 1914-1918 indique que le 71e R.I. était engagé au bois d'Avocourt et à Cumières de février à avril 1916 avant de partir au Mort-Homme (de mai à juillet).

T- "*C'était complètement le début , quoi! Complètement le début! Il fallait arriver à monter tout un tas de matériel et de monde, quoi, pour faire un réseau de résistance. Alors, ça marchait jour et nuit, jour et nuit! Ça arrêtait pas! Tout le temps! Tout le temps! C'était tout le temps occupé! Vous pouviez vous lever quand vous voulez*, ça passait sur la route, toujours!*
E- *Et vous, ça vous frappait, ça?*
T- *Ah ben bien sûr! Mais on savait pas que ça allait durer comme ça! Mais moi, avec mes copains, on a eu de la veine, on y est pas monté. Alors on est parti dans les derniers et on a été relever le régiment. Ça faisait trois fois qu'ils étaient montés! Et ils voulaient les faire remonter, mais ils ont pas voulu! Ils ont plus voulu marcher!*
E- *On pouvait refuser?*
T- *Ah! Ils ont refusé, oui! Ah! Ils refusaient!*
E- *Le 71?*
T- *Le 71, oui! Ils ont refusé! Et ils* (les officiers) *ont pas insisté! Parce que ça faisait trois fois qu'ils remontaient! Ils ont redescendu à 16…sur 130-140! 16! Y en avait plus! Ou blessés, ou tués, ou prisonniers!*
E- *C'était une compagnie de 140 ?*
T- *Oui!*
E- *Et c'est ces 16 là qui ont refusé?*
T- *Oui, ils ont refusé! Alors les gars se relevaient même pas! C'était bien mal…*(malheureux?) *Ils se soûlaient! Parce qu'il y avait eu du vin: tout le ravitaillement qui arrivait, y avait personne pour le manger! Alors ils* (les préposés au ravitaillement) *le donnaient comme ça, ils s'en débarrassaient. Alors ils* (les 16 rescapés) *retournaient en chercher, ils recommençaient; Les poivrots, ils buvaient, ils étaient tout le temps soûls! Ils étaient complètement escagassés*[66]*, quoi! Désorientés! Ils se levaient même pas pour faire pipi, ils faisaient pipi comme ça! …Ils étaient comme des bêtes! Ça a pas duré mais…"*

Pouvait-on tolérer, même de la part d'une compagnie particulièrement éprouvée, un tel refus et une telle conduite? Les officiers survivants ou ceux des autres compagnies pouvaient-ils faire preuve d'une telle indulgence, ou d'une telle discrétion en ne faisant pas remonter l'information vers leurs supérieurs? Le régiment décimé ayant été reformé, Antoine a été vite affecté, sans qu'il sache pourquoi, dans un troisième régiment, le 172e R.I. avec lequel il a combattu dans la Somme, vers Bouchavesnes: cet éloignement lui a-t-il fait ignorer les conséquences disciplinaires ultérieures d'un tel comportement?

Un témoignage écrit bref évoque en filigrane une velléité de révolte parmi les survivants dont on ne sait si elle s'est développée, au 298e R.I. de Roanne, qui a vécu en décembre 1914, la tragédie des six fusillés pour l'exemple de Vingré (totalement omise dans l'Historique du régiment). Nous l'avons cité précédemment, en relation avec la défense du fort de Vaux début juin 1916: il s'agit de celui du sergent-fourrier stéphanois **Jean-Baptiste Grousson**, qui écrit dans son carnet, à la date du 10 juin: "*10 On parle de remonter dans la fournaise. Ceux qui restent disent qu'ils préfèrent mourir ici – Conseil d'officiers pour reformer le régiment."*. Cette décision de reformer le régiment est-elle due aux pertes considérables subies, ou à la volonté de diluer l'insoumission naissante dans une autre formation? J.B. Grousson ne le dit pas.

Après la grande bataille de 1916: désolation et triomphe

Le 27 décembre 1916, quittant le cantonnement de la Chiffour pour Haudainville, petite localité située à 5 km environ au sud de Verdun, **Amand Beyron** écrit dans son journal cet adieu laconique (alors qu'il est souvent prolixe, comme on l'a vu) à Verdun qu'il souligne d'un trait: *"Nous quittons la Chiffour à 9 heures. Le temps s'est brusquement radouci, mais quelle boue par les routes en arrivant à Haudainville… Nous sommes arrivés en février avec elle, et on repart avec elle… Adieu donc Pauvre Verdun, écroulé mais sauvé!!!"*

C'est sur un ton beaucoup plus triomphal qu'onze jours auparavant, le 16 décembre, alors qu'il est hospitalisé depuis plus d'un an, depuis sa grave blessure à la colonne vertébrale reçue le premier jour de l'offensive de Champagne, le 25 septembre 1915, que **Joseph Sorgues** , devenu grand lecteur de la presse, peut claironner enfin la victoire de Verdun dont il donne les dernières péripéties tirées de ses lectures, dont celle du communiqué militaire dont il ne met pas en cause l'authenticité, notamment dans les chiffres de prisonniers et de canons pris, ni dans les pertes françaises minimes annoncées:
"Samedi 16 décembre – Les poilus de Verdun[67] *viennent de faire une éclatante réponse aux offres de paix du kaiser. C'est une magnifique victoire dont l'écho nous arrive avec le communiqué de 23 heures, le pendant de celles*

---

[66] Ce terme méridional signifiant "mal en point" ne manque pas de surprendre chez ce natif de l'Ain
[67] Cette expression *"les poilus de Verdun"*, précisément datée du 16 décembre 1916, montre bien que l'emploi du terme "Poilus", dans un sens laudatif (mais sans la majuscule consacrée depuis par l'usage), est bien antérieur à la fin de la guerre de 1914-1918.

du 24 octobre[68] et du 3 novembre, c'est au chef de l'armée de Verdun d'hier[69], au généralissime d'aujourd'hui[70] que revient l'honneur du splendide succès obtenu, gage glorieux des succès à venir.

Après une préparation d'artillerie qui a duré 3 jours, nos troupes ont attaqué au nord de Douaumont, entre la Meuse et la Woëvre, sur un fond de 10 kilomètres; elles ont enfoncé le front ennemi sur une profondeur de 3 kilomètres. Outre de nombreuses tranchées, nous avons enlevé les villages de Vacherauville, Louvemont, Bezonvaux[71], les fermes des Chambrettes, la Côte du Poivre et l'ouvrage d'Hardaumont[72]. Nous avons fait un grand nombre de prisonniers non encore exactement dénombrés: 7500 dont 200 officiers sont déjà passés aux postes de commandement, ce qui semble indiquer une démoralisation de plus en plus profonde chez nos ennemis. Nous avons pris plus de 50 canons, dit-on, canons lourds, de campagne et de tranchée et un matériel considérable. Malgré le temps défavorable, l'aviation a pris une brillante part au combat.

Le communiqué termine en disant: le succès est complet, les troupes témoignent d'un très vif enthousiasme, nos pertes sont légères."

Et Joseph Sorgues de commenter en s'enthousiasmant: *"Toute la France saluera avec une émotion joyeuse le nouvel exploit de nos sublimes soldats de Verdun. Chez nous, j'ai pu constater que cette victoire a relevé tout d'un coup le moral de mes camarades et a délié leurs langues, ils se sont mis à discuter avec joie et confiance. Comme il est drôle, ce caractère français, de passer ainsi d'un extrême à l'autre avec une facilité déconcertante!"*

Le mythe de Verdun

Un an plus tard, le 5 janvier 1918, dans son journal, le même Joseph Sorgues raconte une anecdote révélatrice de son admiration sans borne pour le Soldat de Verdun, alors que, versé dans le service auxiliaire, il se trouve au dépôt de son régiment, le 60e R.I., à Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre):

"Je passais dans la rue de Paris aujourd'hui vers midi, quand, à la porte d'un des cantonnements de la section, un soldat arrivé depuis peu m' a appelé: "Viens donc me lire ça, si tu veux, je viens de le recevoir, et je ne sais pas ce que c'est.". Je me suis approché et j'ai reconnu le diplôme de Verdun, distribué à tous les hommes du 160e qui ont pris part à la lutte gigantesque devant la forteresse pendant 16 jours en février-mars 16. Je lui ai lu cette citation unique au monde, écrite avec du sang, de la gloire, de la boue et de l'héroïsme; il m'a écouté sans une interruption, sans un tressaillement; j'ai cherché à deviner sa pensée, il m'a opposé un masque impénétrable. Il se creusait probablement la tête pour savoir ce qu'il y a de beau dans ce qu'il avait fait là-haut. Les soldats de Verdun, comme ceux de toute la guerre, sont des héros sans le savoir; ils trouvent tout naturel de lutter, de souffrir et de succomber pour des idéals, lointains pour la plupart d'entre eux. C'est ce qui fera leur grandeur dans l'histoire, de n'avoir pas su qu'ils étaient grands!

On a là la confrontation de l'intellectuel et de l'illettré, le premier trouvant dans le mutisme du second une raison supplémentaire de le glorifier et d'en tirer une réflexion générale sur l'héroïsme discret de l'humble soldat de Verdun. Ce sentiment de la suprématie morale du soldat de Verdun, **Pierre Miquel** le constate dans *"Mourir à Verdun": "La bataille de Verdun a engagé assez de troupes, sur une assez longue durée pour que ce sentiment ait fini par constituer une référence morale: seuls peuvent juger de la guerre ceux qui ont combattu à Verdun. Plus tard, dans leurs discours, d'illustres et d'authentiques anciens combattants paraîtront s'excuser d'en avoir été absents, bien qu'ils se soient couverts de gloire sur d'autres théâtres d'opérations, comme si le passage par l'enfer attribuait aux divisions concernées une position dominante dans la hiérarchie des mérites guerriers. Ce n'est pas le moindre caractère de cette bataille d'anéantissement que d'apparaître comme le sommet de l'héroïsme d'une nation."*[73]

Certes, Verdun apparaît finalement, en décembre 1916, comme une victoire française après avoir été, dans les cinq premiers mois de guerre, jusqu'à l'avancée extrême de début juillet, comme une quasi victoire allemande. Mais au macabre décompte des morts, la France a payé encore plus cher que l'Allemagne sur ce grand secteur de Verdun. Les évaluations, toujours un peu sujettes à caution, et terrifiantes dans leurs approximations à la dizaine de milliers de morts près, s'accordent autour des chiffres de 270 000 morts français pour 230 000 morts allemands. Qui a gagné? L'Allemagne n'a pas réussi à forcer le verrou de Verdun et de ses forts, bien qu'elle en ait pris beaucoup, mais à quel prix pour la France?

***

[68] Date de la reprise du fort de Douaumont

[69] Le général Pétain, qui avait reçu le commandement du secteur le 26 février 1916

[70] Le général Joffre, nommé maréchal le 25 décembre 1916

[71] Vacherauville est situé à proximité de la rive droite de la Meuse, en aval de Verdun, alors que les villages de Louvemont (ruiné) et de Bezonvaux sont sur les Côtes de Meuse, au nord du fort de Douaumont

[72] La Côte du Poivre se trouve à proximité de Louvemont, alors que l'ouvrage d'Hardaumont est au-delà du fort de Douaumont, en direction de Bezonvaux

[73] Pierre Miquel, op.cit., p. 27

Chapitre 19

La bataille de la Somme (juillet-décembre 1916)

Chap. 19 – La bataille de la Somme

E- « *Comment ça se passait dans la Somme? Pourquoi c'était le plus dur?*
T – *Parce que la Somme c'était la boue! La boue! C'était la boue, la boue! Les morts, même les blessés, tombaient dans les boyaux, et on montait dessus! C'était la boue! La boue! La boue! C'était au mois de septembre: septembre, octobre, novembre… On a été relevés le 18 novembre 1916 »*– **Léon Guichard**, classe 1915, Iguerande (Saône-et-Loire) – agriculteur à Briennon, puis Saint-Hilaire-sous-Charlieu, puis Saint-Nizier-sous-Charlieu (Loire)

« Le 24 à 6 heures du matin, un violent tir de barrage se déclanche, des deux côtés, on ne voit plus que feu et fumée sur les tranchées; on croit à une attaque boche et au commandement de "Baïonnette au canon" dans la tranchée, j'eus un moment d'hésitation qui fut vite maîtrisé; une fois ressaisi, j'étais heureux de voir voltiger les tranchées boches bouleversées par notre artillerie. Je n'entendais plus arriver les obus boches et n'en faisais aucun cas.»*– Carnet de guerre, à la date du 24 septembre 1916 (vers Péronne, dans la Somme) de **Benoît Desseigné**, classe 1916, menuisier à Villers (Loire)

E- « *Donc ils étaient là, morts, depuis plusieurs jours?*
T- *C'était pas beau à voir toujours* (en tout cas) *ce que j'ai vu. Et puis, pour marcher dans ces tranchées… Une fois je glisse, moi, je glisse… Je regarde sur quoi j'avais glissé: c'est au moins sur les reins ou sur le ventre de quelqu'un qui était enterré dans la boue! Qui avait dû tomber blessé, peut-être… et puis il était enterré dessous, là! Dessous la boue! »* - **Jean Giraudon,** classe 1911, inspecteur des Postes, retraité à Bourg-Argental

« Nous les vîmes s'avancer vers nous, ces fameuses troupes de la Garde Impériale. A vrai dire, ils n'y allaient pas de bon cœur, ils hésitaient un peu! S'ils avaient sû que nous n'étions plus qu'une poignée, et que nous n'avions rien pour nous défendre! … Nos mitrailleuses enterrées ainsi que nos grenades, nos fusils enrayés par la boue. Alors quoi! Que faire? … Je ne sus pas ce qui se passa par la suite car à ce moment un 210 explosant sous moi m'envoya à une dizaine de mètres en arrière de la tranchée, dans un trou d'obus où je tombai évanoui. »* - Récit rédigé en 1919 à partir de carnets de guerre, à la date du 15 novembre 1916 (au bois de Saint-Pierre-Waast, à Rancourt, au nord de Péronne), de **Claudius Viricel**, classe 1910, agriculteur à Grammond (Loire).

Deux seulement de mes 160 témoins interviewés au magnétophone entre le 11 novembre 1974 (entre le premier, mon grand-oncle Jean-Pierre Surieux, paysan à Margerie-Chantagret, né en 1891, appelé *« le petit Jean-Pierre »* par ses connaissances, interrogé en patois en ce jour symbolique, et le dernier, le 19 décembre 2005 – jour de mes 59 ans ; lui en avait 108 ! - Louis de Cazenave, de Brioude, guichetier au chemin de fer, mis à la retraite d'office en 1942 pour propos anti-vichystes, avant-dernier Poilu de France vivant, décédé à 110 ans et 3 mois) m'ont déclaré l'un « *« J'ai fait la Somme ! »* , l'autre *« J'ai fait la bataille de la Somme ! »*, alors que près du tiers y a combattu au second semestre 1916, et alors que pratiquement tous ceux qui ont été à Verdun en 1916 ont dit : *« J'ai fait Verdun ! » « J'ai fait TOUT Verdun »*, ce qui est très rare, si « *Tout* » commence avec trois séjours en 1916 dans le grand périmètre de Verdun. Pourquoi cette disparité ?

A vrai dire, du côté de l'armée française, de ses Poilus de base, ce que les historiens français d'hier et d'aujourd'hui appellent *« la bataille de la Somme »* n'est pas perçue comme UNE bataille. Dans le chapitre intitulé *« Les batailles de la Grande Guerre »* (pp. 299-311) de *L'Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 »*[1] les historiens de la Grande Guerre que sont du côté français **Stéphane Audouin-Rouzeau** et du côté allemand **Gerd Krumeich** écrivent à propos de *« La Somme, 1916 »*, après avoir évoqué l'authentique bataille de Verdun : *« L'idée d' « usure » progressa pourtant et amena un nouveau type de guerre où la « bataille » n'avait plus ni fin, ni lieu précis, ni résultat clair et définitif. Le cas de la « bataille de la Somme », à partir de juillet 1916, en est le meilleur exemple. Un exemple de « non-bataille », plutôt ; en fait, une série d'opérations préalables à une bataille –une vraie, celle-là, qui ne put jamais avoir lieu. »*

Ils en précisent ensuite la motivation locale stratégique, en dehors de celle toujours présentée, et valable aussi, de soulager le secteur de Verdun, où les hostilités duraient déjà depuis le 21 février avec une intensité jamais atteinte jusque-là, même si les pertes humaines étaient proportionnellement moindres que dans les deux premiers mois de guerre, en obligeant les Allemands à déporter une partie de leurs divisions en Picardie et dans le nord de l'Aisne : *« L'objectif de l'offensive du 1er juillet 1916 était en effet la rupture du front allemand en*

[1] *« Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 »* ouvrage collectif sous la direction placé sous la direction des historiens Stéphane Audouin-Rouzeau et de son aîné Jean-Jacques Becker, 1343 p. éd. Bayard, 2004, pp. 305 – 306 pour les deux extraits cités

Picardie afin de se saisir des nœuds de communications adverses, au nord de Saint-Quentin, dans le triangle Valenciennes –Maubeuge-Cambrai, puis de pousser jusqu'à Arras en forçant l'ennemi à un immense recul sur cette partie du front ouest. Mais l'engagement massif et prolongé des Alliés sur la Somme, de juillet à novembre 1916, ne peut jamais déboucher sur cette bataille initialement prévue. Au fond, le terme de « big push » utilisé par la propagande britannique pour qualifier l'offensive est décidément plus proche de la réalité stratégique de la seconde moitié de l'année 1916 en Picardie que le terme traditionnel de « bataille ». En effet, le « big push » s'apparente beaucoup moins à une bataille au sens traditionnel du terme qu'à un assaut conduit en plusieurs phases et livré contre un camp retranché. »

De plus, pour expliquer le manque de perception unitaire, globalisante, de nos témoins quant à cette série d'opérations militaires, ajoutons qu'aucune ville ne vient, comme à Verdun entouré de sa ceinture de forts, focaliser l'attention et frapper les esprits, puis s'imprégner dans les mémoires.

La boue de la Somme

Pour tous ceux qui ont combattu dans la Somme en 1916, la caractéristique principale différenciant ces champs de batailles des autres est l'omniprésence de la boue, que nous retrouverons citée dans presque tous les témoignages qui suivent, boue qui rend la vie quotidienne invivable, les déplacements en boyaux et tranchées presque impraticables, et les combats encore plus horribles que d'habitude, lorsque le terrain est sec ou simplement convenable.

Antoine Gayet (cl. 16) de Mionnay (Ain) est ouvrier agricole dans l'Ain jusqu'à sa mobilisation en avril 1915, puis, après guerre, fraiseur-tourneur chez Berliet à Vénissieux, puis ajusteur–raboteur à Oullins, aux ateliers du P.L.M., soldat au 71e R.I., puis versé au 172e R.I. avec lequel il participe à la bataille de la Somme, comme mitrailleur. Il se souvient du déluge de pluie à l'automne 1916 à Bouchavesnes, au nord de Péronne: *"On était en liaison avec les Anglais: on devait attaquer à la fin de l'année, vers le mois de novembre. Mais il pleuvait! On a resté 24 jours sous l'eau! Il pleuvait, il pleuvait, il pleuvait, ça arrêtait pas, ça arrêtait pas! Les artilleurs, ils étaient obligés de tuer les chevaux: les chevaux s'embourbaient! Pas tous, mais une partie. Ceux qui s'aventuraient un peu trop pour mettre une batterie en route… ou que la batterie était là et qu'il fallait qu'ils s'en aillent. Alors s'ils étaient obligés de passer dans des endroits mouvants, c'est souvent qu'ils étaient pris*
E- *lls s'empêtraient dans la boue…*
T- *Ils s'empêtraient dans la boue! Et les chevaux (vous savez, c'est des bêtes nerveuses) quant ils sentaient qu'ils s'emboutaient*, ils dansaient encore plus* (agitaient les jambes). *Et ils rentraient encore plus! Alors ils* (les artilleurs) *prenaient leur revolver et ils les tuaient! Peut pas faire autrement! Et les camions! Ils avaient pas besoin de tenir le volant, ils avaient qu'à appuyer sur le champignon*[2]*, ça faisait des ornières, ça traînait par terre* (rire)…*les camions Berliet, c'étaient des 5 tonnes à cette époque…"*

Fabrice à Bouchavesnes

Lors de sa montée en ligne, à Bouchavesnes, Antoine évoque le cas d'un de ses jeunes camarades (sans doute de la classe 17, incorporée en janvier 1916) ayant une vision de la guerre qui n'est pas sans rappeler le fameux passage de la *Chartreuse de Parme* où Stendhal montre son héros, Fabrice del Dongo, d'une naïveté confondante face aux bombardements de la bataille de Waterloo qu'il prend pour un spectacle:

"Je m'en rappelle, la première fois qu'on y est monté, à Bouchavesnes, y avait un petit jeune qui avait jamais monté au front, qui était avec nous. Alors y a un régiment d'Algériens, oui d'Algériens, qui étaient habillés tout à neuf. Oui, une compagnie d'Algériens: ils ont été rasés tous! Y en a pas resté un seul! Ils avaient tous le nez dans la terre! Les capotes bleues à ce moment-là, bleu horizon… Alors quand on est arrivés en place, le copain qui était à côté de moi, le jeune là, il me dit: "Eh ben, mon vieux, j'aurais bien fait comme eux, je me serais bien reposé un moment parce j'en ai marre!" Je lui dis: "Mon pauvre vieux, t'as pas regardé!" –"Mais si! Mais ils étaient bien!" – "Oh oui! C'est pour toujours!" – "Ils sont morts?" – "Eh oui!" – "Oh ben mon vieux! …" Ils en ont pas loupé un! Ils ont été pris dans un tir de barrage! Parce que l'artillerie et les mitrailleuses ont tiré dedans!"

L'image proprette de cette compagnie de dormeurs morts, fauchés dans leurs uniformes neufs, vus à une certaine distance qui ne permet pas de discerner les blessures, contraste avec l'omniprésence de la boue. L'anecdote restée vivace dans la mémoire d'Antoine révèle évidemment la candeur du jeune bleu.

Léon Guichard (cl. 15) d'Iguerande (Saône-et-Loire) a exploité la ferme familiale jusqu'en 1938, pour s'installer ensuite comme agriculteur à Briennon (Loire) puis à Saint-Hilaire-sous-Charlieu (Loire aussi). Bien qu'il ait connu, avec les deux régiments d'infanterie coloniale où il a été affecté, l'Argonne en 1915 au moment de la grande offensive de Champagne, l'Aisne au début de 1916, et le Chemin des Dames (comme mitrailleur) en 1917, où sa compagnie a été décimée, c'est la Somme, où il est resté de début septembre au 18 novembre 1916, et où son régiment a essuyé aussi de très lourdes pertes, qui lui paraît le pire secteur connu:

---

[2] Pour les jeunes lecteurs à qui cette comparaison serait inconnue, il s'agit de l'accélérateur du camion!

E- *"Le plus dur, ça a été où?*
T- *La Somme!*
E- *Comment ça se passait dans la Somme? Pourquoi c'était le plus dur?*
T – *Parce que la Somme c'était la boue! La boue! C'était la boue, la boue! Les morts, même les blessés, tombaient dans les boyaux, et on montait dessus! C'était la boue! La boue! La boue! C'était au mois de septembre: septembre, octobre, novembre… On a été relevés le 18 novembre 1916*
E- […] *Mais alors les tranchées devaient s'écrouler?*
T- *Ah! C'était tout ébouillé*[3]*, c'était tout écrasé! Y avait plus d'abris, y avait rien! On couchait dans la boue! Alors là on a été relevés le 18 novembre, je me souviens toujours . Le 18 novembre, on a été relevés, on a fait treize jours de marche pour rien! On est partis…on est arrivés du côté de Meaux, à pied"*

On ne peut pas évaluer la distance parcourue à pied pendant ces treize jours, Léon n'ayant pas indiqué l'endroit précis du départ du régiment; mais Meaux se trouvant en Seine-et-Marne, à la hauteur de la ceinture nord de Paris, il y a déjà une centaine de kilomètres à vol d'oiseau pour parvenir, à travers l'Oise, à la limite sud (Montdidier) de la Somme, et presque 50 de plus pour atteindre le secteur de Péronne, lieu de nombreux combats. Et ces hommes exténués par leur marche forcée, qui croient pouvoir être mis au repos, vont être le lendemain de leur arrivée à Meaux être transportés à nouveau vers le Nord, en camions, à Fisme, dans l'Aisne, avant d'aller relever des territoriaux au Chemin des Dames, où ils parviennent le 2 janvier 1917, trois mois et demi avant l'offensive du 16 avril, dans laquelle ils seront durement éprouvés…

Jean Giraudon (cl. 11), fils de passementier stéphanois devenu passementier aussi avant guerre, ayant eu après guerre deux carrières: une militaire jusqu'en 1928 (adjudant-chef au 38e R.I de Saint-Etienne, passant lieutenant de réserve en 1935) une civile (de commis à inspecteur des Postes) de 1929 à 1952, retraité à Bourg-Argental, a aussi connu comme sergent au 16e R.I. de Montbrison, la boue de la Somme à l'automne 1916 : *" Et puis Pierre Brossier il m'a donné un plein bidon de gnole! Et puis on remontait; Mais alors, épouvantable! On pouvait pas avancer tellement y avait de la boue! […] On pouvait presque pas marcher dans ces tranchées: c'était plein de boue! Alors je suis passé dessus un peu*[4]*. Et le régiment que nous allions remplacer, c'était un régiment de Sénégalais: eh bien, il devait y avoir au moins une trentaine, peut-être 50 qui étaient tués, et qui étaient par terre comme ça, quoi! Qui étaient morts, quoi! Quand je suis revenu, les types de ma section m'ont demandé: "Et alors? Qu'est-ce que ça sera?" – Oh!", j'ai dit, " Ça sera pas mauvais…". J'ai pas voulu leur dire ce que c'était, parce que…c'est pas drôle, hein! C'est pas beau!*
E- *Donc ils étaient là, morts, depuis plusieurs jours?*
T- *C'était pas beau à voir toujours* (en tout cas) *ce que j'ai vu. Et puis, pour marcher dans ces tranchées… Une fois je glisse, moi, je glisse… Je regarde sur quoi j'avais glissé: c'est au moins sur les reins ou sur le ventre de quelqu'un qui était enterré dans la boue! Qui avait dû tomber blessé, peut-être… et puis il était enterré dessous, là! Dessous la boue!*
E- *Ces horreurs, les gens de l'arrière ne les soupçonnaient pas!*
T – *Et alors, on était tellement…tellement sales (on était resté une quinzaine de jours) on était tellement sales avec nos capotes coupées*[5]*, tout dégoûtants! Alors, je rassemble ma section, moi, une fois relevée, et puis on redescendait sur la route. Y a un commandant d'artillerie, il nous regardait passer, il m'appelle, il me dit: "Le chef de section, venez donc!" Alors j'y suis allé; il me dit: "Vous allez envoyer vos hommes manger dans mon restaurant, ma popote; vous allez les envoyer manger, ils boiront, on leur donnera à boire, et vous, vous allez venir manger avec nous"* (les officiers d'artillerie). *Tellement on était dégoûtants qu'on lui avait fait pitié à ce commandant, tellement on était sales*[6]*, quoi! De la boue, on en avait partout!"*

Jean-Baptiste Mazioux (cl. 14) né à Saint-Clément (Allier), où il a été sabotier avec son grand-père jusqu'en 1909, puis sabotier aux Noës dans la Loire, jusqu'à son incorporation en septembre 1914 au 98e R.I. de Roanne; il sera après-guerre cheminot à Roanne . Avec le 98e R.I., il a participé à la bataille de la Somme de mi-octobre à mi-décembre 1916, dans le secteur de Chaulnes. Il y a vécu le déluge de la pluie et l'omniprésence de la boue qui compliquait tout, et singulièrement le ravitaillement: *"Alors là, pour aller au ravitaillement dans la Somme! Vous savez, on était dans la boue jusqu'aux genoux, et même plus! Alors personne voulait aller chercher*

---

[3] "Etre ébouillé" signifie "être écroulé, en ruines" dans le français local de toute la Loire, et même au-delà, puisque Léon Guichard a passé la première moitié de sa vie en Saône-et-Loire.
[4] Il veut dire qu'il est passé sur le terrain, à découvert, plutôt que d'emprunter la tranchée abritée des balles, mais envahie de boue
[5] Les capotes avaient été coupées sur ordre, car leurs pans trempaient dans la boue humide, gênant les soldats et augmentant considérablement le poids de la capote ; certains soldats précurseurs, qui avaient eu l'initiative de cette mesure, sans en avoir reçu l'ordre, avaient eu droit à des corvées supplémentaires !
[6] A propos du pluriel que je me sens ici obligé d'accoler à "sales" et "dégoûtants", je renverrai le lecteur sourcilleux au *Bon Usage* de Maurice Grévisse, la "bible" des grammairiens. On y lit (p. 514, dans la 9e édition revue de 1969): *"Quand les circonstances indiquent nettement qu'il s'agit de plusieurs personnes, l'attribut, l'apposition se rapportant à "on" se mettent au pluriel par syllepse du nombre; toutefois le verbe reste au singulier: "On était resté bons camarades" V. Hugo – "On dort entassés dans une niche" P. Loti…*

le ravitaillement! Moi, j'ai toujours été volontaire pour aller chercher le ravitaillement ou quoi que ce soit! C'est un peu pour ça que j'ai eu la croix de guerre, moi!
E- *Donc vous étiez volontaire pour aller chercher à la roulante?*
T- *Oui! On allait encore assez loin. Et puis alors c'était très dur, parce que quand on était surpris par un bombardement (parce que les Allemands nous voyaient!) on pouvait pas marcher dans la boue, c'était impossible! Y avait tellement de boue dans les tranchées: il pleuvait comme maintenant, constamment!*
E- *Vous n'aviez pas de caillebotis au fond?*
T- *Ah non! Oh! J'ai pas connu ça dans la Somme, moi! Alors on était obligé de marcher sur le bord de la tranchée, on pouvait pas s'en sortir dans les boyaux. On pouvait pas! Alors quand on pouvait arriver avec quelques bidons de flotte, on était content!*
E- […] *Donc c'était dangereux, le ravitaillement?*
T- *C'était dangereux parce que, je vous dis, on était obligé de marcher sur le bord de la tranchée. Et souvent, quand ça bombardait trop dur, on sautait dans la flotte! On sautait dans la tranchée pour se garantir des obus!"*

Il n'y a pas de contradiction dans ce témoignage: quand le bombardement était jugé modéré, supportable, le soldat allant au ravitaillement marchait sur le bord de la tranchée, pour éviter de s'embourber dans celle-ci et pour progresser plus vite; mais si le bombardement devenait "'trop dur" l'instinct de conservation le faisait sauter dans la boue de la tranchée, d'où il avait sans doute après bien du mal à s'extraire seul!

Dans la suite de l'entretien qui a été long (1h 40 mn), ce témoin, après avoir évoqué sa guerre d'Orient à partir de décembre 1917, reviendra sur cette boue de la Somme, et trouvera une image parlante pour m'en faire sentir la compacité. La façon dont le thème revient est éloquente:
E- *"Les conditions climatiques les plus dures que vous avez eues, c'était où?*
T - Oh! *C'était bien en France!*
E- *Et c'était le froid ou la boue?*
T- *Dans la Somme, c'était la boue! Dans la Somme, ça a été affreux, la boue! Je me rappelle pas combien qu'on y est resté de temps… On y est resté encore assez longtemps dans ce secteur, mais je vous dis bien, c'était épouvantable! C'était comme, par exemple (je sais pas si vous avez vu quelqu'un faire le pain) remuer la farine* (la pâte); *c'était pareil! … Question de boue, dans la Somme, c'est affreux! Ça, c'était affreux!"*

Cette omniprésence de la boue trouve même – et c'est chose rare dans ce genre de textes – sa trace dans le *Journal des Marches et Opérations du 98e R.I* (rédigé par le **colonel Gaube**, ou sous ses auspices), le 98e R.I de Roanne étant le régiment de Jean-Baptiste Mazioux. On peut y lire (pages 156-157) alors qu'il se trouve vers Chaulnes (Ablaincourt-Pressoir, bois de Kratz) à une quinzaine de kilomètres au sud de Péronne, dans la Somme :
* à la date du 28 octobre 1916: *"Le 28 – Le mauvais temps continue; dans les boyaux et tranchées, en raison de la circulation intense, l'eau et la glaise délayées forment une boue liquide qui monte jusqu'aux genoux. Les poilus ressemblent à des paquets de boue; les armes sont couvertes de boue, les fusils-mitrailleurs et les mitrailleuses refusent de fonctionner. Les abris manquent, les parapets s'éboulent au fur et à mesure que l'on creuse. L'attaque ne peut avoir lieu. Elle est remise à une date ultérieure."*
* à la date du lendemain 29: *"Le 29 – Toute la nuit, la pluie n'a cessé de tomber; la circulation par boyaux n'est plus possible, il faut passer à travers champs au risque de tomber dans les trous d'obus. Le ravitaillement est très pénible: les convois se perdent dans ce terrain chaotique et bouleversé; les porteurs glissent avec leurs marmites ou leurs sacs, leur précieux fardeau est immédiatement perdu ou souillé de boue et, à l'arrivée, l'escouade affamée ne trouve que des marmites vides ou du pain délayé dans la boue.*

Dans ces conditions, l'alimentation laisse beaucoup à désirer. les ventres sont vides, cependant le moral est excellent. Tous maudissent la pluie, la boue. Oh ! boue de la Somme! Qui ne t'a pas connue ignore ce nouveau supplice qu'ont enduré nos poilus en souriant! Encore les animaux aquatiques trouvent une eau claire où s'ébattre et où ils peuvent se débarrasser de cette carcasse gluante et pesante. A nos poilus, chaque pas dans la fange ne fait qu'augmenter la couche déjà séchée."

Bref commentaire: à qui fera-t-on croire que le moral puisse être *"excellent"* et le visage *"souriant"* chez ceux qui subissent un tel fléau? Il y a chez le rédacteur officier, qu'il soit le colonel Gaube ou un de ses subordonnés, un optimisme forcé, sans doute pour se faire valoir auprès de ses supérieurs hiérarchiques, peut-être même presque sincère, les soldats s'efforçant sans doute de faire bonne figure devant lui pour ne pas aggraver leurs maux… Et quels sont ces *"animaux aquatiques"* à qui le déluge d'eau procurerait une toilette bénéfique, et qui serviraient ainsi de dérivatif psychologique compensatoire aux pauvres Poilus? Pas les chevaux, en tout cas!

Le texte se poursuit ainsi, toujours à la date du 29 octobre 1916, en évoquant une solution de fortune indiquée déjà par Jean Giraudon dans ce chapitre, et par d'autres témoins dans le chapitre XVI consacré aux conditions matérielles de vie dans les tranchées: *"Mais aux grands maux les grands remèdes: pour s'alléger de la boue qui alourdit les pans de capote, et gêne leur marche, les poilus coupent les pans, purement et simplement. Ceux qui ont laissé leurs brodequins au fond d'une fondrière se chaussent de sacs à terre, retenus par des ficelles."*

Et le texte qui s'était élevé à la prosopopée, en personnifiant cet inanimé qu'est la boue, en l'apostrophant et en la tutoyant (*"O boue de la Somme! Qui ne t'a pas connue…"*), engage ensuite un autre échange verbal fictif,

avec les lecteurs cette fois-ci, puis avec le soldat novice: *"O vous qui lisez ces lignes, qui trouvez à l'heure des repas des plats appétissants, et le soir un lit confortable, pensez de temps en temps aux souffrances supportées gaiement* (?) *par nos poilus de la Grande Guerre. Et toi, jeune soldat, prépare-toi, arme-toi de courage contre les balles et les obus, de patience et de résignation contre les éléments."*

Je serais tenté d'écrire, en pastichant l'auteur inspiré du *J.M.O.* du 98e R.I.: *"O vous qui lisez confortablement ces lignes, près d'un siècle après la boue de la Somme, après Verdun et le Chemin des Dames, pensez de temps en temps aux misères des pauvres Poilus qui furent vos grands-parents ou arrière-grands parents, ou vos grands-oncles ou arrières-grands-oncles, et qui, hors le combat même, furent héroïques…"*

Le surlendemain 30 octobre, et le jour d'après 31, le même leitmotiv débute la notation: *"Et la pluie tombe toujours!…"*

L'extrême difficulté de tenir en première ligne, même sans combattre

Jean Rivet (cl. 16), coquetier à Pouilly-sous-Charlieu, suit son régiment, le 105e R.I. de Riom, dans la Somme, vers Rosières-en-Santerre (13 km au nord de Roye), dès le tout début de la bataille pour participer au déchargement des trains ravitailleurs. Il note dans son récit assez succinct: *"Le 1er juillet, nous partons pour les arrières des lignes (Rosière en Sentaire*). Notre travaille* consiste à décharger les trains de guerre qui arrivent chaque jour: bois pour sapes, obus de tout* calibres, barraque a Driant*[7]*. Des équipes de nuit et de jour travaillent à ce déchargement. Là je vois les premières pièces de 400 sur plateforme [8] ce* dirigeant sur Rosière. Après 8 jours que nous sommes dans ce pays, ma permission attendue depuis décembre 1915 arrive. Je quitte donc de bon cœur ce pays pour quelque* jour*, car outre le travaille* pénible que nous fournissons, nous sommes très mal nourrit."*

Tout est relatif: on peut se plaindre de la pénibilité du travail et de la mauvaise qualité de la nourriture en arrière des lignes, et ces désagréments deviendront mineurs, et même dérisoires, quand on montera en première ligne. Par chance pour lui, cette fois-ci, ce n'est pas dans ce secteur que Jean poursuivra son activité au retour de sa permission, mais en Seine-Inférieure. Il reviendra dans la Somme, à Pierrepont-sur-Avre (15 km à l'ouest de Roye) à la fin de l'été 1916 et tiendra les tranchées à Lihons, en avant de Rosières-en-Santerre, jusqu'à la fin novembre, mais sans attaquer: à nouveau la chance le sert… Cependant le simple fait de tenir les lignes est terrible, ce qu'il découvre dès son arrivée, le soir de la relève: *"Nous nous formons en petit groupe* et arrivons tout près de Lihons.; là nous faisons la pose*derrière des arbres, puis un ordre qui ce* répercute dans la nuit: "Pas gymnastique, l'endroit est dangereux". En effet, pas une maison debout, les obus maintenant sifflent par raffale* , nous rencontrons à l'entrée de notre b (oyau les corps de [9]) plusieurs soldats du 121e qui ont été fauchés (par une) raffale* quelques minutes avant notre arrivé*. Les autres plus heureux se sauvent à toutes jambes vers l'arrière. Nous nous engageons cette fois dans ce boyau. Là commence notre martyr*, la terre détrempée par la pluie, secouée par les obus, s'écroule et transforme les boyaux en ornières; des fils de fer à chaque pas s'enroule* autour des pieds. Avec cela s'ajoute* les obus qui maintenant tombent presque aussi serrés que la pluie. Après avoir traverser* quelques centaines de mètres de ce boyau nous passons a* travers champs. Là plus des fils de fer, nous avons des trous d'obus ou* nous cassons le nez a* chaque pas. Enfin nous arrivons après toutes ces difficultés a* la lisière d'un bois et quelle* bois? Quelques trons* d'arbres boulversés* par les obus. Des petits trous individuelles* creusés dans une tranchée et voilà* nos abris, notre habitation des longs jours de souffrance avec comme compagnons les poux et les rats. Le boche* devient de plus en plus rageur, les marmites tombent devant, derrière la tranchée, ce qui fait veiller et prévoir un coup de main de leur par*[10]. Malgré tout ce vacarme, la fatigue, je m'endors d'un sommeille* de plomb. La relève ce* fait environ tout* les dix jours pour huit jours de repos, et ainssi* jusqu'au 30 novembre où nous sommes relevés cette fois pour le grand repos. Neufchâteau. Les autos nous emmènent jusqu'à Compiègne, puis de là par étape* nous gagnons Senlis ou* nous prenons le train pour les Vosges."*

Jean sera gazé à Verdun le 21 août 1917, mais cela ne l'empêchera pas de partir en novembre pour l'Orient où il terminera la guerre.

Des enterrés vivants

Jean Farigoules (cl. 16) de Saint-Pierre-du Champ (Haute-Loire) qui sera boulanger-pâtissier à Brives-Charensac, a déjà été engagé à Verdun avec le 67e R.I. de Soissons qui a été décimé en juin 1916 au Bois Fumin.

---

[7] Les baraques Adrian (du nom de l'ingénieur militaire qui a dirigé leur conception, tout comme celle du "casque Adrian" métallique) servaient d'abris, mais principalement de postes de secours aménagés en petits hôpitaux de campagne (on disait des « *ambulances* ») où les blessés pouvaient être soignés et opérés, qu'ils soient non transportables, ou, au contraire, avec des blessures soignables sans le matériel complet d'un vrai hôpital correctement équipé

[8] Ces pièces de 400 sont des canons lourds lançant des obus de 400 mm de diamètre (poids: 900 kg environ) devant être placés sur des plate-formes sur rail, car beaucoup trop lourds pour être tractés par des chevaux

[9] Le coin de la page a été rongé, ce qui rend hypothétique la restitution des mots de fins de phrase

[10] Ce *"coup de main"* est une attaque réduite de l'ennemi, suivant la préparation d'artillerie.

Après avoir été reformé, et une période de repos, le régiment est envoyé dans la Somme, vers Sézanne, à la mi-septembre 1916. Le 25 septembre, le bataillon de Jean est à nouveau dévasté à Bouchavesnes, au nord de Péronne; le 29 septembre Jean est gazé, mais pas évacué: *"Le 29 septembre, je fus pris par les gaz; c'est un brave camarade Leroy Gustave qui m'a donné les soins nécessaires, en m'emportant dans un abri. Les hommes tombaient comme des mouches, jamais on n'avait vu des gaz aussi meurtriers, ça vous prenait à la gorge et au nez".*

Les bombardements allemands causent des pertes tous les jours: *"Tous les soirs et tous les matins à la même heure, les Boches nous laissaient tomber une grêle d'obus, ce qui faisait beaucoup de victimes. Nous passons 3 ou 4 jours d'enfer, nos tranchées étaient complètement bouleversées. Le 11 octobre au matin, un gros obus tombe en plein dans la tranchée, 5 poilus et un sergent sont enterrés: avec des pioches, on les dégage, malheureusement, un brave camarade de Marseille avait cesser* de vivre, les autres étaient blessés. Je prends le brave petit sergent Marchand et je l'emporte au poste de secours qui se trouve dans le ravin de Bouchavesne*. Les balles sifflaient de tous les côtés, les Boches faisaient des cartons sur nous, mais ils visaient mal. Le Sergent criait, car il avait les reins brisés, il ne tenait pas debout. Arrivés au poste de secours, comme récompense, le Major m'engueule, en me disant que je ne devais pas faire le brancardier. Je reviens ensuite en ligne, spectacle affreux, je passe au nord de Bouchavesne*, je tombe sur la plaine. Il y avait des cadavres Boches de tous côtés, on aurait dit qu'on les avait alignés; il y avait aussi des Français, mais moins nombreux."*

La réaction négative du médecin major peut surprendre, mais tout soldat a ordre de ne pas se substituer aux brancardiers (même s'ils ne sont pas présents à l'endroit précis où se trouve le blessé) pour qu'il n'y ait pas afflux de secouristes souhaitant échapper, ne serait-ce qu'un moment, à la première ligne, voire à l'attaque…

Le surlendemain 13 octobre, à l'assaut de l'épine de Malassise, en face de Péronne, le régiment a de nombreux morts, dont le commandant Gouraud, frère du général. Le 67e R.I. sera reformé et envoyé au repos pour vingt jours dans l'Oise. De retour dans la Somme, il cantonne à Cappy et remonte au front vers Maurepas. Là les Français découvrent leurs alliés dans cette bataille de la Somme, et le jugement du narrateur est quelque peu cruel pour les Alliés britanniques, alors qu'il est admiratif pour l'ennemi (*« des rudes gars ! »)* : *"Enfin, un beau soir, on nous donne un repas froid et les cartouches et nous partons à la relève, nous passons par Maurepas, village disparu complètement par le bombardement, nous trouvons des anglais* partout; du reste, nous devons relever un bataillon Ecossais*[11]. Pour arriver en ligne, nous devons passer dans un boyau où l'eau arrivait au ventre et obligés d'y passer car les balles rasaient le parapet; nous sortons de ce boyau méconnaissables. Nous arrivons en ligne vers les 4 heures du matin, la relève fut pénible car les anglais* partent en débandade sans même nous passer les consignes[12]. Les Boches voyant tout ce remue-ménage nous déclanche* un formidable bombardement; dans cette boue jusqu'aux genoux, la terre nous éclabousse, nous étions trempés jusqu'aux os, et pourtant il faut tenir; les fusils ne marchent même plus, la terre les a enrayés. Les Boches sont là à 50 mètres et des rudes gars! Nos jeunes de la classe 17, le 14 novembre au matin, ont tous les pieds gelés, ils doivent être évacués. Quel* triste vision dans la tranchée!"*

C'est le lendemain que Louis frôle la mort de bien près: *"Le 15 Novembre au matin, un obus tombe et je vois toute la tranchée venir sur moi, je suis enterré jusqu'à la tête, mais enfin, je pourrai* m'en sortir, seulement un 2e obus tombe et finit de m'enterrer, il n'y a rien à faire, ce coup là, j'ai au moins 3 m³ de terre sur moi! Ma destinée n'a pas voulu que je meurs* là, car le brave Eyraud Emile qui était à quelques mètres a compris que j'étais là-dessous; avec des pelles et des pioches* (il) *est arrivé à me sortir avec l'aide d'un brave gars de la classe 17 qui était déjà blessé et saignait comme une fontaine. Enfin, après avoir coupé tous mes équipements et ma capote, ils parviennent à me dégager, j'étais méconnaissable. Je pars pour le poste de secours, j'avais des coups partout [13], j'étais tout noir; j'arrive au poste de secours et je suis évacué sur l'ambulance de Cerizy-Gailly."*

Ainsi finit la campagne de la Somme de Louis Farigoules. Hospitalisé à Dieppe jusqu'en janvier 1917, puis en congé de convalescence chez lui, il retrouvera son régiment en Champagne, en février, avant de participer à l'offensive du Chemin des Dames en avril.

Trois heures et demi de coma et « porté tué »

Eugène Troncy, de Belmont-de-la Loire, est dans le même régiment, le 105e R.I. de Riom, que son "classard" de la 16 Jean Rivet. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir évoquer les mêmes travaux, avec aussi la participation à des équipes agricoles dans les fermes non détruites de la Somme. Mais des tranchées de Lihons, il ne se tirera pas indemne comme son camarade, et pas aussi bien que Jean-François Ollier pourtant victime d'un accident comparable (cf infra) : *"C'était midi et demi, le 21 octobre* (1916) *dans la Somme, devant Lihons. J'ai*

---

[11] Le fait de contrevenir deux fois à la règle orthographique (majuscule aux noms de nationalité, minuscule aux adjectifs) ne paraît pas mal intentionné à l'encontre des Anglais, et favorable aux Ecossais, encore que…

[12] Ces consignes associées à la relève sont principalement des indications sur les positions précises du régiment en face, sur l'emplacement des nids de mitrailleuses, les heures de prédilection pour le bombardement, la présence de tireurs aux créneaux…

[13] "*Avoir des coups partout*", en français local, signifie avoir le corps couvert de contusions

*resté trois heures et demi dans le coma! …Un obus de 210: on était 14 à la section, y * en est resté un!* [14] *J'étais porté tué, moi! Et puis je suis revenu tout d'un coup, quand ils m'ont parlé. Le lieutenant qui commandait ma section, al* avait été commotionné aussi. Il me fait: "Mais c'est vous, Troncy?" J'ai dit: "Oui!" A s'est déboutonné, a m'a rayé!*[15]*Ah! ça, j'en suis sûr! Plus que sûr!*

E- *Donc vous êtes resté tué officiellement quelques heures, quoi?*

T- *Trois heures et demie…Et après… De midi et demi… y était minuit quand ils m'ont emporté…*

E – *Vous étiez inconscient?*

T- *Oh! J'ai repris mon esprit tout de suite quand je me suis réveillé!* [16]

E- *Est-ce que vous pouviez bouger?*

T- *Oh! Impossible! Pendant quatre jours, ils me prenaient les mains, ils me les mettaient comme ça* (sur la poitrine), *ils me prenaient la tête pour me faire boire: ils me faisaient boire du thé avec du rhum. Mais j'hurlais! Je criais pas: j'hurlais! Le lendemain, quand ils m'ont mis sur le billard pour me ranger*[17]*, y a duré mieux d'une heure! J'avais les dents dans le poignet, là! Oh! Bonsoir!*

E- *Vous mordiez votre poignet?*

T- *Oh oui! Et quand je suis sorti de l'hôpital, le docteur… A m'appelait "mon voisin"*[18] *Y était un grand professeur de Lyon (je savais bien son nom, mais je l'ai perdu) a m'a dit: "Y en a pas un sur cent, y en a pas un sur mille, y en a pas un sur cent mille, y en a pas un sur des centaines de mille qui s'en serait tiré!"*

E- *Qui s'en serait sorti? Qu'est-ce que vous aviez exactement? Une déviation de la colonne vertébrale?*[19]

T- *Oui! Et il m'a dit: "Y é pas 2 mm et demi…2 mm, votre colonne…ta colonne (il me tutoyait) ta colonne vertébrale aurait été brisée complètement!"*

E – *Mais alors, qu'est-ce qui vous avait tordu la colonne?*

T- *Quand ils m'ont arraché des débris, quoi! …On était dans l'abri: j'avais un madrier là, et un devant. Ils m'ont arraché comme ça, il m'ont tordu, quoi!*

E – *Donc, c'est parce que l'abri s'est effondré?*

T- *Oh, oui, les poutres! […] Puis ils m'ont emporté dans une sape à côté, une grande sape boche. Quand je suis arrivé… Y avait un obus* (français) *qui était rentré dedans (y avait deux types) qui les avait collés contre… ébouillantés*[20] *Oh! C'était pas rigolo! … Collés contre la paroi! Y était une cave, quoi, qu'on descend par des escaliers. Ils étaient sentinelles, ils ont voulu se mettre à l'abri, mais ils ont pas descendu assez profond. L'obus est rentré par la porte! Oh! Ils étaient complètement foutus, quoi!*

E- *Vous voulez dire "déchiquetés"?*

T – *Ils étaient tués, ils étaient aplatés!"*

Eugène revient ensuite sur les conditions du redressement de sa colonne vertébrale, dans la *"grande sape boche": "J'ai pas été opéré! …Y avait un type que faisait que ça, un grand type que venait de P* [21]*. A faisait que suivre ça! Ils m'ont mis sur le billard et ils m'ont rangé* [22]*. Mais y a duré longtemps! J'ai hurlé, mais j'ai hurlé! Et après, j'ai été à Villers-Cotterêts."*

Il passera six semaines à l'hôpital de Villers-Cotterêts, et ensuite refusera d'être évacué vers l'intérieur pour rester avec ses camarades du régiment, comme J.F. Ollier.

La Croix de Guerre pour le volontaire allant au ravitaillement pour son escouade

Georges Montagne (cl. 16) patron tisseur à Bussières, monte au front pour la première fois dans la Somme, vers Péronne, avec le 11e Bataillon de Chasseurs Alpins. D'abord occupé à des travaux de creusement de tranchées en arrière des lignes en prévision d'un repli éventuel, il tiendra les lignes, pendant un mois et demi, dans sa compagnie de mitrailleuses. Comme ses camarades, il a vécu l'enfer de la boue qui rendait tout déplacement

---

[14] Ici, Eugène appelle section ce qui est en réalité son escouade, commandée par un caporal; il faut quatre escouades pour composer une section; en revanche, ce mot est bien employé dans la phrase suivante, relatant les propos du lieutenant commandant la section. Quant à l'emploi de "y", c'est un trait d'origine dialectale de la région de Charlieu, pour le pronom personnel neutre"il" et surtout le démonstratif neutre "ce", tout comme "al" ou "a" au lieu du "il" personnel.

[15] Il faut comprendre que le lieutenant a déboutonné sa vareuse pour tirer son carnet et y rayer le nom d'Eugène Troncy de la liste des effectifs de la section, ce qu'Eugène interprète non comme "mis hors de combat", mais "mort"…

[16] Eugène a donc été totalement inconscient jusqu'au milieu de l'après midi, et a donc repris conscience vers 16h, mais sans pouvoir être dégagé.

[17] "Ranger" a ici le sens local d' "arranger", donc de remettre le corps en état, en l'occurrence de redresser la colonne vertébrale sans léser définitivement la moëlle épinière.

[18] "*Mon voisin"* car Belmont n'est pas très éloigné de Lyon, où le chirurgien opérait dans le civil

[19] Il avait évoqué cette blessure, sans la raconter, précédemment dans l'entretien

[20] Ce n'était pas "ébouillantés" qu'Eugène voulait dire, mais "écrabouillés", ou "déchiquetés", comme le montre la suite

[21] Eugène amorce le mot sans le terminer: on peut penser qu'il s'agit de Paris

[22] « Etre rangé » , c'est en français local, « être arrangé », donc « réparé » ; on se fait « ranger » ou « rabiller » par le rebouteux local appelé « rabilleur »

très difficile et périlleux: *"Ah! la Somme! Je peux vous en parler, de la Somme! Parce que là j'ai été cité à l'ordre du régiment. J'ai eu la croix de guerre, là! Un des premiers quand ils ont instauré la croix de guerre. J'ai été un des premiers!*[23] *J'ai le papier là!*
E- *Est-ce que vous pouvez me dire dans quelles conditions on vous a attribué cette croix de guerre? Pour quel fait d'armes?*
T- *Eh ben pour la résistance.... Parce qu'alors là, pour aller au ravitaillement dans la Somme! Vous savez, on était dans la boue jusqu'aux genoux! Et même plus! Alors personne voulait aller chercher le ravitaillement! Moi, j'ai toujours été volontaire pour aller chercher le ravitaillement, ou quoi que ce soit. C'est un peu pour ça que j'ai eu la croix de guerre, moi.*
E – *Donc vous étiez volontaire pour aller le chercher à la roulante?*
T- *Oui. On allait encore assez loin*[24]*. Et puis alors c'était très dur parce que quand on était surpris par un bombardement… parce que les Allemands nous voyaient! On pouvait pas marcher dans la boue, c'était impossible, y avait tellement de boue dans les tranchées! Il pleuvait comme maintenant, constamment!*
E- *Certains m'ont dit que dans certains cas, on mettait des caillebottis…*
T- *Oh! J'ai pas connu ça, dans la Somme, moi! Alors on était obligé de marcher sur le bord de la tranchée; on pouvait pas s'en sortir dans les boyaux… On pouvait pas! Alors, quand on pouvait arriver avec quelques bidons de flotte, on était content! […] C'était dangereux parce que, je vous dis, on était obligé de marcher sur le bord de la tranchée. Et souvent, quand ça bombardait trop dur, on sautait dans la flotte! On sautait dans la tranchée pour se garantir des obus! […] Dans la Somme, ça a été affreux, la boue!… On y est resté encore assez longtemps dans ce secteur, mais je vous dis, c'était épouvantable! C'était comme, par exemple… Je sais pas si vous avez vu quelqu'un faire le pain, remuer la farine? C'était pareil dans les tranchées, pareil!"*

On voit donc que dans la boue de la Somme envahissant tranchées et boyaux au point d'y interdire toute marche, surtout à l'automne 1916, la corvée de ravitaillement sous les bombardements pouvait être si dangereuse qu'elle dissuadait les soldats de se rendre à la roulante pour leur escouade, et pouvait valoir la Croix de Guerre aux volontaires qui s'y risquaient. Cela suppose aussi que, dans ces conditions extrêmes, on pouvait refuser l'ordre de son caporal sans encourir de sanctions.

L'heure de gloire du téléphoniste Claudius Mestrallet

Claudius Mestrallet (cl. 16), de Saint-Genest-Lerpt, déjà mineur à Roche-la-Molière, incorporé en avril 1915 au 1er R. d'Artillerie de Grenoble, n'a pas connu le front avant d'être versé au 5e R. d'Artillerie de Campagne de Besançon qu'il rejoint vers Amiens le 1er juillet 1916, le jour même où éclate la bataille dite "de la Somme"; il y restera jusqu'en octobre. Devenu téléphoniste, il est chargé de dérouler et de réparer les lignes, tache souvent ardue en période calme (mais qui, dispensant des corvées des fantassins et des attaques, est perçue par eux comme une forme d' *« embusquage »)* , devenant périlleuse sous les bombardements, ou à grande proximité des lignes ennemies: Il sort d'une période tranquille de trois semaines d'exercices en arrière des lignes: *"Il manquait un téléphoniste au commandant d'artillerie, alors on m'envoie, moi, au commandant d'artillerie. Moi, je tirai ma flemme! Je le dis mainant**… *Alors, le sous-of, il s'est plaint. Alors il m'a dit, un après-dîner: "Va t'en trouver ton capitaine, il veut te parler." Ils avaient avancé peut-être de 20 km, on était en rase campagne….*
E- *Vous étiez dans quel secteur?*
T- *Amiens, dans la Somme… Alors, il* (le capitaine) *me dit: "Votre sous-of, Yzier, il est pas content de vous. Moi, je savais pas quoi dire, je lève les yeux. Il me dit: "On va vous envoyer aux crapouillots!" Les crapouillots, à Amiens, y avait les Boches d'un côté…Y avait juste la route qui nous séparait; nous autres, on était de là, les Boches étaient de l'autre!*
E – *C'est-à-dire qu'ils étaient à combien de vous, à peu près?*
T – *Là? A 5 - 6 mètres! La largeur d'une route! Alors là-bas, deux trois jours après, je fais le service du commandant d'infanterie*[25] *(on était deux téléphonistes et puis un sous-officier); alors on monte au commandant*

---

[23] En réalité La Croix de Guerre a été remise dès 1915. Elle fut créée par une loi votée le 2 avril 1915 (décret d'application le 23 avril) après le rapport favorable remis le 28 janvier 1915 par le député Emile Driant, combattant et rapporteur de la commission de l'armée. L'idée viendrait du général Doëlle, commandant du IVe Corps, qui, vers la fin de 1914 avait réussi à rallier à cause l'écrivain nationaliste Maurice Barrès, député de Paris et chantre du patriotisme. La première mention de remise de cette distinction dans *L'Illustration* figure au début du n° du 24 juillet 1915, avec une photo pleine page: il s'agit de la remise de la Croix à *"Un glorieux mutilé: le drapeau du 66e"*. Le même numéro fait état de la remise de cette médaille, par le général Sorin, à quatre religieuses franciscaines infirmières à l'hôpital de Béthune. Dans cette revue, la première mention de la Croix de Guerre remise à un combattant figure dans le n° du 4 septembre 1915, à l'occasion de la mort en duel aérien, le 31 août, du célèbre aviateur Adolphe Pégoud (né en Isère, à Montferrat, en 1889). Il l'avait obtenue avant sa mort, puisque sous son portrait en tenue militaire, avec quatre médailles, figure la légende: *"L'aviateur Pégoud – Il porte la médaille militaire, la croix de guerre, la médaille de la campagne du Maroc et une décoration roumaine."*

[24] La cuisine roulante pouvait se trouver à plusieurs kilomètres de la première ligne, dans l'abri tout relatif d'un creux du terrain, d'un vallon.

d'infanterie. Alors là, dans la nuit, il vient le 36 e d'infanterie qui voulait plus marcher à Verdun; ils avaient plus voulu marcher à Verdun, on les envoyait avec nous."

Suspendons un instant le récit de Claudius: ce qu'il vient de dire montre que, comme dans les deux témoignages cités au chapitre précédent, des régiments ont *"refusé de marcher"* ou *"de monter"* à Verdun, un an avant les mutineries du Chemin des Dames. Cependant, il semble bien que Claudius se trompe d'un an. Si l'on se réfère au site électronique *"Parcours des Régiments d'Infanterie 1914-1918"* ("chtimiste.com/regiments"), le 36e R.I. était bien à Verdun en avril-mai 1916, et dans la plaine de Woëvre voisine de juin à décembre, mais il ne s'est pas révolté, alors que l'année d'après, fin mai et en juin 1917, il s'est mutiné dans l'Oise alors qu'il se trouvait à Coeuvres-et-Valsery, à 12 km de Soissons: *"Une partie du 36e R.I. et du 129e R.I., cantonnés à Coeuvres, se mutine et décide de marcher sur Paris le 30 mai, avec l'intention de se joindre à un mouvement populaire. Quelques jeunes officiers se joignent à eux. Après avoir pendu plusieurs gendarmes, ils obligèrent le mécanicien d'un train, en gare de Soissons, à mettre en marche vers la capitale. Le train fut stoppé à Villers-Cotterêts, les mutins furent ramenés à Soissons, et les meneurs supposés mis en prison, puis jugés. A l'Elysée, le président Poincaré fut consterné."*. **Guy Pedroncini**, dans sa thèse sur les *"Mutineries de 1917"*, précise que la mutinerie a continué en juin 1917: *"Du 7 au 30 juin, 32 DI, 36 RI et 5 BCP sont encore agités par des troubles dus à la désobéissance. Mais ceux-ci demeurent plus concentré dans une seule zone…"*[26]. **Denis Rolland,** dans son ouvrage récent *"La grève des tranchées – Les mutineries de 1917"* développe très longuement en 31 pages (pp. 140-170) *"Les incidents de la 5e Division"* dans le Soissonnais avec le 36e R.I. et le 129e R.I. et montre la sévérité extrême de la répression pour les deux régiments: treize peines de morts au premier, quatre au second qui a pourtant été l'instigateur de la révolte, sans compter dix peines en tout de travaux forcés et cinquante –neuf en tout à des peines d'emprisonnement: *"Au 36e R.I., la répression est encore plus vigoureuse. Trente-six soldats sont déférés devant le conseil de guerre de la 21e Division. En dépit des débats qui confirment que le 129e est venu l'entraîner, les condamnations sont très lourdes. Treize peines de mort sont prononcées. Quatre soldats sont condamnés à des peines de travaux forcés, un à une peine de travaux publics avec sursis et dix-huit à de l'emprisonnement."*[27]

Heureusement, on n'est plus en 1914-1915 avec exécution immédiate de la sentence, comme avec ces pauvres Martyrs de Vingré. Le 22 juin 1917 tous les condamnés à morts du 36e R.I. sont graciés par le Président de la République car *"le dossier qui lui a été présenté a été entraîné par le 129e. Les peines de Prodhome, Ducreux et Moisant sont commués en travaux forcés à perpétuité, les autres en huit à vingt ans de travaux forcés."* Sur les treize condamnés à mort du 129e R.I., neuf seront graciés, et les quatre autres fusillés le 28 juin à Rarécourt.

Si le 36e R.I. est dans tout le secteur de Verdun – Woëvre d'avril à décembre 1916, il ne peut pas être dans les parages d'Amiens en juillet de la même année; ce devait être un autre régiment qui peut-être avait "refusé de marcher" à Verdun, régiment dont le numéro, oublié par Claudius qui était dans l'artillerie, a été remplacé par celui du 36e R.I., connu pour sa mutinerie à partir de fin mai 1917. Ce pourrait être un des deux régiments qui l'encadrent par leur numéro: le 35e R.I., présent dans la Somme en juillet-août, à Bouchavesnes, ou le 37e R.I., présent de juin à décembre (Curlu, Hem, Maurepas, bois de Saint-Pierre-Vaast). Tous deux ont participé à la bataille de Verdun auparavant: : le 35e R.I. de février à mai, le 37e R.I. en mars-avril, notamment à Bethincourt et à la Cote 204 où plus de mille hommes ont été mis hors de combat (un bon tiers du régiment), ce qui paraît être un motif sérieux de *"refus de marcher"* encore…

Revenons à la suite immédiate du récit oral du téléphoniste artilleur **Mestrallet** momentanément affecté dans l'infanterie, aux crapouillots:

"Alors dans la nuit, on a fait la relève. Alors les Boches (ils avaient l'habitude, comme on faisait les relèves dans la nuit) dans l'après-dîner, à trois heures, ils attaquent! Ils attaquent pas, mais ils nous billent![28]*! Ils nous font un bombardement à tout casser, hein! Y avait des morts, y avait de tout! Moi, pas plus tôt que c'était un peu calmé, je branche d'un côté, je branche de l'autre, je déroule du fil, je branche l'autre, je mets la communication. Et puis alors mon sous-of (on avait un appareil qui était dans les escaliers de l'abri du commandant), alors mon sous-of, il appelle le commandant d'infanterie, il lui dit: "Parlez à mon Commandant!". Alors, mon commandant d'artillerie dit: "Si vous voulez parler à votre Colonel?" Alors, il lui met la communication avec le colonel d'infanterie. Alors bien sûr que le commandant, il pouvait pas comprendre que j'avais réparé la ligne et que les siens l'avaient pas fait! Alors il me fait appeler, il me dit: "Je voudrais demander une récompense pour vous!"* (il rit, ému). *Alors bien sûr, quand je suis descendu* (revenu à mon régiment

---

[25] D'infanterie et non d'artillerie: le téléphoniste artilleur Mestrallet venant d'être affecté aux crapouillots, petits canons de tranchées, il relève temporairement de l'infanterie.

[26] Guy Pedroncini, op.cit. P.U.F., éd. 1967, p. 82

[27] Denis Rolland, op.cit, éd. Imago 2005, p. 162

[28] Biller: verbe familier très employé par les Poilus, et spécialement les artilleurs, pour désigner un bombardement intense. Le linguiste Albert Dauzat dans *L'Argot de la Guerre* édité en 1918 par Armand Colin, et réédité par ce même éditeur en 2007, écrit dans son lexique (p. 218): *"ça bille (art.), il y a une canonnade violente"*. Ce verbe est resté en français local au sens de "ça chauffe!" ou de "ça travaille beaucoup": *"Hardi petit, c'est que chez eux, ça bille!"*

d'artillerie), *y en avait des poignées de mains!* (il rit encore de satisfaction). *Alors le commandant, il me dit! "La récompense… mais je le marquerai sur votre livret matricule! mais je peux pas vous la donner" (parce que j'étais trop nouveau*). *Alors quelque temps après, on attaque, alors moi je monte, moi, à l'a… (parce que, quand on attaquait, on suivait le commandant d'infanterie). Alors on metait**[29]*un sous-of, deux téléphonistes et puis un lieutenant: ils suivaient le commandant d'infanterie. Alors, moi je pars, je vas* à l'ancienne première ligne: je faisais la réparation en avant et la réparation en arrière…*

Le travail de téléphoniste et les caillebottis dans la Somme

E- « *Pour repérer les endroits, il fallait sans arrêt courir le long de la ligne pour voir où c'était coupé?*
T- *Ah oui!*
E- *Parce que c'était le bombardement qui les coupait?*
T- *Oui! Mais là, dans la chose…* (Somme? / tranchée?), *dans les boyaux…dans la Somme, y avait des boyaux de je sais pas combien de kilomètres, au moins 3 km! Alors on avait la ligne, c'était tout dans la manne*[30]*, on avait du gros fil de fer, vous savez, on les* coupait, et puis on les rentrait dans le chose…*(geste)
E – *Dans la terre, pour l'accrocher en hauteur?*
T- *Là, au milieu du boyau, on metait* … Nous autres, le commandant, il metait* des rubans jaunes, et puis l'autre régiment, il metait* des rubans rouges! Et moi, les rouges et les jaunes, ça me faisait…*
E- *Ça vous aidait à reconnaître les lignes?*
T- *Ça me faisait choser (*tromper? rire) *Et puis notre appareil, on metait* rien qu'une chose, une épingle de sûreté. Y avait deux lignes, pas?* (n'est-ce pas), *une terre* (une mise à la terre) *et une chose* (ligne téléphonique): *alors la terre, c'était une balle, une balle de fusil qu'on plantait dans la terre. Et puis on piquait la ligne (c'était des gros câbles) dans l'épingle de sûreté pour la communication! Pour savoir de quel côté que ça marchait pas!*
E- *Donc vous circuliez le long de la ligne, dans le boyau, pour voir où c'était coupé?*
T- *Oh oui!*
E – *Et c'était souvent coupé?*
T- *Ça dépend comme ils tiraient! S'ils tiraient des canons, les obus tombaient dans la tranchée… Même là, y avait des ca… on appelait ça des cailleboutis*, des machins par terre, parce que c'était tout dans la manne, quand ça pleuvait on était tout dans l'eau! Alors y avait des cailleboutis*, qu'on appelait…*
E- *Y en avait partout, des caillebottis?*
T- *Ah ben, en grande partie!"*

Sur ce point, Claudius a tort: un seul autre témoin présent dans la Somme les mentionne, dans un secteur limité, et tous les autres ayant combattu dans la Somme dans ce second semestre de 1916 et interrogés sur ce point, nient l'existence de ces caillebottis, sortes de palettes de bois en fond de tranchée glaiseuse pour faciliter la vie et la circulation des combattants. Certains même s'indignent qu'on puisse leur attribuer ce confort. Outre l'énorme effort logistique que cela représenterait de les généraliser, alors que les tranchées par ailleurs sont perdues et recreusées au fur et à mesure des attaques, que les obus les écrasent, l'épaisseur de boue (pouvant atteindre la hauteur du genou, voire du haut des cuisses!) que tous décrivent dans la Somme, surtout à l'automne suffirait à engluer les caillebottis posés quand la tranchée n'était qu'humide, ou faiblement boueuse.

Noirceurs de la guerre

Claudius poursuit un instant sur les caillebottis, puis évoque un fait dramatique qui ne lui a laissé pourtant aucun remords: "*Ah ben, en grande partie! Oh! C'est qu'il y en avait long, là! Y a d'abord que dans la Somme que j'ai vu ça! Alors on a fait l'attaque, on a avancé d'un kilomètre. Alors moi, je réparais* (les lignes). *Et mon copain (il était d'Aix-les-Bains; là, son père, il tenait l'hôtel à Aix-les-Bains*[31]*) alors, lui, il fouillait les abris s'il trouvait* (pour voir si) *quelque chose* [32]*. Et moi… Y avait un Boche, il avait toute la… Il voulait que je l'emmène; moi, je… Il me faisait voir* (de le secourir, avec des gestes), *il me disait de l'emmener. Je l'ai secoué par le fond de culotte!* (rire).
E- *Qu'est-ce qu'il avait, ce Boche?*
T- *Il avait la gamache* [33] *tout emportée! On avait avancé d'un kilomètre. Et moi, il m'emmerdait !* (rire) *Je lui dis:"Fous-moi le camp!" Et puis alors les autres, d'en haut, ils avaient… J'étais tout seul pour faire les réparations! T'entendais siffler ces balles! Tu sais, les autos quand…*(ça passe à toute allure?)*…ça fait: "Zzzz !*

---

[29] Il prononce "mEtait", comme la plupart des personnes âgées d'origine populaire, en Forez
[30] Manne est le nom local de la terre glaise, de l'argile
[31] La naïveté de Claudius est touchante, en pensant que cette grande ville thermale du XIXe siècle ne possède qu'un seul hôtel, dont le père de son ami était gérant ou propriétaire (sens de "tenir").
[32] Le copain en question a, on le voit, une très curieuse conception de sa fonction de téléphoniste. Le fait de le voir piller les sapes ou cagnas ennemies n'offusque pas Claudius; il est vrai que cette attitude était courante, pour rapporter des trophées, des montres ou de l'argent. Elle est moralement moins condamnable que de détrousser un cadavre allemand, ou français…
[33] "Ga**m**ache" est la prononciation normale du mot "ganache" pour"mâchoire" en français local forézien ou lyonnais

Zzzz!" – "Tout à l'heure", tu disais (tu te disais = je me disais), *je m'en vas* ramasser une! Alors, les autres après, ils me flattent que j'étais sous la ligne.*[34] *Bon! J'ai resté un jour là. Après, j'ai monté vers le…*(poste du commandant, un peu en arrière?). *On avait avancé d'un kilomètre. J'ai été rejoindre le commandant d'infanterie avec Chose [35]. Et puis on était tout seuls! Alors, j'ai resté toute une nuit dans un boyau, ça mouillait assez (c'était au mois de septembre) dans le boyau. Et puis y avait les brancardiers qui emmenaient les blessés, ils faisaient: "De quelle compagnie tu es?" – "Oh! Il est pas de ma compagnie!" Allez! On le laissait."*

C'est là un autre fait que Claudius évoque sans condamnation morale, au moins explicite, à l'encontre des brancardiers, qui ne ramassent que les blessés de leur compagnie, laissant les autres sans secours, sur le terrain… Et Claudius de poursuivre son récit: *"Alors, le lendemain matin, je vas*trouver mon sous-of, vers le commandant d'infanterie. Et puis, au bout d'un moment, je dis: "Merde! Et si t'allais chercher pour manger?" Je vas* chercher pour manger. Du temps que je vas chercher pour manger, le commandant d'infanterie du 36, là, qui m'avait demandé une récompense pour moi, se fait tuer! Tombe un obus: y avait une passerelle, il était dessous la passerelle! Mon obus, mon obus a été cassé[36]. . Et moi, je serais pas parti chercher ma soupe, des fois[37]je me faisais tuer! Alors, quand je suis redescendu, encore des félicitations, quoi!*

E – *Et là, dans ce secteur, vous y êtes resté combien de temps?*

T- *Jusqu'au mois d'octobre.*

E- *Donc plusieurs mois: du mois de juillet au mois d'octobre?*

T – *Oui, oui…"*

L'itinéraire au second semestre 1916, après Verdun où il a combattu de février à fin avril, du 5e R. d'Artillerie de Besançon, auquel appartient Claudius Mestrallet même s'il est momentanément détaché comme téléphoniste dans un régiment d'infanterie voisin (mais qui ne peut pas être le 36e R.I. comme on l'a vu) montre qu'il a participé à la bataille de la Somme de juillet à novembre: de juillet à septembre d'abord à 5 km à l'ouest de Péronne (bois de Hem, ferme de Monacu) , puis à 6 km au nord (Bouchavesnes); enfin en octobre et novembre à 2 km au nord de Péronne, à Cléry-sur-Somme (bois du Berlingot). Il est difficile de déterminer à quelle date précise s'est produite cette avancée (signalée de 20 km en tout au début du récit, puis d'un km dans l'attaque ponctuelle de la fin de ce récit, où s'est illustré le narrateur) du régiment d'infanterie soutenu par l'artillerie du 5e R.A.C. que relate Claudius.

Le calvaire des chevaux dans la Somme

Dans la Somme, ce ne sont pas que les hommes qui souffrent de la pluie et de la boue, et souvent de la faim. Orphelin de père à dix ans, petit valet de ferme à douze à Saint-Genest-Lerpt, devenu mineur à treize, dans cette mine de Roche-la-Molière où les wagonnets sont tractés par des chevaux dans les galeries, Claudius Mestrallet a vécu dans deux milieux populaires où l'on utilise, mais aussi où l'on aime ces animaux attachants. Et il a été versé dans un régiment d'artillerie de campagne où les canons et les caissons de munitions sont tractés par plusieurs paires de chevaux attelés ensemble. Il a vu leurs souffrances dans la boue de la Somme, alors que, de téléphoniste il est devenu conducteur d'artillerie dans les déplacements du régiment:

E- "*Alors vous êtes resté là jusqu'au mois d'octobre?*

T- *Jusqu'au mois d'octobre. Alors, au mois d'octobre, on a fait des étapes. Les chevaux, ils étaient comme nous, les chevaux, hein! ils étaient attachés à une corde, eh ben, ils se tournaient pour faire leurs besoins, et puis après, ils le mangeaient! Ils le mangeaient!*

E –*Ah bon? Ils avaient faim?*

T – *Eh! Ils avaient faim! Quand on est sorti* (de nos positions), *on a fait des étapes. La première étape qu'on a fait*, peut-être une quinzaine ou vingt kilomètres, eh ben j'en ai un qui a tombé en route, moi! C'est moi qui l'ai soigné[38]…Il a mangé un peu de l'herbe sur le talus, c'était au mois d'octobre. Et même mon colonel a* passé (le*

---

[34] Le sens est obscur, mais semblent signifier, comme la suite le suggère: *"Ils me félicitent d'être demeuré à l'avant, sur la ligne de l'avancée extrême des Français"*

[35] *"Chose"* est évidemment son camarade téléphoniste d'Aix-les-Bains fouilleur de sapes ennemies, dont il ne se rappelle plus le nom

[36] Le sens est obscur, car le mot "obus" vient manifestement en remplacer un autre dont Claudius ne se souvient pas. Il ne peut s'agir de la passerelle (mot féminin, long) sous laquelle se trouvait le commandant, qui a dû être pulvérisée par l'obus. Le thème de la récompense (citation, médaille, permission exceptionnelle) demandée pour Claudius par le commandant d'infanterie, pour sa bravoure à assumer son rôle de téléphoniste sous le bombardement, suggère le sens: *"ma récompense a été oubliée"* puisque l'officier qui la demandait à son collègue de l'artillerie n'est plus vivant pour soutenir sa requête.

[37] *"Des fois"* a ici, en français local, le sens de "peut-être"

[38] Ce verbe "soigner" n'implique pas que le cheval soit blessé, et que Claudius doive lui prodiguer des soins vétérinaires; en français local forézien, "soigner les vaches" ou "les chevaux", c'est s' occuper d'eux, les approvisionner en fourrage, les étriller.

lieutenant-colonel) il m'a demandé… J'ai dit: "Qu'est-ce que vous voulez si…"[39] *Une fois qu'il a eu mangé un petit peu, il s'est relevé, et puis on a* parti tous les deux…*
E- *Donc il n'y avait pas de ravitaillement pour les chevaux à ce moment-là?*
T- *Ils tiraient la faim*[40] *eux aussi! Ils tiraient! Ils tiraient, les chevaux! Je vous dis bien: ils se tournaient vers la corde, s'ils pouvaient se poser* (déféquer) *tant qu'ils pouvaient, et puis après ils le mangeaient!"*
E – *Pauvres bêtes!"*

Le fait de dire *"on a parti tous les deux"* signifie que le cheval n'est pas ici un cheval d'artillerie engagée dans un attelage de plusieurs paires de chevaux tractant un canon, mais un cheval d'ordonnance indépendant. En être réduit à manger son crottin, pour des animaux herbivores, équivaut à boire son urine quand on est un Poilu mourant de soif…

Un officier aimé: le capitaine Legros

Nous étudierons dans un chapitre approprié les relations entre officiers et hommes de troupe. Mais la logique du suivi du témoignage nous incite à placer ici, comme il l'est dans le récit de Claudius à propos de sa participation à la bataille de la Somme, un hommage rendu à un capitaine aimé (ils sont loin de tous l'être!), le capitaine Legros: *"Il se faisait la nuit, le ravitaillement… Ben aussi, regardez! On avait un capitaine…le commandant* (de la batterie). *On était affecté à la dixième batterie, ma batterie que j'étais: c'était eux qui nous ravitaillaient*[41]*. Eh ben le commandant disait que les officiers, il fallait qu'ils mangent comme nous. Le commandant, vous savez* (tremblement d'émotion dans sa voix)! *Ils leurs livraient comme nous, hein! Il disait: "Moi, je fais pas deux repas! je fais comme les ouvriers…comme les soldats! C'était un vieux garçon. Il avait 28 ans. Il avait sa mère qui était prisonnière, elle était des pays envahis, avec une sœur… Mais c'était un numéro! Quand on allait au repos, il se battait avec un Auvergnat! Et passé un temps*[42]*, il était en tranchée, il se lavait plus: si vous aviez vu ça, il était tout bayard* [43]*, tout…tout badigeonné! Oh! C'était un numéro!*
E- *Et vous l'aimiez bien?*
T- *Oh ben oui! Oh! C'était un type!*
E – *"Vous vous souvenez de son nom?*
T – *Pas bien: je perds un peu les machins* (les noms)… *Legros! Legros!*
E- *On s'appelait beaucoup par des sobriquets, je crois, à l'armée*
T- *Mais lui, c'était Legros! Il était du pays du Nord.*"

Ce qui paraît un coq à l'âne au début de cet extrait n'en est pas un: le souvenir du capitaine surgit naturellement quand il est question du ravitaillement, car sa répartition égalitaire de la nourriture entre officiers et soldats le rend remarquable, d'autant plus qu'il prêche d'exemple! S'il est qualifié de *"vieux garçon"* à seulement 28 ans, c'est que ce célibat d'un officier, donc un nanti, paraît surprenant à Claudius, plus jeune que lui de huit ans (classe 16: a vingt ans en 1916) et pauvre. La sociologie de l'époque, dans le milieu paysan surtout, montrait que 28 ou 30 ans était un âge courant chez l'homme pour se marier, afin d'avoir eu le temps de gagner de l'argent pour se mettre en ménage. Le capitaine Legros est aussi sympathique et émouvant, car il est seul, sans épouse, et avec deux femmes, sa mère et sa sœur, qui subissent depuis 1914 le joug de l'occupant des départements frontaliers, comme le département du Nord. Ses permissions ne lui permettent donc pas de rentrer chez lui afin de jouir un peu de la tendresse familiale. Enfin le fait qu'il soit un rude gaillard, batailleur, peu soucieux de son apparence puisqu'il ne se lave pas (alors que les officiers disposaient le plus souvent d'une cagna, propice au lavage et au rasage) le rend encore plus sympathique et proche du soldat du rang, dont il partage le sort.

J'ai voulu en savoir plus sur le capitaine Legros. Mais ne disposant pas de l'Historique du 5e R. d'Artillerie de Besançon, j'ai essayé d'utiliser le site Mémoire des Hommes recensant toutes les fiches des tués à l'ennemi en 1914-1918, au cas malheureux où ce capitaine, après juillet 1916, aurait fait partie de l'immense hécatombe. Mais la recherche faite avec les indices de son nom, de son année supposée de naissance pour avoir 28 ans en 1916: 1888 et de son département d'origine, le Nord (à moins qu'il ne s'agisse que d'un vague nord géographique!) ne fait apparaître qu'un infortuné François Legros, né en 1888 dans le Nord, mais brigadier au 4e Régiment de

---

[39] Phrase inachevée dont on devine le sens: *"Que dois-je faire si le cheval ne se relève pas?"* alors qu'il vient de tomber d'inanition; en clair: *"Dois-je l'abattre?"*

[40] *"Tirer la faim"* n'est plus une expression usuelle en Forez actuellement; elle signifie *"endurer la faim"*. Mais l'expression voisine *"tirer peine"* au sens d' "*être très inquiet* ", notamment du retard inattendu ou de l'absence prolongée d'un proche, est encore très répandue, même chez certains jeunes.

[41] Les deux téléphonistes sont attachés à la batterie d'artilleurs pour leur subsistance, alors qu'ils n'interviennent pas dans le maniement des canons.

[42] *"Passé un temps"* est une locution régionale très répandue signifiant "à un moment donné du passé"

[43] "*Bayard"* est un adjectif passé d'usage, signifiant taché, maculé, en l'occurrence de boue. Il a fourni de nombreux noms de vaches à robe tachetée, ou mêlant deux couleurs, comme les Montbéliardes ou les Frisonnes: *"Bayarde"* ou *"Bayette"*. Jean-Baptiste Martin et Claudine Fréchet, dans leur ouvrage *"Dictionnaire du français régional du Velay"* (éd. Bonneton,, 1993, p. 28) en signalent l'usage en Velay, voisin du Forez, avec deux sens, tous deux relatifs aux vaches: un sens général qualifiant une de deux couleurs, et un sens restreint, celui de vache de race montbéliarde: *"Depuis plusieurs années, j'ai que des bayardes."*

Hussards, tué le 29 septembre 1915 au fortin de la Ferme de Navarin… La suite élargie de la recherche (date voisine de 1888 - 1885 à 1891, département du Nord ou voisin, au sens large) ne fait apparaître aucun capitaine d'artillerie tué à l'ennemi en 1916 et après parmi les 94 Legros répertoriés…

Un *"adjudant froussard" et « décoré »* pendant la bataille de la Somme

Pour faire pendant à l'admiration pour l'officier, on trouve fréquemment, comme on le verra dans le chapitre dévolu aux relations avec les officiers, la moquerie, voire le mépris, voire la haine (des cas extrêmes seront relatés) pour un autre officier. Un autre participant à la bataille de la Somme, **Armand Molière** (cl. 15) nous en offre un bon exemple. Ce soldat né à Bussières, dans la Loire, fils de façonnier en soieries, sera, à la suite de la faillite de l'entreprise familiale, comptable toute sa vie à Cours-la-Ville, dans le Rhône. Avec son 112e Régiment d'Artillerie Lourde de Modane, il est depuis janvier 1916 dans la Somme à Rosières-en Santerre, comme observateur pour le réglage des tirs d'artillerie française et le repérage de l'emplacement exact (souvent camouflé) des batteries et nids de mitrailleuses de l'armée allemande. A l'été 1916 le régiment prend part à la bataille autour de Lihons, aux "Wagons brûlés". Pour comprendre le début de l'extrait, il faut savoir que je lis par intermittences son carnet de guerre pour relancer ses souvenirs:
E- "*Donc vous êtes dans ce secteur là…"Tranchée Broussi…."*
T- *Ah ben, dans la Somme! Broussilov!*[44] *En deuxième ligne… Le pays s'appelait Lihons, un endroit qu'on appelait "Les Wagons brûlés": c'étaient des wagons de chemin de fer qui étaient restés sur la voie, et qui avaient été brûlés par la guerre, par des obus, je sais pas… J'y suis resté plus d'un mois, là, en tranchée. Alors là, je vous dis: les poux, les rats, la boue! C'est là que j'ai le plus souffert physiquement! Je parle pas d'être exposé, mais…*
E- *Et pourtant c'était en été?*
T – *Oui.*
E – *Donc, même en été, ça pouvait être intenable?*
T – *Intenable, oui! Il pleuvait, il pleuvait beaucoup d'abord… Et puis dans les sapes, l'eau arrivait à pénétrer. Nous avions un poste d'observation et nous étions deux observateurs avec un aspirant. Il s'appelait monsieur Aimery. Froussard comme tout! Alors il était là pour faire le rapport. Mais incapable de rester au poste d'observation au-dessus de la sape, qui dominait l'horizon! Si bien que lorsqu'il venait des officiers d'infanterie dans le secteur, il venait consulter ce chef de poste, cet aspirant. Ils lui disaient: "Vous pouvez me mettre un peu au courant du secteur, si on a repéré des batteries, des abris de mitrailleuses, tout ça?" – "Oh! écoutez, j'ai un rapport à faire! Montez donc à l'observatoire, vous verrez: y a un observateur qui est bien au courant…"*
E- *C'était vous, l'observateur!"*

Par malchance, la bande du magnétophone s'achève à cet instant précis. Après le changement de bande, je relance l'entretien:
E – "*Donc on était en 16, dans la Somme, et vous me parliez de cet officier qui ne montrait pas tellement l'exemple, lui non plus. Si je comprends bien, y avait une sorte de hiérarchie du courage qui se faisait?*
T – *Là, c'était un aspirant… Et quelque temps après, nous avons été décorés de la croix de guerre, et lui avec un rapport! "Jeune aspirant plein de zèle et d'entrain, a toujours montré l'exemple…!*[45]*". Eh ben, je vous assure, le jour où nous avons reçu notre croix de guerre, nous l'avons mise dans notre sac, tous deux* (les deux observateurs du poste, simples soldats), *mon camarade et moi, et on a refusé de la porter! On nous a obligés après à la porter!*
E- *Pourquoi est-ce que vous avez refusé de la porter?*
T- *Parce qu'on avait honte d'être mis sur le même plan que l'aspirant qui n'avait jamais, jamais fait preuve du moindre courage!*
E- *Qui avait fait cette citation si élogieuse?*
T- *Ah ben , l'état-major du … Enfin, il avait été proposé par le commandant qui ne se rendait pas compte de son attitude en tranchées, quoi!*
E- *Donc certaines citations ne correspondaient à rien?*
T- *A rien, non! C'était son cas! Je peux vous dire une chose: il restait dans la sape, il avait la trouille, et il jouait aux cartes avec des officiers d'infanterie, qui étaient dans les tranchées à côté de nous. Eh bien un jour… Il avait une amie à Paris (une jeune femme ou une jeune fille, je ne sais pas) avec laquelle il correspondait. Et un jour, elle lui envoie un beau coussin pour reposer sa tête, dans la sape où il y avait de la boue, etc.! A un moment donné, le camarade qui était avec moi, qui écrivait… L'adjudant a dit: "Tiens, mon coussin, où est-ce qu'il est passé?" – "Ah ben, je sais pas, on l'a pas vu…" A force de chercher, il l'a trouvé dans la boue, sous les pieds de…*

---

[44] On pourrait s'étonner de voir une tranchée française porter un nom russe. Ce serait oublier qui était Broussilov. Alexei Broussilov, commandant en chef du front sud-ouest de l'armée russe, notre alliée, a, entre autres faits de guerre, lancé sur ce front une grande attaque contre l'armée allemande, appelée par les historiens *"offensive Broussilov"* (juin-août 1916).
[45] Le rapport est une citation élogieuse écrite au bureau du colonel commandant le régiment, qui accompagne la médaille et en justifie l'attribution.

(mon camarade) *Ah ben alors, ça a fait une histoire! Il a cru que l'autre l'avait fait exprès! Il a dit: "Mais non!" Le coussin était tombé là, il avait mis les pieds dessus…* (rire)
E- *Ce qui veut dire que la fiancée n'imaginait pas tellement dans quelles conditions vous viviez!*
T- *Oui! Peut-être bien, oui! Parce qu'elle aurait pas envoyé ce genre de coussin! En soie, brodé peut-être bien, pour reposer sa tête! Je vous assure, à ce moment-là, on était plein de rats qui se battaient au-dessus dans la sape.. Parce que les rondins ne touchaient jamais la terre. Alors les rats se battaient là-haut. Nous arrivions avec nos fusils, nous, on supposait qu'ils étaient là: on tirait un coup de fusil pour avoir la paix un moment. Alors, ils se dispersaient puis ça recommençait!"*

De l'officier méprisé à cause de sa peur, ses mensonges (aux officiers d'infanterie), sa citation imméritée qui, en représailles morales, suscite le refus de porter la leur chez les deux observateurs, on passe à l'officier ridiculisé par ce coussin en soie si inadapté aux conditions de vie, illustrant aussi indirectement le thème du mensonge (et de l'antagonisme de classe), ici sans doute un pieux mensonge: cet adjudant parisien d'origine sociale bien supérieure à celle de ses subordonnés pauvres et provinciaux n'a rien dit de son mode de vie en tranchées à sa fiancée. Et encore ces artilleurs observateurs sont-ils grandement privilégiés par rapport à leurs camarades fantassins qui vivent à même la boue de la tranchée: ils bénéficient de l'abri d'une sape, d'une cagna, qui les protège de la pluie, en partie du froid, et des obus les moins dévastateurs grâce aux madriers du toit recouverts d'une très épaisse couche de terre.

Le baptême du feu dans la Somme en septembre 1916 de Benoît Desseigné

Benoit Desseigné né à Villers, près de Charlieu, a exercé toute sa vie sa profession de menuisier dans son village natal. Sur la première page joliment calligraphiée de son *"Carnet de Route"*, qui est la mise au propre de ses carnets de guerre, puisque le titre principal est "*Campagne 1915-1919"*, il fait figurer au centre de la page, encadrant son nom, ses références militaires *"Classe 1916 - 5ème Régiment d'Infanterie Coloniale LYON"*, et en bas le résumé de ses campagnes successives: *"Somme – Aisne – Lorraine – Verdun - St Mihiel – Les Eparges – Hauts de Meuse"*. C'est le seul à annoncer la *"Somme"* comme une campagne, alors que les autres qui y ont été écrivent ou disent *"On a tenu les lignes à Bouchavesnes, dans la Somme."*, où le mot est ravalé au rang de simple département, pour préciser la localisation géographique. Remarquons qu'il escamote dans ce résumé succinct ce qui ne relève pas du combat, car il a eu la chance de bénéficier d'un temps d'instruction incroyablement long, puisqu'il dépasse un an, comme l'indique la page qui suit: *"1er Partie - INSTRUCTION – Du 9 avril 1915 au 9 août 1916 – Lyon-La Valbonne – 5e R.I.C. – 25e Cie "*. Arrivé à Morvillers (à 5 km d'Aumale) le 9 août 1916 en bataillon d'instruction, il rejoint au front, le 14 septembre, ses anciens du 5e R.I.C. de Lyon, régiment dit "*d'attaque"* où il effectuera toute sa guerre, chose rare, on l'a vu. Le régiment se trouve déjà dans la Somme où il a vaillamment combattu. Le 18 septembre, vers Barleux, au sud-est de Péronne, Benoît découvre le front, pour une période de douze jours en première ligne. Il décrit la relève avec beaucoup de précisions, fondées sur des carnets tenus avec minutie, un sens aigu de l'observation, un style très sobre, sans exclamations, et une belle et humble sincérité contrastant avec quelques récits bravaches de Trompe-la-Mort, mais rares dans mes témoignages, il faut le constater :

"Le 18 sept. mon Bataillon part aux tranchées. Je quitte le camp 51 avec ma compagnie à 22 heures sous une pluie battante. Nous faisons 15 km environ, pour arriver au bois du ravin de la Mort où nous passons le reste de la nuit dans des boyaux à moitié démolis et toujours sous la pluie. Au jour, je m'oriente un peu, je commence à m'apercevoir que ce n'était plus gai du tout et que cela ne ressemblait plus à un pays vivant. Les routes étaient des flaques d'eau et de boue où l'on n'y pouvait presque pas passer.. Les bois ressemblaient à des champs de débris de toutes sortes; les champs cultivés n'étaient plus que des cimetières ou des tranchées ou trous d'obus de tous calibres. L'artillerie française tirait par rafales au loin dans les lignes boches. Les boches répondaient sur nos tranchées, et j'entendis arriver ici les premiers obus non loin de notre emplacement. J'entendis siffler également les premiers éclats à mes oreilles. Le soir à la tombée de la nuit, nous montions aux tranchées de 1ère ligne devant Barleux relever le 57e Colonial. Nous traversons le ravin de la mort* ("m" minuscule cette fois-ci) *qui porte bien son nom, ce n'était qu'un amoncellement de cadavres. Nous arrivons dans la tranchée de 1ere ligne vers 22 heures*[46]*. Nous sommes salués par des rafales d'obus qui tombaient tout aux bords du parapet. C'est là que j'ai reçu le baptême du feu et bien soigné pour commencer. Je ne savais vraiment plus ce qui se passait, étant dans l'obscurité de la nuit, dans des tranchées infectes où l'on devinait que des cadavres étaient à moitié enterrés et en décomposition.. Enfin la relève est terminée.*

[46] On voit donc ici l'extrême difficulté et lenteur, dans certains cas, de la montée au front et de la relève dans la Somme: il a fallu exactement un jour complet de marche (dont une nuit entière) pour atteindre ces premières lignes, en partant le 18 à 22 heures et en arrivant le 19 à 22 heures aussi.

La nuit se passe sans que rien autre de grave se produise. Au jour, je voulus me rendre compte de ce que ressemblait[47] *le terrain se trouvant entre les lignes... J'en fus vite rassasié en hasardant quelques minutes de lever la tête au-dessus du parapet de la tranchée*[48]*. J'aperçus quantité de cadavres qui séchaient au soleil sur le sol et dans les trous d'obus et qui dégageaient une odeur intenable. J'aperçus aussi à 150 m la tranchée boche, et, les camarades m'indiquant le danger qu'il y avait à regarder par-dessus, je cessai de regarder. Pendant douze jours, ma Compagnie reste en 1ère ligne ainsi, sans abri et attendant d'une minute à l'autre un attaque boche. Je me fis assez vite à cette vie; pendant les douze jours, je ne pus dormir, étant continuellement de garde ou à travailler à la réfection des tranchées démolies chaque jour par le bombardement. Je n'avais pas le souci du danger, car je ne connaissais pas assez les effets du bombardement. Chaque nuit et à tour de rôle, nous allons au ravitaillement à 3 km et le matin, au jour, on distribuait le café, l'eau-de-vie et les vivres pour toute la journée."*

Comme on le verra plus tard, la distribution d'eau-de-vie (qui fait partie de la mythologie de cette guerre) est loin d'être systématique, et certains Poilus ne l'ont connue qu'après un long séjour en tranchée, au matin d'une attaque pressentie comme importante. Mais laissons se poursuivre le récit de Benoît, le soldat de vingt ans, qui va se rapprocher encore de l'ennemi: *"A mon 3e jour de tranchée je suis désigné pour poser des fils de fer barbelés entre les 1ères lignes; chose qui me plaît pour me rendre compte de ce qui se passe entre les lignes. Tout se passe bien quoique les boches* nous bombardent à plusieurs reprises. Impressions: tout paraît sinistre, on sent la mort à côté de soi, et l'on voit les effets des combats précédents où sont tombés bon nombre de camarades qui sont tombés sur le terrain, tout équipés, le fusil encore à la main. Le 24 à 6 heures du matin, un violent tir de barrage se déclanche*, des deux côtés, on ne voit plus que feu et fumée sur les tranchées; on croit à une attaque boche et au commandement de "Baïonnette au canon" dans la tranchée, j'eus un moment d'hésitation qui fut vite maîtrisé; une fois ressaisi, j'étais heureux de voir voltiger les tranchées boches bouleversées par notre artillerie. Je n'entendais plus arriver les obus boches et n'en faisais aucun cas. Au bout d'une heure, tout se calme et redevient normal. Il n'y avait pas eu d'engagement nulle part. Douze jours se passent, en somme, sans trop de "casse" de notre côté. J'étais tout de même heureux de redescendre des lignes pour me reposer et être en sécurité. Le 30 septembre, nous sommes relevés par le 52e Colonial; nous redescendons des lignes pour retourner au camp de Marly…"*

Après un repos d'un mois et trois semaines d'exercice, le 17 novembre 1916, le régiment de Benoît revient au front à Belloy-en-Santerre , à 8 km au sud-ouest de Péronne, dans la Somme, et à proximité de Barleux où il se trouvait deux mois auparavant. Benoît va y découvrir cet enfer de la boue qui l'avait moins affecté en septembre, sans doute car le temps était meilleur, et des bombardements bien plus intenses: *"Le 17 mon Bon reçoit l'ordre de monter en ligne en avant de Belloy-en-Santerre. Nous partons de Fontaine-les-Cappy à 23 heures par un froid terrible. Nous faisons 15 km pour y arriver avant 8 heures dans les boyaux. Le 18 au matin, nous arrivons aux tranchées de 1ère ligne. et sommes sans abris, obligés de passer cinq jours à la belle étoile encore; le bombardement est presque continuel et pas moyen de s'abriter. La pluie se met à tomber, le terrain dégèle, il en résulte qu'une épaisseur d'eau et de boue de 50 cent. existe dans les tranchées sans qu'il soit possible de l'enlever. Obligé de marcher dans cette boue continuellement pour se réchauffer, au bout de 4 jours, on ne tient plus debout. Le 18 au soir, je suis de corvée de ravitaillement, c'est-à-dire huit kilomètres à faire dans les boyaux pour aller chercher la soupe à Assevillers*[49] *et huit kilomètres pour revenir; étant chargé pour mon compte d'un sac de 30 boules de pain. Au départ de la corvée, un tir de barrage se déclanche* sur les 1ères lignes, mais fut de courte durée et n'eut aucune suite fâcheuse. Au retour de la corvée, la pluie ayant tombé en route, le pain, les légumes, la viande n'existaient plus, tout était resté en route dans les boyaux et pour toute la journée, nous avons eu que des casse-croûte et du vin. »*

On mesure ici l'extrême difficulté du ravitaillement dans certains secteurs et dans des conditions climatiques défavorables : un trajet nocturne de 16 km aller et retour, au mieux avec l'obscure clarté de la lune et des étoiles et parfois des fusées éclairantes annonçant un tir, avec très peu de repères (un arbre déchiqueté tendant encore son moignon de tronc vers le ciel, un canon détruit par l'ennemi, une carcasse de camion bombardé quand on s'éloigne un peu des tranchées de première ligne, etc.), une boue qui transforme le sol en cloaque et crée un paradoxe : la recherche d'une sécurité minimale pousse à tenter de progresser dans les voies creusées (tranchées, boyaux) où le corps s'enfonce dans la terre protectrice qui cache la tête aux tirs et aux éclats, mais la peur de s'enliser dans ce cloaque oblige à remonter sur le terrain nu, lui aussi boueux, où l'on devient une

---

[47] La construction transitive du verbe ressembler: *"ce que ressemblait"* au lieu de la construction intransitive correcte *"ce à quoi ressemblait "* est un trait de français local forézien, tout comme *"rien autre"* au lieu de *"rien d'autre"* dans la phrase précédente.

[48] Le parapet est la levée de terre, issue du creusement de la tranchée, qui est rejetée en une sorte de butte continue devant la tranchée de manière à en augmenter la profondeur et à en améliorer la fonction protectrice. Dans les terrains durs, caillouteux, difficiles à creuser, le parapet est souvent le seul moyen d'avoir la tête protégée des tirs ennemis. Ce que fait Benoît en haussant la tête au-dessus du niveau du parapet est donc très dangereux.

[49] La distance sur une carte entre Assevillers et Barleux étant de 2,5 km environ, il faut penser que les tranchées *"en avant de Belloy-en-Santerre"* sont éloignées de 5 km environ de Belloy, à l'opposé d'Assevillers compte-tenu des positions allemandes, donc vers Mizery ou Marchélépot, au sud de Péronne et au nord-est de Chaulnes.

cible facile à abattre, dès lors que la lune (pleine ou à son quartier montant ou descendant) ou l'envoi d'une fusée éclairante permet le repérage par un tireur. Sans compter le risque de s'égarer en terrain ennemi ! Et le poids de la nourriture (ici trente boules de pain dans un sac) et de la boisson (un seau ou deux en toile d'eau ou de café) au retour. Tout cela pour voir, comme dans ce témoignage, son effort anéanti par la pluie ou les chutes ! On conçoit que certains aient pu recevoir une citation, voire une médaille, pour avoir accompli cet exploit quotidien, en principe effectué par rotation dans l'escouade ou la demi-section ! Rares sont les volontaires, et le gradé doit être juste dans sa répartition du travail, sous peine de susciter une animosité sourde qui parfois explose, comme on le verra plus loin, dans un autre chapitre. Mais laissons Benoît poursuivre sans s'apitoyer sur son sort :

« Enfin bref! Si ce n'était que de ça; il faut faire des travaux de réparations aux tranchées et transporter des munitions, tout ça dans la boue jusqu'aux genoux. Avec ça les boches sont actifs: ils marmitent constamment avec des obus de tous calibres et des petites bombes à ailettes surnommées "tourterelles"[50]. Plusieurs camarades trouvent la mort et les bombes n'étant qu'à 50 mètres de nos tranchées, il faut les surveiller fermement. Echange de coups de fusils et de grenades constamment, et toujours sur le qui-vive car le secteur est très dangereux à cet endroit. La situation n'est pas gaie, en somme [51], car les nuits sont longues et froides et la pluie tombe. Au bout de 4 jours, je ne peux plus marcher et même me lever sur les pieds. Mon caporal me décide à me faire porter malade et je vais à la visite à 1500 mètres. Le major m'évacue des tranchées et m'envoie à Chuignes passer 24 heures en attendant que mon B^on^ descende des lignes. Un camarade m'accompagne jusqu'à Assevillers pour porter mon sac et j'arrive à Chuignes sur une fourragère d'artillerie le 22 dans l'après-midi. Je m'installe dans un baraquement où je passe la nuit seul, et le lendemain 23 mon B^on^ ayant été relevé des lignes par un B^on^ du 6e Colonial, arrive, et on embarque en camions-autos pour aller au camp 102 à Wiencourt (Somme) où on arrive à 13 heures. Nous sommes dans des baraquements au fond d'un ravin et pas trop mal installés. Nous passons 3 semaines à faire de l'exercice et des manœuvres en vue d'une prochaine attaque. Je fais la connaissance de Vadon de Mars, Courrier de Charlieu et Narboux de Saint-Hilaire. »

Clarifions quelque peu ce que révèlent tous ces noms de lieux, qu'ils soient de la Somme d'abord, puis de la Loire ensuite. Les premiers montrent l'itinéraire de Benoît malade, sans doute d'épuisement, du poste de secours en arrière des lignes (les 1 500 m pour aller à la visite, il les parcoure seul) à Barleux où le médecin-major [52] décide de le faire évacuer, ce qu'il ne faisait pas pour des maladies bénignes ou des blessures supportables, jusqu'à Assevillers, à 5 km à vol d'oiseau de Barleux (mais seuls les oiseaux pouvaient aller en ligne droite sur le champ de bataille !) toujours à pied, pour lui souffrant d'épuisement, mais avec un camarade pour lui porter son sac qui, rappelons-le, pèse de 25 à 30 kg [53]. C'est ensuite en véhicules que Benoît poursuit son périple : d'abord avec la fourragère d'artillerie, char ou camion à foin pour la nourriture des multiples chevaux de trait et de selle présents dans les régiments d'artillerie en division avec le sien, d'infanterie (5e R.I.C.), pour parcourir les quelque 6 km qui séparent Assevillers de Chuignes, puis le camion-auto qui, avec son bataillon relevé, le conduit, toujours plus loin du front, à Wiencourt-l'Equipée, à 14 km à vol d'oiseau de Chuignes, mais dans des routes ou chemins encombrés et boueux, même s'ils sont empierrés. Car il ne faut pas penser les déplacements avec en tête les larges routes asphaltées de nos jours ! Benoît a rejoint ses camarades dans le camp 102 de Wiencourt, ce qui indique une amélioration de son état, puisqu'il n'a pas été évacué sur une ambulance provisoire ou un hôpital.

Quand aux patronymes qu'il cite, parmi ses camarades du camp 102, il s'agit de trois soldats venant de la région de Charlieu, au nord-est de Roanne : Charlieu même, et les localités voisines plus petites de Saint-Hilaire-sous-Charlieu et de Mars. Lui qui est de Villers, bourg très proche de Charlieu, retrouve avec plaisir des « pays » qu'il ne connaissait pas, mais qui ont des repères communs avec lui, étant du même canton. Nous verrons que ce plaisir à retrouver les gens de chez soi est une constante qui apporte un réel réconfort moral dans la dure vie du Poilu.

Benoît a enfin de la chance (mais il en a déjà eu en n'étant pas tué !) dans la fin de son parcours en Somme, avec le 5e R.I.C, en 1916, en décembre. Il note avec soulagement un peu après : *« Vers le 15, nous*

---

[50] Ce nom poétique de "tourterelle", qui n'est pas sans évoquer le nom allemand de "Taube" (pigeon) donné aux avions très légers d'observation, voire de bombardement, recouvre une réalité plus cruelle. Il s'agit d'une bombe rudimentaire tirée par un obusier de tranchée (un "crapouillot") récupérant, au départ de l'invention, des douilles vides de 75 français, voire de 77 allemand non explosé dont on a dévissé l'ogive, pourvues de quatre ailettes (d'où le rapprochement avec les ailes de tourterelle, et son vol assez lent) soudées au bas de la douille. A l'origine, elles sont tirées à partir d'un lanceur encore plus rudimentaire: un pieu de bois incliné à 45°. Ce crapouillot a une portée de 200-300 m, suffisante pour atteindre les premières lignes ennemies, et une efficacité meurtrière redoutable. En France, on adapte très vite un mortier de 58 mm pour tirer ces bombes de 16 kg. Un second modèle de bombe à quatre ailettes, pesant 45 kg, tiré par le mortier de 58, s'implante dans les tranchées à partir de la fin du printemps 1915.

[51] Benoît écrit *« en somme »* et non *« en Somme »* ; mais sa finesse d'esprit et sa maîtrise du langage laissent à penser qu'il a perçu le jeu de mot, voire qu'il l'a voulu, tout en le camouflant par l'emploi de la minuscule initiale…

[52] La présence d'un médecin-major, ayant rang de capitaine, dans ce poste de secours au lieu de simples infirmiers, signale l'importance du poste ; c'est celui du bataillon, et non celui, plus modeste, d'une compagnie.

[53] Ce sac, surnommé Azor, le capitaine (devenu commandant de réserve en 1934) Jean-François Ollier, de Saint-Etienne, en évalue le poids, au maximum de chargement du « barda », avec la pelle-pioche réglementaire, à près de 50 kg parfois !

devons attaquer dans la région de Belloy-en-Santerre, et avec plaisir, nous apprenons que c'est annulé, vu la saison et le temps qu'il fait. ». Après une permission pour Noël, qu'il passe chez lui (et qu'il ne commente pas dans son récit, hormis le déplacement en train jusqu'à Roanne), il retrouve son bataillon dans l'Oise au début de janvier 1917. Il ne sait pas encore que trois mois plus tard, il sera un des innombrables pions de l'offensive Nivelle du Chemin des Dames…

Projeté par un obus et menacé d'exécution vers Péronne en novembre 1916

Claudius Viricel (cl. 10) agriculteur à Grammond, après deux ans en Orient avec le 2e Régiment de Zouaves d'Oran est envoyé, avec un bataillon du 3e R. de Zouaves, en renfort du 9e R. de Zouaves reformé à Berk en septembre 1916 après le début de la bataille de la Somme. Après divers déplacements vers Amiens, le régiment monte au front en novembre vers Rancourt à 7 km au nord de Péronne, dans la Somme, ce qu'il évoque dans ses souvenirs de guerre rédigés en 1919, d'après ses carnets de route:

"Le 11 novembre, les autos nous chargent de nouveau et nous conduisent à Maurepas (Somme). Le 12 au soir on monte en ligne à travers les décombres de Combles, de Rancourt, etc. Quelle misère, cette nuit-là! A travers les trous d'obus pleins d'une boue gluante, nous cheminions péniblement. A chaque instant nous glissions dans l'un d'eux, et à la lueur des éclatements d'obus, nous pouvions distinguer les corps d'infortunés camarades enlisés jusqu'aux épaules, ayant trouvé là la mort la plus atroce qui se puisse concevoir!

Enfin, vers trois heures du matin, nous arrivions à l'emplacement qui nous était assigné, la lisière du bois de Saint-Pierre-Waast. Ah! le sale coin! Les rafales d'obus s'y donnaient rendez-vous avec une insistance qui ne nous plaisait guère, les tirs de barrage ne cessaient pas, faisant prévoir aux soldats expérimentés que quelque chose allait se passer! Les 13 et 14 se passèrent dans l'attente. Nous eûmes des pertes, mais ça pouvait encore aller. Arrive la journée du 15, journée sanglante s'il en fut. Vers huit heures du matin, les Bôches commencèrent à nous "sonner" avec des 210 et des torpilles de 240*[54]*. A chaque rafales* leur tir devenait plus précis, tant et si bien qu'ils arrivèrent à placer leurs projectiles au beau milieu de notre tranchée, ou dans ses abords immédiats. Ce fut l'enfer! A chaque instant des camarades tombaient, tués ou blessés, d'autres étaient projetés en l'air par l'explosion des obus. Vers quatre heures de l'après-midi les bôches* sortirent de leurs trous pour nous attaquer et nous les vîmes s'avancer vers nous, ces fameuses troupes de la Garde Impériale. A vrai dire, ils n'y allaient pas de bon cœur, ils hésitaient un peu! S'ils avaient sû* que nous n'étions plus qu'une poignée, et que nous n'avions rien pour nous défendre! … Nos mitrailleuses enterrées ainsi que nos grenades, nos fusils enrayés par la boue. Alors quoi! Que faire? … Je ne sus pas ce qui se passa par la suite car à ce moment un 210 explosant sous moi m'envoya à une dizaine de mètres en arrière de la tranchée, dans un trou d'obus où je tombai évanoui.*

Quand je revins à moi, il faisait nuit, j'étais seul dans mon trou, me demandant ce qui m'était arrivé, et les "fritz" étaient dans la tranchée d'où j'avais été expulsé d'une façon si cavalière. Leur charabia que j'entendais si près de moi fit plus, pour me tirer de ma torpeur, que toutes les considérations qui auraient pu se présenter à mon esprit. Je décidai de déguerpir subito, et résolument je pris la direction de l'arrière à travers un feu de barrage bien « tassé ». A 500 m, en arrière de la route de Bapaume je trouvais une compagnie de réserve de mon Régiment. Un sous-lieutenant voulait même, sans plus de façon, me flanquer un coup de fusil! On n'est pas plus aimable! … Invité à m'expliquer, je lui racontai de mon mieux ce qui s'était passé en 1e ligne, toutes choses qu'il ignorait totalement, fait qui met en relief la bonne organisation de notre service de liaison."*

Avec un recul de trois ans par rapport aux faits racontés, Claudius peut faire preuve d'humour et d'ironie, raconter ses malheurs sur un ton badin. On aura compris que le sous-lieutenant, le voyant revenir seul à l'arrière, l'a pris pour un déserteur… Par ailleurs, Claudius montre bien que le bombardement, quand il ne tue pas, annihile les capacités de défense en ensevelissant les armes (mitrailleuses, grenades, fusils) ou en les enrayant, leur mécanisme et leur canon étant souillés de terre humide.

Le lendemain le décompte des pertes est fait, et permet de mesure l'ampleur de la saignée subie par la compagnie de Claudius: *"Le lendemain, dans la matinée, on se compte par un appel nominatif. Quelle triste chose qu'un appel le lendemain d'une catastrophe! Tous nous avions les larmes aux yeux. Des 180 hommes environ qui composaient la 2e Cie nous étions revenus 27! 27 rescapés! La 7e escouade à laquelle j'appartenais n'avait plus que 2 hommes sur 11. Mon s/Lieut , chef de section, était resté entre les lignes, grièvement blessé. Le petit aspirant Lefort, de la classe 16, paraissant un potache en rupture de collège, avait été tué. Le Capitaine Léandri, Ct la Compie était prisonnier. Prisonnier! lui qui, dans sa mentalité de soudard brutal, nous conseillait souvent de tuer tous les boches* qui tomberaient entre nos mains!"*

---

[54] Cela ne fait pas double emploi : les 210 sont de très gros obus (210 mm de diamètre, 1 m de long) pesant 800 à 900 kg selon leur contenu, tirés de 12 à 15 km par l'artillerie lourde, ravageant tout, tandis que les très grosses torpilles de 240, de calibre encore plus gros, tirées par les « minenwerfer » à tir en cloche à 200-300 m, de le tranchée de première ou de deuxième ligne allemande, permettent, par leur précision à courte distance, de détruire la tranchée française et ses occupants. A noter que ce sont des obus de 210 que la fameuse « Grosse Bertha », obusier géant de conception presque unique portant à 130 km (des environs de Laon jusqu'à Paris) tira épisodiquement sur la capitale française de mars à juillet 1918.

Les chiffres précis de pertes, notés sur son carnet après un appel nominatif, permettent d'évaluer le nombre de soldats mis "hors de combat": 153 sur 180 à la compagnie, soit 85 %! 9 sur 11 dans la 7e escouade, soit 82%! Claudius pour confirmer l'ampleur numérique de ces pertes indique quel a été le sort des trois officiers, deux proches, un plus lointain. Le Capitaine commandant de la compagnie, n'a pas le droit à sa pitié: non pas tant qu'en étant prisonnier, il a des trois le sort le plus enviable, mais surtout parce que son "conseil" d'achever les prisonniers ennemis l'avait déconsidéré moralement aux yeux de Claudius… Le *"soudard brutal"* n'est pas un soldat et un officier digne de ce nom!

Les supérieurs de ce Capitaine n'ont pas droit non plus à l'admiration de Claudius, comme le montre les qualificatifs qu'il emploie, sa froide ironie, et les propos qu'il rapporte: *"Le 17 novembre, le Commandement (en l'espèce le sombre Lt Colonel Gross, Ct le 9e Zouaves) s'avise que nous pourrions parfaitement monter en ligne. Le 3e Bataillon, le moins éprouvé, fut renforcé avec les débris des autres Batons. Pour ma part, je fus affecté à la 10e Cie. Le Commandant du 3e Baton nous souhaite la bienvenue d'une façon fort cordiale. Après nous avoir traités de lâches, salauds, et autres aménités empruntées au vocabulaire poissard, il nous déclara qu'il ferait bien tout son possible pour faire zigouiller le peu que nous restions."*

L'oubli de la décence verbale et surtout le mépris de la vie de ses hommes flétrissent ce commandant dont Claudius omet de signaler le nom.

Dans une brève réflexion qui précède, Claudius, écrivant en 1919, apte à faire un bilan, indique à qui va sa pitié: *"Mais passons, ma commisération va moins aux chefs, qui ont si rarement été bons avec nous, qui nous ont si souvent méconnus, ma pitié va moins, dis-je, à ceux-là, qu'aux simples soldats, mes camarades, dont chacun n'est qu'une poussière parmi la multitude de cette foule anonyme qui s'appelle la troupe, dont la souffrance, le sang, la vie, donnés au pays, ont été la cause déterminante de notre succès final."*

La critique de la stratégie du « grignotage » du terrain, si coûteuse en vies humaines

Le stéphanois **Jean-François Ollier** (cl.13) alors sous-lieutenant au 4e Bataillon de Chasseurs à Pied (il sera capitaine en juillet 1918, puis commandant de réserve plus tard en 1934), régiment décimé à la Cote 304 à Verdun en avril 1916, reformé ensuite, se trouve au nord de Péronne, à Combles, dès le début de la bataille de la Somme. Il y critique sans ménagement la préparation d'artillerie insuffisante responsable de la mort d'innombrables fantassins, ainsi que la stratégie de "grignotage" du terrain chère à Foch: *"Pendant des années, on a fait attaquer l'infanterie française sans préparation suffisante! On a fait tuer des gens! En 1916, Verdun était déjà en cours depuis plusieurs mois, on a fait attaquer dans la Somme. Vous avez entendu parler des attaques de la Somme? J'y étais. Eh bien, qu'est-ce qu'on a fait? On a réussi à avancer à la première attaque. Nous avions les Anglais juste à côté de nous (eux comme nous), il y avait eu une préparation d'artillerie pas trop mal. On a réussi à avancer de 500 mètres. A quel prix! On a attaqué le 1er juillet 16. Nous avons fait la deuxième attaque. Après qu'on ait fait une petite avance de 500 mètres, nous avons relevé ceux qui avaient attaqué avant nous: le 18 juillet, nous, nous avons attaqué."*

Il faut comprendre que les Anglais et les Français dont une partie du 4e BCP ont attaqué le 1er juillet, mais que son bataillon n'a attaqué que le 18 (en fait, un peu plus loin dans l'entretien, il rectifiera la date: le 10 juillet), après avoir tenu les lignes conquises par la première vague d'assaut. Il poursuit: *"J'ai été blessé encore. On a avancé peut-être encore de 500 mètres. A quel prix! A quoi ça rimait? On avait gagné un kilomètre de terrain. Ça présentait aucun intérêt! Gagner un kilomètre! Qu'est-ce que ça pouvait bien foutre? Je parle de ça parce que je l'ai vu et j'ai eu aussi des amis avec qui on en a parlé pour d'autres coins. On faisait des attaques pour ça pourquoi? Parce que les chefs avaient peur qu'on leur reproche de pas attaquer! Et pour moi, on aurait dû faire des préparations d'artillerie, comme on faisait après deux ans de guerre, pour essayer de démolir un peu la tranchée allemande. Mais on aurait dû faire le double de préparation d'artillerie et on n'aurait pas dû faire attaquer tant qu'on n'était pas sûr que c'était vraiment bien démoli, là-bas! Il y a eu des faiblesses, c'est inimaginable! C'est ceux qui l'ont vu et qui ont payé de leur peau qui peuvent s'en rendre compte! C'est inimaginable les bêtises qu'on a faites!".*

Il évoque la difficulté à déterrer de jour les soldats enterrés par le bouleversement du terrain consécutif à l'explosion d'un obus de fort calibre: *"Je revois toujours ce détail touchant. Ces deux derniers qui restaient avaient été enterrés et on avait réussi, malgré les zèbres en face qui lorgnaient, à les dégager un peu. Mais on avait pu dégager seulement une espèce de trou. On voyait leurs figures, on leur parlait, mais ils avaient tellement de choses dessus qu'ils ont été obligés de rester jusqu'à la nuit sans pouvoir sortir de leur machin. C'est terrible quand un obus vous retourne un amas de terre! Et y en avait tellement! Surtout qu'on n'avait pas des outils formidables. Vous vous rendez compte ce qu'il aurait fallu comme grands outils! On n'en avait que des petits! Alors pas trop se faire voir des ballons* (d'observation) *et tout de même, permettre à nos types de respirer jusqu'à la tombée de la nuit.".*

Sans s'appesantir sur sa blessure (*"J'ai été blessé dans la première partie de l'attaque, le 10 juillet. Blessé par une balle, dans les reins."*), il indique son trajet de blessé: *"J'ai été hospitalisé à Amiens et ensuite à Falaise, et après, j'ai été renvoyé au dépôt de mon bataillon, à Chalons-sur-Saône".*

Après un long stage d'instruction de mitrailleuses, il revient vers Rancourt dans la Somme en novembre, précisément dans le secteur où nous avons vu Claudius Viricel au sein de son 9e Régiment de Zouaves; il y découvre ce qu'il n'avait pas vu début juillet: l'enfer de la boue, créé par les pluies diluviennes de la fin d'été et de l'automne, et va y être blessé une nouvelle fois: *"J'ai rejoint mon bataillon à peu près dans le secteur où je l'avais quitté, vers Combles, au dessus de Péronne: de juillet à novembre, on n'avait pas avancé beaucoup. Vous voyez Combles, vous voyez Sailly-Saillissel et Rancourt. Près de Rancourt, il y a un bois qu'on appelle le bois de Saint-Pierre-Waast. Donc au mois de novembre, dans une mélasse, une boue qu'on ne peut pas imaginer, dans la Somme, nous avons été relever un régiment de Zouaves qui venait de subir une attaque très forte, qui avait perdu beaucoup de monde, et qui avait perdu un peu de terrain. Mais dans une boue qu'on ne peut pas imaginer si on n'y a pas été! …Là, on n'a pas attaqué. Là, j'ai été blessé à nouveau: j'ai reçu un abri sur le coin de la gueule. Un obus qui est tombé sur un abri dans lequel je venais de rentrer. J'avais mes deux camarades qui étaient dans le fond de l'abri. Moi, j'étais assis sur la dernière marche de l'escalier, je venais d'arriver. J'avais encore mon casque qui m'a sauvé l'existence! Et au-dessus de moi, il y avait cinq agents de liaison. Ils ont été tués tous les cinq! Au-dessus de moi! Cinq agents de liaison. Et moi, j'ai attrapé les cinq types et l'abri! J'avais heureusement gardé mon casque, mais évidemment, j'ai pris un assez bon gnon sur la tête… Mes camarades qui étaient un peu plus bas dans l'abri dont un qui était un gaillard formidable… Il a réussi à maintenir l'abri pendant que nos Chasseurs venaient à notre secours, parce que le reste de l'abri ne demandait qu'à dégringoler. Enfin, on a pu le soutenir et nous tirer de là. J'avais attrapé l'abri sur la tête, mais grâce à mon casque, je ne suis pas parti à l'hôpital. Je suis resté une huitaine de jours au bataillon, comme ça, plus ou moins en compote, puis, petit à petit, grâce à l'aide du voisinage, je ne suis pas parti…."*

C'est la cinquième blessure de Jean-François Ollier qui en aura sept en tout pendant cette guerre. La présence des cinq agents de liaison s'explique par le fait que cet abri est une cagna (sans doute avec un toit en rondins recouverts de terre) d'officiers utilisant les agents pour transmettre les consignes à l'intérieur de la compagnie et informer les officiers des autres compagnies et le commandement du régiment.

Les Anglais dans la bataille de la Somme

On a vu seulement trois fois, dans cette série de témoignages (par Antoine Gayet , Jean Farigoules et Jean-François Ollier) mentionnée la présence des Anglais, alors que Jean Farigoules a noté qu'il y avait, au nord de Péronne, *« des Anglais partout »*, avec qui la relève fut difficile, comme on l'a vu, par suite de manque de transfert de consignes, ce qui est fort compréhensible étant donné la méconnaissance par chacun de la langue de l'autre…

En fait très peu de mes témoins se sont trouvés en contact avec des régiments anglais, ou ils omettent de le signaler. Et pourtant, des Anglais, il y en a, et la bataille de la Somme demeure, pour l'armée anglaise, la bataille principale de la guerre, et la Somme le grand cimetière de ses soldats. Revenant sur le concept de « *non bataille* » présenté au début de ce chapitre, **Gerd Grumeich** et **Stéphane Audoin-Rouzeau** précisent l'ampleur des pertes : *« Mais la « non-bataille », loin d'être économe en vies humaines, se caractérise au contraire, par des pertes sans précédent dans l'histoire de la guerre. On compte, semble-t-il, 1 200 000 morts et disparus (tous belligérants confondus) : 500 000 pour les Britanniques, le même chiffre pour les Allemands, et 200 000 pour la France. »*. Ce sont des chiffres un peu inférieurs (sauf pour les Français) que donne, dans un ouvrage récent intitulé « *Dans ma peau »* relatant sa lente décrépitude physique, **Guillaume de Fontclare** le directeur de L'Historial de la Grande Guerre de Péronne, épicentre des cimetières militaires de la Somme et beau musée vivant dédié aux trois armées principales (française, anglaise et allemande) : *« La bataille de la Somme s'ouvrit sur une préparation d'artillerie qui dura cinq jours et cinq nuits, sans discontinuer. Le 1er juillet 1916 débuta, sur un front de quarante kilomètres, l'offensive en tant que telle, les troupes britanniques supportant la majeure partie de l'effort, les Français ayant fort à faire à Verdun. L'offensive cessa mi-novembre de la même année. Ces six mois de combats furent effroyables : 420 000 tués du côté britannique (dont 80 000 disparus) et 200 000 tués côté français (dont 27 000 disparus). Les Allemands laissèrent, quant à eux, 437 000 hommes sur le terrain, ce qui porte le total des morts et disparus à plus d'un million, voire 1,2 million selon certaines estimations. »* Et l'auteur de rajouter cette évaluation frappante : *« Si l'on considère cette zone du front comme un quadrilatère de 480 kilomètres carrés (40 kilomètres sur 12), il y aurait eu plus de deux morts au mètre carré. Et n'entrent dans ce calcul que les victimes de la Première Bataille de la Somme, celle de 1916. »* [55]. Troupes britanniques et non seulement anglaises, car non seulement les quatre composantes du Royaume-Uni y participent – Anglais proprement dits, Gallois, Ecossais et Irlandais du Nord – mais aussi toutes les forces de l'Empire Britannique : Canadiens, Indiens et Pakistanais avec leurs multiples ethnies, Australiens et Néo-Zélandais, sans compter tous les confettis des îles de l'Empire…

[55] Guillaume de Fontclare, « *Dans ma peau* », récit autobiographique, éditions Stock 2010, p. 71

Puisque c'est le principe même de cet ouvrage, essayons de personnaliser ce soldat britannique qui a laissé un si grand nombre de ses frères d'armes dans la boue de la Somme, et depuis près de cent ans maintenant, dans un des multiples cimetières qui bordent les routes de ce département.

Les deux premiers seront des écrivains-combattants dont j'ai lu le témoignage en anglais[56] (c'est bien le moins qu'on puisse faire pour les honorer), deux capitaines d'infanterie, grands amis de surcroît.

Le premier est **Robert Graves** (1895 –1985), capitaine au Royal Welch [57] Fusiliers, qui termina sa carrière universitaire comme Professeur de Poésie à Oxford, il publia ses souvenirs de guerre en 1929 sous le titre *« Goodbye to All That »*. Le second, très connu aussi, est **Siegfried Sassoon,** plus âgé de neuf ans (1886 – 1967), formé à Cambridge, capitaine au même régiment, qui fit une carrière de journaliste, de poète et de romancier autobiographe. Après des actes émérites de bravoure dans la Somme en 1916, marqué par la mort de son frère et d'un ami proche et les horreurs vécues, il prit ouvertement des positions pacifistes en 1917, avec une lettre publique solennelle contre la guerre lue au Parlement anglais, positions qui le firent menacer de la cour martiale avant qu'on ne trouve – notamment sur l'intervention de Robert Graves - une solution moins radicale en le faisant enfermer pour un temps en hôpital psychiatrique. Il publia *« Memoirs of an Infantry Officer »* en 1930.

Si les soldats français étaient âgés de 19 à 47 ans (hormis les officiers de carrière qui parfois dépassent 50 ans, voir beaucoup plus s'ils sont généraux), le témoignage de **Robert Graves** nous permet de voir que dans l'armée anglaise, faite de volontaires et non de soldats enrégimentés par obligation militaire, ces deux limites d'âges sont dépassées, vers le haut et vers le bas. Il constata l'écart entre les déclarations officielles et la réalité, au moment où son régiment se trouvait dans la Somme : *« I still have the roll of my first platoon of forty men . The figures given for their ages are misleading. On enlistment, all over-age men had put themselves in the late thirties, and all under-age had called themselves eighteen. But once in France, the over-age men did not mind adding on a few genuine years. No less than fourteen in the roll give their age as forty or over... Fred Prosser, a painter in civil life, who admitted to forty-eight, was really fifty-six. David Davies, collier, who admitted to forty-two, and Thomas Clark, another collier who admitted to forty-five, were only one or two years junior to Prosser. James Burford, collier and fitter, was the oldest soldier of all"*. Interrogé assez longuement par son officier, ce dernier finit par admettre : *« My real age is sixty-three »*. Et Graves d'envisager ensuite le cas des très jeunes soldats : *« The other half of the platoon contained the under-age section. I had five of these boys ; William Bumford, collier, for instance, who gave his age as eighteen, was really only fifteen."*[58]

Traduction: *"J'ai encore la liste de ma première section de 40 hommes. Les chiffres donnés concernant leurs âges sont erronés. A l'engagement, tous les hommes ayant dépassé l'âge limite prétendaient être en fin de trentaine, et les soldats en dessous de l'âge minimal requis disaient avoir 18 ans. Mais une fois arrivés en France, les hommes ayant dépassé la limite d'âge ne voyait aucun inconvénient à s'ajouter les années réelles qu'ils avaient en plus. Pas moins de 14 d'entre eux reconnurent avoir dépassé 40 ans… Fred Posser, peintre dans le civil, qui avait annoncé 48 ans, en avait en réalité 56. David Davies, mineur, qui avait annoncé 42 ans, et Thomas Clark, autre mineur, prétendument âgés de 45 ans, n'avaient qu'un an ou deux de moins que Frosser. James Burford, mineur et mécanicien monteur, était le soldat le plus âgé… « J'ai en fait 63 ans. » […] La seconde moitié de la section comportait les soldats en dessous de l'âge légal. J'en avais 5 ; William Bumford, mineur, par exemple, qui prétendait avoir 18 ans, en réalité en avait seulement 15. ».*

La profession de mineur était courante au Pays de Galles il y a un siècle étant donné l'abondance des mines de charbon et d'ardoises.

Pour ce qui est du récit de **Siegfried Sassoon**, nous en retiendrons d'abord une information anecdotique, mais hautement symbolique pour les Britanniques. Chacun a vu, à la télévision, ou directement en Grande-Bretagne, toutes les personnalités publiques, et de très nombreux citoyens ordinaires[59], arborer pendant presque un mois, de la mi-octobre à la mi-novembre, avec un jour culminant, celui du 11 novembre (où toute activité s'arrête dans tout le pays, y compris dans la rue, pendant deux minutes, à onze heures, heure officielle du début de l'Armistice de 1918) , les fameux *« poppies »*, ces coquelicots en papier, maintenant souvent en plastique, montés sur une broche qui permet d'en arborer un au revers du veston ou de la robe, à la hauteur du cœur, coquelicots censés représenter le sang des soldats britanniques enterrés dans le sol de France, et celui versé par les innombrables blessés, coquelicots qui se nourrissent de cet engrais humain répandu dans la terre, et qui auraient poussé au printemps 1917. Sassoon nous en révèle la présence dès 1916, et déjà leur valeur symbolique (à moins

---

[56] Merci à notre ami Graham Chesters, connu en 1970-1971 à la Queen's University de Belfast où il était jeune assistant en littérature française et moi jeune lecteur, qui m'a procuré ces ouvrages ; ma femme Françoise et sa femme Anne, Galloise bon teint et professeur de français, sont devenus amies aussi, et Anne a bien voulu être la marraine de notre aîné Frédéric, né en juin 1972. L'amitié dure depuis plus de quarante ans…

[57] "Welch" et non "Welsh" (Gallois): la tradition militaire a conservé cette graphie ancienne

[58] Robert Graves, *Goodbye to All That*, réédition de 1995 par Penguin Books, pp. 94-95

[59] Ce « poppy » anglais, je l'ai moi-même arboré, pendant de nombreuses années, au revers de ma veste pendant mes cours, aux alentours du 11 novembre, pour apprendre aux élèves cette belle tradition de nos amis d'outre-Manche.

que, publiant en 1930 , il n'ait constaté la montée de cette valeur entre 1917 et 1930). Il situe la scène aux abords du cimetière de Fricourt[60], juste après le 27 juin 1916, donc très près du déclenchement de la bataille, le 1er juillet : *« On our way up to the Front line, we met a staff-officer who was wearing well-cut riding boots and evidently in a hurry to rejoin his horse. Larks were rejoicing aloft, and the usual symbolic scarlet poppies lolled over the sides of the communication trench; but he squeezed past us without so much as a nod, for the afternoon was too noisy to be idyllic, in spite of the larks and poppies which were so popular with war-correspondents."*[61]

Traduction: *"En montant en première ligne du front, nous rencontrâmes un officier d'état-major portant des bottes de cheval bien taillées, très pressé à l'évidence de retrouver son cheval. Les alouettes se réjouissaient haut dans le ciel, et les coquelicots écarlates si symboliques se balançaient des deux côtés du boyau de communication ; mais il passa à côté de nous sans le moindre salut, pas même un signe de tête, car l'après-midi était trop bruyant pour être idyllique, en dépit des alouettes et des coquelicots qui faisaient les délices des correspondants de guerre. »*. On retrouve ici l'expression du mépris larvé, et parfois explicitement exprimé, des officiers de terrain, au contact du danger (et de la boue !) à l'encontre de leurs collègues de l'Etat-Major, préservés des deux…

Venons-en maintenant à moins anecdotique. Après avoir décrit presque heure par heure le déluge de feu du 1er juillet, le lendemain, Sassoon constate les dégâts à Mametz, tout près de Fricourt : *« As we went up the lane toward Mametz I felt that I was leaving all my previous war experience behind me. For the first time I was among the debris of an attack. After going a very short distance we made the first of many halts, and I saw, arranged by the roadside, about fifty of the British dead. Many of them were Gordon Highlanders. They were Devons and South Staffordshire among them, but they were beyond regimental rivalry now – their fingers mingled in blood stained bunches, as though aknowledging the companionship of death. There was much battle gear lying about, and some dead horses. There were rags and shreds of clothing, boots riddled and torn, and when we came to the old German front-line, a sour pervasive stench which differed from anything my nostrils have known before."*(p.51)

Traduction: *"Quand nous montâmes le sentier qui conduisait à Mametz, je sentis que j'abandonnais derrière moi toute ma connaissance de la guerre. Pour la première fois, j'étais au milieu du chaos d'une attaque. Après avoir très peu marché, nous fîmes la première de nos nombreuses haltes, et je vis, alignés sur le bord du chemin, environ 50 morts britanniques. La plupart d'entre eux étaient des Gordon Highlanders* (régiment écossais). *Il y avait aussi des soldats des régiments du Devon et du Sud du Comté du Staffordshire, mais ils avaient dépassé la rivalité entre régiments maintenant – leurs doigts entremêlés en bouquets souillés de sang, comme s'ils reconnaissaient la camaraderie de la mort. Il y avait aussi beaucoup de matériel de guerre éparpillé, et quelques cadavres de chevaux. Il y avait des haillons et des lambeaux d'uniformes, des bottes déchirées et criblées de balles, et quand nous arrivâmes à l'ancienne première ligne allemande, je sentis une puanteur amère et pénétrante différente de tout ce que mes narines avaient perçu auparavant. »*

Cédons enfin la parole à un soldat anglais de base, un *« private »*, comme il est d'usage dans cet ouvrage. Il s'agit d'un des 21 derniers soldats anglais survivants de ce que nos amis anglais appellent « *WW1 » = « World War One »*, interviewés au début de notre XXI e siècle par **Max Arthur**, journaliste au *Sunday Times* et à *The Independent*, et auteur à succès de plusieurs ouvrages historiques, dont *Last Post* (que l'on pourrait traduire par *« La dernière Garde » ou « Les dernières Sentinelles »)* publié en 2005, sous-titré : *« The final word from our First World War soldiers »*.

Ce *« private »* est **Albert « Smiler » Marshall** (15 mars 1897 – 16 mai 2005), *Smiler* (le souriant) étant son sobriquet, soldat au premier bataillon de l'Essex Yeomanry. Fils d'un modeste agriculteur de l'Essex, il fit une carrière de palefrenier dans l'Essex puis dans le Surrey pour le compte de grands propriétaires, servant aussi de piqueur pour la chasse à courre, et montant jusqu'à 85 ans sa propre jument Star dans des courses d'obstacles !

Trichant sur son âge, il réussit à s'engager le 5 janvier 1915 (il n'avait pas encore 18 ans) dans le régiment de l'Essex Yeomanry. En juillet 1916, il est dans la Somme, précisément à Mametz, dont il dit *:* « *The worst sight I saw in the war was Mametz Wood, where the Essex Yeomanry were held to the rear, ready to exploit the advance of the infantry. It was a small scale Somme, if I can put it that way.[...]For two days and two nights, our artillery bombarded Mametz Wood and and it was thunder and lighning – that the only way I can describe it. There wasn't a tree or a stick left standing. The earth was blowing this way and that..."*. Après cette énorme préparation d'artillerie, il décrit l'attaque de deux autres régiments *(« The Ox and Bucks » = Oxforshire and Buckinghamshire)* au matin du troisième jour pour prendre le Bois de Mametz tenu par l'ennemi, en deux vagues

[60] Fricourt est une localité de la Somme, à 4 km à l'est d'Albert et à 6 km au nord de Bray-sur-Somme, à un petit kilomètre de Mametz dont il sera question ensuite, qui possède un cimetière britannique

[61] Siegfried Sassoon, *Memoirs of an Infantry Officer*, édition 1995 de The Faber Library p. 38

d'assaut : *« And by nine o'clock there was only a few of them left – nearly all of them were dead. The next night, on our working party, we rolled their bodies into shallow holes and covered a little dirt over them. By the next day, there was nothing. You couldn't see them –just plain ground again. But all those men were under there, just a foot deep. All dead. I reckon Mametz Wood was the worst sight I saw in the war. I reckon, so, and I saw lots of terrible things. »*[62]

Traduction *: « Le pire des spectacles de guerre que j'ai vus, c'était le Bois de Mametz, où l'Essex Yeomanry était maintenu en troisième ligne pour tirer parti de l'avancée de l'infanterie. C'était une bataille de la Somme à petite échelle, si je peux m'exprimer ainsi […] Pendant deux jours et deux nuits, notre artillerie a bombardé le Bois de Mametz, et ce n'était que tonnerre et éclairs – c'est la seule façon de dire pour approcher de la réalité. Il n'y avait plus un seul arbre, un seul arbrisseau debout. La terre éclatait de tous côtés. […] Et à neuf heures du matin, il n'en restait plus que très peu : presque tous étaient morts. La nuit suivant, avec notre escouade, nous avons fait rouler leurs corps dans des trous peu profonds et mis un peu de terre* [63]*sur eux. Le lendemain, plus rien. Vous ne pouviez plus les voir : que du sol nu à nouveau. Mais tous ces hommes étaient dessous, juste à un pied de profondeur. Tous morts. Je considère que le Bois de Mametz a été le plus affreux que j'ai vu de cette guerre. Je le pense ainsi, et pourtant j'ai vu des quantité de choses terribles. »*

La bataille de Mametz s'est poursuivie, et Albert y a eu une main trouée par une balle, ce qui lui a permis d'être évacué par bateau en Angleterre. Après sa convalescence, il revint en France comme mitrailleur à la Leicestershire Yeomanry, et y combattit jusqu'à la fin de la guerre, suivie par l'occupation en Allemagne. Il tient à préciser à son interviewer une autre des horreurs qu'il a vécues, qui peut paraître minime face à la perspective toujours présente de la mort : *« I think the worst thing of the whole war was being so lousy – we hated the lice. […] You took your shirt off and you'd run the seams along the flame of a candle, and it would kill all the eggs. You could do that today, but you'd just as bad tomorrow. Terrible, terrible.. Il you asked me the worst thing about the war, I would say it was the lice. The shells didn't worry me – the snipers didn't worry me – the Germans didn't worry me. The lice worried me. You were smothered with them. »*

Traduction *: « Je pense que, de toute la guerre, la pire des choses que j'ai vécues, c'est d'être à ce point pouilleux : nous haïssions les poux ! … Vous enleviez votre chemise et vous promeniez la flamme d'une chandelle le long des coutures, et ça tuait les œufs. Vous faisiez ça aujourd'hui, mais vous étiez aussi pouilleux le lendemain ! Affreux, affreux ! Si vous me demandez le pire que j'ai vécu dans cette guerre, je dirais que c'étaient les poux ! Les obus ne m'obsédaient pas, les francs tireurs ne m'obsédaient pas, les Allemands ne m'obsédaient pas. Les poux si ! Vous en étiez couvert ! »*

Revenons à la bataille de Mametz. Pour l'armée britannique, elle fut une des plus meurtrières de ce tout début de la bataille de la Somme. Le premier juillet, les troupes britanniques eurent 57 470 soldats mis hors de combat, dont 27 392 morts ou disparus. Malgré l'intense préparation d'artillerie, les mitrailleurs allemands, profondément retranchés, fauchèrent les vagues d'assaut des Anglais. Mametz héberge depuis près d'un siècle le Devonshire Cemetery…

The Last Post est le nom donné à la sonnerie aux morts anglaise. Celle-ci a donné aussi son titre (en dehors du livre de biographies des 21 derniers vétérans anglais interviewés par **Max Arthur**) a une très émouvante chanson (parfois intitulée aussi *« The Green Fields of France »*) écrite par **Eric Bogle** et magistralement interprétée par **June Tabor** [64] qui fait référence à la bataille de la Somme (*« the Glorious Fallen of Nineteen Sixteen » = les Glorieux Morts de 1916 »*) devenue, pour les Britanniques, les Canadiens et les Américains, et peut-être aussi les Australiens LA chanson évoquant de la manière la plus poignante les morts de la Grande Guerre.

---

[62] Max Arthur, *Last Post*, édition Weidenfeld & Nicholson, 2005, p. 38

[63] *« Dirt »*, littéralement, devrait se traduire par « poussière » ou « saleté » ; mais ni l'un ni l'autre ne conviendrait en français, car la terre bombardée ne produisait pas de poussière, et le mot « saletés » serait sacrilège par rapport au respect dû aux corps de leurs camarades. On peu se demander si, en employant *« dirt »*, Albert Marshall ne pense pas à la citation si connue de l'Evangile : *« Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière »…*

[64] Qu'il me soit permis de remercier ici d'abord un ami allemand, Horst Wichmann, (et son épouse Waltraud) de Frömern-Frondenberg, près d'Unna, en Rhénanie –Wesphalie, *« notre prisonnier »* qui, à 21 ans, de Pâques à la Toussaint 1948, travailla dans la ferme de mes parents, à Chatelville, hameau de Chazelles-sur-Lavieu et qui, selon la tradition familiale, m'apprit à marcher (je suis né le 19 décembre 1946) ; nous ayant retrouvé en 1980, il est devenu, à travers de multiples voyages entre nos deux pays, un véritable ami qui m'a offert en 2006 le livre *The Last Post* en anglais. Puis deux amis américains, Larry et Hélène Bickford (née LaLiberté), qui, à l'occasion d'échanges scolaires entre nos deux lycées, m'ont hébergé trois fois deux semaines dans leur si accueillante maison d'Hancock, dans le New Hampshire, et m'ont fait connaître la chanson d'Eric Bogle et l'interprétation de June Tabor.

Comme elle est très longue, nous n'en citerons que trois strophes, les plus éclairantes**.** Il s'agit d'un voyageur anglais exténué, qui en vient à se reposer sur une tombe, dans un des nombreux cimetières militaires britanniques de la Somme. Il lit sur la stèle le nom du jeune mort, apparemment écossais :

« I see by your grave stone you were only nineteen
When you joined the Great Fallen of Nineteen Sixteen.
I hope you died well and I hope you died clean
Or, young Willie MacBride, was it slow and obscene ? »

« Je vois d'après ta stèle que tu avais seulement 19 ans
Quand tu as rejoint les Glorieux Morts de 1916.
J'espère que tu as eu une mort propre et rapide
Ou bien, jeune Willie MacBride, est-ce que cela a été lent et horrible ? »

Les deux dernières strophes, à partir d'une interrogation sur l'état de conscience des Morts de 1916 (enterrés dans ce cimetière) quand ils étaient encore vivants, se transforment en une prise de position vigoureusement pacifiste :

« Oh, young Willie MacBride, I can't help but wonder why
Do all those who lie here know why they died ?
Or did they believed when they answered the Cause
Did they realyy believe that this war would end wars ?

Well, the sorrow, the suffering, the glory, the pain,
The killing and the dying was all done in vain
For, young Willie MacBride, it all happened again,
And again, and again, and again, and again… »

« Oh, jeune Willie MacBride, je ne peux pas m'empêcher de me demander

Si tous ceux qui gisent ici savent pourquoi ils sont morts.
Ou croyaient-ils quand ils répondirent à l'Appel
Croyaient-ils vraiment que cette guerre allait enterrer les guerres ?

Car le chagrin, la souffrance, la gloire, la peine ,
Le massacre et la mort, tout cela fut fait et enduré en vain
Car, jeune Willie MacBride, cela est arrivé encore,
Et encore, et encore, et encore, et encore… »

Nos Poilus aussi, ou beaucoup d'entre eux, ont cru qu'ils combattaient pour tuer la Guerre, pour la « Der des Ders »…

***

Chapitre 20

L’enfer des bombardements

Chap. 20 – 1916 . nov. - L'enfer des bombardements

E- « *Est-ce qu'il restait des populations civiles, là ?*
T- *Non ! Y avait aucune maison ! Là où ça avait tant battu, aucune maison ! Aucune maison droite ! Tout rasé ! Tout rasé ! Tout rasé ! Rien ! Pas un arbre ! Tout coupé ! Tout amoché ! Des poteaux, quelques poteaux ! Quelques arbres coupés au milieu. C'était tout haché ! Rien ! On voyait rien ! Rien ! Les officiers disaient : « Là, c'est Tahure ! » Si, c'est une petite ville, Tahure… Y a aucune maison, rien ! Moi, j'ai vu des croix du cimetière qui étaient à travers ! C'était de la terre glaise, de la terre blanche, t'aurais dit que c'était de la neige. Mais rien ! Rien ! Rien ! Pas une maison droite ! Rien ! Rien ! Tout pilé ! Oh ! C'était triste ! »* - **Joseph Rivel** (classe 1918) de Soleymieux.

E- « *Est-ce que vous en avez vu qui n'avaient pas peur ?*
T- *Oh ! On était ben tous à peu près pareils ! Celui qui a été à la guerre, et qui dit qu'il a pas eu peur, oh ben, sûrement qu'il y a pas été ! C'est pas vrai ! Parce que vous savez quand ça pète, qu'il y a le tonnerre, que ça fait un potin du tonnerre, quand ça craque bien fort comme ça, mais c'est rien du tout ! C'est rien du tout à côté des gros obus qui vous éclatent autour de vous, là ! A attendre celui qui vous enlève…entièrement !* ». **– Séraphin Rejony** (classe 1918) de Roanne.

« Un bombardement, c'est que ça vous déportait ! Ça vous donnait au cœur ! Une fois, j'étais dans une tranchée : un obus qui s'amène, qui tombe derrière moi, là ! Ça m'a donné comme un coup de bâton au cœur ! Ceux qui ont le cœur sensible, ça les travaille ! Le déplacement d'air, tout ça, ça vous donnait un coup de fouet au cœur ! » - **Francis Ferret** (classe 1916) de Saint-Christo-en-Jarez

« Ah ! ces bombes que c'est dégoûtant ! Etre tué par une balle proprement, passe encore, mais déchiqueté, ça vous fait passer un frisson d'horreur dans tout le corps. Avec nos armes modernes en être arrivé à faire la guerre à coups de bombes ou de grenades, quelle barbarie ! » - **François Baizet** (classe 1897), de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), adjudant en 1918, dans son récit de guerre à la date du 16 mars 1915.

T-« *Un peu partout, en Champagne ! On était gazés ! Y en avait partout ! A la fin, ils envoyaient que des gaz de tous les côtés ! C'était que des obus à gaz !…*
E- *Qu'est-ce que ça faisait comme impression, les gaz ?*
T- *L'impression ? Ça vous étouffe ! Et puis on voit plus clair ! Moi, ça m'avait pas resté un cheveu ! Je suis resté vingt jours sans voir clair ! J'étais à Troyes, ils m'ont envoyé à Castelnaudary, les yeux bandés ! »* – **François Potin** (classe 1914) de Gennetines (Allier), retraité à Saint-Just-en-Chevalet

E- « *Il est arrivé parfois que l'artillerie tombe sur ses lignes ?*
T- *Souvent ! Souvent ! C'est arrivé même au Chemin des Dames. Parce qu'on n'a pas avancé comme on devait le faire. Alors l'artillerie française, elle a toujours tiré pareil, un peu devant nous, et les Allemands tiraient aussi ! Y avait eu je sais pas combien de morts ! Leur 75 en avait tué, des Français ! Faut pas le dire ! On devrait peut-être pas le dire ! »* - **Pétrus Michel** (classe 1916) de La Fouillouse

L'ENFER des BOMBARDEMENTS par les obus de tous calibres

Une illusion qui se dissipa vite…

Joannès Grand (cl.03), de Saint-Etienne, ajusteur aux établissements Barrouin de 1906 à 1931 (hormis de 1914 à début 1919), puis secrétaire de mairie et placier à Feurs jusqu'à sa retraite en 1953 a connu quelques jours de guerre, dans le dernier tiers d'août 1914, avec la réserve du 38e R.I. de Saint-Etienne, avant d'être fait prisonnier à Doncières, dans les Vosges, le 27 août 1914. Celui lui a suffi pour recevoir les conseils rassurants d'un officier, ainsi qu'il le note dans son carnet : *« Le canon toute la nuit a tonné, enfin à 3 heures du matin debout et direction Roville-aux-Chênes*[1]*. Dans ce village, on trouva l'active qui avait reçu un grand choc et on nous distribua dans les Cies, j'ai été affecté à la 11e Cie ; on avait un très bon capitaine. Distribution de vivres et le Capitaine nous dit qu'on allait remplacé* un bataillon qui est à*

[1] Roville-aux-Chênes est à 4 km au nord de Rambervillers, dans les Vosges

quelques K^tres^ de nous. Nous autres on le croit et (il) *nous dit qu'il ne faut pas avoir peur des obus allemands, qu'ils font mieux de bruit que d'effets, enfin nous voilà un peu rassuré* ».*

Mais l'assurance dure peu face à la mitraille et au bombardement ennemis qui ne sont pas que du bruit : *« enfin nous voilà un peu rassurés. Nous partons, en chemin on questionnait l'active*[2] *qui avaient* pris part à plusieurs combats, et on marchait comme des moutons qui vont à l'abattoir. On avait fait quelques k^mètres^, les premiers obus allemands nous arrivent dessus ; de suite, on nous déploit* en ligne des sections par 4, et on continue à monter la montagne, mais là les obus arrivent de nouveau et on se déploit*en tirailleurs. On était très bien repérés par l'armée allemande, chaque fois qu'on faisait un bond, rafale. On arrive à la cime de la côte « baïonnette au canon et chargez » sur le village qui était devant nous qu'on nommait Donzières. Pendant la charge, c'était que mitraille, ça sifflait de tout* côté* »*

Vers six heures du soir, privés de leur capitaine qui a eu les deux jambes traversées par une balle, les soldats restant de la section (une trentaine d'hommes) seront capturés, et partiront pour plus de quatre ans de captivité en Bavière, ainsi que nous le verrons dans un chapitre ultérieur.

Ce bruit selon lequel : *« « il ne faut pas avoir peur des obus allemands,* [parce] *qu'ils font mieux de bruit que d'effets »* a dû courir, pour rassurer les soldats français, mais aussi anglais, au tout début de la guerre puisque nous en trouvons un écho dans le numéro de *« L'Illustration »* du 10 octobre 1914. A la page 276[3] nous découvrons un petit article de 37 lignes, sur une seule colonne, intitulé *« Obus et shrapnells allemands »*. En voici les deux premiers paragraphes :

« Le dernier rapport du général French[4] *nous a fourni des détails pittoresques sur les effets de l'artillerie allemande, et, principalement, sur ceux des howitzers* (canons) *lourds de campagne, qui lancent des obus d'un diamètre de 21 cm* (obus de 210). *Ces énormes projectiles font plus de bruit que de mal, dit le rapport. Ils ne sont dangereux que pour les êtres et les objets placés dans leur « sphère de contact ». Ils explosent, en touchant le sol, avec un fracas terrifiant, et creusent une sorte de cratère assez vaste pour qu'on puisse y enterrer cinq chevaux. Mais leurs éclats font gerbe dans une seule direction, au lieu d'être projetés en tous sens, comme ceux de notre obus de 75, si bien que des officiers français ont pu conter que ces projectiles, tombant à moins de deux mètres, n'avaient eu d'autres résultats que de les recouvrir de poussière. Au moment de l'explosion, le projectile dégage une épaisse fumée noire qui affecte la forme d'une colonne ou d'un bouquet, d'où les sobriquets que lui ont décernés les troupiers anglais : « coal-boxe* » (boîte à charbon), « Jack-Johnson » (en souvenir du champion nègre), « Black-Maria » (la Marie-Noire*[5]*).*

Comme le constate le général French, les Allemands semblaient compter sur l'impression démoralisante que ces gros projectiles devaient produire sur nos troupes, autant par le fracas de l'explosion que par les sifflements sinistres qui accompagnent leur trajectoire. Leurs obus de 210 auront eu ce résultat d'enrichir l'argot de « Tommy Atkin ».

« *Tommy Atkin**s*** » est le prénom et le patronyme génériques du soldat anglais depuis bien longtemps, bien avant la Grande Guerre. On en trouve trace dès 1743 dans un rapport relatant une révolte de soldats anglais en Jamaïque. Son origine est très controversée. Si l'on sait que *« Tommy »* était le diminutif le plus courant (supplanté par « Tom » maintenant) de « Thomas », prénom très répandu en Grande-Bretagne, le nom « Atkins » signifierait (mais dans quelle langue ? Le gallois ?) *« little son of red earth » (« petit fils de la terre rouge »*) en référence à l'uniforme rouge que les soldats anglais portent depuis des siècles. L'écrivain-combattant anglais le plus célèbre , avec Siegfried Sassoon, **Robert Graves**, capitaine au Royal Welch Fusiliers pendant la Grande Guerre, donne une autre origine à ce nom, dans son récit autobiographique *« Goodbye to All That »* paru en 1929, en y voyant le nom réel d'un authentique soldat ayant combattu, du côté anglais, celui du colonisateur, pendant la Guerre d'Indépendance américaine : *« The original Tommy Atkins was a Royal Welch Fusilier of the American Revolutionary War ».* Pendant cette première guerre mondiale, ce nom, au pluriel, s'est réduit à « *Tommies* », nom générique des soldats anglais, y compris pour la presse française, tout comme le nom générique des fils de « *l'oncle Sam* », intervenant en France en 1917, s'est réduit à « *Sammies* ».

---

[2] L'armée active est composée des soldats jeunes enrégimentés, ayant déjà combattu depuis quelques jours en ce 27 août 1914 (ici, ceux du 38e R.I.) le témoin, âgé de plus de 26 ans (il en a 31) étant dans le 238e R.I., le régiment de réserve du 38e R.I.

[3] La pagination de *« L'Illustration »* se poursuit de numéro en numéro ; ainsi cette page 276 n'est, en réalité, que la 21e page d'un numéro qui en comporte 24, en comptant la couverture, la « une ».

[4] C'est le général commandant le corps expéditionnaire anglais en France, dont le nom, par coïncidence, signifie (comme presque tout le monde le sait) *« Français » !*

[5] Apparemment, le journaliste auteur de cette article n'est pas très compétent en anglais, car *« La Marie Noire »* est une traduction littérale des deux mots qui ne signifie rien. Or *« Black Maria »* est le nom que les Anglais donnent depuis longtemps au fourgon cellulaire, fourgon noir tracté par les chevaux puis devenu automobile au XXe siècle. C'est donc l'équivalent argotique de notre « *panier à salade* » *!* Voir aussi le « e » qu'il rajoute à « box » au sens de « boîte ».

Mais revenons au court article de *« L'Illustration »*. A la date où il paraît, le 10 octobre 1914, les officiers et les soldats, français comme britanniques, ont déjà découvert, à leurs dépens, que les éclats de l'obus de 210, ou les billes de plomb durci des shrapnells blessent ou tuent sur un diamètre de plus de deux cents mètres ! Qui, doué d'une once de raison, sans avoir mis les pieds en première ligne, pouvait croire qu'un obus de ce calibre (ou même d'un calibre très inférieur), tombant à deux mètres de vous (*« tombant à moins de deux mètres ! »)*, pouvait n'avoir d'autres effets que de vous « *recouvrir de poussière* » ? Les lecteurs étaient pris pour des imbéciles !

Le paysage ravagé

L'effet du bombardement, c'est d'abord l'anéantissement de la nature, de la belle ordonnance des champs cultivés, de la beauté des forêts, de la régularité ou au contraire de l'irrégularité typique, forgée par les siècles, des villages et des villes. C'est une agression insoutenable à l'œil de ce qui fait la quiétude de la vie en période de paix.

Joseph Rivel (cl.18), agriculteur à Soleymieux, incorporé au 13e B.C.Alpins de Chambéry en avril 1917, a combattu à partir de l'automne 1917 au 18e B.C.A.. Il ne se souvient plus précisément du lieu où il a été blessé au visage par un éclat d'obus, le 2 octobre 1918, mais a gardé le paysage de Tahure bombardé en mémoire :

T- *« J'ai vu les pierres du cimetière qui était tout démoli, tout saccagé, tout bouleversé…*

E- *Est-ce qu'il restait des populations civiles, là ?*

T- *Non ! Y avait aucune maison ! Là où ça avait tant battu, aucune maison ! Aucune maison droite ! Tout rasé ! Tout rasé ! Tout rasé ! Rien ! Pas un arbre ! Tout coupé ! Tout amoché ! Des poteaux, quelques poteaux ! Quelques arbres coupés au milieu. C'était tout haché ! Rien ! On voyait rien ! Rien ! Les officiers disaient : « Là, c'est Tahure ! » Si, c'est une petite ville, Tahure… Y a aucune maison, rien ! Moi, j'ai vu des croix du cimetière qui étaient à travers ! C'était de la terre glaise, de la terre blanche, t'aurais dit que c'était de la neige. Mais rien ! Rien ! Rien ! Pas une maison droite ! Rien ! Rien ! Tout pilé ! Oh ! C 'était triste ! »*

Tahure n'était assurément pas une ville, mais un modeste village de Champagne qui comptait seulement 185 habitants en 1911. Il fait partie des sept villages-communes de la Marne anéantis par la Grande Guerre, et, depuis 1950, son territoire a été rattaché à la commune voisine, Sommepy (à 50 km environ à l'est de Reims) qui a pris le nom de Sommepy-Tahure, au nord du camp militaire de Suippes. Il fut détruit par les bombardements allemands à l'automne 1915 : c'est donc trois ans après que Joseph Rivel voit ce qui reste du village, c'est-à-dire rien, ou si peu… La butte de Tahure comme la butte voisine de Souain font partie des grands lieux de la Grande Guerre. On la trouve célébrée, avec le petit massif de la Main de Massiges (les deux culminant modestement à 191 m) dans un poème en vers libres d'**Apollinaire** titré *« Désir »*, poème envoyé à sa fiancée Madeleine Pagès, professeur de Lettres au lycée de jeunes filles d'Oran, dans la lettre du 6 octobre 1915, alors que le poète est maréchal des logis au 38e R. d'Artillerie, précisément à proximité de Tahure, et vient de participer à la grande offensive de Champagne. Le poète entrelace la guerre et l'amour, comme dans la plupart de ses poèmes de guerre : *Désir*

Mon désir est la région qui est devant moi // Derrière les lignes boches // Mon désir est aussi derrière moi // Après la zone des armées

Mon désir c'est la butte de Tahure // Mon désir est là sur quoi je tire // De mon désir qui est au-delà de la zone des armées // Je n'en parle pas aujourd'hui mais j'y pense

Butte de Tahure je t'imagine en vain // Des fils de fer, des mitrailleuses, des Boches trop sûrs d'eux // Trop enfoncés sous terre déjà enterrés »

Suivent quatre autres strophes, la dernière contenant une référence temporelle précise au jour du déclenchement de l'offensive de Champagne, précédée de deux jours de bombardement intense sur un front très long :

Nuit du 24 septembre 1915 // Demain l'assaut // Nuit violente, ô nuit dont l'épouvantable cri profond devenait plus intense de minute en minute…[6] *»*

Reconnaissance et effets des divers calibres d'obus

A propos des obus, un seul témoin rapporte ce qui paraît bien relever de la croyance, et non de l'observation, comme dans le cas précédent. Il s'agit de **Claudius Ferréol** (cl.12) agriculteur à Bouthéon, qui

[6] Guillaume Apollinaire, *« Lettres à Madeleine – Tendre comme le souvenir"*, éd. Gallimard NRF, réédition 2005, pp. 226-228+

a combattu au 17e R.I. de Lyon où il se trouvait depuis 1913 ; blessé grièvement à une jambe par deux balles, le 4 octobre 1914, dans le Pas-de-Calais, il sera, après sa convalescence, affecté en 1915 au service auxiliaire, en usines d'armement (Saint-Etienne, puis Argenteuil) : *« On couchait dehors, on couchait pas dans un lit !* (rire). *Et puis ça pleuvait ! On disait que c'était les canons qui faisaient pleuvoir ! Ça pleuvait presque tous les jours ! J'étais tout mouillé, tout le temps !*
E- *On le disait, que ça faisait pleuvoir ?*
T- *On le disait, oui ! Je sais pas si ça venait de ça, moi… »*

Les agriculteurs, habitués dans le milieu du XXe siècle, en été, aux fusées para-grêle qui déclenchaient la pluie en éclatant dans un gros nuage menaçant, et donc préservaient leurs récoltes ou leurs vignes, de la grêle, ont pu, a posteriori, justifier cette croyance…

Francis Ferret (cl.16), agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, incorporé le 10 avril 1915 au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit, a surtout combattu au 170e R.I. d'Epinal, et a été trois fois blessé, en janvier 17, mai 17 et juillet 18, par balle ou éclat d'obus. Il évoque l'effet du bombardement :
E- « *Ça faisait quelle impression, un bombardement ?*
T- *Un bombardement, c'est que ça vous déportait ! Ça vous donnait au cœur ! Une fois, j'étais dans une tranchée : un obus qui s'amène, qui tombe derrière moi, là ! Ça m'a donné comme un coup de bâton au cœur ! Ceux qui ont le cœur sensible, ça les travaille ! Le déplacement d'air, tout ça, ça vous donnait un coup de fouet au cœur !*
E- *Certains m'ont dit que ça crevait les tympans parfois !*
T- *Bien sûr, si ça tombe trop près, si ça pète bien fort, bien sûr, ça peut les faire saigner !*
E- *Et ça faisait des trous dans la terre ?*
T- *Oh ben ! Y en avait de ces gros qui faisaient comme une boutasse !*[7]*Ça faisait voltiger tout en l'air ! Y avait plusieurs sortes d'obus. Le 75, il allait pas profond, c'était pour attaquer, dessus. Le tromblon*[8] *aussi, un petit obus comme ça* (montre le verre de vin qui est devant lui). *Mais les gros, les percutants qu'on appelait, alors ça faisait un trou formidable ! Et les gros, les gros, les 420 là (ils faisaient un mètre de haut, au moins, et puis ils étaient larges !), ils démolissaient une maison, c'était vite fait, hein !*
E- *Et on pouvait se faire enterrer par ça !*
T- *Ah ben bien sûr ! Y en a une bande qui ont été enterrés ! Moi, j'ai pas été enterré, mais ça m'a ben déplacé ! Ça m'avait jeté de la terre dessus, mais je m'étais relevé ! Y en a qui mouraient, là-dedans, enterrés !*
E- *Et on essayait de creuser pour..*
T- *On n'avait pas toujours le temps aussi… Les hommes, sur la fin de la guerre, ils en mettaient pas bien épais, parce qu'il y avait trop d'artillerie ! Ils les mettaient toujours par groupes, ils les échelonnaient clair. »*

L'effet de souffle de l'obus (en l'occurrence, des 77) qui tombe à proximité, **Benoît Crépet** (cl.17), agriculteur à Saint-Georges-Hauteville (Le Verdier) l'a vécu au Chemin des Dames, avec le 60e R.I. de Privas :
T – *[…] Et puis quand nous sommes arrivés là-bas, avant de sauter dans la ligne de chemin de fer, les voilà qui se mettent à tirer, le 77. Alors là, y a eu une rafale d'obus qui est venue… J'ai entendu la balle, j'ai entendu le coup de canon. Ils avaient pas commencé à tirer que l'obus a passé sur ma tête et… j'ai tombé dans le ravin, comme ça serait avant d'arriver à Saint-Romain* (le-Puy), *là. Et j'ai descendu jusqu'au fond de la voie ferrée, et j'ai resté là jusqu'au… Je sais pas combien j'ai resté de temps, mais enfin toujours trois-quatre heures. La rafale d'obus qui m'a bouleversé, qui m'a renvoyé dans la voie ferrée, j'ai rien senti, rien ! »*

Beaucoup plus tard dans l'entretien, Benoît revient sur la sensation curieuse éprouvée à ce moment-là : *« C'est le déplacement d'air ! Les obus avaient tapé trop près de moi : ils m'avaient coupé le souffle ! J'étais mort, quoi, j'étais tué ! Et j'avais pas de mal du tout ! J'ai que eu la déflagration de l'obus ! Je l'ai entendu arriver et je l'ai pas entendu éclater ! »*

---

[7] En français local forézien, une « boutasse » est soit un vaste trou d'eau bâti intérieurement en pierres, comme un puits, servant d'abreuvoir pour les vaches dans un pré, soit une mare ayant souvent le même usage

[8] Si la comparaison de taille avec le verre est juste, ce pourrait être un petit obus de canon de 67 (artillerie de montagne). Mais le terme « *tromblon* » n'est pas répertorié par les dictionnaires du parler de la Grande Guerre pour désigner un canon. Il qualifie soit le dispositif Viven-Bessières adapté au bout du Lebel pour lancer les grenades, soit, familièrement, un fusil-mitrailleur.

Cet effet de souffle lié à la déflagration de l'obus, qui peut arracher au soldat tout ce qu'il a sur lui, nous en avons un exemple très vivement raconté dans ce témoignage de **Jean Damon** (cl.14), agriculteur à Montbrison, sergent au 9e Régiment de Zouaves :

T- *« Y a une attaque, ce qui s'est passé, j'en sais rien ! Dans un bombardement tellement affreux ! Je me suis trouvé déséquipé, comme je suis maintenant. J'avais tout perdu : fusil, musette, imperméable…. J'ai dû faire une voltige sous les obus ! Comment ? J'en sais rien ! Quand je suis revenu à moi, je me suis trouvé comme ça ! Bon ! Sur le champ de bataille, des fusils, y en avait tant qu'on voulait. Ça, je m'en fous ! Enfin, j'ai retrouvé la musette, un imperméable, mais plus de bidon ! J'ai cherché, cherché, dans les trous d'obus… Puis je trouve un trou d'obus (j'aurais mis la maison dedans !). Le premier* (soldat tué) *était tout à fait à la cime, le pauvre diable, bien équipé : bidon, musette… Je soulève son bidon : plein ! Je le débouche : plein ! Eh ben, je lui ai dit, hein* (hausse la voix) : *« Toi, mon vieux, t'en as pas besoin, et moi, ça me fait faute ! ».*[9] *Et j'étais bien content : j'avais trouvé mon bidon plein ! ».*

Ce qui est surprenant, c'est la permutation de fusil ne posant aucun problème à Jean : le fusil Lebel porte un numéro d'identification, et échanger le sien contre un autre est passible d'une sanction, compréhensible dans la mesure où n'importe qui, perdant son fusil par négligence, pourrait voler celui d'un autre ! Mais peut-être avait-on déjà cessé, devant l'abondance de morts, de porter attention à ce détail… On voit ici que le bidon plein, contenant le « pinard » sacré, est considéré par Jean comme son accessoire essentiel et sa meilleure trouvaille !

Jean-Baptiste Mazioux (cl.14) du Coteau, originaire de l'Allier (Saint-Clément), venu comme sabotier à quinze ans aux Noës, dans la Loire, puis après guerre employé au chemin de fer en gare de Roanne, a fait toute sa guerre au 98e R.I. de Roanne, du 6 septembre 1914 jusqu'en décembre 1917 où il est parti en Orient et où il est resté jusqu'en juin 1919. Concernant les effets du bombardement, il a vu un spectacle insolite à Verdun début mars 1916, au bois des Corbeaux (selon l'historique du régiment, la première attaque a eu lieu le 11 mars) :

T- *« Alors là, j'ai vu une chose, vous pouvez pas vous imaginer !* (petit rire) *Eh bien , à l'orée de ce bois, à côté de la ferme, y avait un arbre (je sais pas si c'était un chêne, ce que c'était…). Le ravitaillement se faisait encore avec un cheval et une petite voiture, la poste pour les vieux territoriaux qui étaient dans le secteur, là… Eh ben, y avait un obus qui était tombé en dessous de la voiture ! La voiture était restée accrochée dans l'arbre ! La petite voiture à deux roues, elle était accrochée dans l'arbre !*

E- *C'est incroyable !*

T- *Oui ! J'ai vu ça, moi ! Alors là, nous sommes partis à l'attaque… »*

Un nouveau spectacle insolite l'attend :

T- *« Les Allemands déclenchent le bombardement, mais c'était à la seconde : le bombardement durait tant de temps et ça s'arrêtait d'un seul coup ! Je me rappelle : on a fait trois bonds sur cette côte pour redescendre dans un vallon et pour remonter dans le bois des Caurières*[10]*. Alors on devait relever, soi-disant, le 1er Zouaves, qui faisait partie de notre division (on faisait division avec le 1er Zouaves, le 9e Tirailleurs, le 98 et… la division, y avait quatre régiments). Savez-vous ce qu'on a trouvé en première ligne, comme relève ? Je me rappelle, on a vu (moi, j'ai vu…peut-être d'autres ont vu autre chose…) un soldat complètement nu dans la tranchée, mort ! Complètement déshabillé !*

E- *… A votre avis : on l'avait déshabillé, ou il s'était déshabillé ?*

T- *Je sais pas ! Déshabillé par la déflagration d'un obus ! Quelque chose dans le genre. Mais on l'a trouvé (j'étais pas le seul) quand on a franchi la tranchée, en somme, la première tranchée de chez nous. C'était une tranchée si on veut : c'était tout écrasé ! »*

La nature et les corps ravagés par les bombardements, **François Potin** (cl.14),valet de ferme puis métayer dans l'Allier jusqu'en 1930, travaillant dans le bâtiment ensuite, venu à Saint-Just-en-Chevalet en son âge mûr pour soigner ses poumons gazés, les a vus à Verdun, pendant la grande bataille de 1916, avec le 85e R.I. de Cosne-sur-Loire, son unique régiment :

E- *« Donc là, le front n'était pas droit, il était n'importe comment ?*

T- *Ah ! Malheur ! Ça risquait pas d'être droit ! Ça faisait des zigzags ! C'était enchevêtré l'un dans l'autre. Et la nuit, allez vous y reconnaître ! Vous êtes dans un labourage : y a des trous d'obus de partout ! Des bois de fayards* (hêtres) *comme le Bois des Clous, c'était tout enterré, y avait pas un arbre debout. C'était bouleversé à un point, on peut pas y croire ! Des arbres d'un mètre cube, on les voyait plus, c'était cassé,*

---

[9] « *Ça me fait faute* » signifie « ça me manque », « j'en ai besoin » : l'expression est encore très usitée en Forez

[10] Il s'agit du bois des Corbeaux, sur le massif du Mort-Homme selon le J.M.O. du régiment : le témoin amalgame « bois des Caures » situé sur la rive droite de la Meuse, près de la cote 344, et la fin de « Cumières », localité voisine du bois des Corbeaux, sur la rive gauche de la Meuse

c'était dans la terre ! On est restés là. Y avait plus de trace de bois, y avait plus rien ! Des bonshommes, combien y en avait qui étaient écrasés ! Vous étiez sur des bonshommes qui étaient en morceaux !
E - *Et qu'est-ce que ça vous faisait, de voir tous ces morts ?*
T- *Rien ! Rien ! On était habitué… Oh ben, les morts ! Si on avait eu peur d'un mort !.. Y en avait tous les jours, alors… Seulement y en avait qui étaient drôlement touchés, hein ! Y en avait qui étaient écrasés en morceaux : un obus qui était tombé en plein dessus ! … J'ai vu deux copains… C'est vrai, c'est de leur faute : ils se sont fait voir ! On était dans des trous individuels, deux par trou. Mais, j'étais avec le sergent ; les deux gars étaient à ma droite. Ah ! Ils m'ont fait malice !*[11] *En plein soleil : ça faisait bien beau, ce jour-là. Ils étaient debout, tous les deux, dans le trou, ils discutaient. J'ai dit « Bon Dieu ! ». Les Boches les voient ! Y avait un avion boche au-dessus de nous qui tournait. J'ai dit : « Pour moi, il les a vus ! ». Le Boche a fait demi-tour… Le premier obus a tombé trop court, un 130 ; le deuxième trop long. C'était un gars, avec l'aviation , qui réglait le tir. Le troisième est tombé en plein dessus ! Y avait plus rien ! Moi, je suis sorti du trou. Le sergent dormait. J'ai dit : « Bon Dieu, restons pas là ! » Enfin, ils ont arrêté de tirer. Mais quand j'ai vu ces deux gars ! Des deux, on y aurait pris dans la main !*
E- *Les restes des deux tenus dans une main ?*
T- *Ah oui ! Complètement hachés ! L'obus est tombé en plein dans le trou ! Ils ont pas souffert, hein ! Mais ils auraient pu nous faire tuer, nous autres ! Ils se faisaient voir, comme des cons, il faisait chaud, un beau soleil… Y avait un Allemand qui tournait au-dessus de nous, il les a vus ; l'avion a fait demi-tour…*
E- *Les avions servaient à régler les tirs ?*
T- *Eh ben pardi ! Il les a vus ! Tout d'un coup, un obus ! C'était un 130 !*
E- *Vous dites un 130 : vous les reconnaissiez comment ?*
T- *Oh la ! Rien qu'à les entendre éclater, je vous dirais quel obus que c'était ! »*

La conversation s'oriente ensuite sur la reconnaissance à l'oreille des divers obus allemands. Rappelons que le chiffre donne, en millimètres, le diamètre extérieur de l'obus appelé calibre (donc le nom du canon) : un obus de 130 fait 13 cm de diamètre, alors qu'un 420 en fait 42. La longueur de l'obus est proportionnelle, mais sans qu'il y ait un rapport constant entre diamètre et longueur : un obus de 77 mesure 24 cm de long, un obus de 420 autour de 170 cm ; de même pour le poids qui va de 40 kg environ pour le 77 à 800 kg environ pour le 420, énorme obus chargé à la grue. Le nom de « *Dicke Bertha* », « Grosse Bertha » a été attribué en Allemagne dès 1914 à l'obusier Krupp de 420, alors que les Français appellent de ce nom l'énorme canon de 35 m de long pour le tube, tirant à 128 km, conçu pour bombarder Paris à partir des environs de Laon (dans la forêt de Saint-Gobain), ce qu'il fit à partir du 23 mars 1918.
E- « *A l'éclatement ? Qu'est-ce que ça faisait, comme éclatement ?*
T- *Ah ben, c'est pas la même chose ! Le 150, il est plus long à venir, il va moins vite ! Mais le 130, c'est un obus qui est rapide !*
E- *Ils avaient des 130, des 150, et puis ?*
T- *Des 210, des 380, et… des 420 ! Mais ils tiraient pas sur les lignes avec ça, ils tiraient sur les forts, quand il fallait détruire quelque chose qui était sur un fort…*
E- *Et donc, à l'oreille, on reconnaissait ?*
T- *Ah la ! Je me trompais pas ! Rien que de les voir tomber, je disais : « Tiens ! Ils nous tirent des 150, ou des 77, ou des 105…*
E- *Est-ce qu'on les voyait passer ?*
T- *Ah ! On peut pas ! Vous les voyez au point de chute, quand ils arrivent au point de chute, qu'ils piquent. Là je les ai vus ! Des 150 ! Ils sont tombés à côté de moi ; je les voyais arriver. J'ai dit à l'adjudant : « On est en plein sous le tir d'un 150 ! ». Ça faisait un temps clair ; quand ils arrivaient à leur point de chute, je les voyais dégringoler ! Ça fait vite, hein ! On a pas le temps de bouger ! Celui-là qui va vous tuer, vous l'entendez pas venir ! On peut pas le voir ! Celui-là qui vous tue, vous le voyez pas ! ».*

Cette dernière idée, frappante, est-elle une croyance répandue parce qu'elle a, somme toute, quelque chose de rassurant, ou est-elle fondée sur une réalité optique ? Je l'ignore. Je n'ai pas trouvé trace de cette affirmation parmi mes autres témoins

Antoine Gayet (cl.16) né Mionnay (Ain), valet de ferme dans l'Ain avant l'incorporation, ajusteur dans le Rhône (Vénissieux puis Oullins) pendant sa carrière d'après guerre, retiré à Feurs, qui a participé à la bataille de la Somme, puis à celle du Chemin des Dames avec le 172e R.I., signale l'efficacité meurtrière des obus fusants alors que l'image classique de l'obus est celle du percutant, éclatant en touchant le sol :
T- *« On ne sait jamais ! Vous partez à découvert, s'il y a un fusant qui vous éclate sur la tête, ça y est ! Vous êtes nettoyé !* (rire). *Vous jouez avec votre vie, là. Votre vie n'est plus grand chose ! Ah !*
E- *Le fusant, ça éclatait en l'air ?*

[11] *« Faire malice »* signifie, en français local, « faire de la peine » ou « contrarier »

T- *Ça dépend comme ça se présentait ! Ils éclatent à dix mètres de haut, ou à cinq mètres, ou encore plus haut, ça dépend !*
E- *Et ça envoie des tas d'éclats !*
T- *Alors, quand ils éclatent, ben mon vieux, c'est la grêle, alors là ! Et puis ça coupe, hein ! Y en a pas beaucoup qui en sortent, de dessous ! C'est là où ça fait le plus de mal ! »*

S'il est un effet psychologique immédiat de l'obus isolé, mais bien plus encore du bombardement nourri, c'est la peur qu'elle engendre chez tous, même chez ceux qui font mine de ne pas la ressentir. Mais il est des lieux plus propices que d'autres à la peur.

C'est dans un « petit poste » avancé pour sentinelles que **Séraphin Rejony** (cl. 18) de Roanne, employé aux papeteries Navarre, incorporé au 22e B.C.A. d'Albertville en avril 1917, a connu sa plus grande peur :
T- « *Ce jour-là, j'étais tout seul entre les lignes, tout seul ! Ils appelaient ça « à la Bugeaud » ?*
E- *Comme le maréchal Bugeaud ?*
T- *Oui ! Un poste « à la Bugeaud », ils appelaient ça : un poste qui était entre les lignes.*
E- *Qui était relié* (à la tranchée) *par un boyau, quand même ?*
T- *Non, non !…Oui, oui ! Là, y avait autant d'obus français qu'allemands qui tombaient autour de moi ! J'attendais d'une seconde à l'autre qu'il y en ait un qui tombe dans le trou pour me mettre en pièces détachées ! Et puis non ! Je m'en suis sorti ! Mais quand ils sont venus me remplacer, pour prendre la première ligne, eh ben toutes les tranchées, c'était tout à plat ! Tout le monde était mort ! C'était tout tué !*
E- *Donc c'est un miracle si vous vous en êtes tiré !*
T- *Oh oui ! C'est un miracle ! C'est un miracle ! Pour le peu de temps qu'on y a resté, la dernière classe, la classe 18…*
E- *Ça a duré combien de temps, ce bombardement ?*
T- *Deux heures ! Deux heures presque. Mais je vous dis : le ventre, tout le corps, je tremblais autant que la terre ! Un véritable tremblement de terre ! Y avait des gros obus, des petits, des grosses marmites qu'on envoyait, qu'on recevait, là ! C'était tout pour attaquer la première tranchée. Et moi, j'étais au milieu de tout ça, quand ça petait tant ! Ça tombait tout autour de moi ! Eh ben, je vous assure que j'étais pas fier, hein ! Alors, là, j'ai eu peur ! Attendre à me faire tuer ! J'étais là pour regarder si les Allemands venaient. Eh ben, je peux vous dire qu'ils pouvaient être au diable, les Allemands, je risquais pas de les regarder ! Je sais même pas si je suis pas tombé par terre ! Je bougeais autant que la terre !*
E- *Et vous ne pouviez pas revenir vers vos copains ?*
T- *Oh ! Ça risquait pas ! Et puis j'aurais été tué, en première ligne ! Parce que le bombardement était trop fort ! Ils appelaient ça des tirs de barrage.*
E- *Et vous étiez protégé par quoi ?* T- *Rien !* E- *Par quelques sacs de sable ?*
T- *Non, non ! Rien du tout ! Y a certaines tranchées, où y avait des sacs de sable. Mais là, c'était tout à découvert ! On faisait des trous, pourvu qu'on soit à l'abri avec notre toile de tente. Eh bien là, on était comme une autruche qui met la tête dans la terre : on se sentait caché ! Dans le trou, là, le peu qu'on soit caché avec la toile de tente, on se sentait à l'abri !*

Suit une digression sur la toile de tente dont Séraphin indique qu'à la fin de la guerre, elle remplaçait le sac à dos. Je le ramène à la situation décrite :
E- *En fait, vous étiez aussi exposé que si vous aviez été nu ?*
T- *C'était exactement pareil ! Et tout le monde était exactement pareil : on se couchait par terre, on se mettait la toile de tente sur la tête, on se figurait d'être à l'abri de tout, et c'est pas vrai !*
E- *Je suppose que tout le monde avait peur, ce jour-là ?*
T- *Oh oui ! Quand y avait des gros bombardements, à attendre à se faire tuer, là, c'est pareil que d'être devant 50 fusils, à attendre à se faire fusiller ! Attendre quoi ? Attendre à se faire fusiller, c'est tout ! C'est défendu de reculer ! Ni d'avancer, ni de reculer ! Faut être là : on est là ! Attendre, attendre…*
E- *Attendre la mort !*
T- *Attendre la mort, oui ! Oh ! C'était pas drôle !*
E- *Est-ce que vous en avez vu qui n'avaient pas peur ?*
T- *Oh ! On était ben tous à peu près pareils ! Celui qui a été à la guerre, et qui dit qu'il a pas eu peur, oh ben, sûrement qu'il y a pas été ! C'est pas vrai ! Parce que vous savez quand ça pète, qu'il y a le tonnerre, que ça fait un potin du tonnerre, quand ça craque bien fort comme ça, mais c'est rien du tout ! C'est rien du tout à côté des gros obus qui vous éclatent autour de vous, là ! A attendre celui qui vous enlève… entièrement ! ».*

De fait, comme on le verra dans le chapitre suivant, la situation de sentinelle en petit poste avancé, et de plus exceptionnellement seul (car la règle était qu'il y ait toujours deux sentinelles ensemble, pour que l'une puisse parer éventuellement la défaillance de l'autre) engendre encore plus l'angoisse, par son

isolement, son écart de la tranchée protectrice et du contact rassurant avec les camarades, qui crée une solidarité de destin.

Un canon redouté : le 88 autrichien

Les Poilus arriveront vite à reconnaître à peu près les divers calibres des canons ennemis, surtout au son, et l'un d'entre eux se détache du lot : le canon de calibre 88, d'origine autrichienne, pourtant très minoritaire, dans l'artillerie de campagne, par rapport au 77 allemand, équivalent du 75 français.
* *« Oh ! Y en avait qui les connaissaient bien, oui ! Comme le 88 allemand ! On l'entendait pas partir qu'il était arrivé ! »* - **Pétrus Michel** (cl.16) de La Fouillouse
* *« Il était ben mauvais, celui-là ! Le départ et l'arrivée, c'était tout ensemble ! Pan ! Pan ! C'était le 88 autrichien ! »* - **Jean Damon** (cl.14) de Montbrison
« Les 88 autrichiens, on entendait le coup d'éclatement avant le coup de départ ! Bom ! Bom ! « Il est bien près, celui-là, dis donc ! Fais donc attention ! » - **Ernest Pigeron** (cl.17) de Renaison
* *« Et les Allemands, c'étaient les 77, et les 88 autrichiens : alors, ça va vite, ça ! C'était le canon le plus rapide qui puisse exister sur la terre ! Quand on l'écoutait*[12] *tirer, il éclatait ! C'était autrichien, le 88 ! »* - **Séraphin Rejony** (cl.18) de Roanne
* *« Mais on souffrait, par exemple, d'un canon que tous les Poilus ont connu : le 88 autrichien ! C'est un canon à tir très rapide : l'obus arrivait avant qu'on ait entendu la départ ! Il faisait du mal, celui-là, il était traître ! On pouvait pas s'en défendre ! Et il avait une grande précision ! Il fallait s'en méfier ! »* - **René Villemagne** (cl.15) de Chazelles-sur-Lyon

Pourquoi cette hantise d'un canon à tir rapide ? C'est le dernier témoin qui nous livre l'explication : « *Il faisait du mal, celui-là, il était traître ! On pouvait pas s'en défendre ! »*. Se défendre de l'obus, c'est se précipiter dans un trou dès que l'on a entendu l'explosion de départ, ce qui laisse quelques secondes pour agir avant l'arrivée de l'obus sur soi. La « traîtrise » du 88 autrichien vient du fait qu'il n'autorise pas cette mince possibilité de défense, puisque le coup de départ n'a pas encore été entendu, étant donné la lenteur relative du son (330 mètres à la seconde) par rapport à la vitesse de l'obus.

Cette caractéristique redoutée du 88 autrichien lui a valu le surnom en forme d'onomatopée de « *zim-boum* » d'après le linguiste **Albert Dauzat** : *« obus de 88 allemand, dont le départ, le bruit de parcours et l'éclatement sont presque simultanés »* (op.cit. p. 272). Mais aucun de mes témoins n'a écrit ou prononcé ce terme.

Une confirmation a contrario nous est fournie par un autre témoin, **Armand Molière** (cl. 15) de Cours-la-Ville (Rhône) ayant passé sa jeunesse dans la Loire, à Bussières : *« En 1917, quand les Russes ont flanché, là-bas, ont lâché… Alors les Allemands nous tiraient sur le dos avec des pièces russes (y avait des grosses pièces). On entendait partir l'obus, il allait moins vite que le son, on disait : « Tiens, voilà le train blindé qui arrive ! ». On appelait ça le « train blindé » ! On avait le temps de descendre dans la sape et d'attendre l'éclatement, quoi ! ».*

Armand a la chance, étant dans l'artillerie (112e R. d'Artillerie Lourde) de bénéficier d'un abri souterrain, ce dont la plupart des fantassins ne disposent pas…

« Recettes » pour se protéger

Il est des situations où l'on ne peut qu'attendre passivement la chute de l'obus, en se rencognant dans sa tranchée. Mais dans d'autres contextes, comme celui de Verdun, transformé après quelques semaines de conflit en sol lunaire, ponctué de cratères d'obus qui avaient détruit la plupart des tranchées qui avaient pu péniblement s'édifier, une recette de survie a été tirée de l'observation des chutes d'obus, et a été transmise ensuite aux plus jeunes classes.

C'est ce que montre **Antoine Gayet** (cl.16) dans sa jeunesse valet de ferme dans l'Ain, à Mionnay et Trévoux, devenu fraiseur puis ajusteur à Vénissieux puis Oullins (Rhône) avant de se retirer à Feurs. Monté au front le 20 octobre 1915 au 71e R.I. dans l 'Aisne, puis à l'été 1916 versé au 172e R.I., il sera gravement blessé à la cuisse d'un éclat d'obus le 5 mai 1917, au Chemin des Dames. C'est l'expérience des Poilus de Verdun, à lui transmise, qu'il relate :
T – *« Y avait pas de tranchées, d'après ce qu'ils nous ont raconté : y avait que des trous d'obus ! Y avait pas autre chose ! Alors, ils se voyaient pas les uns les autres, ils savaient pas comment c'était ! Y a des forts, ils savaient s'ils étaient pas mélangés avec les Allemands !… C'était la vraie pagaille ! Y avait que des trous, pas autre chose ! Alors, voilà ce qui se passe. D'après eux (c'est eux qui nous ont enseigné, pour*

[12] « Ecouter » pour « entendre » est une faute classique de la partie roannaise (nord) du département de la Loire, même chez des gens instruits parfois. On peut entendre dire : «*Tu as écouté l'explosion de gaz, cette nuit ?* ». Pour avoir commencé ma carrière d'enseignant au Collège A. Schweitzer de Riorges, j'en ai eu d'abondants exemples.

commencer), quand un obus a tombé là, vous restez une heure sans qu'il en retombe (à cet endroit précis) ; *vous pouvez aller dans le trou, il en retombera pas ! Parce que s'ils tirent toujours avec la même pièce, eh ben, ils* (les obus) *vont pas à la même place ! Ou plus court, ou plus long ! Mais surtout plus court parce qu'une fois que la pièce est chaude, eh ben, ils partent moins loin ! Vous comprenez ? Vous savez, le canon, ça tourne dedans ; y a une bague après, c'est ce qui fait tourner l'obus. S'il tourne pas, il pourrait pas partir : le poids le gagnerait ! C'est en tournant que ça le fait partir !*

C'est en fait un rainurage de l'intérieur du tube du canon qui imprime à l'obus une rotation sur lui-même au cours de son vol, ce qui assure la précision de tir. Mais il est vrai que l'échauffement du fût de canon, consécutif à l'explosion de la poudre et au passage des obus, modifie un peu la portée du canon. Mais combien d'observations a-t-il fallu pour qu'on en déduise que le plus sûr emplacement est précisément celui où l'obus précédent, tiré par le même canon, vient de tomber et de creuser un cratère ? Et comment vaincre la peur naturelle qui fait craindre cet emplacement ? Encore faut-il que ce soit toujours le même canon qui tire au même endroit !

Parmi d'autres témoignages abondant dans le même sens, nous retiendrons celui d'**Armand Molière** (cl.15), l'aîné d'un an d'Antoine Gayet, fils d'un façonnier en soieries, ayant passé sa jeunesse à Bussières, avant de s'établir à Cours-la-Ville (Rhône) et de devenir après-guerre le comptable, puis chef comptable d'une grosse entreprise (Poizat) fabriquant des couvertures. Observateur d'artillerie et téléphoniste au 112e R. d'Artillerie Lourde, il témoigne :

T- *« On avait une ligne téléphonique qui avait été coupée ; alors j'étais chargé de la réparer. On partait avec un caisson comme ça, une magnéto qu'on tournait. On branchait sur les fils qu'on trouvait, d'un côté ou de l'autre. C'était des fois une batterie allemande qui vous répondait ! Des fils, y en avait dans tous les sens !*

E- *Vous cherchiez l'endroit où…*

T- *La coupure ! Nous étions deux observateurs. Et à ce moment-là, les Allemands ont tiré sur la batterie de 75 devant laquelle je passais, pour chercher la coupure, quoi ! Le camarade qui était dans l'arbre*[13] *m'a dit après : « Oh, ben mon vieux, j'étais bien amusé après, quand je te voyais là-bas ! ». Quand je voyais tomber un obus, je sautais dans le trou, parce qu'on savait que rarement un obus…*

E- *Tombait au même endroit !*

T- *Tombait au même endroit ! Alors il me dit : « Je te voyais, de la cime de l'arbre, faire des sauts de grenouille, là-bas ! ». Je lui ai dit : « Tu riais, toi, mais pas moi, je t'assure ! ».*

E- *C'est curieux, ça ! C'était une tactique qui était employée, souvent, de se mettre juste où l'obus était tombé ?* T- *Oh oui !* E- *On vous l'avait enseignée, ou est-ce que c'est l'expérience qui le disait ?*

T- *Non : de bouche à oreille ! Je pense qu'on l'avait entendu dire, comme ça. Mais moi, j'avais constaté, en ce qui me concernait, que rarement deux obus tombaient au même endroit ! Des obus tirés par la même pièce, hein ! Des obus tirés par d'autres… S'il y avait huit pièces qui tiraient à ce moment-là….*

E- *C'est quand même surprenant de se mettre dans le trou de l'obus qui vient de tomber !*

T- *Et dans le trou, des fois, on se brûlait les mains : les éclats étaient brûlants ! »*

Cette sensation de brûlure ressentie en touchant la terre du cratère où l'obus vient de tomber et où l'on s'est réfugié, **Antoine Fanget** (cl. 16), agriculteur à Burdignes, retiré à Bourg-Argental , monté au front dans la Somme, en septembre 1915, au 64e R.I. d'Ancenis, l'a éprouvée aussi, à Verdun :

T- *« Mais là-haut des bombardements ! Et puis des gros calibres ! Vous y auriez mis deux ou trois vaches dedans ! On était quatre, quatre grenadiers… D'autres grenadiers* (confus) *passés d'un côté d'autre ! Ils arrivent sur le front, au plateau : « Brouf ! » L'obus ! Les voilà partis ! Ils ont parti en miettes ! Ah ! Je les ai vus partir en miettes ! Et nous autres, un peu plus ! On descendait dans un trou d'obus comme ça : la terre brûlait, hein ! On se brûlait les doigts ! On se brûlait les doigts ! C'est les brancardiers qui sont venus nous sortir du trou, nous donner la main, parce qu'on pouvait pas sortir : la terre était cuite ! On pouvait pas sortir ! On est resté à griller là-dedans !*

E- *Pourquoi est-ce qu'elle était si chaude !*

T- *Eh mais, c'est l'obus !*

E- *L'obus avait chauffé la terre comme ça ?*

T- *Ah mais, c'était brûlé ! Puis, ça sentait mauvais, hein ! Ça avait brûlé la terre! La terre tenait pas : c'était cuit ! La terre était cuite ! Vous pouviez pas sortir : y avait rien à faire !… Et c'était profond, hein ! On aurait mis trois vaches là-dedans ! Ah oui ! Des gros calibres, affreux, affreux !*[14] *Pensez-vous : on retombait, là-dedans ! »*

---

[13] Dans les secteurs où ils n'étaient pas encore abattus par les obus, les arbres servaient d'observatoires pour repérer les lueurs de départ des pièces ennemies, la nuit, voire le jour (cf chap. XVII)

[14] « *Affreux* » n'a pas ici son sens courant français ; c'est un intensif , pouvant signifier « de très gros calibres » ou « de gros calibres en nombre incroyable »

Il faut avoir vécu la guerre, et s'être trouvé dans cette position, pour savoir que le trou d'obus salvateur peut aussi devenir un piège, s'il est très profond et a ses parois rendues brûlantes et friables par la chaleur de l'obus de gros calibre qui vient d'y éclater.

La folie déclenchée par le bombardement

Les historiens français utilisent, depuis une vingtaine d'années, l'expression anglaise de « shell-shock » (« choc de l'obus ») venue des études psychiatriques sur les vétérans de la guerre du Vietnam, pour désigner l'effet psychologique traumatique provoqué par les bombardements, effet durable qui peut désorganiser complètement l'esprit, le condamner à la dépression définitive, voire à la folie. C'est à cela que paraît bien renvoyer le cas de ce soldat perdu, à l'esprit égaré, décrit par **Pierre Faure** (cl. 18) né à Monistrol-sur-Loire (Haute-Loire), fils d'agriculteurs devenu ajusteur, métier qu'il continuera toute sa vie aux mines de Montrambert à La Ricamarie, où il a toujours résidé à l'âge adulte. Incorporé le 2 mai 1917 au 16e R.I. de Montbrison, c'est au 233e R.I. d'Arras qu'il combattra au front à partir du 27 décembre 1917. L'épisode commence au cours d'une corvée nocturne de ravitaillement, en juillet 1918 :

T- *« On est partis à 10 heures du soir, nous sommes revenus à 4 heures du matin. Et vous voyez, à 4 heures du matin, ça faisait à peine jour (c'était au mois de juillet), ça faisait à peine jour. Et tout par un coup, avant d'arriver où nous étions, je vois une silhouette. Je dis comme ça à mon collègue : « Mais on dirait que c'est un type qu'il y a là-haut ! ». On le voyait pas bien, c'était pas bien jour, vous comprenez, on voyait un peu de l'ombre. Comme ça. « Eh ben, je dis, c'est franchement les Allemands qui sont là ! ». Enfin, on monte toujours. Parce qu'on montait dans les boyaux, on était pas….*(au niveau du sol ?) *On risquait pas autrement ! On était dans les boyaux. Alors on montait, on montait….Puis j'arrive quand même là-haut, je dis : « Mais qui ça peut être ? C'est peut-être quelqu'un de chez nous ? ». Alors, justement, c'était un nommé…*(ne trouve pas le nom) *qui était des Villettes*[15]*! Des Villettes ! Je lui dis : « Qu'est-ce que tu fais ? ». Il cherchait son chapeau ! Je lui dis : « Mais qu'est-ce que t'as ? ». Je l'attrape vite, je le tire dans le trou* (du boyau ou de la tranchée). *Il cherchait son chapeau ! « Mais non ! Mais pourquoi ? ». Ils avaient été pris en enfilade par un obus ! Il s'est trouvé à la cime, lui, mais les autres, ils étaient tous nettoyés ! Tous tués ! Nous avons eu une jolie salade, cette fois aussi, quand nous sommes arrivés là. Ils étaient au moins cinq morts ! Et lui qui était blessé, qui était parti, sans savoir où il allait !*

E- *Il était un peu fou, quoi !*

T- *Alors, je l'ai pris sur mon dos, Monsieur ! Je l'ai porté pendant plus de 200 mètres sur mon dos, jusqu'à qu'on a trouvé un petit poste*[16]*. Après, ils l'ont pris ! Voyez : c'était pas rigolo !*

E- *Et il était devenu un peu fou ?*

T- *Ah ! Il était fou, oui ! Il était fou ! L'éclat d'obus lui avait rasé un peu les cheveux, sur le côté. Il était commotionné ! C'était méchant, ça aussi ! »*

La bande s'étant achevée sur ces propos, la conversation reprend sur la technique du pare-éclats pour éviter la prise en enfilade d'une tranchée par une gerbe d'éclats d'obus. Et le prénom (ou le nom ?) de cette victime, qui a survécu à la guerre, lui revient :

T- *Ça les a pris en enfilade, oui, justement ! Et alors, celui qui s'est trouvé complètement à la cime* (de la tranchée en pente) *c'est….Alors, comment il s'appelait, des Villettes, là ?* (il s'est adressé à sa femme). *J'avais été le voir là-haut ! Marcellin ! … Il était parti dehors ! Alors, les autres risquaient pas de partir puisqu'il étaient morts ! »*

C'est une pénible besogne qui attend Pierre et ses camarades :

E- *« Et ça les avait déchiquetés, bien sûr ?*

T- *Oh oui ! Si vous aviez vu dans l'état que c'était ! On les a pris, on les a mis dans un trou d'obus : y avait des trous d'obus, des entonnoirs, qui avaient 3-4 mètres de profondeur. Eh bien on les mettait là-dedans, comme ça ! Y avait rien d'autre à faire ! Et c'était en pleine chaleur : fallait faire attention ! On y mettait un peu de la chaux, si on en avait !*

E- *Mais ils n'étaient plus en un seul morceau, j'imagine !*

T- *Oh ! Fallait les ramasser comme ils étaient ! Vous pouviez pas faire autrement !…. Mais vous savez, avec les vêtements, ça tient le corps, ça s'éparpillait pas bien. Mais enfin, vous aviez un bras d'un côté, une jambe de l'autre, ci et là ! Oh ! C'en était une jolie affaire, vous savez ! Et c'est la vérité, ça aussi ! ».*

Pierre nous fournit ainsi la transition vers la partie suivante. On remarquera que c'est spontanément, sans ordre d'un officier, que son groupe enterre les camarades tués, alors qu'ils pourraient se dispenser de cette corvée, surtout au retour d'une marche nocturne exténuante pour aller au ravitaillement. Ils rendent l'ultime hommage, la dernière marque de respect à leurs défunts camarades.

---

[15] Hameau de Haute-Loire, proche (6 km) de Monistrol-sur-Loire où le témoin est né et a passé sa jeunesse, et tout à côté de Sainte-Sigolène

[16] Un petit poste de secours, où se trouvaient quelques infirmiers

Le corps déchiqueté par l'obus

Quand l'obus, tombé à distance, ne vous frappe pas directement de ses éclats (qui peuvent aller du simple grain d'acier à la lame tranchante grande comme une main ou un soc de charrue, quand il ne s'agit pas d'obus à fragmentation, appelé shrapnells, contenant des billes de plomb ou des fragments de métal pour accroître le dispersion de la gerbe d'éclats, donc l'effet meurtrier), la pire expérience est celle du corps déchiqueté d'un camarade, surtout si on se fait un devoir d'en recueillir les restes.

Victor Fréry (cl.18), chef cantonnier à Boën-sur-Lignon, incorporé le 2 mai 1917 au 98e R.I. de Roanne, passé dans l'été au 16e R.I. de Montbrison, a combattu en 1918 au 147e de Sedan. La conversation porte sur la « bonne blessure » ou « fine blessure » et s'oriente brusquement sur les corps déchiquetés par les obus :

E – *« Comme vous le disiez ce matin, y a la bonne blessure et la mauvaise…*

T- *Eh oui !…Quand on voit que y en a qui étaient… Les boyaux pendaient après les arbres ! Déchiquetés ! … Ah ben ceux-là souffrent pas ! Ça vous faisait frémir malgré tout ! On a beau dire, les premiers morts qu'il a fallu ramasser ! Le travail des brancardiers… Ils avaient ben du mérite aussi, parce qu'il fallait ramasser, rassembler tous ces fragments de corps ! »*

Cette opinion favorable aux brancardiers n'est pas majoritaire chez les fantassins, qui ont tendance à les considérer comme des *« embusqués du front »*, dans la mesure où ils cumulent deux activités, dont la première est absolument sans danger : « musiciens-brancardiers », et parce qu'ils ne participent pas aux attaques. Mais on verra plus loin qu'ils sont souvent pris pour cibles par l'ennemi quand ils ramassent les blessés sur le champ de bataille…

Armand Molière (cl.15) de Cours-la-Ville (Rhône), déjà présenté, observateur d'artillerie au 112e R.d'Artillerie Lourde, a aussi effectué la pénible tâche de ramasser les morceaux d'un camarade frappé de plein fouet par un obus :

T- *« Je vous dirais que le jour d'après (j'étais dans le poste d'observation, à ce moment-là j'étais observateur) y avait un avion français qui surveillait nos lignes ; les Allemands tiraient sur l'avion. Un obus n'a pas éclaté en l'air, il est tombé sur une de nos pièces d'artillerie. Y avait quatre-cinq camarades qui étaient en train de manger, là. Y en a un qui a été pul-vé-ri-sé ! On n'a rien retrouvé de lui ! Si : on a retrouvé, pendant aux branches des arbres, des lambeaux de chair et de vêtements. On a rempli tout cela dans un petit sac (un sac à terre) qu'on a emporté ensuite dans l'ambulance*[17]*, pour faire enterrer, quoi ! C'est tout ce qu'on a retrouvé de lui !*

E- *On a le courage de ramasser les morceaux de ses camarades ?*

T- *Ben oui ! Quand même ! … Il a été pulvérisé ! On pouvait pas dire : c'est une main, c'est quelque chose de la tête, c'est une jambe ! C'étaient des débris ! Des morceaux comme ça, hachés quoi !*

E- *Quelqu'un qu'on avait vu vivant juste avant !*

T- *Eh oui ! L'instant d'après… Et cet obus était destiné à éclater en l'air, il était fusant, il est retombé percutant, il est tombé sur la pièce d'artillerie et les camarades. Y en a qui a été blessé grièvement, lui il a été déchiqueté !*

E- *Mais qu'est-ce qu'on éprouve en ramassant les morceaux de son camarade ?*

T- *Pfffou… Bien sûr, on avait de la peine, mais on se disait : « C'est lui, mais ç'aurait pu être moi ! »…*

Cette dernière pensée, qui relativise les chances de survie de chacun, pousse aussi à se dépasser, à vaincre sa répugnance, pour accomplir la besogne macabre du recueil des fragments de corps : on fait pour le camarade ce qu'on voudrait qu'on fît pour soi.

Antoine Daval (cl.16) né aux Salles, chauffeur de maître avant-guerre d'un industriel fabricant de caisses en bois de la région de Noirétable, agriculteur-cafetier-aubergiste à Saint-Jean-la-Vêtre (Pragnot) après guerre, a dû à son permis de conduire le fait de faire une guerre technique. A la fin de 1915, il convoie, avec d'autres chauffeurs, des cuisines roulantes - c'est une innovation et les fabricants sont en concurrence - vers le front du côté de Soissons et découvre les bombardements :

T- « *On est allés les essayer jusque vers Soissons, et c'est là que j'ai commencé à entendre les obus ; j'ai commencé à serrer les fesses, et j'ai dit : « C'est là qu'est le front ! ». C'était pas loin de Soissons. Y avait les civils qui représentaient les cuisines et qui faisaient cuire dans les cuisines, ils faisaient à manger pour les gens. Et nous, on menait ça : chacun notre voiture et chacun notre cuisine !*

E- *Ils étaient pas bien fiers !*

---

[17] Ici il faut comprendre le poste de secours, et non une ambulance automobile

T- *Ah ! Mon vieux ! Le temps me durait de me revenir en arrière, parce que quand j'écoutais peter ces obus, je disais : « Vieux ! ». Le ciel, c'était que du feu ! Ça petait de tous les côtés, oh la la ! C'était pas drôle, hein ! Je me rappelle d'un coup… »*

Ici, Antoine passe sans transition à un autre souvenir de bombardement, postérieur, tragique, où, cette fois, il est vraiment sur le front : *« Je me rappelle d'un coup : on allait au ravitaillement, et on était franc* (tout à fait) *sur la ligne, franc sur le front, quand ils ont fait des machins d'attaque, pour tirer sur le blockhaus, sur les mitrailleuses. Et on allait au ravitaillement à l'arrière, on avait chacun notre tour, deux par deux. Et j'ai vu des artilleurs qui étaient à côté de nous, on appelait ça des artilleurs d'attaque : c'étaient des pièces roulantes, qu'ils amenaient pour faire une attaque ; ils restaient une nuit puis ils jouaient !* (se retiraient). *Mais le temps qu'ils restaient, ça tirait de long, de long, de long ! Sans arrêt, quoi ! Les Boches avaient pas le temps de répondre ! C'était pour faire écrouler le blockhaus, les mitrailleuses. Et le surlendemain, on allait au ravitaillement, avec mon camarade, et ils* (les Allemands) *tiraient ! Y avait bien eu des pièces d'artillerie* (françaises), *mais elles y étaient plus. Et y avait deux artilleurs qui allaient au ravitaillement, qui étaient juste devant moi, à 50 mètres devant. Et on s'est arrêtés, avec mon camarade, pour faire une cigarette. Les Boches tirent, tirent deux – trois obus ! Les types devant nous ont été complètement bousillés ! Les obus sont tombés juste au milieu des la route, là où ils se trouvaient ! Je m'en rappelle toujours : y avait des bras, des jambes qui étaient restés accrochés à des platanes. Et si on s'était pas arrêtés pour faire une cigarette, on y passait tous les quatre ! Et quand les obus se sont arrêtés, on est allés ramasser les « décombres » de ceux qui avaient été tués. Tous les morceaux, on les a mis dans une toile de tente*[18]*. On a fait un trou le long du chemin, sur le côté, et puis alors on a pris une bouteille, on y a mis un papier et un œil, c'était tout, on l'a mis dans le litre, et puis on l'a enfoncé là où on les avait enterrés. Et puis après on a fait une croix en bois qu'on y a mise après. Et je sais pas ce que c'est devenu après… »*

On trouve ici un rite d'inhumation sommaire, mais christianisé par la croix de bois, rite immédiat rendu possible par le fait que le chemin du ravitaillement est quelque peu éloigné de la ligne de front. On peut penser que la croix de bois a été faite après, à loisir, avec deux planches qui n'étaient pas disponibles sur place au moment de l'enterrement des restes des corps des deux artilleurs – donc pas du même régiment qu'Antoine et son camarade : la solidarité dépasse la borne du régiment - et que c'est lors d'une autre corvée de ravitaillement qu'elle a été installée.

Jean-Marie Quet (cl.17) d'Essertines-en-Châtelneuf (La Guinanche), fils de carrier, carrier lui-même jusqu'à son incorporation, scieur de long ensuite jusqu'à la cinquantaine, puis ouvrier agricole, a fait la guerre au 22e R.I. de Bourgoin, où il a été incorporé en avril 1916. Lui aussi, très émotif pendant l'entretien, a vu le dépècement de l'homme par l'obus, au Mort-Homme, massif situé à l'ouest de la ville de Verdun :

T- *« Au Mort-Homme, oui… ça a été aussi… C'étaient des grosses pièces qui nous tiraient dessus. Alors ça faisait des éclats de torpilles, comme on disait, qui étaient de cette longueur là* (il écarte les bras)

E- *Soixante centimètres ? Ça pouvait couper un homme, ça !*

T- *Ah oui ! Ah !* (voix émue, avec des larmes). *Vous me coupez la parole de la langue ! Je l'ai vu ! J'ai vu un homme coupé en deux ! Je l'ai vu comme je vois mon briquet, là ! Je l'ai pas vu couper, je l'ai trouvé, les jambes d'un côté, le corps de l'autre ! Ça, je peux le dire ! Et je jure que c'est vrai ! Un homme coupé en deux, oui ! Sur le terrain !*

E- *Ça doit être affreux !*

T- *Oh yo yo ! Non ! On peut pas tout expliquer de ce qu'on a vu !*

E- *Vous avez vu des choses affreuses ?*

T- *Ah la la ! Eh la la ! Hélas ! Un nommé Victor, un curé…oui… c'est lui qui m'a encouragé… On s'était mis entre deux arbres. On disait : « Ben, là, la tranchée craindra rien ! ». C'est justement que ça a peté dedans ! Entre les deux arbres ! L'obus est rentré là-dedans : ça a tout comblé* (enfoui) *! Et on a tout déterré ça, (vous voyez, je vous dis pas un mensonge) avec nos mains ! Et sortir ça morceau par morceau ! Les emporter sur le talus pour que les brancardiers puissent les emporter ! Oui !*

E- *C'étaient vos copains qui étaient dessous ?*

T- *Eh bien sûr ! On était tous ensemble ! C'était beaucoup de copains ! Y en a même un –« Piquefraises », qu'on appelait - eh ben dire que le lendemain, il partait chez lui, il partait chez ses parents ! « Piquefraises », c'était pas son nom, c'était son surnom. Comment qu'il s'appelait ? Perrier ! Perrier ! Le nom me revient. […] Il était de la Somme… ou de l'Yonne…*

E- *Y en a combien qui ont été tués, cette fois-ci ?*

---

[18] Le toile de tente portative fait partie de l'équipement normal du soldat, repliée au-dessus de son sac à dos, tout comme la pelle-bêche qui a dû servir à creuser le trou pour l'inhumation des restes des deux artilleurs

T- *Attendez voir ! On en a déterré huit ! Huit qui ont été tués ! On était tous… Même on avait mieux fait… Voyez, c'est ben pour dire, les choses, comme ça se passe. Y en a qui avait un paquet de cigarettes. Il nous dit : « Puisqu'on a fini… » ; on avait fini la tranchée, on avait passé entre les deux arbres, on avait le pare-éclats*[19]*, quoi, comme on faisait dans le temps […]*
E – *Vous en faisiez tous les combien, des pare-éclats ?*
T- *Oh ! Tous les 8-10 mètres… »*

Cinq bonnes minutes après, dans l'entretien, Jean-Marie revient de lui-même aux deux visions d'horreur qui ont dû hanter ses nuits depuis lors, et fournit d'autres renseignements, laisse davantage libre cours à ses émotions, et l'enquêteur se retrouve dans la position ambiguë du voyeur accoucheur… de souffrance, passant par les mots, mais aussi par les gestes :

T- *Ah ben, le premier que j'ai vu… C'est comme celui-là que j'ai vu coupé en deux ! Un homme coupé en deux, oui ! Les jambes d'un côté, et le corps de l'autre ! Ah la la ! Les larmes m'ont coulé des yeux ! Oh oui !*
E- *On avait beau être endurci, y avait des choses qui…*
T- *Quante* vous voyez un homme coupé là* (geste)
E- *A la hauteur de la ceinture…*
T- *Les jambes d'un côté, et le corps de l'autre ! Eh ben, ça vous fait quelque chose ! Tout ce que vous voudrez ! On a beau être dur, on y pense ! On se dit : « Et si c'était toi ? ». Comme ce Victor, là, c'était un curé, lui, un prêtre quoi, quand on a déterré tous les huit…huit ou dix, je me rappelle plus bien…*
E- *Qui étaient déchiquetés, d'après ce que vous disiez…*(silence assez long) *Est-ce qu'ils étaient intacts, ou est-ce qu'ils étaient abîmés ?*
T- *Oh beaucoup ! Le premier bras que j'ai tiré… J'ai tiré le bras tout seul ! Eh oui, j'ai arraché le bras, mais le corps est pas venu ! C'est pour ça qu'après* (geste de gratter)
E – *Vous y alliez avec vos mains…*
T- *On a été obligés de tout gratter ! On pouvait pas prendre les pics ! Ni les pelles ! On les aurait tous fini d'esquinter, vous pensez bien ! Alors, tout avec les mains ! Et puis on les prenait, on les attrapait par le corps, par les jambes, et puis on les mettait dans un endroit qui était plus plat pour que les camions viennent les chercher. Eh oui ! Ce sont des choses… Eh ben oui…[…] Il nous avait donné chacun une cigarette. On était contents, on avait fini notre boulot, on avait passé entre deux arbres, là. Et dire qu'on croyait que ça serait bien sûr ! Y avait deux gros fayards* (hêtres)*, de chaque côté de la tranchée, qu'on avait coupé les racines. Eh ben, dire que l'obus plonge là dedans : « Pof ! ». Il a tout enterré ! Tout a été bousillé !*
E- *Mais vous étiez à côté, ou vous étiez avec eux ?*
T- *J'étais avec ce nommé Victor, que je vous dis, là ! Victor dit : « Savoir si le vaguemestre*[20] *va monter ce soir ? ». Alors, il me dit : « Au cas, je vais faire une lettre. » Je dis : « Mais moi aussi, tiens, Victor ! » On s'est mis chacun d'un côté. On était en train de faire une lettre quand l'obus est arrivé ! Et on n'était pas dans le tas ! ».*

Jean-Marie révèle seulement ici ce qu'un témoin courant aurait dit dès la première seconde : il a failli être tué par ce fameux obus qui a mis en pièces ses camarades, et s'il ne l'a pas été, il le doit à ce prêtre, Victor (dont le nom de famille serait Edaline) qui, voulant écrire une lettre avant l'arrivée possible du vaguemestre, lui a suggéré l'idée d'en faire de même, d'où le fait de s'isoler à l'écart du lieu d'impact fatidique de l'obus. Le fait que Victor soit prêtre n'est, me semble-t-il, pas anodin : n'y aurait-il pas, dans l'esprit de Jean-Marie, l'idée latente, confuse, que c'est Victor, par un pressentiment qu'il devrait à son lien privilégié avec Dieu, ou avec des forces supérieures, qui a détourné de lui le destin fatal ? C'est aussi Victor (on l'a vu au tout début de la séquence) qui lui a donné la force morale de déterrer les morceaux de ses camarades, de faire son devoir. Quant à la cigarette donnée, elle est le dernier lien avec les morts…

Jean-Marie précise ensuite (bribes d'échange) que lui et Victor n'étaient qu'à dix mètres environ de l'impact de l'obus, ce qui m'amène à revenir, assez cruellement, je l'avoue, à la relecture de ce passage, au sujet crucial :

E- *« Et vos huit copains étaient dessous ?*
T- *Eh oui ! Obligé de déterrer ça à la main ! Oh ! Vous pouvez… C'est dommage qu'il y ait pas Pinard et Rousset, de Boën, qui m'ont vu après, quand on avait fait cette corvée ! J'étais devenu comme un squelette ! Ils m'ont pas reconnu, eux !*
E- *Blanc, vous voulez dire !*
T- *Oh blanc ! J'étais ni blanc ni noir ! Je sais plus la couleur que j'avais ! J'en avais gros sur la patate ! Quand on a gratté, à déterrer des morts comme ça, là, ben on sait pas bien où on est ! Oh non ! On le sait mais… Eh oui !*

---

[19] Le pare-éclats est un coude fait dans la tranchée pour qu'un éclat d'obus prenant la tranchée en long ne tue pas trop de soldats, et s'arrête en butant dans la terre du coude cassant la rectitude de la tranchée
[20] Le vaguemestre est le soldat préposé à la distribution et à la collecte du courrier dans la compagnie

E – *Et vous espériez pas trouver des vivants en-dessous ?*
T- *On risquait pas ! Ça risquait pas ! Ni moi, ni le copain, on avait pas l'idée de trouver des vivants ! Pensez : entre les deux arbres, vous diriez, l'obus éclate là : ça risque ben de trouver quelque chose après !*
E- *Mais vous les sortiez quand même ?*
T- *Ah ! On était obligés pour que les… On pouvait pas les laisser sous la terre, quand même, allons ! Fallait ben que quelqu'un vienne les chercher, qu'ils les emportent, qu'ils les emmènent !*
E- *Y en a bien beaucoup qui sont restés pourtant dans les tranchées !*
T- *Ah ! Pas des masses ! Oh non ! Parce que ça… Notre corvée, c'était de les déterrer et les mettre… pour qu'un camion puisse les… par là-bas !*
E- *Même si c'étaient des morceaux ?*
T- *Ah ben ! … Le premier bras que j'ai tiré, moi, j'ai ben tiré le bras tout seul ! Sans rien d'autre ! Ça m'avait ben… Ah ! ça vous fait des secousses, entre nous soit dit ! Eh ben, ce nommé Victor, là, il disait : « Que veux-tu, mon ami, il faut se gendarmer, il faut prendre du courage ! Et si c'était nous qu'on soit dans la terre ? On serait bien contents… enfin, nos amis seraient bien contents qu'on nous ressorte ! ». Eh ben, il m'a encouragé, ça fait que j'ai marché avec lui.*
E- *Sinon, vous l'auriez pas fait tout seul ?*
T- *Ah ! Tout seul, je sais pas ! Je peux rien dire ! Mais ce Victor, il était tellement brave ! Ah, il me dit : « Il faut penser quand même à leurs parents ! Et si c'était nous qu'on soit là ? On serait bien content qu'on sache où on est ! ». Eh ben, j'ai dit : « Ecoute, t'as raison, Victor ! ». On s'y est mis, et puis ça y est ! On les a sortis tous les huit !*
E- *Tous les huit ?* T- *Oui !* E- *Mais vous avez dû gratter pendant longtemps ?*
T- *Oh ben… on tirait que la terre*[21]*, et puis sitôt qu'on pouvait les avoir, on les mettait un peu plus loin, quoi ! On les prenait vers les jambes, là, puis l'autre par le corps. On les avait tous alignés, à l'endroit qu'ils craignaient plus rien, quoi !*
E- *Est-ce qu'on pouvait les reconnaître ?*
T- *Ah oui, oui ! Ce Perrier, là (« Piquefraises », qu'on appelait), on le reconnaissait bien ! Mais, malheureusement, dire que le lendemain, il devait passer chez lui ! Et qu'on le chinait* (plaisantait / taquinait) *quoi ! « Ah ! Tu vas aller teter* une petite goutte*[22]*, demain ! ». Eh oui…*
E- *C'était celui que vous connaissiez le mieux ?*
T- *Oh ! On les connaissait ben tous ! Mais je le connaissais mieux, oui ! On l'appelait « Piquefraises », un surnom qu'on lui avait donné… Parce qu'il avait un nez rouge ! Oui, justement, il avait le nez rouge ! On l'appelait «Piquefraises » !*
E – *Parce qu'il aimait bien le canon ?*
T- *Oh non ! C'est pas pour ça ! Il avait son nez rouge, alors on l'appelait « Piquefraises », puis ça y est ! Eh oui, tè… »* (« *tiens* », en patois)
E- *Ça, c'est le plus horrible que vous ayez eu à faire, cette histoire ?*
T- *Ah ! Déterrer les morts, oui, c'est pénible ! Ça, tout ce qu'on voudra… la guerre me laissera toujours un mauvais souvenir de ça ! »* (est au bord des larmes).

Jean-Marie a douloureusement accouché de son souvenir, et chacune des ces trois parties l'approfondit. La dernière montre quel traumatisme a immédiatement créé en lui cette besogne macabre (« *J'étais devenu comme un squelette ! Ils m'ont pas reconnu, eux !* »), ce qui explique qu'il se soit si profondément enraciné en lui, au point de revenir de façon si émouvante 70 ans après les faits, le témoignage ayant été recueilli le 31 juillet 1987. Il précise aussi le lien profond de reconnaissance qui le relie à Victor, ce prêtre : non seulement il lui a sauvé la vie sans le vouloir, mais il lui a enseigné son devoir d'homme (et de chrétien, pour le religieux) consistant à surmonter sa répugnance pour faire l'effort de recueillir les ultimes dépouilles des pauvres camarades frappés par la mort, afin de ne pas les laisser au néant, de permettre qu'ils aient une tombe décente, au front d'abord, dans le cimetière de leur village ou de leur ville ensuite, si les familles faisaient rapporter les corps après la fin de la guerre. On verra dans le chapitre suivant avec quelle émotion encore Jean-Marie Quet, cet homme si simple d'une sensibilité si fine, se souvient du soldat allemand qu'il a tué à la baïonnette…

Ce corps déchiqueté que l'on arrache par morceaux à la terre, pour lui conserver son humanité et donner aux restes la sépulture propre à l'homme, ébranle souvent profondément ceux qui interviennent pour cette macabre besogne, et les ramène à l'idée de leur propre mort. Nous en trouvons une belle illustration

---

[21] Jean-Marie veut dire qu'ils gagnaient du temps en n'enlevant pas la terre, mais en la poussant simplement de côté, dans le creux de la tranchée qui n'a pas été détruite

[22] *« Aller téter sa goutte »* se dit familièrement de quelqu'un qui prend plaisir à revenir dans la douceur du foyer familial, comme un enfant, alors que, si c'est un homme, il affiche d'ordinaire une image virile, insensible, voire bravache

dans le récit de guerre de **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun, sergent au début de la guerre qui deviendra adjudant en décembre 1916. Au moment où commence le récit qui suit (carnet A), il est en Belgique, avec le 153e R.I. de Fontainebleau, en mars 1915. Nous conserverons d'abord une description très réaliste montrant les ravages des combats et du bombardement sur un paysage qu'il découvre après un déplacement du régiment en Flandres, vers Ypres :

« Samedi 13 mars – Tranchées de Zonnebeck

Le journée on s'oriente un peu et on distingue les diverses tranchées. On peut voyager un peu. De grands et profonds boyaux le permettent. Un peu en arrière de notre tranchée, il y a eu plusieurs maisons. Des unes il ne reste plus rien, d'autres sont bien endommagées et branlent de tous côtés. Le poste du Lt Handrond (?) *Ct la Cie est dans la cave de la meilleure. Il y a eu lutte terrible dans ces parages. 2 gros cerisiers sont criblés de balles et de mitraille. Il ne reste d'eux que le tronc et les grosses, très grosses branches, tout le reste a disparu. L'extrémité de notre tranchée, il y avait une maison, la mine allemande l'a fait sautée* et l'on y voit un peu de tout : ferraille, poutres cassées et enchevêtrées, pommes de terre roulant au milieu des briques, fusils tordus et cassés. En avant, trou énorme de 25 à 30 mètres de diamètre et de 10 mètres de profondeur. Tranchées allemandes sur un côté de cet entonnoir, nous de l'autre. A l'est de ce trou, poste d'écoute allemand à 100 ou 200 m. de notre tranchée. Un peu en arrière caissons et voitures d'artillerie les roues en l'air. Que de bois cassé ! 15 chevaux sont là crevés les harnais sur le dos. Cela schlingue. Un peu en arrière dans la plaine, on distingue 7 chevaux crevés dans les champs de navets. En avant de notre tranchée à 2 mètres à peine un soldat français sac au dos la face contre terre est mort. Triste partout ! »*

Trois jours après, le 16 mars, au même lieu, François écrit dans son carnet dont les pages sont détériorées sur les bords, ce qui rend quelque mots pas ou peu lisibles (remarquons aussi qu'il appelle « *bombes* » les obus) :

« La nuit tombant, une explosion formidable retentit. Notre baraque pourtant solide tremble sur sa base. Aussi entre en trombe 4 ou 5 hommes affolés. C'est une bombe qui est tombé*. Le Cap. Lévy arrive la figure en sang, une joue déchirée. La bombe est tombé* à côté de sa cabanne* et il n'a pas eu le temps de se garer. Le Sergt Posse* (?) *le panse pendant que le Ss -Lt Trappier et moi allons remettre un peu d'ordre dans la tranchée. Pan ! Nouvelle explosion. Un h. du génie arrive avec Barnabé affolé également. Leur baraque est arasé* par la bombe. Ils n'ont pas de mal. Je monte à mon poste pour rétablir l'ordre et en passant où la bombe est tombé*, je sens un fusil baïonnette au bout en travers de la tranchée que je ramasse. Mes doigts heurte* quelque chose de […] enterré. C'est un […] que je retire. Je fouille encore […] la main et ramène une couverture déchiquetée. J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un là-dessous, mais M. Trappier me dit d'aller vivement à l'extrémité de la tranchée pour résister avec mes hommes en cas d'attaque. J'y monte et un peu après ayant fait l'appel des hommes, on constate une absence : Renaudie. On le cherche dans les décombres de sa baraque et on le retrouve mort et déchiqueté. Pauvre camarade. C'est un territorial du 92e* (?) *de Tulle venu quand*[23] *moi au front. Il est père de famille. Excellent soldat. A 9 h. arrive le 116e qui nous remplace. Massés dans les boyaux, le 153 à gauche pour dégager, le 156 à droite pour prendre la place. Tout à coup une bombe puis une 2e. Je crains qu'elle ne soit tombé* sur la queue de la section. […] avancer la section pour éviter de nouvelles bombes. Un peu après nous partons, et arrivé* à Zonnebeck, on commence à respirer plus librement. Là, j'apprends que la bombe était tombé* sur le 156 en tuant 2 hommes et 1 homme fut projeté hors de la tranchée grièvement blessé. Ah ces bombes que c'est dégoûtant ! Etre tué par une balle proprement, passe encore, mais déchiqueté, ça vous fait passer un frisson d'horreur dans tout le corps. Avec nos armes modernes en être arrivé à faire la guerre à coups de bombes ou de grenades, quelle barbarie ! Qui aurait cru qu'on se servirait dans cette guerre d'engins dont la découverte est si vieille ? ».*

Mort « propre » par balle préférable à mort « sale » par obus : la grande majorité des Poilus adhère à cette idée, tant l'idée de conserver l'intégrité de son corps dans la mort est enracinée dans les esprits.

L'artillerie bombardée

L'infanterie n'est pas la seule à être bombardée, l'artillerie l'est aussi, car elle peut infliger des pertes à grande échelle à l'ennemi allemand, et l'anéantir constitue un gain décisif dans toute bataille.

Un artilleur, mobilisé le 2 août 1914 au 36e Régiment d'artillerie de Campagne de Moulins qui n'est que maréchal des logis (sergent) au début de la guerre, mais qui finira la guerre comme lieutenant faisant fonction de capitaine, et qui sera effectivement, en 1939, capitaine au 36e Régiment d'Artillerie Lourde d'Issoire, le rappelle dans son récit des deux guerres dactylographié, intitulé *« Souvenirs de Guerre du capitaine B. »*, qu'il précisera ensuite à la main : « Becouse ». Il m'a confié ce récit lorsque je l'ai interviewé

[23] En français local régional, « quand + pronom personnel complément ou nom » signifie « en même temps que » : « *il est venu quand lui* », « *il a été blessé quand son lieutenant* »

en deux fois à son domicile, le 19 et le 31 décembre 1987. **Etienne Becouse** (cl.13), né à Lyon, a été dessinateur industriel avant guerre, contremaître aux usines Seguin après guerre jusqu'en 1939, et vigneron « gentleman-farmer » dans sa propriété de Saint-Nizier-sous-Charlieu quand il revient de captivité en juin 1941, profitant de la libération anticipée des anciens Poilus. Dans l'extrait suivant, il évoque les divers bombardements qui assaillent sa batterie à l'automne 1914 au bois des Loges dans le secteur de Crapeaumesnil, dans l'Oise, à 30 km au nord de Compiègne et 5 km au sud de Roye. Précisons qu'il qualifie les calibres des canons tantôt en millimètres, tantôt en centimètres (ce qui est inhabituel) et que le récit commence dans la journée du 26 septembre 1914 :

« Il n'y a pas cinq minutes que nous tirons que nous sommes pris à partie par une batterie ennemie de six obusiers de 105 mm qui paraît se trouver en arrière de Crapeaumesnils, à moins de deux kms de nous. On entend distinctement les six coups de départ, les sifflements et l'explosion des obus fusants qui produisent un bruit énorme, alors qu'une fumée jaune sale monte en prenant la forme d'un haricot.*

Depuis le début de la guerre, nous appelons ces obus des « crapouillots ». Bost dit que le meilleur traitement du mal de temps c'est la « crapouillothérapie ». Il est certain que cet obusier[24]*de 105 est un très bon matériel et que son explosif fusant est impressionnant en même temps que très dangereux.*

La première salve de six coups est courte, d'environ cinquante mètres, la deuxième longue d'environ cent mètres, la troisième légèrement moins longue. Nous nous accroupissons dans les trous. La quatrième éclate en plein sur notre batterie ; un coup sur la quatrième pièce blesse les servants et tue le maître pointeur Ceytre.

Le Capitaine, affolé, tourne autour de sa meule de paille et n'ose pas venir voir à la batterie le mal qu'il y a. Le sous-lieutenant Berger est écoeuré, il est à côté de moi et ne cache pas ses sentiments. Il se précipite, lui, vers cette malheureuse quatrième pièce. On enterre Ceytre dans le trou servant d'abri qu'il a aidé à creuser lui-même ; on place son nom dans une bouteille qu'on enterre avec lui. En travaillant à ce trou, il disait pour plaisanter : « Vous voyez, je creuse ma tombe. ». Il ne croyait pas dire vrai !

Comme nous ne tirons plus, le feu ennemi cesse. Seuls, quelques coups de temps en temps essaient d'interdire l'enlèvement des pièces ; il s'effectue tout de même à la tombée de nuit et nous allons cantonner dans un champ, en arrière du village de Cessier.

27 septembre

Au matin, presque tout le groupe prend position au sommet de la crête 102 au nord-ouest de la Chapelle du Cessier. Le groupe est massé et c'est le Commandant Bachèleri qui dirige le tir des trois batteries, en tir de groupe.*

28 septembre

Pendant le tir, la cinquième batterie est pilonnée par une batterie allemande de 21 cm. Un obus passe sous un caisson de la cinquième pièce et vient éclater sous le ventre du Maréchal des logis mécanicien qui est pulvérisé. Sa musette s'accroche au sommet d'un peuplier et de lui, on ne retrouve que des petits fragments d'os et de chair sur un rayon d'au moins cinquante mètres ; à ses côtés, l'un des servants est coupé en deux, et l'autre à la tête en bouillie.*

Les Allemands cherchent à pénétrer dans le village de Les Loges. Nos barrages les empêchent d'avancer. Vers quinze heures, comme un caisson de l'échelon de combat vient ravitailler la batterie en munitions et s'abrite entre deux maisons, nous voyons venir au galop un Capitaine de l'Etat-Major d'artillerie venant de la route de la poste.

Sur cette route tombent fréquemment des obus de 15 cm. L'un deux éclate près du cavalier qui tombe de cheval en arrivant près de nous. Nous nous précipitons pour relever cet officier. Un gros éclat a coupé son étui révolver et est entré dans son côté droit. Il râle. Nous le transportons à quelques mètres de là, derrière un pan de mur où sont abritées des réserves du 16e d'Infanterie*[25] *et où il y a un petit poste de secours. Le médecin constate qu'il n'y a rien à faire : la mort a fait son œuvre. C'est le Capitaine Antoine, fils d'un Général et réserviste, d'une quarantaine d'années. C'était un bel homme, bien bâti. Il venait sans doute de porter des ordres.*

Son cheval, affolé, galope dans les ruines de Le Cessier. »

Ainsi va la vie d'un régiment d'artillerie, sous les obus adverses, avec ses morts plus individualisés, car tués en moins grand nombre à la fois que dans l'infanterie… On a vu une dissension entre officiers, le capitaine étant manifestement peu courageux (ce qui apparaît très nettement dans un passage antérieur). C'est un thème sur lequel nous reviendrons dans un chapitre ultérieur.

Mais parfois, ce ne sont pas les obus adverses qui tuent les artilleurs, mais leurs propres obus quand, mal usinés, ils font éclater le tube du canon. La chose est moins rare qu'on ne pourrait le croire. Dans *Les Soldats de la Grande Guerre*, l'écrivain-combattant **Jacques Meyer** note : *« La mauvaise fabrication des munitions fit éclater maints canons. Dans les « Mémoires » de Poincaré, celui-ci évoque un rapport de Paul*

---

[24] Un obusier est un canon à tir en cloche, à portée réduite.

[25] Le 16e R.I. est le régiment de Montbrison. Le 98e R.I. de Roanne est aussi là, dans la même division.

Doumer, alors président de la Commission de l'Armée de la Chambre : au 17 mars de cette année (1915), *cent vingt deux pièces de 75 ont éclaté, dix-huit, sur quarante-huit pièces de 105 livrées . Le 23 juin 1915, Poincaré écrit que toutes nos batteries sont réduites à trois pièces* (au lieu de quatre), *souvent à deux. Et à chaque éclatement, c'est la certitude, s'ils sont alors à leur poste, qu'au moins le pointeur et le tireur, sinon le chargeur, le chef de pièce et les pourvoyeurs, seront déchiquetés. ».*[26]

L'obus qui n'éclate pas sous soi !

François Potin (cl.14), déjà présenté, a vécu cette incroyable expérience dans les Ardennes (mais la séquence commence par Verdun) :

E – « *Monsieur Lafay*[27]*, que j'ai vu tout à l'heure, et qui était là aussi, m'a dit que la nuit, c'était que du feu ! Vous avez constaté ça, aussi, que la nuit, on y voyait clair comme le jour ?*

T- *Au mois de février 16 ? Ah ben, à ce moment-là, bien sûr, y avait des attaques. Quand y a des attaques, faut pas se demander si ça bombarde ! Ça fait clair comme en plein jour ! Rien qu'à la lueur des canons ! Ceux qui sont dessous, ils en prennent, hein !*

E- *Mais on devait être fou de peur, non ?*

T- *Ah y en a ! Faut avoir un bon moral. Moi, je m'en suis jamais fait, je prenais tout du bon côté. Oh ! Y avait ben des moments qu'on était assommé, hein ! Quand les obus vous tombaient de tous les côtés, autour de vous. Moi, une fois, y en a un qui m'a rentré sous la poitrine, il a pas éclaté ! Un obus de 150 ! Un obus comme ça* (geste d'une main) *!*

E- *Ça fait à peu près un mètre, ça, de haut ! Il vous est rentré sous la poitrine ? Vous étiez par terre ?*

T- *Quand on a attaqué, là, dans les Ardennes, on était en rase campagne. L'artillerie s'est mise à donner, les mitrailleuses nous fauchaient. Mon menton touchait par terre, je savais pas bien ce qu'il fallait faire… Bon Dieu ! Il arrive un obus qui tournait comme une toupie, il m'est passé à ça, devant le nez !*

E- *A vingt centimètres, vous montrez ! Même dix !*

T- *Alors moi, je me suis raidi ! J'ai dit : « Ça y est ! ». Il a pas éclaté !*

E- *Il s'est enfoncé sous vous, dans la terre ?*

T- *Oui, dans la terre ! Il a pas éclaté ! Autrement on me trouvait plus, parce qu'un obus de 150…*

E- *Et vous vous êtes raidi de peur ?*

T- *Je me suis raidi, oui ! J'ai dit : « J'allais pas sauter d'abord… », et puis au bout de deux ou trois secondes, j'ai dit : « Il sautera pas ! ». Il a pas éclaté !*

E- *Et qu'est-ce que vous avez dit, là ?*

T- *Ah ben, après j'ai pas bougé ! Il fallait pas bouger ! … Y avait les mitrailleuses qui vous rasaient la tête ! Quand on est pris là-dedans, on est pris ! C'est l'un ou l'autre : c'est la mort, ou bien vous vous en sauvez ! C'est l'un ou l'autre ! Moi, ça m'étonne que je suis pas été tué ! J'aurais dû être mort !*

E- *Là, c'est incroyable, un obus qui n'explose pas sous vous ! Vous vous êtes pas senti protégé par… je ne sais pas quoi ?*

T- *Oh non, non ! J'avais idée… Pourtant, quand je l'ai vu rentrer, j'ai dit : « Ça y est ! ». Je me suis raidi pour pas sentir la mort ! Bon Dieu ! Il m'est tombé à ça devant le nez ! Ça tourne, hein ! Ça tourne comme une toupie ! Alors moi, je m'étais raidi comme un bout de bois. Au bout de deux-trois secondes, j'ai dit : « Il éclatera pas ! ». Alors, j'ai dit : « Ça y est ! » Ah ! C'était fini, il a pas éclaté ! »*

Ce témoignage, rare, infirme l'assertion présentée précisément par lui-même, dans l'extrait précédent (*« Celui-là qui va vous tuer, vous l'entendez pas venir ! On peut pas le voir ! Celui-là qui vous tue, vous le voyez pas ! »)*, car cet obus, sans sa défaillance, aurait dû pulvériser François Potin. La répétition de la phase cruciale, à la fin de la séquence, montre un récit quasi figé dans sa structure, mais avec une précision capitale qui exprime clairement ce que l'on ressentait à la première version, incomplète sur ce point : *« Je me suis raidi pour pas sentir la mort ! ».*

Le non–éclatement de l'obus, qu'il soit allemand ou français, est loin d'être rare, résultant le plus souvent d'une malfaçon, involontaire le plus souvent, notamment s'il avait été confectionné par des « munitionnettes » mal formées, ou soumises à un rendement infernal en cas de pénurie de munitions, volontaire parfois, surtout en France, à partir de 1917, quand une forme extrême de pacifisme, notamment par admiration de la révolution bolchevique, a pris la forme du sabotage délibéré, mais suffisamment discret pour que l'auteur, dans son arsenal, n'en soit pas repéré. C'est ce à quoi fait allusion l'artilleur **Jean-Baptiste Biosset** (cl.18), de Renaison, à côté de Roanne, qui arriva au front, au Chemin des Dames, mais après la grande bataille, le 15 août 1917 :

---

[26] Jacques Meyer, op. cit. , Hachette 1966, rédition 1998, p. 127

[27] Jean-Claude Lafay (cl.08) de La Tuilière, conducteur d'artillerie à la guerre, agriculteur, interviewé trois fois chez ses enfants (Barlerin, au Rail) le 29 juin 1987 (il avait 99 ans), le 7 juillet 1998 et le 15 octobre 1989 ; j'ai eu l'honneur, à la demande de sa famille, de prononcer son éloge funèbre dans l'église de La Tuilière.

T- *« A la guerre de tranchées, à l'arrière du front, nous avions des montagnes d'obus en réserve dans les bois ! Un jour de 1918, ils s'est tiré plus de 700 000 obus de la Mer du Nord à la Suisse, alors il fallait pas que les obus soient…*(sabotés ? / confus) *…de la sale guerre, comme il s'en fabriquait de 300 à 400 par jour, à l'arsenal de Roanne, qui ne pouvaient pas être utilisés ! Ça travaillait à l'arrière !*
E- *Qui ne pouvaient pas être utilisés pourquoi ? Il y avait des sabotages ?*
T- *Voilà, monsieur ! Et ça continue !*
E- *Vous avez vu ce genre d'obus inutilisables ?*
T- *Oui monsieur ! Bien sûr que je l'ai vu, puisque je suis allé à l'arsenal. Je croyais encore me rendre utile. J'ai écrit une lettre en 1939… »*

Et il déplie la copie de lettre ancienne qu'il avait préparée, et posée sur la table, sans en avoir parlé jusque là (nous sommes à près d'une heure du début de l'entretien, qui va durer environ trois heures). Il lit :

« A Monsieur l'Ingénieur Général directeur de l'arsenal de Roanne

Monsieur l'Ingénieur,

Ancien maréchal des logis (sergent dans l'artillerie), *mécanicien chef d'atelier civil et militaire dont copie ci-jointe, et certificat de réforme définitive du 8 juillet 1921, carte du combattant n° 40 353, âgé de 41 ans, répondant à votre appel lancé dans la presse, je me mets à votre entière disposition, si vous me jugez utile, pour travailler à l'arsenal de Roanne à la fabrication des armes, pendant la durée de cette nouvelle guerre. » . Voilà !*

En 1939, Jean-Baptiste, qui a plusieurs fois changé d'activité commerciale ou agricole, était depuis trois ans propriétaire du Grand Café Central à Roanne (1 rue Brison), café qu'il exploitera jusqu'en 1947, avant de le mettre en gérance jusqu'en 1957, et de le vendre à cette date : il n'est donc ni désoeuvré, ni au chômage, ni insatisfait de son emploi, et c'est par patriotisme qu'il se propose auprès du directeur de l'Arsenal.

Ce non-éclatement des obus, quand ils étaient allemands, a été souvent daubé par la presse française (aussi par « bourrage de crâne », pour soutenir, croyait-on, le moral de l'arrière). En témoigne ce dessin satirique paru dans le numéro de *L'Illustration* du 3 octobre 1914, à la page 257 (pagination cumulative d'un numéro à l'autre) : deux Poilus, en tenue militaire du début de guerre (en képi, en pantalon un peu bouffant qu'on suppose rouge garance, fusil Lebel dans le dos pour l'un, tenu horizontal à la main gauche pour l'autre, observent l'obus intact qui gît sur le sol à leurs côtés. Le dialogue est le suivant :

- *« Encore un de leurs gros obus qui n'a pas éclaté…*
- *Ces Allemands finiront par se ruiner en dépenses inutiles ! »*

L'expérience de l'ensevelissement

Quand l'obus est de fort calibre (105 et au-delà), et qu'il pénètre dans le sol, il soulève une énorme masse de terre, qui, en retombant, peut ensevelir les soldats qui sont à proximité, sans que ceux-ci soient tués. Il importe alors de les dégager très vite pour qu'ils ne soient étouffés par la terre, attendu qu'ils ne peuvent pas le faire eux-mêmes, même s'ils sont encore conscients, leurs mouvements étant rendus impossibles par le poids de la couche de terre, dans laquelle peuvent se trouver pierres et rochers.

Dans le premier témoignage cité, c'est un abri souterrain étayé de bois, touché par un obus, qui s'effondre sur ses occupants, ce qui évite l'étouffement par la terre, mais ne résout pas l'impossibilité de se dégager.

Pétrus Michel (cl.16), boulanger à La Fouillouse, est mitrailleur au 273e R.I. de Béthune quand survient, pendant la réplique allemande à l'offensive Nivelle du Chemin des Dames, en avril-mai 1917, un fait de guerre qui aurait pu lui coûter la vie, ainsi qu'à ses camarades servant la mitrailleuse :
T- *« Ils avaient attaqué, les Allemands, sur 100 km… Et l'attaque* (française), *ça a pas réussi. Et moi, ma pièce… je suis été enterré ! On était cinq : le chef de pièce, c'était un avocat de Paris, un aspirant… Et ça avait écrasé l'abri ! Alors, on soulevait, mais ça nous fermait !* (rire). *On pouvait pas ! Et puis y a un agent de liaison qui a passé dans une tranchée, qui nous a entendus crier. On a resté une demi-journée, pas plus. Le soir, on a entendu qu'on piochait : on est venu nous sortir !*
E- *Vous n'auriez pas pu sortir tout seuls ?*
T- *Oh non, non ! Ça risquait pas ! Plus on soulevait, plus on se faisait fermer ! Mais, j'en avais un qui était resté la demi-journée sans parler, il avait le cœur complètement… un nommé Gauthier, de Marseille ! Ah ! Il avait du mal ! Et devant, on a trouvé, dans les barbelés, un lieutenant allemand et deux Allemands qui étaient tués. Et ce lieutenant, il avait une lettre* (sur lui) *: il fallait qu'ils enlèvent la pièce coûte que coûte ! Et il a resté dans les barbelés avec deux hommes ! C'était une crête, comme vous diriez la Bréassière*[28] *: on*

[28] Colline et lieu-dit en face de La Fouillouse, côté ouest

balayait toute la plaine avec ces pièces. Y avait pas que moi, y en avait d'autres, à droite et à gauche. Mais il fallait qu'il enlève la nôtre ! Il a presque été tué devant nous, là. Il devait attaquer, quoi !
E- *Mais c'était pas lui, c'était bien la grosse artillerie qui vous avait recouverts !*
T- *Ah ! C'est l'artillerie qui nous avait recouverts ! Oui mais, quante* l'artillerie attaque, l'infanterie suit, vous comprenez !*
E- *Vous vous souvenez de la façon dont vous avez été recouverts ? Vous l'avez vu venir ?*
T- *Houla si on l'a vu venir ! Je pense bien ! Je me rappelle bien de ça ! On a dit : « On y est, quoi ! ». Et lui, l'aspirant, il avait un sifflet : il sifflait, puis nous on criait ! Tant qu'on pouvait ! Heureusement que le type est passé ! Et qu'ils ont pas avancé, les Boches ! Si les attaquants avaient avancé, j'étais mort comme mon frère Charles. Mon frère Charles, ça a été le même cas. Il est mort à Ruigny, l'abri a été écrasé, ils ont été tous les cinq de l'escouade morts dans l'abri ! Ça, c'est malheureux ! C'est ben ça qui avait choqué mes parents ! Ils avaient été malades ! Ah oui ! »*

La référence aux conditions de mort du ou des frères déjà tués n'est pas rare dans les témoignages, et cette pensée a dû marquer l'esprit du survivant (plus jeune, en général) dès son incorporation…

Nul abri s'effondrant dans les cas qui suivent, mais un ensevelissement dans la terre elle-même.

Jean-Baptiste Jourjon (cl.15) de Villars, versé au 140e R.I. Alpine en janvier 1916, est enterré par un obus à Verdun, vers Fleury, le 20 août 1916, et en informe sobrement sa fiancée Claudine, dans une carte postale rédigée avec son orthographe très déficiente, et envoyée le 23 août de l'hôpital de Vittel :

« Pour mois sa* vat* pas plus mal pour le moment je suis a* l'hopital voillar* 3 jours que je suie* est* tes* bléser* tu doit* bien le savoire* des* jat * jay* écrie* a* ma mère au promier* a bore* que je suie* rentrés* a* l'hopital mais ma blessur* est pas bien grave sasera* rien pour sètte* foit* je suie est* touchéèr* a* se* terible* Verdun tu doit* bien voire* que sure*les journaur* sa* y fait pas jolie* je suis est* tes*en* terrés* par un grot* obut* jit* suie* rester * 4 heure* dans terre jait* tais* dans se* petit village de Fleury en fin* pour le moment je sie* a* la prie* des bales* est* des obut* Je suis coucher* dans un bon lit je suie* dans les Vosges a* l'hopital »*

Traduction : *« Pour moi, ça va pas plus mal, pour le moment, je suis à l'hôpital. Voilà trois jours que je suis été blessé. Tu dois bien le savoir déjà : j'ai écrit à ma mère au premier abord que je suis rentré à l'hôpital. Mais ma blessure est pas bien grave, ça sera rien pour cette fois. Je suis été touché à ce terrible Verdun. Tu dois bien voir sur les journaux que ça y fait pas joli. Je suis été enterré par un gros obus ; j'y suis resté quatre heures dans (la) terre. J'étais dans ce petit village de Fleury. Enfin, pour le moment, je suis à l'abri des balles et des obus. Je suis couché dans un bon lit, dans les Vosges, à l'hôpital. »*

Claudine a-t-elle été rassurée par une telle lettre, qui tente d'apaiser son inquiétude, mais qui livre sur la guerre *« à ce terrible Verdun »* des informations bien alarmantes pour une fiancée ?

Jean Farigoules (cl. 16) né à Saint-Pierre-du-Champ (Haute-Loire), fils d'agriculteur devenu boulanger, à Allevard avant guerre, à Brives-Charensac (Haute-Loire) après guerre jusqu'à sa mort en 1947, a fait l'essentiel de sa guerre au 67e R.I. de Soissons, et a été enterré par un obus dans la Somme, le 15 novembre 1916 . Il l'écrit dans son récit de guerre : *« Le 15 Novembre au matin, un obus tombe et je vois toute la tranchée venir sur moi, je suis enterré jusqu'à la tête, mais enfin, je pourrai m'en sortir, seulement un 2e obus tombe et finit de m'enterrer, il n'y a rien à faire, ce coup-là, j'ai au moins 3 m de terre sur moi. Ma destinée n'a pas voulu que je meurs* là, car le brave Eyraud Emile qui était à quelques mètres a compris que j'étais là-dessous, avec des pelles et des pioches est arrivé à me sortir avec l'aide d'un brave gars de la classe 1917 qui était déjà blessé et saignait comme une fontaine. Enfin après avoir coupé tous mes équipements et ma capote, ils parviennent à me dégager, j'étais méconnaissable. Je pars pour le poste de secours, j'avais des coups* (contusions) *partout, j'étais tout noir, j'arrive au poste de secours et je suis évacué sur l'ambulance de Cerizy-Gailly. Eyraud aussi, étant fortement commotionné est arrivé à se faire évacuer. ».*

Il va de soi qu'il est essentiel pour la survie d'avoir des camarades à proximité qui voient votre ensevelissement et qui réagissent immédiatement en creusant, à plusieurs si la terre à remuer est épaisse, tout en prenant garde de ne pas blesser davantage l'enseveli par un coup de pioche ou de pelle malencontreux.

Georges Montagne (cl.16), tisseur à Bussières, a fait la guerre au 11e B.C.A. devenu le 51e B.C.A. à l'automne 1917 où il a été caporal. La séquence commence par évoquer la lassitude des soldats devant les attaques stériles et meurtrières et débouche sur une révélation : il a été enterré vivant par un obus.
E- *« Mais quel sentiment on avait si on savait que, pratiquement, on allait à la mort ? Ça devait être terrible de partir dans ces conditions ?*
T- *Mais vous comprenez, on devenait, comment vous dirais-je ? Un peu philosophe. On n'appréciait plus la vie du tout. Je vous le dis sincèrement : la plupart des gens rêvaient d'avoir une blessure…, d'avoir une*

jambe…pour s'en aller, se sauver. S'ils pouvaient être réformés… Nous avons été dans la Somme, nous avons été enterrés quatre dans un trou par un obus de 150. J'ai été enterré vivant ! L'obus est tombé derrière moi, mais la déflagration a tué les deux qui étaient à côté de moi. On se touchait les pieds. Moi, c'est mon masque qui m'a sauvé : si j'avais pas eu mon masque, j'aurais été étouffé, parce que c'est l'air qui m'a empêché (de mourir). *J'entendais les copains ; y en avait un qui était de Chazelles et un de Giromagny, là-haut, dans les Vosges, dans la Meurthe-et-Moselle. Eh bien, il a été tué à la guerre, celui-là. Eh bien, je les entendais bien qui disais : « Montagne est là ! Et Untel !… ». Ils m'ont sorti. Je pouvais pas bouger, je pouvais rien dire, j'avais mon masque. Heureusement ! Parce que si j'étais resté cinq minutes de plus, j'étais étouffé ! Alors, ils m'ont fait des mouvements respiratoires, et ils m'ont emmené au poste de secours qui était à quinze mètres sous terre. J'y ai passé la nuit et puis le lendemain matin, j'ai repris ma…* (place). *Alors, c'est de là… je me suis rendu compte, après la guerre, que j'étais devenu sourd d'une oreille.*
E- *Ça vient de cet épisode. Autrement, vous n'avez pas reçu de blessures ?* T- *Non !* E- *De toute la guerre, vous n'avez pas eu de blessure ? Vous avez eu de la chance !*
T- *Ah oui ! Ah ! Je les entendu siffler et j'ai vu tomber des obus à un mètre de moi ! Et qui n'ont pas éclaté ! »*

Cet enterrement de Georges ne lui a pas valu la « fine blessure » qu'il espérait, comme beaucoup d'autres. Quant au miracle de l'obus non éclaté, il est moins exceptionnel qu'on pourrait le penser, lié à un défaut de conception de la fusée, ou, parfois, surtout en 1917, à un sabotage délibéré en usine. Les déminages qu'on opère encore, près de cent ans après la Grande Guerre (et soixante-dix ans après la Seconde guerre mondiale) nous le rappellent chaque année…

Les bombardements par obus à gaz et leurs effets

Quand on parle de « bombardement », on ne songe pratiquement jamais au bombardement par obus à gaz. Or ces derniers furent de plus en plus employés pendant la Grande Guerre et occasionnèrent des morts et des mutilations internes ou externes.

Pour expédier des gaz sur l'ennemi, il faut disposer d'un contenant. Des bonbonnes pleines de gaz toxiques, plus lourds que l'air, et débouchées au moment jugé opportun furent parfois utilisées au début, mais elle exigeaient une manutention importante et périlleuse, l'attente d'un vent favorable portant vers l'ennemi (mais qui pouvait changer d'orientation !) et une proximité avec l'adversaire qui pouvait aussi se retourner contre vos propres troupes, le gaz étant peu maîtrisable. Aussi, bien vite, les bonbonnes furent-elles abandonnées au profit des seuls obus.

La Grande Guerre connut une utilisation de plus en plus grande de cette arme « sale », interdite par la Convention de la Haye, que sont les gaz suffocants, asphyxiants, ou vésicants (provoquant des lésions de la peau, des muqueuses et des voies respiratoires). L'armée allemande en prit l'initiative le 22 avril 1915 à Ypres, en Belgique, avec du chlore. Un mois après, du phosgène (mélange de chlore et d'oxyde de carbone) fut employé par elle sur le front russe. En juillet 1915, du bromure de méthyle fut tiré par des canons de 155 en Argonne. La France mit en fabrication des obus au chlore dans l'été 1915, notamment par la « Société du Chlore chimique » installée à Pont de Claix en Isère. En juillet 1916, de l'acide cyanhydrique fut employé dès le début de la bataille de la Somme. En juillet 1917 (12 et 13) les Allemands récidivèrent à Ypres en lançant du gaz moutarde qui reçut bien vite le nom d'ypérite. C'est de l'arsine (hydrogène arsenié = à l'arsenic), non filtrée par les masques à gaz, à effet sternutatoire (provoquant des éternuements) et vomitif, obligeant à enlever le masque, qui sera utilisée en septembre 1917. On considère qu'en 1918, un obus sur quatre est un obus à gaz, et que les divers gaz ont provoqué 7% des pertes totales sur le front occidental et 11% sur le front russe.

Face à cela, du côté français, les parades ont été diverses mais toujours en retard sur l'évolution technique de l'ennemi : d'abord des compresses furent distribuées, qu'on devait se plaquer sur le visage, puis un masque de type « cagoule », sans aucun système de filtrage, puis, conçu en 1917 et largement distribué au début de 1918, le masque ARS 1917 dit « groin de cochon », comportant une cartouche filtrante, mais ayant l'inconvénient d'être lourd, et contourné par les Allemands par l'usage conjoint de gaz à effet sternutatoire (poussant à éternuer), ce qui obligeait à l'enlever.

Dans cette partie, nous adopterons un ordre principalement chronologique (avec des exceptions au début, concernant la lutte contre les gaz et leurs effets) les témoins gazés ayant été plus nombreux en 1918 qu'en 1916, aucun ne l'ayant été en 1915, ce qui est conforme à l'utilisation croissante de cette arme déloyale.

Des mesures préventives

Devant l'irruption des gaz de combat dans la guerre, les régiment se sont équipés, dans la caserne de dépôt, d'une installation dont le nom est devenu sinistre après la seconde guerre mondiale : une « chambre à gaz ». Un de nos témoins l'évoque ; il s'agit de **Victor Fréry** (cl. 18) de Boën-sur-Lignon qui a connu un curieux entraînement au dépôt de son régiment, le 98e R.I. de Roanne où il a été incorporé le 2 mai 1917 :

E- « *Ces masques, vous en aviez dès le début ?*

T- *Ah oui ! D'ailleurs, à Roanne, on avait passé à la chambre à gaz, dans les instructions, dans les manœuvres. Ils vous prenaient par groupe, on passait à la chambre à gaz pour éprouver les masques. On mettait un masque puis on rentrait dans une salle étanche. Ils tiraient un coup de pistolet dedans pour lâcher les gaz lacrymogènes, ou autres, ou l'ypérite, ça dépend. On passait de temps en temps, comme ça. C'était pour éprouver les masques et pour apprendre à respirer, à vivre avec le masque. Y avait deux variétés de masques : le masque M2 qui vous emboîtait la figure, et l'autre, l'ARS qui avait une cartouche à la base qui s'enlevait. Et la respiration, l'air, passait par cette cartouche, ce filtre, qui était de la grosseur d'un petit bol. C'est avec ce masque-là que je m'aperçois à un moment que j'aspirais des gaz à pleins poumons ! Alors, je me suis rabattu sur l'autre. »*

Cet entraînement, d'autres l'ont eu dans leur cantonnement, en zone des armées. Après sa deuxième blessure, l'adjudant **Joseph Devaux** (cl. 99), cadre de banque à Annonay, est, à 39 ans, pendant quatre mois, instructeur des jeunes recrues de la classe 18 au 31e Bataillon de Chasseurs à Pied, vers Saint-Dié, dans les Vosges. Il écrit très fréquemment à sa femme Eugénie dite « Ninette » restée à Belmont-de-la-Loire (Trémontet) avec leurs deux jeunes enfants. Le 19 mars 1918, il lui détaille l'entraînement au port du masque à gaz : *« Ce matin, nous avons inauguré le travail de la semaine par une promenade masquée. Tous les huit jours, les hommes doivent séjourner pendant un quart d'heure dans une chambre chlorée afin de s'assurer de l'efficacité de leur appareil contre les gaz. Pendant une heure, ils conservent le masque sur le visage, on les habitue ainsi aux inconvénients et aux fatigues qui résultent du port de cet impedimentum* (accessoire gênant) *anti-asphyxiant. Naturellement, ils ronchonnent ou se lamentent sur la guerre pendant tout le trajet ; pendant le passage dans le local chloré, ils imitent les cris d'animaux, certains font de l'esprit, d'autres font les réflexions les plus baroques ; mais tout cela n'est pas d'une grande distraction. ».*

Apparemment, la deuxième méthode (la chambre chlorée) est moins agressive que la première (la salle étanche avec un vrai gaz, y compris l'ypérite) : y aurait-il eu des accidents amenant à corriger l'entraînement ? Ou est-ce seulement la caserne qui permet l'entraînement proche du réel ?

Une autre mesure de lutte contre les gaz, favorisant l'étanchéité - toute relative pourtant - du masque à gaz, de forme cagoule (le masque ARS 1917, à capsule filtrante, n'est pas encore inventé), est fournie laconiquement par le sergent fourrier au 298e R.I. de Roanne, **Jean-Baptiste Grousson** (cl. 95) dans son carnet, celui-là même où se trouve la brève mais poignante description de l'exécution des six Martyrs de Vingré (cf chap.VI) : à la date du 29 février 1916, il indique sèchement : *« 29- mardi – ordre de couper les barbes à cause des gaz. »*

Cet ordre peut expliquer la différence d'aspect entre nombre de soldats de 1915, à la barbe fournie, et ceux de la seconde partie de la guerre, sans barbe, mais avec moustache, très souvent.

Séraphin Rejony (cl. 18), employé aux papeteries Navarre à Roanne, a connu l'envoi de gaz au 3e Bataillon de Chasseurs à Pied. Il y consacre deux petites séquences, dans notre long entretien du 5 juillet 1987. La première indique une parade sommaire, insolite, qu'il a été le seul à signaler : *« Les gaz, ça attaquait d'abord les yeux et les parties humides du corps. Alors on se mettait du coton dans le derrière et le masque : fallait garder le masque ! »*

La seconde se consacre à un gaz français, alors que les gaz sont essentiellement vécus et racontés comme venant de l'ennemi, sans doute parce que la plupart des Poilus les considèrent comme une arme déloyale, donc indigne de notre armée :

T- « *On en avait, nous aussi, des gaz ! On avait la poudre à Turpin, cette fameuse poudre à Turpin ! Eh ben, elle a été arrêtée… A la fin de la guerre, ils envoyaient cette poudre, les chevaux restaient sur les pattes, et les hommes, ils restaient comme ça, ils venaient tout noirs !*

E- *Raides ? Sans tomber ?*

T- *Raides ! Raides ! Sans tomber ! Cette fameuse poudre à Turpin ! Et puis on n'en a jamais plus…*(entendu parler ?). *Ça a dû être arrêté, ça. Oh ! Y a eu toutes sortes d'affaires, vous savez ! »*

La turpinite, absente des dictionnaires consultés, semblerait être, d'après une recherche sur Internet plutôt un explosif qu'un gaz asphyxiant, mis au point en 1885 par l'ingénieur chimiste français Eugène Turpin (fabricant de jouets en caoutchouc !) à partir de l'ammonionitrate et de sels d'aluminium qui augmentent considérablement la puissance explosive. Elle aurait abouti à la tritonite ou TNT (obtenu par nitratation d'un noyau de toluène, dérivé du benzène). Selon un correspondant chimiste d'un forum de discussion, les Anglais l'auraient utilisée, sous le nom d'ammatol dans la guerre des mines, notamment au moment de la bataille de la Somme.

Un autre témoin, vu deux fois six mois après Séraphin Rejony, les 19 et 31 décembre 1987, le capitaine d'artillerie (en 39-40), lieutenant en 1918, **Etienne Becouse** (cl. 13) de Saint-Nizier-sous-Charlieu, fera justice de cette fameuse turpinite :

E – *« Est-ce que vous pouvez me parler de cet épisode de la turpinite ?*

T- *Ah bien ! Au début de la guerre, le bruit courait parmi les artilleurs qu'on avait la turpinite : c'était un explosif, et puis y avait des gaz dedans qui pouvaient tuer l'adversaire, quoi ! Mais c'était une blague !*

E – *Et, à votre avis, la turpinite, qu'est-ce que c'était ?*

T- *C'était de la mélinite, tout simplement : l'explosif qui était dans les obus !*

E- *Mais c'était présenté comme une sorte d'arme miracle ?*

T- *Eh oui ! Mais enfin ce sont des bruits qui ont couru comme ça, mais ça ne s'est pas bien protégé, ça ! »*

La turpinite n'est donc qu'une de ces fameuses rumeurs qui ont couru tout au long de la Grande Guerre. Nous en verrons d'autres. Mais la turpinite n'a pas laissé beaucoup de traces dans les mémoires, car ce sont les deux seuls témoins sur 187 à l'avoir évoquée…

Antoine Daval (cl. 16) de Saint-Jean-la-Vêtre, chauffeur de maître vers Noirétable avant guerre, agriculteur et cafetier-aubergiste après, à Saint-Jean-la-Vêtre (Pragniot), versé dans le Génie en raison de sa possession d'un permis de conduire, est, à partir de la fin 1915, affecté au fonctionnement et à l'entretien d'un groupe électrogène produisant, dans un abri souterrain, de l'électricité pour les réseaux téléphoniques. Cet abri est muni d'un ventilateur pour refouler les gaz (traduction du patois) : *« On s'en servait, de ventilateurs, parce qu'on était dans un abri. Alors, le devant, où on avait fait entrer la voiture* (le tracteur), *était barricadé avec des poutrelles de fer, comme des rails de chemin de fer, des grosses poutrelles…Et puis il y avait une porte d'entrée, et dessus il y avait des galeries qui allaient en zig-zag. Et puis il y avait une autre sortie, de l'autre côté. Et dans l'abri, il y avait deux ventilateurs, dans les couloirs, qui marchaient à l'électricité, continuellement. Ça sortait les gaz ! Il faut les évacuer, autrement les gaz (surtout l'ypérite, qui est un gaz très lourd), ils cherchent toujours à s'enfoncer* (à traîner au sol, et à occuper les bas-fonds).

Cette particularité physique des gaz asphyxiants lui rappelle une anecdote, puis deux autres non liées au poids du gaz, mais à sa nocivité, anecdotes qu'il ne localise pas, ni ne date : *« Y avait un sous-off qui était venu, un sous-off d'infanterie. Eh ben, en parlant par respect… Ils avaient tiré des obus d'ypérite (c'étaient rien que des obus qu'ils tiraient) , alors ça faisait des trous et ces trous étaient pleins de gaz. Eh ben ce sous-off, il s'est posé*[29]*, pour annoncer le fait, dans le trou d'un obus à gaz. Eh ben, ils ont été obligés de l'évacuer ! Parce que le gaz reste toujours dans le trou le plus bas !*

E- *Il ne le savait pas ? Ça ne sentait pas ?*

T- *Ça sentait pas ! Ça sentait rien ! Surtout quand il était resté… Quand ils l'envoyaient, tout de suite ça avait un parfum, un goût de parfum , mais seulement tout de suite ! Mais même le bois qui avait reçu des gaz, de l'ypérite (y avait plusieurs sortes de gaz) … On en a vu un qui avait été évacué parce qu'avec son couteau, il avait coupé une branche de bois qui avait reçu l'ypérite. Eh ben, il a été évacué rien que pour avoir coupé cette branche et de s'être servi de son couteau pour manger ! C'était mauvais, c'était le plus mauvais, l'ypérite, franc*[30] *mauvais ! Y avait un type qui était à côté de nous, un téléphoniste. Il est sorti de sa cabine* (son abri) *pour faire quelque chose, je sais pas quoi, et il avait pas pris son masque. Et les Boches ont envoyé quelques obus à gaz : il a été attrapé. Il avait pas pris son masque ! Il était pas loin, il était qu'à 20 mètres de la porte de sa sape ! Il est tombé raide, et puis alors noir ! Noir comme du charbon ! »*

Etienne Carton (cl. 18) est né à Poncins (Les Bruyères), de parents agriculteurs, dont il est l'avant-dernier des dix enfants, agriculteur à la ferme familiale louée jusqu'en 1926, puis cantonnier pendant 36 ans, essentiellement à Feurs où il a résidé. Il s'est engagé à 18 ans et a obtenu l'artillerie qu'il convoitait comme affectation, au 113e R.A. Lourde d'Issoire. Il a été successivement conducteur de chevaux, puis tireur au canon de 120 long, puis agent de liaison. Il évoque quelques précautions à prendre dans l'abri, pour tenter de se prémunir des gaz, alors qu'il a été quelque peu gazé vers Verdun, au printemps 1917 dans un secteur de forêt non détruite :

T- « *Ah ! moi, je l'ai gardé 24 heures de temps, le masque ! Et plus ! Mais fallait ben manger ! Dans la cagna où nous étions, à 8-10 mètres dans terre , y avait deux toiles contre les gaz à la porte des escaliers pour monter qu'on avait faits, deux toiles contre les gaz, et y avait une bougie qui brûlait. Tant que la bougie brûlait, on donnait pas d'air ; et quand la bougie s'éteignait , on était obligé de donner d'air*, par en haut, un peu… Pas par en bas, parce que les gaz descendent toujours : alors tout le monde était gazé ! Ils passaient même dans la cagna !*

E- *Donc y avait du gaz qui restait sans arrêt ?*

---

[29] « *Se poser* » signifie déféquer, ce qui est entouré de précautions oratoires : *« en parlant par respect », « pour annoncer le fait »*

[30] « Franc » est un adverbe courant dans les patois foréziens, et le français local, signifiant « tout à fait »

T- *Tout le temps ! Tout le temps ! Si vous aviez vu les arbres derrière nous , qui restaient, ils avaient des feuilles toutes brûlées ! Toutes brûlées !*
E- *Et ces gaz restaient dans les trous, je crois…*
T- *Ah ! Fallait faire attention de pas se mettre… D'ailleurs, l'obus à gaz, pour dire la vérité, il fait pas un gros trou, il était bien reconnu. Tandis que le percutant fait un trou plus profond, vous pouvez vous mettre à l'abri. Mais les gaz y vont ! Plus c'est bas, plus le gaz se répandait !*
E- *C'était traître comme arme, les gaz, non ?*
T- *Ah ! C'était traître, bien sûr ! On en a pris après. Mais moi, dans les Ardennes, je partais en mission. Et on avait avancé. J'ai passé devant une cagna allemande. Bon Dieu ! L'Allemand avait son fusil comme ça !* (simule la mise en joue) *J'ai dit : « Il va te tuer ! » Je m'approche tout doucement : il était mort par les gaz ! Parce que nous aussi, on en avait des gaz. On avait attrapé les gaz après. Et on en a sonné quelque peu !* (rire de satisfaction). *Enfin, on en a ben assez causé !*
E- *Dernière chose : vous me disiez qu'on lançait des obus à gaz. Y en a deux ou trois qui m'ont dit : « Nous, on répliquait ! On n'envoyait jamais les premiers les obus à gaz ! »*
T- *Oh ! Mais on les a pas envoyés les premiers, nous ! C'est eux qui ont commencé, oui, ça c'est vrai ! »*

On voit donc que la question : « Qui a tiré le premier ? » est essentielle, et que, par patriotisme, nombre de soldats français nient que leur artillerie ait pu prendre l'initiative d'utiliser cette arme sale. La priorité absolue, en matière d'apparition des gaz, est historiquement reconnue : c'est l'armée allemande qui a utilisé la première fois, les gaz, le 22 avril 1915, à Langemark, au nord d'Ypres (Yper en flamand, d'où le nom d'ypérite donné deux ans après au nouveau gaz expérimenté aussi à Ypres) en Belgique. Mais qu'en a-t-il été de tous les échanges d'obus à gaz qui ont eu lieu dans les trois ans et demi de guerre à venir, jusqu'à l'armistice ?

Par ailleurs, les précautions contre les gaz qu'indique Etienne Carton ne sont pas du tout généralisables, surtout à l'infanterie. Seuls les artilleurs, en restant parfois plusieurs mois au même emplacement de batterie, peuvent s'aménager des cagnas si profondément enterrées (8 à 10 m sous terre !) dont on peut obturer l'entrée par une toile anti-gaz. Quant au spectre de l'Allemand figé mort dans sa position de tir par les gaz français, il dit assez la foudroyante efficacité des gaz inhalés à haute dose.

Une alerte aux gaz

Une alerte aux gaz est très bien décrite , dans un de ses carnets de guerre, à la date du 23 juillet 1917, par l'adjudant **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun, en Saône-et-Loire, qui, dans sa 40e année, en 1917, commande une forte section du Génie (65 hommes), au Mamelon Blanc, près de Vauquois, en bordure de la forêt d'Argonne : *« Après la soupe du soir, bombardement du Mamelon. Quels sont ces obus que nous recevons ? Nous ne tardons pas à la savoir. Toutes les cloches et klaksons* du Mamelon sonnent et crient l'alerte au gaz. Ces obus qui arrivent comme les you you*[31] *(ils font se* bruit dans leur parcours dans l'air), ont une détonation assez faible et produisent beaucoup de fumée. Fumée blanche rasant ou plutôt se traînant sur le sol. Le vent nous l'amène en plein dessus. Bientôt nous sentons l'odeur caractéristique de ces maudits gaz. Vite, on met les masques, on ferme les portes et on calfeutre avec des couvertures portes et fenêtres et on bouche les interstices des planches* [32]*avec du papier. L'alerte au gaz sonnait alors que je commençais à écrire ma journée sur ce carnet, vers 8 heures du soir. Je la reprends à 2 heures du matin, car les boches* en envoyaient encore il y a une heure et la nappe est maintenant sur la Barricade ; il en reste encore un peu ici, dans ma chambre, je peux quitter le masque qui, entre parenthèses, est rudement gênant. Difficulté très grande de respirer, et ces courroies qui vous enserrent la tête font mal. Véritable souffrance que de le garder et malheur à qui s'agite ; celui-ci est perdu, car il ne peut le conserver. Il faut peu parler et marcher lentement, et malgré cela, on sue à grosses gouttes. Je fais un tour dans les abris pour m'assurer que tout le monde a mis son masque. Les gars font du feu, qui avec des sacs à terre font une fumée épouvantable, ce qu'il faut du reste, cela chasse les gaz et les neutralisent*. Notre artillerie ne reste pas inactive, nous devons tirer à gaz aussi sans doute par mesure de représailles, cela se comprend au son des obus qui passent et vont tomber chez Fritz. Maintenant les boches* tirent sur le bois Noir, toujours à gaz. Partout, on est sur le qui-vive. Ah ! les monstres, quel raffinement dans la barbarie ! Je suis passé tout à l'heure au poste de secours, il n'y avait pas d'intoxiqués. J'espère qu'ils nous auront simplement imposer* la torture du masque et qu'il n'y aura pas de victimes, comme cela avait eu lieu le jour de Pâques ou* 3 de mes hommes moururent et 14 évacués.*

Le goût de ces gaz n'est pas précisément mauvais : odeur de fruits qui pourrissent. »

---

[31] Un « youyou » est le nom donné par les Français, d'après le bruit produit, à *« une grenade à ailettes allemande »* (Albert Dauzat)
[32] L'abri dont il est question est une baraque Adrian

Malheureusement, le récit de cette attaque mortelle de Pâques 1917, nous ne l'avons pas, car il y a un trou de trois mois (à peu près la durée d'un carnet qui se serait perdu) entre la fin du carnet G (25 mars) et le début du carnet H (30 juin), indiquant un « *retour de permission* » dont il est exclu qu'elle ait pu durer aussi longtemps (la durée moyenne d'une permission est de 7 à 8 jours plus le temps de transport).

Le côté insidieusement pernicieux des gaz peut, pour nombre de Poilus, les faire redouter plus que le bombardement classique. Ainsi **Jean-Baptiste Jourjon** (cl.15) de Villars, écrit, le 19 octobre 1917, avec son orthographe chaotique déjà vue, cette carte inachevée (elle doit se continuer sur une feuille de papier qui a été perdue) à sa fiancée Claudine, habitant aussi Villars, alors qu'il se trouve dans l'Aisne, avec le 140e R.I. de Grenoble :

« *Cher* Claudine Je suis dans la soufrance* bien complette* on vat* au* tranchees* pour le moment est* Dimanche on vat* en core* a taquet* je croie* que savat* bien faire vilin* savat* èt* tre* la plus forte Bataille qui vat* se faire de puis* la gèrre* Dimanche quent* tu te lèverat* tu pourrat* dire que je trifoulle* dure* et fèrme* ille* faut* dra* faire a tantion* de pas se fère* tué* a* présent la chosse* qui est plus dans* je* reut* sai* leurs gaze* tu meurs sant* tant* nat* père* sevoire* comme une ataque* Mat* chèr* Claudine tu me* »

Traduction : *« Chère Claudine, Je suis dans la souffrance bien complète : on va aux tranchées pour le moment, et dimanche, on va encore attaquer. Je crois que ça va faire vilain, ça va être la plus forte bataille depuis* (le début de) *la guerre. Dimanche, quand tu te lèveras, tu pourras dire que je me trifouille* (me bat) *dur et ferme. Il faudra faire attention de pas se faire tuer. A présent, la chose qui est la plus dangereuse, c'est leurs gaz ! Tu meurs sans t'en apercevoir comme une attaque* (cardiaque). *Ma chère Claudine tu me»*

La suite du courrier ne précise pas quelle a été cette attaque si spectaculaire ; laconiquement, banalement, Jean-Baptiste se contente de commencer sa carte suivante, du 28 octobre, par *« Après avoir fait une tèrible* Bataille, je te fait* réponse pour te donèt* de mèt* nouvelle* quit* son* très bonne* pour le moment »*. A aucun moment, la bataille n'est décrite. On a vu que les gaz lui inspirent plus de peur que l'attaque et le bombardement, alors que, comme il en décrit l'effet, en se trompant (« *Tu meurs sans t'en apercevoir* »), les souffrances sont escamotées ! Mais c'est voler à l'homme sa mort !

L'historique du régiment accorde une grande importance à cette bataille, victorieuse, lancée le 23 octobre 1917, au nord-est de Soissons, autour de la route de Soissons à Laon, en partant du secteur de Crouy-Vregny-Laffaux jusqu'à Filain et au fort de la Malmaison.

L'expérience personnelle du gazage

Les témoignages qui suivent évoquent tous, par ordre chronologique, les circonstances du « gazage » des témoins et les effets provoqués sur eux, quelques-uns décrivant aussi les soins qu'ils ont reçus.

Gazés de 1916

Justin Charrat (cl. 12), tailleur de pierre dans l'Isère à Montagnieu avant guerre, amputé d'une jambe en entier et ayant perdu l'usage de son bras droit par suite de l'envoi d'une bombe de gros calibre le 23 juin 1916 qui a anéanti toute sa section (voir chapitre sur la bataille de Verdun), reconverti en expert-comptable, puis en percepteur après guerre, pour finir inspecteur central du Trésor en Isère, a, avec le 11e Bataillon de Chasseurs Alpins d'Annecy, découvert les gaz ce 23 juin 1916, à Verdun, quatorze mois après leur apparition, à Ypres, en Belgique (ce qui indique qu'en ces années 1915-1916, leur usage n'était pas très fréquent, à la différence de 1917-1918), près de deux ans après sa mobilisation et au matin du jour du drame qui va le frapper , lui le sergent, et les 48 hommes de la section dont le lieutenant a déjà été tué :

T- *« Nous sommes donc arrivés à Verdun un soir, dans la nuit, et on nous a arrêtés au fort du Regret. Le fort du Regret dominait toute la vallée de Verdun. Alors, je me suis regardé, j'ai regardé la bataille*[33]*. Alors, j'ai vu le crépitement des obus. Ah ! J'ai dit, c'est pas possible, pas possible que des hommes sortent vivants de cet endroit !…*

E- *Il y avait un pilonnage extraordinaire ?*

T- *Oh ! C'était terrible ! Terrible ! Et puis alors, c'est là que nous avons eu les premiers gaz. Le 23 juin, nous sommes allés plusieurs fois à la bagarre, et puis nous sommes montés à Verdun. Le 23 juin, partis de la caserne de Verdun, des souterrains de Verdun, nous avons franchi la Meuse et nous avons vu les premiers gaz tout de suite après la Meuse. Et nous avons fait 15 km sous les gaz !*

E- *Avec les masques, tout de même !*

T- *Les masques ! C'est ce qui sera… Nous avions des gaz* (des masques !) *qui nous serraient la bouche comme ça, qui nous étouffaient, alors les gaz… Quand ils* (ses hommes) *avaient fait vingt mètres, il fallait*

[33] Bataille commencée, rappelons-le, quatre mois auparavant, le 21 février 1916

qu'ils respirent, alors ils enlevaient leur masque et puis (grande aspiration puis imitation d'une respiration haletante) *respiraient à pleins poumons ! Et nous sommes arrivés comme ça. Alors c'est là que nous avions reçu un bidon de 2 litres d'alcool !*
E- *C'était votre première ration ?*
T- *La première fois ! La première fois que nous avons vu l'alcool !… »*

Nous reviendrons bien plus longuement, dans le chapitre suivant, sur cette question de l'alcool avant l'attaque. Toujours est-il que Justin abandonne le thème des gaz sans indiquer les conséquences que cette longue marche d'approche du front à travers un terrain où stagnaient les gaz toxiques a eues sur sa compagnie. Là commence le récit dramatique qui a été présenté dans le chapitre sur la bataille de Verdun .

Antoine Fanget (cl. 16) de Bourg-Argental, agriculteur dans la ferme familiale de son épouse à Burdignes, avec une activité de charron (et des compétences de soudeur-étameur qui vont être utilisées !), versé au 64e R.I. d'Ancenis au front, a été gazé en 1916 dans la Marne, avant d'avoir les pieds gelés lors du terrible hiver 16-17, et d'être blessé deux fois en 1917 :
T- *« J'avais pris les gaz dans la Marne… J'ai été évacué : j'ai resté deux mois, deux-trois mois à l'hôpital… J'avais reçu les gaz, alors j'étais aveugle, j'avais les yeux bandés, alors tout ça… Je pouvais pas sortir ! J'ai été gazé, bien gazé : je voyais plus rien, moi !*
E- *Vous avez pas eu le temps de mettre votre masque ? Le nez de cochon ?*
T- *On avait des masques, c'était zéro ! C'étaient des machins, là… Oh ! pensez-vous ! On les soulevait parce qu'on transpirait là dessous ! Allez, pof ! C'étaient les yeux qui prenaient !*
E- *Vous aviez pas le nez de cochon ?*
T- *Ah ! Mais c'est après qu'on avait le nez de cochon ! Après ! Puis on avait les boîtes*[34] *après ! Mais le nez de cochon, ça faisait lourd, hein ! Mais les autres* (masques), *si on prenait que ça, tu pouvais mettre ton mouchoir, ton écharpe par devant, c'était à peu près la même chose ! C'était à peu près pareil*

Antoine décrit ensuite son hospitalisation (voir chap. suivant) et revient sur l'atteinte aux yeux :
E- *Vous ne pouviez rien voir ?*
T- *Ah ben non ! Je vous dis bien : fallait pas que les yeux prennent l'air ! On couchait sur une table, et puis on faisait du liquide par les yeux, hein !*
E- *On m'a dit que les gaz, ça s'attaquait aux parties humides…*
T- *Oui, oui, c'est ça ! Partout !*
E- *Mais vous, y avait que les yeux qui étaient atteints ?*
T – *Ça fait peler, hein ! Ça vous pèle !* (montre le cou)
E- *Ça pèle quoi ? Le cou ?*
T- *Ah oui ! Dans les parties humides, bien sûr ! Ça fait mal, hein ! »*

Antonin Cote (cl.16), agriculteur à Saint-Priest–la-Prugne, présenté précédemment, du 121e R.I. de Montluçon, a subi un bombardement à gaz à Bezonveaux, dans le secteur de Verdun, pendant la grande bataille de 1916 :
T- « *C'était l'été… l'été 16… On a été épuisés ! On a passé toute la nuit : ils nous bombardaient avec des obus à gaz ! Y avait des gaz, qui faisaient des nappes de gaz, vous comprenez ?*
E- *Oui, parce que c'était plus lourd que l'air !*
T- *Eh ben, non, on l'a pas eue, nous* (la nappe de gaz). *Mais question des obus, de 7 heures du soir à 7 heures du matin, ils ont pas arrêté ! Alors les masques ne servaient de rien plus !*
E- *Oui. Parce que ça durait deux ou trois heures, les masques !*
T- *Oh même ben mieux ! Mais ç'aurait pas dû… Alors, on était brûlés, et on voyait plus clair, quoi ! Et puis, c'est qu'on en avait avalé aussi, des gaz ! »*

Sa femme intervient : *« Il a une pension définitive de 15% »* et se met à lire le livret militaire de son mari : *« Nature de l'affection : laryngite de cataracte, intoxication par les gaz »*. Elle me tend le livret :
E- *« Juillet – août 16, à Bezonveaux ». C'est là que vous avez été gazé ?*
T- *Oui, à Bezonveaux. C'était dans un entonnoir. On était 33 qu'on a été évacués !*
E- *Et qu'est-ce que ça vous a fait ? Vous vous souvenez, de ce que ça vous faisait, les gaz ?*
T- *Eh ben bien sûr ! On voyait plus clair ! Ça nous brûlait la figure ! Les masques, ils faisaient rien plus ! Heureusement, ils nous ont mis dans… (y avait plus de voitures à Verdun, là-bas) dans les fours à chevaux* (?) *qu'ils avaient mis pour porter secours. Mais y avait pas de voitures pour nous emmener derrière ! Eh ben, on a resté à la nuit, là. Toute une nuit, qu'est-ce qu'on a craché ! Et je te crache ! Et heureusement pour nous : ça sortait !*
E – *Et là, on vous a emmenés dans un poste de secours ?*

---

[34] Ces boîtes, vissées sous le masque, contiennent une cartouche filtrante au charbon actif et des produits censés neutraliser les effets de l'ypérite (gaz moutarde) et du phosgène ; elles n'ont équipé les masques qu'à partir de 1917.

T- *Un poste de secours. Et puis, on a pas resté : y a eu deux voitures*[35] *pour nous emmener à l'arrière. On était à Mon… Mon… Je me rappelle plus comment ça s'appelait ! Montdidier-le-Roi !*[36]

N'ayant pas conscience que ce Montdidier-le-Roi n'existait pas, et que le Montdidier de la Somme était si loin (largement 200 km à vol d'oiseau), je ne pose aucune question sur le transport. Antonin raconte brièvement qu'il a été soigné un mois dans un hôpital (ce qui suppose qu'il s'agit d'une ville) et explique les soins :

T- *« Les yeux, on nous lavait les yeux. Et puis la gorge : on faisait des gargarismes ! C'était bien ça…*

E- *On vous faisait pas boire du lait ?*

T- *Du lait, oui ! On nous faisait boire du lait ! Oh ! Moi, j'avais ben bu du vin, comme ça, mais du lait ! Le lait n'était pas bon ! Je pouvais pas le boire ! On aurait dit que ça faisait une pâte, ce machin ! On aurait dit de l'amidon ! Je pouvais pas le boire.*

E- *Et là, vous sortiez pas, bien sûr ? Vous étiez toujours allongé ?*

T – *Ah oui ! Il faut, oui. »*

Il aura une permission de convalescence après ce mois d'hôpital. Selon le livret militaire, il sera à nouveau gazé le 5 avril 1918, mais n'en dit rien.

Gazés de 1917, sauf lui et sa compagnie

Francis Ferret (cl. 16), agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, n'a que mépris pour cette arme déloyale que constituent les gaz asphyxiants ou vésicants, qu'il a connu pour la première fois, fin avril 1917, vers Château-Thierry, avec le 170e R.I. d'Epinal :

E- *« Les trous, c'était dangereux aussi à cause des gaz, je crois…*

T- *Ah ! bien sûr, les gaz ! Une fois, on était… avant d'attaquer à Hautevesnes*[37]*, ça s'appelle. On était en première ligne. Alors ils nous ont envoyé les gaz. On avait deux masques, avec le masque de rechange. Eh bien, les obus, ils les avaient* (lancés) *par l'arrière, dans la vallée ! Qu'est-ce qu'on a eu, de brûlés ! Nous, on était franc*[38] *devant, et les obus passaient derrière : on a pas eu de mal. Mais qu'est-ce qu'on avait eu ! Et puis, c'est dur, les brûlures. Vous aviez les parties dessous, les aisselles, où y a la peau dessous les parties* (génitales)*, et puis surtout les poumons !*

E- *C'était brûlé sous les aisselles aussi ?*

T- *Ah oui ! Ça brûlait. Puis les yeux, on pleurait. On les voyait dans les gares : ils pleuraient, ils pleuraient ! Sur les yeux, tout ce qui est sensible. Et surtout les poumons : ça brûlait les poumons. Moi, j'ai pas été trop pris par les gaz. Je vous dis ben : y a que cette fois-là. J'ai changé mon masque, quoi ! On ne bougeait pas, on attendait que les Allemands viennent. Après des bombardements à gaz, ils s'amenaient ! Mais ils sont pas venus. C'était ben une saloperie, ces gaz ! C'était pas intéressant ! Et y en a beaucoup qui sont morts ! Et puis, ils souffraient ! On les voyait dans les hôpitaux, les infirmières les pansaient, aux parties, tout ça, les yeux… Ils souffraient, hein ! Saloperie de gaz ! C'en est une saleté, ça !*

E- *Et les obus qui envoyaient des gaz étaient comme les autres ? Ou bien différents ?*

T- *Ils étaient différents ! Ils tapaient pas bien fort ! Ça faisait comme un œuf punais*[39]*, quoi ! Et ils tapaient pas fort. On disait : « Attention, c'est les gaz ! C'est les gaz ! » On y comprenait à la détonation : c'était pas si clair, ça poussait pas : « Crinnkkk ! », tandis « Roooooum ! Roooooum ! » ; ça faisait pas le même son ! […] Y avait un obus qui avait éclaté, où il avait éclaté, ça faisait vert ! Si vous montiez là dedans ! On sautait de trou d'obus en trou d'obus, pour se cacher. Si vous tombiez dans un trou d'obus comme ça, eh ben vous étiez tout brûlé après ! Ah ! Ça traversait les habits ! Quand vous voyez de la verdure comme ça, c'est un obus à gaz qui a tombé, il faut pas s'y coucher dedans ! Si c'est un autre, on s'y couchait dedans, mais pas ceux-là ! ».*

---

[35] Deux « *voitures* », au sens actuel du terme, seraient loin de suffire pour évacuer 33 soldats gazés. C'est oublier qu'à cette époque, « voiture » pouvait signifier « camion » et même « car ». J'ai le souvenir de toutes les vieilles personnes (nées un peu avant ou après 1900) disant, dans mon enfance, entre 1950 et 60 : *« On a pris la voiture* (ou *« l'auto »*) *de Saint-Anthème pour aller à la Ville »* = à Montbrison, où se tenait un marché très important, le samedi. Il se tient toujours.

[36] D'après le répertoire des communes de France l'Atlas Michelin des Routes de France (édition France-Loisirs), il n'y a que deux communes en France à porter le nom de Montdidier, étant donné qu'aucune ne s'appelle « Montdidier-le-Roi » : le petit Montdidier de Moselle, à 15 km au nord de Dieuze, mais il était en zone occupée par les Allemands ; la ville de Montdidier au sud de la Somme, non occupée . Il doit s'agir de ce Montdidier, « le Roi » pouvant venir de la confusion et l'amalgame d'Antonin avec Roye, situé à 16 km à l'est de Montdidier qui lui est relié par la route D930, assez importante. Mais c'est à 200-220 km à vol d'oiseau de Verdun !

[37] Hautevesnes est à 8 km au nord-ouest de Château-Thierry, dans l'Aisne

[38] « Franc » est un adverbe très courant en français local forézien, signifiant « tout à fait »

[39] Un œuf punais est un œuf avarié, dont la senteur est particulièrement nauséabonde

La grande différence, outre le bruit de l'éclatement et la coloration du sol, entre les obus normaux et les obus à gaz, c'est que ces derniers, s'ils ne tuent pas au moment de l'explosion, continuent à blesser et à tuer traîtreusement pendant des semaines, en stagnant dans tous les bas-fonds, qu'il s'agisse de cratères d'obus, de tranchées, de petites dépressions naturelles, voire de petits vallons, et en imprégnant la végétation, comme le cas cité par Antoine Daval où l'usage du couteau pour couper une branche dans un emplacement gazé aurait suffi pour gazer son utilisateur.

Gazés de 1918

Ils sont les plus nombreux et les plus atteints. Nous respecterons l'ordre chronologique de mois en mois tout au long de cette année 1918.

Armand Primpier (cl. 12) de Roanne, horloger à Roanne avant guerre, représentant en textiles après, est musicien-brancardier au 121e R.I. de Montluçon, a été gazé sévèrement le 18 mars 1918 vers Vaux, dans le secteur de Verdun, où il avait été lors de la grande bataille de 1916. Cela entraînera sa reconversion professionnelle.

T- *« Moi, j'ai été gazé à Verdun, à l'étang de Vaux…*

E- *Pouvez-vous raconter comment ça s'est passé ?*

T- *C'était une période calme, en 18… Déjà Verdun se mourait, en tant que bombardements. Et je me souviens que dans la matinée, je vaquais ; je devais m'occuper du ravitaillement, je sais pas quoi. Y a des obus qui sont arrivés, du 77. Ils étaient pas méchants, leurs 77 (c'est une façon de parler)… qui n'éclataient pas ! Je sais que j'ai dit au médecin-chef : « Ben, dites-donc, les Allemands, ils pourraient bien changer leur fabrication, hein ! Regardez-donc ce qu'on reçoit ! ». C'étaient des obus à gaz ! C'est comme ça que j'ai été gazé, moi, bêtement ! Parce qu'on aurait dû savoir que quand des obus n'éclataient pas, c'étaient des obus à gaz ! Et on a été plusieurs… Et puis les infirmiers, on était moins…*(avertis ? avisés ? prudents ?) *je sais pas si c'est la profession… Même dans la tranchée, y a eu plusieurs infirmiers qui avaient pas pris leurs précautions… des obus ! Ça a pas duré longtemps, peut-être une demi-heure, une heure où ils ont lâché des obus. Et puis alors, on s'est promené après sans mettre nos masques.*

E- *Qu'est-ce que vous avez ressenti ?*

T- *Rien ! Rien ! Absolument rien ! Je sais pas si c'est une heure ou deux heures après, où les yeux se sont mis à pleurer ! Alors, ça fait mal ! On avait à peu près quatre ou cinq larmes à la minute. Alors, quand les larmes coulaient, y aurait eu de quoi couper un mouchoir, vous savez ! On aurait hurlé ! Terrible ! On est descendu à Verdun. J'ai dû rester trois jours aveugle complètement, où j'ai vraiment souffert. Oh oui ! bien trois jours parce que je sais que je me suis lavé, et puis on m'a fait prendre le train. Et dans le train… Je sais qu'il y avait des gens qui nous attendaient dans les gares, on nous lançait des fruits, et j'en ai reçu un en pleine figure ! Alors, j'ai crié ! Alors la dame a dit - c'étaient des dames qui nous envoyaient des pommes – a dit : « Mais qu'est-ce qu'il a, celui-là ? »… « Ben », il dit, » il voit pas clair ! » – « Mais c'est pas vrai ! Fallait nous le dire ! » . Elles lançaient des pommes comme ça, elles pouvaient pas rentrer dans les wagons…*

E- *Donc vous étiez aveugle pendant trois jours ?*

T- *Pendant trois jours, oui, et j'ai bien souffert. Je m'en souviens toujours de cette souffrance de l'ypérite. Et je vous dis : dès qu'on faisait plus de lavage, les larmes revenaient. Alors ces box qui étaient accrochés, il fallait les remplir d'eau et de bicarbonate continuellement, et les laver comme ça. Puis je suis allé à Chaumont : on m'a expédié à Chaumont où on m'a soigné. Au bout de huit jours… Je me suis même pas laissé soigner. C'est-à-dire que j'aidais aux infirmières à soigner ceux qui étaient beaucoup plus graves. Je pensais pas, moi, que j'aurais eu une suite. Parce qu'on me criait : « Primpier ! Venez chercher les gouttes ! » - « Oh ! Je suis occupé ! » Puis je n'y allais pas !*

E- *Et vous n'aviez rien aux poumons ?*

T- *Ah non non! J'ai rien eu aux poumons ! Mon frère a tout eu aux poumons ! C'était comme ça ! Les gaz se logeaient où c'était humide ! C'était ou les yeux ou les poumons ! Ou les parties !* (génitales). *Partout où c'était humide ! Je savais pas que mon frère avait… Mais mon frère, on s'est trouvés en permission ensemble. Il était artilleur, artilleur bourrelier : il était un embusqué de régiment. Et puis les anciens sont arrivés, on l'a relevé de sa place, et on l'a mis téléphoniste, c'est-à-dire qu'il allait aux tranchées, quand les fils étaient coupés… C'est là qu'il a été gazé. Et il avait ramené deux prisonniers ! Alors, je leur dis souvent : « Des artilleurs qui ont fait deux prisonniers, eh bien vous pouvez compter dans tout le rég… dans toute la guerre, y en a pas cinq qui ont pu faire ça ! » Il était revenu, il a eu la médaille militaire ».*

Il explique longuement que son frère a eu *« une double pleurésie purulente ».*

Au retour de la guerre, Armand a essayé de reprendre sa profession d'horloger, chez son patron, mais a dû renoncer : *« J'avais plus de production ! Je vous mens pas : au bout de cinq minutes, je pouvais plus ! On faisait neuf heures de travail à l'époque : sur neuf heures de travail, y a ben deux ou trois heures où on a*

la loupe, par intermittences. Alors, je voyais… Au milieu du visage, je vous aurais vu deux nez, deux fronts ! Voilà ce que j'avais ! J'étais obligé de sélectionner mon travail ! »

Gagnant nettement moins que ses collègues de travail, il décida d'abandonner son travail d'horloger, qu'il aimait, et devint représentant en textiles, profession qu'il a exercée tout le restant de sa vie.

Antoine Colombier (cl. 18) de Montbrison, ouvrier agricole et ramasseur d'herbes médicinales, pendant un temps métallurgiste, artificier dans deux régiments d'artillerie lourde (304e R.A.L, puis 104e R.A.L.) a été gazé deux fois, la première vers le mont Cornillet, à proximité de Reims, vers la fin de 1917, la seconde plus gravement en avril 1918, qui a impliqué deux mois de soins à l'ambulance de l'échelon :

T- *« L'obus à mitraille, c'était rare, rare…L'obus à gaz, on en a tiré ! Quand les Boches nous envoyaient des obus à gaz, on leur répondait avec des obus à gaz !*

E- *Qu'est-ce que c'était, le gaz dedans, vous savez ?*

T- *Le… le… l'ypérite. C'est l'ypérite qu'il y avait dedans ! Ils sont mauvais ! Moi, j'ai été pris deux fois par les gaz, mais par les gaz allemands, lacrymogènes. J'avais été une fois deux mois à l'échelon, au repos, et je buvais que du lait ! Fallait rien autre : pas de pain, pas de viande, rien, rien ! Une boîte de lait le matin, une boîte de lait le soir !*

E- *Et ça vous avait attaqué quoi ? Les poumons ? Les yeux ?*

T- *Oh ça a passé après ! Mais fallait pas boire du vin ! Alors, je m'étais amusé à* (risqué à) *travailler chez un marchand de vins, à Moingt : ça allait pas ! J'avais été obligé… au revoir !*

E- *Attendez : on revient sur les obus à gaz. Vous dites que vous en envoyiez quand les Allemands… on disait les Boches à l'époque !*

T- *Oui, oui..*

E- *Vous répondiez toujours avec les obus à gaz ! Vous attaquiez pas ?*

T- *Ah non ! S'ils nous envoyaient des gaz, alors on leur en envoyait aussi, nous !*

E- *C'était jamais vous les premiers ?*

T- *Ah oui ! Il fallait qu'ils envoient les premiers ! C'est eusses* qui tiraient les obus à gaz les premiers, tout le temps !*

E- *C'était jamais vous ?*

T- *Non, non ! Alors nous, on leur répondait avec l'ypérite ! Les obus à gaz, ils sont mauvais !*

E- *D'accord ! Donc les Français ne tiraient jamais les premiers les obus à gaz ?*

T- *Ah non ! C'est pas nous ! C'est toujours eusses* qui cherchaient ! Ils nous envoyaient les gaz, alors nous, on leur en envoyait aussi. Y avait quatre pièces : un obus par pièce, ça faisait quatre, c'est tout !*

E- *Tuojours quatre ? C'était pas des séries ? De dizaines d'obus à gaz ?*

T- *Non ! Non, non, non, non ! Quatre, on leur en envoyait, puis c'est tout ! Alors eusses, ils en envoyaient plus* (plus du tout). *Ils avaient compris !*

E- *C'était un avertissement,* alors ?

T- *Oui ! Ils devaient dire : « Si on en envoie encore, ils vont nous en foutre une sandrouillée** [40]*!* (rire)

Il précise, par ailleurs, que les obus à gaz français pesaient 43 kg. Je reprends :

E- *« Vous dites que vous les avez pris deux fois, les gaz. La deuxième fois, ça s'est passé comment ?*

T- *« C'était plus mauvais pour moi. Ils ont dû me traîner à deux : je pouvais plus marcher ! Je marchais sur les genoux ! Et puis alors je vomissais, je vomissais ! Les yeux me pleuraient ! Et puis vomir, et vomir ! Puis ils m'ont donné du lait : j'ai bu pendant deux mois rien que du lait !*

E- *L'obus avait éclaté à côté de vous ?*

T- *Oh non ! Je sais pas où il avait éclaté ! Les gaz, c'est plus lourd que l'air, ça rentre… Alors, on était rentré dans une sape, sous terre, quoi ! Alors, les gaz ont rentré, sont descendus là-dedans. L'obus a dû éclater à côté, quoi ! Pas loin… »*

Il explique assez longuement qu'il n'avait pas retrouvé son masque à gaz, en précisant qu'il en existait deux modèles : « cagoule » d'abord, « museau de cochon » ensuite. Je continue :

E- *« Donc finalement, vous l'avez retrouvé, mais trop tard ! Vous avez pris les gaz en quelques minutes ?*

---

[40] « Sandrouillée » est un terme de français local forézien, assez rare, désignant un grand nombre. Il dérive de « sandrouilla », qui signifie « pluie forte » (une pluie d'obus) comme nom et comme verbe « tremper » ou « jouer avec l'eau, pour un enfant ». Le *« Dictionnaire du Patois Forézien »* de L.P. Gras, publié en 1865 à Lyon (imprimerie Auguste Brun) atteste *« Sandroilla » « Tremper »* et *« Sandroilli », « Sandrouillon » : « Qui lave la vaisselle, cendrillon »* (p. 127*)* . *Le « Littré de la Grand'Côte »* de Nizier du Puitpelu, édité à Lyon en 1894 (édition Storck) recensant les termes dialectaux ou populaires du parler lyonnais donne des sens similaires ou dérivés: *« Sandrouille – personne qui n'a point d'ordre, point de soin, qui fait des choses malproprement » - Sandrouiller » - tremper dans l'eau en secouant, avec un sens péjoratif – L'idée a été d'abord d'un linge trempé, puis s'est étendue à toute chose trempée en général. »* (p. 314). L'Ally *(Atlas Linguistique du Lyonnais)* placé sous la direction de Mgr Pierre Gardette (éditions du CNRS, édité en 1976 pour l'Index) recensant les mots recueillis dans les années 1945-50, n'a pas noté le mot.

T- *Je dégueulais ! Je dégueulais dans le masque, et puis c'est tout !*
E- *En quelques minutes, vous avez pris les gaz ?*
T- *Oh ! Faut pas longtemps ! »*

Secouru par des camarades qui avaient eu le réflexe de se munir aussitôt de leur masque à gaz, il est envoyé à l'ambulance de l'échelon. Mais au bout de deux mois de régime purement lacté, il s'ennuie et demande à remonter au front, à la batterie : *« J'ai dit : « Je veux plus rester là, moi ! Merde ! Ça me fait chier ! Pas moyen de boire un canon ! » Alors, il me dit, le docteur : « Alors, vous voulez remonter en batterie ? » Je lui dis : « Oui, je veux remonter en batterie ! ». J'ai remonté en batterie : les autres croyaient que j'étais mort ! « Et voilà, il arrive, l'artificier ! » Alors, je suis resté avec les autres, après. »*

Demander à retourner au danger du front alors que manifestement, il pourrait encore avoir quelques semaines de repos à l'ambulance (la baraque Adrian servant d'hôpital léger provisoire), cela n'est pas une réaction rare, tant la camaraderie est indispensable, plus encore que le canon … de pinard !

Par ailleurs, nous avons vu avec quelle insistance Antoine affirme, comme Antoine Carton plus haut, que les Français ne prenaient jamais l'initiative du tir d'obus à gaz (interdits par la convention internationale de La Haye du 29 juillet 1899, dont la France et l'Allemagne étaient signataires) , et se limitaient, en réplique à l'agression allemande, à un tir raisonnable de quatre obus, et il a à cœur, sans doute au détriment de la vérité, de prétendre que son armée, son pays, ne prend pas les devants dans cette guerre sale…

Etienne Poyet (cl. 17) a passé sa jeunesse dans la ferme familiale de Pommiers-en-Forez ; entré dans la police après guerre, il a été officier de police à Saint-Etienne jusqu'en 1946, puis dans l'arrondissement de Montbrison, avant de se retirer à Saint-Bonnet-le-Château. Conducteur de chevaux d'artillerie au 36e R. d'Artillerie de Moulins depuis décembre 1916, c'est le 9 mai 1918, au cours de la contre-offensive française à la grande attaque de printemps des Allemands, qu'il est gazé à Dreslincourt, à 25 km au nord-est de Compiègne. Il en évoque longuement les circonstances, en homme habitué à parler sans être interrogé : *« On avait une pièce* (un canon) *avancée*[41] *qui était à peu près à 800 m des lignes allemandes. A ce moment-là, on parlait d'une attaque allemande. C'était dans l'Oise, du côté de Dreslincourt (y avait Ribécourt, Bettencourt et Dreslincourt, c'étaient des communes qui étaient à une certaine distance, la campagne était un peu vallonnée, enfin bref !). Cette pièce avancée avait été placée devant une grosse propriété, un* espèce de château, de maison bourgeoise. Cette pièce avancée, on avait reçu l'ordre, puisqu'on s'attendait à une attaque… C'était le 9 mai 1918. Alors, on est partis pour enlever les obus qui avaient été entassés dans ce château. On était plusieurs attelages et on sentait que d'un moment à l'autre, l'attaque allemande … c'est-à-dire le bombardement préalable : avant d'attaquer, ils bombardaient, 3 ou 4* (heures ? salves ?) *de bombardement intensif sur les positions françaises avant d'envoyer leurs compagnies d'infanterie. Alors, la nuit était très calme, très calme. J'avais un sous-officier (on avait repéré un endroit, c'était une cave) : « Tiens, y a une porte, si jamais tout à l'heure ça pète, on pourra aller se mettre à l'abri ! ». On avait trouvé des bourouettes*, des machins, on allait chercher des tas d'obus, on les remisait dans les caissons* [42]*. Et nos chevaux, on les avait attachés après les arbres. Alors, on avait un pressentiment qu'on était en grand danger. Les chevaux étaient tranquilles. Et puis tout d'un coup : tout rouge ! C'est l'ordre aux batteries allemandes de bombarder ! Alors, on a tout abandonné… Quand l'artillerie allemande a tiré, ça a éclairé le ciel, et puis les premiers obus ! On a eu le temps… Mais les types qui n'avaient pas remarqué ce souterrain (c'était comme une porte qu'on rentre dans un souterrain)… Alors on a laissé nos bourouettes*, tout le bazar, et on est rentré dans ce souterrain. Et on avait toujours notre masque à gaz. Ceux qui n'ont pas rentré sont restés… Les chevaux, tout ça, ça a tout été tué sur place ! Ils ont bombardé depuis minuit. Le château s'est écroulé systématiquement, morceau par morceau, et nous, on se trouvait dans une cave voûtée. Ils ont commencé à bombarder avec des obus tactiques, puis après, ils ont mis les gaz ! Et alors là, nos masques ont bien supporté pendant des heures, on avait fait brûler tout un tas de paille* (pour repousser les gaz). *Et puis le trou qui nous avait servi pour aller dessous avait été bouché par les murailles qui s'étaient écroulées. Alors, pendant au moins trois heures, on a considéré qu'on était perdus, qu'on allait être étouffés, écrasés, parce que la cave n'arriverait pas à supporter tous ces obus. J'ai dit : « Tant que y aura que des 77, ça ira,*

---

[41] Le canon est avancé par rapport au reste de la batterie, pour protéger le château et son entrepôt d'obus. Comme il s'agit de canons de 75, en raison de leur portée, la batterie peut se trouver à 7 ou 8 km (sans doute moins ici) des ennemis, alors que ce canon isolé (ce qui le rend vulnérable) en est à moins d'un kilomètre

[42] Les caissons d'artillerie sont les attelages avec des coffres pour contenir les obus et les transporter, tirés par des chevaux ; les conducteurs d'artillerie effectuent la noria quasi quotidienne entre le dépôt d'artillerie (l'échelon) à l'arrière, et le régiment, pour approvisionner ce dernier en obus.

mais si on tire des gros, elle supportera pas ! »[43] *Quand il est arrivé le matin, ils ont attaqué ! La Providence a voulu qu'il y a un trou qui s'était effectué par un gros obus : ça nous a permis de sortir !*
E- *Sinon, vous étiez emmurés !*
T- *On était emmurés complètement ! Pendant trois heures, les gaz rentraient par les soupiraux ! Heureusement, nos tampons de gazes ont pu résister, on n'avait pas des gazes de rechange*[44]*. Le sous-officier nous dit : « Si on reste là, on va être prisonniers. Et puis avant de nous faire prisonniers, ils vont nous mettre des grenades, ils vont tous nous tuer sur place !'. Je dis : « Il faut essayer de partir ! ». Mais alors y avait une nappe de gaz formidable dans le pays, qui avait été rasé. Alors il dit : « On risque tout ? ».*
E- *La nappe de gaz, est-ce que c'était visible ? Ou est-ce qu'on la sentait ?*
T- *On la sentait ! Et c'était tout blanc, comme un brouillard blanc ! Ça se voyait… On est partis les uns derrière les autres, et on était tellement gonflés (heureusement qu'on était costauds ; si on avait pas été jeunes, si on n'avait pas eu vingt ans, on aurait pas pu tenir)… Par sauts ! Quand les obus arrivaient, on se recouchait et on repartait. A un moment donné, on a trouvé une tranchée, et c'est là que vraiment on a été gazés, parce qu'on pouvait plus respirer ! C'était ou rester sur place, ou essayer d'aller plus loin. Alors, on a enlevé nos masques pour avoir un peu de l'air. Mais de l'air gazé ! On sait pas trop comment qu'on a pu s'en sortir, de là dedans. Et puis on a dépassé la zone qui était la plus dangereuse. Y en a qui y sont restés !*
E- *Quelle réaction ça produisait sur l'organisme ?*
T- *Ça vous serrait ! On était serrés ! Le peu de gaz qu'on prenait, les poumons ne fonctionnaient plus ! Alors, c'était l'étouffement complet. Et puis la gorge était hérissée** (irritée ?)*, ça vous brûlait de partout ! Les yeux étaient brûlés, vous comprenez, parce qu'à force de rester trop longtemps dans ces nappes de gaz… Le masque avait été bien adapté, mais y a toujours les fissures ! Et le tampon, où y a un produit dedans, qui nous protégeait pendant une heure, deux heures, trois heures, était épuisé ! Il aurait fallu avoir plusieurs tampons ! Il était saturé. Et puis là, on s'est trouvé trois-quatre. Alors on a vomi, on est resté un bon moment, on a pu respirer un peu, et puis on s'est tiré. Les Allemands ont attaqué, et évidemment, on a trouvé des fantassins qui montaient à la recousse*. Alors, ils nous ont dit : « Mais, dites-donc, il faut pas vous en aller ! » - « Mais dites-donc, allez prendre notre place ! » . On n'avait pas d'armes, on n'avait rien, alors ils nous ont laissé passer. Et puis on a* resté trois jours à travers le bled, puisqu'on a battu en retraite jusqu'à Compiègne. Alors, on a été récupérés, on a mangé un peu d'un côté, de l'autre…enfin, on s'en est tiré !*
E- *Vous pensez que certains sont morts ?*
T- *Oh ben, évidemment ! Tout ce qui nous a pas suivi ! On était… je sais pas : six ou sept. Les autres sont restés sur place ! Mais c'était obligé !*
E- *Vous parliez de paille qu'on faisait brûler, à un moment : ça servait à quoi ?*
T- *Eh ben, on avait l'impression que cette paille pouvait dégager l'intensité de nos gaz ! Que la fumée pouvait refouler un peu ces gaz ! C'était une impression, mais ça servait peut-être de rien ! Et c'était le collègue, un ancien, qui était là, qui nous avait dit : « On dirait que les gaz sont moins puissants ! ». Mais vous savez, pour tenir des conversations ! Et on a eu la chance que c'étaient des anciennes caves de maison bourgeoise, avec une voûte qui a pu supporter tout ce qui était tombé dessus ! Sans ça ! Vous vous rendez compte !*
E- *Donc, là, vous étiez gazé…Mais vous pouviez quand même marcher !*
T- *Ben , on a marché…jusqu'à * qu'on a été récupérés par des ambulances, parce que notre batterie avait été décimée. »*

Finalement, Etienne Poyet ne sera pas hospitalisé cette fois-ci. Un peu plus loin dans l'entretien, je reviens sur le sujet des gaz :
E – « *Une autre précision sur les gaz : on m'a dit avant-hier que certains gaz attaquaient la peau, arrivaient à détruire la peau, à faire tomber les cheveux, les poils…*
T- *C'est-à-dire que l'ypérite… dans toutes les parties humides ! Quand on allait satisfaire un besoin naturel, il fallait faire attention ! Parce que dans un trou, dans une tranchée, si jamais ça avait été ypérité, vous en preniez un coup dans les parties humides ! Ça brûlait ! Le peu d'ypérite qui restait dans les trous d'obus ou dans une tranchée !…On a été évacués des pièces* (canons)*, nous autres ! Y avait quinze jours que ça avait été évacué ! On avait deux engagés de la classe 19 qui étaient en position… Moi, j'y ai échappé ce jour-là, parce que tous les jours, on descendait trois-quatre à l'échelon* [45]*pour faire son nettoyage : on était plein de totos, c'est-à-dire des poux. Alors, ce jour-là, j'ai échappé à ce bombardement allemand par gaz ypérite*

---

[43] Etienne Poyet juge que la cave peut résister au tir des obus de 77 mm (canon équivalent du 75 français), car ils sont bien moins puissants que les obus de l'artillerie lourde (155 mm, 210 mm, voire plus) contenant une énorme charge de poudre, de billes ou d'éclats de métal (shrapnells)
[44] Ces gazes sont des tampons de tulle imprégné d'hyposulfite de sodium, insérés dans la cartouche amovible du masque à gaz, pour combattre l'effet délétère des gaz asphyxiants
[45] L'échelon est le dépôt du régiment d'artillerie, à quelque distance des premières lignes, où se trouve le stock d'obus, ainsi que l'administration du régiment

parce que je me trouvais à l'échelon. Eh bien, j'ai vu partir mes collègues qui se tenaient pas la capote, et y'en a deux qui sont morts à l'hôpital de Roanne, qu'on a appris par la suite. Et j'ai échappé, ce jour-là qu'on avait été ypérité. Et quand je suis remonté, moi, avec un renfort, récupérer les pièces et les caissons[46] *qui étaient restés sur place, y avait au moins une dizaine de jours. Eh bien, on a été obligés de mettre des masques à nos chevaux, et reprendre le masque nous autres, parce qu'il avait plu et c'était l'humidité qui protégeait…qui empêchait ce type de gaz de s'évaporer dans la nature…*
E- *Donc y avait plusieurs types de gaz avec des effets différents ?*
T- *Des effets différents, bien sûr ! Y avait le lacrymogène et l'ypérite, et puis « l'ingaz », le dernier. Mais enfin, ça a pas été bien usité, mais enfin, il avait été inventé ! »*

Georges Blondeau (cl. 16), né à Sambin (Loir et Cher), fils d'ouvriers agricoles, valet de ferme, puis garde- chasse pour le prince de Broglie avant son départ à la guerre en janvier 1915, plus tard garde-chasse à Romorantin, puis, à partir de 1935, à Saint-Laurent-la-Conche (Loire) dans une propriété de 800 ha, résidant à Feurs, a combattu au 5e R.I. Coloniale de Lyon, et a été gazé le 4 septembre 1918 en forêt d'Apremont (Meuse) :
T- *« On avait fait une tranchée la nuit, et puis dans la journée, avec leur aviation, les Allemands l'ont repérée. Et puis on a voulu y retourner la nuit d'après : c'est là que j'ai été gazé, puis j'ai été évacué…*
E- *On m'a dit que ça s'accumulait dans les trous, les gaz…*
T- *Oh ! oui, oui, oui ! Fallait pas déculotter, ou n'importe quoi ! Moi, j'avais un beau-frère : eh ben, il se mettait des serviettes comme une femme ! Il avait été brûlé, hein !*
E- *A l'anus ?*
T- *A l'anus, oui ! Dans les parties ! Tout ce qui était humide ! C'était comme ça ! Et le pauvre, il s'en est pas remis : il s'est tué ! Eh oui… Il y avait une dizaine d'années qu'il avait tout le temps ça* (les couches aux fesses), *je sais pas, il a pris le noir et il s'est pendu !*
E- *Donc, les gaz, ça pouvait laisser des blessures qui duraient toute la vie ?*
T- *Eh oui ! Des blessures inguérissables, vous comprenez ! … C'était bien défendu d'aller faire ses besoins dans des trous d'obus !*
E- *Ah bon ! … Est-ce que les Français en lançaient, des obus à gaz ?*
T- *Oh oui ! Des deux côtés ! Y avait une usine auprès de Moulins, qui faisait des gaz… Eh ben, c'est comme ça, Monsieur ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte d'autre ?*
E- *Mais c'est très intéressant ! Attendez, je suis en train de réfléchir à une chose : les obus à gaz ne faisaient pas le même bruit, on m'a dit…*
T- *Ah ! non, non ! Ça faisait « Boum », un coup sourd ! Ça faisait pas de bruit du tout, presque, vous savez. Et puis, y en avait deux sortes : y avait le gaz ypérite qu'on appelle, et puis y avait le gaz….*(il cherche) *…naturel… L'ypérite, c'était celui-là qui nous brûlait les parties et tout !*
E- *Les yeux aussi ?*
T- *Et puis les yeux ! Tout ce qui était humide !*
E- *Et l'autre gaz, c'était quoi ? Un gaz moins méchant ?*
T- *Moins méchant, mais ça fait rien : les poumons en prenaient un coup, hein !*
E- *Mais on ne les repérait pas à l'odeur ? Ça n'avait pas d'odeur ?*
T- *Oh ! Si, si ! Ça donnait un goût ! Ça donnait une odeur, hein !*
E – *Et quand on le sentait, c'était trop tard ?*
T- *Ah ben sûrement ! Et puis faut savoir ! D'un seul coup, je vous dis ! On était retourné pour finir cette tranchée, mais on n'avait plus d'obus, ni rien ! Alors, ils sont venus nous lâcher des gaz, des gaz à plein ! Et puis, c'est là que le sergent, il a dit : « Sauve qui peut ! Sauve qui peut ! C'est les gaz ! Sauve qui peut ! » Moi, j'ai enlevé le masque, et puis je cours, mais c'est que le lendemain, j'étouffais ! C'était pas pareil, hein ! Eh oui…*
E- *Et vous avez été replié sur un poste de secours ?*
T- *Oui, oui…à l'hôpital j'étais, à l'hôpital militaire. D'abord, dans un petit poste* (de secours), *puis à l'hôpital militaire, puis de l'hôpital militaire, ils m'ont envoyé à Montluçon. Et puis, ma foi, je m'en suis bien relevé ; j'en suis pas mort, j'étais pas atteint gravement ».*

La suite est obtenue par bribes : Georges est resté un mois à l'hôpital militaire de Montluçon, curieusement tenu par des médecins et des infirmiers civils, où il a pu bénéficier de permissions de sortie journalières, une fois un peu rétabli. Il a été en convalescence chez lui, à Chaumont-sur Loire, puis l'armistice a été signé, et il est parti en occupation en Allemagne jusqu'à la fin du printemps 1919.

---

[46] Il faut comprendre que c'est avec un renfort de chevaux (et d'autres conducteurs d'artillerie) qu'Etienne va chercher les « pièces » (les canons) et les caissons d'artillerie contenant les obus non tirés, pour changer la batterie de place et éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'ennemi

Le cas de son beau-frère, relaté brièvement au début de cette séquence, illustre le côté pernicieux des atteintes par gaz, invalidantes pendant de très nombreuses années, et humiliantes si elles atteignent l'intimité, au point de provoquer la dépression et le suicide… Se pendre au bout de dix ans de souffrances et d'humiliation, alors qu'on a survécu à la guerre, quelle misère !

Jean-Marie Chossy (cl. 18 : né le 31 décembre 1898 !) de Saint-Maurice-en-Gourgois, fils d'agriculteurs à Gourgois, valet de ferme jusqu'à son incorporation au 11e R. d'Artillerie Lourde de Grenoble en avril 1917, était au 116e R. d'Artillerie lourde quand il a été gazé au cours de l'été 1918, vers Saint-Mihiel ; son récit commence immédiatement par un aveu qui pourrait être humiliant :
T – *« J'ai été pris deux fois…trois fois ! par les gaz, moi ! Si vous voulez voir mon petit frère*[47]*, vous le verrez pas gros, hein ! Il a été pris par les gaz, par l'humidité, hein ! C'est mauvais, ça ! Je m'en souviens d'un copain qu'il avait rien : ni couilles, ni fifre !* (pénis) *Ni rien ! Il avait juste un petit bout de tuyau pour pisser !*
E- *Mais qu'est-ce que ça lui avait fait ?*
T- *Eh ! C'étaient les gaz ! Il avait été humide ! L'humidité lui avait fait tout tomber !*
E- *Sans blague !*
T – *Ah oui ! Moi, j'ai vomi le sang deux fois pour les gaz !… J'ai été gazé deux fois, moi. La troisième fois, je m'en suis douté, de l'affaire. C'était dans… comme dire, un petit vallon. Alors, je voulais traverser, mais y avait une nappe de gaz. J'ai traversé la nappe de gaz, j'étais jusque là* (geste, mais hauteur indiquée non notée) ; *ça m'a pris ![…] Mais j'ai pas été complètement pris, parce que j'étais à peine humide. Je venais de tomber de l'eau*[48]*. J'en sais rien, moi, si c'est arrivé…Je m'en rappelle pas. Et puis, mainant, rien, hein ! Il décalotte pas, hein ! Je peux avoir besoin de pisser, il décalotte pas !*
E- *C'était si mauvais que ça ?*
T- *Oh oui ! Houla ! Combien de types qui sont morts pour les gaz ! L'ypérique* ! C'est mauvais, hein ! »*

On conçoit que lorsque les parties intimes sont touchées, la blessure morale devient traumatisante, inhibante, altérant tous les rapports sexuels, mais aussi amoureux au sens plus large, au point de pousser parfois au suicide, comme dans le cas du beau-frère de G. Blondeau.

Amand Beyron (cl. 11) né à Viricelles, près de Chazelles-sur-Lyon, où son père possédait une fabrique de chapeaux , « *Beyron Frères* » ayant compté jusqu'à 120 ouvriers, a obtenu son baccalauréat à 17 ans qu'il a préparé au lycée privé de Valbenoîte, à Saint-Etienne, puis a suivi pendant trois ans les cours de l'Ecole supérieure de Tissage de Lyon. Il sera directeur de plusieurs entreprises textiles après guerre (dix ans à Régny) et finira par s'installer à Roanne. Musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne, il a rédigé juste après guerre un Journal écrit d'après ses carnets de route, tenus scrupuleusement. A la date du 11 juin 1918 (pp. 370-371), il expose son opinion sur le masque à gaz :

« Hier, j'ai failli « claquer » sous mon masque. J'étouffai ; au bout d'un moment, le nez, la gorge commencent à piquer… On a beau pincer les lèvres et mettre son mouchoir aux narines, il faut se résigner à mettre ce sale « nez de cochon », qui va compléter la gêne de notre avancée pour transporter notre pauvre commandant Fouquet, sans connaissance. On lui met son masque. Le mien m'ennuie… J'ai dû le mettre trop tard, mais je m'en fiche, on souffre trop avec. Autant mourir tout de suite que de continuer à subir pareille épreuve, sans même être assuré de « sauver sa peau », et après ce rude assaut, ce sera un autre, puis encore d'autres, et l'infernal roulement de mitraille qui nous accompagne laisse prévoir encore de la casse.

La suite évoque plus précisément son travail, harassant, de brancardier :

Le « Masque » ? Oui, c'est une précaution, s'il est en bon état de fonctionnement, mais le mien est défectueux. A peine l'avais-je adapté que j'étouffais, le mica des lunettes se brouille, je suffoque, je ne vois plus rien… Nous marchons lentement, comme des aveugles, par à-coup, en évitant les trous d'obus, mettant le brancard à terre un petit moment, le reprendre, recommencer plusieurs fois, et voir si nous pouvons enlever notre « nez de cochon » et aller plus vite ? … Notre chargement nous paraît 10 fois plus lourd, alors que nous ne pouvions plus le supporter… La sueur me coulait de partout… Dans un boyau, nous restons un moment à l'abri des « fusants »… Il y a de l'eau jusqu'aux chevilles qui pénètre dans mes brodequins… A une autre pose je tire sur mon masque pour faire pénétrer un peu d'air frais, mais une bouffée de gaz m'oblige à le remettre… Notre marche au supplice se poursuit lentement, péniblement, saccadée, à l'aveuglette, en tâtonnant, ainsi jusqu'à l'arrivée en vue du poste de secours central du régiment, titubants et éreintés… En arrivant, j'ai perdu connaissance.*
Mardi 12 juin Ayant été évacué en même temps que le corps du commandant Bousquet à l'ambulance de la 29e division, j'ai été mis en observation… En fin de journée, j'ai refusé au major d'être évacué plus à l'arrière.

---

[47] Façon plaisante et pudique de désigner son sexe…
[48] Euphémisme très courant en Forez, parmi les hommes âgés, pour dire « uriner »

Amand Beyron sera vraiment gazé quatre mois plus tard, au Moulin de Herpy (Aisne) :
Mardi 9 octobre *Notre avance est lente. Les boches* résistent. On me dési* (gne) *avec Nicaize d'aller au 3e bataillon, en liaison du P.C. du régiment engagé au Moulin-de-Herpy, sur l'Aisne, qui est pris par nous dans la journée… Les boches* ont décroché sur leur grande ligne de repli de défense, à 1 500 mètres au nord. Là, ils nous stoppent. Leur bombardement par gaz toxiques infernal. Nous sommes obligés à un moment, Nicaize et moi, de nous mettre à l'abri au bout de la route, dans un trou creusé dans le talus, et mettre nos masques « nez de cochons ». J'avais changé le mien contre celui d'un mort, mais il ne vaut pas mieux. Nous sommes restés plus d' une heure, accroupis, sans pouvoir sortir de ce trou, les rafales d'obus ne cessant pas sur la route et ses abords. J'étouffais, j'ai enlevé mon masque, mais j'ai été obligé de le remettre. Voyant mon triste état, Nicaise me dit : « Partons ! Je t'emmène au poste de secours du régiment, tu vas « crever » comme une bête ici si tu ne le veux pas. »*

Sur la route, au retour, sans nous soucier de son bombardement, à 2 km environ avant d'y parvenir, un obus à gaz éclata près de nous ; Nicaize ne fut pas blessé, mais je reçus 2 éclats, un au côté droit et un autre sur le coup de pied, déchirant la molletière et le cuir du brodequin, qui rendirent ma marche encore plus pénible et difficile… Un peu plus à l'arrière, à une courte pose, ne pouvant plus respirer, ni voir, avec un terrible mal de cœur, Nicaize m'a aidé à enlever mon masque, mais l'air vicié ne m'a pas soulagé. Je ne voyais plus rien, mes yeux me brûlaient, le nez, la gorge me faisaient mal… Arrivé au poste de secours, la major panse d'abord mes blessures puis m'examine les yeux. Après les avoir lavés, il mit un bandeau dessus, avec défense de l'enlever jusqu'au prochain poste de secours, et me fit coucher sur un brancard. Il m'a fait faire une fiche d'évacuation et avertir le chef de musique, et la liaison du colonel.*
Mercredi 10 octobre *Je passai la nuit sans dormir. Puis le matin, dès qu'ils le surent, les copains de la musique sont venus me voir, ainsi que le chef de musique. Mon « au revoir » me fit beaucoup de peine de les quitter… Avant de partir, la major m'a encore examiné, et à part mes yeux, mes voies respiratoires, a constaté que les brûlures que j'avais par tout le corps provenaient de mes vêtements mouillés par ma chute dans un trou d'obus rempli d'eau qui étaient imprégnés de gaz d'hypérite*… J'ai dit adieu aux copains qui étaient restés près de moi, et au personnel sanitaire ; une ambulance auto divisionnaire m'emporta avec 2 autres blessés couchés et 2 blessés légers ».*

Amand sera finalement évacué sur Pau, très loin du front, où il finira par trouver un mode de vie agréable (que nous verrons au prochain chapitre) en attendant l'armistice, un mois plus tard…

Quelqu'un qui a payé toute sa vie le fait d'avoir été gazé est **François Potin** (cl. 14) né à Gennetines (Allier), déjà présenté ,valet puis ouvrier agricole avant guerre dans l'Allier, incorporé en septembre 1914 au 85e R.I de Cosnes-sur-Loire où il a fait toute la guerre, métayer après guerre, puis maçon, venu à l'âge mûr dans la Loire, à Briennon, puis à Saint-Just-en-Chevalet pour soigner au bon air d'une altitude moyenne, dans les Bois Noirs, ses poumons gazés. Il peut à bon droit décrire, et avec force, les souffrances du soldat gazé en 1918, après quatre ans de guerre :
T-« *Un peu partout, en Champagne ! On était gazés ! Y en avait partout ! A la fin, ils envoyaient que des gaz de tous les côtés ! C'était que des obus à gaz !…*
E- *Qu'est-ce que ça faisait comme impression, les gaz ?*
T- *L'impression ? Ça vous étouffe ! Et puis on voit plus clair ! Moi, ça m'avait pas resté un cheveu ! Je suis resté vingt jours sans voir clair ! J'étais à Troyes, ils m'ont envoyé à Castelnaudary, les yeux bandés !*
E- *Mais alors, vous aviez entendu exploser un obus à gaz ?*
T- *Oh ! On les entendait même pas ! Ça explose pas comme les autres ! Ça fait comme un obus qui éclate, mais on savait bien que c'était pas un obus ordinaire ! C'étaient des obus à gaz !*
E- *Et vous n'aviez pas votre masque à gaz ?*
T- *On l'avait pas toujours ! Oh puis, passé un temps, rien que les effets* (les vêtements) *étaient imbibés de gaz, on était gazé de partout ! Moi, ça m'avait pas resté un bout de peau ! Depuis le cou jusqu'au bas des pieds, partout ! J'étais tout rouge. Alors l'infirmière….ils[49]* venaient deux, ils* me passaient à l'amidon pour m'enlever la peau, puis ils me talquaient avec quelque chose. Alors, y avait la peau… La tête était comme ça* (geste) : *y en avait épais, de croûte ! Ça m'étonne si j'ai gardé des cheveux ! Moi, je croyais plus avoir de cheveux !*
E- *Donc tout le corps ? Mais ça devait être une vraie plaie !*
T- *On était tout rouge ! Rouge ! C'était à vif ! Alors, les infirmières venaient le matin. Moi, j'étais déshabillé sur le lit. Elles prenaient la peau, et avec le talc… et ils* enlevaient la peau à mesure, puis ils* talquaient. Elles m'ont tout enlevé la peau jusqu'au bas des pieds. Alors, là, y avait la tête : y avait épais de croûte comme ça !* (geste)
E- *Un doigt de croûte ? Vous montrez à peu près un doigt !*

[49] Ce « ils » est en fait un « elles » dans un parler local qui, sur le substrat linguistique patois, confond les pronoms des deux genres. Mais il arrive que François utilise le « elles » français, dans cet extrait.

T- *J'ai dit : j'avais plus de cheveux ! … A Castelnaudary, à Sète, je voyais pas clair ! J'ai resté un mois je pouvais pas ouvrir les yeux. Alors je me demandais si j'allais voir clair, hein ! Les docteurs m'ont dit : « Ça reviendra, la vue ! ». Alors, j'ai dit : « Et la peau ? ». La peau est toute tombée, ils me l'ont toute enlevée, la viande était rouge ! On mettait du talc. Et puis les cheveux, je sais pas ce qu'ils m'ont mis. Mais j'avais épais de croûte comme ça ! Je sentais ça ! « Oh ben, je dis, j'aurai plus de cheveux ! ». Ça m'a repoussé !*
E – *Et les yeux, c'est revenu au bout d'un mois ?*
T- *Oh ! Ça a ben resté deux mois que je pouvais pas sortir au soleil ! Sitôt qu'il faisait du soleil, il fallait me mettre à l'ombre, me cacher. Et puis, insensiblement, tout doucement, c'est revenu. Mais maintenant, c'est plus comme avant, quand même !*
E- *Ça vous a gêné toute votre vie ?*
T- *Oui, ça se connaît quand même. Par moments, les yeux me font mal. Mais j'avais une bonne vue, hein ! … J'avais une vue terrible ! Oh la la !*
E- *Et les poumons ?*
T- *Ben, les poumons… A Saint-Etienne, ils m'avaient ben désespéré deux trois coups*[50]*. J'ai craché combien ? Des années ! Du sang, et tout. Hémoptysie, toute espèce de… Les poumons, je sais même pas comment ils sortent. Maintenant, on entend plus rien ; mais avant, j'entendais mes poumons en respirant. Et puis ça rend malade : on n'a pas faim, on n'a plus d'appétit, on n'a plus rien ! Oh ! Y a un moment donné, je croyais pas m'en tirer. Et puis, j'ai pas eu un mauvais moral, j'ai attendu. Après ça, ils m'ont défendu de travailler : « Surtout, ne faites rien de pénible ! ». Alors, je bougeais plus. Je suis venu là. J'étais à Briennon* [51]*. Les docteurs m'ont dit, le docteur Dupont : « Ecoutez, Potin, faudra aller à Saint-Just-en-Chevalet. V'la un climat pour vous ! ». Moi, je l'ai écouté parce que c'était un bon docteur pour moi… Ça fait vingt ans que je suis là . ».*

François Potin était âgé de 93 ans, quand j'ai eu, en juin 1987, ce long entretien avec lui, à son domicile de Saint-Just-en-Chevalet…

L'ENFER VENANT DES SIENS : bombardement par erreur par l'artillerie française

Dans tout ce chapitre, jusque là, il allait de soi que les obus ne pouvaient venir que de l'ennemi. Mais il est arrivé, plus souvent qu'on ne le croit, que les fantassins français soient tués par les obus tirés par des artilleurs français, sans qu'il y ait, évidemment, intention de nuire. L'écrivain-combattant normalien déjà cité, **Jacques Meyer,** lieutenant qui donna en 1928 avec *« La Biffe » « un témoignage de premier ordre »* selon **Jean Norton-Cru** , évalue, dans *« Les soldats de la Grande Guerre* **»** à une proportion effarante ces « bavures » pour la grande bataille de Verdun : *« Pas de distinction entre les obus qui vous écrasent. Tous les témoins l'ont dit, en effet : c'était une fois sur cinq - certains disent une fois sur quatre ou sur trois – les éclats de 75 qui déchiraient les bonhommes, le souffle des 155 qui écrasaient les abris. Ces tirs trop courts n'épargnaient d'ailleurs pas les Allemands. Aussi les fantassins des deux camps auraient-ils pu communier dans les mêmes imprécations contre l'artillerie. »*[52]

Son condisciple d'Ulm, le capitaine d'infanterie **Charles Delvert,** dont le témoignage est aussi placé très haut par **Norton Cru,** écrit dans ses *« Carnets d'un fantassin »* (titre modeste !), alors qu'il se trouve à Verdun avec le 101e R.I. de Dreux, à la date du dimanche 4 juin 1916 : « *18 heures. Voilà le bombardement qui recommence. Cette fois, ce sont les nôtres qui tirent…mais sur nos propres tranchées. Un vrai tir de démolition. Deux dans la journée, c'est beaucoup. Celui-ci est encore plus terrible que le premier.*

- *Lancez les fusées vertes. Une éclairante, une verte !*

Les fusées partent. Le tir continue.

- *Lancez encore une fusée verte !*
- *Mon Capitaine ! Il n'y en a plus !*

Plus de fusées vertes. Le craquement de nos obus – sec et rageur, très caractéristique – est effrayant et démoralisant pour nos hommes. ».

Une page plus loin, alors que le tir des 75 n'a pas cessé, Delvert ironise : « *L'effroyable canonnade dure toujours. Ah ! MM. les artilleurs tirent juste ! En plein dans notre tranchée maintenant. »*[53]

---

[50] Il semble qu'il ne faille pas prendre « désespérer » au sens psychologique. Le sens probable paraît être : *« Le médecin major du centre de Saint-Etienne n'avait pas d'espoir que je puisse vivre longtemps, et l'a exprimé deux ou trois fois. »*
[51] Briennon est une bourgade en bord de Loire, à 260 m d'altitude environ, à 10 km au nord de Roanne, alors que Saint-Just-en-Chevalet, à 30 km au sud-ouest de Roanne, est à 620 m d'altitude, entouré de sommets à plus de 900 m (sorte de station climatique d'altitude), dans le petit massif des Bois Noirs reliant Monts de la Madeleine au nord et Monts du Forez au sud
[52] Jacques Meyer, op.cit., p. 311
[53] Charles Delvert, op.cit, éditions Albin Michel, 1935, pp. 273-274

Certains de mes témoins ont connu ces bavures.

C'est le cas de **Pétrus Michel** (cl.16), boulanger à La Fouillouse, au 38e R.I. de Saint-Etienne, puis au printemps 1916, au 273e R.I. de Béthune :

E- « *Il est arrivé parfois que l'artillerie tombe sur ses lignes ?*

T- *Souvent ! Souvent ! C'est arrivé même au Chemin des Dames. Parce qu'on n'a pas avancé comme on devait le faire. Alors l'artillerie française, elle a toujours tiré pareil, un peu devant nous, et les Allemands tiraient aussi ! Y avait eu je sais pas combien de morts ! Leur 75 en avait tué, des Français ! Faut pas le dire ! On devrait peut-être pas le dire ! Je sais pas…*

E- *Non, non ! On sait bien que ça s'est passé…*

T- *D'ailleurs, tous vous le diront ! Ça arrivait pas souvent ! Non, il faut pas accuser les artilleurs : c'est pas de leur faute !*

Victor Fréry (cl.18) né en bordure de la commune de Saint-Jean Soleymieux (Le Lac), fils de canonnier devenu chef cantonnier à Boën-sur-Lignon, a connu trois régiments : 98e R.I. de Roanne, 16e R.I. de Montbrison, puis en juin 1918, 147e R.I. de Sedan. C'est avec lui qu'il a subi, en juillet 18, la fâcheuse mésaventure du bombardement par notre artillerie :

T- « *Le plus démoralisant qu'on a eu, c'est toujours dans les mêmes parages, ça a été quand les 155 nous tiraient dessus ! Nous avions avancé, la signalisation avait été mal faite.*

E- *Les 155 français ?*

T- *Oui, les 155 français ! Qui tiraient sur les Allemands par-dessus nous ! Et ils nous tiraient dessus ! Ils tiraient trop court ! Ils* (= nous) *lançaient des fusées, ils lançaient des fusées, mais c'était de jour, ça ! Alors, vous savez ! Quand on sait que c'est les siens qui vous tirent dessus ! »*

Il faut comprendre que ce sont d'autres soldats de son régiment qui lancent des fusées vertes éclairantes signifiant, pour les batteries d'artillerie françaises: « *Allongez votre tir !* », mais, de jour, la lueur des fusées est beaucoup moins visible que de nuit, et se mêle aux lueurs des obus échangés entre les deux armées ennemies. L'effet « *démoralisant* » de ces tirs est ici affirmé deux fois, comme le signalait le capitaine Charles Delvert.

Jean Farigoules (cl.15), le boulanger-pâtissier de Brives-Charensac (Haute-Loire) déjà présenté, versé au printemps 1916 au 67e R.I. de Soissons où il fera le reste de sa guerre, notamment comme agent de liaison, a vu aussi l'artillerie française tirer sur son régiment, le 14 septembre 1918, pendant une phase de la retraite allemande, ce qu'il raconte dans son récit de guerre : *« Le 13 septembre, toujours dans notre cagna, nous attendons des ordres pour bondir plus en avant, les Boches nous bombardent le 14 septembre au matin, il faut attaquer, sans artillerie pour ne pas donner l'éveil, nous partons en rampant sur le ventre, tous les poilus rouspètent car en plein jour on va bien se faire casser la gueule. Nous passons les barbelés à travers les brèches, pas un coup de fusil, les Boches sont partis, nous avançons de 600 mètres, nous prenons tout un saillant de tranchées, nous sommes en face de Astel* (Ostel) *à quelques centaines de mètres du Chemin des Dames, la Croix sans Tête, notre secteur de 1917. Nous voilà installés dans la tranchée, tout va bien, les Boches ne tirent pas, mais voilà que le 75 de chez nous se met de la partie et nous tire en plein sur nous ! Déjà 2 camarades sont tués par notre artillerie, le 155 tombe en arrière à 150 mètres, tous les poilus gueulent et tout le monde veut se débiner. Le Lieutenant me fait appeler et m'envoie avertir le Capitaine qui est dans une cagna dans le ravin de Couvrailles. Je bondis à travers les lignes, les Boches me tirent dessus, mais j'arrive quand même , je trouve le Capitaine couché dans un graba*, je suis furieux, je lui raconte ce qui se passe en ligne, notre artillerie nous bouzille* comme des lapins. Il téléphone à la brigade, où la brigade avertit le Général de division, mais en attendant, les obus tombent toujours ; enfin par des moyens de signaux et des fusées, on arrive à faire allonger le tir des 75, mais les 155 tirent encore trop court, un homme est envoyé aux pièces, tout s'arrange, mais ceux qui sont tombés sont bien morts. C'est la faute de quelques dégoûtants qui n'ont pas fait leurs devoirs. »*

Ce témoignage monte combien il n'est pas aisé de faire cesser le tir mal réglé, car il faut remonter la chaîne de commandement après avoir, comme ici, effectué une liaison à pied sur le terrain (ce qui suppose que le téléphone ne marchait pas entre le lieutenant et le capitaine) qui aurait pu laisser l'agent de liaison blessé ou mort, retardant encore plus la circulation de l'information.

C'est un obus français qui a blessé au visage **Joseph Rivel** (cl.18) de Soleymieux, au front au 18e B.C.Alpins à partir de l'automne 1918, le 2 octobre 1918 ! Il raconte :

T- *« On a combattu là-haut… Oh écoutez ! Ça a été sanglant chez nous, la première attaque ! C'était affreux ! On s'est fait écraser, oh yo yo ! C'est affreux ! Affreux, affreux ! Je me demande comment je suis en vie, avec mes camarades ! C'est affreux ! Quand je suis été blessé, moi, je partais de la tranchée. C'était tout*

mal foutu. Attaque à la baïonnette : c'était tout le temps comme ça, hein ! Alors, quand je regarde mes camarades, s'ils me suivaient : ils étaient deux avec moi, qui m'avaient suivi ! Les autres étaient derrière, tous tués, tous ! Tous étendus ! Alors je passe dans le machin, je me couche avec tous les deux. Je suis resté jusqu'au soir, presque. Et puis tout par un coup…. Y a l'artillerie de chez nous qui tirait encore trop court ! Un éclat d'obus tombe sur mon sac, un éclat comme ma main, là ! Heureusement qu'il m'a pas attrapé la tête : j'y étais ! Un autre obus il tombe : un éclat il me coupe le nez, là, et puis sous l'œil ! Là, je peux pas y toucher ! Et puis quand je suis été évacué, je suis été à l'hôpital à Paris : un train complet de blessés ! C'était affreux, les blessés qu'il y avait ! »

Malheureusement, Joseph dérive sur d'autres blessures, et je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui demander son opinion à propos d'une blessure infligée par l'artillerie française ! L'expression « *tirait encore trop court* » montre que Joseph est habitué à ce genre d'erreur dramatique.

Les armées alliées ont parfois eu à subir ces erreurs de tirs. C'est le cas des Américains dans le cas que relate **Etienne Poyet** (cl.17), déjà présenté. Conducteur d'artillerie au 36e R.A. de Moulins, il a participé aux combats de l'été 1918 dans l'Aisne, à Saconin, près de Soissons, en liaison avec l'armée américaine :
T- « *Je m'en rappelle, quand on avait reçu des Américains, dans le ravin de Saconin. On a tué beaucoup plus des Américains qu'on a pas tué des Allemands ! Parce que les communications avaient été coupées, et l'avion qui devait venir avec des signes, avec des bandes « Allongez le tir ! », ça a été trop tard ! On avait fait la fricassée ! Ça a été quelque chose d'épouvantable ! Le ravin de Saconin, y avait beaucoup plus d'Américains de morts qu'il y avait pas des Allemands ! »*

Après ces inconnus, infiniment respectables cependant, laissons la parole à un homme connu de tous, sauf des plus jeunes. **Antoine Pinay** (cl.11), directeur de tannerie à Saint-Chamond, puis maire de Saint-Chamond de 1929 à 1977, plusieurs fois député et ministre, président du Conseil (Premier ministre) en 1952, a fait une guerre très brève, comme maréchal des logis au 5e R.A. de Campagne de Besançon, puisqu'il fut très grièvement blessé au bras droit le 9 septembre 1914, à la bataille de la Marne, et réformé plus tard, après deux ans d'hospitalisation, sans avoir pu regagner le front, gardant à vie la paralysie de trois doigts de la main droite. Cet ancien artilleur reconnaît quelques bavures commises par l'artillerie française, mais les minimise :
E- « *J'ai eu parfois, chez les fantassins que j'ai rencontrés, des plaintes contre les artilleurs, disant qu'il est arrivé à certains obus français de tomber chez des Français. Est-ce que vous pensez que…*
T- *Je crois que c'est arrivé, enfin très exceptionnellement ! Des accidents sont toujours possibles. Mais enfin, je crois qu'en effet, il est arrivé que des obus mal pointés, ou bien les ordres donnés au pointeur ne correspondant pas à la distance qui nous séparait des fantassins… Et je crois qu'en effet, il est arrivé que des obus (très peu d'obus, mais enfin c'est arrivé !) tombent au milieu des troupes françaises. »*

Un autre artilleur, de sept ans le cadet d'Antoine Pinay, tente une évaluation chiffrée de ces « bavures », à partir de ses lectures : **Charles Suard** (cl. 18) de Torcy (Seine-et-Marne), serrurier à Paris au moment de son incorporation, puis, après guerre, successivement ajusteur à Courbevoie, monteur de rotatives en province et pour finir concierge de l'hôpital Saint-Joseph à Lyon avant de se retirer à Marcilly-le-Châtel, Incorporé en avril 1917, il a fait la guerre comme artificier et observateur au 130e R.A. Lourde de Dôle. Il avance un chiffre considérable quant aux pertes subies par l'infanterie française du fait de sa propre artillerie :
T- *« C'est comme quand j'étais observateur : il fallait signaler que l'infanterie partait en assaut, et on raccourcissait ou on allongeait le tir. Ben savez-vous ? Il y a eu 50 000 hommes de tués français ! Dernièrement, on en parlait encore sur le journal : 50 000 Français tués par l'artillerie française !*
E- *Parce que c'était mal réglé ?*
T- *Parce que mal dirigé ! Pourquoi ? Parce que les lignes téléphoniques étaient sautées ! Dans un bombardement, la ligne avait disparu ou était enterrée. Et notre travail, à nous les observateurs, c'était de rechercher ces lignes téléphoniques. Vous savez, on se baladait avec la poulie, là, et puis on passait…*
E- *Oui, parce que le bombardement les coupait, bien sûr !*
T- *Oui. A ce moment-là, l'artillerie tirait toujours tant qu'il* avait pas l'ordre d'allonger ou de raccourcir. Et quand les fantassins allaient à l'assaut, il arrivait souvent qu'ils tombent en plein bombardement français ! C'est là qu'il y avait beaucoup de tués ! . Et j'ai appris, moi, dernièrement en lisant une revue : y avait 50 000 Français qui ont été tués comme ça !*
E- *Par leurs propres canons !*
T- *Ah oui, parce que donc, une observation qui avait pas été faite dans les règles, parce que la téléphonie ne marchait pas ! »*

Certains en viennent à penser que ce ne sont pas la malchance, l'imprudence, la défaillance des lignes ou le manque d'informations qui sont à l'origine de la bévue consistant à tirer sur des troupes françaises. L'un de mes témoins traduit cette idée qui a dû sévir dans les esprits propres à adopter la théorie du complot, et de la trahison des chefs. Il s'agit d'**André Mathieu** (cl.16), fils d'agriculteurs de Landos, en Haute-Loire, boulanger avant et après guerre dans ce département jusqu'en 1932, puis facteur des Postes après, surtout à Saint-Germain-Laval (Loire) où il s'est implanté. Il a fait la guerre au 52e B.C.A. à partir de novembre 1915, et aurait vu, au début de l'année 1916, dans la Somme, les canons de 75 tirer trop court…intentionnellement !

E- « *Pour faire les attaques, comment ça se passait ?*

T- *Fallait sortir de la tranchée, prendre une échelle et sortir dehors ! C'était le matin surtout qu'on faisait ça ! Une fois on y a été : le 75 crachait d'un côté et les Boches de l'autre ! Alors, nous, le 75, c'était un commandant boche, qui était dans la compagnie du 75 ! Alors, je vous garantis qu'on était bien logés !*

E- *Un commandant boche ?*

T- *Oui, oui ! Ils nous l'ont dit après, ils l'ont pas dit tout de suite ! Il était dans l'armée française, et c'était un Boche, quoi !*

E – *Vous voulez dire un Boche, ou un Alsacien ?*

T- *Je sais pas… Mais on disait que c'était…*

E- *Mais est-ce que c'était un traître ?*

T- *Ah ben sûrement que c'était un traître ! Pour nous avoir tués comme il a fait ce coup-là, eh ben, je vous garantis !*

E- *Ah bon ? Il a tiré trop court donc ?*

T- *Eh ben, je comprends, oui !*

E- *Et ça n'était pas une erreur de tir ?*

T- *Oh non, non ! C'était pas une erreur de tir parce que c'était bien régulier partout ! Et puis, ils nous ont dit, eux : « Faut pas s'étonner si on a été…. ». Et le soir, ils voulaient nous faire sortir. Mais on a pas voulu sortir le soir ! On a dit : « Non, non ! On sort pas comme ça ! »*

Le sentiment d'être « trahis » par leur artillerie amène donc les soldats de cette compagnie, voire de ce bataillon, à refuser de faire un autre assaut le soir-même. Après un éloge de 75 par le témoin, il revient au thème, et administre une « preuve » de la trahison :

E- *Donc, dans ce cas, c'était pas une erreur de tir, à votre avis !*

T- *Non, je crois pas ! Parce que c'était trop régulier pour avoir comme ça… Ça arrive, des fois, ça arrive. Mais quand on dit d'allonger, ils allongent ! Tandis que là, ils bougeaient pas, hé ! Et puis, ils l'ont dit, après ! »*

Interrogé pour savoir qui l'a dit, le témoin ne peut pas répondre. Mais il nous offre une transition pour le chapitre suivant, qui traitera des formes diverses de sortie de la tranchée, dont la forme extrême et redoutée par dessus tout est l'attaque :

« Fallait sortir de la tranchée, prendre une échelle et sortir dehors ! C'était le matin surtout qu'on faisait ça ! »

***

Chapitre 21

Sortir de la tranchée : Liaison, petit poste, patrouille, coup de main, attaque

Chap. 21 – 1916, décembre – Sortir de la tranchée: liaison, petit poste, patrouille, coup de main, attaque

E- *« Y avait pas une distribution de quelque chose avant de partir à l'attaque ?*
T- *Y avait la gnole ! Et puis y avait quelque chose dedans…Quelque chose pour vous exciter. Moi, ça me faisait rien !… Y avait sûrement un goût qui était pas… Ils mettaient sûrement de la drogue dedans, pour faire partir les gars. Parce que quand on part à l'attaque, on part à la mort ! »*
– **François Potin** (classe 1914) de Gennetines (Allier) venu à Saint-Just-en-Chevalet (Loire) dans son âge mûr.

E- « *Qu'est-ce que ça vous faisait d'avancer face à l'ennemi ?*
T- *Eh bien ! On marchait jusqu'à * qu'on tombait ! On éprouvait un sentiment de destruction, bien sûr ! On appréhendait de devoir attaquer à la baïonnette, ah oui ! C'est ce qui paraissait le pire ! ».* **Joseph Masclaux** (classe 1905), sergent, de Roche-la-Molière

E- « *Et le couteau entre les dents ?*
T- *Ah ! Oui, oui, oui ! Quand on entrait dans les tranchées, pour nettoyer les tranchées ! Parce qu'ils en faisaient, des terrassements ! C'était pas des feignants, hein ! Ah ! Tout ce qui était devant, ça ressortait pas ! On les zigouillait ! C'était ben sauvage, mais c'était la guerre ! »* . **François Dutel** (classe 1916) de Valeille, « nettoyeur de tranchées » et mitrailleur au 9e Régiment de marche de Zouaves.

« En ce moment, nous bardons assez dure, souvent des attaques. Mais les boches* veule* plus se battre contre nous. Car nous autres les Alpins, on nous appelle les lions bleus. Avec Rosalie[1], à la charge, on n*'est comme des lions. Il faut que notre bayonnette* soit rouge du sang de boches*, pour être content*. Avec nous, y a pas de pardon, on tue tous*. Dans les tranchées, on finit de les tuer à coup de crosse de fusil. Ah ! c'est triste avoire*, c'est la vraie mitraille. »* - **Jean Genestier** (classe 1912) de Saint-Anthème (Puy-de-Dôme), sergent, dans une lettre d'Alsace du 6 janvier 1915 adressée à sa mère et à sa sœur.

E- « *Sûrement qu'on devait pas tuer de gaîté de cœur quand même ?*
T- *Oh non ! Oh non ! Celui qui est humain peut pas tuer ! Il peut pas tuer, quoi ! Quand on voit le type qui se rend, n'importe ! Ah ! Quand tu te défends, tu tues, bien sûr ! J'en ai jamais tué, moi… J'en ai tué peut-être à la mitrailleuse, mais je les ai pas vus. Autrement, j'ai jamais tué un type devant moi. Ça s'est pas trouvé ! Ça se tue ben, bien sûr ! A la mitrailleuse, quand je tirais, n'importe, je pouvais ben en tuer plusieurs. Mais se tuer à coups de couteau comme ça, à la baïonnette, je l'ai jamais fait, moi ! »* **Francis Ferret** (classe 1916), de Saint-Christo-en-Jarez

E- *De charger à la baïonnette ?*
T- *Eh oui !… Et quand on a fini…quand on a fini ça…C'est ben des Boches comme on dit, mais… Quand on a mis sa baïonnette dans le ventre d'un… et qu'on est obligé d'appuyer sur le ventre pour tirer sa baïonnette….pffff…. Non ! Parlons plus de ça, allez ! Ah non ! Non, non, non ! Non, non ! »* - **Jean-Marie Quet** (classe 1917) d'Essertines-en-Chatelneuf

« J'ai dû tuer certainement. Ce que je regrette infiniment, parce que je vous garantis que je suis pas guerrier ! Je suis patriote parce que j'aimais mon pays ; naturellement, c'est normal. Mais je ne suis pas…ça sert à rien, quoi ! […] J'ai pas de haine contre personne ! Parce j'estime qu'un homme qui est venu au monde a le droit de vivre sur la terre. Pas vous ?… Et la guerre, c'est ce qu'il y a de plus infamant, de plus terrible, de plus… Ça n'en finit pas, ça n'en finit jamais ! » **–** **Charles Suard** (classe 1918) de Torcy (Seine-et-Marne), venu à Marcilly-le-Châtel à sa retraite, en 1963.

« Oh ! Ils les craignaient ! Je crois bien qu'ils les craignaient ! Une fois qu'ils nous ont fait attaquer avec les Sénégalais (les gars de chez nous, là) ils nous ont mêlés avec les Sénégalais. Eh ben les Boches voulaient pas se rendre, bien sûr ! Ils ont su que dans l'attaque, y avait des Sénégalais ! Alors, ma foi, ils se rendaient plus ! Héé ! Ils voulaient pas se rendre ! Oh ! Je sais ben, les Sénégalais, c'était… Je sais pas comment dire, quoi ! C'étaient des brutes, quoi ! […] Ils (les Allemands) *savaient qu'ils faisaient pas de prisonniers, eux, les Sénégalais ! Alors,*

[1] Rosalie est le surnom familier de la baïonnette, provenant d'une chanson célèbre de Théodore Botrel écrite en 1914
[2] François Déchelette, *L'Argot des Poilus* , édité en 1918 (éditeur inconnu), réédité en 2004 par Les Editions de Paris, p. 77

ils voulaient pas se rendre ! Moi, j'y ai vu, dans l'attaque ! […] Oh ! Les Sénégalais, c'était sauvage, quoi ! C'était sauvage ! » - **Antonin Cote** (classe 1915) de Saint-Priest-la-Prugne.

« Les tirailleurs sénégalais blessés racontent leurs exploits en fumant avec fierté d'énormes pipes en porcelaine prises à l'ennemi. Ils disent : « Nous avons tous bras taillés par sabres, parce que paquetage boche trop haut, difficile piquer cavalier. » Braves nègres, va ! Et comme ils nous sont reconnaissants du service que nous leur avons rendu en portant la foi et la civilisation chez eux. »* – Extrait du journal, à la date du 28 août 1914, de **Joseph Sorgues** (classe 1915) de Romanèche -Thorins (Saône-et-Loire).

DEUX SITUATIONS PERILLEUSES : LA FONCTION D'AGENT DE LIAISON ET CELLE DE SENTINELLE EN PETIT POSTE

Nous allons d'abord, en ce début de chapitre, étudier quelques situations mettant quelques hommes en danger spécifique, hors de la tranchée, par rapport à tous leurs camarades restés dans la tranchée, qui eux sont affrontés aux deux périls extrêmes que sont le bombardement et l'attaque. L'une correspond à un poste spécifique, celui d'agent de liaison, les trois autres pouvant échoir à n'importe quel soldat, s'il est désigné par son officier : les fonctions de sentinelle en petit poste avancé, de patrouilleur et d'auteur de coup de main (dans ces deux derniers cas, le volontariat peut suppléer la désignation).

L'agent de liaison ou « coureur »

L'agent de liaison, comme son nom l'indique, assure la liaison en portant un courrier (un « *pli* ») entre des chefs de même ou de différents niveaux hiérarchiques : entre capitaines de compagnies du même bataillon, entre lieutenants ou sous-lieutenants de sections d'une même compagnie ou entre le commandant du bataillon (un tiers du régiment, en principe, sauf chez les Chasseurs - Alpins ou à Pied - où la notion de régiment n'existe pas, remplacée par bataillon) et ses quatre capitaines (ou plus). Aux niveaux supérieurs (état-major, général, colonel, commandant) c'est de plus en plus le téléphone qui a joué ce rôle, mais les bombardements coupant parfois dix fois par jour les fils téléphoniques déroulés sur le sol ou agrafés contre un des deux rebords des tranchées, et les téléphonistes ne suffisant pas à la besogne de détection du lieu de la coupure et de réparation, les agents de liaison, en portant leur message écrit de l'expéditeur au destinataire, et en apportant la réponse, le plus souvent, ont toujours été là pour pallier les défaillances du téléphone. On l'appelle familièrement « coureur », car, comme l'indique **François Déchelette**, de Roanne, jeune frère du célèbre archéologue **Joseph Déchelette** (tué, comme on l'a vu au chapitre VI à Vingré le 4 octobre 1914, soit exactement deux mois avant la tragique exécution des six Martyrs de Vingré) dans son ouvrage paru en 1918 *L'Argot des Poilus- Dictionnaire humoristique et philologique » : « **Coureur,** m. soldat faisant la liaison à pied. Le coureur doit souvent courir d'un trou d'obus à un autre pour traverser des tirs de barrage, d'où son nom. »*[2] La liaison a pu se faire aussi, si le secteur le permettait, ainsi que l'état du sol, à bicyclette : on appelle alors l'agent de liaison « le cycliste » ; il pouvait très rarement opérer à proximité des premières lignes, servant plutôt de liaison plus à l'arrière. Enfin, quand les distances sont encore plus grandes, et le secteur moins tourmenté qu'à l'avant, la liaison a pu se faire à cheval, comme dans l'exemple de fin de cette partie concernant Etienne Carton (mais la mission est achevée à pied).

Jean Farigoules (cl. 16), fils d'agriculteurs de Saint-Pierre-du-Champ (Haute-Loire) devenu boulanger à Allevard (Isère) avant guerre, et boulanger-pâtissier à Brives-Charensac (Haute-Loire) tout le reste de ses jours, a été un temps en 1917, agent de liaison du colonel du 350e R.I. se partageant les dépôts de Soissons et de Chartres, tout en restant affecté au 67e R.I. de Soissons. Ces régiments se trouvent en février-mars 1917 dans l'Aisne, à Dhuizel et Soupir, juste au sud du Chemin des Dames, où ils feront l'attaque du 16 avril. Jean, dans son récit de guerre, se félicite de ce poste : *« Après 2 jours, je fus désigné comme courreur* au Colonnel* du 350e d'Infanterie qui se trouve à la Grille de Soupir ; nous étions 5 du 67e d'Infanterie affectés au 350e, c'est le filon ; je suis avec Eyraud, nous partons pour Soupir, au Colonnel* du 350e . Là, on nous donne notre emploi, nous avons un sergent avec nous et nous sommes dans une bonne Cagna, sur la route devant Soupir. C'est un brave sergent, un nommé Copans, bon gars du Nord ; nous faisons la liaison entre le 350e et le 67e, c'est le filon. Mon poste se trouve bien sur la route dans une bonne Cagna, sous la route devant la grille du Château de Calmette, les obus tombent bien, mais nous sommes à 10 mètres sous terre ; l'hiver est trop rigoureux, il fait froid et il y a de la neige. Je plains les*

[2] François Déchelette, *L'Argot des Poilus* , édité en 1918 (éditeur inconnu), réédité en 2004 par Les Editions de Paris, p. 77

pauvres diables qui sont en première ligne, et surtout le 67e qui se trouve à la droite du coté de Verneuil-Courtonne. C'est la guerre de mines, nous avons le filon, nous portons les ordres, entre le Colonnel * du 350e et le Colonnel* du 67e ; nous passons là 2 mois, évidemment nous n'allions pas au repos, tant que le* 127 Division*[3]*a été en ligne, nous sommes restés là, mais j'y aurai* bien fini la guerre, seulement tout a une fin, et surtout quand on est bien. »*

Trois fois, Jean a écrit le mot « filon », qui, dans la langue des Poilus, signifie la bonne place, le poste tranquille préservé du danger, et c'est le rêve de tout Poilu qui a connu les horreurs de la guerre. Dans son *«Argot des Poilus »*, le roannais **François Déchelette** termine son long article –une page !- sur le filon sur le mode humoristique : *« Les filons ont, c'est vrai, une valeur toute relative ; je ne connais qu'un bon filon à la guerre ; je vais vous le dire à l'oreille, mais ne le répétez pas, parce que tout le monde s'y précipiterait : c'est d'être chez soi, père de six enfants. – Farceur, me direz-vous, ce n'est pas à la portée de tout le monde ! - Pourquoi pas ? Cherchez une veuve qui a six enfants, en mettant une annonce dans le journal. ».*

En effet, une loi a décrété que les pères de six enfants échappent à la guerre, et que la naissance du sixième les retire du front : un argument décisif pour le « mettre en route » lors d'une permission…

Dans le cas très privilégié de Jean Farigoules, faisant la liaison entre deux colonels, donc pas en première ligne, et abrité dans une cagna si profonde que les bombes ne peuvent la démolir, être « coureur » est bien un filon. Ce n'est pas le cas en première ligne, dans les tranchées, comme les exemples suivants l'attestent. Jean se tirera sans mal des combats victorieux (4 km d'avancée, plus de 400 prisonniers allemands, 3 canons et 8 mortiers pris) mais meurtriers du 67e R.I. au Chemin des Dames, et devenu mitrailleur, perdra son « filon »…

Eugène Troncy (cl.16) de Belmont-de-la Loire, après avoir eu une déviation de la colonne vertébrale par suite de l'effondrement d'un abri touché par un obus de 220 en octobre 1916, déviation, réduite par manipulation, a été agent de liaison du capitaine Liabeuf, à partir de mars 1917, au 105e R.I. de Riom :

E- *« Mais vous étiez mitrailleur et agent de liaison ? Les deux ?*

T- *Ah ! Mais j'ai été agent de liaison après ! Si, au bois d'Avocourt*[4]*, j'étais agent de liaison : je portais pas la mitrailleuse, moi ! Y était tout en trottes !* (en marches)

E- *Alors là, vous faisiez la liaison entre qui et qui ?*

T- *Eh ben, avec les officiers en arrière ! Il fallait porter ce qu'on avait fait, où qu'on était, au commandant, au colonel.*

E – *Mais vous portiez des papiers ? Des lettres ?*

T- *Il nous donnait un petit pli, que je mettais dans la poche, et puis ça y est ! Ou dans le porte-monnaie !*

E- *Et si vous étiez fait prisonnier, vous aviez des consignes ?*

T- *Oh ben, on le faisait brûler soi-même ! On aurait été fait prisonnier, on aurait dit : « J'y connais rien : je suis arrivé sur le front y a deux jours, je sais même pas le nom des officiers ! ». On se débrouillait soi-même !*

E- *Mais on aurait trouvé le pli sur vous, ça n'aurait pas marché longtemps ! On aurait bien compris !*

T- *Mais, le pli… Oh ! Ils auraient pas pris le pli sur moi ! On aurait vu qu'on était pris, tac !* (fait le geste de déchirer un papier avec les mains)

E- *Vous le déchiriez !*

T- *Oui ! »*

On peut demeurer sceptique quant à la discrétion, aux yeux de l'ennemi, des deux moyens de destruction indiqués : brûler le pli, ou le déchirer, n'est guère possible si l'on est surpris et vu par l'ennemi qui vous capture. Le moyen indiqué par Etienne Carton (cfr infra) : faire une boule du pli et l'avaler, paraît plus rapide et plus discret. Par ailleurs, le pli déchiré peut toujours être reconstitué…

Beaucoup plus loin dans l'entretien, après une pause où l'on a discuté, Eugène évoque une autre fonction de l'agent de liaison, dans le cas d'un retour du régiment dans un secteur où l'agent de liaison avait déjà opéré quelques mois avant, voire un an ou plus, mais un peu éloigné du secteur précis qu'avait tenu le régiment :

E- *« Vous me disiez que votre travail d'agent de liaison, c'était de les faire monter au front… de les guider pour monter au front ? C'était votre travail ?*

T- *Ah oui, oui !*

E- *Parce que vous aviez reconnu le terrain avant ?*

T- *Ah oui ! Y était la deuxième fois qu'on montait à Avocourt. J'ai pas eu besoin de reconnaître le terrain : je le savais ! Puis y en avait pas mal… On nous a fait reprendre régiment par régiment, compagnie par compagnie. Ce qu'on avait perdu en 16, quand les Boches ont attaqué en 16 : on nous a fait reprendre le terrain qu'on avait perdu. On nous a fait reprendre en lignes où qu'ils*[5] *étaient en 16, quand ça s'est déclenché.*

E- *Et le terrain, est-ce qu'il avait changé ?*

---

[3] Il doit s'agir de la 12e Division, comme la suite du récit l'atteste.

[4] Avocourt se trouve au sud du massif du Mort-Homme, à 20 km environ à l'ouest de Verdun

[5] Depuis le 20 octobre 1916, à cause de sa blessure (cf supra), Eugène est absent de son régiment, jusqu'au printemps 1917.

T- *Oh ! Y avait plus rien ! Y avait quelques troncs d'arbres, et c'est tout !*
E- *Mais vous vous reconnaissiez quand même ?*
T- *Oh ben oui ! Je reconnaissais ben : y avait les tranchées !*
E- *Et vous, en tant qu'agent de liaison, vous étiez responsable de la montée en ligne ?* T – *Ah oui !* E – *Et vous donniez des ordres à tout le monde ?*
T- *Je donnais pas des ordres ! Je disais : « Faites passer : Suivez ! Faites passer : « Suivez ! ».*
E- *Et c'est votre fierté (et je le comprends) d'être arrivé à les faire monter en ligne sans une perte !*
T- *Ah ! Sans une perte ! Il fallait bien connaître le terrain, par exemple*[6] *! Alors, où que le terrain craignait moins : la pause ! On faisait une pause. Et après, quand on voyait… « Allez ! Faites passer : « Pas gymnastique ! ». Et chargés comme des mulets, ils se faisaient pas prier !*
E- *Donc là, vous avez réoccupé le même terrain ?*
T- *Ah ! Le même terrain ! Compagnie par compagnie ! »*

On conçoit que c'est sa connaissance parfaite ou presque des lieux, des repères visuels, (même si, entre temps, le terrain a été bouleversé par les bombardements et certains repères détruits) qui fait de l'agent de liaison un guide précieux, surtout la nuit lors de la relève, éclairée par *« cette obscure clarté qui tombe des étoiles »*, lorsqu'on est à portée de fusil de l'ennemi…

Benoît Desseigné (cl. 16), menuisier à Villers, a fait toute sa guerre au 5e R. d'Infanterie Coloniale de Lyon. Blessé à l'épaule le jour même du déclenchement de l'offensive au Chemin des Dames (16 avril 1917), il retrouve son unité en juillet, comme agent de liaison. Le 11 octobre 17, il est au bois des Caurières, dans le secteur de Verdun , bouleversé par la grande bataille de 1916. Il évoque, dans son récit de guerre, la difficulté de sa tâche :

« 10-10-17 (en marge du récit continu) *« … On est moitié ivre et fou, par la poudre et le vacarme. Les pertes se comptent par cinquantaine chaque jour au régiment. Les pieds gelés sont aussi très nombreux, ainsi que les intoxiqués par les gazs*. Le 10 octobre, un agent de liaison de ma Cie au Bon est évacué, on me demande pour le remplacer et je suis de nouveau au P.C. du Chef de Bon. Le 11, mon Bon monte en 1ère ligne relever le 3e Bon du régiment au bois des Caurières et au bois le Chaume où les marmites y tombent jour et nuit sans répit. Toujours la pluie, la pluie et la mitraille. J'assure la liaison avec ma Cie par des boyaux rasés, ce ne sont plus que des pistes en pleine vue des boches*. En moyenne 15 fois par jour, je fais le trajet du Bon à ma Cie porter des ordres. Jour et nuit, il faut marcher. Les cadavres couvrent le terrain en certains endroits et sont retournés ou transportés chaque jour par les obus. Ce n'est pas agréable, et au bout de 4 jours en 1ère ligne, je suis moitié mort, toujours mouillé, et de la boue par dessus les genoux, les pieds en bouillie. On nous remonte le moral en nous promettant la relève d'un jour à l'autre, et ce n'est qu'au bout de 7 jours qu'on annonce officiellement la relève. Le 17 au soir, nous sommes relevés par un Bon du 248e d'Infie et nous descendons des lignes dans la nuit du 17 au 18, pour venir près de Verdun, au ravin de la Valtoline, où nous arrivons le 18 à 8 heures du matin en se demandant comment nous avons fait pour en sortir vivants. ».*

L'agent de liaison est, dans ce cas, avec un aussi grand nombre de missions quotidiennes, dans un secteur où le bombardement, par obus normaux et par obus à gaz, est si dense (donc, en permanence, avec des reliquats de gaz dans les bas-fonds), ce qui bouleverse de surcroît les repères topographiques, plus exposé que ses camarades fantassins restés dans les tranchées, lorsqu'ils n'attaquent pas.

Huit mois plus tard, le 23 juillet 1918, alors qu'il est encore agent de liaison au 5e R.I.C , qui attaque pour reprendre à l'ennemi Mailly-Raineval, à 15 km au sud d'Amiens, dans la Somme, il a pour mission périlleuse de conduire un gradé dans les lignes, afin de remplacer un sergent tué : *« Le bombardement commence le 23 à 5h30 et l'attaque se déclanchent* à 7h30. Pendant le bombardement, je fus désigné pour conduire à son poste d'observation un sergent allant remplacer un camarade tué au commencement du bombardement. En y allant, plusieurs plat-ventres furent de grande nécessité, et, en arrivant presque à la lisière du bois où se trouvait l'observatoire, nous fûmes obligés de descendre dans un boyau où 5 ou 6 camarades étaient étendus dans la boue , venant d'être tués par les obus. Il fallut les emjamber* et même leur monter dessus pour passer et échapper aux balles de mitrailleuses et aux obus. Tout à côté, un Baton attendait l'heure de franchir le parapet, sous les obus qui faisaient des victimes. Une fois ma mission accomplie, je rejoignis le chef de Baton et, une demie-heure* après, je fus désigné une seconde fois pour conduire un caporal au même observatoire ; le sergent que j'avais conduis* une demie-heure* auparavant était déjà tué. Cela ne me souriait guère, mais il fallait le faire. »*

Courage tranquille, et modestie dans la narration des faits : on demeure admiratif devant ce récit sans pathos, d'un soldat écrivant en 1919, sa *« Campagne 1915-1919 »* (titre de son récit), alors qu'il a seulement 23 ans , et que cet âge porte plutôt à se poser en héros !

---

[6] Cette expression de français local, très usitée encore, signifie « en tout cas », « en revanche » ; elle s'emploie toujours en fin de phrase, à la forme exclamative. Exemple : « *On était bien au chaud dans la maison ; mais dehors, il faisait - 15°, par exemple !* »

Etienne Carton (cl. 18), cantonnier à Feurs, engagé volontaire à 18 ans et demi, en décembre 1916, d'abord conducteur de chevaux au 113e R. d'Artillerie Lourde d'Issoire, puis tireur au canon de 120 long, a été nommé - on dirait presque adoubé - agent de liaison en pleine bataille par le commandant Guillemet, et ce sans doute fin 1917 :

T- *« Un nommé Chevaleyrias, du Puy-de-Dôme (c'était déjà un vieux, hein !) faisait l'agent de liaison, alors il accompagnait le jeune officier. Quand ils ont passé Vauquois[7] – y avait un poste pour aller derrière la butte, elle faisait 200 mètres, pas bien mieux – ils reçoivent un 230 autrichien sur la tête ! Il coupe les deux jambes, les deux bras de l'aspirant et tue son cheval dessous lui ! Et Chevaleyrias n'a eu aucune blessure, mais il était venu … Un 230, hein ! Vous vous rendez compte, le coup que ça fait ! Sur votre tête ! Alors, il était pas fou, mais il savait plus ce qu'il faisait ! Alors le commandant m'appelle (j'étais à la batterie) : « Ecoutez, Carton ! » - « Qu'est-ce qu'il y a , mon commandant ? » - « Ah ! J'ai pensé à vous ! Vous savez que Chevaleyrias… » (je l'avais vu d'ailleurs à l'échelon) « vous savez que Chevaleyrias peut plus accomplir sa mission, son service ! J'ai décidé de vous mettre, vous ! Vous êtes courageux, très courageux, Carton ! Mais faites attention ! C'est très dangereux ! ». Alors, j'avais passé agent de liaison du commandant, j'étais seul avec le commandant. Alors, le commandant écrivait, et il fallait les porter, ses missives ! A pied et à cheval, n'importe ! […]*

E- *Pourquoi c'était si dangereux, d'être agent de liaison ?*

T- *Ah ! Il fallait porter les plis la nuit ! Toute la nuit ! Et il fallait connaître les chemins ! Je suis tombé à dix mètres des Fridolins avec mon cheval ! C'est deux chasseurs alpins, qui ont sorti d'un trou d'obus, de l'autre côté de l'Aisne, qui m'ont arrêté ! Sans ça, j'étais prisonnier ou tué ! »*

Plus tard dans l'entretien, il raconte très longuement son équipée nocturne d'agent de liaison la plus mémorable survenue en octobre 1918, afin d'obtenir un ravitaillement en obus, les batteries les ayant épuisés :

T- *« On avait combattu déjà pas mal dans l'Aisne, c'était… un mois avant l'armistice. Alors là, nous tombons dans un petit patelin, de l'autre côté du canal[8]. Qu'est-ce qu'il y avait ? Y avait rien ! Y avait rien ! Y avait juste une maison : le petit patelin était tout rasé ! Y avait qu'une maison qui avait resté debout ! C'est là que le commandant a fait son P.C.* (poste de commandement)*, et moi avec. Alors, les pièces, il les a fait avancer à 150 mètres, parce qu'ils étaient pas loin ! Ils étaient à 250 mètres, les Fridolins ! Alors, là, il me fait : « Cachez-vous ! Cachez-vous : ils sont pas loin ! ». Il me disait toujours de me cacher, le commandant. Alors, je fais reculer mon cheval dans les escaliers d'une cave (c'était tout détruit, les escaliers), je lui donne de l'avoine. Puis je vois que le commandant, il crie! « Oh ! ». je dis, « c'est un message ! Faut le porter ! Faudra le porter cette nuit ! ». Alors, il m'appelle, il me fait voir la carte. On avait installé les cartes et il avait déjà marqué des endroits où je pouvais passer, vous comprenez. C'est que c'étaient des ponts du côté de l'Aisne ; c'était difficile à passer : fallait longer bien le canal, pas s'avancer parce qu'ils m'auraient tué ! Alors il me fait voir : « Tu longeras le canal jusqu'à que tu trouveras un petit talus. Quand tu trouveras ce petit talus, là, y a trois pistes… ». Et la nuit ! A minuit, dans l'herbe (on se battait en rase campagne à ce moment), alors, allez y voir ! Je prends la première piste. Oh ! Malheur ! J'ai pas fait 150 mètres que deux hommes sautent à la bride de mon cheval ! Alors je dis : « Faudra avaler le pli ! ». Parce qu'on avait la consigne de pas leur laisser le pli, de l'avaler !*

E- *Vous en faisiez une boule de papier alors ?*

T- *Je tenais le papier … J'entendais parler français : « Où vous allez ? Où vous allez ? Vous voyez pas qu'ils sont à 40 mètres, dans des trous d'obus comme nous ! » - « Oh ! excusez-moi ! » , mais pas fort, doucement ! J'ai dit : « Excusez-moi, je me suis trompé de piste ! ». J'ai fait demi-tour avec mon cheval : ils m'ont pas tiré dessus ! Ils auraient dû me tirer dessus : ils me tuaient tous les coups ! Et j'ai fait demi-tour, je vais au petit talus, je me dis : « Faut que ce pli arrive ! ». Nous, on avait plus d'obus ! Le ravitaillement pouvait plus nous suivre ! Alors, j'arrive au petit talus, je dis à mon cheval (il s'appelait Gamin) : « Gamin, tè[9], un sucre ! » . On avait rien pour nous* (ému) *mais on avait pour le cheval !*

E- *Un sucre ! Vous l'aimiez bien, votre cheval !*

T- *Oh oui ! Oh oui ! Et il m'aimait ! Et vous le verrez ! Alors, je lui dis : « Tu resteras là, Gamin, hein ! Tu m'attendras ! ». Et je cherche la troisième piste avec les yeux, la main, et puis… je la trouve, la troisième piste ! Alors, je fais à peu près 700 mètres, je me dis : « Tu vas encore tomber sur les Fridolins ! ». Eh non ! J'aperçois une silhouette au loin, je m'approche tout doucement, je reconnais l'habit français ; j'ai dit : « Ça, c'est un Français ! ». C'est peut-être ça. Alors je m'approche, il me donne l'ordre de m'arrêter. Alors je lui donne le mot de passe (on avait un mot de passe), je crois que c'était « Verdun ».*

E- *Qui est-ce qui vous le donnait, le mot de passe ?*

T- *Le commandant ! Alors, j'avais mon mot de passe. « Avancez, mon artilleur ! »* (ému). *J'avance, je lui dis : « C'est ici le poste qui commande notre échelon ? ». C'était un lieutenant : « Mon lieutenant, nous avons plus*

---

[7] La butte de Vauquois (290 m d'altitude) se trouve à l'ouest du massif du Morthomme (avec la Cote 304), à 25 km environ à l'ouest de Verdun

[8] Sans doute le canal des Ardennes, parallèle à l'Aisne, vers Vouziers

[9] L'interjection « tè » vient de la contraction de l'ancienne forme verbale en patois du verbe « tenir », signifiant « tiens ! »

d'obus ! On peut plus tirer : nous avons plus d'obus ! ». Je lui donne le papier, il le lit avec une bougie, et il me dit : « Ecoutez, mon artilleur[10]*, vous les aurez demain matin, vos obus. Je vais commander à votre échelon. Demain matin, à la pique du jour, vous les aurez ! ». Alors je fais demi-tour. Et mon cheval m'a appelé ! Il fait « Hi hi hi hi hi hi hi ! »* (belle imitation du hennissement). *Et fort ! Alors, je dis : « Ecoutez mon cheval, il m'appelle, il va venir me chercher ! ». Parce qu'il sentent, les chevaux ! Ils sentent ! […] Il était au petit talus où je l'avais laissé, à côté du canal !*

E- *A quelle distance ?*

T- *A 500 mètres de moi ! Mais il attendait bien ! C'est qu'il appelait fort ! J'ai dit : « Ecoutez, il appelle plus fort ! Il va venir, mon Gamin, si je me barre pas vite, mon lieutenant ! ». – « Oh ! Comme ils sont intelligents, ces chevaux ! » le lieutenant me dit. – « Oh ! Comme les hommes », je lui dis « sinon plus ! Ils connaissent le danger ! ». Alors je dis : « Je fais demi-tour en vitesse au Gamin ! Il faut que je marche vite, sinon, il sera là ! ». Et je le trouve à mi-chemin ! Il avait déjà fait le mi-chemin ! Alors je lui donne encore un petit croûton que j'avais gardé pour mon cheval. Je lui donne, alors il se tourne pour que je saute en selle. Ce qu'il m'a dit : « Y a danger ici ! ». Il connaissait le danger, il l'avait déjà vu !*

E- *Il vous le fait comprendre ?*

T- *Il me disait : « Y a danger ! ». Il bouge, bouge : « Faut partir ! ». Ça voulait dire : « Y danger ! » . Alors, je saute à cheval, il se met au trot tout de suite. Il savait qu'il y avait danger, vous comprenez ! Les chevaux des agents de liaison, ils en ont vu d'autres ! Alors, je le retiens (sans ça il galopait !), je le retiens. Et je retourne dans la plaine, là, que nous avions gagnée. Je me* (mots confus) *…trou des taupes. Je me dis : « C'est encore les Fri**g**olins !* (sic). *Tu vas être pris, encore ! » Et c'étaient bien les Frigolins* ! Mais c'étaient des Frigolins* tous pris prisonniers ! Et conduits à l'arrière par quatre Dragons ! Je reconnais les dragons, je salue les dragons, ils me rendent le salut. Et puis je m'avance pour aller au P.C. : ma mission était finie. J'arrive au P.C. : le commandant venait à ma rencontre. Il me dit : « C'est toi, mon enfant*[11] *? » - « Oui, c'est moi, mon commandant ! J'arrive ! J'arrive ! Et votre mission est rendue en mains propres : je vous raconterai ça tout à l'heure. »* (rire de satisfaction). *Je mène mon cheval dans les escaliers, je lui donne encore un peu d'avoine, y en avait. Et puis, il m'appelle : « Venez goûter ça, Carton ! » - « Qu'est-ce qu'il y a, mon commandant ? » . Il me paye un quart de jus froid. Je lui dis : « Vous avez du café, vous ? Eh ben, mon vieux !* » (prononcé « yeux »). *Il me dit : « Vous l'avez bien gagné ! ». Je lui raconte l'histoire. Il me dit : « Eh ben, vous avez fait votre devoir ! Vous avez été courageux ! Vous seriez pas été courageux, vous seriez été pris ! ». Il me fait un petit speech, quoi ! Alors après, sur le matin, c'est que le jour commençait à piquer, c'était pas jour, le chariot arrive : plein d'obus ! Le commandant sort, il me sourit : alors, les pièces étaient ravitaillées ! »*

Il est clair qu'Etienne Carton prend plaisir à faire ce récit, fort bien mené et très circonstancié, où il s'est montré brave, où il bénéficie à la fois de l'affection de son cheval et de son commandant (et de son estime), et où l'arrivée opportune du chariot d'obus au petit matin vient prouver l'efficacité de sa mission. Sur un point de détail, celui du café, on peut noter l'étonnement quelque peu impoli d'Etienne. Cela indique le niveau de familiarité qu'il peut se permettre à ce moment-là, après avoir rempli sa mission. Comme les hommes de troupe bénéficiaient aussi du café préparé par les « *cuistots de la roulante* » (souvent qualifié de « *jus de chaussette* ») c'est sans doute la qualité du café du commandant qui étonne Etienne.

Cette fonction d'agent de liaison, Etienne la remplit encore ainsi, en parcourant une distance assez importante à cheval puis à pied, pour transmettre un pli sur papier, d'un officier à un autre officier, à quelques semaines de l'armistice de 1918. Mais, cette même année 1918, la fonction aura été modifiée par l'arrivée du progrès technique, comme en témoigne **Pierre Bost** (cl. 16) de Sauvessanges (Puy-de-Dôme), à la fois agriculteur, négociant en bois et expert-géomètre, qui a été incorporé le 9 mars 1915 au 40e R.I. de Nîmes alors que deux de ses frères aînés étaient déjà morts (en septembre 1914 et janvier 1915). Affecté en mai 1916 au 118e R.I. de Quimper, il exerce l'emploi de téléphoniste (voir chap. 17). Blessé gravement à la jambe par un éclat d'obus le 10 novembre 1916 vers le tunnel de Tavannes (secteur de Verdun), après un an et demi de soins et de convalescence, il revient au printemps 1918 à son régiment (après un bref passage dans l'artillerie), se retrouve radio-télégraphiste, et peut mesurer alors l'évolution de la fonction d'agent de liaison et de téléphoniste :

---

[10] Il est étonnant que le lieutenant dise « mon artilleur » et non simplement « artilleur », le « mon » étant un signe militaire de respect envers un supérieur hiérarchique ; le lieutenant dit à son capitaine : « mon capitaine », alors que celui-ci l'appelle simplement « lieutenant » ou « lieutenant Untel ».

[11] Une appellation aussi tendre peut surprendre, mais Etienne n'a que vingt ans en 1918, et le commandant pourrait sans doute être son père. Plusieurs Poilus qualifient leurs officiers plus âgés, quand ils les apprécient, de « *vrais pères de famille* ». Le commandant, qui craignait sans doute pour la vie de son jeune agent de liaison, laisse transparaître ici son soulagement et son affection, puis reprend ses distances par la suite avec le vouvoiement et l'usage du patronyme Carton.

T- *« Je me rappelle, moi : le 118 a passé à Baulzicourt*[12] *; et y avait les camarades encore qui étaient là : « Tiens, Bost ! Tiens, Bost ! ». Et à la ceinture, ils avaient un petit poste ! – « Et qu'est-ce que c'est ? » - « Eh ! C'est la T.S.F. ! ». Des petits postes qui devaient correspondre à 700 - 800 mètres, un kilomètre de distance. Mais rien n'empêche qu'au lieu de passer sur le terrain porter un pli… C'était transmis par radio !*
E- *Donc c'était un gros progrès ? »*
T- *Oh oui ! »*

Ainsi, la fonction d'agent de liaison va du « filon » tranquille, ou presque, à l'arrière des lignes, à la mission très périlleuse en première ligne, où, seul, dans la nuit, sous les obus ou les balles, dans l'enchevêtrement des tranchées et des boyaux, dans la boue très souvent, on transmet le pli, en risquant de s'égarer dans les lignes ennemies, d'être fait prisonnier, d'être tué ou gazé, sans avoir l'abri de la tranchée et le réconfort de la camaraderie.

La sentinelle en petit poste

Le « petit poste » ou « poste à la Bugeaud » est souvent décrit comme l'expérience la plus traumatisante vécue par le Poilu, surtout de nuit, car, en dehors de l'autre sentinelle qui éprouve la même peur, il n'a plus aucun contact avec ses camarades de la tranchée dont il protège la vie en parant à toute intrusion silencieuse d'ennemi dans le no man's land entre les deux lignes (d'où l'emploi comme avertisseurs de casseroles ou de boites de conserve suspendues aux barbelés, qui s'entrechoquent si un corps étranger les frotte). Les patrouilles ennemies nocturnes cherchaient souvent à capturer les deux sentinelles pour obtenir des renseignements sur leur régiment.

François Potin (cl.14) de Gennetines (Allier), ayant exercé la profession de métayer dans l'Allier jusqu'au début des années 30, puis divers métiers du bâtiment un peu partout avant d'arriver à Saint-Just-en-Chevalet pour soigner ses poumons gazés, a fait toute sa guerre au 85e R.I.de Cosne-sur-Loire, où il a été incorporé en septembre 1914. La conversation porte sur la proximité incroyable entre ennemis parfois (en forêt d'Apremont, au sud de Saint-Mihiel, en Lorraine, en avril 1915) et dérive naturellement sur les « petits postes », si proches des Allemands :
T- *« C'était au mois d'avril, on a attaqué en plein midi. C'était dans la forêt d'Apremont, pas loin du bois d'Ailly. On était à 50 mètres au bois d'Ailly, c'était pas le même secteur. Là, dans les tranchées, on était à 15-20 mètres des Boches !*
E- *Donc un peu plus loin que la fois où vous étiez à 4 mètres !*
T- *Ah ! Y a des endroits où on était à 4 mètres ! Les secteurs, ça changeait. Y a des fois, y avait plus que les sacs à terre*[13] *: les Boches étaient d'un côté, vous étiez de l'autre !*
E- *A ce point-là, Vous vous êtes trouvé dans ce cas-là ?*
T- *Ah là ! Moi, c'était toujours les petits postes que j'avais ! Quand y avait un petit poste de mauvais, j'étais toujours désigné pour y aller !*
E- *A votre avis, pourquoi ?*
T- *Parce qu'ils savaient que j'avais pas peur ! Jamais, j'ai eu peur d'être tué ! Et puis j'hésitais pas ! On avait un régiment… Un jour, c'était le 27e d'Infanterie, c'était un régiment de Dijon* (exact !). *Alors, ils avaient oublié de… Ils sont venus, les gars, on a dit : « Dites donc ! Mais il vous faut des petits postes avancés : un poste de cavalier, un poste de fusil-mitrailleur ! ». Alors le capitaine y avait pas pensé. Il dit au sergent : « Qui est-ce qu'on envoie ? » . Il a réfléchi un moment. J'ai pensé, moi, à ça, j'ai dit : « Attends ! Tu vas être dans le coup ! » . Alors le capitaine a dit : « Y a qu' à envoyer comme cavaliers Potin et Jude ! », un nommé Jude. C'était un gars qui était bon à rien, mou comme une chique, mais je le craignais pas, parce que c'était pas un froussard ! Parce que les froussards, faut pas s'amuser avec ça, hein ! Dans une attaque, vous êtes roulé à tous les coups ! Moi, j'en ai vu, ils se seraient sauvés ! Tandis que lui, là, je lui ai dit : « Tu me passeras les grenades ! ». On a été attaqués par les Boches, mais il m'a passé les grenades, et moi, j'ai arrêté les Boches. J'ai vu le Boche sur mes…Il était à côté de moi ! Parce qu'il y avait pas de fils de fer, rien ! Alors, les gars m'avaient dit : « Méfiez-vous ! Les Boches vont venir à côté de vous ! » Et puis, ce jour-là, ça a été vrai ! Et je me méfiais, moi. Tout d'un coup, je vois le Boche juste là ! Il nous tuait tous les deux, il tuait les deux sentinelles ! Ils sautaient dans la tranchée, et ils prenaient toute la première ligne !… Je l'ai vu le Boche, mais j'avais une grenade à la main ! Ah ! Bon Dieu ! Ils sont pas restés longtemps, les gars ! J'ai balancé des grenades ! J'en ai balancé 40 ! Ah oui ! J'étais monté sur le parapet, j'étais devenu fou ! Je les appelais ! « Hé ! les Boches ! Les sales Boches ! Venez-là, bande de feignants ! », Je pouvais pas les voir ! Ce jour-là, j'en prenais un, je le tuais !*
E- *Vous avez dû en tuer plus d'un !*

---

[12] Localité inconnue, même en variant l'orthographe ; il pourrait s'agir de Bazicourt, dans l'Oise , à 15 km au nord de Senlis.
[13] Les sacs de jute servent normalement à contenir la terre qu'on déblaie de la tranchée pour ériger, par empilage, le parapet qui rehausse la profondeur de la tranchée, afin d'augmenter la protection ; mais ces sacs peuvent aussi être empilés pour bâtir une paroi dans une tranchée, comme dans l'exemple cité.

T- *Oh la ! J'en ai ben tué, dans une attaque!*
E – *Mais ce jour-là ?*
T – *Ah ! Ce jour-là, c'était un coup de main ! Ils étaient pas nombreux, hein ! Et puis, on les voit pas, la nuit : c'était la pleine nuit, minuit, une heure du matin. C'est l'heure qu'ils faisaient les coups de main ! Tandis que quand c'étaient les attaques, en plein jour, c'était pas pareil ! »*

A la différence de la majorité de ses camarades de combat, François s'estime plus protégé des obus dans le petit poste avancé que dans la tranchée, et le justifie :
E- *« Oui, vous n'aviez pas peu, mais c'était quand même très dangereux !*
T- *Mais on craignait rien que les grenades ! Ils en avaient, des grenades. On craignait bien moins un obus, parce qu'ils avaient peur de tirer trop court ! … Ils m'envoyaient au petit poste ! Moi, j'aimais toujours… ça me faisait rien ! ».*

C'est logique, en effet : le petit poste étant avancé de quelques mètres, voire d'une bonne dizaine de mètres, et parfois plus, de sa tranchée de première ligne, il se trouve donc plus proche d'autant de la première ligne ennemie, qui pourrait être atteinte par un tir trop court de ses propres canons ! Mais les grenades ne sont pas une mince menace ! Et elles atteignent plus aisément le petit poste que la tranchée française !

François Potin, qui a combattu dès novembre 1914 vers Saint-Mihiel, a vu se développer la création des petits postes au fil de la guerre, et ce alors même que la guerre de tranchées, donc de siège, s'était installée. Il l'explique par une considération stratégique et, risquons le mot, « humaine » (le souci d'amoindrir les pertes humaines) :
T- *« C'est à dire qu'il y avait mieux de monde* (en 1914). *C'était pas la même guerre ! En 14, y avait du monde dans les tranchées, au coude à coude !*
E- *Alors que, plus tard, ils épargnaient plus les combattants ?*
T- *C'est-à-dire après… C'est pas qu'ils épargnaient. Seulement il est venu des torpilles, du matériel … Et on a pointé des matériels sur des points… Et au lieu d'y mettre une tranchée, on y mettait un petit poste ! Y en avait qu'un ou deux de tué(s), s'il y avait des tués. La guerre avait toute changé, c'était plus comme en 14. Y avait du monde partout, coude à coude ! Alors, s'il tombait un obus sur la tranchée, y en avait de tués ! Tandis qu'à la fin, y avait plus que des petits postes ! Des fois, y avait rien ! A cent mètres, y avait pas un bonhomme !*
E- *Et comme ça, ils arrivaient quand même à tenir le front ?*
T- *Bien sûr ! Seulement le matériel était derrière. Alors, s'il y avait quelque chose, ça billait*[14] *! »*

Ce matériel de tranchée, ce sont évidemment les « crapouillots » ou obusiers de tranchées, au tir très court (quelques centaines de mètres) et en cloche, qui viennent suppléer l'impossibilité d'utiliser les canons d'une tranchée allemande à la tranchée française lui faisant face, à cause de leur grande portée (plusieurs kilomètres au minimum en tir tendu pour l'artillerie légère, comme le 75, le 77 ou le 88, nettement plus de dix pour les canons de l'artillerie lourde).

Dans les deux exemples suivants, le témoin est seul dans son petit poste, ce qui contrevient à la règle essentielle : mettre deux sentinelles ensemble afin que l'une puisse pallier la défaillance de l'autre (notamment le sommeil, ou sa peur devenue panique), ou sa blessure, le tandem étant aussi plus fort pour repousser une tentative de capture par une patrouille nocturne ennemie.

Séraphin Rejony (cl. 18) de Roanne, employé aux papeteries Navarre, incorporé le 17 avril 1917 au 22e B.C.A. d'Albertville, a fait l'essentiel de sa guerre au 3e Bataillon de Chasseurs à Pied, comme mitrailleur. Mais sa plus grande peur, il l'a vécue dans un petit poste, comme sentinelle, en 1918, alors que les lignes ennemies étaient relativement éloignées :
T- *« Où j'ai eu le plus peur… On dit que celui qui a été à la guerre… on devrait jamais en parler. Et ben moi, je peux en parler ! Parce qu'un jour, le sergent me dit : « Tiens, te*[15] *vas aller entre les lignes, là, dans un petit poste ! ». Alors, il m'a mené : c'était toutes les deux heures : deux heures, il fallait rester dans ce petit poste. Oh ! Il est arrivé un feu de barrage ! Oh la la ! Un feu de barrage ! Les Allemands tiraient d'un côté, en première ligne, et puis alors, de notre côté, c'était pareil, en première ligne allemande. Et moi qui étais au milieu, tout seul, avec des minenwerfer*[16] *qui pesaient je peux pas vous dire, qui tombaient autour de moi ! Puis des canons, des gros obus, là, que ça petait comme un tremblement de terre ! Moi, j'étais là pour veiller ! Allez donc veiller ! Je tremblais tellement que je sais plus si je touchais terre ! Et puis donc, ça m'a… Oh ! J'en avais chié dans mon pantalon ! J'étais tout en… Je devrais pas le dire ! Alors, il a fallu que je reste là jusqu'à ce qu'on vienne me*

---

[14] « Biller » signifie , en argot de guerre, « canonner violemment »
[15] « Te » au lieu de « tu » est un trait distinctif du français local roannais chez les très vieilles personnes
[16] Le terme allemand « minenwerfer » (lanceur de mines) est le nom donné aux crapouillots allemands, et par extension, aux torpilles ou obus qu'ils lançaient ; il est parfois passé en français, ou a été travesti en son équivalent phonétique humoristique « mine à faire peur »

remplacer. Alors, quand ils sont venus me remplacer… J'étais en première ligne. Eh ben, toute la première ligne, tous mes copains, c'était tout tué, tout ! Et puis, moi, je voulais aller aux toilettes…enfin, « aux toilettes »… (rire)
E- *Oui : dans un trou !*
T- *Bien sûr ! Et avec des planches comme ça* (geste des deux mains*). Eh ben, y en avait un qui était coupé en deux ! Complètement coupé en deux ! Un de mes copains ! Oh la la ! C'est de là que je m'étais étendu par terre, j'avais sommeil… ça m'avait tellement bourdonné, tellement…. c'est là que je me suis couché par terre, à travers tous les copains, là, et que je me suis endormi…. »*

Le cas d'endormissement de fatigue, d'hébétude, après un bombardement intense, voire pendant s'il est très long, a été signalé par plusieurs témoins.

Antoine Damas (cl. 18) né à Montverdun, fils d'agriculteurs, a été gérant d'épicerie puis négociant en charbon et produits agricoles à Montverdun jusqu'en 1938, année où il a transféré son commerce dans la petite ville voisine, Boën-sur-Lignon, avant de se retirer à Montverdun en 1961 (cl. 18). Il associe aussi une grande peur et le fait d'être sentinelle isolée dans un petit poste , au 99e R.I. de Vienne :
T- *« Avant, on était dans nos tranchées, là, eusses étaient dans la leur, à 50 m ou 100 m plus loin. Tout ce que je me rappelle, quand je suis monté au front, à Bazancourt*[17] *: on me met tout seul dans un avant-poste ! De surveillance tout seul ! Bon Dieu ! J'ai passé la première nuit comme ça !* (imite un fort tremblement). *A trembler, tout seul !*
E- *Pourtant, je croyais qu'on était toujours deux dans les avant-postes ?*
T – *Bougez pas ! Alors, le lendemain, quand le jour était venu, c'était calme, la tremblote était passée. Y avait des casseroles, des bidons qui traînaient par là, à peu près à 50 mètres, ou 30 mètres. J'ai tiré dans les bidons 2-3 cartouches ! Mon pauvre ami ! J'ai alerté tout le poste ! Tout le poste s'est amené : « Qu'est-ce qui arrive ? Qu'est-ce que vous faites ? » - « Eh ben, je…. » - « Ah ! Faut pas faire ça ! ». Et je dis : « Je suis tout seul, il faut que vous mettiez quelqu'un avec moi ! ». Alors, après, on a été deux tout le temps. Oh ! Je suis resté deux-trois jours, puis je suis parti en patrouille. Je suis parti faire les patrouilles que je vous disais tout à l'heure. »*

On ne voit pas pourquoi la règle de deux sentinelles dans un petit poste avait d'abord été transgressée. Mais le témoignage montre bien que subir un bombardement seul est bien plus éprouvant nerveusement que le subir à deux.

Les deux heures de présence au petit poste sont la règle, ce qui suppose la relève d'un autre tandem toutes les deux heures, dont quatre ou cinq relèves dans une nuit, en fonction de la saison. Mais dans le cas suivant cette règle est transgressée.

Marius Redon (cl. 14), fils d'un briquetier de Grand-Croix, a travaillé aux aciéries de la Marine, à Saint-Chamond avant guerre et jusqu'en 1930, puis a été facteur à Saint-Chamond pendant 24 ans. Incorporé au fameux 17e R.I. qui avait refusé de mater la révolte viticole de 1907 (mais ayant désormais son dépôt à Lyon), il a connu l'abandon angoissant dans un petit poste par suite d'un oubli : *« Une fois, j'étais en sentinelle devant, avec un autre : sentinelle double, quoi ! Et on relève la compagnie, et puis nous, ils nous ont pas relevés ! Ils y ont plus pensé ! On attendait ! Les deux heures, ça fait longtemps qu'elles étaient passées ! « Oh ! », j'ai dit au copain, « Oh ! T'as vu : ils veulent pas venir nous relever ! Allez, hop ! » . On reva pour revenir dans nos lignes ; tu comprends, on était devant les lignes, à 50 mètres, pas loin. Mais attention : on avait été relevés, et ceux qui avaient relevé notre compagnie, quand ils ont vu deux bonshommes qui revenaient, ils nous tirent dessus ! Ah, mon vieux, heureusement que j'avais une bonne voix ! Alors, je leur dis : « Faites pas les cons ! Vous tirez sur des Français ! ». D'un peu plus, ils nous nettoyaient, hein ! Ils ont tiré je sais pas…*(ne donne pas le nombre de fois). *Heureusement, ils étaient pas des bons tireurs ! »*

Et, de plus, Marius n'évoque pas la question du mot de passe que doivent connaître les sentinelles pour revenir, dans la nuit, pour être identifiées, et qui change de compagnie à compagnie ! Et de jour en jour !

La transgression, de la règle des deux heures est encore plus spectaculaire dans le cas suivant, qui pose aussi le problème de l'affinité ou non entre les deux sentinelles associées.

Christophe Dumas (cl.18) de Bourg-Argental, gareur puis chef gareur (mécanicien sur métiers à tisser) à l'usine Colcombet de Bourg, s'est trouvé, à moins de vingt ans (né le 4 décembre 1898) en 1918, avec son troisième régiment, le 321e R.I. de Montluçon (régiment de réserve du 121e R.I., ayant donc des soldats plus âgés) en sentinelle dans un petit poste avec un camarade très différent de lui :
T – *« Y en avait, des Bretons : j'avais un caporal, et puis un…* (soldat) *qui ne savait ni lire ni écrire. Et j'ai été aux avant-postes avec lui. Eh ben, le temps dure, pendant quatre jours, aux avant-postes ! C'était dur ! On partait en avant pour se tenir le plus près des lignes allemandes. On creusait un petit trou…*

---

[17] Il y a deux Bazancourt en France, parmi la liste des communes : un dans la Marne, à 15 km au nord-est de Reims, un dans l'Oise, limitrophe de l'Aisne, à 30 km environ au sud d'Aumale et à 20 km environ à l'est de Forges-les-Eaux.

E- *C'est ça : vous faisiez un petit poste !*
T- *Un petit poste. A deux ! L'un contre l'autre ! Alors moi qui avais pas vingt ans ! J'avais sommeil, moi, malgré moi ! Et l'autre, qui avait quarante ans et une famille, eh ben, je vous assure qu'il regardait, hein ! Et à force de regarder, vous savez qu'on voit bouger ! Alors, il me tapait sur la jambe ! Moi, je disais : « J'y suis pour rien, moi ! »* (rire)
E- *Mais s'il avait quarante ans, il aurait dû être territorial, non ?*
T- *A peu près. Ah mais, jusqu'à quarante ans, ils étaient en ligne !*
E- *Et vous dites qu'il ne savait ni lire ni écrire ? Comment est-ce qu'il se débrouillait pour son courrier ?*
T- *C'était le caporal* (breton aussi : cf supra) *qui lui faisait ses lettres. Mais, pendant les quatre jours, moi je lui lisais ses lettres qu'on lui apportait !*
E- *Il n'était pas gêné de vous faire lire ses lettres ?*
T- *Non. Puis il n'était pas des plus dégourdis, qu'est-ce que vous voulez ! ».*

Ce travail de sentinelles détachées dans un avant-poste est ici différent du cas habituel de la veille nocturne de deux heures, à deux, dans un petit poste. On comprend qu'ils sont restés quatre jours pleins, jour et nuit (tout en étant ravitaillés) dans cet avant-poste qu'ils ont peut-être creusé eux-mêmes de nuit (*« On creusait un petit trou… »*), bien que cela paraisse improbable en raison de la proximité de la première ligne allemande. Cette promiscuité de quatre jours, dans cet espace réduit, prête à la gêne, mais aussi à la solidarité (la lecture des lettres) entre les deux hommes, que séparent pourtant l'âge, le statut familial, et la différence de langue usuelle. La longue veille, le danger, et l'éloignement du monde familier de la tranchée, suscitent aussi des hallucinations.

André Deloy (cl. 16) de Fraisses, agent technique à l'usine de métallurgie Jacob Holtzer de Firminy, a connu six régiments d'infanterie d'avril 1915 à l'armistice de 1918, mais c'est au 8e R.I. de Saint-Omer qu'il se trouve en 1917, quand surviennent les deux épisodes de sentinelle dans un petit poste qu'il relate :
T- *« Nous avons monté la garde avec Drevet. Le plus pénible, c'est le sommeil ! Le sergent nous fait avancer dans un poste très avancé. On était là tous les deux…*
E- *Un petit poste, alors ?*
T- *Un petit poste ! Oh ! Une bosse comme le jardin ! Pour voir si les Boches venaient, qu'on tire des coups de fusil, et puis qu'ils soient virés. Mais si les types* (les sentinelles : eux deux !) *dorment, les Boches, ils viennent et puis ils nous embarquent ! Et personne plus pour les surveiller ! Alors, en arrivant, mon copain, il se met debout : « Brr…Pfrr…Pfrr.. »* (imitation des ronflements du dormeur) *- « Dors pas, Pierre ! « - « Pourquoi ? Les Boches sont là ? Les Boches sont là ? » - « Eh non, ils sont pas là, mais tu vas les faire venir ! » - « Ecoute : dors, et puis moi, je te remplacerai ! » - « Ah oui ! » -« Et quand on se remplacera l'un l'autre…. »*
E- *C'était risqué, ça !*
T- *Mais c'est moi que je lui disais !*
E – *C'était risqué parce que vous pouviez vous endormir tous les deux !*
T- *C'est ce que nous avons fait ! Alors, moi, je me frotte les yeux ! Vous entendez : je me frotte les yeux, je me pince, je fais tout ! Je faisais tout ! Je tombe sur lui, de sommeil, en travers comme ça… Vous pouvez pas vous tenir ! Alors, il serait passé un officier ! Ah ! C'étaient douze balles dans la peau !*
E- *Conseil de guerre !*
T- *Conseil de guerre ! Et pourtant nous y étions pour rien ! La fatigue ! »*

Ce Pierre, qui résistait encore moins que lui au sommeil, c'était son copain Pierre Drevet, de Saint-Genest-Lerpt. Mais il n'a pas été son seul partenaire de garde en petit poste. L'autre cas est très différent, plus grave encore que le sommeil qui laisse sans avertissement possible les camarades restés dans la tranchée, et aurait pu aussi, et plus légitimement encore, se terminer par une cour martiale :
T- *Une fois, on nous a fait monter une garde. J'étais avec un gars de l'Allier. Alors les Boches lançaient des obus : on voyait que ces obus se rapprochaient, qu'ils étaient de plus en plus puissants. Je dis : « Fichons le camp de là ! ». –« Eh mais, s'il vient un officier ? » - L'officier… L'officier, il attend des ordres dans son gourbi : qu'est-ce qu'il viendrait faire là ? Fichons le camp de là ! ». Bien nous a servi ! Nous partons, nous attendons un bon moment. Puis, quand ça s'est calmé, nous sommes repartis vers l'endroit où nous étions. Nous l'avons pas trouvé ! C'était écrasé ! L'obus est tombé en plein… ça a fait un entonnoir, un entonnoir comme ça ! Et nous étions au milieu ! Alors, nous nous sommes regardés tous les deux…*
E- *C'était quoi ? C'était une inspiration qui vous avait…*
T- *Je sais pas…si on sent le danger ? Si on sent le danger… Alors, je l'ai fait retirer* (? = fait se retirer du trou son camarade ?) *et quand nous sommes revenus, nous avons pas retrouvé notre endroit ! »*

La conversation continue ensuite sur le pressentiment de sa mort, thème riche sur lequel nous reviendrons. Si l'ennemi est le sommeil, il est encore plus le bombardement ennemi (et parfois ami : les erreurs de portée de tir ne sont pas rares !). Dans le second cas, les deux hommes prennent délibérément (l'un déterminé, l'autre hésitant) une décision qui les mènerait en effet au peloton d'exécution s'ils étaient vus se retirant du poste de surveillance qui leur est assigné par un officier : c'est un cas flagrant de « désertion de poste en face de l'ennemi »…

Retenir le mot de passe

Assez souvent la nécessité de prévenir les sentinelles d'un autre petit poste de garde se fait ressentir, pour qu'elles reconnaissent celui ou ceux qui exécutent un action imprévue, qu'il s'agisse d'une ronde de surveillance par un officier, d'une reconnaissance de terrain avec retour dans la tranchée, ou d'une patrouille. Cela suppose un mot de passe que doivent connaître ceux qui agissent et ceux qui veillent comme sentinelles, quand les précédents reviennent vers eux dans la nuit. Parfois se produisent des confusions qui peuvent être dangereuses. **Abel Gaillard** (cl. 1900) natif des Deux-Sèvres, venu à Saint-Etienne dans sa vie professionnelle, soldat au 75e R.I. de Romans, relate dans son second carnet un de ces épisodes, presque burlesque, liés au mot de passe, vers Raon l'Etape dans les Vosges, au tout début de la guerre, avant les tranchées. Nous donnerons le début pour éclairer le contexte :

« 10 septembre 1914- Au matin, le vent nous sèche ; renforçons les défenses, réparons les abris. Des avions tournent au-dessus de nos têtes, pas d'attaque, que des canons. Des grands arbres sont abattus en travers de la route ; sous bois, l'artillerie qui d'habitude ne commence qu'à 10 heures de tirer sur nos lignes, aujourd'hui, de bonne heure, nous arrose. Un éclat coupe une branche au-dessus de ma tête ; tapi sous mon sac, je me fais plus petit. A côté de moi, à genoux, la tête dans les épaules, un homme tremble comme une feuille au vent ; c'est un réserviste venu de Russie ; tout à l'heure, il me contait des choses de Russie : « Là-bas, vois tu, les femmes se mouchent dans leur tablier. ». Je vois, hérissées, sauvages, des grandes moustaches de vieux Gaulois… Un autre homme plus loin rit, couché sur le dos, son sac sur le ventre, et fume ; il regarde le ciel indifférent, tous les deux, le ciel et lui, sous le bombardement. C'est le caporal Clayard, un Lyonnais. La journée passe. Cette nuit, c'est mon escouade qui fournit le poste et les sentinelles… Dans l'arbre* (? = l'ordre ?) *du poste, les hommes sont couchés, endormis, attendant leur tour de faction. Un sergent arrive ; sans sommeil, je l'entends qui ordonne au caporal Chaix : « Prévenez le petit poste voisin, sur la route à deux ou 300 mètres, qu'il y aura trois rondes d'officiers cette nuit : à 11 heures, à 1 heure et à 3 heures du matin ; le mot de passe est Bayonne. ». Je prends un fusil aux faisceaux et me présente : « Chaix, voilà ; j'ai entendu ; je ne peux pas dormir, je vais communiquer. ». C'est Charretier, sentinelle devant le poste en faction sur la route derrière les arbres abattus, qui recommande : « Attention, mon ami, il y a trente mètres de défense à franchir… passe un peu sur ta gauche. ». Parti, j'ai roulé deux ou trois fois dans la nuit autour des troncs, dans les branches ; enfin, voici la route libre, blanche au clair de lune. Je marche, exposé au milieu pour être reconnu de la sentinelle qui doit m'arrêter… J'avance d'un pas ferme dans le silence de la nuit…rien…aucune sentinelle n'est là ; pourtant j'ai dû dépasser les 200 mètres ; c'est Prat et Heurteaux, sentinelles doubles, qui auraient dû être là… Se sont-ils endormis ? Ont-ils laissé passer ? Je ne sais plus où je vais maintenant ; j'ai peut-être dépassé les lignes ? Un cri : « Halte là ! ». Je réponds, arrêté à la pointe de sa baïonnette : « Bayonne » ; la sentinelle reprend : « Halte là ! Au large ! Demi-tour ! ». C'est un rude coup… embarrassé, je dis : « Je viens du poste de la 7ème* (section) *pour communiquer au lieutenant l'heure des rondes cette nuit ! ». La sentinelle appelle le poste, et j'entends crier : « Viens par ici ! », l'homme cherchant à me reconnaître ; j'aperçois la lueur d'une cigarette dans un fourré ; je m'approche et m'explique ; l'officier me dit : « Comment se fait-il que tu n'as pas le mot ? Le mot, c'est Champeaubert[18] et non pas Bayonne ! ». Sur mon affirmation qu'il m'a été donné « Bayonne », il réclame une allumette pour consulter son carnet, et me dit : « C'est Champeaubert* ; tu n'as pas le mot, tu es suspect, je te fais arrêter ! ». Je reprends de plus belle et lui précise ma mission volontaire. Je demande : « Faites-moi accompagner d'ailleurs jusqu'au poste, j'y tiens pour ma sécurité et pour éclairer cette aventure… ». Sans doute n'y comprenant rien, confiant devant ma sincérité, il termine : « Non, c'est bien, merci…vas t'en ! ». Sur le chemin du retour, nouveau « Halte là ! ». Je réponds cette fois : « Champeaubert ! ». Mais qu'est-ce ? J'entends manoeuvrer la culasse du fusil !!! Je crie aussitôt : « Bayonne !! Nom de Dieu, je viens de communiquer ; c'est Gaillard, de la 7ème !! ». Et je passe devant sa baïonnette, furieux et jurant qu'on m'y reprendra aux missions volontaires ; tout en marchant, j'arrive au tronc d'arbre sans y penser ni rien voir, et roule à terre, à 30 mètres de Charretier qui crie encore « Halte là ! ». Mais cette fois, je réponds : « Gaillard, nom de Dieu ! Merde pour Bayonne et Champeaubert* ! ». Au poste, j'ai raconté mon histoire que personne n'écoute ; aujourd'hui je cherche encore à pénétrer cette aventure. Mon tour de faction est arrivé et se termine avant le jour. Je passe les consignes à l'Alsacien Durand qui ne parle pas le français ! Et moi, pas l'alsacien, de sorte qu'il ne sait rien des mots ni des sentinelles ; et c'est pas le moment d'aller communiquer pendant sa faction et d'en revenir : ni les Bayonne et Champeaubert ne l'empêcheraient de vous foutre un coup de fusil… »*

Cette confusion entre deux mots de passe, alors qu'un seul devrait prévaloir, est racontée de manière plaisante par Abel, mais on ressent bien qu'elle pourrait tourner au drame si, dans la nuit, une sentinelle respectait à la lettre la consigne de tirer sur celui qui, s'exprimant en français, ne peut pourtant pas être un ennemi ! A moins

[18] Champaubert est le nom d'une bataille remportée dans cette localité de la Marne (à mi-chemin entre Epernay au nord et Sézanne au sud) le 10 février 1814 par les troupes de Napoléon commandées par le maréchal Marmont sur les troupes russes du général Olsoufiev qui fut capturé ; 3 000 Russes furent tués ou capturés, les pertes s'élevant à 650 du côté français.

qu'il ne soit à la solde de l'ennemi. Il faut dire que la traque à l'espion, une forme d'espionnite aiguë, régnait en ce début de guerre.

L'historien **Stéphane Audouin-Rouzeau**, professeur à l'EHESS, rédigeant la postface et les notes pour le superbe témoignage illustré de **Gaston Lavy** intitulé *« Ma Grande Guerre »*, écrit, pour commenter la sous-partie *« Sous le regard des guetteurs »* la note suivante : ***« Guetteurs, patrouilles » -*** *Au cours de la nuit, le no man's land cesse d'être un lieu désert. Il est en effet parcouru par les patrouilles des deux camps en présence, aux fins de reconnaissance, de recherche de prisonniers (pour le renseignement), voire de coups de main débouchant sur des corps à corps. Des guetteurs, postés aux avants-postes chaque nuit, sont là pour éviter toute mauvaise surprise. Le guet de nuit constitue un travail très dur, en raison de l'anxiété qui saisit les hommes seuls en avant des lignes, et souvent sujets à des hallucinations particulièrement terrorisantes. »*[19]

On va maintenant explorer les témoignages concernant les patrouilles et les coups de mains, autres activités nocturnes, mais ne restant plus statiques en une point fixe, comme les guetteurs dans leur petit poste.

PATROUILLES et COUPS DE MAIN

Chacun sait à peu près ce qu'est une patrouille, même si peu de gens savent toutes les missions possibles que ce terme recouvre ; en revanche, l'expression « coup de main » n'est guère connue que des historiens et des passionnés de la Grande Guerre, qui sont légion, et elle est confondue avec l'expression courante consistant à qualifier l'aide occasionnelle qu'on accorde à quelqu'un.

Les deux termes se recouvrent partiellement par leur sens, mais « patrouille » désigne plutôt le moyen, un groupe de soldats partant en reconnaissance en terrain hostile, plus ou moins tenu par l'ennemi, ou sous la menace de son tir, et « coup de main » plutôt l'objectif : un raid nocturne, souvent bref, à effectif très réduit (pouvant même être limité à un seul homme : voir infra l'exemple de Mathieu Grand), visant un but précis à atteindre à proximité des lignes ennemies, ou dans un point faible de celles-ci. « Patrouille », dont le sens militaire de *« ronde de surveillance effectuée par un détachement militaire»* est apparu en 1553 , comme déverbal de « patrouiller », apparu au XVe siècle, signifiant *« marcher dans la boue »*, verbe dérivant de *« patouiller »* , apparu en 1175, selon **Alain Rey**, avec le sens de « *barboter, patauger, jouer avec l'eau* », sens qu'il a conservé en français régional lyonnais.

La patrouille

Sur les buts divers de la patrouille, et sa composition, le normalien d'Ulm et Poilu, **Jacques Meyer** écrit dans *Les Soldats de la Grande Guerre* : *« Au début de la guerre de tranchées, dans les secteurs où les lignes étaient assez éloignées, les chefs d'unité ou de bataillon commandaient des patrouilles : elle avaient à reconnaître l'occupation des lignes ennemies, l'avancement de leurs travaux, l'équipement de leurs réseaux, à quel endroit les cisailles étaient nécessaires pour y frayer une brèche. Parfois il s'agissait d'éventer une patrouille ennemie, mais il arrivait qu'on tombât sur elle à l'improviste. Composées de quatre à dix hommes et commandées par un sous-officier ou un caporal, un officier dans les cas importants, les patrouilles devaient ramper sur le sol détrempé, boueux ou gelé, et se terrer au lever de la lune ou sous l'envol des fusées, adoptant instantanément l'immobilité des choses. »*[20]

Les patrouilles ont donc existé dès le tout début de la Grande Guerre, pendant la guerre de mouvement, bien que la durée de la guerre les fasse associer plutôt à la guerre de position ou « de siège » liée, à partir de la fin 1914 jusqu'au début du printemps 1918, à l'enfouissement des deux camps dans des tranchées proches, avec un no man's land entre les deux premières lignes, qu'il faut bien explorer si tout n'est pas visible, et parcourir nuitamment pour, si possible, capturer des sentinelles allemandes pour leur extorquer des renseignements quand elles sont ramenées dans nos lignes. Un récit d'époque, écrit à l'hôpital de Roanne en décembre 1914 et janvier 1915 par le caporal **Antoine Pélissier** (cl. 13) de Firminy (hospitalisé depuis fin septembre pour une sciatique chronique qui l'a paralysé) atteste de ces patrouilles dès le premier mois de guerre. Son régiment, le 98e R.I. de Roanne (où il se trouve depuis le 27 novembre 1913) a reçu le baptême du feu le 20 août 1914 à Schneckenbusch, à 5 km de Sarrebourg, en Lorraine, et a subi de très lourdes pertes. Dans les premiers jours de septembre, il est à proximité de Xaffévillers[21], qui n'est pas encore ravagé par la guerre :

« Xaffévilliers leur était utile, car ils venaient s'y ravitailler en eau et en viande fraîche, et de plus, en s'abritant dans les maisons, ils nous imposaient des pertes sérieuses. Comment y venir de jour ? Le village étant le but des deux armées. La chose étant impossible, ils y vinrent de nuit. Nous étions sur nos gardes et nous cherchions tous les moyens de vaincre nos adversaires. C'est ce qui détermina nos chefs à organiser à leurs tours des*

---

[19] Note p. III à la fin de l'ouvrage de Gaston Lavy, *« Ma Grande Guerre » -Récit et dessins »*, édition Larousse 2004, 318 pages + 17 pages de notes et post-face de Stéphane Audouin-Rouzeau

[20] Jacques Meyer, op.cit., p.136

[21] Xaffévillers est à 7 km au nord de Rambervillers et à moins de 10 km au sud-ouest de Baccarat, dans les Vosges

patrouilles fortes de cinquante hommes pour aller enlever les patrouilles-corvées des boches et les* (les officiers français) *renseigner sur leurs positions avancées.*

L'enrôlement des volontaires eût lieu. Pour arroser ses galons, mon lieutenant prit le commandement du groupe et, ne voulant pas le laisser, je le suivi*. Nous partons vers 7 h du soir et nous explorons trois petits bois en attendant que ce soit l'heure de commencer notre véritable action.*

Depuis un moment je fouillais avec quatre hommes un petit bois quand nous découvrons un groupe de six allemands établis là en petit poste à l'abri de tous regards et à proximité de nos premières lignes. Nous assayons* de les capturer, mais les boches* ignorant à quelle force ils avaient à faire*, s'enfuirent, et comme nous n'étions que cinq à qui on avait défendu de tirer, après un moment de poursuite, nous devions abandonner la partie.*

Vers minuit, nous revenions tout penauds de l'aventure, quoique satisfait d'avoir accompli notre mission, quand nous rencontrons venant à nous notre chef et quelques hommes qui s'étaient mis à notre recherche , ayant été mis en éveil par les boches* qui avaient, en se sauvant, tiré sur nos sentinelles.*

Aussitôt je rends compte à mon chef de l'histoire et nous partons au village.

Nous avons fouillés toutes les maisons sans trouver un seul boche* et, le jour venant, nous devons nous retirer. Une patrouille laissée en arrière avait pu se rendre compte que les pruscos*[22]venaient pour se ravitailler, mais rencontrant les fuyards du petit poste, firent demi-tour et ne revinrent pas.*

Pour un jour, les allemands se sont serrés un peu plus la ceinture. »*

La nuit suivante, Antoine repart en patrouille, mais avec un effectif plus réduit : *« Le soir, il nous faut encore repartir passer notre nuit dans la propriété des boches* pour leur couper tout ravitaillement. Notre consigne était de faire des prisonniers, mais nous ne devions tirer qu'en cas tout à fait grave. La patrouille qui allait au village n'était forte seulement * de dix hommes, dont un sergent et un caporal, j'étais celui-ci. Nous commençons nos investigations à honze* heures du soir et l'on fouillai* maisons* par maisons*. Nous nous étions divisés en deux groupes de cinq. Chaque groupe avait un côté de la rue principale du village pour lui, et l'on s'arrangeait pour finir les maisons ensemble, ce qui fait que chaque groupe protégeait la sortie et la rentrée de l'autre en cas d'attaque ou de surprise. Pendant ces investigations j'eus la douleur d'assister à des scènes vraiment atroces. Dans les caves, les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient réfugiés et n'osaient sortir de là ou* ils manquaient pourtant de tout ; mais le village étant disputé par les deux ennemis avec acharnement, ses malheureux habitants étaient ainsi forcés à se cacher. »*

La suite de ce témoignage sur le calvaire enduré par les civils, au tout début de la guerre, nous l'avons exposée au chapitre III. Ce contact avec les civils, terrés chez eux, les soldats français ne le retrouveront plus, sauf exception comme celle du recul volontaire des Allemands sur la ligne Hindenburg, en mars 1917, avant la reprise de la guerre de mouvement au printemps 1918, les civils ayant fui ou ayant été évacués de la zone des armées. Et les patrouilles n'auront plus la même latitude de mouvement, à cause du rapprochement des lignes.

Une des difficultés de la patrouille tient, comme Jacques Meyer l'a écrit, à la nature du sol que les intempéries du climat modifient, et aux traquenards que les ennemis y installent.

Jean Salanon (cl. 14) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville se trouve dans les Vosges pendant le premier hiver de guerre, avec le 14e B.C. Alpins vers le col de la Schlucht. Il décrit des patrouilles rendues périlleuses dans la neige :

T –« *Y avait 60 cm de neige ! Y avait des barbelés et y avait des pièges, hein ! Si on mettait le pied dans un piège, tac ! C'étaient des pièges, comme des ressorts, vous savez…*

E- *Des pièges à loup ?*

T- *Oui ! On faisait des patrouilles, la nuit. Et il fallait faire attention : dans la neige, on les voyait pas ! On allait en avant-poste, quoi ! Et y en a un qui se fait prendre, une fois, je m'en rappelle, il se fait prendre. Eh ben on l'a emmené comme on a pu ! Ils l'ont emmené à l'infirmerie. Il paraît qu'ils ont pas pu sortir la jambe ! Il a fallu couper la jambe ! C'était ben terrible ! »*

Jean Salanon n'aura pas à connaître bien plus longtemps les dangers de cette guerre : il sera fait prisonnier au même endroit le 21 février 1915 et passera le reste de la guerre en captivité.

Antoine Souchon (cl.13), né à Lentigny, boulanger à Neulise, puis pendant 34 ans à Roanne, faubourg Mulsant, a commencé la guerre au 16e R.I. de Montbrison où il était depuis fin 1913, et l'a poursuivie au 84e R.I. d'Avesnes. Il évoque le rôle des fils de fer et des fusées pour contrarier les patrouilles, surtout dans les secteurs à lignes ennemies rapprochées :

E- *« Et la nuit, est-ce qu'on vous faisait faire des patrouilles ?*

T- *Ah ben oui ! On avançait pour voir, sonder à peu près le nombre qu'il y avait. Alors, on envoyait une patrouille qui passait sous les fils de fer et puis qui allait approcher la ligne boche. Alors là, dès qu'ils entendaient des*

---

[22] Le récit est écrit à la fin de 1914 et au mois de janvier 1915, et les faits relatés datent des premiers jours de septembre 1914 : à ce moment, le terme péjoratif « Pruscos » pour « Prussiens » est encore utilisé, tout comme « Uhlans »

bruits… Eusses aussi, ils avaient après[23]*les fils de fer des tracassins*[24]*, je sais pas quoi, comment est-ce qu'on peut appeler ça, moi, vous comprenez ! Alors, on disait : « Les Boches ! ». Ou si c'était nous* (qui faisions tinter les boîtes) : *« Les Français attaquent ! ». Ils entendaient les fils de fer bouger ! Alors c'étaient les lumières tout de suite !*
E- *Les fusées éclairantes ?*
T- *Eclairantes. Puis ils faisaient quelques petits tirages de mitrailleuses, qui étaient braquées la journée sur les gens qui passaient là. A la hauteur des fils de fer, on pouvait pas passer : ça quadrillait !*[25]
E- *Donc c'était très dangereux, ces patrouilles ?*
T- *Ah ! Je pense ben, oui ! Si on était pris dans un feu de mitrailleuses, y en a guère qui rentraient, hein ! Sur des fois une dizaine, y en avait un, ou deux !*
E- *Donc y a dû y en avoir qui étaient blessés, qui sont restés sur le carreau, blessés ?*
T- *Ah oui ! On retournait les chercher après, quand tout était calme. Parce que ça dure pas tout le temps, ça, comprenez-vous ? Y a des moments que ça dure deux-trois heures, et puis le calme d'un seul coup : plus rien ! Alors là, les infirmiers, à quatre pattes, sous les fils de fer : ils se débrouillaient comme ils pouvaient. Ils les entendaient en plus qui plaignaient*[26]*à… comme je vous dirai là, vers la cuisine* E – *A une dizaine de mètres !*
T – *« Y en a un qui est bien malade, là ». Alors, ils y allaient tout doucement, tout doucement, ils arrivaient à le tirer par les pattes, enfin, à le sortir ! A le sortir ! Oh ! Il en restait ben ! »*

La logique du témoignage nous a entraînés à garder cette fin de séquence, qui constitue la matière du chapitre suivant : l'évacuation des blessés, qui sera suivie de leur hospitalisation.

Marius Dubuis (cl.16) de Coutouvre, agriculteur-vigneron, était au 5e R . d'Infanterie Coloniale de Lyon. Comme caporal, il a eu à encadrer des patrouilles :
T- *« J'avais un commandant, il s'appelait Marchand : « Ah », il disait, « Dubuis ira ben ! Dubuis ira ben ! » Et Dubuis partait ! « Oui, oui, je suis volontaire ! ». Mais j'avais mes hommes, par exemple !*[27]*Je choisissais mes hommes qui étaient comme moi, qui aimaient y aller ! Et puis, je vais vous dire : quand on était dans le bled*[28]*, on était pas obligé d'aller franc*[29] *trop près, on pouvait ben s'en écarter, sans parti pris… On pense à soi : dans un secteur à peu près calme, au lieu d'aller trop près, pour avoir une embuscade* (pour risquer une…), *on se rentournait*[30]*, on faisait un rapport, et puis ça y est !*
E- *Est-ce que vous aviez les cartes d'état-major ?*
T- *Ah non ! Jamais on n'en a pas eu ! …Comme ça, à vue. Et dans les fils de fer, les réseaux barbelés, on savait, nous autres, où que* fallait passer ! Alors on rampait dessous, et puis on passait entre les lignes, on faisait une patrouille (200 m, 300m, 400m, même 1 km), et on se rentournait ! »*

Aveu rare : alors qu'il pourrait s'enorgueillir d'être spontanément proposé par son commandant pour encadrer la patrouille, Marius, qui a la modestie de ne pas jouer au héros, avoue qu'il lui arrivait, avec ses camarades, d'écourter la patrouille, donc de ne pas pousser jusqu'au bout la reconnaissance du terrain (ce qui est pourtant sa mission) pour préserver la vie du groupe. Quant aux distances qu'il indique, elle dépendent évidemment de la largeur du no man's land, mais ne signifient pas forcément l'écart entre les deux premières lignes (1 km est une distance de fin 14- début 15, alors que les tranchées ne sont pas encore toutes rapprochées, ou une distance faisant suite à une attaque qui a modifié le front) car la patrouille peut circuler parallèlement aux lignes de front.

Antoine Damas (cl.18), déjà présenté, a fait sa guerre au 99e R.I. de Vienne ; en Lorraine, en 1918, il a été patrouilleur volontaire à la place d'un autre, ce qui n'a pas dû être très courant :
T- *« A 20 ou 30 km plus loin* (que Lunéville) *y a la forêt de Parroy*[31]*. Là, on était en ligne, mais on n'a pas fait d'attaques. On était en tranchées, on faisait des patrouilles. J'ai été même volontaire pour faire des patrouilles, j'ai été patrouilleur volontaire. C'est-à-dire qu'ils étaient une dizaine à faire des patrouilles. Et y avait un*

---

[23] « *Après* » signifie ici, en français local, *« accrochés aux fils de fer »*
[24] Ces *« tracassins »* sont des objets métalliques (le plus souvent des boîtes de conserve, de « singe ») accrochés aux fils de fer et s'entrechoquant quand les fils de fer bougent, soulevés ou coupés avec des cisailles par la patrouille française ; ils servent d'avertisseurs.
[25] Cela veut dire que les mitrailleuses entraient en action en tirs s'entrecroisant, presque au ras du sol, ce qui ne laissait nulle chance de survie à tout homme debout dans le no man's land.
[26] « Plaindre » (et non « se plaindre »), en français local ligérien, signifie « gémir »
[27] En français local de la Loire, ce « *par exemple* », surtout en fin de phrase signifie « *en revanche* » : *« j'acceptais d'être volontaire pour organiser la patrouille, mais, en revanche, je demandais à choisir les hommes qui m'accompagnaient »*
[28] « *Bled* » a ici le sens de « *no man's land* » entre la première ligne française et la première ligne allemande
[29] L'adverbe de français local « *franc* », encore très usité, a le sens de « *tout à fait* »
[30] « *Se rentourner* » en français local ligérien signifie « *faire demi-tour* »
[31] En réalité, l'orée sud-ouest de la forêt de Parroy est à 7-8 km de Lunéville, en Lorraine

bonhomme d'une quarantaine d'années, qui tenait pas debout, un matru[32] *bonhomme qui était maigre, qui tenait pas debout ! J'ai dit au sergent de section : « Il tient pas debout ! Moi, je vais prendre sa place : je ferai la patrouille à sa place ! ». Et il a accepté. Ça fait que j'ai été patrouilleur, je sais pas, moi… pendant un mois.*
E- *Je crois qu'on se battait pas pour être volontaire !*
T- *Ah non !* (rire) *Je dis bien : j'ai fait des patrouilles, on a traversé des barbelés, on a fait du plat-ventre… ».*

Ainsi, par pitié, ou par altruisme tranquille, et sens du devoir, Antoine est volontaire pour une mission périlleuse, même si le contexte de 1918, dans ce secteur, n'est plus celui de la guerre où les tranchées ennemies se font face à quelques dizaines de mètres de distance. Mais il doit se tromper quand il donne la quarantaine à son *« matru bonhomme »* : il doit être nettement plus jeune, car à 40 ans ou plus, il serait dans un régiment territorial, et non dans un régiment d'active comme celui d' Antoine qui, à 20 ans, est de la plus jeune classe (1918) a avoir vraiment combattu.

Quant à la rencontre nocturne des deux patrouilles ennemies dans le no man's land, elle se retrouve parfois dans les témoignages. On s'affronte… ou on s'évite, comme dans le bref témoignage suivant de **Louis Guillaume** (cl.18) agriculteur à Mizérieux, incorporé au 38e R.I. de Saint-Etienne le 2 mai 1917, puis versé en renfort au 321e R.I. de Montluçon en Belgique au printemps 1918. Il insiste d'abord sur la sollicitude des anciens envers les « Bleus » de la classe 18, les plus jeunes des soldats :
E- « *Comment ils vous considéraient, vous les jeunes ?*
T- *Eh ben comme des gamins ! C'est tout juste s'ils nous donnaient pas la main pour sauter les tranchées ! Ils nous considéraient comme des enfants ! […] Ils savaient faire la guerre, ils savaient que c'était terrible ! Et nous on savait rien ! […] Jamais ils nous ont envoyés faire une reconnaissance tout seuls ! Jamais ! On était toujours accompagnés par les anciens.*
E- *Et dans la reconnaissance (c'était la nuit), qu'est-ce que vous faisiez ?*
T- *Eh ben, signaler ce qu'on voyait ! Y a des fois qu'on trouvait une autre patrouille allemande, on la croisait : on se tirait même pas dessus, des moments ! On a eu passé à côté, pas loin, et c'était tout !*
E- *Tout en se voyant ?*
T- *Tout en se voyant, oui !*
E- *Donc vous avez l'impression que, parfois, ils n'avaient pas plus envie de faire la guerre que vous ?*
T- *Moi, je crois qu'ils étaient comme nous : c'étaient des malheureux ! »*

On reviendra aussi longuement sur cette compréhension croissante de l'ennemi au fur et à mesure que la guerre se prolonge.

Plus âgé de quatre ans, **Jean-Baptiste Mazioux** (cl. 14) du Coteau, sabotier au Noës avant son incorporation, puis employé du P.L.M après guerre, soldat au 98e R.I. de Roanne, conteste, à partir de sa propre expérience, l'image donné par la presse d'attaques constantes à la baïonnette et signale le croisement pacifique de patrouilles ennemies, ou d'évitement tacite. Il évoque une situation connue fin 14 - début 15 au Bois des Loges, dans la Somme, où la guerre rapprochée de tranchées n'était pas encore instaurée, et généralise un peu trop son cas :
T – *« C'était un secteur calme ! C'était un secteur calme.*
E- *Les premières lignes allemande et française étaient à quelle distance ?*
T- *Ah ! je vais vous dire qu'elles étaient très loin ! Y avait une grande plaine […] Beuvraignes ! C'était Beuvraignes*[33] *en face d'où on était. Alors, dans cette grande plaine, y avait des quantités de petits boqueteaux, qui étaient à moitié grands comme le parterre, là. Alors nous avions consigne d'aller toutes les nuits… Y avait des patrouilles pour aller voir si les Allemands ne faisaient pas des travaux d'approche pour attaquer, préparer une attaque, n'est-ce pas? Les Boches (parce qu'à ce moment, c'étaient « les Boches ») les Boches, ils en faisaient autant de leur côté, vous comprenez ?*
E- *Et les patrouilles se rencontraient au milieu !*
T- *Oui ! Alors, on entendait bien le bruit des pas. Alors, nous on passait d'un côté, et les Allemands faisaient de l'autre. Alors quand vous entendez dire qu'entre Français et Allemands, on s'est embroché à la baïonnette ! Eh ben moi, je vais vous dire carrément, que j'ai fait toute la guerre sans me servir de mon fusil !*
E- *Ah ! De votre fusil ? De votre baïonnette, ça m'aurait pas étonné : la plupart ne s'en sont pas servi. Mais de votre fusil !*

---

[32] En français local forézien, « matru » signifie petit, chétif ; comme nom, il peut qualifier un enfant : *« les matrus sont partis à l'école tard ce matin »*
[33] Beuvraignes est une localité de la Somme située à 5 km au sud de Roye et effectivement à proximité du Bois des Loges, un peu plus au sud

T- *Je m'en suis pas servi ! Non ! Je me suis pas servi de mon fusil, moi ! On avait le fusil pour veiller, quand on était de garde dans la tranchée, ou n'importe. Mais moi, j'ai jamais tiré un coup de fusil, moi ! Jamais tiré un coup de fusil ! »*

Cette hypothèse de la rencontre à peu près pacifique des patrouilles française et allemande est envisagée dans un document imprimé sans doute distribué largement en 1914 aux soldats, en possession de **Jean Guillet** (cl.12), agriculteur à Chazelles-sur-Lavieu (Fortunières), incorporé depuis 1913 au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse, puis, après blessure en août 1914 et convalescence, promu caporal au 60e R.I. de Besançon, qui sera fait prisonnier le 4 avril 1917. Cela lui permettra de connaître de l'allemand autre chose que les quinze phrases minimales que donne (p.46) le *« Petit Manuel Illustré du Soldat »*, sur-titré *« L'infanterie en cent pages »* édité par la Librairie Chapelot en 1914, en cas de rencontre avec une patrouille allemande. Le préambule à ces phrases types est le suivant : *« En campagne, la sentinelle, le patrouilleur, etc. peuvent avoir l'occasion, soit de répondre à une interpellation de l'ennemi, soit de le tromper, soit de demander des renseignements aux habitants. Il est donc utile de connaître quelques mots et quelques phrases de la langue de l'ennemi. ».*

Pour avoir à « *demander des renseignements aux habitants* » en allemand, il faut que ceux-ci parlent naturellement cette langue : on est donc, soit en Alsace dont le parler est proche de l'Allemand, soit …en Allemagne ! On est optimiste en 1914, lors de la rédaction de cet ouvrage !

Les phrases sont les suivantes, présentées en trois colonnes :

Français	***Allemand***	***Prononciation***
Halte ! qui vive !	Halt ! werda ?	Hallt ! verda ?
Halte ! ou je fais feu !	Halt ! oder ich schiesse !	Halt ! odr ich schisse
Ami	Freund .	Freünnd
Régiment de grenadiers	Grenadier regiment	Grenadir reguimennt
Où conduit ce chemin ?	Wohin führt dieser Weg ?	Voinn furt' dis'r vech ?
Comment s'appelle ce village ?	Wie heist dies Dorf ?	Vi aïst diess dorf ?
Comment s'appelle cette ferme ?	Wie heist dieses Gehoft ?	Vi aïst diss guéeuft ?
Y a-t-il des soldats allemands ?	Sind deutsche soldaten hier ?	Sinnd daïtsché soldatn hir ?
Avez-vous du pain ?	Haben si* Brot ?	Aben zi brott ?
Avez-vous de la viande ?	Haben sie Fleisch ?	Aben zi flaich ?
Avez-vous de l'eau ?	Haben sie Wasser ?	Aben zi vassr ?
Jetez vos armes !	Die gewehre wegwerfen	Fi guévère vegfern
Mettez pied à terre !	Absittzen !	Absitsenn !
Débridez le cheval !	Abzaümen !	Abtsoïmenn !
Dessellez le cheval !	Absatteln !	Absatteln !
Approchez !	Kommen sie !	Kommn si !

On remarquera que les situations évoquées par ces bribes de phrases impliquent un vaste espace inconnu et non dévasté puisque subsistent fermes et villages, la quête de subsistance (sans doute plus auprès des habitants que des soldats ennemis rencontrés, ceux-ci étant plus des cavaliers que des fantassins, cavaliers que l'on invite fermement à sauter de cheval). La prononciation indiquée est approximative, voire erronée : outre l'erreur graphique du dernier « si » au lieu de « zi » (correct pour indiquer la prononciation de « Sie »), « Freünnd » n'est pas juste pour aider un francophone – il aurait mieux valu indiquer « Froïnnede » - pas plus que « Vech » » pour « Weg » - « véégue » aurait été préférable - , ni que « daïtsché » pour « deutsche » qui se prononce plutôt « doïtche » ou même « doilletche ». La prononciation correcte de « Sind » n'est pas « Sinnd », mais « Zinn'te ». Par ailleurs « Aben » pour « Haben » ne donne pas l'équivalent du « h » aspiré allemand (mais c'est impossible avec des sons français).

Le coup de main

François Potin (cl. 14) a fait la guerre au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire. Il a dû faire, sans déplaisir, des coups de mains succédant à des patrouilles de reconnaissance :

T- *« Et quand on allait faire les coups de main, fallait ben y aller !*

E - *Alors, expliquez-moi les coups de main !*

T – *Eh bien ! Vous alliez à côté des postes allemands* (de sentinelles) *à deux-trois mètres. Vous faites pas de bruit. A minuit. Vous les entendiez causer, discuter entre eux. On y allait pour bien se rendre compte. Et puis, le deuxième ou troisième jour, c'était le coup de main ! On arrivait à côté du petit poste, on savait exactement où ils étaient. On déclenchait peut-être une vingtaine de coups d'artillerie derrière, du 75. Et puis on sautait sur les Boches ! Et on ramenait les prisonniers. Et ils faisaient pareil.*

E- *Ah bon ! Les coups de main, c'était pour faire des prisonniers, c'était pas pour tuer les gens en face ?*
T- *On les tuait si on pouvait, mais s'ils se rendaient, on les ramenait pour avoir des renseignements. C'est les officiers qui demandaient : « Quel régiment ? »… Ils avaient des renseignements pour savoir ce qui se passait derrière. Ils les interrogeaient comme ils pouvaient. Nous, ça nous regardait pas ! On les prenait, puis on les ramenait.*
E- *Alors, ces coups de main, c'est pas tout le monde qui y participait ?*
T- *Quand on était désigné, fallait ben y aller !*
E- *Mais on était désigné pourquoi ?*
T- *Y en avait qui voulaient !*
E- *Mais on était volontaire pourquoi ? Pour avoir une citation ?*
T- *Rien ! C'était pour faire un coup de main. Moi, j'y ai été longtemps, et puis ça m'a emmerdé !*
E- *Mais vous y êtes allé longtemps comme ça ? Pour le plaisir ?*
T- *Pour prendre des Boches !*
E- *Mais vous risquiez plus que les autres !*
T- *Tant pis ! Et un jour, j'ai dit au lieutenant : « Moi, j'y vas* plus ! » Ça m'avait dégoûté. Moi, ce que je craignais, c'était de ramper, quand il faut ramper dans les barbelés, à trois-quatre mètres des Boches…*
E- *Mais il y en avait bien qui étaient volontaires pour gagner du galon ?*
T- *Oh ! Ils avaient une citation, des moments ! Je m'en foutais pas mal. J'ai dit au capitaine : « Moi, les citations, je m'en fous ! » […] C'est là qu'ils ont fait des sections franches […] Moi, j'aime pas ramper ! Dans les barbelés, la nuit, c'est pas rigolo ! Un jour, le sergent est venu, il a dit : « Potin et Untel, vous êtes désignés pour un coup de main, ce soir ! ». Moi, j'ai refusé, j'ai dit : « J'y vais pas ! » - « Tu refuses ! » -« Oui ! » . Alors, il est parti au capitaine, il a dit : « Y en a un qui refuse d'y aller ! ». Alors, le capitaine quand il a su ça (il me connaissait bien, j'étais là depuis le début) il a dit au sergent : « Vous avez qu'à demander à des volontaires, alors ceux qui voudront y aller iront ! ». Ça a été fini depuis, moi, on m'a plus désigné. Des volontaires, y en avait toujours ! Puis après, ils leur donnaient une permission de 24 heures, de 48 heures…*
E- *C'était pour la permission ?*
T- *Ben souvent ! Alors, ils passaient : « Est-ce qu'il y a des volontaires pour faire un coup de main ? »*
E- *Donc ils trouvaient toujours des volontaires ?*
T- *Ah ! Tant qu'ils voulaient ! […] Y en a qui aimaient ! Ils aimaient faire les coups de main, comme ça. Moi, j'aimais mieux être en ligne, mais question des coups de main, j'aimais plus ramper, c'est pénible !*
E- *Ces coups de main, vous les avez faits pendant combien de temps ?*
T- *Peut-être pendant un an, en 14-15… »*

Il est évident que la guerre de mouvement des quatre premiers mois de guerre se prêtait moins aux coups de main rendus possibles par la guerre de tranchées, la proximité des premières lignes française et allemande, quand les petits postes de sentinelles, en avant de la tranchée ennemie, deviennent un objectif de choix pour les patrouilles nocturnes. On a pu discerner les motivations mêlées et complexes des volontaires pour ce jeu très dangereux : le goût du risque, l'esprit patriotique et guerrier (*« prendre des Boches »*), l'intérêt de la récompense : une permission exceptionnelle (brève pourtant, par rapport aux six-sept jours + temps du voyage d'une permission normale), voire pour certains, l'obtention d'une citation, éventuellement d'une médaille (la médaille militaire, la croix de guerre) si le fait d'armes est important…

Mathieu Grand (cl.14) de La Tuilière, agriculteur comme ses parents mais devenu facteur des Postes en 1935 (notamment à Panissières), caporal au 22e BCA, téméraire mais pas casse-cou, a obtenu sa première citation en faisant un coup de main solitaire (ce qui est rare) particulier, lié au relatif éloignement des lignes, dans un no man's land pas encore totalement dévasté :
T- *« J'en avais eu une* (citation) *avant, en 15…en mars. Dans les Vosges, à Wisenbach, un peu plus bas que Sarreguemines. Y avait une maison qui était entre les lignes : les Allemands y avaient un petit poste dans cette maison. Alors, le capitaine me dit : « Dites donc, Grand, vous voudriez pas aller mettre le feu à cette maison, là-bas ? ». J'ai dit : « Je veux bien, mais il me faut quelque chose ! ». C'est qu'il y avait pas grand chose là-dedans. Il me dit : « Allez chercher un bidon de pétrole, d'essence, à la compagnie. ». Un bidon d'essence. Alors, doucement, à petits pas – parce qu'il y avait des fois qu'ils y étaient …. rien ! – Je prends le bidon d'essence, j'arrose le plancher… Puis j'avais calculé le coup, avec un petit morceau de bougie que j'avais pris, j'ai allumé le feu puis je l'ai jeté(e) dedans ! Pffuittt ! Ça s'est enflammé tout de suite ! Alors, ils étaient pas loin, hein ! Ils ont tiré sur le feu ! Moi, je me suis sauvé ! Ils tiraient en direction du feu ! Je voyais le feu des fusils, alors ils étaient pas loin, hein ! Et puis j'ai rejoint ma tranchée. C'était en face de l'infanterie, qui était de Carcassonne* (le 143e ou le 343e R.I.). *Le lendemain* (rire de satisfaction) *on a fait la liaison, il dit* (l'agent de liaison) : *« C'est vous, les Chasseurs, qui avez fait brûler la maison, là-bas ? ». J'ai dit « Oui ! ». – « Ça a brûlé toute la nuit ! »* (rire). *Ça a brûlé, ça a brûlé, quoi !*
E – *Il vous avait demandé à vous pourquoi ?*

T- *Je sais pas…une idée…*
E- *Vous étiez dans les hardis ?*
T- *Je crois…quelque chose comme ça, je pense.*
E- *Vous vous portiez facilement volontaire pour des coups comme ça ?*
T- *Euh… Pas cette fois. Pour d'autres fois, oui. Oui, pour d'autres fois, j'étais volontaire. Ah mais là, c'était ben volontaire ! C'était ben volontaire !*
E- *Vous auriez pu refuser ?*
T- *Ah oui ! D'ailleurs le capitaine m'avait dit : « Je vous oblige pas ! Si vous voulez y aller, je vous dis d'y aller ! » Fallait y aller : on y va !*
E- *Est-ce que vous avez l'impression que c'étaient un peu toujours les mêmes qui se portaient volontaires ?*
T- *Ah ben oui ! Oui bien sûr ! Parce que celui qui avait la trouille, comme on disait, il se portait pas volontaire !*
E- *Et vous en avez vu qui avaient la trouille ?*
T- *Oh oui ! Oh la ! Oh oui ! Mais il était obligé de marcher avec les autres ! Quand on partait à l'attaque, il fallait qu'il parte avec les autres ! Y a rien à faire, trouille ou pas trouille !* (rire) *Fallait y aller ! »*

On comprend que Mathieu, connu du capitaine pour sa bravoure, et ceci au début de 1915 (ce qui est court comme délai, pour connaître les hommes) est, dans le fond, heureux et fier d'avoir été désigné, parmi tous ses camarades de la compagnie ; il n'a pas été volontaire spontanément, car il ne connaissait pas la nature du coup de main à effectuer ; mais dès qu'il a été désigné par un capitaine qu'il apprécie, il a accepté, et dans l'entretien, il revendique son acceptation, son adhésion à la mission (*« mais là, c'était ben volontaire ! »*).

Un coup de main spectaculaire, et très périlleux, mais avec un effectif important de soldats désignés, bien encadrés, est raconté par écrit, un peu après l'armistice, par **Jean Farigoules** (cl.16) né à Saint-Pierre-du-Champ (Haute-Loire), fils d'agriculteurs, boulanger à Allevard (Isère) à son incorporation en avril 1915, qui sera boulanger-pâtissier à Brives-Charensac (Haute-Loire) jusqu'à sa mort en 1947. A moins de deux semaines de l'armistice, il se trouve en Belgique, vers Courtrai, avec le 67e R.I. de Soissons : *« Ce soir du 30 octobre, ma section est désignée pour faire un coup de main ; nous sommes 17 hommes, 1 sergent et le caporal, nous avons attaqué une de ces grandes meules de paille où 3 mitrailleuses boches tirent constamment et tiennent tout le régiment en échec, car elles dominent toute une plaine*[34] *; la meule se trouve à 150 mètres en avant de nous. Nous partons à 1 heure du matin, la pluie ne tombe plus et il fait noir, on entend toujours le tic tac des mitrailleuses et les balles sifflent aux oreilles. Nous savons très bien que nous marchons vers une mort certaine, car la meule n'est pas prenable, c'est notre sort, il faut marcher. Le Sergent Bassal nous encourage de son mieux, mais lui aussi n'est guère courageux ; nous partons avec des grenades, nous nous formons au bord d'un petit ruisseau, il faut ramper sur le ventre. Nous traversons ce petit ruisseau sur une planche, petit à petit. Les boches* envoient des fusées éclairantes, on se couche, et aussitôt après un nouveau bond de 4 ou 5 mètres, la meule n'est plus bien loin. Seulement nous devons traverser un 2ème ruisseau ; nous portons une planche avec nous, les premiers passent très bien, mais voilà que le dernier manque la planche et tombe à l'eau, ce qui fit un bruit et donne l'éveil aux boches* car nous sommes à 30 mètres de la meule ; aussitôt les boches*envoient des fusées éclairantes et nous voient dans la plaine, à 30 mètres de la meule. Que faire ? Bondir dessus, c'est courir* à la mort certaine, car 3 mitrailleuses se mettent en mouvement. Il y a un champ de tabac à côté : nous cacher dans ce champ ? C'est la mort également. Alors, on reste sur place couchés, comme des morts pendant 20 minutes. Les 3 mitrailleuses crachent, et nous rasent la tête, mais les boches* tirent un peu haut, car ils nous croient dans le champ de tabac, les feuilles sont coupées par les balles, tout le champ est haché, le tir a duré plus de ¾ d'heure. De temps en temps, il marque un temps d'arrêt pour recommencer plus fort ; on attendait toujours la balle qui nous traverse de part en part. Pour mon compte, j'ai reçu 2 balles dans ma boîte à masque* (à gaz). *Jamais pendant toute la guerre, nous eûmes à subir un tir comme ce jour-là ! Si les boches* avaient bien tiré, on y restait tous, mais ils tiraient un peut* haut, car ils nous croyaient dans le champ de tabac. Les 2 poilus qui étaient dans le champ furent tués : Tasseri et Lebouchard, tous les autres furent sauvés. Une fois le tir cessé, nous rampons à plat ventre dans le champ et creusons un trou en vitesse, mais les boches* ne tirent plus, nous eumes* le temps de faire une petite tranchée de quoi nous préserver des balles.*

Au petit jour, nous emportons nos deux camarades morts, un peu à l'arrière, en attendant qu'on puisse les enterrer. Les boches mettent le feu à la meule de paille et se sauvent. Tout le matin, la meule a brûlé, la fumée arrive jusqu'à nous et nous étouffe. Nous tirons constamment car on craint une attaque boche, mais rien ne vient. Avant midi, mon camarade, un méridional, fut pris d'une crise de folie, il fait l'idiot, il veut se noyer, il crie ; nous*

---

[34] Pour avoir souvent vu dans ma jeunesse rurale dans les Monts du Forez, au temps de la batteuse, les énormes meules de blé comportant plusieurs centaines de gerbes (rassemblées près de la ferme pour être battues), meules faisant 10-12 m de diamètre et 13-15 m de haut, je pense que le témoin n'exagère pas ; écrêtées de leur sommet pointu, ces meules peuvent effectivement servir d'assise à une ou plusieurs mitrailleuses, dans une plaine belge de « plat pays » où aucune autre éminence n'émerge au-dessus du sol

ne pouvons plus le calmer, nous le désarmons car il veut se donner la mort à tout prix. Quelques coups de poing n'arrivent pas à le calmer. Finalement je le prends et je le mène à un poste de secours avec beaucoup de peine. Les boches nous tirent dessus, les balles sifflent, mais nous ne sommes pas touchés. Pour traverser le ruisseau, mon idiot veut se noyer, mais lorsqu'il touche l'eau, il prend peur. Je l'aurai* bien laisser * noyer car j'aurai* été débarrassé, mais ça ne risque pas. J'ai toujours eu l'idée que son malaise de folie n'était qu'imaginaire. Enfin, arrivé au poste de secours, je le mène au major, et il fut évacué. Je trouve les copains Liabeuf et Garnier… ».*

Le coup de main, qui est d'abord un échec, se solde finalement par une réussite, puisque la fameuse meule porteuse de mitrailleuses, est détruite, et ce par les Allemands, qui se privent ainsi d'un promontoire artificiel fort utile. Quant à l'épisode de folie, feinte ou réelle, qui clôt la séquence, il nous invite à nous interroger : pourquoi cet homme simulerait-il la folie dans cette situation périlleuse, où l'agitation est la meilleure façon de se faire repérer et tuer ? A moins que ce soit son but inavoué, inconscient ? On peut y voir, à la différence de Jean Farigoules, un vrai épisode d'une folie créée par le stress d'une nuit sous la mitraille, dans l'immobilité totale, dans le no man's land, avec comme seule compagnie les camarades de la patrouille, aussi terrorisés mais supportant le choc mental.

Une autre vision du volontaire

Séraphin Rejony (cl.18) de Roanne, soldat au 3e B. de Chasseurs à Pied, a une vision négative du volontaire :

T- « *Y en avait toujours qui étaient entre les tranchées, à quatre pattes, pour essayer d'en prendre un* (Allemand) *en traître, pour avoir une permission ! Et pour savoir ce qui se passe de leur côté. […] Pour faire un prisonnier, oui, bien sûr ! La nuit, y en a qui partaient, mais c'étaient toujours des volontaires ! Parce que personne était commandé pour aller se faire tuer ! Y a que quand on partait en attaque : là, c'était pas pareil !*

E- *Ces volontaires étaient à peu près toujours les mêmes ?*

T- *Toujours les mêmes ! C'étaient tout* des têtes brûlées, des gars qui s'en foutaient* (de mourir), *manière de gagner un jour de permission : c'était intéressant ! […] Au lieu de venir en permission pour 8 jours, ils venaient pour 10 jours, 15 jours, même plus, ou moins : ça dépend * ce qu'ils ont fait. Et puis on leur donnait encore une citation ! »*

Une opinion négative semblable se retrouve chez **Jean-Baptiste Bastide** (cl.17) de Saint-Chamond, teinturier-coloriste dans diverses localités ; parti au front au milieu de l'année 1916, il a été envoyé en Orient au début de 1917 avec le 175e R.I., et y est resté bien au-delà de l'armistice :

T- *« Jamais j'ai été volontaire ! Parce que mon frère m'avait toujours dit : « Sois jamais volontaire pendant la guerre ! Ce qu'on te désigne, tu le fais, mais sois jamais volontaire ! » Il avait fait le front français, lui ! …Chez nous, y en avait beaucoup de volontaires, pour la section franche. Ce régiment, y avait beaucoup de durs, beaucoup de déserteurs. Alors, ces types-là, ils passaient la nuit entre les lignes. S'ils ramenaient un prisonnier, ça les rachetait, ils avaient tant de jours de permission. Mais c'est souvent qu'ils y restaient ! Y en avait un de Saint-Etienne, un nommé Raffin, il faisait le forain, il faisait les vogues*[35] *; c'était un dur, c'était un tatoué, hein ! Eh ben, il était volontaire ! Ils* (les officiers) *en avaient mieux qu'ils en voulaient pas, des volontaires !*

E- *Pour des coups de main ?*

T- *Pour des coups de main ! Quand les Frisous allaient poser les barbelés, n'importe quoi, ils leur mettaient la main dessus ! Ou ils y restaient, ça dépend ! »*

Donc, pour Jean-Baptiste, le volontaire est un voyou ou un déserteur trompe-la-mort qui se rachète auprès des officiers par un coup de main risqué, qui lui vaut de surcroît une permission. On notera, d'autre part, l'influence décisive de l'opinion du frère aîné, qui prévaut en raison de deux éléments de supériorité : l'aînesse d'abord, puis l'expérience du front français, beaucoup plus meurtrier que le front d'Orient.

Volontaire ou désigné par le gradé ou l'officier ?

Antoine Gayet (cl.16) né à Mionnay dans l'Ain, fils d'agriculteurs, devenu fraiseur puis ajusteur à Vénissieux puis à Oullins (Rhône), retiré à Feurs, a fait la guerre au 71e R.I puis au 172e R.I., principalement au fusil-mitrailleur, puis, gravement blessé à la cuisse en mai 1917, il a été affecté à la D.C.A. (64e R. d'Artillerie contre avions), puis nommé infirmier. Il évoque le rôle des patrouilles dans la préparation d'une attaque et insiste sur le rôle des fusées éclairantes envoyées par l'ennemi pour repérer les patrouilleurs et les tuer, si possible :

T- … *« C'est pour ça que quand on faisait une attaque, on essayait de s'approcher la veille pour pas être vus. Alors, les coups de main qui se font, c'est pour savoir ce qu'il y a devant et derrière, ce qui se passe. On prend un prisonnier ou deux, des fois, on le fait parler, vous comprenez ! Alors, on le menace de mort ! Alors il parle. Comme y en a qui veulent pas parler ! Soit des Allemands, soit des Français, n'importe !*

---

[35] Le « vogue » est le nom de la fête patronale de la commune (de la paroisse auparavant) en Forez, dans tout le Lyonnais et même au-delà (par exemple, la « vogue » de Montbrison se déroule le dimanche avoisinant la Saint-Aubrin, fin juillet) ; plus au sud, c'est la « fête votive »)

E – *On demandait des volontaires, là, pour ces coups de main ?*
T- *Ben oui ! Puis ils désignaient aussi ! Ah ! Ils désignaient ! Pour faire des patrouilles, pour faire des prisonniers ! Alors, vous approchiez des tranchées et savoir si vous pouvez attraper quelqu'un. Et puis alors, quand il y a les fusées, vous savez, les fusées éclairantes ?*
E- *Oui, oui !*
T- *Alors la nôtre, nous, elle est pas comme la leur ! La leur fait ça* (mouvement de la main droite)
E- *Elle monte par saccades !*
T- *Oui, oui, comme ça ! Comme une étoile qui vacille, tandis que la nôtre, vous savez, « fchouff ! », elle monte, puis tout à coup : « pooouffff ! », ça y est !*
E – *Elle explose !*
T- *Puis alors, y a un parachute !*
E- *Et elle reste suspendue !*
T- *Elle reste suspendue ! Des fois, elle met au moins cinq minutes pour descendre. Alors, y en a qui disent : « Oh ! La leur, ça surprend mieux ! ». Ça surprend pas tellement, parce que ça vacille, ça flotte, vous comprenez, c'est pas régulier ! Ça fait « po, po, po, po, po….». Tandis que la nôtre, elle éclaire bien tranquillement !*
E- *A votre avis, la française était meilleure ?*
T- *Oh ! La nôtre était meilleure ! Elle était meilleure ! Elle surprend moins, mais… Y en a qui ont toujours tendance à vouloir bouger… Parce qu'il faut pas bouger, hein ! Ah ! Faut pas bouger ! Ni pieds, ni tête ! Parce que si vous bougez, c'est remarqué ! Parce qu'autrement, on sait pas si vous êtes mort ! Parce que y en a, des fois, des gars qui sont morts !*
E- *Donc, ces coups de main, là, vous dites que c'étaient pas toujours des volontaires qui les faisaient ?*
T- *Oh non ! Parce qu'on désigne !*
E- *[…] Ça vous est arrivé, vous ?*
T- *Moi, j'ai été trois fois comme ça, mais on m'a désigné !*
E- *Trois fois désigné ! Pour faire des coups de main ?*
T- *Ah mais, c'est pas des coups de main, là ! C'est seulement pour essayer de faire des prisonniers ! Vous comprenez : ça avance !* (pour l'attaque du lendemain). *Parce que des fois, eux ils font comme nous, ils viennent pour voir chez nous ! Alors, si on les aperçoit, on risque de les tourner. Alors, si on les met en joue avant eux, ils lèvent les mains !* (pour se rendre)
E- *Alors, c'était le cache-cache, la nuit !*
T- *Ah oui ! »*

On aura remarqué qu'Antoine établit une distinction (que ne font pas la plupart des autres témoins) entre « coup de main » et « patrouille nocturne » préparant une attaque imminente par la capture d'un ou de quelques prisonniers dont on extorque des renseignements, car il entend par coup de main une mission indépendante sur un objectif précis (cas du coup de main de Mathieu Grand pour faire brûler une maison abritant un petit poste ennemi). On comprendra aussi que les fusées éclairantes se perfectionnant tout au long de la guerre (en intensité lumineuse et en durée d'éclairage), l'obscurité protectrice n'est plus garantie, ce qui rend le coup de main de plus en plus périlleux au fil des années de guerre. Dernière remarque : l'essentiel de ce passage est au présent de l'indicatif ; dans cette complicité qui s'était instaurée entre Antoine Gayet et moi, il a revécu des séquences de sa guerre…

Jean Giraudon (cl.11) de Saint-Etienne mais retiré à Bourg-Argental, qui a eu deux carrières, l'une militaire au 38e R.I. de Saint-Etienne jusqu'en 1928 (adjudant-chef, et lieutenant de réserve en 1934) et l'autre dans les Postes (de commis à inspecteur des P.T.T.) achevée en 1952 a été au 16e R.I de Montbrison d'octobre 1912 à août 1919. Il décrit une section franche (dont ont aussi parlé François Potin et Jean-Baptiste Bastide) spécialisée dans les patrouilles et coups de mains périlleux, commandée par un lieutenant aventurier :
E- « *Est-ce que vous trouviez justement des volontaires pour ces actions ?*
T- *Y en avait, mais…pas chez nous ! Y avait un lieutenant qui commandait, comment ça s'appelait ?… Oh ! Ils appelaient ça…. C'étaient tout des types qui étaient dévoués. Y avait n'importe qui là-dedans, des … des casse-cous, quoi ! […] Ce lieutenant a été tué, d'ailleurs. Il commandait cette section, une forte section !*[36] *Toutes les nuits, toutes les nuits, il faisait des…*(coups de main), *il allait chercher des prisonniers boches. Ils allaient chez les Allemands toutes les nuits ! Pour les embêter !*
E – […] *Mais qu'est-ce qui les poussait ? Le goût de l'aventure ? De la citation ?*
T- *Là, c'était le goût de l'aventure ! Sûrement ! Sûrement ! Et le lieutenant aussi : c'était un vrai casse-cou !… C'était très souvent qu'il allait chercher des prisonniers. Et les prisonniers, vous comprenez, on les faisait parler après. Et alors, on arrivait à savoir exactement ce qui se passait un peu derrière les Allemands ! Eh oui !*
E- *Mais j'imagine que l'intérêt d'être volontaire, à part l'aventure, est-ce que parfois…*
T- *Ils avaient quelques permissions de plus !*

---

[36] Un section comportant normalement quatre escouades, elle est de 48-50 hommes. Une forte section doit en comporter 60-70.

E- *[…] C'était toujours bon à prendre ! Est-ce qu'il y en avaient qui pensaient monter dans la hiérarchie militaire grâce à ces coups d'éclat ?*
T- *Pas bien ! Pas beaucoup ! C'étaient des casse-cous, quoi ! Ils cherchaient pas à avancer, rien, ils en voulaient aux Boches, puis c'était tout ! »*

Il y a une contradiction entre l'affirmation dépréciative *« Y avait n'importe qui là-dedans »* qui, implicitement, renvoie à des individus peu recommandables et le jugement positif, admiratif du gradé devenu officier envers ces *« casse-cous »* qui risquent leur vie toutes les nuits et servent la France. En fait, le jugement est mitigé sur la nature des individus, mais clairement positif sur leur action. Ils conjuguent leur goût du risque et leur haine de l'Allemand dans ces expéditions nocturnes, dont Jean nous apprend qu'elles étaient régulières. Cela suppose aussi une sélection préalable de ces aventuriers, à moins que le recrutement particulier de la section franche n'ait été fait après coup, au vu de leurs actions dans les compagnies « normales ».

Des prisonniers qu'on arrive à faire parler en les menaçant, il y en a des deux côtés, comme l'atteste ce témoignage de **Joseph Masclaux** (cl. 05) de Roche-la-Molière, que j'ai interviewé chez lui à 102 ans et demi, en décembre 1987, alors qu'il avait encore bon pied bon œil et 52 ans de retraite, ayant toujours travaillé aux Houillères de la Loire (rouleur, mineur de fond, contremaître, sous-gouverneur, puis chef de gare au jour). Il a combattu au 216e R.I. puis au 201e R.I. (caporal, puis sergent) et a été deux fois blessé ; il évoque une attaque française éventée en 1915, à Cormicy, vers Berry-au-Bac :
T- … *« J'ai compris que nous étions signalés que nous allions attaquer. Je crois qu'ils ont eu la connaissance que nous allions les attaquer !*
E - *Ils ont été informés de ce que vous alliez faire ?*
T- *Oui, je le suppose ! Parce que…*
E- *Et ils étaient informés comment ?*
T- *Par les prisonniers ! Par les prisonniers ! Surtout quand ils avaient un prisonnier qui était un peu à l'Etat-major, ou qui était avec des connaissances des services : y avait des services, des soldats qui étaient en relation avec le commandant de compagnie, qui étaient à 5-6 km à l'arrière, et ils allaient porter les notes de service aux gradés de première ligne !*
E- *Mais ça voulait dire que les prisonniers parlaient !*
T- *Ecoutez ! Bien sûr y en avait qui parlaient pas ! Mais y en avait qui parlaient pour avoir, comment je dirais ? Quelque chose, des avantages, de la nourriture, pour ne pas être brimés. Y en avait qui avaient intérêt à collaborer. Vous savez, y a toujours eu des collaborateurs, bien sûr !*
E- *Donc, dans votre esprit, vous aviez été un peu vendus ?*
T- *C'était mon point de vue, parce que tout le temps que nous avons été entre les lignes, à tout instant, nous étions obligés de nous arrêter parce qu'il y avait des fusées éclairantes pour vérifier le terrain… »*

Antoine Cote (cl. 15) agriculteur à Saint-Priest-la-Prugne, a fait toute la guerre, depuis décembre 1914, au 121e R.I. de Montluçon. Il a changé d'avis, au fil de la guerre, sur la question du volontariat pour les patrouilles et les « petits postes » :
E- « *Donc l'hiver de 15 à 16… Au fait, pour les petits postes, c'étaient des volontaires, ou on les désignait ?*
T- *Oh ! Les volontaires, y en avait pas bien ! Y en avait pas bien, des volontaires !… Et moi, j'aimais faire la patrouille !*
E- *Pourquoi ?*
T- *Je disais : « Allez ! La patrouille est faite ! ». On est libre après de dormir, de se reposer.*
E- *Et en patrouille, vous partiez à combien ? A deux ?*
T- *Oh ! Quatre ! Ou cinq !*
E- *Et on vous envoyait faire quoi ?*
T- *En patrouille, c'était entre les lignes. On avait un sergent. S'il y avait pas de sergent, un caporal, ou un première classe*[37]*. Moi, en première classe, j'y étais sur la fin, comme j'étais ancien dans le régiment.*
E- *Et donc, vous aimiez bien faire les patrouilles !*
T- *J'aimais faire les patrouilles… Pourquoi ?*[38]*Parce que j'ai su après moi que j'étais « volontaire », mais j'en savais rien à ce moment. J'étais « volontaire ». S'il m'arrivait quelque chose, blessé ou tué, ils renvoyaient la petite carte aux parents ; pas aux parents même : ils renvoyaient la carte à la mairie ! « Ah ! mais, il était volontaire ! C'est qu'il voulait se faire tuer ! » Quand j'ai su ça, moi ! J'en savais rien ! Je disais : « T'es*

---

[37] Les soldats de base sont classés en deux catégories : les débutants, mais aussi la grande majorité des soldats, sont en deuxième classe ; les soldats expérimentés, ayant la confiance des gradés par leur comportement, sont proposés pour la première classe.
[38] Dans l'hésitation précédant le « *pourquoi ?* », Antonin omet une phase de son raisonnement, qu'on pourrait résumer ainsi : « *mais j'ai changé d'avis. Pourquoi ?* »

volontaire ! Tu prends ta patrouille, et puis, dans une demi-heure, tu seras libre, t'auras pas besoin de vadrouiller ! ». Mais je savais pas ça, moi ! Et comme les autres aussi ! On savait pas ! D'être volontaire, on était volontaire pour se faire tuer !
E- *… Donc on disait aux mairies que vous étiez volontaire pour vous faire tuer ? Mais ça pouvait avoir quoi, comme conséquence ?*
T- *Eh ben, des conséquences, bien sûr ! Ça arrivait à la mairie* (du domicile du soldat). *La mairie recevait le papillon : « Etait volontaire ». Alors, ça arrivait chez les parents : « Eh ben, votre fils, s'il a été tué, c'est qu'il l'a voulu ! ». Et c'était bien la vérité !*
E- *Donc les parents, finalement, ils avaient plus le droit de se plaindre ?*
T- *Eh ben non ! « Votre fils, il est tué, et il était volontaire ! ». Quand j'ai su ça !*
E- *Et vous l'avez su comment, ça ?*
T- *Ben, je l'ai su…. Je sais pas, moi… Sur le moment, on pensait pas à ça ! …On disait : « On va faire comme les autres… Je suis volontaire…Le plus tôt la patrouille sera faite, le plus tôt on reviendra dans sa petite cabane ». Mais on savait pas ça !*
E- *Et après ça, vous avez plus été volontaire !*
T- *Oh pas ! J'y allais si j'étais nommé : « Allez, Untel, patrouille ! » - « Ah ! Je suis été que… » -« Ça ne fait rien ! ». C'était pas tous les jours à mon tour de marcher. Mais fallait y aller !*
E- *Je suppose qu'ils devaient prendre les plus courageux, chaque fois, quoi !*
T- *Oui mais, les plus courageux, c'est justement…. Quand on a su que c'était comme ça, qu'on était « volontaire » pour dire… « pour se faire tuer », y en avait plus, de volontaires !*
E- *Alors qu'au début, y en avait beaucoup ?*
T- *Ah ben oui ! On restait pas longtemps, si c'était un bon chef, qui était avec nous ! – «C'est Untel qui fait la patrouille ! » - « Oh, ben, on y va ! » - « Allez ! On y va ! Ça durera pas longtemps ! ».*
E- *Ah bon ? Ça dépendait de celui qui était désigné pour commander ?*
T- *Oui : du sergent, ou même du caporal…ou de l'adjudant !*
E- *Et pendant ces patrouilles, qu'est-ce que vous faisiez ?*
T- *On allait entre les lignes ! Si on pouvait prendre un Allemand vivant, eh ben, on était félicités. Et puis on avait des renseignements, ce qu'ils faisaient. Si on pouvait le faire parler ! Mais il parlait quand même ! Si on le ramenait tué, il parlait pas !*
E- *Est-ce qu'ils parlaient toujours, les prisonniers ?*
T- *Pas toujours ! Y en avait qui voulaient pas parler !*
E- *Comment est-ce qu'on les faisait parler quand même ?*
T- *Eh ben, on les faisait parler…Dire : « Si tu ne parles pas, si tu ne dis pas ce que vous faites*[39]*, on te… tu vas être zigouillé, quoi ! On te fusillera ! ». Alors, il parlait ! Mais pas trop, bien sûr ! C'était bien un peu* (suit un mot peu audible : *« fort ? / froid ? »*) *pour eusses* non plus ! Ils voulaient pas dire la vérité ! Ils voulaient pas vendre leurs camarades ! »*

Bien que très fragmentée, cette séquence est très riche et pleine de nuances. Elle nous fait d'abord entrer dans d'autres motivations du volontariat pour les patrouilles : le désir d'être débarrassé des corvées ordinaires (par exemple, la corvée de soupe à faire pour l'escouade, la nuit, dans la boue, quand on est à des kilomètres de la cuisine roulante) par une patrouille pas trop longue, celui de suivre un gradé qu'on estime, qui saura mesurer le danger et s'y adapter en préservant la vie des hommes. Puis le refus ultérieur de ne plus être volontaire pour une raison jamais exprimée par un autre témoin (sur 187 !) mais sans doute bien plus répandue que cette disproportion (1 sur 190 : 0,5%) ne l'indique : ne pas apparaître, aux yeux de sa famille et de l'opinion publique du village ou du quartier, comme ayant cherché sa mort en se portant volontaire, ce qui pourrait entraîner le ressentiment de la famille à l'égard du mort, des vivants qu'il laisse démunis, et le jugement sans appel du voisinage : « *Sa mort, il l'a bien cherchée !* » alors que presque tous les décès résultaient de l'obéissance aux ordres, de la contrainte et non du consentement . Peut-être y a –t-il aussi le calcul de ne pas compromettre une éventuelle future indemnité à la famille, ou pension à la veuve et aux enfants, en ayant consenti à sa mort, l'Etat se sentant moins redevable envers la famille ? Cette découverte, c'est que la cause de la mort, honorifique pour l'armée, du volontariat dans la mission de patrouille, est communiquée à la mairie du domicile, et peut donc se retourner contre l'image du défunt, et l'intérêt ultérieur de la famille. Quant à l'interrogatoire du ou des prisonniers, Antonin est aussi le seul à se montrer compréhensif à l'égard des raisons morales des captifs ennemis de ne pas *«vendre leurs camarades »*.

[39] On remarquera qu'ici le « ne » de la négation est employé, donnant un langage plus soutenu : par ce détail bien vu, Antonin fait comprendre que ce sont des officiers qui interrogent, en allemand (mais il faut bien en donner le contenu supposé en français !) le prisonnier.

Le refus systématique de se porter volontaire peut avoir encore une autre motivation qu'expose **Ernest Pigeron** (cl. 17) de Renaison, ancien boucher à Roanne, à la guerre au 3e R. de Zouaves de Lyon. Je reviens sur ce qu'il a brièvement déclaré auparavant dans l'entretien :
E- « *Vous n'étiez volontaire pour rien !*
T- *Pour rien ! Pour rien du tout ! Si on me désigne, j'irai, mais je suis pas volontaire. Après je pourrais me dire : « T'as fait une connerie d'être volontaire ! Un autre devait partir à ta place, c'est toi qui a pris sa place, t'avais qu'à rester tranquille ! ». Je fais mon travail et je m'occupe pas des autres ! Voilà ! »*

On peut y voir une sorte de sagesse populaire, ou de superstition : se porter volontaire, c'est aller contre le cours normal des choses, contrarier le destin ou le provoquer, en se mettant soi-même en situation d'être blessé ou tué alors que ne pas se manifester vous fait subir le destin prévu…

Jean Pouzerat (cl.13)**,** agriculteur à Arfeuilles (Allier), a fait la guerre au 158e R.I. de Lyon où il a été caporal en 1918. Il relate un coup de main en 1918 et se souvient précisément des deux récompenses qu'il lui a valu :
T- *« Ce coup de main… on avait eu chacun 50 francs ! On était parti je sais pas combien pour faire ce coup de main . C'était à la tombée de la nuit. On avait ramené cinq Allemands : on les* a pas fait de mal, quoi ! Ils voulaient bien : « Ah ! Pas kaput ! Pas kaput ! ». On dit : « On veut pas te faire de mal, va ! »*
E- *Ils avaient « fait camarade » !*
T- (rire) *Ils avaient fait camarade ! Du moins quand on les a laissés. Et puis après, moi, je devais avoir une permission de quatre jours. Alors l'autre cabot* (caporal) *– il avait été nommé avant moi – il fallait qu'il revienne avant que je reparte. Mais j'ai reçu la troisième blessure avant qu'il soit revenu ! Ça fait que je l'ai pas revu après, moi !*
E- *[…] Mais c'était rare qu'on verse une somme !*
T- *C'était plutôt bizarre ! Mais du moment qu'on ramène cinq Allemands ! Mais les premiers* (de la patrouille française) *qui étaient partis, ils ont fiché des grenades dans les abris des Allemands. Y avait certainement de la casse, là-bas ! Alors nous, quand on a eu pris les cinq, on a fait demi-tour et en vitesse !*
E- *Mais les cinq, ils étaient dans une tranchée ou dans un petit poste ?*
T – *Eh ben, on les a ramassés, ils étaient déhors*, ceux-là. On les a ramassés, et puis allez, hop ! « camarade » avec nous, et puis allez ! »*

Cinquante francs de récompense, pour chacun, c'est loin d'être une somme négligeable en 1918. Une jeune vache (une génisse) valait de 350 à 400 francs en 1914. Les témoins qui se souviennent du montant des pécules ou « prêts du soldat » versés à cette époque ne sont pas nombreux. **Louis Deloire**, de Cordelle**,** ayant eu 20 ans en 1914, évoque pour 1914 un pécule de 7 sous tous les dix jours, donc 21 par mois (donc un peu plus d'un franc, qui vaut 20 sous) et d'un paquet de tabac chaque fois. Son cadet de quatre ans, **Jean-Marie Chossy,** qui a passé sa jeunesse à Saint-Maurice-en-Gourgois, était cuisinier au régiment en 1919 et « touchait » alors la solde d'un caporal, soit 40 centimes par jour (donc deux francs tous les cinq jours : 12 F par mois) alors que le simple soldat n'aurait touché que 25 centimes par jour (donc deux francs tous les huit jours : un peu moins de 8 F par mois). Il y a donc eu une forte inflation, et une réévaluation des prix au fil de la guerre. Le caporal puis sergent-fourrier de Saint-Etienne **Jean-Baptiste Grousson,** qui aurait pu être leur père (né en 1875), toujours méthodique comme doit l'être le fourrier, note dans son carnet, juste après la date du 13 août 1915 de la page précédente, où il établit la liste des vivres en réserve pour la section , les montants des *« Soldes journalières »* de l'adjudant-chef au simple soldat : *« Adjudant-chef : 3,19 F – Adjudant : 2,44 F – Sergent-major : 1,22F – Sergent : 0,92 F – Caporal fourrier : 0,72 f – Caporal : 0,42 F – Hommes : 0,25 F*. On remarque l'énorme disparité des rémunérations. Donc, au milieu de l'année 1915, un soldat de base, au front, gagne en un mois de 30 jours 7,5 F, un caporal 12,60 F, un sergent 27,6 F, un sergent-major 36,6 F, un adjudant 73,2 F et un adjudant-chef 95,7 F. Au front, car en dehors du front, on est nettement moins rémunéré : le sergent **Joseph Masclaux** (né en 1885) de Roche-la-Molière perçoit, vers la fin de la guerre, 38 sous par jour en zone des armées (donc 57 F par mois) mais seulement 18 sous par jour ailleurs (27 F). C'est donc presque deux fois ce salaire mensuel normal d'un sergent qui a été versé aux auteurs du coup de main de 1918 que relate **Jean Pouzerat** ! Il faut croire que les renseignements obtenus des prisonniers étaient de première importance ! On imagine mal qu'une telle récompense (si c'est bien 50 F chacun, et non pour la patrouille entière) ait pu être généralisée à toute capture de prisonnier, sur toute l'étendue du front ! Toutefois, la possibilité de l'octroi d'une telle somme nous est confirmée par **Jacques Meyer**, normalien d'Ulm et Poilu, auteur, entre autres, de *La Biffe* paru en 1928 et de *Les Soldats de la Grande Guerre* édité en 1966. Dans ce dernier ouvrage, il écrit, à propos des patrouilleurs : *« Et l'appât du gain pouvait aussi renforcer le courage, car il arriva qu'on promît une prime de cinquante francs par prisonnier ramené dans nos lignes. »*[40]. *« Il arriva qu'on promît »* : c'est donc loin d'être systématique, mais on conçoit fort bien que cette prime, si elle est annoncée à l'avance, puisse susciter des volontaires…

[40] Jacques Meyer, op.cit. p. 135

Jean Auroy (cl.14) agriculteur aussi à Arfeuilles (Allier) a combattu avec le 142e R.I. de Mende jusqu'en 1916, où il a été versé au 141e R.I. de Mende, puis versé, à cause d'une blessure par grenade qui lui a cassé plusieurs côtes, après sa convalescence au 346e R.I. de Caen. Il donne encore une autre motivation pour se porter volontaire pour un coup de main :

E- « *Dans certains cas, on m'a dit : « On demandait des volontaires ! ». Mais vous, pratiquement jamais ?*

T- *Ils étaient rares, les volontaires, bien rares ! Ou bien, des fois, un qui avait fait une connerie, pour pas être puni, il se faisait porter volontaire ! Et s'il était pas tué, ben après, il était d'aplomb !*

E- *C'était pour se rattraper, quoi ?* T – *Oui.* E- *Autrement, des volontaires pour gagner une citation, y en avait pas ?*

T- *Si ! Y en a eu, oui, oui. Mais ça dépend des secteurs. Les secteurs tranquilles, y en a eu ! Ils manquaient même pas ! Mais pas dans la grosse bagarre, hein ! ».*

Ainsi existe le volontariat de rachat. C'est à cela que fait allusion un des six Martyrs de Vingré, soldats du 298e R.I. de Roanne, qui n'ont pourtant rien à racheter, puisqu'ils sont condamnés à mort iniquement, pour une prétendue désertion devant l'ennemi, alors qu'ils n'ont fait qu'obéir à l'ordre de repli de leur officier, le sous-lieutenant Paulaud (cf chap. VI) qui, pour se couvrir vis-à-vis de son capitaine, a nié ensuite avoir donné cet ordre . Ce n'est pas dans l'ultime lettre, maintenant bien connue, depuis sa parution dans *Paroles de Poilus*[41], de Jean Blanchard, agriculteur à Ambierle (Loire) à sa jeune épouse Michelle, mais dans la lettre peu connue écrite aux parents de Michelle, dans la petite cave voûtée de Vingré (Aisne), dans la même nuit d'attente de l'exécution, celle du 3 au 4 décembre 1914 : *« J'étais si heureux d'être devenu votre fils, ne m'oubliez pas dans vos prières, c'est la prière seule qui peut nous soutenir, c'est ce me donne la force de pouvoir vous écrire ces lignes. Nous avons fait demander par notre commandant de compagnie si on pouvait aller sur les lignes ennemies faire des reconnaissances. Je ne sais s'ils nous l'accorderont. Adieux, mes bons Parents, au revoir au paradis*je vous donne rendez-vous. »*

Hélas, la mission presque suicidaire (mais la mort risquée est préférable à la mort certaine) sollicitée pour échapper à l'exécution par les 72 fusils des camarades du 298e R.I. n'a pas été accordée. Peut-être même cette demande n'a-t-elle jamais été transmise…

Marc Delime (cl.15) de Boën-sur-Lignon, cordonnier avant la guerre, affûteur-outilleur après, pendant 47 ans à l'usine Gauchon, a fait la guerre principalement au 17e R.I. de Lyon, où il a fini sergent. Il décrit un coup de main qui lui a valu une décoration :

T- *« Le lieutenant, là, c'était un brave homme ! Ah ! Je l'ai toujours bien aimé !*

E- *Oui, et alors comment est-ce qu'il vous a fait passer sergent ?*

T- *Et ben, quand j'ai eu ma croix de guerre… .On était un peu en arrière… Alors, j'ai gagné ma croix de guerre, et c'est là, à ce moment, que j'ai été décoré » ! […] J'étais monté en ligne, et puis les Boches nous bombardaient. Alors, l'adjudant a dit : « Ils ont pas fini de nous faire ch…*[42] » (rire) *Attends ! On va leur donner une leçon ! » Alors ils nous ont demandé : « On va leur foutre un coup de main ce soir ! » - « Oh ! La même*[43]*, mon lieutenant ! ». Alors le soir, à la tombée de nuit (il faisait pas chaud) on est parti : on a fait des prisonniers ! Alors, bien sûr, le lieutenant était heureux comme un roi ! Il nous a décorés !*

E- *Vous êtes partis à combien ?*

T- *On est tous rentrés !*

E- *Non, mais vous étiez combien à partir ?* T - *Oh ! Quatre !* E- *Tous volontaires ?*

T- *Tous volontaires ! J'étais pas bien volontaire, mais enfin, j'ai été volontaire pour une fois !* (rires de toute la famille assistant à l'entretien)

E- *Et là, vous les avez pris dans un petit poste, ou dans la tranchée ?*

---

[41] Cette très longue lettre, bouleversante, de Jean Blanchard à son épouse Michelle, figure dans les deux versions de *Paroles de Poilus* , recueil de lettres et carnets du front rassemblés par Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume : la version courante éditée en nov. 1998 par Librio, et la version de luxe, avec une sélection de 40 lettres seulement, éditée par Tallandier, collection Historia, aussi en 1998. Dans le premier ouvrage, cette lettre figure aux pages 84-86, dans le second aux pages 60-61 (avec le fac-similé p. 72). C'est Thérèse Guillalot, née Duverger, dernière enfant issue du remariage de Michelle Blanchard, qui m'a autorisé en mai 98, après beaucoup d'hésitations, à envoyer la photocopie de cette lettre à France-Inter, qui a reçu plus de 8000 lettres et documents…

[42] Il est évident que l'adjudant a dit le verbe *« chier »* en entier, mais chez le témoin, la retenue du langage l'emporte sur la restitution fidèle des propos tenus !

[43] *« La même »* est en Forez une expression locale très répandue signifiant « *oui, bien volontiers* » ; elle peut s'employer seule, comme réponse à une question : *« Tu reprends une autre tournée ? – « Oh ! La même ! »* , ce qui ne signifie pas qu'on va reprendre la même boisson !

T- *Dans la tranchée ! Vous comprenez : on est arrivés à patte douce ! Y en avait une compagnie*[44] *qui faisait le tour, et puis alors, à la grenade ! A coups de grenades ! A grands coups !… On a resté plus d'une heure sur la plaine !*
E- *Mais vous en avez pris combien, de prisonniers ?*
T- *Quatre, je crois. Quatre prisonniers, je crois, hein…*
E- *Donc vous, les volontaires, vous en aviez chacun un, quoi !*
T- *Oui, oui, chacun un ! […] Un petit peu après, on est descendus au repos. Alors, ils m'ont appelé. Le lieutenant me dit : « Je t'ai fait décorer de la croix de guerre ! » Voilà.*
E- *Et qu'est-ce que ça vous a fait, d'être décoré de la croix de guerre ?*
T- *Ben, pas grand chose ! J'étais content, quoi, mais pas grand chose ! Parce que ça m'a pas empêché de remonter ! »* (rire général).

Cette modestie de Marc Delime, volontaire occasionnel, content sans plus de sa décoration, est symptomatique de la façon de penser et de dire de presque tous les témoins. Rares sont ceux qui jouent aux héros, et qui mettent en avant leurs exploits, s'ils en ont fait, leurs citations et décorations. On voit qu'ici, à la différence du témoignage précédent, le fait de ramener plusieurs prisonniers n'a entraîné aucune récompense en argent pour les auteurs de la capture.

André Mathieu (cl. 16) né à Landos (Haute-Loire), fils d'agriculteurs ayant fait un apprentissage de boulanger, profession exercée jusqu'en 1932 à Saint-Haon (Haute-Loire), venu ensuite dans la Loire comme facteur à Saint-Germain-Laval ou il s'est installé, a été incorporé au 12e B.C.A. d'Embrun, mais a fait la guerre au 52e BCA, le régiment de réserve du 12e . Lui et ses camarades ont vécu une curieuse mésaventure au cours d'une patrouille :
T- « *J'ai été volontaire une fois ou deux, pour aller en patrouille la nuit, mais fallait se méfier !*
E- *Pour ces patrouilles, là, justement, qu'est-ce qu'on vous demandait de faire ?*
T- *Il s'agissait d'aller en avant pour voir où c'est qu'ils étaient, les mitrailleuses et tout le fourbi, pour dire où c'est qu'ils crachaient* (du feu) *pour pouvoir mettre des obus dessus, après, le jour.*
E- *Là, vous partiez à combien, dans ces patrouilles ?*
T- *Oh ! On partait pas bien nombreux, quatre ou cinq !*
E- *Tous volontaires ?*
T- *Ah ! Y en avait bien qui l'étaient pas…Mais, en général, c'était bien à peu près tous des volontaires.*
E- *[…] Comment est-ce que vous y preniez pour avancer ?*
T- *Fallait ramper, quoi ! Sur les genoux et tout ! A quatre pattes !*
E- *Et vous avez réussi à en prendre, des fois ?*
T- *Non ! On n'a pas réussi ! …Une fois on est parti, et de l'autre côté, y avait une patrouille d'Allemands qui venait aussi. Alors, notre aspirant a dit : « Ecoutez ! Je vais aller chercher du renfort ! ». On n'a pas vu le renfort, ni lui ! Il est pas venu. Les autres non plus ! Alors il nous a laissé tomber comme ça ! On l'a plus vu ! Je sais pas où c'est qu'il a passé : on l'a plus vu, celui-là !*
E- *Même après ?*
T- *Même après ! Je sais pas où c'est qu'il a passé ! »*

Cet abandon de poste devant l'ennemi de la part d'un sous-officier est surprenant, mais nous verrons, dans un chapitre particulier à venir bientôt, que l'officier fuyant son devoir n'est pas rare, dans une phase dangereuse de la guerre.

S'apparentant à la patrouille par ses risques, mais pas par son objectif, il y a l'observation nocturne des batteries ennemies (ou plutôt la tentative de repérage de leurs positions, afin de pouvoir en informer les batteries françaises, pour régler leur tir) pour les soldats de l'artillerie ayant la fonction d'observateur. C'est le cas de **Charles Suard** (cl. 18) de Torcy (Seine-et-Marne), serrurier ayant exercé divers métiers en région parisienne avant d'être, après 1945, concierge de l'hôpital Saint-Joseph de Lyon jusqu'en 1963, et de se retirer à Marcilly-le-Châtel. Caporal, il a été à la fois artificier et observateur au 130e R. d'Artillerie Lourde de Dôle. Il explique une mésaventure survenue au cours d'une phase d'observation entre les lignes, assez éloignées dans ce cas, le front ayant bougé en 1918 :
E- *« Donc, quand vous alliez à l'observation, vous remontiez en première ligne ?*
T- *Ah oui ! Il m'est arrivé encore une aventure, là ! J'étais avec des Malgaches : y avait des Malgaches dans mon régiment. Et un soir, on partait en observation. Moi, je m'étais fié à la lune ; vous savez, il y avait un clair de lune formidable ! J'ai dit aux gars : « Ecoutez, pour se repérer, y a pas à s'en faire, on revient dans nos lignes, on a*

---

[44] Ce mot est à entendre non au sens militaire de compagnie (250 hommes environ), mais au sens de groupe (ceux du groupe de quatre volontaires qui ne sont pas en pointe de la reconnaissance), comme lorsqu'on dit : « *Salut, la compagnie !* » en entrant dans une pièce où se trouve un groupe de gens.

qu'à se diriger sur la lune ! ». Moi, je ne sais pas où j'avais la tête : j'avais pas pensé que la lune tournait ! » (rire). *Elle tournait ! Et quand on s'est aperçu…(c'est-à-dire qu'on avait fini notre observation) pour rentrer dans nos lignes, j'ai dit au type, à l'interprète : « Bien, maintenant nous repartons ! On se dirige sur la lune ! ». Mais la lune avait fait un écart de je sais pas combien de degrés, et était revenue sur les lignes allemandes ! Et au lieu d'aller dans notre secteur, on allait dans le secteur allemand ! C'est une fusée éclairante (parce que, sur le champ de bataille, on utilisait des fusées éclairantes, pour éclairer le champ de bataille)… Quand elle montait, nous on se couchait. Et puis, d'un seul coup, on entend les mitrailleuses ! On dit : « Tiens ! Mais où donc ils sont ? ». Puis je dis : « Mais nom d'un chien, on s'est gouré ! » Au lieu de rentrer chez nous, on rentrait chez les autres !*
E- *Et là, vous étiez à combien d'eux ?*
T- *Oh ben ! On était presque en face des lignes allemandes, quoi !*
E- *Ah oui ! Donc vous avez vite changé de chemin ! […]*
T- *Ah oui ! Aussitôt ! Parce qu'on s'est dit : « On part en plein dans les lignes allemandes ! »*
E- *Mais qu'est-ce que les Malgaches faisaient avec vous ?*
T- *Ah ! Les Malgaches ! C'étaient des servants* (d'artillerie : des pourvoyeurs en obus du tireur au canon). *Vous savez, dans l'armée, un caporal, il restait dix mètres en avant de ses hommes. Y avait la hiérarchie, quoi ! »*

La corvée entre les lignes

Comme le serf médiéval, le Poilu de base est presque « taillable et corvéable à merci ». Mais les corvées sont plus ou moins astreignantes, longues, pénibles, et ne présentent pas le même danger. Aller chercher des madriers de jour à l'arrière pour étayer des abris, dans un dépôt où les a apportés un petit chemin de fer Decauville, c'est infiniment moins périlleux que d'aller installer ou renforcer de nuit des réseaux de fils de fer dans le no man's land. La corvée échoie souvent à toute une escouade (12-14 hommes), parfois à une demi-section entière (le double), et l'on comprend que la solidarité s'impose, qu'il ne doit pas y avoir de récalcitrant ou de « tire au flanc ».

Dans les deux exemples contraires relatés successivement par le même témoin, **Antoine Gayet** (cl.16), qui a connu au front deux régiments d'infanterie (71e R.I. fin 15 et début 16, et 172e R.I. jusqu'au 5 mai 1917, où il a été grièvement blessé à la cuisse par un éclat d'obus) avant d'être affecté, par un conseil de réforme, au 64e D.C.Avions comme mitrailleur en 1918, la lâcheté et le courage sont jugés par le groupe, qui n'hésite pas à faire pression de manière très coercitive sur le « tire-au-flanc » :
T- *« Y en avait un, un Parisien, le plus petit de la compagnie : Bitor ! C'était Victor, mais on l'appelait Bitor*[45] *!* (rire). – *« Eh ! le Bitor ! »* - *« Oh ben, moi je peux pas ! »* (a pris une petite voix flûtée pour répondre) - *« Ah ! Tu peux pas ! Si tu peux pas, tu vas voir : on va prendre le fusil et faudra bien que tu marches ! Autrement, on te bousille ! ». Ah ben mon vieux ! Alors, il suivait de loin, derrière, mais il venait quand même, hein ! Il partait pas le premier !* (rire). *Enfin, on avait pas confiance en lui ! Non ! Y a pas de raison, tout le monde doit y aller !*
E- *Bien sûr ! Mais ceci dit, y en a qui sont plus courageux que d'autres !*
T- *Oh oui ! Oh la ! Y a un nommé Moulay, lui, il y allait avec plaisir, lui ! Un plaisir ! Parce qu'il y a des fois on mettait des machins* (piquets) *pour mettre des barbelés. Alors, c'est des sortes de poteaux en tringle. Le bas est tordu, vous comprenez, ça fait la vrille. Alors, au lieu de les taper, pour pas faire de bruit, on les visse comme un tire-bouchon. Alors y a des fois… Deux fois, moi, je me suis trouvé avec lui. Ils* (les Allemands) *nous tiraient dessus. Et une fois il tenait un machin* (piquet !) *à la main, et puis « Clac ! ». Il dit : « Bon Dieu de maladroit, va ! Tire droit ! »* (rire)
E- *Ça avait tapé dans le poteau ?*
T- *Dans le poteau qu'il tenait à la main !* (rire) *Et il l'engueulait ! Et paraît que.. Moi, quand j'ai été blessé, alors j'y étais plus. Et Moulay (c'était un Bisontin) il a été tué tout à fait à la fin de la guerre. Mais c'était un courageux !*
E- *C'était le plus courageux de ceux que vous ayez connus ?*
T- *Ah oui ! Il était courageux ! Une fois, il s'était attrapé avec le lieutenant, parce que le lieutenant, il avait été nommé par* les faits d'armes. Et* (rire), *je sais pas, ils buvaient un canon tous les deux, puis, quand ils étaient saouls, ils étaient un petit peu fous : ils se sont mis à se bagarrer ! Et il avait la médaille militaire, le lieutenant ! Lui* (Moulay) *il l'a arrachée, puis il l'a jetée en l'air ! Normalement, hein, ç'aurait passé au conseil de guerre ! Mais non, là ! Le lendemain, ils ont été boire le canon ensemble ! ».*

Qu'elle soit illustrée par le défi bravache lancé au tireur inconnu allemand (tirer plus droit, donc l'atteindre, lui, au lieu du piquet qu'il tient dans ses mains) ou par le geste inconsidéré d'arracher et de jeter la médaille militaire de son officier après l'avoir pris à partie, c'est une attitude qui, dans les deux cas, défie la mort possible. Et cette admiration pour le courage, la bravade inutile, explique que le lieutenant n'ait pas fait « remonter » l'épisode de l'insulte à son endroit, et qu'Antoine s'en souvienne encore, trois-quarts de siècle après les faits, et s'en souvienne comme deux histoires drôles, après l'histoire sérieuse où il condamne « Bitor » pour sa tendance

[45] « Bitor » est un des noms argotiques du saucisson (cf A.Dauzat p.219). Ce terme est toujours usité dans la région lyonnaise.

fâcheuse à « se défiler » quand la corvée dangereuse se présente. C'est le seul exemple, parmi les témoignages que j'ai recueillis, où une escouade menace de tirer sur un des siens.

Cette partie montre la complexité d'une activité qui paraissait simple, à travers la diversité des types de coups de main et de patrouille (qui se confondent parfois), la variété des objectifs à atteindre (reconnaître le terrain en prévision d'une attaque, explorer un village qu'on se dispute, détruire une position ennemie - la meule de paille, la maison entre les lignes - offrant à l'ennemi un avantage dans l'observation ou le combat, capturer des prisonniers pour les faire parler, etc.), la diversité des réactions face à la question du volontariat (jamais volontaire pour ne pas tenter le sort, modifier son destin, parfois volontaire si l'on a confiance dans le gradé qui la dirige, toujours volontaire au point de se laisser enrôler dans une « section franche » précisément réunie pour tenter très souvent des coups de main), la variété des motifs poussant à être volontaire (l'admiration pour un chef, la haine du « Boche », l'intérêt personnel allant du plus prosaïque et quotidien (être libéré, par la participation à la patrouille, des corvées qui incombent aux autres) aux plus gratifiants, comme l'obtention d'une permission, le gain d'une citation, voire d'une décoration, ou, exceptionnellement, la reconnaissance par la prime en argent. Et sans doute, pour tous ou presque tous, gagner l'estime de ses camarades (à qui l'on a évité d'être désignés !) en passant pour un soldat courageux, qui *« n'a pas la trouille »*, ou, plus vulgairement, *« qui en a dans le bénard »…*

VERS L'ATTAQUE : l'usage des différentes armes

Fusil, mousqueton et revolver

Le fusil Lebel

Tous les fantassins étaient porteurs du fusil Lebel, modèle 1886 ou modèle 1893 (avec une modification de culasse), muni d'un système permettant de fixer à son extrémité la baïonnette à 4 pans nervurés, normalement fixée vers l'arrière du canon. Le fusil Lebel mesurait 130,7 cm, et avec la baïonnette mise au bout du canon 51,8 cm de plus, soit 182,5 cm, excédant largement la taille d'un soldat standard, à l'époque (autour d'1,65m). Le fusil pesait 4,415 kg lorsqu'il avait les 8 balles dans son magasin. Il tirait avec précision jusqu'à 800 m, et pouvait avoir une portée maximale de 4,4 km. La balle partait avec une vitesse initiale de 700 m par seconde.

Pour le besoin des fantassins ayant une fonction spéciale qui les obligeait à se déplacer ou à porter autre chose (agents de liaison, téléphonistes, pourvoyeurs de mitrailleuse, etc.) ou d'autres armes, comme le Génie, on avait produit un mousqueton Lebel plus maniable, car nettement plus court (à cause de son canon réduit à 45 cm, au lieu de 80 cm pour le modèle normal) : 96 cm, soit 34,7 cm de moins, et avec baïonnette 131 cm, soit 48,5 cm de moins, et un peu plus léger : 3,840 kg avec les 3 cartouches qu'il pouvait contenir, soit 575 g. de moins.

La mise au point du fusil Lebel fut décidée par le Ministre de la Guerre, le général Boulanger, en janvier 1886, pour tenter de rivaliser avec le Mauser allemand, à répétition, qui avait rendu caduc le modèle français précédent, le Gras 1874 ; ce nouveau fusil doit son nom au directeur de l'Ecole Normale de Tir (on croit rêver !), le colonel Nicolas Lebel, qui supervisa la conception d'une toute nouvelle balle, la balle M de 8 mm, chemisée en maillechort. Entre 1886 et 1914, il fut produit à plus de 2 millions d'exemplaires, auxquels s'ajouta 1,5 million d'exemplaires supplémentaires entre 1914 et 1920. Il resta en usage jusqu'à l'orée de la deuxième guerre mondiale, le tout réalisé par les manufactures d'armes de Saint-Etienne, Chatellerault et Tulle.

En revanche, le privilège des officiers est d'être dotés d'un revolver au lieu d'un fusil, modèle 1892 à six coups, à barillet, calibre 11 mm, pesant 1,2 kg, pour plus de mobilité, pour marquer son rang, et aussi, pour menacer, voire exécuter sans autre forme de procès celui qui refuserait d'attaquer (on verra des exemples dans le chapitre suivant)

Antonin Morin (cl. 16) de Pralong, agriculteur avec ses parents, puis, à la suite de leur divorce, mineur à 17 ans au Chambon-Feugerolles, conducteur de locomotives aux Houillères de la Loire de 1923 à 1951, recueilli à la retraite à Champdieu par une famille amie, a été naturellement affecté au Génie auquel le prédisposait sa profession de mineur au moment de l'incorporation. Il explique par cela qu'il porte le mousqueton Lebel au lieu du fusil, quand il arrive à Bois-le-Prêtre en décembre 1915 : *« C'était en première ligne, mais on n'était pas en somme combattants. L'infanterie avait des fusils Lebel, nous on avait des mousquetons… C'est un fusil avec un canon plus court parce que nous, bien souvent, on portait du matériel, alors on portait le fusil en bandoulière. Quand on montait aux tranchées, on montait du matériel.*
E- *Qu'est-ce que vous aviez comme matériel pour creuser ?*
T- *Oh ben ! Une pelle et une pioche ! »*

Son mousqueton était aussi doté d'une baïonnette, mais d'un modèle différent de celle à quatre pans : *« Nous c'étaient des coupe-choux ! Au lieu d'être pointu, c'étaient des lames. ».*

Je possède une de ces baïonnettes particulières, ressemblant tout à fait à un sabre un peu courbé, avec une poignée ouvragée en laiton et une large garde protégeant bien la main, baïonnette mesurant 69,5 cm en tout, avec la

poignée, donc 6 cm de plus que la baïonnette classique[46], qui possède aussi une poignée pour, éventuellement, pouvoir être utilisée sans le fusil. La lame a 3 cm de largeur en son milieu, n'a qu'un côté tranchant, et son bout s'effile. Par comparaison, la baïonnette classique, toute droite, bien plus mince et effilée, fait 1,4 cm au départ de la poignée et 1 cm en son milieu.

Avant d'être une arme de guerre, le fusil Lebel est, pour certains, un compagnon (*« l'ami Lebel »* note très succinctement **Jean Salanon** dans son petit carnet) qui leur permet, mieux que le fusil de chasse de la vie civile (bien inférieur en précision et en portée) d'exercer leur adresse de tireur et de briller aux yeux de leurs camarades moins adroits, dans les périodes de repos loin des lignes ou s'organisent des concours de tir, ou après l'armistice, comme dans le cas suivant.

Joseph Rivel (cl. 18), agriculteur à Soleymieux, chasseur émérite dans le civil, a la fierté du tireur d'élite :
E- *« Vous étiez un tireur extraordinaire, je crois ?*
T- *Ah ça, oui ! Avant d'être démobilisé, là… L'officier, il a dit : « J'ai jamais vu un tireur comme Rivel ! Y en a point comme lui ! Pourtant, j'en ai vu, des tireurs, mais j'en ai point vu comme Rivel ! Y en a point ! ». Et y avait un cabot…* (un caporal). *Il* (l'officier) *donnait des fois 10 francs au premier. Y avait plusieurs régiments qu'on faisait des concours de tir. Alors l'officier disait : « Le premier, je lui donnerai 10 francs ! ». Y avait un cabot qui était toujours le second, mais moi, j'étais toujours le premier. Le cabot disait : « C'est pas la peine que je tire : c'est lui qui gagne toujours tout ! C'est pas la peine ! ». Je tirais toujours le dernier, je regardais pas[47]. Je regardais quand ils annonçaient les points au clairon, aux coups de clairon. J'écoutais bien les coups de clairon. Alors, le cabot, il avait mis 8 balles sur 10 dans la silhouette : c'était pas bien loin, à 300-400 mètres, peut-être bien. Alors, j'ai dit au cabot : « Eh ben, tu diras ben que t'es le premier, ce coup-là ! Tu diras pas que c'est moi que je passerai devant toi ! Ça risque pas ! » . - « Oh, il me dit, ça sera ben encore toi ! ». Alors, moi, je tire le dernier. Ils annoncent les points : 10 balles dans le noir !* (rire de plaisir). *Alors, l'officier, il dit : « Toute la compagnie, allons voir le tir de Monsieur Rivel, si c'est bien vrai ! ». Mais moi, j'y suis pas été, je savais que je tirais…, je me suis couché, moi, j'y allais jamais, je savais que je tirais… Alors, il revient : « Ecoute, Rivel, t'es bien le premier ! T'as 10 balles dans le noir ! Y a pas de doute, c'est toi ! »* (autre rire de plaisir). *J'étais le premier !*

Joseph a donc gagné « 10 balles » pour 10 balles au cœur de la cible, à une distance qui lui paraît *« pas bien loin »*, mais qui effraierait plus d'un tireur aguerri. Et il prend un plaisir manifeste à raconter cette anecdote, qui fait de lui le héros modeste, ne complétant jamais par *« très bien »* les deux expressions *« je savais que je tirais… »*, se plaisant à voir son talent reconnu d'avance par son adversaire et par l'officier, qui en vient même à le traiter publiquement de *« Monsieur Rivel »* alors qu'il le tutoie habituellement. Et cette certitude qui le fait se coucher dans l'herbe, sûr de lui, alors que toute la compagnie (250 hommes) accompagne le lieutenant ou le capitaine (plus sûrement) pour aller vérifier un résultat dont il est sûr !

Cette aptitude au tir, il va l'employer contre l'ennemi, notamment dans l'épisode qui suit, où la joie du chasseur l'emporte manifestement sur le regret qu'il a auparavant manifesté d'avoir dû tuer :

« On était à combien ? A 80 mètres… Alors, j'ai dit à l'autre : « Faut bien regarder ce qui se passe ! » Lui, il avait un fusil-mitrailleur, il me passe le fusil-mitrailleur : il était chargé avec un chargeur tout prêt. Je tirais bien : j'étais premier tireur de la compagnie, y en avait pas un autre qui m'arrivait à l'épaule ! Alors, j'en ai tiré quelques-uns, j'en ai descendu, je le voyais bien. Et puis, à la fin, y en a un qui sort de la tranchée. J'ai dis : « Tiens, çui-là !… » C'était un officier boche. Je vois que ça pendait : « Ouh ! il a ses jumelles ! » . Pour s'avancer à côté d'un poteau, pour voir s'il y en avait qui bougeaient. Et moi, comme j'étais pas loin… peut-être à 70 mètres… je dis à l'autre : « Çui-là, avec ses jumelles, tu vas le voir chingler[48], çui-là ! » . Ma première balle, je voyais fumer derrière lui ! J'ai dit : « Bon sang ! Mais comment que je tire ! Tu rédiges de travers ! ». J'ai tiré une deuxième balle : la même ! « Oh ! » - j'ai dit à l'autre qui était avec moi – « Oh ! Il a le cuir dur, çui-là ! ». Je mets une troisième balle ! Et mon vieux, la troisième balle était pas tirée que « poooof ! », il pique du nez dans la terre ! Je peux dire que le nez, il a dû lui saigner, parce que la vitesse qu'il y a été par terre, à tomber ! Il était raide ! Il a été tué net ! Il pourra pas rendre compte que nous, on était deux, on était vivants. Parce que s'il avait retourné dans la tranchée, il allait le dire à la mitrailleuse, à 80 m, pas plus loin que d'ici à la route[49] : on y était ! J'ai dit : « Maintenant, tu pourras pas nous signaler ! Tu y es ! C'est sûr ! ». Tout de suite après, moi je suis été blessé… »

---

[46] Cette baïonnette classique à 4 pans mesure 63,5 cm avec la poignée, mais comme celle-ci se superpose au bout du canon, la baïonnette n'augmente la longueur du fusil que de 51,8 cm, ce qui est tout de même considérable !

[47] Il faut comprendre : *« je ne regardais pas la cible après avoir tiré ! »*

[48] « Chingler » vient du patois de Saint-Jean Soleymieux (le mien) « échingler » en français local (« étchin'gla » en patois) signifiant « tinter avec un bruit métallique », comme une cloche ou une casserole qu'une balle ou un caillou frapperait. Mais du son, la conséquence du choc, le sens s'est transposé sur la cause, le tir « étchin'gla koko veya » (tirer sur quelque chose), puis à nouveau sur la conséquence sur la victime du tir ; ici, cela veut dire « *tu vas le voir descendre !* »

[49] Sa petite maison, où il vivait avec sa femme et sa fille, proche de l'école de Soleymieux, était en effet à peu près à cette distance de la route qui va de Margerie-Chantagret à Saint-Jean Soleymieux

Cette scène est aussi une petite comédie, bien qu'il y ait mort d'homme. Notons encore la modestie de Joseph Rivel : la distance pour lui réduite qui minimise l'exploit (80, voire 70 m, bien loin des 300-400m de l'anecdote précédente), les deux premières balles manquées. Mais le fusil-mitrailleur, avec son canon court, est bien moins précis que le fusil Lebel, au long canon, avec un écartement conséquent entre le viseur et le guidon permettant la précision du tir. Et la culpabilité éventuelle d'avoir fait un carton sur l'officier allemand est gommée par le sentiment de légitime défense : le mitrailleur, s'il avait été averti par l'officier, les aurait à coup sûr tués !

Un autre tireur d'élite, fier de son habileté, était **François Potin** (cl. 14) de Saint-Just-en-Chevalet. Il aborde ce sujet à partir de la maîtrise du tir des tireurs aux créneaux, s'abritant derrière une plaque métallique épaisse, et tirant à travers la meurtrière du créneau :
T- « *Y avait les parapets de tranchée et les créneaux. Y avait toujours des hommes de garde aux créneaux, toute la journée.*
E- *Mais celui qui était au créneau, il pouvait se faire tuer très facilement ?*
T- *On faisait attention ! Il pouvait bien passer une balle par le créneau, mais on restait pas en face. Il fallait regarder de côté ! Et eux, ils faisaient pareil que nous. Mais ils étaient plus malins que nous ! … Parce que moi, quand je tirai un coup de fusil, le bonhomme, il était mort ! J'avais un coup de fusil terrible ! Pourvu que je le vois comme ça, ça suffit. J'en ai tué quelques-uns ! J'étais le meilleur tireur du régiment !*

J'évoque alors le cas de Joseph Rivel, vu le mois précédent, en mai 1987, et des concours entre régiments. François Potin en aurait fait, mais ne développe pas :
E- … « *Donc vous avez fait des concours entre régiments ?*
T- *Oui, voilà, c'est ça ! J'ai vu mettre les huit balles dans le même trou !* »

L'absence d'anecdote à l'appui du « *oui* » et le « *j'ai vu* » qui impute à autrui cet exploit incitent à penser que le témoin a peut-être surestimé sa capacité… La conversation change de sujet après.

Cependant, il ne faut pas croire que le soldat ait toute latitude pour tirer son plaisir ou quand l'occasion de tuer un ennemi se présente. **Eugène Troncy** (cl.16) de Belmont-de-la-Loire, mitrailleur au 105e R.I. de Riom, rappelle qu'il existe un impératif aussi bien pour le mitrailleur comme lui, que pour le tireur au fusil Lebel, en tranchées, mais en dehors d'une phase d'attaque :
T- *« En 17… Oh ! On faisait ben des coups de main, on repoussait des coups de main. J'y suis ben jamais allé, comme mitrailleur : les mitrailleurs restaient à leur poste. Y a eu des coups de main…*
E – *Votre travail, comme mitrailleur, ça consistait à tirer quand ?*
T- *Quand on voyait les Boches ! Ou quand ils attaquaient ! Oh ! Mais on tirait pas quand… C'était défendu de tirer ! Si on tirait seulement un coup de fusil, comme ça, on avait le bombardement tout de suite ! Ils savaient d'où ça venait !* »

On comprend aisément que, pendant une période relativement calme, prendre l'initiative de tirer pour abattre un ou quelques ennemis en risquant de déclencher un bombardement de riposte qui peut tuer quelques dizaines, voire plusieurs centaines de Français s'il se poursuit, c'est tout à fait « contre-productif », pour employer un terme à la mode. Et c'est très mal vu, non seulement des officiers qui ont donné la consigne de ne tirer qu'au commandement, mais aussi des camarades qui, sauf rares exceptions, apprécient par dessus tout la tranquillité !

Mathieu Grand (cl. 14), déjà présenté, regrette que le fusil Lebel, première version (1886) ne dispose que d'un coup à tirer chaque fois (bien qu'il ait un magasin de huit balles), alors qu'un chargeur avec un mécanisme de répétition du tir, aurait été souvent utile. Ce chasseur alpin fier de l'avoir été l'évoque à propos d'une brève séquence de combat située en 1918, au terme de ses quatre ans de guerre :
T-« *Le premier commandant qui a été tué, il a été tué dans une charge à la baïonnette, avec ses hommes ! Ah oui !*
E- *Est-ce ça vous est arrivé à vous, de vous battre à la baïonnette ?*
T- *Ah non ! Non, non ! C'était juste… Mais à la fin de la guerre, en octobre 18, c'était moins une ! J'ai manqué un Allemand à bout portant, bon sang ! On s'est bagarré toute la journée dans ce pays à côté de Saint-Quentin, là-bas, à Morcort*[50]*. On s'est trouvés nez à nez : j'ai fait peter* ! Mais j'ai pas visé !* (rire). *Lui, il a pris les jambes à son cou, il est parti, il en a mis un coup ! Nous, on avait pas des fusils à chargeur, à ce moment-là : on chargeait au coup par coup. Qu'est-ce que tu veux recharger ? Il était parti loin ! Et lui, il aurait pu me descendre le temps que je rechargeais, mais il a eu peur aussi ! Il est parti !* »

En fait, dans le ton de cet épisode, on voit bien que Mathieu s'amuse de cet épisode, et n'est pas mécontent, 70 ans après les faits, que l'Allemand ait pu échapper à la mort, au moins ce jour ! Et pas mécontent de ne pas avoir eu le temps de le viser !

---

[50] Il s'agit de Morcourt, situé dans l'immédiate banlieue de Saint-Quentin, au nord-est, localité qui doit, maintenant, faire partie intégrante de cette ville.

Le revolver

Il est l'apanage des officiers, à la fois pour une raison pratique (entraîner des hommes à l'assaut, à grand renfort de gestes d'encouragement, c'est plus commode avec un revolver – ou un sabre, au début, alors que la tradition des écoles militaires perdurait - ou une badine de jonc - qu'avec un long et lourd fusil Lebel), pour une raison symbolique (il marque clairement la supériorité de l'officier) et pour une raison de discipline militaire : il permet de forcer à l'obéissance le soldat peureux, ou réticent, ou révolté, ceci surtout au moment de l'attaque, et le cas échéant (et il a échu plus d'une fois, dans la plupart des régiments) de l'exécuter sur le champ, sans autre forme de procès, comme nous le verrons dans le chapitre sur les relations entre soldats et officiers. L'historien **Frédéric Rousseau**, dans *« La guerre censurée »*, fait remarquer qu'en dehors de la menace de faire passer le soldat récalcitrant en conseil de guerre, ce qui équivaut presque automatiquement à la mort, il est une méthode plus expéditive, et légale : *« Mais il arrive aussi que la menace ne suffise plus à enrayer une débandade : dans l'affolement général, claque alors l'exécution sommaire, précipitée, effrayante, sur le champ de bataille, devant les camarades hébétés. Ce type d'exécutions laisse peu de traces, notamment dans les archives militaires ; leur nombre est difficile à quantifier, tant les sources officielles sont discrètes à leur sujet. »*[51]. Et encore, F. Rousseau décrit-il l'exécution sommaire en contexte de débandade générale, ce qui l'excuse quelque peu ; mais il peut s'agir de l'exécution de sang-froid d'un seul soldat peureux, dans la tranchée dont il est incapable de sortir avec ses camarades, tant la peur le tenaille d'affronter l'assaut imminent…

Le sergent en section de mitrailleurs (qui sera lieutenant de réserve plus tard, en 1935, avec dix ans de carrière militaire après l'armistice) **Jean Giraudon** (cl.11) de Saint-Etienne, retiré à Bourg-Argental, a fait toute la guerre au 16e R.I. de Montbrison, où il était incorporé depuis octobre 1912. Il a dû menacer de son revolver un « froussard » :

E - *« Et alors, quelle qualité recherchiez-vous chez les mitrailleurs ?*

T- *Des types qui avaient du courage et du sang-froid ! Il fallait beaucoup de sang-froid ! Je me rappelle, y avait… (nous étions à…) le capitaine Laroche, qui commandait la compagnie. Moi, j'étais avec une section, et pendant trois ou quatre jours, les Allemands attaquaient ! Ils attaquaient en tirant derrière les soldats : ils tiraient pas dessus, ils tiraient derrière, et puis ils faisaient avancer leurs troupes et ils faisaient des prisonniers, ils ramassaient tout ! Alors, le même coup se produit pour nous ! Moi, je fais sortir ma section de mitrailleuses et j'ai fait mettre en batterie complètement ! Alors, là, nous avons tiré tant que nous avons pu ! Y avait un type, un tireur, qui avait la frousse et qui était pas sorti de la petite cagna ! Je suis allé le chercher, moi, je lui ai dit : « Allez ! ». Je lui ai foutu le revolver sous le nez : « Tu vas monter tout de suite, hein ! On a besoin de toi ! » Alors, il est sorti quand même. Y en a deux qui ont dû se sauver, mais ils ont été tués : ils ont été tués par le bombardement que les Boches tenaient derrière pour nous empêcher de partir !*

E- *Et vos droits vous permettaient de menacer quelqu'un qui n'allait pas au combat ?*

T- *Je l'aurais peut-être pas fait ! Je l'aurais peut-être pas fait ! Mais enfin, je l'ai menacé ! »*

Un qui l'a fait, c'est l'officier dont parle l'adjudant **Justin Charrat** (cl. 12), avec qui j'ai eu un entretien de 4 heures (la transcription très serrée, en format A4, fait 64 pages !) chez sa fille, à Saint-Etienne, le 8 novembre 1987, alors qu'il était âgé de 95 ans. Tailleur de pierres à Montagnieu, dans l'Isère, il a dû se reconvertir à la suite de l'amputation de sa jambe gauche et la perte de l'usage de son bras droit (nous verrons le récit au chapitre suivant, sur les blessures) en juin 1916, à Verdun, et a connu un destin exceptionnel jusqu'à devenir inspecteur central du Trésor en Isère et recevoir à la fois les décorations d'Officier de la Légion d'Honneur et de Commandeur de l'Ordre national du Mérite. Il relate ce qu'il a vu, alors que nouvellement promu sergent, il est au 11e B.C. Alpins d'Annecy, un peu après la bataille de la Marne, en septembre 1914 :

T- « *Nous avions des jeunes gens de la classe 16. Ils étaient incorporés… et évidemment, ils étaient jeunes !*

E- *C'était la classe 15, en 14 ! Ils sont partis en décembre 14, les gens de la 15 !*

T- *Attendez-voir ! Attendez… La classe 13 ! C'est la classe 13 qui est arrivée ; la classe 13 a été mobilisée à la mobilisation.*[52]*. Ces gens-là, ils n'étaient pas aguerris. Et quand ils ont été* …(au combat), *y en a qui ont pris peur et qui se sont sauvés. Et il y a un officier qui a su cette chose-là, il a donné des ordres aux sentinelles de tirer dessus ! Ils ont refusé ! - «Donnez-moi le fusil ! ». Il a pris le fusil, et il l'a descendu… « Oh ! » je dis, « c'est pas possible ! ». Ça, je l'ai vu !*

E- *Il en a descendu plusieurs ?*

T- *Un ! Ce pauvre type qui avait peur ! Qui se sauvait !*

E- *Qui était en train de fuir ?*

---

[51] Frédéric Rousseau, op.cit., Editions du Seuil, 1999, p. 92

[52] En effet ! Mais elle était d'autant plus facile à mobiliser en août 1914 qu'elle était déjà sous les drapeaux, depuis décembre 1913, deux mois après l'incorporation de la classe 12, en raison du vote de la loi de 3 ans en 1913

T- *Eh ben oui ! Il a quitté les rangs puis il partait, il se sauvait, il avait peur… Ben, ça existe, les peurs ! Moi, j'ai eu peur aussi, mais je suis resté. Tout le monde a eu peur. Nous avons tous eu peur. C'est les gens qui vous le diront. Puis ceux qui ont pas eu peur, je le crois pas ! ».*

Si l'officier utilise ici un fusil qu'il emprunte à la sentinelle, au lieu de son revolver, c'est soit que le soldat est déjà trop éloigné pour être atteint par la balle de revolver, soit pour montrer à la sentinelle ce qu'il aurait dû faire, avec son fusil, en obéissant à son ordre, légal mais inhumain… Nous verrons ultérieurement d'autres exemples où l'officier menace, voire tue, le soldat récalcitrant… Le fait que ces deux témoignages provienne de deux sergents au moment des faits, devenus l'un sous-officier, l'autre officier, les accrédite encore plus.

Jean-Baptiste Grousson (cl. 95), alors caporal fourrier au 298e R.I. de Roanne, dans son carnet de guerre, à la date du 22 décembre 1914 (18 jours après l'exécution des six Martyrs de Vingré qu'il a succinctement décrite : voir chap. VI) s'indigne à nouveau, lui qui est en général si pondéré et factuel :
« 22 Xbre- On est relevé à midi, descente aux grottes[53], on a à peine le temps d'avaler une gamelle que l'on repart à Vingré par les « boyaux » pour y rapporter des madriers, en arrivant aux grottes, on y trouve colis de Noël. A 7 h du soir, on nous lit le « code » avant les attaques futures : « blessés ou prisonniers, l'ennemi tuera tout » et toute infraction à la discipline sera punie de mort. Mort ! mort ! mort partout quoi ! »
23 X corvée de pierres à la ferme de Confrécourt, le soir fais des échelles. »

L'indignation est brève, mais vigoureuse. J.B. Grousson rapporte ici un usage qui n'a pas dû perdurer dans la suite de la guerre, car aucun de mes témoins ne l'a mentionné, et je n'en avais trouvé trace dans aucun récit ni roman de guerre : le rappel à voix haute, la veille de l'attaque, de l'implacable code militaire punissant de mort toute infraction au front. Quant à l'information selon laquelle l'ennemi achève les blessés et massacre les prisonniers, elle fait déjà partie de la propagande (visant à stimuler l'ardeur combattive des hommes et leur haine du « Boche, ce barbare ») et non plus de l'information à Noël 1914, car des prisonniers faits depuis le début des hostilités ont déjà fait connaître par courrier à leur famille qu'ils étaient internés dans des camps en Allemagne, et nombre de soldats doivent le savoir…

Une autre information à laquelle personne n'a songé, concernant le courrier, est fournie trois semaines plus tard par le petit carnet de J.B. Grousson. A la date du 14 janvier 1915, il écrit : *« 14 – montons à Ambief ou* de suite on fait une tranchée, on entend un combat terrible sur Crouy, les obus et les mitrailleuses font rage, des groupes divers passent de tous côtés, des hommes tombent au pied des meules de paille comme assommés, vers nos faisceaux. On déchire les lettres, on déplie les paquets de cartouches et on attend un lendemain terrible. ».*

Pourquoi déchirer les lettres avant l'attaque, ou en prévision de l'avancée de l'ennemi se soldant par la capture ou la mort ? Parce qu'il ne faut laisser à l'ennemi aucune information sur le moral de l'arrière, des civils auteurs des lettres : si ce moral se révélait mauvais, quel encouragement pour l'ennemi ! Cette destruction explique (avec aussi les aléas de la vie au front) que dans les correspondances conservées entre époux, entre fiancés, entre parents et enfants soldats, les lettres venant de l'arrière soit moins nombreuses que celles qui arrivent du front, conservées en toute sécurité dans la maison familiale : par exemple, dans le cas de la correspondance entre les époux **Devaux**, Eugénie et Joseph, de Belmont-de-la-Loire (qui vivaient alors juste avant guerre à Annonay), la famille conserve, pour la durée de la guerre, 692 lettres et cartes de Joseph contre seulement 130 lettres d'Eugénie et deux de la petite Jeanne.

Les armes blanches : la baïonnette, le poignard, et le coupe-coupe des tirailleurs sénégalais

A- La baïonnette

Elle est la compagne permanente du fusil Lebel, mais, on le verra, son usage a été si profondément mythifié par la presse, et donc ensuite par les civils, qu'on aboutit à une vision du combat du Poilu très éloignée de la réalité.

Tous les combattants de l'infanterie ont obéi à l'ordre *« Baïonnette au canon ! »* au moment de l'attaque. Cela ne signifie pas qu'ils s'en soient servi, de cette baïonnette !

Jacques Meyer, élève d'Ulm, est un des très bons écrivains combattants, auteur en 1928 de *« La Biffe »* (l'infanterie), de *« Les soldats de la Grande Guerre »*, (Paris, Hachette, 1966), co-auteur, avec deux de ses condisciples **André Ducasse** et **Gabriel Perreux**, de *« Vie et mort des Français – 1914 – 1918 »* (Paris, Hachette, 1959) écrit dans son ouvrage de 1966 : *« L'arme blanche, la baïonnette à triple arête, la fameuse « Rosalie » des chantres inspirés du début de la guerre, le barde Botrel et Lucien Boyer, ne servit que dans les corps à corps, somme toute assez rares, même en 1914, ou bien aux éléments isolés luttant de trop près pour utiliser une arme à feu. En somme, comme l'a écrit **Norton Cru**, dans son introduction à « Témoins », « l'usage était de mettre baïonnette au canon au départ de l'attaque ; ce n'est pas une raison pour l'appeler une attaque à la baïonnette*

[53] Ces grottes sont les « creutes » du secteur Vingré – Confrécourt et au-delà, dans la falaise du Chemin des Dames (comme la fameuse « Caverne du Dragon) des carrières souterraines immenses où pouvait s'abriter un régiment entier

plutôt qu'une attaque en molletières. ». Et le « déjeuner à la fourchette », expression utilisée par les spécialistes du bourrage de crânes, ne fut pas souvent à l'ordinaire des soldats. »[54]

Nous n'avons pas trouvé trace, dans les numéros de *L'Illustration,* l'hebdomadaire d'information conservateur de la bonne société française (qui publiera régulièrement de superbes portraits en couleur, à encadrer, des principaux généraux de haut-rang de l'armée française, puis des armées alliées), de cette expression *« déjeuner à la fourchette »* dans tous les numéros d'août à fin décembre 1914, alors que la guerre de mouvement se prêtait à l'usage de la baïonnette et que sévissait le « credo » de la suprême attaque, la seule qui vaille, à la baïonnette. En revanche, et c'est la force de l'image de s'imprimer dans les esprits plus fortement que les textes, le numéro du 26 septembre 1914, offre, en double page centrale (format du dessin : 46 cm x 32 cm, sur un fond de deux pages - pp. 224-225- de dimension 60 cm x 41 cm), un dessin de grande qualité graphique d'un des dessinateurs attitrés, Georges Scott, montrant une charge de fantassins français dont le fond se perd dans l'infini de l'horizon, courant en serrant contre eux leur Lebel muni de sa baïonnette, tous coiffés d'un képi, l'un au centre portant le drapeau du régiment, précédés de trois officiers courant aussi, l'un brandissant un sabre et tenant une badine de l'autre main, les deux autres, plus lointains, ayant le revolver au poing. Sur la partie droite du dessin, quatre cadavres allemands gisent dans l'herbe, sans qu'aucun Allemand vivant n'apparaisse, ce qui donne l'impression d'une plaine illimitée où chargent nos soldats nécessairement vainqueurs . Un gros titre légende la photo, en bas : *« A la baïonnette ! »*.

L'attaque achevée à la baïonnette est présentée comme le fin du fin de la guerre dans le *« Règlement pour les manœuvres d'Infanterie »* publié avant la Grande Guerre. Son article 313 stipule : *« L'attaque implique de la part de tous les combattants la volonté de mettre l'ennemi hors de combat en l'abordant corps à corps avec la baïonnette. Marcher sans tirer le plus longtemps possible, progresser ensuite par la combinaison du mouvement et du feu, donner l'assaut à la baïonnette et poursuivre le vaincu, tels sont les actes successifs d'une attaque d'infanterie. »*. Et l'article 330 de préciser : *« Dès que le moment de l'assaut devient proche, la baïonnette est mise au canon. Entraînés par les officiers et les gradés, les tirailleurs prennent le pas de course et se jettent, baïonnette haut*, sur l'adversaire au cri de « En avant, à la baïonnette ! ». Les tambours et clairons sonnent ou battent la charge !»*. C'est beau comme une grande fresque de David dans la galerie des batailles du Louvre ! Mais le rédacteur oublie ou ignore qu'il y a en face des mitrailleuses qui stoppent net cet assaut d'infanterie, baïonnette au canon, dans une guerre « fraîche et joyeuse » !

Un chansonnier a fait beaucoup pour populariser la baïonnette et lui donner durablement son surnom de « Rosalie » : il s'agit du « *barde breton* » **Théodore Botrel** (né à Dinan en 1868, interprète de « *La Paimpolaise* ») qui a composé en 1914 la chanson *« Rosalie »* sous-titrée « *Ode à la baïonnette française »* et qualifiée de « *chanson-marche en l'honneur de la terrible petite baïonnette française » ;* c'est aussi une « chanson à boire » classique avec son refrain inséré *« Verse à boire ! … Buvons donc ! »* qui joue sur l'amour du « Pinard » très présent chez le Poilu. ! Elle se compose de 17 strophes faisant alterner tercets et quintils, associés par deux par le sens. Les premières strophes l'assimilent à une jolie femme, dont manquent cruellement les Poilus :

« Rosalie est si jolie // Que les galants de Rosalie // Verse à boire ! // Sont au moins deux, trois millions ! // Buvons donc !
« Rosalie est élégante // Sa robe fourreau collante // Verse à boire ! // La revêt jusqu'au quillon ![55] *// Buvons donc !*
« Mais elle est irrésistible // Quand elle surgit, terrible, // Verse à boire ! // Toute nue, baïonnette…ons ! // Buvons donc !

La suite abandonne la métaphore érotique pour se faire descriptive et guerrière :

« *Au milieu*[56] *de la bataille // Elle pique, perce et taille // Verse à boire ! // Pare en tête et pointe à fond ! // Buvons donc !*
« Toute blanche, elle est partie // Mais à la fin de la partie// Verse à boire ! // Elle est couleur vermillon ! // Buvons donc !

La fin devient historique et patriotique, avec de claires références à Roland, neveu de Charlemagne, possesseur de l'épée nommée Durandal, à son oncle qui, à son sacre en l'an 800, reçut l'épée Joyeuse (deux célèbres armes blanches, ce qu'est Rosalie), au chevalier Bayard, et à « *la Marseillaise* » :

« *Rosalie sera glorieuse // De Durandal et Joyeuse // Verse à boire ! // Soutient notre bon renom ! // Buvons donc !*
« *Sois sans peur et sans reproches // Et du sang impur des Boches // Verse à boire ! // Abreuve nos sillons ! // Buvons donc ! »*

Un de mes témoins, un intellectuel, grand lecteur de la presse, enseignant au pensionnat catholique Bellegarde de Neuville-sur-Saône, **Joseph Sorgues** (cl.15) a partagé un temps cette vision héroïque de la baïonnette, et même cette mystique de la baïonnette salvatrice, rédemptrice. Incorporé au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse, le 20 décembre 1914, il effectue son instruction militaire du 5 janvier au 21 avril 1915, au Valdahon, dans le Doubs. Dans son journal, résumant ses activités du 7 au 14 février, il décrit, avec son beau style classique, un exercice nocturne mené dans la neige par deux compagnies de jeunes recrues de la classe 15 comme lui, qui illustre

---

[54] Jacques Meyer, *Les Soldats de la Grande Guerre »*, édition Hachette de 1966, pp. 86-87

[55] Le quillon est la garde de la baïonnette, qui, comme pour une épée, protège la main et permet l'ancrage au canon du fusil, au moyen d'un trou où le canon s'enfile.

[56] La version primitive contient un archaïsme : *« Au mitan »* pour *« au milieu »* (comme dans la chanson folklorique *« Sur les marches du palais » : « Dans le mitan du lit // La rivière est profonde, lonla… »*)

bien la terreur que peut exercer sur l'adversaire une charge à la baïonnette exécutée par une cohorte de soldats déterminés : *« On n'entendait aucun bruit sauf les hurlements des chiens des fermes du village, un souffle de vent dans les arbres et quelqu'un fût passé à dix mètres de nous sans se douter qu'il y avait près de lui cent vingt hommes prêts à bondir. Aux trois-quarts du chemin, nous entendîmes un grand bruit confus s'élever dans le silence mystérieux de la nuit. C'étaient des clameurs, des cris, des hurlements, quelque chose comme un chant de mort qui revenait sans cesse avec le vent à nos oreilles, grandi et amplifié à travers les futaies dépouillées. C'était la charge à la baïonnette du 2e peloton, la charge qui galvanise les combattants, qui met l'effroi au cœur de l'ennemi, qui électrise les blessés et semble ranimer les mourants. Ces cris, dans le grand vide angoissé, c'était impressionnant, et je me demande quel effet cela produirait sur le champ de bataille ajouté au grondement du canon, au bruit de la fusillade, aux gémissements des blessés, aux râles des moribonds. »*

Sauf que Joseph ne sait pas encore qu'une dizaine de mitrailleuses allemandes, sur le vrai front, se mettront aussitôt en branle pour anéantir la charge héroïque, baïonnette au canon. Il le découvrira à ses dépens à la grande offensive de Champagne du 25 septembre de cette même année 1915, comme nous l'avons vu dans le chapitre XIII.

1/ Ceux qui n'ont jamais utilisé la baïonnette

On a vu, dans les témoignages précédents, que deux fantassins de la classe 1914, donc incorporés en septembre 1914, et, après une brève instruction, au front vers novembre 1914, Mathieu Grand et Jean-Baptiste Mazioux, ont déclaré, en incidente, n'avoir jamais employé la baïonnette de toute leur guerre. Ils sont loin d'être les seuls !

Joseph Rivel (cl. 18), agriculteur à Soleymieux, le tireur émérite, avoue sans gêne qu'il n'a jamais connu l'usage de la baïonnette dans les attaques qu'il a pu faire, en 1917 et 1918, au 18e Bat. de Chasseurs Alpins de Chambéry, et que les corps à corps étaient rares :

E- « *Vous disiez, au moment de votre attaque, qu'on vous envoyait à l'attaque à la baïonnette ?*

T- *Oh yo yo ! Alors c'est triste ! C'est triste, ça !*

E – *Il fallait faire des corps à corps ?*

T- *Ah ! mais, jamais je suis arrivé, moi ! Mais y en a pas bien qui y sont arrivés ! Ou ils se rendaient, ou ils se sauvaient, abandonnaient tout, et ils s'en allaient, les Boches, comme ils pouvaient ! Partir devant ! Ils voulaient pas attendre qu'on les zigouille ! Oh mais, il en tombait de chez nous, quand même ! Y avait les mitrailleuses, tu comprends, qui restaient les derniers*. On en tombait quelques-uns, mais pas beaucoup ! »*

Son aîné de deux ans, **Francis Ferret** (cl.16), lui aussi agriculteur, mais à Saint-Christo-en-Jarez, né à Coise (Rhône) où il a passé sa jeunesse, a été incorporé le 10 avril 1915 au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit, mais a effectué l'essentiel de sa guerre au 170e R.I. d'Epinal ; deux fois blessé (la seconde fois au Chemin des Dames), il déclare n'avoir jamais tué à la baïonnette, en trois ans et demi de guerre, comme la plupart de ses camarades, et il établit une différence considérable entre tuer de loin et tuer de près. La conversation démarre à propos des « *corps francs* » qui tuaient volontiers au couteau dans les « *coups de main* » qu'ils menaient :

E- « *Sûrement qu'on devait pas tuer de gaîté de cœur quand même ?*

T- *Oh non ! Oh non ! Celui qui est humain peut pas tuer ! Il peut pas tuer, quoi ! Quand on voit le type qui se rend, n'importe ! Ah ! Quand tu te défends, tu tues, bien sûr ! J'en ai jamais tué, moi… J'en ai tué peut-être à la mitrailleuse, mais je les ai pas vus. Autrement, j'ai jamais tué un type devant moi. Ça s'est pas trouvé ! Ça se tue ben, bien sûr ! A la mitrailleuse, quand je tirais, n'importe, je pouvais ben en tuer plusieurs. Mais se tuer à coups de couteau comme ça, à la baïonnette, je l'ai jamais fait, moi ! Ça se faisait au début, mais sur la fin, ça se faisait plus ! On n'avait pas le temps de s'attraper, on se tirait de loin. On avait tout ce qu'il fallait pour se détruire avant de s'attraper ! C'était plus des corps à corps au début. Y a eu des corps à corps à la baïonnette, franc*[57] *au début. Après, ça n'existait plus, ces corps à corps. »*

Son « classard » de la 16, **André Deloy**, de Fraisses, métallurgiste puis agent technique à l'usine Jacob Holtzer de Fiminy, qui a connu sept régiments d'infanterie en trois ans et demi de guerre (98e R.I., 420e R.I., 26e R.I., 141e R.I., 8e R.I., 56e B.C.P. et 9e B.C.P.) a une opinion encore plus tranchée pour ce qui est de l'antiquité de la baïonnette :

E- *« On a vu tout à l'heure un carnet où on vous explique comment utiliser la baïonnette. Est-ce que vous avez eu l'occasion de l'utiliser, la baïonnette, vous ?*

T- *A me servir de la baïonnette ? Non, non ! C'était la Guerre de Cent Ans, ça !* [dévie assez longuement sur un certain capitaine Birette, qui, entre autres exercices, leur enseignait le maniement de la baïonnette].

E- *Donc, vous me confirmez : vous, vous n'avez jamais eu l'occasion de l'utiliser ?*

T- *Non ! Non, non, non, non, non ! Y en a pas bien qui l'ont eue, l'occasion ! »*

Leur aîné encore, de la classe 1914, incorporé le 3 septembre 1914 au 22e B.C.A. d'Alberville, **Mathieu Grand,** de La Tuilière, déjà cité, futur caporal, n'a jamais utilisé la baïonnette en plus de quatre ans au front où il a

[57] « Franc » est un adverbe très usuel en français local forézien ; il signifie « tout à fait » ou « très »

été caporal dans les Chasseurs Alpins et blessé deux fois. Il commence par critiquer l'obstination des généraux à les faire attaquer, malgré les énormes pertes, en juillet 1915, en Alsace, au Linge :
T- « *Quand ils ont vu que les premiers régiments ne réussissaient pas à les déloger, on a passé 21 bataillons de Chasseurs, là ! Les uns après les autres ! Pourquoi qu'ils n'auraient pas arrêté avant ? D'ailleurs, c'était pas la peine, puisque c'était fortifié ! Mais non, ils continuaient ! C'étaient les généraux qui faisaient, ça, quoi ! Pour leur prestige ! Tout ça !*
E- *En fait, là, ils n'étaient pas tellement soucieux de la mort des hommes ?*
T- *Oh non ! Du tout ! Du tout ! Et ce truc d'attaque à la baïonnette, ils ont arrêté, là ! Parce qu'ils ont vu* (petit rire amer) *que la guerre serait finie par le manque d'hommes !*

Il y aurait donc eu prise de conscience, par l'Etat-Major, que l'attaque achevée à la baïonnette était si meurtrière qu'il fallait renoncer à cette tactique prônée, avant guerre, par l'Ecole de Guerre. Un peu plus loin dans l'entretien, Mathieu revient sur l'usage de la baïonnette :
T- *« Le premier commandant qui a été tué, il a été tué dans une charge à la baïonnette, avec ses hommes ! Ah oui !*
E- *Est-ce que ça vous est arrivé, à vous, de vous battre à la baïonnette ?*
T- *Ah non ! Non, non ! C'était juste… Mais à la fin de la guerre, en 18, c'était moins une ! J'ai manqué un Allemand à bout portant, bon sang ! »*

Son « classard » **Félix Barrier** (cl. 14) agriculteur à Saint-Bonnet-le-Courreau (hameau de Planchat), sergent au 81e R.I. de Montpellier, puis en 1918, au 132e R.I., trois fois blessé, a combattu dès décembre 1914. Il établit clairement la distinction entre mettre la baïonnette au canon et s'en servir :
E- « *On vous demandait d'attaquer à la baïonnette aussi ?*
T- *Oh ben, non ! On avait ben la baïonnette, mais j'ai jamais attaqué à la baïonnette ! Non, non !*
E- *Ça dépendait de quoi, d'attaquer à la baïonnette ? Ça dépendait des secteurs ? Des chefs ?*
T- *Je sais pas. Mais non : je suis jamais été à la baïonnette. On mettait ben la baïonnette au fusil, mais jamais je suis attaqué à la baïonnette, non, non ! Oh la la ! J'en ai ben vu ! Y en a qui disent que c'est des mensonges ! C'est pas des mensonges ! »*

Les deux dernières phrases ne portent plus sur l'usage de la baïonnette (puisque Félix conteste ce qui est établi dans le grand public comme une vérité première : les charges en 14-18 se seraient faites à la baïonnette), mais sur l'ensemble des souffrances vécues et des horreurs vues (« *J'en ai ben vu »*, expression où le sens normal de « voir » se conjugue à l'expression locale « en voir » ou « s'en voir » signifiant « endurer, souffrir ») à la Grande Guerre qu'il a été de bon ton, à un moment (et notamment après la défaite de 1940, consommée en six semaines, de début mai à la mi-juin, où les fils des Poilus ont sombré presque sans combattre, dans de nombreux régiments - bien que d'autres se soient vigoureusement défendus devant la suprématie militaire allemande - alors que leurs pères avaient héroïquement résisté pendant quatre ans et obtenu la victoire finale) de contester, soit pour se dédouaner de la honte pour sa génération, soit pour ne plus entendre les éternels récits du Poilu, quand celui-ci était en veine de narration de son expérience guerrière.

Alphonse Solnon (cl. 16) de Vougy, mais originaire de l'Allier (Deux-Chaises) a passé l'essentiel de sa carrière à Saint-Germain-Laval, où, comme menuisier, il fabriquait et réparait les wagons en bois de la petite ligne ferroviaire allant de Roanne à Vichy, puis, après sa suppression en 1940, a travaillé pour divers menuisiers au Coteau et à Roanne jusqu'à sa retraite. Incorporé en avril 1915 au 121e R.I. de Montluçon, puis versé au 42e R.I. de Belfort en montant au front, il n'a pas non plus eu à attaquer à la baïonnette, et s'en félicite.
E- *« Est-ce qu'il vous est arrivé d'aller à la baïonnette ?*
T- *Moi, non ! Y en a, à Verdun, qui y sont allés à la baïonnette, mais pas moi.*
E- *Est-ce que vous avez l'impression que la baïonnette, c'était plutôt au début de la guerre ?*
T- *J'ai entendu parler que les régiments du Centre : le 42, le 38…*[58] *La baïonnette, plus ou moins, elle a servi dans les grandes attaques. Mais surtout avec de la troupe, pas étrangère mais… des colonies ! Quand il y avait des attaques à la baïonnette, c'était souvent des coloniaux…n'importe lesquels !*
E- *Qu'est-ce que ça vous aurait fait ?*
T- *On était tous les mêmes, mon pauvre, homme par homme !*
E- *Oui, mais ceux qui ont fait les deux m'ont dit que tuer quelqu'un au fusil, ça va encore, mais à la baïonnette, on ne l'oubliera pas !*
T- *C'est-à-dire, c'est une chose inoubliable, c'est cruel, on peut pas faire ça ! Enfoncer un type à la baïonnette ! J'aurais eu une réflexion d'abord ! Ça m'était jamais arrivé, mais y a des régiments qui y sont allés à la baïonnette ! Eh ben, y avait pas d'esprit à se faire : c'était à toi ou à moi ! C'est une chose… C'est une chose… Ça fait partie des bêtes, ça !*

---

[58] Les deux régiments qu'il cite avaient leur dépôt l'un à Saint-Etienne (le 38e R.I.), l'autre à Belfort (le 42e R.I), et c'est son second régiment ! Seul Saint-Etienne peut être considéré comme étant dans le « Centre » !

Concernant le caractère secondaire de la baïonnette dans la réalité des combats (mais primordial dans les représentations mentales de la Guerre de 14), on peut citer aussi l'énorme journal de **François Baizet** (cl. 97) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) , consistant en 18 carnets (en réalité 23, les 5 premiers ayant été perdus) écrits au jour le jour, totalisant 1192 pages, et couvrant la période du 5 février 1915 au 19 janvier 1919, d'une richesse documentaire exceptionnelle, et d'un grand intérêt humain. Le journal de cet agriculteur cultivé, ayant déjà 37 ans à la mobilisation d'août 1914, d'une guerre qu'il a commencée comme sergent pour la finir comme adjudant, au travers du 60e R.I.T, du 153e R.I. de Béziers, du 322e R.I. de Rodez, du 261e R.I. de Privas, et à partir de fin décembre 1916 du Génie, mais en première ligne, au contact des soldats de l'active, puis du 64e R.I.T à partir d'octobre 1917, ne fait mention de la baïonnette qu'au bout de plus de 900 pages (carnet P, p. 84) :
« 25 octobre 1918 - Hamégicourt[59]
Le 160e d'Inf ie atteint tous ces objectifs hier dans l'après-midi. Le 418e qui attaquait Villers-le-Sec n'a put* avancer et a reçu l'ordre dans la soirée de le prendre coûte que coûte à la baïonnette. La cote 129 au sud-est de ce village a été prise dans l'après-midi, puis reperdue. Ce matin l'attaque recommence et l'artillerie fait un feu d'enfer. Dans l'après-midi nous apprenons que Villers-le-Sec est pris, ainsi que la cote 129. Les boches* ont fait une très grosse résistance… ».*

On devine que l'expression *« prendre coûte que coûte à la baïonnette »* signifie en employant tous les moyens, et en ne tenant pas compte des pertes humaines, et non pas strictement « en employant la baïonnette ». L'arme ultime, liée au corps à corps, qu'est la baïonnette sert, dans la rhétorique militaire, à indiquer l'intensité maximale que doit atteindre la détermination des soldats français, bien plus que de constituer une indication technique de l'arme à privilégier. On voit aussi que quinze jours avant l'armistice, la résistance opposée par les Allemands à l'offensive de la France et de ses alliés est farouche.

2/ Ceux qui ont failli utiliser la baïonnette :

Antonin Cote (cl. 16) , déjà présenté, a fait toute sa guerre, depuis le printemps 1915, au 121e R.I. de Montluçon. Il a constaté dans le secteur de Verdun, à Malancourt, au cours de la grande bataille de 1916, à l'automne, l'effet psychologique dissuasif de l'ordre d'attaquer à la baïonnette… sur l'ennemi !
T- « *Mais tout le temps qu'on faisait une attaque, on attaquait à l'arme blanche !*
E – *D'accord ! Le problème, c'est que vous l'aviez au bout du fusil, mais est-ce qu'il vous est arrivé de vous en servir ?*
T- *On est arrivé lorsqu'on …* (confus : *« fait du camp ? »*)*… On était couchés à plat : ils nous tiraient…à Malancourt, à Verdun*[60]*. Alors, ils nous la faisaient baisser la tête, les salauds ! Ils tiraient ! Alors, tout par un coup, le capitaine (c'était pas un capitaine, c'était qu'un lieutenant) qui nous dit… Il a crié bien fort puisqu'ils* (les Allemands) *tenaient l'autre… la tranchée où ils étaient, c'était notre tranchée à nous : ils nous l'avaient prise ! Les gars* (ceux que nous avions relevés) *l'avaient-ils abandonnés ? On l'a pas su. Alors, quand il nous a gueulé, pour les embêter : « Allez ! Baïonnette au canon ! » !… Baïonnette au canon, mais de couchés ! On a mis la baïonnette…*
E – *Parce que, normalement, vous l'aviez qui pendait dans un fourreau ?*
T – *Ah oui, oui ! Alors il a gueulé bien fort, pour les surprendre sans doute, pour leur faire peur ! Alors, quand il a eu gueulé : « Baïonnette au canon ! », on a mis la baïonnette de couchés. « Allez ! En avant ! ». Alors les Boches, ils ont abandonné la tranchée, à Malancourt ! »*

Ce retrait subi des Allemands suppose qu'ils ont compris l'ordre donné. Ce n'est pas étonnant, car de nombreux Poilus ont constaté que les Allemands connaissant le français n'étaient pas rares, alors que l'inverse l'était. Et la compréhension est facilitée par le fait que le mot « baïonnette » se dit « bajonnett » en allemand. On peut aussi supposer que le simple hurlement d'un ordre par l'officier a un effet dissuasif en soi, par son intensité sonore et sa soudaineté.

Joseph Masclaux (cl. 05) né en 1885 à Solignac-sur-Loire (Haute-Loire), est fils d'un agriculteur venant travailler tous les hivers comme mineur à Saint-Etienne, qui a fini par installer sa famille à La Croix-de-Marlet (Firminy). A la mort de ce père, quand il avait quatorze ans, il se voit proposer un travail à la mine à Roche-la-Molière où il s'établira pour le reste de ses jours. Après guerre, il devient sous-gouverneur à la mine, puis chef de gare pour le transport du charbon des Houillères de la Loire. Caporal, puis sergent au 16e R.I de Montbrison, où il avait effectué son service militaire de 1906 à 1908, déjà marié, il connaît dès août 14 les affres de l'attaque dans la guerre de mouvement, sans l'expérimenter totalement (ici il fait référence à la bataille de la Marne, début septembre 1914) :
E- *« Comme au temps de Napoléon, c'est-à-dire ?*

---

[59] Cette localité, actuellement regroupée avec Brissy, se trouve à 10 km au sud-est de Saint-Quentin, dans l'Aisne, et à 7 km au sud-ouest de Villers-le-Sec, près de Ribemont, mentionné dans l'extrait cité
[60] Malancourt est une localité qui se trouve à 20 km au nord-ouest de Verdun, au pied de la Cote 304, voisine du Mort-Homme.

T- *C'est-à-dire avancer en progressant par bonds, jusqu'à qu'on allait à la baïonnette ! On se battait en général quand on était presque sur le point de… comment dirais-je ? De se rencontrer. On commençait la charge ! Alors les clairons sonnaient la charge. Et puis on marchait au pas cadencé avec la baïonnette au bout du fusil, en étant debout, en avant ! Mais je vous dis bien : je me suis jamais trouvé face à face avec un fusil…. Nous étions nombreux, vous savez, mais les Boches aussi étaient nombreux !*
E- *Qu'est-ce que ça vous faisait d'avancer face à l'ennemi ?*
T- *Eh bien ! On marchait jusqu'à * qu'on tombait ! On éprouvait un sentiment de destruction, bien sûr ! On appréhendait de devoir attaquer à la baïonnette, ah oui ! C'est ce qui paraissait le pire ! Je suis été à la baïonnette quand y avait la chance que c'étaient les derniers… réellement se choquer, mais j'ai jamais vu quelqu'un devant ma baïonnette !*
E- *Vous n'avez jamais eu à embrocher quelqu'un ?*
T- *Jamais !*
E- *Mais c'est ce qu'on redoutait le plus ?*
T- *Ah oui ! Ah oui ! Quand on avait marché à la baïonnette, y a des fois y avait plus personne ; alors quand y avait plus personne à côté de vous, personne pour commander, on se mettait dans un coin, un abri, et puis on attendait qu'on sonne « Cessez le feu ! ». Alors quand on sonnait « Cessez le feu ! », personne tirait plus, et les brancardiers commençaient leur travail sur le champ de bataille : ils ramassaient les blessés.*
E- *Et on les respectait ?*
T- *Ah oui : Ah oui ! Je vous dis bien : quand le clairon sonnait « Cessez le feu ! » , eh bien c'était le moment où…*
E – *C'était valable pour les deux armées ?*
T- *Pour les deux armées ! Et jamais je l'ai vu violer ! Jusqu'au lendemain matin, le canon disait « En avant ! En avant ! »*

Sur ce dernier point, Joseph Masclaux donne une vision optimiste des choses. Durant la Grande Guerre, on a aussi souvent, comme on le verra dans le chapitre suivant, tiré sur les brancardiers…

D'autres témoignages, nombreux, corroborent l'assertion suivante: même si tous les fantassins, ou presque, ont exécuté l'ordre de *« Baïonnette au canon ! »* juste avant de se lancer dans l'assaut, la grande majorité n'a pas connu le corps à corps à la baïonnette. Certains l'ont vu ou connu, et cela leur laisse des souvenirs douloureux, trois quarts de siècle après….

3/ Ceux qui ont utilisé la baïonnette :

Jean-François Ollier (cl. 13) de Saint-Etienne, fabricant de soieries, qui finira capitaine de Chasseurs à Pied (et commandant lors de la seconde guerre) s'est servi une seule fois de la baïonnette en quatre ans d'une guerre qu'il a commencée comme sergent. Ma question arrive au bout de la quatrième séance d'entretiens, après une remarque de sa part adressée à son épouse Yvonne, témoin de nos échanges :
T – *«[…] C'est pour ça, Yvonne, que je n'aime pas les sabres, parce qu'au début de la guerre, les Saint-Cyriens, les officiers, ils avaient leur sabre. Moi, je dirais pas que ça me faisait rire d'aller à l'attaque, mais à condition d'avoir un fusil et une baïonnette au bout, et pas un sabre !*
E- *Dernière question : vous parlez de baïonnette ; vous est-il arrivé d'avoir à charger à la baïonnette ?*
T- *Euh…la seule chose qui m'est arrivée, c'est dans un combat rapproché, d'apercevoir tout à coup à deux mètres de moi un Allemand qui venait comme ça, par le travers. Moi, j'y ai été de ma baïonnette : je l'ai manqué, j'en remercie le Ciel ! Parce que… j'en ai sûrement démoli par balles mais, maintenant que j'y pense, j'ai déjà du regret. Mais si j'en avais embroché un, je crois que je me serai dégoûté pour le reste de ma vie ! »*

Pierre Mathevon (cl. 15) de Sorbiers, agriculteur puis mineur (finit agent de maîtrise aux Houillères de La Chazotte) tout en conservant une petite ferme, affecté au 38e R.I. de Saint-Etienne, a connu la baïonnette à son arrivée au front en septembre 1915. Mais, déjà peu loquace, peu porté sur l'introspection, il témoigne par bribes sur cet aspect, mais parvient à donner une phrase forte :
E- *« Vous partiez à l'attaque à la baïonnette ?*
T- *Oui !*
E- *Qu'est-ce que ça vous faisait de partir ?*
T- *Oh ben…*
E – *Vous deviez avoir peur, quand même ?* (silence) *Même pas ?*
T- *Même pas ! Faut être leste, là ! Il fallait être leste pour les percer le premier !*
E- *Ça vous est arrivé, à vous, d'avoir à en percer le premier ?*
T- *Oh ! Pas toujours !*
E- *[…] Y a eu des moments où c'est arrivé ?*
T- *Oh oui ! …C'est ça ! Ça dure pas longtemps, mais hein ! Ça s'éclipse !*

« Percer le premier », dans sa brutalité réaliste, résume bien le bref duel à la baïonnette, si peu fréquent, pour lequel il faut avoir de l'agilité plus que l'adversaire, *« être leste »*.. Mais si quelque chose « *s'éclipse* », ce n'est pas le court corps à corps, c'est peut-être le remords d'avoir percé l'autre, à condition que la mémoire soit oublieuse, ce qu'elle est rarement sur ce point, s'il faut en croire les témoignages de ceux à qui c'est arrivé… Pierre finit pas concéder que tuer à la baïonnette, *« ça fait quelque chose… »*

Claudius Ferréol (cl.12) agriculteur à Bouthéon (aujourd'hui regroupé avec Andrézieux), affecté au 17e R.I., a été gravement blessé aux deux jambes le 4 octobre 1914, vers Bully-les-Mines, dans le Pas-de-Calais, et est resté deux jours et deux nuits sur le champ de bataille avant d'être repéré et évacué ; après plusieurs mois d'hospitalisation, il sera réformé en 1915 et affecté au service auxiliaire en usines d'armements (Lyon, puis Saint-Etienne, puis Argenteuil, vers Paris, où il terminera la guerre). Sa brève expérience au début de la guerre lui a permis de connaître l'attaque à la baïonnette, mais son témoignage offre un curieux exemple de déni. En milieu d'entretien, il déclare avoir utilisé la baïonnette :
T- *« J'ai attaqué une fois !*
E- *Pour la Marne ?*
T- *Eh oui !*
E- *Alors, comment ça s'est passé, cette fois- là ?*
T- *Eh, ça c'est passé que… Je me rappelle qu'il y en avait un* (Allemand) *qui était à côté de moi, avec son fusil. On avait la baïonnette au canon : je l'ai enfilé, et puis il est tombé !*
E- *Mais il était à côté de vous parce que vous aviez avancé ?*
T- *Oui, on avait avancé »*

Claudius n'expliquera pas davantage ce fait où l'on ne sait pas si la victime est morte. Mais cinq à sept minutes après dans l'entretien, ayant déclaré que la victime était un Alsacien, engagé chez l'ennemi et sachant parler français, ayant imploré la clémence de Claudius et de ses camarades proches, il modifie sa version :
E- « *Et alors celui que vous avez piqué, c'est qu'il vous visait avec son fusil ?*
T- *Oui, oui ! Il voulait nous tirer dessus ! Et il était blessé pourtant !* (rire). *Oui, il a pas mis longtemps : l'autre l'a tué ! »*

Cet autre est un Parisien, présenté entre temps, qui ne *« valait pas bien cher »* et qui avait déjà tué plusieurs prisonniers. Mais je tente de ramener Claudius à sa victime :
E- *« Mais celui que vous, vous avez embroché, c'est parce qu'il vous menaçait ?*
T- *Oui, oui ! Il était blessé pourtant, et il nous menaçait ! Oh ! Il devait bien être blessé puisque les autres étaient partis déjà !*
E- *Et qu'est-ce que vous a fait, de tuer un homme ?*
T – *C'est pas bien rigolo ! Quand on voit tuer quelqu'un comme ça ! Hein ! Eh , eh ! C'était pas bien rigolo ! Heureusement que j'ai pas resté trop longtemps, moi. »*

Il est clair, dans cette seconde version, que Claudius refuse le fait d'avoir « embroché » ou « enfilé » l'Alsacien déjà blessé, et l'attribue au Parisien peu recommandable, sans scrupules moraux. Où est la vérité ? Qui a frappé ? On ne voit pas pourquoi Claudius se serait attribué l'acte s'il ne l'avait pas commis, attendu qu'il n'y a pas la moindre trace de valorisation guerrière de soi, de forfanterie, dans le témoignage. Par ailleurs, il est très cohérent dans tout l'entretien. On peut donc raisonnablement penser qu'il l'a fait, mais qu'après l'avoir très brièvement avoué, son inconscient le fait se rétracter, car si ce n'est pas « *rigolo* » de tuer un homme, ça l'est encore moins en pensant toute sa vie que cet homme était sans défense, et chargé de famille, ayant déclaré en français au Parisien, et au groupe de Français, pour avoir la vie sauve : *« J'ai de la famille, j'ai des gosses, j'ai de tout ! »*. Comme pour Jean-Marie Quet (cf infra) le fait d'avoir mis les enfants de la victime ennemie *« à la misère »* a dû peser sur la conscience de Claudius Ferréol ! Même s'il peut atténuer la faute en se disant que *« il devait bien être blessé »* puisqu'il n'avait pas pu s'enfuir avec ses camarades, et aurait pu mourir de ses blessures peu après…

François Dutel (cl. 18), entrepreneur en maçonnerie à Valeille, près de Feurs, est monté au front en automne 1917, au 9e Régiment de marche de Zouaves, considéré comme un régiment d'attaque. En tant que mitrailleur et « nettoyeur de tranchées », il a participé à de nombreuses attaques très meurtrières dans la Somme, puis dans l'Aisne, et enfin en Champagne. Il confesse avoir tué une fois à la baïonnette :
E- *« Dans les deux cas, ce sont des gens qui sont tués à distance, aussi bien avec le canon que chez vous, avec trois postes de mitrailleuses. Est-ce que ça fait plus de peine de tuer à distance que de tuer de près ? J'imagine que de près, c'est plus…*
T- *De près, c'est plus triste !*
E- *Ça vous est arrivé à vous, de tuer de près ?*
T- *Eh ben, oui, ça m'est arrivé une fois. On avait les premiers chars d'assaut, ils étaient pas couverts dessus. Et les Allemands avaient des grenades et les jetaient par-dessus ! Alors y en a un… en descendant des tranchées, je lui ai collé un coup de baïonnette, j'ai pas pu m'en empêcher !*

E- *Il était derrière le char ?*
T- *Oui, oui : il descendait de sur le char !*
E- *Ah ! Il avait jeté sa grenade !*
T- *Ah oui, oui, oui ! Oh ! Ils étaient mieux outillés que nous ! Ils en connaissaient ! Ils savaient faire la guerre !*
E- *Plus que les Français !*
T- *Oh oui ! Mais je l'ai toujours connu !…Oh ! C'était ben une saloperie, cette guerre, quand j'y pense !*
E- *Vous disiez tout à l'heure : « On a été des assassins ! ». Est-ce que vraiment vous vous considérez comme ça ?*
T- *Eh ben* (silence bref) … *On le faisait parce qu'on voulait se défendre. Eh oui ! »*

Le terme *« assassins »* a été employé spontanément par François, dès le début de l'entretien (au bout d'un quart d'heure environ, après une partie consacrée à son itinéraire professionnel) à propos de la réputation de son régiment et d'un autre, infiniment plus connu :

T- *« D'ailleurs y a que deux régiments qui ont eu droit à la fourragère à trois couleurs : la Légion et le 9e Zouaves ! J'ai eu droit à la fourragère à trois couleurs : verte, rouge, jaune !*
E- *C'est parce que ces deux régiments ont rendu des services exceptionnels ?*
T- *Parce que c'étaient les plus… c'étaient des assassins, quoi ! On allait… Au début, je me souviens, on travaillait la nuit comme le jour ! Pfffou ! Je me souviens : une fois, moi, j'ai tué un chien allemand, à Berry-au-Bac. Alors j'avais un sous-off qui était du Nord. Je lui dis : « Prends tes fusées éclairantes ! ». J'étais bon tireur, moi ! Et alors : « Ce chien, je le débalancerai*, moi ! », je lui dis. « Tu vas passer à tel endroit et tu le balanceras plus loin, là-bas ! ». Oh ! Il a pas fait deux mouvements, hein ! Le premier coup, je l'ai allongé !*
E- *C'était un chien qu'ils utilisaient pour faire quoi ?*
T- *Eh ben, pour leur* aider ! Ils nous sentaient pour voir si on était mort ou si on était vivant. Ils étaient malins, les Allemands ! […] Oh ! moi, j'ai compris qu'ils étaient plus forts que nous ! Ils étaient plus intelligents que nous ! »*

Nous reviendrons plus tard sur cette admiration de nombre de Poilus pour la science guerrière des Allemands (jamais appelés *« Boches »* par F. Dutel). Retenons que le qualificatif d' « assassins », il l'a appliqué à un régiment dont il est pourtant fier, le sien : quant à se l'appliquer, il ne le fait pas, mais le mot et le jugement moral très défavorable font aussitôt naître le souvenir de sa première initiation au meurtre, très avouable, puisqu'il s'agit seulement d'un chien (mais d'un chien enrôlé combattant, donc ennemi) mais que dans le civil, à Valeille, il n'aurait certainement pas tué ! Mais c'est aussi un « carton » de tireur d'élite, ce qu'il revendique.

Vers la fin de l'entretien, François Dutel est revenu de lui-même sur l'épisode de l'Allemand lanceur de grenade à l'intérieur d'un char d'assaut, qu'il a tué à la baïonnette ; comme la séquence est très entrecoupée, j'en arrive à la fin :

E- *« Vous l'avez vu monter dans le char ?*
T- *Oh oui ! Mais en descendant, il a resté par terre ! Puis je suis parti, je l'ai pas frappé plusieurs fois !*
E- *Avec quoi ?*
T- *Avec ma baïonnette !*
E- *Mais là, vous étiez donc à côté de lui, pour pouvoir faire ça ?*
T- *Ah oui ! J'étais à côté, tout à fait à côté !*
E- *Et qu'est-ce que ça vous faisait, de l'embrocher à la baïonnette ?*
T- *Rien ! On était tellement énervés ! Et puis ils nous avaient donné un peu d'alcool avant de partir ! Ça nous avait excités ! On était à moitié dingues, quoi ! On était…*
E- *Parce qu'il y en a qui m'ont dit que de tuer à distance, ça faisait pas grand chose, mais que de tuer de près, à la baïonnette, c'était affreux !*
T- *Ah ben oui ! C'est vrai ! Ça vous fait quelque chose ! Mais vous le faites pas volontaire… en somme, d'être commandé…y a rien à faire !*
E- *Un peu par instinct ?*
T- *Oh oui ! Il fallait les chasser ! Il fallait les chasser ! Et puis ceux qu'on pouvait faire prisonniers, on les faisait prisonniers, on les fermait dans un* écurie, dans un… ou on les zigouillait, quoi ! Pouf ! »*

A la différence de Jean-Marie Quet (cf infra) vu 18 jours auparavant, en ce bel été 1987, François Dutel déclare n'avoir aucun remords, ni aucun d'état d'âme au moment où il a planté sa baïonnette dans l'Allemand, qui venait de tuer les occupants du char d'assaut, donc qui « méritait » sa punition. Il a frappé une seule fois, ce qui peut se lire comme un refus de l'acharnement ou un éloge de son efficacité ! Et pourtant, il finit par avouer, poussé par ma question inspirée par l'exemple de J.M. Quet, que *« ça vous fait quelque chose »*, et trouve des excuses dans l'excitation du combat, dans l'effet de l'alcool, dans l'obéissance forcée aux ordres des gradés, et dans le patriotisme (*« il fallait les chasser »*), quatre raisons parfaitement recevables. Le fait que je ne prenne pas une position morale en condamnant d'emblée le meurtre légal, meurtre loué par la Patrie, facilite évidemment l'aveu.

Jean-Marie Quet (cl. 17) d'Essertines-en-Chatelneuf, carrier puis scieur en scierie (Route Nouvelle à Montbrison) , enfin ouvrier agricole à la cinquantaine, incorporé au 22e R.I. de Bourgoin, livre un très poignant

témoignage, ponctué de silences et de réticences, sur le remords d'avoir tué un ennemi à la baïonnette, donc de l'avoir vu, et de mesurer alors sa responsabilité :
T- *« Dans une attaque, on, peut pas savoir ce qu'on tue ! Ah ! non ! Non ! Parce que vous tirez… Ah ! si, on peut savoir ! Mais j'aime mieux pas le dire !* (long silence) *Ceux qu'on a foutu la baïonnette dans le ventre ! Ah ! Ceux-là, c'est différent ?*
E- *Ça vous est arrivé ?*
T – *Ah ! oui !* (long silence)
E- *De charger à la baïonnette ?*
T- *Eh oui !… Et quand on a fini…quand on a fini ça…C'est ben des Boches comme on dit, mais… Quand on a mis sa baïonnette dans le ventre d'un… et qu'on est obligé d'appuyer sur le ventre pour tirer sa baïonnette….pffff…. Non ! Parlons plus de ça, allez ! Ah non ! Non, non, non ! Non, non !* (silence que je n'ose rompre)
E - *Mais il y en a peu qui ont fait des attaques à la baïonnette ! Parmi ceux que j'ai vus, il n'y en a pratiquement pas !*[61]*A votre avis, c'est le plus affreux ?*
T- *Ah ! oui ! C'est ce qu'on peut désigner le plus…* (horrible ?). *Quand vous arrivez, que vous partez à la charge, et que vous voyez l'autre qui arrive baïonnette au canon ! Mais eux, c'est des coupe-choux qu'ils avaient ! Des coupe-choux qu'on appelait ! Elles étaient plus larges, leurs baïonnettes ! Nous, c'était une baïonnette à quatre pans…*
E- *Et alors, ça vous est arrivé, vous, de vous trouver face à face ?*
T- *Ah ! … J'en ai enfourché un ! Oui, oui… ça… j'ai enfilé…ça… Voyez : j'aime mieux rien dire !* (long silence ; reprend avec une voix plus basse) *Savez-vous pourquoi ? Parce que j'ai dit : « T'as peut-être tué un père de famille ! Et t'as mis ses enfants à la misère ! »* (pleure ; un temps s'écoule)
E- *Mais si vous l'aviez pas fait, c'est lui qui vous l'aurait fait, à vous !*
T- *Ah ! … Je peux rien dire… J'ai été plus vite que lui… On s'amenait face à face, l'un contre l'autre, et j'ai enfoncé le premier ! J'ai enfilé le premier ! Et il est tombé par terre… J'ai retiré ma baïonnette, j'ai même mis le pied dessus pour retirer ma baïonnette ! Non ! Allez ! Parlons plus de ça ! Parlons plus !*
E- *Ça, c'est un souvenir horrible…*
T- *Ah là ! C'est des souvenirs qui passent jamais, ça ! On peut ben vivre cent ans, même plus ! Ça y reste, ça ! Oh oui !* (pleure à nouveau)
E- *Prenez la peine de rallumer votre cigarette ! Elle est éteinte !*
T- *Il faudrait l'oublier ! Il faudrait l'oublier ! Mais que voulez-vous, ça y est, ça y reste ! C'est dans la tête et puis ça y reste ! Au Morthomme, comme on dit ! Y en a qui appelaient le Morthomme…le Morthomme* (ici, fait entendre le « T »). *C'était un gros…gros…* (mont ?) *de terre, je sais pas quoi ! Y avait… Ah non ! Parlons plus de ça ! »*

Nous n'avons plus parlé de « ça » dans la suite, très longue, de l'entretien. On comprendra la position ambiguë de l'enquêteur : respecter la volonté du témoin de ne rien dire, par décence, pour ne pas le faire souffrir, mais essayer d'obtenir quand même un récit minimal. Ce souvenir qui l'a tourmenté toute sa vie, Jean-Marie Quet, comme il le prévoyait, n'en a été délivré que par la mort… On comprend aussi que la guerre continue dans les têtes, pour les chanceux qui ont pu en revenir…

Plus parlé de « ça » précisément. Sauf que Jean-Marie n'a pu s'empêcher d'y revenir, à son idée obsédante, par le biais de la généralisation du « on », à cette obligation de tuer par devoir patriotique. On observera comment il y revient, à partir d'une question qui ne portait pas sur ce sujet :
E- *On m'a dit qu'à un moment, on a mis des gendarmes dans les tranchées…*
T- *Ah ça ! J'en ai jamais vu ! J'ai jamais vu ! Ah ! Peut-être y en a eu, mais habillés en soldats ! Oui, d'accord !* (est pris d'essoufflement pour la première fois). *Et voyez-vous, entre nous soit dit, quand on monte à une attaque…ou que les Boches attaquent, on est ben obligé de se défendre ! On a pas besoin de dire : « Allez ! En avant ! » On est ben obligé de … Faut y aller avec la fourchette !* (la baïonnette). *Ah ! Nom de*..(Dieu) ! *Tonnerre ! Parlons plus de ça ! Parlons plus de ça !*
E- *Ces corps à corps, c'était plus affreux que…*
T- *Oh la !* (souffle fort) *Le corps à corps, c'est ce qu'il y a de plus vilain ! Ah oui ! Dans la guerre, c'est ce qu'il y a de plus vilain ! Parce que… on s'avance… tu vois venir la baïonnette… et c'est le premier qui enfile !*
E- *Et on voit l'autre !*
T- *Eh ben, forcément ! Il vient, avec sa baïonnette ! Le coupe-choux, qu'ils appellent, eux* [62]*! C'est large comme deux doigts. C'est pas comme une baïonnette des nôtres ! …On est ben obligé si on le voit venir ! On attend pas !*

---

[61] Je ne mens pas pour attirer la confidence. Jean-Marie Quet, vu très longuement à la Maison de Retraite de Montbrison, le 30 juillet 1987, est seulement le 41e de mes témoins (sur 160 finalement interviewés, jusqu'en décembre 2005), et très peu avaient avant lui évoqué le combat à la baïonnette.
[62] Le dictionnaire allemand-français Harraps Universal ne donne pas d'autre mot allemand pour « Baïonnette » que « Bajonett », qui est la germanisation du mot français. Peut-être « coupe-choux » est-il une appellation familière ou argotique en allemand du début du XXe siècle ? En français, avant de désigner familièrement le rasoir de nos pères, c'était une

On cherche à passer le premier, vous comprenez ! On se débrouille pour l'enfiler le premier, quoi, puis ça y est ! Et si on peut l'éviter, on l'évite ! Parce que… souvent, à la fin, ils (les officiers) *nous faisaient la morale, qu'on était pas… des bons soldats !*
E- *Ah bon ? On vous a dit ça ?*
T- *Ah oui ! On le dit, ça ! Parce qu'il faut pas laisser… Ah ! non, il faut pas…*
E- *Mais qui est-ce qui vous disait que vous étiez pas des bons soldats ?* … (j'attends une réponse qui ne vient pas) *Les gradés ?*
T- (long silence) *Ah ben sûrement ! Quante* … Si on laissait passer la vague de ceux qui venaient* (vague ennemie)… *Qu'il y en avait plusieurs qui s'enfourchaient…, alors, on nous faisait pas des compliments !…*(confus : *« On nous dit » ?) qu'il fallait se défendre ! Ah ! Non ! Allez ! »*

Jean-Marie est pris dans une contradiction : il ne veut pas raviver le souvenir de l'embrochement de l'Allemand en en parlant, et, pourtant, il voudrait aussi en parler, peut-être pour en exorciser un peu sa puissance traumatisante dans la mémoire, par le moyen de la modalisation par le pronom « on », cet impersonnel qui ne représente personne explicitement, mais qui, ici, le représente assez clairement. Quant à la phrase « *« Et si on peut l'éviter, on l'évite »*, elle ne signifie pas *« Si on peut éviter la charge de l'ennemi, on l'évite, par un mouvement habile »* mais bien *« Si on peut éviter de tuer l'ennemi, on l'évite ! »* ce qui entraîne naturellement l'idée suivante : le reproche par les officiers d'épargner l'ennemi, de ne pas être *« de bons soldats »* qui tuent sans états d'âme…

Cet échange sur la mort donnée à la baïonnette a été l'un des plus intenses, un des plus poignants vécus en situation d'entretien enregistré, dans les 31 ans qui séparent le premier en 1914 du dernier en 2005.

En revanche, pas la moindre trace de regret ni de remords dans la lettre suivante, écrite presque dans le feu de l'action par le sergent **Jean Genestier** (cl. 12) de Saint-Anthème (hameau de Seignibrard), ouvrier agricole à la mobilisation d'août 1914, écrit à sa mère et à sa sœur restées au hameau natal (le père est décédé) jusqu'au 5 janvier 1916, deux jours avant sa mort sur les hauteurs du Vieil Armand en Alsace, près du Ballon de Guebwiller. Ce chasseur alpin au 12e B.C.A. d'Embrun, fier d'être « Alpin », resté ardent patriote jusqu'à son dernier jour, avec une foi de charbonnier, écrit d'Alsace le 6 janvier 1915, alors que son régiment a déjà livré de rudes batailles :

« Ses jour-cit** (ces jours-ci) *nous avons livret* des combats terribles, toujours de grandes pertes des boches*, beaucoup moins de vert* nous. Il reste toujour* beaucoups* de mes camarades sur le champ de bataille. […] Mais aussi on n'* est 5 Auvergnats. C'est pour cela qu'on nous appelles* l'équipe de Clermont. En ce moment, nous bardons assez dure*, souvent des attaques. Mais les boches* veule* plus se battre contre nous. Car nous autres les Alpins, on nous appelle les lions bleus. Avec Rosalie[63], à la charge, on n'*est comme des lions. Il faut que notre bayonnette* soit rouge du sang de boches*, pour être content*. Avec nous, y a pas de pardon, on tue tous*. Dans les tranchées, on finit de les tuer à coup de crosse de fusil. Ah ! c'est triste avoire*, c'est la vraie mitraille. Dans tout* les pays[64]où l'on passe, que* le jour avant était occuper* par les boches*, aussitôt qui** (qu'ils = les gens de l'endroit) *voie* rapliquer* nous autres, de partout il* crie* : « Ah voilà*nos braves petits Chasseurs Alpins, on n'*est sauver*. Bravo . Vive la France ! ». Au pays, il fait très froid la nuit, toujours la neige. Je suis en parfaite santé et je désire que ma lettre vous trouve de même. Bien le bonjour à tous mes parents. Ne porter* pas peine de moi, je marche avec sang-froid et je combat* courageusement. Sit* tous* les régiments de france* avait* autant tuer* des boches* que le 12e Chs aprésent* il y en aurait presque plus. Moi j'en n'*est* tuer* ma bonne portion* (ma bonne part). *Rien plus à vous dire. Je finit* en vous embrassant de tout mon cœur. »* Et après avoir réclamé qu'on lui envoie diverses choses, il termine fièrement : *« Honneur courage de votre chasseur alpin . Souvenir d'Alsace »* sans signer…

On voit comment le devoir patriotique, en temps de guerre, peut faire d'un homme parfaitement humain, aimant sa mère et sa sœur, un guerrier tuant les ennemis sans états d'âme, les achevant même, presque sauvagement, dans le feu de l'action, alors que la pitié renaît en lui (« *Ah ! c'est triste avoire*, c'est la vraie mitraille »*) dès qu'il est hors de l'action. Mais le fait d'avoir tué sa *« bonne portion »* d'Allemands ne suscite en lui que de la fierté, pas du remords. Une telle lettre, dont on n'a retenu ici que la fin, révèle aussi que, contrairement à la généralisation souvent faite sur les correspondances menteuses, édulcorées pour préserver la famille, on peut donner aux siens des informations traumatisantes. Car la réflexion la plus élémentaire montrera aux deux femmes que dans des combats aussi sanglants, leur fils et frère Jean pourra laisser sa vie. Ce qui se produira exactement un an plus tard, en Alsace aussi…

---

appellation argotique de la baïonnette, comme l'atteste le grand linguiste Albert Dauzat dans son ouvrage *« L'Argot de la Guerre »* paru en 1918 : *« Coupe-choux : sabre série Z ; baïonnette ancien modèle S2 »* (p. 231). Il doit s'agir de la baïonnette montée sur le fusil Gras, qui équipait l'armée française avant le fusil Lebel. J'en possède un exemplaire qui, effectivement, a plus de ressemblance avec un sabre.

[63] Rosalie est le surnom familier de la baïonnette, provenant d'une chanson célèbre de Théodore Botrel

[64] « Pays » est ici entendu au sens du français régional d'endroit, de localité.

La baïonnette peut aussi être l'instrument de « bavures » fatales, comme dans le cas suivant, que relate, sans en être l'acteur, **Victor Fréry** (cl.18) natif de Saint-Jean-Soleymieux, chef cantonnier à Boën-sur-Lignon, soldat au 16e R.I. de Montbrison, puis au 147e R.I. de Sedan :
E- *« Vous avez chargé à la baïonnette ?*
T- *Ah ben, non ! Non ! J'ai jamais eu l'occasion ! J'ai jamais vu ! On a tiré, on tirait…*
E- *La baïonnette, c'était le combat au corps à corps ?*
T- *Ah ben oui ! J'ai entendu un de mes camarades, une fois, dire qu'il avait embroché un chasseur alpin Dans la nuit ! De chez nous ! Il avait embroché un chasseur ! Il m'a dit : « Tu parles d'une… d'une déception ! Je sais pas s'il aura eu bien du mal! ». La nuit, se voyant pas ! Comment ça s'est fait, j'en sais rien ! »*

Après ces témoignages chargés d'émotion, où chaque témoin n'a tué qu'une fois à la baïonnette (sauf le sergent Genestier, mais la lettre à sa famille, vibrante d'enthousiasme patriotique, écrite sans le recul du temps qu'ont eu les témoins oraux, ne se prête pas à l'expression du remords, si jamais il a été éprouvé) pour toute la durée de sa guerre, mais où cette fois lui pèse plus dans la mémoire que toutes les fois où il a pu tuer à distance, au fusil, au fusil-mitrailleur ou à la mitrailleuse, car il a vu de très près son adversaire, qui aurait pu être son meurtrier si son geste (celui du Français) avait été moins vif, on terminera par deux usages inattendus de la baïonnette.

Claude-Marie Ginet (cl. 18) de Saint-Nizier-sous-Charlieu, vigneron toute sa vie (il se flattait le jour de l'entretien, le 19 décembre 1987 [65], d'avoir eu 73 ans d'activité dans la vigne !), incorporé au 36e R. d'Artillerie de Campagne de Moulins en mai 1917, puis en avril 1918, au 14e R.A. de Tarbes, a surtout combattu dans l'année 18, pour repousser la grande offensive allemande, avant de finir son temps de soldat en Orient, de juin 1919 à fin mars 1920. En été 17, en montant au front et passant par Paris, il a été témoin et acteur d'un usage pacifique de la baïonnette qui n'était pas pour lui déplaire :

« A Paris, nous avons été à la gare du Bourget. Y a le pinard, a [66] s 'en allait pas, mais on a fait des trous dans le… Y avait des gros fûts, des citernes en bois, alors, avec une baïonnette, on a fait un trou, on a rempli nos bidons ! »

Auguste Lestage (cl.16) né à Sancoins (Cher), fils de forains, a repris après guerre le métier de forain itinérant, vendant couvertures puis divers articles utilitaires, et a fini par s'établir à Régny. Incorporé en avril 1915 au 13e R.I. de Nevers, il n'en a jamais changé. Je l'interroge sur l'usage de la baïonnette, à partir d'un épisode de chasse au sanglier que nous relaterons après :
E- *« La baïonnette, vous en parlez. Est-ce que vous avez eu l'occasion de vous en servir, de la baïonnette ?*
T- *Ah non, non ! Jamais ! Jamais, jamais ! On s'est pas servi de la baïonnette !*
E- *C'est ce qui me frappe, moi aussi ! On parle beaucoup de baïonnette, mais en fait, la plupart des gens ne s'en sont pas servis, en réalité, dans la guerre de 14 !*
T- *Non ! La baïonnette… »*

Quant à l'épisode de chasse au sanglier, il montre qu'une arme perforante peut être, heureusement, détournée de son usage visant à tuer des hommes :
T- *« Je m'en rappellerai toujours : on a passé une* endroit. Y a le type, il a passé la baïonnette dans le ventre d'un sanglier ! Le sanglier est parti avec ! Et y avait les petits sangliers ! […] Dans la forêt, on se touchait tous, on était à 3 ou 4 mètres* (l'un de l'autre), *on était peut-être 500 !*
E- *Ça faisait comme une battue, quoi !*
T- *Mais oui ! C'était une battue ! On traversait la forêt et puis y avait les sangliers qui étaient encerclés, qui se sauvaient à côté de nous, là !*
E- *Donc, y en a un qui a embroché un sanglier ?*
T- *Oui ! Je sais pas lequel c'est, mais je sais que la baïonnette était restée dedans ! Le sanglier a peut-être pas été bien loin : ça dépend où il a été touché, hein ! »*

Plusieurs de ces témoignages ont montré que dans la dernière année de guerre, on commandait toujours de mettre *« Baïonnette au canon ! »*, mais que cette arme, déjà dépassée en 1914, était devenue largement inopérante

---

[65] 19 décembre 1987 : anniversaire de mes 41 ans, particulièrement riche en entretiens. De 8h 30 du matin à environ 21 heures, j'ai vu dans ce secteur de Charlieu, dans l'ordre, quatre Poilus : le capitaine Etienne Becouse (94 ans) à Saint-Nizier-sous-Charlieu, Claude-Marie Ginet (89 ans) et Léon Guichard (92 ans) ensemble, de Saint-Nizier aussi (mais Léon Guichard est originaire d'Iguerande) , et Henri Petit (94 ans) de Cuinzier ! Je logeais à Riorges, chez mes amis Bernard (alors maire de Riorges) et Madeleine Jayol qui avaient été, onze ans auparavant, mes collègues au C.E.S. de Riorges, et qui m'avaient fait l'honneur de me choisir comme parrain de leur deuxième fille, Anne, née en 1979.
[66] « a » pour « il » est une caractéristique du français local (venant du patois) de la région de Charlieu et du sud de la Saône-et-Loire, chez les personnes nées à la fin du XIXe et au début du XXe siècles.

en 1918, devant la multiplication d'armes autrement plus efficaces : les grenades, les fusils-mitrailleurs, les mitrailleuses. Sans compter les chars d'assaut, arrivés en 1917. C'est le sens de l'intervention de **Séraphin Rejony** (cl 18) de Roanne, déjà cité, qui était mitrailleur au 3e Bataillon de Chasseurs à Pied à partir de la fin de l'été 1917, après six mois d'instruction, et a combattu dans la Marne l'essentiel de l'année 1918, sauf à la fin où il est dans les Vosges, versé au 4e Bataillon de Chasseurs à Cheval de Gray (Haute-Saône). Il évoque d'abord des combats à la baïonnette à l'automne 17, alors qu'il est mitrailleur, donc sans baïonnette, ce qui confirme encore que « charge à la baïonnette » ou « attaque à la baïonnette » sont des expressions consacrées, figées, héroïques et héroïsées par la presse, qui, en réalité, n'impliquent pas l'usage réel de la baïonnette, dans le corps à corps :

E- « *Est-ce que vous vous souvenez du jour et de l'impression que vous avez eue quand vous êtes arrivé sur le front ?*

T- *Eh ben, j'étais content ! J'étais content ! J'étais content d'être au front ! Moi, ça me faisait rien ! J'ai fait trois attaques à la baïonnette, mais jamais j'ai eu… Ça m'a fait aucune impression… Les premiers temps qu'on y était, au mois d'août, septembre, c'était à peu près calme, le secteur. On avait des sapes dans la craie. Mais quand on était en bas du Mont Cornillet, on était toujours en voyage : on voyageait principalement la nuit, et toute la semaine, on était en première ligne !*

E- *Vous me disiez que vous étiez contents. La plupart d'entre vous étaient contents ?*

T- *Ça nous faisait absolument rien du tout ! On se faisait tuer comme des bêtes ! Comme des imbéciles ! Alors, je peux dire ! Quand on sortait de la tranchée pour partir à l'assaut, eh bien, on partait au coup de sifflet, en sautant par dessus la tranchée ! Et puis alors on courait comme des fous ! Moi, j'étais mitrailleur, j'avais une Hotchkiss. Eh ben, je l'ai faite marcher, l'Hotchkiss ! Ah ! J'en ai démoli quelques-uns, à mesure que je les voyais sortir ! »*

Curieux témoignage, en apparence contradictoire, où s'opposent le plaisir de se servir la mitrailleuse pour tuer des ennemis à foison, et la condamnation de la guerre, et de l'inconscience des soldats d'être manipulés (*« On se faisait tuer comme des bêtes ! Comme des imbéciles ! »*). Mais en fait, deux états d'esprit s'opposent ici, séparés par le temps d'une vie : le patriotisme et l'insouciance des jeunes soldats (il n'avait que 19 ans quand il participait à ces combats de 1917, étant né le 30 juin 1888) et la conscience du vieil homme qui témoigne, chez lui, à Roanne, le 5 juillet 1987, exactement 70 ans après les faits évoqués…

Selon lui, les nouvelles techniques de guerre apparues au fil du conflit, ou, si elles étaient présentes au début, s'étant multipliées à cause de la production en grande masse des armes, ont rendu caduc l'usage de la baïonnette présenté comme le « nec plus ultra » du combat en 1914, même si on le conservait toujours, presque par tradition :

E- « *Vous disiez qu'en 18, on vous faisait encore faire des charges à la baïonnette ?*

T- *Oui, oui !*

E- *Je croyais que ça s'était arrêté en 14-15, les charges à la baïonnette !*

T- *Non, non ! Mais n'importe comment, on pouvait pas se battre à la baïonnette, parce qu'ils tiraient tellement ! C'était que la mitrailleuse qui marchait ! Y'avait que la mitrailleuse ! Que la mitrailleuse, que la mitrailleuse ! Et moi, quand on a sauté dans la tranchée, deux fois dans la tranchée, pour faire des prisonniers, eh bien c'était qu'à la grenade ! A la grenade, à la grenade ! Nous autres, on tirait à la grenade, et puis les Allemands, aussi, pareil, à la grenade ! »*

Etant mitrailleur, Séraphin était censé ne pas abandonner son engin, indispensable à la force d'attaque et de défense de sa compagnie, pour sauter dans la tranchée comme un fantassin ordinaire. Sans doute décrit-il ici une situation de guerre où il n'était pas encore mitrailleur, ou bien, où des circonstances particulières (mitrailleuse enrayée, manque de bandes de cartouches dans une attaque très longue, mort des servants…) lui auraient fait délaisser la mitrailleuse.

Il est arrivé, en fin d'entretien, qu'une ultime question porte sur l'actualité des années 1980 –1990, comme dans l'exemple suivant.

Paul de Lambert (cl. 03) de Saint-Just-Malmont (Haute-Loire) que j'ai interviewé chez lui à 105 ans, en juillet 1988, alors qu'il était le doyen d'Europe des Mutilés de guerre (amputé de la jambe gauche), propriétaire d'une entreprise de tissage de soieries, interrogé en fin d'entretien sur le rapprochement franco-allemand, a une réponse qui illustre bien la valeur emblématique de la baïonnette :

E- *« Que pensez-vous de cet effort de rapprochement entre l'Allemagne et la France ?*

T- *Moi, je le souhaite ! Je le souhaite ! Y a pas de raison qu'on s'embroche pour un oui, pour un non ! Y a certainement des Allemands qui sont de très braves gens !… Y a pas de raison qu'on s'embroche ! ».*

En 1988, « s'embrocher » à la baïonnette pour se tuer relevait de l'histoire ancienne, d'un mode de combat encore plus désuet qu'au début du XXe siècle. Mais le fait que ce soit l'image de cette baïonnette qui vienne à l'esprit du témoin pour évoquer l'hostilité entre deux peuples voisins montre clairement à quel point cette arme blanche a marqué les esprits.

B- Le couteau ou le poignard : les « nettoyeurs de tranchées »

La question des « nettoyeurs de tranchées », pour employer l'expression euphémistique (mais tout de même claire) consacrée est très controversée, parce que l'armée française n'a pas formalisé cette création, que les pacifistes les plus extrémistes s'en sont emparés pour criminaliser tous les faits de guerre, et que la grande majorité de ceux qui ont pratiqué, occasionnellement ou pas, cette activité meurtrière, ne s'en sont jamais vantés, par écrit et par oral. Elle consistait à tuer, souvent au poignard, dans les tranchées ennemies prises, tout homme qui n'avait pas pu s'enfuir, donc blessé assez gravement, ou bien, lors de la prise de la tranchée, à « nettoyer » à la grenade les occupants des sapes sans chercher à les faire prisonniers, même s'ils affichaient les signes ostensibles de la reddition (arme jetée, bras levés, drapeau blanc, propos en français comme « Camarade(s) ! », d'où l'expression classique « faire camarade », signifiant se rendre).

Pourtant il existe des traces écrites, officielles, de cette activité qui contrevient totalement aux « lois » » de la guerre qu'on voudrait « propre », « loyale », même si l'expression « *guerre propre* » est un oxymore…

En 1915, le lieutenant-colonel Coutrot, président de la Commission des mitrailleuses à la Manufacture d'Armes de Chatellerault, passe commande de 83 000 poignards devant être réalisés pour le 6 septembre 1915, poignards de trois types : 34 000 confectionnés à partir de la base d'une baïonnette modèle 1886 (donc privée de sa pointe), 34 000 encore issus de la pointe de la même baïonnette, et 15 000 à partir d'une lame de sabre (sans doute la baïonnette de type plus ancien, équipant les mousquetons, que va décrire Antonin Morin de Champdieu un peu plus bas). Puis, dans le courant de l'été, la commande s'augmente de 100 000 poignards à produire pour le 3 octobre, de modèle n° 6 (non décrit). Ces modèles font 25 à 30 cm de long, avec le manche (en métal s'il s'agit d'une baïonnette raccourcie, en bois aussi si la lame est confectionnée ad hoc) et se trouvent assez couramment dans les brocantes de « militaria » (objets militaires anciens). Ils présentent l'avantage d'être bien plus portables et maniables que la baïonnette employée seule, sans le fusil, notamment pour les patrouilles nocturnes qui doivent opérer sans bruit, et souvent ramper dans le no man's land, ou dans le combat au corps à corps en boyaux étroits. Par ailleurs, des couteaux « privés », personnels, faits à Thiers ou ailleurs, ont été rapportés par les soldats après une permission, très hétéroclites, comme en témoignage le musée de Lorette, près de la nécropole.

En 1916, le « *Manuel du Chef de Section* » destiné aux lieutenants commandant une section de 48-50 hommes (quatre escouades) fait apparaître l'expression « nettoyeurs de tranchées ». On y lit : *« Les fractions chargées du nettoyage des tranchées proprement dites suivent un itinéraire déterminé ; elles longent rapidement les tranchées et boyaux, leur mouvement est réglé de façon que pas une partie des tranchées ennemies ne soit oubliée.*

Afin de ne pas s'attarder, les nettoyeurs de tranchées ne descendent pas dans les tranchées et boyaux. Ils sèment (!) *des grenades sur leur passage ; leur attention doit se porter principalement sur les abris dont les ouvertures souvent obstruées par le bombardement ne sont pas toujours apparentes. Les prisonniers sont rassemblés et rapidement évacués par le soin des gradés qui dirigent les nettoyeurs de tranchées. »*

Cette version écrite ne fait pas mention des armes spécifiques que sont les poignards ou couteaux, et recommande de laisser la vie sauve aux prisonniers. La version orale, de la bouche des gradés, a pu souvent outrepasser cette version écrite.

Les témoignages édités, qu'il s'agissent de journaux intimes ou de romans à forte base autobiographique d'écrivains-combattants ont parfois (rarement) rendu compte de cette peu reluisante activité.

Ainsi l'écrivain-journaliste **Jean Bernier**, licencié en droit et diplômé de Sciences Po Paris (1894-1975) dans son roman autobiographique *« La Percée »* publié en 1920, dont un expert des témoignages (il en minutieusement analysé 251, parus de 1914 à 1928 dans sa somme *Témoins* paru en 1929) comme **Jean Norton Cru**, lui aussi Poilu, pense le plus grand bien sous l'angle de vue principal de la véracité en y consacrant, ce qui est rare, sept pages (pp. 572 – 578) : *« C'est l'œuvre d'un vrai Poilu, qui connaît son sujet et qui le prouve par une abondance de petits détails typiques qu'un Barbusse ne saurait imaginer et que beaucoup de vrais combattants n'ont pas su donner »* - et donne un jugement très élogieux en prolongeant la comparaison avec l'ouvrage d'Henri Barbusse, *Le Feu,* paru en 1917, qui a reçu le prix Goncourt cette même année, et a joui, dès sa parution, d'un concert de louanges que ne nie pas Cru, mais dont, onze ans après sa sortie, il conteste en partie le bien-fondé : *« Il semble que ce soit un article de foi depuis 1917 que Barbusse a écrit le plus grand livre de guerre, celui qui proclame des vérités que personne avant Barbusse n'a osé dire »* (p.557) : *« Par le style et pour les habiletés d'écrivain, ce livre est inférieur au Feu . Pour les idées, pour le tableau de la guerre, il lui est infiniment supérieur. Il est sans conteste le meilleur des romans de guerre au point de vue de l'historien »* (pp. 577-578 – c'est nous qui soulignons). Bernier donc, écrit, à propos des « nettoyeurs de tranchées » : *« Les nettoyeurs de tranchées : six hommes par section, pris parmi les meilleurs soldats […]pour zigouiller tous les Boches laissés dans les tranchées conquises ou dépassées. Les égorgeurs, comme on les appelait à la compagnie : des jeunes, classe 15 pour la plupart, fiers d'avoir été choisis et de porter dans la bande molletière gauche le coutelas classique des meurtriers ».*

On voit que Bernier, promu lieutenant en 1919, ne mâche pas ses mots et ne lésine pas dans la condamnation morale de cette pratique « sale ». Il condamne implicitement les gradés de profiter de la naïveté ou

du désir de gloire des « *jeunes, de la classe 15* » ; le terme « *jeune* » est surprenant venant de sa part, car lui-même n'est que de la classe précédente, la 14, étant né à Marissel (Oise) le 29 août 1894. On voit ici que les « nettoyeurs de tranchées » ne sont pas choisis, comme on l'a souvent écrit, parmi les réprouvés, ou les familiers du « surin », du couteau des Apaches du milieu parisien. Quant à la précision technique du couteau dans la bande molletière gauche, à l'écossaise, c'est évidemment pour la commodité de pouvoir vite le saisir de la main droite.

Un autre témoignage, plus connu de nos jours que celui de Jean Bernier, mais édité très tardivement, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-1918*, fait référence aux couteaux des nettoyeurs de tranchées, à la date du 23 septembre 1915. **Louis Barthas**, né en 1879 à Homps (Aude), tonnelier à Peyriac-Minervois (Aude), militant syndicaliste, chrétien socialiste pacifiste, a déjà 35 ans et deux enfants lorsque se déclenche la guerre. Il est caporal au 280e R.I., régiment de réserve du 80e R.I. de Narbonne. Ce 23 septembre 1915 (deux jours avant le déclenchement de la grande offensive de Champagne) aux environs d'Arras, il découvre une autre arme, des plus primitives qui soit :

« On appela les caporaux au bureau de la compagnie.

- *« Combien avez-vous d'hommes à votre escouade ? » me dit le doublard.*[67]
- *« Quatorze, chef ».*
- *« Eh bien, voilà, prenez ces quatorze coutelas, donnez-en un à chaque homme. »*
- *« Ce sont des armes d'assassins et non de soldats ! » m'exclamai-je.*
- *« Peu m'importe » dit le doublard en me poussant dehors, « et gardez vos réflexions pour vous ! »*

Non, je le gardai pas pour moi ces réflexions et à mes camarades, je leur expliquai, on le laissait d'ailleurs clairement entendre, que c'était pour achever les blessés ou tuer les prisonniers.

« Eh bien, mon coutelas », leur-dis-je, « ne servira pas à de tels crimes ! » et devant tous, je le lançai sur le toit de la maison en face.

La plupart s'en débarrassèrent et personne n'en demanda compte ; seul, à la 4e section, notre tartarin, le sous-lieutenant Malvesy, avait pris le plus gros couteau et le portait ostensiblement accroché à son ceinturon. »[68]

Ce témoignage est intéressant et diffère quelque peu de celui de Jean Barnier. Si la fonction du coutelas est la même, et semble comprise de tous, ce n'est pas seulement à six hommes par section qu'ils sont distribués (6 sur 48-50 = le 8e) avec la mission explicite d'être « nettoyeurs de tranchées », mais à tous les hommes de l'escouade, comme invitation claire à ne pas faire de quartier quand ils attaqueront, mais sans leur confier une mission spéciale qui les distingue des autres fantassins. Le fait que Louis Barthas, simple caporal, ait pu critiquer si clairement la fonction des coutelas, et s'en débarrasser si spectaculairement en public, donnant ainsi le mauvais exemple, apparemment suivi par la majorité de ses camarades, donne à la foi la mesure de son courage et la mesure de la faiblesse de la répression de la part des gradés et officiers, dans ce régiment de réserve, où les soldats sont nettement plus âgés et plus réfléchis, donc moins faciles à manœuvrer que les jeunes soldats de l'active. Faut-il, dans cette clémence rare en 1914-1918, alors qu'on punissait très sévèrement toute perte ou destruction de matériel militaire, voir un reflet de la mauvaise conscience de l'encadrement militaire vis-à-vis de ce type d'arme et d'encouragement à tuer les ennemis sans défense ?

Antoine Gacon (cl. 17) de La Pacaudière, ayant passé son enfance à Lenax (Allier), fils de métayers, successivement épicier à La Pacaudière, puis menuisier, puis maçon (seconde épouse épicière), incorporé en janvier 1916 au 61e R.I. de Privas, a été versé fin 1916 au 119e R.I. de Courbevoie. Il a vu, au Chemin des Dames, en avril 1917, la distribution à sa compagnie de couteaux de nettoyeurs de tranchées, mais malheureusement, ne développe pas :

E – « *Mais c'était pas plutôt au couteau qu'ils intervenaient, les Sénégalais ?*

T- *Ah ! Moi, je les ai jamais vus au couteau !*

E- *Non !*

T- *Non ! Ah ! Ils avaient un couteau de nettoyeur de tranchées, là ! Ils* (les officiers) *avaient ben donné ça au Chemin des Dames, là-bas ! Quand on avait attaqué, qu'on avait pris les tranchées, là-bas ! Cerny*[69]*… Pas Cerny, merde ! La tranchée Franconi ! »*

Antoine paraît se contredire en réfutant puis en affirmant la possession de couteaux de tranchée par les Sénégalais (avant de déclarer que ceux-ci avaient été distribués à lui-même et à ses camarades représentés par le pronom impersonnel « on »). C'est, semble-t-il, qu'il y a confusion entre le couteau de nettoyeur proprement dit (un poignard) et le coupe-coupe, arme traditionnelle plus longue et un peu recourbée, dévolue aux Sénégalais, qui, telle un sabre tronqué, frappe avec la lame, en mouvement circulaire, et non en perforation.

---

[67] Le « doublard » est le sergent-major en argot des casernes, car il porte deux brisques ou chevrons comme signe de son grade.

[68] Louis Barthas, op.cit. p. 165, collection Actes et Mémoires du Peuple / Editions de la Découverte F. Maspero, Paris 1978

[69] Il s'agit de Cerny-en-Laonnois, qui se trouve effectivement sur le Chemin des Dames, à moins de 10 km à l'ouest de Craonne, à proximité de la fameuse « Caverne du Dragon ». La rectification d'Antoine ne corrige donc pas une erreur, mais précise plus finement le lieu de l'attaque.

François Potin (cl. 14), déjà présenté, évoque le « nettoyage » de tranchées et de sapes qu'il aurait pratiqué en forêt d'Apremont, en avril 1915, alors que, selon lui, sa compagnie ne disposait pas de grenades, puis il raconte une cruelle méprise due à l'alcool :

E- *« Donc, vous passiez dans les sapes…*

T- *Alors, si on voyait un gars, si ça bougeait, s'il levait pas les bras, on le tuait ! Ça y était ! Moi, j'ai eu deux-trois copains qui ont été tués, là. Ils ont été dans les abris boches, et les Boches les ont tués ! … »*

Il enchaîne aussitôt sur une autre anecdote, le lien étant la mort d'autres camarades, nettoyeurs de tranchée : « *Alors, le capitaine est passé, il m'a dit : « Qu'est-ce qui s'est passé ? ». Alors, j'ai dit : « Voilà, pour moi, ils avaient bu le canon, ils avaient bu la gnole avant de monter, ils étaient saouls ! » Alors, c'est un des copains qui les a tués, Il leur a tiré dessus, pris pour des Boches. Il y avait un type à la porte et l'autre était dans la cabane. Ils étaient raides .*[70]

E- *C'est-à-dire qu'ils s'étaient mis à l'intérieur des cagnas ?*

T- *Chez les Boches, oui ! Quand on est venu en première ligne, ils rentraient pour voir ce qu'il y avait dedans. »*

La conversation s'arrête, la bande magnétique étant finie. La conversation reprend après le changement de bande :

E- *« Alors donc, ils ont été pris pour des Boches ?*

T- *Ah ben ! Ils se sont tués entre eux. Ils se sont pas reconnus : ils avaient bu.*

E- *C'était de jour ou de nuit ?*

T- *C'était le matin, au petit jour… Ah ! non ! Ce jour-là on a attaqué. C'était midi, juste à midi, en plein midi, alors ils voyaient bien clair. Seulement quand un type est saoul, il est saoul ! C'étaient des ivrognes, ils buvaient la gnole à pleins quarts ! […] Alors y en avait un qui était dans une cagna, il voyait même plus clair ! C'est lui qui a dû tuer son copain : il l'a vu dans la cagna, il lui a tiré un coup de fusil dans le ventre et il lui a coupé les reins !*

E- *Et lui aussi, il a été tué par l'autre ?*

T- *Ah ! non ! Je l'ai pas vu tué ! Je sais pas ce qu'il est devenu ! Ah ! Il l'a peut-être été par les Boches. C'est que ce jour-là, ça billait !*[71] *On en a tué, mais il en est resté aussi de chez nous !*

E- *Il n'y avait pas l'ordre de nettoyer les tranchées ?*

T- *Ah ! Ben, on tuait tout ce qu'il y avait ! Fallait les nettoyer ! Les prisonniers, en route, s'ils voulaient pas s'en aller* (revenir dans nos lignes), *on les tuait !*

E- *On faisait quand même des prisonniers ?*

T- *Ah ! oui, oui ! S'ils se rendaient, on les tuait pas. Ils foutaient le camp chez nous. Mais s'ils avaient l'air de faire les cons, pas de pardon ! Fallait se méfier de ces gars-là, parce que des fois, ils vous prenaient en traître !*

E- *Vous avez vu des cas ?*

T- *Ah la ! Oui, oui ! Des fois, ils vous prenaient par derrière. Même étant prisonniers, j'en ai vu. Ils avaient le fusil chargé. Alors, on disait : « Regarde donc celui-là, regarde bien son fusil ! ». Nous, on les tuait pas… Ben, une fois si la sentinelle avait tourné le dos, il le tuait ! C'étaient des traîtres ! Des sales gars !*

E- *Tous ? Ou la plupart ?*

T- *Beaucoup ! Il y en avait bien des bons… Y en a, ils vous auraient pas tué. Ils étaient pris, ils étaient pris ! C'est comme partout : il y a des têtes partout. Moi, j'avais pas peur des gars : ils étaient prisonniers, ils levaient les bras, je faisais décharger le fusil.*

E- *On faisait décharger le fusil tout de suite ?*

T- *Ah ! Premier travail ! Même l'enlever, le désarmer complètement.*

E- *Vous disiez qu'ils disaient souvent « Camarade ! »*

T- *Ah ! Toujours ! Faut s'en méfier, de ça ! Des fois « Camarade » pour mieux te tuer après !*

E- *Ils savaient que « camarade » c'était aussi un mot français ! C'est un mot allemand, mais c'est aussi un mot français.*

T- *Ils y savaient bien : « Camarade, Françouzes, tirez pas ! ». Puis, des fois, c'était lui qui vous tirait par derrière !*

E- *« Tirez pas ! » en français ?*

T- *Ah ! En français ! Comme nous, comme on parlait. Ils causaient autant le français que nous ! Y en a qui parlaient bien le français. ».*

---

[70] Ce « *raides* » est ambigu : faut-il le prendre au sens du français standard « raides d'une rigidité cadavérique » comme si François les découvrait déjà morts et froids, ou plus probablement, au sens argotique de « raide », saouls, ce qui correspond plus à l'enchaînement logique des idées, bien que le témoin ne soit pas très cohérent, mêlant au début deux anecdotes différentes, et dans la seconde, hésitant entre une et deux victimes.

[71] « *Ça billait* » est une expression argotique très courante chez nos témoins, attestée par Albert Dauzat dans *L'Argot de la Guerre* (1918), signifiant soit « ça canonnait violemment », soit « on se battait farouchement » (voir chap. XXX sur le Langage des témoins)

Nous avons laissé se développer le témoignage au-delà du cas du « nettoyage de tranchées » qui, dans le cas cité au début, a abouti à une cruelle méprise, pour montrer l'ambivalence du traitement des prisonniers capturés ; normalement et réglementairement épargnés et envoyés captifs, sous bonne garde, vers l'arrière des lignes françaises ; mais tués si leur reddition n'apparaissait que comme une ruse. Quant à l'opinion tranchée de François Potin sur la « traîtrise » intrinsèque, quasi congénitale, des Allemands, elle ne représente qu'un point de vue qui n'est pas majoritaire chez les témoins interrogés, comme nous verrons dans un des derniers chapitres de cet ouvrage.

Séraphin Rejony (cl. 18) de Roanne, versé après son instruction au 3e Bataillon de Chasseurs à Pied, après avoir évoqué ses attaques de tranchées lors de la reprise de la guerre de mouvement en 1918, prises à la grenade, aborde le cas des « nettoyeurs de tranchées » :
T- *« Oh ben, j'en avais tout autour de moi et mes pleines musettes ! Des petites grenades, des petites quadrillées, vous savez… Et après, y a eu les mêmes, mais avec la petite goupille pour déclencher.*
E- *Et vous n'aviez pas l'ordre de nettoyer les tranchées ?*
T- *Ah non ! Non, non ! Y en avait qui étaient pour ! on les appelait…je m'en rappelle pas… « la compagnie… » Oh ! Je m'en souviens plus ! Y en avait qui était exprès pour nettoyer les tranchées, tuer les autres…*
E- *Ils le faisaient comment ?*
T- *A coups de couteau ! Ils tuaient ! Puis alors, ils avaient droit à une permission supplémentaire, quand ils partaient en permission.*
E- *C'étaient des volontaires, ça ?*
T- *Des volontaires, oui, que le capitaine demandait, quoi ! Y en avait toujours ! Oh ! Je m'en rappelle pas comment on les appelait…*
E- *Les nettoyeurs ?*
T- *Comme ça, oui, mais y avait un autre nom !*
E- *Ça n'était pas dans les troupes coloniales qu'on avait ces nettoyeurs ?*
T- *Non, non ! Dans tous les régiments y en avait ! C'étaient des volontaires !*
E- *Et alors, y avait pas de quartier !*
T- *Oh non ! Ou alors, s'ils faisaient des prisonniers, ils avaient encore des jours de permission supplémentaires !*
E – *C'étaient surtout les jours de permission qui faisaient trouver les volontaires ?*
T- *Eh oui !*
E- *Quand on faisait une action d'éclat, c'était surtout pour avoir des permissions ?*
T- *Des permissions et des citations. Moi, j'en ai deux, citations, deux supplémentaires, pareilles que celle-ci. Mais ça a pas été marqué ! J'ai la médaille militaire […]*
E- *Ça ne faisait pas quelque chose d'achever les blessés, par exemple ?*
T- *Oh ben je sais pas. Faut ben croire que ça faisait rien du tout ! Y en a, ça leur faisait rien du tout, pour avoir une permission ou quoi que ce soit. »*

Séraphin Rejony a recherché le fameux nom tout en me répondant brièvement. C'est sans doute celui de « corps franc » ou de « section franche ».

Pierre Néel (cl. 18), chef cantonnier à Moingt, a connu les « nettoyeurs de tranchées », dans son bataillon disciplinaire du 321e R.I. de Riom , opérant dans l'extrait suivant en « coup de main » isolé, et non après une vague d'assaut de leurs camarades :
E – *« Les nettoyeurs de tranchées, qu'est-ce qu'on leur demandait de faire ?*
T- *Nettoyer ! Faire comme les Noirs faisaient. C'était descendre dans la tranchée, et puis d'abattre tant qu'ils pouvaient, au plus vite possible. Ils faisaient ça sans attaque, sans rien, ils faisaient ça à la tombée de la nuit ou au lever du jour, le matin. Alors tout un groupe de Français (des volontaires qui étaient là pour faire un coup de main, comme on appelait), alors ils savaient à peu près où il y avait un bon groupe* (d'ennemis). *Ils ont passé d'un côté et les autres de l'autre, tous à la fois dans la tranchée : alors là-dedans, c'était le massacre !*
E- *Au couteau ?*
T- *Eh oui, au couteau ! Ah ! Les Français, non ! C'était au fusil, à la baïonnette !*
E- *Ça devait faire quelque chose, quand même de tuer quelqu'un à la baïonnette !*
T- *Ah oui ! Ah oui ! Moi, j'ai jamais fait ça parce que j'étais mitrailleur, alors les mitrailleurs n'avaient pas l'attaque à la tranchée ; ils tenaient une position pour barrer un passage, ainsi de suite, mais on n'allait pas attaquer.*
E – *[…] Vous qui étiez dans un bataillon disciplinaire, vous devez en avoir vu, de ces nettoyeurs ?*
T – *Ah oui ! Oh la ! S'il y en avait ! Vous avez bien raison qu'il y en avait !*
E- *Mais alors, s'ils étaient volontaires, ils prenaient quand même plus de risques que les autres, non ? Est-ce que c'étaient des gens qui n'avaient pas peur de la mort ?*
T- *Ah oui ! Ils demandaient des fortes têtes, des machins comme ça, des cailloux !*

E- *Quel intérêt ils avaient à faire ça ? Est-ce qu'on leur donnait des permissions, ou des choses comme ça ?*
T- *Oh ! Pas du tout ! Question de vengeance ! On leur donnait pas plus de permissions, ni rien d'autre. C'était question de vengeance !*
E- *De vengeance ! On m'a dit parfois que les volontaires, ils avaient deux jours de plus, parfois, de permission.*
T- *Ah ben, chez les Français, oui ! Ah oui, chez les Français, c'est vrai ! Mais pas les Noirs, oh non ! Non ! Ah ben, chez les Français, dans beaucoup de coups, y avait 2-3 jours* (de permission en plus).
E- *Des volontaires, il s'en trouvait toujours ?*
T- *Ah ! Il s'en trouvait ! Il s'en trouvait toujours ! Quand y avait des gros coups de main à faire, ils demandaient des volontaires : y en avait tout le temps ! Ils savaient très bien des fois qu'ils allaient à la mort, mais non ! Ils marchaient quand même !*
E- *Mais vous dites que, dans la plupart des cas, c'étaient des « cailloux » ?*
T- *Oui, oui ! En général, des têtes brûlées, ou qu'ils n'avaient plus de famille, alors ils s'en fichaient de tout ! Ils s'en fichaient de tout !*
E- *Et ils en voulaient aux Boches ?*
T- *Oh oui ! Ils en voulaient aux Boches ! Et ils voyaient que ça durait de trop, et trop de camarades étaient tombés !*
E- *Alors, c'était pour se venger !*
T- *C'était pour se venger, en somme.*
E- *Et vous l'avez vu faire plusieurs fois, vous ? Dans les contre-attaques, ces groupes ?*
T- *Oh la la ! Combien de fois, malheureux ! Combien de fois ! »*

Edmond Buisson (cl. 18 ; prénommé officiellement Jean-Benoît : cf citation infra) de Mars, dans le Roannais, fils d'agriculteurs ayant repris la ferme familiale malgré son amputation du bras gauche, monté au front en juillet 1918 au 121e B.C.A., pourvoyeur au fusil-mitrailleur, a effectué sa première attaque le 10 août au nord-ouest de Compiègne, dans l'Oise, à Belloy, avec la fonction de nettoyeur de tranchées :
T- *« Et le 10 août, à la pointe du jour, attaque !*
E- *Votre première attaque !*
T- *Oui ! Alors là, j'étais nettoyeur de tranchées !*
E- *Vous pouvez m'expliquer en quoi ça consistait, nettoyeur de tranchées ?*
T- *C'est la deuxième vague qui passe après la première, qui nettoie les tranchées. C'est-à-dire y en a qui restent…C'est des casemates ou des abris… Ils restent et puis ils tirent dans le dos. Là, je suis désigné avec d'autres pour fouiller ces abris. On faisait beaucoup de prisonniers !*
E- *Mais on les faisait prisonniers, ou on les exécutait ?*
T- *Oh ! Pas exécutés !*
E- *Parce que là, y a plusieurs versions…*
T- *Oh ! Pas chez nous !*
E- *Vous, vous les faisiez prisonniers ?*
T- *Oh oui ! On les envoyait à l'arrière ! On aurait bien voulu aller avec eux, mais fallait suivre, c'était pas pareil !*
E- *Mais alors vous alliez dans les casemates : c'était dangereux !*
T- *Eh ben, tant pis ! Fallait y aller quand même !*
E- *Vous y alliez comment ? … En lançant des grenades d'abord ?*
T- *Avec le pistolet ! J'avais un pistolet : j'étais premier pourvoyeur au fusil-mitrailleur. Mais alors ce jour-là, j'étais pas pourvoyeur, puisque j'étais nettoyeur de tranchées, qu'ils appelaient ça !*
E- *Mais le nettoyeur de tranchées, c'était volontaire ou pas ?*
T- *Non, non ! Désigné !*
E- *Je croyais qu'on les nettoyait à la grenade ! Non ?*
T- *S'il y a des résistances, on est bien obligé ! S'ils se révoltent, les gars qui se sont fait faire prisonniers. C'est pas la peine parce qu'ils se font bousiller ! Et l'inverse, quoi !*
E- *Donc là, ils se rendaient sans trop de difficultés, dans l'attaque du 10 août ?*
T- *Ah ! Y a pas eu de difficultés, non ! Pas le premier jour, toujours !*

Si Edmond n'a pas eu, ce jour-là, à nettoyer les tranchées de manière violente et meurtrière, à l'ancienne, c'est qu'à la mi-août 1918, l'ardeur guerrière était défaillante dans de nombreux régiments allemands, ce qu'Edmond confirme un peu plus loin dans l'entretien : *« Ils étaient heureux, oui !* (rire) *Ça commençait à chauffer chez eux aussi ! Ils étaient heureux de se faire prendre ! »*

Plus avant encore dans l'entretien, il évoquera la citation que lui a valu sa participation déterminée à cette attaque, dans laquelle furent fait prisonniers 1 500 ennemis. Son texte, que je lis au micro, atteste que « nettoyeur de tranchées » fait bien partie de la terminologie militaire officielle, quoi qu'on en ait dit : *« L'ordre n°38 du 121e Bataillon, le 16 septembre 1918…Le chef de bataillon cite à l'ordre du bataillon les militaires dont les noms suivent :* ***Buisson Jean Benoît*** *n° matricule 11878 2e classe – A l'attaque du 10 août 1918, faisant partie d'un*

groupe de nettoyeurs de tranchées, a accompli sa mission avec le plus grand mépris du danger. A contribué à la capture de plusieurs prisonniers. S'est de nouveau fait remarquer par sa bravoure et son sang-froid au combat du 19 août 1918. »

Cette citation toute usée, Edmond la portera toute sa vie dans son portefeuille ! Comme je reste incrédule : *« Toute votre vie ? »*, il confirme sans forfanterie mais avec humour: *« Oh ben après, oui, bien sûr ! Je l'avais dans le portefeuille avec le reste… Voilà mon pedigree ! »*

C'est le mois suivant, précisément le 5 septembre, à Guiscard, au nord de Noyon, toujours dans l'Oise mais à proximité de la Somme et de l'Aisne, qu'il recevra 11 éclats d'obus dans les quatre membres, ce qui lui vaudra une hospitalisation jusqu'en avril 1919 : l'inflammation chronique de la main et du bras gauches nécessitera l'amputation de ce bras en 1930. Il sera officier de la Légion d'honneur.

Jean-François Ollier (cl.13), le plus gradé de mes témoins (il sera fait commandant de réserve en 1934), qui a terminé la guerre comme capitaine au 4e B. de Chasseurs à Pied (uniforme dans lequel il sera enterré à 98 ans !), s'oppose fermement à l'institution par l'armée de « nettoyeurs de tranchées ». Nous abordons le sujet après avoir parlé des gaz, dont il condamne aussi l'usage sur le plan moral :

E- *« Parmi les autres choses délicates : y avait-il dans nos rangs des nettoyeurs de tranchées ?*

T- *Moi, je n'ai pas connu ça*[72]*, j'en ai entendu parler. Et pour ma part, je trouvais ça infâme ! Voilà !*

E- *Leur rôle était aussi d'achever les blessés…*

T- *Ce n'était pas d'achever les blessés ! C'était de nettoyer… Par exemple, les Allemands se seraient réfugiés dans un morceau de tranchée… Voilà le principe : une troupe attaquait sur une ligne, elle arrivait à dépasser une tranchée* (ennemie). *Il restait quelquefois des Allemands dans des abris de la tranchée. Ces nettoyeurs étaient ceux qui étaient chargés de s'occuper de ceux-là. Pas nécessairement de les assassiner à coups de couteau !*

E- *Mais de jeter des grenades, le plus souvent, dans les cagnas ?*

T- *S'ils ne se rendaient pas, oui ! Mais jeter une grenade, ce n'est pas achever !*

E- *Je me suis trouvé avec des gens, 70 ans après, qui avaient parfois achevé des blessés parce que (c'était humain) … parce qu'on leur avait tué des amis les jours précédents…*

T- *Oui, bien sûr !*

E- *On devine que, d'une certaine manière, tout a existé…*

T- *Il faut penser qu'il y avait beaucoup d'excuses, comme vous dites. Ne fût-ce que la disparition des camarades. On ne peut pas retenir les gens, être derrière chacun ! »*

Charles Suard (cl. 18) né à Torcy (Seine-et-Marne), serrurier à Paris jusqu'à son départ à la guerre, en avril 1917, puis ajusteur, monteur de rotatives de presse, puis de métiers à tisser, et après 1945, concierge jusqu'en 1963 de l'hôpital Saint-Joseph de Lyon, s'est retiré à Marcilly-le-Châtel à la retraite. Artificier au 130e R. d'Artillerie Lourde de Dôle, il condamne les pratiques de nettoyeurs de tranchées dont il avait un spécimen, fier de l'être, dans sa propre famille. La séquence commence par l'évocation des belles tranchées allemandes :

T- *« Ils étaient bien enterrés, vous avez ! Ils avaient des abris bien construits et bien arrangés ! J'avais même un parent (c'était le père d'un des frères de mon gendre ; c'est comme ça que je suis venu par ici d'ailleurs), il « tuait du Boche ! ». Je lui en ai toujours voulu pour ça parce que moi, qui avais été converti au catholicisme, je me disais : « On est bien loin de « Aimez-vous les uns les autres ! », vous savez ! Et il partait avec un sac de grenades, une musette de grenades, et quand il arrivait au bord d'une tranchée, il foutait ça dedans : « Paf ! Paf ! », jusqu'à tant qu'il y ait plus rien, quoi ! Et c'est ça, la guerre !*

E- *Mmmm… On m'a parlé aussi des nettoyeurs de tranchées !*

T- *Ah ben oui ! C'était ça ! Les nettoyeurs de tranchées ! Ils arrivaient autour d'une tranchée, avec leur sac de grenades, leur musette de grenades (pas des grenades offensives, des quadrillées, là. Vous savez, des « citrons » pour parler comme…les grenades « citron » quadrillées : vous connaissez ?) Qui sont quadrillées : elles partent en éventail, et ça tue tout ce qu'il y a autour ! Et « Pouou ! », ils balançaient ça dans les tranchées !*

E- *Vous, vous n'aviez pas le tempérament guerrier ?*

T- *Ah non non ! Moi, j'étais pas un guerrier ! J'ai jamais fait d'assaut, moi d'ailleurs ! Je sais même pas si j'ai tué un homme. J'en ai tué certainement, parce que j'ai été dans l'artillerie. Et alors, un bombardement, ça fait pas de caresses !* (petit rire). *Ça fait des victimes aussi ! J'ai dû tuer certainement. Ce que je regrette infiniment, parce que je vous garantis que je suis pas guerrier ! Je suis patriote parce que j'aimais mon pays ; naturellement, c'est normal. Mais je ne suis pas…ça sert à rien, quoi ! […] J'ai pas de haine contre personne ! Parce j'estime qu'un*

---

[72] Depuis son incorporation comme sergent à la mobilisation, il a connu successivement le 38e R.I. de Saint-Etienne, puis à partir de décembre 1915 le 14e B. de Chasseurs Alpins (sous-lieutenant), puis à partir de mars 1916 le 4e B.C.P. (lieutenant en mai 18, capitaine fin juillet) : cf biographie). Faut-il en conclure que l'infanterie classique en début de guerre n'avait pas de « nettoyeurs de tranchées » , et que les Chasseurs (Alpins ou à Pied) n'en comportaient pas durant le reste de la guerre ?

homme qui est venu au monde a le droit de vivre sur la terre. Pas vous ?… Et la guerre, c'est ce qu'il y a de plus infamant, de plus terrible, de plus… Ça n'en finit pas, ça n'en finit jamais !

François Dutel (cl. 16), entrepreneur de maçonnerie à Valeille, présenté un peu avant, est un des deux (avec Edmond Buisson) des 160 témoins interviewés, (et des 27 autres pour lesquels je n'ai que des documents écrits) à s'être déclaré « nettoyeur de tranchées », en même temps que mitrailleur au 9e R. de Marche de Zouaves. Le sujet revient trois fois dans l'entretien, avec une franchise qu'on peut trouver brutale et cynique :

T- *« On faisait des nettoyages de tranchées…*
E- *Comment ça se passait, ces nettoyages ?*
T- *Ah ! Au couteau ! Et puis grenades ! Couteau, couteau à la bouche !*
E- *Pourquoi à la bouche ? Pour avoir les mains libres ?*
T- *Et puis pour les saigner ! Oh ! On y allait à la manœuvre*[73]*, hein !*
E- *Alors, on vous donnait l'ordre d'attaquer ?*
T- *Oui, oui ! Oh ! C'était pas difficile, l'ordre ! « En avant, à la baïonnette ! » Et puis tout le monde partait !*
E- *Et puis vous aviez le couteau en travers de la bouche ?*
T- *Oui ! Et des grenades ! Et les cartouches pour mettre dans le fusil ; à ce moment, c'étaient les premiers fusils, le 86*[74]*.*
E- *Dès que vous sortiez du parapet, on vous tirait dessus !*
T- *Oh oui ! Oh ! Je me souviens : y avait un Allemand, à Verdun… J'étais dans un petit poste, moi. Alors, y en avait devant le fort, là. J'étais devant, j'étais au petit poste, moi, on était deux. On se garantissait comme on pouvait, quoi ! On mettait des casseroles… Si on entendait du bruit ou n'importe. Y en avait un qui me tirait dessus : j'entendais siffler les balles, mais à trois mètres : je comprenais pas que c'était pour moi. Quand je l'ai compris, j'aurais bien pu… Mais, il m'en a peut-être tiré sept-huit…*
E- *Mais il vous voyait ?*
T- *Il devait me voir la nuit : c'était au clair de lune, vous comprenez ! On gardait la nuit comme le jour… Il devait être à cent-cent cinquante mètres. »*

Si François a dévié du thème du nettoyeur de tranchées sur celui du « petit poste », c'est que ma question à propos du tir ennemi dirigé sur lui a aussitôt entraîné le souvenir d'une expérience où il a été précisément pris pour cible par un tireur allemand, heureusement peu précis, ce qui l'étonne, lui, l'excellent tireur.

L'entretien est revenu deux autres fois sur la fonction peu reluisante de « nettoyeur de tranchées ». A nouveau, nous avons abordé la question de l'attaque, vécue par tous les fantassins, mais vécue différemment par les « nettoyeurs » dont la fonction précise était de tuer, au couteau ou à la grenade. La question de la distribution d'alcool, que François reconnaît sans honte, sera traitée à part, pour tenter une étude statistique de fréquence de cette phase, et de comportement des soldats, plus varié et plus libre qu'on ne croit (le « après » de ma première question se réfère à cet usage) :

E- « *Et alors, après, comment ça se passait, quand vous sortiez ? Vous aviez mis la baïonnette au…*
T- *Ah ! On attaquait toujours avec la baïonnette !*
E- *A la pointe du fusil ?*
T- *Tout le temps ! Et le fusil chargé !*
E- *Et le couteau entre les dents ?*
T- *Ah ! Oui, oui, oui ! Quand on entrait dans les tranchées, pour nettoyer les tranchées ! Parce qu'ils en faisaient, des terrassements ! C'étaient pas des feignants, hein ! Ah ! Tout ce qui était devant, ça ressortait pas ! On les zigouillait ! C'était ben sauvage, mais c'était la guerre !*
E- *Et tous ceux de votre régiment y allaient ?*
T- *Eh ben oui ! Ils étaient ben obligés ! Ben obligés d'y aller !*
E- *Mais alors, quand vous arriviez vers la tranchée* (ennemie), *je suppose qu'un certain nombre d'entre vous étaient restés sur le carreau ?*
T- *Oh oui ! Y en avait beaucoup ! Moi, je me souviens quand… à une attaque de Berry-au-Bac, un sergent qui avait une balle qui lui avait traversé tout le corps, là. Alors, j'étais en train de faire ce pansement, là (il voulait pas que je lui fasse le pansement) j'étais en train de le déshabiller. Et y a une bande d'Allemands qui sont venus, là. Je sais que j'ai pris des grenades dans ma musette et je les ai balancées ! Eux, je les ai débarrassés comme ça ! Oh ! c'était la peine* (confus).
E- *Mais là, vous aviez tous l'ordre de ne pas faire de prisonniers ?*

---

[73] L'expression « y aller à la manœuvre » est très usitée dans notre région, surtout par les gens de plus de 50 ans. Elle signifie « mettre beaucoup d'ardeur dans une tâche ».

[74] Le 86 est le premier modèle du fusil Lebel, introduit dans l'armée française en 1886, fabriqué à la Manufactures d'Armes de Saint-Etienne (et ensuite aussi à celle de Chatellereault) à **86** 333 exemplaires. Il fut un peu modifié en 1893. Il remplaça les modèles de fusils Chassepot 1866 et Gras 1874.

T- *Ah oui ! On pouvait pas faire autrement ! S'ils nous prenaient, on était prisonniers ! On pouvait pas faire autrement !*
E- *Donc quand vous dites « On les zigouillait », vous les zigouilliez à quoi ? A la grenade ou au couteau ?*
T- *Oh ! Ça dépend ! Ce qui nous tombait sous la main !* (silence) *On s'est battus des moment durs ! On se rappelle pas de tous les petits villages… Pfffouo la la ! Les gens criaient ! Plus ils criaient, plus on était excités !*
E- *Y en a qui vous imploraient de pas les tuer ?*
T- *Oh ben…pas bien !*
E – *Qui faisaient « Camarades » ?*[75]
T- *Oh ! Pas bien ! Ils étaient pas bien aimés, les Allemands ! Ils étaient pas bien aimés !*
E- *Mais je suppose qu'ils n'avaient pas bien envie de mourir, ceux qui étaient…*
T- *Ah ! ben non, ils avaient pas envie !* (petit rire). *Ils avaient pas envie, non ! Ça risque pas !*[76]
E- […] *Je suppose que dans les tranchées, y avait des blessés qui devaient vous tirer dessus ?*
T- (qui n'a pas entendu la fin de la question et croit qu'il s'agit de blessés français) *Oh ! certainement ! Y avait des brancardiers qui les transportaient.*
E- *Et vous, vous aviez la mission de ne pas laisser de vivants ?*
T- *Ah ! Non, non, non ! Tout tuer ! Tout tuer ! Tout tuer !*
E- *« Tout » ? C'était votre ordre ?*
T- *Ah ! Oui, oui ! C'était l'ordre ! L'ordre de tous les zigouiller ! On devait rien garder ! Rien laisser debout ! Oh ! On en a bien tué ! Mon vieux !*
E- *Est-ce que vous vous êtes habitué ? Au début, je suppose, quand on ne l'a jamais fait, ça doit être affreux !*
T- *Oh ! Ouette affreux !* (a répondu en patois : « *c'était affreux* ! »)
E- *Est-ce qu'on peut s'y habituer ?*
T- *Oh ! Pas bien ! On s'y habitue pas bien ! Psstt !* (claquement de langue) *Pas bien !*
E- *Est-ce que certains n'avaient pas de peine à le faire ? Je suppose que ça dépend des personnes…*
T- *Oh ! Si ! Oh y en a qui aimaient pas bien le faire !*
E- *Mais ils étaient obligés quand même ?*
T- *Ah ! Ils étaient obligés ! Fallait marcher !*
E- *Et vous, votre sentiment, c'était quoi ?*
T- *Tuer ! Je voulais… On voulait tous gagner la guerre ! Allez ! Quand on pouvait, on massacrait ! On le faisait ! ».*

La franchise de François Dutel l'honore, face à des questions embarrassantes, où il était facile d'éluder la question, ou de refuser carrément de répondre, ou de donner une réponse morale condamnant ces meurtres exigés par la guerre, par les officiers, par l'Etat-Major, par la défense de la Patrie. Des signes parasites, comme le passage au patois, le claquement de langue, montrent une souffrance, que révèle aussi la litote ou l'euphémisme *« On s'y habitue pas bien ! »* signifiant qu'on ne s'y habitue pas du tout, à tuer, et surtout à tuer des blessés, des prisonniers ! Aucun témoin n'a atteint cette franchise glaçante qui n'est pas, je crois, du cynisme…

Vers la fin de ce long entretien (près d'une heure et demie) réalisé le 18 août 1987, à la maison de retraite de Feurs, par un bel après-midi d'été qui inspirait la joie de vivre, nous sommes revenus une troisième fois sur le thème si aigu des « nettoyeurs de tranchées ». La séquence démarre à propos de l'attitude d'Allemands se rendant aux Français :
E- *« Donc on avait intérêt à jeter son fusil dans ce cas-là ?*
T- *Ah ! Il avait intérêt à jeter le fusil en l'air ! Autrement, il était mort !*
E – *Ceux qui se rendaient, ils le faisaient toujours, ça ? Ils le jetaient, leur fusil ?*
T- *Oh ! Quelques-uns… Y en a beaucoup qui jetaient leurs fusils en tas ! Puis qui levaient les bras !*
E- *Et ceux-là, on ne les descendait pas ?*
T- *Ah non ! On leur tirait pas dessus !* (silence)
E- *Et alors, quand on vous demandait d'aller prendre les tranchées, c'était « Pas de prisonniers ! » ?*
T- *Pas de prisonniers, non, non !*
E- *Mais c'étaient les ordres ?*
T- *Les ordres ! « En avant, à la baïonnette ! Et nettoyez tout ce qu'il y a dedans ! »*
E- *C'est ce qu'on disait ?*
T- *Voilà ! Le commandement : « En avant, à la baïonnette ! ». Il fallait y aller ! On faisait partie des groupes francs, quoi !*
E- *Des corps francs !*

---

[75] « Faire camarade » est, durant la Grande Guerre, l'expression consacrée pour se rendre, du côté allemand : on se présente aux Français les bras levés, sans fusil ni autres armes, en criant « Camarade » ou, en allemand, « Kamerad ».
[76] *« Ça risque pas »* est une expression très courante dans notre région pour dire qu'un événement n'a pas la moindre chance de se produire. Ici, il est impensable d'imaginer qu'un Allemand ait eu envie de mourir !

T- *Des corps francs ! Des assassins, j'appelle, ça, moi ! Parce que tirer des Allemands… C'étaient des Allemands, mais c'était de la race blanche ! Tirer dessus comme si… on allait tirer sur un lapin de garenne ! C'est abominable !*
E- *Vous pensez « des assassins » maintenant ?*
T – *Oui !* (voix ferme)
E- *Mais est-ce qu'à l'époque vous pensiez… ?*
T- *Eh ben, non ! On était commandés ! On pensait de traverser, quoi ! On faisait ce qu'on pouvait pour traverser !*[77]
E- *Donc c'est parce qu'après vous avez réfléchi que vous vous êtes dit ça ?*
T- *Oui, après !*
E- *Vous y avez souvent repensé, après ?*
T- *Oh ! Pas tellement ! Parce qu'ils nous en ont tellement fait ! Ils nous ont fait l'Occupation, tout ! Ils venaient manger tout ce qu'on avait ! Et puis nous, on regardait !*
E – *Vous voulez dire dans la deuxième guerre ?*
T- *Dans la deuxième, oui !*
E- *Donc, du coup, vous avez pas eu de remords ?*
T- *Oh non ! J'ai pas eu de remords ! »*

Insaisissable François Dutel ! Quand on le croit insensible au meurtre commandé systématique, sans pitié, il déroute en le condamnant fermement (*« Des assassins, j'appelle ça, moi ! »*) et quand on le croit rallié à posteriori à cette position morale, il l'abandonne. La référence à la « race blanche » est à replacer dans un contexte historique où l'on ne doutait pas de la hiérarchie des « races », mais elle met mal à l'aise : il serait plus condamnable de tuer des Blancs que de tuer des non-Blancs ! Quant à la justification par les méfaits allemands de la guerre de 1939-1945, nécessitant revanche, il a fallu attendre 22 ans pour bénéficier de cette excuse… L'interprétation de *« Et puis nous, on regardait ! »* renvoie moins à la passivité de la plupart des Français sous l'Occupation qu'au grief des Poilus envers leurs fils, ou leurs petits-fils s'ils étaient des Territoriaux, de n'avoir pas su, comme eux, contenir l'invasion de l'armée allemande par une guerre héroïque de quatre ans, et d'avoir subi une défaite piteuse en six semaines, en mai et juin 1940, bien que l'armée française ait tout de même perdu plus de 120 000 hommes dans les combats. Certes, la victoire fut au bout, en 1945, mais elle est beaucoup plus anglaise, américaine et russe que française, n'en déplaise aux bâtisseurs de la mythologie nationale du pays qui s'est libéré par lui-même…

C- <u>Le coupe-coupe</u> : l'arme spécifique des Sénégalais

La partie qui précède, évoquant l'attaque à l'arme blanche, que ce soit la baïonnette dans le corps à corps, si on en vient à ce stade ultime, ou le couteau des « nettoyeurs de tranchées », ne peut pas ne pas déboucher sur l'évocation des tirailleurs, marocains ou sénégalais (mais la mémoire s'est focalisée sur ces derniers) pour qui l'arme blanche (le coupe-coupe) était une arme privilégiée, traditionnelle, même s'ils utilisaient aussi le fusil et les grenades.

Le coupe-coupe ou sabre d'abattis (car il servait aux populations noires à se frayer un passage dans la forêt dense en abattant les arbustes et en coupant les lianes s'opposant à la progression) est l'arme blanche réglementaire dévolue aux tirailleurs noirs, dits sénégalais, bien que leur recrutement ait largement dépassé les limites du Sénégal. Elle se présente sous forme d'un sabre court (50 cm en tout, avec sa poignée), tronqué à son extrémité, donc ne pouvant pas perforer, avec une lame large et allant en s'élargissant (de 5 cm à 6,5 cm) et épaisse (5 mm), mais dont le poids n'excède pas 760 g, ce qui le rend très maniable, et redoutable pour trancher d'un mouvement semi-circulaire du bras. Le colonel Mangin (futur général), dans son ouvrage *<u>La Force Noire</u>*, publié en 1910, y voit l'arme par excellence des troupes noires. Dès leur débarquement sur le territoire français, cette arme fait partie intégrante du mythe en cours de constitution du tirailleur à la chéchia rouge. Le Poilu sénégalais **Bakary Diallo**, dans son ouvrage autobiographique *<u>« Force Bonté »</u>*, paru en 1985[78], évoque le débarquement de son bataillon à Sète en 1914 : *« Certains hommes se détachent de la foule et viennent nous serrer les mains. Je les entends dire : « Bravo les Tirailleurs Sénégalais ! Vive la France ! ». D'autres nous disent : « Couper tête aux Allemands ! ». Les tirailleurs leur répondent avec leur sourire habituel et montrent leur coupe-coupe, disant que nous allons tuer les ennemis des Français. »*

Selon le site Internet officiel <u>www.cheminsdememoire.gouv.fr</u> : *« Première Guerre Mondiale (1914-1918) – Sur les 161 250 tirailleurs recrutés, 134 000 interviennent sur différents théâtres d'opération, notamment aux*

---

[77] Ce verbe *« traverser »* répété deux fois est difficile à interpréter. Il semble signifier « passer au travers » de la guerre, s'en tirer sans être tué.
[78] Bakary Diallo, *<u>Force Bonté</u>*, Les Nouvelles Editions africaines, 1985, pp.95-96

Dardanelles et sur le front de France, à Verdun ou sur la Somme (1916), tandis que les autres servent outre-mer comme troupe de souveraineté. » Parmi les grandes batailles où l'intervention des tirailleurs sénégalais est bien connue, le rédacteur du site aurait pu ajouter le désastreux Chemin des Dames en avril-mai 1917.

Remarquons que c'est abusivement qu'ils sont qualifiés du terme générique de « Sénégalais », alors qu'ils viennent d'une multitude d'ethnies noires qui sont loin de toutes provenir du Sénégal. **Jérôme** et **Jean Tharaud**, dans le roman documentaire *« La Randonnée de Samba Diouf »* paru en 1922, retraçant l'itinéraire de Samba Diouf , tirailleur du 113e Régiment de tirailleurs sénégalais, nous en donnent un aperçu, alors qu'ils sont rassemblés en France pour combattre : *« Et tous, gens du Nord et gens du Sud, du Sénégal et du Niger, de l'intérieur et de la Côte, Bambaras, Ouolofs, Mandingues, Toucouleurs, Sérères, Soninkés, Khassonkés, Soussous, Timnés, Lebous, habitants du Massina et de la Falémé, Floups, Gouros, Abbeus, Baoulés, Manos de la Haute Sassandra, et ceux encore dont on ignorait la race et le pays, tous ces Noirs qui, pour des yeux non exercés, se ressemblaient comme des frères, mais qui, là-bas, vivaient séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres, et que séparaient plus encore des différences de religion, de langue, de mœurs, de coutumes, d'habits, tous ces gens pour lesquels toute différence, quelle qu'elle soit, est une raison d'hostilité, se trouvaient, ce matin-là, rassemblés sur cette route, marchant au même pas, coude à coude, par la volonté des Toubabs ! »* (des Blancs)[79]. Et la page précédente énumère leurs origines géographiques et leurs spécificités (aspect corporel, habits, habitat, caractère, histoire, croyances, coutumes, métiers) ... Résumons sur le seul aspect géographique cette bonne soixantaine de lignes serrées, pour mesurer l'ineptie du qualificatif unique de Sénégalais : *« Bambaras de la vallée du Niger et du Haut Sénégal », « Ouolofs des confins de la Mauritanie…à Dakar … à Saint-Louis », « Mandingues…qui, sous des noms divers, peuplent l'immense pays du Niger au Saloum, de Bafoulabé à la Guinée », « Soussous et Timnés de la Guinée, « Lebous de Dakar et de Rufisque », « Bobos originaires des plateaux du Soudan »*, sans parler de onze autres ethnies dont les auteurs ne donnent pas le pays ou la région, mais qu'ils caractérisent autrement (pp. 1070-1071).

C'est l'usage du coupe-coupe, bien plus que celui d'autres armes qu'ils savaient pourtant manier, qui focalise l'imaginaire européen (français, mais aussi allemand) pendant la Grande Guerre. Un grand africaniste, **Marc Michel**, professeur émérite à l'Université de Provence, a étudié l'importance de la participation des troupes noires en 1914-1918, dans son ouvrage *Les Africains et la Grande Guerre 1914-1918* paru en 2003[80]. Dans le compte-rendu qu'en fait **Bertrand Arribe** sur le site geo-phile.net, on peut lire ces lignes relatives à l'ardeur guerrière des Sénégalais, parfois manipulés par les Français (les citations sont empruntées à Marc Michel) : *« Il ne peut être nié que les tirailleurs démontrent très souvent « un réel goût à combattre » les Allemands. Mais dans certains cas, ils ont été largement encouragés : « quelques jours auparavant, on avait fait circuler parmi les Noirs une photographie trouvée sur un prisonnier représentant le martyre d'un Sénégalais, torturé par les soldats allemands […] Constatons que la fureur et la cruauté des soldats allemands répondent sans aucun doute à la cruauté du soldat sénégalais ». Le nettoyage des tranchées au coupe-coupe s'avère particulièrement efficace sur le moral des troupes allemandes terrifiées. »*

En fait les Allemands (et leurs autorités militaires et politiques au premier rang) n'admettent pas que les Français fassent intervenir des troupes noires, qu'ils considèrent comme « sauvages », dans une guerre européenne de « civilisés. »

Pour nos témoignages sur les Sénégalais et leurs méthodes guerrières controversées, il convient de faire un partage clair entre ceux qui ont eu une connaissance directe des Sénégalais en les côtoyant constamment dans leur régiment, ou épisodiquement lors d'une attaque à grande échelle qui a associé leur régiment à un régiment ou un bataillon de tirailleurs, et ceux qui en ont une connaissance très fragmentaire, lors d'un épisode de leur guerre, et même ceux qui ne les connaissent que par ouï-dire, ce qui peut prêter au colportage de toutes les rumeurs les plus malveillantes, inspirées par un racisme souvent naturel, plein de bonne conscience à cette époque, où les Expositions universelles (encore dans les années 30) illustraient les bienfaits de la colonisation française par des « villages nègres » ou des « villages canaques » où des figurants importés de nos colonies, en costumes « locaux » ou à moitié nus, satisfaisaient la curiosité et le voyeurisme des visiteurs, et les ancraient malgré eux un peu plus dans l'idée de hiérarchie des races au sommet de laquelle se trouvait évidemment le Blanc…

1/ Ceux qui ont une connaissance directe des Sénégalais

Pierre Néel (cl. 18) par suite d'une mesure disciplinaire qu'il n'a pas comprise, a été affecté dans un bataillon disciplinaire, le 3e bataillon du 321e R.I. de Riom (bataillon qui aurait refusé de faire une attaque en 1914), ce qui lui a valu, un mois et demi après son incorporation, d'être sur le front de jour de ses 19 ans, le 1er juin 1917, alors que la grande majorité de ses conscrits de la classe 1918 n'a connu le front qu'au printemps 1918 (ayant

[79] Jérôme et Jean Tharaud, op.cit., 1922, cité dans l'édition des *« Grands Romans de la Guerre de 14-18 »* , éditions Omnibus 1994, p. 1071

[80] Marc Michel , *Les Africains et le Grande Guerre 1914-1918*, éditions Karthala, Paris, 2003, 302 pages

bénéficié d'une très longue instruction que rendait possible le renfort de l'armée américaine, à partir de juillet 1917) et de participer, en tant que mitrailleur, à beaucoup plus d'attaques qu'eux. Il va y côtoyer des Sénégalais qui, selon lui, avaient l'arme blanche et la grenade comme armes de prédilection. Cela va nous permettre d'aborder la question très délicate des pratiques guerrières imputées aux tirailleurs coloniaux, Sénégalais ou autres. Nous allons laisser se dérouler l'entretien sans le couper d'explications, pour montrer comment surviennent les éléments.

E- *« D'après vous, les meilleurs soldats, qui est-ce, dans les différents pays ?*

T- *Ah ! Les meilleurs soldats, c'est encore des Bicots*[81] *qui venaient d'un peu de partout, là, ces Noirs. Ah ! Ceux-là, ils n'avaient peur de rien !*

E- *Les Sénégalais ?*

T- *Les Sénégalais ! J'en avais beaucoup au 3e bataillon.*

E- *Ah bon ? Et alors, comment est-ce qu'ils attaquaient ? Ils avaient peur de rien, vous me dites ?*

T- *Non ! Peur de rien ! Si : ils avaient peur quand un obus éclatait à côté d'eux ; là, ils prenaient la frousse. Mais autrement, dans les corps à corps, le couteau entre la bouche, et en avant ! Ils n'avaient peur de rien !*

E- *Vous les avez vus attaquer comme ça ?*

T - *Oh ! Puisque nous en avions ! Nous autres ! Avec nous ! On nous avait renforcés, parce que, chez nous, c'était tellement tombé ! Alors on nous renforçait avec les Sénégalais !*

E- *Il paraît que les Allemands (vous disiez « les Boches » à l'époque) en avaient peur ?*

T – *Les Boches en avaient peur parce qu'ils leur tranchaient la tête après !*

E- *Vous les avez vus, vous ?*

T- *Ah ! non ! Je l'ai pas vu. Ça s'est pas trouvé d'être fait à côté de moi. J'étais dans mon bataillon, mais je les ai pas vu trancher la tête. Mais y en a qui ont tranché…ou leur couper les oreilles, mettre ça dans leur musette ! Ah ben ! Couper les oreilles, je les ai vus, ça ! Parce qu'ils leur coupaient les oreilles une fois morts…*

E- *Et qu'est-ce qu'ils en faisaient, des oreilles ?*

T- *Les officiers te leur ont fait balancer les musettes ! Mais ils étaient pas contents ! Ils voulaient y emporter chez eux ! …Comme souvenirs !*

E- *Et la tête, ils la coupaient aux morts ou aux blessés ?*

T- Ah ! Ils devaient aussi bien passer aux morts qu'aux blessés, là ! Et pas de pitié ! Ils avaient pas de pitié ! Ah ! Ils les auraient mangés, les Boches ! Oh la la !

E- *Donc c'étaient les soldats les plus terribles ?*

T- *Oh ! Les plus terribles ! Les plus terribles ! Bien des Français n'auraient pas fait ce que eux faisaient. Et puis dans une attaque ou un coup de main … Pour faire un coup de main, quand ça* est très dur, on demandait des volontaires : tout de suite volontaires, hein !*

E- *Donc ils aimaient ça ?*

T- *Ah oui ! Ah pour ça ! Pour ça, ils ne pensaient pas à la mort !*

E- *Et vous, il vous est arrivé, vous, d'attaquer avec eux ?*

T- *Ah oui ! Puisque nous en avions avec nous, tout mélangé !*

E- *Et eux, c'était surtout l'arme blanche ?*

T- *Ah oui ! Surtout l'arme blanche ! Ils se servaient pas souvent du fusil. La grenade, ils s'en servaient bien…*

E- *Mais ils devaient se faire abattre avant d'y arriver ? Se faire tuer avant d'arriver dans les tranchées d'en face ?*

T- *Ils y arrivaient ben, n'ayez crainte ! Quand ils savaient*[82] *un petit groupe de Boches qui était dans le coin, dans les tranchées, n'ayez crainte ! Ils revenaient par côté, deux blocs, ils sautaient d'un seul coup ! Les Boches avaient seulement la frousse, ils avaient pas le temps de se défendre : ils* (les Sénégalais) *les encerclaient et puis c'était vite fait !*

E – *Justement, on m'a dit que quelquefois (ceux qui les ont vus se battre comme vous me l'ont dit, vous allez me dire si c'est vrai) que les Boches en avaient tellement la frousse que du coup, ils voulaient pas « faire camarade », les Boches ! Ils se battaient jusqu'à la fin !*

T- *Oui, oui, oui ! Ça c'est vrai, ça ! Quand c'étaient des Noirs, ils se rendaient pas ! Jamais, les Noirs, j'en ai vu prendre un prisonnier, là ! S'ils sautaient dans la tranchée, ils nettoyaient ce qu'il y avait dedans, c'est tout ! Les Boches se rendaient pas, quoi !*

E- *Mais chez les Français aussi, il y avait des nettoyeurs de tranchées ? »*

Nous suspendons là l'entretien, la séquence sur les Noirs sénégalais étant achevée.

---

[81] Ce terme de « Bicot », terme de racisme ordinaire encore très en usage dans les années 1950-60 pour qualifier les Maghrébins (avec un autre mot : « Sidi »), dont la charge raciste a été ravivée par les haines suscitées par la guerre d'Algérie (1954 – 1960, avait trois acceptions au début du XXe siècle selon l'analyse linguistique de l'argot de la Grande Guerre d'Albert Dauzat : *« Bicot – Arabe, Algérien ; indigène quelconque »* (p. 218), sans compter un sens très spécialisé dans la marine *« quartier-maître chauffeur »*. Pierre Néel, en l'appliquant aux Noirs, montre l'élargissement du sens

[82] Cet emploi de « savoir » au sens de « connaître, avoir repéré » était assez fréquent chez les vieux Foréziens, au moins ceux du sud du département de la Loire. On dira : *« je sais un coin de champignons dans le bois des Mazelles… »*

Pierre Néel est le 80e des témoins que j'ai interrogés, entre novembre 1974 et Noël 1987, parmi lesquels 14 exactement avaient, soit spontanément, soit à ma demande, abordé le thème des tirailleurs sénégalais. La grande majorité ne les avait pas côtoyés de près, sauf quatre dont nous verrons le cas plus bas, qui ont été leur camarade de combat, comme **Pierre Néel, Georges Blondeau, Léon Guichard** et **Antonin Cote**, ou vécu avec eux comme un second Poilu vu bien plus tard (19 décembre 2005), et dernier (160e) de ma liste, **Louis de Cazenave**, de Brioude, guichetier à la SNCF, avant-dernier Poilu de France survivant, mort à 110 ans et trois mois le 20 janvier 2008, ayant passé un an, en 1917, au 5e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais. Il a confirmé la peur qu'en avaient les Allemands :

E- « *Les Noirs, je crois que les Allemands les craignaient ?*

T- *Ah oui ! Oh la ! A tort ou à raison, ils les craignaient ! Mon vieux ! Ils ne se rendaient jamais ! Devant les troupes noires, là, ils ne se rendaient pas !*

E- *Et pourquoi ils ne se rendaient pas ?*

T- *Ils avaient peur qu'on leur coupe le cou, quoi !* (petit rire)

E- *Ça s'appelait « couper cabèche » ?*[83]

T- *Eh oui ! Ah ça, mon vieux !*

E- […] *Est-ce que c'est vrai qu'ils coupaient la tête des prisonniers ?*

T- *Oh ! Jamais je l'ai vu ! J'ai jamais vu ça ! Non, non, non ! Ils étaient pas plus mauvais que les autres !*

E- *Y en a qui m'ont raconté des histoires de têtes coupées, ou de ceintures d'oreilles…*

T- *Des ceintures ?*

E- *Je vérifie les choses, vous comprenez ! Des oreilles coupées sur les prisonniers, qu'on enfilait…*

T- *Non, non, non, non, non ! Je l'ai jamais vu ! »*

Le témoignage est ambigu. Il récuse vigoureusement les mutilations faites sur des prisonniers, ou les trophées macabres, mais ne réfute pas la décapitation des morts, voire des vivants dans la fièvre du combat (qui serait un égorgement plus radical que celui des « nettoyeurs de tranchées » bien français) sans l'affirmer toutefois, car on ne sait pas si la crainte des ennemis est fondée ou non (« *Ils avaient peur qu'on leur coupe le cou, quoi ! »*).

Entre **Pierre Néel** et **Louis de Cazenave**, 8 autres témoins ont évoqué le cas des Sénégalais, soit **22** en tout, auxquels il faut ajouter 4 sur les 30 témoignages écrits, soit un total global de **26**, mais aucun de ces 8 ne les a fréquentés ; cependant **Joseph Sorgues** a eu une rencontre et un dialogue avec l'un d'eux dans le train, dialogue bien dérangeant par l'aveu sans mauvaise conscience qu'il contient.

Parmi ceux qui ont connu les Sénégalais, dans l'ensemble des témoins, deux appartenaient au 5e Régiment Colonial de Lyon, qui comportait une compagnie de Sénégalais.

Le premier est le témoin n° 47, **Georges Blondeau** (cl.16) natif de Sambin (Loir-et-Cher), fils d'ouvriers agricoles, placé comme valet de ferme à douze ans vers Chambord, puis livreur à Blois, puis garde-chasse dans le vaste domaine du prince de Broglie jusqu'à la guerre, activité qu'il exercera toute sa vie, à Romorantin jusqu'en 1935, puis, de 1935 à 1971, à Saint-Laurent-la-Conche (Loire) dans le grand domaine d'un membre de la famille Guichard, propriétaire du groupe Casino. Je l'ai longuement interviewé chez lui, à Feurs, le 13 août 1987, à l'âge de 91 ans. Il a été au 5e R.I.C de Lyon de janvier 1915 à l'armistice de 1918, et ensuite en occupation en Allemagne.

A propos du 5e R.I. Coloniale de Lyon je demande : *« Y avait quelle proportion de Français et de Sénégalais ? Plus de Français ou plus de Sénégalais ?*

T- *Plus de Français, moins de Sénégalais ! Puis alors des fanatiques, hein ! Ils faisaient pas de prisonniers !* (rire) *Ils commençaient à prendre le coupe-chou, et puis hop ! […] Ah ! Les Allemands, là, ils vont pas être prisonniers ! Alors, ils tiraient jusqu'à leur dernière cartouche, comprenez-vous, hein ! »*

E – *Puisque je tiens quelqu'un qui connaît les Sénégalais, est-ce que vous avez entendu parler de cette histoire de ceintures d'oreilles ?*

T – *Non !*

E - *Et de couper la tête ?Les Sénégalais, de couper la tête des gens qu'ils abattaient ?*

T - *Non, non !*

E – *Certains me l'ont dit ; d'autres m'ont dit « non », que c'étaient des racontars !*

T- *Non, non ! … Les troupes sénégalaises étaient mélangées avec des Français ! Y avait 20% de Noirs, quoi, des Sénégalais !*

E – *Vous étiez vraiment mélangés, ou s'il y avait des escouades…ou des compagnies… ?*

---

[83] En dépit de sa syntaxe en « petit-nègre », l'expression « couper cabèche » ne vient pas de l'association du verbe « couper « et d'un mot « cabèche » qui serait issu d'un dialecte africain ou maghrébin. *« Cabèche »* est, selon le Grand Larousse de la Langue Française en 7 volumes, un terme franco-provençal, dérivant du bas latin « capitium », tête, issu du latin classique « caput/capitis » tête (qui a donné le français « chef », tête, comme dans l'expression « opiner du chef », faire un mouvement approbateur de la tête). Ce terme, apparu en français chez Rabelais, en 1552 – il doit s'agir du *Quart Livre* -sous la forme aussi dialectale de « cavèche », est noté par le G.L.L.F. comme « *vieux et populaire* », au sens de tête.

T- *Ah ! non, non ! On était mélangés ! On était mélangés !*
E- *Vous avez le souvenir des noms de certains qui étaient avec vous ?*
T- *Non, non ! Vous savez, ils avaient des noms à part, d'abord ! Je me rappelle pas…Mais je les ai vus à l'attaque avec nous ! Mais quand même, devant moi, ils l'ont pas fait, ils ont pas coupé le cou aux Allemands parce y avait des gradés ! Ah ! Ils en avaient peur des gradés, hein ! Fallait pas couper le cou aux Allemands, hein ! Alors, ils le coupaient pas ! Mais s'il y avait pas les gradés, alors là, ils y passaient, les Allemands ! C'était triche et puis c'est tout ! Puis alors, ils sont fanatiques, ces gars-là ! On attaquait, admettons. Eh ben, au lieu de se coucher, de se mettre dans la tranchée, ils marchaient en avant, ils marchaient en avant, ils se faisaient tuer comme des mouches, vous savez ! Parce que les Allemands étaient bien outillés en mitrailleuses, hein !*
E- *On dit qu'ils portaient des sortes de grigris…*
T- *Ben, moi j'en ai pas vu, mais enfin on me l'a dit aussi.*
E- *Et qu'ils se croyaient parfois invulnérables aux balles…*
T- *Oui, oui, mais enfin…*
E- *Donc, ils essayaient pas de se protéger ?*
T- *Je vous répète : s'il y avaient pas eu les* …(officiers). *Mais ça existait, dans mon régiment même. Comprenez-vous, la compagnie, ça fait plusieurs kilomètres. Alors les officiers évitaient aux Noirs qu'ils fassent des choses pareilles, mais enfin…*
E – *Ils le faisaient aux cadavres, ou aux gens encore vivants ?*
T – *Oh ! Encore vivants ! Oh la la ! Et puis ils passaient des machins dans les oreilles, ils coupaient les oreilles, ils les mettaient autour de leur cou ! Un fil de fer, une corde, n'importe… Ils les attachaient toutes en…*
E – *Ils en faisaient un collier, alors ?*
T- *Voilà ! Un collier !*
E- *Vous l'avez vu, ça ?*
T - *Oui, oui, ça je l'ai vu !*
E – *Et ils le portaient sur eux ?*
T – *Oui, sur eux ! Et puis alors fallait pas dire : « Pourquoi toi faire ça ? » - « Moi connaître guerre avant toi ! ». Il fallait pas leur faire des remontrances sur la guerre, hein ! Ils se faisaient tuer, ils étaient fanatiques ! Quand ils étaient blessés, au lieu de se cacher ou quelque chose : ils auraient pu sauver leur vie, ils se laissaient tuer jusqu'au dernier, ils tiraient, ils embrassaient la terre, ils embrassaient la terre ! Et puis les mitrailleuses qui jonglaient, hein ! Je me rappelle d'Enrave…* (il dévie sur un autre sujet)
E – *Vous dites qu'ils embrassaient la terre : c'était un acte de religion ?*
T- *Oui : un acte de religion ! C'est des gens qui croient que quand on est mort, on ressuscite ! Moi, j'en sais rien, que voulez-vous !*
E- *Ils avaient une religion : quelle religion ? Vous les avez vus pratiquer ?*
T- *Moi, je les ai vus embrasser la terre ! Avec nous, hein ! Hou la la ! Fallait pas dire « zut ! » puis rien… Ils se mettaient à genoux, et puis « hop ! ». Fallait pas trop s'en occuper, comprenez-vous ! Comme y a eu le capitaine qui commandait la compagnie… Quand ils voyaient le capitaine, il les… Le capitaine, il défendait de tuer les Allemands*[84] *: c'était normal ! Quoique, vous savez, y a pas que les Noirs ! Moi, j'ai vu des Allemands se rendre, et puis nous on leur jetait des grenades, et puis tout, parce qu'ils avaient tellement tué des Français, chez nous ! »*

Le deuxième témoin incorporé au 5e R.I. Coloniale de Lyon est le témoin n° 71, **Léon Guichard** (cl.15) natif d'Iguerande en Saône-et-Loire, où, comme agriculteur, il a passé sa jeunesse et le début de sa vie d'adulte, jusqu'en 1938, puis qui est venu, avec la même profession, dans la Loire, à Briennon, puis à Saint-Nizier-sous-Charlieu où je l'ai vu le 19 décembre 1987, à l'âge de 92 ans. Incorporé en janvier 1915, il parle dans la séquence suivante de 1917 (cf *« à la fin »*) et surtout du Chemin des Dames, avec une partie que nous utiliserons dans un chapitre ultérieur consacré à cette désastreuse bataille.
T- « *Y a quatre compagnies par bataillon… et à la fin, y avait une compagnie de Sénégalais qu'ils nous renvoyaient tous les printemps. Alors, quand on les voyait arriver, on était sûr qu'y allait ronfler* ! » [85]
E- *Et eux, ils les utilisaient pas pendant l'hiver ?*
T- *Ah non ! Ils foutaient le camp à Fréjus ! Au mois de novembre, ils étaient partis ; ils revenaient… Comme l'attaque du 16 avril*[86] *, y avait quinze jours – trois semaines qu'ils étaient là. Alors, ils nous en renvoyaient tout le*

---

[84] Il faut comprendre : le capitaine défendait de tuer les Allemands qui se rendaient, ou d'achever les blessés allemands ! Un capitaine qui défendrait à ses hommes de tuer l'ennemi, ce serait original !
[85] « y allait ronfler » : en dehors de l'emploi de « y » pour « ça », propre aux vieux locuteurs de cette région (nord de la Loire, vers Charlieu et sud de la Saône-et-Loire), trait déjà observé dans cet ouvrage, le verbe « ronfler » prend aussi un sens local, au sens élargi de « faire du bruit », donc, par litote ou euphémisme adapté à la guerre, « canonner violemment »
[86] Le 16 avril 1917, jour du déclenchement de la bataille du Chemin des Dames

temps des jeunes, des Sénégalais. Ces jeunes, au premier obus ! Ils avaient pas peur de la mitrailleuse, mais de l'obus, ça, ils y aimaient pas ! Au premier obus, tchac ! A plat ventre dans la tranchée ! Mais ils s'y habituaient…
E- *Vous dites qu'ils avaient pas peur de la mitrailleuse ?*
T- *Ah non ! La mitrailleuse, ça leur faisait pas peur ! La mitrailleuse, c'était rien ! Mais l'obus, ouh la !*
E- *Pourtant ça les tuait comme tout le monde !*
T – *Eh ben oui, mais * sais pas. C'était plutôt l'explosion de l'obus !*
E – *Le bruit ?*
T- *Le bruit ! L'explosion !*
E- *On m'a dit que certains se sentaient protégés ? … Non ?*
T – *Pouof ! J'en sais rien, moi !*
E – *Comment ils se comportaient, ces Sénégalais ? … Avec vous ?*
T- *Ben, ils étaient compagnie séparée. Ils étaient pas désagréables… il fallait pas les embêter !*
E- *Ils avaient pas de drôles de façons ?*
T- *Ah ben si ! Mais, entre nous, on les fréquentait pas !*
E – *Et je crois que les Boches les craignaient ?*
T- *Ah ! Alors là ! Parce qu'avec eux, y avait pas de pardon ! Ils partaient à l'attaque avec le coupe-coupe !*[87] *Vous savez ce que c'est, le coupe-coupe, Vous en avez entendu parler ? . Ils partaient avec ça, coupe-coupe, « tchac ! »*.(geste de décapitation à hauteur de mon cou !). *Alors, là, les Allemands les aimaient pas à cause de ça !*
E- *« Couper cabèche » !*
T- *« Couper cabèche ! »* (grand rire). *C'est pour ça qu'avec nous, on réussissait pas tant d'attaques que ça parce que l'Allemand se défendait jusqu'à la gauche ! Je les ai vus, moi, les Allemands, reprendre le fusil quand ils voyaient des Sénégalais !*
E- *Alors que si ça avait été des Français, ils se seraient rendus ?*
T- *Ils seraient été rendus prisonniers. Mais quand ils voyaient ces Noirs, ils disaient… Ils se défendaient jusqu'à la gauche ! Tant et tant ! Enfin, moi, je les ai pas fait parler*[88]*mais… Ils se défendaient jusqu'à la dernière minute !*
E- *Et vous en avez vu qui coupaient la tête ?*
T- *Ben non ! Pas moi ! J'ai pas vu. Mais y avait deux blockhaus de mitrailleuses que* tiraient : c'est les Sénégalais que*[89] *les ont pris !* (il dévie assez longuement sur le cas d'un camarade, Rodet, dont il a dû enlever l'équipement, grièvement blessé dans cette attaque, emporté par les brancardiers, et arrivant mort au poste de secours). Je le ramène au sujet des Sénégalais :
E- *Pour en revenir aux Sénégalais, j'avais entendu parler de cette histoire de « Couper cabèche ». Est-ce que c'est sur les morts, ou sur les blessés ? Ou sur tout le monde ?*
T- *Ah ! Pas de blessés ! Pas de prisonniers ! Ah la ! C'est pour ça que les Allemands se défendaient jusqu'à la gauche !*
E- *Est-ce que vous avez entendu parler, qu'ils les emportaient, ces têtes ?*
T- *Non, non ! Je crois pas…*
E- *Est-ce que vous avez entendu parler (y en a deux ou trois qui me l'ont dit) de ces fameuses ceintures d'oreilles ?*
T- *Ah ben oui ! J'en ai entendu parler, mais je l'ai jamais vu ! On en entend parler, de ces histoires-là, mais je l'ai jamais vu.*
E- *C'étaient les Sénégalais aussi ?*
T- *Soi-disant ! Mais j'y ai pas vu, moi ! Premièrement, j'y ai pas vu !*
T2 (Claude-Marie Ginet, chez qui l'on est, autre Poilu, qui a déjà témoigné avant) *Qu'ils emportaient des oreilles, oui !*
E- *Faire des ceintures d'oreilles sur du fil électrique…*
T- *Soi-disant, mais j'y ai pas vu !*
E- *Justement : je pose les questions, vous comprenez, pour avoir un nouveau point de vue !*
T – *Oui, oui ! Mais ça, j'y ai pas vu ! »*

On comprendra que sur un sujet aussi délicat, aussi « sensible », il importe au plus haut point d'avoir l'intégralité de l'échange pour voir comment s'engendrent les idées, si elles surgissent spontanément ou sont suggérées par l'enquêteur, et comprendre que les dénégations sont aussi importantes que les affirmations, même si elles pourraient paraître inutiles à première vue. On remarquera que ce témoin refuse le spectaculaire dont il n'a pas été témoin visuel, ce qui donne un poids de crédibilité supplémentaire à son témoignage.

---

[87] Cette arme traditionnelle africaine (ou amérindienne) était effectivement autorisée, à en croire divers témoignages écrits.
[88] Il faut comprendre : je n'ai pas eu à faire parler les Allemands prisonniers (rôle d'officiers de renseignement de l'arrière) pour qu'ils me confirment cette peur panique des Sénégalais
[89] Ce pronom relatif « que » en fonction sujet, au lieu de « qui » est une des caractéristiques du parler des vieilles personnes de la région de Charlieu (nord-est de la Loire) et du sud de la Saône-et-Loire

Bien plus loin dans l'entretien, à propos de la guerre d'Orient pour laquelle Léon Guichard s'était porté volontaire, et où il est parti le 2 août 1917 avec le 3e R.I.C., il revient sur le cas d'un Sénégalais parlant français (fait rare à l'époque) tué à ses côtés, ce qui illustre la fraternité d'armes plus que dans l'expérience du front français, et individualise la vision des Sénégalais jusque là décrits comme un bloc uniforme :

T- *«On a eu un mort pendant que j'étais là-bas, moi ! Un Sénégalais qui s'est fait tuer bêtement ! Bêtement, peut-être pas… On prenait la garde ensemble dans les tranchées. Et o*[90] *me dit : « Camarade, relever, prendre ta place ! ». Et moi, j'avo* dit qu'il y avait une batterie de 88*[91] *qu'ils* (les Allemands, ou les Bulgares) *amenaient et que* tirait comme ça, par hasard. Y avo* dit : « Fais attention à la pièce que* tire là-bas ! ». Parce que le 88, je sais pas si te* sais, c'est un tir rapide : l'éclatement est avant le départ ! Moi, en attendant la relève… Moi… y avait les sacs qui étaient au fond de la tranchée, et moi je discutais avec les deux caporals* qui étaient là, à côté. Et pouf ! Notre Sénégalais nous tombe dessus ! Hop ! Kaput ! Il y a resté, quoi ! Et nous, on a été relevés peut-être une heure après, ou une demi-heure, je me souviens pas bien. Et le type a été tué ! Et j'y* avais dit : « Camarade, fais attention canonne* ! » : le mot « canon » ! Il était en train de discuter avec nous, j'en sais rien ! Hop ! Mon Sénégalais, pataout* !*

E – *Il comprenait le français, quand même ?*

T- *Oh oui ! C'était un Sénégalais, ça… Il était sénégalais, mais il faisait pas partie du bataillon sénégalais. Ils étaient des Sénégalais pas bien comme les autres… pas la même race ! Parce que, vous savez, les Sénégalais, y en a là-bas combien de races ! Hou, j'en sais rien !*

E- *Et celui-là, c'est le seul mort qu'il y a eu dans votre compagnie ?.*

Le Sénégalais s'est « *fait tuer bêtement* », selon Léon, car il n'a pas tenu compte de son avertissement, mais aussi parce que les probabilités de se faire tuer dans ce secteur étaient faibles : Léon Guichard, qui a eu déjà l'expérience du front français pendant plus de deux ans (incorporé en janvier 1915, il est monté au front en avril et y est resté jusqu'à fin juillet 1917, et son régiment, le 5e R.I. Colonial de Lyon y a subi d'effroyables pertes), a découvert que la guerre d'Orient n'avait aucun rapport, sur le plan des risques de blessure ou de mort, avec la guerre en France : *« En Orient, c'était pas la guerre ! »* a-t-il déclaré. Un seul mort pour sa compagnie (de 200 ou 250 hommes) au cours de son année de séjour en Orient (de fin août 1917, date de l'arrivée du bateau, à l'armistice avec la Bulgarie de fin septembre 1918), c'est effectivement sans commune mesure avec la guerre en France !

Au cours de l'entretien avec **Georges Blondeau**, le premier à avoir témoigné sur sa cohabitation avec les Sénégalais au sein du 5e R.I.C. de Lyon, j'ai fait allusion à des « grigris » dont m'avaient parlé d'autres témoins. Le témoin précédant juste le rendez-vous avec **Léon Guichard** et **Claude-Marie Ginet**, lui aussi de Saint-Nizier-sous-Charlieu, vu la semaine d'avant et le matin même, le capitaine d'artillerie **Etienne Becouse** (cl. 13) y a fait allusion dans son récit de guerre. Originaire de Lyon, bachelier, dessinateur industriel, il a été après guerre contremaître aux usines Seguin de Lyon, avant de s'installer en juin 1941, au retour de captivité anticipé, lié à son statut de Poilu, à Saint-Nizier comme vigneron. Je l'ai interrogé en deux séances, la seconde en ayant lu auparavant un récit autobiographique «tapuscrit » qu'il m'avait confié la semaine d'avant lors du premier entretien de deux heures, *« Souvenirs de guerre du capitaine B. »* , le B dactylographié ayant été ensuite complété à la main en « **B***ecouse* » (179 pages), récit portant sur sa participation aux deux guerres mondiales.

Dans ce texte, Etienne Becouse écrit à la page 46 : *« Dans Crapeaumesnils*[92] *il y a des tirailleurs sénégalais qui ont une frousse bleue des canons. L'un d'eux qui vient chercher la soupe nous dit :* « *Coupe coupe et dzimm, y a bon grigri ; mais boum boum y a pas bon parce que y a pas grigri »*, ce qu'on doit pouvoir traduire par : « *Pour les lames et les balles, y a de bons grigris ; mais pour les obus/canons, c'est mauvais parce qu'il n'existe pas de grigris »*. Le gri gri ou grigri[93] est, selon le Larousse de la Langue Française, le « *nom africain des amulettes et talismans vendus par les sorciers et destinés à conjurer le mauvais sort »* dont la plupart contiendraient des citations de versets du Coran, pour les populations musulmanes, ou des reliques de fétiches, pour

---

[90] « O » pour « il » est une des caractéristiques, provenant du patois, des vieux locuteurs du nord de la Loire (région de Charlieu) et du sud de la Saône-et-Loire : le témoin est natif d'Iguerande où il a vécu jusqu'en 1938 avant de prendre une ferme dans la Loire, à Briennon, puis à Saint-Nizier-sous-Charlieu

[91] Le canon autrichien de 88 mm (calibre de son obus) était redouté de tous les Poilus car c'était le seul dont l'éclatement se produisait presque aussitôt après la perception du bruit de départ du coup, voire avant (ce que dit ici le témoin) à cause de la vitesse exceptionnelle de l'obus, ce qui ne laissait aucun laps de temps pour tenter de se déplacer afin de s'en prémunir.

[92] Crapeaumesnil (sans « s ») est une localité de l'Oise, à 5 km au sud de Roye et à 8 km au nord de Lassigny

[93] Mais le GLLF nous apprend que ce mot, dont l'étymon n'est pas connu, est d'introduction très ancienne, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer : il apparaît en français en 1557, au sens de « diable, esprit malin » chez André Thevet, auteur de la description du Brésil et de ses habitants, au moment d'une tentative de colonisation française, intitulée *« Singularités de la France Antarctique, autrement nommée Amérique* « , et presqu'un siècle plus tard, en 1637, au sens actuel, dans l'ouvrage du Père missionnaire Alexis de Saint-Lô titré « *Relation du Voyage du Cap-Verd »*

les animistes, proches en cela des scapulaires chrétiens portés par les Poilus français, sur lesquels nous reviendrons, ou des médailles pieuses qui auraient détourné des balles ou des éclats d'obus.[94]

Au verso de la page dactylographiée, Etienne a complété à la main, plus tard : *« Parmi les tirailleurs sénégalais, il y avait 3 races :*
1e / les Soudanais habitant le Haut-Sénégal qui étaient les plus évolués
2e / les Bambaras, un peu moins civilisés
3e / les Toutcouleurs, encore enthropophages*, et qui coupaient les oreilles des cadavres Allemands* pour les mettre dans leurs musettes ; et cela malgré les officiers qui tentaient de les en empêcher. »*

Ayant lu son récit, la semaine d'après je reviens sur la question, notamment sur les Toucouleurs :
E- *« Vous dites qu'il n'y aurait pas qu'une sorte de Sénégalais ?*
T- *Y en avait trois ! Trois races bien différentes !*
E – *Et qui auraient des coutumes différentes ?*
T- *Oui ! Y avait une race qui était assez évoluée, une race un peu moins évoluée, puis une race complètement anthropophage !*
E – *Les Toucouleurs ?*
T- *Les Toucouleurs, oui ! Ils étaient anthropophages, ceux-là !*
E- *Et ceux-là, qu'est-ce qu'ils avaient comme traditions ?*
T- *Ben, ils coupaient les oreilles des cadavres allemands pour les mettre dans leur musette et pour les manger !* (rire)
E – *Ah ! Pour les manger ? Je croyais que c'était un trophée !*
T- *Non, non, non ! C'était pour les manger ! Ils devaient trouver ça très bon !* (nouveau rire)
E- *J'ai même entendu parler de couper les têtes ! Est-ce que vous l'avez entendu, vous aussi ?*
T- *Ah ! Je l'ai pas entendu, mais enfin, c'est possible qu'ils le fassent, oui… »*

Après, la conversation dévie sur les nettoyeurs de tranchées français, qu'on va donner ici, puisque c'est très bref du fait du témoin :
E- *Est-ce que vous avez entendu parler des nettoyeurs de tranchées ?*
T – *Ah oui ! C'est-à-dire qu'à partir de 1915, y a eu des gens qui étaient des nettoyeurs de tranchées : ils se précipitaient en avant des lignes avec des grenades, des grenades incendiaires, et puis naturellement tous les abris (quant les Allemands restaient dans les abris), ils tuaient tous les Allemands qui étaient dedans !*
E- *Est-ce qu'ils étaient chargés d'achever les blessés ?*
T- *Ah non ! Jamais ! Jamais ! En 14, on n'a jamais achevé de blessés ! Alors que ça s'est fait dans la guerre de 39-40 ! »*

Pour ce qui est des Sénégalais, Etienne fait porter la responsabilité des ablations d'oreilles, qu'il donne comme sûre, sur une ethnie sénégalaise, les Toucouleurs, qui aurait importé dans la guerre « occidentale » ses coutumes « *anthropophages* », étant donné qu'il retient l'explication alimentaire, et non la symbolique comme trophée. Il estime éventuellement plausible la décapitation, sans jamais l'avoir vue…

On dira, à juste titre, que je devrais me récrier en condamnant ouvertement ces pratiques, ou les réfuter comme d'ignobles rumeurs racistes : c'est oublier que pour obtenir un témoignage sur des points sensibles, il ne faut pas braquer le témoin ! Pas lui donner de leçons morales qui le jugent ! Difficile d'ailleurs de juger un octogénaire, voire un nonagénaire, et quelquefois un centenaire qui a fait une guerre terrible, qui a traversé le siècle, alors qu'on n' est qu'un trentenaire au début, un quadragénaire ensuite pour la majorité des entretiens, à qui le titre de Pupille de la Nation a épargné le service militaire !

Le troisième témoin a avoir combattu avec les Sénégalais mais au cours d'une seule bataille, où leur bataillon était associé à son régiment, est le témoin n° 79, **Antonin Cote** (cl.15) agriculteur à Saint-Priest-la Prugne déjà présenté. Il a passé toute sa guerre, de décembre 1914 à l'armistice dans un seul régiment, le 121e R.I. de Montluçon, et a été gazé et blessé. C'est sans doute à Verdun que son régiment a reçu le renfort occasionnel de Sénégalais.
E- « *On m'a parlé des Sénégalais…*
T- *Oh ben ! Les Sénégalais !*
E- *Qu'est-ce qu'ils faisaient ?*

---

[94] Voir le livre collectif de Mémoire Forézienne *« Et délivrez-nous du Mal – Signes et rites de protection en Forez rural »* de Lucien Barou, Bernard Blethon, Tony Kocher et Daniel Palmier, édité par les Publications de l'Université de Saint-Etienne en 1998, où l'auteur du chapitre III (Bernard Blethon) intitulé *« Essai de compréhension du système de protection »* analyse deux de mes témoignages de Poilus, tous deux de Saint-Georges-Hauteville (Benoît Crépet et Jean Salanon) et s'estimant tout deux sauvés, le premier d'une balle qui avait perforé son carnet, porté dans la poche gauche, sur le cœur, s'arrêtant sur petit drapeau tricolore plié dans le carnet, portant brodé en son centre l'effigie du Sacré-Cœur de Jésus, drapeau acheté par sa mère (p. 157), le second d'un éclat d'obus qui a tué son copain de Boën à côté de lui, et qui a éraflé son béret de Chasseur Alpin, portant cousue sous le cor de chasse, insigne des Alpins fixé au large béret bleu (la « tarte »), une médaille de la Vierge de la rue du Bac, à Paris (p. 206).

T- *Ils avaient pas de pardon ! Non ! Les Sénégalais, c'étaient pas des soldats ! C'étaient des soldats, mais c'était des brutes !*
E- *Qu'est-ce qu'ils faisaient ?*
T – *Un Boche qui voulait se rendre…Ils* (les Sénégalais) *rentraient dans une sape, ils étaient quatre-cinq… Ils* (les Allemands de la sape) *voulaient se rendre, ils les tuaient quand même !*
E- *Ils les tuaient quand même !*
T- *C'était pas… Non !* (ton de forte réprobation)
E- *Les Français faisaient pas ça ? Ils achevaient pas les blessés ?*
T- *Oh non !* (la conversation dévie longuement, à son initiative, sur le cas d'un Allemand blessé dans la tranchée, qu'il a épargné alors qu'il le visait). Je le ramène enfin au thème des tirailleurs sénégalais :
E- « *Alors, justement, les Sénégalais, ils avaient la réputation d'achever les blessés, c'est bien ça ?*
T- *Ah ! Les Sénégalais ! Justement, c'était pas ça*[95]*, quand même ! Quand un homme peut pas se défendre, on doit le laisser ! Il me semble ! On doit le laisser !*
E – *Et eux ne le laissaient pas ?*
T – *Oh ! D'un et d'autre ! Y en a ben qui étaient pas si méchants ! Mais y en a qui étaient trop…*
E – *On m'a même dit (je sais pas si c'est vrai) qu'ils coupaient les têtes !*
T- *Eh ben oui ! Vous savez pas pourquoi ? Parce qu'ils disaient qu'il était pas… un homme qui voyait clair* (les yeux ouverts ?) *comme ça, mort… pas mort, si vous voulez !*
E- *Mais immobile…*
T – *Ils disaient : « Oh ! Il est pas mort ! » Fallait qu'il soit… en pièces ! Pour qu'il soit mort ! Les Sénégalais ! S'ils voyaient pas d'un côté une jambe ou, comme vous dites, couper la tête … Ah ! Couper la tête, ah pour ça, ils étaient bons !*
E – *Et vous l'avez entendu dire, vous aussi ?*
T – *Oh ! Si je l'ai entendu dire !*
E – *Vous ne l'avez pas vu ?*
T- *Non ! Je l'ai pas vu ! … Je l'ai entendu dire, oui ! Ils faisaient même pas de prisonniers, je dis ben !*
E- *Est-ce que vous avez entendu dire aussi qu'ils coupaient les oreilles ?*
T - *Oh ! Ben y en a, oui, qui coupaient les oreilles !*
E - *Et qu'est-ce qu'ils en faisaient ?*
T- *Un sort !*
Epouse de T : *« Pour avoir le plaisir d'assassiner… »*
E - *Et je sais que les Boches les craignaient !*
T - *Oh ! Ils les craignaient ! Je crois bien qu'ils les craignaient ! Une fois qu'ils nous ont fait attaquer avec les Sénégalais (les gars de chez nous, là) ils nous ont mêlés avec les Sénégalais. Eh ben les Boches voulaient pas se rendre, bien sûr ! Ils ont su que dans l'attaque, y avait des Sénégalais ! Alors, ma foi, ils se rendaient plus ! Héé ! Ils voulaient pas se rendre ! Oh ! Je sais ben, les Sénégalais, c'était… Je sais pas comment dire, quoi ! C'étaient des brutes, quoi !*
E- *Donc, vous dites que quand il y avait des Sénégalais, ils voulaient plus se rendre ?*
T – *Eh ben, forcés ! Autrement… Ils* (les Allemands) *savaient qu'ils faisaient pas de prisonniers, eux, les Sénégalais ! Alors, ils voulaient pas se rendre ! Moi, j'y ai vu, dans l'attaque ! Ils voulaient pas se rendre, bien sûr ! Ils savaient qu'ils faisaient pas de prisonniers !*
E- *Alors, ils se battaient encore plus !*
T- *Ah ben, mais bien sûr ! Ça a duré pas longtemps, mais ça a duré quand même ! Oh ! Les Sénégalais, c'était sauvage, quoi ! C'était sauvage ! ».*

Sur ces six témoins ayant eu une connaissance directe, soit prolongée sur une ou plusieurs années (cas du seul soldat incorporé dans un régiment de tirailleurs sénégalais, **Louis de Cazenave** des deux soldats du 5e R.I.C. de Lyon, **Georges Blondeau** et **Léon Guichard**, de **Pierre Néel** au bataillon disciplinaire du 321e R.I. de Montluçon), soit occasionnelle (cas d'**Antonin Cote** et d'**Etienne Becouse**), les avis convergent et divergent à la fois.

Tous voient dans les Noirs des soldats redoutables et redoutés des Allemands, et ceci est expliqué par leur fougue au combat, ou par le fait qu'ils ne font pas de prisonniers, ce qui pousse les Allemands à ne pas se rendre par crainte d'une mort qu'ils jugent inévitable, dont à combattre jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, ou de leurs munitions. Plusieurs signalent leur crainte panique des bombardements, contrastant avec une sorte de désinvolture face aux balles, des fusils ou des mitrailleuses, parfois expliquée par le sentiment d'invulnérabilité lié au port de grigris (Becouse)

---

[95] L'expression exclamative *« c'est pas ça ! »* ou ici, *« c'était pas ça »*, se dit en Forez pour signifier « *ce n'est pas correct !* » ou « *ce n'est pas normal* ! », ou « *c'est défaillant* ». Exemple : *« il est bien gentil, mais comme travailleur, c'est pas ça ! »*

Concernant les mutilations infligées aux ennemis, la plupart admettent celle des oreilles (et un des nez) sur les cadavres, soit pour les manger (Becouse), soit pour les emporter chez eux comme souvenirs (Néel) ou en faire des colliers, comme trophée (Cote). Certains n'excluent pas cette mutilations des oreilles sur les blessés. Une majorité des témoins aurait été témoin de mutilations d'oreilles. Trois signalent l'opposition des officiers à cette pratique, après coup (Blondeau : vider les musettes), ou avant, ce qui aurait eu un effet dissuasif.

Concernant la tête, la pratique de cette mutilation sur les cadavres est connue de trois témoins (Néel, Becouse, Cote) mais n'a jamais été vue par eux ; en revanche deux témoins (de Cazenave et Blondeau) la nient, mais le second affirme qu'elle ne s'est pas produite dans son bataillon seulement à cause de l'interdiction formelle des officiers : « *Ils ont pas coupé le cou aux Allemands parce y avait des gradés ! Ah ! Ils en avaient peur des gradés, hein ! Fallait pas couper le cou aux Allemands, hein ! Alors, ils le coupaient pas ! Mais s'il y avait pas les gradés, alors là, ils y passaient, les Allemands !* »

La décapitation de prisonniers vivants est le plus souvent niée, mais estimée possible par Néel et Blondeau (toujours avec la réserve de l'opposition des officiers qui jugulaient cette pratique).

Les raisons invoquées sont, pour l'ablation des oreilles, soit alimentaires (« *pour les manger* » : Becouse), soit honorifiques, comme trophées (*« comme souvenirs »* : Néel). Pour la tête, la décapitation est expliquée par un des témoins (Cote) comme relevant d'une croyance dont on verra qu'elle rejoint celle d'anthropologues spécialistes des tribus africaines du début du XXe siècle, et les ayant observées et décrites à cette époque :

E – « *On m'a même dit (je sais pas si c'est vrai) qu'ils coupaient les têtes !*
T- *Eh ben oui ! Vous savez pas pourquoi ? Parce qu'ils disaient qu'il était pas… un homme qui voyait clair* (les yeux ouverts ?) *comme ça, mort… pas mort, si vous voulez !*
E- *Mais immobile…*
T – *Ils disaient : « Oh ! Il est pas mort ! » Fallait qu'il soit… en pièces ! Pour qu'il soit mort ! Les Sénégalais ! »*

2/ <u>Ceux qui ont côtoyé peu de temps des tirailleurs sénégalais, voire pas du tout</u> :

Sur les 25 autres témoins ayant donné leurs avis sans avoir eu un contact direct et durable avec des Sénégalais combattants, les avis concernant ces tirailleurs noirs et leurs méthodes de combat divergent (on ne comptera pas comme désapprobation le fait de signaler qu'ils ont peur du canon). Les noms des témoins sont classés par ordre chronologique de leur entretien dans la série des 160 interviewés, les autres témoins (27) représentés par des document écrits venant à la fin.

- jugements approbateurs sans réserve (malgré parfois la connaissance de méthodes de combat spéciales, traitées ou non de rumeurs): Antoine Daval, Jean Jacon, Louis Seux, Jean-Marie Ollier, Ernest Pigeron, Antonin Granet , Amand Beyron = **7**
- jugements approbateurs avec néanmoins indication de méthodes « barbares » : Francis Ferret, Antoine Gayet, François Dutel, Georges Montagne, Antoine Gacon, Armand Molière, Joseph Sorgues, François Baizet = **8**
- jugements (très) désapprobateurs fondés sur des méthodes de combat « barbares » et parfois la mention de coutumes étranges : Claudius Recorbet, Pétrus Michel, François Potin, Etienne Poyet, Séraphin Rejony, Pierre Rivollier, Georges Blondeau, Etienne Becouse, Antonin Cote = **10**

Nous retiendrons pour chaque groupe les citations les plus représentatives.

<u>Jugement approbateurs sans réserve (ou peu)</u> :

* *« Les Sénégalais, c'était l'arme blanche, eux ! Mais ils avaient trop peur du canon ! Ils étaient malheureux ! Au Chemin des Dames, même y en avait qui étaient pas sortis pour l'attaque : ils étaient restés dans les tranchées ! Ils avaient trop peur du canon ! C'est que, pour les attaques, l'artillerie marche !* E – *Je crois que les Allemands les aimaient pas !* T – *Oh pas bien, non !* (rire) *C'est qu'ils étaient mauvais ! Ils les craignaient beaucoup. J'ai entendu dire – je l'ai pas vu, moi – qu'ils leur coupaient les oreilles et qu'ils en faisaient des colliers ! Alors vous savez ! C'est affreux de voir ça ! […] C'était des machins d'attaque, tout ça ! Division volante ! »* - **Pétrus Michel** (cl. 16) de La Fouillouse

* *« Tous les régiments étaient d'attaque…Ah ben ! Y avait un Sénégalais ! Les Sénégalais, quand y avait des attaques, ils se barraient !* (rire) *Y en a qui se barraient, oui ! Alors, il fallait les remettre sur le tapis !* E – *Je croyais pourtant que les Sénégalais étaient courageux ?* T - *Y en a, oui, mais ils sont pas extraordinaires ! Y en a qui sont des vrais soldats, ils savent ce que c'est. Mais d'autres, ils suivent le mouvement ! […] Les oreilles coupées ? Non ! C'est de la rigolade, ça ! »* - **Jean Jacon** (cl. 12) de Saint-Bonnet-le- Château

* *« Y en a qui disaient qu'ils faisaient des atrocités… Je sais pas. Ils faisaient que ce qu'on leur faisait faire ! Mais enfin, c'étaient des soldats qui obéissaient ! Et les méthodes pour les faire obéir étaient peut-être bien pas*

toujours bien convenables. Mais de ce moment-là, c'est des choses qu'ils comprenaient un petit peu. Ainsi moi j'ai vu, par exemple, des tirailleurs, pour les faire aligner, le chef passait avec sa cravache, pour les faire reculer, quoi ! Pour les faire mettre en ligne ! » - **Louis Seux** (cl.17) de Saint-Chamond

* *« Ça arrivait qu'on était tous mélangés après. Il en venait* (en 1918) *qui avaient fait l'Orient, qui avaient fait d'autres…qui étaient bien plus vieux que nous ! Il venait même des Nègres ! Y avait ben de tout ! […] Des Sénégalais, oui. C'est-à-dire que bien souvent, on se trouvait ensemble sans savoir quoi ni comment d'où ça sortait ! Je me rappelle on s'est trouvé dans un coup de main, moi, eh ben c'était la nuit. Il a tombé un obus ou deux, qui a éclairé : je me suis trouvé à côté des Nègres, moi ! Ils étaient égarés, eux aussi ! Ils étaient en pagaille ! C'était la pagaille !* E- *Et comment ils étaient considérés, ces Nègres-là ?* T - *Ben, avec nous, ils étaient pas mal, vous comprenez ! Ils se battaient comme nous, hein ! C'était pareil !* E- *[…] On m'a dit que les Allemands les craignaient !* T - *Ah ! Peut-être qu'ils en avaient peur, oui ! Mmm ;;; Parce qu'ils devaient pas bien… les choyer , vous comprenez ! S'ils pouvaient les tuer, ils les tuaient !* E – *[…] Vous avez entendu parler, vous, de ces histoires de têtes coupées ou d'oreilles coupées ?* T- *Ah non ! Non, non ! Pas bien, non… »* - **Jean-Marie Ollier** (cl.18) de Saint-Marcellin-en-Forez

***** **Ecrit** concernant le 99e R.I. de Vienne**,** où le témoin est musicien-brancardier, dans le secteur de Verdun (tunnel de Tavannes, ouvrage de Massiges) dans l'été 1916, au milieu de la grande bataille :
« *<u>Dimanche 30 Juillet</u> […] Les boches* ont dû s'apercevoir de la relève . Le 41e Régt colonial (154e division) relevait le 85e Régt du 9e Corps d'armée, et les nombreux nègres* arrivant en renfort, pris de peur sous le violent tir de barrage, n'avancent qu'à coup de bâtons… Dans le tunnel, ça gueulait, ça hurlait. C'était à en pleurer de pitié, nous ont dit les copains, en rentrant à l'abri. Fatigué par la chaleur et la poussière soulevée par les éclatements d'obus, je me suis couché, pour tacher de me reposer un peu. On vient me réveiller à peine 1 heure plus tard pour aider à enlever 2 morts de la « cagna » voisine de la nôtre … »*
<u>Lundi 31 Juillet</u> […] Toute la soirée intense bombardement, sans arrêt. Impossible de sortir de l'abri. A 22 heures, avec mon équipe, nous allons chercher un pauvre agonisant qui, toute la journée, a réclamé les brancardiers dans le secteur voisin à environ 1 500 mètres de nous. Nous le descendons par le boyau à demi effondré avec beaucoup de peine. C'est un sénégalais de la 9e Cie du 95e Régt d'infanterie coloniale, blessé depuis plusieurs jours. Nous le laissons au poste de secours du 3e bataillon du 99e, à 800 mètres du boyau. »* - **Amand Beyron** (cl.11) de Roanne

* **Ecrit** concernant le 38e R.I. de Saint-Etienne, rédigé à loisir (d'où la qualité du style du témoin, par ailleurs instituteur) dans l'année 1916 en captivité en Allemagne, après la capture du sergent Granet le 9 mars 1916 à Verdun, pour récapituler son itinéraire de guerre depuis la mobilisation d'août 1914 :

« Mars (1915) *arrive, nous levons l'ancre pour Marest-sur-Matz*[96] *où nous devons passer un mois au grand repos. Le 9e tirailleurs nous relève et c'est avec curiosité que nous examinons ces faces moricaudes, aux yeux vifs, à la démarche sautillante. Ils ont vu toutes les horreurs, ceux qui sont restés des chevauchées de Charleroi ou des sanglantes charges dans Lassigny ! Vraie chair à canon, ces fruits de la civilisation sont employés à la chose la plus barbare. Leurs vies ne sont pas ménagées et leur mission spéciale est l'assaut. Leur pays natal a été conquis avec la baïonnette et maintenant leurs noires poitrines servent de rempart à l'expropriateur, la baïonnette arme leur fougue pour repousser l'envahisseur. O ironie des choses ! Du moins là où ils nous remplacent, ces braves tirailleurs n'auront sans doute pas à donner* (à attaquer) *et ce sera pour eux un moment de répit.*

Marest-sur-Matz . Délicieux séjour d'un mois avec de bons moments passés dans ce petit village qui s'étale près du Matz, au milieu des hauts peupliers qui croissent vigoureusement sur les rives fangeuses près des tourbières… » - **Antonin Granet** (cl. 03) de Chamboeuf puis Montrond-les-Bains.

* **Ecrit** ne concernant aucun régiment pour les deux extraits qui suivent (d'août et octobre 1914), le témoin, enseignant dans un pensionnat catholique à Neuville-sur-Saône (Rhône) n'étant pas incorporé quand il commence son journal quotidien ; étant de la classe 1915, il le sera le 20 décembre 1914, au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse.

1/ Rédigé d'après la lecture de la presse : *« <u>Vendredi 29 août</u>* (1914) *Pas grand chose de nouveau. Les Allemands fuient devant les Russes qui marchent sur Dantzig et Posen, ils se déploient en éventail et ramassent tout, détruisent tout. Le plan allemand serait de laisser avancer les Russes jusqu'à l'Oder et pendant ce temps écraser l'armée franco-anglaise en Belgique. S'ils croient qu'on les laissera faire, qu'on se laissera écraser pour leur faire plaisir ! Serviteur, Messieurs ! […] On publie toujours de nouveaux détails sur la cruauté des Allemands et aussi des Autrichiens, car ceux-ci, pour ne pas être en reste avec leurs alliés, se mettent aussi à incendier les villages, à massacrer, à assassiner et à torturer les populations ; je ne veux plus parler de ces*

---

[96] Marest-sur-Matz est une localité de l'Oise, située à 13 km au nord de Compiègne

cruautés, elles me mettent hors de moi. Les tirailleurs sénégalais blessés racontent leurs exploits en fumant avec fierté d'énormes pipes en porcelaine prises à l'ennemi. Ils disent : « Nous avons tous bras taillés par sabres, parce que paquetage boche trop haut, difficile piquer cavalier ». Braves nègres, va ! Et comme ils nous sont reconnaissants du service que nous leur avons rendu en portant la foi et la civilisation chez eux. Nos alliés les Anglais font également bonne figure et luttent avec leur impassibilité ordinaire. L'Entente cordiale est devenue l'alliance cordiale…. »*

2/ Rédigé au soir du conseil de révision passé dans le canton de Romanèche-Thorins, au sud de Mâcon, le témoin ayant pris le train de la ligne Paris-Lyon pour rejoindre le collège où il enseigne, à Neuville-sur-Saône. Pour montrer son état d'esprit, nous donnerons d'abord un extrait de la veille du jour où il a rencontré le Sénégalais dans le train :

« *Jeudi 8 octobre* (1914) *Dieu soit loué ! Je suis bon pour le service, je serai soldat ! Nous sommes partis 28, il y en a eu 23 de pris. J'avais le numéro 71, le même que celui de mon père ; je pèse 56 kg et j'ai 1,65 m. Marius Moreau est ajourné : Marcel Mortet est pris, ainsi que Rollin et Ballandras. Je suis content, j'aurai* embrassé le major, le préfet, le général, les maires, les gendarmes, les camarades, tout le monde, quoi, tout le monde y aurait passé… »*

Vendredi 9 octobre Pas de nouvelles importantes aujourd'hui. Je suis revenu à Neuville à 1h1/2. Il y avait dans le train un tirailleur algérien et un tirailleur sénégalais, un nègre du plus beau noir, qui s'en retournaient dans leur pays : le nègre* avait de simples sandales aux pieds et une médaille de la Sainte-Vierge en guise de boucles d'oreilles. Je lui demandait son nom : « Mamadou Diélo ! ». Et il me raconta avec force gestes qu'il coupait la tête aux Prussiens quand ils étaient morts et qu'il prenait les oreilles et le nez pour les manger. « Bonne soupe ! » disait-il, « moi chanter pendant que couper cou, et puis manger, avoir toujours à manger. ». Quels drôles de soldats ! Et comme ils aiment la France et détestent les Allemands ! »* **Joseph Sorgues** (cl.15) de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) ;

Ce dernier témoignage, bien qu'il prenne place loin du front, dans un train, est, malgré l'orientation bienveillante de l'auteur envers les Sénégalais, d'une redoutable efficacité à l'encontre de la cause des Sénégalais, car le dialogue ne semble en aucun cas inventé (on ne voit pas pourquoi l'auteur le ferait alors qu'il n'écrit que pour lui !) et que c'est le Sénégalais rencontré qui, dans son français approximatif, revendique l'ablation des oreilles et du nez pour une raison alimentaire (mais on peut aussi y lire une appropriation, par l'ingestion d'organes de l'ennemi, de ses forces, de son principe vital), et même la décapitation joyeuse (« *moi chanter pendant que couper cou* ») des Prussiens tués (*« Et il me raconta avec force gestes qu'il coupait la tête aux Prussiens quand ils étaient morts »*) sans donner, cette fois, une motivation. Le fait qu'il ait adopté comme boucle d'oreille une médaille de la Vierge ne fait qu'accentuer cet aveu : manifestement, le christianisme ne lui a pas enseigné le respect des cadavres ! Mais ce sont des nations chrétiennes depuis plus d'un millénaire qui s'affrontent en massacrant à grande échelle, sans respect pour les « lois » de la guerre ! Ni pour le corps humain lacéré, perforé par les balles, déchiqueté par les grenades et les obus, qui ensevelissent aussi des soldats vivants !

Jugements approbateurs mais mitigés :

* *« Nous avions des régiments de Sénégalais pour attaquer. On les faisait attaquer, mais ils tenaient pas le front. Ils craignaient le bombardement, ah la ! Mais pour attaquer avec des couteaux, n'importe… Ah ! Les Boches, quand ils les voyaient arriver, mon vieux, ils se sauvaient !* (rire). *Ils en avaient peur, hein ! Ils étaient sauvages ! Autrement, ils tenaient pas bien le front ! […] Oh oui ! Ils avaient des couteaux ! Mais ils avaient des fusils aussi ! Mais y avait des couteaux avec ! Ah ! En coupant la tête, eux ! Y en a un qui s'en allait en permission avec la tête d'un Allemand dans sa musette ! […] Je l'ai vu ! Il était avec nous ! Et c'était la tête d'un Boche ! […] Il traînait cette tête, là-haut, dans les bois ! On allait en permission. Je sais pas s'il l'avait portée à la gare…Mais il partait en permission avec nous, avec cette tête de Boche !* (rire) *… pour l'emporter dans son pays ! […] Les Sénégalais, pour attaquer, ils y allaient, mon vieux ! Et quand ils attrapaient un Boche, ils te le secouaient, tiens !* (rire) *Ah ! ça ! Ils en avaient peur ! »* - **Francis Ferret** (cl. 16) de Saint-Christo-en-Jarez

* *«* E – *On m'a souvent dit qu'ils* (les Allemands) *les craignaient beaucoup, parce qu'ils attaquaient à l'arme blanche !* T- *« C'est-à-dire qu'ils leur… coupaient la tête !* (rire) *« Couper cabèche » !* (rire) *Alors, on les empêchait un peu… Mais moi, j'ai jamais eu affaire à eux, c'est des régiments de marche, des régiments étrangers, quoi ! »* E- *[…] Est-ce que vous avez entendu parler de ces histoires de ceintures d'oreilles ?* T- *Ceintures d'oreilles ? Ah ben, non, non, non !* E – *Mais on parlait de couper la tête ?* T- *Les Africains, les machins comme ça… « Couper cabèche ! »* (rire) *Ils avaient toujours une espèce de sabre : ils leur coupaient la tête ! »* - **Antoine Gayet** (cl.16) de Feurs

* *«* E – *Et les autres soldats de l'armée française ? Les troupes marocaines ou sénégalaises … est-ce que vous les avez vues ?* T - *Oui, en liaison, mais pas en attaque ensemble, en liaison.* E – *On colportait des bruits sur les troupes sénégalaises à propos de la façon dont ils traitaient les prisonniers ?* T - *Ah ben ! C'est-à-dire*

que les Noirs, oui ; ils avaient tendance, au début de la guerre…. Moi, je l'ai entendu dire par les anciens, par ceux qui étaient partis en 14. Quand ils faisaient des prisonniers, ils leur coupaient l'oreille… comme ça, en souvenir ! Ah ! ça, c'est vrai ! Je l'ai entendu dire par des soldats français qui l'ont vu faire. Ils étaient en liaison avec eux. Parce que, des fois, on était en liaison avec une division marocaine, ou des Sénégalais. E – *Et vous n'avez pas entendu parler de têtes coupées, et ramenées comme trophées ?* T – *Je l'ai entendu dire, oui, dans l'armée. Je l'ai entendu dire.* E – *Mais vous n'avez jamais été témoin de ces choses ?* - T – *Ah non ! Pas du tout ! »* - **Georges Montagne** (cl 16) de Bussières

* La conversation porte, à ce moment, sur les servants allemands d'une mitrailleuses capturés, par surprise, par le témoin qui était allé *« poser le pantalon »* dans un coin écarté, pendant l'été 1918, ce qui a valu une citation à l'auteur involontaire de la capture, et il s'ensuit une atrocité où l'officier français confie l'ignoble besogne, interdite par la morale et la convention de la Haye, à des *« moricauds »* sans doute pour en exempter les Blancs : *« Ils étaient surpris et puis ils en avaient marre ! Ils étaient sous les gaz à ce moment-là , aussi ! C'était pas pareil ! Alors ils ont dit : « Mon vieux ! ça va plus ! ». Et ils se sont rendus carrément ! Alors, ils sont revenus avec moi ! J'ai dit : « Hop, mon vieux ! ». Et il est venu. Je les ai emmenés là-bas, et le commandant a dit : « Qu'est-ce qu'on va en faire ? On va donner ça à des moricauds, des Noirs ! ». Ils les ont pris, mais ils les ont pas emmenés là-bas ! Ils les ont tous fusillés en route ! Les gars, ils en ont point…* E- *Des Sénégalais ?* - T- *Oui, c'étaient des Sénégalais.* E – *Ah bon ! Ils les ont… descendus ?* T – *Ah ! Tous ! Ils en ont pas emmené un là-bas… prisonnier. Ils les ont tous descendus en route !* E – *Ils les craignaient, je crois, les Sénégalais ?* T- *Oh la ! Puis c'est qu'ils badinaient pas, eux ! C'était pas du sucre avec eux ! Fallait pas discuter !* E – *[…] Ils avaient pas une façon un peu curieuse de traiter les prisonniers, les Sénégalais ? Qu'est-ce qu'ils leur faisaient ?* T – *Oh ! Eh ben rien ! Qu'est-ce que vous voulez qu'ils leur fassent, les gars ? C'était pas mal…Ils avaient pas une mentalité comme nous, c'était pas pareil ! Mais ils étaient bons garçons ! Ah ! si vous étiez copain avec lui, y avait rien à faire… C'était copain, ça reste là ! Bon ! Mais oui, y avait les cadets, hein ! »* - **Antoine Gacon** (cl.17) de La Pacaudière.

* La conversation porte sur la bataille du Chemin des Dames : *« Les troupes noires n'ont pu…peut-être mal aguerries (parce que ça a été une boucherie !)… les Noirs ne savaient pas se protéger des mitrailleuses !* E – *Ah bon ? On ne leur avait pas appris ?* T- *Si, mais très peu ! Parce qu'ils étaient fatalistes ! Fatalistes ! Ils disaient : « Si je dois pas être tué, je serai pas tué ! »* E - *Donc ils ne prenaient pas de précautions ?* T- *Non ! Ils sont tombés comme des mouches, là-haut, sur le Chemin des Dames ! C'étaient uniquement des Noirs, presque uniquement, commandés, à partir des gradés, des sous-officiers, par des Français, des Blancs.* E – *On m'a dit que certains se croyaient invincibles à cause de leurs grigris…* T - *Oui ! Mais un peu ça ! Oui, oui ! Je vous dis bien : ils étaient fatalistes !* E – *Je crois qu'ils étaient redoutés, ces Noirs, des Allemands ?… Non ?* T - *Si ! Ils étaient redoutés. Je sais pas tant que ça… On a vu une chose affreuse, c'est que des Allemands ont coupé des Noirs, ils les ont presque mis en pièces parce que… comment dire ? Ils les considéraient comme des démons ! Par contre, y avait des Noirs qui ont fait le contraire : ils coupaient les oreilles, même des blessés, et ils les emportaient dans leur musette, tout heureux de faire voir ces…ces…* E – *Comme des trophées ?* T - *Des trophées, c'est ça !* E – *Mais vous l'avez vu, ou vous l'avez entendu dire ?* T – *Ah ben ! Je l'ai entendu dire !* E – *On m'a même parlé de têtes coupées sur des cadavres ?* (réaction dubitative du témoin) *Non ? Vous ne savez pas ?* T – *Je l'ai pas su, ça ! Non ! Les oreilles, si ! »* - **Armand Molière** (cl.13) de Cours-la-Ville (Rhône)

* **Ecrit** (journal quotidien) d'un adjudant de l'infanterie territoriale de 41 ans :
<u>13 sept. 1918</u> - Beaulieu[97] *[…] Nous avons la satisfaction de voir travailler les prisonniers boches qui réparent les maisons, nettoie* le village de tout* les matériaux que la guerre et le séjour des troupes a accumulé* dans tous les coins. Nous les voyons ramasser les pommes tombées et les manger avec gourmandise, rechercher la croûte de pain dans les ordures. Celles qui sont souillées sont placées dans leur poche, ils les mangeront plus tard, probablement lorsqu'ils auront le loisir de les nettoyer ; ils se jettent gloutonnement sur les croûtes propres et les mangent séance tenante. L'un d'eux, qui connaît le français, vient rôder autour de nous, sans doute dans le but d'obtenir un bout de pain. Il nous raconte qu'il a été pris il y a 5 semaines à Montdidier, qu'il n'y faisait pas bon, que le soldat français est bon, mais les noirs* sont mauvais. Ils n'aiment pas à avoir les nègres* en face d'eux, sans doute parce que ceux-ci les zigouillent et ne font que très peu quartier. Il nous disait qu'il reviendrait en France après la guerre… »*

<u>30 sept. 1918</u> - Courville[98]*[…] De longues files de prisonniers défilent dans les rues de Courville. Ils marchent par détachement de 100 à 150, parfois moins, encadrés par des cavaliers. J'ai vu un lot encadré par des noirs*,*

---

[97] Ce « Beaulieu » est très vraisemblablement, d'après les localités qui précèdent, Beaulieu-les-Fontaines, situé au nord de l'Oise, en bordure de Somme, entre Noyon (10 km au sud-est) et Roye (9 km au nord-est

[98] Courville est dans la Marne, à un peu moins de 25 km à l'ouest de Reims

chasseurs d'Afrique. Ils riaient en montrant leurs dents blanches et nous faisaient, les braves, des signes d'amitié semblant dire : « On les aura ». Prisonniers jeunes en général, l'air ébété. Beaucoup semble* content*. Des officiers boches rient, d'autres, hautains, conservent leur morgue. L'autre jour, à Fréniche*[99], l'un d'eux me disait : « Français bon, noirs* pas bons. ». Ils savent, les boches*, ce qui les attend lorsqu'ils ont les noirs* contre eux, ils ne s'embarrassent pas trop de prisonniers, ils aiment mieux « couper cabèche ». Aussi les boches se défendent mieux contre eux que contre nous, sachant que n'importe comment ils ont beaucoup de chances de ne pas s'en sortir vivants, et cela explique aussi la très forte résistance éprouvée parfois pour avancer. »* - **François Baizet** (cl.97) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire)

Jugements (très) désapprobateurs :

* *« Et les oreilles ! Y en a même qui emportaient des têtes entières dans la musette ! […] pour être mort, il fallait que la tête soit coupée, pour les Sénégalais […] les officiers étaient obligés de sévir parce que ça sentait pas bon, des moments […] coupée bien proprement ! Allez ! « Couper cabèche » […] je l'ai pas vu, mais il paraît que c'est vrai. Ça s'est surtout produit, ça, quand ils faisaient les attaques au début, en rase campagne, avant qu'ils fassent les tranchées ; c'est de la déclaration de guerre jusqu'au début de 1915 »* - traduction du patois de Saint-Romain-le-Puy de **Claudius Recorbet**, (cl. 15)

* *« Les Sénégalais, c'était l'arme blanche, eux ! Mais ils avaient trop peur du canon ! Ils étaient malheureux ! Au Chemin des Dames, même y en avait qui étaient pas sortis pour l'attaque : ils étaient restés dans les tranchées ! Ils avaient trop peur du canon ! C'est que, pour les attaques, l'artillerie marche !* E – *Je crois que les Allemands les aimaient pas !* T – *Oh pas bien, non !* (rire) *C'est qu'ils étaient mauvais ! Ils les craignaient beaucoup. J'ai entendu dire – je l'ai pas vu, moi – qu'ils leur coupaient les oreilles et qu'ils en faisaient des colliers ! Alors vous savez ! C'est affreux de voir ça ! […] C'était des machins d'attaque, tout ça ! Division volante ! »* - **Pétrus Michel** (cl. 16) de La Fouillouse

* *« Les tirailleurs sénégalais, ceux-là, je dis pas ! Parce que c'est des gars…ils se montent le cou*[100]*. Ah ! Ils auraient tout tué, eux ! Ils arrachaient les yeux, ils coupaient les oreilles, tout ! Fallait pas tomber dans leurs mains ! […] Ils l'auraient pas fait à un Français. Mais les Boches, s'ils leur tombaient dessus, tant pire* pour eux !* – **François Potin** (cl. 14) de Saint-Just-en-Chevalet

* *« Oh ben oui ! Les Sénégalais, ils coupaient les oreilles des Allemands, de tous les morts, et puis alors ils les mettaient dans leur musette ! Et ils venaient au front avec leur(s femme(s) ! C'est encore mieux ! J'ai vu, une fois, c'est en permission…Je venais en permission, et le train s'arrêtait juste avant d'arriver à Reims, à Epernay*[101]*. Et alors, d'Epernay à Reims, y a 18 km ; bien sûr, il fallait y aller à pied […] Quand je suis arrivé à Reims, devant la Jeanne d'Arc, elle était sur son cheval sur la place de l'église (ils l'ont enlevée maintenant, ils l'ont mise de côté), eh ben, c'était plein de sacs à terre pour garder la statue*[102]*. Et je voyais les Sénégalais qui allaient vider les sacs à terre pour aller chercher du champagne dans les caves ! Et moi, j'ai pas eu le temps ! Alors, ils cassaient les bouteilles comme ça, là !* (geste pour mimer le bris du col de la bouteille sur le bord de la table) *Oh ! Ils s'amusaient pas à les ouvrir, ils savaient pas faire ![…] Mais eux, y avait leurs femmes, là ! Ils avaient le droit d'emmener leurs femmes, qui fumaient la pipe ! Elles fumaient la pipe ! Et puis les Sénégalais étaient là, ils mangeaient tous dans la même gamelle.* E- *Et c'est là que vous avez vu des oreilles ?* T – *Ben nous, non ! Mais j'ai su que chaque fois qu'ils partaient à l'attaque, ils coupaient les oreilles des Allemands et puis ils les mettaient dans leur musette ! […] Ça a été vrai, ça !* E- *Est-ce que vous avez entendu parler de gens qui coupaient les têtes ?* T – *Oh ! ben non, quand même ! Oh ! non, non, non ! Mais les oreilles, c'est les Sénégalais qui faisaient ça ! Ils coupaient les oreilles pour faire voir qu'ils avaient fait des prisonniers ! C'était quand même des drôles d'idées ! »* - **Séraphin Rejony** (cl. 18) de Roanne

---

[99] Fréniches se trouve à 6 km à l'est de Beaulieu-les-Fontaines, dans l'Oise. Il doit s'agir du même prisonnier allemand.

[100] En français local, « *se monter le cou* » signifie, pour un individu, ou plus souvent un groupe, faire monter la colère ou la détermination en s'auto-persuadant, ou en en se persuadant l'un l'autre, en s'entraînant, à tort, avec de mauvais argument et une perte d'esprit critique. C'est une expression péjorative

[101] Sans doute parce que les voies ferrées étaient détruites à proximité de Reims, fortement bombardé depuis le tout début de la guerre (destruction partielle de la cathédrale dans la seconde partie du mois de septembre 1914, relatée avec indignation par la presse française, avec de nombreuses photos : cf les revues hebdomadaires comme *L'Illustration* ou *Le Miroir*

[102] Les « sacs à terre » sont des sacs en jute qui, une fois remplis de terre, servaient surtout à rehausser le parapet de la tranchées, là où la nature du sol rendait le creusement difficile : on comprend qu'ici, ils sont érigés en remparts tout autour de la statue équestre de Jeanne d'Arc pour la protéger des bombardements.

* *« On est rentrés en Allemagne, on a franchi la frontière de 1870, le 1er décembre 1918. Je me rappelle pas du nom du petit pays… Nous sommes montés du côté de Kaiserslautern, après nous avons bifurqué à droite vers Ludwigshaffen. Là, nous avons laissé la première division marocaine et tant mieux, parce que jusque là, nous n'étions pas bien vus, parce que les Allemands avaient horreur des Marocains et des Sénégalais !* E – *Ils en avaient horreur, parce qu'ils avaient eu à subir des atrocités ?* T- *Oh la ! Oh la ! Parce qu'avec les Sénégalais, il n'y avait pas de demi-mesure ! Voilà ce qui s'était passé : au début, les Allemands faisaient le mort et avaient tiré dessus ! Et alors, quand ils s'en sont aperçus, ils leur coupaient la tête ! Un Allemand étendu par terre, il n'était pas mort, tant qu'il avait la tête sur les épaules ! Et puis, ils faisaient des chapelets d'oreilles ! C'était à celui qui faisait le plus long chapelet d'oreilles !* E - *Donc on vous a dissociés, là ?* T – *Oui, et heureusement ! Parce jusque là, on couchait dans les granges, et les Allemands, on ne les voyait guère. Quand on entrait dans un pays* (une localité) , *on ne voyait personne* ! - **Jean-Baptiste Biosset** (cl.18) de Renaison

Ces témoignages sont troublants, dérangeants, plus encore à notre époque qu'en 1914-1918, car nous avons mesuré, au cours du XXe siècle le caractère insidieux du racisme, vu comment le racisme dit « ordinaire », de « brave père de famille », pourrait-on dire, fait le lit du racisme extra-ordinaire, celui qui tue, qui exécute froidement, ou qui planifie en masse l'extermination de la « race » jugée inférieure, et qui peut devenir, pour peu qu'il y ait une propagande efficace, la façon de penser et d'agir des braves pères de familles, bourreaux le jour, tendres le soir avec leur femme et leurs « chères têtes blondes »…

Peut-on balayer d'un revers demain ces accusations de mutilations (oreilles, nez, parfois tête !) imputés au soldats sénégalais, en n'y voyant qu'un de ces rumeurs familières à toute guerre, et particulièrement à la Grande Guerre, dont la durée, le confinement des soldats au front, dans un espace restreint pour chacun même s'il est immense pour les armées face à face, l'absence de nouvelles fiables favorisent les « tuyaux de cuisine » qui deviennent des « bobards » à grande échelle sans qu'on s'en aperçoive, et que chacun accommode à sa sauce, avec des détails typiques, pour lui donner de la crédibilité, et que chacun croit mordicus à force de l'avoir répété ? Beaucoup n'ont ni vu, ni entendu, certains n'ont pas vu mais ont entendu dire, certains ne peuvent pas croire que… Cependant les témoignages des témoins directs, ayant vu les Sénégalais combattre pour avoir été leur compagnon de combat, sont troublants, d'autant plus qu'ils sont nuancés : presque tous récusent l'accusation de mutiler des vivants, mais presque tous admettent les autres mutilations, et plusieurs les auraient vues…

Une explication psychologique plausible des décapitations, fondée sur une croyance, est apparue dans deux témoignages :

Jean-Baptiste Biosset (cl. 18) de Renaison :

« *Un Allemand étendu par terre, il n'était pas mort, tant qu'il avait la tête sur les épaules !* »

Antonin Cote (cl. 15) de Saint-Priest-la-Prugne :

E – « *On m'a même dit (je sais pas si c'est vrai) qu'ils coupaient les têtes !*

T- *Eh ben oui ! Vous savez pas pourquoi ? Parce qu'ils disaient qu'il était pas… un homme qui voyait clair* (les yeux ouverts ?) *comme ça, mort… pas mort, si vous voulez !*

E- *Mais immobile…*

T – *Ils disaient : « Oh ! Il est pas mort ! » Fallait qu'il soit… en pièces ! Pour qu'il soit mort ! Les Sénégalais ! »*

Une autre explication serait la réplique radicale à une ruse allemande, apportée encore par **Jean-Baptiste Biosset** :

T- *« Oh la ! Oh la ! Parce qu'avec les Sénégalais, il n'y avait pas de demi-mesure ! Voilà ce qui s'était passé : au début, les Allemands faisaient le mort et avaient tiré dessus ! Et alors, quand ils s'en sont aperçus, ils leur coupaient la tête ! Un Allemand étendu par terre, il n'était pas mort, tant qu'il avait la tête sur les épaules ! Et puis, ils faisaient des chapelets d'oreilles ! »*

Faut-il voir dans ces pratiques, dont toutes ne paraissent pas relever de la rumeur, le reliquat de coutumes et de croyances relatives à la mort dans les peuples d'Afrique noire des siècles précédents ? Les anthropologues montrent que sous toutes les latitudes, y compris en Europe, (dont la religion dominante prône un « cannibalisme symbolique » du corps de son Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie) ont existé des pratiques aujourd'hui bannies par le progrès, relatif mais réel, des droits de la personne humaine. Un éminent anthropologue de l'Afrique comme **Louis-Vincent Thomas**, rendant compte en mai 1980, dans les *Archives de Sciences Sociales et de Religions* (vol.49, pp. 179-200) de plusieurs ouvrages d'ethnologie, dont celui de **Roland Villeneuve ,** *Les Cannibales* [103] qui distingue cinq sortes de cannibalisme (alimentaire, guerrier, rituel, religieux, pathologique), résume ainsi les motivations du cannibalisme guerrier : *« Le cannibalisme guerrier, dont la chasse aux têtes constitue le plus beau fleuron, poursuit trois buts : l'assouvissement de la vengeance d'autant que l'ingestion de l'ennemi passe pour le comble du mépris qui s'ajoute à la gloire de l'avoir vaincu et à l'utilisation magique de ses restes ; le désir d'incorporer la bravoure, le courage, la férocité, les forces vitales de l'autre, ce que renforcent certaines pratiques magiques attachées au rituel de mise à mort ; la sanction judiciaire… ».*

---

[103] Roland Villeneuve, *Les Cannibales*, 1979, Paris, éditions Pygmalion

Transposées dans une guerre européenne, de telles pratiques, même ultra-minoritaires, même jugulées, ont servi de terreau à la propagande. Dans une belle étude intitulée *« Bestialisation et déshumanisation des ennemis »* insérée dans la revue *Quasimodo* n°8[104], sans autre nom d'auteur que **La Esméralda**, dans la partie *« Bestialisation et démonisation »*, on lit en préambule, après une citation de Ben Laden (!) : *« La bestialisation permet de rendre l'ennemi infiniment haïssable. Cet « affreux babouin », ce carnassier, ce « buveur de sang » ou encore, version multitude, ces « sauterelles », doivent être piégés et abattus sans pitié, pour que cessent leurs ravages. »*. Et l'auteur inconnu de renvoyer deux bestialisations de la Grande Guerre dos à dos, ou presque : celle des Allemands par les Français par l'entremise d'un Pierre Loti écrivant dans *« L'Outrage des barbares »* paru en 1917, dans le chapitre *« Un lâcher de gorilles » : « tout est saccagé, émietté, pulvérisé : les gorilles ont trouvé le temps de n'épargner rien »*, et mettant en garde les enfants des écoles contre « *les gens d'Allemagne, des loups et des vampires » ;* celle des Sénégalais, auxiliaires des Français, par les Allemands : *« A peu près à la même époque, outre-Rhin, une campagne de presse dénonçait l'incorporation dans les rangs de l'armée française d'indigènes (les troupes coloniales constituant la « Force noire ») stigmatisant les pratiques bestiales de ces « hommes-singes », de ces « animaux humains », de ces « bêtes en uniformes ». Une brutalité et une inhumanité qui ne manquaient pas de se traduire par un cortège de monstruosités (démembrement des cadavres, têtes, doigts, oreilles portées en sautoir, exhibées comme autant de trophées, pratiques cannibaliques) et une rage au combat qui en faisait de sanguinaires adversaires. »*. Et l'auteur anonyme de renvoyer la balle à l'envoyeur : *« Il faut dire que la propagande militaire française avait souvent mis en avant cette image effrayante, espérant ainsi déstabiliser ses adversaires et amollir leur hardiesse. Les valeureux Turcos étant ainsi présentés comme de rudes gaillards, ne craignant pas de s'exposer à la mitraille avant de se jeter dans de farouches corps à corps, armés de leur redoutables coupe-coupe. »*.

Concernant ces fameux « Turcos », on trouve trace de pratiques mutilantes dans un des deux plus grands récits autobiographique anglais, avec **Siegfried Sassoon** : celui du capitaine au régiment des Royal Welch Fusiliers **Robert Graves.** Dans *« Goodbye to All That »* (« *Adieu à tout cela »*), paru en 1929, il écrit : *« An old woman at Cardonnette on the Somme gave me first-hand account of large scale atrocities. I was billeted with her in July 1916. Close to her home, a battalion of French Turcos overtook the rear-guard of a German division retreating from the Marne in September 1914. The Turcos surprised the dead-weary Germans while still marching in column. The old woman went, with gestures, through the pantomime of slaughter, and ended : « Et enfin, ces animaux leur ont arraché les oreilles et les ont mises à la poche ! ». The presence of semi-civilized coloured troops in Europe was, from the German point of view, we knew, one of the chief Allied atrocities. »*[105]

Traduction : *« Une vieille femme de Cardonnette*[106]*, dans la Somme, me fournit un témoignage de première main d'atrocités sur une grande échelle. J'étais logé chez elle en Juillet 1916. Près de sa maison, un bataillon de Turcos français dépassa l'arrière-garde d'une division allemande faisant retraite après la bataille de la Marne en septembre 1914. Les Turcos surprirent les Allemands exténués qui marchaient encore en colonne. La vieille femme mima, avec force gestes, une scène de massacre et acheva par ces mots : «Et enfin, ces animaux leur ont arraché les oreilles et les ont mises à la poche ! ». La présence en Europe de troupes de couleur à demi-civilisées était, selon l'opinion allemande, une des principales atrocités imputées aux Alliés. »*

Quittons, le temps d'un témoignage, l'armée française pour retrouver des accusations semblables touchant, cette fois, l'armée britannique et ses supplétifs. **Etienne Poyet** (cl. 17) , officier de police retiré à Saint-Bonnet-le-Château, s'en fait l'écho à propos d'un épisode vécu vers le ravin de Saconin, près de Soissons, après le 18 juillet 1918 qui marque le vrai début de la contre-offensive victorieuse des armées alliées :

E- *« Le ravin de Saconin, c'était où ?*

T- *C'était dans l'Aisne… Et puis alors après, y avait un régiment d'indigènes, de je sais pas quoi… C'étaient les Anglais qui nous avaient envoyé ça : ils avaient des chignons derrière, avec des couperets ! Oui, des coupeurs de têtes ! Alors, il fallait voir ça !*

E- *Des régiments des Indes, je suppose ?*

T- *Oui, oui ! Des genres d'Hindous ! Je me rappelle pas de quelle colonie ils étaient arrivés. Mais alors, là, attention ! Les pauvres Allemands qui se sont fait prendre là-dedans ! Le fusil, ils le connaissaient pas ! Ils coupaient les têtes ! Quelque chose d'épouvantable ! J'ai été obligé d'aller me ravitailler : on recevait plus de boîtes de singe, on avait faim. Alors, j'ai parcouru les tranchées, pour ramasser des boîtes. Ben, vous savez, j'avais*

---

[104] Revue *Quasimodo* n° 8, *« Corps en guerre – Imaginaires, idéologies, destructions »*, tome I, pp. 231-244, printemps 2006, Montpellier

[105] Robert Graves, *« Goodbye to All That »*, paru en 1929, réédition par Penguin Books, p. 193

[106] Cardonnette est une bourgade située à 5 km au nord-est d'Amiens, dans la Somme

pas peur, mais j'y suis pas resté longtemps ! Si vous aviez vu la boucherie qu'ils avaient fait dans ces tranchées allemandes ! Rappelez-vous [107]*! On était tellement traumatisés ! On était devenu presque des sauvages ! »*

Ces *« genres d'Hindous »* paraissent être des Gurkhas des troupes indiennes (qui furent plus de 100 000 enrôlées dans la Grande Guerre), originaires du Népal, qui ne devaient jamais se couper les cheveux, et ne se séparaient jamais de leur fameux « kukri », sorte de dague recourbée, très différente du « coupe-coupe » sénégalais. Les images de charge de ces troupes pendant la Grande Guerre les montrent toujours brandissant leur « kukri ».

Revenons à l'armée française et allons un peu au-delà de l'armistice du 11 novembre 1918 en abordant la période de l'Occupation en Rhénanie : la démonisation des Noirs français par la presse allemande continua, appuyée, hélas, sur des faits bien réels, mais inhérents à toute situation d'occupation, dans laquelle les soldats français « de souche » prirent aussi leur part : *« Les Sénégalais furent aussi et surtout accusés de commettre des viols. Les troupes coloniales enrôlées dans les rangs de l'armée française en 14-18 suscitèrent une peur intense chez les populations civiles ennemies qui voyaient dans les « nègres sénégalais » de sauvages violeurs. La peur d'être « victimes des passions brutales de ces noirs » était constamment présente dans les imaginaires. ».*

Il en résulta, à long terme, un massacre peu connu du grand public (et étouffé par la volonté ultérieure, au moment de la lente construction de l'Europe, de ne pas indisposer l'allié allemand), massacre commis par les troupes allemandes envahissant la France en mai-juin 1940 : l'exécution immédiate, d'une balle dans la tête le plus souvent, des Sénégalais et autres Noirs capturés . L'auteur de l'article poursuit ainsi : *« Les Africains faits prisonniers paieront chèrement cette image « racialisante ». La défaite française de mai-juin 1940 sera suivie de massacres de Noirs particulièrement atroces. Julien Fargettas* [108] *qui a étudié ces exactions ciblées, explique comment dans nombre de cas, les « hommes de couleur » furent séparés et écartés des prisonniers blancs pour être massacrés avec acharnement. »*

Ce massacre de 1940, un universitaire américain (professeur d'histoire moderne de l'Europe à Colby College, dans l'état du Maine) d'origine allemande, **Raffael Scheck**, l'a minutieusement étudié dans son ouvrage *« Une Saison Noire »* , sous-titré *« Les massacres de tirailleurs sénégalais – mai-juin 1940 »*, paru en 2006. Il affirme sans ambages : *« La Wermacht a effectivement mené une guerre raciale contre les Africains noirs pendant la campagne de 1940, alors qu'elle semble s'être conformée, dans la mesure où des soldats blancs étaient impliqués, à des schémas d'affrontement plus conventionnels ».*[109] Comptabilisant avec minutie chacun des 33 lieux connus d'exécution recensés, du 24 mai à Aubigny (Somme) avec 50 victimes au 22 juin à Villacourt (Meurthe-et-Moselle) avec une grosse incertitude : de 40 à 80 *« prisonniers noirs assassinés »* jusqu'à l 'ultime date du 24 juin, avec 3 Noirs exécutés à La Machine, dans la Nièvre, il conclut : « *Il semble par conséquent raisonnable d'estimer à 3 000 au moins le nombre de tirailleurs sénégalais assassinés en mai-juin 1940. »* Sans compter ceux qui furent tués dans les escarmouches précédant la reddition, au lieu d'être faits prisonniers, et ceux qui furent victimes des mauvais traitements dans les camps de prisonniers en Allemagne. S'appuyant sur un chiffre officiel, l'auteur ne peut que constater le déséquilibre flagrant entre pertes de soldats français blancs et perte de soldats français noirs en mai-juin 1940 et au-delà : *« Les pertes de tirailleurs sénégalais en 1940 furent extrêmement élevées : selon les estimations du ministère de la Défense, sur un total de 40 000 soldats engagés dans les combats contre les Allemands, 17 000 furent tués ou portés disparus »*

Un de ces massacres eut lieu dans notre région, dans le Rhône. Il est recensé ainsi par R. Scheck, dans son tableau récapitulatif chronologique des 33 lieux d'exécution :

19-20 juin	Les Chères, Montluzin, Chasselay, Lentilly, Fleurieux-sur-l'Arbresle, L'Arbresle, Lyon (Rhône)	Meurtre de tirailleurs et de quelques officiers et soldats blancs	25e R.T.S.	Division S.S. « Totenkopf » ; R.I. « GrossDeutschland », des chars de la Xe PzD[110]	Env. 100

Si l'on consulte le site Internet du journal *Le Progrès* de Lyon, à la date du 20 juin 2010 (70e anniversaire du massacre) on obtient évidemment plus de précisions : le titre est *« Chasselay se souvient du massacre des tirailleurs sénégalais »* et la photo illustrant le petit article est celle d'une nécropole de type africain, aux murs

[107] L'expression exclamative « rappelez-vous ! » n'invite pas du tout l'interlocuteur à se rappeler, (ce que je pourrais difficilement faire , en l'occurrence, n'ayant pas combattu en 14-18 !) mais c'est un intensif visant à attirer l'attention sur ce qui vient d'être dit. Elle peut être employée aussi en début de phrase et attire l'attention sur la suite : *« Rappelez-vous qu'ils en avaient fait un, de massacre ! »*

[108] Julien Fargettas, *« Les massacres de mai-juin 1940 », Actes du Colloque « La campagne de 1940 »*, Paris, Tallandier, 2001, pp. 450-461 ;

[109] Raffael Scheck, « *Une Saison Noire »*, en édition française Taillandier, 2007, pp. 28, 79, 77 (tableau)

[110] Division SS « Tête de Mort » ; Régiment d'Infanterie « Grande Allemagne » ; des chars de la Xe Panzer Division = « Division de Chars »

rouge brique, avec des rangées de stèles rose pâle à l'avant. L'article est le suivant : *« 20 juin 1940. Alors que Lyon a été déclarée « ville ouverte », quelques unités tentent de s'opposer à l'avancée allemande. Plusieurs dizaines de soldats du 25e Régiment de Tirailleurs sénégalais sont faits prisonniers par des divisions SS et Panzergrenadier, après de féroces combats aux alentours de Chasselay. Ils seront alignés dans un champ et massacrés à la mitrailleuse et au canon de char.*

Soixante-dix ans après, des cérémonies commémoratives se déroulent aujourd'hui à Chasselay. Au « tata » notamment. Cette nécropole militaire, aménagée en 1942, accueille les dépouilles de 188 soldats d'Afrique. Des hommes tombés lors de la tuerie ou exécutés sommairement les jours précédents par les Allemands.

Note – *Aujourd'hui, 10h 30, à Chasselay. Le «tata » étant trop exigu pour accueillir le public, la cérémonie sera retransmise sur écran géant à la salle des fêtes. »*

On constate avec plaisir que ces morts africains tombés pour la France ont été honorés par une nécropole spécifique, et conforme à leur tradition architecturale, à Chasselay (et dans d'autres localités, notamment à La Machine, dans la Nièvre) dès 1942, sous l'Occupation, mais en zone libre encore - avant novembre 1942 - et qu'il se trouve encore, près de trois-quarts de siècle après la tuerie, un public nombreux pour se souvenir…

Parmi nos témoins, il s'en trouve un dont le journal conserve trace de l'exécution des tirailleurs sénégalais par l'armée allemande, et en particulier, selon Raffael Scheck, par quelques régiments puissamment imprégnés d'idéologie nazie raciste, contemptrice des « *races inférieures* » et voulant venger la « *Honte Noire* » de l'occupation de la rive gauche du Rhin, après l'armistice de 1918, comme la division « Totenkopf ».

Il s'agit de **Lucien Faugère** (cl.19) né à Balbigny, fils de parents épiciers, qui a été admis à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montbrison, et y a suivi deux ans et demi de cours jusqu'à son départ au service militaire le 17 avril 1918, où il a été incorporé au 16e R. d'Artillerie Lourde d'Issoire. Il suit alors le peloton, et est nommé brigadier à la 8e batterie. Il arrive au front dans le secteur de Verdun (Bois des Caures) fin octobre 1918, et de la guerre, ne connaît que les derniers bombardements précédant l'armistice. Il sera instituteur à Montbrison entre les deux guerres, directeur de l'école annexe de l'Ecole Normale, puis de l'école Chavassieu jusqu'en 1959, et enfin professeur de mathématiques au lycée de Beauregard, à Montbrison, jusqu'à sa retraite en 1965, tout en résidant à Moingt.

Mobilisé en septembre comme capitaine au 53e R. d'Artillerie Mobile, il sera fait prisonnier vers Bussang le 22 juin 1940, et envoyé au camp d'Edelbach, en Basse Autriche, d'où il sera libéré, comme Poilu, le 9 août 1941.

Dans son journal quotidien, il donne un bref aperçu du drame des Sénégalais (et d'autres Africains, voire de soldats de couleur des Antilles) au moment de leur capture par l'armée allemande : *« 23-6-40 - Le service d'ordre est squelettique. Malgré les brutalités des gardiens nous communiquons avec les civils […] Jusqu'à Bircheviller*[111]*, nous sommes séparés des hommes et nous marchons entre 2 haies de* (mot peu lisible : *« frondaisons ? provisions ? »*). *La chaleur est torride. La boisson surtout est la bienvenue, mais on en abuse à cause de la fatigue et de l'absence d'appétit. Et depuis 3 jours nous n'avons « rien touché*[112]*» - pratiquement* - .

Beaucoup de camarades pris au combat n'ont ni coiffure ni manteau ni musette… rien, et il faut marcher. Pas de brutalité avec les officiers, mais nous apprenons que les traînards, surtout les militaires de couleur, particulièrement les Sénégalais, sont tués sur place d'une balle de revolver dans la tête. Quelle horreur ! »

Ce témoignage relu en décembre 2006 a aussitôt engendré pour moi la relation avec un article du *Nouvel Observateur* lu peu de temps auparavant (n° 2195 du 30 novembre au 6 décembre 2006), et que je n'ai eu aucun mal à retrouver, article que j'ai ensuite découpé pour le coller sur la double fiche « Jugements sur Sénégalais ». Il s'agit de la relation par Jérôme Garcin de la réédition, cinquante ans après sa mort, d'un ouvrage de souvenirs de l'écrivain **Henri Calet** intitulé *« Acteur et Témoin ».* On y lit : *« Il y a dans ce recueil des souvenirs poignants –les Sénégalais de son régiment exécutés par les Allemands en 1940 – et des promenades aussi drôles qu'un film de Tati. ».*

On a occulté, pour des raisons évidentes (dont la principale est le souci de ne pas offenser le partenaire allemand dans la construction européenne, la seconde étant sans doute de ne pas faire porter sur l'armée française et ses officiers, même en situation de déroute où leur avis comptait peu pour le vainqueur, le fait de n'avoir rien fait ou si peu – certains l'ont fait, avec succès parfois, comme le montre **Raffael Scheck** - pour tenter de sauver ces camarades de combat) ce fait tragique marquant la défaite française de mai-juin 1940.

---

[111] Il doit s'agir de Bitschwiller-lès-Thann, qui se trouve à environ 20 km du col de Bussang, où Lucien Faugère a été fait prisonnier avec son régiment, localité proche de Thann qui se trouve au débouché de la vallée de la Thur sur la plaine d'Alsace.

[112] Cela signifie qu'ils n'ont pas eu de distribution de nourriture depuis trois jours. Le mot « provisions » qui paraît bien être le mot illisible, mais qui paraît incohérent avec le sens de « haies », serait-il une sorte de lapsus calami ?

Les grenades

Elles sont, on l'a vu, avec le poignard, une des armes essentielles des « nettoyeurs de tranchées », car, aisément transportables, elles peuvent tuer un groupe entier d'ennemis, surtout s'ils sont enfermés dans un abri. Mais leur usage s'étend à d'autres situations et leurs utilisateurs ne se limitent aux seuls « nettoyeurs »… Et leurs victimes ne sont pas que les ennemis !

Nous avons présenté au chapitre XII –1915 (janvier-septembre) « *Un soldat d'allure nouvelle face à des armes nouvelles ou renouvelées* », dans la partie « Les innovations en matière d'armement liées à la guerre de tranchés » les divers types de grenades, en dehors des types primitifs qu'étaient le pétard sur raquette et la grenade à bracelet : dès 1915, les grenades ont été de deux types, la grenade à cuillère et la grenade quadrillée dite citron, ainsi que l'innovation du fusil lance-grenade dit Viven-Bessières ou V.B., du nom de concepteur, adaptation du fusil Lebel avec un tromblon de bout, qui allongeait la portée de la grenade à 350 - 400 mètres, alors qu'un jet à la main ne peut guère excéder 30 mètres. Mais l'usage fréquent de la grenade était à une distance bien moindre, pour neutraliser l'ennemi combattant dans sa tranchée, ou les regroupements d'ennemis dans les abris collectifs ou sapes, une fois la tranchée prise.

Les grenades sont constamment dangereuses pour leurs porteurs, car un choc inopportun peut les amorcer. En témoigne **Jean Farigoules** (cl. 16) qui, versé au 67e R.I. de Soissons, se trouve vers Soupir, dans l'Aisne lorsque survient l'épisode dramatique qu'il relate: *"Les obus tombent, mais ne peuvent pas trop nous prendre, nous restons dans nos trous le jour et la nuit, on fait des corvées en ligne, on monte des grenades. C'est là que Grosperrin trouve la mort, il tombe son sac de grenades*[113] *et le ramasse en retour, mais dans le choc, une grenade se percute et les 15 grenades éclatent sur son dos. Il eut la tête emportée, heureusement que les autres poilus avaient compris le danger et avaient eu le temps de fuir."*

René Villemagne (cl. 15), de Chazelles-sur-Lyon, chapelier avant guerre, prothésiste dentaire après, en raison d'une amputation de la jambe gauche, signale le danger des grenades non percutées traînant sur le sol - dans le système de percussion précédant la cuillère - et les accidents qui en résultaient, notamment pour les soldats en patrouille et les brancardiers (il est alors dans un coin des Vosges, à Lesseux, à l'est de Saint-Dié, avec le 294' R.I. de Bar-le-Duc, où il est brancardier) et il évoque un bel exemple d'humanité en temps de guerre: *"Dans le secteur dont je vous parle, on était dans les bois. Alors par terre, devant les tranchées, y avait toujours une couche de feuilles mortes. Et on allait faire des patrouilles des fois entre les lignes. Et souvent, dans ce tapis de feuilles mortes, on trouvait des grenades qui étaient pas amorcées. Parce qu'à ce moment-là, les grenades, il fallait les percuter; après, y avait une cuillère, c'était automatique. Il fallait les percuter, et vous savez, y en avait toujours qui les percutaient plus ou moins, qui les jetaient. Alors elles n'explosaient pas parce qu'elles n'étaient pas amorcées. Alors il est arrivé que les Poilus, pendant la patrouille, avec un coup de godillot, ils amorçaient la grenade: "Paouff!" Ça petait! Et il fallait aller les chercher entre les lignes! Monsieur, une fois, ça m'est arrivé d'aller chercher un petit gars (il était blessé au ventre, il avait plusieurs éclats dans le ventre) en plein jour! Les Allemands ont pas tiré! Et ils nous voyaient bien: on avait un brassard blanc avec la croix rouge. On a ramassé notre blessé qui criait. Ils l'entendaient! Les Allemands n'ont pas tiré! Pas un coup de fusil! "* René fait aussitôt le geste de soulever sa casquette.

E- *Là, vous faites signe: "Chapeau!"*

T- *Ah oui! On savait pas comment leur dire merci…".*

Le ravitaillement des fantassins en grenades peut aussi s'avérer dangereux. Normalement, ceux-ci, lors de la relève, sont porteurs d'une musette de grenades pour leur propre usage. Mais il peut y avoir des circonstances où, après une attaque qui n'est pas suivie d'un retour en deuxième ligne ou au repos, les fantassins se trouvent à court de grenades, et que des soldats soient désignés pour aller en chercher à l'arrière, dans un dépôt du régiment (ou comme ici, dans l'extrait qui suit, à proximité de la cuisine roulante). Le retour avec le poids d'une caisse de ces engins, dans un terrain bouleversé par les cratères des obus, très souvent boueux et glissant, peut s'avérer périlleux, même sans explosion intempestive d'une grenade, à la suite d'un choc, qui occasionnerait la mort du pourvoyeur. C'est ce qu'évoque **Alphonse Solnon** (cl. 16) de Vougy, qui, après avoir été incorporé au 121e R.I. de Montluçon, a été versé au front, vers l'automne 1915, au 42e R.I. de Belfort et Besançon :

T- *« J'étais au Chemin des Dames à ce moment-là […] J'allais à la soupe, à la roulante. Et en même temps, bien souvent, à la va-vite, on se ravitaillait de ce qu'on avait besoin comme armes…pas des armes : des grenades ! Je me souviens toujours de cette chose-là. Parce qu'on allait chercher notre soupe, même à 3-4 km d'où on était en ligne, deux par compagnie*[114]*. On était partis tous les deux, avec un copain. Au retour… A ce moment-là, on était*

---

[113] Le verbe "tomber" au sens de "laisser échapper" s'emploie transitivement en Velay , en Forez, en Lyonnais, dans le français local, ainsi que dans une bonne partie du sud de la France

[114] Alphonse doit se tromper, car deux par compagnie, comportant plus de 200 hommes (souvent 250) ce serait dérisoire ! Il doit vouloir dire deux par section (48-50 hommes), voire par demi-section, ce qui serait plus efficace !

dans les emplacements des Boches, ils avaient fait des engins de guerre abominables[115]*[…] A la compagnie, j'étais allé chercher des grenades. Au retour, on suivait des boyaux, c'était mouillé. Et les Boches avaient des sapes : 4 à 5 mètres, et même plus, dans la terre, que les Boches avaient creusées pour se défendre… Je suivais un sentier qui était couru, toute la journée, par l'un ou par l'autre. J'ai glissé avec une caisse de grenades ! J'ai tombé cinq fois au fond de la sape, sans pouvoir me dire : « Tu vas t'en sortir ! ». Je montais 2 - 3 mètres, et puis « paf ! », je redescendais dans la sape : c'étaient des fortifications des Boches ! J'ai cru que j'allais finir de crever, là ! Je pouvais plus en sortir ! J'ai dit : « T'es foutu ! ». Enfin, je suis arrivé à remonter ! C'était à 7 mètres de profondeur, ça glissait, je pouvais pas remonter !*
E- *Et vous avez mis combien de temps ?*
T- *Plus d'une heure ! J'avais plus d'espoir ! Je disais : « Tu vas crever avec ta caisse de grenades sur le dos ! » Le copain était déjà avec la section, et moi j'étais tout seul dans cette glissade ! J'ai dit : « C'est fini, Solnon ! »*
E – *C'était de jour ou de nuit ?*
T- *C'était plutôt la nuit ! On allait à la soupe la nuit !*
E – *[…] Une caisse pesait combien ?*
T- *Au moins une vingtaine de kilos : des grenades qu'on emportait pour nous défendre. C'était un ravitaillement. J'ai dit : « Solnon, tu vas y crever, là ! »*

En dehors du lancer de grenades dans la tranchée adverse, si elle est à proximité de sa propre tranchée, à la main ou au tromblon V.B., l'utilisation principale de la grenade est dans l'attaque, pour « nettoyer » les sapes de l'ennemi lorsque sa tranchée est prise : c'est le cas des « nettoyeurs de tranchées » que nous avons évoqués précédemment, ou pour contraindre un groupe d'Allemands à la reddition comme dans le cas, célèbre, du caporal Goutaudier et de son camarade Guillot, cas qui nous fait sortir de la liste de nos témoins, mais qui concerne notre région.

L'exploit du caporal **Claude Goutaudier**, de Renaison

S'il est un soldat qui a fait des grenades un usage optimal, c'est bien le caporal Goutaudier, du 11e B. de Chasseurs Alpins, agriculteur à Renaison, près de Roanne, au moment de son incorporation. La grande revue hebdomadaire d'information, *L'Illustration*, lui accorde une place d'honneur dans son numéro du 12 août 1916. Elle lui consacre une pleine page photographique au début du numéro, où le chasseur alpin reçoit sa Légion d'honneur épinglée par un vieil homme en costume militaire qui n'est autre que le président Poincaré ! La légende de la photo (22 x 27 cm) est la suivante en deux lignes et deux types de caractères : *« LE CAPORAL CLAUDE GOUTAUDIER QUI A FAIT CENT PRISONNIERS décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur par le Président de la République »*. Dans le coin inférieur droit figure la citation relative à son exploit : *« Audace et mépris absolu du danger, jetant la terreur dans les tranchées et abris ennemis. A fait, avec un camarade, une centaine de prisonniers, dont deux officiers. Après les avoir conduits, est revenu prendre sa place. »*. Dix pages plus loin dans le numéro, sous la rubrique *« Les héros de la Somme »*, le journal énumère les quelques soldats qui eurent l'honneur d'être récompensés (double honneur puisque c'est le chef de l'Etat qui la leur remet) par cette décoration jusque là réservée aux officiers, et seul le caporal Goutaudier a droit à un grand article que voici in extenso :

« Le Matin a recueilli les détails suivants sur l'extraordinaire exploit de l'un de ces héros, le caporal Goutaudier. Un officier de son bataillon les a fournis dans ces termes au Président de la République.

« C'était le 20 juillet dernier, devant le bois de Hem[116]*. Nos troupes venaient de s'élancer à l'assaut des positions tenues par les Allemands. Déjà, une première vague avait franchi les tranchées ennemies. Une autre vague passa à son tour, complétant l'opération. Cependant, vers la droite, d'un repli de terrain, une fusillade nourrie partit vers les nôtres.*

Le caporal Goutaudier, qui se trouvait à l'aile droite de la deuxième vague d'assaut, appela un de ses hommes. - Guillot, viens avec moi…

Et tous les deux se dirigèrent vers l'endroit d'où venait la fusillade.

- Guillot, prépare tes grenades, dit le caporal à son compagnon.

Impassibles sous le feu, insouciants du danger , se glissant d'arbre en arbre, ils arrivèrent à hauteur de l'abri, d'où une compagnie allemande, qui s'y était réfugiée, continuait à tirer. Une pluie de grenades s'abattit sur l'abri. La fusillade s'arrêta.

- Rendez-vous !, cria une voix de stentor.

---

[115] Cet adjectif « abominable » n'a ici, pas le sens français courant de condamnation morale, mais simplement, en français local, le sens de « gigantesque » : il est donc admiratif et non dépréciatif !
[116] Hem est de nos jours associé à la localité voisine de Monacu, à 6 km à l'ouest de Péronne, dans la Somme

C'était le caporal Goutaudier qui, toujours dissimulé avec Guillot derrière un tronc d'arbre proche, clamait cette sommation. Alors, de l'abri, les bras levés, cent hommes sortirent, cent Allemands ayant à leur tête deux officiers.

- Approchez par ici ! cria encore Goutaudier de sa cachette. Sortez du bois tout de suite, et en route pour l'arrière.

Deux minutes plus tard, les cent Allemands, conduit par le caporal Goutaudier et par Guillot, arrivaient dans nos lignes. Ils avouaient que plusieurs de leurs camarades étaient restés dans l'abri.

- Viens, Guillot !, dit Goutaudier, viens, allons les chercher.

Les deux hommes repartirent. Mais Guillot, bientôt, tombait atteint d'une balle à la poitrine. Le caporal, pour cette fois, dut renoncer à son entreprise. »

L'article comporte une seconde partie, séparée de la première par un signe graphique correspondant à une ellipse temporelle.

« Goutaudier ayant traversé Paris, en se rendant en permission à Renaison (Loire) où il était cultivateur quand la guerre éclaté, un rédacteur du même journal a pu le joindre et l'interroger :

«- Oh ! dit-il à notre confrère, ce que j'ai fait n'a rien d'extraordinaire. Une fois qu'on y est, vous savez, on y va de tout son cœur.

- *Mais les cent prisonniers, comment ?…*
- *On avait des grenades plein la besace que je porte là ; alors avec Guillot – ce pauvre Guillot qui a été tué du coup quand nous avons voulu « repiquer au truc » - on s'est avancé en rampant jusqu'à leur boyau et on leur en a flanqué tant qu'on a pu. Deux des leurs officiers se sont montrés en levant les bras ; on leur a fait signe de déboucler leur ceinture à cartouches et de partir à l'arrière ; ils ont obéi et tous les autres les ont imités. Nous, nous avions une grenade dans chaque main, et le premier qui aurait fait mine de « rebiffer » était sûr de son affaire… Voilà ! …*
- *Mais, dit encore le journaliste au nouveau décoré en désignant la Croix de guerre ornée de deux palmes et d'une étoile qu'il porte à côté de sa croix, vous aviez déjà d'autres beaux et hauts faits à votre actif ?…*

Il sourit, et avec un petit haussement d'épaules d'insouciance :

- J'ai eu ma première citation à Metzeral[117]*, l'autre à …, ma foi, je ne sais plus au juste… Il y en a tant, des « coups de torchon », que l'on ne se rappelle pas où on s'est le mieux battu !… »*

Dans le numéro suivant de *L'Illustration*, celui du 19 août 1916, à la page 173, le brave et modeste caporal Goutaudier est encore à l'honneur, dans une belle photographie qui occupe la moitié de la page : il y est représenté entouré de ses deux parents (sa mère, petite et menue, le tient par le bras ; son père, sec et plus grand que lui, par l'épaule) en costume militaire, avec ses deux médailles sur la poitrine et… un mégot de cigarette pincé entre le pouce et l'index de la main droite ! La légende est la suivante : *« Portant la croix de la Légion d'honneur qui fut épinglée sur sa vareuse par le Président de la République, le caporal-grenadier Claude Goutaudier est photographié entre son père et sa mère, à Renaison, près de Roanne, dans la Loire. »*

M. Henri Bertaud, alors maire de Renaison, et président des Anciens Combattants de sa petite ville (il fut lieutenant pendant la guerre d'Algérie et fit une carrière militaire), assistant à l'entretien avec le Poilu **Ernest Pigeron** (cl.17) le 27 octobre 1988, nous a précisé le contexte de cette photo : Claude Goutaudier était arrivé de manière imprévue, ayant dû bénéficier d'une permission exceptionnelle récompensant son exploit, et il avait fallu aller chercher son père dans les champs, d'où sa tenue de travail sur le cliché. Un autre Poilu de Renaison, vu l'après-midi de ce même jour, **Jean-Baptiste Biosset** (cl. 18), qui connaissait le caporal Goutaudier, après avoir fait un récit en tous points conforme à l'article de *L'Illustration*, complète à son tour : « *Quand il a été rentré, tous les Etats-Majors avaient été avertis, et le président de la République Raymond Poincaré est venu le décorer au front. Ça a été une gloire de l'armée française. Il a été décoré de la Légion d'Honneur - le premier soldat !- et il a eu huit jours de permission. A Paris, on l'attendait, on l'a bien reçu, on l'a fêté, et on l'a remis au train. Arrivé en gare de Roanne (il s'attendait à rien, c'était un homme tout simple), il y avait tout une délégation : on le prend en voiture et on l'amène à Renaison, route de Saint-Haon. A la maison des parents : personne ! On cherche la mère, qui lavait du linge à la rivière, et le père, qui arrachait des pommes de terre.*[118]*On a arrosé la chose ! Il a passé sa permission et il est reparti : il a regagné son bataillon. Son colonel l'a retiré du front et se l'est adjoint comme cycliste. Alors, quand est arrivée la démobilisation, son chef de corps lui dit : « Alors, Goutaudier, qu'est-ce tu vas faire maintenant ? »*

---

[117] Metzeral se trouve en Alsace, sur la bordure alsacienne des Vosges, non loin du Hohneck (1362 m) et à 5 km au sud-ouest de Munster. Les Chasseurs Alpins (11e BCA de Barcelonnette, 12e BCA d'Embrun auquel appartient Jean Genestier de Saint-Anthème, entre autres) s'y sont farouchement battus au début de 1915.

[118] Je prévois l'objection des jardiniers ou des connaisseurs de l'agriculture : les pommes de terre ne s'arrachent pas fin juillet ou début août (l'exploit datant du 20 juillet) mais en automne ! Sauf que certaines pommes de terre précoces (les rates, par exemple) *« abourives »* en français local- s'arrachent bien en été !

- *« Eh bien, je vais redevenir domestique de ferme. »* - *« Ah non ! Goutaudier, tu vas pas retourner domestique de ferme avec une Légion d'honneur ! »* - *« Qu'est-ce que vous voulez ? Que je rengage ? Je n'ai pas d'instruction ! » (il était presque pas allé à l'école). Finalement, il s'est engagé, mais n'ayant pas d'instruction, on l'a envoyé en Algérie comme garde-chiourme, et là-bas, il était connu par les journaux, par L'Illustration ! A tel point que deux filles de colons l'ont reconnu ! Il s'est marié avec une : il a fait un beau mariage. C'était une fille de colon. Ils sont venus, une ou deux fois. Elle portait des robes de soie ! Et puis on l'a envoyé dans le Sud algérien ; il a attrapé la malaria et il est mort ! Il était sergent en tout cas, il était pas officier. Je ne me souviens pas exactement à quel âge il est mort. Avant de mourir, il est venu une ou deux fois d'Algérie. Mais ce que je vous raconte, c'est plutôt ce que j'ai appris par la presse, parce que lui n'en parlait pas : il n'en tirait aucune gloriole.*

E- *Vous disiez* (au cours d'un changement de bande du magnétophone) *qu'il avait une popularité extraordinaire, qui s'est traduite par une avalanche de lettres ?*

T- *De partout ! D'Angleterre ! D'Amérique ! Une avalanche de lettres auxquelles il n'a jamais répondu, d'abord parce qu'il n'en était pas capable ! Une montagne de lettres qu'il recevait chaque jour, de félicitations, parce qu'il y avait l'élan patriotique à ce moment-là ! …Il aurait pu faire un mariage extraordinaire, mais il s'est marié avec cette fille de colon…*

E- *Et la route de Saint-Haon est devenue la rue du Caporal Goutaudier beaucoup plus tard ?*

T- *J'étais conseiller municipal dans les années 50, et c'est un ancien journaliste qui a soulevé cette affaire. Et ça a été accepté tout de suite. »*

Tel est le destin, somme toute extraordinaire, du caporal Goutaudier de Renaison (même si on aurait pu rêver pour lui d'une carrière militaire plus brillante et d'un mariage plus prestigieux !), pour avoir, un jour de juillet 1916, avoir eu un culot monstre, assisté par le fidèle Guillot, tout aussi brave, et su se servir des grenades !

Une recherche sur Internet, dont plusieurs sites reproduisent l'article de *L'Illustration* , permet de préciser un peu l'itinéraire du caporal après la guerre : il n'était pas simple *« garde-chiourme »* mais responsable d'un pénitencier en Algérie, et c'est en 1949 qu'il décéda, en effet de la malaria.

Quant à son camarade **Guillot**, tué dans la seconde tentative, j'aurais bien voulu vouloir l'associer à la gloire de Claude Goutaudier, dont il partage légitimement l'exploit. Mais, malgré la qualité du site memoiredeshommes.sga.gouv.fr , parmi les 48 Guillot de la Loire (surtout du Roannais et de la région de Feurs, mais aussi des environs de Rive-de-Gier) morts durant la Grande Guerre, aucune fiche ne correspond à un Guillot, soldat au 11e BCA – ni même dans n'importe quel régiment de Chasseurs- mort le 20 juillet 1916, ou à une date approchante (l'erreur de relevé étant prise en compte), dans le secteur de Hem-Maurepas, dans la Somme. Quant aux Guillot de France, tués en 1914-1918, ils sont 925 ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! J'ai alors entrepris de chercher dans tous les départements limitrophes de la Loire, compte-tenu du recrutement régional des régiments à l'incorporation : cela donne, par ordre décroissant, l'Isère (49 Guillot), la Saône-et-Loire (34), le Puy-de-Dôme (28), l'Allier (22), l'Ardèche (4) et la Haute-Loire (1), ceci montrant par ailleurs la répartition géographique du patronyme Guillot. Aucun de ces 138 Guillot ne correspond à toutes les caractéristiques précises définies, mais un s'en approche beaucoup : il s'agit, pour le Puy-de-Dôme, de **Marius Sylvain Guillot**, né le 22 janvier 1890 à Doranges, à 8 km à l'ouest d'Arlanc, dans le Livradois, tué ce même 20 juillet 1916 dans un lieu si voisin du bois de Hem que ce peut être le même « *à la ferme rouge près de Maurepas (Somme) »*, mais n'étant pas signalé comme appartenant au 11e BCA : *« 14e = 13e Bataillon de Chasseurs »*. Est-ce lui ? On ne peut trancher… Cette recherche, très longue mais pas fastidieuse, m'a fait prendre conscience que derrière chaque fiche officielle de décès, il y a une vie arrêtée, un drame familial, et une diversité de morts dans tous les secteurs du front, y compris l'Italie et l'Orient, et la mer …

Le fusil-mitrailleur

Le fusil-mitrailleur est conçu en 1915 comme un compromis entre le fusil et la mitrailleuse : il est beaucoup plus maniable que cette dernière, car plus court, et considérablement plus léger (modèle Chauchat 8,7 kg contre 25, 4 kg pour les mitrailleuses Saint-Etienne et Hotchkiss, sans leur affût-trépied qui double exactement le poids !), mais il a la répétition que n'a pas le fusil Lebel, même si celui-ci peut contenir 8 cartouches.

Le fusil-mitrailleur 1915 Chauchat CSRG (Chauchat, Sutter, Ribeyrolles, Gladiator[119]) est un fusil à répétition, doté d'un léger trépied à l'avant pour stabiliser le tir en position couchée. Il peut tirer 250 coups à la minute, des balles Lebel de 8 mm, insérées par 20 dans un chargeur amovible semi-circulaire fixé sous la détente. Sa portée est de 2 000 m.

[119] CSRG : Chauchat, colonel chargé de la conception du F.M., Sutter, Contrôleur militaire, Ribeyrolles, directeur de la firme Gladiator (le G de la fin du sigle) du Pré-Saint-Gervais, chargée de la production de cette arme

Victor Fréry (cl. 18) né à Saint-Jean-Soleymieux (Le Lac), cantonnier avant guerre à Margerie-Chantagret, chef cantonnier à La Pacaudière, puis à Boën-sur-Lignon de 1932 à 1958, est le seul témoin à avoir servi le fusil-mitrailleur, comme pourvoyeur, au 147e R.I. de Sedan, après avoir été incorporé au 98e R.I. de Roanne, portant la musette de chargeurs, faisant équipe avec le tireur qu'il approvisionnait, et il regrette de ne pas avoir eu le pistolet qui figurait dans son équipement, attendu qu'un fusil Lebel, voire un mousqueton (fusil au canon plus court) était trop encombrant pour garder toute sa mobilité avec son stock de chargeurs :

T- *« Moi, j'aurais dû avoir un pistolet 6.35 et je n'avais rien ! J'avais pas de fusil normalement, alors je prenais un fusil, car on trouvait un fusil comme on voulait sur les morts. Mais j'aurais dû dans mon attirail, dans mon paquetage, avoir un pistolet. Mais j'en avais pas !*

E- *Vous étiez trop chargé pour porter un fusil ?*

T- *Ah oui ! Y avait des chargeurs. Il fallait porter les chargeurs et être à côté du tireur pour lui passer les chargeurs. On inversait quelquefois, mais enfin attitré, c'était comme ça, c'était lui qui était le tireur et moi, j'étais le pourvoyeur. J'avais une musette spéciale, car ces chargeurs, ils faisaient un demi-disque. Dans le sac, il devait y en avoir une douzaine. Puis y avait une musette spéciale. C'était des machins de 20 cartouches : je devais porter 200 ou 300 cartouches, pour tirer au fusil-mitrailleur. Ça se démontait, le canon s'enlevait, y avait un trépied : on pouvait le poser et tirer appuyé, ou alors le tenir à la main comme une lance. Mais il avait cette particularité qu'il s'enrayait facilement : le canon s'échauffait si on tirait trop, et puis il circulait plus dans la gaine pour éjecter la cartouche et faire rentrer l'autre, la nouvelle. Aux entraînements, ça se produisait, ça. Une fois sur le champ de bataille ! Moi, je prenais un fusil, et lui, avec son F.M., il avait rien* autre ! Moi, j'étais pas armé. Pratiquement, j'avais rien ! J'aurais dû avoir un pistolet, mais j'en avais pas parce qu'il y en avait pas ! J'en avais ramassé un sur des morts allemands, mais j'en ai un qui m'en a dissuadé ; il m'a dit : « Ah la la ! Si tu te fais rattraper, tu vas te faire fusiller, si on te trouve avec ça ! ». Avant de partir à l'attaque, je l'ai planqué dans un coin, j'ai dit : « Si tu repasses, tu le retrouveras ! Puis, pensez-vous ! On y est pas repassé ! ».*

Le conseil du camarade était avisé : tout porteur d'une arme ou d'un trophée (un casque à pointe, des jumelles d'officier, etc.) pris sur un mot allemand, s'il était capturé par les Allemands, était illico fusillé…

La mitrailleuse

Quand la guerre de 1914 commence, la mitrailleuse a été inventée depuis 30 ans, et s'est beaucoup perfectionnée. Elle a fait la preuve de son efficacité redoutable dans la guerre russo-japonaise, courte (de février 1904 à septembre 1905) mais meurtrière (71 000 morts russes contre 85 000 Japonais) qui vit la Russie tsariste perdre tout espoir de s'emparer des abondantes ressources minières de la Corée et de la Mandchourie, perdre presque toute sa flotte, et marquer la première défaite d'une puissance occidentale face à une puissance asiatique. Ce sont les Japonais qui tirèrent le meilleur parti des mitrailleuses dans les combats terrestres.. Cette guerre fut aussi une guerre de tranchées.

L'armée française dispose en 1914 de peu de mitrailleuses, de deux modèles différents. L'infanterie est équipée du modèle Saint-Etienne 1907 T, mais les Chasseurs Alpins et l'infanterie coloniale sont dotés du modèle Hotchkiss 1900, qui se généralisera à partir du milieu de l'année 1916 pour sa plus grande fiabilité dans des conditions climatiques difficiles, la Saint-Etienne s'enrayant facilement à cause de la terre, de la boue des tranchées.

La Saint-Etienne, fabriquée par la Manufacture d'Armes de la capitale forézienne, mais aussi dans les arsenaux de Chatellerault et de Tulle, tire de 350 à 500 coups par minute, mais peut atteindre, quand le tube est échauffé par une longue période de tir, 800 coups par minute, avec une portée de 2 400 mètres Les balles tirées sont celles - de calibre 8 mm - du fusil Lebel, insérées dans des chargeurs métalliques rigides de 25 ou 30 balles s'accrochant les uns aux autres (ce qui nécessite des pourvoyeurs pour alimenter l'engin en nouveaux chargeurs) ou, plus rarement, des bandes souples (comme actuellement) de 300 cartouches, forcément lourdes, principalement utilisée par la D.C.A. (Défense Contre Avions). L'engin est posé sur un trépied de 26 kg qui assure sa stabilité, et le tireur dispose d'un petit siège fixé sur la partie de l'affût reposant sur le sol.

La mitrailleuse Hotchkiss est américaine, mais fabriquée en France, à Lyon et à Saint-Denis, par les usines de cette firme. Elle dérive d'un brevet d'arme automatique à emprunt de gaz acheté en 1893 par Hotchkiss à son concepteur, le capitaine et baron austro-hongrois Von Odkolek. Ses caractéristiques sont sensiblement les mêmes (un peu moindres) que la Saint-Etienne, mais elle apparaît nettement moins massive, bien qu'ayant le même poids de 52 kg avec son trépied, qui nécessite un porteur spécifique lorsque le mitrailleur avance au cours d'une attaque. Sa robustesse et sa fiabilité vont lui faire supplanter la Saint-Etienne vers le milieu de la guerre.

Face à elles, la Maxim allemande dont nos mitrailleurs apprennent aussi le fonctionnement, pour pouvoir s'en servir contre l'ennemi si la mitrailleuse est capturée, créée en 1885 par Hiram Maxim, né en 1840, un inventeur américain vivant en Angleterre, qui sera naturalisé anglais, puis anobli en 1901. Son idée est de récupérer l'énergie du recul de l'arme pour réarmer et tirer le coup suivant. Il s'est associé en 1884 avec Vickers. La Maxim sera adoptée par la marine allemande en 1894, par l'infanterie allemande en 1901. Ses caractéristiques techniques

sont sensiblement les mêmes que les deux mitrailleuses utilisées par l'armée française, bien que son aspect soit très différent des deux. Sa grande supériorité est la présence, imaginée par Maxim pour refroidir son engin, d'un manchon métallique réfrigérant autour du canon, contenant 4 litres d'eau : l'eau entre en ébullition au bout de 500 coups (2 bandes textiles souples de 250 cartouches ou deux chargeurs-tambours et demi rigides de 100 cartouches), mais continue à refroidir le métal surchauffé pour permettre le tir jusqu'à 2 500 coups (10 bandes de 250 cartouches, de calibre 7,92 mm, celui du fusil Mauser, ou 25 chargeurs-tambours circulaires rigides). Cela lui permet de tirer encore alors que les modèles français, trop échauffés, doivent cesser le tir. En 1914, l'infanterie allemande est équipée du modèle Maxim M.G.08 (perfectionné en 1908) fabriqué aux arsenaux de Berlin et de Spandau, avec six mitrailleuses par compagnie, soit nettement plus que l'armée française.

Comme la baïonnette célébrée par le « barde breton » **Théodore Botrel** grâce à la fameuse chanson qui a imposé le nom familier et tendre de « Rosalie » à cet instrument de mort, la mitrailleuse a été glorifiée, deux ans après la baïonnette (en 1916) par une autre chanson, presque aussi célèbre, du même chanteur, avec comme auteur de la musique Vincent Scotto reprenant son air de la « Petite Tonkinoise », un des succès de Botrel. Comme Rosalie, l'arme est féminisée dès la première strophe, présentée comme substitut de la femme dont manque chaque Poilu :

A la guerre // On ne peut guère // Trouver où placer son cœur // Et j'avais du vague à l'âme // A vivre ainsi sans petite femme
Quand l'autre semaine // J'eus la veine // D'être nommé mitrailleur ! // Ma mitrailleuse, ô bonheur // Devint pour moi l'âme sœur.

Elle est même érotisée dans le début de la deuxième strophe, qui suggère un acte sexuel :

Plein d'adresse // Je la graisse // Je l'astique et la polis // De sa culasse jolie // A sa petite gueule chérie […]

C'est le refrain qui rappelle le plus la « Tonkinoise » , « *Ma Ton ki ki…* » :

Quand elle chante à sa manière // Taratata, taratata, taratatère // Ah ! que son refrain m'enchante ! // C'est comme un z'oiseau qui chante ! // Je l'appelle ma Glorieuse // Ma petite Mimi, ma petite Mimi, ma mitrailleuse// Rosalie me fait les doux yeux // Mais c'est elle que j'aime le mieux !

Le troisième couplet (sur cinq en tout) transforme l'usage de la mitrailleuse, donc la guerre, en jeu de massacre :

Quand les Boches // Nous approchent // Nous commençons le concert // Après un bon démarrage // Comme des mouches // Je vous couche // Tous les soldats du Kaiser // Le nez dans les fils de fer // Ou les quatre fers en l'air.

Pierre Desproges a fait de cette chanson une interprétation satirique et hilarante.

La chance (et sa fille Marie-Louise qui avait tout conservé de son père !) nous a fait trouver les notes de cours d'élève-mitrailleur d'**Antoine Pélissier** (cl.13) de Firminy, employé avant guerre à l'usine de tissage Araud de Firminy, et contremaître de l'atelier de teinture de cette même usine jusqu'à sa retraite prise en 1958. Ce stage eut lieu en juin 1916 à Villeneuve-sur-Fère, dans l'Aisne, alors qu'Antoine était depuis le 27 novembre 1913 au 98e R.I. de Roanne, ayant enchaîné régiment et guerre. Ce carnet de petit format comporte 54 pages, dont 36 sont consacrées à la description technique précise des trois mitrailleuses que nous avons citées (dont la Maxim allemande, que le mitrailleur français devait aussi connaître, pour l'utiliser éventuellement en cas de prise d'un nid de mitrailleuses ennemies). Deux autres pages décrivent *« l'emploi tactique de la mitrailleuse » :*

« Mode d'action. Le feu, le peu de visibilité. L'emploi de la mitrailleuse économise l'infanterie. Son feu produit une gerbe (de balles) *longue, serrée, mais pas très large. Les systèmes de tir les meilleurs sont :*

1e / Celui de flanquement qui prend par flanc les lignes de tirailleurs

2e / Le tir perpendiculaire, sur une formation de front massée. Ex : pont, col, passage étroit. Un tir perpendiculaire sur une ligne de tirailleurs ne peut donner de très bons résultats. Le mitrailleur doit être calme et ne doit pas se révéler si l'objectif n'en vaut pas la peine. Il doit exécuter des tirs bas et par surprise.

Pour les pièces de mitrailleuses, autant que possible à l'abri. Rendre les emplacements invisibles, échelonner les pièces en profondeur. Abri : une casemate est repérable, à moins qu'elle ne soit à contre-pente. Rendre les emplacements invisibles en les couvrant de branchages ou d'herbe. Apprier (? – « approprier » ?; sens : imiter) *les couleurs d'alentour. Ne jamais se servir de glaise pour les créneaux.*

L'emplacement en cas d'attaque ne doit jamais être dévoilé. Il faut que le mitrailleur ai du culot, attendre pour ne tirer qu'a* bon escient. En aucun cas, les mitrailleurs ne doivent se laisser investir et perdre la position ; ils* ne faut pas oublier que le feu est d'autant plus efficace qu'il est rasant, et de flanquement. »*

Une autre page précise, sous la rubrique « *Appels* », le code de signaux gestuels du chef de pièce à l'intention de ses subordonnés (tireur, chargeur, aide-chargeur, armurier, pourvoyeurs en munitions) pour chacune des quatre mitrailleuses afin de faire passer ses instructions malgré le bruit des tirs et du bombardement :

« Un bras replié sur la tête = En batterie, homme par homme.
Un bras replié sur la tête et un bras agité verticalement = En batterie, tout le monde à la fois.
Un bras horizontal = L'armurier (intervenant en cas de mauvais fonctionnement d'une mitrailleuse)
Deux bras horizontaux – Des munitions ! »

Ces stages d'initiation au maniement des mitrailleuses étaient le plus souvent faits de manière approfondie par des soldats repérés comme bons tireurs par leurs officiers. Mais l'initiation pouvait commencer, de manière bien plus sommaire, dès la phase d'instruction (quand on « faisait ses classes »). C'est le cas de **Claude Coupade** (cl. 15) de La Ricamarie, ajusteur à Saint-Etienne avant son incorporation le 14 décembre 1914 au 5e R. d'Artillerie Lourde d'Issoire, qui fera une carrière au chemin de fer après guerre, comme mécanicien au dépôt de la gare de Chateaucreux à Saint-Etienne. Il évoque dans son récit de 79 pages (qui m'a été confié en 1987 par sa fille Mme Lavial, de La Ricamarie) rédigé après guerre d'après les lettres envoyées à sa fiancée Geneviève et à ses parents, un stage de mitrailleur effectué fin avril 1915, dont nous garderons l'intégralité de la séquence (il vient d'être versé le 10 avril au 157e R.I. Alpine de Gap) car c'est un excellent témoignage sur l'atmosphère d'un stage de soldats n'ayant pas encore connu le front :

« Notre séjour à Gap n'a pas été long, en effet, car le 14 avril 1915 a 8 h du matin nous quittons cette ville pour être dirigés sur le camp de la Valbonne (Ain) ; nous passons par Grenoble et Lyon où nous y arrivons le 15 avril à 7 h 30 du soir, où nous couchons tous chez les Dames de la Croix-Rouge, pour repartir le lendemain matin pour la Valbonne ; nous arrivons le même jour dans le camp monté de barraques* en planches, les issues sont surveillées par des sentinelles étrangères*[120]*. Il faudra coucher sur la paille déjà hachée et d'une saleté repoussante. Les rats y sont nombreux, nos musettes sont visitées la nuit par ces tristes bêtes qui nous courent même dessus, la nourriture y est infecte, les manœuvres sont pénibles, matin et soir, il faut courir et ramper dans l'herbe mouillée, aussi le mécontentement est général. Je crains que cela finisse par mal tourner, les incidents sont nombreux et les prisons sont pleines. On fait beaucoup de tir à la mitrailleuse, ces terribles machines qui crachent de 400 à 800 coups à la minute. Je me demande comment peuvent avancer les hommes devant des angins* semblables. Que cela doit être terrible ! »*

En revanche, pour qui est au front, faire un stage de mitrailleur est une heureuse parenthèse dans la vie de première ligne, les fatigues et les dangers qu'elle implique. Un autre document écrit à l'époque l'avoue franchement. Il s'agit d'un des deux carnets de guerre de **Jean Farigoules** (cl.16) né à Saint-Pierre-du Champ (Haute-Loire), déjà présenté. Versé en avril 1916 au 67e R.I. de Soissons, son troisième régiment, en novembre 1917, déjà deux fois blessé et une fois gazé, il fait un stage à Nompatelize, au nord-ouest de Saint-Dié (Vosges) : *« Au mois de novembre, je fus désigné pour aller faire un stage au fusil-mitrailleur. Nous allons à Nompatelize toujours dans les Vosges, nous y restons une vingtaine de jours, nous étions 30 poilus, il y en avait de tous les régiments, c'était le filon pendant quelques jours. »*

Ce stage concerne le F.M. et non la mitrailleuse, mais l'expression *« c'était le filon »* s'applique aux deux : *« le filon »*, en argot de la Grande Guerre, c'est la bonne place, temporaire comme ici, ou permanente comme un emploi protégé au régiment (maréchal-ferrant, cuisinier, cordonnier, secrétaire, etc.) qui vous fait échapper aux corvées et surtout aux dangers, aux attaques qui sont le lot du fantassin.

Pétrus Michel (cl. 16), boulanger à La Fouillouse, après avoir fait son instruction au 81e R.I. du Puy, puis au 38e R.I. de Saint-Etienne au sein duquel il a combattu dans le secteur de Verdun au printemps 1916, a participé en tant que mitrailleur (tireur) à la bataille de la Somme, vers Blincourt et Péronne, avec son nouveau régiment, le 273 R.I. de Béthune, et avoue sa fierté d'avoir été tireur pendant 23 mois :

E- « *Vous étiez sélectionné sûrement parce que vous aviez une aptitude au tir ?*

T – *Ah ! j'étais bon tireur ! Tireur d'élite, même ! Je vous le dis, je devrais pas le dire ! Ils devaient me donner quelques jours de permission, je les ai jamais eus, parce qu'on était toujours engagés. Et ils m'avaient dit : « Vous porterez les insignes dorés ! » Mais je les ai jamais portés !* (rire)

E- *Qu'est-ce que c'était, ces insignes dorés ?*

T- *Eh ben comme sous-officier, par exemple, avec le numéro du régiment !*

E- *Donc vous étiez tireur d'élite ? On vous avait remarqué ?*

T- *Avec la mitrailleuse bloquée* (sur son trépied), *je me rappelle, j'avais mis 25 balles dans le rond de la cible. On avait la Saint-Etienne au départ; mais avec la guerre de tranchées, elle s'enrayait facilement : un petit grain de sable de rien, ça y est ! Pire qu'une montre : ça marchait plus ! Alors après, on avait la Hotchkiss, on a fini la guerre avec la Hotchkiss, l'américaine. Alors là, ça marchait mieux !*

E- *Ça tirait combien de coups…*

T- *250 à la minute*

E- *C'étaient des bandes ?*

---

[120] Claude Coupade ne précisant pas, on en est réduit à conjecturer : ces étrangers surveillant un camp français semblent pouvoir être des tirailleurs, maghrébins ou sénégalais

T- *Des bandes élastiques, oui. Y avait l'aide-chargeur, puis le chef de pièce, puis alors plusieurs pourvoyeurs. Au Chemin des Dames, nous étions treize, on est revenus six ! Je sais pas comment on en est sorti. Ma pièce*[121]*, elle était toute rouge, ce jour-là. C'était tout méli-mélo, c'était la nuit. Y avait des Boches. On entendait crier « Au secours ! Au secours ! ». Ah oui ! C'était terrible de voir ça !*

Plus loin dans l'entretien, Pétrus précisera ces effectifs autour de la mitrailleuse, ainsi que la nature de leur abri en dehors des combats, abri pouvant, malgré sa profondeur sous terre, s'avérer dangereux: :

« Je vous dis bien : on était 7-8 à la pièce, là… » chiffre qu'il rectifie : *« A la pièce, on était 13, je crois. Y avait le chef de la pièce, le caporal, et puis le tireur, le chargeur, l'aide-chargeur, et puis tous les pourvoyeurs : ils portaient des caisses. Deux caisses : une devant, une derrière, avec une bride qu'ils mettaient ; des caisses de cartouches. Y en avait toujours 3-4, 5 des fois.[…] Y avait des cagnas, quoi, en profondeur.*

E- *On était plus protégé, là ?*

T- *Oui ! Si on n'était pas enterré ! Y a des moments, ils* (les obus ennemis) *bouchaient les abris. C'est souvent ! D'ailleurs, au fond de l'abri, y avait toujours des pelles et des pioches. C'est souvent, quand ça bombardait, ça nous tombait dessus, et des fois, ça arrivait à boucher les entrées, vous comprenez, les entrées des cagnas. Quand les Américains sont arrivés, ils restaient tous dans la tranchée : ils voulaient pas descendre* (dans les abris souterrains). *C'est que c'était pas agréable ! »*

Revenons à notre séquence initiale :

E- *« Donc vous, on vous faisait tirer avant l'attaque ?*

T- *Ah ! Ben, ça dépend ! Ça dépend des besoins. Quand il y avait une heure fixe pour sortir de la tranchée, ils montaient tous ensemble, c'était déjà plus clair, parce qu'il y avait des mitrailleuses qui balayaient le terrain avant pour arrêter l'ennemi. Mais au départ* (de la guerre), *moi j'ai entendu dire qu'on les alignait en tirailleurs, côte à côte. En Alsace, à Baccarat, ils ont été tués, c'est affreux ! Et puis les pantalons rouges ! C'est qu'ils* (les Allemands) *l'avaient préparé, la guerre !*

E- *Eux, ils avaient des mitrailleuses dès le début ?*

T- *Hou là ! Ils avaient tout, eux ! Sur tous les points ! Ils étaient mieux organisés que nous ! Tout, tout ! Ça a toujours été ! C'est malheureux ! Ils savaient ce qu'ils voulaient faire, tandis que nous, on s'y attendait pas bien… On s'attendait bien un peu à la guerre, mais on pensait pas qu'elle arrive comme ça, quoi ! Et eux, ils savaient bien ce qu'ils voulaient faire !* (rire)

La conversation dévie du thème des mitrailleuses (nous reviendrons sur le jugement du Français sur la supériorité allemande en matière de détermination, de stratégie militaire, et de richesse en armements, jugement presque général, et correspondant à la réalité, surtout celle du début de la guerre) ; je l'y ramène un peu plus tard :

E- *« Donc, dans ces attaques, vous les mitrailleurs, vous étiez chargés de nettoyer ?*

T- *Eh oui ! Pour soutenir, préserver l'infanterie, quoi ! Avant* (au début de la guerre*) y avait beaucoup plus d'hommes en première ligne ; mainant**[122]*, ils mettaient moins d'hommes, y avait moins de pertes. Alors, y avait une mitrailleuse tous les cents mètres : y avait mieux de mitrailleuses à la fin. C'est ce qui a fait au début de la guerre qu'il y avait tant de victimes : ils étaient trop les uns sur les autres. On était pas assez armés ! Y avait pas de mitrailleuses ! A la fin, les mitrailleuses, ça préservait les hommes. »*

Pétrus Michel analyse avec beaucoup de lucidité l'évolution de la stratégie de guerre, et la conséquence du déficit initial réel de l'armée française en mitrailleuses (et en artillerie lourde, pas nommée ici) sur l'ampleur des pertes. De fait, dans les monuments aux morts des communes qui classent les soldats tués par année, c'est toujours 1914, qui ne comporte pourtant que cinq mois de combats, et presque que quatre, puisque les hostilités n'ont vraiment commencé que le 20 août, qui l'emporte. Il pourrait ajouter comme causes la guerre de mouvement, en rase campagne, qui ne fait pas bénéficier de la protection de cet abri qu'est la tranchée, l'absence de casque (jusqu'en septembre 1915 !), les fameux pantalons rouges constituant des cibles faciles, la tactique d'attaque à outrance…

Puisqu'elle est déjà loin dans l'esprit du lecteur, rappelons l'étude statistique donnée au chapitre VI, que nous avons établie en comparant les pertes de chaque année de guerre (avec aussi 1919, des soldats mourant de leurs blessures dans les hôpitaux ou chez eux) , à partir de la liste exhaustive des 2023 morts du 98e R.I. de Roanne pendant tout le conflit figurant à la fin du *« Journal des Marches et Opérations du 98e R.I. »* rédigé sous l'autorité du **colonel Gaube**. Nous la donnons sous sa forme succincte, en pourcentages par rapport au total (on peut se reporter à ce chapitre pour avoir plus de précisions) :

---

[121] A ce vocabulaire *« ma pièce »* pour *« ma mitrailleuse »*, et à l'organisation du commandement et des services autour de l'engin, on voit que les mitrailleurs sont des artilleurs (qui disent toujours « *ma pièce* » pour « *mon canon* ») intégrés dans l'infanterie.

[122] Ce « mainant » = « maintenant » renvoie à la date d'arrivée de Pétrus Michel sur le front ; étant de la classe 1916, il a été incorporé le 15 janvier 1915 au 86e R.I. du Puy-en-Velay, puis, après son instruction militaire, versé au 38e R.I. de Saint-Etienne, il est arrivé au front en mai 1915, dans la Somme.

	1914	1915	1916	1917	1918	1919	
Total morts	815	96	420	408	270	14	**2023**
% du total	**40, 3 %**	**4,7 %**	**20,8 %**	**20,2 %**	**13,3 %**	**0,7 %**	

Pour ce régiment d'active recrutant principalement sur Loire, Saône-et-Loire et Allier, porté dès août 1914 sur la frontière de l'Alsace-Lorraine, ayant eu son premier combat le 20 août 1914 à Sarrebourg, les cinq mois de 1914 ont donc été 8,5 fois plus meurtriers que les douze mois de 1915, presque deux fois (1,94) plus meurtriers que les douze mois de 1916 (avec pourtant les deux énormes batailles de Verdun et de la Somme), deux fois (1,995) plus meurtriers que les douze mois de 1917 (avec cependant la saignée du Chemin des Dames) et trois fois (3,03) fois plus meurtriers que les dix mois et demi – jusqu'au 11 novembre – de 1918, année qui a pourtant vu la reprise de la guerre de mouvement, comme en 1914. Au total, chacun des mois de guerre de 1914 (avec pourtant son mois d'août où les combats n'ont commencé que dans la troisième décade) a été 6,55 fois plus meurtrier que chacun des mois de guerre qui ont suivi, pris comme un ensemble.

Revenons à notre feuillantin [123] **Pétrus Michel**, boulanger de son état. Ce mitrailleur a vu en Belgique, à l'été 1917, après le Chemin des Dames, avec la division Mangin, une nouvelle technique de tir à la mitrailleuse : *« En Belgique, là, on faisait du tir indirect. On tirait à 3 km, 3-4 km. Le capitaine nous avait dit : « 50 000 balles par jour ! ». On tirait sur les carrefours, sur les routes, sur les Allemands, quoi. On avait notre pièce comme ça* (geste : canon levé, et non à l'horizontale), *comme un canon, quoi ! Là, on voyait pas le résultat : y avait que l'aviation qui le voyait ! ».*

Séraphin Rejony (cl. 18) de Roanne, lui aussi mitrailleur, mais au 3e bataillon de Chasseurs à Pied, établit une comparaison entre mitrailleuses :

T- *« Moi, j'étais mitrailleur ! J'avais une Hotchkiss, eh ben, je l'ai faite* marcher, l'Hotchkiss ! Ah ! Vous pouvez y aller ! Ah ! J'en ai démoli quelques-uns, à mesure que je les voyais sortir !… On nous avait aussi appris la Maxim, la mitrailleuse allemande en cas que…* (nous en capturions une). *La mitrailleuse allemande, elle était meilleure que notre Saint-Etienne ou l'Hotchkiss, parce que le canon était dans l'eau, alors le canon rougissait pas. Tandis que l'Hotchkiss, si on tirait toute la nuit, il fallait mettre des sacs à terre tout mouillés dessus pour la refroidir[124] ! La Maxim, elle bouillonnait dans l'eau, elle était dans un tube dans l'eau, un gros machin comme ça* (geste avec les deux mains formant un cercle : 17 - 20 cm de diamètre)

E- *Un tube qui la refroidissait ?*

T- *Qui refroidissait ! Qui entourait le canon ! Elle était mieux que la nôtre, quand même.*

E- *Mais l'eau se mettait à bouillir, ou est-ce qu'elle était renouvelée ?*

T- *Oh non ! Elle était pas renouvelée… Mais enfin, ça tirait pas non plus…Ils tiraient quand même… Des fois, des nuits entières, on a tiré ! Le lendemain matin, je m'apercevais que… Je voyais courir du monde de tous les côtés, et c'était un tronc d'arbre ! Et on avait la vision de voir courir le monde !*

E- *Presque des hallucinations ?*

T- *Oui, c'est ça.*

E- *C'était la fatigue qui faisait ça !*

T- *C'était la fatigue. Parce que toute la semaine on restait debout, plantés, à regarder, à fixer, à veiller, toute la semaine !*

E- *Et vous, les mitrailleurs, vous étiez installés dans la tranchée ou bien dans un petit poste ?*

T- *Dans un petit poste ! Dans un petit poste ![125] Un* (servant) *de chaque côté, pour faire avancer les bandes des mitrailleuses.*

E- *Pourquoi est-ce qu'on vous avait désigné mitrailleur ? Parce que vous tiriez bien ?*

T- *Oh ben, oui, ça me plaisait ! Ah ! J'aimais tirer ! Même à la carabine ! J'aimais bien tirer ! J'étais un des meilleurs tireurs !*

---

[123] Nom des habitants de La Fouillouse, particulièrement poétique pour les femmes, les « Feuillantines », aux accents hugoliens. J'y réside avec mon épouse Françoise, et nos deux fils Frédéric et François, jusqu'à leur envol pour les études supérieures, puis leurs carrières, depuis Noël 1979, et ma femme y a enseigné 23 ans à l'école maternelle publique, avec beaucoup de bonheur…

[124] Ces sacs à terre sont normalement dans la tranchée, à la disposition des soldats. Leur usage est, lorsqu'ils sont remplis de terre sur place, d'être empilés pour rehausser le parapet de terre en avant de la tranchée, du côté de l'ennemi, afin d'augmenter la profondeur de la tranchée (surtout là où le terrain ne permet pas de creuser en profondeur : trop rocheux, trop sablonneux en bord de mer, trop humide) pour en augmenter la fonction protectrice. On comprend que ce sont les sacs vides et mouillés comme des serpillières que le mitrailleur place sur le canon de son arme pour le refroidir ; ceci à condition d'avoir de l'eau à sa disposition !

[125] Un « petit poste » est un appendice de la tranchée, situé soit en avant de la tranchée pour abriter les deux sentinelles qui, par rotation, assurent une garde permanente, redoutée la nuit, soit de part et d'autre, une cavité abritant les deux mitrailleuses, les deux tireurs et les quatre servants les approvisionnant en bandes ou en chargeurs de cartouches.

E- *On choisissait les mitrailleurs comme ça, alors ?*
T- *Oui, oui, oui, oui, oui ! Puis ça me plaisait ! C'est bizarre, hein ! Puis du côté allemand, c'était pareil. Du côté allemand, ils nous tiraient pareils ! On écoutait les balles qui nous sifflaient autour des oreilles. Tioum ! Dzioum ! C'est formidable ! »*

« Formidable », au sens ancien de « terrorisant », ou bien au sens contemporain de « merveilleux » ? Il semble qu'il y ait des deux, et une certaine délectation chez le témoin, dans cette ivresse de sons où la mort rôde à chaque balle et où on se plaît à la défier !

Un peu plus loin dans l'entretien, Séraphin explique que les techniques de mitraillage des Français et des Allemands étaient différentes, quand la mitrailleuse était fixe, hors de la situation de l'attaque : alors que les Français tiraient frontalement, chaque mitrailleur de compagnie, ou de section à la fin de la guerre, en bout de tranchée, couvrant le terrain qui était devant lui, les Allemands tiraient à tir croisé, ce qui selon le témoin, était plus efficace.

Louis Guillaume (cl. 18) agriculteur à Mizérieux**,** incorporé au 38e R.I. de Saint-Etienne, puis en 1918 au 321e R.I. a été aussi mitrailleur à partir de fin 1917. Comme c'est par bribes de phrases qu'il parle, entrecoupées de multiples questions pour le relancer, nous résumerons ses propos.

Il a bien utilisé les deux types de mitrailleuses de l'armée française : la Saint-Etienne de fabrication française, et l'Hotchkiss « américaine ». La Saint-Etienne tirait 500 coups par minute, avec des chargeurs rigides de 25 ou 30 balles qui pouvaient s'accrocher l'une à l'autre, de sorte que les pourvoyeurs les accrochaient à un rythme forcené quand le tireur tirait en continu, mais elle s'enrayait facilement. L'Hotchkiss était un peu moins rapide, mais s'enrayait rarement, comme la Maxim allemande. Sa spécialité était de démonter la mitrailleuse quand, ayant tiré trop longtemps et devenue toute rouge et bouillante, elle s'enrayait. Il la démontait avec des outils spéciaux, mais devait prendre *« des gants de fer »* (d'amiante ?) pour pouvoir supporter la chaleur et continuer à opérer. En 1918, les mitrailleurs tiraient en tir croisé, à l'allemande.

Léopold Bayle (cl.17) de Tresques, dans le Gard, travaillant dans la ferme familiale jusqu'à son incorporation en avril 1916 au 61e R.I. de Privas, ayant dû y renoncer après guerre par suite d'une grave blessure au bras droit, a effectué ensuite une carrière dans les Postes, jusqu'au rang d'inspecteur. Je l'ai interviewé en février 1989 (il avait plus de 91 ans) à Feurs chez sa fille, épouse du Docteur Porte, chirurgien à l'hôpital de Feurs. Il a été tireur à la mitrailleuse en 1917, au 297e R.I., puis au fusil-mitrailleur en 1918. Il a participé à l'attaque du 22 octobre 1917 au plateau de Vauxaillon, à l'extrémité ouest du Chemin des Dames, pour tenter de reprendre le terrain perdu lors de l'offensive Nivelle d'avril :
T- … *« On était artilleurs, pour faire le mitraillage, avec l'Hotchkiss, la Saint-Etienne, et même la Maxim allemande, diable ! Ah ! ça me plaisait, moi, le mitraillage ! J'étais sidéré par le mécanisme. De penser que les gaz faisaient agir tout ce mécanisme : le déverrouillage, l'extraction de la cartouche… de protection, percussion qui se faisait automatiquement ! Ça me plaisait comme mitrailleur ! »*

Concernant les caractéristiques techniques de la mitrailleuse Saint-Etienne, pour laquelle il a, à la différence des autres, une vraie tendresse, il est le seul des 187 témoins (et de la vingtaine de mitrailleurs) à évoquer la possibilité d'une vitesse extrême de tir dans un but lui aussi extrême :
E- … *A propos de la Saint-Etienne, vous me disiez qu'elle avait plusieurs vitesses, ce qui la rendait fragile ?*
T- *Elle avait trois ou quatre vitesses. On pouvait tirer au coup, comme le Lebel, au coup pour coup : le doigt sur la détente, ça tirait toutes les deux secondes. On pouvait tirer « à la désespérée », et je me rappelle plus le nom de l'intermédiaire.*
E- *« A la désespérée » : c'était le nom ?*
T- *On savait qu'on l'utilisait… L'ennemi s'amenait, il était, mettons, à 50 mètres. On comprenait qu'il était le plus fort, qu'il allait prendre la pièce : alors on la détruisait ! On tirait une clavette, et la pièce était folle : au lieu de tirer 500 cartouches à la minute, elle en aurait tiré 1500 et puis elle se fondait ! Elle était inutilisable !*
E- *Elle se détruisait ?*
T- *Au lieu de la détruire soi-même, elle se détruisait : l'organe se fondait, et ça ne marchait plus.*
E- *C'était quel organe qui se fondait ?*
T- *Ah ! Je m'en rappelle plus du nom… C'était fait exprès. Une mitrailleuse normale, il fallait la casser à coups de crosse. Mais là, on tirait une clavette, et c'était fini, elle était folle ! »*

Pierre Néel (cl.18), chef cantonnier à Moingt, venu à Margerie-Chantagret dans sa vieillesse, a été mitrailleur à partir de juin 1917 au 321e R.I. de Riom. Il a la fierté d'avoir été désigné premier tireur : *« J'avais été classé premier tireur, oui. J'avais reçu la fourragère à la légion d'honneur pour être un premier tireur mitrailleur. D'abord, j'avais été envoyé chez les Anglais. Il leur manquait des mitrailleurs, alors on m'a envoyé là-bas pendant… »* . Il finira par se souvenir que cette période a duré deux mois, et qu'il était commandé par un officier parlant français.

Il a vite repéré la supériorité de la Maxim allemande sur les deux mitrailleuses utilisées par les Français, la Saint-Etienne d'abord, qui s'enrayait très facilement, puis la Hotchkiss, presque généralisée en 1917 :
T - *« L'allemande, y avait un réservoir d'eau qui refroidissait le canon.*
E- *Et la vôtre n'en avait pas ?*
T- *Non, non, non, non !*
E- *Et la vôtre ne chauffait jamais ?*
T- *« Jamais », hoho ! « Chauffait jamais » ! Je l'ai emportée avec ma toile de tente, une fois, moi. Dans une contre-attaque, on avait tellement tiré que je pouvais plus l'enlever. Et en la voulant mettre dans la toile de tente, la tente a pris feu sur l'épaule : je flambais de partout !*
E- *Tellement elle était chaude !*
T- *La nôtre chauffait !*
E- *Eh oui, c'est ce qu'on m'a dit. Et vous tiriez à combien de coups à la minute ?*
T- *500 coups à la minute. Y avait le tir lent et le tir rapide. Le rapide, je crois que c'était 500 coups, je crois pas me tromper. »*

Il parle ici de la Saint-Etienne, toujours employée dans certaines unités dans les deux dernières années de guerre, l'Hotchkiss étant un peu plus lente. 500 coups par minute, c'est plus de 8 balles à la seconde ! On imagine les ravages que pouvait causer une mitrailleuse bien employée, en balayant par un mouvement rotatif, sur une vague d'assaut, à découvert !

L'instruction d'un mitrailleur comportait la connaissance approfondie des trois modèles de mitrailleuses, ce qui peut paraître surprenant pour la Maxim allemande. Mais le fait suivant que relate Pierre montre l'utilité de cette instruction :
E- *« On vous demandait de connaître l'allemande : pourquoi ?*
T- *De l'allemande, je m'en suis servi ! … A un endroit, dans une attaque, il y a un mitrailleur qui a été blessé, par nous bien entendu, et on l'a achevé, et on a pris sa mitrailleuse. Et pour économiser les cartouches qui se tiraient… Lui en avait un paquet, malheur !*[126] *à côté de lui. Je me suis servi de sa mitrailleuse pendant plus d'une journée. Et j'ai tiré tout le temps, parce que j'étais sur un sommet où je pouvais balayer un bon morceau…*
E- *Et vous l'avez achevé comment ? Au fusil, en lui tirant dessus ?*
T- *Oh ! Mais y en a pas qu'un qui lui a tiré dessus ! Parce qu'il en avait ben tué au moins trente, ou blessés, ou morts ! Ah ! Le salaud ! »*

On touche ici au mécanisme psychologique qui fait oublier toute pitié envers l'ennemi blessé : la colère, le désir de vengeance de la mort de ses camarades, et ce dans le feu de l'action.

Georges Montagne (cl. 16) de Bussières, tisseur ayant repris, après-guerre, la gestion puis la direction de l'usine de tissage des parents de son épouse (M. Plasse) jusqu'en 1964, a été surtout pourvoyeur de mitrailleuse dans deux régiments de chasseurs alpins : le 28e B.C.A. (avril 1915-décembre 1916) et le 11e B.C.A. jusqu'à l'armistice. Il a vu l'effet sur le moral des troupes du changement de mitrailleuse :
T- *« Nous avions des choses qui étaient en retard. Prenez par exemple les mitrailleuses. Quand on fait la comparaison… On avait à ce moment-là, quand je suis parti au front, la mitrailleuse de Saint-Etienne, qui était un bijou ! Dans les tranchées, elle valait rien. Dès qu'il tombait un gravier, elle était enrayée ! On la remontait plus !*
E- *La Hotchkiss était meilleure ?*
T- *Ah oui ! Quand elle est arrivée, la Hotchkiss, alors là le moral a changé. Au point de vue des troupes, le moral a changé, dès qu'on en a eu quelques unes. D'ailleurs, je vous expliquerai…*
E – *La Hotchkiss est arrivée quand ?*
T- *Elle est arrivée surtout en 17. Ça a commencé en 16. D'ailleurs, à l'offensive de 18, nous en avions 18 au bataillon. Et on avait une au bataillon quand je suis arrivé !*

Plus loin dans l'entretien, il explique l'organisation d'une batterie de mitrailleuses :
E- *« On vous installait où, en ligne, les mitrailleurs ?*
T- *Ben, c'étaient les officiers qui choisissait les positions en tranchées. D'ailleurs, on avait ordre de ne jamais tirer en face complètement. Fallait faire ça* (il dirige ses deux index l'un vers l'autre)
E- *En tir croisé ?*
T- *C'était comme ça partout…. On était trois : le porteur de trépied, de la pièce, et puis des accessoires. Et puis les pourvoyeurs qui portaient les cartouches. Moi, j'ai fait le pourvoyeur la plupart du temps. Mais quand il y avait quelqu'un de blessé dans une attaque, on remplaçait le tireur. N'importe qui pouvait le remplacer ! On avait tous suffisamment… fait des stages suffisants pour faire le mitrailleur.*
E- *Et alors, justement, au cours d'une attaque, vous, qu'est-ce que vous faisiez ? …Vous prépariez le terrain ?*
T- *Oui, on préparait la position… L'heure H, on la savait au dernier moment. On préparait le terrain, les positions, pour démarrer. Chaque chose* (mitrailleuse / batterie ?) *avait son secteur à défendre, vous comprenez.*

[126] « Malheur ! » est ici employé comme un intensif : un paquet considérable de cartouches / balles

On avait chacun sa tâche. Il fallait absolument suivre, comme pourvoyeur de pièce, le tireur et le porteur de pièces de la mitrailleuse. On était toujours…
E- *Tous les trois ensemble ?*
T- *Cinq ou six ! Les pourvoyeurs, y en avait plusieurs. On portait deux bandes de cartouches de 13 kg, comme ça, une sur le ventre, une bande… Il fallait être robuste, hein ! Il fallait aller de trou d'obus et trou d'obus, avec les caisses de cartouches, d'abord pour nous couvrir ! Les mitrailleuses allemandes nous raclaient, nous raclaient, vous comprenez ! Les balles nous sifflaient aux oreilles !*
E- *On m'a dit qu'elles chauffaient, les mitrailleuses françaises ?*
T – *Ah oui ! Elles venaient toutes rouges !*
E- *Elles étaient mal refroidies, non ?*
T- *Y avait rien… Mais y en avait de rechange tout de suite. Ah oui ! Quand elles étaient chaudes, on pouvait pas les prendre, quand on les empoignait. Les tireurs, ils avaient des gants en amiante. Moi, je l'ai vue toute rouge, dans une attaque, à force de tirer !*
E- *Et vous tiriez combien de coups à la minute ?*
T- *Oh ! Je sais pas. C'étaient des bandes de 25 cartouches. Y avait les pourvoyeurs qui apportaient les caisses de cartouches, un pourvoyeur qui alimentait la pièce, et le tireur, il tirait ! »*

Les deux derniers témoignages contiennent, outre d'autres informations, le récit d'un exploit personnel réalisé par le mitrailleur.

Antoine Fanget (cl.16) de Bourg-Argental, agriculteur à Burdignes, a été mitrailleur au 64e R.I. d'Ancenis à partir de septembre 1915. Il a accompli un fait d'armes notoire à proximité du fort de Vaux, pendant la grande bataille de Verdun de 1916, mais a préalablement annoncé qu'il parlait de 1918, ce qui crée une confusion que je cherche à dissiper :
T- *« J'étais à la mitrailleuse. Alors passe un sous-officier : « Prête-moi tes lunettes, tiens ! Tes lunettes d'approche ! ». Je vas* bien fixer ma pièce, parce que le trépied, il fallait pas qu'il bouge, hein ! Puis j'avais pris quelque chose pour s'asseoir. Parce que je m'en étais servi, déjà, pour leur tirer dessur*, les Boches ! Parce que les sous-officiers me disaient : « Quand il y en a trois ou quatre qui sont ensemble, il faut leur tirer dessur* ! ». Mais c'est pas une raison, ça ! Des mecs qui sortent comme ça, qu'on leur tire dessur* ! Alors, bon, ils sont sortis. Je me suis mis à trois mètres en arrière de la première ligne, trois-quatre mètres. J'avais bien fixé ma pièce, ma mitrailleuse, puis j'ai dit à mes collègues : « Attention à les* bandes, hein ! Bien les crocheter comme il faut, parce que ça va jouer, hein ! » Allez, hop ! Ça s'est mis à tirer : « Badadraoupe ! » Je les ai tous raclés, paraît-il ! Le capitaine me dit : « Eh ben, t'as bien travaillé, mon petit ! T'as bien travaillé ! ». Parce qu'on avait été repérés, alors les Boches nous ont tiré dessur* : mes deux collègues sont été tués et moi…*
E- *Vous restiez tout seul ?*
T- *Tout seul ! Et j'étais tout paralysé !*
E- *Vous aviez reçu une balle ?*
T- *Non ! Mais l'obus avait tombé pas loin ! Tout paralysé d'un côté !*
E- *L'obus vous avait paralysé ?*
T- *Ah oui, oui ! … C'est le déplacement d'air ! Le déplacement d'air, y en a assez pour vous tuer ! Ça vous coupe la respiration, patatrac ! Hein !*
E- *Donc, là, vous étiez resté à leur tirer dessus avec votre mitrailleuse ?*
T- *J'ai tiré tant que…J'ai tiré deux ou trois bandes. Quand je me suis vu qu'il y en avait guère, je me suis arrêté. Fallait arrêter parce qu'on se faisait repérer. Alors je voyais qu'il y en avait encore. Allez, brrrrr ! Je tourne faire encore un coup ! Bon… Je me trouvais au fort de Vaux, là-haut, en dessous du fort de Vaux !*
E- *Mais c'était en 16, ça !*
T- *Oui. Il m'a dit : « T'as bien travaillé ! » « Et pourquoi ? » (je croyais que j'avais mal fait, moi). « Ben, t'as anéanti une compagnie ! T'as droit à deux médailles, et encore une bonne étrenne, hein ! ».*
E- *Et vous l'avez eue ?*
T- *Non !*
E- *Pourquoi ?*
T- *Et ben parce que je l'ai* (la médaille) *pas demandée, moi !*
E- *Mais pourquoi vous ne l'avez pas demandée ?*
T- *Héé ! Il fallait pas avoir des médailles quand on venait en permission ! Parce que les Boches, y en avait partout ! Parce qu'il y en aurait eu un : « Tiens, c'est celui qui a tué mon frère ! Allez : pan ! »*
E- *… Mais vous auriez pu avoir vos médailles sans les porter !*
T- *Mais, je les portais pas !*
E- *Mais vous les aviez quand même !*
T- *Eh oui ! J'ai la médaille militaire, puis la croix de guerre. Mais je devrais avoir la Légion d'honneur ! J'ai droit à la Légion d'honneur, moi ! Eh ben, je l'ai pas demandée ! Je disais : pourquoi ? Mais j'ai droit à la Légion*

d'honneur ! Y a que ceux qui ont fait Verdun qui ont droit à la Légion d'honneur ! C'est Giscard, quand il nous a envoyé la carte… Giscard, quand il a passé président !
E- *En 76 ? Pour le 60e anniversaire de Verdun !*
T- *Oui ! Giscard : « Associez-vous… ». Il fallait nous associer, les anciens combattants, entre nous autres, 14-18…*
E – *Donc ça s'est passé en 16, à Verdun ?*
T- *Oui !*
E- *Et qu'est-ce que ça vous faisait, quand vous tiriez sur les autres ? Quand vous les descendiez ?*
T- *Ah mais, on était content ! Hein ! Eusses*, ils nous tiraient ben dessur* !».*

Il faut relativiser ce témoignage. Ce n'est sûrement pas une compagnie allemande entière (plus de deux cents hommes) qu'Antoine a anéantie avec seulement deux ou trois bandes de mitrailleuses ; cela supposerait aussi que tous les ennemis se soient laissés mitrailler sans se jeter à terre, à supposer qu'ils n'aient pas été en tranchées ! Ce ne sont pas deux médailles que l'exploit d'Antoine lui aurait valu, mais seulement une (la médaille militaire), et c'est son capitaine qui en aurait demandé l'obtention au colonel. Quant à la Légion d'honneur, si rare en 14-18 pour les soldats de base (on a vu l'épisode du caporal Goutaudier de Renaison, qui aurait été le premier soldat du rang à recevoir, en juillet 1916, la Légion d'honneur – des mains du président Poincaré - pour avoir, avec un camarade, capturé près d'une centaine d'ennemis dans une grande sape en les bombardant de grenades), elle vient dans son esprit de la confusion qu'a créé, en 1976, l'envoi du Diplôme de Verdun à tous les survivants de la Grande Guerre ayant combattu à Verdun : presque tous ont cru – ils sont légion parmi mes témoins - que cela précédait l'attribution systématique de la Légion d'Honneur. Presque tous ont été cruellement déçus, sauf si l'intervention d'un élu de poids la leur a fait personnellement obtenir. Il a fallu attendre qu'ils ne soient plus que 3000 survivants en France, vers 1996-97, pour que cette attribution, à titre militaire, devienne systématique, alors qu'elle est si galvaudée par ailleurs…

Retenons un détail intéressant : le port ostensible d'une médaille militaire sur sa vareuse pouvait, pendant la Grande Guerre, si l'on était vu par un ennemi dans une gare ou ailleurs, sur le trajet de départ ou de retour de permission (ne pas oublier que l'espionnite sévissait, et qu'on pouvait se sentir observé même à l'arrière), constituer un danger pour soi, si cet ennemi voulait venger les siens.

Le lieutenant **Jean Giraudon** (cl. 11), déjà cité, a, à la mobilisation d'août 1914, on l'a vu au début de cet ouvrage, alors qu'il était caporal mitrailleur au 16e R.I. de Montbrison (un bataillon était aussi à Montferrand), fait le voyage jusqu'à la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne pour quémander des pièces de rechange pour les deux seules mitrailleuses du bataillon ! A la guerre, il débute par deux mitrailleuses par compagnie, donc 8 par bataillon, ce qui est un progrès très sensible. Mais il va vite expérimenter les inconvénients de la Saint-Etienne :
T – *« Avec nos deux ! Et c'étaient des Saint-Etienne, qui s'enrayaient facilement*
E- *Et qui n'étaient pas refroidies !*
T - *Et qui n'étaient pas refroidies ! Alors, il fallait changer le. ..le… comment ça s'appelle, le tuyau, bon sang ?… Il fallait le changer parce qu'il devenait tout rouge quand on tirait. Alors, on le changeait, on en mettait un autre à la place.*
E- *Y avait un terme technique ou est-ce qu'on disait le canon ?*
T- *C'était le canon ! Alors, on changeait le canon en vitesse. Nous avions un armurier qui était justement pour ça, pour réparer quelque chose. Et puis, on nous a changé les mitrailleuses après, on nous a mis des Hotchkiss, parce que ça marchait pas, quoi ! On avait trop, trop souvent… Tant soit peu qu'il y avait tombé un peu de poussière, ça marchait plus ! Alors, ils nous ont donné des Hotchkiss. Et alors, à ce moment-là, ils nous ont donné plus de mitrailleuses aussi. Davantage. A la fin de la guerre, nous avions dans la compagnie quatre sections ; et chaque section avait trois mitrailleuses ! »*

On est donc passé, pour sa compagnie du 16e R.I., de deux mitrailleuses à douze, ce qui est une progression considérable, qui met, à la fin de la guerre, l'armée française presque à parité avec l'armée adverse.

A l'automne 1914, Jean est devenu sergent, et se trouve sous les ordres du sous-lieutenant… Marcel Déat !
T – *« J'avais comme… un jeune sous-lieutenant qui commandait la section, qui s'appelait…Déat Marcel !*
E- *Ah oui ! Il a fait parler de lui après !* (rire du témoin)
T- *Vous avez entendu son nom ?*
E- *Oh ! oui, bien sûr ! Bien que je sois né après la guerre, le nom de Marcel Déat m'est familier…*
T- *Il s'appelait Marcel Déat ! Bon, alors ça va… Y avait un bois… »*

Pour les jeunes lecteurs qui ne connaîtraient pas ce nom, rappelons qui fut Marcel Déat. Né en 1894 (donc plus jeune de trois ans que Jean Giraudon) à Guérigny , dans la Nièvre, il fut un brillant élève qui intégra l'E.N.S. de la rue d'Ulm, et y reçut notamment l'enseignement du philosophe Alain. Ses études furent interrompues par la guerre, et reprises après, conclues par la réussite de l'agrégation de philosophie. Tout en enseignant à Reims, il entra en politique à la S.F.I.O. à l'aile droite, et son intelligence le fit en quelques années devenir le dauphin de Léon Blum. Il fut élu député en 1926, à l'occasion d'une élection partielle, mais battu en 1928. Sous le gouvernement du Front Populaire, il fut Ministre de l'Air, mais s'afficha vite comme un partisan du compromis

avec l'Allemagne, dont Hitler était devenu le Chancelier en 1933. Sa dérive vers la droite continua au point de partager les idées du national-socialisme, ce qu'il affirma sous le gouvernement de Vichy. Fondateur en 1941 du parti collaborationniste Rassemblement National Populaire, il devint en mars 1944 Secrétaire d'Etat au Travail et à la Solidarité Nationale. A la Libération, poursuivi puis condamné à mort par contumace pour sa collaboration, il s'enfuit à Sigmaringen, en Allemagne, puis en Italie, dans le couvent de San Vito, près de Turin, où il fut protégé, sous un nom d'emprunt, et y mourut en 1955.

Du Déat de la Grande Guerre, Jean Giraudon conserve un souvenir très favorable : *« Il était plus jeune* (que moi). *C'était un type qui était à Normale supérieure, Déat. Il était…enfin, il avait pas de titre encore. Il était bien, très bien, et puis il était de Gannat, dans l'Allier !*

E- *Donc il appartenait aussi à la région !*

T- *Il appartenait à la région. Et alors, c'est lui qui commandait la section complètement, quoi ! Moi, je commandais la demi-section* (rire) *avec lui, au front. »*

Une séquence guerrière périlleuse liée à la mitrailleuse, qui s'achève par un fait d'arme remarquable, Jean Giraudon, devenu adjudant, en a vécu une en août 1918, lors de la reprise du Grand-Rozoy, à 17 km au sud de Soissons :

E- *« Et votre rôle, c'était quoi, par rapport à l'infanterie ? De les protéger ?*

T- *De les soutenir ! De les soutenir ! Justement, j'ai une citation pour ça. On les soutenait parce que, bien souvent, ils étaient arrêtés, et alors nous, on tirait beaucoup pour dégager. Et à ce moment-là, ils pouvaient repartir.*

E- *Mais vous ne pouviez pas tirer quand ils avançaient, eux !*

T- *Ah ben ! Pas quand ils étaient devant, non ! On tirait pas à ce moment-là. Mais je me rappelle : j'ai été cité ailleurs. Tout seul, j'ai été avec ma section… Et, à droite, ils* (les Allemands) *étaient arrêtés par une autre section d'autres mitrailleuses. Parce que les Allemands se retiraient, se repliaient à ce moment. Alors, ils étaient arrêtés à droite par une section de mitrailleuses, de l'autre côté c'était pareil, et nous au milieu ! La compagnie, au milieu, on était arrêtés aussi ! Alors, écoutez, j'étais embêté, moi ; j'ai dit : « Nom de nom, ils commencent à nous embêter ! ». Moi, je tirais, on tirait, on tirait, ça changeait rien, ou pas grand-chose ! Ils étaient à l'abri, les Allemands. Et il y avait un petit machin, un petit cheminement qu'on pouvait suivre à quatre pattes, à peu près, à droite. Les Allemands étaient à 150 mètres. Je dis à mon agent de liaison : « Tu viens avec moi ! ». Alors, il avait son mousqueton, j'avais mon revolver, c'est tout ! Et puis une canne !* (rire) *Alors, on a suivi le cheminement, on est arrivés derrière les Allemands qui tiraient, on a sauté dans leur petite machine, là* (le trou de la mitrailleuse ennemie). *J'ai sauté le premier, et puis le bonhomme. Avec mon revolver à la main ! Et j'ai crié » « Camarades ! ». Comme ils avaient que leur mitrailleuse… tous leurs fusils étaient à côté, ils pouvaient pas s'en servir ! Ils ont fait « Camarades » !* (rire)

E- *Et vous en avez pris combien ?*

T- *Sept ! Ils étaient sept, et puis alors leur mitrailleuse. Alors y a le bonhomme, mon planton* (mon agent de liaison), *je lui ai dit : « Ecoute : tu les amèneras à l'arrière. Mais fais-leur porter la mitrailleuse en même temps ! »* (rire). *Et moi, j'ai repris le commandement de ma section, et on a pu démarrer avec la compagnie. ».*

Un peu plus loin dans l'entretien, je reviens sur le risque pris ce jour-là :

E- *Mais là, vous ne saviez pas, à priori, qu'il n'y avait pas leur première ligne derrière eux ?*

T- *Ah ! Je savais pas ! Je risquais gros, là ! Je savais pas comment ça marcherait. Mais j'ai dit : « Alors là, ils commencent à nous faire flic ! »*[127]

Minimiser un exploit en le présentant comme la conséquence d'une simple réaction épidermique à l' « ennui » que cause une mitrailleuse ennemie est un trait de caractère assez représentatif de la mentalité de nombre de mes témoins…

LA QUESTION DE LA DISTRIBUTION D'ALCOOL AVANT L'ATTAQUE

L'historien **Frédéric Rousseau**, soucieux de montrer les faisceaux de contraintes pesant sur les Poilus, et les « béquilles » de natures très diverses les aidant à supporter ces contraintes, écrit dans « *La guerre censurée* », ouvrage remarquable paru en 1999, au début d'une partie titrée *« Le bouclier alcoolique » : « De prime abord, force est de constater que les correspondances adressées aux familles demeurent très pudiques sur ce sujet de l'alcoolisation des combattants… L'usage d'alcool est pourtant omniprésent dans la plupart des carnets, souvenirs, mémoires et romans de guerre. ».*[128]

De fait, j'ai rencontré l'alcool, non dans les témoignages écrits dont je dispose (totalisant pourtant plusieurs milliers de pages ; un seul fait exception : cf infra) mais dès le début de mes entretiens, ce qui m'a ensuite amené à

---

[127] *« Faire flic »* est une expression du français régional de tout le Lyonnais signifiant, signifiant *« ennuyer quelqu'un»*, *« l'embêter »*, ou plus vulgairement *« l'emmerder »* !. C'est surtout une expression de femmes soucieuses d'éviter le langage cru…

[128] Frédéric Rousseau, *«La guerre censurée »*, Editions du Seuil, 1999, p. 169

poser systématiquement la question de la distribution d'alcool avant l'attaque dès lors que j'avais en face de moi un fantassin ayant combattu au front, les autres usages de l'alcool, dans la routine quotidienne, étant beaucoup plus diffus, et pour ainsi dire, peu sujets à polémique, étant un fait culturel français.

Les réponses sur ce point de 75 de mes témoins oraux fantassins (les seuls à être confrontés à l'attaque) se répartissent comme suit , sachant qu'après on distinguera l'option individuelle prise par le soldat (boire ou ne pas boire) de l'existence ou non de cette distribution pour son régiment ou sa compagnie :

Distribution d'alcool avant attaque	Jamais : **12**	Parfois : **4**	Souvent/toujours : **59**	**75**
Pourcentage	16 %	5,3%	78,7 %	100 %

Cette distribution, sans être systématique, est donc largement majoritaire, puisqu'elle avoisine 80% des cas, sachant qu'il est très difficile de distinguer après coup « souvent » de « toujours », cette distinction n'ayant pas été introduite au moment de l'entretien. Nous allons maintenant illustrer chacune des catégories par des réponses, les plus affirmatives et/ou les plus circonstanciées, qui feront apparaître bien des variantes d'usage ou de modalité de distribution, ou de liberté ou non de choix, ou de jugement sur l'alcool au sein de la même catégorie.

Jamais de distribution

Les quatre réactions présentées sont classées des deux plus vieux témoins (ayant donc plus d'années de guerre, donc plus d'attaques à leur actif) au plus jeune, allant de la classe 14 engagée en septembre 1914 à la classe 17 incorporée normalement en avril 1916 (mais, en l'occurrence, le témoin l'est en juillet). Comme ces témoins sont vus entre la 87e et la 134e position dans l'ordre des enquêtes, j'avais, pour ma part, la quasi certitude que l'alcool avait été donné à tout le monde, dans l'infanterie, puisque seulement deux témoins (n° 33 et n° 77) dans les 86 premiers m'avaient fourni une réponse négative.

Marius Redon (cl. 14) de Saint-Chamond, incorporé en septembre 1914 au 17e R.I. de Lyon jusqu'en 1916, où il est réformé (perte d'un œil à cause d'un éclat d'obus) :
E- « *Qu'est ce qu'on vous donnait, avant de partir à l'attaque ?*
T- *Rien ! Rien ! Rien ! Rien du tout !*
E- *Ah bon ? Tout ceux que j'ai vus m'ont dit…*
T- *Oh non ! Tu partais à l'attaque, t'étais dans la tranchée, et puis « En avant ! ». Pas d'histoires ! Fallait partir en avant !… - « Où vas-tu ? - « J'en sais rien ! ». En avant de la tranchée, à 20 mètres, y avait un trou : tu t'y collais dedans ! Ça petait : « Ta, ta, ta, ta ! ». Houla ! Tu te faisais petit, quoi !*
E- *Vous n'aviez pas de distribution d'alcool avant l'attaque ?*
T- *Oh non, non non ! »*

Le 17e R.I, le *« puni du Languedoc »*, aurait-il été puni aussi par privation d'alcool à ses fantassins ?

Jean-Baptiste Mazioux (cl. 14) du Coteau, incorporé au 98e R.I. de Roanne en septembre 1914, où il a fait toute la guerre jusqu'à son départ en Orient en décembre 1917 :
E- *« Puis-je revenir sur Verdun ? Là, je vais vous poser la fameuse question : est-ce que vous avez eu la distribution d'alcool avant les attaques ?*
T- *Jamais ! Ah non ! Jamais une goutte d'alcool !*
E- *Pourtant, ça se pratiquait couramment !*
T- *Oh ben, je sais pas dans quel(s) régiment(s) ça se faisait !*
E- *Vous l'avez entendu dire ?*
T- *Je vous dis, moi : au 98, on n'a jamais été… Jamais bu de l'alcool pour faire des attaques ! Non, non ! […] Je vous jure que je n'ai jamais eu l'occasion de boire une goutte d'alcool pendant les attaques, à Verdun ou ailleurs ! »*

Jean-Marie paraît presque outré que je puisse lui poser sa question : c'est comme une sorte d'offense, non seulement à lui-même, mais à son régiment !

André Deloy (cl.16) de Fraisses, incorporé en avril 1915 au 98e R.I. de Roanne, a connu six régiments d'infanterie (dont deux de Chasseurs à Pied) à partir de sa montée au front en juin 1915, et a donc une expérience plus vaste que la plupart de ses camarades du même âge, voire plus âgés :
E- *« Et dans cette attaque du Chemin des Dames (donc le 16 avril 17) est-ce que vous avez eu une ration d'alcool ?*
T- *Non, non, non ! Ça, jamais on m'en a donné, de l'alcool !… On a eu de l'alcool, mais pas pour attaquer ! Non, non, non, non, non, non, non ! Qu'est-ce que vous voulez faire, avec de l'alcool ?*
Fille de T – *Oui, mais une fois… Tu étais rentré et puis y en avait un qui avait bu ta ration d'alcool ! Et tu voulais le tuer !*

T- *Ah ! C'est pas la même ! J'étais de sentinelle avec un autre, et puis y avait tous les bidons des Poilus de l'escouade qui étaient là, qui pendaient. Et puis tous nos quarts qui étaient là. On avait tous une goutte d'alcool. Puis, s'il y en avait, on avait du rabiot, ou bien, s'il en restait, du rab de rate** (de rab). *Mon quart était vide ! Ah ! S'il était là* (avait été là), *je sais pas si je l'aurais pas embroché ! Ah ! Vous pouvez pas vous imaginer ! J'avais trop soif ! J'ai passé ma langue dans 14 bidons !*[129]*Ça, c'est vrai comme je suis là ! J'avais trop soif ! J'avais trop soif ! Et quelqu'un l'avait bu pour moi ! Eh ben, le type, quand il avait bu sa ration, il avait qu'à laisser la mienne !*

E- *Vous dites que vous seriez allé jusqu'à l'embrocher !*

T- *Ah ! Je sais pas ! … Non ! Il m'aurait demandé pardon… Mais enfin, c'est pour vous dire la colère que j'avais ! »*

Puisque la fille du témoin est au courant, et relance ce souvenir, c'est qu'il fait partie de la mythologie familiale, en ayant été maintes fois raconté. Cette anecdote révèle que ce n'est pas l'opposition personnelle à l'alcool qui fonde le jugement négatif : « *Qu'est-ce que vous voulez faire, avec de l'alcool ? »*, mais uniquement le contexte de l'attaque, où il vaut mieux conserver tout son sang-froid. L'épisode du quart vidé par autrui alors qu'il contenait la dernière « lichette de rab » d'alcool montre l'attachement d'André à cette consommation raisonnable d'alcool, par l'intensité de sa colère, qui est aussi une réaction devant la trahison de la camaraderie par ce qui est un vol. Et sa mansuétude finale imaginée envers le chapardeur, supposant le pardon, montre qu'il est capable de revenir à la raison.

Louis Seux (cl. 17) né à Saint-Apollinard, fils d'agriculteurs ayant fait carrière à Saint-Chamond, est incorporé le 16 juillet 1916 seulement (il bénéficie de trois mois de répit, son père étant décédé) et se retrouve au front à partir de janvier 1917 au 35e R.I. de Belfort, puis versé au 360e R.I. de Toul en juillet 1917 :

E- *« … Puisque vous parlez d'attaque, je vais vous poser une question, qui est celle que je pose toujours : est-ce que vous avez eu, vous, les distributions d'alcool ?*

T- *Non ! Justement, je voulais vous en parler. De mon temps, je ne les ai jamais eues ! Il paraît qu'avant, ça s'est eu produit, mais j'ai jamais vu, nous, nous donner de l'alcool avant d'attaquer ! Ce jour-là, d'ailleurs, on n'aurait pas pu ! Et puis, ce jour-là, ça m'a pas fait la même impression que le jour où j'ai été blessé, parce qu'on n'a pas eu à raisonner ! On est venu nous dire : « Sortez ! Les Allemands sont aux portes du village ! ».*

Louis Seux nous rappelle opportunément qu'une attaque n'est pas toujours planifiée ; elle peut répondre à l'urgence, ce qui exclut évidemment une distribution d'alcool préalable ! Qui, selon lui, est plutôt le fait des premières années de guerre.

Ce ne sont pas des témoignages « mous », incertains, qui affichent cette conviction que jamais ces quatre fantassins n'ont eu de l'alcool avant d'attaquer. On est donc forcé d'admettre que, contrairement à l'opinion courante, et à ce que le roman et le cinéma de guerre ont affiché, la distribution d'alcool à ce moment crucial n'était pas systématique, même si elle était largement majoritaire. Comme l'affirme prudemment et très brièvement un autre témoin (**Marius Verdier** – cl. 17- de Rozier-en-Donzy) *« Ça venait des officiers, peut-être »* …

Parfois une distribution

Jean Auroy (cl. 14) d'Arfeuilles (Allier), agriculteur, a connu deux régiments : le 142e R.I. de Mende, à partir de novembre 1914 (deux mois après sa classe : ajournement au conseil de révision)) et le 36e R.I. de Caen de 1916 à la fin de la guerre :

E- *« Et avant les attaques, est-ce qu'on vous faisait cette fameuse distribution de gnole dont on parle ?*

T- *De gnole ? Rarement. Ah oui, on nous faisait ça quand on était aux Eparges*[130]*, à Verdun. Alors, là, y en a bien plus de la moitié qu'ont gelé ! Qu'ont gelé et qui sont morts sur place, hein ! »*

Léopold Bayle (cl. 17) de Tresques (Gard), Incorporé vers le milieu de 1916 (délai de trois mois accordé en raison de la présence de son père au front) au 61e R.I. de Privas, il a été versé ensuite dans deux autres régiments d'infanterie (58e R.I. et 297e R.I. Alpine). Il évoque l'attaque du Chemin des Dames :

E- « *Y avait-il eu la distribution d'alcool avant ?*

T- *Ça, je ne sais pas. Je crois que ceux qui voulaient en avaient à leur disposition. Moi, j'en ai pas vu distribuer automatiquement. Moi, je suis anti-alcoolique, j'aime pas l'alcool, ni le vin. »*

Amand Beyron (cl. 11) ayant passé sa jeunesse à Chazelles-sur-Lyon, a été incorporé au 99e R.I. de Vienne :

E- *« Et je suppose que vous avez été témoin, comme les autres, de ces distributions d'alcool avant les attaques ?*

T – *Oui.* E- *Qu'est-ce que vous en pensez ?*

---

[129] Les 14 bidons correspondent à la totalité des membres de l'escouade, en incluant le caporal…

[130] Les Eparges, rendues célèbres en littérature par *« Ceux de Verdun »* de l'écrivain-combattant Maurice Genevoix, sont à 20 km au sud-est de Verdun, sur les côtes de Meuse.

T- *Eh ben, on pensait que c'était normal ! Quand on voyait arriver ça, ben, bien entendu, on refusait pas l'alcool qu'on nous donnait ! Puis on sentait bien que ça allait barder !* (rire)
E – *C'est ça : c'était un signe !*
T- *Un signe, oui. C'était normal ! C'était normal !*
E- *C'est ce que les gens me disent : « C'était normal ! ». Et certains me disent même : « On n'aurait pas eu tant de courage si… »*
T- *Oh ça, c'est de la blague ! On nous offrait de la gnole : on buvait de la gnole ! On savait très bien que c'était pour nous donner un peu de mordant ! Par deux fois, c'est arrivé, ça ! En ce qui me concerne, par deux fois seulement !*
E- *Donc, ça n'était pas systématique ?* - T- *Oh non !* E- *Et vous vous souvenez des deux attaques où vous avez eu cette distribution ?*
T- *D'abord à Herleville*[131]*, et puis après, je m'en rappelle plus où…. C'était en Champagne, avant l'attaque du 25 septembre* (1915)
E- *Et c'était lors de deux grosses attaques ?*
T – *Oh oui ! Oh ! Formidables ! C'étaient les deux plus grosses ! »*

Dans son journal (Amand Beyron est un des trois témoins que j'ai à la fois interviewés et qui m'ont confié leur récit de guerre), à la date du mercredi 8 mars 1916, alors, que, venant des Vosges, le 99e R.I. vient d'arriver à Verdun, le témoin écrit : *« Au réveil, avec le jus, on nous apporte pour la 1e fois de la gnole depuis la bataille du 25 septembre en Champagne. Et à 8 heures, autour du Fort, nous allons dans la neige faire de l'école du soldat, interrompu* par 5/6 avions qui nous tirent dessus avec leurs mitrailleuses et des petites bombes qui éclatent près de nous sans nous blesser. »*

Donc, en un an et demi de front (de septembre 1914 à début mars 1916) il n'y aurait eu, pour le 99e R.I., que trois distributions d'alcool, chaque fois à l'occasion d'une grande bataille.

<u>Souvent ou toujours une distribution</u>

Ceux qui ne buvaient pas :

Francis Ferret (cl. 16) ancien agriculteur de Saint-Christo-en-Jarez, à la guerre au 170e R.I. d'Epinal, m'a fourni une transition toute trouvée :
E- « *On était en train de prendre la goutte, là. Est-ce que c'est vrai ce qu'on m'a dit, que parfois on distribuait des rations d'alcool avant l'attaque ?*
T- *Ah oui, oui, oui ! On nous faisait boire de la gnole pour nous rendre un peu plus… On était plus décidés ! Mais je l'ai jamais fait, moi ! Mais je sais qu'on le faisait ! On faisait boire la gnole avant d'attaquer !*
E- *On vous obligeait pas, quand même ?*
T- *Non, non ! Mais… Y en a, ils leur faisaient boire la gnole dans les coups francs ! […] Y en a, ils étaient choisis : des types qui étaient hardis. Et puis, on leur faisait boire de la gnole : ils auraient ben coupé la tête aux Allemands ! »* (rire) *On appelait ça un coup de main ! »*

Charles Fraty (cl. 18), horloger à Roanne, incorporé au printemps 1917 au 22e B. de Chasseurs Alpins :
E- « *Vous en parliez tout à l'heure : vous confirmez qu'effectivement, avant l'attaque, y avait la distribution d'alcool ?*
T- *Oui ! Ah, mais ça, on n'en parlait pas ! Parce que les trois quarts le buvaient pas ! Un quart de Poilus avaient de l'alcool, de l'eau-de-vie !*
E- *Les trois quarts le buvaient pas !*
T- *Ah non ! Parce que c'est de la folie, ça ! Ça rend l'homme à moitié marteau ! Puis on n' a plus de forces ! …Vous manquerez de force, alors vous pourrez pas vous battre ! C'est pas possible !*
E- *Pourtant, certains buvaient bien ! Pour donner du courage ?*
T- *Pffff ! Moi, ça me donnait pas de courage de boire de l'alcool ! Moi, pour mon compte personnel, j'en buvais pas du tout ! Je gardais toute ma raison pour moi, pour sauver ma vie, c'est tout ! »*

François Potin (cl. 14) de Gennetines (Allier), à la retraite à Saint-Just-en-Chevalet, ayant fait toute la guerre au 85e R.I. de Cosnes-sur-Loire :
E- *« Y avait pas une distribution de quelque chose avant de partir à l'attaque ?*
T- *Y avait la gnole ! Et puis y avait quelque chose dedans…Quelque chose pour vous exciter. Moi, ça me faisait rien !… Y avait sûrement un goût qui était pas… Ils mettaient sûrement de la drogue dedans, pour faire partir les gars. Parce que quand on part à l'attaque, on part à la mort ! Parce que les gars* (les Allemands), *ils attendent à vingt mètres ! Oh ben ! Il faut être maladroit pour pas descendre un homme !*
E […] *C'était un quart qu'on vous distribuait ?*

---

[131] Herleville, en Santerre, à 20 km environ au sud-ouest de Péronne, dans la Somme où le 99e R.I. fut saigné à blanc le 25 septembre 1914 (cf chap. V : *« Grande bataille de Framerville et Erleville* où le 99e perdit 90% de son effectif »* journal d'A. Beyron*)* et perdit son colonel

T- *Des fois un quart, avant de partir à l'attaque, oui !*
E- *Tout le monde le buvait ?*
T- *Oh ! Pas tous ! Il y en a qui buvaient pas, et d'autres…qui se saoulaient ! Mais ils revenaient quand même !*[132]

Un nombre non négligeable de témoins a abondé dans ce sens : l'alcool distribué, de mauvais qualité, contenait une drogue excitante ; plusieurs suspectent un mélange d'alcool et d'éther. L'historien **Frédéric Rousseau**, cité précédemment, commentant un extrait du récit du romancier combattant **Maurice Genevoix**, dans *« Ceux de 14 »* et plus précisément les propos d'un certain Durozier à propos du goût de l'alcool distribué *« Un drôle de goût, fait Durozier. Encore une drogue qu'ils y auront foutue »*, écrit : *« La gnôle livrée aux soldats qui vont attaquer est-elle trafiquée ? Un certain nombre de combattants le croient ; un certain nombre de témoins laissent aussi entendre que de l'éther fut parfois ajouté aux dopages alcoolisés. »*[133]

Ceux qui buvaient :

Louis Guillaume (cl.18), agriculteur à Mizérieux, incorporé au 38e R.I. de Saint-Etienne le 2 mai 1917, versé au 321e R.I. de Montluçon début 1918, se trompe sans doute sur la quantité d'alcool (les autres témoins qui l'évaluent parlent d'un quart d'alcool, voire d'un quart partagé, pas d'un litre) mais donne deux phrases fortes, émouvantes :
E – *Alors, les attaques… je crois qu'on avait une distribution d'alcool avant ?*
T- *Oui, oui, tout le temps ! On avait le bidon d'eau-de-vie… Un litre !*
E- *Pour combien ?*
T- *Chacun ! Chacun son bidon ! Deux litres de vin, un litre d'eau-de-vie !*
E- *Avant les attaques ?*
T- *Oui, mais écoutez ! On disait : « Oh ! Il faut pas le boire ! ». Mais si on boit pas, on peut pas ! Il faut être ivre* (pleure) *…pour sortir de la tranchée ! »*

Marius Dubuis (cl.16), agriculteur-vigneron à Coutouvre, qui est demeuré d'avril 1915 jusqu'à l'occupation en Allemagne au 5e R. d'Infanterie Coloniale de Lyon, où il a été caporal, faisant fonction de sergent :
T – *« Qu'est-ce que vous voulez : quand on est dans le lac, il faut y aller ! On est dans le bain, on est dans le bain ! Et puis on était un peu tous dingos ! J'aime autant vous dire : ils nous donnaient le tacot, qu'on appelait !*
E- *Le tafia ? Ils vous donnaient le tafia ?* - T- *Oui !* (rire) - *C'était pour faire quoi, ce fameux tafia ?*
T- *Oh ! C'était pour nous donner des forces, pour partir ! J'ai toujours compris comme ça, moi ! Enfin, qu'est-ce que vous voulez : fallait marcher au pas ! Alors, il valait mieux marcher !*
E – *Bien sûr ! Et tout le monde le buvait, ce fameux tafia ?*
T- *Oh ! Tout le monde ! Tout le monde ! Tout le monde !*
E- *Mais est-ce que ça ne coupait pas les jambes, un peu ?*
T- *Ah si ! Ah si, ça fatiguait, mais ça donnait un coup ! »*

Petit retour linguistique : j'ai été désorienté par le terme « tacot », que je n'avais jamais entendu (et pourtant Marius Dubuis est mon 68e témoin ; mais, je l'ai entendu par la suite), et j'ai proposé son équivalent « tafia » - venant de « ratafia », nom créole du rhum - qui m'était plus familier, pour l'avoir entendu plusieurs fois avant) ce qui n'a pas dérangé le témoin car il le connaissait. « Tacot » était pourtant usuel en 14-18 : **Albert Dauzat** , dans son ouvrage *« L'Argot de la guerre »* publié en 1918, lui donne comme équivalent le simple terme « eau-de-vie » et précise : *« est surtout un terme usité parmi les troupes algériennes et coloniales »* (p.67), le 5e R.I.C. en étant une, et indique qu'il s'est répandu dans les autres unités en 1917 et 1918. Il précise par ailleurs (p. 187) que c'est aussi un mot de la Légion étrangère. Ce sens de « tacot » a cohabité avec les deux autres sens, plus connus : « vieille automobile » et « petit train » (notamment le train à voie étroite Decauville, utilisé pour apporter des munitions sur le front).

Pour Marius Dubuis, personne dans son régiment ne refusait l'alcool avant l'attaque, dont l'effet positif (l'énergie mentale donnée) compensait le négatif (la fatigue corporelle). On va voir pourtant que certains refusent, dans son régiment !

Etant en « tournée » dans le Roannais, en ces vacances de Noël 1987, j'ai rencontré le lendemain de cet entretien à Coutouvre, à Saint-Nizier-sous-Charlieu, un autre soldat du 5e R.I.C. de Lyon, ancien agriculteur aussi, **Léon Guichard** (cl. 15), qui avait vécu jusqu'en 1938 dans sa ferme familiale d'Iguerande (Saône-et-Loire). Il revient sur l'usage habituel du « tacot » dans son régiment, à propos du froid de l'hiver 1917 :
T- *« Mais le pinard arrivait à geler ! Y avait que la goutte –on appelait ça la « gnole »… le « tacot » ! On appelait ça le « tacot ». Alors, le tacot, y était un quart à quatre qu'on avait. Mais y avait les vieux coloniaux (parce que y avait des vieux coloniaux avec nous) qui étaient gourmands comme de… ils en auraient ben bu un quart ! Alors, y était une dispute tous les jours, parce que le quart, il fallait le partager en quatre !* (rire).
E – *Mais la goutte (le tacot) vous l'aviez tous les jours ?*

---

[132] Il faut comprendre : *« Ils revenaient quand même vivants de l'attaque, malgré leur ivresse »*
[133] Frédéric Rousseau, op.cit., p. 174

T- *Ah ! En ligne, tous les jours ! Mais y avait certains secteurs que vous l'aviez plus, quand vous passiez en arrière ».*

Cependant, Léon était de ceux qui ne buvaient pas l'alcool donné au moment de l'attaque, et il faudrait le ranger dans la catégorie précédente (mais gardons au témoignage sa continuité) :

E- *« Y avait bien une distribution d'alcool au moment de l'attaque ?*

T- *Oh y en avait ! Mais moi, j'ai jamais voulu en boire !*

E – *Ah bon ! Et pourquoi ?*

T- *Ah ben, parce que je voulais garder mon sang-froid ! Parce que quand vous aviez un quart ou deux de cette saloperie, vous étiez à moitié fou ! Alors, moi, je voulais garder mon sang-froid quand il fallait monter le parapet !*

E- *Y en avait beaucoup qui refusaient de boire ?*

T- *Oh ! Y en avait encore pas mal, oui ! Mais y en a que* s'en foutaient un quart ou deux, quand y avait la distribution avant de monter le parapet ! ».*

On voit que la ration d'alcool, limitée à un quart pour quatre dans la ration quotidienne, sur le front, devient très généreuse au moment de l'attaque : un quart par personne, voire deux, puisque certains refusent, l'approvisionnement n'étant pas illimité ! On a donc deux types de soldats qui attaquent : les soldats sobres et les autres…

Ernest Pigeron (cl. 17), fils de hongreur, ayant passé toute sa jeunesse dans l'Allier (Montaigüet-en-Forez, Barrais-Busolles, Loddes) et fait son apprentissage de boucher à Moulins, puis devenu après guerre charcutier dans la Loire, à Roanne, s'est retiré à Renaison. A la fin de 1916, il est monté au front au 3e Bataillon de Zouaves, et a été au 8e Bataillon de Zouaves en avril 1918. Lui aussi, dans les Zouaves, a connu l'alcool, mais ne croit pas à sa pureté :

E- *« Quand vous faisiez ces attaques, là, est-ce que vous aviez la distribution d'alcool avant de partir ?*

T- *Euh attendez !* (petit silence). *Oui ! C'est un poison, ça !* (grand rire). *Oh la la ! Vous le mettiez dans la main, on aurait dit que vous aviez été aux cabinets ! Vous sentiez, c'était… Ppfffou !*(bruit de dégoût)…

Suit une anecdote un peu confuse où il s'endort dans un trou d'obus, au cours d'une attaque, après avoir bu ce liquide ; je le ramène ensuite au thème :

E- *« Donc, à votre avis, cet alcool, c'était pas de l'alcool normal ?*

T- *Ah non ! C'était pas de l'alcool normal ! […] C'est un Lyonnais qui me l'a dit : « Ça vient du Jonage*[134]*, là-bas : y a une distillerie de vidange ! » . C'est un Lyonnais qui me l'avait dit !*

E- *Et c'était pour quoi, cette distribution d'alcool ?*

T- *C'était pour nous faire avaler le* (confus : on entend *« lard »*), *que voulez-vous !*

E- *C'était pour vous donner du courage ?*

T- *Voilà ! Un cheval, on lui donne de l'avoine, ça lui donne un coup de fouet ! On nous prenait pour des bêtes ! On nous dopait ! On nous dopait pour nous donner un peu d'allant ! On nous dopait pour nous donner peut-être du courage ! J'avais peut-être pas plus de courage que ça… Mais puisqu'on était obligé d'y aller ! Pour avoir moins peur…*

E- *… Est-ce que tout le monde en prenait ?*

T- *Ben oui ! Puis ça réchauffait ! C'était surtout quand ça faisait froid, ça réchauffait un petit peu. Mais y en a qui en prenaient pas, y en a qui s'en étaient dégoûtés. Moi, j'en ai pas toujours pris… »*

Alphonse Solnon (cl. 16) déjà présenté, a été incorporé en avril 1915 au 121e R.I. de Montluçon, mais c'est au 42e R.I. de Belfort qu'il a fait la guerre. Il n'hésite pas à faire longuement l'éloge de l'alcool, mais n'est pas dupe sur la manipulation mentale que suppose sa distribution avant l'attaque :

E- *« Et avant de lancer une attaque, on vous faisait bien une distribution de gnole ?*

T- *Hou ! C'était une chose qui était presque générale ! On montait en ligne souvent avec un bon quart de gnole. Ah, ça, c'était presque réglo ! Quand on touchait un quart de gnole, c'était pour monter… là haut ! N'empêche que c'était pas la solution, ça ! C'était pour nous rendre fous ! On buvait un verre de gnole sans nourriture dans le corps : on était fous !*

E- *Et on le buvait quand même ?*

T- *Eh ! A force de besoin ! On buvait la gnole, et puis ça nous donnait du courage ! Ça nous donnait du courage !* (prononcé très fort). *Quand on avait bu un verre de gnole, on était fous, on se connaissait même pas avec les nôtres !*

E- *A ce point-là ?*

T- *Oh la la, mon pauvre vieux !*

E *[…] Et vous la buviez toujours ?*

T- *Eh ! Ça nous donnait des forces ! Et de l'audace !*

E- *Donc tout le monde le buvait…*

---

[134] Lieu situé au nord de Lyon, dans sa périphérie, où se trouve actuellement le grand parc Miribel –Jonage. C'est aussi le nom d'une rivière qui passe à Jonage et se jette dans le Rhône.

T- *Le quart de gnole, personne le renvoyait, tout le monde le buvait ! …On était fou quand on l'avait bu… C'était tout pour nous ! On avait rien dans le corps comme nourriture. On partait avec un quart de gnole pour attaquer !*
E- *Mais est-ce qu'après ce quart de gnole, vous aviez votre sang-froid ? … Est-ce que vous pouviez marcher droit ?*
T- *Oh mais, c'est une chose qu'on peut pas répondre. On marchait comme on pouvait, parce que quand on était en vie…*
E- *Est-ce que vous avez l'impression que , sans le quart de gnole, vous n'auriez pas…*
T- *Ah non !* (il prend un ton solennel, avec une voix très forte) *Je te répète cette chose-là : sans l'alcool, on n'aurait pas eu la victoire ! Je te le dis sincèrement : sans l'alcool, on n'aurait pas vu la victoire ! Parce que l'alcool nous rendait fous ! …On s'occupait de rien, et sans l'alcool, c'est à peu près comme un homme qui est malade, qui a plus aucune force. C'était l'alcool qui nous tenait ! Ah oui ! C'était l'alcool qui nous tenait ! Et s'ils nous en donnaient, c'était bien pour cette raison là ! Un quart…un quart le matin… Mauvais signe, ça !*
E – *Ça voulait dire : « On y va ! »… Et autrement, de sang-froid, sans quart de gnole, est-ce qu'on aurait attaqué ?*
T- *On aurait pas eu l'audace. Avec l'alcool, on connaissait personne ! On connaissait personne !*
E- *Donc, à votre avis, ils avaient raison de vous le donner ?*
T- *Ah oui ! Moi et tous les copains… Le quart de gnole, et même davantage, quand on montait en ligne : la ration doublée. Tu étais un homme fou, avec la gnole, tu connaissais rien. Si on n'avait pas eu ça, on aurait pas gagné la guerre !*
E- *Certains me disent : « Moi, je buvais pas le quart de gnole ! ». Vous n'avez vu personne, vous, qui ne buvait pas ?*
T- *Ah ! Par la force des choses, on buvait ce quart de gnole, pour attaquer, ou pour faire n'importe quoi. On était même contents de l'avaler parce que c'était de l'audace qui venait avec ça.*
E- *Donc c'est la gnole qui a donné la victoire ?*
T- *Oh oui !* (sa voix monte comme un cri) *Alors, je crains pas de le dire souvent : si on a été victorieux, c'est qu'on était pleins d'alcool ! Parce qu'avec l'alcool, eh ben…ça transforme un homme ! L'alcool, ça transforme un homme ! »*

Aucun témoin, sur les 160 interviewés (et sur les 27 autres qui ne sont représentés que par des documents écrits) n'a poussé à ce point l'éloge de l'alcool, avec des formules d'autant plus fortes qu'elle sont parfois criées… Mais Alphonse Solnon trouve un allié de poids, dans un de ses camarades de combat passé à la postérité, **Blaise Cendrars**, né en 1887, citoyen suisse devenu caporal dans notre Légion étrangère, qui écrit dans un ouvrage dont le titre rappelle son amputation du bras droit *La Main coupée*, non à propos de l'alcool, mais du vin : *« Le Poilu, type 14, n'eût point gagné la guerre sans pinard »*[135]

Georges Montagne (cl. 16) de Bussières, tisseur, incorporé le 9 avril 1915 au 28e B.C.A. de Grenoble, a été caporal au 11e B. de Chasseurs Alpins qu'il a rejoint au front en juillet 1916, lors de la bataille de la Somme. Il évoque l'effet physique et psychologique de l'alcool, distribué en quantité bien moindre que dans les témoignages précédents, d'abord en août 1918, vers Château-Thierry, puis dans d'autres attaques :
E- *« Et pour ces attaques du mois d'août, est-ce que vous aviez eu une distribution d'alcool ?*
T- *Ah oui ! Toujours, oui ! Parfois on avait un quart pour quatre personnes, un quart d'alcool, quand on partait à l'attaque : on était comme des fous !*
E – *Attendez : un quart de litre pour quatre ?*
T- *Oui : on avait un quart, à boire, pour quatre personnes : partager un quart…*
E- *Mais ça fait pas une énorme quantité !*
T- *Ben, c'était un quart, qui faisait un quart de litre…. Ça faisait beaucoup quand même : c'était de l'alcool. Je sais pas ce que c'était, ça nous rendait complètement… Nous étions perdus !*
E- *A votre avis, ça n'était pas que de l'alcool ?*
T- *Ah oui ! Ça contribuait au moral, ça. On partait comme des fous ! On se figurait pas le danger !*
E- *Donc vous dites que si jamais vous n'aviez pas eu ça, peut-être que vous auriez eu moins de courage ?*
T- *Oui ! Ça nous stimulait, vous comprenez… Quand il s'agissait de sortir ! Parce que je me rappelle, en août, à un endroit…* (raconte très longuement une anecdote qui sort du thème de l'alcool : je l'y ramène à la fin du récit)
E- *Et donc, pour vous, l'alcool était indispensable ?*
T- *Ah oui ! Toutes les fois qu'il y avait des attaques, on avait de l'alcool. Mais moi, j'ai jamais été bien amateur. J'en buvais bien une goutte, mais vous savez, ça vous rendait fou : on voyait plus le danger !*

Après une longue digression sur la thème de la *« fine blessure »* qu'il souhaitait, je le ramène une troisième fois sur le thème :
E- *Donc, en fait, quand vous buviez de l'alcool, vous n'aviez pas l'impression d'être manipulé ?*
T- *Non ! Pas tellement, non… Je vous dirais que moi, j'ai jamais bu complètement ma dose, mais enfin, ça stimulait l'énergie ! »*

---

[135] Blaise Cendrars, *La Main coupée*, paru en 1946, éd. Folio p. 244

Comment s'opère précisément cette distribution de l'alcool avant l'attaque ? Les témoignages qui suivent permettent de le savoir.

Marc Delime (cl.15) de Boën-sur-Lignon, cordonnier avant guerre, affûteur-outilleur après, à l'usine Gauchon de Boën, caporal au 17e R.I. de Lyon , puis sergent au 158e R.I. de Lyon aussi, a déjà spontanément parlé du *« verre de gnole avant de partir »*, quand je lui pose la question classique :

E- « *Et vous, est-ce qu'il vous est arrivé de l'avoir, le verre de gnole avant l'attaque ?*

T- *J'ai bu la gnole ? Oh ! Comme tous les copains ! Et même, on était bien contents, parce que ça nous réchauffait en hiver !*

E- *Non, mais je veux dire : avant les attaques ?*

T- *Ah oui ! Ah oui ! Comme tous ! Le sous-officier passait, il nous versait la moitié d'un quart.*

E- *Et tout le monde buvait ?*

T- *Pas tous ! Y en avait qui le jetaient ! Alors, je leur disais : « Pourquoi que vous le jetez ? Ça vous empêchera pas de monter ! » . Alors ils disaient : « C'est des salopards ! Ils voudraient nous faire zigouiller ! »*

E- *Et vous, vous le buviez ?*

T- *Ah, moi, je le buvais ! Oh la ! Je disais aux copains : « Ça va bien ! Qui tient tient ! »*

E – *Qui tient tient ?*

T- *Qui tient, tient !*

E- *Ça voulait dire : quand il était bu, il était bu ?*

T- *Oui : je buvais !*

E- *Mais est-ce que ça ne vous saoulait pas un peu ?*

T- *Si ! La tête tournait ! Et puis on avait la bougeotte ! Je sais pas si c'est la drogue qu'ils mettaient dedans… On avait la bougeotte ! Ça nous faisait pas peine de monter, pour une bonne raison : parce qu'on était à moitié saouls !*

E – *Donc, à votre avis, ça n'était que de l'alcool ?* T- *Ah oui !* E- *Y avait autre chose que de l'alcool ?*

T- *Je ne sais pas mais…mais quand vous buviez avant l'attaque, c'était compris qu'il y avait quelque chose ! Parce que ça vous mettait la lourde* (le vertige) *et ça vous faisait pas peine ! Vous comprenez ?*

E- *Ah oui ! Donc y avait peut-être de la drogue ?*

T- *Oui, de la drogue ! Sûrement ! ».*

Dans la discussion entre ceux qui jettent l'alcool distribué et celui (le témoin) qui le boit, représentant les camarades qui agissent comme lui, on voit surgir une objection inédite et extrême à la distribution d'alcool : les officiers, représentant la hiérarchie militaire, voudraient la mort de leurs soldats (« *Ils voudraient nous faire zigouiller ! »*) et utiliseraient l'alcool à cet effet ! Cela équivaudrait à dire qu'ils recherchent la défaite, hypothèse évidemment absurde. Mais ce n'est que l'extrapolation de l'idée, fort juste, que l'alcool prive du sang-froid nécessaire à la survie. Quant à Marc Delime, il est pragmatique : il faudra attaquer de toute façon, et ce qui est pris (l'alcool) n'est plus à prendre !

Antoine Fanget (c. 16), agriculteur à Burdignes, retiré à Bourg-Argental, au front dès septembre 1915 au 64e R.I. d'Ancenis, se distingue de ses camarades en évoquant la contrainte de boire cet alcool distribué par un gradé ou un sous-officier avant l'attaque ; le thème de l'alcool est introduit par le « nettoyage » des tranchées :

E- *« Mais quand vous nettoyiez les tranchées, y avait pas de pitié !*

T- *Ah ben, non ! Y avait pas de pitié, là ! On nous faisait boire de l'éther avec du rhum ! Vous auriez bien rencontré votre père, votre mère, vous le connaissiez pas !*

E- *[…] On vous saoulait ?*

T- *On nous donnait à boire ça. Avant de faire les attaques, on nous donnait à boire cette affaire là, l'éther ! C'était du rhum et de l'éther !*

E- *Y en a qui me disent que c'est pas de l'alcool ! Y en a qui me parlent d'éther ! A votre avis, c'était pas du vrai alcool ?*

T- *Non ! C'était d'éther* ! Parce qu'y avait de la goutte, là-dedans, on le voyait : la moitié d'un quart. Fallait boire ça, y avait rien à faire ! Et puis attaquer après !*

E- *Vous dites : « Il fallait boire ! ». C'était obligatoire ?*

T- *Ah mais oui ! Parce que vous auriez pas fait… attaqué ! Alors quand vous aviez bu ça, vous étiez fou ! Vous auriez rencontré votre père, votre mère, vous l'auriez pas connu !*

E- *Ah oui !… Mais est-ce que tout le monde le buvait ?*

T- *Ah ! Y a des moments… Quand ils partaient comme ça, ils buvaient pas tous… Ils en buvaient , mais après, ils le jetaient par terre ! Pas tout, hein !*

E- *Mais est-ce que les gradés obligeaient à le boire ?*

T- M*ais c'est les gradés qui nous obligeaient ! Ils passaient avec leurs bidons : « Allez ! Ton quart, toi ! Allez ! » . Ils mettaient la moitié d'un quart : « Allez ! Bois ça ! Faut boire ça, hein ! »*

E- *Ils surveillaient que vous le buviez ?*

T – *Oui, oui, oui ! Ils surveillaient qu'on buvait ! Bon alors, vous marchiez après ! Vous aviez pas peur ! Vous auriez été embrasser les Boches comme ça !*
E- *Mais est-ce qu'on voyait clair, après !*
T- *Ah ben, bien sûr !…Mais ça assommait, hein !*
E- *Donc, ça, c'était pour vous donner du courage ?*
T- *Mais oui ! Mais bien sûr ! »*

On note un curieux passage du « on » au « ils », puis un retour au « nous », comme si, dans cette phrase du « ils », Antoine était spectateur et non acteur. On peut hasarder deux explications : soit Antoine généralise à d'autres régiments dans cette phrase (des régiments où la contrainte de boire n'aurait pas été imposée par les officiers), soit il décrit les fantassins de base de son régiment, lui ayant été longtemps (à Verdun, dans la Marne, au Chemin des Dames) spécialisé comme grenadier, puis comme mitrailleur, avant de devenir agent de liaison de son capitaine, puis après sa troisième blessure, en 1918, et compte-tenu de la mort de ses deux frères à la guerre, conducteur d'un attelage de chevaux ravitaillant le régiment en munitions.

Il se trouve cependant un autre Poilu pour évoquer cette contrainte, dans une séquence assez longue, contenant plusieurs éléments intéressants. Il s'agit de **Roger Roche** (cl.18) né dans l'Allier (à Louroux-de-Bouble) où il a passé sa jeunesse comme valet de ferme. Il est venu dans la Loire en 1922, à la suite de son mariage avec une jeune fille de Saint-Marcellin-en-Forez, et a exploité avec elle sa ferme familiale. Il a fait la guerre au 99e R.I. de Vienne (incorporé le 3 mai 1917) : la séquence commence à propos de sa dernière attaque, à Rethel, dans les Ardennes, en octobre 1918, mais il généralise aussitôt :
E- *« Une question un peu délicate : est-ce qu'on vous avait distribué de l'eau-de-vie avant d'attaquer ?*
T- *Ah ! Toujours ! Toujours ! Y a le verre de la mort qu'ils vous donnaient ! Oh oui, y en avait ! Mais c'est pas de ces verres-là !* (montre les verres sur la table de la cuisine)
E- *Un quart ?*
T- *Un demi-quart ! Un bon demi-quart ! Il fallait le boire devant l'officier, hein ! Parce que y en a beaucoup qui l'envoyaient…*
E- *Par terre ?*
T – *Y en a beaucoup qui l'auraient jeté ! Y en a beaucoup qui l'auraient jeté ! Moi, je l'aurais jeté pour le premier ! Mais je l'ai avalé quand même !*
E- *Ah bon ? L'officier vous obligeait à le boire ?*
T- *Ah mais n'importe quel officier ! N'importe quel gradé ! Ils étaient obligés !*
E- *Vous m'avez dit « le verre de la mort » : c'est comme ça que vous l'appeliez ?*
T- *Je vous le dis, là : le verre de la mort !*
E- *Quel est le nom que vous donniez à l'époque ?*
T- *Non, non, non ! Parce que ça nous tuait, ça ! Et puis on savait plus où on était ! On vous le donnait dix minutes avant de partir : ça faisait effet presque tout de suite ! Alors, qu'est-ce que vous voulez, quand vous montiez, y en a qui gueulaient, d'autres qui tiraient des coups de fusil ! Ils savaient pas ce qu'ils faisaient ! Oh ! Ça vous chauffait, hein !*
E- *A votre avis, est-ce c'était que de l'alcool, ou est-ce qu'il y avait autre chose ?* T- *Ah ben, ça…* E- *Certains me parlent d'éther…*
T- *Oh mais ça se pourrait très bien !* (pause : réfléchit). *Oh ben, d'éther*, non ! Ça nous aurait endormi, l'éther, quand même ! Pour moi, c'était de l'eau-de-vie à 80 degrés ! Oh ! Moi je me doute* (je suppose) *que c'était aussi fort que ça ! Parce que si elle avait été qu'à 50, ç'aurait été vite avalé, ça !*
E- *C'est-à-dire qu'à 50, on avait l'habitude d'en boire !*
T- *Eh ben oui ! »*

Cette question de la teneur en alcool du breuvage distribué avant l'attaque n'a été abordée que par ce dernier témoin, et je n'ai pas songé à interroger précisément sur ce point, tenant sans doute pour acquis que tout alcool buvable avait une teneur avoisinant 50 degrés. Or c'est crucial. Les réactions immédiates de perte de son sang-froid décrites par de nombreux témoins (chants, cris, chancellement, vertige – « *la lourde* » en français local- , « folie » , coups de fusils intempestifs) font penser à une teneur très forte, pour une ration d'un quart, d'un demi quart, voire d'un quart de quart, qui n'aurait pas eu cet effet si l'alcool avait eu la teneur classique commercialisée dans les cafés, ou liée à la production personnelle (pour tous les paysans vignerons) élaborée par les bouilleurs de cru[136].

Constatons qu'avoir un grand nombre de témoins, parmi les fantassins, donc les soldats soumis à l'attaque, nous permet d'affiner considérablement l'analyse : la distribution d'alcool avant l'attaque n'était pas systématique, mais elle était très largement majoritaire ; en quantité, elle n'était pas codifiée, mais allait surtout du demi-quart au quart. Presque partout, elle n'était pas imposée par les officiers : les hommes avaient la latitude de boire, de refuser,

[136] Qui pouvaient cependant fournir quelques bouteilles à plus de 90°, le fameux « trois-six », que l'on conservait en général pour les soins donnés aux animaux, ou pour faire de « l'alcool à 90 » à usage médical pour les personnes.

ou de se servir de l'alcool autrement (notamment pour se frictionner le visage, qu'ils n'avaient pas eu le loisir de laver en première ligne). La plupart pensent que ce n'est pas de l'alcool normal, mais y voient un mélange, avec une « *drogue* », notamment avec de l'éther, dont le but est d'exciter l'énergie du soldat, de prévenir sa peur. La condamnation de cet usage est loin d'être générale, comme on le croirait d'emblée : nombreux sont ceux qui boivent tout en sachant qu'on altère leur vigilance, leur sang-froid, car l'attaque terrorise et tout palliatif à cette peur est bon à prendre, ce qui fait une moyenne entre contrainte et consentement. Sauf exception, (cas des interlocuteurs de Marc Delime) on n'en veut pas à l'armée de procéder ainsi, ni aux officiers de s'en faire les exécutants. La familiarité de tous avec l'alcool (sauf exception rarissime : voir Léopold Bayle) dans la vie civile, contribue évidemment aussi à l'indulgence envers cette pratique.

Et l'ennemi ? Se livre-t-il aussi à cet usage ? Jamais la question n'a été abordée (et elle aurait été difficile à traiter !) mais nous pouvons livrer un témoignage spontané, celui de **Mathieu Grand** (cl. 14) de La Tuilière, puis de Panissières, qui a été caporal au 22e B. de Chasseurs Alpins d'Albertville, où il a fait toute la guerre, depuis septembre 1914. Il a vu que l'utilisation et l'effet de l'alcool ne touchaient pas que l'armée française :

T- *« Attendez ! Le 18 février 1915, ils nous ont attaqués ! On était à droite de Saint-Dié, dans les Vosges. On a ben vu qu'ils voulaient faire quelque chose. Ils voulaient nous prendre cette Cote 766 qui dominait la route qui allait à Fraize*[137] *d'où venait notre ravitaillement. Alors, ils les avaient fait boire ! Ils nous attaquaient en chantant, hein ! Ah oui ! Colonnes par quatre ! Heureusement qu'on avait une mitrailleuse, qu'elle s'est pas enrayée, sans ça pffuittt ! Alors ils ont vu qu'ils pouvaient rien faire, ils se sont repliés, et au bout d'un moment, ils ont recommencé ! Alors là, y en a qui se sont fait tuer sur le parapet de la tranchée, hein ! C'était pas loin ! Alors là, ils ont pas pu réussir, ils se sont retirés, et ils ont pas réessayé ! Moi, j'en ai vu d'étendus entre les deux lignes, hein ! Je vous le dis ! »*

Cinq mois plus tard, à l'attaque du Linge, le 20 juillet 1915, il constate encore l'effet désastreux de l'alcool, cette fois-ci dans nos rangs :

E- *« Donc l'histoire du quart de tafia ou d'alcool qu'on donnait avant l'attaque…*

T- *Ah ben, là, le 20 juillet, oui, çui qui voulait boire de l'alcool, il pouvait en boire tant qu'il voulait ! Mais c'est pas mon cas, je l'ai pas bu ! Alors, les gens, ils savaient plus où ils étaient, les types ! Ils partaient à l'attaque sans savoir où ils allaient ! Y en a qui se sont fait tuer bêtement !*

E- *Ben oui ! C'était la meilleure façon de se faire tuer, non ?*

T- *Ah oui, oui, oui ! Parce que vous pouvez pas vous garer de rien du tout ! Vous savez pas où vous allez ! Je vous dis bien : y en a qui se sont fait tuer bêtement. Çui-là qui en a bu à volonté, il savait plus où il en était après !*

E- *Donc, là, vous avez l'impression que c'était pour… donner du courage ?*

T- *Ah oui, oui, oui ! Oui, oui ! Exactement ! Comme les Allemands que je vous parle, qui attaquaient le 18 février là : ils chantaient en montant à l'attaque, c'est ben preuve qu'on les avait fait boire ! »*

Concernant l'usage de l'alcool dans les autres armées, on en a des attestations dans les récits les plus connus d'écrivains-combattants.

Pour l'armée allemande, **Frédéric Rousseau** cite notamment **Ernst Jünger** qui, dans son récit célèbre *« Orage d'acier » (« In Stahlgewittern »),* écrit : *« On nous versait avec abondance une gnôle d'un rouge pâle, que nous recueillions dans les couvercles des gamelles et qui avait un franc goût d'alcool à brûler, mais qui, par ce temps froid et humide, n'était nullement à dédaigner. »*[138]

Pour l'armée anglaise, on a les témoignages des deux grands récits de guerre britanniques : celui déjà cité *« Goobye to All That »* du capitaine **Robert Graves**, et celui de son aîné de neuf ans, le capitaine **Siegfried Sassoon** *« Memoirs of an Infantry Officer »*, Sassoon que l'horreur du combat rendit pacifiste au point qu'il risqua l'exécution en s'élevant publiquement, par une lettre ouverte aux députés, contre la guerre, en 1917, et qui fut sauvé notamment par son ami Graves.

Graves : *« Meanwhile « A » company had been waiting in the siding for the rum to arrive, the tradition of every attack being a double tot of rum beforehand »* - Traduction : *« Pendant ce temps, la compagnie A attendait sur le côté l'arrivée du rhum, la tradition étant que chaque attaque soit précédée de la distribution d'une double lampée de rhum »*[139]

Sassoon : *« Major-general Wincop who commanded the Division, had made himself obnoxiously conspicuous by forbid the Rhum Ration. He was, of course, over anxious to demonstrate his elasticity of mind, but he « No Rum Division » failed to appreciate their uniqueness in the Expeditionary Force. »*[140] - Traduction : *« Le Général Wincop qui commandait la Division, s'était fait détester en interdisant la Ration de Rhum. Naturellement,*

---

[137] Fraize est une localité des Vosges située sur la route (N 415) qui va de Saint-Dié au col du Bonhomme, dont elle est distante de 10 km

[138] Frédéric Rousseau, op.cit., p.171

[139] Robert Graves, op.cit., , éd. Penguin Books, p. 171

[140] Siegfried Sassoon, op.cit, ed. Faber Library, p.122

il était soucieux de montrer sa largeur d'esprit, mais la « Division sans Rhum » n'apprécia pas du tout d'être une exception dans le Corps Expéditionnaire » (nom donné d'abord à l'armée anglaise, faite de volontaires).

L'ATTAQUE

C'est le moment fort, paroxystique même, de la vie du fantassin, et ce qui le distingue le plus de tous les autres soldats, au point qu'il explique le plus la grande différence de mortalité entre les diverses armes, que nous avons vu au début de cet ouvrage. Ce peut être une attaque locale, qui ne concerne qu'un bataillon, ou qu'un régiment, ou bien une attaque de grande envergure, programmée des mois à l'avance par l'Etat-Major, mettant en action plusieurs divisions ou même Corps d'armée, comme la grande offensive de Champagne fin septembre 1915, ou l'attaque du Chemin des Dames en avril 1917. Mais dans tous les cas, au sortir de la tranchée, c'est la mort qui guette ses proies…

Francis Ferret (cl.16), agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, a été incorporé le 10 avril 1915 au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit, mais c'est au 170e R.I. d'Epinal qu'il fera l'essentiel de sa guerre, alors que son frère Jean-Baptiste a été tué, le 2 octobre 1915, en Champagne. Déjà deux fois blessé, il le sera une troisième fois pendant une attaque faite lors de la contre-offensive française de 1918, le 4 mai 1918, pas très loin de Fismes, en Champagne, alors que la reprise de la guerre de mouvement a imposé le creusement d'une tranchée pour protéger les attaquants, et les dissimuler de la vue de l'ennemi :

T- « *Alors, on l'a pris, ce Bois des Seigneurs, le deuxième coup, ça a été vite fait !… La veille, on avait fait une tranchée. On était couchés, on était derrière la première ligne, on a fait une tranchée couchés, pendant la nuit, on a travaillé toute la nuit. Le lendemain, la tranchée était à peu près faite, pour démarrer. Tout par un coup*, on nous dit : « Dites que …* (une prière ?), *l'aumônier, il donne l'absolution ! ».* (mêle rire et pleurs). *Et nous voilà partis !*

E- *Vous saviez ce que ça voulait dire, ça !*

T- *Eh oui ! Ceux qui étaient croyants ! Y en a qui critiquent !*

E- *Comment ça se passait, cette absolution ? On vous réunissait ?*

T- *Alors là… « Dites votre acte de contrition*[141]*, l'aumônier, il donne l'absolution ! ». De l'autre côté de la tranchée, quoi ! On se faisait passer* (le mot / l'information) *comme ça. On était dans la tranchée, les uns contre les autres. Alors on a dit : « L'aumônier, il dit qu'il donne l'absolution à toute la tranchée, quoi ! »*

E- *On ne vous réunissait pas ? Vous vous le faisiez passer de bouche à oreille !*

T- *Eh oui ! On était prêts à partir !*

E- *Qu'est-ce que vous a fait, quand vous avez appris ça ?*

T- (s'étrangle d'émotion, puis pleure). *On a dit : « Ben, on sera pardonnés, si on meurt ! »* (pleure). *Puis on est partis, courageux !*

E- *Donc là, vous sortez de votre tranchée ?*

T- *Ah oui ! On arrive dans le bois : c'était la pagaille. On voyait plus la première vague, elle avait foutu le camp : les Allemands l'avaient laissé passer. Ils étaient dans les sapes, ils sont sortis ! Alors, nous on arrive, la deuxième vague : ils nous ont arrêtés là ! On se bagarrait, là ! On voulait toujours avancer pour aller rejoindre les autres. Mais ils étaient partis, les autres ! On pouvait pas avancer !*

E- *Alors là, vous étiez Français et Allemands mélangés !*

T- *Ah oui ! Mélangés ! Et la première vague, ils étaient prisonniers ! Ils ont tous été prisonniers ! Et nous, on se battait, là ! Finalement… Ça se chamaillait ! On les a ben reculés un peu, ils nous sont revenus dessus : on s'est replié. Moi, je vous dis ben, mon casque était dépecé, j'avais une balle dans le bras, le fût en bois de mon fusil tout dépecé ! Alors, je me suis rentourné* en courant ! J'ai jeté mes grenades de ma musette, et tout mon équipement, pour mieux courir ! C'était dans la fumée, de trou en trou. Y avait des fils de fer : on s'échambitait** (s'écorchait) *aux fils de fer. Et puis alors, j'ai sorti du bois ; c'étaient des vignes pour aller jusqu'au canal… de l'Aisne à la Marne ? De la Marne au Rhin ?*[142] *Un canal qui passait derrière nous, quoi ! Alors, le canal, il fallait le traverser ! Entre le canal et le Bois des Seigneurs où j'ai été blessé, c'était encore assez large. Les vignes étaient tout en l'air, les fils de fer tout mélangés avec la vigne : on s'échambitait*, ça faisait pas beau d'y passer ! Des trous, en veux-tu ? , en voilà ! Enfin, j'ai passé le canal à la passerelle. Et quand j'ai eu passé, je me suis fait arrêter. On m'a dit : « Où est-ce que vous allez ?… Repasse vite !…. Vous allez chez les Allemands ! Repasse vite ! Tu peux pas*

---

[141] Dans le sacrement de la confession, l'acte de contrition (de repentance) est récité par le confessé après l'énumération de ses péchés au prêtre, et précède immédiatement l'absolution (le pardon) des péchés prononcée par le confesseur.

[142] On ne voit guère de quel canal il peut s'agir, surtout en tenant compte du résumé écrit après la guerre qui précise le lieu : *« Le 25 avril* (1918) *par des camions sommes transportés près de Fismes où nous montons aux tranchées à gauche du fort de Brincourt . Blessé le 4 mai au cours d'une grande attaque du régiment ».* La seule rivière dans ce secteur est la Vesle, elle n'a pas de canal à proximité, et la Marne se trouve beaucoup plus au sud.

aller là : tu vas être fait prisonnier ! ». Je l'ai repassé et je suis tombé sur le poste de secours du 409, là ; c'était pas le poste de secours de mon régiment. Je m'en étais un peu égaré, sur la gauche. Ils m'ont pansé et je suis parti. »

Il précise ensuite que l'attaque a début vers 4h-4h30 du matin, ce 4 mai, et qu'il a reçu sa blessure vers 7 ou 8 h du matin. Devant l'heure si précoce, je m'étonne :

E- « *Au début, à quatre heures, ça devait être à peine jour ?*

T- *Si ! Le jour s'était levé ! On avait fait cette tranchée toute la nuit : on avait rien dormi, hein ! On l'avait commencée couchés ! Parce qu'ils nous envoyaient des fusées, ces Noms de Dieu là ! Ils nous voyaient un peu, qu'on travaillait. Autrement, l'autre tranchée était bien plus loin, elle était quasi vers le canal, là-bas…*

E- *Mais la tranchée que vous faisiez, c'était pour vous ?*

T- *C'était pour nous ! Pour nous enterrer ! Pour pouvoir partir le matin, en deuxième vague ! La première vague, elle était tout près, elle avait sa tranchée. Et nous, on l'a fait pour accompagner la première vague ! ».*

Ce dispositif de déclenchement de l'attaque suppose, comme on le voit, dans un terrain nouveau, le creusement de tranchées d'assaut, creusement nocturne pour échapper, si possible, à la vue de l'ennemi. Mais l'emploi de fusées éclairantes déjoue quelque peu la protection qu'offre l'obscurité, d'où la position couchée, si inconfortable pour creuser.

Après sa blessure au bras, comme il conserve la possibilité de marcher, Francis revient à un poste de secours, qui n'est pas celui de son régiment, mais qui prodigue les premiers soins.

François Potin (cl.14) de Saint-Just-en-Chevalet, plusieurs fois cité dans ce chapitre, avait le sentiment d'être invulnérable :

T- *« J'ai vu des choses que jamais j'aurais crues !*

E- *Par exemple ?*

T- *Partir à l'attaque… J'avais les conditions de … pas être touché, hein ! Tous les bonshommes étaient tués ou blessés ; y en a pas un de resté ! Jamais une balle m'a touché et jamais j'ai eu l'idée d'être touché par une balle ! Jamais !*

E- *Alors ce quelque chose, ce serait quoi ? La destinée ?*

T- *J'en sais rien ! Il y a sûrement quelque chose qui travaille le cerveau ! Parce que quand on vous dit : « On attaque dans dix minutes » et qu'on est à vingt mètres des Boches ! Qu'il faut aller devant le gars ! Si c'est un tireur, il vous manque pas, hein ! Alors, moi, j'ai dit : « Mon vieux, tant pis, faut y aller, faut y aller ! » . Eh ben, j'avais toujours de la chance ! La chance est là : les balles m'ont passé entre les jambes, m'ont passé sous les bras, partout ! Ma capote traversée ! Pas touché ! »*

En effet, François échappera aux blessures et à la mort quasi miraculeusement : en 1915, il a son fusil coupé en deux dans ses mains par un éclat d'obus, puis il voit s'enterrer sous lui un gros obus de 150 qui n'explose pas ! En 1916, vers le fort de Vaux, dans le secteur de Verdun, il est à demi-enterré par un obus, sans autres dommages. Mais en 1918, il sera grièvement gazé, et en souffrira toute sa vie….

L'attaque qu'il va décrire ensuite longuement, au sein du 85e R.I. de Cosne-sur-Loire, s'est déroulée en forêt d'Apremont, au sud de Saint-Mihiel, dans la Meuse ; mais la date donnée par le témoin paraît erronée, car selon l'itinéraire du régiment, c'est fin 1914 que le régiment a livré ses batailles en forêt d'Apremont et au bois d'Ailly. Une rencontre la rend mémorable pour François :

T- *« Quand on a attaqué à la « Tête à Vache », dans la forêt d'Apremont, c'était au mois de février… non, d'avril 15. On était à vingt mètres des Boches. Oh ben ! Je m'en rappelle toujours ! On nous a amené de la gnole, on a bu ce qu'on a voulu. Et on a attaqué sur le coup de midi. Alors, quand l'heure est arrivée, on était sous des abris. On nous a dit : « Préparez-vous ! ». On a attendu l'heure et on est partis à l'attaque, vers la tranchée boche… à 25 mètres. Alors, je suis arrivé à côté des Boches. Y en avait qui étaient enterrés : on avait fait sauter une mine. Y en avait qui criaient, des Boches, je les entendais à peine ! Ils ont dû souffrir, ces gars-là : ils étaient enterrés vivants ! J'ai rien pu y faire, moi. J'aurais pu les déterrer, je l'aurais fait ! Oh oui ! Moi, j'ai pas fait la guerre pour tuer, je me défendais ! Mais quand on a attaqué, c'était la destinée ! J'ai tombé sur un gars… qui avait travaillé en France ! Il m'a tellement surpris : je l'avais pas vu. Moi, j'arrive à la tranchée boche avec la baïonnette au bout du canon. Oh ! Bon Dieu ! Un gars qui m'arrive à côté de moi ! J'ai cru que c'était un Boche, je voulais le tuer, et puis il m'a fait : « Camarade, tue-moi pas ! Je suis…. » . Son frère était… Ils avaient travaillé en France, dans le temps… Alors, il est parti…*

E – *Mais c'était un Boche qui parlait français ?*

T- *Ah oui ! Alors, le lendemain, je l'ai trouvé dans le ravin, quand on a été relevés. Alors, je lui ai dit : « T'es là ? ». Alors, il m'a dit oui. Il causait bien le français. Alors, j'ai dit : « Tu connais le coin, là-bas ? ». Il a dit :*

« Bien sûr ! ». Avec son frère, ils travaillaient à Lironville[143]*, dans les mines, les carrières. Ils travaillaient en France, ils étaient de la frontière.*
E- *Mais quand vous l'avez trouvé, il était prisonnier ?*
T- *Ah oui ! Il était pris… Il pouvait pas se sauver, autrement, je l'aurais tué, moi ! Seulement, il a pas essayé de se sauver. Quand j'ai vu qu'il s'est rendu, je me suis plus occupé de lui. Je me suis occupé des Boches, parce que j'avais peur qu'il y en ait encore dans les cagnas. Parce qu'il y en avait encore dans les abris, dans les sapes ! C'est ceux-là qu'il fallait faire attention !… Alors lui, il m'a pas demandé d'histoires, il est parti chez nous. Je l'ai regardé, j'ai dit : « S'il part pas chez nous, il faut que je le tue ! ». Il est parti, je l'ai trouvé le lendemain…*
E- *Donc là, vous l'avez regardé partir, et qu'est-ce que vous avez fait, vous ?*
T- *Je me suis occupé du reste, moi. Fallait s'occuper dans les abris ! Et si ça bougeait, fallait les balancer ! Fallait pas se faire tuer, hein ! Vous êtes chez les Boches, vous y êtes ! »*

L'entretien s'oriente ensuite vers l'épisode déjà raconté de la méprise où un soldat tue deux de ses camarades dans une sape allemande.

Séraphin Rejony (cl. 18) de Roanne, versé au front au 3e Bataillon de Chasseurs à Pied de Langres, évoque le moment crucial de la sortie de tranchée pour l'attaque :
E- « *Et quand vous sortiez de la tranchée (dans la tranchée vous aviez le parapet), dès que vous sortiez du parapet, ça commençait à tirer ?*
T- *Oh oui, bien sûr ! Oh, immédiatement ! Le premier qui est passé, moi, je me collais derrière lui ; les balles lui rentraient dans le corps comme… Je peux pas vous dire ! Puis je sautais de trou d'obus en trou d'obus : c'étaient que des trous d'obus ! C'étaient des passoires, par terre ! Alors tout le monde courait ! Moi, je courais d'un trou d'obus à un autre trou d'obus, jusqu'à ce qu'on saute dans la tranchée allemande ! Mais ceux qui prenaient pas la précaution de sauter d'un trou d'obus à un autre trou d'obus, quand même que ça sifflait à travers les oreilles, ils restaient par terre ! Ou blessés ou morts !*
E- *Donc il fallait ramper…*
T- *Il fallait ramper et sauter d'un trou d'obus à un autre trou d'obus !*
E- *Et celui qui n'aurait pas osé aller à l'attaque, qu'est-ce qu'il lui serait arrivé ?*
T- *Oh ben, un officier lui aurait peut-être ben…tiré un coup de fusil…* (rectifie) *un coup de revolver !*
E- *[…] Mais vous en avez vu, qui ait refusé d'avancer ?*
T- *Non, non ! Pas du tout ! Pas dans mon régiment ! »*

L'officier (lieutenant ou capitaine), comme on l'a vu à la rubrique « revolver », peut en effet se servir de son arme pour « forcer à l'obéissance » le soldat peureux, ou le châtier sur place… Et c'est sans cynisme que Séraphin avoue s'abriter derrière le bouclier humain que constitue son devancier dans l'attaque… Sauf qu'une balle tirée à faible ou moyenne distance peut traverser plusieurs corps !

Cet instant crucial de la sortie de la tranchée dont parlaient Francis Ferret et Séraphin Rejony, **Marius Redon** (cl.14) de Saint-Chamond, l'évoque aussi, cette fois au « régiment puni » qu'est le 17e R.I. (à cause de son refus de mater la révolte viticole de 1907 dans le Languedoc) où il est demeuré de septembre 1914 au début de 1916, où la perte de vision d'un œil par suite de l'impact d'un éclat d'obus lui a valu d'être retiré du front, hospitalisé longuement, réformé et versé dans le service auxiliaire.
E- « *Est-ce que vous avez l'impression qu'on essayait de vous en faire baver plus que les autres* (régiments) ?
T- *Non, pas précisément ! Et les officiers, ils restaient pas derrière ! Ils marchaient les premiers ! Je m'en rappelle : en montant la tranchée… Y avait des petites échelles qu'on faisait pour monter. J'étais même pas encore cabot* (caporal). *Y avait un lieutenant qui était devant moi…et qu'est-ce encore qu'il y avait ? Des gradés ! Et ils ont passé les premiers ! Ils m'ont pas dit : « Passe devant ! ». C'est ben pour dire, hein !*[144]*Ils montaient les premiers, hop ! Et puis moi, j'avais monté après. Mais pas plus tôt monté en haut* (de l'échelle), *pffuitt ! A plat ! Ouh la la ! Restons bien couchés ! J'avais mis le sac devant, c'était le sac carré, et dans le sac, la gamelle : pan ! Y a une balle qui traverse la gamelle ! Le riz me coulait dans le cou, là !* (rire)
E- *Surtout que là, vous n'aviez pas encore le casque !*
T- *Hé non ! »*

Le réflexe de se protéger la tête est immédiat, dès que l'on sort de la tranchée, et l'absence du casque métallique Adrian dans les treize premiers mois de guerre a fait de la tête, pour un soldat émergeant du parapet, ou se couchant dans la direction de l'ennemi, une cible idéale.

---

[143] Lironville se trouve à 10 km à l'ouest de Pont-à-Mousson et à une soixantaine de km des frontières allemande et luxembourgeoise
[144] L'expression exclamative *« C'est bien pour dire ! »*, encore très usuelle en Forez, sert à renforcer ce qui vient d'être dit.

On peut se faire tuer dès le franchissement du parapet, à la première seconde passée hors de la tranchée protectrice. C'est ce qu'a vu, comme beaucoup d'autres, **Jean Pouzerat** (cl. 13) agriculteur à Arfeuilles, dans l'Allier, ancien cavalier au 10e Régiment de Cuirassiers de Lyon en raison de sa haute taille, versé au 158e R.I. de Lyon en montant au front en décembre 1914, caporal trois fois blessé pendant la guerre :
E- *« Et quand vous faisiez ces attaques, là, il fallait sortir du parapet, bien sûr ! Quelle impression ça faisait, de sortir du parapet ?*
T- (rire) *Il fallait se débrouiller… à sortir ! Fallait se débrouiller !*
E – *Seulement, dès que vous sortiez, vous étiez exposé !*
T- *Dès qu'on sortait, souvent… Y en a qui z 'étaient pas sortis, qu'ils recevaient un coup de fusil ! Si les Boches nous voyaient, ils savaient ben quand on attaquait ! Alors, ils étaient prêts à faire feu, quoi ! C'est ben souvent quand on pointait le cul ! J'en ai vu plusieurs, moi !*
E- *Vous en avez vu plusieurs tués dès le début ? Dès qu'ils sortaient de la tranchée ?*
T – *Oh oui ! Et souvent ! Y en avait un (je m'en rappelle toujours), il avait passé… C'était quand on était à Arras, par là-bas, sur la route d'Arras. Eh ben, il avait passé toute la journée blessé, dans un trou d'obus, et puis finalement, le soir, on a pu aller le chercher ! C'était pas le moment de sortir tant que c'était clair ! On a pu aller le chercher dans la nuit, quoi ! Mais il était vraiment ben heureux ! Il était pas froid, mais il s'en manquait guère ! »*

Mathieu Grand (cl. 14) de La Tuilière, puis Panissières, incorporé au 22e B.C.A. d'Albertville le 3 septembre 1914, arrivé dans les Vosges le 17 novembre 1914, a connu les attaques à la cote 766 vers Saint-Dié en février 1915, puis a participé à la grande attaque française du 18 juillet 1915, en Alsace, à Metzeral (24 km de Colmar) et au Linge le surlendemain, où il a été blessé à la jambe par un éclat d'obus :
T- *« Le 18 juillet, on a chargé sur Metzeral*
E- *Comment vous apprenez que vous alliez attaquer ?*
T- *C'est le commandement ! Y avait un bois, là ! A la lisière du bois : « Baïonnette au canon » ! Puis les officiers, montre en main : à l'heure H, il a fallu partir ! « En avant ! ». Mais comme on est sortis, pffuitt !* (sifflement) *: les mitrailleuses se sont mises en route, chez eux ! Y avait un cemitière* qui était sur un mamelon au-dessus de Metzeral, là. On allait pas tirer sur le cemitière* parce qu'on avait peur de tuer les morts ! Mais ils avaient installé des mitrailleuses, eux, là ! Alors, ces mitrailleuses qui nous ont fauchés, là ! Oh ! On n'a pas été loin ! Autrement, si on avait fait un bond de plus, je crois qu'il en restait plus !*
E- *Ah bon ? Vous avez eu des pertes tout de suite ?*
T- *Ah oui, oui, oui ! Et puis alors, le soir, nous on s'est replié. Et le surlendemain, le 20, on a pris Metzeral ! C'était tout démoli, bien sûr ! Un patelin encore assez important, au moins 3 000 habitants ; mais je dis bien, démoli, en feu, tout ça…*
E- *Et donc là, y en a combien de chez vous qui y sont restés ?Lors de la première attaque ?*
T- *Oh ! Je sais pas bien le chiffre… D'ailleurs là, à Metzeral, de Saint-Just* (en Chevalet) *ou de la Tuilière, on en a eu … Rien que de la Tuilière, quatre qui ont été tués ! »*

Après une longue digression sur les critères d'affectation aux Chasseurs Alpins, l'entretien revient sur cette phase de combat :
E- *« Si on revient sur votre attaque de juillet 15, quelle impression ça faisait de sortir de la tranchée ?*
T- *Vous savez, on pense à rien ! On pense à rien ! On part… comme des fous, si on peut dire… On pense à rien du tout !*
E- *Est-ce qu'on vous avait fait une distribution d'alcool juste avant ?*
T- *Ah non ! On nous l'a faite après ! Le 20 juillet alors, l'attaque du Linge ! Au Lingekopf ! Je sais pas si vous en avez entendu parler ? Alors, là, on a reçu une raclée, hein ! Sur 1200 qu'on était le matin (j'ai été blessé, là), ils se sont retrouvés 250 le soir ! Alors, ça faisait du déchet, hein ! Et ils avaient pas le moral, les gars qui sont revenus !*
E- *Je veux bien le croire. Et vous, votre blessure, ça s'est passé comment ? Vous pouvez le raconter, en détail ?*
T- *Ah ! La première ! Depuis l'éclat d'obus qu'ils m'ont refait la jambe, là ! Dessus ! Oh ! C'était pas grave !* (rire) *Mais ça suffisait pour me foutre le camp, à l'arrière ! Pour évacuer !*
E- *Qu'est-ce qu'il fallait prendre, ce jour-là ?*
T- *La tranchée des Allemands. Oui, mais organisés comme ils étaient ! Ils avaient des tranchées en ciment armé, déjà, eux ! Et puis ils avaient prévu l'attaque ! Alors, ils avaient tout ce qu'il fallait, quoi !*
E- *Est-ce que vous avez l'impression que, parfois, il y avait des fautes de commandement ?*
T- *Oh ben ça, c'était plutôt…comment dirais-je ? Un peu osé ! Parce que quand ils* (l'Etat-Major) *ont vu que les premiers régiments ne réussissaient pas à les déloger… On a passé 21 bataillons de Chasseurs, là ! Les uns après les autres ! Pourquoi qu'ils n'auraient pas arrêté avant ? D'ailleurs, c'était pas la peine, puisque c'était fortifié ! C'étaient les généraux qui faisaient ça, quoi ! Pour leur…*(gloire ?). *Tout ça !*
E- *En fait, ils n'étaient pas tellement soucieux de la mort des hommes ?*

T- *Oh non ! Du tout ! Du tout ! Et ce truc d'attaque à la baïonnette, ils ont arrêté, là ! Parce qu'ils ont vu* (rire) *que la guerre serait finie par le manque d'hommes !*
E- *Mais vous aviez les consignes d'attaquer à la baïonnette ? Au canon ?*
T- *A la baïonnette, oui. D'ailleurs, ils nous mettaient en position ! Et quand les officiers disaient « En avant ! », il fallait partir !*
E- *Et celui qui ne serait pas parti ?*
T- *Ah ben, il était passible d'être fusillé ! Oh ! Ça rigolait pas à ce moment, hein ! Pfffiou !*
E- *On m'a dit que parfois, il y avait des officiers qui menaçaient les hommes en disant : « Si jamais vous n'avancez pas, je suis là pour vous descendre ! ». Non ?*
T- *Non, non, non ! J'ai jamais vu des cas comme ça ! Non ! Pas chez nous !*
E- *De toute façon, tout le monde avançait…*
T- *Oui, tout le monde attaquait ! Tout le monde partait ! »*

Revenons un instant sur cette fin de séquence. Le pourcentage des « pertes » au sens militaire (non seulement des morts, mais du total morts + blessés « hors de combat » + disparus + prisonniers) est considérable : pour son bataillon de 1200 hommes, il se monte à 950 hommes, puisqu'il n'en reste que 250 le soir, soit un pourcentage de **79 %,** chiffre énorme, mais pas exceptionnel : certains « états des pertes » établis par un homme aussi minutieux qu'**Amand Beyron** de Chazelles-sur-Lyon, dans son journal quotidien l'attestent. Nous avons vu au chapitre V, pour son régiment, le 99e R.I. de Vienne, où il est musicien-brancardier, donc avec du temps pour écrire, et de l'instruction pour comprendre (il est bachelier), que non sur une bataille d'un jour, comme dans le cas de celle du Linge, mais sur les engagements dans les Vosges, vers Gérardmer, du 22 août 1914 au 6 septembre, date à laquelle il établit son décompte précis, son régiment de 3860 hommes a eu 3700 hommes en *« pertes : tués, blessés, hors combats* »* et se retrouverait à 160, s'il n'avait pas reçu le 5 septembre 2000 hommes en renfort : cela fait un pourcentage de pertes de **95,8 % !** 79% de pertes, cela suffirait seul à établir l'incurie du commandement (attestée aussi par l'absence de repérage de la position des mitrailleuses ennemies dans le cimetière, et l'obstination à persister dans l'attaque alors que le nombre de morts est déjà considérable, face à des tranchées bétonnées presque inexpugnables), incurie que condamne fermement Mathieu Grand, non sans faire preuve d'humour noir : nécessité de renoncer au combat à la baïonnette pour permettre à la guerre de durer encore ! Et sa modération vis-à-vis du propos que m'avait rapporté un autre témoin, prêtant à l'officier une menace explicite d'exécution du soldat refusant d'avancer, ne fait que donner du poids à sa condamnation, alors qu'il aurait été si facile d'embrayer le pas ! Le *« Pas chez nous ! »* signifie, quand on connaît la fierté de Mathieu Grand à l'égard de son régiment, *« Pas chez les Chasseurs Alpins ! »*

Léopold Bayle (cl. 17) de Tresques (Gard), dont on a vu l'opposition radicale à l'alcool, a, après deux régiments d'infanterie classique (61e R.I puis 58e R.I.), été versé dans l'infanterie alpine (le 297e) avec laquelle il a participé, au fusil-mitrailleur, à l'attaque du 22 octobre 1917 au plateau de Vauxaillon, à l'extrémité ouest du Chemin des Dames, conçue pour reprendre le terrain perdu lors de l'offensive Nivelle d'avril 1917 :
T- *« L'attaque a été repoussée d'un jour ou deux parce qu'on trouvait que les barbelés n'avaient pas été détruits. L'attaque s'est faite le 22 octobre, au Chemin des Dames, sur le plateau de Vauxaillon. Notre objectif, c'était le mont des Singes […] Le compte à rebours, ça ne vous dit rien ?*
E- *On m'en a parlé !*
T- *Donc, le compte à rebours, on commence à –25, -30. D'abord on va un peu vite. C'est les dernières minutes qui comptent, et les dernières secondes, quand le gars dit «-5 », « -3 »…il a peut-être dit «-2 »…Alors, quand on est à côté du commandant de compagnie qui compte à rebours, ça va, mais s'il y a des camarades éloignés, on répète, on relaie… . Alors, « -2 », « -1 », puis après, c'est le moment ; alors « En avant ! ».*
E- *Qu'est-ce qu'on ressent à l'intérieur de soi ?*
T- *On pense à ce qu'on va trouver. Les barbelés : est-ce qu'on pourra passer ? Et puis, c'est l'inédit, c'est l'imprévu, on peut pas savoir ce qu'on va trouver. On trouve longues les dernières secondes. C'est angoissant, les cinquante dernières secondes !*
E- *Y avait-il eu la distribution d'alcool avant ?*
T- *Ça, je ne sais pas. Je crois que ceux qui voulaient en avaient à leur disposition. Moi, j'en ai pas vu distribuer automatiquement. Moi, je suis anti-alcoolique, j'aime pas l'alcool, ni le vin. Pour moi, c'est une question qui n'a aucune valeur, ça ne m'intéresse pas, je ne peux pas vous répondre !*
E- *Les dernières secondes sont très angoissantes ?*
T- *Ah oui ! Angoissantes, parce qu'on ne sait pas ce qu'on va trouver. Moi, j'ai resté accroché deux fois, parce que les lignes allemandes étaient à 80-90 mètres de nous. Là, c'était quand même bien, il y avait des allées*[145]*. Mais il y a des fils de fer qui se baladent, des fils qui sont coupés. Mais il y en avait un en arc de cercle, qui avait 1,5 m de long et qui vous accroche ! Et puis, il y en a qui sont enfagotés : c'est bizarre, ça fait des fagots ! Il y a des fils qui*

[145] Il faut comprendre : des passages ouverts dans le réseau de fils de fer barbelés par les obus de l'infanterie française

se baladent, alors j'ai été accroché la première fois. Je me suis arrêté pour me décrocher, et j'y suis arrivé assez rapidement. Puis, plus loin… Mais, je vous l'ai dit, il fallait que je sois à côté du porteur de lance-flammes, et c'est ce qui m'a gêné le plus, parce que le porteur était commandé par un sous-officier. Il y avait un sentier qui était assez bien fait, mais moi, je devais marcher à côté, et là, c'était pas bien fait !
E- *Et vous progressiez en courant ou en marchant ? Lui était plus lourd que vous, en portant l'appareil ?*
T- *En marchant très vite ! Oh ! L'appareil faisait 15-20 kg, c'était faisable.*
E- *Est-ce que vous aviez le feu roulant en face ?*
T – *Ah non ! Moi, voyez-vous, je crois qu'on a surpris les Allemands.*
E- *Vous attaquiez le matin de bonne heure ?*
T- *C'était 7 heures, 7 heures 5. L'heure H, c'était 7 heures !*
E- *Au mois d'octobre, il faisait encore nuit ?*
T- *Ah oui ! C'était la pénombre ; il faisait plus nuit que jour…oui, il faisait nuit.*
E- *Donc, vous vous êtes pris deux fois dans les barbelés ?*
T- *Oui, et une fois, je sais pas si j'ai pas tiré ma capote pour qu'elle se déchire et que je puisse passer. Et alors, ils m'avaient tous dépassé…, le chef de section, qui était entouré d'un sous-officier et… ; mais il ne m'a pas dit : « Mettez vous là », il était occupé, il avait ses soucis. La deuxième fois, ça a été long, j'ai joué mon va-tout, j'ai mis le pied sur la capote et je suis arrivé à décrocher. Et je marchais très vite pour rejoindre les autres. J'étais bleu, j'étais dévoué, je crois que plus tard, j'aurais pas été si… conciliant ! Dire que j'aurais pu rester dans un trou d'obus ! Mais pour les copains, je crois que je l'aurais pas fait. Alors, je rattrape le chef de section, je le dépasse, et de suite après, je me suis trouvé à avoir atteint mon lance-flammes. Ils se sont arrêtés au moment où je les retrouvais. Alors, on lui a dit : « C'est le moment, vas-y ! ». Et j'ai vu d'abord une petite lueur. Je pensais que c'était une lueur pour allumer le liquide ; et puis le liquide a tardé à sortir… une seconde, une demi-seconde … Mais on était alors sur les lignes allemandes.*
E- *Et eux ne s'étaient aperçus de rien ?*
T- *Ah ! Je sais pas ce qui s'est passé avant. En tout cas, on a vu quelques balles, mais pas grand-chose. Ils ne se sont pas défendus contre nous. Alors il a commencé à arroser ! Il devait savoir ce qu'il faisait. Devant nous, c'était comme une place qui devait avoir sept ou huit mètres de large, et plus longue, comme un rectangle. Sur les parois, il y avait leurs cagnas. Oh ! Je dis sept ou huit mètres : ce devait être plus large : il y avait bien vingt ou vingt-cinq mètres de large. Sur certaines cagnas, il y avait des capotes, sur d'autres des toiles de tente. Les hommes sortaient des cagnas, ils jetaient leurs fusils tous sur le même tas : les Français auraient pas fait si bien ! Tous, la crosse du même côté ! Puis ils se pendaient* (?) *devant moi. Si j'avais eu le temps, je les aurais engueulés ! « Camarades ! ». Et ceux-là, ils étaient choqués, ils pleuraient presque !*
E- *Par le lance-flammes ?*
T- *Sans doute ! Il avait balayé deux fois à ce moment-là. Mais ils n'avaient pas de mal ceux-là. Ils sortaient des cagnas. Ce que je n'ai pas compris : je n'ai pas compris leur tactique. Ceux-là, ils sortaient. Mais quand le lance-flammes trouvait l'embouchure de la cagna, ça devait être beau là-dedans ! En tout cas, ils étaient démoralisés, ils étaient là : « Camarades ! Camarades ! Camarades ! » Et moi, ils me gênaient parce qu'il y avait des Allemands qui me tiraient dessus, qui étaient à vingt mètres, de l'autre côté. Alors moi, je laissais la crosse du fusil sur mon épaule, et de la main gauche, je tirais entre leurs mains et leur tête. Et je criais : « Derrière nos lignes ! Allez derrière nos lignes ! » Je parlais tellement vite, je hurlais et je tirais, entre leurs mains et leur tête ! »*

Le récit se poursuit très longuement (encore 4 pages grand format !) avec un sens inouï du détail, et de nombreuses anecdotes, témoignant d'une mémoire extraordinaire. Nous y reviendrons dans l'automne 1917, quand nous envisagerons l'usage de cette *« arme inhumaine »* (l'expression est de Léopold Bayle) qu'est le lance-flamme, qu'aucun autre des 187 témoins n'a évoqué, ni sans doute vu. Lance-flamme dont l'usage fut incertain, dangereux (pour le porteur !) et sporadique jusqu'en 1917.

L'attaque décrite fut un succès qui se solda par un nombre impressionnant de prisonniers, puis se poursuivit, pour le régiment, par une période de grand repos à Noisiel, en Seine-et-Marne, dans la propriété du fabricant de chocolat Menier…

Ce très long chapitre qui évoque la douloureuse et périlleuse sortie de la tranchée protectrice, du petit poste avancé où l'on est en sentinelle à deux à la patrouille et au coup de main où l'on se hasarde dans le no man's land rarement seul (cas de Mathieu Grand qui va faire brûler la maison entre les lignes) mais rarement aussi à plus de dix, jusqu'à l'attaque qui mobilise tout le bataillon ou tout le régiment (de 1000 à plus de 3000 hommes), et parfois la division, et au-delà, nous le terminerons par un témoignage écrit rare, celui de **Joseph Sorgues** (cl. 15), cet enseignant au pensionnat catholique de Belleville-sur-Saône, dans le Rhône, né à Romanèche-Thorins, en Saône-et-Loire, dont nous avons vu, dans le chapitre sur l'offensive de Champagne de fin septembre et début octobre 1915, qu'il fut blessé grièvement à la colonne vertébrale, par une balle qui s'y était fichée dedans, le premier jour de l'attaque, le 25 septembre. Après deux ans d'hospitalisation et de convalescence, retourné au dépôt du 160e R.I. à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre) et réformé provisoire, il évoque, dans son journal, le 25 septembre 1917,

l'attaque qui amena sa blessure survenue exactement deux ans avant, et plus précisément l'attente du départ de l'assaut :

« Voilà deux ans aujourd'hui que je suis blessé. Deux ans ! comme le temps a passé vite ; je croyais passer seulement deux ou trois mois à l'hôpital et rejoindre ensuite mes camarades. Les événements m'ont bien détrompé. Je revois encore ce matin, dans le calme de mon bureau, cette aube du 25 septembre 1915, s'élever lentement, toute rouge des incendies allumés par nos obus dans les dépôts de munitions ennemis, comme un présage de la victoire qui devait glorifier cette journée. Je revois ces parallèles de départ où nous avions passé la nuit, équipés, prêts à bondir, pendant qu'un bombardement infernal agitait l'air au-dessus de nos têtes ; je revoie mes camarades d'escouade, Gablin, Valat, Andrieux, Pin et les autres, un peu anxieux, s'extasiant sur les effets du pilonnage des tranchées boches ; je me revois, tranquille comme aujourd'hui, mais avec un petit serrement à la gorge, assis sur mon sac, continuant à écrire mon journal au crayon sur un petit carnet noir. C'est une chose terrible de se dire, en regardant sa montre : « Dans une heure, dans un quart d'heure, dans cinq minutes, je vais sortir de la tranchée et marcher à la mort qui s'abattra sur nous dans des milliers de balles, dans des millions d'éclats d'obus. Je suis vivant, en bonne santé, j'ai des parents qui m'adorent, une petite fiancée qui pleure et prie pour moi, et tout à l'heure, je ne serai plus qu'un cadavre froid et défiguré. Je suis au bord du gouffre et tous les morts du passé et ceux de la Grande guerre m'appellent, m'attirent à eux ; si Dieu ne me retient pas, j'y tomberai, et demain, que dis-je, dans un instant, il y aura une tombe de plus dans la plaine et un vide de plus dans mon foyer en deuil. Neuf heures cinq, un commandement qui circule sur cinquante kilomètres de front : « Sac au dos ! Baïonnette au canon ! », puis à l'heure fatidique, neuf heures et quart, une série de coups de sifflets, une immense clameur et les milliers de soldats se ruent sur l'ennemi. Minute suprême, où l'on n'est plus soi-même, où l'on n'a plus d'âge, plus de famille, plus de condition sociale, plus de facultés intellectuelles ou morales ! Comment ai-je pu vivre cette minute-là et me retrouver ici, à noircir consciencieusement du papier ? » .

Comment et pourquoi ? Grâce à ce Dieu en qui tu crois, ou à cette Vierge que tu pries souvent, Joseph, ou à la destinée, ou à la chance, ou au hasard…

***

Chapitre 22

Mourir ou Tuer

Chap. 22 -1916 nov.-déc. - Mourir ou tuer

« C'était à six heures du matin. Et en avant ! C'était facile à repérer, où ça sortait, les bombes. Et une batterie allemande nous a repérés, et ils nous ont fait donner l'artillerie dessus. Et il y a eu sept blessés et un mort ! Ça nous avait fait crever la tranchée. Et j'étais enterré dans la tranchée. Et alors, si j'étais mort là, ç'aurait été le rêve ! Parce que j'ai rien entendu, rien senti… » - **Baptiste Bussy** (classe 1913) du Coteau puis de Roanne, « gueule cassée ».

En-tête : *« Mat petite Cherie Claudine » […] Je te fait réponce avec un grand en nuie de savoire que disie quelleque jours on vat se livrer a une grande Bataille. Je pance que savat pas faire jolis mourire que mourire je vat marcher Comme j'ai toujours fait a plain Courage ille y an nat dotre quit son more qui me valet voilat deus ou trois jours que j'ai un cafare térible de voire que safinie plus on fait tousequ'on peux pour faire finire on voit jamais point de fin enfin parlons plus de sat pour le moment cher Claudine »*

Traduction : *« Ma petite Chérie Claudine … Je te fais réponse avec un grand ennui de savoir que d'ici quelques jours on va se livrer à une grande Bataille. Je pense que ça va pas faire joli ! Mourir pour mourir, je vais marcher comme j'ai toujours fait, à plein courage ! Il y en a d'autres qui sont morts qui me valaient. Voilà deux ou trois jours que j'ai un cafard terrible, de voir que ça finit plus : on fait tout ce qu'on peut pour faire finir, on voit jamais point de fin ! Enfin, parlons plus de ça pour le moment, chère Claudine… »* - **Jean-Baptiste Jourjon** (classe 1915) de Villars, dans sa carte du 2 septembre 1917 à sa fiancée Claudine

« J'ai essayé de le relever, puis alors j'ai eu la main pleine de sang : son bras saignait abondamment. Je saute sur ma musette (j'avais des lacets de souliers en cuir) alors je prends deux lacets de soulier, puis je lui ai vite fait un garrot, j'ai dit : « Ça arrêtera l'hémorragie ! ». Et le bombardement s'est calmé, on a alerté les infirmiers, ils sont arrivés. Mais mon garrot n'a servi à rien parce qu'il avait un éclat dans le côté, il perdait du sang en abondance, et je l'entendais agoniser, là, et qui disait : « Anna ! Anna ! Anna ! ». J'ai supposé que c'était sa femme qu'il appelait : « Anna ! Anna ! ». Et il est mort peu après ! » - **Armand Molière** (classe 1915) de Cours-la-Ville (Rhône)

« M. Ditte brancardier et prêtre donne l'extrême onction à Ruffié qui respire encore. C'était beau sous les marmites. Deleume a le derrière de la tête emporté, seul le visage est impassible, la cervelle a jailli à 30 mètres. Ruffié est plié en deux, odeur de chair humaine, de poudre, tranchée écrasée et comblée. C'est horrible et navrant. L'imagination ne peut se représenter ce que sont ces tableaux. Il faut avoir vécu ces heures tragiques pour comprendre l'horreur de la guerre. Ah maudits ceux qui l'ont voulu ! »* - **François Baizet** (classe 1897) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) dans un de ses carnets de guerre, à la date du 4 août 1916

« Eh bien, ça m'a fait mal au cœur, de voir ce type-là ! Je disais : « Tiens ! Tu vois le bonhomme qui descend de là-haut, il descend, il va se voir enliser et mourir dans la terre mouvante ! Oh ! », j'ai dit, « c'est pas possible ! » . Eh bien, rappelez-vous, ça a tremblé tout autour ! […] C'est pas que j'ai eu pitié d'un Allemand, j'ai eu pitié d'un homme qui se voyait mourir sans pouvoir attendre de secours ! » – **Pierre Bost** (classe 1916) de Sauvessanges (Puy-de-Dôme) décrivant la retombée d'un soldat allemand projeté en l'air par l'explosion d'une énorme mine.

E- *D 'accord ! Mais voir un homme en morceaux, c'est quand même impressionnant !*
T- *Oh ! Pas tellement ! Puisque c'étaient des Allemands ! C'étaient des ennemis ! Pour nous, ça nous faisait rien, au contraire ! Ça faisait toujours ça de nettoyé ! »* - **Mathieu Grand** (classe 1914) de La Tuilière, puis Panissières

T- *« Oh ! Mettons à dix mètres, même pas… A peine ! A peine ! J'ai lancé ma grenade : « Pouf ! ». Eh ben après, j'y ai regretté ! J'ai dit : « T'as peut-être tué un père de famille ! ». Ah ! Voyez ! J'y passe grosso modo, mais c'est des choses qu'on se rappelle !*
E- *Et, sur le coup, quand vous l'avez lancée, vous n'avez pas pensé que ça pouvait être un père de famille ?*
T- *Malheureusement ! Malheureusement que j'y ai pas pensé ! J'y aurais pensé, je l'aurais pas lancée ! Je l'aurais pas tué, non ! Eh non, je l'aurais pas tué ! Non ! Je l'aurais pas tué ! Je l'ai regretté après ! Je l'ai regretté une fois que je… Je sais plus quoi en dire… »* - **Jean-Marie Quet** (classe 1917) d'Essertines-en-Chatelneuf

E- « *Et vous étiez à combien de lui, là ?*
T- *Pas un mètre ! A côté ! J'ai pas mesuré… Peut-être deux !*
E- *Et donc lui ne tirait plus depuis…. ?*
T- *Ben non ! Il levait les bras, mais c'était trop tard ! Ça devrait pas être, mais c'est comme ça ! Si on fait la guerre, c'est pour que tu tues ! Plus t'en tues, plus ça te fait de médailles ! »* - **Edmond Buisson** (classe 1918) de Mars

« A côté, il y avait le 264e de ligne [1], de bons papas, qui ramenèrent plus de 3000 prisonniers et leur donnaient du pain, du vin, du tabac ! … Je ne veux pas de ça! ***Je veux des cadavres ! Il me faut des cadavres !*** *Les folles idées d'humanitarisme étaient trop répandues dans notre pays avant la guerre, elles ont failli nous coûter cher et imprègnent encore les cerveaux de nos guerriers.* ***Il faut refaire leur éducation et leur inspirer la haine !*** *Messieurs ! Je termine, je pense que vous m'avez tous bien compris et que dans l'intimité avec vos hommes, par des théories appropriées, vous transmettrez à votre troupe ma pensée bien nette. »* - Extrait d'une allocution à ses officiers et gradés, prononcée en novembre 1915 à Maignelay (Oise), par le **général Durand**, commandant la VIe Armée, rapportée en 1916, dans son récit de guerre, par un des auditeurs, **Antonin Granet** (classe 1903) sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, instituteur à Chamboeuf puis retraité à Montrond-les-Bains.

« Non ! Placés dans une terrible situation d'être des assassins anonymes, nous ne voulons pas de sang-froid, par parti pris, achever le blessé, donner le coup de grâce à l'agonisant, tuer sans pitié des hommes qui implorent au nom de leurs êtres chers ! Faire d'hommes désarmés de la bouillie, non ! Ceci nous fait horreur ! Du courage dans le combat, nous pouvons en avoir. De la honte sanguinaire ensuite, non ! » – **Antonin Granet** réagissant, dans son récit de guerre, aux propos du général Durand.

MOURIR

La peur d'être tué

Sauf pour quelques rares soldats qui déclarent ne jamais l'avoir éprouvée (mais sont-ils sincères ou ne sont-ils pas oublieux ?), tous les autres ont ressenti, et parfois en permanence, comme une pensée qui taraude l'esprit , la peur d'être tué. Dans ce chapitre, nous envisagerons moins la peur d'être tué dans les bombardements, qui a été abordée indirectement, par de nombreux témoignages, dans le chapitre XX « *L'enfer des bombardements* », que la peur liée aux autres armes, en situation d'attaque ou non.

La peur de l'ennemi vaincue par l'alcool

Jean-Pierre Surieux (cl.11) mon grand-oncle maternel et le premier témoin de cette enquête, agriculteur à Margerie-Chantagret (Rossigneux), au 16e R.I. de Montbrison depuis 1912, a eu le temps d'éprouver la peur de l'ennemi avant d'être fait prisonnier, le 18 octobre 1914, vers Lens. Le sujet dérive de la question de l'alcool, qui n'aurait pas été distribué durant le temps de ses trois mois de guerre (traduction du patois) :
E – « *Ça se faisait pas, ça, de donner de l'eau-de-vie, avant l'attaque ?*
T- *Avant l'attaque, oui ! Mais c'est une chose exprès, ça. Ils donnaient à ceux qui voulaient boire. Pour avancer devant l'ennemi, tu sais que si t'es de sang-froid, l'ennemi…. Quand tu les vois en ligne, là, tu sais que ça te fait quelque chose, hein ! Alors, ça* (l'alcool) *te traverse le cerveau, alors on a peur de rien ! »*

Il exprime un sentiment d'impuissance face à la force bestiale qui lui paraît porter les deux nations ennemies l'une contre l'autre :
T- *C'est comme deux bêtes qui se battent ! Elles ont pas la raison de se quitter* (de se séparer) ! *Jusqu'à ce qu'elle se soient presque tuées ! Et puis tu sais que…à la guerre, faut défendre son pays, bien sûr, mais que veux-tu que tu fasses ? Y en a des centaines de mille qui sont devant vous ! Tu peux pas t'en échapper ! »*

Et dans cette contrainte effrayante qui conduit à la mort, l'ennemi proche peut être votre officier, si vous venez à flancher : *«* (Les soldats) *c'est comme un troupeau de moutons qu'on conduit à l'abattoir ! Pareil ! Et pas de rémission ! Si tu avances pas, y en a par derrière qui te descendent ! Les officiers !*
E- *Il faut avancer !*
T- *Il faut avancer, et se faire tuer ! »*

En Mecklenbourg-Poméranie, vers Lübeck, l'ennemi ne lui paraîtra plus si effrayant…

[1] Le 264e R.I. , régiment de réserve du 64e R.I., avait, comme lui, son dépôt à Ancenis, sur la Loire, à 28 km avant Nantes

Jean Damon (cl.14), agriculteur à Montbrison, sergent au 9e R. de Zouaves, enclenche aussi sur la peur de l'attaque, donc de la mort, ou de la blessure très grave, à partir de la distribution de l'alcool :
T- *« Oh ! Foutez-moi la paix ! J'ai jamais goûté ça, moi ! J'ai jamais bu cette cochonnerie ! Pouvait qui voulait ! Taratata ! C'était pour donner du courage pour partir à l'attaque ! Pour pas qu'on flanche !*
E- *Et y en avait besoin, quand même ?*
T- *Hééééééé ! Quante vous démarrez, ça va, mais c'était pas toujours tout drôle ! On se demandait bien qu'est-ce qui allait nous arriver ! C'est que les obus, ça pleuvait de partout ! Et que….Un pauvre diable, il appelait toujours sa mère, celui-là ! Et je lui disais : « Pauvre diable ! Qu'est-ce que ta mère vient faire là-dedans ! » Mais on peut pas s'empêcher : « Maman ! Maman ! » avant d'attaquer !*
E- *Et vous, qu'est-ce qui vous soutenait ?*
T- *Pfffff ! Eh ben qu'est-ce que vous voulez ! Il fallait… On y va, on y va, et puis c'est tout ! Moi, j'ai jamais eu la trouille, je suis toujours parti quasi frais et j'en suis revenu ! La preuve en est : j'ai été porté disparu, et je le suis pas ! »*

Si Jean n'a eu besoin ni d'alcool, ni du recours au souvenir de sa mère, et a tenté de raisonner le *« pauvre diable »*, il n'empêche que son passage du cas unique à la généralisation du « on » (« *Mais on peut pas s'empêcher : « Maman ! Maman ! » avant d'attaquer ! »*) montre que l'appel enfantin à sa mère, chez ces jeunes ou moins jeunes adultes, à la minute cruciale de l'assaut, n'était pas rare…

L'inégalité devant la peur et devant le courage

Francis Ferret (cl.16), agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, qui a surtout combattu au 170e R.I. d'Epinal, à partir de septembre 1916, reconnaît qu'il existait, face à l'attaque et à la perspective de la mort, une hiérarchie du courage où il ne figurait pas parmi les meilleurs :
E- « *La plupart des gens avaient peur ?*
T- *Ah oui ! Ils avaient peur ! Moi, je croyais que j'étais bien courageux, mais « Pout » !* (bruit dubitatif des lèvres). *J'avais peur aussi ! Quand vous vous voyez là-dedans ! On a peur ! Oh ! Y en a quand même… Je me croyais bien hardi, mais y en avait de plus hardis que moi !*
E- *Ah bon ?*
T- *Oh oui ! Oh ! Y en avait ben qui avaient pas peur !*
E- (dubitatif) *Y en avait qui avaient pas peur ?*
T- *Ah ! Je sais pas… Ils avaient le cœur fait ! Ils étaient calmes ! Des types qui étaient calmes ! Ils attaquaient là…calmes ! Moi, j'attaquais ben, mais j'avais la frousse quand même ! Ah ! Y en avait, des courageux !*
E- *De simples soldats ? Pas habitués à la guerre ?* (toujours dubitatif)
T- *Non, non ! Oh ! Y en avait des courageux, hein ! Je me croyais bien courageux, mais y en avait des plus courageux que moi ! Oh oui ! Dans les Français ! C'est pas pour dire, c'est pas pour les flatter, mais y en avait des courageux ! Ils en avaient ! Eh ben, tant mieux !*
E- *Y en avait d'autres qui, au contraire, étaient vraiment peureux ?*
T- *Ah oui, y en a, oui ! Peureux… Et puis y en a qui étaient charognes ! Ils cherchaient à tricher !*
E- *Comment ?*
T- *En se sauvant ! Ou bien… se blesser avec quelque chose pour vite s'en aller derrière le front ! … Je les ai connus, je l'ai vu faire ! Ah ! Je les ai pas bien vus faire sur le coup… Mais j'ai vu qu'il y en a qui s'en allaient, que c'était eusses* qui s'étaient blessés ! »*

Nous reviendrons sur la mutilation volontaire pour échapper au front. On a compris que ni les déserteurs, ni les tricheurs, ces *« charognes »*, n'ont la sympathie de Francis Ferret.

Joseph Rivel (cl.16) agriculteur à Soleymieux (lieu-dit Les Nyolais, distant du bourg – où il était retiré - de deux bons kilomètres, ce qui est important pour la suite), soldat au 18e B.C.A., évoque une peur qui coupe la parole et l'appétit, ou qui, pour l'exorciser, pousse à hurler sauvagement après avoir franchi le parapet de la tranchée :
T- *« L'officier, il nous disait : « Les gars !…. ». Oh ! Ça te faisait presque trembler, hein ! Il nous disait : « Les gars ! A telle heure, on attaque ! ». La première attaque, là-haut, je crois que c'est à deux heures de l'après-midi : « A deux heures, on attaque à la baïonnette ! » Eh ben, vous pouvez croire : personne parlait plus, hein ! On laissait ben de manger une portion, hein ! Tu risquais pas de manger une portion ! Ça te coupait ben la faim ! Peut-être qu'on va être tué, quoi ! Pensez vous : attaquer comme ça ! Je m'en rappelle, la dernière attaque, quante* j'ai été blessé, moi, quante* j'ai vu monter l'infanterie de chez nous, qui montait par une côte, si vous aviez entendu ! Des hurlements ! Des lions ! Affreux ! Tu aurais entendu d'ici chez nous ! Ils grimpaient par une côte, là, avec la baïonnette ! Et les Boches, vous savez, ils se débinaient*

devant ! […] Quand tu vois ça, hein ! J'ai vu sept vagues de chez nous attaquer les Boches ! Sept vagues de quinze mètres de distance, à cinq mètres, marcher de front ! Eh ben, tu voyais les Boches se sauver, hein ! C'est qu'ils avaient peur ! Quand tu vois sept vagues de types, à la baïonnette, qui avancent au pas gymnastique ! Alors, ça te fait frémir ! Il faut pas attendre qu'ils arrivent ! Tu te ferais éventrer !
E- *Vous étiez à un moment où ils avaient peur, les Allemands !*
T- *Y a ben des moments où ils avaient peur, bien sûr ! La fin de la guerre, ça marchait pas bien, les Allemands ! Ils étaient découragés, ils perdaient du terrain, on avançait, nous… ».*

On a vu comment, par la magie galvanisante de l'effet de groupe, la peur pouvait changer de camp, devant l'assaut impétueux et ordonné des Chasseurs Alpins, les fameux « Diables bleus ». Mais l'évolution de la guerre y est aussi pour beaucoup : dans la seconde attaque évoquée, on est à guère plus d'un mois de l'armistice, Joseph Rivel ayant été blessé au visage par un éclat d'obus le 2 octobre 1918.

Pour **François Potin** (cl.14), qui a passé toute sa jeunesse dans l'Allier, comme valet de ferme puis métayer, et qui a fait toute sa guerre au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire, la peur au moment de l'attaque, ou quelques jours avant l'attaque, est surtout le fait de soldats qui pressentent qu'ils vont mourir :
E- *« Alors, quel effet ça vous faisait de sortir de la tranchée ?*
T- *Ah ! Ça serre ! Quand vous partez devant les… ceux qui vous attendent, ça vous serre un peu, mais faut partir, faut pas hésiter ! Celui-là qui hésite, il est tué ! Ah la ! Moi, tous ceux que j'ai vus qui avaient peur… Moi, quand c'était l'heure de monter au parapet, j'ai toujours parti ! Allez ! On sautait au parapet, on allait carrément sur les Boches ! En hésitant, on peut être blessé, on peut être tué…*
E- *Vous avez constaté que ceux qui avaient peur, ils y passaient ?*
T- *Ah souvent ! Parce qu'il y sentent ! Y a un pressentiment ! Y en a qui me l'ont dit ouvertement ! … Il m'a dit : « On va attaquer tel jour, je reviendrai pas ! ». Je l'ai regardé, et j'ai dit : « T'as pas de moral ! Pourquoi que tu reviendrais pas ? » Il y savait ! Et c'était vrai ! Je l'ai vu combien de fois ! Moi, j'ai fait toutes les attaques au régiment, à ma compagnie, je suis jamais été touché ! J'ai eu ma capote traversée par les balles : y en a qui ont passé près ! Quand ils vous tirent à deux ou trois mètres, faut être maladroit pour pas tuer le bonhomme ! Moi, je sais qu'à ce moment-là, je les tuais tous ! A ce moment-là, j'avais un coup de fusil, moi ! Une perdrix, à 80 mètres, je la tuais avec une balle ! »*

Si sa qualité de tireur émérite a valu à François Potin de se tirer d'affaire bien souvent, et si la chance lui a épargné les blessures (l'obus de 155 qui s'enfonce sous le soldat sans exploser, c'est lui ! Tout comme le fusil Lebel cassé dans ses mains par un éclat d'obus !) , elle n'a pu cependant lui épargner l'intoxication par les gaz, en 1918, qui, on l'a vu dans le chapitre précédent, l'a fait cruellement souffrir et l'a fragilisé pour le reste de ses jours.

La vue de morts inspirant la peur de sa propre mort

Pierre Mollon (né en 1899, mais assimilé à la classe 18), transporteur et négociant en matériaux de construction à Feurs, n'a dû sa participation à la guerre qu'à son engagement volontaire en mai ou juin 1917, dans l'artillerie lourde –les engagés pouvaient choisir leur arme – alors qu'il n'avait pas encore 18 ans, puisque né le 7 novembre 1899. Son aptitude à la conduite automobile l'a fait ensuite envoyer d'autorité dans un des deux nouveaux régiments (504e et 505e) qui se constituaient, pour conduire les chars Renault. C'est la vision très proche et subite d'un mort qui lui a inspiré la peur de sa propre mort, en 1918, au cours d'une corvée nocturne de ravitaillement :
T- *« Eh ben, il s'est passé que j'avais la frousse ! Hé hé !*
E- *Comme tout le monde ! Parce que tout le monde l'avait plus ou moins !*
T- *Ah oui ! Plus ou moins ! J'en ai eu une frousse, moi, là ! C'est un soir, je me rappelle pas où on était, nous là. On était un peu en retrait des lignes, et puis il fallait aller chercher à bouffer : on avait rien, hein ! Et c'était encore loin… C'était presque à la fin, ça, avec les Américains. Et en allant chercher la boustifaille (moi, j'étais parti avec mon…)…on était trois – quatre, quoi, avec des bouteillons[2] ; on descendait plus bas pour aller chercher à bouffer. Et puis en revenant, comme c'était nuit, moi, j'ai buté dans un cheval : un cheval mort, quoi ! Qui avait été tué ! Seulement, sous le cheval, y avait un bonhomme ! Et moi, j'ai tombé en plein sur le nez, comme ça ! Alors ça m'avait fait quelque chose, parce que le type me regardait ! Les yeux grand ouverts, et la bouche toute….qui était comme ça* (bouche grande ouverte, et tordue), *comme un mort, quoi ! Quand je suis tombé là-dessus, ouoh Bon Dieu ! Ça m'a fait quelque chose ! J'ai laissé le bouteillon, la soupe et tout le fourbi, et puis j'ai détalé ! J'ai foutu le camp ! Y a des choses qui frappent quand même, bien sûr !*
E- *Et pourtant, la mort, vous y étiez bien habitué ?*

---

[2] Le terme incorrect, mais prononcé ainsi par tous les soldats, de « bouteillon » désigne une marmite militaire de campagne. Le terme correct est « bouthéon », du nom de son concepteur.

T- *Eh ben oui, mais c'était….*
E- *C'était de l'avoir vue comme ça, quoi !*
T- *Ah oui, voilà ! Tomber sur ce bonhomme, là ! »*

Ce face-à-face effrayant avec la mort, un autre témoin la raconte, mais il s'agit non plus du tête-à-tête nocturne inopiné avec un cadavre qui vous regarde, mais la vision de la mort à grande échelle.

Pour **Charles Fraty** (cl.18), horloger à Roanne, rue Mulsant, incorporé en avril 1916 au 22e B.C.A., l'horreur de l'idée de sa propre mort lui est venue d'un spectacle inoubliable vu à 19 ans, en arrivant au front : l'amoncellement des cadavres des soldats morts de son régiment, à Berry-au-Bac, dans l'Aisne, en 1917, non loin du Chemin des Dames :
T- *« Moi je vous dis : c'est atroce de voir tous les copains morts ! On sait plus quoi en penser et plus quoi en dire ! […] En 17… Oui, alors, j'arrive à Berry-au-Bac, là-bas, avec tous les copains… « Ben, mon vieux, où c'est qu'on vient ? Où c'est qu'on va ? On va à la mort ! » On se disait tous, là ! On était tous fixés, parce que quand on a vu tous les types qui étaient morts, il y en avait je sais pas combien ! 150, à Berry-au-Bac ! Le Chemin des Dames, c'était pareil ! La Malmaison, c'était pareil ! « Ouh ! je dis, ben mon vieux, c'est la guerre ! »*
E- *Vous arriviez sur le champ de bataille ?*
T- *Eh oui ! On arrivait, y avait un mois qu'on était en ligne, quoi ! Un mois, peut-être deux mois !…*
E- *Ils avaient pas été enlevés ?*
T- *Ah non ! Pas tout de suite ! Ah non, puisque c'est nous qui les avons chargés, pour les mettre dans le trou : dans la grande fosse de vingt mètres de diamètre ! »*

La conversation s'étend longuement sur le creusement de la fosse commune, puis revient à ses sentiments et ses réactions face au spectacle macabre :
T - *…Ça m'avait tellement refroidi ! J'ai dit : « Merde ! Si t'es là-dedans, t'es cuit ! »* (rire)
E- *Vous pouviez le faire quand même ?* (sortir les cadavres du véhicule de transport) *Vous preniez sur vous ?*
T- *J'en ai fait trois, c'est tout ! Après, j'ai plus voulu en sortir aucun de la voiture ! Et mes camarades les ont faits, voilà ! Et c'est là que le capitaine est venu me chercher parce qu'il voyait que je pleurais… Il voyait pas que je pleurais, il voyait que je bougeais plus ! Alors il me dit : « Qu'est-ce qu'il y a donc qui va pas ? ». Et puis il me regarde, il dit : « Tu pleures ! Pourquoi tu pleures ? ». Alors, c'est de là que lui ai dit ce que je vous ai dit .. Quel âge qu'il avait ? Alors, quand il m'a dit 38 ans… (je m'en rappelle plus) je lui ai dit : « Tu as 38 ? 35 ans ? …T'es marié, t'as deux enfants ! Suppose qu'on te colle là-dedans ! » . Alors, il me dit : « Tais-toi ! Tu me fais peur ! ». Lui aussi, il me prend par le bras, et puis on s'est installés… on a laisser finir l'enterrement par tous ceux qu'il y avait là ! »*

Il finit par conduire une des voitures ayant servi au transport des corps au cantonnement ; quand il revient, la fosse commune a été rebouchée par des Territoriaux. Je le relance :
E- *Ça, c'est parmi les choses les plus…*
T- *C'est la chose la plus atroce de la guerre, ça ! … Quand y a un type qui est mort d'une balle à la tête, ma foi, on n'en parle plus. On sait qu'il est mort. Mais quand on les enterre comme ça, eh ben ça fait une drôle d'impression ! Voilà ! Pour sensible que je suis, j'avais honte ! Voilà ! Dire qu'on vous colle là-dedans ! Et puis…qu'on va mourir là, qu'on va se dessécher complètement !*
E- *Mais vous aviez honte…d'être encore en vie ?*
T- *Ah non ! Pas d'être en vie ! J'avais honte d'être… si j'avais été mort, d'être collé dans un machin comme ça ! C'est la fosse qui me faisait faire honte, qui m'a fait pleurer ! C'est la fosse ! De voir tout ça , je me disais : « C'est pas possible ! C'est pas possible ! ».*
E- *Et là, vous avez pris conscience de la mort ?*
T- *Ah oui ! J'ai dit : « C'est pas possible ! Tu vois, si on dit de faire la guerre, eh ben t'es foutu ! Tes parents te reverront plus ! On va te coller dans la terre ! C'est fini ! ». C'est des choses qui vous viennent à l'idée à ce moment-là !*
E- *Ça vous paraissait plus atroce parce que c'était une tombe perdue ?*
T- *Et puis on était tous mélangés ! Voilà ! Voilà ! Y en a qui avaient des plaques d'identité* (des plaques matricules) *ailleurs, mais on était tous mélangés là-dedans ! On méritait que ça parce qu'on était tous morts ! »*

C'est l'anonymat de la fosse commune, l'entassement indistinct des corps, la négation de leur individualité, qui révoltent Charles, qui se projette tellement dans le sort de ses pauvres camarades qu'il le partage, par le biais du « on » impersonnel, mais qui ici signifie « nous ». Littéralement, il se sent mort, oublié de tous, privé à jamais des siens, voué au pourrissement. Cette expérience traumatisante sera décisive pour faire de lui un pacifiste irréductible, ce qu'il confie peu après :
T- *« Au dernier moment, on a pas été à l'attaque ! Je me voyais mal d'emmancher un type avec ma baïonnette, malgré que ce soit, soi-disant, un ennemi ! C'est un humain pour moi, il avait le droit de vivre, et puis nous, on avait pas le droit d'être tués non plus ! Ah, moi, j'avais pour raisonnement que j'admettais*

pas… D'ailleurs, je suis l'ennemi de la guerre, moi ! Parce que je trouve ça inhumain, et idiot de la part des humains qui sont sensibles, qui ont de l'intelligence. Et déclarer la guerre pour quoi faire ? Ça va changer les habitants, ça va changer les pays, ça ? « Unissez-vous, bougres de cons !», je leur ai dit peut-être cinquante fois ! Mais je le disais à tous les copains qui étaient là-bas ! J'étais l'ennemi de la guerre !
E- *Qu'est-ce qu'on disait de vous ?*
T- *Mais les trois-quarts disaient : « T'as raison, Fraty ! Tu gueules tout le temps ! ». J'étais gueulard alors ! Je gueule parce que c'est sensé, ce que je dis, et je lève le bras s'il y en a un qui veut me contredire, eh ben qu'il parle !*
E- *Et alors, comment les gradés prenaient vos…*
T- *Oh ! Les gradés disaient rien ! Parce que le capitaine et le commandant, moi je les tutoyais, alors ça allait tout seul ! Moi, je m'en foutais ! C'était un soldat comme moi, et il pouvait être mort demain… »*

On peut légitimement être sceptique quant à cette dernière réplique. D'abord, concernant le tutoiement : s'il s'effectue couramment dans le sens officiers-soldats, il n'est pas du tout de mise dans le sens hiérarchique inverse ! Et des propos pacifistes tenus publiquement par un Bleu de vingt ans, ou un ancien, n'étaient sûrement pas tolérés par les officiers ! Certains sont passés en conseil de guerre pour ce genre de propos…

Claudius Viricel (cl.10) de Grammond (Combelagier), fils d'agriculteurs ayant repris la ferme familiale, faute d'avoir pu faire des études pour être instituteur (il avait été premier du canton de Saint-Galmier au Certificat d'Etudes), a participé en 1915, comme on l'a vu, à l'expédition d'Orient avec le 2e Zouaves d'Oran. Rentré d'Orient, il est versé fin mars 1916 au 1er Zouaves d'Alger, et va traverser la France pour découvrir, dans la Somme, la guerre sur le front français après deux ans de guerre outre-mer. Un trajet en train à partir de Marseille, en septembre 1916, est pour lui l'occasion d'une belle méditation sur la mort, dans ce récit intitulé *« Souvenirs »* écrit en 1919 :

« Notre arrivée dans la patrie de Marius fut émouvante. A ce moment Verdun était près de succomber, aussi le passage de soldats partant sur le front donnait-il un frisson aux spectateurs. Les midinettes nous jetaient des fleurs et les braves commères marseillaises nous blaguaient bien un peu, mais en essuyant furtivement une larme au coin de l'œil ! Logés pour une nuit au Prado, le lendemain c'était de nouveau l'embarquement en gare St Charles, direction : Zône des Armées.*

Pendant ces voyages, éreintants, où nous étions tassés comme des harengs dans des compartiments toujours trop petits ; où chaque tour de roue nous rapprochait du « Champ d'honneur », selon l'expression consacrée, que de retour sur nous-mêmes n'avons-nous pas faits ! On allait se battre avec le bôche*, tâcher de la chasser de chez nous. C'est beau, ça.*

*Mais on y meurt aussi à cette besogne formidable ! Faudra-t-il donc mourir aussi, après tant d'autres êtres, jeunes, aimant la vie. Faudra-t-il donc dire adieu à tout ce qu'on aime, à la famille anxieuse de nous, au coin de terre natal qui nous donna, avec le jour, nos sentiments les plus vrais et nos rêves, parfois puérils, éclos sous des fronts encore chargés d'illusions !… C'est pendant ces heures mortellement longues qu'on fait le sacrifice de sa vie, ou au contraire, qu'on s'y rattache avec le plus de force. Heureux, pendant ce voyage, le privilégié qui occupe le coin du compartiment, et qui par la portière voit défiler sous ses yeux le panorama si divers, mais toujours beau, de notre France. Cette vue lui retrempe l'âme, le virilise pour l'effort futur. Trêve de sentiments ; les bôches*sont chez nous, il faut les en sortir. Allons-y ! ».*

Claudius n'aura pas à faire le sacrifice suprême auquel il a consenti, malgré son puissant attachement à la vie, à sa famille, à son petit coin charmant des Monts du Lyonnais. Projeté en l'air par un gros obus de 210 à Rancourt, au nord de Péronne, dans la Somme, le 12 novembre 1916, sans grand dommage (mais avec le régiment décimé), participant à l'offensive du Chemin des Dames en avril 1917 sans être blessé, à la contre-offensive française succédant à la grande attaque allemande du printemps 1918, y recevant la croix de guerre, et à des attaques très meurtrières en septembre 1918 vers Berry-au-Bac (deux tiers du bataillon hors de combat), promu caporal juste avant l'armistice, il est démobilisé le 23 mars 1919. Revenu dans son cher Grammond, il épousera le 4 septembre 1921, **Marie Thizy**, de cinq ans sa cadette, fille d'agriculteurs d'un hameau voisin (Le Chambon). Le couple n'aura qu'une petite fille, morte à sa naissance, et passera sa vie dans la ferme de Combelagier. Considéré par le voisinage comme une sorte de sage, Claudius décèdera en septembre 1961. Son épouse Marie lui survivra de beaucoup : c'est au Foyer des Roses de la Tour-en-Jarez, que je l'ai vue et interviewée, le 4 mars 1988, vivant dans le culte de son défunt époux, et là, elle m'a confié son récit de guerre …

Au contraire de Claudius Viricel, **Baptiste Bussy** (cl.13), fils d'agriculteurs de Régny, mécanicien sur cycles au Coteau et à Roanne, brigadier au 59e R.A. Lourde, puis à l'artillerie de tranchée, regrette de ne pas avoir été tué le jour de sa très grave blessure au visage (mâchoire arrachée, palais crevé, fosses nasales détruites) infligée par un obus le 15 décembre 1916, au ravin de la Couleuvre, à Verdun, blessure qui a fait de lui une « gueule cassée » :

T – *« C'était à six heures du matin. Et en avant ! C'était facile à repérer, où ça sortait, les bombes. Et une batterie allemande nous a repérés, et ils nous ont fait donner l'artillerie dessus. Et il y a eu sept blessés et un mort ! Ça nous avait fait crever la tranchée. Et j'étais enterré dans la tranchée. Et alors, si j'étais mort là, ç'aurait été le rêve ! Parce que j'ai rien entendu, rien senti…*
E- *Votre blessure ne vous a pas fait mal ?*
T- *Après, oui ! Mais sur le coup, ça m'a assommé, quoi ! J'étais sans connaissance. J'ai resté de six heures du matin à dix heures du matin sans connaissance. Alors, y a un gars, un nommé Six, qui était avec nous, qui est resté. Les autres sont partis. Ceux qui étaient blessés pas trop sont partis tout seuls, quoi ! Et moi, je pouvais pas marcher, puisque j'étais sans connaissance. Alors on m'avait mis dans un coin de la tranchée. Le tireur, Six, m'avait fait un pansement, et puis il était resté avec moi parce que j'étais comme mort, quoi ! Et alors là, Six, quand les premiers… On a avancé et quand les premiers prisonniers boches sont arrivés, il en a attrapé je sais pas combien – trois ou quatre - et il m'a fait emmener à l'arrière, dans un ravin. Y a ben le nom à la maison, Odette ?*
Odette Brun, sa fille adoptive : *« Le ravin de la Couleuvre ! »*
T- *Oooh ! Y avait une tranchée… Et puis j'étais pas tout seul : y avait les gars du 3e Zouaves qui avait attaqué, on était peut-être cinquante blessés, peut-être plus, là. Alors on a passé toute la nuit dehors, le 15 décembre, là, le 15 décembre 1916 »*

Suivent des bribes d'échange qui n'apportent aucune information. Puis reprise :

E- *Vous aviez la tête entourée de pansements ?*
T- *Oui. Le lendemain matin, on nous a évacués à l'arrière, on nous a emmenés à Bras*[3]*, sur le canal de la Meuse au Rhin. Là, y avait une péniche qui nous attendait. On nous a chargés sur la péniche et on nous a emmenés… Je t'ai dit le nom, l'autre jour !*
O. Brun : *Hérincourt ?* (orthographe inconnue)[4]
T– *C'est en « court » ! Ça se finit tout en « court », les noms, là-bas. Le lendemain, on nous met dans une ambulance, au…(*confus *: bois ?) qu'elle était fabriquée. Et j'ai resté là jusqu'au 27 ou 28 janvier…*
E- *Donc 17… Ça faisait un mois pratiquement depuis votre blessure…*
T- *Oui, à peu près. Je me rappelle pas, au juste. Ça devait faire un mois. Alors on nous a chargés dans un train sanitaire, spécial pour les blessés, quoi ! Je suis venu échouer à Moulins. A Moulins, on nous a tous déchargés, on nous a mis dans une salle d'attente. Y avait des civils qui venaient nous offrir à boire, et puis des gâteaux, quoi ! Et on nous a remis dans un train qui nous a menés à Vichy. Et à Vichy, tous les hôtels, c'étaient tous des hôpitaux. Alors, j'étais à l'hôpital, là, et j'y ai resté jusqu'à que j'ai été réformé, c'est-à-dire jusqu'au 12 février 1919.*
E- *Vous êtes resté deux ans !*
T- *Deux ans et trois mois, quoi !*
E- *Vous étiez bien traité, là ?*
T- *Oh oui ! J'ai été opéré au moins trois fois. J'ai resté longtemps…enfin je vous ai dit… »*

La conversation s'enlisant, je la ramène sur le thème de la très grave blessure au visage du 16 décembre 1916 dont j'avais les séquelles très visibles sous les yeux, en même temps qu'une voix affaiblie :

E- *Sur le coup, vous n'avez rien senti ? Vous étiez assommé, inconscient…*
T- *Oh oui ! Sans connaissance, quoi !*
E- *Et après, vous avez dû avoir très mal !*
T- *Oh ! J'ai souffert ! Parce que y a ça...*(son visage), *mais c'est en dedans que c'est le plus terrible ! J'ai plus de maxillaire, j'ai plus de palais (le palais, il est enlevé), j'ai pas de fosses nasales : elles sont coupées ici et jusqu'à la gorge, elles sont supprimées. Alors, je suis malheureux !*
E- *Oui, c'est l'intérieur qui est abîmé !*
T- *C'est l'intérieur ! Tout l'intérieur ! Alors là, je suis malheureux parce que je peux pas manger, je peux pas boire, je suis obligé de boire dans un machin* (un verre avec un tube)
E- *Et à l'hôpital, comment est-ce qu'on vous faisait manger ?*

---

[3] Bras-sur-Meuse, à 7 km au nord de Verdun

[4] Il n'y a pas d'Hérincourt / Erincourt/ Eraincourt en France. Le plus proche phonétiquement est Herlincourt, vers Saint-Pol-sur-Ternoise, dans le Pas de Calais, ce qui est d'autant plus invraisemblable qu'il n'y a pas de canal. Puisque les blessés sont transportés en péniche, sur le canal de l'Est latéral à la Meuse, en direction du Nord (Bras est au nord de Verdun), les localités se terminant par Court (ce qu'a retenu Baptiste, qui, on le voit, n'est pas satisfait par la réponse « Hérincourt »), sont, dans l'ordre, sur ce canal, ou, quand il cesse, sur la Meuse : Martincourt-sur-Meuse, Aillicourt et Wadelincourt, avant d'arriver à Charleville-Mézières. Objection de taille : ces trois localités sont en zone occupée par les Allemands ! Si, au contraire, le transport fluvial revenait sur la ville de Verdun et continuait vers le Sud, on trouve, en s'éloignant, Génicourt-sur-Meuse, Bannoncourt, Chauvoncourt (vers Saint-Mihiel) : rien de proche phonétiquement du nom proposé par Odette Brun.

T- *Avec un caoutchouc, un tube en caoutchouc. Ils me mettaient que du liquide. Je crois qu'on buvait une douzaine de jaunes d'œufs. On avait de ces pochoirs, un liquide qu'ils me faisaient boire comme ça ! Oh ! Je m'en suis vu !*
E- *Vous étiez nombreux, abîmés du visage, comme vous ?*
T- *Eh ben, à l'hôpital où j'étais, c'était un hôpital spécial, rien que pour la tête : les yeux, la figure, le nez… Y en avait quelques-uns qui avaient autre chose, mais c'était spécial pour la tête. On avait un officier, une balle l'avait pris ici* (geste du doigt : en avant de la tempe)*, comme ça, et ça lui avait crevé les deux yeux : les deux yeux avaient disparu ! C'était rien que des machins comme ça. Y en avait qui avaient plus de nez, y en avait un : plus de joues, plus de nez ! Il était affreux ! »*

Il revient sur les circonstances de l'éclatement de l'obus, qui a épargné sa vie alors qu'il tuait son camarade à ses côtés : *« Monfin, mon pointeur, çui-là qui était à côté de moi, il a été tué, lui ! On était tous les deux à côté de la pièce, mon pointeur et moi, puisque c'est lui qui pointait la pièce et moi qui mettait le feu. Eh bien, lui, il a été tué et moi blessé. Y avait sept ou huit blessés. »*

Puis il complète le tableau de ses camarades de misère à l'hôpital de Vichy : *« Oh oui ! Y avait les yeux… Yen avait un autre qui avait pris une balle je sais pas où : ça lui avait coupé le nerf de la langue ! Il avait la langue paralysée, elle sortait : ils lui en ont coupé un morceau parce qu'elle pendait ! Oh ! Y en avait de toutes sortes ! C'était pas beau à voir ! Moi, j'étais pas beau, mais j'étais pas tout seul ! ».*

Par bribes, il consent à me parler de sa reconversion professionnelle après guerre , de mécanicien en papeterie en mécanicien sur cycles, très peu du jugement des gens sur son visage de « gueule cassée » : la sympathie du départ *« ça s'est amenuisé »*, mais pas dans les années qui ont suivi la guerre, *« bien après »*. Je reviens ensuite sur un point crucial :
E- *Vous avez dit tout à l'heure, au moment où vous étiez blessé, « Malheureusement, j'étais pas mort ! ». Est-ce que vous auriez voulu mourir à un moment ?*
T- (silence assez long)
E- *Au moment où vous étiez inconscient ?*
T- *Non, ça m'est jamais venu à l'idée ! Ça me vient à l'idée maintenant que je suis vieux ! Si je l'avais été* (mort, pas vieux) *à ce moment-là, je serais pas à l'agonie comme je suis maintenant. Vous comprenez ! Et puis j'aurais rien senti, j'aurais fait une belle mort ! Si j'avais été mort, j'aurais pas su… ».*

La phrase reste inachevée. On peut la reprendre et la compléter ainsi, me semble-t-il : « *Si j'avais été mort, j'aurais pas su…que j'étais défiguré »…*

La question douloureuse de la vie sentimentale n'a pas du tout été abordée, mais je savais que Baptiste s'était marié en 1923 et n'avait pas eu d'enfants. Dans son mémoire de maîtrise de très grande qualité, devenu un beau livre d'histoire : *« Revivre : Victimes de guerre de la Grande Guerre à Saint-Etienne 1914-1935 »* [5], **Aurélie Brayet** , à qui j'avais indiqué le cas de M. Bussy, a obtenu sur ce point des informations très intéressantes de la part de la « fille adoptive » de Baptiste (qui était décédé), Mlle Brun. Mais nous verrons cet aspect à la fin de l'ouvrage, quand nous envisagerons la vie après la guerre des blessés et amputés.

Le pressentiment de sa mort

Le témoignage de **François Potin** (donné plus haut) déclarant : *« Parce qu'il y sentent ! Y a un pressentiment ! Y en a qui me l'ont dit ouvertement ! … Il m'a dit : « On va attaquer tel jour, je reviendrai pas ! »* est loin d'être unique.

Il va sans dire que, puisque j'ai interrogé des témoins bien vivants, et ayant même eu, puisque en majorité nonagénaires, voire centenaires pour sept d'entre eux, une part de vie bien plus longue que la moyenne masculine de longévité (autour de 76 ans en l'an 2000), ils n'ont pas pu évoquer le pressentiment de leur propre mort. Ils l'ont peut-être eu pendant la guerre, cette certitude qu'ils allaient mourir, mais ayant survécu, ils ne s'en souviennent pas, et de toute façon, cette crainte de mourir ne serait pas qualifiée de « pressentiment » puisque la confirmation par le fait (la mort effective) n'a pas eu lieu ! Mais quelques documents écrits de Poilus morts à la guerre nous permettent d'avoir cette vision. Le thème largement répandu du pressentiment de sa propre mort concerne donc autrui, un camarade qui a confié un jour, parfois très tôt (à la mobilisation, ou à son incorporation pour les jeunes classes qui n'ont pas été affectées par la mobilisation générale d'août 1914) qu'il sentait qu'il mourrait, ce que la suite a confirmé, ancrant la véracité de la prédiction dans l'esprit de celui ou de ceux qui avaient eu droit à la confidence. Car ce n'est pas un sentiment qu'on clame à la cantonade ! En revanche, on ne se souvient plus de la phrase d'un camarade qui, dans un moment du fameux « cafard » du Poilu, vous a annoncé qu'il savait qu'il allait mourir, et qui est revenu à la vie civile…

[5] Aurélie Brayet, op.cit. , Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006, 265 pages

Antoine Frénéat (cl.15), né dans une famille de tout petits agriculteurs de Sainte-Colombe-sur-Gand, ayant neuf enfants, petit berger puis valet de ferme jusqu'à son départ à la guerre en décembre 1914, a fait ensuite toute sa carrière au chemin de fer, dans la Loire, puis à Paris, et à la retraite, s'est retiré à Montrond-les-Bains. Affecté au 22e R.I. de Bourgoin, il est monté au front au 157e R.I. de Gap. Il a été témoin d'un pressentiment très précoce (l'entretien commence sur son occupation le jour de la déclaration de guerre) :

T- *« C'était en pleines moissons ! On était en train de moissonner ! J'étais justement chez des cousins, chez un cousin, et il est parti le premier jour. Il nous a dit le soir : « Faites ce que vous pourrez, quoi ! C'est sûr que je reviendrai pas ! »*

E- *Ah bon ? Il vous a dit ça ?*

T- *Ah oui ! Il est parti dans les Chasseurs Alpins, et il est pas revenu !*

E- *Donc il avait une sorte de….de pressentiment ?*

T- *Oh oui ! Il avait un pressentiment, oui !*

E- *Vous l'avez vu d'autres fois ?* (silence)… *Vous êtes pas le premier à m'en parler, de ces pressentiments. Est-ce que vous avez eu l'occasion de le constater d'autres fois, ce pressentiment ?… Chez d'autres ?*

T- *Oh ! Oui et non ! Moi, je n'ai jamais eu de pressentiment !*

E- *Est-ce que vous avez vu de vos copains qui l'ont eu, et ça s'est vérifié ?*

T- *Oh oui ! J'en ai eu beaucoup ! Mais on s'y arrêtait pas !*

E – *Et là, votre cousin, dès le premier jour, il a dit…*

T- *Oh ! Avant de partir, il l'a dit ! Il a dit : « Je pars, mais je reviens pas ! ».*

On remarque qu'ici aussi, c'est par l'euphémisme de « ne pas revenir » qu'on signale qu'on a la certitude de mourir… C'est d'autant plus surprenant de le dire avant son départ, qu'au début d'août 1914, c'est l'optimisme qui prévalait chez les soldats français !

Un cas semblable, mais donné avec beaucoup plus de précisions, est relaté par **Jean-Baptiste Biosset** (cl.18) de Renaison, chauffeur de maître, puis conducteur de cars, devenant commerçant à partir de 1932 (épicerie-café-poste d'essence), puis propriétaire du Grand Café Central à Roanne (1, rue Brison), avant de se retirer à Renaison, comme vigneron et éleveur de moutons. Précisons qu'il n'a que 16 ans en août 1914 :

E- « *Vous avez conservé des souvenirs du jour de la mobilisation ?*

T- *Bien sûr ! Nous étions en train de moissonner à Chassié, au-dessus de Saint-Haon, dans un endroit qui domine les communes de la région. On entend sonner le tocsin. On a d'abord cru qu'il y avait un feu quelque part. On a entendu sonner l'une après l'autre toutes les communes : on a dit « Ça y est ! ». On a fini de moissonner la parcelle, et on pris le chemin pour remonter à la Panetière. Et, chemin faisant, nous avons rencontré un monsieur, un vieux garçon, qui venait de faire ses adieux aux filles de la Panetière, parce qu'il en fréquentait une. Il partait le lendemain ! Il nous a offert des cigarettes. On cause un peu, et au moment de se quitter, il dit à l'ouvrier qui était avec nous : « Tiens, voilà mon paquet de cigarettes ! J'en ai plus besoin, moi ! J'ai plus besoin de rien ! ». Parce que j'ai dit que l'ambiance était patriotique, incroyable, mais il y avait tout de même quelques gens qui partaient avec un pressentiment de ne pas revenir ! Et celui-ci, c'était son cas. Alors l'ouvrier ne voulait pas, mais il insiste, il lui dit : « Prends ça, c'est un souvenir de moi, parce que tu me reverras pas, je reviendrai pas ! ». Et il n'est pas revenu, celui-là !*

Un autre cas (c'est curieux, ces pressentiments !) et… Sur le front, c'était un peu pareil… Ils étaient trois ou quatre, ils allaient prendre le train à Saint-André[6]*. Arrivant à Chantoiseau, lui, il se tourne vers les autres, et il dit : « Je reviendrai pas ! ». Et en effet, il n'est pas revenu ! Avec beaucoup d'autres !*

Mais, dans l'ensemble, les autres consolaient les parents, inscrivaient sur les wagons : « A Berlin ! », « On reviendra dans trois semaines ! ».

E- *Qu'est-ce qui pouvait donner cette assurance, à votre avis ?*

T- *Je ne sais pas. … Y avait un patriotisme formidable à ce moment-là ! »*

On a déjà vu, dans le témoignage de **Jean-Marie Quet** à propos de ses huit camarades ensevelis et déchiquetés par un obus, ce rite de la dernière cigarette partagée, qui n'est pas perçu comme un rite, mais qui le devient par la répétition des exemples. Y aurait-il un lien souterrain avec la dernière cigarette accordé au condamné à mort ? Quant aux adieux à la petite amie de La Panetière que ce « *vieux garçon* » « *fréquentait* », on n'ose pas imaginer dans quel état d'esprit il les a vécus, persuadé qu'il était de ne plus la revoir ! Remarquons aussi la phrase rituelle, euphémistique : *« Je reviendrai pas ! »*.

Edmond Deloule (cl.13) était maçon avec son père à Saint-Martin-d'Ardèche avant son incorporation, au service militaire, en décembre 1913, au 23e B.C.A. de Grasse. Nommé caporal le 30 août 1914 puis sergent en mars 1915, il eut les pieds gelés en Belgique pendant le premier hiver de guerre ; mais

[6] Saint-André d'Apchon, à 2 km de Renaison. La Panetière est un lieu-dit du haut de la commune de Renaison.

c'est le 15 août 1915 (lors de la bataille qu'il évoque ci-dessous, dans l'attaque du bois de l'Eichenwald) qu'il reçut à la tête les petits éclats d'un obus de 105, dont certains atteignirent le crâne, et d'autres perforèrent l'œil gauche. Trépané à Gérardmer, énucléé à Carcassonne, il fut hospitalisé pendant toute la fin de l'année 15, et toute l'année 1916, achevant sa convalescence à Montpellier. Réformé à titre définitif, il dut se reconvertir professionnellement, et bénéficia d'un emploi réservé à l'octroi de Paris jusqu'en 1942, fut mis à la retraite qu'il passa à Saint-Martin d'Ardèche et mourut en 1981.

Dans un court récit pour ses parents qu'il consacre à son début de guerre, il évoque le pressentiment de son lieutenant tué au début de la guerre : *« C'est à ce combat que fut tué le Lieutenant Paulin, officier depuis le matin, et mon ancien adjudant à Grasse. Quand nous allâmes prendre nos places pour l'attaque, il me dit : Alors Deloule, tu crois qu'on en reviendra ? Je lui ai dit : Mais oui, mon Adjudant ! Et lui sceptique me dit : Ah ! je ché pas, je ché pas ! car il prononçait les s comme des ch . Il croyait pas si bien dire, le pauvre, car il fut tué. On aurait dit qu'il la sentait venir, la camarde ! Le soir nous ne comptions plus à la 2e Cie que 34 hommes sur 198 le matin. Ce fut un combat terrible. Le lieutenant Paulin avait 43 ans, c'était un vieux rengagé, mais un bien brave homme. Après ce combat, nous vînmes au repos dans la petite ville de Grange-s-Vologne, nous reçûmes des renforts et le Bon fut reconstitué. »*

Jean Rivet (cl.16), fils d'agriculteur-coquetier décédé en 1912, est devenu lui, coquetier en gros après la guerre, à Pouilly-sous-Charlieu. Incorporé le 9 avril 1915 au 121e R.I. de Montluçon, il monte au front au 105e R.I. de Riom et combat jusqu'en novembre 1917 sur le front français, avant de se porter volontaire pour l'Orient où il achèvera la guerre. Lui aussi a un cas précis de pressentiment de sa mort :
T- *« Je voyais un collègue… On était tous en permission, avant d'aller à Verdun… Le patron de l'hôtel de l'Europe, à Pouilly ; je le connaissais bien. Je lui dis : « Eh ben mon Francisque ! » (il s'appelait Francisque) « le prochaine fois qu'on se verra… ». - « Oh ! », il me dit, « je vais y rester ! Vous allez pas me revoir ! ». Et j'ai rejoint Verdun moi, 48 heures après. Un infirmier me dit : « Vous êtes de Pouilly ? »* (il pleure). – « *Eh ben », il m'a dit, « tiens ! sur un brancard… c'est Francisque Dessert ! ».*

Louis Laroux (cl.10), né à La Tour-en-Jarez, d'un père à la fois ouvrier carrier et agriculteur, est entré à 16 ans à la mine, aux Houillères de la Chazotte. Incorporé en août 1914 au 75e R.I. de Romans, avec lequel il a fait la guerre jusqu'à sa grave blessure devant Saint-Quentin, le 25 mars 1917, par une bombe jetée d'un avion, il sera amputé du bras droit et de deux doigts de la main gauche et réformé à titre définitif au début de 1918. Devant renoncer à être agriculteur, il deviendra contremaître chargé du boisage à la Chazotte, tout en résidant à Sorbiers. Lui aussi a vu un cas troublant de pressentiment de sa mort :
T- *« Moi, j'ai vu un qui était avec moi, c'était son tour d'aller au ravitaillement. Avant de partir, il a donné à son collègue : « Tout ça…t'enverras ça à ma femme, t'enverras ça, t'enverras ça à ma femme ! ». Et il y a bien resté ! En allant au ravitaillement, il a été tué !*
E- *Donc il a eu un pressentiment ! Est-ce qu'il y en avait comme ça ?*
T- *Oh si, si ! Y en avait ! »*

On aurait souhaité un développement plus grand, mais il n'est pas venu.

Jean Salanon (cl.14) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville (Les Jeannettes), et de surcroît garde-champêtre, fossoyeur et sacristain, avant d'être fait prisonnier en février 1915, est monté au front en décembre 1914, dans le Pas-de-Calais, avec le 14e B.C. Alpins. Mais c'est dans les Vosges, ce jour de février 1915 où il est tombé aux mains de l'ennemi, que se situe l'épisode suivant :
T- *« Après, on a attaqué…on a battu en retraite. Je m'en rappelle : y a un copain de Boën qui était à côté de moi, comme vous, là. On était dans un trou, comme on avait pu. Il sentait sa mort ! L'avant-veille, on avait fait un repas. Il m'a dit : « On va faire un petit déjeuner le soir, parce qu'on va monter dans la tranchée ! On redescendra pas ! ». –« Oh ! « je lui dis, « je sais pas ! Je sais pas ! ». Il m'a dit : « J'ai ma montre sur moi. J'ai 80 francs : tu me les prendras ! ». Bon, on attaque. Il a reçu une balle en plein front ! Explosé ! Tac ! Il a fait un bond, il a tombé comme ça. Vous croyez que j'ai eu le courage de lui prendre son argent, puis sa montre ? J'ai dit : « T'à l'heure, ce sera ton tour ! ». Et il a resté. On a battu en retraite. Quelque temps après* (mon retour d'Allemagne !) [7], *j'ai passé à Boën (il était de Boën), j'ai été voir le monument aux mort là-bas : eh ben, il est porté disparu, là-bas ! Parce qu'on a battu en retraite, il a tombé entre les mains des Allemands, voilà ! Voilà comment ça se pratique ! Et moi, après, je voulais presque y aller* (dans sa

[7] Comme ce retour d'Allemagne (il arriva chez lui le jour de Noël 1918) avait été évoqué précédemment, Jean y fait allusion sans donner la précision temporelle. L'indication de l'existence du monuments aux morts de Boën-sur-Lignon, quand il retourne dans la localité où habitait son camarade, suffit ensuite pour le faire comprendre. Ce n'est même pas à son retour d'Allemagne que ce retour à Boën peut s'effectuer, les monuments aux morts n'ayant été édifiés, pour la plupart, qu'à partir des années 1922-23.

famille). *C'était un fils unique. Mais je me suis dit : « C'est trop long ! » (y avait trois ans*[8]*) j'ai dit : « Tu remueras ça ! ». Et peut-être qu'ils auraient été contents de savoir comment il était mort ! Et la montre, si je l'avait pris, les Allemands me l'auraient pris, parce qu'ils nous ont fouillés quand on a été fait prisonniers. Ils ont pris le couteau, le livret militaire, on l'a plus vu !*
E- *Comment il s'appelait, ce copain de Boën ?*
T- *Reynaud ! Reynaud Jean ! Il était de ma classe !*
E- *Et vous dites qu'il est porté disparu sur le monument ?*
T- *Eh oui ! Y a un R….Je sais pas comment que c'est !*
E- *Il avait une sorte de pressentiment ?*
T- *Eh oui !…Mais, en Allemagne… »*

Avant de poursuivre le récit, qui contient un autre exemple de pressentiment de sa mort, revenons sur ce qui précède. Il est clair que Jean Salanon croit à la valeur du pressentiment de son camarade, et qu'il en a une double preuve : *« on va monter dans la tranchée ! On redescendra pas ! »* a dit Reynaud. Et en effet, ils ne sont redescendus de l'attaque ni l'un ni l'autre : l'un y est mort, l'autre y a été fait prisonnier. Et sans le dire expressément, comme beaucoup, Jean le survivant prisonnier, se reproche amèrement de n'avoir pas accédé aux derniers vœux de son camarade : rapporter la montre et l'argent à sa famille, et bien plus important encore, raconter comment il avait trouvé la mort, pour un relatif apaisement de la famille, pour lui permettre, selon l'expression consacrée actuelle, de « faire son deuil ». Aussi se trouve-t-il des excuses ; une paraît tout à fait recevable et réaliste : les Allemands, en le fouillant, auraient pris la montre et l'argent, mais il ne savait pas encore, au moment où son ami est tombé, qu'il allait être fait prisonnier ! L'autre se greffant sur son voyage à Boën après guerre (voyage intentionnel ou fortuit ?), est juste psychologiquement : « *Tu remueras ça ! »*, et témoigne d'une volonté louable de ne pas raviver la plaie, mais sa pensée profonde est exprimée après, même si elle est modalisée par le *« peut-être* » : « *Et peut-être qu'ils auraient été contents de savoir comment il était mort ! »*. Evidemment, ils auraient été contents, et le choc de la révélation passé, ils auraient pu intégrer les conditions de cette mort, précédée d'un étrange pressentiment, dans la mémoire familiale… Vérification faite à Boën, au monument aux morts qui se trouve au centre du cimetière, le seul Reynaud figurant sur la liste, fort longue, se prénomme Etienne (ni les âges ni les dates de mort ne sont indiqués). Mais cela n'infirme pas le récit de Jean Salanon : j'ai pu constater souvent un écart entre le prénom usuel et le prénom officiel de l'état-civil.

Reprenons le récit à son point d'arrêt :
T- « *Mais, en Allemagne, quand j'étais prisonnier (j'étais chez les paysans, et un peu dans les camps), un qui était à Lille, un Allemand, qui était en permission, il m'a dit : « Oh ! Ça me fait de la peine de partir ! » . Il avait appris le français, un peu. Il m'a dit ! « Partir à ma place, toi ! ». – « Oh ! », j'ai dit, « ça se peut pas, ça ! » - « Prends mon habillement, et là-bas, y a les Français tu fais comme ça, tu lèves les mains, tu rentres chez toi ! » -« Oh ! » j'ai dit, « non, ça peut pas faire ! ». Quatre jours après, quatre-cinq…huit jours après où j'étais là, dans une ferme (il fréquentait la fille où j'étais), là… La fille était assise comme ça* (prend une posture prostrée). *J'ai dit : « Qu'est-ce qu'elle a ? » . « Ah ! il s'appelait Jean* (Hans) *comme moi ! « Ah ! Jean ! Tot ! Tot ! ». Il était mort ! Eh ben, voyez qu'il sentait sa mort ! Eh puis c'est un cousin… »*

Et Jean Salanon, fidèle au thème qu'il a introduit, va enchaîner sur un troisième pressentiment de mort : *« Et puis c'est un cousin, là, du Peyron* (un hameau voisin), *un paysan. Il part à la guerre. Il était venu en permission. Il était venu là, chez mon père. Il a fallu que mon père l'accompagne à la gare ! Il voulait pas repartir ! Dix jours après, il a été tué ! Voyez qu'il y en a qui le* sentent, leur mort ! A l'avance ! Hein, c'est une affaire, ça ! ».*

Ils sont sans doute très nombreux, ceux qui ne voulaient pas revenir au front après une permission dans leur famille. Mais que survienne la mort, surtout si elle est proche (dans les deux derniers cas, quatre-cinq jours et dix jours après), et la répugnance à repartir devient pressentiment pour les survivants…

La mort du copain proche qui vous a fait ses dernières recommandations et le thème du pressentiment, chez un autre camarade cette fois, nous les retrouvons dans ce témoignage émouvant de **Pierre Faure** (cl.18) de La Ricamarie, qui, parti au 16e R.I. de Montbrison le 2 mai 1917, fit sa guerre, à partir de décembre 17, au 233e R.I. d'Arras, comme mitrailleur. La séquence porte sur la contre-offensive alliée commençant le 18 juillet 1918 :
E- « *Ils ont lancé une grande attaque le 14 juillet ;*

[8] Beaucoup plus de trois ans ! Entre la mort du copain de Boën, au début de l'année 1915, et le retour de captivité de Jean Salanon, à Noël 1918 , il y a déjà presque quatre ans. Et si le monuments aux morts de Boën est déjà édifié, il y en sept, huit ou neuf !

T- *Oui, oui ! Et puis alors, vous savez pas, le 18 au soir…à 4 heures du matin, nous avons attaqué à Longpont*[9]*, c'est juste en avant de la forêt de Villers-Cotterets. Là, y avait beaucoup plus de régiments que la première fois. Nous avions le 9e Tirailleurs avec nous, le 74e Régiment d'Infanterie… Et là, on a laissé des plumes aussi ! Nous avons attaqué à Longpont, on a monté de Longpont à Violaine, qu'on appelait. De Violaine, nous avons repoussé les Allemands là, environ 15 km. Nous avons passé Violaine, Saint-Rémy, et c'est à Plessis-Hurlus qu'on a pas pu aller plus loin : y avait plus personne ! A Plessis-Hurlus, nous avons été obligés, le 28 juillet… On a resté dix jours en ligne !*
E- *Et vous aviez avancé de combien, là ?*
T- *Environ 15 km, par là* (environ)*, je pense. Justement, à Saint-Rémy, mon camarade… On était dans une petite tranchée, nos mitrailleuses étaient là, et tout par un coup, il me dit : « Tiens ! Je vais mettre des… » . Nous avions des caisses de 25 cartouches. Nous avions des mulets qui transportaient les cartouches, le matériel, des mulets ! Et alors, il me dit comme ça : « Je vais mettre les caisses ! » . Alors, il me dit : « Tu connais plus le système pour démonter les mitrailleuses ! ». Les mitrailleuses se démontaient en deux parties : le trépied et puis le …*
E- *Les Hotchkiss ?*
T- *La Hotchkiss, oui ! C'est des bonnes mitrailleuses que nous avions. Mais nous avons eu la Saint-Etienne aussi. Alors, je démontais la mitrailleuse. Tout par un coup* (sa voix tombe, il pleure presque) *mon collègue s'étire tout du long ! Je vois qu'un jet de sang ! J'ai tellement été surpris que je vois plus où j'étais, voyez, sur le coup ! Et lui, c'est un éclat d'obus, d'escrapanelles* (schrapnell ![10]) *qu'on nous envoyait en l'air ! C'est un éclat ! Ça a dû le prendre par la tête et sortir par la bouche ! Par la tête ! J'ai que vu un jet de sang, monsieur ! Il m'avait toujours dit : « Tu prendras mes affaires, tu les enverras chez moi ! ». J'ai jamais eu le courage, monsieur ! J'ai que pris sa toile de tente, je l'ai couvert, puis c'est tout ! Comment voulez-vous que je parte* (avec ses affaires, ses papiers)*, moi qui montais encore au front, encore plus loin ? Eux, ils sont pas arrivés à Plessis-Hurlus, mais moi je suis arrivé à Plessis-Hurlus encore !*
E- *Vous dites : « Tu prendras mes affaires ! ». Est-ce qu'il avait eu le pressentiment que ça lui arriverait, alors ?*
T- *Ah ben il le savait pas du tout ! Il me disait : « En cas de malheur… ». Mais où c'est que nous étions, ça pouvait nous arriver d'une minute à l'autre, où nous étions ! Nous étions en première ligne ! Nous étions au front ! Les Allemands étaient un peu plus en avant que nous. Seulement là, on beaucoup mitraillé, là, par hasard ! »* (en revanche)
E- *Et donc là, vous n'avez pas pu prendre ses papiers parce que ça vous faisait…*
T- *Eh non ! J'ai dit : « Si je suis mort, moi, j'aurai(s) ses papiers ! ». Il valait mieux que je les laisse, vous comprenez ! …Ben, j'ai jamais eu le courage, monsieur ! Je le cache pas ! Et j'y pense, y a des moments !*
E- *Et vous y pensez !*
T- *Ah ! J'y pense bien ! J'y pense, vous pensez ! On sait bien, quand vous avez laissé vos camarades…*
E- *Ça l'a bien mutilé, alors ?*
T- *Ah bien sûr ! Il avait tout… J'ai pas osé le regarder, même, je vous dirais franchement. Je crois qu'il était de Basse* (appellation locale de Bas-en-Basset, en Haute-Loire)*, il me semble bien qu'il était de Basse !*
E- *Bas-en-Basset ?* - T – *Oui.* – E- *Et il s'appelait comment ?*
T- *Mounier, je crois. Oh oui ! C'était un type, il chantait tout le temps, il chantait la chanson* (chante) *« Mon petit mouchoir… Ses gants et son sautoir… Et son… » . Je m'en rappelle plus ! Mais il chantait tout le temps !*
E- *Son prénom ?*
T- *Je me souviens pas de son prénom !*
E- *C'était quelqu'un de votre classe ?*
T- *De ma classe, oui ! De la 18 ! Oh ! C'en était presque tous, de la 18 !*
E – *C'était votre meilleur copain ?*
T- *Oh oui ! C'était un bon copain ! Mais tous les autres aussi ! Ferrapy, lui, il a resté… J'avais le numéro 453, et lui 454* [11]*: on était toujours ensemble ! Eh oui ! Eh bien, Ferrapy, voyez, il a fait la même ! Le 14*

---

[9] Cette localité se trouve à 6 km à l'est de Villers-Cotterets (célèbre pour son édit, sous François Ier !) , dans l'Aisne, et à 15 km au sud-ouest de Soissons

[10] Un shrapnell est un obus à fragmentation, contenant une multitude de billes d'acier, ou de plomb, ou de fragments de métal coupants, et les dispersant à l'éclatement pour accroître l'efficacité meurtrière de l'obus. Il porte le nom de son inventeur anglais, le général Shrapnell (1761-1842)

[11] Il doit s'agir du numéro d'appel au conseil de révision, ce qui indique qu'ils sont du même canton, et, se suivant, ils se trouvent affectés au même régiment, la commission d'affectation remplissant, en fonction des consignes militaires de recrutement données préalablement, les besoins locaux d'un régiment avant de passer au régiment suivant, sur la liste.

juillet… Non, c'était avant le 14 juillet, avant l'attaque de la ferme de Vertes-Feuilles[12]*, il me dit : « Oh moi, je reviendrai pas ! ». Voyez ! Vous voyez qu'ils ont le pressentiment, certains* gens, je vous le cache pas !*
E- *C'est ce qu'on m'a dit, que certains avaient le pressentiment…*
T- *Oui, ils avaient le pressentiment, voyez ! « Je reviendrai pas ! ». Et mon cousin avait presque le même esprit aussi, voyez-vous. Mon cousin, il s'appelait Antoine Faure, comme moi.*
E- *Et vous, vous ne l'avez jamais eu, ce pressentiment ?*
T- *Ben non ! Je me suis toujours maintenu… Alors, on arrive à Plessis-Hurlus, là haut… »*

Vis-à-vis de son copain Mounier, de Bas-en-Basset, Pierre Faure s'excuse tout en s'accusant par deux fois d'avoir manqué de courage. Il excuse le fait de n'avoir pas rempli les dernières volontés du mort par l'obligation de poursuivre le combat, et par la confusion possible d'identité qu'aurait créée la possession sur soi de ses papiers, si lui même venait à mourir et qu'on les trouve sur son cadavre. Le fait de présenter ces excuses pour se justifier illustre sans doute un cas de conscience qui l'a poursuivi toute sa vie…

Claude Murat (cl. 16) agriculteur à L'Etrat (La Côte), incorporé en avril 1915 à la 14e Section d'Infirmiers de Lyon , a été versé en juillet 1915 au 140e R.I. de Grenoble, puis dans sa réserve, le 340e R.I.. Il a été fait prisonnier le 6 décembre 1916 à la Cote 304, vers le Morthomme, et a vécu deux ans de captivité en Allemagne. Il décrit le pressentiment de son frère aîné Antoine (cl.14) tué le 23 octobre 1917 :
E- *Est-ce que vous en avez vu qui avaient le pressentiment qu'ils allaient être tués ?*
T- *Ah ! Mon frère est ben venu là* (à L'Etrat) *en permission, après que j'ai été fait prisonnier. Il a dit à ma mère, il a dit* (pleure) : *« Glaude*, il s'en sortira, mais moi, je m'en sortirai pas ! »* (sanglote)
E- *Il a dit ça ?*
T- *Elle m'a dit ça, oui. Parce qu'il avait déjà fait trente mois de front ! Il savait ce que c'était, lui, que la guerre ! Et elle était pas finie ! Fallait y retourner ! Alors il avait le pressentiment qu'il pourrait pas s'en sortir !*
E- *[…] Ça a dû impressionner votre mère, ça !*
T- (claquement de main en geste d'impuissance) *Elle était ben impressionnée, bien sûr, mais… »*

Le pressentiment du frère de sa mort prochaine (peu de temps après la permission) se double ici d'une prophétie concernant la survie de Claude, le prisonnier, à une époque (fin de l'été 1917) où la défaite de l'Allemagne était loin d'être acquise, donc où le sort des prisonniers restait très aléatoire. Rappelons que plus de 40 000 prisonniers (environ 10 % du nombre total de prisonniers) sont morts en captivité pendant la Grande Guerre, de faim, de maladie ou d'autres causes.

Le lieutenant **Jean Giraudon** (cl.11) de Saint-Etienne, retraité à Bourg-Argental, évoque la mort de son copain stéphanois Roland qui, lui aussi, a eu le pressentiment de sa mort. La scène se passe au 16e R.I. de Montbrison, vers Verdun, non en 1916, pendant la grande bataille, mais fin 1917, lors du troisième séjour du 16e R.I. dans le secteur de Verdun , vers Bezonvaux :
T- *« J'avais un copain nommé Roland, de Saint-Etienne. D'ailleurs on était bien amis tous les deux, il venait d'être nommé sous-lieutenant[..] Jean Roland, de Saint-Etienne … Mais il a été tué. Ses parents étaient passementiers. Il avait une soeur, c'est tout. … Alors on tachait de venir ensemble tous les deux, pour les permissions. Alors, un jour, la dernière permission, il m'a dit : « Je serai tué ! ». Je lui dis : « T'es fou ! »* (rire). *Il avait déjà le… le... enfin, baste !*
E- *Pressentiment !*
T- *Enfin, j'étais déjà dans ma tranchée, moi, avec mes hommes… Alors, il passait, il passait, il me dit bonjour. Et puis un autre copain, un de Saint-Etienne, agent de liaison, qui venait par dessus : « Oh ! Tiens ! Bonjour, Roland, ça va… » Enfin, baste ! « Tu veux boire un canon ? Allez, monte ! » . Mon Roland monte sur la tranchée et…*
E- *Sur le parapet ?*
T- *Sur le parapet, et ils boivent un canon tous les deux, et puis tout d'un coup, mon Roland, du tir indirect des Allemands, il reçoit une balle dans le foie ! Il est mort ! Il a été tué comme ça !*
E- *Mais on imagine que les balles devaient être très amorties, si elles étaient indirectes ?*
T- *Oh, mais « Fffff ! » , vous savez, 1 500 mètres, c'était bon !*
E – *Même en faisant une espèce de courbe, elles arrivaient à tuer ?*
T- *Oh oui ! Oh ! Bien sûr ! Alors, il a été tué, quoi ! Alors j'ai reçu (on savait que j'étais ami avec lui), du commandant j'ai reçu un papier le lendemain : « Si vous voulez assister aux funérailles de votre ami, descendez : je vous donne un ordre de descendre ; passez le commandement à votre sergent. ». Alors, j'ai*

---

[12] Le lieu-dit Vertes-Feuilles, au carrefour de la route nationale N2 et de la départementale D 17, à mi-distance entre Villers-Cotterets au sud-ouest et Soissons au nord-est, fut le théâtre de combats très meurtriers début juin 1918, pour enrayer l'avance de l'armée de Falkenhaym

passé le commandement, et je suis descendu, mais je faisais du plat-ventre, hein ! J'en ai fait cinq ou six fois, les Allemands nous tiraient. Enfin, baste, je suis arrivé à Verdun, là-bas. On l'a enterré à Verdun. On a passé la journée. Y avait beaucoup de Stéphanois qui étaient venus, qui étaient dans les compagnies au repos. Et puis y avait les Brossier. Les Brossier : le sergent major de ma compagnie qui s'appelait Brossier, et qui avait son frère qui était au 98 (de Roanne) *qui est venu aussi, qui l'a su. Et c'étaient tout des copains de Saint-Etienne ! Alors, ça va bien ; quand ça a été fini, tout le monde pleurait ! Déat*[13] *a fait un discours d'ailleurs. […] Nous étions à Verdun au-dessus de Verdun. Il a été enterré là, puis alors on est rentrés , on nous a fait manger dans un machin de la popote, là. Et puis, on a bu des canons, tout ça, on a arrosé, et puis après on dansait ! Voilà : on chantait et on dansait ! C'est vous dire la mentalité qu'on avait à ce moment-là ! Tu étais mort, on te regrettait énormément, tout le monde pleurait, et puis après on pensait encore…*
E- *La vie reprenait le dessus…*
T- *La vie reprenait ! »*

La séquence cumule trois thèmes : celui du pressentiment, celui de la mort stupide et celui, double, du chagrin suivi des réjouissances qui pourraient paraître très déplacées, vu les circonstances. Le pressentiment n'est pas exprimé sous la forme la plus courante : *« Je ne reviendrai pas* », mais, sans euphémisme, brutalement : « *Je serai tué ! »*. La mort stupide accumule les éléments de causalité funeste : le rassemblement fortuit de Roland et de son copain l'agent de liaison (qui, en raison de sa fonction, est le plus souvent sur le terrain, loin de la tranchée, occupé à transmettre des plis d'un officier à l'autre), l'invitation à boire un canon qui fait monter Roland sur le parapet, imprudence qu'on sait le plus souvent fatale, pour y rejoindre l'agent de liaison qui n'aurait jamais dû y être, la malchance (le destin !) qui fait qu'une balle tirée en tir courbe, sans viser, à 1500 mètres, lui tombe précisément dessus, et touche précisément un organe vital, le foie (détail anatomique qui atteste la véracité de l'anecdote : les morts inventées, héroïsées - c'est souvent le cas dans les citations !- touchent toujours la victime « *en plein cœur* », ou « *en plein front* » , jamais « *en plein foie* » ou « *en pleins poumons* » !). Quant au contraste choquant entre la peine sincère, très expressive (ce sont des hommes à la guerre, endurcis, qui pleurent !), et les réjouissances qui suivent[14] (repas, boisson, chants et danses : y a–t-il des partenaires féminines ? Jean ne le dit pas), il s'explique par le besoin de survivre, de célébrer la vie tant qu'elle est là, alors qu'on peut la perdre d'une minute à l'autre…

Un cas curieux de pressentiment aurait été vécu par **René Villemagne** (cl.15) fils de père menuisier et de mère gérante de café, ayant passé sa jeunesse à Chazelles-sur-Lyon. Il devient « naturellement » ouvrier chapelier à la chapellerie Fléchet avant guerre. A la guerre, il connaît successivement le 86e R.I. du Puy, le 38e R.I. de Saint-Etienne et, après sa participation à l'offensive du Chemin des Dames, en avril-mai 1917, le 294e R.I. de Bar-le-Duc. Mais le 30 mars 1918, vers Montdidier, alors que comme brancardier il secourait un blessé, il est grièvement blessé par un obus de 105 qui crible d'éclats sa jambe gauche et lui perfore le genou droit. Il sera amputé de toute la jambe gauche dans un hôpital temporaire de Beauvais, évacué en train jusqu'à Tours, où il est soigné pendant deux mois, puis envoyé en convalescence à Montauban. Réformé définitif, il devra renoncer à son métier qui exigeait la station debout, et deviendra prothésiste dentaire à Saint-Etienne.
E- *« Est-ce que vous avez vu des gens qui ont eu le pressentiment de leur mort ?*
T- *Ah oui ! J'avais un camarade, moi, il pensait devenir aveugle et il est devenu aveugle ! Il était de Chazelles-sur-Lyon. Et moi, quand je marchais, je me regardais les pieds ! On passait l'un devant l'autre* (ému). *Je me posais la question : « Lequel tu vas laisser ? ». Et c'est arrivé ! Curieux, ça !*
E- *Donc vous, vous avez eu le pressentiment aussi ?*
T- *Ben, je pensais à un pied, je pensais pas à une jambe entière ! Je pensais que j'allais y laisser un pied !*
E- *Et vous l'avez pensé plusieurs fois ?*
T- *Oh ! Plusieurs fois ! Plusieurs fois ! Surtout le soir ! Le soir, je soulevais mes deux pieds, je me disais : « Lequel des deux tu vas laisser ? ». Assis sur un talus, je regardais mes deux pieds, je me demandais : « Lequel tu vas laisser ? » ? Souvent, souvent, j'ai fait ça !*
E- *Souvent ? Les pressentiments, on m'en a souvent parlé… Mais c'est bien vrai ?*
T- *Ah ! C'est vrai ! Pour moi, c'est vrai ! Pour moi, c'est vrai ! Mais je pensais pas que ça* (ma blessure) *soit si grave ! ».*

---

[13] Il s'agit bien de Marcel Déat, alors jeune lieutenant de 22 ans (venant de l'Ecole Normale Supérieure), futur dirigeant socialiste, et futur ministre du Travail sous le gouvernement de Vichy, condamné à mort par contumace pour collaboration (cf chap. précédent).
[14] Un tel contraste ne surprendra pas celui qui a vu, à la campagne surtout, un enterrement d'un vieil oncle ou d'une vieille tante, sans enfants, pleurée(e) sincèrement à la messe et au cimetière, et le repas qui suit pour la famille (qui vient de loin, surtout à l'époque où peu possédaient une voiture) dans un café du lieu, qui se termine souvent joyeusement, jusqu'à la prière précédant la séparation, qui ramène chacun à l'idée du défunt, donc du deuil !

Ce qui est frappant, dans cette courte séquence, c'est que la phrase répétée, correspondant à la question obsédante « *Lequel tu vas laisser ?* » est toujours la même, ce qui apparaît comme un gage de l'authenticité du témoignage.

Etienne Becouse (cl.13) de Saint-Nizier-sous-Charlieu, présenté dans le chapitre précédent, a été lieutenant d'artillerie faisant, à la fin, office de capitaine au 102e R.A. Lourde de Vanves (18e batterie), et capitaine d'artillerie au 36e R.A. d'Issoire en 1939-1940, oû il fut fait prisonnier. Il a connu deux cas de pressentiment de sa mort pendant la Grande Guerre . Le premier date du tout début de la guerre, où son régiment, en forêt de Laigue, et vers Ribécourt, non loin de Compiègne, subit une lourde défaite les 16 et 17 septembre 1914. Le début de la séquence est conservé pour donner l'atmosphère de défaite, où il s'agit de sauver les canons de 75 en les ramenant à l'arrière (il était dans l'artillerie de campagne en début de guerre) :
T – *[…] Et puis quelques mètres plus loin , j'ai trouvé un cheval qui était tué, et un canonnier qui était tué également : Mourdon, il s'appelait. Alors, je suis descendu tout de suite de cheval pour prendre ses papiers, comme ça se faisait, pour envoyer ça ensuite à la famille. Mais ça a déjà été enlevé ! Alors, on a décroché l'attelage du milieu (y a un cheval qui est resté sur la route), on a raccroché (y avait plus que quatre chevaux) et on est repart ! Toujours au galop ! Puis alors là, j'ai rencontré un maréchal des logis (il était brigadier à ce moment là), que j'avais connu au 37* [15] *qui était de Roanne, il s'appelait Tournayre. Et alors, il me dit : « Mon vieux ! Qu'est-ce que tu fous là ? Tu parles si ça chie ! « - « Oh ben ! », je lui dis, « je comprends ! ». Alors on a galopé un petit moment, et puis derrière une maison, j'ai trouvé un canonnier, un servant de ma pièce, qui était tué ! Fournier, il s'appelait ! Ce Fournier, il était tout à fait normal, il avait pas plus peur que les autres, rien du tout ! Il était de Moulins, lui, et il était marié depuis deux mois. La veille, il regardait la photographie de sa femme et puis il pleurait. Je lui dis : « Qu'est-ce que vous… » (parce qu'on se disait « vous » à ce moment là, hein, attention !), je lui dis : « Qu'est-ce que vous avez, Fournier ? ». – « Ah ! », il dit, « je sais pas, mais j'ai l'impression que je passerai pas la journée ! » - « Oh ! », je lui dis, « Faut pas être pessimiste comme ça, quoi ! ». Je l'avais même blagué, comme ça ! Eh ben, il a bel et bien été tué, d'une balle en plein cœur ! Moi, j'y crois, au pressentiment, hein !*
E- *Plusieurs m'en ont parlé !… Vous avez eu d'autres cas de pressentiments ?*
T – *Oui, un deuxième, mais alors là, je sais pas si c'est aussi net, parce que je sais pas s'il blaguait pas, à ce moment-là. C'était le 1er octobre, ça…Non, c'est le 30 septembre* (1914 aussi) *! On était en batterie devant le village des Loges. Et y avait une batterie de six pièces de 105 allemande derrière Crapeaumesnil*[16]*. Alors, on commençait à faire des tirs, hein, et la batterie a répondu. Alors, ce capitaine, là, (le premier capitaine avait été tué, je vous raconterai ça après) et ce capitaine là, autant l'autre était téméraire, autant il était trouillard, lui ! Il était derrière une meule de paille pour commencer le tir ! Et il commençait à tirer au jugé, comme ça ! Et alors, il faisait creuser des trous derrière les pièces pour s'abriter !*
E- *Pour s'abriter, lui ?*
T – *Pour que les hommes s'abritent également. Et alors, le maître pointeur de la quatrième pièce, il dit : « Voyez, hein, je suis en train de creuser ma tombe ! ». Mais en blaguant, comme ça ! Eh ben, il a bel et bien été tué ! On l'a enterré dans le trou qu'il avait creusé ! Moi, je crois au pressentiment ! J'ai toujours eu l'impression que rien pouvait me toucher, moi ! J'étais culotté comme tout ! Je passai un jour sur trois avec les fantassins pour essayer d'avoir des renseignements sur les emplacements des mitrailleuses, ou autres, et puis pour régler les tirs des batteries. Eh bien, vous savez pas ce que je faisais, moi ? Les quatre premiers coups, je les observais pas, et puis après, je montais sur le parapet, parce que je me disais : « Après les quatre premiers coups, les Boches, ils sont acclassés* (camouflés) *dans la tranchée ! ». Et c'est comme ça que je réglais les tirs ! Je faisais la même chose également pendant la deuxième guerre ! J'ai été faire la topographie dans les tranchées d'infanterie, pour essayer de découvrir certains points (parce qu'on avait pas de cartes, hein ! ».*

Etienne prend son cas personnel pour étayer encore davantage, par un exemple a contrario, sa croyance aux pressentiments de sa mort. Lui qui se sentait invulnérable, qui a pris des risques excédant de beaucoup son strict rôle d'officier d'artillerie, en allant lui-même partager souvent le sort des fantassins pour observer l'ennemi de plus près, n'a pas été touché par la mort, et, jovial et débordant d'énergie, n'avait pas encore envie de l'être à près de 95 ans, pendant ces vacances de Noël 1987 où je l'ai interviewé deux fois à douze jours de distance !

De ces deux pressentiments, nous avons une version écrite par Etienne Becouse, dans les années 20-30 (compétée vers 1945 pour la seconde guerre) , dans son récit : *« Souvenirs de guerre du capitaine B. ».* . Qu'on me permette de préférer l'oral !

Le premier: *« Nous nous arrêtons pour souffler derrière une petite maison. Là encore, un homme est étendu touché d'une balle en plein cœur. C'est Fournier, servant à mon premier caisson. Je lui prends ses*

---

[15] Au 37e Régiment d'Artillerie Lourdes de Bourges où il avait effectué son service militaire avant la guerre
[16] Crapeaumesnil est à 5 km au sud de Roye, dans l'Oise

papiers pour les remettre au Capitaine. Je le revois, ce matin, pleurant, une photo de sa femme à la main ; je l'ai même blagué : j'ai l'impression qu'il avait un pressentiment ! » (page 38)

Le deuxième : *« La quatrième salve éclate en plein sur notre batterie ; un coup sur la quatrième pièce blesse les servants et tue le maître-pointeur Ceytre »* Suit un paragraphe sur le capitaine « trouillard », puis le récit revient sur la victime récente : *« On enterre Ceytre dans le trou servant d'abri qu'il a aidé à creuser lui-même ; on place son nom dans une bouteille qu'on enterre avec lui. En travaillant à ce trou, il disait pour plaisanter : « Vous voyez, je creuse ma tombe. ». Il ne croyait pas dire vrai ! Comme nous ne tirons plus, le feu ennemi cesse… »* (page 48).

Le refus du pressentiment

François Baizet (cl.97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), adjudant dans le Génie au moment du témoignage qui va suivre, près de Vauquois, en bordure de forêt d'Argonne, s'interroge épisodiquement sur le sens de sa vie, en homme de 40 ans toujours célibataire, dans ses carnets rédigés quotidiennement, sachant que la mort peut survenir à tout instant ; mais il écarte pour lui la notion de pressentiment

« 30 Août 1917 – Mamelon Blanc – Ce soir à la veillée ou je fais mon carnet de route, et ou* je voudrais écrire mes principales impressions de la journée, je me sens tout triste. Pourquoi ? Est-ce un sombre pressentiment ? Je ne crois pas. Tous les jours une marmite* (un obus) *peut nous cueillir, nous enlever le couvercle, dirai-je, pour essayer de me dérider. Pourquoi la mort viendrait-elle plus tôt* demain qu'elle n'est venue aujourd'hui ou hier, car probablement demain ne sera pas plus mauvais qu'hier ou aujourd'hui ou* nous avons reçu un nombre respectable de marmites boches. Je sais bien qu'une seconde suffit pour passer de vie à trépas et ici nous ne savons pas ce que nous apportera demain, pas même ce qu'il y aura dans un heure et ce que je ferai. Je crois aller me coucher et que l'heure qui va suivre celle ou* j'écris ces lignes me trouvera sur mon lit de camp. Est-ce bien vrai ? Je l'espère. Est-ce peut-être le temps gris, bas, maussade, influant sur mes idées ? Peut-être, je n'en sais rien. J'ai pourtant reçu une lettre de mes parents aujourd'hui. Les nouvelles. Pas excellentes. Pour eux, surmenage continuel. Ils m'apprennent que l'abbé Gauthey, un excellent homme, mon maître en apiculture, celui qui m'a montré la vraie voie apicole, est bien malade ; un camarade du pays, Ducarre, tué d'une balle boche. Mon Dieu, quand aurons-nous la victoire et la paix ? »*

C'est par la logique (« *Pourquoi la mort viendrait-elle plus tôt* demain qu'elle n'est venue aujourd'hui ou hier, car probablement demain ne sera pas plus mauvais qu'hier ou aujourd'hui… ? »*), la connaissance de l'influence du climat sur l'humeur des hommes (« *Est-ce peut-être le temps gris, bas, maussade, influant sur mes idées ? Peut-être, je n'en sais rien. »*) et l'humour noir (« *Tous les jours une marmite* (un obus) *peut nous cueillir, nous enlever le couvercle, dirai-je, pour essayer de me dérider »*) que François Baizet tente d'exorciser l'idée de la mort sans lui conférer le statut éminent car surnaturel, métaphysique, de pressentiment, qui implique une vision de la destinée, une intuition du Futur… L'humour noir est redoublé par le fait que l'expression métaphorique qui désigne la destruction de la tête (« *nous enlever le couvercle* ») implique la référence à une marmite possédant un couvercle, alors que justement, le terme argotique pour qualifier l'obus du canon ou la bombe ou torpille du crapouillot est le mot « marmite » !

En prévision de la mort pressentie ou simplement redoutée: l'expression des dernières volontés

L'adjudant **François Baizet** , un an avant la méditation sur la mort possible que nous venons de lire, dans le lieu mythique de Verdun (au ravin de la Mort ou au boyau des Caurettes) avait rédigé ses dernières volontés, à 39 ans, et les avait inscrites à la fin d'un de ses carnets, en demandant qu'il soit envoyé à ses parents :

13 août 1916

« Si je tombe, je demande aux camarades qui me ramasseront d'envoyer ce carnet à mes parents ou de remettre à Lamure de la 3e section qui leur fera parvenir. Voici leur adresse :

Claude Baizet à Chassigny-sous-Dun (aux Justices) par Chauffailles (Saône-et-Loire)

Je les prie de leur envoyer ma montre en souvenir de moi. Je donne l'argent que je possède sur moi 50 francs pour les brancardiers qui m'enterreront et le reste aux hommes de la 3e section, sous-officiers et capne compris.

Je meurs dans la religion catholique, j'ai obtenu le pardon de mes péchés, je prie Dieu de les effacer tous et j'ai fait la sainte communion dimanche dernier.

F. Baizet (paraphe)

Ce testament très sommaire est plus spirituel que matériel. C'est en chrétien fervent que François meurt (mourrait), il le proclame et tient à ce que ses chers parents, qui l'ont élevé dans la religion de ses ancêtres, le sachent ; son « état de grâce » résultant de la confession récente et de l'Eucharistie reçue le dimanche d'avant devrait assurer son Salut. Il leur lègue le bien le plus précieux qu'il a sur lui, sa montre, mais réserve l'argent à ceux qui rendront le dernier service à sa dépouille mortelle en l'inhumant et le reliquat (si les brancardiers ne se montrent pas trop gourmands !) à ses camarades de la section de Génie (65 hommes à ce moment), sans distinction de grade, du soldat de 2e classe au capitaine. Que représentent ces 50 francs ? Si l'on se réfère aux chiffres des soldes journalières donnés par le sergent-fourrier du 38e R.I., **Jean-Baptiste Grousson** (cf chapitre précédent), à la date du 13 août 1915 – soit exactement un an auparavant, et sans qu'il soit possible d'apporter un correctif pour évaluer l'inflation en un an -, un adjudant comme François Baizet percevait 2,44 f par jour et un simple soldat 0, 25 F. C'est donc l'équivalent de 20 jours et demi de solde d'adjudant ou de 200 jours de solde de soldat de base que ferait distribuer François Baizet ! Il l'écrit à l'extrême fin de son carnet D (le 4e de ceux qui ont été conservés, mais en fait le 9e écrit depuis la mobilisation d'août 1914, les 5 premiers carnets ayant été perdus). Et ce carnet, comme ceux qu'il a dû laisser au domicile familial, sera aussi un legs spirituel à ses parents, témoignant de sa guerre, de ses émotions, de ses sentiments…

C'est aussi à la dernière page de son unique carnet que ce même **Jean-Baptiste Grousson** (classe 95, donc ayant déjà 39 ans à la mobilisation, de deux ans plus âgé que François Baizet), sergent fourrier au 298e R.I. de Roanne, gareur (mécanicien) dans une usine de tissage de Bourg-Argental avant guerre, négociant et commissionnaire en rubans et soieries à Saint-Etienne après guerre (magasin rue Georges Teyssier), décédé en 1951, confie ses dernières volontés :

« prière de renvoyer ce carnet à ma famille »
Guerre 1914 – 1915 – 1916
Avis *(Dernières volontés)*

« Si je suis frappé à mort et que les circonstances le permettent, prière à MM. Les sous-officiers, commandant mon groupe, ainsi qu'à mes camarades, de me faire confectionner un cercueil et une croix en pierre, indicatrice, pour que ma famille puisse me retrouver.

Lui indiquer l'emplacement exact de ma tombe et lui dire de ne pas se désoler, que je suis mort content de tomber pour la bonne cause. Les frais occasionnés pourront être prélevés dans le porte-monnaie que l'on trouvera sur moi (ou à défaut ma famille remboursera avec urgence).

J.B. Grousson (paraphe)
Grousson 3 Rue de la Loire à Saint-Etienne (Loire)

Voir Furnon à la 22e Cie
Voir Capne Pélade
Fourrier Berthillot
Sergt-major Ramousse C.H.R.[17]

On voit que le sergent Grousson se préoccupe essentiellement de son cadavre, de manière à ce qu'il reçoive une sépulture digne, à la différence de nombre de soldats dont le corps, déchiré par un obus une grenade, ou perforé par une balle ou de petits éclats d'obus, reste à pourrir entre les lignes, ou sur un champ de bataille laissé derrière ou devant soi. Il est rare de voir un cercueil pour recevoir les corps des soldats, et plus rare encore d'exiger (en le soulignant) une croix en pierre, ce qui suppose le recours à un maître maçon à défaut d'un vrai sculpteur sur pierre ! C'est sans doute d'avoir vu tant de pauvres croix de bois plantées sur les tombes individuelles abattues par les obus, ou simplement détruites par les orages, que Jean-Baptiste souhaite une marque plus durable de l'emplacement de son corps. Et comme, en bon fourrier, il est très pragmatique, il envisage franchement la question du paiement pour ces deux objets (la croix de pierre étant forcément coûteuse) : il ne précise pas la somme qu'il a dans son porte-monnaie, car son montant dépend du jour où il sera tué. Et comme il sait que nombre de cadavres sont détroussés (on le verra plus tard), il renvoie le paiement à ses parents si son argent a été volé… Il espère évidemment que ses parents rechercheront son corps après guerre et le rapatrieront dans le caveau familial.

Jean-Baptiste fait une brève profession de foi patriotique : *« je suis mort content de tomber pour la bonne cause »*, Mais, ce qui est très surprenant, c'est qu'il ne destine aucune parole ultime à ses parents. Et

[17] C.H.R. est le signe de la Compagnie Hors Rang (non combattante, mais administrative) à laquelle appartient le sergent-fourrier J.B. Grousson, responsable de l'approvisionnement

plus surprenant encore, qu'il n'adresse pas de mots d'amour et de testament spirituel à sa femme, et à ses trois enfants Jean (né en 1904), Juliette (née en 1907) et Alain (né en 1911)[18] dont le portrait de groupe figure deux fois au centre de son carnet, surmonté par la date du 23 mai 1915. Et lui, chrétien fervent aussi, n'a pas de propos religieux dans ses dernières volontés.

Parfois, c'est à une lettre à un des siens qu'on confie ses dernières volontés. C'est le cas de **Gabriel Poissant** (cl. 08) de Cours-la-Ville (Rhône) sur lequel sa petite-fille, Mme **Jacqueline Bernatowicz**, de Roanne, m'a, à la suite d'un article paru dans la presse relatant mon travail sur le recueil des souvenirs des Poilus, adressé un petit dossier le 26 septembre 1990. Il fut boulanger à Cours-la-Ville avant guerre, puis après guerre comptable aux Ets Maréchallat, puis chef-comptable aux Ets Thion, à Cours. Marié en 1909 à **Marie Desseignet** de Roanne, il avait trois enfants en 1914 : Louis (né en 1910), Jeanne (née en 1912, mère de mon informatrice) et Paule (née en 1913). Le couple en aura trois autres après : Alice (née en 1918), Jean (né en 1920) et André (né en 1926). Nommé caporal en novembre 1917, deux fois blessé, il a eu quatre régiments d'affectation pendant la guerre : successivement le 158e R.I. de Lyon, le 12e Régiment de Hussards, le 7e Escadron du Train et le 109e R.I. de Chaumont. Il est décédé en 1965. La famille ne possède plus de lui que trois lettres. C'est à son fils aîné Louis, âgé seulement de 5 ans, qu'il écrit, de Chaumont, le 19 décembre 1915, cette lettre très émouvante contenue dans un courrier destiné à son épouse, qui est la destinataire de la première phrase :

« Maintenant, en cas de malheur, je voudrais que tu conserves ces quelques lignes pour les remettre à notre « Lili » le jour où il sera en état d'en comprendre la gravité et la portée.

Mon bien cher Louis ;

Quand ta maman te donnera cette lettre, il y aura déjà longtemps que je ne serais plus pour vous qu'un douloureux souvenir.

Je ne sais si hélas ! tu te souviendras encore de ton père que tu auras perdu bien jeune. Ça sera donc toi, en qualité d'aîné de mes enfants, qui deviendra le chef de la famille, et en t'investissant de cette autorité morale et matérielle, je tiens à te donner quelques conseils utiles et nécessaires.

Je tiens d'abord à te recommander une obéissance complète et aveugle envers ta mère quoi qu'il arrive, car j'ai la conviction qu'elle ne te commandera rien de contraire à ce que je t'aurais commandé moi-même, et je te supplie de faire le possible et même l'impossible pour lui rendre la vie aussi douce que possible, car avant que toi et tes sœurs soient en état de vivre de vous-mêmes, il lui aura fallu une grande somme de courage et d'abnégation pour vous élever tous trois comme j'aurais voulu que vous le soyez.

De plus, je te recommande particulièrement de veiller sur tes deux jeunes sœurs comme sur la prunelle de tes yeux. Au moment où tu liras ces lignes, tu en comprendras la signification exacte, fais à leur égard tout ce que j'aurais pu faire moi-même, et je te lègue un nom sans tache, je te charge de le léguer de même à tes enfants en le défendant contre toute attaque directe ou indirecte.

En un mot remplace-moi auprès de ta mère en lui faisant oublier par ton affection et ta tendresse la perte qu'elle aura faite de son mari, et auprès de tes sœurs en les aidant de tes conseils et au besoin, dans le cas où elle s'en écarteraient, à les ramener dans le droit chemin.

Ton père
Poissant (paraphe) »

La dignité de cette lettre sans pathos force l'admiration. Quel père ne serait pas fier de pouvoir en écrire une pareille s'il venait à mourir ? Quel oubli de soi ! Et quelle responsabilité pour le petit Louis devenu un peu grand quand il aurait eu à lire ces lignes et à en appliquer les recommandations morales ! Et quel poids sa Maman aurait fait peser sur ses épaules en lui révélant, à l'âge qu'elle aurait choisi, cet ultime testament spirituel de son père !

Un cas encore plus complexe de dernières volontés confiées à une lettre est représenté par **Joseph Devaux** (cl.99), originaire de Belmont-de-la-Loire (Trémontet). Complexe comme le personnage lui-même ! Issu d'une famille paysanne de Belmont, Joseph se révéla très vite un élève brillant qui, tel Julien Sorel fils d'un pauvre charpentier, se destina à la prêtrise (le Noir !), après l'école primaire à Belmont : études secondaires au petit séminaire de Saint-Jodard (1895-1898), puis au séminaire d'Alix dans le Rhône (1898-1900), et enfin, suprême consécration pour le petit provincial, au grand séminaire de Saint-Sulpice, à Paris (1901-1902), avec un baccalauréat de lettres et des études de théologie. Puis, tel Julien Sorel encore, rupture avec la voie ecclésiastique (mais pas avec la foi) dont la famille ignore la raison : notre séminariste rentre à la ferme familiale pendant deux ans, fait son service militaire pendant trois ans, d'abord à Roanne, ensuite à

[18] Renseignements aimablement communiqués par son petit-fils, vétérinaire à La Talaudière, qui a bien voulu me confier ce carnet pour pouvoir le photocopier

Vichy, où il est nommé caporal, puis devient employé de banque à Roanne en mai 1907, à Clermont-Ferrand en 1910, et se trouve promu en août 1913 chef du service des Titres au Crédit Lyonnais d'Annonay. Et encore, à l'instar du héros de Stendhal, il prend goût pour la gent féminine, se marie en octobre 1907 à **Eugénie Berthelier**, de Belmont (de huit ans sa cadette) et, à la différence de Julien, vite guillotiné pour sa tentative d'assassinat de Madame de Rênal, a deux enfants : une fille, Jeanne, née en 1908 et un fils, Emile, né en 1912.

Le 17 octobre 1917, alors qu'il est sergent au 158e R.I. de Lyon, qui s'apprête à lancer une attaque au nord de Jouy, dans l'Aisne, il écrit à sa femme Eugénie, dite « Ninette » : *« C'est d'ici que nous nous rendrons en 2e ligne pour occuper ensuite les positions de départ pour l'attaque. Il ne faut pas t'effrayer de ce mot, je t'assure que je reviendrai, j'ai une confiance absolue ; fais prier les mignons pour leur papa, Dieu les écoutera et nous conservera pour notre bonheur à nous tous.*

Nous sommes arrivés ici pendant la nuit après un voyage des plus pénibles en automobile, naturellement rien n'était prévu pour notre arrivée, on a entassé les pauvres poilus dans une baraque sans un fétu de paille, ils ont couché sur la terre, bien entendu, ils n'ont pas pu dormir ; réveillés par le froid, ils ont été obligés de battre la semelle en attendant le jour, le poilu en somme est traité comme un vulgaire bétail, on le transporte n'importe où, on le dépose ici ou là, il y attend son sort en souffrant plus ou moins. Quelques chefs protestent, on demande des responsabilités ; puis on ne parle plus de rien, et au prochain déplacement, c'est la même répétition.

J'ai couché dans le moulin dont je te parlais autrefois ; j'y ai à peine dormi car je n'avais pas mes couvertures et j'ai grelotté jusqu'au jour.

Comme je serai heureux si je reçois la petite blessure qui me renverra à l'intérieur ! »

Tout en se déclarant protégé par Dieu, surtout si ses chers enfants le prient, Joseph espère la *« petite blessure »* suffisamment grave pour impliquer son évacuation, ce qu'il est convenu d'appeler plutôt la *« fine blessure »*.

Mais, le même jour, il écrit pour les siens la lettre suivante, qui fut retrouvée un an après dans ses effets personnels, alors que, devenu sous-lieutenant au 409e R.I., grièvement blessé le 31 octobre 1918 à la tête de sa section, à l'attaque de Banogne (20 km à l'ouest de Rethel, dans les Ardennes), il venait de mourir à l'hôpital complémentaire de Mont-Notre-Dame, dans l'Aisne, à cinq jours de l'armistice !

L'enveloppe, froissée, salie, usée, porte la mention impérative: *« A ne remettre à Eugénie que dans le cas où vous apprendriez que je suis mort »*. Quant à la lettre, la voici, in extenso *:*

17 octobre 1917

Ma chère et aimée Ninette ,
Mes chers petits enfants,

Si on vous remet cette lettre, c'est que je serai mort. Quand bien même je ne suis plus, je ne veux pas que vous passiez votre existence dans le deuil. Réagissez contre la douleur et songez que si vous êtes tristes, vous faites de la peine à celui qui n'est plus. ~~Je suis~~ Oui, pensez à moi je veux être dans votre souvenir et dans votre cœur, mais il faut que cette pensée vous soutienne et ne vous abatte pas : songez que je suis avec vous et que je vous vois, que je continue à vous aimer et à veiller sur vous ; je me suis confessé hier, j'espère que Dieu m'a fait miséricorde pour toutes les fautes que j'ai commises, en tout cas priez et faites prier pour moi, faites les aumônes que vos moyens vous permettront, je n'ai pas besoin de vous dire d'être bons et charitables pour les pauvres et les malheureux, je connais trop votre cœur pour appuyer cette recommandation.

Ma petite Ninette tu es donc seule avec les mignons, fais-les élever selon tes ressources, je voudrais bien que mon petit Milou fasse de bonne études, mais si tes ressources ne le permettent pas, fais lui donner une bonne instruction primaire, il travaillera ensuite pour t'aider dans la vie. Quant à ma petite Jeanne, fais la également élever selon tes moyens, mets la en situation de pouvoir gagner sa vie sans le secours de personne .*

Adieu à vous tous, ne pleurez pas sur moi. Adieu à ma mère, adieu à mon père, à mes sœurs, à tous mes parents. J'ai une pensée spéciale pour ta mère qui m'a entouré d'affection comme son propre fils.

Je ne puis terminer sans t'avouer que l'hiver dernier, M. Macé m'a prêté deux cents frs. Il y a de grandes chances qu'il ne veuille pas que tu les lui rendes mais néanmoins il faut lui en parler. Je ne t'avais pas parlé de cette petite dette parce que je craignais que tu trouves que je dépense trop d'argent. Je me proposai de rendre cette somme à ton insu. Tu me pardonneras de t'avoir caché cette petite dette.

Adieu ma petite femme aimée, adieu mes mignons chéris. Je vous embrasse de tout mon cœur, avec toute mon affection. Adieu au commis[19] que j'ai beaucoup aimé. »

Ainsi donc, alors qu'il vient, le même jour, ce 17 octobre 1917, de rassurer sa femme quant à l'issue de l'attaque pour son cas personnel, il rédige son testament spirituel contenant ses dernières volontés, ce qui indique la crainte de mourir dans cette attaque. La « *petite blessure* » qu'il déclarait souhaiter serait en fait la

[19] Le commis doit être l'ouvrier agricole travaillant à la ferme familiale

blessure définitive, ou la mort immédiate. On est bien, à la différence de Jean Genestier ou de Jean-Baptiste Jourjon, qui ne cachent pas à leurs proches le risque de mort, devant un soldat qui épargne les siens en leur dissimulant ses craintes : cas que généralisent abusivement les historiens.

C'est l'ultime lettre d'un père et d'un époux chrétien, soucieux de l'avenir de ses enfants, qu'il aime profondément, comme son épouse, d'un honnête homme au sens de la littérature classique et d'un homme honnête, qui entend que sa dette envers ce M. Macé, un des ses correspondants de Roanne, soit honorée, en espérant toutefois qu'il aura la générosité de l'effacer, par égard pour une veuve qui aura perdu le soutien financier d'un mari cadre de banque, donc qui sera sans ressources (la pension de reversion n'existant pas), ce qui l'obligera à travailler. La somme de 200 francs, qu'il minimise en « *petite dette* », n'est toutefois pas insignifiante !

Le chrétien, qui fut séminariste, ne doute pas de sa survie dans l'au-delà. Son Salut lui paraît assuré, comme pour François Baizet, par la confession récente qui a absout ses péchés après la contrition, et par la miséricorde divine. Mais la prière des vivants lui paraît indispensable, sans doute pour abréger son temps de Purgatoire, mais, dans le cas de son épouse et de ses enfants, pour maintenir un lien intime avec lui, pour continuer à exister dans l'esprit des siens.

Au-delà du noyau familial qu'il a créé, son adieu s'adresse à la famille dont il est issu (parents et sœurs) et à sa belle-mère, son beau-père étant décédé un peu avant son mariage, en 1907. Et, attention touchante, à ce *« commis »*, valet de ferme qui a dû voir son enfance de fils de paysan, et qu'il a *« beaucoup aimé »* bien qu'il soit un étranger à la famille.

A la suite de sa mort, comme l'indique le dossier patiemment constitué par son petit-fils **Jean Vermorel** et son épouse **Marie** (devenus des amis), tous deux instituteurs à Charlieu et résidant à Chandon, Joseph Devaux reçut la croix de guerre et la Légion d'Honneur, et fut cité à l'ordre du 21e Corps d'Armée (malheureusement la photocopie des Archives de l'Armée a amputé la citation, qui, telle qu'elle est tronquée, ne mentionne pas la dernière attaque qui lui fut fatale!) : *« Gradé énergique et brave. Le 28 septembre 1918 a dirigé sa section avec beaucoup d'habileté et de décision ; l'a résolument entraînée à l'attaque d'un… »* .

Outre son chagrin et sa détresse financière, la pauvre Eugénie dut se débattre contre les lenteurs administratives de l'armée. Ainsi, dix mois après la mort de son époux, elle était encore contrainte de rédiger la lettre suivante, faisant suite à plusieurs autres :

« Belmont-de-la Loire 12 7bre (septembre) *1919*

Monsieur le Sous-Intendant,

Je suis la veuve du Sous Lieutenant Joseph Devaux au 409e d'infanterie, blessé à Banogne-Recouvrance le 1er Novembre 1918, décédé le 6 du même mois, à l'hôpital d'évacuation H.O.E. à Mont Notre Dame, canton de Braisne (Aine).

J'ai sollicité plusieurs fois l'acte de décès de mon regretté mari, dont j'ai grand besoin étant en arrangement de famille. Je suis dans un grand embarras, ne l'ayant pas reçu. J'ai reçu, de l'autorité militaire, plusieurs pièces ; sur certaines on lui attribuait le prénom de Maurice, et son prénom est Joseph : cerait-ce cette erreur dans le prénom qui motiverait le retard de l'envoi de l'acte de décès ?*

Veuillez être assez bon, Monsieur l'intendant, pour faire le nécessaire afin que je reçoive au plus tôt satisfaction.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements pour tout l'embarras, et tout mon respect.

Veuve Joseph Devaux, née Berthelier, à Belmont (Loire) »

Sensibilité à la mort d'autrui

De nombreux témoignages font état de réactions de réel chagrin à la mort soit d'un copain très proche, soit d'un camarade de l'escouade, soit d'un officier de sa compagnie, ou parfois d'un mort inconnu qui vous impressionne pour diverses raisons, sans vous chagriner. En revanche, l'inverse existe aussi : non seulement l'indifférence à la mort d'un inconnu , voire la jubilation s'il s'agit d'un ennemi, mais parfois, par lassitude, l'insensibilité à la mort de camarades qu'on connaissait. Il importe donc de sérier ces réactions en fonction de la relation qui existait avant la mort, et de l'appartenance à un des deux camps qui s'affrontent.

Un autrui connu

Dans cette partie nous ne ferons pas le petit portrait de chacun, puisque chacun témoigne sur autrui. Seul l'âge, par référence à la classe au sens militaire (donc l'année des vingt ans) sera conservé, ainsi que la localité de résidence du témoin au moment de l'enquête , ou bien le lieu où il a passé l'essentiel de sa vie (cas du témoin vu en maison de retraite).

François Potin (cl.14) de Saint-Just-en-Chevalet

E- « *Vous dites qu'on s'habituait à la mort, mais que quand on voyait des copains déchiquetés, c'était quand même affreux ?*
T- *Ah ! Ça fait quelque chose, hein ! Moi, ça me rendait malade un moment, un gars que je connaissais, qui était en train de mourir, qui était blessé à mort ! Ah la la !*
E- *Des gars que vous connaissiez, vous en avez vu dans ce cas-là ?*
T- *Bien sûr ! Il était dans ma compagnie… Mais qu'est-ce que vous voulez y faire ? On est tous désignés pareils. Tout à l'heure, c'est vous, un moment après c'est moi, ou un autre ! C'est le petit bonheur la chance ! Et quand ça bombarde, ça bombarde ! La destinée est là ! »*

Séraphin Rejony (cl.18) de Roanne :
T- « *Alors, quand on partait à l'attaque, eux,* (les Allemands) *ils tiraient de tous les côtés ! Alors, ça faisait « Boum ! », hein ! Y en a un, un petit copain, un nommé Pape, il était du Midi. Il a eu le temps de m'appeler : « Séraphin, viens vite ! Viens vite, Séraphin ! » J'ai été vers lui, je lui ai levé la tête : tout le derrière était arraché ! Il avait reçu une balle dum-dum*[20] *[…] La cervelle était pas encore…* (répandue). *Mais ça a pas duré : j'ai pas resté à côté de lui, j'ai pas resté quand j'ai vu sa tête ! Tout le derrière, c'était tout éclaté ! Mais il a eu le temps de m'appeler !*
E- *C'est incroyable ! On imagine que c'est une blessure mortelle tout de suite !*
T- *Ah ben, c'est mortel tout de suite, mais il m'a appelé ! J'ai vite été le voir, mais c'était fini, quoi ! Et quand je lui ai levé sa tête, c'était tout… Je suis reparti, mais ça m'a rien fait ! C'est bizarre ! »*

Jean-Marie Ollier (cl.18) de Saint-Marcellin-en-Forez :
T – « *Ce que je me rappelle, c'est qu'on avait été au ravitaillement, en arrière. Ça faisait un chemin qui descendait un peu. Et les Boches, ils y tapaient dedans, ils savaient qu'on était obligés d'y passer pour aller chercher du ravitaillement, vous comprenez ! Ils envoient des obus, là, ils tapent sur des types… Ils tapent sur un type, ils l'attrapent en pleine poitrine, les éclats ! Il m'envoie une bouchée…une bouchée…une gorgée de sang sur moi, alors ! J'étais tout rouge de sang ! Et je me rappelle que les camarades me disent : « Mais t'es blessé ? T'es tout rouge de sang ! ». Ah ! Mais je sentais rien, moi ! J'étais dans le sang, mais je sentais rien ! Et je suis resté dans le sang comme ça !… J'étais pas touché de rien !*
E- *[…] Mais vous auriez pu être touché, vous aussi, par les éclats !*
T- *Eh ben oui, mais je suis pas été touché ! … Je me rappelle, y en a un, un type qui avait une tache de sang là, à la poitrine, une tache de sang comme une pièce de quarante sous. Alors, on lui dit : « Mais dis donc ! » (il était de Bretagne, ce type-là), on lui dit : « Dis donc, t'as quelque chose là ! Il faut te faire voir au poste* (de secours). *Il voulait pas y aller, lui, il sentait pas grand-chose. Et puis il y est allé : il a été évacué et il est mort ! De cette tache ! Il avait été blessé au cœur ! Il le sentait pas !*
E- *Mais c'est surprenant, qu'il le sente pas !* - T – *Ben oui !* - E – *Et l'autre dont vous me parlez, là, il est mort d'un coup, bien sûr !*
T – *Ah ben oui ! Il avait déjà un âge, même. Et puis y en a plusieurs qui z 'étaient morts, là ! Y en a un qui avait une main coupée, aussi, de mon âge. Il a bu* (rire) *un canon avant de partir ! Dans ma gourde ! On avait tous des gourdes après, des machins du Midi, vous comprenez : des peaux de boucs !*
E – *Ça a été sa dernière gorgée, là ?*
T- *Ah oui ! Il a bu un canon, puis il a été évacué. Je crois même qu'il a fallu le trimballer, parce qu'il sentait pas qu'il perdait son sang ! Mais il perdait son sang ! ».*

Les anecdotes de guerre que l'on se remémore soixante-dix ans après les faits, se fondent souvent sur l'insolite, qui sert ici de fil conducteur souterrain : le témoin couvert de sang , mais qui n'a rien, l'autre qui ne sent pas qu'il est touché au cœur, et qui va mourir, un troisième qui prendre le temps de boire un coup à l'outre du témoin alors qu'il vient de perdre sa main !

André Deloy (cl.16) de Fraisses, évoque le pressentiment d'un camarade qui va se confirmer tragiquement sous ses yeux, alors que lui-même est blessé par le même obus, la nuit, pendant un transport de grenades, ce qu'il avait aussi pressenti !
E- « *Y en a qui m'ont parlé des pressentiments. Est-ce que vous en avez vu, qui ont eu le pressentiment de leur mort ?*
T- *Le premier !* (moi, le premier !) *Quand j'ai été blessé, moi !… Douillard, un Breton ! … Il me dit : « Deloy ! » (un brave type…)… « Tu écriras à ma mère que je suis mort… Que je suis mort ! ». Mon frère a été tué à Verdun !* (se met à pleurer ; je lui propose d'interrompre l'enregistrement, mais il refuse)
E- *Il sentait qu'il allait mourir ?*

---

[20] Une balle dum-dum (du nom d'une localité près de Calcutta) est une balle à laquelle on a appliqué un procédé interdit par les conventions de guerre : le cisaillement en croix de la pointe, afin d'en accroître le pouvoir destructeur lors de la traversée du corps de la victime

T- *Ah oui ! Il m'a dit : « Je vais mourir ! » -« Eh non ! Tu te figures ! Puis d'abord écoute !…Moi, je peux pas te dire que je sortirai, parce que je vais être blessé grièvement… ». C'est ce qui est arrivé !*
E- *Ah ! Mais vous aussi, vous avez eu un pressentiment !*
T- *Ah oui ! Je lui ai dit, je lui ai* …(indistinct du fait de l'émotion). *Alors nous portions une caisse de grenades, comme un manche à balai (c'est à peu près de la longueur). Le sergent me dit (c'était en Belgique, moi j'étais ancien déjà), les autres étaient blessés, je fermais la marche. On portait la caisse. Et l'obus qui vous tue, vous l'entendez pas ! Ah non ! Vous entendez les autres ! « Teuf ! », vous entendez. Celui-là ! Je tombe ! J'ai eu un petit moment…, mais je souffrais pas, je souffrais pas ! Mais je sentais quelque chose qui était sur le corps. Je regarde mes mains : c'étaient les entrailles de mon copain !* (très ému). *C'était encore tout chaud ! Alors on crie : « Venez de… »*

La bande magnétique se finit sur ces mots. Après son retournement, je tente de faire reprendre le fil du récit :
E- *Vous disiez que vous avez senti… Vous avez pas entendu l'obus qui est tombé sur vous !*
T- *Moi, j'ai rien entendu ! Lui était mort !*
E- *Et vous avez senti quelque chose de chaud ?*
T- *Ah ! Que c'est chaud ! Et puis j'ai fait en remontant comme ça… parce que j'avais été bien blessé, j'aurais pas pu respirer…mais je me trouvais bien ! Sauf que je sentais que je saignais, que je saignais… Tout de suite, il m'est venu* (à l'idée) *que c'étaient les entrailles de mon copain ! Alors, ceux de l'escouade sont venus me chercher, me faire asseoir. Il est venu les brancardiers qui m'ont mené vers le médecin de campagne*[21]*, il était avec un aide. Le médecin de campagne, il avait une lampe électrique, une torche, comme ça. Il la promenait, il me coupait les cheveux : « Eh ! Mon petit, la guerre est finie pour toi ! » - « Vous croyez ? », je lui ai dit comme ça. Alors paraît qu'on lui faisait passer des ciseaux : « Tiens, mais il a rien ! » - « Et moi, j'ai rien, docteur, mais c'est mon copain qui a tout pris ! C'est lui qui m'a sauvé ! ». Puis de là, ils m'ont amené sur Zuydcotte, et l'infirmière a dit : « Oh ! Le pauvre petit ! Il est dans un état lamentable ! ». La boue, tout… On m'a bien lavé, on m'a ramené tout blanc ! Oh oui, là, que j'était bien ! Alors l'infirmière, le lendemain : « Vous souffrez pas ? » - « Non ! ». On m'a bandé les yeux, quoi, je voyais rien plus ! Alors, pour faire deux-trois mots à mes parents ! Mais j'ai jamais plus écrit ! Et lui est mort, bien sûr ! »*

Après avoir réécouté plusieurs fois l'enregistrement, il est certain qu'André a dit : « *faire deux-trois mots à* ***mes*** *parents* » et non « *faire deux-trois mots à* ***ses*** *parents* », plus logique, avec le retour des propos à la mort de son copain, et avec la demande que celui-ci avait faite en exprimant son pressentiment : « *Tu écriras à ma mère que je suis mort… »*, l'absence de réponse d'André (qui, en se taisant, voulait chasser de l'esprit de son camarade cette pensée funeste) équivalant à une promesse tacite. Cette promesse, il aurait pu la tenir plus tard, étant rétabli, non pour annoncer la mort (la famille de Douillard le savait déjà), mais en préciser les circonstances et exprimer sa reconnaissance vis-à-vis de ce camarade qui l'a sauvé malgré lui, mais il ne l'a pas fait : « *Mais j'ai jamais plus écrit ! »*. C'est donc le remords de ne pas avoir tenu cette promesse tacite, vis-à-vis d'un copain dont le corps l'avait protégé de la mort, qui a poursuivi André, et la permutation des adjectifs possessifs paraît être une tentative de son inconscient de masquer sa défaillance…

Ces blessures graves (plaies multiples au visage par éclats d'obus, un œil endommagé et les deux tympans crevés), André les a reçues le 8 octobre 1917, dans un lieu qu'il appelle *« la forêt d'Oultude »*, qui pourrait être *« la forêt d'Houthulst »* au nord d'Ypres, en Belgique flamande. Il demeura quelque temps à Zuydcotte, près de Dunkerque, puis fut évacué par train sanitaire à Rennes. Il ne fut pas réformé : il monta de nouveau au front le 3 avril 1918, et se trouvait à Poitiers, effectuant un stage de mitrailleur, lorsque survint l'armistice.

Armand Molière (cl.15) de Cours-la-Ville (Rhône) :
E- *« Est-ce qu'il y a une sorte d'insensibilisation à la mort qui se fait ?*
T- *Un peu, oui. Regardez, là, après l'attaque du 16 avril* (1917 : premier jour de l'offensive du Chemin des Dames) *qui a été ratée… On le voit sur la photographie, là* (montre un soldat sur la photo), *un ami que j'aimais beaucoup, un nommé Parry, qui était du Nord… Nous étions cantonnés dans des grottes*[22]*. Alors, à ce moment-là, j'ai un obus qui arrive, qui éclate devant la grotte, contre un arbre, si bien qu'il y avait un camarade qui était là, qui appelle le nommé Parry, et lui dit : « Viens donc voir, c'est joli ! C'est joli comme tout ! ». Alors l'autre sort pour voir, il arrive un autre obus qui tape dans l'arbre, et tous les éclats arrivent*

---

[21] Ce *« médecin de campagne »* n'est pas un médecin exerçant à la campagne dans le civil, mais un médecin de poste de secours, attaché au régiment, par opposition avec les médecins opérant dans les ambulances – baraques Adrian, en retrait du front.
[22] Ces grottes sont les fameuses « creutes », carrières souterraines anciennes creusées dans la falaise calcaire du Chemin des Dames, dont la plus connue est la « caverne du Dragon », tellement grandes qu'elles servaient à protéger des régiments entiers quand ils n'étaient pas en tranchées.

sur l'entrée de la grotte. Lui, le jeune qui l'avait appelé, n'a eu que des petites blessures à la tête, pas graves. Mais lui (Parry) *est tombé à mes pieds, en râlant. J'ai essayé de le relever, puis alors j'ai eu la main pleine de sang : son bras saignait abondamment. Je saute sur ma musette (j'avais des lacets de souliers en cuir) alors je prends deux lacets de soulier, puis je lui ai vite fait un garrot, j'ai dit : « Ça arrêtera l'hémorragie ! ». Et le bombardement s'est calmé, on a alerté les infirmiers, ils sont arrivés. Mais mon garrot n'a servi à rien parce qu'il avait un éclat dans le côté, il perdait du sang en abondance, et je l'entendais agoniser, là, et qui disait : « Anna ! Anna ! Anna ! ». J'ai supposé que c'était sa femme qu'il appelait : « Anna ! Anna ! ». Et il est mort peu après !*
E – *Et comment s'appelait l'autre qui…*
T- *Gauthier ! On l'appelait Gorille !* (rire). *Parce que Gauthier-Gorille ! »*[23]

Mourir en appelant son épouse, sa fiancée ou sa mère, combien l'ont fait pendant la Grande Guerre ? Et au cours des autres guerres, qui l'ont précédée et suivie, et par des soldats de tous pays !

François Baizet (cl. 97) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), adjudant chef d'une section au 322e R.I., dans ses carnets de route :
* à la date du 31 mars et du 1er avril 1915, en Belgique, dans le secteur de Wlamertinghe, vers Saint-Jean d'Ypres (est encore sergent au 153e R.I.) :
« Mercredi 31 mars. Tranchée 2e ligne. Ah le beau soleil ! Dommage qu'on ne soit pas libre de sortir. A la tombée de la nuit, nous apprenons que l'adjudant Perlet de la 2e Cie a été tué d'une balle ce matin. Pauvre copain. Camarade excellent. Je regrette beaucoup Perlet et suis très affecté de sa disparition. Tous les uns après les autres, il faudra donc les voir disparaître, ces bons camarades ! Il y à peine 8 jours, il me donnait son adresse pour aller le voir à Lyon lorsque j'irais dans cette ville. Lui n'est plus. A quand mon tour ? Ah ! mon Dieu, que c'est triste !
Jeudi 1er avril. Tranchées 2e ligne. Aujourd'hui j'ai le cafard. La mort de Perlet, ce beau soleil dont on ne peut jouir, la pensée des parents seuls au pays[24]*, vieux avec tout leur travail, ne trouvant personne pour le faire. Que vont-ils pouvoir faire ? Ils se dépenseront et si peu forts tous deux, j'ai peur qu'ils ne succombent. Nous devons être relevés ce soir. »*

Le cafard, au sens psychologique, est un mot argotique, devenu seulement familier maintenant, qu'a popularisé la Grande Guerre, même si son sens métaphorique de *« petite dépression nerveuse passagère* » (on dirait « *déprime* ») date de Baudelaire, comme le note **Alain Rey** dans le *« Dictionnaire Historique de la Langue française – Le Robert » : « Le sens figuré de « mélancolie accompagnée d'idées sombres », repéré à partir de Baudelaire (1857, « Les Fleurs du Mal ») semble un emploi métaphorique du nom de l'animal, en référence à sa couleur sombre et à ses moeurs ténébreuses : un développement analogue se retrouve dans des mots évoquant la couleur noire, comme « mélancolie, noir, sombre, spleen ». Cet usage familier est très usuel (avoir le cafard, coup de cafard…) ».* Le linguiste et combattant **Albert Dauzat**, dans son ouvrage sur « *L'Argot de la Grande Guerre* » paru en 1918, le définit comme *« dépression passagère, spleen, accès de neurasthénie »* mais donne une définition beaucoup plus alarmiste de *« coup de cafard » : « faute grave ou suicide causé par le cafard »,* et précise qu'un autre insecte a subi la même transformation métaphorique : le bourdon *(« avoir le bourdon »)* sans connaître une telle vogue. Son homologue roannais, linguiste et soldat, qui fut aussi un de ses 195 informateurs bénévoles, alertés par la presse de l'étude que projetait Dauzat, moins connu, mais méritant de l'être, **François Déchelette** (jeune frère de Joseph, le grand archéologue roannais, tué en octobre 1914 : cf chap.VI), dans son livre *« L'Argot des Poilus – Dictionnaire humoristique et philologique* » , édité aussi en 1918, ne consacre pas moins d'une page et demie au fameux « cafard". On y lit, entre autres, ces précisions personnelles remplies d'humour noir fondé sur la confusion volontaire, spirituelle, entre sens propre et sens figuré : *« Le cafard des poilus n'a rien de commun avec le cafard domestique. C'est un animal parasitaire bizarre qui se loge dans la tête du soldat. Malgré les nombreuses demandes des ménageries et instituts zoologiques des deux mondes, on n'a jamais pu en capturer de spécimen ; on ne connaît cet animal que par ses effets terribles et déconcertants sur le cerveau humain. […] La cafard sévit naturellement dans les tranchées, ou aux colonies ; le soldat a du vague à l'âme, il songe à la petite vie tranquille qu'il menait près des siens. Il se désespère de jamais revoir le pays. Il a le cafard. Celui qui a le cafard est, à ce moment, capable de faire les plus grosses bêtises ; mais vienne une plaisanterie d'un camarade, un ordre d'avancer, voilà notre homme guéri, car le cafard ne peut produire de ravages que dans*

---

[23] Une recherche sur Internet ne permet pas vraiment de préciser ce lien entre les deux mots ; certes, un petit ouvrage intitulé « Gauthier le Gorille » a été publié par Olivier Seigneur, mais c'est en 1990 ! Il faudrait supposer que ce n'est là qu'une reprise d'un héros gorille (qui dit « je » dans le récit) déjà populaire pendant la Grande Guerre !
[24] Né en 1877, François Baizet est encore célibataire à 38 ans au moment où il écrit ces lignes, et vit avec ses parents dans la ferme familiale de Chassigny-sous-Dun

le secret et l'inaction. Sitôt dénoncé ou distrait, le cafard disparaît avec la rapidité d'une souris surprise qui regagne son trou. » […] Il est à noter que le microbe sentimental favorise l'éclosion du cafard. »[25]

Dans le cas de François Baizet, les quatre facteurs générateurs du cafard sont, par ordre de gravité, le beau temps printanier dont il ne peut pas profiter, la nostalgie du village natal, le sort de ses vieux parents qui n'arrivent plus à exploiter correctement leur ferme (qui est aussi celle de François) et la mort, la veille, de son camarade Perlet. S'y rajoute, comme souvent chez ce Poilu très sensible, le sentiment de perdre son temps et sa vie à la guerre alors qu'il n'a pas encore fondé un foyer, tout en étant presque quadragénaire…

* à la date du 4 août 1916, dans le secteur de Verdun (cote 321, vers le Ravin de la Mort) :

« L'air est infecté par les cadavres nombreux déterrés par les obus, sans compter ceux qui ne l'ont jamais été et qu'on ne voit pas, cachés qu'ils sont dans les trous d'obus. C'est bien le ravin de la Mort. Vers midi, le bombardement allemand redouble et dure jusqu'à la nuit. Les obus s'abattent sur la Côte de Froideterre, le ravin de la Mort, comme la grêle. C'est un siflement continu dans l'air. Notre artillerie tire peu. Vers 5 h du soir, ils raccourcissent leur tir et les obus abordent notre tranchée. Comme je prends ces notes, un obus tombent* en plein dans notre tranchée, et 3 hommes de ma section sont tués. Deleume qui a communié dimanche, Ruffié et Duquesnoy sont broyés. Le sergent Jarry dans son abri individuel, à 1 mètre à côté, a une forte commotion. M. Ditte brancardier et prêtre donne l'extrême onction à Ruffié qui respire encore. C'était beau sous les marmites. Deleume a le derrière de la tête emporté, seul le visage est impassible, la cervelle a jailli à 30 mètres. Ruffié est plié en deux, odeur de chair humaine, de poudre, tranchée écrasée et comblée. C'est horrible et navrant. L'imagination ne peut se représenter ce que sont ces tableaux. Il faut avoir vécu ces heures tragiques pour comprendre l'horreur de la guerre. Ah maudits ceux qui l'ont voulu* !*

Et il faut rester calme sous l'orage. C'est à quoi nous nous employons, nous les gradés. Tous les hommes ont bon esprit du reste, s'encouragent, et feront payer aux boches le moment venu ces monstruosités. »*

François Baizet est assez souvent sensible à ce qu'on pourrait appeler *« l'esthétique de la guerre »*, ou, si l'on veut atténuer l'oxymore, insupportable moralement (voir tous les commentaires réprobateurs qu'a suscité le fameux vers d'Apollinaire « *Ah Dieu que la guerre est jolie* » dans le poème de *« Calligrammes » « L'adieu au cavalier »*) *« l'esthétique dans la guerre »*. De fait voir un aumônier militaire administrer le dernier sacrement de l'extrême onction, à un soldat agonisant, calmement, sous la pluie d'obus, cela ne manque pas de panache, ni de beauté. Et de grandeur morale, surtout pour le chrétien fervent qu'est François Baizet.

Jean-Baptiste Grousson (cl.95), de Saint-Etienne, sergent fourrier au 298e R.I., se trouve dans la banlieue immédiate de Soissons, au sud-ouest, à Vauxbuin, le 16 février 1915, deux mois et demi après le drame de Vingré dont il a rendu compte dans une page de son carnet. Il voit mourir atrocement un de ses camarades gradés, parmi d'autres victimes militaires et civiles :

« 16 – à midi départ campement, avec Berthillot, James, Perrichon, beaucoup d'aéros ; en arrivant à Vaubuin, l'adjt Laroche est tué par un obus avec 3 camarades, une fillette, 3 femmes. On en emporte qui râlent à fendre l'âme. Je vais voir mon Laroche sur le brancard, sa figure est écrasée et son cœur pend en dehors sur sa capote, on courre* jusqu'à 2 h matin pour caser tout le monde, couche avec vaguemestre et Léon Berthillot* (écrit en beaucoup plus fin, ce qui indique une réflexion faite lors d'une relecture ultérieure : *« je retrouve ma mémoire compromise »*) .

27 – Villa Ramousse, lustre à 2 bougies ».

Donc J.B. Grousson n'a rien noté entre le 16 et le 27. Le 27, il note la présence pourtant insignifiante d'un « *lustre à 2 bougies* » dans la villa qu'il occupe avec d'autres soldats de la Compagnie Hors Rang ! Et le 16, l'état horrible de son camarade, l'adjudant Laborde, ne lui a inspiré qu'une phrase incomplète, sans l'expression d'une émotion. Cela ne signifie pas, on l'a vu lors du bref récit sur l'exécution des Martyrs de Vingré, que ce témoin soit insensible, loin de là. Mais il ne s'épanche pas, à la différence de François Baizet, d'Antonin Granet ou de Claudius Viricel ou, plus encore, de Joseph Devaux ou de Joseph Sorgues. Certes il est pour le moment, dans le civil, gareur (mécanicien) dans une entreprise textile, et non enseignant comme Granet ou Sorgues, ou ex-séminariste à Saint-Sulpice comme Devaux, tous trois habitués à l'écriture et à l'introspection. Mais Baizet et Viricel sont des agriculteurs, et n'ont pas un métier plus intellectuel qu'un gareur en usine de tissage. Tout est question de caractère, de sensibilité introvertie ou extravertie, et de disponibilité.

Un autrui inconnu

[25] François Déchelette, op.cit. réédition Les Editions de Paris, 2004, pp 54-55

Quand le mort est inconnu, la pitié est plus rare, car rien ne reliait (sauf la solidarité militaire, ou, bien au-dessus, la notion très généreuse d'humanité au-delà des différences de camp) le témoin à la victime, ou à l'amoncellement de victimes encore sur le terrain, ou de tombes, si l'inhumation des cadavres a pu être organisée. On trouve pourtant des témoignages allant dans ce sens.

* **Des soldats français et indigènes déjà enterrés :**

Joseph Sorgues (cl. 15) en tranchée à Neuville-Saint-Vast, (localité[26] située entre les villes voisines d'Arras et de Lens) avec le 160e R.I. de Saint-Pierre-le-Moutier, en juin 1915, profite d'une période de repos, avec son camarade Morel, le 21 juin, *« pour aller visiter la tour du mont Saint Eloi »* et, au retour, ils visitent un cimetière militaire :

« *En revenant de là, nous nous sommes arrêtés au cimetière militaire où plus de cent soldats et officiers tombés aux environs dorment leur dernier sommeil. Les tombes, toutes semblables, sont surmontées d'une croix de bois portant le nom, le grade, le régiment et la date de la mort du défunt. Sur quelques-unes, un képi sale et noirci, de nombreuses chéchias qui attestent le courage et l'intrépidité des zouaves et des tirailleurs. Des croix ont été dessinées sur la terre avec des douilles d'obus ou deux baïonnettes rouillées, parfois l'état-civil du mort est inscrit sur un morceau de papier enfermé dans une bouteille dont le goulot est fiché en terre. Une tristesse poignante se dégage de ces tombeaux modestes, plus grands cependant que les mausolées de rois égyptiens : les artisans de la revanche qui reposent là vivront éternellement dans la mémoire de leurs descendants. Leur exemple sera suivi et toute la nation leur sera reconnaissante de l'avoir donné.* »

On voit donc qu'au milieu de l'année 1915 (on est le 21 juin) et sans doute quelques mois avant (puisque les képîs surmontant les tombes sont « *sales et noircis* »), la nation s'est souciée de mettre en place des regroupements de tombes devenant cimetières militaires, où l'origine et la religion des soldats apparaissent au type de coiffure qui surmonte la croix (pour les « chéchias », il y a contradiction entre le symbole chrétien de la croix de bois et la religion musulmane qu'indique la chéchia !), où le souci d'identifier les défunts est perceptible (avec l'usage, répandu aussi pour les tombe improvisées - cf témoignage d'Antoine Daval dans le chapitre sur l'enfer des bombardements - de la bouteille protégeant des intempéries le nom inscrit sur papier qu'elle contient), et où même les instruments de mort hors d'usage (baïonnettes rouillées) ou ayant servi (douilles d'obus) servent à christianiser l'emplacement en dessinant une croix horizontale sur la tombe moins périssable que la croix de bois verticale. Et l'envolée finale célèbre la grandeur morale de ces tombes, plus grande que la taille des pyramides, et prophétise la reconnaissance éternelle des générations futures et de la Nation entière. Belle espérance ! Malheureusement, Joseph Sorgues, au bas de la page où restait un espace de deux centimètres, a écrit en travers, d'une écriture différente, cette brève phrase désabusée : *« Hélas ! voir 50 ans après la mentalité de la jeunesse ! »*. Cinquante ans après 1915, c'est 1965, voire…1968 (Joseph Sorgues est décédé à Lyon en 1969). Mais le constat de la vanité de son espérance aurait pu être fait beaucoup plus tôt, et même avant la deuxième guerre mondiale. Et cette espérance, si elle était sublime, était-elle réaliste ?

*** Un soldat étranger allié :**

Jean-Louis Monier (cl. 13) de Marols, à ce moment agent de liaison au 245e R.I. de Laon exprime sa pitié pour un soldat noir américain tué, vu à Séchault, près de Rippont, dans les Ardennes, en octobre 1918, et pour les cadavres qu'on traite comme des sacs :

T- *« Et les Boches bombardaient ce carrefour, mais ils bombardaient par intermittences, c'est-à-dire que toutes les cinq minutes, si vous voulez, un obus tombait dans le carrefour. Alors moi je partais d'ici et j'allais retrouver les autres là…*

E- *De l'autre côté…*

T- *Alors, moi, j'étais à cheval. Avant d'arriver là* (au carrefour), *je ralentissais mon cheval, j'attendais peter l'obus, et pas plus tôt l'obus était peté, je le piquais des deux et, au galop, je franchissais mon endroit qui était dangereux, je passais de l'autre côté. Pendant trois jours, j'avais fait ça, j'avais pas eu de …* (mal). *Mais alors, qu'est-ce qu'il y avait, de morts ! Y avait un Noir américain, oh, pauvre ami ! Il me faisait pitié ! C'était un gaillard formidable, il avait gonflé un peu, bien sûr, mais je vous dis bien, il était resté là deux-trois jours ! Ça m'avait rappelé (je l'avais vu à la télévision) le fameux écrivain lyonnais, celui qui a fait « Le Seigneur du Rhône », là…*

E- *Clavel ? Bernard Clavel ?*

T- *Clavel ! Il avait dit à la télévision, en parlant de l'Indochine, que le soldat, au bout d'un certain temps, n'était plus un soldat, c'est-à-dire n'était plus un homme, quoi ! C'était un peu vrai ! C'était une camionnette qui ramassait les morts. Eh ben, elle chargeait les morts de la façon qu'on charge des sacs, si vous voulez, même pas si commodes parce que j'ai pas besoin de vous dire que c'était dans toutes les*

[26] Localité très proche du Mémorial Canadien de Vimy, construit après la Grande Guerre

directions, dans toutes les positions ! Eh ben, vous savez, l'oraison funèbre des soldats ? C'est le camion des macchabées ! Et c'est tout ! Et c'est tout ! »

Jean-Louis Monier, que j'ai beaucoup vu et interwievé sur des sujets divers chez lui, dans son hameau de Chabannes, puis en lui rendant visite lorsqu'il était à la maison de retraite de Saint-Jean-Soleymieux, était un humaniste sensible. Le chute de sa dernière réplique, qui fait frémir par son réalisme brutal, déshumanisé, n'est pas la traduction d'une insensibilité, mais d'une sinistre réalité qu'engendre la guerre.

*** Un soldat allemand quelques secondes avant sa mort :**

Pierre Bost (cl.16) de Sauvessanges (Puy-de-Dôme) témoigne sur un épisode très bref de la guerre des mines qui l'a profondément ému :

T- *« Je vais vous parler de Berry-au-Bac*[27] *et des mines. Eh bien, j'ai vu une mine qui a éclaté ! Et on disait 3 000 kg de poudre qui avaient sauté ! Eh bien, j'ai vu un Allemand qui était monté peut-être à 15-20-30 mètres de haut, et qui redescendait, un fusil à la main et puis autre chose, je sais pas si c'était la musette, de l'autre main, les bras ouverts, il descendait, à plat, de là-haut ! Eh bien, ça m'a fait mal au cœur, de voir ce type-là ! Je disais : « Tiens ! Tu vois le bonhomme qui descend de là-haut, il descend, il va se voir enliser et mourir dans la terre mouvante ! Oh ! » j'ai dit, « c'est pas possible ! » . Eh bien, rappelez-vous, ça a tremblé tout autour !*

E- *Et vous pensez qu'il n'avait pas été tué par l'explosion en montant ?*

T- *Oh ! Ça se peut, mais ça m'étonnerait bien, parce qu'il est monté avec la terre et tout ce que diable vous voudrez, et s'il avait été tué, il n'aurait pas tenu quelque chose à sa main, il est fort probable qu'il l'aurait bien lâché !*

E- *Et là, vous avez eu pitié de lui ?*

T- *Ah oui ! C'est pas que j'ai eu pitié d'un Allemand, j'ai eu pitié d'un homme qui se voyait mourir sans pouvoir attendre de secours ! Parce que ça pouvait très bien être un Français comme un Allemand. Mais il faisait clair à six heures du matin. Alors, comme de la Cote 108, on voyait tout ce qui se passait de l'autre côté* (de l'Aisne ? chez les Allemands ?)… *Lorsqu'ils* (les artificiers français) *ont vu que la compagnie allemande allait pour faire la relève, ça a éclaté, pardi !*

E- *Et vous aviez quels sentiments vis-à-vis des Allemands ?*

T- *Les Allemands étaient comme nous autres : c'étaient de bons soldats ! Ils étaient peut-être un peu plus sauvages que nous autres, mais il fallait pas croire que les Français étaient des saints !*

E- *Vous avez vu des atrocités du côté français ?*

T- *Oh non, mais… lorsqu'on écoutait les soldats qui étaient en première ligne, et qui descendaient d'une attaque ou quelque chose, et qu'on les entendait parler : « Et moi, j'ai fais ci, et moi j'ai fait ça »… Le soldat allemand qui était blessé et qui recevait un coup de baïonnette dans la poitrine ou bien une balle en pleine poitrine, il ne méritait pas ça du moment qu'il ne pouvait plus se défendre ! ».*

C'est l'humanité de Pierre qui lui fait prendre pitié de l'Allemand projeté si haut par la mine et qui, en quelques secondes, se voit mourir, tout comme c'est son humanité qui lui fait prendre pitié du blessé allemand cruellement achevé, sans défense, et porter un regard sans complaisance sur les atrocités commises par ses compatriotes…. Mais son patriotisme les lui fait tout de même trouver un peu moins « *sauvages* » que les ennemis d'Outre-Rhin !

*** Cadavres allemands :**

Victor Fréry, de Boën-sur-Lignon , évoque diverses sortes de cadavres, dont des Allemands qui l'ont frappé, puis rapporte un usage de Poilus plus anciens que lui, qui figure dans la plus jeune classe, la 18 :

E- *« Vous dites : « les premiers morts » ; ça veut dire qu'on arrive à s'habituer ?*

T- *Eh oui ! Les premiers, ça vous fait quelque chose, quand on voit. Le premier qu'on a vu, on était sur une route, on circulait. Y en a un qui était à demi-couché, plus ou moins recroquevillé, là : « Tiens ! En voilà un qui est mort ! ». Et nous étions en route pour monter au front. Et celui-là, il avait pas été ramassé, il était sur le bord … C'est le premier qu'on a vu.*

E- *Qu'est-ce que ça vous a fait ?*

T- *Vous savez : on, passe, on est en colonne, on passe… Mais ça vous fait frémir ! Ça vous fait froid dans le dos, comme on dit ! Ça dure pas, ouoyo ! Et puis, qu'est-ce qu'il y avait encore ? Sur les cadavres qui étaient pleins de vers, les mouches ! Et les chevaux, les chevaux morts, ils étaient tout blancs ! Tout couverts de …*(vers). *C'était en plein mois de juillet ; alors, ça met pas longtemps, la petite mouche bleue ! Tout blancs de vers ! Alors, ça sentait ! Moi, j'avais un flacon d'alcool de menthe : je mettais ça au nez, quand on passait à côté… Y avait plusieurs chevaux d'une batterie d'artillerie, y avait peut-être trois jours qu'ils*

---

[27] Cette localité se trouve à 22 km au nord-ouest de Reims, sur la route qui mène à Laon ; c'est un point stratégique car on y franchit l'Aisne et son canal latéral

étaient morts ! Qu'est-ce que ça sentait ! On y est pas restés longtemps, heureusement : c'était en cours de route. S'il avait fallu vivre à côté de ça, il aurait fallu prendre des dispositions, les enterrer. J'ai vu, entre parenthèses… Une fois, je vais chercher de l'eau, y avait un nid de mitrailleuses avec trois ou quatre, je me rappelle plus…c'étaient des Allemands qui étaient tombés. Ils étaient tout noirs ! J'ai cru que c'était des Noirs, des Nègres ! Mais c'était que l'épiderme, avec la température, au soleil ; l'épiderme, on aurait dit des Noirs ! J'ai dit : « Mais c'est des Noirs ! ». Mais c'étaient pas des Noirs ! Y en avait pas des Noirs, chez eux ! Seulement, ces morts étaient de la veille, de l'avant-veille, et l'épiderme avait changé sous le soleil !

E- *Donc il arrivait que des cadavres ne soient pas enterrés ?*

T- *Ah ben ! Après coup, oui… Si on avançait… Mais les Allemands faisaient pareil ; ils les enterraient quand même...[…]*

E- *Ces morts, on les enterrait quand on avait le temps ?*

T- *Eh oui ! J'ai entendu raconter par des anciens*[28]*, là… Y en avait, dans les tranchées, ils les mettaient comme paravent* (veut dire « parapet »), *quoi ! « Un grand », ils disaient, « il a fallu qu'on se mette deux pour le soulever sur le parapet ! ». Enfin, ça je l'ai pas vu, moi ! C'étaient les anciens qui l'avaient fait… Pour circuler dans les boyaux, ces morts gênaient. Alors, ils les mettaient au-dessus ! ».*

Ces morts, qu'on utilise à la place des sacs de sable ou de terre pour rehausser le parapet et se protéger davantage, ou qu'on charge dans la camionnette *« de la façon qu'on charge les sacs »* (Jean-Louis Monier) sont totalement déshumanisés, réifiés, deviennent des objets encombrants, sauf s'ils peuvent servir de protection en permettant de surélever le parapet. On est loin de la sensibilité à la mort d'autrui, qui sert de thème à cette sous-partie ! Mais tel soldat, qui s'apitoie pour un mort inconnu qui le frappe, regarde sans frémir des centaines de cadavres épars sur l'ancien champ de bataille !

*** Cadavres français et allemands mêlés :**

Le sergent **Antonin Granet** (cl.03) de Savigneux, instituteur à Chamboeuf, puis retraité à Montrond-les-Bains, a rédigé son récit de guerre en captivité en Allemagne, à partir de 1916 (fait prisonnier le 9 mars). A la fin de septembre et en octobre 1914, son régiment, le 38e R.I. de Saint-Etienne cantonne à Béthancourt (à 8 km au nord de Compiègne, à côté de Ribécourt, dans l'Oise) et trouve les restes des combats qui viennent de s'achever à Machemont vers le vingt septembre :

« Les habitants se plaignent amèrement d'avoir été dévalisé et nous content les exactions commises. Un vieillard a dû se placer, pendant l'attaque, devant une fenêtre tandis que deux soldats ennemis appuyaient leurs fusils sur ses épaules et tiraient sur nous. Le maire de la commune se dévoue pour identifier et faire enterrer les nombreux cadavres. Je fais connaissance avec l'instituteur qui me narre les incidents de l'occupation et ne peut nous offrir une bonne hospitalité ayant eu ses victuailles entièrement enlevées.*

Tout en nous remémorant les tragiques heures vécues nous prenons la garde aux issues, nous croquons des fruits à satiété et le (blanc) *Septembre nous rentrons à nouveau à Béthencourt* où nous assistons aux tristes funérailles de nos pauvres camarades. Ce sont des civils réquisitionnés qui procèdent à la funèbre opération. Les corps raidis, gonflés en putréfaction, sont transportés à même les grandes charrettes et descendus dans une vaste fosse où, côte à côte et empilés, les malheureux reposeront. La même sépulture est réservée aux victimes ennemies. Trop éloignés de la fosse commune, d'autres morts gisent sous terre, enterrées par des mains amies ; des croix de bois taillées dans une branche, des noms au crayon marquent l'emplacement de leurs tombes sur lesquelles nous jetons un regard ému.*

Au 1er octobre nous gravissons la côte 113 où de nombreux débris et des corps boursouflés à odeur cadavérique indiquent la lutte violente entre le 98e* (de Roanne) *et les Allemands Nous relevons le 3e bataillon qui va attaquer vers Le Hamel et nous prenons sa place dans une tranchée de fortune. Plusieurs investigations dans les bois fauchés par nos obus nous permettent de découvrir une quantité de vestiges, caisson sauté avec des 77 non tirés, sacs, effets, équipements, le tout ayant appartenu à l'adversaire. Une vision macabre nous stupéfie. Sur le gazon d'un talus, trois sous-officiers allemands sont assis, rigides, l'un d'eux tient encore à la main des cartes à jouer. La mort les a surpris et ils ont gardé les attitudes du jeu dans une immobilité de marbre. Les chairs boursouflées, décomposées, noirâtres montrent seuls les effets de projectiles perfides et d'explosions déchirantes sur des êtres vivant glacés soudain en statues.*

Nous voyons de près le castel dominant la crête et que nos 75 mirent en feu le 19 dernier. Les murs sont éventrés, des tronçons de poutres pendent lamentablement. Partout les traces de balles, de schrapnels. Autour de ce monceau de ruines encore et toujours des camarades parmi lesquels je cherche en vain un nom connu. Des tas d'étuis vides nous montrent les emplacements des tirailleurs et derrière des rochers, des emplacements ensanglantés indiquent l'endroit du pansement et aussi de la dernière heure. ».*

---

[28] Pour Victor, qui est un « jeune » de la classe 18, les anciens, ce sont deux qui ont deux ou trois ans de plus que lui, voire beaucoup plus, et qui ont connu le début de la guerre, ou les grandes batailles de Champagne (en 1915), de Verdun et de la Somme (en 1916)

Pour illustrer les *« exactions ennemies »* , un seul exemple, mais ô combien parlant : celui du vieillard, qu'on imagine fragile, forcé de servir de trépied humain pour stabiliser le tir de deux Allemands sur des Français, devenant malgré lui complice d'un ennemi pervers ! On comprend pourquoi, si le fait est vrai (car les rumeurs partiellement infondées sur les atrocités ennemies ont beaucoup fleuri dans ces premiers mois de guerre !) pourquoi il a frappé les habitants, pourquoi ceux-ci l'ont raconté aux soldats foréziens, et pourquoi le sergent Granet l'a encore en mémoire deux ans après, quand il écrit en captivité, alors qu'il a vu après tant de choses déchirantes ou sordides jusqu'à sa capture du 9 mars 1916 ! On remarquera aussi que les cadavres de soldats ennemis sont enterrés, à l'instar des soldats français, mais sans être mélangés avec eux ! Quant aux trois joueurs de cartes figés dans la mort, c'est une « *vision macabre* » qui se grave profondément dans l'esprit, tant elle est insolite !

Cette fraternité involontaire des ennemis dans leur sépulture, Antonin la retrouve à peu près un an après, dans les mêmes parages, vers Ribécourt, au village d'Antoval : *« Caché au fond d'un vallon profond s'ouvrant en entonnoir sur la vallée de l'Oise, sur le flanc de la colline abrupte couronnée de haut taillis, le petit village d'Antoval s'élève, gracieux, entourés de jolis jardins ». « S'élevait »* plutôt que *« s'élève »,* car Antonin dépeint sciemment, sans prévenir, l'Antoval de l'année précédente, pas encore touché par la guerre, pour mieux l'opposer à l'Antoval qu'il a eu sous les yeux au cours de l'automne 1915 : *« Maintenant la guerre a passé. Le hameau coquet a subi l'outrage de l'envahisseur, qui, chassé de là, ne cesse de s'en servir de cible. Sous les coups répétés, les murailles s'écroulent . Les maisons encore debout montrent des toits crevés, des parois éventrées… » […] A chaque pas le pied foule les vestiges des restes de l'âpre lutte aux combats de septembre* (1915). *Tout au haut, un chalet avec un seul pan de mur debout sur lequel les coups s'acharnent. Près d'un verger à peine ébauché où la ferraille d'éclats s'entasse, le bois taillis est fauché régulièrement à mi-hauteur, les baliveaux brisés, les branchages cassés forment un fouillis inextricable laissant voir des cuirs, des armes rouillées, des chiffons souillés de sang, de vieilles bandes de pansement, preuves lugubres des trop nombreuses victimes. De nombreux culots de 75 gisent dans l'herbe, et c'est avec un effroi mêlé d'une pointe d'orgueil*[29] *que se fait la constatation de l'effet terrible de ces engins. Ça et là, l'œil ému rencontre d'humbles petites croix de bois, un nom, une date, le chiffre du régiment, une petite éminence de terre que la mousse recouvre, ce sont des tombes. Un képi, un casque, des culots d'obus les décorent. Tombes d'ennemis, tombes de camarades ! A leur vue, le cœur incline à la triste rêverie ! Un voile sombre anéantit les lueurs d'espérance et l'esprit est à nouveau dans le marasme ! ».*

L'épouvantable pestilence des cadavres (ces *« corps boursouflés à odeur cadavérique »* décrits par Antonin Granet) laissés sans sépulture au soleil du printemps ou de l'été, un autre soldat l'évoque par écrit et tente d'y trouver un remède, peut-être suggéré par l'exemple d'autres camarades, dans une lettre à sa mère et à sa sœur, restées seules (le mari et père est mort) au hameau de Seignibrard, dans la commune de Saint-Anthème (Puy-de-Dôme). Il s'agit de **Jean Genestier**, sergent au 12e B.C.Alpins d'Embrun, dans sa lettre du 9 mai 1915, expédiée d'Alsace (vers le col de la Schlucht) à ses deux chères correspondantes :

« Ses jours sit* notre artillerie a bombarder* pendant plusieurs jours, nous avons fait des attaques en plusieurs fois, et nous gagnons du terrain, mais la quantité de morts est incroyable, vous pouvez croire que sa* sant* mauvais, on respire rien que l'aire* des morts, une très mauvaise odeur qui est très malsaine à nous autres. Il faudra m'envoyer un petit flacon d'alcool de menthe, et des pastilles pour prendre quand je respirerais* cette mauvaise odeur. »*

Le presse de l'époque (et notamment *L'Illustration*) abonde en publicités diverses pour des parfums et des remontants alcoolisés censés rendre l'odeur de putréfaction plus supportable…

*** Deux visions symboliques :**

Jean-Louis Monier (cl.13) de Marols a été pris de pitié pour deux cadavres ennemis dans le même trou d'obus (nous conservons le lien du début avec son témoignage précédent) : *«Eh ben, vous savez, l'oraison funèbre des soldats ? C'est le camion des macchabées ! Et c'est tout ! Et c'est tout ! Et là, j'avais vu une affaire plutôt très rare : dans le même trou d'obus, il y avait un cadavre français et un allemand ! Je suivais l'officier ce jour-là. L'officier me dit : « Ça fait quand même regret*[30]*, ça fait quelque chose de voir ça ! ». Pour moi, l'Allemand avait été tué le premier, le Français avançait, et mon Français s'était couché*

---

[29] On peut trouver surprenante, voire choquante, la *« pointe d'orgueil »* liée aux effets dévastateurs du canon français de 75 ; c'est oublier qu'il a fait l'objet, pendant les deux décennies précédant la guerre, d'un véritable culte, comme le canon qui devait rendre possible et aisée la Revanche de 1870, et qu'Antonin, même captif, même convaincu que les Allemands qu'il fréquente désormais, sont humains, reste un sergent patriote, soucieux de voir la France gagner la guerre !

[30] « *Faire regret »* en français local, est une expression encore très usitée signifiant soit le plus souvent « susciter de la répulsion », surtout pour un dégoût alimentaire (« *boire du lait bourru, ça me fait regret ! »*) soit, et c'est le cas ici, « faire pitié »

là, dans le trou, pour être à l'abri, et il avait été tué là, par des obus bien sûr ! Enfin, j'en sais rien, mais je le suppose… »

Son camarade de la même classe (1913) **Etienne Becouse** de Saint-Nizier-sous-Charlieu, qui finira capitaine, n'était que lieutenant d'artillerie, quand il décrit, dans son récit de guerre, ce champ de bataille de juillet 1918, avec un spectacle semblable, mais plus fort encore, car les deux officiers ennemis se sont données réciproquement la mort à la baïonnette, mais Etienne reste très laconique sur ce fait, que l'oral aurait permis de développer, par des questions appropriées :

« *Le 17 juillet : changement de position en avant. Je mets en batterie à 500 m au nord de la Chapelle Montaudon*[31]*. Le sol est jonché de cadavres français et allemands. La puanteur est intolérable. Les 14 et 15 juillet, la lutte avait été acharnée. Une batterie de 75 d'un groupe colonial est là avec tous ses servant tués. Son lieutenant est resté embroché avec un fedwebel*[32] *allemand. A 300 m devant cette batterie se trouve une haie derrière laquelle tout une ligne de fantassins allemands sont tués la face contre terre avec d'horribles blessures.*

J'établis mon observatoire sur la crête surplombant la Marne à proximité d'un cadavre de pionnier allemand dont je rapporte la baïonnette. Cette crête de la Vittarderie est parsemée de petits mortiers d'accompagnement allemands avec leurs obus de 105 mm (c'est une arme nouvelle), de fusils cassés et d'équipements divers. »

Symboliques, ces deux visions le sont, car elles expriment, pour le spectateur du temps et pour le lecteur d'aujourd'hui, la fraternité des ennemis dans la mort, en dépit de la haine qui, dans le second cas, les a poussés à se tuer ! Leurs corps raidis sont encore reliés par leurs deux baïonnettes au bout de leurs deux fusils Lebel et Mauser (surprenant pour le lieutenant français qui disposait d'un revolver, pour avoir plus de liberté dans son commandement), ce qui indique une parfaite simultanéité des deux gestes meurtriers…

L'insensibilité à la mort ou au cadavre d'autrui

Le règne de la mort de masse qu'institue la guerre, l'accoutumance aux atrocités, la fatigue, le manque de sommeil, le souci de sa propre survie et bien d'autres facteurs matériels et psychologiques expliquent que, quand le mort est inconnu, qu'il soit des vôtres ou des leurs, c'est l'indifférence qui domine. Libre au lecteur moderne, n'ayant jamais connu la guerre (c'est mon cas, moi qui suis pourtant Pupille de la Nation) de s'indigner !

André Deloy (cl.16) de Fraisses, décrit un abri (une « cagna ») souterrain en bois infesté de rats trouvent leur pitance, à l'intérieur, dans les boules de pain mises au plafond, et à l'extérieur dans les parois des tranchées, et en vient à dénoncer un comportement des soldats (dont lui) bien peu respectueux des cadavres enfouis dans le terrain :

T- *« Les boules de son, le soir, quand on se couchait, on les mettait pendre… Des rats ! Les rats nous passaient sur la figure ! Ça, je peux dire que les rats m'ont passé plusieurs fois sur la figure ! Et derrière ces planches* (parois de l'abri), *de jolies planches en chêne (du chêne français, bien sûr !) … Y avait les planches, la terre, mais entre les planches et la terre, y avait un vide : c'était rempli de rats ! Ils trouvaient leur vie, puisque dans la tranchée, y avait les crânes qui étaient là, qui dataient depuis le début* (de la guerre). *Et nous, avec la baïonnette, on arrachait le crâne, les cheveux !*

E- *Et pourquoi ?*

T- *Pour rien ! Pour voir ! C'était malheureux et puis c'est tout ! Ils étaient étendus, comme ça, on voyait leurs crânes, les uns sur les autres… »*

L'insolite vient se mélanger à l'horreur : pourquoi cette précision « *du chêne français, bien sûr ! »* qui prend l'allure d'un slogan publicitaire décalé (humoristique ?) au milieu d'une description sordide qui va devenir macabre ?

Même irrespect pour les cadavres dans le témoignage double suivant, qui introduira pour une fois une femme.

Alphonse Berne (cl. 17) , agriculteur à Poncins, a témoigné en patois (enquête de thèse du 23 décembre 1975, chez Pierre Duron) sur sa participation à la Grande Guerre : il a été incorporé le 7 janvier 1916 dans un régiment de Nîmes (le 40e R.I.) et au front, au 418e R.I. de Bordeaux, et a combattu surtout en Argonne et dans le secteur de Verdun, avant de passer dans l'artillerie en 1918, par suite de la fracture d'une jambe à l'automne 1917. Mais c'est son interlocutrice de Poncins, l'historienne et ingénieur au C.N.R.S. bien connue des Foréziens, **Marguerite Gonon** (1914-1996) dont le père été Poilu, qui relate (aussi en patois)

---

[31] La Chapelle-Monthodon, dans l'Aisne, se trouve à une quinzaine de kilomètres à l'est de Château-Thierry

[32] Un « **F**el**d**webel » a un grade correspondant à un adjudant dans l'armée française

un fait qui lui a été raconté maintes fois par une vieux Territorial de Poncins dont le prénom est Pétrus, et par un autre Poilu nommé Gourbière, témoignant d'une terrible insensibilité envers les cadavres :
M.G. – *« Dites donc ce que disait Pétrus, vous vous rappelez ?*
A.B. – *C'étaient tous des Territoriaux !*
M.G. - *Il fallait souvent refaire les routes et c'étaient des Territoriaux qui les refaisaient. Et ils les refaisaient même sous les bombardements. Et rappelez-vous ce qu'il racontait, Gourbière (il était vieux, lui aussi) ; il était dans les Chasseurs ; les Chasseurs ont toujours fait mieux que les autres ! Il était en Alsace, au Linge, et il y avait eu des pertes et des pertes ! Et il se rappelait qu'un coup, ils avaient été obligés de faire une route pour remonter au Linge parce que la route d'avant était franc… n'existait plus ! Et ils ont commencé de creuser, de creuser…Vous vous rappelez, il parlait avec une petite voix. Il disait : « On a commencé de creuser (« chava »* en patois)*, de creuser ... Oh ! Bon Dieu, ce qu'on avait rigolé ! Y avait bien de quoi rire : on creusait dans les cadavres, trois ou quatre couches qui étaient empilées ! Oh ! On avait ben rigolé, ce jour ! »*
E- *Des cadavres d'hommes ? Je croyais que c'étaient des cadavres de chevaux !*
M.G. – *Non, non, non ! C'étaient des cadavres d'hommes, qui avaient même pas été enterrés, qui étaient à cet endroit !*
A.B. – *Y en a combien qui sont restés comme ça, pas enterrés ! »*

René Villemagne (cl.15) de Chazelles-sur-Lyon puis Saint-Etienne, amputé d'une jambe par suite d'une grave blessure par éclats d'obus reçue le 30 mars 1918, relate une curieuse confusion sur l'identité d'un mort, et explique l'endurcissement à la mort d'autrui :
E- « *Vous avez toujours vu des tombes individuelles ?*
T- *Individuelles, oui. Maintenant* (cependant) *y a eu des tombes collectives ! Au début de la guerre, ça s'est produit, ça. Mais les tombes collectives, y avait « Ici reposent 6 soldats français », « Ici reposent 5 soldats français » ! C'étaient des tombes collectives.*
E- *Ah oui ! Et qu'est-ce que ça vous faisait, à vous, d'enterrer vos camarades ?*
T- *On se demandait le sort qui nous était réservé, quand on voyait ça !* (assez long silence)
E- *Surtout que vous avez dû enterrer de vos bons camarades !*
T- *Ah oui ! Oui ! J'en ai enterré un, une fois… C'est un* anecdote. Il s'appelait Verrier, il était ficelé comme ça, dans sa toile de tente. Et j'avais un bon camarade qui s'appelait Verrier. Peut-être huit jours après, je vois mon Verrier, je dis : « Mais je t'ai enterré, toi ! ». C'était pas lui ! C'était un autre ! C'était un autre Verrier, il étaient deux* (rire) *dans la compagnie !*
E- *Mais vous n'aviez pas vu son visage ?*
T- *Non ! Il était ficelé ! Ils étaient trois, ils étaient ficelés, dans une baraque* (Adrian)*, quoi ! J'ai pas vu son visage : c'étaient d'autres qui les avaient ficelés, c'était pas moi !*
E- *Donc le visage était toujours recouvert, alors ?*
T- *Ah oui, toujours ! Depuis le milieu des cuisses jusqu'en haut ! On recouvrait le visage dans la toile de tente. Personne s'en séparait, de cette toile de tente : elle était utile. Pour plier*[33] *les couvertures, pour plier tout ça, et puis, je vous dis bien, quand c'était possible, on les* (les morts) *pliait dans…*
E- *Vous dites que c'était le linceul du Poilu…*
T- *Eh oui ! Le linceul du Poilu, la toile de tente ! Vous pouvez l'indiquer, ça !*
E- *Ça, c'est très intéressant ! Mais je suppose quand même que ça devait vous serrer le cœur, de les enterrer ?*
T- *Ben, on était endurcis, Monsieur ! On était endurcis par tout, par la guerre, par la souffrance, par les détonations. On était dur comme ça ! »* (il frappe sur la table)
E- *Comme du bois ! Et est-ce qu'on pensait souvent à sa propre mort ?*
T- *Même pas ! Même pas ! On y pensait, mais d'une façon distraite. Je vous dis ben : je pensais si je perdais une jambe : ça m'est arrivé ! Et y en a qui ont pensé à leur mort ! Et qui ont été tués ! Moi, ça m'est jamais… Je pensais pas être tué ! Pas du tout ! »*

Jean Damon (cl.14) de Montbrison, sergent au 2e R. de Zouaves algériens, a vu un mort qu'on n'a pas enterré sciemment, à cause de son utilité :
E- *« Votre fille disait qu'il y avait une histoire que vous racontiez souvent, du mort qui servait de point de repère. Ça se passait où, ça ?*
T- *Ben, sur le front ! A quel endroit ?… Quand on allait en corvée ou qu'on allait chercher quelque chose… C'était tout cassé ! Les obus démontaient tout ! On se reconnaissait plus ! Alors, on se reconnaissait à ce macchabée, qui lui ne bougeait pas ! Il était comme ça !* (geste et posture : un bras levé))

---

[33] C'est un trait de langage de toute la région Lyonnais-Forez, et peut être au-delà, même dans les milieux cultivés, parfois : « plier » est employé avec le sens d' « envelopper ».

E- *Il était couché, quand même ?*
T- *Oh non, non, non ! Comme assis, dans cette position, avec un bras levé ! Et longtemps qu'il nous a servi de point de repère !*
E- *Qu'est-ce que ça vous faisait de passer à côté de lui ?*
T- *Oh ben, absolument rien ! C'était l'habitude ! Çui-la ou un autre, qu'est-ce que vous voulez que ça fasse ? Des macchabées, y en avait partout !*
E- *Il devait se décomposer, non ? …Même pas ?*
T- *Oh non ! Moi, je l'ai toujours vu comme ça ! Après, on a dû changer d'endroit, je l'ai plus revu. Mais pendant que je suis resté dans ce secteur, je l'ai toujours vu, moi !*
E – *Et personne n'a songé à l'enterrer ?*
T- *Oh non ! C'était le point de repère, pourquoi l'enterrer ?* (rire) *Ah mais, c'est pas de la blague ! Il était comme ça : je revois sa position ! Il était comme ça, le pauvre diable… Pourquoi l'enterrer du moment qu'il nous servait ? Il avait quand même son utilité ! »* (rire)
E- *C'est quelqu'un que vous aviez connu vivant ?*
T- *Oh non ! Quelqu'un qui avait été tué, qui est resté dans cette position. Qui il était, je n'en sais rien !*
E- *De votre régiment, quand même ?*
T- *Ça ?* (interro-dubitatif) *On s'est jamais bien approché de lui ! On passait à côté de lui assez loin, on s'est jamais bien rendu compte de sa physionomie…*
E- *Il était sur un endroit élevé, alors ?*
T- *Non, non ! Il était à plat terrain ! C'est-il qu'il avait eu… Il avait été tué dans cette position, il y est resté ! Là, c'était unique de voir ça ! J'en ai pas vu d'autres, moi !*
E- *Vous dites qu'on s'habituait à la mort ?*
T- *Pffffou ! On n'en faisait plus cas, de cette affaire-là ! Pourquoi en faire cas ? Parce qu'on y avait droit tous les jours ! Il fallait pas se casser la tête ! Qu'on appelle sa mère ou sa belle-mère, y a pas d'importance, là ! Allez ! Vas-y Léon !*
E- *A part appeler sa mère ou boire un verre de rhum, comment est-ce qu'on se soutenait le moral ?*
T- *Hein !… Y en avait un, une fois… (j'avais la capitaine qui était à côté de moi) un qui s'amenait de donner des ordres* (un agent de liaison). *Alors, il levait la tête à cette hauteur* (geste de la main au-dessus de sa tête). *Je lui ai dit : « Baisse la tête ! ». Il a pas pu arriver au capitaine, il a prononcé un seul mot : « Mon capitaine… » . Poum ! Nettoyé ! Pourquoi ? Parce qu'il levait la tête trop haut ! La seule parole qu'il a dit* : « Mon capitaine.. », c'est tout ce qu'il a pu dire !*
E- *Il fallait vraiment ramper !*
T- *Il fallait ramper ! Il fallait mettre son manteau dans la terre ! Parce que lui, il a pas rampé, mais il est pas venu loin ! Il a pas pu arriver à destination ! Tout ce qu'il a pu dire : « Mon capitaine… ».*

Si on revient au poteau indicateur humain, on constate qu'il a tout de eu droit à une brève expression de commisération : « *Il était comme ça, le pauvre diable* ». Ceci dit, on peut trouver cynique le jugement : « *Pourquoi l'enterrer du moment qu'il nous servait ? Il avait quand même son utilité ! »*, surtout ponctué par un rire !

Quant au second épisode, de l'agent de liaison touché à la tête dès son arrivée, il surgit spontanément dans l'esprit de Jean pour illustrer l'omniprésence de la mort, pour la moindre inattention, et sert à attester l'idée qu'il ne faut pas être obnubilé par l'idée de mort : « *On n'en faisait plus cas, de cette affaire-là ! Pourquoi en faire cas ? Parce qu'on y avait droit tous les jours ! Il fallait pas se casser la tête … », « ne pas faire cas de »* signifiant, pour les jeunes générations, *« ne pas faire attention à … ».*

Les deux témoignages suivants décrivent la mort sur le point de s'accomplir, le premier concernant un camarade connu, le second un inconnu, sans que cette mort, qu'on voit se produire, où à laquelle on participe, suscite le moindre regret

Joseph Rivel (cl.18), agriculteur à Soleymieux, le tireur d'élite dont on a vu les exploits au chapitre précédent, a cru à la justice immanente quand elle a frappé un de ses camarades de section, qu'il n'a pas plaint . L'enregistrement recommence après le retournement de la bande magnétique, où il m'a amorcé le récit qui va suivre :
E- « *Donc vous me racontiez l'histoire de quelqu'un qui était de Paris ?*
T- *Oui, il était de Paris. Et à Paris, il s'est bagarré avec un autre ! Est-ce qu'il avait bu ? J'en sais rien ! Quand on l'a reçu en renfort, on était sur les rangs, il est arrivé. L'officier lui fait : « Toi, tu sais ce que tu as fait ! Tu n'auras besoin que de te tenir à carreau, hein ! ». Mais il a rien dit ! Il a pas dit qu'il en avait tué un autre ! C'est qu'après, nous, qu'on l'a su ! Il en avait tué un autre ! Est-ce qu'ils étaient bus ? J'en sais rien ! Vous savez ben, dans les bagarres… Il en avait tué un autre ! Eh ben après, là, on attaque. Avant de partir à l'attaque, nous, à la baïonnette, les bombardements, ça commençait à peter ! Ce type-là, il regardait derrière ! Je lui dis : « Ben, bon sang, regarde donc les Boches devant ! Tire donc ! » -« Euh euh èèèèèèè ! »* (onomatopée signifiant la gêne) . *Tout par un coup, « Paouff ! » Y a une balle…Il était à côté de*

moi, à côté, à côté ! Il a reçu une balle je sais pas où, en plein corps, il me tombe sur les pieds ! « Eh ben », j'ai dit… j'ai rien dit, moi, j'ai pensé : « Eh ben toi, t'es puni ! » Il a été tué net, là, à mes pieds ! Ça s'est passé comme ça! ».

On verra que c'est assez souvent un Parisien qui se singularise, soit par des faits inavouables, comme ici, soit par sa façon de tenir tête aux officiers, soit pour aller bien au-delà : exécuter un officier « charognard » que la section a décidé de supprimer ! Selon Joseph, la balle allemande a fait ce que le juge français aurait dû ordonner…

Francis Ferret (cl.16) de Saint-Christo-en-Jarez, qui a fait l'essentiel de sa guerre au 170e R.I. d'Epinal, a dû, selon lui, se débarrasser d'un moribond, une nuit de juillet 1918, à Licy-Clignon, dans l'Aisne :

T- *« Eh ben la veille* (du jour où il a reçu un éclat d'obus dans le bras), *on avait couché dans une carrière. Ça y bombardait, dans cette carrière ! Eh ben, mon vieux, y en a un, là, qui m'est mort dessus ! Alors, il me saignait dessus ! J'y voyais rien, dans la nuit. Il quinait* [34] (couinait, hurlait), *il criait ! Alors je me suis dit : « T'es plein de sang, là ! ». Je l'ai envoyé à la baroule-baroule*[35]*. Comme on était dans la carrière, on se tenait dans les crevasses, parce qu'au fond de la carrière, les obus éclataient. Alors, ils venaient par-dessus la carrière : « Dzoung ! ». Ça y piclait*[36]*, là-bas ! Alors, il se tenait comme ça. Je l'ai envoyé à la baroule : il a baroulé là-bas !* (dans le fond de la carrière). *J'avais pris la frousse, moi ! J'ai foutu le camp ! J'ai été dans un pré un peu plus loin, j'étais tout seul, dans une espèce de trou. J'ai dit : « Si jamais ils attaquaient, tu pourrais pas partir ! Les Boches sont dans le village, là ! » Je suis reparti dans la carrière avec les autres. »*

Il faut espérer que le camarade grièvement blessé qu'il envoie « *à la baroule* » dans le fond de la carrière, où il a dû s'écraser, était plus mort que vivant ! On comprend aussi que le geste contestable, pour le moins, de Francis découle d'un état de stress dû au bombardement incessant, à l'obscurité de la nuit, à l'énervement lié aux cris du blessé, au sang qui se répand sur Francis, à la peur… Le récit ayant longuement continué sur sa blessure, je n'ai pas songé après à le faire revenir sur les motivations de son geste.

Quand le cadavre est l'ennemi, et qu'il est banalisé par sa présence parmi une multitude d'autres cadavres, il ne suscite en général aucune pitié.

Mathieu Grand (cl.14) né à la Tuilière, y ayant passé toute sa jeunesse comme agriculteur, mais devenu facteur à Panissières, n'a pas d'état d'âme vis à vis des cadavres ennemis dont il parle avec détachement, voire avec de l'humour noir. Le témoignage commence par l'évocation de la percée spectaculaire de l'armée française d'août 1918, vers Montdidier, au sud de la Somme (il est au 22e B.C.A. d'Albertville) :

T- « *Le 10 août, on a attaqué à Montdidier, on a avancé de 15 km ! Ça nous était jamais arrivé !* (rire de plaisir). *On a pris deux batteries, une de 210 et une de 150. Celle de 210, c'était avec les chevaux à ce moment-là : les chevaux et les bonshommes, tout écrasé ! L'artillerie chez nous les avait vus ! Ceux qui les ont enterrés ont dû mettre un morceau de viande de cheval et un morceau de viande d'Allemand, parce que c'était tout mélangé ! Les autres, de la batterie de150, ils ont été plus intelligents : ils sont partis avec les chevaux, ils ont laissé les canons !* (rire). *Ça fait qu'on a vu les canons, mais les chevaux et les bonshommes étaient partis, tandis que l'autre, y avait ben les bonshommes, mais ils étaient tout en morceaux ! Oui ! Alors, ça a continué…*

E- *C'était pas trop… Qu'est-ce que ça vous faisait, de voir tous ces… ?*

T- *Eh ben non ! Rien ! Rien du tout ! C'était normal !*

E- *Vous étiez habitué ?*

T- *Oui, c'était normal !* (confus)…*de mettre un homme en morceaux, vous savez !*

E- *D 'accord ! Mais voir un homme en morceaux, c'est quand même impressionnant !*

T- *Oh ! Pas tellement ! Puisque c'étaient des Allemands ! C'étaient des ennemis ! Pour nous, ça nous faisait rien, au contraire ! Ça faisait toujours ça de nettoyé ! »*

---

[34] Ce verbe forézien « quiner », assez répandu encore maintenant, ne se dit normalement que des animaux : un chien qui souffre et gémit, un cochon qu'on égorge qui hurle. C'est par dérision qu'on dira à un enfant qui se plaint, ou pleure pour un rien : « *Arrête de quiner !* »

[35] *« à la baroule »* signifie en Forez faire rouler dans une pente. Ce peut être un jeu d'enfants, consistant à s'allonger sur un pré et à se laisser rouler jusqu'au bas de la pente. : on dit alors *« débarouler la pente »*. Une voiture peut aussi le faire, dans un accident. Il n'est pas fréquent de redoubler l'expression, comme le fait le témoin .

[36] Je n'ai jamais entendu de ma vie ce verbe « picler » en dehors de cette seule occurrence. On peut penser que c'est un terme de français local des Monts du Lyonnais, Francis ayant passé sa jeunesse à Coise et à Chatelus, et étant venu par mariage à Saint-Christo. Je suis tenté de le rapprocher de « étchingla » dans mon patois de Saint-Jean Soleymieux, (Monts du Forez) signifiant *« résonner en produisant un bruit métallique »*, comme une balle qui ricoche sur une plaque de métal.

Peu de témoins se sont affranchis ainsi de la nouvelle vision des Allemands, vision apaisée, pacifique, sinon amicale, née de la construction du marché commun européen (témoignage datant du 4 juillet 1987) qu'on appellera plus tard *« l'Union Européenne »* que Mathieu verra, car il est mort à 106 ans, en 2000. Il retrouve dans ses propos l'antagonisme historique des deux peuples, au moment des deux guerres mondiales, et la haine patriotique du « Boche » !

Mais le comble de l'indifférence, voire du cynisme envers les morts, pourtant français, est atteint dans le témoignage suivant.

Un témoin que nous ne nommerons pas, car sa famille pourrait être choquée par le contenu de ce qu'il dit, malheureusement en phrases si courtes qu'il faut les mettre bout à bout en supprimant mes multiples questions, illustre ce manque de respect pour les cadavres, traités sans égards pour la personne qu'ils ont été. L'épisode concernerait les conséquences meurtrières de la grande offensive de Champagne de fin septembre 1915. Le début relaie un soupçon du témoin: il y aurait eu une entente secrète entre les chefs des camps ennemis au détriment des soldats de base devenus de la simple « chair à canon ».

T- *« Je sais que c'était tout fait exprès, cette affaire ! Puisque le lendemain, on chargeait les cadavres ! On chargeait les cadavres dans un fourgon pour aller les mettre dans une fosse commune. Ils avaient tous des médailles, pour savoir qui c'était…*

E- *Des matricules, oui… Mais vous dites « C'était tout fait exprès » : à quoi vous l'avez vu, que c'était fait exprès ?*

T- *Parce que le lendemain matin, ça bombardait pas ! Ils vous laissaient ramasser les morts ! Alors, c'était plus la guerre !*

E- *Est-ce qu'il y avait une entente pour laisser un moment, pour ramasser les morts ?*

T- *Mais oui ! De part et d'autre ! Alors ! C'est tout de la combinaison, ça !*

E- *[…] Donc, à votre avis, c'était anormal, ce calme du matin ?*

T- *Eh oui ! Puisqu'on les ramassait ! Mais on laissait les plus lourds ! Oh ! Les plus lourds ! « Moi, je charge pas celui-là ! »* (rire, qui fait frémir !*) […] Autant que des pierres ! […] Mettre dans une fosse commune avec de la chaux.*

E- *Vous les traîniez à la main, ou vous aviez un char pour les mener ?*

T- *Pas à la main ! On les mettait dans un fourgon avec un cheval, avec deux chevaux ! Et on les chargeait ! Et puis on les billait comme des fagots pour qu'ils tombent pas ! Vous savez ce que c'est que biller*[37] *?*

E- *Oui, oui ! Avec une corde et un treuil !* T – *Voilà !* E - *Vous en mettiez combien, là ?*

T- *Oh oh oh !* (rire) *Tant qu'on pouvait ! Mais on mettait pas les plus gros parce qu'ils étaient trop lourds ! […] On les ramassait comme des pierres ! Y en avait, va ! Pensez ! Quand l'artillerie donnait, ça faisait pas filou ! »*

Ainsi donc les soldats trop lourds ne mériteraient pas que leurs camarades encore vivants, et soucieux d'épargner leurs efforts, les ramassent pour leur donner un semblant de sépulture décente dans la fosse commune, et devraient servir de pâture aux corbeaux, aux rats et aux vers !

Ce mode de chargement des cadavres, qui rappelait aux paysans le chargement des fagots ou des gerbes de blé sur le « brancard » forézien ou le « droublier » auvergnat (le char à quatre roues tiré par les vaches ou les bœufs), un autre témoin le décrit. Il s'agit de **Léopold Bayle** (cl. 17) de Tresques dans le Gard, au front au 217e R.I. Alpine :

T – « *Après le Chemin des Dames, deux jours après, j'ai vu charger les camarades morts sur des charrettes. Il y avait trois charrettes : on chargeait comme des gerbes de blé. Il y en avait un qui me dit : « Viens ! Viens voir ! ». Il y en avait un que nous connaissions, il était du Midi. Il était chargé en travers, parce qu'on mettait à l'avant en travers, à l'arrière en travers, et au milieu en long ! Voilà ! Voilà la guerre ! »*

Voilà la guerre, en effet ! Peut-on pousser plus loin la réification de l'être humain, que de le transformer en fagot ou en gerbe que l'on charge sur un char, en agençant au mieux les cadavres ? Pour ceux qui ne comprendraient la raison d'un tel agencement, il faut savoir qu'à l'avant et à l'arrière du char à foin ou à gerbes se trouvent des ridelles presque verticales et hautes (autour de 2,5 mètres) contre lesquelles il est facile d'appuyer et d'entasser des cadavres (donc en travers par rapport à l'axe du char) et ces deux butées avant et arrière vont stabiliser le chargement des corps…

Un autre mode de réification de l'homme mort, nous en trouvons une brève trace dans le récit de guerre de **Jean Farigoules** (cl.16) de Brives-Charensac, évoquant Grivesnes bombardé et en flammes, dans la Somme (10 km au nord de Montdidier) début avril 1918 :

---

[37] « Biller » est un terme de français local forézien signifiant serrer un chargement de foin, de gerbes, de fagots, de troncs d'arbres sur un char agricole à quatre roues au moyen d'une perche en bois fixée à une extrémité du char, au-dessus du chargement, et tendue, à l'autre extrémité, par une corde qui s'enroule sur un treuil, que l'on fait tourner au moyen d'un petite barre en fer, introduite dans les trous du treuil, barre que l'on appelle « une bille ».

« Le bombardement est terrible, tout s'effondre autour de nous, tous les animaux domestiques sont là, vaches, cochons, chèvres, lapins, tout se promène, les gens sont partis en tout abandonnant. Dans le parc, ce ne sont que des cadavres, tout est mélangé, les hommes avec les animaux. A côté de mon trou, j'ai 2 cochons tués, et 3 Chasseurs à pied. Les vaches beuglent car beaucoup ont les jambes à l'air, blessées par le bombardement. Les fusils-mitrailleurs, nous faisons du bon boulot, on tire sans arrêt. C'est là que Couriol fut gravement blessé, il laissa un bras sur le terrain, mais enfin il peut se sauver et la guerre est finie pour lui. Grivesne brûle toujours, les maisons les unes après les autres, les flammes viennent nous brûler la figure. Au milieu du village, il y a une grande ornière. Pour pouvoir* (faire) *passer les voitures, on a comblé le trou avec des cadavres allemands, et tout passe dessus ! J'ai principalement remarqué un grand Officier allemand applati* comme une figue. Triste spectacle ! C'est la guerre ! Il ne faudrait pas avoir d'yeux, pour ne pas voir toutes ces horreurs…. »*

Utiliser des cadavres humains pour remblayer une ornière, pour aplanir la route, et permettre aux véhicules de circuler en leur passant dessus, c'est bien pire encore que de les utiliser pour rehausser un parapet dans une tranchée ! Car les soldats qui font ça au front ont l'excuse de n'avoir rien sous la main et d'utiliser les cadavres pour sauver leur vie ! Mais dans une localité, où l'on a des outils et de la terre, ou des cailloux à sa disposition, pour peu qu'on veuille chercher, s'en servir de remblais pour faciliter la circulation, c'est ignoble ! *« Triste spectacle, horreur »* comme l'écrit justement Jean Farigoules.

La putréfaction des cadavres au soleil d'été, qui les noircit comme l'ébène, les gaz qui font enfler les corps et les font se mouvoir, le travail nécrophage des animaux parasites à plumes, à poil et à peau nue qu'a évoqué Victor Fréry, ramenant l'homme à sa chair corruptible et comestible, **Jean Giono** (cl.15) qui fit la Grande Guerre au 140e R.I. Alpine de Grenoble, où il fut le compagnon d'armes de quelques-uns de nos témoins, l'a magistralement décrit dans un court chapitre saisissant de réalisme morbide du *« Grand Troupeau »*, chapitre qui, vers la fin, contient ce paragraphe : *« La terre même s'essayait à des gestes moins lents avec sa grande pâture de fumier. Elle palpitait comme un lait qui va bouillir. Le monde, trop engraissé de chair et de sang, haletait dans sa grande force. Au milieu des grosses vagues du bouleversement, une vague vivante se gonflait ; puis l'apostume se fendait comme une croûte de pain. Cela venait de ces poches où tant d'hommes étaient enfouis. La pâte de chair, de drap, de cuir, de sang et d'os levait. La force de la pourriture faisait éclater l'écorce. Et les mères corbeaux claquaient du bec avec inquiétude dans les nids de draps verts et bleus*[38] *, et les rats dressaient les oreilles dans leurs trous achaudis* (réchauffés) *de cheveux et de barbes d'hommes. De grosses boules de vers gras et blancs roulaient dans l'éboulement des talus. ».*[39]

Mourir

Cette sous-partie va présenter des soldats effectivement morts à la guerre, donc forcément présents par leur écrits, à moins qu'il ne s'agisse de gens envisageant leur propre mort.

Jean-Baptiste Jourjon (cl.15) de Villars, soldat au 140 R.I. Alpine de Grenoble, dans ses cartes à thème amoureux (sur la partie photographique du recto à sa fiancée Claudine, de Villars aussi, fait preuve d'un beau courage face au péril et à la mort, et son orthographe et sa syntaxe très incertaines ne font que donner plus d'émouvante authenticité à l'expression (pour une fois je renoncerai à signaler les fautes par un astérisque).

* *« Cher Claudine je te dire que nous sétion dans un bon secteur est nous le citon pour en prent un mauvait nous salons requot mameser le Bardaje enfin que veutu y faire on peur rien y faire ille faut marcher tanpie pour la more ille faut plus y faire a tension »* = **carte du 29 juillet 1916**

Traduction : *« Chère Claudine, Je (vais) te dire que nous étions dans un bon secteur et nous le quittons pour en prendre un mauvais : nous allons recommencer le « bardage »*[40]*. Enfin, que veux-tu y faire ? On peut rien y faire ! Il faut marcher. Tant pis pour la mort ! Il faut plus y faire attention. »*

* *« Cher Claudine pour le moment je suis en tranchées voilà 2 jours a tu peus croire que sat fait bien vilins se matin il y an nat beaucoup quit son été tuer pas loin de mois ille y a hut beaucoup de blésser ille nous tire de sut avec de grose marmite a tu peus croire c'ou sat tonbe sat fait bien du mal je croit que la gèrre est pas encore fini que plus savien plus les bôche vienne térible ille se voille foutu il veule paés lacher*

---

[38] Il faut évidemment comprendre qu'il s'agit des uniformes allemands (verts) et français (bleu horizon), après l'abandon des fameux pantalons rouges en avril 1915.

[39] Jean Giono, « *Le Grand Troupeau*, », paru en 1930, cité en édition de La Pléiade, Œuvres Romanesques complètes de Giono, pp. 621-622

[40] « Le bardage », c'est le moment où *« ça barde »*, donc le temps des bombardements et des assauts répétés

ils sont térible pour se batre enfin il lache ron bien un moment ou l'otre a tu peus croire que la gèrre me rand pas solide on net manger par les poue enfin ille faut prendre du boncoter » = **carte du 27 avril 1917**

Traduction : *« Chère Claudine, Pour le moment, je suis en tranchées. Voilà deux jours que ça fait bien vilain. Ce matin il y en a beaucoup qui sont été tués pas loin de moi. Il y a eu beaucoup de blessés. Ils nous tirent dessus avec de grosses marmites* (obus ou torpilles). *Ah ! Tu peux croire qu'où ça tombe, ça bien du mal. Je crois que la guerre est pas encore finie. Plus ça vient, plus les boches deviennent terribles : ils se voient foutus, ils veulent pas lâcher, ils sont terribles pour se battre, enfin ils lâcheront bien à un moment ou à un autre. Ah ! Tu peux croire que la guerre me rend pas solide. On est mangés par les poux. Enfin, il faut y prendre du bon côté. »*

* En-tête : *« Mat petite chérie Claudine » - […] « pour le moment je suis encore au tranchée on nom voit de toute les Couleurs ille fait un temp tèrible on nat la pluis du matin au soire on nèt toujours tranpe je pance que de main on vat partire plus loin on vat èt tre relever pour a les ou sabarde a present on net paser Core darmer dataque a laure tu voit qu'on nat pas finit dans voire est bien tanpie une foit more on nèt des baraserr enfin plus rien a te dire pour le moment resoie de se luis quit taime est qui tambrasse bien fore ton Amie Jourjon »* = **carte du 27 août 1917**

* Traduction : *« Pour le moment, je suis encore aux tranchées. On en voit de toutes les couleurs : il fait un temps terrible, on a la pluie du matin au soir, on est toujours « trempes ». Je pense que demain on va partir plus loin, on va être relevés pour aller où ça barde. A présent on est passés Corps d'Armée d'attaque. Alors tu vois qu'on n'a pas fini d'en voir. Eh bien ! tant pis : quand on est mort, on est débarrassé* (tranquille / hors d'embarras). *Enfin, plus rien à te dire pour le moment. Reçois de celui qui t'aime et qui t'embrasse bien fort…. Ton Ami Jourjon. »*

* En-tête : *« Mat petite Cherie Claudine » […] Je te fait réponce avec un grand en nuie de savoire que disie quelleque jours on vat se livrer a une grande Bataille. Je pance que savat pas faire jolis mourire que mourire je vat marcher Comme j'ai toujours fait a plain Courage ille y an nat dotre quit son more qui me valet voilat deus ou trois jours que j'ai un cafare térible de voire que safinie plus on fait tousequ'on peux pour faire finire on voit jamais point de fin enfin parlons plus de sat pour le moment cher Claudine »*

* Traduction : *« Je te fais réponse avec un grand ennui de savoir que d'ici quelques jours on va se livrer à une grande Bataille. Je pense que ça va pas faire joli ! Mourir pour mourir, je vais marcher comme j'ai toujours fait, à plein courage ! Il y en a d'autres qui sont morts qui me valaient. Voilà deux ou trois jours que j'ai un cafard terrible, de voir que ça finit plus : on fait tout ce qu'on peut pour faire finir, on voit jamais point de fin ! Enfin, parlons plus de ça pour le moment, chère Claudine… »* = **carte du 2 septembre 1917**

Que de grandeur d'âme et de courage dans cet homme si simple, et qui n'a que 22 ans !

Claudine vient de lui envoyer une carte postale représentant l'intérieur de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, à Saint-Genest-Lerpt, à laquelle était accrochée, par un ruban, une médaille bénie de la Vierge. Il répond pour la remercier, et évoque la protection de la Vierge qui pourrait le préserver de la mort :

* En-tête : *« Mat petite Cherie Claudine » « C'est avec un grand plaisir que je fet réponse a ton aimable carte que je viens de resevoire qui été bien jolis Je voit que tu pence bien a mois tu est bien jantille Je taime encore daventage de mat voire en voiller c'est jolis carte est surtout de prandre la painne de de la faire benire Je pançe quelle me prottègera jusque at lafin tu peux croire cher Claudine a voire fait la gerre Comme mois pandans 3 an saserer bien malheurs de mourire a présant same feret bien de la peinne Sètre tant émét tout les deux … »* = **carte du 21 septembre 1917**

* Traduction : *« C'est avec un grand plaisir que je fais réponse à ton aimable carte que je viens de recevoir, qui était bien jolie. Je vois que tu pense bien à moi, tu es bien gentille. Je t'aime encore davantage de m'avoir envoyé cette jolie carte, et surtout de prendre la peine de la faire bénir. Je pense qu'elle me protégera jusqu'à la fin. Tu peux croire, chère Claudine, avoir fait la guerre comme moi pendant trois ans, ça serait bien (un) malheur de mourir à présent, ça me ferait bien de la peine ! S'être tant aimés tous les deux ! »*

* En-tête : *« Mat petite Cherie Claudine » […] Comme je te dit sure une carte que je suis toujours en repos est de la pour le qu'ou de chien que des soufranes encore a en durèt avant de mourire sure tout de panser que disit 2 ou 3 jours ille faudra couchés de ore Comme les chien enfin ille veaux mieux pas y panser sat fait j'ai mire davanse enfin parlon plus de sat… »* = **carte du 12 octobre 1917**

* Traduction : *« Comme je te dis sur une carte que je suis toujours en repos et de là pour le « coup de chien »* (attaque). *Que de souffrances encore à endurer avant de mourir ! Surtout de penser que d'ici deux ou trois jours, il faudra coucher dehors comme les chiens ! Enfin, il vaut mieux pas y penser, ça fait gémir d'avance ! Enfin parlons plus de ça… »*

Pendant la période de repos (repos simple, d'une semaine en général, et parfois grand repos d'un mois), les soldats couchent à l'intérieur de baraques, voire dans des maisons évacuées par les civils, à quelques dizaines de kilomètres du front. Ils se réhabituent à un confort tout relatif et la perspective de coucher à nouveau dehors en regagnant les tranchées leur est forcément désagréable, surtout quand il pleut ou qu'il commence à faire froid, comme en octobre. Quant au *« coup de chien »*, le linguiste **Albert Dauzat**, dans son ouvrage *« L'argot de la guerre »* paru en 1918, le définit comme un *« vif combat »*, et lui donne comme équivalents *« coup dur, coup de tabac, coup de Trafalgar »*[41]

***** En-tête : *« Mat petite chèrie Claudine » […] Pour le moment chèr Claudine je suis en première ligne voilà 6 jours est je suis toujours dans le Sécteur ou j'ai fait lataque est tu peux croire quile pae des moments térrible sat fait bien vilins est le plus pénible sait pour faire la relève les boches te dire toujours dessus est tu peux croire quile faut faire vitte a des androit quile y a nous les mitrailleurs le plus pénible sait pour porter not pièce est not cartouche a le tant medure que sant finise Jean peus plus toujours Coucher deore il faut ètre plus dure qu'un cheval a présent se qu'il marche mal sait les italien il sant veule plus de la gèrre a il sont bien réson sait pas une vie »* = **carte du 6 novembre 1917**

* Traduction : *« Pour le moment, chère Claudine, je suis en première ligne, voilà six jours. Je suis toujours dans le secteur où j'ai fait l'attaque et tu peux croire qu'il (se) passe des moments terribles ! Ça fait bien vilain et le plus pénible, c'est pour faire la relève : les Boches te tirent toujours dessus et tu peux croire qu'il faut faire vite à des endroits qu'il y a ! Nous, les mitrailleurs, le plus pénible, c'est pour porter nos pièces et nos cartouches. Ah ! Le temps me dure que ç'en finisse, j'en peux plus ! Toujours coucher dehors ! Il faut être plus dur qu'un cheval ! A présent, ce qui marche mal, c'est les Italiens. Ils en veulent plus de la guerre ! Ah ! Ils ont bien raison, c'est pas une vie ! ».*

On sent le découragement gagner Jean-Baptiste. Comme il est mitrailleur (tireur ou pourvoyeur ?), les difficultés de tous s'accroissent, pour lui et ses camarades servants, du transport pénible de la mitrailleuse (la « pièce ») qui pèse 52 kg avec son trépied, et des bandes de cartouches qui l'alimentent, pour suivre les fantassins du rang quand ils avancent ou reculent au cours d'une attaque. La fin de la carte fait allusion au désastre de Caporetto du 24 octobre 1917, qui vit l'armée italienne en déroute devant les armées germano-austro-hongroises : *« Sous le commandement audacieux du général allemand von Below, les lignes furent percées. En quelques jours, les armées des puissances centrales avancèrent de 150 kilomètres. Elles firent 330 000 prisonniers, s'emparèrent de près de 3 000 canons, et les pertes italiennes directes s'élevèrent à 120 000 hommes »* résume **Jean-Baptiste Duroselle** dans son ouvrage *« La Grande Guerre des Français 1914 – 1918 »*[42].

La conséquence directe de cette déroute italienne est que les armées alliées décidèrent aussitôt d'envoyer des renforts en Italie. Les régiments requis en furent d'abord mécontents, mais découvrirent vite que la guerre en Italie était infiniment moins meurtrière qu'en France, ce qui provoqua un afflux de volontaires. Le frère de Claudine, Gabriel, est versé dans un des régiments envoyés en Italie, et en a informé Jean-Baptiste, qui relaie l'information auprès de sa fiancée :

* En-tête : *« Mat petite Chèrie Claudine » […] « Mat petite Claudine tu me demande des nouvelles de ton frère est bien je vèt tant dire je vien de resevoire une carte lettre de ton frère quit medit Comme tois quile est changer de régimant quil est dans les chasseurs alpin, est quil est en Italie avéc ton Cousin mais jay bien peure aussie dipartir je croie bien quant Ilalie savat y faire bien vilin sait toujours bien malheureux on nat pasét de se faire tuer en francse ille faut se faire tuèr en Italie je panse bien avoire une pèrmission avant de partire plys loinat »* = **carte du 20 novembre 1917**

- Traduction : *« Ma petite Claudine, tu me demandes des nouvelles de ton frère. Eh bien, je vais t'en dire. Je viens de recevoir une carte-lettre de ton frère qui me dit, comme toi, qu'il est changé de régiment, qu'il va dans les Chasseurs Alpins, et qu'il est en Italie avec ton cousin. Mais j'ai peur aussi d'y partir. Je crois bien qu'en Italie, ça va bien faire vilain ! C'est toujours bien malheureux : on n'a pas assez de se faire tuer en France, il faut se faire tuer en Italie ! Je pense bien avoir une permission avant de partir plus loin. »*

Finalement, Jean- Baptiste ne partira pas en Italie. **Gabriel Peyrard**, le frère de Claudine, de deux ans plus jeune (cl.17) que le prétendant de sa sœur, en reviendra au printemps 1918, et en avril, suivra le 13e B.C. Alpins en Belgique.

Fin juin, Claudine et ses parents recevront le document manuscrit suivant, joliment calligraphié, encadré d'un trait noir, donné à la famille par le maire de Villars :

---

[41] Albert Dauzat, op.cit. , p. 231

[42] J.B. Duroselle, op.cit. Librairie académique Perrin, Paris 1994, p. 332

Copie de l'avis de décès

Chambéry le 19 juin 1918

Le Chef du Bureau de Comptabilité du 13 B. de Chasseurs Alpins à Monsieur le Maire de Villars (Loire)

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien avec tous les ménagements nécessaires vu la circonstance, prévenir Monsieur Jacques Peyrard, domicilié dans votre commune, du décès du chasseur Peyrard Gabriel du 13e Bataillon de Chasseurs Alpins qui nous a été signalé par un état des pertes. Tué à l'ennemi le 28 mai 1918. Mort pour la France. Inhumé au N.E. de Dickebusch (Belgique).

Je vous serais très obligé de présenter à la famille les condoléances de Mr le Ministre de la Guerre et de me faire connaître la date a laquelle votre mission a été accomplie.*

Veuillez Agréer Monsieur le Maire l'assurance de ma considération distinguée.

(D'une autre écriture : *« **Pour extrait Le Maire Domet*** (signature, avec tampon de la mairie de Villars)

Gabriel avait pourtant reçu de Claudine la même carte de Notre-Dame-de-Pitié de Saint-Genest-Lerpt et la même médaille bénie que Jean-Baptiste, ainsi qu'un porte-bonheur profane, comme il le mentionnait dans sa carte à sa sœur Claudine et à ses parents, envoyée fin juillet 1916 , alors qu'il était encore en période d'instruction militaire: *« Vous me dite que vous mavais en voiez un fer a chevalle pour me porté bouneure se qui me fait boucoup plésir. Vous me dite que la guerre elle serat da baure* [43]*fini se qui fait boucoup plésire mais que voulait [vous] sille faut y a lais et ben on y ras »*.

Il était parti courageux à la guerre, voire un peu bravache comme l'exprime avant son départ au front cette carte qu'il adressait à sa sœur, le 3 mars 1916, alors qu'il était encore en instruction à Roanne, au 98e R.I., avec sa classe 1917, et qu'elle venait de lui apprendre le déplacement de secteur du 38e R.I. de Saint-Etienne pour entrer dans la bataille de Verdun commencée dix jours auparavant : *« Tu me di que le 38 et partit a Verdun mes sa me fère rint si sété moi patcque les sodal sont apeure de rien »*. Traduction : *« Tu me dis que le 38 est parti à Verdun. Mais ça me fait* (ferait) *rien, si c'était moi, parce que les soldats, on a peur de rien ! »*.

Aurait-il apprécié qu'un de ses camarades, apprenant sa mort, l'expédie en une phrase telle que celle qu'il adresse à sa sœur, dans sa carte de mai 1916, sœur qui vient de lui apprendre le décès d'un de ses camarades incorporé dans un autre régiment : *« Tu medi que canet et maure et bien il et débarasé il soufre plus »*. Traduction : *« Tu me dis que Canet est mort. Eh bien il est « débarrassé »* (tiré d'embarras !), *il souffre plus… »* ? L'expression « être débarrassé » s'emploie en Forez à propos de quelqu'un dont la mort abrège les longues souffrances.

Jean-Baptiste Jourjon, lui, reviendra de cette guerre interminable.. Mais il n'épousera pas sa *« petite Chérie Claudine »*… En effet, le bel album, en ma possession, où cette dernière réunissait les belles cartes illustrées envoyées du front par Jean-Baptiste, son fiancé, et Gabriel, son frère, comporte aussi une carte de vœux, d'une autre écriture, d'un certain J.C. pour le Nouvel An 1920, avec, au recto une bannière entourée de fleurs, portant l'inscription en gothique : *« A toi ma pensée à moi ton souvenir »*, et agrémentée au verso d'un quatrain imprimé attribué à Alphonse de Lamartine : *« Il est des jours dans la vie // Que l'on salue en souriant // Souvenir d'une heure bénie // Que n'efface jamais le temps »*.

J.C., touché par la prononciation locale qui transforme le « Cl » en « Gl[44] », mais un peu meilleur en orthographe que Jean-Baptiste, écrivait : *« Ma chère bien Aimée Glaudine, Je te la souhaite bonne et heureuse pour l'année 1920. Une bonne santée* et une bonne prospéritée* - Ton Amie* J.C. et On laisera* pas passée* 1920 comme 1919, sans Nous hunire* »*.

Autre confirmation : une visite au cimetière de Villars, vers 1996-97, m'a appris, en voyant la tombe de J.B. Jourjon, que son épouse ne s'appelait pas Claudine…

Jean-Baptiste Jourjon, encore alors le fiancé de Claudine, recevra de cette dernière une carte très émouvante par son désarroi et son orthographe défaillante, le 26 juin 1918 :

Mercredi 26 juin

Bien Chèr Ami,

---

[43] « *Da baure* » pour « *d'abord* », au sens forézien local ancien de « bientôt »

[44] C'est en effet un trait phonétique local bien marqué pour les personnes nées dans les années 1900-1930 dans le sud du Forez que de prononcer « Gl » pour « Cl », sauf si elles se corrigeaient. . Dans mon hameau natal de Chatelville, les quatre Claudius étaient tous appelés « le Glodus chez…», et une Claudine « la Glodine ». Et un journal stéphanois tenait encore, vers 1950, une rubrique régulière intitulée *« Les Propos du Glodus »*

Je m'empresse aujourd'hui de te faire réponse a ta carte et a ta lettre. Je ne l'avait pas fait réponse a ta carte parce que j'était dans l'ennuie et encore d'avantage poure le moments. Nous avonz resue le décès de mon pauvre frère lundi[45] *et jaie pas bien envie d'écrire, sèt bien que je ne veut pas te laissez sens nouvelles. Il ses fait tuer le lendemain de sa permision . Maintenant jaie un de mes cousin qui sès l'adresse de ses camarades, alors je lui et ecrit pour qui me donne l'adrèse de ses camarades poure pouvoire leur demandèr s'il a bien soufère et poure nous envoyer le peux d'afaire qu'il avait sure lui. Ses tout se que nous pouvont avoire poure souvenire puisque il nous faut plus contèr de le revoire. Tu ne ferat pas atension a l'écriture qu'are ma nais plus a moi. Ta mère vient de resevoire ta lettre que tu lui dit que tu a resue son coli et elle tenp a envoyer un autre lundi qu'elle ta mie 5 frs. Ton beaux frère célestin etait en permision, il refile*[46] *aujourd'hui, il a resue une dépêche qu'il falait filer tout de suite.*

Ton amie Claudine

A travers les deux souhaits de Claudine : savoir si son frère a beaucoup souffert avant de mourir, et récupérer « *le peux d'afaire qu'il avait sure lui* » (porte-monnaie, médailles religieuses, lettres, montre, argent, de manière classique) on a les deux préoccupations essentielles des familles des morts. L'armée le sait bien et renvoie scrupuleusement les derniers biens du mort, (parfois avec beaucoup de retard : voir ci-dessous la carte montrant que les objets du mort décédé le 28 mai n'ont pas été reçus par la famille le 6 août !) et, auparavant, dans une lettre de l'officier qui commandait le soldat, ou souvent, de l'aumônier, qui dispose de plus de temps et connaît plus les formules consolatrices, il est précisé à la famille que leur disparu n'a pas souffert, puisqu'il a été tué net d'une balle en plein front, ou en plein cœur, si possible en accomplissant un exploit (sauver son sergent ou son lieutenant grièvement blessé, faire une patrouille dangereuse, etc.). Pieux mensonges ! La famille était-elle dupe ?

Claudine a écrit aux camarades de combat de son frère, et un de ceux-ci a répondu, puisque dans sa carte à son fiancé datée du 6 août, elle lui précise ses conditions de décès, tout en lui reprochant un « pieux mensonge » :

« […] depuis je nais rient plus resue jusqua la dernière lettre que tu ma envoyer du premier aout, tu me dit de te dire si le copin de mon frère nous a ecrit, il ma ecrit deux foie mais tu nous a dit joliment des mensonges, tu nous a dit que sétait lui qui l'avait enterré et sès pas lui du tout, du moments qu'il me dit que mon frère a était traverser poar une balle de mitrailleuse et qu'après il ne sès pas se qu'il et devenue et qu'il a sue d'après le brancardier ou il etait enterré et que lui même avait une couronne (mortuaire). *Maintenant il me dit qu'il rentre de permision et de lui* (dire : mot manquant) *si j'ai resue les affaires de mon frère, maqis nous avonz encore rien resue. Je tanbrase bien fort*

ton amie Claudine

Manifestement, dans ce cas (mais on est en été 1918, et le front bouge beaucoup), le régiment n'a pas donné de réponse officielle quant aux conditions du décès de Gabriel Peyrard, et c'est la lettre d'un de ses camarades qui en informe officieusement la famille : mais les derniers vestiges du mort ont bien été expédiés.

Une autre correspondance, bien que brève (18 cartes et 8 lettres) car l'espacement d'une lettre (ou carte) à la suivante est grand et qu'elle est interrompue par la mort du soldat, présente un intérêt indéniable, et comme celle de J.B. Jourjon, révèle une belle âme du peuple.

Jean Genestier (cl.12) de Saint-Anthème (Puy-de-Dôme) au hameau de Seignibrard, fils d'agriculteurs, ouvrier agricole au moment de son incorporation, en octobre 1913, au 12e B.C. Alpins d'Embrun, promu caporal, puis sergent fin 1915, écrit à sa mère et à sa sœur restées à Seignibrard (son père étant décédé). Il combat en Alsace dès la fin août 1914, est blessé vers le col de la Schlucht à la mi-juin 1915 et hospitalisé à Bourg d'Oisans ; après sa convalescence il rejoint son bataillon en août 15 en Alsace, puis dans les Vosges en automne. Il est animé d'un patriotisme fervent et d'une admiration sans borne pour les Chasseurs Alpins . Les fautes d'orthographe sont trop nombreuses pour être marquées par un astérisque, mais les mots sont découpés correctement, à la différence de J.B. Jourjon, ce qui rend inutile la traduction. Une présentation thématique et même schématique fera mieux saisir les facettes de l'homme, les dates étant mises en relief pour permettre de voir l'évolution de la pensée, ou sa permanence sur un thème :

Patriotisme et ardeur guerrière :

**« On part pour écraser ses bourreaux d'allemands. Et sit on peut revenire en bonne santé on sera content d'avoir servit notre patrie. On n'est tous bien content de partire »* (lettre d'Embrun du 9 août 1914)

* *« je pensse bien que vous avez du lire sur le journal notre brave charge en skis sur les Boches »* (lettre d'Alsace du **21 décembre 1914**)

---

[45] Lundi, soit le 24 juin ! Il a donc fallu presque un mois (Gabriel ayant été tué le 28 mai) pour que la famille apprenne sa mort. Dans ses cartes précédentes à son fiancé, Claudine s'inquiète de l'absence de courrier de la part de Gabriel…

[46] En français local de l'époque « filer » s'employait normalement pour « partir » , et « refiler » pour « repartir ». Cet usage, qui vient du patois où il est toujours vivace, sans s'être perdu, a beaucoup diminué.

* *« A la charge on n'est comme des lions, il faut que notre bayonnette soit rouge de sang de boches pour être content »* - *« Je marche avec sang-froid et je combat courageusement. Sit tous les régiments de france avait autant* (tué) *des boches que le 12 Ch*[s] *aprésent il y en aurait presque plus. Moi j'en est tuer une bonne portion. »* (lettre d'Alsace du **6 janvier 1915**)
* avant la signature : *« Votre fils qu'il a du mérite »* - Après la signature : *« Honneur et Courage la Victoire est la qui nous attend »* (lettre d'Alsace – Soultzeren - du **16 avril 1915**)
* fin de la courte lettre : *« Votre fils avec courage – Genestier Jean – sous-off »* (lettre du **13 décembre 1915**)
* fin de la carte : *« Votre fils qui combat toujours très courageusement – Genestier Jean »* (carte du **5 janvier 1916**)

Admiration pour les Chasseurs Alpins :
*Avant l'en-tête *«Cher mère et Sœur » : « Honneur et Courage au brave alpin »* (carte de Gérardmer du **23 novembre 1914**)
* *« Mais les boches veule plus se battre contre nous. Car nous autres les Alpins on nous appelle les lions bleus, avec Rosalie. »* (lettre d'Alsace du **6 janvier 1915**)
* *« C'est avec plaisir que je viens de recevoire votre aimable lettre du 3 mai, surtout d'apprendre que le 16*[e] *Régiment d'Infanterie*[47] *est à Saint-Anthème. Oui les filles doive être contente, mais sit c'était les chasseurs alpins, sa vaudrait mieu que les Bitoux ou Biffins »* (lettre d'Alsace – Soultzeren - du **16 avril 1915**)

Mais nouvelles peu rassurantes voire très inquiétantes pour sa famille :
« Ses jour-cit nous avons livret des combats terribles, toujours de grandes pertes des boches, beaucoup moins de vert nous. Il reste toujours beaucoups de mes camarades sur le champ de bataille »* (lettre d'Alsace du **6 janvier 1915)
* *« Je viens de livrait un combat terrible qui à durait plusieurs jours. Je suis toujours en parfaite santé »* (carte d'Alsace du **26 février 1915**)
* *« Les canons et les balles qui siffle par-dessus ma tête, mais aprésent je suis habituer…Pour mes 4 camarades, il y en a un de blessés qui est à Lyon. Les autres trois sont morts. Je suis plus que seul, de l'équipe qu'on n'était »* (cinq Auvergnats qu'on appelait *« l'équipe de Clermont »* / lettre du **19 mars 1915**)
* « *Mon Bataillon à était complètement anéanti, mais aprésent il est reformer au complet, comme sit on n'avait pas combattu, mais le prochain combat, il vat en tomber de nouveau. La lutte continue toujours, des attaques très souvent qui se produise, mais on les repousses tout les fois, c'est salles boches. »* Fin : *« Votre fils qui combat toujours avec courage »* (lettre du **22 mars 1915**)
* *« Ses jours sit notre artillerie a bombarder pendant plusieurs jours, nous avons fait des attaques en plusieurs fois, et nous gagnons du terrain, mais la quantité de mort est incroyable, vous pouvez croire que sa sant mauvais, on respire rien que l'aire des morts »* (lettre d'Alsace – Soultzeren - du **9 mai 1915**)
* *« Je pourrais vous dire que j'ai fait un terrible passage dont beaucous de mes camarades il sont rester sur le champ de bataille »* (carte du **5 janvier 1916**)

Brave et attachant Jean Genestier ! Courageux et patriotique Jean Genestier ! Qui revendique fièrement la vertu du courage et le prestige de son statut d'Alpin, la crème de l'Infanterie, mais qui donne aussi des leçons de courage à un cousin novice à la guerre par le biais de ses deux chères correspondantes. Ainsi, dans sa lettre de Soulzeren (qu'il francise en « Sultzerne » !) du **16 avril 1915**, il écrit : *« Vous me dite que mon cousin Louis, le premier combat qu'il a fait, il se croyait perdu, il m'écrit assez souvent mais jamais il m'a dit qu'il avez fait son acte de contrition*[48]*. Mais il faut qu'il marche avec courage, et surtout ne pas avoir peur de zigouiller les Boches. »*

On a vu, dans la troisième rubrique, qu'en dépit de ses assurances renouvelées de bonne santé. Jean donne des nouvelles finalement très inquiétantes à sa mère et à ses sœurs, que ce soit sur la mort de trois de ses quatre camarades auvergnats, ou, plus anonymement, sur les *« combats terribles »* qui font une multitude de morts dans son bataillon. Le thème revient régulièrement, dans cette correspondance très réduite, qui ne comporte en tout que 25 cartes ou lettres (8 lettres, 17 cartes) , dont certaines sont rassurantes car elles proviennent de son séjour à l'hôpital de Bourg-d'Oisans, pendant l'été 1915.

Cette observation - et d'autres correspondances avec des proches (parents, épouse, fiancée) parmi mes témoins le corroborent, notamment, on vient de le voir, les cartes de Jean-Baptiste Jourjon adressées à sa fiancée Claudine - me permet d'affirmer, que, contrairement à ce que l'on lit très souvent dans des ouvrages

---

[47] Le 16e R.I. est le régiment de Montbrison (Loire) qui est proche – seulement 24 km- de Saint-Anthème (Puy-de-Dôme), de part et d'autre des Monts du Forez

[48] L'acte de contrition est la prière que récite le chrétien quand il sent qu'il risque de mourir, pour exprimer le profond regret (la contrition) de ses péchés et solliciter le pardon de Dieu, à la guerre en l'absence du prêtre servant habituellement de médiateur dans la confession, ou dans l'extrême-onction donnée au moribond.

historiques de qualité, le Poilu ne minimise pas toujours le danger qui le guette pour rassurer les siens. La censure des lettres, connues des soldats, engendrerait aussi une autre sorte d'auto-censure, non plus d'origine affective, mais pour ne pas se faire « caviarder » la lettre, ou carrément supprimer, d'où la multitude de lettres conservées par le contrôle postal qui sont maintenant analysées par les historiens. Dans l'ouvrage collectif dirigé par **Christophe Prochasson** et **Anne Rasmussen** *« Vrai et faux dans la Grande Guerre »*, l'historien réputé **Bruno Cabanes** auteur du chapitre 3 *« Ce que dit le contrôle postal »* (contrôle qui parvenait à lire *« cinq cent lettres minimum »* pour chaque régiment *« contrôlé au moins une fois par mois » « ce qui signifie qu'en moyenne cent quatre-vingt mille lettres sont lues et analysées par semaine »*) affirme en s'interrogeant : *« Comment ne pas tenir compte en effet de l'autocensure des hommes qui se savent lus par les contrôleurs, sans parler de cette autocensure plus complexe qui veut qu'on ne livre à ses proches que ce qui est en mesure de les rassurer ou de les conforter dans l'image qu'ils ont de vous ?*[49].

Cette auto-censure se retrouve plus dans les lettres qui partent de l'arrière pour aller au front, cet arrière mal informé, mais constatant, au fil des mois, que la liste des morts au village ou dans le quartier s'allonge, malgré les communiqués militaires triomphants reproduits par la presse soumise à la censure, ou que les vivres de base viennent à manquer, ou que des privilégiés qu'on côtoie sont embusqués, alors que leur âge les désigne pour le front. On évoque peu cet état des pertes du village ou du quartier, ou quelques morts connus de la ville ou du département, pour ne pas décourager son Poilu, et parfois parce que celui-ci a recommandé de s'en tenir à la stricte vie familiale et sentimentale, comme dans ce courrier que cite **Maurice Rajsfus**, dans son ouvrage *« La censure militaire et policière 1914-1918 » : « L'arrière ne doit pas fournir d'informations aux soldats –les défenseurs de la patrie ne doivent pas savoir que des grèves éclatent dans les usines d'armement où leurs épouses sont exploitées. Enterrés dans leurs tranchées, les poilus connaissent tous l'existence de cette armée de censeurs qui veillent dans les bureaux, attentifs à chaque mot. C'est ce qu'a bien compris ce soldat qui écrit à sa compagne, le 3 décembre 1917 : « Sois prudente, ma chérie, et si tu veux que je reçoive toutes tes lettres, ne me parle pas de la guerre. Contente-toi de me parler de notre grand amour. »*[50]

Assurément, Jean Genestier ne se censure pas, ou se censure peu par rapport à l'horrible réalité, facilement perceptible dans ses rares lettres, et ce ne sont pas ses déclarations *« Je suis en parfaite santé »* voisinant avec la mort de trois camarades sur quatre (le quatrième étant blessé) ou l'indication « *mais la quantité de mort* est incroyable »* qui doivent rassurer mère et sœur !

Mourir ou guérir ? Pour Jean Genestier, ce sera mourir ! Si la correspondance est si brève, c'est qu'elle s'arrête à la carte n° 25 (numérotée par moi) du 5 janvier 1916 où il écrivait : *« Je pourrais vous dire que j'ai fait un terrible passage dont beaucous de mes camarades il sont rester sur le champ de bataille »* .

Deux jours après, le 7 janvier 1916, le brave Chasseur Alpin Jean Genestier meurt au Vieil-Armand ou, en alsacien, à l'Hartmanwillerkopf. Voici le document que j'ai sous les yeux :

République Française
Ministère de la Guerre
HONNEUR (dessin central de 6 drapeaux avec une base de lauriers) **PATRIE**
12e Bataillon de Chasseurs Alpins

MEDAILLE MILITAIRE

*Par arrêté ministériel du …….10 Juin 1920 rendu en application des décrets du **13 Août 1914** et **1er Octobre 1918**, publié au* JOURNAL OFFICIEL *du 3 Novembre 1920**,** la **Médaille Militaire** a été attribuée à la mémoire du……Sergent* **Genestier** *Jean Marius……n° Mle 3198*

MORT POUR LA FRANCE

« Brave sous-officier. Mort pour la France le 7 janvier 1916, à l'attaque des hauteurs de l'Hartmann »

Croix de guerre avec étoile d'argent »

A Briançon, le …… ***5 août*** 192***1***

Le Chef de Corps

(signature, et tampon du régiment)

Il n'avait pas encore 24 ans…

---

[49] Bruno Cabanes dans *« Vrai et Faux dans la Grande Guerre »*, ouvrage collectif dirigé par C. Prochasson et A. Rasmussen, éditions La Découverte, Paris 2004, p. 56 et p.60

[50] Maurice Rajsfus, op.cit., édition « Le Cherche Midi Editeur», 1999, p. 140.

Deux éloges funèbres

Joseph Sorgues (cl.15) de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), enseignant au pensionnat libre de Bellegarde, à Neuville-sur-Saône, vient d'apprendre la mort d'un ami et collègue et se lance spontanément dans un éloge funèbre fait pour soi, dans un de ses carnets de guerre ; nous trouvons ce cas deux fois dans son très long (1456 pages en tout, représentant 7 carnets ou cahiers) récit–journal :

* à la date du vendredi 9 avril 1915 à propos de la mort de **Victor Reverdy** :

« J'ai reçu aujourd'hui une carte de Cloupet m'annonçant la mort de Victor Reverdy, tué au cours d'une patrouille que notre pauvre ami avait voulu commander. Les larmes me sont venues aux yeux en pensant à notre cher camarade si gai, si courageux et si bon, étendu maintenant dans quelque coin des Vosges où son bataillon, le 28e chasseurs, fait campagne. Parti caporal à la mobilisation, il avait fait toute la campagne sans blessure, avait été nommé sergent le 26 décembre à la suite d'une audacieuse et heureuse reconnaissance et le voilà maintenant tué. Quels bons moments j'ai passés avec lui pendant ce semestre de 1912-1913 au pensionnat[51] ! Comme il était gai et serviable, toujours prêt à faire rire ou à rendre service ; Je me rappelle encore nos séances de gymnastique dans la cour des grands moyens, nos parties de billard et de ballon, nos sorties à Lyon, celle où il avait donné 10 centimes de pourboire à l'employé du grand 8 aérien, celle du Mazel où il était malade au point de ne rien manger et ne rien boire, ses histoires drôles, ses expressions favorites qui empruntaient une saveur particulière à son langage dauphinois : « Pauvres gens », « main…nant », son petit rire coquin, surtout quand il avait une plaisanterie ou fait quelque farce ; son enthousiasme lorsqu'il nous parlait de ses chères montagnes, du massif de la Grande-Chartreuse au pied duquel son hameau natal, la Ruchère, est blotti. Tu dors, maintenant, cher ami, au milieu de ces montagnes (des Vosges) *dont les hautes cimes et les verts sapins ont vu ta bravoure et ton endurance, dont les sentiers et les pentes ont été témoins de tes exploits. Repose en paix sur cette terre bénie d'Alsace qui a bu ton sang et garde ton corps jusqu'au jour de la résurrection où elle le rendra pour crier justice contre l'organisateur de la guerre maudite ; avant peu, tu la sentiras frémir d'allégresse et tu entendras les cloches de Metz vibrer joyeusement pour la victoire finale et demander à Dieu le repos éternel pour les artisans de leur délivrance. Je ne pourrai pas aller en pèlerinage sur la tombe où tu gis, mais je te promets que, lorsque j'aurai le bonheur de fouler le sol où tu luttas, je m'agenouillerai pieusement et je baiserai cette terre qui contiendra tes os ; je te fais le serment de te venger , ainsi que tous mes amis, Pion, Luquet, Issé-Pras, Communal, qui ont fait le sacrifice de leur vie à la France et dont l'exemple m'entraînera à l'heure du suprême combat. Au revoir, cher ami, que Dieu ait ton âme ! »*

* à la date du 8 août 1916 à propos de la mort de son ami le plus proche **Léon Curial** :

« Je viens de recevoir une désastreuse nouvelle qui me frappe au cœur dans mes plus chères amitiés : la mort de mon pauvre Curial, tué dans la Somme. Curial, mon ami préféré des jours heureux, mon compagnon de deux années, mon confident et mon consolateur, mon autre moi-même, n'est plus. Je ne reverrai jamais son visage plein de douceur et empreint d'une pensive gravité, je n'entendrai plus sa voix mâle et réconfortante, je ne lirai plus ses lettres pleines de courage et d'affectueuse gaieté. A cette pensée, les larmes s'échappent de mes yeux et je n'ai jamais éprouvé une aussi terrible douleur qu'à la nouvelle de la mort de Léon ! Ah ! quelle soit maudite cette guerre, avec tous ceux qui l'ont déchaînée ! Elle fauche à tort et à travers, avec une brutale prédilection pour ce qui est beau, jeune et pur. Pauvre ami, tu étais trop pieux pour rester sur cette terre et le premier combat t'a ravi à cette vallée d'horreurs pour orner le ciel de ta belle âme, si noble et si généreuse ! O mon Dieu ! Pourquoi ne m'avez-vous pas exaucé ? Je vous avais demandé bien souvent de me prendre à sa place, si Vous vouliez que l'un des deux mourût à la guerre ! Que vont devenir ses pauvres parents, dont ce fils était la joie de la vieillesse ? Vous avez voulu renouveler pour eux la douleur éprouvée à la mort récente de leur fils aîné. Que votre sainte Volonté soit faite, et non la nôtre !

Je ne puis croire à cette perte irréparable. Je relis sa dernière carte, toujours plein de d'entrain et de confiance, malgré les souffrances physiques et morales de la campagne ; une dernière phrase retient mon attention. Elle dit : « L'Hostie et le Drapeau, voilà bien les deux forces qui me permettront de vivre les heures graves qui vont sonner. ». Non, il n'est pas possible qu'un esprit aussi droit et pur ait disparu à jamais dans le néant. Le cri de mon amitié autant que celui de ma foi proteste contre cette horrible désespérance. Du haut du ciel, mon cher martyr de la patrie continuera à vivre avec nous, il saura nous protéger contre le mal et accomplira encore sa tache de consolateur et d'ami. Il saura se mêler plus intimement encore , quoique invisible, à notre vie et attirera sur nous les bénédictions divines. Son souvenir

[51] Il s'agit du pensionnat catholique de Bellegarde, à Neuville-sur-Saône (Rhône) où Cloupet, Reverdy et Sorgues sont des collègues enseignants

ne disparaîtra jamais de la mémoire de tous ceux qui l'ont connu et aimé. Et nous marcherons à notre tour vers la tombe, ayant ce modèle devant les yeux jusqu'à ce que nous ayons à notre tour terminer notre pèlerinage terrestre. Vous nous l'aviez donné, ô mon Dieu, vous nous l'avez ôté ; que votre saint nom soit béni !

Les Allemands ont attaqué après un violent bombardement l'ouvrage de Thiaumont[52] *et nos positions dans le bois de Vaux-Chapitre… ».*

Qui ne voudrait pas être déploré ainsi, par un tel ami ? A la lecture de l'expression « *mon autre moi-même, n'est plus »,* on songe à l'amitié célèbre entre Michel de Montaigne et Etienne de la Boétie, disparu jeune, et pour qui l'auteur des « *Essais* » écrivit cette expression sublime de simplicité *« parce que c'était lui, parce que c'était moi »* pour expliquer la profondeur de leur lien. On apprend que Joseph aurait poussé l'abnégation, le sacrifice de soi jusqu'à préférer la mort pour épargner son ami : *« O mon Dieu ! Pourquoi ne m'avez-vous pas exaucé ? Je vous avais demandé bien souvent de me prendre à sa place, si Vous vouliez que l'un des deux mourût à la guerre ! ».*

Ce dernier éloge est tout empreint de religiosité, le premier moins. Léon Curial était l'Ami unique, Victor Reverdy le collègue aimé. Le premier paraît un modèle de perfection si éthéré qu'il semble désincarné, angélique, et que sa mort paraît l'assomption d'un être saint, regagnant ce Ciel après s'être égaré sur la Terre. Le second est beaucoup plus prosaïque, défini par des caractéristiques qui permettent davantage de l'imaginer (son origine rurale, son accent dauphinois, son goût pour les plaisanteries, pour les jeux –le billard- , son rire, son efficacité et son courage, qui le font vite progresser dans la hiérarchie militaire). Derrière les deux, de vieux parents, qui, chez Léon, ont déjà perdu leur fils aîné. Joseph évoque la tombe de Victor en Alsace, pas celle de Léon comme s'il ne reposait nulle part ailleurs que dans le firmament, d'où ce nouveau saint protégera ses amis terrestres : *« Du haut du ciel, mon cher martyr de la patrie continuera à vivre avec nous, il saura nous protéger contre le mal ».*

La mort des deux engendra la même malédiction contre la guerre et ses auteurs, qui ne peuvent être qu'Allemands, et au premier rang le Kaiser Guillaume II (« *et garde ton corps jusqu'au jour de la résurrection où elle le rendra pour crier justice contre l'organisateur de la guerre maudite »* pour Victor - *« Ah ! qu'elle soit maudite cette guerre, avec tous ceux qui l'ont déchaînée ! »* pour Léon). Mais Victor se voit offrir la consolation d'une victoire prochaine sur l'ennemi, pas Léon. Peut-être parce qu'au début d'août 1916 (au moment où meurt Léon) au milieu de la bataille de Verdun déclenchée le 21 février et se calmant vers la mi-décembre, la victoire de l'Allemagne paraît possible, voire probable.

Enterrement des morts ou cadavres non enterrés

Amand Beyron (cl.11) de Chazelles-sur-Lyon, retraité à Roanne, était musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne. Il décrit dans son journal la très difficile mission confiée aux brancardiers le 12 mai 1917, au Chemin des Dames, presque un mois après le déclenchement de l'offensive, le 16 avril, et l'aventure se termine en petite comédie :

« Samedi 12 mai – L'ordre « impératif » (idiot) est revenu. Par ordre et par une accalmie, le médecin auxiliaire Bidet, du 1er bataillon, avec 4 volontaires brancardiers et moi-même qui a accepté de les accompagner, nous avons passé la tranchée de 1ère ligne pour nous rendre compte du « boulot imposé » : « Voir pour enterrer les morts et ramener le plus de médailles d'identité possible »…Au bout d'une heure de recherches, on se rend compte que c'était une tâche « maboule » et impossible… Ça sentait la charogne et les morts pourrissaient sur place depuis la 1ère attaque de la division coloniale et marocaine du 10 avril… Vers 1 heure du matin, le bombardement de nos lignes commence par rafales, obus qui passaient au-dessus de nous en sifflant. Il était inutile de se faire tuer bêtement… On recherche un abri boche pour s'y mettre en attente d'accalmie, mais l'ennui était l'entrée tournée de leur côté… On en trouva un presque démoli, où, dans les escaliers, à l'entrée, il y avait un gros obus-mine non éclaté – Dans un autre, nous avons dégagé l'entrée, nous descendons une dizaine d'escaliers en bois, les à-côtés bien étampés, et une salle assez grande en pagaille… Nous y restâmes et j'allumais une bougie que j'avais toujours dans ma musette… Au bout d'une ½ heure, nous allions commencer à manger un peu, lorsque le bombardement recommença… On entendit soudain des voix, et des types qui descendaient rapidement les escaliers. Le major dit : « Ça y est, on est faits ! », et il lève les bras en disant « Kamarades ! ». Les 5 boches* qui étaient descendus, croyant que c'était à eux qu'il s'adressaient*, levèrent ensemble leurs bras disant tous « Kamarades ! ». Il y en avait 3 qui parlaient français correctement. C'étaient des jeunes alsaciens*. Leur division était relevée du front Roumain* et avait été amenée d'urgence sur le front français et étaient depuis 3 jours en ligne… Après l'attaque, on les avait envoyés entre les lignes distantes de 3 à 400 mètres. Pris par le bombardement, et*

[52] Un ouvrage est un petit fort, pas suffisamment fortifié, vaste et complexe pour mériter le nom de fort. Celui-ci est dans le secteur de Verdun, sur la pente est de la Côte de Froideterre (où se trouvait aussi l'ouvrage de Froideterre, plus proche de la ville de Verdun) regardant le village de Fleury et le bois de Vaux-Chapitre.

*craignant notre riposte, ils décidèrent, en en ayant « marre » aussi, de profiter de l'occasion pour déserter à leurs risques et périls… Nous les déséquipèrent*et après avoir discuté avec eux, en un moment d'accalmie, nous avons regagné notre ligne sans ennuis. Par chance, nous avions trouvé dans la sape un sac à terre où il y avait une trentaine de médailles de « macabés » trouvées par des pauvres types qui avaient déjà fait le boulot avant nous, et qui avaient dû être amochés ou forcés de partir.. Au poste de secours, premier interrogatoire par les majors des 1er et 2e bataillons, et avec le brave médecin auxilliaire* Bidet, nous conduisons un prisonnier au P.C. du colonel qui nous dit simplement : « Merci, mes petits, bien travaillé ! ». Nous fûmes de ce fait proposés pour la médaille militaire (mais la mienne arriva 10 ans après). Le brave médecin Bidet fut tué 5 jours après… J'en ai été très peiné. C'était un chic garçon. »*

[…] Voilà plus de 3 jours que je ne me suis pas arrêté. Sans pouvoir ni souffler, ni me reposer, presque sans pouvoir manger, les convois de ravitaillement « esquintés » n'arrivant pas en ligne. Le ravin en bas de nous est un enfer, battu par un feu d'artillerie intense d'un bout à l'autre. »

« Dimanche 13 mai – Encore un triste dimanche à passer. J'ai pu enfin me reposer un peu pendant 3 heures d'accalmie… Le colonel vient se rendre compte de l'état précaire lamentable du poste de secours et de la 1ère ligne qui a pu être maintenue, malgré la grande perte en effectifs de son pauvre régiment…et en revenant il s'est arrêté au poste de secours pour remercier majors, infirmiers et brancardiers pour leur dévouement pendant ces 3 jours terribles de bataille. Il demanda à voir Poyet (musicien). Leurs 2 familles sont amies… La 28e division a été « saignée » tristement… et le colonel est justement monté en 1ère ligne pour nous redonner un peu de courage et d'espoir. C'est très chic de sa part… Il s'est rendu compte que l'ordre d'enterrer les morts entre les lignes était un ordre « idiot » provenant de « fous » et d' « incapables ». En attendant, nous avons su que dans le secteur voisin à gauche de nous des brancardiers du G.B.U.[53] ont échoué dans cette tentative et se sont fait massacrer bêtement, dont un des leurs a eu la tête arrachée par un obus de « 75 français » !!! »

On sent la lassitude partout dans ces deux séquences : celle des brancardiers et des infirmiers, bien sûr, mais aussi celle des soldats, de l'armée française et de l'armée allemande, surtout si ce sont des Alsaciens brinqueballés du front russe au front français, et qui ne demandent pas mieux que de faire « Kamarade » et de se constituer prisonniers… Quant à la petite comédie où les chassés deviennent chasseurs et font des prisonniers sur une simple méprise d'interprétation de « Kamarade » qui transforme la reddition de nos infirmiers en exigence de reddition des cinq intrus ennemis, comédie s'achevant en besogne bâclée (le sac de médailles d'identité trouvé tout rempli !) et en proposition de la médaille militaire imméritée, au moins subjectivement, elle donne de la saveur au récit qui se veut pourtant sérieux…

Joseph Virieux (cl.18) de Génilac (Tarévieux), conducteur de chevaux puis servant de canons de 155 au 107e R. d'Artillerie Lourde (devenu le 407e), parfois agent de liaison, comme ici, témoigne de l'abondance des morts abandonnés en rase campagne pendant l'été 1918 :

T- *« On avait rien, nous : y avait rien d'écrit ! Moi, c'est l'adjudant qui me donnait quelques chiffres… Autrement, on savait pas où on était !*

E- *Vous aviez pas de carte ?*

T- *Y avait rien ! Les patelins, y avait plus de pancartes, plus rien ! On savait plus où diable on était ! Je sais que moi, un jour, je portais un pli de l'échelon[54] au capitaine , mais je savais pas plus où on était. Mais y en avait des morts, ouh la la ! Il s'en est tué, là ! Enfin, nous autres, on couchait à travers, dans les blés ![55]Les chevaux mangeaient les blés, c'était en pleines moissons… Et dedans, y avait des macchabées ! C'étaient que des macchabées ! Oh la la !*

E- *Au soleil, ça devait sentir mauvais !*

T- *Oh, c'est la nuit ! La nuit, ça vous suffoquait ! Le jour, on sentait pas trop, mais la nuit alors ! Plus que le jour ! On a ben traversé des endroits on prenait des masques pour les traverser, où y avait trop de morts ! Parce que des Allemands, y en avait ! Et ils venaient tout noirs ! Je sais pas ce qu'ils mangeaient : ils étaient noirs d'un coup, à comparer des Français !*

E- *Ah bon ? Les cadavres allemands étaient différents des cadavres français ?*

T- *Ah ! Les Allemands, une fois morts, eh ben, au bout de deux-trois jours, ils étaient tout noirs !*

E- *Et pas les Français ?*

---

[53] G.B.U. : G.B. signifie Groupe de Brancardiers, comme dans G.B.C –Groupe de Brancardiers de Corps, ou G.B.D. – Groupe de Brancardiers Divisionnaires. Mais je n'ai pu trouver ce que U abrège comme division militaire.

[54] L'échelon est le lieu de cantonnement, à l'arrière des lignes, où se trouve l'administration du régiment, la CHR (Compagnie Hors Rang) ainsi que l'approvisionnement : en nourriture, en habits, en obus car ici c'est un régiment d'artillerie

[55] Comme dans l'été 1918, le front s'est beaucoup déplacé, à l'avantage de l'armée française et des armées alliées, les soldats ont retrouvé le paysage de récoltes de l'année 1914, que presque quatre ans de tranchées leur avait fait oublier, pour ceux qui étaient mobilisés dès août 1914

T- *Les Français étaient pas la même, non, non ! Parce qu'on enterrait pas mal* (la plupart). *On avait mis en batterie…Dans les trous d'obus, on les mettait, et puis on marquait : « Ici reposent tant d'Allemands ! ».**
E- *Mais vous preniez pas les matricules ?*
T- *Pas aux Allemands ! Aux Français ! Aux Français, on mettait une bouteille dans leur veste, une bouteille avec tout, leur identité, tout le bazar ! C'était le sous-off qui faisait ça.*
E- *[…] Est-ce qu'on l'enterrait avec cette bouteille ?*
T- *Ah ! Ils l'enterraient bien sûr ! Mais moi, où on était, les nôtres, on leur faisait une caisse, un petit cercueil. Parce qu'on avait des ouvriers en bois à la batterie. Alors, ils avaient trouvé des planches à travers, de partout y en avait, c'était tellement détruit ! Alors, on faisait vite une caisse, on mettait… On en a enterré, là ! Moi, j'ai ai que quatre ou cinq, tout le reste, je les ai pas vus.*
E- *(…° Et qu'est-ce que ça vous faisait, d'enterrer vos copains ?* T – *Hé…Hé…hé…* (rire gêné) E- *Ça devait être dur ?*
T- *Mais quante*… On a bu de la gnole et tout ! On devenait franc* (tout à fait) *fous ! On nous faisait boire tous les jours une bonne ration ! »*

C'est le seul témoin qui ait signalé une différence d'aspect entre cadavres allemands et cadavres français, qu'il tente d'expliquer par une nourriture différente. On voit que le souci d'identifier les morts, ou de permettre, plus tard, de les identifier, concerne les soldats français, pas les soldats ennemis, ce qui n'est pas scandaleux en période d'urgence, alors que la guerre n'est pas encore finie. Et l'on voit que l'alcool est, ici aussi, la « béquille » du moral, à la fois stimulant du corps et de l'esprit, et anesthésiant pour les répugnances naturelles.

La mort stupide

Les témoignages abondent d'anecdotes sur des camarades, ou d'autres soldats, voire des civils que la mort vient cueillir alors qu'ils se croient à l'abri, ou auraient pu l'être si un événement de dernière minute n'était pas intervenu. Implicitement, la pensée qui sous-tend ces récits, est la versatilité du sort, donc la notion de destinée toute tracée à laquelle on n'échappe pas.

Claude Coupade (cl.15) de La Ricamarie, dans son récit de guerre entrepris après l'armistice, d'après les lettres envoyées à sa fiancée et à ses parents, relate sobrement un type de mort stupide, qui, selon lui, n'aurait pas été rare :

« Sur une lettre, mes parents me recommandent la prudence. Je n'en manque pas, je ferais de mon mieux pour leur revenir sain et sauf. Il est vrai qu'il y en a qui ne voit* pas le danger : pour une bague d'aluminium, ça ne leur fait rien de rempé* entre les lignes et beaucoup y reste* de cette façon ».*

Cela mérite une explication. La bague d'aluminium est le bijou destinée à la fiancée qu'on confectionne soi-même, ou le plus souvent qu'on fait confectionner par un camarade ajusteur, sachant travailler le métal, surtout si elle comporte un cœur, une fleur ou un trèfle à quatre feuilles en guise de chaton. Et le seul moyen de se procurer de l'aluminium au front, est d'aller chercher la fusée (la pointe explosive) d'un obus de 77 allemand tiré dans nos lignes, le seul obus de toutes les armées qui comporte ce métal ! Malgré l'amour qu'on porte à sa fiancée, ou à son épouse, c'est en effet stupide de se faire tuer pour se procurer le précieux métal dans le no man's land! Entre la bague et la vie de son fiancé ou mari, on peut penser que la femme n'hésiterait pas longtemps !

Parmi les morts stupides pour une raison aussi futile, encore que noble par ce qu'elle implique d'amour, un témoin (extrait malheureusement non retrouvé) fait état de soldats français se faisant tuer pour aller chercher, dans le no man's land , le parachute en soie, ralentisseur de la chute des fusées éclairantes allemandes, pour offrir cette soie à leur fiancée, afin qu'elle s'en confectionne un mouchoir de luxe…

Pétrus Michel (cl.16) de La Fouillouse évoque la mort stupide de son frère Charles, dans une famille de onze enfants, dont trois sont morts jeunes ; cinq garçons sont allés à la guerre !
T- « *Si y avait une attaque, les permissions étaient supprimées, et retardées. Comme mon frère Charles, tenez, là ! Il devait venir justement en permission. Et puis, il y a eu une offensive, et il y est resté ! Y a eu une attaque allemande. Et il avait la permission dans sa poche, il paraît ! D'après un sergent de Saint-Genest* (Lerpt) *qui était avec lui : c'est lui qui a prévenu mes parents. Eh bien, il était à la gare, et il a fallu faire demi-tour : y avait alerte ! Avec la permission, oui !»* (ému)

Ici, la « stupidité » de la mort vient du fait que Charles aurait dû échapper à cette attaque où il a été tué : l'insistance de Pétrus sur la possession, par son frère, de l'autorisation écrite de permission (*« dans sa poche ! »*) et même sur le début du trajet de la permission (*« il était à la gare »*) ce qui paraît bien

extraordinaire pour ne pas avoir été rajouté après coup, montre l'incompréhension de ses proches contre ce destin qui s'est acharné sur lui.

Un à qui la permission, au lieu d'être salvatrice, a été fatale, vers la fin de l'été 1918, est le camarade de **Séraphin Rejony** (cl.18) de Roanne, dont il me parle en détaillant les copains figurant sur la même photographie, que nous avons sous les yeux : *« Il s'appelait Elie. Il était content comme tout de partir en permission la veille de l'attaque. Il est parti en permission, bien sûr, mais il est jamais revenu ! Il est parti pour attraper la grippe espagnole et il en est mort ! Et il est mort avec toute sa famille ! Dans le moment, c'était une vraie peste, en 18 : y a des familles entières qui mouraient de cette fameuse grippe espagnole ! Il aurait resté au front, il aurait peut-être échappé à la mort ! »*

Là, la probabilité raisonnable de mourir est mille fois plus grande au front que chez soi. Mais l'épidémie (une forme virale du destin !) vient fausser les probabilités et confirmer le paradoxe : le front est plus sûr que l'arrière ! Et la volonté de prouver pousse le témoin sans doute un peu loin, en le poussant à affirmer que toute la famille de son camarade est morte…

Antoine Colombier (cl.18) de Montbrison, raconte la mort d'un camarade qu'un de ses copains a envoyé sans le savoir à la mort en lui donnant un conseil, qu'il a suivi, et qui l'a conduit à un endroit où il n'aurait pas dû être, et où la mort est venue le cueillir. La scène se passe au front, au 104e R.A. Lourde où Antoine est artificier, dosant la poudre dans les gargousses :

E- *Vous avez eu beaucoup de pertes dans le régiment ?*

T- *Moi ? Au 104, y en a pas eu beaucoup. Y en a eu un, un éclat d'obus lui a coupé la corgnole* (la trachée-artère) *là, lui a coupé le cou, quoi ! Alors, ils l'ont pansé, il lui ont mis des choses, parce qu'il pouvait plus respirer, puis ils l'ont évacué : on l'a plus revu. Et puis deux autres qui ont été tués : y en a eu trois à la batterie.*

E- *Trois sur combien ?* T- *Sur huit !* E – *Trois qui ont été tués alors qu'ils étaient à côté de la pièce ?* T- *Eh oui !* E- *Et vous auriez bien pu y passer, vous !*

T- *J'ai passé à travers, moi !* (rire) *Mais j'étais dans un trou, avec les caisses de poudre. Seulement, s'il y avait tombé un obus, un éclat dans les poudres, moi j'étais cuit ! C'était le plus mauvais ! S'il tombe un éclat, c'est tout rouge quand il* (l'obus) *éclate. Les poudres pouvaient s'enflammer d'un coup ! Et moi, j'aurais pas pu sortir, j'étais grillé ! […] Celui qui a eu le cou coupé… Y avait la cuisine, alors un type lui dit : « Va voir à la cuisine si la soupe est prête ! ». Alors, il sort de sous la pièce, là, à côté (c'était un peu abrité) il sort. Y a l'obus qui arrive juste à côté de lui : ça lui a coupé le cou !*

E- *Il serait resté à sa place, il l'aurait pas eu !*

T- *Ah non ! Si l'autre l'avait pas envoyé, ça serait pas arrivé ! Il sort pour aller voir la cuisine (c'était une baraque avec une chaudière, la popote). En sortant « Poff ! » Juste l'obus qui arrive à côté de lui ! L'éclat lui a coupé le cou ! »*

Ce diptyque en opposition (moi indemne malgré le grand danger lié aux poudres , lui tué alors qu'il était à l'abri sous le canon, mais qu'il en est sorti pour aller se renseigner à la roulante, proche des batteries car on est dans l'artillerie, loin des premières lignes occupées par l'infanterie) contient implicitement une réflexion sur les caprices du destin : la mort ne frappe pas là où elle est la plus probable, mais elle frappe celui qui, abrité, se déplace pour une broutille. Et le camarade qui lui a suggéré d'aller se renseigner à la cuisine roulante est devenu, malgré lui, l'agent du destin funeste !

Antoine Gacon (cl.17) né à Lanax (Allier), agriculteur, puis charpentier, puis maçon à La Pacaudière évoque la mort stupide de son copain Basmaison à qui un geste d'énervement a coûté la vie :

T- *« Basmaison, il était de ma classe aussi, et il a été tué là-bas. Il a été tué bêtement, en montant en ligne. Vous savez, les boyaux, ça faisait comme ça, et puis un machin comme ça* (un redent), *et moi j'étais là !*

E- *Il y avait des pare-éclats, oui…*

T- *Voilà : des pare-éclats, c'est-à-dire des tournants. Il arrivait de permission et nous on remontait (on montait des fils de fer, on montait tout ce qu'il fallait monter, des tire-lattes… Et lui, il en avait marre, il arrivait de permission, il montait un sac de grenades. Tout par un coup, il dit : « Oh ! Y en a marre ! Font chier ! Je vais leur casser la gueule ! » Il balance son sac de grenades sur le parapet, là ! « Crac ! Broummm ! » . Mis en bouillie !*

E- *Ah bon ? Les grenades se sont amorcées toutes seules ? Du choc ?*

Fils de T – *Du choc ! Y en a une qui a dû se dégoupiller !*

T- *En bouillie !*

Fils de T – *Je l'ai toujours écouté raconter. L'autre à côté a été blessé et lui pas de mal !*

T- *L'autre à côté blessé, et moi pas de mal ! Il était devant moi !*

E – *[…] C'était vraiment une mort idiote, là !*

T- *Ah ben ça, c'était couillon ! C'est bien ce qu'après le cabot* (caporal) *a dit ! Il a dit : « Ben, bon Dieu, comment qu'il a fait son compte ? Aller faire tomber un sac de grenades comme ça ! Et que ça s'amorce ! » . Et puis, ça y est : « Patatrac ! » Ah oui ! On pouvait y passer tous les trois ! ».*

Là encore, enchaînement de fatal de causalité, dont tous les éléments ne sont pas dissociés clairement : retour de permission de Basmaison qui l'a attendri, donc rendu plus hostile aux multiples contraintes de la guerre, colère contre les officiers et énervement qui lui font jeter le sac qu'il porte, qui se trouve malencontreusement être rempli de grenades (il l'aurait été d'autres choses, c'était sans conséquence), grenades habituellement transportées en caisses de bois, ce qui aurait rendu impossible le geste, et/ou l'amorçage, choc qui amorce l'une d'elles à proximité, inattention à ce fait dû à l'énervement (car il aurait été possible, en le constatant, de tirer parti de la dizaine de secondes entre amorçage et éclatement, pour se coucher dans la tranchée, donc s'abriter des éclats partant de plus haut, sur le parapet). Et pour Antoine, causalité inverse, plus courte, et bénéfique : vie sauve due, en dépit de la gerbe d'éclats de la grenade et de la proximité avec la victime, à la position dans la tranchée, après le redent, et à l'interposition du corps de son autre camarade, blessé. Ici se conjuguent mort stupide, « *couillonne* », et mort évitée de justesse.

Antoine Gayet (cl.16) né à Mionnay (Ain), retraité à Feurs, raconte une mort stupide, par accident, survenu à un soldat de la classe 1919, qui n'a pratiquement pas combattu, puisque qu'incorporée en avril 1918, elle en était encore à finir son instruction lorsque qu'est survenu l'armistice, ce qui rend encore plus incroyable cette mort. La scène se passe à Sommesous, dans la Marne, en bordure du camp militaire de Mailly, et Antoine fait fonction d'instructeur et d'infirmier :

T- *« Et puis alors on m'a donné des jeunes. Et puis un beau jour (y avait la classe 19 qui faisait des manœuvres, à côté, parce qu'il y avait un camp avec des baraques Adrian, vous savez, à côté, pour les loger) … Alors il pleuvait et le commandant avait dit aux jeunes : « Eh ben, qu'ils fassent la manœuvre dedans ! Il pleut : faut pas qu'ils aillent dehors ! ». Alors, ils avaient fait la manœuvre dedans. Et puis, c'est toujours pareil : y en a qui savent, ils veulent toujours faire voir aux autres ! Alors bon, ils faisaient un exercice de mitrailleuse. C'était la pause. Alors y en a un qui dit à l'autre : « Viens ! Je vais te faire voir comment ça alimente ». Vous comprenez : à l'alimentation, si y a deux balles qui se présentent, alors ça peut plus tirer, ça se coince ! Ça arrive de temps en temps. Il dit ce qu'il fallait faire pour faire rapidement* (décoincer le mécanisme). *Alors, ils font ça. Et puis y en avait deux qui discutaient devant, à peu près à 5-6 mètres de là. Ils faisaient les manœuvres. Il s'est trouvé une balle réelle : ils l'ont mis* dedans ; l'autre tire sur la gâchette ! Y en a un que ça lui a tranché la carotide et l'autre que ça lui a traversé le bras ! Alors y a des jeunes qui sont arrivés au pas de course : « Infirmier ! Viens vite ! Y en a qui sont morts ! » -« ! Ben s'ils sont morts, moi je peux rien y faire ! » - « Mais y en a un qui est blessé ! » - « Ah ben, là, ça va ! ». Alors, je suis vite arrivé : il avait le bras traversé et l'artère coupée ! Alors, ils étaient tous autour qui regardaient ! Je dis : « Mais bon sang ! Faut le coucher ! Et puis vite le garrotter ! Lui arrêter le sang ! »*

E- *Et l'autre avait été tué ?*

T- *L'autre était tué ! Ça lui avait coupé la carotide. Il discutait…et voilà !*

E- *[…] Quelqu'un qui est mort bêtement !*

T- *Oh oui ! Bêtement ! Bêtement ! Bêtement ! »*

« *Bêtement* », c'est bien le mot, que je lui suggère, mais qu'il reprend trois fois, tant il lui paraît approprié. Là aussi, on voit l'enchaînement d'une causalité fatale qui conduit à la mort stupide de la jeune recrue de la classe 1919 : le mauvais temps, l'officier compatissant qui ordonne de faire les exercices militaires à l'intérieur (un officier inflexible aurait laissé les Bleus sous la pluie et rien ne serait arrivé !), le Bleu savant qui veut informer son camarade novice sur le procédé de décoinçage de la balle, l'usage d'une balle réelle alors qu'un exercice se fait avec des balles à blanc qui ont le même aspect, l'alignement entre le canon de la mitrailleuse et les deux futures victimes, très proches, alignement si malheureux que l'un a un organe vital (le cou, avec la carotide) touché et en meurt, et l'autre un membre, mais avec l'artère dans l'alignement précis (hémorragie risquant d'être fatale) alors que la balle dans le muscle n'aurait pas menacé sa vie. Il reste un seul facteur heureux, au bout de cet enchaînement diabolique : l'infirmier (Antoine !) est à proximité, et sait comment juguler l'écoulement du sang ! Cela suffit à faire de lui le héros de l'histoire… A bien y réfléchir, il existe un autre facteur heureux : comme l'arme est une mitrailleuse, et non un fusil, si elle avait été chargée avec une bande et non une seule balle, ce sont plusieurs recrues de la classe 1919 qui périssaient sous la rafale ! *« Bêtement »*, car la journée aurait été paisible si le destin ne s'en était pas mêlé !

Parfois le thème de la mort stupide s'applique à des civils vus au hasard des pérégrinations des soldats, et victimes de la guerre.

Etienne Poyet (cl.17) de Saint-Bonnet-le-Château évoque la destruction par l'aviation allemande, en 1918, d'une gare régulatrice dans l'Oise, ce qui l'amène, par le biais d'une anecdote qui s'y raccorde, à réfléchir sur la versatilité du destin :

T- *« Alors quand on s'est retrouvés sur le point du jour, la gare était coupée en deux : y avait plus de trains pour nous autres. On a été se promener : la ville avait été rasée, complètement rasée ! Des maisons de quatre étages qui étaient coupées en deux : on voyait des lits, des draps qui pendaient ! Et alors où j'ai vu une chose qui m'a frappé : y avait un cylindreur* (le conducteur de l'engin) *vous savez, un grand cylindre qui répare les routes* (un rouleau compresseur), *il s'était garé, il avait effectué des travaux pas très loin. Y avait pas d'égouts, à ce moment-là, y avait un petit ruisseau qui emmenait les eaux grasses des foyers domestiques. Il avait sa petite maison. Alors, comme on avait annoncé le bombardement, il avait eu peur. Il était couché dans sa baraque, avec sa femme. Et lui, il a pensé qu'il était pas en sécurité, il a été coucher derrière sa grosse roue ! Eh bien, il a été tué par un shrapnell*[56]*, derrière sa roue ! Et sa femme, ça a enlevé le dessus de la toiture, elle est restée au lit, elle a rien eu du tout ! Et on est venus, nous autres, on a vu tous les dégâts. J'ai pas besoin de vous dire : les services d'ambulances, les blessés, les morts, tout le bazar ! Eh bien, on a dit : « Mais comment qu'il a eu l'idée ! ». Il aurait dû se mettre dans le fossé, il a cru venir se protéger derrière cette grosse roue !*
E- *Il a cru que ça faisait un rempart…*
T- *Un rempart… Ben, y a eu un shrapnell d'une bombe, qui est venu lui couper la carotide : il s'est saigné comme un lapin derrière cette roue ! C'est quelque chose ! Incroyable ! »*

Ici, c'est pour vouloir éviter la mort qu'on va au-devant d'elle, et dans le cas de la femme du conducteur du rouleau compresseur, c'est en refusant de céder à la peur en quittant son domicile (alors que les maisons sont beaucoup plus visées que les engins de chantier !), et même en restant dans son lit au lieu de se réfugier dans sa cave, qu'on se sauve. Et une protection qui s'avérait objectivement efficace (l'énorme roue du rouleau) ne préserve pas d'un éclat qui va choisir sa victime derrière ce bouclier ! Les probabilités raisonnables, rationnelles de survie et de mort sont bafouées par le sort ! Cela pourrait être l'argument d'une fable de La Fontaine, qui n'a pas écrit que sur les animaux… C'est en fait le thème de la fable *« L'horoscope »* (fable 16 du livre VIII des *« Fables »*) dont la moralité en incipit est *« On rencontre sa destinée // Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter »* et s'appuie sur deux histoires dont la plus connue est celle, en forme de légende, de la mort du dramaturge grec Eschyle. Un devin avait prédit à celui-ci qu'il mourrait dans *« le chute d'une maison »*. Aussitôt Eschyle se met à vivre dehors en permanence, en pleins champs. C'est compter sans le destin qui, en l'occurrence, tombe du ciel :
« Un aigle, qui portait en l'air une tortue // Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue, // Qui parut un morceau de rocher à ses yeux, // Etant de cheveux dépourvue, // Laissa tomber sa proie afin de la casser : // Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer. » // (vers 49-54). C'est bien la chute de la maison de la tortue qui l'a tué ! On pourrait avoir une nouvelle fable double qu'affectionne La Fontaine : « *Eschyle et le cylindreur » !*

Jean-Baptiste Biosset (cl.18) de Renaison, propose une réflexion sur la destinée à partir du sort de deux de ses copains de Renaison. La scène se passe fin mai 1918, à Dormans, dans la Marne, à une bonne vingtaine de kilomètres à l'est de Château-Thierry, vers le pont stratégique enjambant la Marne, alors que l'armée allemande avance :
T- *« Dans ce bataillon, ils étaient deux de Renaison : Claudius Seignol et un Roche La Litte* (lieu-dit). *Ils s'interrogent tous les deux ! C'est pour vous dire ce qu'est la destinée des deux gars ! Seignol dit : « Moi, je veux pas être prisonnier : dans la nuit, je vais essayer de franchir le pont, de passer sur les décombres. » Et Roche, lui, dit : « Ma foi, j'ai pas cherché à être prisonnier, je le suis, j'y reste ». Mon Seignol rentre. A tout prisonnier évadé, on donnait huit jours de permission. Il prend sa permission, il revient au front et il s'est fait tuer à la contre-attaque, le 14 juillet ! Mon Roche, qui était prisonnier, croyant s'en tirer, il est revenu aussi. Mais il est revenu ici pour mourir ! Il avait eu les gaz, il avait pas été soigné en Allemagne probablement. Ça fait que ni l'un ni l'autre qui avaient choisi une façon de pouvoir s'en tirer ne s'en sont tiré ! »*

On a là aussi la matière d'une fable voulant montrer, comme celle de la Fontaine, que quelle que soit la voie qu'on emprunte pour échapper à son sort, en l'occurrence la mort précoce, on n'y échappe pas, ou bien que deux décisions opposées aboutissent au même résultat funeste.

Ernest Pigeron (cl.17) né à Montaiguët-en-Forez (Allier), y ayant passé sa jeunesse, venu comme boucher à Roanne, retraité à Renaison, propose, à partir de l'expérience de l'attaque, une petite leçon de sémantique à travers deux formules lapidaires résumant le débat sur la destinée en inversant la causalité : c'est ce qui arrive dans la réalité qui dicte l'interprétation en termes métaphysiques , donc le choix des mots :

---

[56] Un shrapnell (du nom du général anglais Shrapnell 1761-1842) est un obus à fragmentation, contenant de petits éclats métalliques, ou des billes de plomb, dont la dispersion au moment de l'éclatement de l'obus accroît de beaucoup le pouvoir meurtrier de l'obus. Ici Etienne désigne par ce nom un des éclats. : *« un shrapnell d'une bombe »*

E- « *Dès que vous sortiez, leurs mitrailleuses se mettaient en marche ?*
T- *Ah ah ah ! Naturellement ! Les Allemands, ils attendaient pas ! Parce qu'automatiquement, l'artillerie nous protégeait, eh ben ça tapait ! Et les mitrailleuses en position : Et « Rr r r r r r r r ! ». Et « Rr r r r r r r r ! ». Et allez !*
E- *Mais alors, comment on pouvait y échapper ?*
T- *Ah ! Je sais pas ! La fat…*(alité). *Je sais pas : la chance ! On dit : « la fatalité ! » : il est mort ! « La chance » : il est vivant ! Je sais pas comment m'exprimer ! »*

C'est à l'extrême fin d'un très long entretien dans sa maison de Vougy, le 18 décembre 1987, qu'invité à dresser le bilan de sa guerre, **Alphonse Solnon** (cl.16) natif de Deux-Chaises, dans l'Allier, en vient à évoquer la destinée :
E- « *Alors, finalement, qu'est-ce que vous en pensez, de cette guerre de 14 ?*
T- *Ben, mon pauvre vieux, ça a été une chose affreuse pour tout le monde. Ça a fait de la misère dans tout le pays, et puis c'est marre ! Et puis tous ces gars qui sont restés sur le terrain !*
E- *Vous en avez perdu, des bons copains, vous ?*
T- *Oh oui ! Y avait pas de copains qui fasse, quand la mort était désignée pour quelqu'un ! C'est des choses indiscutables ! Notre temps était compté à la minute, à la seconde ! On pouvait pas dire : « Demain, tu seras encore vivant !. Ceux qui sont revenus, c'est le destin. Sinon… C'est pas croyable, c'est pas croyable, que quelqu'un ait pu revenir ! Ou alors c'étaient des embusqués qui ont pas fait la guerre ! Alors, c'est pas pareil… »*

Ainsi la guerre amène à réfléchir sur le destin, sur la métaphysique, sur ce qui règle la vie de chacun ce sur quoi nous n'avons pas de prise. Nous verrons ultérieurement, dans le chapitre consacré à la religion, que les croyants ont en général une autre lecture de la destinée…

La mort évitée de justesse

C'est le pendant chanceux de la mort stupide, qui est le pendant malchanceux, et le plus souvent, elle concerne le témoin lui-même, étonné encore d'être en vie plus de 70 ans après le fait qui aurait dû, logiquement, la lui ôter.

Jean-Claude Lafay (cl.08) de La Tuilière, conducteur de chevaux pour ravitailler en obus les canons en batterie (et parfois transportant des rondins de bois, sur quelques kilomètres à partir d'un dépôt du Génie, pour permettre d'étayer les abris), a déjà échappé à la mort - on l'a vu dans la présentation de l'artillerie- dans un carrefour très surveillé par les Allemands, et fréquemment bombardé pour gêner l'approvisionnement en obus, en ayant eu son cheval tué sous lui (les reins coupés par un éclat d'obus) sans être lui-même blessé. Une autre fois, c'est le sort de ceux qui étaient à un emplacement juste après son passage qui lui donne ce même sentiment d'avoir échappé de peu à la mort :
E- « *Donc le jour, vous faisiez l'artillerie et la nuit vous transportiez des rondins. Et vous vous reposiez quand ?*
T- *Eh ben, un petit moment, les matins des fois. Pas toutes les nuits non plus, mais quelques nuits. J'ai passé à côté du dépôt du Génie, là, ils étaient bien tranquilles… Ils le savaient que c'était le Génie, ils tiraient dessus, les Boches ! J'ai passé à côté du dépôt du Génie, y avait rien. C'était pour arrêter nos pièces* (que les Allemands bombardaient). *Nos pièces étaient peut-être à deux kilomètres du dépôt du Génie. J'ai passé à côté : on était pour trois pièces, trois voitures* (chars tirés par des chevaux). *Y avait rien, bien tranquille, tout ! On va décharger nos obus à côté des pièces, franc* (tout à fait) *à côté des pièces. Quand on est revenu, qu'on a repassé là, y avait les six chevaux qui étaient par terre et les trois bonshommes ! Rien que pour le temps, un quart d'heure, qu'on a été décharger et revenir !*
E- *Tués par un obus ?*
T- *Par les obus !… On y a vu en passant ! Il fallait passer vite !*
E- *Il y avait des coins où ils tiraient plus que d'autres ?*
T- *Eh ben, les carrefours ! Les carrefours ! Qu'ils savaient qu'il y a de la troupe qui passait continuellement. Et au dépôt du Génie. Dans la Somme, j'étais au ravitaillement des obus. On allait chercher les obus comme à Saint-Just* (en Chevalet : à 6 km)

Un autre artilleur, mais tireur au canon de 155 au 114e R.A. Lourde de Valence, **Antoine Mounioloux** (de la même classe 1908 que Jean-Claude Lafay)**,** agriculteur comme lui, à Saint-Romain-les-Atheux, dans le Pilat, a le sentiment d'avoir, par deux fois, échappé de très près à la mort, sans compter toutes les fois où il n'en a pas eu conscience. Son autre visiteur, le comte de Feugerolles, intervient une fois.

Le premier épisode se situe à Verdun, vers le fort de Marre, début février 1916, alors que la grande bataille de l'année 1916 n'était pas encore commencée (début le 21 février) :

T- *« On travaillait que pour faire des emplacements* (de batteries). *Puis les pièces sont montées au mois de février. On a mis en position, on a commencé de faire des tirs, mais on en a pas fait longtemps ! Le premier jour, ils nous ont repérés ! Heureusement que nous avions un bon capitaine qui était de Roanne : le capitaine Auclair, professeur au lycée. Pour nous repérer, on le savait, il fallait qu'ils tirent trois coups : un coup long, un coup court, et puis après… Au coup court, le capitaine a dit : « Allez me chercher des… » allons, des machins…Un machin qui pesait 50 kg*[57]*, allons ! La tête d'obus ! Comment s'appelait-il*, *déjà ?*

Comte de F.- *C'est la fusée !*

T – *On en a apporté quand ils ont tiré le second coup. Le capitaine a dit : « Oh ! C'est pour nous ! Il faut se retirer ! ». Ils nous envoyaient des obus de 500 kg ! Il nous a rassemblés, on a fait peut-être 3 ou 400 mètres en arrière, il a dit : » Vous vous coucherez le long du talus ! ». Oui, mais au troisième coup, c'était en plein sur les pièces ! Ils les ont mis en miettes, nos pièces ! Des pièces qui faisaient 4 000 kilos ! Complètement en pièces !*

E- *Heureusement que le capitaine vous avait retirés !*

T- *Heureusement, oui !*

E- *Donc il restait personne vers les pièces ?*

T- *Ah non, non, non ! Personne ! Oh mais il a été bon, ce capitaine ! Si on était repérés, il disait s'il y avait du danger, oui, pour ses hommes ! Je l'ai estimé, moi, ce capitaine ! ».*

Le temps ici, beaucoup plus resserré que dans l'exemple de J.C. Lafay (on peut l'estimer à moins d'une minute entre le second coup, trop court, et le troisième, qui fait mouche, au lieu d'un quart d'heure) rend plus vivace encore le sentiment d'avoir échappé à la mort de justesse. D'autant plus que le calibre de l'obus allemand, son poids énorme, son effet de pulvérisation des canons, laissent imaginer ce qu'il aurait fait des fragiles chairs humaines ! Ce n'est pas le hasard ici, qui sauve les hommes, mais la sagesse et l'expérience de ce capitaine Auclair, économe de la vie des soldats, d'où l'expression d'affection et de gratitude d'Antoine pour lui.

L'autre cas est survenu plus de deux ans après, en juillet 1918, vers le Mont Cornillet, en Champagne. Comme c'est la fin de l'entretien, Antoine développe peu, d'autant plus qu'il n'était pas là au moment où s'est produit le drame :

T- *Pour le 1er juillet, ils* (les Allemands) *tiraient des obus perdus*[58] *Y en a un qui a tombé sur ma pièce : les huit servants ont été tués !*

E- *Et vous, vous n'y étiez pas ?*

T- *Et moi j'y étais… J'étais à la corvée, avec un sous-off de l'Ardèche. Mon sous-off a été tué ! »*

Le cas est différent du précédent. Mais la mort est évitée de justesse, car sans cette corvée qui tombe très opportunément, et qui éloigne Antoine de son canon de 155, c'est lui qui aurait été tué avec les autres servants de la pièce et le sous-officier commandant la manoeuvre de tir.

Très proche du premier exemple cité par Antoine Mounioloux est l'épisode raconté par **Joseph Virieux** (cl.18) de dix ans son cadet, agriculteur à Génilac, incorporé en avril 1917 au 113e R.A. Lourde d'Issoire. Il se situe en octobre 1918, devant Montfaucon d'Argonne, proche du massif du Mort-Homme, à l'ouest de Verdun :

T- *« Mais on a ben eu des pertes, là ! Alors il passe un avion boche : on met en batterie, nous. Y avait un bois de Montfaucon, à 3-4 kilomètres, par là. L'adjudant… On avait un maréchal des logis, quoi, un sous-off, qui était bien gentil…- « Oh ! », il dit, « celui* (l'obus) *qui doit me tuer, il est pas fondu ! ». Et il volait des magnétos dans les tanks boches ! Ils étaient trois ou quatre, ils se sont tous fait tuer ! Il est venu des rafales : ils ont été tués ! Oh ! Ils m'ont fait pitié ! J'ai pleuré comme un gosse ! Après ça, on met en batterie, nos quatre pièces contre un bois. Et quand, par là deux heures, qu'avait passé cet avion boche, tout par un coup, vous entendiez le départ des grosses pièces : « Toc ! » . « Oh ! On va nous… ». « Toc ! ». Il* (l'obus) *tombe 500 ou 600 mètres derrière nous ! Il a fait un-un trou ! C'étaient des gros, des 380 ou 400, je sais pas. Alors ça va… Un moment après, il en vient un autre : « Bom ! ». Il tombe en avant. Le capitaine dit : « Sauvons-nous, parce que ça va être pour nous ! ». Le troisième, il est tombé sur notre pièce ! Notre pièce » a été en miettes, elle y est restée !*

E- *Et les servants autour ?*

---

[57] Le « machin » qui pèserait 50 kg, ce n'est pas la fusée (la pointe percutante de l'obus) mais l'obus tout entier du canon de 55 (court ou long) qui pesait en réalité 43 kg, poids suffisant pour en rendre le chargement malaisé !

[58] Des obus « perdus » sont des obus espacés, qui ne sont pas précisément ajustés sur une cible, en l'occurrence la batterie française

T- *Oh ! Mais on est tous partis ! On a point eu de mal ! On s'était tous tirés quand le capitaine a dit : « Le troisième coup, il est pour nous ! ». Ça a pas manqué ! Et voilà ; ça a été la dernière position : on a été relevés. »*

On a ici le même scénario : le canon lourd allemand tire, pour se régler, un coup trop long, puis un coup trop court, et le troisième est exactement ajusté, ce qui est une performance technique, car entre les 500 ou 600 mètres trop longs, et autant trop courts, cela laisse plus d'un kilomètre de battement, où les dix mètres, en comptant large, qu'occupe un canon français de bonne taille ne représentent presque rien. Et là encore, c'est la sagacité du capitaine qui sauve les hommes. Quant à la forfanterie du maréchal des logis (le « margis » !), elle a de l'allure : « *Oh ! », il dit, « celui* (l'obus) *qui doit me tuer, il est pas fondu ! »,* , mais elle a été démentie par la réalité…

Un mois auparavant, dans le secteur de Verdun, à la Cote 304, sur le massif du Mort-Homme, Joseph Virieux avait aussi échappé à la mort, mais dans des circonstances différentes :

T – *« Eh ben, on monte à ce tacot*[59] *là-haut, ravitailler en obus. Les vieux* (soldats plus aguerris, ayant fait le début de la guerre) *, ils chargeaient en premier et puis ils repartaient en attendant les autres, comme d'ici… Un kilomètre de loin, tout le long, je sais pas combien de chariots (quatre chevaux et le chariot). Alors ça vient une rafale de je sais pas combien d'obus. Pouf ! Tous ceux qui étaient sur la route, ça a tout été nettoyé ! Tués, chevaux et hommes, tout ! Et nous, on était deux chariots qu'on avait restés, les jeunes* (la classe 1918)*, vers la gare : on a point eu de mal ! C'est ben de la chance ! Oh ! Y avait celui-là que j'ai dit, là, un nommé Boulay, il avait fait sept ans*[60]*, il a été tué là. Y en avait un de notre âge, Morisseau, il était trompette : il avait déjà deux frères de tués et le capitaine voulait pas qu'il monte : il voulait le laisser à l'échelon*[61]*. Il a voulu monter, il s'est fait tuer là-haut ! Et là, on a mis en batterie, là, à la Cote 304… Mais on était bénis ! Ça tombait des fusants sans arrêt, et on a point eu de mal ! Quelques chevaux ! Pourtant des blancs et des noirs* (les obus)*, il en tombait sans arrêt ! J'y comprends rien, moi !*

E- *Les blancs et les noirs, quelle différence il y avait entre les deux ?*

T- *Ça dépend des canons, vous comprenez. Ça dépend du calibre des canons : y en a qui éclatent blanc, d'autres qui éclatent noir, à je sais pas combien de hauteur ! On entendait siffler les…les…*(billes de plomb durci des shrapnells)… *la mitraille, mais on a point eu de mal ! ».*

A travers ce récit, on perçoit la différence entre la mort évitée, et la mort évitée de justesse. A la Cote 304, la mort est évitée en permanence, pour ceux qui survivent, tant est grand et durable le déluge d'obus. Mais pour qu'on ait le sentiment de l'éviter de justesse, il faut qu'un événement précis survienne, où les uns meurent et les autres pas (ici avec un clivage « vieux/jeunes » : deux ou trois ans seulement peuvent séparer les « jeunes vieux » - classes 1915 et 1916 – des vrais jeunes : ceux de la classe 1918, comme Joseph, la classe 1919 étant encore en instruction). Et le sentiment de survie inespérée est accentué par deux exemples : un vieux, Boulay, de la classe 1911, qui, ayant survécu à quatre ans de guerre, a la malchance de se faire tuer à deux mois de l'armistice. Et un jeune, Morisseau, de la classe 1918, que la mort de ses deux frères aurait dû protéger, et qui a insisté pour quitter l'échelon où le capitaine, fort humain, voulait qu'il reste pour ne pas risquer d'éprouver davantage sa famille. En effet, comme dans le célèbre film *« Il faut sauver le soldat Ryan »*, où l'état-major américain demande (mais dans la Seconde Guerre mondiale) de retirer du front un soldat, Ryan, dont les trois frères ont déjà été tués, il y avait dans l'armée française des instructions pour retirer du danger ceux dont deux ou trois frères étaient déjà « *Morts pour la France* ».[62]

C'est en termes profanes : « *On a point eu de mal ! C'est ben de la chance ! »*, et en termes religieux : « *Mais on était bénis ! Ça tombait des fusants sans arrêt, et on a point eu de mal ! »* (mais ce peut-être aussi un usage laïc du verbe « bénir » !) que Joseph apprécie son sort, et celui de ses camarades survivants de la classe 1918, comme lui.

---

[59] « Tacot » est un mot d'argot de Poilus souvent employé pour désigner un petit train Decauville à voix étroite, utilisé pour ravitailler un secteur en obus, en approvisionnement de tous genres, et aussi pour transporter des soldats

[60] Ceux qui *« ont fait sept ans »* en septembre 1918 sont les soldats de la classe 1911, incorporés en 1912, et qui ont donc enchaîné deux ans et demi de service militaire avant la mobilisation, et quatre ans de guerre. L'expression est très courante pour les désigner. En fait, c'est à leur démobilisation, vers juin 1919, après la signature du traité de Versailles, qu'ils ont vraiment « *fait sept ans* »

[61] L'échelon est le lieu, en arrière des lignes, où se trouvent l'administration du régiment et le dépôt des munitions

[62] A ce propos, un hasard extraordinaire m'a fait séjourner trois fois quinze jours, en six ans, dans la belle petite localité de Hancock, dans le New Hampshire, chez des collègues charmants, Larry et Hélène Bickford (née La Liberté !) en raison d'un échange scolaire entre mon lycée (Lycée François Mauriac-Forez d'Andrézieux-Bouthéon, dans la Loire) et le lycée américain correspondant (Hoptkinton-Contoocook). Voyant sur le monument aux morts de Hancock (village ancien, fondé au 18e siècle) où les morts de la Guerre de Sécession occupaient trois fois plus de place que les morts de la Guerre 1917-1919, quatre noms semblables, les Dufraine, je demandai à Larry s'ils étaient apparentés, voire frères. Il me dit qu'ils étaient frères, d'origine québécoise, et que leur sort avait inspiré le scénariste de ce film, qui avait résidé une dizaine d'années à Hancock !

Victor Fréry (cl.18) de Boën-sur-Lignon, a vu, comme François Potin l'a raconté dans le chapitre sur « *L'enfer des bombardements* », un obus qui n'a pas éclaté, non pas sous lui comme François, mais à tout côté de lui :

T- *« Et une autre fois, toujours dans le même endroit, il tombe un obus : il tombe sur le bord, il roule, il était encore chaud, il est tombé dans notre trou individuel ! Il a pas éclaté ! S'il avait éclaté, il aurait éclaté dessus ! Il a roulé, il est venu tomber sur nos genoux, là ! C'était un 77 !*

E- *Qu'est-ce que vous avez fait ?*

T – *Ben, on a foutu le camp ! Ça servait de rien parce que s'il avait dû éclater, il aurait éclaté tout de suite ! Ben, vous savez, un engin à côté de soi ! On est sortis, on est allé rejoindre le chef de section qui était un peu plus loin. Il a dit : « Hé ! Il faut pas avoir peur ! Il a pas éclaté, il a pas éclaté ! Il éclatera pas ! ». Il fallait que le détonateur le fasse…*(percuter) *Il fallait un choc, quoi !*

E - *Ça arrivait que certains n'éclatent pas ?*

T- Oh oui, dans les 77, pas mal ! »

Cette dernière information, honnêtement signalée, réduit évidemment la portée du « miracle » dont a bénéficié Victor. Il n'empêche que la plupart des obus de 77 éclataient. Le fait que la mort évitée de justesse le soit d'un obus, dont chacun connaît la puissance meurtrière, accroît en revanche l'appréciation de la chance.

Quant à **François Potin**, de Saint-Just-en-Chevalet, il avait, avant l'épisode de l'obus qui s'enterre sous lui, bénéficié d'un autre coup de chance ou miracle, et il relie les deux faits dans l'entretien :

T- *[…]Ah ! C'était fini, il a pas éclaté ! Mais ça m'est arrivé d'autres fois !*

E- *Ah bon ? Racontez !*

T- *Ah ! Pauvre ami, j'en ai vu ! J'ai vu mon fusil coupé en deux par les obus, dans la forêt d'Apremont […] C'était un secteur très.. . Les Boches étaient à 4-5 mètres !*

E- *Vous avez dit : « le fusil coupé en deux » !*

T- *Par un éclat d'obus ! Y avait un aspirant à côté de moi. Le même éclat d'obus : lui, ça lui coupe la capote sur les reins ! Il me dit : « Potin, je suis blessé ! ». Il a eu peur. J'ai regardé, j'ai dit : « Non, vous avez pas de mal ! » Il avait la frousse, hein ! Eh ben, l'éclat d'obus lui a coupé la capote et moi, il attrape mon fusil ? C'était un éclat d'obus comme ça* (écarte les mains d'environ 30 cm), *ça coupait comme des rasoirs ! Il attrape mon fusil, il enlève tout le fût, les cartouches, c'est tout parti ! J'avais plus que le canon ! Je dis à l'adjudant : « Bon, tiens, regarde mon fusil ! » Le même éclat d'obus, il aurait pu nous tuer tous les deux. J'avais plus de fusil : il fallait que j'en trouve un autre. Y en avait partout ! Y avait des tués de tous les côtés ! Alors, j'ai trouvé un autre fusil et j'ai laissé le mien … ».*

Voir son fusil Lebel dépecé par l'éclat d'obus dans ses mains, c'est échapper de justesse à la mort, soit par l'éclat d'obus lui-même qui a déjà éraflé les reins de l'aspirant (que, curieusement, François, simple soldat, tutoie la deuxième fois, comme si cette mort frôlée ensemble les avait rapprochés), soit par les éclats de métal et de bois de ce fusil…

Celui qui sera le capitaine d'artillerie **Etienne Becouse** (cl.13) en 1939, encore lieutenant en 1918, qui s'est retiré en 1941 dans sa propriété de Saint-Nizier-sous-Charlieu témoigne dans son récit *« Souvenirs de guerre du capitaine B. »*. L'épisode se passe le 30 septembre 1918, alors qu'Etienne utilise une ancienne tranchée allemande, occupée par nos troupes, comme observatoire pour régler le tir de sa batterie *: « Dans la tranchée, il y avait des tirailleurs marocains qui se reposaient. L'un d'eux à barbe grise, était assis en tournant le dos à l'ennemi et dormant profondément.*

J'avançai plus loin dans la tranchée, une batterie allemande de 105 long effectuait un tir rasant sur notre tranchée. Lorsque mon tir fut exécuté, en rejoignant ma batterie, je revis ce même marocain. Il n'avait pas bougé, mais toute la partie supérieure de la boîte crânienne était enlevée et on voyait toute la cervelle.*

Mon P.C. (poste de commandement) *se trouve un peu en arrière de la batterie, à environ 30 mètres. Il est constitué par une bâche verte camouflée avec des broussailles. Dans cette toile, nous sommes, Lévejac et moi, assis de chaque côté d'une table pliante et nous calculons des tirs sur des objectifs éventuels. Chaque fois que la batterie tire, l'ennemi riposte.*

Tout à coup, mon crayon roule à terre, je me baisse pour le ramasser, au même instant arrive une rafale de 105, un éclat d'obus traverse la toile exactement à la hauteur où se serait trouvée ma nuque si je ne m'étais pas baissé pour ramasser mon crayon, et passe à 20 centimètres de la tête de Lévejac.

Je l'ai échappé belle ! D'autant plus que la très grande vitesse des obus de ces canons longs ne permet pas d'entendre le sifflement avant l'arrivée de projectiles. ».

Ici, si la chronologie d'Etienne est rigoureusement exacte, la mort est évitée à quelques secondes près, et cela tient à un incident minime, la chute du crayon qui lui sert à faire ses études de balistique pour de futurs tirs : hasard ou destinée ? Etienne ne se prononce pas. Lévejac, qui n'a pas bougé, pourrait revendiquer la même chance, l'incident miraculeux en moins.

Toujours de Saint-Nizier-sous-Charlieu, mais originaire d'Iguerande (Saône-et-Loire), **Léon Guichard** (cl.15) a frôlé aussi la mort de très près, au Chemin des Dames, le 16 avril 1917, jour du déclenchement de la grande offensive Nivelle :
T- *« Mais les Boches étaient au courant de l'attaque ! Puisque les mitrailleuses, ça tirait à plein ! Et moi, le premier trou d'obus que j'ai trouvé… Là j'ai eu mon sac, les deux courroies de mon sac coupées sur le dos ! Parce que j'étais fusil-mitrailleur, moi ; alors j'avais le sac des munitions, et sto*[63] (ce) *sac, mes deux courroies ont été coupées sur le dos ! J'avais une musette : j'avais mis un petit imperméable et une paire de chaussettes dedans ma musette : bousillés ! Et moi, point de mal ! »*

C'est en terme de distance, qui se chiffre à un centimètre, guère plus, que s'évalue la chance de Léon ; des bretelles en cuir qui collent au dos sectionnées par une balle de mitrailleuse alors que le dos n'est pas touché, c'est incroyable ! D'autant plus que le sac en question contient des munitions qui auraient pu exploser. Et une preuve supplémentaire de cette chance incroyable est apportée par le détail de la musette dont le contenu est « *bousillé* » !

Proche du témoignage précédent est celui de **Marius Gagnaire** (cl.15) de Merle (Cubelle), agriculteur et serrurier, qui était déjà largement atteint par la maladie d'Alzheimer quand, sur la suggestion de la directrice, je l'ai interviewé brièvement à la maison de retraite d'Usson-en-Forez, où j'étais venu pour Pierre Bost de Sauvessanges, le 19 février 1988. Il a été incorporé successivement au 121e R.I. de Montluçon et au 36e R.d' Artillerie de Moulins, et lui aussi, a échappé de peu à la mort :
T – *« J'étais dans l'Aisne, vers Compiègne* (Oise !). *J'étais dans le trou. Les Allemands tiraient des obus, je sais pas quel calibre c'était… L'éclat a passé devant moi, ça a passé là* (geste de la main*). Ça m'a coupé la chemise, écorché un peu la viande, mais guère ! J'y devais être tué, comme une grive ! J'aurais dû être coupé en deux, mais pas de mal ! Ça m'a dessiné, où c'est que…*
E- *Ça vous a dessiné le passage ?* T- *Oh oui !* E – *L'éclat, est-ce qu'il était gros ?*
T- *Oh pensez-vous ! On le voyait pas, pas plus le lièvre que le gibier ! Y avait ben des perdrix, une supposition, la perdrix, c'est …. « Pzzzzouoouou ! »*

Alors que la première réplique est parfaitement cohérente, même si le mot « cicatrice » n'est pas retrouvé, la seconde ne l'est que dans son tout début. Ensuite, l'esprit déraille, suivant la comparaison issue de la chasse « *J'y devais être tué, comme une grive !* » et le chasseur qu'était Marius poursuit cette nouvelle piste, avec un autre oiseau chassé (la perdrix) et un autre gibier (le lièvre). Quant à son imitation du bruit de la perdrix qui s'envole, il rejoint cette fantastique imitation du bruit des divers obus ennemis, selon leur calibre, que nous avons vu dans le chapitre traitant de l'artillerie.

Dans son orthographe incertaine mais émouvante, **Jean-Baptiste Jourjon** (cl.15) de Villars, signale avec beaucoup de sobriété et de modestie (dans sa carte du 8 juin 1916, alors qu'il se trouve à Verdun avec le 140e R.I. Alpine) à sa fiancée Claudine, de Villars aussi, qu'il a frôlé la mort :

« Cher Claudine jay bien pasé près de ma mor je est tes a terre pare un obus est toute ma section de tués enfin que veutu jay hut de la chanse de pouvoire man sortir an core sette fois enfin pour le momen la santé vat pas mal est je pense que la river de ma carte te trouvera toujours en bonne santé je tandis pas plus… »

<u>Traduction</u> : *« Chère Claudine, J'ai bien passé près de ma mort : j'ai été à terre par un obus et toute ma section de tuée. Enfin, que veux-tu ?, j'ai eu de la chance de pouvoir m'en sortir encore cette fois. Enfin, pour le moment, la santé va pas mal. Et je pense que l'arrivée de ma carte te trouvera toujours en bonne santé. Je t'en dis pas plus… »*

Si c'est vraiment la section entière qui a été tuée, ou tuée en grande partie, cela fait quatre escouades, donc une cinquantaine d'hommes. Etre le seul survivant, ou un des rares survivants, apparemment non blessé, cela relève du miracle ! Que l'on déjà vu dans les mêmes proportions, à Verdun aussi, fin juin 1916, avec Julien Charrat, de Bourgoin-Jallieu, mais lui ne s'en est pas tiré à si bon compte, puisqu'il a fallu lui amputer totalement une jambe, et qu'il a perdu l'usage du bras droit, l'omoplate ayant été fracassée par l'obus. On voit encore ici, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, que J.B. Jourjon fait partie de ceux qui ne dissimulent pas le danger qu'ils encourent à leurs proches.

Léopold Bayle (cl.17) de Tresques dans le Gard, agriculteur ayant travaillé à la ferme familiale jusqu'à son départ à la guerre au milieu de l'année 1916 (léger report dû à la présence de son père au front), puis ayant effectué une carrière dans les Postes après guerre, jusqu'au grade d'inspecteur, surtout à Lyon, a frôlé la mort en Belgique en mai 1918, avec le 297e R.I. Alpine :

---

[63] « *Sto* » pour « ce » est un trait dialectal de prononciation du sud de la Saône-et-Loire, et de la région de Charlieu, dans la Loire, pour des personnes nées à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe

T- *« Nous étions en Belgique, puisque la commune de Steenvoorde*[64] *était limitrophe. On est monté directement en ligne. Je fais la connaissance de nouvelles armes*[65] *: nous sommes accueillis par des shrapnells. Et puis ça a été encore une péripétie là. En marchant en file indienne, dans une région où il y avait des boqueteaux, puis du terrain nu… Puis tout à coup, je vois, venant de l'ennemi, une boule qui me heurte pas le pied, mais le pantalon (je le sens au frôlement) qui passe devant moi et qui va s'évanouir plus loin. Un grosse boule ! Je me dis : « C'est pas un ballon de football ! ». Je continuais à marcher un peu en serrant les fesses, parce que cet engin, ça me disait rien de bon. Alors je marche et j'entends derrière moi qu'on se dispute. Je me retourne : ils sont fous ! Il fallait pas parler ! Alors, on ramasse un casque par terre, on le tend au camarade qui était derrière moi : il peut pas le mettre ! Il peut pas mettre son casque : y avait une bosse comme le poing à l'intérieur ! Lui, il avait un gnon et le casque était presque percé : c'était un shrapnell qui l'avait décoiffé ! Parce que les Allemands nous avaient accueillis avec des shrapnells ! Vous savez : un obus qui éclate à 300 mètres de haut et qui asperge ! Il a 800 ou 900 balles et il arrose ! Il y avait un shrapnell qui l'avait écorné !*

E- *Lui, il y était passé vraiment très près !*

T- *Lui, il pouvait pas passer plus près ! Et moi, j'étais à 20 cm devant ! Il avait un gnon et il a gardé son casque à la main. Comme quoi, le casque est plus utile que le képi ! »*

Ici, la proximité avec la mort s'évalue à l'enfoncement du casque du camarade, qui doit la vie à ce couvre-chef métallique dont ont cruellement manqué les Poilus pendant la première année de guerre (les casques Adrian, on l'a vu, sont arrivés seulement en septembre 1915 !) et à la proximité du témoin, évaluée par lui à 20 cm, avec ce survivant qui, en file indienne, marchait immédiatement après lui. On sent aussi chez le témoin un art consommé de la narration, avec l'humour de la confusion feinte avec un ballon de football, tout à fait incongru dans ce contexte !

Claudius Mestrallet (cl.16) né à Roche-la-Molière, mineur dès l'âge de 13 ans, reprenant son activité à la mine après la guerre (freinteur, piqueur, boiseur, chef d'équipe) en résidant à Saint-Genest-Lerpt, a failli, en Belgique, au mont Kemmel, en juin 1918, trouver la mort dans une activité jugée pourtant tranquille :

E- *« Vous étiez toujours téléphoniste ?*

T- *Eh oui, mais c'était en supplément : je remplaçais. Alors, je fais la cuisine. Alors, un jour, il me dit… Pour faire la cuisine, je me levais un peu plus bonne heure que les autres. On faisait un abri : y avait pas d'abris. On était avec des brancardiers anglais. Alors, on fait la cuisine. Ils me disent : « Tu viens nous donner la main à faire l'abri ? » -« Oh ! » j'ai dit, « non, je vas* me coucher un moment ! ». Puis je m'étends un moment. Au bout d'un moment, je dis : « Merde ! T'as jamais rien refusé ! Faut y aller ! ». J'y vas*. J'avais pas même parti, un obus dans la baraque ! En pleine baraque !*

E- *Eh bien, vous avez été bien inspiré !*

T- *Mais je vous dis que j'ai eu du nez ! J'ai eu des bonnes idées et les bonnes…J'ai eu de la chance !*

E- *Mais alors pourquoi ? C'est de la chance ou bien vous vous sentiez protégé ?*

T- *Je sais pas ! C'était mon chose… Je disais : « T'as jamais refusé ! Faut y aller !». Alors, je suis parti pour donner la main à faire l'abri. On traînait même des barres de chemin de fer à deux, hein ! Des barres de chemin de fer, deux d'un côté* (donc quatre en tout pour la traverse). *Puis quand y en avait un qui le tenait sur l'épaule, il levait tout seul de l'autre côté ! On faisait un abri. Et puis j'avais pas bien parti, qu'un obus dans la baraque, encore ! Alors, mon sac, tout éclaté ! J'ai même un rasoir qui a une encoche ! Alors…C'était à la tombée de la nuit. Alors, je vais pour fouiller mes affaires, on va coucher dans l'abri qu'on a fait. Alors, y avait un type de la classe 11 , il avait rentré à la T.S.F.*[66]*, un nommé Desmures ; il était de la classe 11, il était de Nevers (il avait été téléphoniste avec moi). Il me dit : « Oh ! Maintenant, je crains plus rien ! ». Il regarde battre un Boche, le lendemain, avec un Anglais ; il reçoit une balle : mort ! Et moi, j'avais perdu mon rasoir. Et c'est bien lui qui me l'avait barboté ! Les autres deux, ils me disent : « T avais pas perdu un rasoir, toi ? ». Je dis « Si ! ». – « Eh ben, c'est Desmures qui l'avait ! » . Alors, ils m'ont rendu le rasoir !* (rire)

E- *Malgré lui !*

T- *Eh ! Puisqu'il était tué !* (petit rire) *C'est lui ! Moi, je croyais que c'étaient les Anglais, moi ! Qui avaient été fouillé dans… Mais c'est lui qui avait été fouillé dans mon chose ! »* (sac)

---

[64] Steenvoorde (Nord) se trouve en effet en France, mais à 3 km la frontière belge, et à comme ville voisine Poperinge, en Flandres belges, qui se trouve à 12 km au nord du fameux mont Kemmel

[65] Les shrapnells sont nouveaux pour lui, pas du tout pour les Poilus qui ont combattu depuis le début de la guerre. Ce sont, on l'a vu, des obus à fragmentation, dispersant environ 300 billes (appelées aussi « shrapnells ») de plomb durci en une gerbe très meurtrière

[66] La T.S.F. ou Téléphonie Sans Fil a remplacé en 1918, en partie seulement, les transmissions par fils téléphoniques, si souvent coupés par les obus (voir témoignage de Pierre Bost dans un chapitre précédent)

Ce dernier épisode relève, comme un autre vu précédemment (le Parisien meurtrier à Paris tué par un obus) de la justice immanente exécutée par l'obus, encore qu'ici le larcin est bien minime et ne justifie pas une telle sentence. Ce comportement nous montre que l'image traditionnelle de belle camaraderie dans les tranchées a des côtés factices : on pouvait voler son voisin, son camarade… La réflexion de la future victime *« Il me dit : « Oh ! Maintenant, je crains plus rien ! ». »*, insérée évidemment pour montrer son erreur, ne provient pas d'un sentiment nouveau d'invulnérabilité, mais simplement du fait que, pourvu d'un poste T.S.F., le téléphoniste échappe désormais à la partie dangereuse de l'emploi, le travail sur le terrain bombardé en permanence pour rabouter les fils coupés.

Quant à la mort évitée de justesse par Claudius, pour avoir cédé à l'altruisme (on ne refuse pas un service, même si on est fatigué), elle est évaluée temporellement par la quasi coïncidence entre son départ de la baraque où il se reposait et la chute de l'obus sur cette même baraque. Curieusement, il ne fait pas état de morts à l'intérieur (les Anglais !) mais seulement de la destruction de son sac, qui a laissé une encoche à la lame de son rasoir, qu'il possède encore, comme preuve tangible du fait, et de sa survie. Quant à l'idée salvatrice qui lui a traversé l'esprit (aller aider ses copains à construire l'abri), il l'attribue à son inspiration, à la chance (« *Mais je vous dis que j'ai eu du nez ! J'ai eu des bonnes idées et les bonnes…J'ai eu de la chance ! »*) mais ne se rattache pas à la voie religieuse que je proposais (« *C'est de la chance ou bien vous vous sentiez protégé ?*) : T- *Je sais pas ! C'était mon chose… »*, mais l'on peut penser que « chose » se substitue au mot « destin », pas venu à l'esprit ou pas évoqué /invoqué…

Un concitoyen de Saint-Genest-Lerpt de Claudius Mestrallet, plus jeune de deux ans, **Pierre Dubanchet** (cl.18), passementier à domicile, incorporé, lui, dans l'artillerie (113e R.A. Lourde d'Issoire) où il était artificier aux gargousses, a frôlé la mort de près dans l'exercice de son emploi, vers Craonne, au printemps 1918 :

E- *« La gargousse, ça se présentait comme…*

T- *Comme un sac de poudre ! C'était pas de la poudre, c'étaient des petits bâtonnets, à peu près vous savez comme quand on joue aux cartes, les longs* (jetons[67]). *C'était à peu près ça. C'étaient tout des petits bâtonnets comme ça, plats, quoi !*

E- *Les plaques anti-lueurs, vous voulez dire ?*

T- *Non ! La poudre de canon ! […] Je réceptionnais tout, quoi ! Artificier !* (long silence) . *Et vous savez, quand ça a commencé… ça a commencé par… Les Allemands nous ont envoyé des obus à gaz. A ce moment, j'étais dans une soute à munitions. Dès que j'ai entendu siffler (parce que ça fait « S s s s s s s s s », ça sifflait) dès que j'ai entendu siffler, j'ai bondi chercher mon masque. Et quand je suis revenu, y avait une fusée d'obus qui était sur une caisse de gargousses !*

E- *Oh la la ! Et qui n'avait pas explosé ?*

T- *Si ! C'était la fusée d'un obus à gaz, qui avait traversé le toit de l'abri, quoi ! Ben, si ça avait été un obus explosif, et moi que j'étais dans le cagibi, là, j'aurais été réduit en bouillie alors, avec toutes les caisses de poudres ! Hou la la la la !*

E- *Ça vous a fait trembler ?*

T- *D'après, oui !*

E- *Là, vous y êtes vraiment passé près !*

T- *Ah oui ! Je vous dis ben : je m'occupais des caisses d'obus, des caisses de gargousses. Et quand je suis revenu avec mon masque à gaz, y avait une belle fusée de 150 (eux, les Allemands, c'était du 150)…*

E- *Et nous du 155 !*

T- *Y avait une belle fusée de 150 sur une caisse de poudre !*

E- *Ah dites donc ! Ça aurait fait un feu d'artifice !*

T- *Ah ben alors ! Et moi j'étais là deux minutes avant ! »*

La chance de Pierre de ne pas avoir été *« réduit en bouillie »* tient à plusieurs facteurs : le fait que les obus soient à gaz et non classiques (car l'explosion de la soute à munitions aurait pu tuer très loin, y compris à l'endroit où il avait rangé son masque à gaz), le fait qu'il n'ait pas eu ce dernier avec lui, ce qui l'a obligé à sortir et à s'éloigner un peu pour s'en munir, le fait que la pointe de l'obus à gaz (la fusée) n'ait pas été assez brûlante pour enflammer les poudres. Mais il ne donne aucune explication, ni profane (chance, destin) ni religieuse (protection divine) à sa très chanceuse survie…

Marius Redon (cl.14) de Saint-Chamond, chaudronnier aux Aciéries de la Marine, puis, à partir de 1930, facteur à la Poste, caporal au 17e R.I., a connu le front dès novembre 1914 (incorporé en septembre).

---

[67] Les jetons de bois, servant à marquer les points à la belote ou à la coinche, sont de trois formes : un jeton rond et deux jetons rectangulaires, un long et un court, de fabrication standard. Un jeton long, que Pierre compare aux bâtonnets de poudre qu'il manie, mesure 6 cm x 1,5 cm, avec une épaisseur de 3 mm.

Aussitôt il a été confronté à la mort, qu'il évite de justesse, mais il décrit en revanche avec jubilation le carnage fait dans les rangs allemands en décembre 1914 :
T- *« Si je te disais… Oh ! Je le vois toujours ! J'étais en première ligne. Je sors de prendre la sentinelle double* (le « petit poste » nocturne, en avant de la tranchée), *sur la route d'Arras. Les deux qui venaient de nous remplacer comme sentinelles « Poouf ! » Ils ont été tués tous les deux ! Je dis : « Ben mon vieux, on est sortis à temps ! ». Oh la la ! Incroyable ! Alors je dis au copain, qui avait un fusil-mitrailleur : « Je sais pas, mais ils ont bien envie d'attaquer, sur la route d'Arras, là. Méfie-toi ! » -« Oh ! », il me dit, « dis rien, vois-tu, vois-tu, vois-tu* (prononcé très vite : expression locale pour attirer l'attention de l'autre, et lui intimer le silence), *vois-tu les qui avancent ! ». A ce moment-là, justement, ils attaquaient ! Je lui dis : « Ben, tire ! » - « Chut ! » - « Tire ! Tire ! » . Il voulait pas tirer ! Il voulait pas faire marcher le …* (fusil-mitrailleur). *Mais ça a pas été la même, quand il a déclenché sa machine, hein ! Les Boches étaient en rangs serrés. Si t'avais vu le lendemain (c'était la nuit) si t'avais vu le lendemain, la ligne qu'il y avait, d'allongés, les Fridolins ! Oh ! Ils étaient au moins cinquante ! Tous allongés ! Il les avait pris bien comme il faut, mon vieux, alors ! Il a bien attendu d'en zigouiller le plus possible ! Puis alors, bien sûr, t'en fais pas, les Boches, ils ont bien arrêté leur attaque ! Ah ! Ils ont ben eu des pertes aussi, va, les Fridolins ! On en a laissé, hein ! ».*

Les deux épisodes sont liés, et pas seulement chronologiquement, comme deux faits survenant dans la même nuit. La mort a été évitée de justesse par Marius et son compagnon de garde dans le petit poste (les gardes étaient normalement de deux heures, la nuit, de sorte que trois, quatre ou cinq tandems se succédaient, selon la saison qui fait varier la longueur des nuits) car le tandem qui les a remplacés a apparemment été tué presque tout de suite après la relève (. *« Les deux qui venaient de nous remplacer… »*) , ce qui crée un frisson rétrospectif et une réaction d'incrédulité : pourquoi eux et pas nous ? *« Ben mon vieux, on est sortis à temps ! ». Oh la la ! Incroyable ! ».* Et aussitôt, par sentiment de revanche, et sans doute aussi pour exorciser cette peur rétrospective, Marius invite le camarade au fusil-mitrailleur (dont on a l'impression que c'est le même qui avait monté la garde avec lui) à tirer sur les attaquants ennemis. Et le carnage fait (50 Allemands tués !) est apprécié avec une vraie jubilation, comme une sorte de compensation à la peur éprouvée… Et le fait que le témoin me prenne plusieurs fois à partie, avec le tutoiement phatique, vise à me faire partager d'abord la peur, puis la joie de la revanche immédiate, et décuplée par le nombre de victimes !

En revanche, six mois plus tard, le 9 juin 1915, vers Abbeville, il n'échappera pas à une blessure grave : *« C'était même pas un moment d'attaque. Y avait un bombardement par tranchée, comme ça…Alors, y a un copain à moi qui était venu en permission, il rentre de permission. Dans les tranchées, on faisait des abris… Mon copain Brochet, je lui dis : « Dis donc, rentre dans l'abri ! Rentre ! ». Alors je le prends, je le fais rentrer dans l'abri, et au moment où il rentre dans l'abri, moi j'étais en dehors de l'abri. « Poouf ! ». « Ouh la la ! » . Qu'est-ce qui arrive ? Alors, bien sûr, j'ai été amoché comme ça, sans attaquer ! Par un éclat d'obus ! J'ai reçu un éclat en pleine figure, quoi ! J'ai eu l'arcade sourcilière partagée… »*

Marius ne cherche en aucune façon à donner une coloration militaire héroïque à sa blessure, reçue en dehors d'une attaque (indiqué deux fois !) et c'est un gage d'authenticité du récit. Elle n'est pourtant pas anodine : se blessure au visage qui a touché un oeil lui fait perdre définitivement la vision de cet œil : cela ne l'empêche pas, après trois mois d'hospitalisation à Abbeville, d'être renvoyé dans son régiment à l'automne 1915 sans avoir passé de conseil de réforme ! C'est une fièvre persistante, au début de 1916, qui le fera évacuer dans le Cantal, à Murat ; après deux nouveaux mois d'hospitalisation, il sera renvoyé au dépôt de son régiment , à Lyon, et, là, le conseil de réforme le versera dans le service auxiliaire, en l'occurrence aux Aciéries de la Marine à Saint-Chamond où il restera jusqu'à l'armistice.

Marius Gondy (cL.11) né à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), valet de ferme dans la Saône-et-Loire, puis valet de chambre dans diverses familles nobles du Cher et de Paris , puis après guerre, hôtelier à Annecy, et à partir de 1935, hôtelier à Chauffailles (Saône-et-Loire) a frôlé la mort de près, vers Sommes-Suippes, en Champagne à la fin du printemps 1915, au 80e R.I. de Narbonne, alors que la guerre des mines faisait rage :
T- *« On faisait des trous dans la terre pour aller se reposer pendant que les autres montaient la garde. Je devais ben pas être tué parce qu'à la relève, à cet endroit-là, justement… C'était l'heure de la relève… Un gars, un bon gars, un bon copain, un futur avocat (je me rappelle plus de son nom, le pauvre !) il vient me relever. On faisait des…(je me rappelle plus comment ça s'appelle), c'était pour passer le canon du fusil, mais juste…On se mettait là…c'était à la hauteur…*
E- *Une meurtrière* (plutôt appelé « créneau » en 14)…
T- *Oui : pour voir les Boches, mais pour pas qu'ils nous voient ! Il vient me relever pour prendre ma place. Il s'est pas mis le nez là qu'il a reçu la balle qui lui a tout enlevé le côté de la figure ! Ça tombait tout, le côté ! L'oreille pendait ! Oh ben, deux secondes avant, c'était moi ! Je sais pas pourquoi, par exemple. Ils* (les Allemands) *étaient sur les lèvres de cet « entonnoir », qu'on appelait…*
E- *Ça l'a tué ou ça l'a mutilé seulement ?*

T- *Ah ! Je sais pas ! Il est parti en hurlant ! Les brancardiers l'ont embarqué. Il hurlait, le pauvre !*
E- *Vous l'avez échappée belle !*
T- *Ah ! Je l'ai échappé belle, bien sûr ! La balle était passée par le trou, ça faisait un créneau ; oui, c'est ce qu'on appelait un créneau. Y avait juste un petit bout carré où on voyait bien les Boches. Ben, les Boches, ils visaient bien ! Il avait bien visé le trou, pour que sa balle rentre juste dans le trou ».*

Si ce n'est à la mort, c'est au moins à la blessure très grave qu'a échappé Marius, blessure qui a dû faire de son bon copain, s'il a survécu, une « gueule cassée ». Ici, le sort tient à quelques secondes *(« deux »* précise le témoin, ce qui parait un peu bref pour que la permutation des deux hommes au créneau se fasse), et à la précision extrême du tireur ennemi parvenant à placer sa balle dans le trou du créneau français, alors qu'il est à une certaine distance. Marius fait, en termes discrets, intervenir la notion de destinée *« Je devais ben pas être tué parce qu'à la relève, à cet endroit-là, justement… »* et *« Je sais pas pourquoi, par exemple »* (pourquoi cela n'a pas été moi !).

Dans les cas précédents, celui qui témoigne n'a rien, tandis qu'est tué celui qui est à côté. Il arrive que le chanceux soit blessé, certes, mais alors qu'est tué celui le remplace. C'est ce que narre, avec force détails, **Barthélémy Bonnet** (cl.18) de La Ricamarie, artilleur au 16e R.A. Lourde d'Issoire. La scène se passe le 19 mars 1918, au Bois Sacré, face au mont Cornillet, à 20 km à l'est de Reims :
E – « *Vous aviez des caisses de 48 obus ?*
T – *Nous avions des casiers, là, avec les obus. Alors on prenait les obus, on metait* la fusée et on chargeait , et le tireur, il baissait que la culasse et le pointeur faisait « Feu ! » : le tireur tirait le cordon ! Y a un moment, le tireur me dit : « Tu vas me remplacer un petit peu ! ». Moi, je prenais les obus, je vissais la fusée et je chargeais ; et le tireur il avait qu'à fermer sa culasse et à tirer le cordon quand le pointeur disait « Feu ! » . Alors, c'était pas bien pénible ! Alors, il me dit : « Je vais te remplacer un petit peu. C'est moins pénible, fermer la culasse et tirer le cordon ! ». Alors il me dit : « Tu vas me remplacer et je vais te remplacer !. J'ai dit : « Je veux bien ! » . Alors, il m'a remplacé. J'ai dû tirer quatre-cinq coups de canon, puis j'ai été blessé. Et le pointeur, il a reçu des éclats en pleine poitrine : lui, il est mort et moi… je me suis senti blessé, aussi…*
E- *Donc lui est tombé sur la pièce ?*
T- *Oh les éclats… J'en sais rien… Il a tombé derrière, par côté, puisque ça m'a pris comme ça, par derrière, et le pointeur, ça l'a pris en pleine poitrine. Parce qu'au moment où il dit « Feu ! », il pointe, il se met comme ça* (de côté) *parce que le canon recule !*
E- *Il se met de côté pour éviter le recul !*
T- *Il se met par côté ! De profil, quoi ! Alors au moment où on tirait, y a un obus qui a tombé pas loin de nous, et alors lui, il a reçu les éclats en pleine poitrine. Il a dit : « Ah là ! Ça y est ! Ce coup, je serai mort ! Ce coup, je serai mort ! » . Et puis il est tombé !*
E- *Et le troisième ?*
T- *Et l'autre, il a rien eu ! Il a rien eu, le pourvoyeur ! Il* (le tireur) *venait de me remplacer, il* (le pourvoyeur) *a rien eu ! Il a dû sentir venir la bise !* (rire) *J'en sais rien !*
E- *Et vous, ça vous a pris comment ?*
T- *Par derrière !* (montre avec des chaises) *Le pourvoyeur était là, il chargeait. Moi, j'étais là : je baisse la culasse, « Feu ! », je tire… Alors les éclats sont rentrés (parce que les pièces étaient sous des sacs de sable ; on était à l'abri, là) . Moi, ça m'a pris comme ça, par derrière, et le pointeur qui était en face de moi…*
E- *Ça l'a pris de face !*
T- *Tous les éclats !*
E- *Et vous, qu'est-ce que vous avez senti, sur le coup ?*
T – *Ben, j'ai senti… On sent pas ! On sent pas, ça ! On peut être tué qu'on sent rien du tout ! Après ! Tout de suite après…*
E- *Mais sur le coup, non ?*
T- *J'avais ce bras là… mon bras droit me faisait plus mal que l'autre ! J'avais un éclat dans le coude* (au bras droit) *et l'autre, il était broyé ! Alors, je tirais plus peine* (je m'inquiétais plus) *de celui-ci ! Quand j'ai vu qu'il marchait, j'ai dit : « Eh ben… »*
E- *Broyé, mais pas coupé ?*
T- *Broyé en dessous du biceps, là ! Le coude était broyé et puis l'avant-bras ! Mon bras, y avait rien à faire !* (pour le sauver)
E- *Et dans le dos, vous n'aviez rien ?*
T- *J'ai quelques éclats. Et puis alors, j'ai toute une cuisse emportée, la cuisse…et toute la fesse a été emportée !*
E- *Et là, vous êtes tombé, bien sûr !*
T- *Bien sûr que je suis tombé ! Et puis je me suis relevé. Et puis on m'a emmené au poste de secours qui était dans le bois, on m'a porté.*

E- *[…] A ce moment, vous avez pensé que vous risquiez de mourir, non ?*
T- *Ah !…* (long silence) *… J'en sais rien…*
E- *Vous vous faisiez du souci pour votre bras qui était moins blessé que l'autre, beaucoup moins !*
T- *Oh mais tout de suite je l'ai vu, qui bougeait plus, mon bras après… Celui qui me faisait le plus mal, c'est celui que j'ai voulu regarder le premier. J'ai vu que mes dix [68]doigts marchaient, j'ai dit : « C'est normal ! » Alors que quand j'ai voulu faire bouger l'autre, impossible ! L'autre, c'était une masse ! C'était lourd, hein ! Il bougeait plus, mon bras ! »*

C'est son bras droit, le plus douloureux, mais aussi le plus utile pour un droitier, que Barthélemy a fait fonctionner en premier, et il a été rassuré de voir que tous les doigts bougeaient. L'autre, le bras gauche, l'homme que j'avais devant moi ne l'avait plus ! Il a été amputé à l'hôpital de Châlons-sur-Marne (Châlons-en-Champagne aujourd'hui).

Barthélémy pourrait se comparer au pourvoyeur, qui n'a rien eu, et en conclure qu'il a été malchanceux. Mais se comparant à son camarade qui a été tué, il s'estime chanceux. Sa mort a été évitée de justesse parce qu'elle a frappé celui qui venait de le remplacer, à l'emplacement précis où il aurait dû être !

Evidemment il a été réformé, mais n'a plus pu exercer son métier de boucher au Chambon-Feugerolles. Après son mariage, il est devenu employé municipal à la Ricamarie…

Quant aux dernières paroles du soldat tué, elles décontenancent par leur allure de constat, et émeuvent : *« Ah là ! Ça y est ! Ce coup, je serai mort ! Ce coup, je serai mort ! » . Et puis il est tombé ! »*

Un cas similaire, où le témoin est blessé, mais se considère privilégié, est représenté par **Jean Pouzerat** (cl.13) agriculteur à Arfeuilles, puis au Breuil, dans l'Allier, revenu à la retraite à Arfeuilles, caporal au 158e R.I. de Lyon, qui a été blessé trois fois. Lors de sa deuxième blessure, il a évité la mort de justesse, ainsi qu'en témoigne d'abord sa fille, qui a assisté à l'entretien, le 5 février 1988 (témoin âgé de 95 ans) :
Fille de T : *« Il a eu une blessure au cœur et puis il a eu une perforation de l'intestin. Il a eu un éclat d'obus dans le cœur, inclus dans les parties molles : son portefeuille a toujours le trou ! Il a toujours le portefeuille qui l'a préservé ! Il l'a encore !*
T- *Quand j'ai eu la perforation de l'intestin, j'ai resté six jours sans boire et manger, hein ! Le temps de faire la soudure de l'intestin. Le lendemain que j'ai été rentré à l'ambulance, le commandant de l'ambulance* (le médecin-major)*, il m'a apporté la médaille militaire. Alors, j'ai dit : « Mon vieux, t'as bien mal jugé ! ». Et puis, finalement, ça s'est bien passé quand même, quoi !*
E- *Qu'est-ce que vous voulez dire par là : « Mon vieux, t'as bien mal jugé » ?*
T- *« Eh ben, qu'on allait peut-être mourir, quoi ! »*

On croit d'abord que la phrase « *Mon vieux, t'as bien mal jugé ! »* s'adresse à lui-même (« *t'as bien mal jugé l'armée ; or elle sait te récompenser dans un moment où ta vie est en danger »* !) mais on comprend, d'après la dernière réponse, que c'est une phrase qu'il adresse secrètement au major : *« t'as bien mal jugé quand tu m'a remis la médaille en croyant que j'allais mourir »)* ce qui implique que, dans son esprit, il ne l'aurait pas eue si le major avait jugé qu'il survivrait ! Ou alors simplement, plus tard, en suivant la longue voie hiérarchique ! Alors que là, le lendemain de son hospitalisation, c'est une décision prise dans l'urgence de la mort qu'on pense imminente !

Nous verrons, dans le chapitre consacré à la religion, que plusieurs cas de balles ou d'éclats d'obus ricochant, ou plus extraordinaire, s'arrêtant sur un objet religieux (médaille, scapulaire, drapeau français portant le Sacré-Cœur de Jésus) ont été signalés par les témoins, ce qui leur a, d'après eux, sauvé la vie ; ces objets ont été pieusement conservés leur vie durant et m'ont été montrés trois-quarts de siècle après les faits…

Joseph Devaux (cl.99) de Belmont-de-la-Loire, alors aspirant, et qui fut séminariste à Saint-Sulpice, à Paris, avant de renoncer à la prêtrise et de se marier, en 1907, se livre, alors qu'il est à Saint-Dié, dans les Vosges, à cette belle méditation romantique (au sens littéraire) sur la nature et sur la mort dans cette lettre du 16 février 1918 à sa femme Eugénie, dite « Ninette » et à leurs deux petits enfants Jeanne et Emile :

«*Ce soir, j'ai fait une longue sortie, je suis allé dans les bois contempler les sapins et écouter la musique mystérieuse et lointaine des ramures. Quel recueillement, quelle grandeur sur ces pentes d'où jaillissent ces arbres droits, lisses, légèrement moussus, qui balancent leur tête noire là-haut vers le soleil, dans un murmure qui vous met la mélancolie au cœur et le rêve dans l'esprit. A l'entrée de la forêt, quelques pauvres tombes de soldats bordent le chemin ; elles sont à peine entretenues ; les petites croix de bois s'inclinent pour tomber, c'est le commencement de l'éternel oubli ; où est donc le pays reconnaissant ? Eh*

---

[68] Vérification faite, c'est bien « dix » et non « cinq » que dit Barthélémy, alors que les doigts de la main à l'avant-bras broyé (qui sera amputé) ne fonctionnent évidemment pas ! Est-ce une façon inconsciente d'annuler sa blessure ?

quoi, la guerre dure toujours, et déjà on ne jette même plus une fleur sur la tombe de ceux qui moururent pour cette patrie dont le monde officiel dit que la gratitude sera éternelle. L'éternité de cette reconnaissance serait-elle donc déjà finie ? Vanité tapageuse que tous ces discours ; fumée opportune qui couvre et dore les égoïsmes qui fleurissent à tous les degrés de l'échelle sociale : pauvre peuple, tu n'as pas changé depuis Voltaire.

Oui, toutes ces réflexions m'ont assailli l'esprit devant ces tombes abandonnées ; ils sont bien à plaindre, ceux qui dorment là-dessous s'ils sont tombés dans l'espoir que la multitude penserait à eux…Vanitas Vanitatum.

Adieu ma petite Ninette, si la censure ouvre ma lettre, assurément elle froncera le sourcil. »

Il y a du Bossuet et du Chateaubriand dans Joseph Devaux, qui est doté d'une grande culture littéraire, humaniste et religieuse. Du Bossuet assumé clairement, par la citation latine chère à l'aigle de Meaux *« Vanitas Vanitatum »*.. *(« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité »* selon la parole de l'*Ecclésiaste*, citée notamment par le grand prédicateur dans son *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* prononcée en 1670 (l'année où il fut nommé précepteur du Grand Dauphin, fils aîné du roi) devant la cour de Louis XIV. Du Chateaubriand par le style, et les thèmes romantiques de la Nature et de la Mort. Et il y a aussi de la détestation pour Voltaire, ce déiste ennemi de l'Eglise ! Chez Joseph Devaux, ces pauvres tombes de soldats oubliées de tous deviennent le symbole de l'ingratitude de la nation, de l'hypocrisie des élites politiques qui feignent de révérer le sacrifice des vies alors que cela les indiffère, dévorées qu'elles sont par leurs insatiables ambitions !

Quatre mois plus tard, en juin 1918, Joseph Devaux , aspirant au 158e R.I., revient, dans deux lettres à Ninette, sur ce thème de la mort, mais cette fois-ci alors que, vers Souain, en Champagne dite « pouilleuse » à cette époque, il est confronté aux cadavres français de soldats tués à la grande offensive de Champagne de septembre 1915, sur lesquels le temps a fait son œuvre.

* dans la lettre du 22 juin : *« Avant-hier, en creusant un boyau, nous avons découvert les ossements d'un pauvre soldat. Les os étaient secs, les deux tibias sortaient du sol, je les ai ramassés et remis dans une petite fosse creusée à côté. Ici les tombes sont innombrables, la plaine n'est qu'un vaste cimetière, de tous côté* on voit de petites croix de bois dont beaucoup portent l'inscription : « Soldat français inconnu ». Nous vivons avec les morts, ceux-ci sont certainement beaucoup plus nombreux que nous. ».*

Même pas identifiés, sans tombe ou avec une tombe précaire, les pauvres soldats « inconnus » sont doublement rayés de la mémoire des hommes…

* dans la lettre du 25 juin : *« Hier au soir, c'était moi qui surveillais les travaux, il faisait un clair de lune magnifique, pendant le creusement des boyaux, nous avons découvert plusieurs cadavres, enfouis là depuis les attaque de 7bre 1915. Il ne restait plus que les os décharnés, un crâne a été jeté par-dessus le parapet, je l'ai d'ailleurs fait mettre de côté afin qu'il ne soit pas mêlé aux immondices qui traînent un peu partout. Ces ossements étaient des restes d'Allemands, car nous avons retrouvé des bottes que seuls nos ennemis ont l'habitude de porter. »*

On voit chez Joseph ce respect du cadavre humain, qu'il soit français ou allemand : la haine, qu'il avait forte, ne s'exerce plus quand l'ennemi est mort.

On aura remarqué la très forte prédominance, dans cette séquence relative à la mort évitée de justesse, des anecdotes en liaison avec des obus : sur seize témoignages, il n'y a en que deux qui ne concernent pas l'artillerie, ceux du fusil dépecé dans les mains du soldat François Potin (encore le fusil est-il détruit par un éclat d'obus !) et celui, totalement indépendant, du camarade de Barthélémy Bonnet tué au trou du créneau par la balle d'un tireur d'élite ennemi, créneau où se trouvait Barthélémy juste avant. C'est sans doute qu'avec son énorme puissance explosive qui anéantit, et son corollaire, la puissance perforante et coupante de ses éclats, l'obus frappe l'imagination et signifie la mort à coup sûr !

C'est en termes de temps réduit (l'obus tue le remplaçant juste après le départ du témoin d'un endroit précis), ou de distance courte, voire très courte (il tue à vos côtés alors que vous êtes indemne, ou l'éclat cisaille votre équipement dans votre dos sans vous perforer, ou mieux, il vous pénètre mais vient mourir sur un obstacle comme le portefeuille placé du côté gauche, sur le cœur : cas de Jean Pouzerat) que s'évalue la chance d'avoir échappé à la mort. Certaines anecdotes cumulent temps et espace, comme celle d'Etienne Becouse où l'incident du crayon tombé par terre alors qu'il calculait les futurs tirs des canons de sa batterie, ce qui l'incite à se baisser pour le ramasser, fait que l'éclat d'obus passe, quelques secondes après, à l'emplacement que son buste occupait juste avant. On conçoit que l'événement qui fait de vous, pour le restant de vos jours, une sorte de miraculé, alors que tant de camarades sont morts à vos côtés, reste dans la mémoire jusqu'à la fin de vos jours…

TUER

On a vu, dans le chapitre précédent *« Sortir de la tranchée »*, comment tuer à la baïonnette un ennemi qu'on voit de très près, a pu laisser des traumatismes profonds et durables jusque dans le très grand âge (cas surtout de Jean-Marie Quet, d'Essertines-en-Chatelneuf). Mais cela n'épuise pas toutes les situations où se posait, pour le soldat, le cas de conscience (ou non, pour certains) consistant à tuer.

Le devoir de tuer de l'artillerie pour protéger l'infanterie

Le pacifique **Jean-François Lafay** (cl.08), agriculteur à La Tuilière, d'abord artilleur puis conducteur de chevaux au 36e R.A. de Campagne de Clermont-Ferrand (canons de 75), s'enflamme lorsqu'il évoque le rôle de l'artillerie dans la destruction de l'ennemi, au nom de son devoir absolu envers les fantassins :

T- *« Nos officiers, chez nous, quand il y avait une attaque, ils disaient : « Faites tous vos possibles ! Aidez l'infanterie ! »* (il crie). *Délivrez l'infanterie ! C'est l'infanterie qu'il faut délivrer ! »* (crie plus fort encore) *« Il faut bien faire la guerre, mais faut soutenir notre infanterie ! Ils peuvent pas se sortir sans nous ! Faites tout votre possible ! » nos officiers nous disaient ! « Faites tout votre possible de les délivrer ! Il faut les sortir de cela ! »*

E- *Parce qu'eux étaient exposés en première ligne ?*

T- *Eh oui ! « Coûte que coûte, aidez-les ce que vous pouvez ! Faites tout ce que vous pouvez ! « Et en effet, quand on tirait, on tirait en plein cœur ! On n' hésitait pas ! On broyait tout ce qui était devant ! Impossible ! Moi, j'estime tous ceux qui nous ont commandés ! C'étaient des braves gens ! Faut bien dire : dans le métier qu'on faisait, on était tous des frères ! On n'avait pas d'ennemis ! On pouvait pas avoir d'ennemis ! On pouvait pas ! ».*

Ces deux répliques ont été presque criées de bout en bout, dans un ton aigu d'exaltation, qu'il s'agisse de relater les consignes des officiers ou de donner ses propres commentaires, à la fin de la seconde réplique. Quand Jean-Claude dit « *On n'avait pas d'ennemis ! »*, ce n'est pas aux Allemands qu'il pense, qu'il faut « *broyer* » sans états d'âme pour aider l'infanterie, mais aux fantassins, en faisant allusion sans le dire à l'animosité entre les deux armes, les fantassins reprochant aux artilleurs d'être un peu « embusqués » par rapport à eux (c'est vrai en termes statistiques de pertes : plus de cinq fois plus de tués chez les fantassins que chez les artilleurs !), et de mal régler leur tir en leur tirant dessus (ce qui est aussi vrai ; on en a vu des exemples dans le chapitre sur *« L'enfer des bombardements »*). D'ailleurs Jean-Claude Lafay reconnaît volontiers la différence d'exposition à la mort, en exagérant même la disproportion : *« L'infanterie, elle avait ben 50 à comparer de nous ! C'est obligé ! L'infanterie avait toutes les balles, les obus qui tombaient sur lui*, et nous on avait quelques éclats qui tombaient ! »*. Sans doute pense-t-il à son frère aîné, tué, alors qu'il était dans l'infanterie, ce qui lui vaudra d'être enlevé du service des canons pour être employé comme conducteur de chevaux, poste réputé moins dangereux, et dans le civil, l'amènera à reprendre la ferme familiale alors qu'il était menuisier-charpentier (son chef d'oeuvre ayant été la charpente du clocher de l'église de la Tuilière, dans les années 20).

Un an après ce premier entretien du 29 juin 1987 (Jean-Claude avait 99 ans !), dans un second entretien le 7 juillet 1988 (il venait d'avoir 100 ans le 3 !). il reviendra sur cette grande pitié pour l'infanterie, à propos d'une question très générale :

E- *« Est-ce que vous y avez repensé souvent à cette guerre pendant votre vie ?*

T- *Eh bien, mon Dieu, pas tant que ça ! J'étais occupé, je trouvais du travail tant que j'en voulais ! Je l'ai un petit peu oubliée. Mais j'ai pas oublié ceux qu'on a défendus, ceux que j'ai défendus comme les autres, je les ai pas oubliés ! L'infanterie, qui était…misérable ! Dix fois comme nous ! Cinquante fois ! Qui z ont été des martyrs à comparer de nous ! »*

La famille Barlerin étant devenue amie du couple Barou, il y eut un troisième entretien à 101 ans et 3 mois, le 15 octobre 1989, mais Jean-Claude avait bien décliné. Il mourut à près de 103 ans, le 24 mars 1991, et sa famille me fit l'honneur de me demander de prononcer son éloge funèbre dans cette église de la Tuilière dont il avait refait la charpente du clocher…

Devoir et fierté patriotique de tuer

De la Tuilière aussi, mais plus jeune de six ans, **Mathieu Grand** (cl.14) agriculteur à La Tuilière jusqu'en 1927, devenu facteur à Panissières ensuite, a été un chasseur alpin fier de l'être au 22e B.C.A. d'Albertville. Excellent tireur et chasseur, il décrit brièvement, sans états d'âme, un de ses derniers exploits de chasse, daté du 2 octobre 1918 , à Marcourt, près de Saint-Quentin :

T- *« Le 2 octobre 18… Eh ben, ils sont sortis, quoi ! Le matin, on en a pris 24, dont un officier. Mais j'étais pas tout seul, là ! On a passé le canal sur un pont qui était détruit, sur les débris d'un pont. On pensait pas*

qu'on aurait passé, là, bien, mais on a passé, le fusil à la main. Puis on arrive ; la sentinelle, de l'autre côté, elle fait le geste pour lever le fusil, mais moins que le temps qu'il faut pour le dire, il a lâché le fusil et il a crié « Camarade ! ». Puis il nous a fait signe : les autres étaient couchés dans la maison, là…
E- *C'est lui qui vous a fait signe ?*
T- *Oui ! Y en avait 24, là, dont un officier. On est rentré là-dedans, le doigt sur la gâchette : ils n'ont pas résisté, ils ont crié « Camarades ! » tout de suite ! Puis alors, y en avait cinq à côté, qui se sauvaient. Alors là, j'en ai tué un ! Ah oui !* (rire). *Je sais pas où je l'ai touché, mais je l'ai touché comme il faut : il a pas rebougé ! C'était comme à la chasse, quoi !*
E- *Et les autres ?*
T- *Oh, les autres, on les a pas revus ! Oh ! Il fallait pas longtemps, hein ! »*

Ce qui frappe surtout, c'est le fait que la sentinelle allemande trahisse ses camarades en dévoilant leur cachette, sans doute pour se concilier la mansuétude de ses vainqueurs, alors que la guerre paraît bien aller sur sa fin, ce qui arrivera un bon mois plus tard.

Un agriculteur de Rozier-en-Donzy, fils d'agriculteur **Marius Verdier** (cl.17) dissocie nettement le devoir patriotique de tuer, quand il était jeune soldat, incorporé au 143e R.I. de Carcassonne, puis affecté sur le front au 171e R.I. de Belfort, comme mitrailleur, et la réticence qu'il aurait à le faire, l'âge venu. C'est à propos des combats vers Saint-Quentin, en avril 1918, que je l'interroge :
E- « *Qu'est-ce que ça vous faisait, vous, de voir qu'avec votre mitrailleuse vous en descendiez beaucoup ?* (silence) *Qu'est-ce que vous éprouviez au moment où vous les voyiez tomber ?*
T- (silence) *Oh ! J'éprouvais… Réellement, il faut que ça soit la guerre parce que maintenant ça me ferait de la peine à tuer… à en viser un à la mitrailleuse ! C'est pas le même sentiment ! On peut pas juger ça ! Parce que pendant la guerre… C'est que, mon vieux, on y pensait pas plus que ça, de tuer un homme ! Vous croyez pas ? Maintenant, on y ferait pas ! On pourrait pas y faire ! Mais c'est la guerre qui commande ! Il faut faire comme ça et pas dire…*
E- *Ah ben, on n'avait pas le choix de le faire ou de pas le faire !*
T- *On n'avait pas le choix de le faire ou de pas le faire ! Mais enfin on pouvait dire. Moi… je n'aurais pas voulu…aller… me rendre chez les Allemands de but en blanc, parce que l'esprit… le patriotisme empêche ! Y a beau pour dire ! C'est dur pour dire…pour aller…*
E- *C'est ça ! Mais disons : quand on est pris dans l'action, on ne réfléchit pas ?*
T- *Eh ben, on sait qu'on est pour faire comme ça ! On est pas pour faire autrement ! Voilà !*
E- *Mais après, quand on y réfléchit, est-ce qu'on regrette. Ou pas ?*
T- *Eh ben, quand on y réfléchit, on peut dire : « J'ai fait ce que je devais faire ! ».*

Evoluer sans se renier, faire la part de la contrainte dans ce consentement qu'on donnait à tuer, faire taire la morale humaniste et chrétienne au nom de l'efficacité, du salut du pays, cela a été le dilemme de beaucoup de Poilus qui ont survécu, et aussi de beaucoup de ceux qui ont vécu la guerre et qui y sont restés... Il faudrait aussi peser le poids des silences, décrypter la valeur des hésitations dans ces réponses de paysans français, parfois un peu pauvres de mots, mais tellement riches de sens…

François Dutel (cl.18), entrepreneur de maçonnerie à Valeille, a été mitrailleur et « nettoyeur de tranchées » au 3e R. de Marche de Zouaves. Il est partagé entre jubilation et pitié vis-à-vis des ennemis qu'il tue à la mitrailleuse (nous occulterons les questions de simple relance). L'épisode se situe en 1918 :
T- *« A la gare de Soissons, moi, je m'en rappellerai parce que c'est là que j'en ai tué le mieux, des Boches ! … J'étais bon tireur, et puis bon mitrailleur ! Alors, j'avais trois mitrailleuses, j'avais trois postes ! Ces trois postes, je gardais trois mitrailleuses, moi !*
E- *Vous passiez de l'un à l'autre ?*
T- *Oui, oui, oui… On n'avait pas suffisamment d'hommes, et puis on savait pas faire la guerre ! Alors, je les voyais tomber : ça me faisait ben pitié quand même ! … Ils attaquaient ! Ils ont fait sauter la route de Paris à Soissons sept fois le matin ! Sept fois, on les a fait reculer ! Moi, je me souviens bien, oh la la ! Je suis été blessé, moi, sur la route de Paris à Soissons , à Thizy ! Thilly ? A côté du tunnel ! Tilly ?*
E- *Attendez ! On va revenir à votre blessure. Mais là, quand ils attaquaient, vous les repoussiez en passant d'une mitrailleuse à l'autre ?*
T- *Oui, oui, oui !… Oh la ! Je les voyais tomber ! Ils passaient dans des boyaux qui avaient quatre mètres de large ! Ils étaient vaillants pour faire des machins comme ça, hein ! Et puis ils marchaient en rangs serrés, avec une grenade à la main ! Ils avaient tous une grenade à la main, qui avait le manche en bois !… Je les voyais bien ! Je les voyais tomber comme la paille ! Comme les blés !* (petit rire)
E- *Et vous dites quand même que ça vous faisait pitié ?*
T- *Ça me faisait pitié ! Et d'un côté, j'étais heureux ! Ah ! C'est ben formidable, hein ! Oh ! J'en ai tué, là ! Je les ai pas comptés, mais j'ai dû en tuer un sacré tas, hein !… Je les ai pas comptés ! La même balle devait*

en percer sept-huit ! Y avait deux mitrailleuses françaises, deux Saint-Etienne, et une Hotchkiss ! J'avais trois mitrailleuses ! Oh mais, je tirais bien !
E- *Donc vous dites qu'à la fois vous étiez content et que ça vous faisait de la peine ?*
T- *Ah oui ! D'un côté, ça me faisait de la peine parce que c'était de la tuerie, c'était de la sauvagerie ! Eh ben… Fallait le faire, fallait le faire, quoi ! On le faisait ! »*

La pitié, François l'a exprimée spontanément, dans sa deuxième réplique. Est-ce sa pitié d'alors, quand il était engagé dans le combat, ou une pitié rétrospective ? Nul ne le sait. Mais l'autre versant, celui du plaisir de bien faire son métier de guerrier, pour la France, est aussi clairement revendiqué. Et on note une admiration, constante chez lui, pour le courage des Allemands, dans le travail de creusement de larges boyaux d'attaque et dans la détermination à avancer face aux mitrailleuses qui éclaircissent leurs rangs serrés.

Beaucoup plus contestable, et même tout à fait interdit par la morale la plus élémentaire et les conventions de La Haye est le meurtre de prisonniers allemands :
T- *« Il fallait les chasser ! Il fallait les chasser ! Et puis ceux qu'on pouvait faire prisonniers, on les faisait prisonniers. On les fermait dans un* écurie…ou on les zigouillait, quoi ! Pouf !*
E- *Les prisonniers ?*
T- *Oui, oui ! Oh ! Ils étaient pas bien…* (silence)
E- *Mais alors pourquoi des fois vous les faisiez prisonniers et des fois vous les zigouilliez ?*
T- *Ben ça dépend comment qu'ils faisaient les méchants ! Y en a qui se rendaient difficilement ! Moi, je me souviens : un type qui gardait entre les deux lignes* (sentinelle en petit poste avancé). *Alors, moi, je faisais la liaison entre le 2e bataillon et le 3e bataillon de zouaves. Je le revois bien, le type : il était debout quand j'ai passé et son fusil à côté de lui. Et ça m'a paru un peu bizarre, ça ! J'y suis retourné : il était encore là-bas, il était à côté du fusil. J'y suis allé, je l'ai séché net !*
E- *Comment ?*
T- *J'y suis allé au fusil ! Et puis je l'ai pas loupé !*
E- *Parce qu'il était resté près de son fusil ?* T- *Ah oui !* E- *Donc il vous paraissait avoir des intentions…*
T- *Eh ben, pour me tirer dessus !* (silence)
E- *Donc on avait intérêt à jeter son fusil dans ce cas-là ?*
T- *Ah ! Il avait intérêt à jeter son fusil en l'air ! Autrement il était mort !*
E- *Ceux qui se rendaient, ils le faisaient toujours ça ? Ils le jetaient, leur fusil ?*
T- *Oh ! Quelques-uns… Y en a beaucoup qui jetaient leurs fusils en tas ! Puis qui levaient les bras ! ».*

François a le courage de répondre aux questions embarrassantes, mais il esquive : les prisonniers enfermés dans l'écurie, rien n'indique qu'ils *« faisaient les méchants »* : comment, désarmés, auraient-ils pu le faire ? Les *« zigouiller »* s'apparente bien à une série de meurtres de sang-froid ! De même la sentinelle qui avait reposé le fusil à ses côtés, ne constituait pas, dans cette posture, une menace, et ne songeait pas à se rendre. C'était une cible !

Edmond Buisson (cl.18), déjà présenté, agriculteur à Mars (Le Pilon) en dépit de son avant-bras gauche amputé, évoque le cas d'un Allemand qu'il a tué, et généralise à une conception très pragmatique de la guerre, faite pour tuer (les questions non déterminantes seront escamotées, car le témoignage est très fragmenté). L'épisode se passe en 1918, dans l'Oise, et l'entretien part sur le fameux cas des mitrailleurs allemands « attachés » à leur mitrailleuse, dont nous verrons plus tard que cela a tout d'une rumeur :
E- *Vous avez vu, vous (on m'en a parlé aussi) des gens attachés à leur mitrailleuse ?*
T- *J'en ai vu un ! Je l'ai même dessoudé ! … Des imbéciles qui se défendaient comme ça ! Ils sont attachés, ils sont ben faciles à prendre ! Alors, ma foi… Je sais pas si je l'ai enterré, j'en sais rien… Mais ça, ça m'est arrivé à moi ! Pas deux fois, une !*
E- *Mais vous avez pu l'approcher, s'il avait sa mitrailleuse ?*
T- *Quand y a plus de munitions, c'est bien obligé de s'arrêter ! Oh ! Jusqu'il y en a eu, il tire ! Il doit pas bien tirer juste parce que ça doit commencer à trembler, je pense ! … C'est moi qui est arrivé le premier, le plus près !*
E- *Et vous étiez à combien de lui, là ?*
T- *Pas un mètre ! A côté ! J'ai pas mesuré… Peut-être deux !*
E- *Et donc lui ne tirait plus depuis…. ?*
T- *Ben non ! Il levait les bras, mais c'était trop tard ! Ça devrait pas être, mais c'est comme ça ! Si on fait la guerre, c'est pour que tu tues ! Plus t'en tues, plus ça te fait de médailles ! Vous avez pas vu les miennes : elles sont là-haut !* (a dû montrer un tableau de médailles, dans sa chambre de la maison de retraite de Cours-la-Ville)
E- *Bon ! Je photographierai ça tout à l'heure, si vous le voulez bien. Donc, lui, vous l'avez abattu avec…*
T- *Avec un pistolet !*
E- *Et il a essayé quand même de lever les bras ? De faire « Kamarade » ?*

T- *Ben, bien sûr ! Il pouvait pas faire autre chose ! Il avait plus rien ! S'il avait eu des balles, c'est moi qui les aurait pris* !*
E- *Et est-ce que ça vous a fait quelque chose, de tirer dessus ?*
T- *Oh ben non ! Quand on fait la guerre, c'est pour tuer ! C'est vrai, ça ! Alors, du moment qu'on est pas du même pays, qu'on est pas habillé la même chose, il faut les détraper*[69] *! Si c'est vous, tant pis ! Vous y croyez, vous ?* (rire).
E- *Je me suis trouvé devant des gens qui se sont trouvés devant la même situation, qui ont fait comme vous, et qui parfois après le regrettent !*
T- *Oh ! C'est trop tard ! Ce qui est fait est fait ! Oublions le passé ! »*

Edmond tient un discours d'un réalisme abrupt, qui semble calqué sur les instructions de chefs sans états d'âme. Mais comment interpréter la pirouette finale concluant une des dernière répliques : « *Vous y croyez, vous ?* (rire). ». S'il me pose la question, et s'il ponctue la question par un rire, c'est qu'il ne semble pas y croire complètement, lui non plus, au discours guerrier qui oblige à tuer l'autre qui *« n'est pas du même pays »*, qui *« n'est pas habillé » pareil.* On songe à la célèbre « *Prière à Dieu* » de **Voltaire**, le déiste, dans son *« Traité sur la Tolérance »* (1763), inspiré par l'exécution du protestant Jean Calas, accusé faussement d'avoir tué son fils qui aurait voulu se convertir au catholicisme : *« Que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés « hommes » ne soient pas des signaux de haine et de persécution : que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire…. »*

Une façon de tuer rare, qu'un seul des témoins sur 187 a expérimentée, c'est l'écrasement (au sens propre) de l'ennemi par un char d'assaut. Le plus jeune des témoins de mon « corpus », un jeune de la fin de l'année 1899 (né le 7 novembre 1899), a dû à son engagement volontaire à dix-sept ans et demi, en mai ou juin 1917, de se trouver assimilé à la classe 1918. Cet engagement lui a permis de choisir son arme, en l'occurrence l'artillerie. Il s'agit de **Pierre Mollon** de Feurs. Fils de transporteur à chevaux de Feurs, il était mécanicien-chauffeur à l'entreprise Jourlin, puis s'est embauché à Saint-Etienne, début 1917, comme ouvrier à la Manufacture d'Armes et de Cycles. Après guerre, il est devenu transporteur de marchandises de tous ordres et négociant en matériaux de construction. A la guerre, son aptitude à la conduite automobile l'a vite fait diriger, de Lodève, vers la conduite des nouveaux chars Renault, des « tanks » légers, aux 504e puis 505e Régiments de Chars (dépôts : Orléans et Rennes). Cette façon de tuer mécanique et impersonnelle, par écrasement, ne l'a pas affecté :
E- *« Et quand vous aviez un nid de mitrailleuses qui vous arrêtait, qu'est-ce que vous faisiez ?*
T- *Ah ben, ils nous tiraient dessus ! Mais si on était pas touchés, ça allait : on fonçait, nous ! On était là pour ça, nous, pour détruire les nids qui empêchaient l'infanterie d'avancer ! […] On tombait sur des nids. Quand on pouvait arriver sur eux, c'était vite fait, parce qu'on avait quand même la mitrailleuse, et puis le…*(tank). *Et puis on fonçait dessus, quoi !*
E- *Oui, oui : donc on les écrasait ?*
T- *Eh ben, il fallait leur* empêcher d'empêcher l'infanterie d'avancer, quoi ! Eh oui !*
E- *Mais alors, quand on arrivait juste sur eux, ça devait faire quelque chose ?*
T- *Ah ben !* (rire) *Bien sûr ! Mais on regardait pas, nous ! On fonçait dedans ! Qu'ils soient par terre ou qu'ils soient debout !*
E- *Donc vous avez dû en écraser plus d'un ?*
T- *Oh ben !* (petit rire). *Sûrement, oui !*
E- *Et eux, ils avaient leurs mitrailleuses, pour répliquer, et puis leurs fusées anti-chars ?*
T- *Des fusées anti-chars ! Surtout des fusées anti-chars ! Parce que ça leur permettait d'être plus près, eux ! Parce que les canons, ils étaient obligés d'être un peu mieux à l'arrière, quoi ! Oh ! C'est tout un programme ! Oh la la ! »*

On aura remarqué que c'est le verbe « *foncer* » que Pierre privilégie (il l'a utilisé trois fois, dont deux fois dans les expressions « *foncer dessus* » et *« foncer dedans »*), verbe qui correspond à son expérience de conducteur de chars, et édulcore la mort des victimes, mais qu'il refuse le verbe « *écraser* » que je privilégie, chargé d'affects, et qui insiste sur le sort de ces victimes…

Tuer un mort !

[69] Selon le GLLF (Grand Larousse de la Langue Française) *« détrap(p)er »* signifie « *tirer d'affaire, débarrasser »*, et l'exemple proposé est *« La fortune me détrapera de bien des gens. »*. Ce ne peut être ce sens ici. Il semble qu'Edmond utilise le sens de « se débarrasser de », en l'occurrence de « tuer ».

Etienne Poyet (cl.17), officier de police retiré à Saint-Bonnet-le-Château, était conducteur de chevaux d'artillerie, au 36e R.A. de Moulins. Il avoue avoir tué, en 1918, un ennemi singulier :
T- *« Puisque moi, j'étais conducteur, j'avais qu'un revolver. Je cherchais à manger. J'avais dit à mon conducteur de première*[70] *: « Ecoute, j'ai faim, je trouverai bien une boîte de singe* (corned beef) *ou sur un Américain, ou sur un Allemand, ou autre. Il faut manger ! ». Y avait des sapes, là, et y avait un Allemand qui était mort, mais qui était assis, qui était épaulé ! Et je suis arrivé pour voir si je trouvais pas quelque chose. J'ai cru qu'il était encore vivant ! Je sors le pétard et j'ai tiré dessus ! C'est le cas de le dire : j'ai tiré sur un mort ! Vous savez, ça vous fait qué chose ! Et j'ai trouvé des boîtes de singe et je suis rentré, quoi !*
E- *Est-ce qu'il avait été mutilé par les gens dont vous parliez*[71]*, celui-là ?*
T- *Ah non, non, non, non, non ! Il était mort là, mais il était mort assis et épaulé : on aurait dit qu'il était encore vivant ! Et dans la surprise, moi j'ai cru qu'il était là pour me tirer dessus, alors « pouh ! »* (bruit de détonation). *Vous savez, la guerre, attention !*
E- *[…] Ça vous a choqué !*
T- *Ah ben bien sûr, ça m'a choqué ! Parce que j'ai su qu'il était mort ! J'y ai été : il était froid, il était raidi ! Ah…*(interjection de regret).

Pourquoi être choqué, alors que son tir n'a eu aucun effet réel? Sans doute parce qu'un mort, c'est un adversaire inoffensif, comme un soldat qui se constitue prisonnier, et qui ne mérite que le respect dû à son état.

Frénésie guerrière et code d'honneur

François Potin (cl.14), né à Gennetines (Allier), ouvrier agricole puis métayer dans l'Allier jusque vers 1930, ayant ensuite exercé divers métiers du bâtiment avant de retirer à Saint-Just-en-Chevalet pour soigner ses poumons gazés, a fait toute la guerre au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire, depuis sa montée au front en novembre 1914. Son réalisme impressionne vis-à-vis de l'acte de tuer à la guerre :
T- *« C'était la guerre ! Il faut tuer du monde ! C'est fait pour ça, pour tuer, hein ! C'est pas pour nous garder ! Celui qui a pu s'en sauver, il peut pas remercier personne. C'est qu'il a eu la chance de s'en tirer. Moi, j'aurais pu être tué cent fois ! ».*

Il raconte plus loin la frénésie guerrière qui s'emparait de lui au moment de l'attaque :
T- *« Ah ! Moi, j'étais un lion ! Quand on m'attaquait, j'étais un vrai lion ! Ah ! J'aurais pris un boche, je le faisais pas prisonnier, hein ! Je l'aurais coupé en morceaux ! Ah oui ! J'aurais pris mon couteau et je l'aurais tout coupé ! J'aurais coupé les oreilles, les yeux, tout ! Autrement, j'aurais pas fait de mal à un type qui se rend ! Mais un type qui me manque, tant pire* pour lui ! On est électrisé, on est électrisé ! On est fou, on est plus un homme normal ! ».*

Cinq bonnes minutes après, il revient, exalté, sur cet état d'esprit :
T- *« On est fou ! Quand on attaque, on est fou ! On est pas normal, on sait pas ce qu'on fait ! Même qu'on a pas bu, on est dans la bagarre, on devient marteau, quoi ! On a peur de rien ! On sait qu'on doit être tué à tout moment, alors il faut tuer ! Ça n'empêche pas d'être tué quand même ! Ça, c'est au petit bonheur la chance ! Il faut y aller comme on est : naturel !*
E- *Oui, mais, « naturel », on peut être peureux !*
T- *Ah ben, faut pas être peureux ! Celui-là qu'est peureux, il peut pas faire un soldat ! Moi, j'en ai vu un, de ces peureux, ben y avait rien à faire avec lui.. »*

S'ensuit une longue anecdote, où en reconnaissance nocturne avec le camarade peureux entre les lignes, ce dernier prend tous les bruits (notamment des bruits de rats courant dans les feuilles mortes) pour un bruit fait par les Allemands. Et François de conclure abruptement:
T- *« Il entendait toujours quelque chose, et puis, il y aurait eu les Boches cette nuit, il se serait sauvé ! Il vous laissait tout seul ! C'est pas comme ça qu'il faut faire. C'est la bagarre, ça l'est ! Il vaut mieux les tuer et puis tant pire* ! ».* On pourrait croire que François propose de tuer les camarades peureux qui vous font courir un danger de mort ! Heureusement, il éclaircit sa pensée en ajoutant, faisant allusion à leur situation de patrouilleurs en avant de la tranchée française de première ligne : *« Parce que si vous les tuez pas, ils vont tuer les autres derrière ! C'est toujours pareil ! Moi, j'aimais pas tuer, mais quand l'occasion se présentait, ben je tapais dedans, et c'était vite fait ! »*

Toutefois, on l'a vu dans une phrase, il exclut de tuer l'ennemi qui, selon l'expression consacrée « fait Kamarade » en levant les bras et en jetant son fusil : « *Autrement, j'aurais pas fait de mal à un type qui se rend ! ».* Il précisera cette pensée :

---

[70] Ce conducteur de première est celui qui chevauche un des chevaux de la paire de tête, dans un attelage de trois ou quatre paires de chevaux, selon le poids des canons à tracter, ou des caissons de munitions, chargés d'obus de divers calibres, donc de poids très différents, selon que l'on est dans l'artillerie de campagne (canons de 75) ou dans l'artillerie lourde (à partir du canon de 105).
[71] Ces gens sont des Népalais de l'armée britannique, évoqués précédemment.

T- *« Moi, j'étais guerrier. J'aurais tué n'importe lequel, mais un gars qui aurait été dans le principe, qui m'aurait dit : « Je me rends, fais-moi prisonnier ! », j'aurais dit : «Allez, passe ! ». Parce que, dans les attaques, jamais j'ai tué un gars* (qui se rendait), *jamais ! Ah ! Ceux que j'étais obligé de tuer…. Mais un type qui était rendu, qui bougeait plus, je le tuais pas ! Je lui disais : « Débrouille-toi comme tu pourras ! Sauve-toi ! » J'aurais voulu qu'on m'en fasse autant ! ».*

On objectera facilement que, dans sa générosité à l'égard de l'ennemi qui s'avoue vaincu, François passe allégrement par-dessus la barrière linguistique ! L'objection est recevable, mais pas totalement ; d'après de nombreux témoins, un nombre non négligeable d'Allemands parlaient un peu français, sans compter les Alsaciens enrôlés dans l'armée allemande et qui étaient nés dans une famille qui avait entretenu chez elle la langue française depuis 1870, tout en étant restée dans l'Alsace annexée. Quant à la forte phrase qui , outre la pitié et un « fair play » dont on voudrait qu'il soit partagé par toutes les armées modernes, contribue à expliquer qu'il laisse la vie sauve à l'ennemi en situation de reddition : « *J'aurais voulu qu'on m'en fasse autant ! «* , elle n'est rien d'autre, bien que François se soit affiché non croyant, que la phrase de l'Evangile : « *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fasse.* »

Tuer en soi l'humanité

Francisque Ferret (cl.16), agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, a été incorporé le 10 avril 1915 au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit, mais a effectué l'essentiel de sa guerre au 170e R.I. d'Epinal ; deux fois blessé (la seconde fois au Chemin des Dames), il établit une différence considérable entre tuer de loin et tuer de près et condamne moralement l'acte de tuer. La conversation démarre à propos des « *corps francs* » qui tuaient volontiers au couteau dans les « *coups de main* » qu'ils menaient :

E- « *Sûrement qu'on devait pas tuer de gaîté de cœur quand même ?*

T- *Oh non ! Oh non ! Celui qui est humain peut pas tuer ! Il peut pas tuer, quoi ! Quand on voit le type qui se rend, n'importe ! Ah ! Quand tu te défends, tu tues, bien sûr ! J'en ai jamais tué, moi… J'en ai tué peut-être à la mitrailleuse, mais je les ai pas vus. Autrement, j'ai jamais tué un type devant moi. Ça s'est pas trouvé ! Ça se tue ben, bien sûr ! A la mitrailleuse, quand je tirais, n'importe, je pouvais ben en tuer plusieurs. Mais se tuer à coups de couteau comme ça, à la baïonnette, je l'ai jamais fait, moi ! Ça se faisait au début, mais sur la fin, ça se faisait plus ! On n'avait pas le temps de s'attraper, on se tirait de loin. On avait tout ce qu'il fallait pour se détruire avant de s'attraper ! C'était plus des corps à corps au début. Y a eu des corps à corps à la baïonnette, franc*[72] *au début. Après, ça n'existait plus, ces corps à corps. ».*

Il rapporte le conseil, sinon la consigne de son commandant pour, en quelque sorte, conserver la trace de son « tableau de chasse » :

T- *« Et il m'a dit : « Quand on est sentinelle, on prend un morceau de bois et un couteau. Et tous ceux qu'on voit, on les tue ! ». Mais j'ai dit : « Y a pas moyen de les voir ! » […]*

E- *Mais alors, ce morceau de bois, ça servait à quoi ?*

T- *Toutes les fois que t'étais sentinelle, que tu tuais un Boche… Quand un Boche passait, tu le tuais, puis tu faisais une coche ! Pour rigoler, il me disait ça : « Tu fais une coche à ce bois, alors après tu t'en vas, tu dis : « J'en ai tué tant ! »* (rire). *Il fallait faire une coche, une encoche à mon bois ! ».*

« Pour rigoler », le commandant aurait dit ça. Mais un commandant a-t-il souvent coutume de « rigoler » avec un soldat de base ? Ce bois à encocher ressemble fort à la « coche » des boulangers de nos campagnes françaises du XIXe et du tout début du XXe siècles, où, chaque fois que le client prenait un pain, sans le payer (c'était convenu) le boulanger rapprochait la baguette de bois correspondant au client et celle que le client avait apportée, faisait au couteau une encoche qui mordait sur les deux baguettes, le client ne payant qu'à la fin du mois, en comptant le nombre d'encoches sur les deux baguettes-témoins, ou payant plus tard en nature, en sacs de blé, s'il était agriculteur.

Faire semblant de tuer pour obéir

Benoît Crépet (cl.17) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville (Le Cellier), incorporé le 6 janvier 1916 au 61e R.I. de Privas, y a fait toute sa guerre. Il évoque un peu confusément un acte camouflé d'insubordination, lors de la prise d'une sape allemande, qui lui a fait refuser de tuer un jeune ennemi (attention à la confusion épisodique entre « tirer » et « tuer ») :

T- *« Alors, y avait un Allemand, un jeune qui paraissait quinze ans…C'était un* entrée pour aller dans la tranchée. Les Boches, ils avaient creusé là-bas : ils étaient une bande là-dedans ! Après qu'ils voulaient pas se rendre, qu'on a fait rendre l'Allemand (il a été sauvé , lui), parce qu'une fois dehors, l'officier, il était…*

E- *Lui, ce jeune, il était à l'écart des autres ?*

---

[72] « Franc » est un adverbe très usuel en français local forézien ; il signifie « tout à fait » ou « très »

T- *Oui : ils l'avait mis comme sentinelle ! Dire, s'il y avait quelque chose, de tirer ! Mais il avait plus de fusil ! Il avait baissé son fusil, alors le fusil a été pris par nous tout de suite ! Alors, moi, j'étais en surveillance. Quand je voyais un type si près que vous* (la largeur de la table dans la cuisine où nous sommes), *ça me faisait quelque chose, je voulais pas le tuer ! Et puis l'officier me dit : « Mais, nom de Dieu, tu tireras ou tu tireras pas ! ». J'ai fait peter*, je l'ai piqué là* (montre sa joue), *mais je l'ai pas fait pour le piquer !*
E- *Là, à la joue ?*
T- *A la joue ! Mais je l'ai pas fait pour le piquer !*
E- *Vous avez fait exprès de pas le tuer !*
T- *Ah ! De pas le tirer ! De tirer à côté ! J'étais sûr de le manquer ! Et ça m'étonne que je l'aie frôlé ! Et il saignait quand même ! C'est là, quand il a senti qu'on l'a tiré, qu'il s'est mis à pleurer ! Il me faisait pitié ! Puis alors, je l'avais vu, moi, mais l'officier l'avait pas vu s'il saignait, lui ! Alors, il me dit : « Allons, tirez ! ». J'ai jamais pu tirer ! J'ai jamais pu tirer ! ». Y en a qui m'ont dit : « T'es un feignant ! ». Et ça se peut ! Mais quand je vois pleurer un gars (on dirait qu'il avait quinze ans)… et de voir pleurer un petit, beauseigne !*[73] *Ah non ! C'est pas moi qui le tirerai ! J'ai pas pu !* (ému, pousse un grand soupir)
E- *Vous l'avez sauvé, là !*
T- *Oui ! Et il est monté, après qu'il a eu reçu le coup de fusil, il est monté* (de l'entrée en pente de sa sape souterraine). *L'officier lui a foutu un coup de pied dans le derrière, il lui a dit : « Fous le camp ! ». Et j'étais ben bien content !. Je sais pas, plus tard, ce qui lui est arrivé. S'il lui est arrivé quelque chose, j'en sais rien !*
E- *Donc vous ne l'avez pas fait prisonnier non plus ?*
T- *Eh non ! Y avait une tranchée qui longeait, il a foutu le camp dedans. C'est un peu la pagaille, dans les attaques ! Alors, je sais pas s'il a rencontré… Après ça, la défaite de lui* (sa fuite) *qu'est-ce qu'on a fait, là ? Ils voulaient pas se rendre (y en avait un peu…) on a foutu deux obus* (impossible : deux grenades !) *qui z ont éclaté, un obus puissant et puis un autre, il a fait brûler le gourbi ! Des gueules* (hurlements), *malheureux ! On aurait dit qu'il y en avait une trentaine ! Mais on a rien pu… ça a tout brûlé !*
E- *[…] Finalement, lui, il avait eu de la chance !*
T- *Ah ben oui, il a eu de la chance ! Il a pas été pris déhors*. Il a eu de la chance, bien sûr ! Les autres, ils ont tous été tués !*
E- *Et vous n'avez pas eu le courage de tirer sur lui parce que vous l'aviez vu ?… Parce qu'il était trop jeune ?* (silence du témoin). *A partir du moment où vous le connaissiez, c'était impossible de le tuer ?*
T- *C'était impossible ! On l'aurait ben tué comme on l'aurait voulu puisque le fusil le touchait presque !*
E- *On peut tuer quelqu'un à bout portant ?*
T- *C'est des brouilles* (confus) *comme ça ! C'est des hommes comme nous ! C'est les grands feignants qui nous montaient le cou, quoi !*
E- *Mais y en a qui l'auraient fait !*
T- *Bien sûr ! Ils étaient contents de faire le boucher ! Moi, j'ai pas pu !*
E- *Il a eu de la chance que ça soit tombé sur vous !*
T- *Oh ben oui ! Mais moi, ça me saignait, ça ! C'était pas une bête ! C'était un homme normal !* (grand soupir).

Trois points, entre autres, à retenir. L'officier, qui ordonnait que Benoît abatte la jeune sentinelle à l'entrée de la sape, a sans doute feint de ne pas remarquer qu'il l'avait épargnée en tirant très près de sa tête, au point de lui érafler la joue (ce qui montre aussi que Benoît n'a pas pris le risque, vis-à-vis de son chef, de détourner ostensiblement son arme en tirant à côté, ou pire, en refusant de tirer) et, sans doute rappelé à la morale humaine par le geste de son subordonné, a laissé s'enfuir dans ses rangs le très jeune homme au lieu de l'envoyer en arrière, comme prisonnier, dans les rangs français. Benoît a été ému par la jeunesse, la vulnérabilité de ce jeune homme désarmé, et n'a pas voulu commettre de sang froid le crime qu'il aurait commis dans le feu de l'action, à distance ou même de près. Il est conscient que son acte de pitié, d'autres de ses camarades « *contents de faire le boucher »* ne l'auraient pas fait. Enfin la responsabilité finale de ces meurtres légaux est rejetée sur les chefs militaires de haut rang : « *C'est les grands feignants qui nous montaient le cou, quoi ! »*, « nous monter le cou » signifiant « nous endoctriner », ici nous forcer à admettre que le meurtre des ennemis est un devoir patriotique alors que « *C'est des hommes comme nous ! »*.

Un peu plus loin dans l'entretien, Benoît évoque le second cas où il a sciemment refusé de tuer un ennemi, pourtant nettement moins émouvant que la jeune sentinelle :

---

[73] « Beauseigne » est une expression typique du Forez, et particulièrement de la région stéphanoise, encore très usitée en français local, indiquant la pitié, la commisération…Employé aussi dans le Velay. Les auteurs Jean-Baptiste Martin et Claudine Fréchet du *« Dictionnaire du français régional du Velay »* indiquent : *« **Beauseigne** Interjection exprimant la sympathie ou la tendresse à l'égard de quelqu'un. « Oh beauseigne ! Il s'est égratigné la joue ! » - Usuel. Continuateur de la forme dialectale « **biausenhi** » (beau + seigneur) »* p.29

E- *« Et vous vous êtes retrouvé, une autre fois, comme ça, devant quelqu'un, très près de vous, que vous pouviez tuer ?* T- *Non, non !* E- *C'est la seule fois ?*
T- *La seule fois ! … Oh ben ! Cet officier qui était couché, si j'avais voulu le tuer, je l'aurais ben tué, puisque j'y ai glissé dessus ! J'ai pas regardé s'il saignait, moi ! Un grand gars, il faisait ben 1,80 mètre… Il m'a regardé avec un sourire moqueur ! Je lui ai dit : « Putain ! ». C'était pas comme le jeune, hein ! Le jeune ça me faisait pitié ! »*

Benoît ne développera pas plus cette seconde rencontre, où il n'a pas tué, malgré le défi du *« sourire moqueur »* et le grade de ce grand officier qui poussaient à tirer… Il s'en est tiré avec une petite injure, *« Putain »*, qu'il n'a pas comprise, et qui évoquait sans doute plus la situation que lui-même !

Une position humaniste bien difficile à tenir

Georges Montagne (cl.16), tisseur à Bussières, n'a pas quitté les Chasseurs Alpins à travers trois régiments, le 28e B.C.A. de Grenoble de son incorporation le 9 avril 1915, le 11e B.C.A. lors de sa montée au front, et le 51e B.C.A. issu du 11e B.C.A. reformé. Confronté à la question de tuer l'ennemi, il affiche une position humaniste qui n'a pas toujours été comprise :
E- *« Est-ce qu'il vous est arrivé de réfléchir aux gens que vous étiez obligé de tuer en face. ? Est ce que ça vous passait par l'esprit ?*
T- *Ça vous faisait mal au coeur, mais, qu'est-ce que vous voulez, il fallait tirer ! C'était obligatoire. Les sous-officiers et les lieutenants étaient là pour commander. Il fallait tirer ! … C'était le temps de guerre, on en reçoit, on en donne. Parce que vous savez, dans le fond, j'aimais autant les Allemands que les Français. J'avais pas de rancune, moi ! Qu'est-ce qu'on défendait ? Notre patrimoine ? Mais moi, j'avais rien ! J'avais que ma vie !… Comme beaucoup raisonnent aujourd'hui… ».*

Sa participation à l'occupation de l'Allemagne, dans le Palatinat, en 1919, le confrontera (on le verra à la fin de l'ouvrage) à des Allemands intelligents, et même francophiles, qui renforceront son opinion.

Peut-on ou doit-on tuer un père de famille ennemi ? Remords tardif ou réalisme cynique ?

Jean-Marie Quet (cl.17) d'Essertines-en-Chatelneuf, carrier avant guerre, comme son père, scieur de long ensuite, puis ouvrier agricole après 50 ans, a toujours conservé le remords d'avoir tué, non seulement l'Allemand qu'il a tué à la baïonnette, comme on l'a vu, mais un autre, à la grenade :
T- *« Je me rappelle trop d'une chose, moi… En voulant faire mon zigoto, j'ai lancé une grenade ! Eh ben, j'ai déclenché un barrage* (un tir de barrage), *avec une grenade ! J'ai lancé la grenade, elle a éclaté… Je l'ai lancée, je sais pas pourquoi ! Y en avait un* (Allemand) *qui était appuyé sur sa pelle, comme ça ! J'ai lancé la grenade juste à côté de lui ! Et ça l'a tué ! Je l'ai regretté toute la vie ! Je le regrette encore !* (il pleure). *Parce qu'après… Voyez, on se fait des illusions, des choses… Je l'ai regretté ! Et je l'ai tué, ça j'en suis bien certain, parce qu'il est tombé !*
E- *Il était à combien de vous ?*
T- *Oh ! Mettons à dix mètres, même pas… A peine ! A peine ! J'ai lancé ma grenade : « Pouf ! ». Eh ben après, j'y ai regretté ! J'ai dit : « T'as peut-être tué un père de famille ! ». Ah ! Voyez ! J'y passe grosso modo, mais c'est des choses qu'on se rappelle !*
E- *Et, sur le coup, quand vous l'avez lancée, vous n'avez pas pensé que ça pouvait être un père de famille ?*
T- *Malheureusement ! Malheureusement que j'y ai pas pensé ! J'y aurais pensé, je l'aurais pas lancée ! Je l'aurais pas tué, non ! Eh non, je l'aurais pas tué ! Non ! Je l'aurais pas tué ! Je l'ai regretté après ! Je l'ai regretté une fois que je… Je sais plus quoi en dire…*

C'était poignant de voir ce vieil homme de 90 ans pleurer et remâcher son remords, soixante-dix ans après le jet de cette grenade, par ce bel après-midi d'été, le 31 juillet 1987, à la maison de retraite de Montbrison…

Pierre Néel (cl. 18) ayant passé sa jeunesse à Verrières-en-Forez, fils de cantonnier devenu chef cantonnier, principalement à Montbrison et à Saint-Georges-en-Couzan, retiré à Moingt, puis à Margerie dans son grand âge, a fait la guerre au 321e R.I. de Riom, comme mitrailleur. Il évoque successivement, lors de la prise de Saint-Quentin, et de ses environs ruraux, en juin 1918, un mitraillage nourri, à la mitrailleuse, sur un groupe d'Allemands, puis sur un soldat isolé, sans remords dans les deux cas :
T- *« Une caisse de 500 passait en cinq minutes, quand c'était pas un tir rapide !*
E- *Vous vous êtes jamais trouvé à court de munitions ?* (signe approbateur de la tête). *A quel endroit ?*
T- *Si ! Le nom ? Je peux pas vous le dire… Ça s'est passé qu'on m'avait mis, moi et mon chargeur, on m'avait mis au-dessus d'une carrière. On venait de prendre une carrière, moi j'y étais dedans. On nous avait mis au-dessus d'une carrière au cas qu'ils* (les Allemands) *se seraient réfugiés derrière des buissons,*

derrière…Nous on occupait la carrière. C'est là qu'il manquait les munitions. Je me souviens toujours, c'était un nommé Michaud (qui est mort) de Montbrison, qui était de ma classe, un nommé Michaud : vous avez peut-être connu, non ? De Montbrison. Je lui dis : « Mon Michaud, coûte que coûte, tu sais, va t'en chercher des munitions ! » -« Ah ! » , il m'a dit, « T'en fais pas, si je suis pas tombé, les munitions arriveront ! ». C'est que ça y billait[74] *par derrière ! Et il est bien venu avec quatre caisses de munitions ! Ça faisait bien dans les 500 cartouches !*

E- *Les caisses, il pouvait les porter sur le dos ?*

T- *Non ! On les portait comme des paniers : y avait des paniers pour les prendre…..Ou 250, je m'en souviens pas !… Alors là, on a pu arroser un sacré tir ! Tous les Boches étaient tués, de la carrière. Ils s'étaient camouflés derrière des buissons. Ça les a pris, là derrière les buissons, ils s'en doutaient pas ! Je m'en souviens plus, du patelin. Je me souviens que ce jour-là, on a bien cassé la croûte, avec le porteur de munitions, mon chargeur, quoi ! Michaud, oui. Pendant qu'on tirait, on en voit venir un, tout seul, tranquillement, équipé, son sac, son fusil. J'ai dit : « Mais un seul, faut voir ça, faut attendre pour tirer ! ». Et j'attends pour tirer, je me demandais comment qu'il pouvait venir. J'ai dit : « C'est peut-être quelqu'un qui se rend. Cependant, il a son fusil, il va pas se rendre ! ». Ah ! Quand il a été à 15 mètres « Br r r r r r r r r r! », un coup de mitrailleuse, à bas ! A plat ventre, on a été le tirer, tous les deux. On l'a tiré vers nous : il avait un plein sac de ravitaillement ! Il venait de permission ! On a fait un casse-croûte là, superbe !* (rire)

E- *Et qu'est-ce que ça vous a fait, de l'abattre à 15 mètres ?*

T –*Eh ben ça nous a fait qu'on a bien cassé la croûte !*

E- *Oui, mais à part ça, comme sentiment, vous n'avez rien éprouvé ?*

T- *Ah ben ma foi ! Nous, ça serait été pareil ! On a pas de sentiments quand on est là-bas ! Là, y a aucun sentiment entre ennemis !*

E- *A votre avis, il venait vers vous pourquoi ?*

T- *C'est qu'il était perdu ! Il venait trouver sa compagnie dans la carrière ! Et c'est nous qu'on l'avait pris, la carrière !*

E- *Et ça vous a fait rien fait de le tuer ?*

T- *Oh ! Pas du tout ! On a bien mangé le jambon ! Et s'il avait pas eu son fusil, on l'aurait pas tué ! Mais il avait son fusil à l'épaule, son sac, tout, il avait tout, quoi ! Alors, il venait pour trouver ses copains dans la carrière ! C'est qu'ils y étaient plus : on les avait dénichés y a déjà un moment !*

Pierre, contrairement à la grande majorité de ses « classards » de la 18, qui , en raison d'une longue instruction que rendait possible l'entrée en guerre des Américains, arrivant à partir de juillet 1917, n'ont commencé à combattre qu'au début de 1918, était sur le front le jour de ses 19 ans, le 1er juin 1917. Il a une vision froidement réaliste de la guerre, où le sentiment est exclu. Cependant, il affirme qu'il n'aurait pas abattu la dernière victime, si elle avait été sans armes, donc inoffensive.

Cependant sa belle-fille de Margerie-Chantagret, épouse du garagiste M. Néel, va, à ce moment de l'entretien, lui rappeler un épisode où la pitié n'a pas eu sa place :

Belle-fille de T. – *« Pépé, celui qui vous a montré la photo de famille, vous vous souvenez ? Avec ses enfants ?*

T- *Ça, c'était où donc, ça ? Je me rappelle plus où c'était ! Je me souviens de ce que tu me dis. On a battu… Il avait fait un sale coup ! Il était pas tout seul, ils étaient trois ! Oh ! Ils avaient fait un sale coup, ces gaillards, là ! C'est qu'ils y ont passé tous les trois ! Alors, au moment d'y passer, le plus âgé (c'était un homme marié) il me sort sa photo, quoi ! En demandant pitié, quoi ! Pas eu de photo !* (qui tienne !) . *On les a passé tous les trois ! On les a fichés tous les trois dans une carrière à côté !*

E- *Ils étaient à quelle distance ?*

T- *Quand on les a fusillés ? On les a fait avancer au bord de la carrière, et puis on les a tirés là ! A une dizaine de mètres !*

E- Ah ! *C'était pas pendant une bataille, alors ?*

T- *Ah non ! C'était ben en bataille, mais, pour moi, c'est des gens qui se sont trompés : ils se croyaient d'aller chez leur compagnie, ils sont tombés chez nous !*

E- *Et vous dites qu'ils avaient fait « un sale coup » : qu'est-ce qu'ils avaient fait ?*

T- *Je me rappelle pas, au juste, ce que l'arrière nous ont dit. Je m'en souviens pas !*

E- *Donc, là, vous les avez fusillés à la mitrailleuse, ou au fusil ?*

T- *Tous les trois au fusil ! Au mousqueton, on avait le mousqueton !*[75]

---

[74] « Biller », en argot de la Grande Guerre, signifie « canonner violemment » ou parfois « se battre avec acharnement ». Terme encore usité en Forez, qualifiant notamment un travail acharné : *« C'est que dans leur ferme, ça s'amuse pas, ça y bille ! »*

[75] En effet, les mitrailleurs, comme les conducteurs de chevaux d'artillerie, ou les sapeurs du Génie, étaient dotés du mousqueton Lebel plus court que le fusil (de 34,7 cm, et avec la baïonnette, de 48,5 cm) plus léger de 575 g, , donc plus maniable, pour eux qui avaient d'autres instruments ou outils à porter.

E- *Vous êtes combien à les avoir fusillés ?*
T- *On était plusieurs, mais y en a que trois qui ont tué. Autrement, on était plusieurs, nous autres.*
E- *Et qu'est-ce que ça vous a fait, là, de leur tirer dessus ?*
T- *Oh non ! Rien du tout ! Rien du tout : c'étaient des Boches, et ils avaient fait quelque sale coup en arrière, mais ils s'étaient trompés de passage ! Et y en a un, il a essayé de bavarder, il a pris son porte-feuille, il m'a fait voir sa famille : une femme et deux-trois enfants…*
E- *Alors, c'était pour vous faire…*
T- *Pour demander pitié !*
E- *Ça n'a pas marché !*
T- *On pouvait pas le laisser, celui-là, et puis tuer les autres : on aurait reçu une sacrée correction, nous autres !*
E- *Vous aviez des ordres ?*
T- *Ah certes !*
E- *Justement, de penser que vous étiez en train de tuer un père de famille, ça ne vous faisait rien ?*
T- *Et ça, bien sûr, d'une manière, ça faisait de la peine mais….c'étaient des gars qui le méritaient !*
E- *Y a des choses à faire qui devaient être dures , quand même !*
T- *Oui, si c'était des gars qui avaient pas trop fait grand chose, on les passait prisonniers…*
E- *Mais eux, on n'était pas sûr que ce soit eux qui avaient fait ! C'était peut-être leur compagnie !*
T- *Eh oui ! C'était la compagnie !*
E- *Mais ils payaient pour les autres !*
T- *Eh ben, bien sûr ! Ils étaient peut-être ben dans le coup aussi ! Fallait ben qu'ils y soient pour qu'on ait l'ordre de les fusiller !*
E- *Donc, là, ils ont été pris et fusillés juste après, ou est-ce que ça a duré un certain temps ? Est-ce que vous les avez gardés comme prisonniers ?*
T- *Non ! On les a pas gardés ! Tout de suite en arrière !* (sur le bord de la carrière, pour y tomber)
E- *Ah bon ? C'était parce qu'ils avaient perdu leur groupe ?*
T- *Bien sûr, qu'ils avaient perdu leur ligne ! Ah ! A la fin, dans la débâcle, c'était tout mélangé ! »*

L'échange sur cet épisode des trois fusillés dans la carrière, échange tendu à fleurets mouchetés dont je conserve le souvenir vivace plus de vingt ans après, souvenir pénible, s'est arrêté là. Cinq mois auparavant (le 31 juillet 1987, à Montbrison) j'avais interviewé Jean-Marie Quet, dont on a vu que le remords d'avoir tué « *un brave père de famille* » avait empoisonné sa vie, et le faisait encore pleurer 70 ans après. Et je me trouvais devant le même cas, devant un Poilu du même âge, à un an près, de la même origine sociale, né à moins de quinze kilomètres de lui, qui avait eu, lui, sous ses yeux, par la photo exhibée comme une ultime espérance, la preuve de l'existence de la famille, un Poilu éminemment sympathique aussi, et qui avait réagi à l'opposé ! Qui ne faisait pas de sentiments envers des ennemis ! Et qui trouvait des raisons de les fusiller illico, en raison des ordres donnés par les officiers (mais pas sur cet épisode là : l'exécution a été immédiate !) et surtout à cause du « *sale coup* » dont eux, ou plus sûrement leur compagnie, avaient été les auteurs ! Et si ce « *sale coup* » c'était tout simplement d'avoir combattu, fait leur métier temporaire de soldats ? Toutefois, la pitié a affleuré à la fin de l'échange, comme une concession, ou un bref regret : « *Et ça, bien sûr, d'une manière, ça faisait de la peine mais… c'étaient des gars qui le méritaient !* ». Le méritaient-ils vraiment ? La guerre est une sale chose…

Le remords d'avoir fait tuer par imprudence

Jean Roche (cl.14) né à Saint-Symphorien-de-Lay, fils de cordonnier invalide, qui fut valet de ferme puis ouvrier en usine textile avant guerre, ouvrier à l'usine de crayons Conté de Régny jusqu'en 1938 où il entra à l'arsenal de Roanne, ville où il a résidé depuis, était caporal au 92e R.I. de Clermont-Ferrand. Incorporé le 3 septembre 1914, il a combattu jusqu'à sa capture, avec son escouade, vers Cumières, dans le secteur de Verdun, le 10 mars 1916. Il raconte deux faits liés par l' « innocence », au sens intellectuel, de deux des soldats de cette escouade (douze à quatorze personnes) qu'il commandait, et le sort du second lui a laissé un remords jamais éteint :
E- *« Mais il y en avait qui ne savaient pas écrire ?*
T- *… Un pauvre orphelin de Montluçon, mais c'était en caserne, ça. Il savait qu'une chose : sa mère était une pauvre laveuse. C'était un enfant d'une fille-mère, comme on dit. Il était pas riche. Alors, entre tous, j'ai dit aux gars de mon escouade : « Voyez comment il est pauvre, il n'a pas le sou ! On va mettre chacun 50 centimes ou un franc, on va lui acheter un harmonica ! ». Il nous avait dit qu'il savait jouer de l'harmonica. On lui a acheté son harmonica : il était heureux ! Et nous, le coeur satisfait d'avoir fait une bonne œuvre !*
E- *Ah ! C'était une belle action, ça !*
T- *Ah oui ! C'était un pauvre malheureux !*

E- *Donc il y avait de la camaraderie entre vous ?*
T- *Et puis il était… Ah, mon vieux, la guerre ! Les pauvres innocents qui… Celui-ci, et puis il y en avait un autre, le pauvre innocent ! Alors, dans les tranchées, on s'amusait, on le faisait danser ! On le faisait danser un jour, les obus du 77 sont arrivés, c'est lui qui a pris ! Ooooh ! C'est triste , oui !* (est au bord des larmes)
E- *On a l'impression que vous revoyez la scène…*
T- *On s'en souvient, vous savez !… On est marqué pour le restant de ses jours ! Ce qui fait de la peine, c'est de voir tous les types qu'on n'a pas enterrés quand on pouvait les enterrer encore. Y avait des brancardiers, mais ils n'arrivaient pas toujours. A Verdun, on a entendu crier une nuit et un jour ! Le jour qu'on a attaqué, ça criait, les blessés que l'on… Ils n'abondaient pas à les ramasser ! ».*

Dans ce dytique en blanc et noir des deux *« pauvres innocents »*, la bonne action pour le premier trouve son contrepoids dans la mauvaise action pour le second. L'amusement innocent, mais bête, consistant à faire danser le second, pour s'amuser entre copains sains d'esprit, tourne au drame quand les obus viennent le cueillir, peut-être un peu hors de la tranchée, pour qu'il ait eu l'espace pour danser ! Et le remords de l'avoir fait tuer est d'autant plus grand que le jeu était gratuit, inutile, même pas méchant, et que le pauvre héros, qui apparemment, n'était pas un souffre-douleur, n'a jamais eu conscience qu'il risquait sa vie en s'exhibant… On remarquera ici, une fois de plus, que le « on » impersonnel sert de paravent pudique au « je » : « *On s'en souvient, vous savez !… On est marqué pour le restant de ses jours ! »*

Apprendre à haïr l'ennemi pour mieux le tuer

Dans les deux exemples développés qui suivent, la haine de l'ennemi est enseignée sciemment par des officiers français aux troupes dont ils ont le commandement, par le biais d'un discours d'abord, par celui d'une visite ensuite, avec comme objectif de faire taire les cas de conscience face à la répulsion de tuer.

Antonin Granet (cl.03) né à Savigneux, fut instituteur à Chamboeuf de 1912 à 1914, puis de 1919 jusqu'en 1940 où il prit sa retraite à Montrond-les-Bains. Sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, il y combattit jusqu'à sa capture, le 9 mars 1916, à Verdun. Dans son récit de guerre écrit en captivité à partir de l'été 1916, il cite longuement, mais de mémoire, donc forcément d'une manière un peu imparfaite, une harangue faite par leur général, commandant de la VIe Armée, aux officiers de ses régiments, et même aux gradés, puisque le sergent Granet figurait dans l'assistance, harangue qu'il commente à la fin, ce qui tient 4 pages 1/3 dans son récit (pp.120-124), qu'il convient de citer en entier, car cela émane d'un chef très important qui donne, peu ou prou, le sentiment du Haut Etat-Major à cette époque de la guerre. Le régiment est alors au grand repos, à Maignelay (aujourd'hui Maignelay-Montigny, à 12 km au sud de Montdidier - le premier étant dans l'Oise, le second dans la Somme- où se trouve le Q.G. de la Division) , en novembre 1915 :

« *Ici je veux noter un fait qui m'impressionna péniblement.*

Le général Durand Commandant notre 6e Armée nous réunit un jour, Officiers et s/officiers de la Brigade (38e et 86e [76]). Inspection d'usage, questions de détails sur l'Effectif, l'habillement ; cela terminé, une vigoureuse harangue dont les points principaux restent gravés dans ma mémoire, je les cite, il y manque le ton cassant, sec et d'une énergie sauvage dont ils furent prononcés.

« Messieurs,…

Je vous ai réunis aujourd'hui pour vous adresser d'abord des félicitations pour le travail sérieux d'organisation exécuté dans votre secteur, je vous ai même favorisés car une de mes divisions n'a pas eu de repos depuis longtemps. Grâce au paisible séjour dont vous jouissez, vous pouvez procéder à un entraînement physique de vos troupes un peu amollies[77] par le long séjour aux tranchées . Mais à côté des multiples exercices d'assouplissement et des manoeuvres, une tâche essentielle vous incombe. Vous devez utiliser ces instants où votre troupe est rassemblée dans vos mains pour remonter le moral de vos hommes, ce que je veux surtout, c'est que nos merveilleux soldats soient imbus de la haine contre l'ennemi qui occupe la partie la plus riche de notre belle France. Les crimes de pillage, de vol doivent être punis par la vengeance. Ces gens qui ont envahi par trois fois notre beau pays[78], qui le piétinent encore, ne méritent aucune pitié. Les obus qu'ils nous envoyent, les forces matérielles dont ils disposent, c'est nous qui les avons payés en partie. Ces gens-là venaient chez nous, ils s'infiltraient partout, dans le commerce, dans l'industrie. Nous achetons leurs marchandises, leur camelote dont le bon marché[79] nous les faisait préférer aux produits nationaux, ainsi leur avons-nous procuré une source de bénéfices dont ils se sont servis à

---

[76] Le 38e R.I. est le régiment d'active de Saint-Etienne, le 86e R.I. celui du Puy-en-Velay.
[77] *« Un peu amollies par le long séjour aux tranchées » :* on croit rêver !
[78] Trois fois en comptant, avant 1870 (2e fois), comme première fois l'invasion des troupes coalisées contre les armées de Napoléon Ier, après la défaite de Waterloo qui mit fin définitivement, après l'épisode des Cent Jours, au Premier Empire.
[79] On voit que les choses ont bien changé depuis !

organiser ce formidable armement dont ils ont failli nous écraser. Et maintenant que leur rêve est brisé ils se terrent dans leurs retranchements auxquels nous ne pouvons opposer que les nôtres. Messieurs, c'est la guerre. Vous pouvez être appelés d'un jour à l'autre, suivant les besoins du commandement, à sortir les Allemands de leurs tanières. Je sais que comme d'autres vous ferez tout ce qu'il sera en votre pouvoir de faire, mais j'insiste sur ce point particulier, il faut à l'avance, dès maintenant, inculquer à vos hommes leur conduite en tant qu'assaillant. Pour mieux faire saisir ma pensée, je veux vous citer un exemple.*

Au 6 juin, lors de l'attaque de Quennevières que j'avais l'honneur de conduire, en un rapide élan, toute une série de tranchées ennemies furent conquises. 2500 cadavres les jonchaient ; 2 500 cadavres, je n'exagère pas. Voilà, messieurs, du beau travail dont l'auteur était le 2e Rt de zouaves. Aussi je n'ai pas hésité à faire citer ce brave régiment à l'ordre de l'armée pour le beau fait d'armes qu'il avait accompli. A côté, il y avait le 264e de ligne [80], de bons papas, qui ramenèrent plus de 3000 prisonniers et leur donnaient du pain, du vin, du tabac !... Je ne veux pas de çà ! **Je veux des cadavres ! Il me faut des cadavres !** [81]Les folles idées d'humanitarisme étaient trop répandues dans notre pays avant la guerre, elles ont failli nous coûter cher et imprègnent encore les cerveaux de nos guerriers. **Il faut refaire leur éducation et leur inspirer la haine !** Messieurs ! Je termine, je pense que vous m'avez tous bien compris et que dans l'intimité avec vos hommes, par des théories appropriées, vous transmettrez à votre troupe ma pensée bien nette. »*

Ici commence la réflexion du sergent Granet sur cette harangue. Avant de la citer in extenso aussi, revenons à l'exemple présenté comme modèle, à travers le bilan de cadavres (2 500, soit un cadavre par soldat français environ) du 2e Régiment de Zouaves, celui de la bataille de Quennevières.

Cette bataille, assez importante, n'a pas laissé toutefois de grandes traces dans les ouvrages généraux sur la Grande Guerre, d'où la nécessité d'avoir recours au fonds sans fond d'Internet.

Sur le site officiel www.cheminsdememoire.gouv.fr, on peut lire cette présentation : *« On appelle bataille de Quennevières la série de combats acharnés et effroyablement meurtriers qui se sont déroulés du 6 au 16 juin 1915 pour la possession de quelques arpents de terre à une vingtaine de kilomètres de Compiègne. »*

Rien qu'à cette phrase, on comprend la disproportion entre le gain (les *« quelques arpents de terre »*, expression reprise de **Voltaire**, dans *« Candide »* au chapitre XXIII, où le philosophe Martin, ramené d'Amérique du Sud en Europe par Candide qui, l'interrogeant : *« Vous connaissez l'Angleterre ; y est-on aussi fou qu'en France ? »*, s'entend répondre : *« C'est une autre espèce de folie….Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada[82], et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. »)* et les pertes résultant de « *combats acharnés et effroyablement meurtriers* ».

Le site dvole.free.fr/quierzy est lui, très détaillé. Il ouvre sur un très long texte illustré dont le titre est *« Quierzy Résidence royale[83] »*, Quierzy étant la localité de l'Aisne, à 7 km au sud de Soissons, qui comprend, sur le territoire de sa commune, la grande ferme de Quennevières (« chenevière » en français standard : terre plantée de chanvre) qui fut l'objet principal de la bataille. La lecture du long compte rendu de la longue bataille montre que le général Durand a singulièrement exagéré les chiffres et les gains pour le besoin de sa démonstration !

On lit, à propos du 6 juin, où fut lancée l'attaque française : *« Les Zouaves aidés par les Tirailleurs attaquent à nouveau en direction de la Bascule mais le réseau de barbelés insuffisamment détruit par les tirs d'artillerie empêche toute progression. L'attaque est stoppée et l'après-midi est occupé à creuser des boyaux de liaison ».*

---

[80] Le 264e R.I. , régiment de réserve du 64e R.I., avait, comme lui, son dépôt à Ancenis, sur la Loire, à 28 km avant Nantes

[81] La mise en caractères gras est de moi…

[82] Au moment où « *Candide* » fut publié, en 1759, la Guerre de Sept Ans (1756-1763) faisait toujours rage. La défaite de la France, sanctionnée par le Traité de Paris (1763), donna à l'Angleterre les millions d'arpents de neige, de bon sol, de forêts et de lacs du Canada, céda à l'Espagne l'immense Louisiane d'alors, et ne permit de récupérer que presque rien : les fameux cinq comptoirs de l'Inde (dont le plus fameux, dans les mémoires françaises, est Pondichéry). L'expression dévalorisante de Voltaire, réduisant le Canada à *« quelques arpents de neige »* a le don d'irriter toujours les Canadiens cultivés, et singulièrement les Québécois, qui doivent à ce funeste Traité de Paris la perte du lien historique avec la mère patrie, la France, et la relégation progressive du français en langue minoritaire au Canada, mais pas éradiquée par les coups de boutoirs des anglophones, grâce à leur résistance opiniâtre.

[83] Quierzy, selon la Chronique en latin de Frédégaire, fut résidence royale au VIIIe siècle (avec les séjours de Thierry II, de Childebert III, du maire du Palais Charles Martel, et même de Charlemagne -18 ans avant son sacre comme empereur d'Occident- qui y résida en 782)

A propos du 7 juin : *« Le lendemain, l'Etat-Major du 35e Corps déclare avoir fait 246 prisonniers (du 86e Régiment de Fusiliers de la Reine) et avoir perdu 2 000 hommes. Le terrain conquis représente une avancée d'environ 1 000 mètres sur autant de large. »*

A propos du dernier jour de la bataille, le 16 juin : *« L'artillerie allemande redouble d'intensité, forçant les Poilus à battre en retraite de façon définitive. Le terrain conquis le 6 juin est perdu. »*

Conclusion de l'auteur : *« Cette série de combats acharnés pour le possession de quelques arpents de terre* (encore ! Dans quel sens est le plagiat ? J'ai mon idée !) *est qualifié par l'Etat-major français de victoire sur l'ennemi dont les lignes ont été repoussées en profondeur. Ces combats permettent à un général, nommé depuis moins d'un an, du nom de Nivelle, de devenir Général en chef des Armées françaises deux ans plus tard et préfigurent la tragédies qui, deux ans plus tard, aura pour cadre le Chemin des Dames ».*

Bref, une « *victoire à la Pyrrhus* » comme l'écrit un autre auteur, anonyme, où le terrain conquis au début fut perdu à la fin, non sans quelques milliers de morts entre les deux, et pas que des « cadavres » allemands ! Le général Durand, éphémère commandant de l'armée de Lorraine (du 17 au 21 août 1914, avant d'être remplacé par le général Maunoury), était soit mal informé sur une bataille qu'il a pourtant partiellement dirigée, soit quelque peu menteur pour les besoins de son argumentation…

Mais revenons au récit d'Antonin Granet, qui n'a inséré cette « *harangue* » guerrière du général Durand dans son texte autobiographique que pour en tirer des réflexions, qu'il peut d'autant plus qu'il dispose de recul dans sa captivité, commençant son récit au début de l'été 1916 dans le camp de Limburg an der Lahn, proche de Coblence, avant d'être transféré au camp de Darmstadt., le 5 octobre 1916.

« 2 500 cadavres. Il me faut des cadavres ». Ces mots hachés par saccades, d'une voix dure et sèche, me peinent profondément. Quoi ! On lutte contre de prétendus barbares et un général d'armée, un général français fait entendre des paroles si sanguinaires, si sauvages. Inutile d'ajouter de quels commentaires je fais suivre cette audition d'un langage outrée dans le rapport que j'en fais aux poilus. Je comprends que leur bon sens abonde dans mon opinion. « 2 500 cadavres. Il me faut des cadavres » : Que de fois, avec le bon Aubignat, n'avons-nous pas répété ces paroles insensées avec l'ironie méritée.*

Oh ! Force brutale militaire, comme tu grises les dirigeants ! Oh ! Patrie ! que de soif de sang tu inspires à ceux qui se posent en tes uniques défenseurs voulant t'incarner parce qu'ils sont revêtus d'habits étincelants et décorés de hochets de gloire ! Eh ! quoi, les fils du peuple se transformeraient en bouchers ! Les fils de France, de la France généreuse, de la France magnanime renieraient les héros de la liberté, de la justice, ceux de 1793 qui combattaient avec ce pur désintéressement qui fit leur gloire plus que leurs victoires. Eh ! quoi, oublierions-nous les Hoche ! les Marceau, les Kléber !

Non ! Placés dans une terrible situation d'être des assassins anonymes, nous ne voulons pas de sang-froid, par parti pris, achever le blessé, donner le coup de grâce à l'agonisant, tuer sans pitié des hommes qui implorent au nom de leurs êtres chers ! Faire d'hommes désarmés de la bouillie, non ! Ceci nous fait horreur ! Du courage dans le combat, nous pouvons en avoir. De la honte sanguinaire ensuite, non ! Assez d'aveuglement déjà dans les péripéties de la bataille, assez d'errement même causés par l'instinct de conservation qui fait tuer par prévoyance. Voilà de beaux faits d'armes parce que les tranchées sont pleines de sang et parce qu'on étouffe les plaintes, les hurlements de douleur par le couteau ou la grenade !*

Encore un coup à ma pauvre cervelle. Belle éducation, en vérité, que celle de haine conseillée pour l'après guerre ! Ne nous avait-on pas dit que nous faisions la guerre à la guerre ! Nous sommes trompés si la haine doit subsister.

La Haine attire la vengeance, la vengeance aveugle, l'âme de la vengeance des peuples, c'est la guerre !

Enfin, je vais pouvoir jouir de cette permission si longtemps attendue. Au fait, je n'avais pas été favorisé par le système de départ différent à deux reprises. J'avais d'abord dû laisser passer les plus chargés que moi en famille et ensuite les plus anciens en séjour sur le front. Maintenant, je compte les jours… »

Pour comprendre ce retour final aux faits, il faut comprendre que, bien qu'en captivité, Antonin écrit son récit au présent, en appuyant son récit sur la réécriture de carnets hâtivement rédigés pendant la guerre, qui n'ont pas été conservés. Il revient donc à l'actualité de fin novembre – début décembre 1915, les permissions ayant commencé en juillet. Et sa charge de famille n'est que d'un très jeune fils, Ferdinand, dit « Féfé » . Les derniers à bénéficier de leur première permission (des célibataires ou des mariés sans enfant) depuis la mobilisation d'août 1914 partiront chez eux fin décembre 1915 ! Un an et demi sans revoir les siens !

Pour ce qui est de l'admirable réflexion du sergent instituteur Granet sur les propos infâmes du général Durand, tout commentaire serait superflu et en-dessous de sa noble élévation d'esprit. S'il est bien quelqu'un qui mérite la belle expression (aujourd'hui un peu galvaudée) de **Charles Péguy** sur les maîtres d'écoles de sa jeunesse, *« les hussards noirs de la République »*, c'est vous, Antonin Granet ! Le lieutenant

de réserve Charles Péguy qui, à 41 ans, tomba sur le front, à Villeroy, dans les prémices de la bataille de la Marne, le 4 septembre 1914, dix-huit jours avant son brillant cadet en littérature, fils d'instituteurs et non d'un ouvrier menuisier et d'une rempailleuse de chaises, comme Péguy, le lieutenant d'active Henri Fournier, dit **Alain-Fournier**, qui, à 27 ans, en 1913, venait de faire paraître son chef-d'oeuvre, *Le Grand Meaulnes,* et qui mourut aux Eparges le 22 septembre 1914. Vous, inconnu pourtant, et revenu de la Grande Guerre, êtes dignes d'eux, sergent Antonin Granet ! Vous qui, né à Savigneux en 1883 de père agriculteur et garde-champêtre et de mère au foyer (mais avec cinq enfants ! et une épouse d'agriculteur n'est jamais totalement au foyer !), à l'issue de la scolarité à l'Ecole Primaire Supérieure de Montbrison, avez obtenu le Brevet Elémentaire en 1899 (deuxième de votre promotion) en un temps où ce diplôme avait un sens, vous auriez pu être de ces élèves-maîtres qu'admirait le petit Charles Péguy à l'école primaire annexe de l'Ecole Normale d'Orléans : *« Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes ; sévères ; sanglés. Sérieux, et un peu tremblants de leur précoce, de leur soudaine omnipotence. Un long pantalon noir, mais, je pense, avec un liséré violet[…] Un gilet noir. Une longue redingote noire, bien droite, bien tombante, mais deux croisements de palmes violettes au revers. Une casquette plate, noire, mais avec un croisement de palmes violettes au-dessus du front. Cet uniforme civil était une sorte d'uniforme militaire encore plus sévère, encore plus militaire, étant un uniforme civique. […] Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards de la République. Par ces nourrissons de la République. Par ces hussards noirs de la sévérité. Je crois avoir dit qu'ils étaient très vieux. Ils avaient au moins quinze ans. »*. Ces jeunes élèves-maîtres dont Péguy disait qu' *« ils étaient comme les jeunes Bara de la République ! »*, la première et non la troisième, dans ses souvenirs de jeunesse *(L'Argent*, paru aussi en 1913), avec une double ferveur incandescente, patriotique et républicaine. Bara, le jeune martyr de la Première République, celle qu'a engendrée la Révolution de 1789 après la fuite du roi et de la famille royale en 1792, et l'exécution de Louis XVI en janvier 1793. A Bara, Antonin Granet, vous ajoutez les jeunes héros militaires de cette guerre contre les coalisés : Hoche, Marceau et Kléber !

Combien sont morts, de ces *« hussards noirs »* civils devenus militaires, dans les tranchées boueuses de la Grande Guerre ou sur les plaines crayeuses de Champagne ?

Cet apprentissage de la haine des Allemands, puissant stimulant de la volonté d'en tuer le plus possible, comme l'ont bien compris le général Durand et tous les généraux et colonels qui pensent comme lui, un autre enseignant, chrétien fervent, en poste au pensionnat catholique de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, dans le Rhône, l'a vécu avec un exemple concret, donné sciemment par ses chefs comme une forme d'éducation à la haine. On pourrait dire que c'est presque le pendant de l'instituteur laïc Antonin Granet. Il s'agit de **Joseph Sorgues**, de douze ans plus jeune cependant qu'Antonin, car né en 1895 à Romanèche-Thorins, (Saône-et-Loire). L'origine est un peu moins populaire : ses parents sont de petits commerçants qui iront s'installer à Lyon un peu avant 1914, le père devenant employé d'arsenal à Lyon en 1917. Après des études au pensionnat de Neuville où il deviendra enseignant, Joseph a appris son métier à l'Ecole normale Libre Gerson de Lyon, a obtenu le brevet de capacité en 1910, et a enseigné deux ans dans un établissement catholique de Lyon Monchat (septembre 1910- juillet 1912) avant d'être intégré à l 'équipe enseignante de Neuville (septembre 1912 **–** décembre 1914**).**

Incorporé au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse le 20 décembre 1914, c'est en mai 1915 qu'il montre au front, après son instruction militaire, versé au 153e R.I. de Fontainebleau, puis très vite au 160e R.I. de Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre) et découvre les tranchées le 15 juin vers Neuville-Saint-Vaast dans la Somme, entre Arras et Lens. Près de deux mois plus tard, le régiment ayant été transféré en Meurthe-et-Moselle, il est conduit avec tous ses camarades au village martyr de Gerbéviller, à 13 km au sud de Lunéville. Laissons parler son journal quotidien, toujours très détaillé, et remarquablement écrit :

« 6 Août – Je viens d'accomplir un triste pèlerinage dont le souvenir restera dans ma mémoire comme une des heures les plus douloureuses de la guerre. Nous sommes allés en marche à Gerbéviller, le coquet petit village incendié par les Allemands le 24 août 1914. Maurice Barrès, un grand patriote lorrain, en a conté la navrante histoire dans l' « Echo de Paris », dans ses articles sur l'héroïque sœur Julie.

La route qui mène d'Einvaux à Gerbéviller est magnifique à partir de Moriviller[84]*. Dans ce dernier village, plusieurs maisons sont en ruines, et l'une d'elles, éventrée par un obus qui a respecté le toit, laisse apercevoir un lit tout garni avec un édredon vert, une armoire à linge, des chaises : personne n'y a touché depuis un an, tout est resté tel que les habitants l'ont laissé. Seuls la pluie et le vent ont accumulé leurs outrages sur le pauvre mobilier où flotte encore je ne sais quel vestige de vie familiale.*

Tout le long de cette route, il y a des tombes et l'on croirait marcher dans un vaste cimetière. Tombes modestes et héroïques tombes de soldats français toutes semblables avec une croix de bois, un numéro et parfois un nom, tombes sublimes où les drapeaux fleuriront le jour de la grande victoire, tombes

---

[84] L'itinéraire décrit Einvaux – Moriviller – Haudonville – Gerbéviller n'excède guère 10 km : il est clair que le but essentiel de la journée n'est pas de faire une longue marche, mais de visiter Gerbéviller

vengeresses dont les habitants se lèveront , au jour de la résurrection, pour témoigner contre l'auteur de ces massacres ; et tombes d'Allemands surmontée d'un simple bâton. Voilà où sont venus s'anéantir tant de jeunes et peut-être brillantes existences, à la lisière d'un champ, au bord d'un fossé ou sous un sapin mutilé par le même projectile qui a tué l'homme.

Haudonville, qui touche à Gerbéviller, est tout aussi maltraité. Le temps de traverser la rivière (la Mortagne) *au pied du château, entre les houblonnières, et nous entrons dans la ville martyre.*

C'était le 24 août 1914. Les Allemands, après leur victoire de Sarrebourg et de Morhange, poursuivaient nos troupes en retraite dont les retours offensifs les rendaient furieux. Arrivés par Rambervillers et Manouvillier, ils voulurent traverser la Mortagne à Gerbéviller, et s'emparèrent de tout un quartier du village, mais quand ils voulurent traverser le pont, ils furent accueillis par la fusillade terrible d'une cinquantaine de chasseurs postés de l'autre côté. Ces braves voulaient laisser à leurs camarades le temps de se reformer en arrière, du côté de Rozelieures, et arrêtèrent en effet les ennemis de cinq heures du matin jusqu'au soir. Quand la résistance fut devenue inutile, ils se retirèrent , laissant leurs blessés à la garde de la sœur Julie qui avait aménagé une ambulance. Les Allemands se répandirent dans la ville, et, furieux d'avoir été tenus en échec par une poignée de soldats, déclarèrent que des civils avaient tiré sur eux, leur prétexte ordinaire qui a causé la ruine de Louvain et de Termonde (en Belgique, en août 1914*). Le haut commandement décida de tirer une vengeance exemplaire de cet attentat, et fit choisir quarante-cinq otages, dont le père du capitaine du 160* (son régiment), *tué à Morhange, les fit emmener dans un champ sur la crête qui regarde Rambervillers, et les fit fusiller. Cela pouvait suffire ; mais non, il leur fallait aller au fond de la cruauté. Il ordonna de mettre le feu à tout le village : les soldats, munis de pastilles incendiaires et de torches, les jetaient dans les maisons et bientôt le reste des habitants, affolés, réfugiés sur la même crête, voyaient brûler le village, comme une torche gigantesque portant bien haut la lumière et le triomphe de la « kultur ».*[85] *Les blessés restés à l'ambulance allaient être brûlés vifs lorsque la courageuse femme qui les soignait, à force de supplications et de vaillance tranquille, obtient de la brute qui commandait la grâce que sa maison serait épargnée. C'est pour cela que la sœur Julie a reçu la Légion d'honneur, et jamais croix mieux méritée ne brilla sur une plus noble poitrine.*

Nous avons fait le tour de la ville, clairons et tambours sonnant aux champs. Elle est complètement brûlée, sauf la brasserie qui employait des machines allemandes et dont les murs portent les éraillures de nombreuses balles. 460 maisons – de grandes et belles constructions lorraines à 2 ou 3 étages – ont été systématiquement incendiées ainsi que le château et sa chapelle, délicieux édifice de l'art ogival. Après l'incendie, le bombardement, qui dura quatre à cinq jours. Les pierres roulées dans les rues au hasard du feu et des obus ont été rangées sur les trottoirs. J'ai vu plusieurs autres villages en ruines, comme la Targette et Neuville[86]*, où il ne reste que des pans de murs, mais aucun ne m'a donné cette impression de ville truquée, de décor de théâtre . Certaines maisons semblent intactes, les murs se dressent comme auparavant, on s'approche et l'on aperçoit avec horreur que tout est noir en dedans et que les murs seuls survivent : on dirait des cadavres qui vous regardent de leurs yeux éteints. Du sommet de la rue Gambetta, nous voyons tout le panorama de la ville dévastée. C'est un spectacle effroyable, toute la barbarie et les horreurs de la guerre concentrées au même endroit. Comment les hommes peuvent-ils se haïr à ce point pour ravager ainsi, pour démolir leurs œuvres plus brutalement que les catastrophes terrestres ?*

Nous passons le pont fatal et faisons halte dans la rue montante qui y fait suite. Nous entrons dans les ruines : une odeur de brûlé, de chair calcinée s'en dégage : ce sont les bestiaux enfermés qui n'ont pu s'enfuir et ont été carbonisés. Quelques habitants s'approchent de nous, deux petites vieilles ratatinées, cassées par la douleur et par l'âge, et un vieux maréchal-ferrant, vêtu d'un pantalon usé, d'une casquette et d'un tablier bleu. Il me conte sa misère. Il a tout perdu dans le désastre et les vêtements qui le couvrent sont les seuls qui lui restent. Il contemple les débris de son foyer à travers la fenêtre béante de sa maison : « Vous voyez, me dit-il, voilà mon enclume, je n'ai pas encore eu le courage de la retirer des décombres depuis un an. ». Sa voix tremble, il s'essuie les yeux. Quelle misère pour ces braves gens ! Quelle douleur atroce qui me fend le cœur ! Que Gerbéviller est donc triste ! »

Avant de voir quelle exploitation en fait le capitaine de Joseph auprès des soldats de sa compagnie, et faute de pouvoir l'article du chantre du nationalisme, Maurice Barrès dans *« L'Echo de Paris,* voyons quel écho de la dévastation de Gerbéviller ont eu les lecteurs de la célèbre *« Illustration »* , nettement plus diffusée que la revue où Barrès a écrit son article.

Il faut attendre le numéro du 24 octobre pour en trouver mention, soit deux mois exactement après les faits, ce qui n'a rien d'étonnant en raison de la censure imposée aux organes de presse, sauf si l'affaire

---

[85] Quand le mot français « culture » est écrit à l'allemande « kultur » dans un texte français du temps, c'est toujours dans un but polémique, à intention satirique, avec une tonalité ironique, pour dénoncer la barbarie allemande

[86] Neuville-Saint-Vaast, dans la Somme, où son régiment se trouvait auparavant. La Targette n'est pas une commune, car elle ne figure pas sur l'Atlas Michelin des localités de France, ni dans le répertoire du Code postal national, mais doit être aussi un village de la Somme.

était trop importante pour pouvoir passer inaperçue, comme le bombardement de la cathédrale de Reims, dès le 4 septembre 1914, amplifié le 19 par au moins vingt-cinq obus qui, outre les destructions immédiates, enclenchèrent un énorme incendie qui détruisit la charpente, dont les décombres tombèrent dans l'intérieur de l'édifice, événement que l'on retrouve immédiatement dans la presse nationale, d'autant plus que s'attaquer à un joyau de l'art religieux, de la part d'une nation chrétienne, est une monstruosité dont la dénonciation s'avère, pour la France outragée, un excellent moyen de flétrir la barbarie allemande, sa pseudo « Kultur » ! Dans ce numéro, on trouve, sous le titre *« Sur le front l'Alsace et de Lorraine »*, un article illustré (6 photos) de trois pages (pp. 301-303) sous la plume de **Gabriel Louis-Jaray**. Vers le milieu de ce long article, on lit :

« Mais le triomphe de la Mort a été accompli à Nomény, au Nord de Nancy, et à Gerbeviller. Devant ce gros village, une section d'admirables alpins tiennent toute la journée contre des forces énormes ; le soir venant, ils ont accompli leur mission et s'évanouissent dans la nuit vers les lignes françaises ; derrière eux, furieux de la résistance, entrent des brutes déchaînées ; par une maison ne reste debout, sauf celle de la sœur Julie ; l'ordre est donné de mettre le feu à la torche et les torches sont là comme témoignage ; dans les maisons des capsules fusantes pour que l'incendie fasse bien son œuvre et on montre celles que les Allemands ont laissées inemployées ; avant le feu, officiers et soldats organisent la rapine systématiquement ; et, le soir, quand tout est fini, ils reviennent pour vider les caves ; entre temps, ils assaillent la population et il faudrait un Mirbeau pour décrire le « Jardin des Supplices » infligé aux hommes et aux femmes de ce malheureux village. A l'ambulance, la sœur Julie s'interpose courageusement entre les blessés qui agonisent et les officiers qui pénètrent comme à l'assaut, tenant d'une main, me raconte la sœur, un poignard et de l'autre un revolver. Ils découvrent ou déshabillent les malheureux blessés, mais leurs poignards n'osent les achever devant les sœurs. »

Le récit se poursuit avec l'évocation d'autres atrocités commises dans d'autres villages, comme l'exécution d'un prêtre à Voivre, dans les Vosges (La Voivre, à 5 km au nord de Saint-Dié) : *« Le prêtre est placé debout au milieu des deux vieillards à genoux et sur eux trois il chante le Libera nos Domine* (Libérez-nous, Seigneur) ; *le peloton tire, mais a ordre de ne viser que le prêtre ; les deux autres sont épargnés ; on a voulu seulement leur donner une leçon d'humanité.* » . L'ironie par antiphrase de cette dernière expression conjugue son efficacité avec les termes satiriques directs flétrissant l'ignominie des ennemis et de leurs actes (*« brutes déchaînées », « rapine », «supplices »*, irrespect des blessés qu'on veut achever). L'antithèse entre les soudards avinés, incendiaires, violeurs, (« *supplices* » infligés aux *« femmes* »), meurtriers, notamment d'hommes de Dieu comme les prêtres) et les figures positives, celle du héros, le prêtre fusillé de Voivre, si digne devant la mort, et celle de l'héroïne, la sœur Julie de Gerbéviller qui tient tête aux brutes tudesques, renforce l'impact de ce récit, et fait haïr les hordes sataniques d'Outre-Rhin !

Pour qui réfléchit un peu sur l'article, on peut noter une contradiction : alors que les Chasseurs alpins, héroïques défenseurs de Gerbéviller, « *s'évanouissent dans la nuit vers les lignes françaises »* sans qu'un seul mort français ne soit signalé parmi eux, ni parmi d'autres unités, la plus grande photo – une demi-page) représentant un enterrement de masse sur fond de campagne désolée est légendée ainsi *: « La cérémonie à la mémoire des morts, célébrée le 11 octobre, près de Gerbéviller, dans un champ où reposent, sous un tertre, trois cents de nos soldats »*, ramassés sur le champ de bataille un mois et demi après les faits. En voulant émouvoir le lecteur à partir de la pieuse cérémonie de funérailles, on lui révèle que la bataille a été rude pour nos troupes, et que ça a été une défaite ! C'est l'image qui dément le texte !

Dans le numéro du 5 décembre 1914, l'héroïque sœur Julie est célébrée, avec une photo qui la représente en pied, non en pétulante Jeanne d'Arc en robe de bure, à défaut de cuirasse, ou en une romantique Julie d'Etanges, devenue épouse de Wolmar, toujours amoureuse de son ex-précepteur Saint-Preux, mais en quinquagénaire en habit religieux, assez enveloppée, un peu bedonnante, au visage gras austère (quelle déception pour le lecteur qui avait laissé travailler son imagination depuis deux mois, voire ses fantasmes !) avec la légende suivante : *« La sœur Julie, de Gerbeviller, proposé pour la croix de la Légion d'honneur (*distinction rare, pas du tout galvaudée à l'époque ! Voir l'exemple du caporal Goutaudier, de Renaison, dans le chapitre « *Sortir de la tranchée* »). Et c'est le président Poincaré, en visite au front, qui lui annonce sa future distinction : *« Et comme le gouvernement paraît s'être fait un devoir d'honorer tous les courages, le Président a annoncé à la soeur Julie, supérieure de l'hôpital de Gerbeviller, qu'elle allait recevoir la croix de la Légion d'honneur. La sœur Julie a déjà été citée à l'ordre de l'armée pour avoir défendu et sauvé l'hôpital transformé en ambulance et avoir assuré la subsistance des blessés et des habitants pendant le bombardement. »*

Mais revenons au journal de Joseph Sorgues dont le capitaine va inculquer à ses hommes le seul enseignement qui paraît résulter de cette visite :

« Le capitaine, d'un geste sec, nous rassemble autour de lui. « Regardez-bien, nous dit-il, d'un ton de violence qui me surprend de lui, ordinairement très doux, regardez et souvenez-vous. N'oubliez pas le mal que les Allemands ont causé à ce village, et à mille autres dans notre patrie. Enivrez-vous de cette haine, et dans les batailles, soyez sans pitié pour ces bandits. Frappez fort, et tuez-en le plus possible, il en restera

toujours assez, des fils de cette race maudite. » Nous l'interrompons : « Oui, oui, mon capitaine, vous avez raison. Il ne sert à rien de pleurer sur les ruines et sur les morts. Nous, soldats, nous avons quelque chose de mieux à faire : les venger, nous pleurerons ensuite ». Nous emportons de cette vision d'horreur un sentiment tenace, indestructible dans notre cœur : la haine farouche de l'allemand, la haine raisonnée et irréfléchie, la haine grandiose que décuplera les coups que nous lui porterons au prochain assaut.. Gare à ceux qui nous tomberont sous les mains. ».*

«Enivrez-vous de cette haine » a ordonné le capitaine à ses hommes du 160e R.I. le 6 août 1915, appliquant trois mois avant la consigne du général Durand donnée à ses officiers, en novembre : « *Il faut refaire leur éducation et leur inspirer la haine ! Messieurs ! ».* Mais là où le jeune (20 ans) **Joseph Sorgues** et ses camarades de l'active se laissent imbiber de la consigne, ancrée dans l'aspect du village dévasté de Gerbéviller qu'ils viennent de visiter, le plus âgé **Antonin Granet** (33 ans en 1916, quand il écrit) sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, avec le recul que donnent l'âge plus mûr et surtout la captivité, refuse d'y céder : « *La Haine attire la vengeance, la vengeance aveugle, l'âme de la vengeance des peuples, c'est la guerre ! ».*

Un mois et demi plus tard, **Joseph Sorgues** aura l'occasion de mettre en pratique cette leçon. Le régiment est alors à Maisons-de-Champagne, vers Vitry-le-François, en prévision de la grande offensive dont le lancement est programmé pour le 25 septembre. Dans son journal, à la date du 22 septembre, Joseph écrit : *« Depuis le matin, comme les jours précédents, notre artillerie légère et lourde bombarde avec une extrême violence les tranchées boches. On ne voit en face qu'un nuage de fumée blanc et noir produit par l'éclatement d'obus de tous calibres. Aussi on peut regarder sans crainte par–dessus le parapet, sans qu'une balle mal intentionnée vienne siffler aux oreilles. Qu'est-ce qu'ils prennent dans leurs premières lignes ! Et pourtant il y a des hommes dans ces trous, car nous en voyons se sauver le long d'un parapet éboulé. Comme ils sont obligés de passer à découvert, s'ils ne veulent pas être ensevelis par nos torpilles, ils se résignent et nous leur tirons dessus comme sur des lapins. C'est tout à fait amusant ! Nous attaquons samedi, c'est officiel ! ».*

Joseph, l'humaniste chrétien, tire, en s'amusant, sur les Boches comme sur des lapins délogés de leur garenne, ou comme sur des pigeons ramiers, ou comme sur des pipes d'argile qui défilent ! Il est à la chasse, à la foire ou à la kermesse ! La leçon de haine, il l'a bien apprise… Mais pouvait-il faire autrement ?

Le samedi qui suit, le 25 septembre, jour du déclenchement de la grande offensive de Champagne, aux premières heures du matin, il va recevoir une balle dans la colonne vertébrale qui mettra fin à sa guerre…

Cet enseignement de la haine de l'ennemi, fondé sur des atrocités réelles commises par l'armée d'occupation au moment de son invasion réussie, les lecteurs de *L'Illustration* en ont reçu d'abondants exemples. Dès le 29 août 1914, alors que Gerbéviller était détruit depuis quatre jours, mais que la presse n'en savait rien, dans le black-out des nouvelles des premiers mois de combat, un dessin sur une page (grand format : 41 cm x 30 cm) du dessinateur favori de cette revue, **Georges Scott**, montre *« Leur façon de faire la guerre »* (légende du dessin). On y voit, de face, souriant, un soldat allemand en uniforme, tenant à la main droite son fusil Mauser dont la crosse repose sur le sol, camper fièrement au centre de l'image, devant un village en flammes. Il pose son gros godillot gauche sur le ventre d'une jeune fille morte, dont la longue chevelure ruisselle sur le sol au tout premier plan, tandis que d'autres morts jonchent le sol derrière lui : une mère et son jeune enfant, une autre femme, un prêtre âgé et un homme paraissant jeune. Il semble avoir commis ce massacre à lui tout seul (et le viol de la jeune fille dont il s'approprie le ventre par sa posture conquérante). Sous la légende, un petit texte complète l'impression frappante que produit le dessin, dont on peut extraire la fin : *«Y a-t-il deux Allemagnes, dont l'une – celle des savants, des penseurs et des braves gens – assiste, impuissante et terrifiée, aux crimes de l'autre ? Ou doit-on croire qu'au fond de toutes ces âmes germaines dormait le vieil instinct de barbarie que l'affolement du péril vient de réveiller ?*

Quoi qu'il en soit, le souverain qui a voulu ces choses et l'armée qui les a accomplies sont désormais déshonorés devant l'histoire. Ces pauvres villages incendiés, ces prisonniers qu'on « achève », ces prêtres fusillés, ces femmes, ces enfants contre lesquels une armée qui se disait la première du monde marche à coups de talons de botte et à coups de crosse – tout cela est noté ! Tout cela figure, dès à présent, aux premières pages d'un compte terrible, qu'il faudra bien régler tôt ou tard, et qu'on réglera. »

***

Chapitre 23

Guérir :
Blessure, évacuation, opération, convalescence, retour au front ou réforme (temporaire ou définitive)

Chap. 23 - 1916 nov.-déc. - Guérir : blessure, évacuation, opération, convalescence, retour au front ou réforme

E- *« Les blessés, on essayait quand même de les récupérer, quand on pouvait ?*
T- *Oh ! Quand c'était possible ! Tu montais dessus, tu montais dessus, mon pauvre gars ! Un blessé, ça comptait pas au moment d'une attaque ! Un blessé, on montait dessus, on s'en occupait pas ! C'était un régime sauvage ! Il fallait être sauvage pour faire des choses pareilles ! Personne a fait autrement ! »* – **Alphonse Solnon** (cl.16) ayant passé sa jeunesse à Deux-Chaises (Allier) retiré à Vougy (Loire).

T – « *Y avait une dizaine de blocs opératoires dans la chambre où nous étions ! J'ai vu découper des jambes ! J'ai vu couper des bras ! J'ai vu ouvrir des têtes ! J'ai vu ! J'ai vu tout ça !*
Epouse de T- *Nuit et jour, ils étaient là ! »* - **Justin Charat** (cl.12) né à Montagnieu (Isère) ayant surtout vécu à Bourgoin-Jallieu (Isère) à propos de l'hôpital provisoire de Vadelaincourt (Meuse) où il été amputé de la jambe fin juin 1916

« Là, les blessés arrivaient par dizaines, il fallait libérer les brancards. On nous a enlevés des brancards, on nous a couchés par terre, dans un peu de paille. Les chirurgiens travaillaient 24 heures sur 24. J'ai vu, Monsieur, quand on m'a coupé la jambe, les chirurgiens patauger dans le sang coagulé ! Et j'ai resté toujours comme ça, sans pansement, sans pansement ! Et puis, la nuit, on est venu me chercher, on m'a emmené à la salle d'opérations. C'était une vision d'horreur ! Les chirurgiens pataugeaient dans le sang ! » - **René Villemagne** (cl. 16) né à Chazelles-sur-Lyon, ayant surtout vécu à Saint-Etienne, à propos de l'hôpital temporaire de Beauvais, où il a été amputé de la jambe gauche début avril 1918

Je suis arrivé à Bordeaux : « Faut descendre ! » . Y en a un qui était à côté de moi, lui il avait plus qu'un bras ! C'était tout coupé : les deux jambes et… Il avait plus qu'un bras ! Et puis un jeune, hein ! Eh ben mon vieux, il avait un sourire du tonnerre ! Il a reçu toute sa famille, là, qui est venue le chercher au train ! Il pleurait pas, hein !
E- *A ce point là ?*
T- *Oh oui ! Il était content comme tout de retrouver sa famille ! »* – **Antoine Gayet** (cl.16) de Mionnay (Ain), puis Oullins et Vénissieux, retraité à Feurs.

« Paris est si aimable pour les blessés ! Quand nous sortons dans les rues, nombre d'enfants nous saluent, les dames nous sourient et nous regardent avec reconnaissance ; dans le métro et dans les trams, elles se lèvent pour nous faire asseoir ; on nous offre des fleurs, des cigares, des gâteaux, même de l'argent. » - Journal de guerre, à la date du 17 mai 1916, de **Joseph Sorgues** (cl.15), de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) , qui, grièvement blessé le 25 septembre 1915, vient de passer sept mois hospitalisé à Paris.

« Il fallait rentrer là-dedans pour se rendre compte qu'on n'était plus le troupeau de moutons qu'on mène à l'abattoir, mais qu'on était des êtres vivants et qu'on considérait comme des hommes, si vous voulez, quoi ! Alors là, je puis pas vous dire l'accueil et puis la manière faire de cet hôpital ! C'était une ancienne école qui avait été transformée en hôpital. On n'y voyait que des femmes, sauf deux médecins […]son frère était consul en Hollande, et la troisième s'appelait de Paulhac. Inutile de vous dire que c'était…
E- *Les grandes dames de la ville !*
T- *Oui, oui : c'était tout le gratin ! Bien simple : tout le gratin ! Alors là, tout était changé ! Les soldats, il fallait les amuser, les faire rire, il fallait pas qu'ils s'ennuient…»* - **Jean-Louis Monier** (cl.13) de Marols, à propos de l'hôpital temporaire de Poitiers où il est arrivé le 10 avril 1917

Etre blessé

L'interdiction de s'occuper des blessés pendant l'attaque

Nous rappelons d'abord un fait au tout début de cet ouvrage, au chapitre III, à propos du témoignage de **Marius Guinand** (cl. 10) de Sorbiers, agriculteur, parfois mineur (avant guerre, et jusqu'en 1925) qui a eu la plus brève guerre de mes 187 témoins, en étant gravement blessé au visage, le 1er septembre 1914, au col de la Chipotte, en Alsace : il est interdit, au cours d'une attaque, à tout soldat attaquant de se porter au secours d'un camarade blessé à côté de soi :

T – « *Une balle ! Elle est entrée là, au cou, elle a pas coupé la grande artère : elle a été entamée, mais pas coupée. Je me saignais. Lui me tenait. Je sais pas si je suis resté longtemps… Alors il m'a dit : « Reste pas là, tu vas voir, ils vont attaquer, ils vont t'achever ! ». Alors, je lui ai demandé : « Enlève-moi mes équipements ! ». Alors, il m'a tout enlevé et il m'a dit : « Il faut vite t'en aller, il faut pas rester là ! ». Alors, je lui ai dit : « Eh ben, tu m'emmènes ! ». Il m'a dit : « Non, je peux pas t'emmener, tu sais bien ce qu'on a dit ! ». C'est vrai, la veille, ils avaient dit : « Défendu de s'occuper d'un blessé ! » parce qu'il y en avait trop ; quand il y avait un blessé, y en avait toujours deux ou trois pour l'emmener… ».*

Cette mesure, apparemment prise fin août 1914, nous paraît totalement inhumaine, mais on voit bien, comme le suggère Marius, quel est son but stratégique : faire en sorte qu'il n'y ait pas un afflux de sauveteurs qui tireraient prétexte de la blessure d'un camarade pour se soustraire au danger de l'attaque ! Ce qui désorganiserait totalement cette attaque ! Le blessé doit donc attendre, s'il ne peut se mouvoir pour se rendre de lui-même, tant bien que mal, au plus proche poste de secours, que des brancardiers viennent le chercher en profitant d'une accalmie, ou de la nuit. Il peut les attendre longtemps…

Alphonse Solnon (cl.16)**,** menuisier, ayant passé sa jeunesse à Deux-Chaises (Allier) avant de venir dans la Loire en 1926, au dépôt de Saint-Germain-Laval, comme menuisier chargé des réparations des wagons en bois du « tacot » de Roanne à Vichy, puis travaillant à Roanne à partir de 1940, après la suppression du train, avant de se retirer à Vougy, corrobore indirectement cette interdiction :

E- *« Les blessés, on essayait quand même de les récupérer, quand on pouvait ?*

T- *Oh ! Quand c'était possible ! Tu montais dessus, tu montais dessus, mon pauvre gars ! Un blessé, ça comptait pas au moment d'une attaque ! Un blessé, on montait dessus, on s'en occupait pas ! C'était un régime sauvage ! Il fallait être sauvage pour faire des choses pareilles ! Personne a fait autrement !*

E- *Mais après l'attaque, on essayait quand même de les récupérer, les blessés, si on pouvait ?*

T- *Quand c'était possible ! Et quand on pouvait pas, ils restaient enterrés trois, quatre jours avant qu'ils viennent…avant qu'ils arrivent…morts !*

E- *Morts ou agonisants… Parce qu'il y avait des blessés qui restaient…*

T- *Eh oui ! La même chose ! Mais agonisants, à la longue…*

E- *Est-ce qu'on laissait venir les brancardiers sur le terrain sans leur tirer dessus ? … Est-ce qu'il y avait un arrêt quand les brancardiers venaient ?*

T- *Penses-tu ! […] Les brancardiers arrivaient après l'attaque ! Mais quand les Boches et les Français, c'était trop proche, ils y restaient un moment avant d'être ramassés ! Parce que c'était dangereux et les brancardiers s'y aventuraient pas !*

E- *Donc il y en avait qui devaient hurler ?*

T- *Oui ! Ils hurlaient, et ils finissaient lamentablement…comme des cadavres ! »*

Pierre Néel (cl.10) natif de Verrières-en-Forez où il a passé sa jeunesse, cantonnier puis chef cantonnier après la guerre, résidant à Moingt, enfin retiré dans le grand âge chez ses enfants à Margerie, était incorporé au 321e R.I. de Riom. Il montre comment les gradés répercutaient, pensant l'attaque, la consigne de ne pas s'occuper des blessés :

E- *Marius Michaud, de Montbrison ! Qu'est-ce qu'il faisait, comme profession ?*

T- *Il est mort, en ce moment* (entretien datant du 24 décembre 1987). *Au début, il faisait cultivateur, mais je crois qu'après la guerre, il était maçon à Savigneux […] On était des grands amis. On en parlait ben, pensez-vous ! On avait fait toute la campagne à deux, c'était mon chargeur* (de fusil-mitrailleur*). Mais les Cantalous qui étaient avec nous, qui étaient de la compagnie à côté, criaient : « Hé, Michaud ! Qué chiffle ! ». En voulant dire « Ça sifflait ! Le canon petait ! » . « Qué chiffle ! », ils disaient, les trois Cantalous avec nous ! Y en a un, le pauvre, il a eu un genou complètement partagé par un éclat, complètement, en avançant, en allant attaquer. On se touchait coude à coude : c'est ben dire ! Je l'ai retiré du trou. Je voulais le remettre dans le trou d'obus qui venait de… On m'en a pas donné le temps ! Est passé le sergent derrière : « Allez, allez ! Vite, vite ! Oh ben ! En avant ! Les brancardiers s'en occuperont ! ».*

E- *Il s'appelait comment, ce Cantalou là ?*

T- *Ils étaient trois… Fargeot ? Fargeat ? Fargeon ? « Ah ! Qué chiffle !» ça disait, le patois de chez eux !*

E- *Ils parlaient dans leur patois ?*

T- *Ah oui ! Tout le temps, ils parlaient patois ! Ils parlaient jamais français, eusses, ensemble !*

E- *Et avec vous ?*

T- *Ah mais nous, on les comprenait bien ! Le Cantal, ça se comprend bien ! »*

On a vu brièvement surgir les thèmes de la destinée et de la mort évitée de justesse: « *On se touchait coude à coude : c'est ben dire ! ». « C'est ben pour dire* », comme on dit chez nous : comment se fait-il que moi, qui étais à côté de lui, je n'ai pas été touché, alors que lui a reçu une blessure grave au genou ? Tellement grave que Pierre ne sait pas s'il a pu être secouru, alors que lui n'a même pas eu le temps de le mettre à l'abri

des balles dans le trou d'obus, pressé qu'il était par le sergent, qui faisait appliquer la consigne draconienne. On devine, qu'inconsciemment, il se reproche d'avoir abandonné le Cantalou à son sort…

Un autre cas de camarade très proche qu'il a fallu laisser sur le champ de bataille pendant une attaque est évoqué par **Léon Guichard** (cl.15) d'Iguerande (Saône-et-Loire), cultivateur dans son village natal jusqu'en 1930, puis venu exploiter une ferme dans la Loire voisine après, d'abord à Briennon, puis à Saint-Hilaire-sous-Charlieu, avant de se retirer chez ses enfants à Saint-Nizier. Son régiment est le 5e R. I. Coloniale de Lyon et son témoignage est truffé d'éléments du parler ancien de son département d'origine :

T- *« Y avait deux blockhaus de mitrailleuses que* tiraient : c'est les Sénégalais que* les ont pris. Alors, qu'est-ce qu'ils en ont fait ? Moi, je sais pas ! On s'occupe pas du voisin dans ces cas-là ! Le voisin peut ben être tué à côté, ça vous fait rien ! Ou blessé ! Vous avez d'abord pas le droit de vois en occuper, premièrement ! Parce que y a le personnel pour, les infirmiers. Moi, y a un copain que j'ai déséquipé, qui a été blessé à côté de moi. J'y ai jamais rien compris, que j'avo* rien et que lui o* saignait de tous les côtés ! Y é* moi que l'a* déséquipé, parce que moi, j'éto* au fusil-mitrailleur et lui était tireur, avec ses machins. C'est moi qui a* coupé, avec mon couteau, qui a* coupé son harnachement. J'ai dit : « Tiens ! Le poste de secours est là, à 50 mètres ! ». O* m'avait dit : « Je t'écrirai ! ». J'ai jamais eu de ses nouvelles ! Pour moi, o* s'est saigné avant d'arriver au poste de secours ! J'ai toujours compris comme ça.*

E- *Il avait pris votre nom, quand même ?*

T- *Oh ben ! O* me connaissait bien !* (rire). *On était comme ça, deux frères, quoi ! O* s'appelait Rodet, je vas* même vous dire son nom. Ol* était de la Saône-et-Loire, du côté de Macon, par là, de Châlons… O* m'a dit : « Je te récrirai ! ». J'ai jamais eu de ses nouvelles, je sais pas s'ol* a pu… Mais, pour moi, ol* a été tué ! ».*

Ici, Léon a tout de même pris le temps de « déséquiper » son camarade : le soulager du poids et de la gêne de son équipement, en coupant les bretelles tenant le sac à dos si lourd, la musette à grenades, la cartouchière ou les chargeurs, ce qu'un blessé assez grave n'a plus la force de faire : ainsi allégé, s'il peut encore marcher, il pourra peut-être se rendre par ses moyens au poste de secours le plus proche…

Certains cependant, résistent à l'ordre de ne pas secourir un camarade blessé. Comme Pierre Néel, **Jean Farigoules** (cl.16) qui fut toute sa vie boulanger-pâtissier à Brives-Charensac (Haute-Loire) signale, dans son récit de guerre, le cas d'un officier qui, faute de pouvoir le lui interdire, car le sauvetage est déjà réalisé, le houspille pour l'avoir fait. L'épisode se passe à Bouchavesnes, au nord de Péronne, dans la Somme, le 11 octobre 1916, au 67e R.I. de Soissons :

« Tous les soirs et tous les matins à la même heure, les Boches nous laissaient tomber une grêle d'obus, ce qui faisait beaucoup de victimes. Nous passons trois ou quatre jours d'enfer. Nos tranchées étaient complètement bouleversées. Le 11 octobre au matin, un gros obus tombe en plein dans la tranchée, 5 poilus et un sergent sont enterrés : avec des pioches, on les dégage, malheureusement un brave camarade de Marseille avait cesser de vivre, les autres étaient blessés. Je prends le brave petit sergent Marchand et je l'emporte au poste de secours qui se trouve dans le ravin de Bouchavesne, les balles sifflaient de tous les côtés, les Boches faisaient des cartons sur nous, mais ils visaient mal. Le Sergent criait, car il avait les reins brisés, il ne tenait pas debout. Arrivés au poste de secours, comme récompense, le Major m'engueule, en me disant que je ne devait pas faire le brancardier ! Je reviens ensuite en ligne, spectacle affreux, je passe au nord de Bouchavesne, je tombe sur la plaine, il y avait des cadavres boches de tous côtés, on aurait dit qu'on les avait alignés ; il y avait aussi des Français, mais moins nombreux. Enfin, j'arrive à la tranchée, toujours sous le bombardement. »*

Ce qui peut surprendre, c'est que l'officier, sensible à la souffrance des soldats, puisqu'il est médecin-major (à grade de capitaine) ne félicite pas Jean de son courageux sauvetage, mais le réprimande, alors que le contexte n'était pas une situation d'attaque ! Et qu'il a sans doute fait tout seul, en traînant le sergent, ce que des brancardiers, à quatre, bien visibles avec leur brancard, auraient eu du mal à réaliser. Sauf que si le sergent a les reins effectivement brisés, il aurait sans doute mieux valu pour lui d'être allongé sur un brancard…

Six mois plus tard, le régiment est engagé dans la bataille du Chemin des Dames, dans l'Aisne, y subi de très lourdes pertes, et est cité à l'ordre de la VIe Armée. A la date du 9 mai 1917, Jean Farigoules se trouve devant le même dilemme : alors que sa morale et le lien d'amitié le pousseraient à emporter un blessé au poste de secours, la discipline militaire le lui interdit ! Il écrit :

« Enfin, nous fûmes relevés dans la nuit du 9 mai, évidemment, nous étions fatigués et on avait faim et soif. Dans la nuit, il pleut, nous installons des boites de conserve pour ramasser l'eau. A côté de moi, j'ai un brave camarade Breton qui vient de recevoir une balle en pleine tête, il est mort sur le coup. Un autre est blessé gravement aux jambes, je lui donne à boire à chaque instant. C'est la relève et on ne peut pas l'emporter. Je fais appel à tous les brancardiers, mais ils sont planqués je ne sais où. Je le fais dire au Capitaine, pas de réponse : que faire ? Il pleure, il m'embrasse et me supplie de l'emporter. Il faut que je

parte, je le couvre bien, et lui dis que je ferai mon possible pour le faire emporter, je le passe en consigne aux poilus qui vont nous remplacer, mais je crois bien que le pauvre poilu est mort là, car il saignait de tous côtés. C'est triste, tout de même, de ne pas pouvoir emporter ses camarades !. Nous partons à travers le champ de bataille, le sol est jonché de cadavres, je prends un fusil boche sur un maccabé, comme je dois partir en perme sous peu, je veux avoir un souvenir. »*

Les plaintes des blessés abandonnés sur le champ de bataille

Jean Roche (cl. 14), fils d'un cordonnier de Saint-Symphorien-de-Lay, ouvrier dans le textile à Lay, puis à Régny, avant d'entrer en 1938 à l'arsenal de Roanne, était caporal au 92e R.I. de Clermont-Ferrand. Il a eu le temps, avant d'être fait prisonnier le 10 mars 1916, de participer au tout début de la bataille de Verdun. Il a été marqué par le cri déchirant des blessés non secourus :
T- *« On est marqué pour le restant de ses jours. Ce qui fait de la peine, c'est de voir tout les types qu'on a pas récupérés quand on pouvait les enterrer encore* (lapsus : a dû vouloir dire *« les sauver encore »*). *Il y avait des brancardiers, mais ils n'arrivaient pas toujours ! On a entendu crier une nuit et un jour ! Le jour qu'on a attaqué, ça criait, les blessés que l'on… Ils* (les brancardiers) *n'abondaient pas à les ramasser. Et puis je vous dis, quand l'artillerie allemande s'est mise à donner, ça donnait nuit et jour ! Et puis les obus… nous, on avait les 75, mais eux ils avaient les 210, les gros noirs ! Alors, pour enlever les blessés, c'était difficile. Le deuxième jour, on a plus rien entendu… Peut-être, dans la nuit, ils les ont enlevés. Mais beaucoup, certainement, sont restés sur place, là… »*

Un soldat du Bourbonnais, de la même classe 1914, **François Potin**, originaire de l'Allier (Gennetines) mais retraité de Saint-Just-en-Chevalet, a vu aussi des blessés rester dans le no man's land sans être secourus ;
E- « *Vous avez connu des blessés qui sont restés assez longtemps entre les deux lignes ?*
T- *Oh la ! Oui ! J'en ai entendu crier, va, des jours entiers ! Et qu'est-ce que vous voulez faire ? On pouvait pas y aller !*
E- *Et la nuit, on pouvait pas y aller ?*
T- *Y avait rien à faire ! Parce qu'il y avait des secteurs qui étaient pas bons ! Et les mitrailleuses ! …C'est-à-dire, si on pouvait repérer un gars, y avait toujours une manière de l'avoir : en rampant…ou lui jeter quelque chose… S'ils étaient blessés, on pouvait arriver à les prendre, on pouvait… Mais des fois, on se faisait tuer pour aller les sauver !*
E- *Il fallait être courageux pour aller les chercher !*
T- *Fallait y aller ! Tant pis ! On pouvait pas les laisser !*
E- *Vous vous souvenez de fois où vous êtes allé en chercher ?*
T- *Oui, entre les lignes, oui. Pour les attraper, fallait pas …* (qu'ils crient). *Ils criaient pas, ils y savaient ! Alors, on les traînait comme on pouvait !…Fallait pas faire de bruit, parce que les autres envoyaient une fusée éclairante ! Alors, ils vous voyaient à ce moment-là ! ».*

En effet, l'invention très précoce de ces fusées éclairantes, pouvant rester suspendues en l'air pendant plus d'une minute grâce à leur parachute, a mis fin à la ressource qu'offrait l'obscurité de la nuit, propice, sauf en cas de pleine lune, à la récupération des blessés…

Secours aux blessés laissés entre les deux lignes ennemies

Francisque Viallon (cl.15) de Chalmazel, agriculteur avant la guerre, entrepreneur de transports par autocars après, soldat au 42e R.I. Coloniale, ayant notamment participé à la très meurtrière reprise du fort de Douaumont à la fin octobre 1916, après l'échec, auparavant, de la reprise du fort de Vaux, témoigne dans une conversation en patois - donc traduction en français - de la grande difficulté de secourir les blessés parfois, dans l'enfer du bombardement de la bataille de Verdun (son tic de langage « *pas vrai* », que ses proches reconnaîtront, est l'équivalent de « *n'est-ce pas ?* ») :
E- *Y a-t-il eu des blessés qui sont morts faute de soins ?*
T- *Enormément ! Y en avait énormément, pas vrai, qui y restaient faute de soins !*
E- *Pourquoi ? Il manquait des infirmiers ?*
T- *Mais non ! Mettons, dans un combat, pas vrai, des moments, qui durait trois jours, sur un effectif de compagnie de deux cent cinquante, il en restait qu'une trentaine. Et il fallait pas essayer d'aller chercher les blessés ! Il partait quatre brancardiers : ils avaient guère de chance de revenir, pas vrai ! Ça fait qu'il s'en ramassait quelques-uns, ceux qui étaient pas trop blessés , pas vrai, ils faisaient des efforts pour pouvoir s'évacuer* (eux-mêmes). *Il s'en ramassait quand même quelques-uns dans une accalmie. Mais il en demeurait énormément, pas vrai, qui faute de soins, y restaient. Ça faisait même bien de la peine !*
E- *Ils vous gueulaient ?*

T- *Eh ben bien sûr ! Bien sûr que oui ! J'ai vu moi, pas vrai, quand je faisais la liaison (ils mettaient ceux qui pouvaient, pas vrai)… Quand y avait guère de monde, ils* (les gradés ou officiers) *disaient : « Qui est-ce qui va faire la liaison ? ». Par exemple, en première ligne, j'ai vu, vers le fort de Vaux, pas vrai, aller au poste du commandant qui devait être à un kilomètre et demi en arrière. Alors, pas vrai, tu partais, tu avais les obus qui tombaient, les arbres qui tombaient, les mottes de terre, les cailloux qui te tombaient dessus ! Et tu passais, pas vrai, et tu entendais : « Brancardiers ! Brancardiers ! » . Alors, pas vrai, quant tu avais une minute, tu lui disais* (il passe au français) : *« Oui, oui, je vais te les envoyer, t'en fais pas ! Je vais t'envoyer les brancardiers ! Prends courage ! ».* (il revient au patois) *Tu le disais comme ça : tu savais bien que les brancardiers viendraient pas ! C'était triste, ça, très triste !*
Autre Poilu (**Célestin Perret**, notaire, parlant en français) : *« Lorsqu'il y avait des attaques importantes, les brancardiers ne partaient qu'après !*
T- (en français) *Ils partaient qu'après, mais écoute-donc : ça durait, n'est-ce pas, il y avait pas tellement de répit, pendant, n'est-ce pas, trois-quatre jours, crois que ça tapait, tu comprends !*
C.P. – *Y avait des centaines de blessés !*
T- (toujours en français) : *Quand on pouvait pas prendre le fort de Vaux, n'est-ce pas… Mais je dis bien : les deux bataillons marocains, qui se croyaient que tout était permis, et qui faisaient tout, ils ont perdu énormément de monde et ils ont pas pu avancer ! Ils n'ont pas reculé, mais ils n'ont pas avancé ! »*

Jean-Louis Monier (cl.13), agriculteur à Marols (Chabanne) a eu ses deux frères tués à la guerre, Jean-Pierre à Verdun en 1916, Eugène en 1917 venant mourir chez lui après une convalescence qui tourna mal. Le décès du premier lui paraît dû à la difficulté de secourir les blessés sur le champ de bataille chaotique de Verdun, et il en conçoit beaucoup d'amertume :
T- *« Mon frère aîné, lui, il était dans un régiment d'infanterie du XIVe Corps, de Lyon. Et ces corps d'armée étaient souvent rapprochés les uns des autres, mais jamais nous avions pu nous rencontrer* (Jean-Louis dépendait du XIIIe Corps d'armée, dans un régiment de Clermont-Ferrand). *Trop éloignés, quoi ! Et il a été tué à Verdun. Il a été blessé… Je pense que s'il avait été blessé dans un coin à peu près potable, il ne serait pas mort, je crois. Mais enfin, j'en sais rien ! Il a été blessé à la tête et à un bras. Mais la blessure au bras, c'est pas ce qui l'a fait mourir ! Ce qui l'a fait mourir, c'est la blessure à la tête. Il est mort à l'hôpital, à côté de Verdun. Mais nous avons pas su grand chose…*
E- *Donc, à votre avis, il y a beaucoup de blessés qui sont morts faute de soins ?*
T- *Oh mais à Verdun, bien sûr ! A Verdun, on pouvait pas les soigner ! On pouvait d'abord pas les emporter ! Celui qui marchait, ça allait tout seul, mais celui qui marchait pas ! Mon frère, y en a d'autres du pays qui l'ont vu, il était par côté, dans la tranchée. Il leur a parlé ! Il y est resté combien ? J'en sais rien, moi, dans la tranchée ! Peut-être un demi-jour, peut-être un jour, peut-être deux jours ! Et puis alors après, une fois à l'hôpital… Il est mort à l'hôpital. Nous avons reçu… Mes parents ont écrit, ils ont reçu des lettres. C'est des lettres pour expliquer qu'il avait pas souffert ! Rien, quoi ! Des lettres qu'on devait faire à tous, quoi ! A tous ! Mais ils savaient rien de particulier !*
E- *Des lettres de qui ? De l'hôpital, ou de ses officiers ?*
T- *Oh non, non ! Pas des officiers ! De l'hôpital ! Ouoyo ! Les officiers ! Fallait pas parler de ça !* (ton amer)
E- *Dans le pays, ça devait être triste…*
T- *Et pendant que… Vous voyez comme mes parents ont eu du malheur, c'est le cas de le dire : pendant que mon frère se mourait ici, le second, moi, j'étais à l'hôpital de Poitiers ! Vous voyez l'affaire ! »*

Antoine Souchon (cl.13) de Lentigny, valet de ferme à Lentigny, puis, à 17 ans, apprenti boulanger avant guerre, à Neulise, devenu après guerre boulanger à Roanne, faubourg Mulsant, pendant 32 ans, a été successivement au 16e R.I. de Montbrison, puis au 84e R.I. d'Avesnes, avant de partir en Orient au début de 1917. Il évoque la difficulté d'aller chercher des blessés restés « sur le billard », dans le no man's land :
T- « *Si on était pris sous un feu de mitrailleuses, y en a guère qui rentraient, hein ! Sur des fois une dizaine* (d'une patrouille nocturne) *y en avait un, ou deux !*
E- *Donc y a dû y en avoir qui étaient blessés, qui sont restés sur le carreau, blessés ?*
T- *Oh oui ! On retournait les chercher après, quand tout était calme. Parce que ça dure pas tout le temps, ça, comprenez-vous ? Y a des moments que ça dure deux-trois heures, et puis le calme d'un seul coup ! Plus rien ! Alors, là, les infirmiers, à quatre pattes, sous les fils de fer, ils se débrouillaient comme ils pouvaient ! Ils en entendaient un qui plaignait* (geignait) *à…comme je vous dirais, là, vers la cuisine…*
E- *A une dizaine de mètres ?*
T- *« Y en a un qui est bien malade, là ! ». Alors, ils y allaient tout doucement, tout doucement, ils arrivaient à le tirer par les pattes, enfin, à le sortir ! A le sortir ? Oh ! Il en restait ben ! »*

Baptiste Bussy (cl.13) né à Régny, mécanicien sur cycles au Coteau avant guerre (il le redeviendra après guerre) offre un curieux parcours atypique : déserteur presque malgré lui en 1914 jusqu'au milieu de l'année 1915 (alors qu'il était déjà au régiment à la fin de 1913, au 4e R.A. de Besançon, c'est un conflit avec un sous-officier qui l'amène à passer dans la Suisse proche, et à y rester, quand survient la mobilisation d'août 1914, puis à passer en Italie pour trouver du travail, et à rentrer en France après l'entrée en guerre de l'Italie en mai 1915), il ne reçoit presque aucune sanction à son retour (alors qu'il pouvait craindre un conseil de guerre) et se comporte en soldat modèle au 59e R.A. avant de devenir une « gueule cassée » par suite d'une très grave blessure au visage par éclat d'obus, reçue le 15 décembre 1916 au ravin de la Couleuvre, dans le secteur de Verdun.

E- *« Et ce capitaine, comment s'appelait-il ?*

T- *Assolan !*

E- *A.S.S.O.L.A.N. ?* T- *Oui !* E- *Donc il vous aimait bien ?*

T- *Oh oui, oui ! Puis je vais vous dire, j'étais… Des fois, il venait me demander un service, c'était toujours oui ! Y avait un truc à faire… Au front, il me disait : « Baptiste, y a un blessé : je compte sur vous, hein ! »*

E- *Vous étiez toujours volontaire ?*

T- *Toujours ! Même au régiment : j'ai une citation de régiment. Et j'ai la Légion d'honneur, j'ai la médaille militaire… J'ai une citation de régiment : y en a guère, au régiment ! Je sais pas ce que j'ai tant ! … On avait été relever une autre compagnie dans la nuit, on avait relevé l'équipe… On restait dix jours en première ligne. Alors, je faisais partie de la relève. Quand on est arrivés dans la tranchée, les gars* (de la compagnie relevée) *étaient partis. Je voyais quelque chose qui remuait par moments, ça bougeait guère, mais… Y avait un gars à côté de moi, que je connaissais pas, qui était du même régiment que moi* (mais d'une autre compagnie), *je lui dis : « Ben, Bon Dieu, regarde donc ! Qu'est-ce que c'est donc ? ». Et on a examiné, examiné… Eh ben, c'était un blessé, un des autres, de l'équipe qui était relevée, qui était partie. Eh ben, y en a pas un qui avait eu le courage d'aller le chercher ! Il a fallu que c'est moi* (sic), *moi avec le gars en question, là ! On a ben réfléchi un sacré moment avant d'y aller ! C'est qu'il y avait toutes les mitrailleuses boches en face ! Alors, on a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on va le chercher ? ». On a attendu….j'en sais rien, peut-être une demi-heure ! Puis j'ai dit : « Oh si ! On y va ! » On trouvera ben un trou d'obus ! ». Les trous d'obus, ça se touchait tout ! Et on est partis comme ça, de ci de là, comme on pouvait, parce qu'on aurait pu recevoir un coup de mitrailleuse, hein ! Y avait tous les créneaux de mitrailleuses en face ! Et on est arrivés là-bas : il bougeait plus ! On l'a traîné comme on a pu, on a réussi à le ramener dans les lignes ! …On l'a traîné comme on a pu, mais il était mort quand on est arrivé. Il était à l'agonie, quoi, quand on l'a entendu ! Eh ben, ceux qui l'avaient laissé, y en avait pas un qui avait eu le courage d'y aller le chercher ! C'est nous, en arrivant, qu'on a vu ça. Ah mais, moi, j'avais pas peur, j'étais casse-gueule ! Oui, oui, j'avais pas peur ! Comme ça, j'en ai fait plusieurs ! Y en a qui voulaient pas les essayer, moi, je les essayais !*

E- *C'était prendre des risques, ça !*

T- *Ah ben, c'était risquer de prendre une balle dans la peau ! »*

La bande magnétique se termine sur cette phrase. L'entretien n'a pas repris, Baptiste devant prendre son repas, qu'il aspirait avec un tube, depuis décembre 1916 ! . On aura remarqué son humour noir, sans doute involontaire, quand il se déclare « *casse-gueule* », lui, la gueule cassée! On aura aussi remarqué que peu d'anciens déserteurs ont cet esprit intrépide de dévouement, et ce palmarès de décorations ou d'honneurs militaires !

La crainte du blessé d'être achevé par l'ennemi

Revenons au premier mois de guerre le temps d'un long témoignage, intéressant, extrêmement circonstancié. **Joseph Gilfaud** (cl.12) d'Ambierle, berger, puis vigneron, dans son village, puis jardinier dans un pensionnat de Lyon avant guerre, retournant à Ambierle après guerre et s'y installant comme épicier, tout en cultivant une grand jardin et des vignes, fut dans les blessés des premiers jours de guerre, le 24 août 1914, au 17e R.I. de Lyon, vers Raon-l'Etape, au nord de Saint-Dié, dans les Vosges, à une période où la presse française unanime stigmatisait la « *barbarie boche* » ou « *prussienne* », la brutalité sanguinaire des « *Pruscos* » ou des « *Ulhans* » .

Fille de T- *« Si ! C'est Raon-l'Etape ! Tu nous l'as tellement dit !*

E- *Comment était le terrain ? Est-ce que c'était dans un village ?*

T- *Vallonné un peu… Nous étions sur une crête (ma section), on était déployés en tirailleurs, et on avait en face de nous un bois. Et les Allemands étaient à la lisière de ce bois. Je voyais un peu bouger et on était canardés. Je vous garantis qu'on entendait siffler les balles ! Et heureusement, y avait des tranchées, on avait fait des tranchées ! Mais on n'était pas dans la tranchée : je me souviens d'être couché dans un champ, tout à fait sur la crête. Y avait une petite crête, comme ça là, ça faisait le ballon, et ça descendait un peu jusqu'à la lisière du bois, où les Chleux venaient nous… On était à peu près à 60 mètres. Et c'est bien simple : à un moment, je me suis vu tout seul, tout seul dans la… Parce qu'on était tous couchés ! Je m'en rappellerai*

toujours : c'était une luzerne, et elle était haute ! Pour pouvoir mieux voir sans être vu, j'avais fait un champ de vision (en couchant un peu la luzerne haute devant lui)
E- *Mais vous étiez quand même protégé par la luzerne qui était un peu plus haute ?*
T- *Ah oui ! Elle me protégeait des balles ! Et puis à côté de moi, y a un moment… Y en avait un qui était à côté de moi, je l'entendais plus ni tirer ni rien ! « Mais qu'est-ce qu'il fait ? ». Je le regarde : il avait un trou dans la tête ! La cervelle sortait ! Oh la la !*
E- *C'était votre premier mort ? Votre première vision de la mort ?*
T- *Oui ! La première vision de la mort, oui !*
E- *Et qu'est-ce que ça vous a fait ?*
T- *Ça m'a pas fait sauter en l'air* (de joie), *je vous le garantis !*
E- *C'était un bon camarade ?*
T- *Ben bien sûr ! Et puis de l'autre côté aussi : lui, il a été blessé. Alors finalement, toute la section s'est déployée. Je crois bien qu'il y a plus que moi qui suis sorti vivant de là-dedans ! Et quand je me suis vu tout seul, j'ai pris la frousse et je me suis en allé. Juste y avait une tranchée derrière. C'est en sautant dans la tranchée qu'une balle m'a pris en écharpe, m'a traversé le bras, là, et l'autre…*
E- *Elle vous a traversé la poitrine aussi ?*
T- *Mais pas l'intérieur ! Elle m'a fait une blessure là, j'en porte toujours la marque, elle m'a fait une cicatrice comme ça, en séton*[1]*, sur la poitrine…*
E- *Qu'est-ce que vous avez éprouvé tout de suite ? Vous avez tout laissé tomber, je suppose ?*
T- *Ah ben bien sûr ! Les bras traversés ! J'avais plus de bras !*
Fille de T- *Tu me disais que tu t'étais traîné, pour pas…*
E- *Ils avançaient, si je comprends bien ?*
T- *Ils avançaient à ce moment-là ! Alors, j'entendais gueuler ! Alors, moi, j'ai pris la frousse, je me suis vu tout seul, je me suis dit : « Mon vieux…. ». Et puis, on nous avait tellement dit qu'ils achevaient les blessés que je voulais pas rester là ! Alors j'ai essayé, dans la tranchée, je me suis mis debout, j'ai dit : « Hé ! Les jambes, ça a l'air d'aller ! ». Je suis sorti de la tranchée… Et j'étais blessé à ce moment-là : c'est en sautant dans la tranchée que j'ai été blessé ! Juste quand j'ai fait le saut, une balle est passée, puis m'a traversé les deux bras et la poitrine !*
E- *Et votre réaction , ça a été de fuir ?* T- *Ah ben, bien sûr !* E- *Parce qu'on vous avait dit qu'ils achevaient les blessés ?* T- *Ah oui !* E- *On le disait couramment ?*
T- *Au début, oui ! Je sais pas si ça se disait bien couramment, mais…*
E- *Est-ce que vous avez l'impression que les gens qui le disaient étaient convaincus, ou est-ce que c'était de la propagande ?*
T – *Oh ! C'était de la propagande, ça , bien sûr !*
E- *Mais au moment où ça s'est passé, vous en étiez peut-être convaincu, vous ?*
T- *Ben, peut-être un peu, oui ! Du reste, c'est ce qui m'a fait ficher le camp !*
E- *Donc, vous avez quand même pu vous éloigner ?* T- *Oui, oui, oui !* E- *Aller dans un poste de secours ?*
T- *Oui ! C'était Raon-l'Etape, je me rappelle. C'était le bourque*[2]*, la ville. C'est une petite ville, pas très loin. J'ai traversé une prairie, j'entendais siffler les balles ! Et j'ai sauté un petit chemin encaissé ! Je me suis mis dans ce petit chemin : là, j'étais sauvé ! J'entendais plus les balles me siffler autour des oreilles ! Et y avait un petit pays (je crois bien que c'est Raon-l'Etape) que ce petit chemin contournait. Alors, une fois dans le chemin encaissé, j'ai dit : « Ça va bien : je vais suivre le chemin ! ». Mais le bourque, la petite ville, était juste derrière, comme ça. Il fallait sortir du fossé. Moi, je suis sorti, y avait un jardin. J'y suis arrivé, j'ai grimpé un peu sur le rebord, et je suis allé jusqu'à la fenêtre d'une maison, qui était pas loin du chemin. Là, y avait une fenêtre qui donnait derrière ; j'ai regardé par la fenêtre, et puis j'ai rien vu ! Alors, j'ai cassé un carreau pour réussir à ouvrir la fenêtre, et puis je suis rentré comme j'ai pu…*
E- *Les civils étaient encore là, bien sûr ?*
T- *Non ! Ils étaient partis ! Y avait personne dans la maison !*
E- *Mais dans la petite ville ?*
T- *Y en avait encore. Mais la plupart étaient partis, il devait pas en rester beaucoup !*
E- *Et alors, là, vous êtes rentré dans cette maison ; et puis ?*

---

[1] « *En séton* » est une expression médicale qualifiant une blessure faite par une arme blanche ou un projectile qui entre et sort sous la peau sans entamer les tissus sous-jacents
[2] « *Bourque* » est la prononciation courante du mot « bourg », dans toute la région lyonnaise. Quand, habitant le hameau de Chatelville, je vais à Chazelles-sur-Lavieu, « *je vais au bourque* » ! Ce n'est pas seulement à cause d'une liaison hyper-correcte qu'on prononce en Forez « *Bourqu'Argental* », ou en Lyonnais et dans l'Ain « *Bourqu'en Bresse* » !

T- *Puis je suis sorti ! Je pouvais pas rester là : on écoutait*[3] *les Allemands qui arrivaient ! Alors, je suis sorti sur une place. C'est quelqu'un qui m'a dit : « Allez donc à la mairie : là, on soigne les blessés ! ». Alors, je suis allé à la mairie, justement. Y avait de la paille. Y en avait déjà pas mal qui étaient blessés, là-dedans. On m'a couché. Et puis ils sont venus me regarder. J'ai dit : « Ecoutez : j'ai des jambes, je m'en vais ! ». Et je suis parti. J'ai traversé le bourg, je suis parti à l'opposé* (des Allemands) *et je me suis trouvé dans une grande prairie. Et une fois dans cette prairie… Les Allemands bombardaient la prairie parce qu'ils avaient pas vu… J'étais pas le seul, d'ailleurs, qui fuyait vers la prairie… On nous voyait bien ! On nous voyait bien ! Ils ont bombardé la prairie ! Alors, les obus qui tombaient, qui éclataient… C'étaient des 100…* (hésite)
E- *Des 155 ?*
T- *Non ! C'est des canons allemands, ça ! Des 150… Enfin, bref ! Je m'en rappelle plus !*
E- *Et vous, vous continuiez à partir ? A vous éloigner ?*
T- *J'ai continué ! Je suis parti jusqu'à un bois. Et il y avait une route qui longeait le bois, et sur le bord de cette route, y avait une ambulance qui était là. Je suis arrivé là, vers cette ambulance. Alors, on m'a chargé dans l'ambulance. Quand elle a été pleine, hop ! elle est partie ! Alors, elle nous a emmenés à Raon-l'Etape, hein !*

Suit un échange très serré de bribes de phrases, d'où il résulte que l'ambulance a emmené les blessés qu'elle transportait dans un hôpital provisoire, à Raon-l'Etape.

E- *Et vous êtes resté combien de temps, là, dans cet hôpital ?*
T- *Dans cet hôpital ? Oh ! Pas longtemps ! Ils nous ont évacués après ! J'ai dû rester à Raon…non, c'est pas à Raon, dans une petite ville. J'ai dû rester une huitaine de jours. Et puis y a eu une offensive française contre l'Alsace, Alors, là, ils nous ont déménagés, les Allemands ! L'hôpital, ils l'ont tout vidé pour nous emmener… Moi, j'ai été en Bavière…*
E- *Alors, attendez ! Là, vous sautez d'un bloc… C'est-à-dire que vous avez été fait prisonnier quand ? Vous vous souvenez du jour ?*
T- *Le même jour ! Le soir !*

Nouvel échange de bribes de phrases, d'où il ne résulte pas grand chose ! Poursuivons :

E- *Alors, comment vous avez-vu les Allemands arriver, là ? Vous étiez dans un lit ?*
T- *Oui, dans un lit !*
E- *Ça a dû être une belle surprise pour vous ?*
T- *La nuit ! C'était la nuit ! ça a été une belle surprise, mais y a quelque chose qui m'a rassuré, c'est un petit caporal allemand qui a passé devant mon lit, qui s'est arrêté. Et je sais pas ce qu'il m'a dit. Il parlait bien français ! Je m'en rappelle pas ce qu'il m'a dit. « Mais, ils sont pas aussi mauvais que ça, les Boches ! ».*
E- *En français ?*
T- *Ah ! Mais je lui ai pas dit !*
E- *Ça a été votre pensée, ça ?*
T- *Ma pensée, oui…*
E- *Donc, il vous a parlé en français, et il vous a rassuré !*
T- *Oh oui ! Bien ! Je vous garantis ! Il m'a bien rassuré !*
E- *Ce qui veut dire que ce contact avec le caporal, là, ça a renversé une sorte de préjugé que vous aviez contre eux ?*
T- *Parfaitement ! »*

Donc, Joseph, blessé, n'a pas été achevé, comme il le craignait. Il a même été soigné par ses ennemis ! Nous reviendrons sur son itinéraire en Bavière dans le chapitre consacré aux prisonniers de guerre. Il rentrera à Ambierle à la fin de 1918, après quatre ans et deux mois de captivité…

La notion de « bonne » ou de « fine blessure »

Très vite, quand il est apparu que la guerre tuait, et tuait à très grande échelle, on en est venu à penser qu'il valait mieux être blessé assez gravement que tué, assez gravement pour passer quelques mois en hôpital, à l'arrière, puis bénéficier d'une permission de convalescence chez soi, ou mieux, être réformé temporaire, versé dans le service auxiliaire, ou mieux encore, réformé définitif n°1, ce qui vous retirait définitivement du front et vous dispensait désormais de toute obligation militaire. Deux expressions se sont répandues : celle de « *bonne blessure* », et celle, plus recherchée, plus lexicalisée, de « *fine blessure* » Nous ne ferons que classer les occurrences de ces deux expressions sans présenter les témoins autrement que par leur nom, leur localité, la date et la nature de la blessure, le temps qui passe rajoutant au degré d'acceptation d'une blessure grave,

[3] C'est une faute courante, même chez des gens instruits, de la région roannaise (où j'ai enseigné deux ans, au début de ma carrière de professeur de Lettres, au C.E.S. Albert Schweitzer, de Riorges) que de dire « écouter » pour « entendre », là où l'usage des deux verbes d'audition n'est pas du tout permutable ; par exemple, on dira : « *« Est-ce que tu as écouté le raffut des camions poubelles cette nuit ? »* à une personne qui n'est pas du tout insomniaque !

voire très grave, comme une amputation… Nous retiendrons aussi le concept sans le mot, quand la satisfaction d'être blessé est clairement manifestée.

- **« Bonne blessure » :**

* **Jean-Baptiste Peillon** de Saint-Etienne, retraité à Montbrison, réformé définitif en 1915 pour avoir eu un éclat d'obus dans le bras droit et deux balles dans le bras gauche le 7 septembre 1914, au cours de la bataille de la Marne :
« C'était ce qu'on appelait la bonne blessure à ce moment-là ! Surtout dans les abattis, hein ! » (en effet, une blessure aux membres risque d'être moins grave qu'une blessure au corps)

***Joseph Masclaux** de Roche-la-Molière, rapportant le propos d'un brancardier de Montbrison, qui constatait que Joseph avait reçu, en septembre 1915, dans la Marne (Cormicy) une balle dans la hanche et des éclats de grenade au visage et aux mains :
« Ecoutez, j'ai suivi votre pansement. Je crois que je peux vous faire plaisir en disant que vous avez la bonne blessure : c'est grave, mais c'est pas dangereux. »

* Beau-frère de **Jean Jacon** de Saint-Bonnet-le-Château : *« J'ai mon beau-frère qui avait été blessé dans les Vosges. Et il écrivait à ses parents. « Je suis content parce que cette fois, je vais revenir en France : j'ai la bonne blessure maintenant, je suis tranquille. Et ce qui est arrivé : y a eu une attaque des Boches. Alors, lui qui était pas beaucoup blessé, qui était valide en somme… Les grands blessés, on les a enlevés, mais eux, on les a laissés ! Et pendant ce temps, le mal a empiré, sa jambe a pris la gangrène, ça a été fini après ! Alors, les beaux-parents avaient reçu une lettre comme quoi il était content de revenir. Et quand ils ont reçu l'avis de décès, vous pensez qu'ils étaient surpris alors ! …Et ça a dû arriver combien de fois, ça ! »*

* **Antoine Pinay** de Saint-Chamond, ayant eu le bras droit traversé par un éclat d'obus le 9 septembre 1914, au cours de la bataille de la Marne, réformé définitif en 1917, après plus de deux ans et demi d'hospitalisation :
« Il y avait des grands blessés et des blessés moins graves. Puis j'en ai connu dans l'hôpital où j'étais à Chartres, il y en avait un, dans la même chambre que moi, un garçon de Saint-Galmier qui avait à la cuisse la blessure que j'avais au bras. Eh bien lui a pu repartir ! Il est reparti au front, il y a été tué !
E- *Donc, d'une certaine manière, certaines blessures évitaient de se faire tuer !*
T- *C'est mon cas ! C'est mon cas ! »*

***Jean Girodet** de Bourg-Argental, gravement blessé aux deux jambes par des éclats d'obus, le 14 décembre 1914, à Foucaucourt-en-Santerre, vers Péronne, sera réformé à titre définitif en 1915, après six mois d'hospitalisation :
T- *« On était content ! Content ! On disait : « Ça y est, tu t'en fiches maintenant, tu seras bien ! Seulement, je pensais pas d'avoir du mal comme ça !*
E- *Vous pensiez que c'était ce qu'on appelait la bonne blessure ?* T- *C'est ça !* E- *Y en a beaucoup qui m'ont dit ça : on préférait être blessé, même assez gravement…*
T- *Oui, que d'y rester ! Parce qu'au moins, on savait qu'on s'en sortirait ! Qu'on irait voir sa famille ! Vous auriez bien laissé un bras, une jambe, ça vous faisait rien ! »*

* **Antoine Frénéat** de Montrond-les-Bains exprime son désir, qu'il pense commun à la plupart des Poilus :
E- « *La mort, on devait y penser sans arrêt ?*
T- *Pas plus que ça ! On pensait surtout à une blessure, pour être évacué le plus loin possible !*
E – *Ah oui ! C'était une sorte de rêve, la bonne blessure ?*
T- *La bonne blessure ! Ça nous faisait rien de perdre une jambe, ou un bras, et qu'on nous enlève de là-dedans ! On peut pas… on peut pas transmettre, on peut pas ! »*

Malgré deux ans de combats sur le front français (jusqu'en janvier 1917) puis deux ans de présence sur le front oriental, en Macédoine, Albanie, puis Bulgarie, Antoine ne recevra pas cette « bonne blessure » qu'il désirait…

* **Georges Montagne** de Bussières est un autre à exprimer ce souhait :
T- *Ecoutez, monsieur, on pensait : « On s'en fout ! On reviendra peut-être pas ! ». On avait que ce mot sur les lèvres ! Qu'est-ce qu'on souhaitait ? C'était d'avoir une balle dans la peau, à un bras ou une jambe. On souhaitait que ça !*
E- *Vous souhaitiez la bonne blessure ?*
T- *Ah oui ! On souhaitait que ça ! Je vous le dis sincèrement ! Moi-même, je le souhaitais ! Je me cachais surtout la tête ; les jambes étaient en l'air, tant pis ! »*

* **Félix Barrier** de Saint-Bonnet-le-Courreau, blessé à Verdun, en 1916, par une balle dans l'épaule (2e blessure, il en aura trois) avant le départ de son régiment de la première ligne : *« Oh ! J'en ai vu ! Affreusement ! Affreux ! Quand on est descendu de Verdun – moi j'y étais pas, j'étais blessé - mais ma compagnie, y en a pas bien qui sont descendus de Verdun. Ils sont restés presque tous ! Heureusement, je suis été blessé, et quand je suis été blessé, pour m'en aller, j'ai dit : « Tu vas y passer ! » Ils faisaient un tir de barrage, mais moi, j'ai bien réussi à m'en aller…. »*

* **Joseph Richard** de Bourg-Argental a eu le mollet traversé par une balle, le 15 décembre 1916, à Verdun :
« Le 15 décembre 1916, on a reculé les Allemands d'où ils étaient partis le mois de février ! Et là, c'est pas que l'attaque avait bien réussi, mais j'ai été blessé, pas tellement, à une jambe. J'ai pu marcher, j'ai tourné le fusil à rebours…
E- *Comme une béquille !*
T- *Oh oui ! Comme une béquille et j'ai été… jusqu'à ce que j'ai trouvé des brancardiers. Alors, comme j'étais pas trop blessé… Oh ! Il faut pas le dire : j'avais la vraie blessure de guerre : juste pour se sortir !* (rire)
E- *La bonne blessure !*
T- *La bonne blessure, oui ! »*

« Oh ! Il faut pas le dire » a pourtant dit Joseph : il y aurait donc quelque honte à se réjouir d'une blessure pas trop grave, pas trop mortelle, sans doute par rapport aux morts, ou aux blessés très graves qui porteront toutes leur vie les séquelles de leur blessure. Et pourtant, ces derniers se réjouissent aussi par rapport à la mort. Sauf un sur mes 187 témoins : **Baptiste Bussy**, né à Régny, mécanicien sur cycles au Coteau, la seule « gueule cassée » que j'ai interviewée, dont on a vu la citation en exergue au chapitre précédent : *« C'était à six heures du matin. Et en avant ! C'était facile à repérer, où ça sortait, les bombes. Et une batterie allemande nous a repérés, et ils nous ont fait donner l'artillerie dessus. Et il y a eu sept blessés et un mort ! Ça nous avait fait crever la tranchée. Et j'étais enterré dans la tranchée. Et alors, si j'étais mort là, ç'aurait été le rêve ! Parce que j'ai rien entendu, rien senti… ».* Sans doute parce que son visage ravagé a été une perpétuelle blessure à vif pendant les 73 longues années qu'il lui restait à vivre…. Six mois après, après une période d'hospitalisation et de convalescence, **Joseph Richard** rejoint son régiment, et guère après, se porte volontaire pour l'Armée d'Orient, dont il sait que les conditions de guerre sont sans rapport avec le front français, un Orient où il restera jusqu'à l'armistice, sans nouvelle blessure. Et il avoue sans remords : *« En tout cas, à cette époque-là, on m'aurait coupé la jambe, j'aurais été content ! Ah oui ! Parce que j'y serais pas retourné ! »*

* **Marius Rochette** de Gumières, qui ne reviendra plus à la guerre après avoir eu le bras traversé par une balle, le 22 avril 1918 au mont Kemmel, en Belgique : *« On souhaitait avoir une blessure…pas trop grave, mais assez, oui !* (rire). *Oh moi, quand je suis été blessé, j'ai été même content. Et cependant, j'avais un bras brisé, putain ! Il pendait là* (rire) *comme une torche ! »*

* **Victor Véricel** de Grammond, criblé de petits éclats d'obus au visage le 1er juin 1918, vers Château-Thierry, a perdu un œil, mais s'estime heureux :
T- *« Je suis revenu le 15 septembre* (1918). *J'ai resté quelques jours, en attendant la réforme, aux anciens abattoirs à Lyon.*
E- *Est-ce que vous y pensiez, au fait que vous aviez perdu un œil ? Qu'est-ce que ça vous faisait ?*
T- Q*ue j'étais bien trop content de m'en tirer comme ça !* (rire). *Il valait bien mieux perdre un œil que de tout perdre ! . D'ailleurs, je me rappelle que ma mère est venue nous voir, à Vienne. Alors, elle pleurait ! Je lui ai dit : « Ecoute, ne pleure pas ! C'est pas le moment ! ». Je me rappelle de lui avoir dit ça. Oui ! C'était une chance ! C'était une chance d'avoir une blessure comme ça ! »*

*** Joseph Devaux** , né à Belmont-de-la Loire (Trémontet)**,** mais cadre bancaire à Annonay au moment de la mobilisation, marié avec deux enfants, a reçu une blessure sans gravité à Verdun le 10 mars 1916, à Vaux, dans le secteur de Verdun, alors qu'il était caporal : La description médicale de sa blessure est la suivante : *« Séton du nez par balle ayant intéressé le cartilage ».* Le 14 mars, de l'hôpital de Chambéry, il écrit à une relation de banque de Roanne : *« Cher Monsieur Sany, Cette fois, je vous écris de l'hôpital ; c'est vous dire que je tiens la belle blessure ; depuis vendredi 10 mars, j'ai le nez traversé par une balle boche, si j'avais la tête un peu plus penchée, je serai étendu là-bas parmi les innombrables camarades…. ».* Il est à la fois heureux de la blessure vénielle, mais fait trembler son destinataire en lui faisant imaginer ce qui aurait pu lui arriver avec la tête inclinée et avec le sort de ses pauvres camarades tués au combat. Cette stratégie du double jeu est de bonne guerre, quand on s'adresse à un homme qui n'est pas de votre famille, un civil qui échappe à au danger (pour quelle raison ?) et qui se trouve moralement contraint d'admirer !

Plus rassurante est la lettre envoyée le surlendemain 16 mars, à sa femme Ninette (déjà informée de la blessure) et à ses petits enfants, repliés dans la maison familiale de Trémontet : *« Je pense que les mignons et*

toi vous êtes contents de me savoir blessé , car me voilà à l'abri pour quelque temps ; en attendant les violents combats se livrent et la guerre peut finir. ».

Un an et demi après, le 23 octobre 1917, Joseph Devaux, devenu aspirant, est à nouveau blessé, à Tricot, dans l'Oise, par un éclat d'obus qui se fiche dans son épaule gauche. Le 27, de l'hôpital temporaire de Tricot, dans la lettre adressée à sa famille, on trouve la phrase suivante, qui n'est pas sans ressembler à celle de mars 1916, et qui ferait frémir dans un autre contexte : *« Je pense que les mignons ont été heureux d'apprendre que leur papa était blessé ».*

Un an plus tard, le 31 octobre 1918, le sous-lieutenant Devaux, à la tête de sa section, sera très grièvement blessé, lors de l'attaque de Banogne-Recouvrance, dans les Ardennes (20 km à l'ouest de Rethel) et mourra de ses blessures le 6 novembre à l'hôpital complémentaire de Mont-Notre-Dame (Aisne). Le nouvelle de sa mort sera connue à Belmont le jour de l'armistice…

* **Claudine Peyrard** de Villars, dont le frère Gabriel est encore en caserne (il sera tué le 28 mai 1918 en Belgique) et le fiancé Jean-Baptiste à la guerre, écrit au premier le 26 mars 1917, à propos d'une visite qu'elle a faite à un des camarades de son frère :

« […] Je pense que tu aura fait bon voyage et que tout se serat bien passés. Dimanche nous avons vue le garçon Tolo (Thollot) *qui a les deux janbe couper, il et venue, il retourne a l'hopital, il y raistera 15 mois jusqua il sera reformer. Si tu voyait come sa le change aves ses deux janbe de bois. Il se trouve bien heureux, il dit que long lui a sauvet la vue et son bras, qu'il a que ses deux janbe* (perdues) *mais que maintend il et bien gai. Enfin je pense que tu fera bien le 1 Avril*[4]*. Je pense que tu ne sera pas a la prison ou bien a rouler la brouete par les rue. ».*

Pour se trouver heureux en ayant perdu les deux jambes, et apparemment aussi l'usage d'un bras, heureux d'avoir conservé la vue et l'usage de l'autre bras, il faut que la guerre soit bien horrible ! Et comme Claudine passe facilement de la description succincte du fils Thollot, si cruellement mutilé, à l'évocation du 1er Avril et de ses farces !

* **Armand Molière** de Cours-la-Ville, un artilleur, cumule dans l'extrait suivant une antithèse saisissante par la juxtaposition : l'impression pour un officier d'avoir reçu la *« bonne blessure »* alors qu'elle est très grave, et le souhait, déçu, émis par Armand, d'avoir été blessé alors que, par chance (pour le profane qui ne vit cet enfer), l'éclat d'obus frappe le canon devant lui et non lui ! L'épisode concerne le Chemin des Dames en avril 1917, et une attaque de soldats sénégalais :

T- *[…] Eh ben, les pauvres gars, ils sont montés en ligne le lendemain, mais ça a été un carnage épouvantable ! Moi j'ai vu un sous-officier blanc qui était avec eux, il descendait il avait sa capote, et il avait une étiquette rouge pendue* (au cou), *ça veut dire « Grand blessé » ! Et il avait son bras qui pendait comme ça, le sang qui coulait ! « Oh, je lui dis, mais qu'est-ce que tu as ? » - « Oh ! Si tu pouvais m'indiquer par où il faut passer pour aller à l'ambulance Veuillé ? » . Personne l'avait accompagné ! Il s'en allait comme ça, le bras coupé, qui tenait par un lambeau de chair, quoi ! On avait dû lui faire un garrot. Il m'a dit : « Ben, tu vois, je suis bien amoché, hein ! Eh ben, tu vois, je m'en vais content quand même ! Ils m'y reverront pas ! »*

E- *A ce point-là ?*

T- *Oui ! Un sous-officier de Sénégalais, ou de Soudanais, je sais pas…*

E- *Donc on préférait la blessure même grave…* T- *Oh oui !* - E- *au retour au front ?*

T- *Mais moi, je vous dirais… Un jour, y a un obus qui est tombé sur une pièce de canon. Pas « sur » ! Il est tombé au-dessus, en fusant. Y a un éclat qui a tapé sur la crosse du canon* (sur l'affût : le terme précis ne lui est pas revenu) *et qui m'est revenu sur la jambe. Je me suis dit : « Bon sang ! S'il m'avait donc tapé sur la jambe tout de suite au lieu de taper sur le canon ! Ne pas revenir en ricochet ! Je serais parti, je serais évacué, moi !*

E- *Mais on aurait pu vous couper la jambe !*

T- *Eh ben peut-être, oui, mais…*

E- *On en était à ce point-là : préférer la mutilation…*

T- *Oh oui ! »*

Ce n'est pas une blessure, mais trois maladies successives qui écourteront, en 1918, alors qu'il a déjà fait trois ans et demi de guerre (car, bien qu'étant de la classe 1915 –partie en décembre 1914- il avait devancé l'appel pour le service militaire, et était donc incorporé le 31 octobre 1913) le temps de séjour d'Armand au front, au 112e R. d'Artillerie Lourde : d'abord une dysenterie persistante, puis une dispepsie gastro-intestinale et enfin la grippe espagnole, qui faillit le tuer, juste au moment où survint l'armistice !

- **« Fine blessure » :**

---

[4] Le 1er Avril, jour des farces à autrui, était fort célébré autrefois, par maintes farces, et par l'envoi de cartes, comme en témoigne l'album de Claudine

*** Marius Gondy** de Chauffailles (Saône-et-Loire) après avoir contracté la fièvre typhoïde dans l'eau croupie de Belgique en octobre 1914, a été blessé lors de la grande offensive de Champagne de fin septembre 1915 ; le 30 septembre, il a la poitrine traversée par une balle au cours de l'attaque du massif de la Main de Massiges, et, resté deux jours sur le champ de bataille, il sera secouru et fait prisonnier par les Allemands :
T- *La balle a traversé de part en part…2 cm en dessous-du coeur, paraît- il ! J'ai pas mesuré !*
Un membre de la famille : *Elle a passé à travers le carnet !*
T- *Je l'ai ramené, le carnet !…Je l'avais dans ma poche de veste, là, la balle a traversé, elle est passée sur le coin. Elle aurait pu passer au milieu ! Elle a fait sa place quoi !*
E- *Elle ne vous a pas blessé d'organe ?*
T- *Non, rien ! La fine blessure, comme on dit ! »*

*** Louis Seux** de Saint-Chamond a été blessé à la cheville le 13 août 1918 à Lassigny, dans l'Aisne, par une rafale de mitrailleuse : il ne reviendra plus au front, puisqu'il aura plus d'un an d'hospitalisation :
E- « *Donc vous avez appris l'armistice à Nantes ?*
T- *Oui, mais attendez ! A ce moment, j'étais content parce que j'avais ce qu'on appelait la « fine blessure » : c'était une blessure qui mettait pas la vie en danger. Mais sitôt qu'on essayait de me faire cicatriser, je reprenais des abcès, parce qu'il y avait des esquilles encore dedans ! Alors, on me réopérait ! Et puis quand j'essayais de marcher après, ces esquilles faisaient saigner, faisaient des abcès encore. Et ainsi de suite ! Donc la guerre aurait pas fini en 18, je risquais pas d'y retourner ! »*

Mais après l'armistice, sa façon de voir a totalement changé :
« Cette affaire de dire qu'on a la fine blessure, c'était bien beau quand on a la guerre, mais une fois la guerre finie, c'était pas la même chose ! Parce qu'on se dit : « Maintenant, j'en ai pour combien de temps encore ? » Avant c'était bien beau, on supportait la blessure, mais quand on voyait les autres qui étaient démobilisés au fur et à mesure… « Moi, je suis pas démobilisé encore ! ».

***Amand Beyron** de Chazelles-sur-Lyon, retraité à Roanne, musicien-brancardier, a constaté que la notion de « fine blessure » est aussi partagée par les soldats allemands, comme il l'écrit dans son journal, à la date du 25 octobre 1917 :
« Des prisonniers boches arrivent en courant. Quelques blessés parmi eux, dont un qui parle bien le français me dit : « Enfin, j'ai attrapé la fine blessure que j'attends depuis 36 mois » .

Fort de son expérience de brancardier, Amand constate oralement que l'inverse de la *« fine blessure »*, c'est la blessure dans la bas du tronc :
« C'étaient ceux qui étaient blessés au ventre qui étaient le plus à plaindre. »

*** André Deloy** de Fraisses cite un cas étonnant d'un de ses camarades qui s'est cru et qu'on a cru chanceux, avec la *« fine blessure »*, avant que la cruelle réalité ne l'abatte :
« « Il vient celui de Monistrol, il me dit : « Faut se dégrouiller : moi, j'ai un ou deux colis qui m'attendent ! ».Et moi, y avait longtemps que j'étais là. A ce moment, il en reçoit une ! (balle). *Net ! En arrivant ! Il me dit : « J'ai toujours mes jambes ! » - « Ah oui ! T' as toujours tes jambes ! Mais t'as la fine blessure ! ». Après, il est venu le sergent, on a planté son fusil… Il était mort ! Eh ben, y a un moment que j'étais là ! Et pourquoi que la mort m'a pas voulu ?*

Un peu plus loin dans l'entretien, il donne la raison de cette mort énigmatique, survenue si discrètement, avec un temps de retard qui a laissé au blessé le temps de se déclarer chanceux, ainsi qu'à son camarade:
T- *« Il avait le coude sur la cuisse droite, comme ça, là. « Eh ! Tu l'as, la fine blessure, toi ! » Il avait un petit trou là !* (geste) E – *Au cou ?* T- *Il était mort ! »*

Cet exemple conjugue deux thèmes qu'on a vu riches : la mort stupide (pour le camarade de Monistrol, tué en arrivant) et la mort évitée de justesse (par Joseph, voisin du mort, et qui, étant resté longtemps dans ce lieu exposé, aurait pu cent fois recevoir la balle meurtrière), ce qui ne peut que faire réfléchir sur la destinée…

La tragique méprise : être blessé ou tué par un soldat français

L'équivalent – mais sans doute beaucoup plus rare – des fantassins français tués par mégarde, erreur de tir, position mal signalée, par l'artillerie française, ce sont les fantassins français tués au fusil ou à la grenade par un de leurs camarades. Nous avons déjà vu un exemple dans le cas des grenades, avec l'exemple donné par **François Potin**, de deux Français tués par erreur par un de leurs camarades, alors qu'ils étaient dans une sape allemande, passablement éméchés.

Dans un de ses carnets de guerre, **François Baizet**, un de mes plus anciens témoins par écrit (classe 1897, donc ayant 37 ans en 1914), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), adjudant au 321e R.I.

de Rodez, relate ce fait, mais avec une dose d'incertitude, à la date du 6 mars 1916, à Moussy, près d'Epernay, en Champagne :

« Quoique je n'ai pas dormi la nuit précédente, je n'ai pas envie de le faire. Le reste de la nuit se passe bien. Au petit jour, revenant du poste de l'écluse, Gayraud me vient au devant de moi et me dit : « Mon adjudant, Lombard a bien tué un boche* ». Heureux comme un roi, je vais prévenir le Cap^{ne} Van Boxon et nous allons voir ça. A l'endroit désigné, à 2 m du boyau sur le parapet, on voit en effet un homme mort ; mais il est habillé en bleu clair. Aussitôt nous avons le pressentiment que c'est un français*. Je monte sur le parapet et vois que c'est un S^{s} L^{t} français. Dire quel choc nous recevons là est impossible. Nous l'attirons dans le boyau et le transportons à la ferme. C'est le S^{s} Lt Paulin de la 21e Cie qui était en patrouille. Est-ce Lombard qui l'a tué ? Nous le pensons d'abord. La balle a traversé de droite à gauche pourtant et d'ou* Lombard a tiré, elle aurait dû traverser de gauche à droite. Ne serait-ce pas plus tôt* la patrouille boche, vue par Marchand qui l'aurait tué ? Cruelle énigme. Le médecin arrive et juge que la balle vient d'au moins 150 m , ce qui nous soulage un peu, mais quelle tristesse tout de même ! Je suis malade de penser que c'est peut-être nous qui l'avons tué. En tout cas, tout le monde savait que le 6e bataillon envoyait des patrouilles de nuit, sauf moi et ma section. Le Capitaine Van Boxon avait dit à ses agents de liaison d'avertir les chefs de section de l'heure probable d'entrée des patrouilles dans nos lignes. Mais ces agents de liaison novices, les titulaires avaient été faits prisonniers la veille, avaient communiqué l'ordre aux chefs de sections de leur Cie, mais m'avait totalement oublié, moi qui était* venu en renfort à cette Cie. Et il n'y avait pourtant que moi que cela intéressa*, puisque c'était dans les lignes occupées par ma section qu'il fallait que les patrouilles passent. S'il y a eu faute, elle est peut-être due à la fatalité, mais qui jurerait qu'il n'y a pas eu faute de transmission des ordres ? Et tout cas, nous sommes tous atterés* de ce drame, et tout en nous disant que c'est une balle allemande qui a tué ce brave, et téméraire, dit-on, officier, il n'en reste pas moins un doute, et ce doute m'est cruel. »*

On comprend bien, à sa façon insistante de rechercher la défaillance dans la transmission des ordres, que François ne croit pas à la version rassurante donnée par le médecin, imputant le tir mortel à l'ennemi, qu'il a dû donner pour soulager la conscience de Lombard et de ses chefs. On comprend aussi quel danger représente la patrouille nocturne, jusqu'à son retour dans ses lignes.

Un témoignage oral, relatant une méprise semblable, est fourni par un autre agriculteur, à Bully, **Claude Chaume** (cl. 12), de 15 ans le cadet de François Baizet, soldat au 5e B. de Chasseurs à Pied, qui sera amputé de la jambe gauche à la fin octobre 1918 :

T- « *Y avait un malheur qui était arrivé une fois. On était à Sailly-Saillisel, qu'on appelle, dans la Somme, là. On avait un lieutenant qui était de ma classe. On arrivait pour relever. Il a dit : « Je vais partir en avant, pour voir un petit peu ce qui se passe. ». Il était courageux, hein ! C'était un Vosgien, il était de ma classe. Il a dit : « Vous tirerez pas quand vous saurez que je reviendrai ! ». Malheureusement, dans son expédition pour voir, ce qui s'est passé, il s'est trompé d'endroit : il est pas revenu sur ceux qu'il avait prévenus ! Il est revenu sur d'autres ! Ils l'ont tiré, et il a été tué, le pauvre ! Ah ! Un lieutenant que j'aimais bien ! Je me rappelle plus comment il s'appelait… Taitchépot ? Non, c'est pas ça ! Il était brave, hein ! Et si je le connaissais ! C'était ben des couillons, les autres ! Il était tout seul, ils auraient pas dû tirer, quand même ! Quand même ! Et il a été tué, sacré Bon Dieu de Bon Dieu ! C'était dans la Somme, là, du côté de Sailly-Saillisel, du côté d'Amiens ! Un lieutenant, hein ! Il arrivait pour prendre les lignes, vous comprenez, alors on savait rien. Il a dit : « Je pars un petit peu pour voir, vous ne tirerez pas ! ». Seulement, il s'est trompé ! Il était tout seul ! Ils auraient pas dû tirer non plus, Bon Dieu ! Si ç'avait été un Boche, ça n'avait pas d'importance ! Il était seul ! Un lieutenant qui était de ma classe ! On était copains !*

E- *Son nom ne vous revient pas ?*

T- *Eh non, sacré Bon Dieu ! Un brave homme, et il a été tué bêtement, par des Français ! »*

Dans la narration de cette tragique méprise, très proche par les faits de la précédente, on mesure la supériorité de l'expressivité de l'oral sur l'écrit, quand le narrateur est de qualité et qu'il est impliqué sentimentalement dans le fait raconté (ici, par l'admiration, l'amitié et la similitude de la classe –1912-, bien plus importante qu'on ne le soupçonne aujourd'hui[5]). Le fait que la cohérence du récit soit malmenée, que des répétitions surviennent, est largement compensé par la vivacité restituant la situation d'entretien, et la personnalité du locuteur. Retenons aussi des deux épisodes que des officiers prenaient des risques pour aller seuls en patrouille ou en reconnaissance…

---

[5] Elle était encore importante au milieu du XXe siècle, et même après, tant que le service militaire a été conservé, surtout à la campagne. Etant de la classe 1966, j'ai eu un de mes « classards » de Lavieu, avec qui j'avais été à l'école primaire une seule année – avant d'aller à l'école à Chazelles – et avec qui j'avais passé le conseil de révision à Saint-Jean Soleymieux, qui, chaque fois que nous nous rencontrions, ne m'interpellait (et ne m'interpelle toujours, en 2011, alors que nous avons 65 ans) pas autrement, de loin, que par « Hé, la classe ! ». Il s'agit de Michel Bruel.

Le refus d'être évacué après une blessure, pour ne pas changer de régiment

Quand on est évacué pour blessure, après avoir passé quelques mois à l'hôpital, on ne revient pas dans son régiment, sauf si l'on est un officier. C'est ce qui explique notamment que la plupart des Poilus ont appartenu à trois ou quatre régiments, avec le fait que l'on monte rarement au front dans le régiment où l'on a été incorporé et où l'on a fait son instruction, l'armée recrutant en fonction des renforts indispensables pour les régiments ayant subi des pertes importantes. Mais l'attachement pour ses camarades d'escouade ou de section est si fort qu'il arrive parfois, malgré l'attrait que représente l'hôpital, que l'on émette le souhait, si la blessure n'est pas grave, de rester dans son régiment au lieu d'être évacué.

Le cas suivant est particulier, car c'est le capitaine, qui apprécie le soldat, qui lui demande de rester. **Antoine Guillot** (cl.14), cordonnier à Perreux jusqu'en 1938, puis mécanicien à l'arsenal de Roanne, cordonnier dans ses deux premiers régiments, le 133e R.I. de Belley (incorporé le 3 septembre 1914), puis le 371e R.I. de Belfort, est parti en Orient le 6 octobre 1915. A peine arrivé en Macédoine serbe, il a le bras traversé par une balle, le 11 novembre 1915 :

E- « *Et vous avez été blessé dans quelles conditions ?*

T- *Ah ben, en partant de là-bas… Parce que, bien sûr, le capitaine, tout de suite … On avait comme capitaine celui de Grenoble, là….Gerin ! Mais alors un capitaine comme ça !* (geste du pouce levé). *Il a pas voulu ! Il m'a dit : « T'as point de mal ! ». Les infirmiers m'ont bandé le bras, quoi !*

E- *Vous aviez reçu une balle dans le bras ?*

T- *Un balle dans le bras ! Il a pas voulu que je me fasse….* (évacuer, voire rapatrier). *Ça m'a peut-être fait tort après… Mais enfin, tant pis ! C'était comme ça, quoi ! Il m'a dit : « Te* vas être évacué ! Te* vas changer de régiment ! Te* [6]connaîtras personne ! Reste avec nous ! Ça t'empêche pas de marcher ! ». Parce qu'on a marché quand même dix jours ! »*

Cette marche forcée de dix jours a mené le régiment, défait par l'armée bulgare, de la Macédoine serbe, au piton de Gradzko jusqu'au lac Dorian, aussi en Macédoine. Guère après, Antoine est devenu l'agent de liaison du capitaine Gerin, ce qui suffit à signaler l'estime que celui-ci lui portait.

Alphonse Berne (cl.17), agriculteur à Poncins, témoigne en patois (enquête de thèse : 23 décembre 1975, Alphonse est seulement mon dixième témoin, ce qui explique ma réplique naïve, la seconde) puis passe au français pour expliquer ces changements de régiments liés aux blessures avec évacuation, changements très déstabilisants pour le soldat, et cite le cas d'un camarade ayant refusé d'être évacué pour une blessure légère, afin de rester avec ses copains :

E- « *Il y avait de l'amitié entre les soldats, non ? Des différentes régions ?*

T- *T'étais bien obligé ! Si t'étais blessé, t'étais évacué à l'intérieur. Alors après, tu allais rejoindre le dépôt, alors ils te changeaient de régiment, ils t'envoyaient dans n'importe quel régiment qui demandait du renfort. Tu y allais. Alors tu changeais de régiment et ça te changeait toute ta vie, ça ! Tu rentrais pas dans le même régiment ! Moi, quand je me suis cassé la jambe[7], j'ai fait comme ça, et je suis été au dépôt à Yves-sur-Thil.* (passage au français) *Y avait rien que des Marocains, des Algériens, et c'était une vieille ferme qui avait ni water* (prononcé « vatère »), *ni diable, ni rien ! Ils faisaient partout ! Houla ! J'ai dit : « Ben, mon vieux ! ça va être là… ». Alors, y en a un autre qui était comme moi, là, alors il me dit : « On peut pas rester ! ». Il me dit : « Je vais aller voir au bureau, y a des fois qu'ils demandent des volontaires. ». Alors, le type me dit : « Moi, je pars ! « .. – « Oui : où tu pars ? » - « Je pars au 100… non, au 418 [8]! Si tu veux venir, va te faire inscrire au bureau : ils demandent des volontaires ! ». J'ai dit : « Merde ! J'ai jamais été volontaire , moi ! Ça me fait bien chier, hein ! ». Et pourtant, j'en avais marre d'être là-bas ! Alors, bon, ça va ben. Alors, j'y dis : « J'y va ! ». Alors, je va me faire inscrire ! On nous envoie au 418 d'artillerie ! J'étais avec Corsin, là ! Et on a bien fait !*

E- *Moi, je croyais que vous demeuriez dans le même régiment tout le temps !*

T- *Non, non ! C'était ce qui était emmerdant ! Un coup qu'on a été au repos…Pas au repos, puisqu'on était en ligne, on montre sur le ballastre*, y avait un type de la Haute-Loire, là ... Comment déjà qu'il s'appelait ? Oh ! Bon sang… On se promenait, quoi, dessur*. Y avait pas un coup de feu, y avait rien ! On se promenait sur le ballastre*, là. Alors, d'un coup, on entend que siffler ! « Oh ! » j'ai dit, « attention les mouches[9], hein ! Ça pique ! »*

---

[6] « Te » pour « tu » est un trait de syntaxe du Roannais, pour les personnes nées avant la guerre de 1914-1918, sauf si elles se sont corrigées par la suite.

[7] Sa fracture à la jambe date d'octobre 1917, et a été suivie de trois mois d'hospitalisation en hôpital temporaire de la zone des armées

[8] Le 100e R.I. de Tulle est le deuxième régiment d'Alphonse, et le 418e R.A.Lourde son troisième

[9] « Mouche » est, pendant la Grande Guerre, un des termes argotiques désignant une balle, avec « abeille », « bastos », « dragée », « marron », « pruneau »…

Marguerite Gonon, en patois : - *« C'étaient des frelons* (« de taune ») *plutôt que des mouches !*
T- *Alors, je me couche, et puis y en avait deux autres avec moi, ils se couchent aussi. Puis y en a un qui me fait : « Je croix bien que je suis touché ! » - « Oh ? » - « Oh oui ! Je suis touché ! ». Et quand on y arrive, il secours, quoi ! Y avait pas bien de mal. Alors on dit : « Faut venir à la tranchée, on va venir voir le poste de secours ». Et on y mène : c'était une éraflure, juste la peau ! Alors le médecin-chef vient : « Eh ben, on va vous évacuer ! ». Lui dit* (retour au patois) : *« J'ai qu'un pansement ! C'est pas grave ! ».* (retour au français) : - « *Oh ! C'est pas grave : y en a pour deux-trois jours ! Mais on veut pas vous garder là ! On va vous évacuer ! ». « Oh ! » il dit, « si c'est pas grave, j'aime autant rester là, moi ! Là, c'est tout des copains que j'ai ! Après, on sait pas où on ira ! J'aime autant rester ! ». Et il a resté ! Il a resté avec nous ! Et puis, un mois après, qu'est-ce qu'il reçoit ? Une citation et la croix de guerre !* (rire). « *Il a refusé d'être évacué pour blessure » !*

Il est évident qu'il faut que la blessure soit légère pour refuser l'évacuation. Dans ce cas précis, on voit bien que c'est le désir de ne pas quitter ses camarades qui motive le refus de bénéficier de l'évacuation. Et la chute en forme de récompense du courage est inattendue et drôle

Ce n'est pas une mince blessure, pourtant, qu'a dû subir **Eugène Troncy** (cl.16) de Belmont-de-la-Loire. Par suite de l'effondrement, le 24 octobre 1916, à Lihons (à 15 km au sud-est de Péronne, dans la Somme) sous le coup d'un obus de 220, d'un grand abri, un coma de plus de quatre heures le fit porter parmi les morts de la journée. Il s'en tira avec une déviation de la colonne vertébrale réduite par un spécialiste de la manipulation :
T- *Y avait un type que* faisait que ça, un grand type, que* venait de Paris. A* faisait que suivre ça ! Les docteurs n'y touchaient pas, à ça ! A* faisait que suivre ça ! Ils m'ont mis sur le billard et ils m'ont rangé* (arrangé = rebouté). *Mais y a duré longtemps ! J'ai hurlé, mais j'ai hurlé ! Et après, j'ai été à Villers-Cotterets. Oh ! Mais j'ai été bien là-bas, une fois que j'ai été guéri ! Oh, mais j'ai resté quatre jours à crier ! Alors, quand je criais trop, je buvais du thé avec du rhum ! Je sais pas, si le rhum des fois….*
E- *Et vous étiez bien traité, là ? Vous étiez bien soigné ?*
T- *Hola ! A merveille ! La sœur était de Saint-Etienne ! Oh ! J'ai bien su leur nom ! Et puis y* (elle) *avait une sœur qui était du couvent de Belmont. Y é pour ça ! J'étais de Belmont, j'étais bien soigné ! Elle était au couvent de Belmont. Le couvent, al* avait fermé en 6, quoi !*[10]*. Et puis elle était restée en France, et puis sa sœur, la sœur…*(ne trouve pas son nom de religieuse), *elle avait été en Turquie !… On avait des lits qui étaient* (espacés) *de 50 cm. Elle venait, elle s'assoyait sur un tabouret, puis on causait ! On causait souvent de Belmont, parce qu'elle y avait sa soeur, quoi !*

Dans cet Eden, il passe six semaines. Mais dans cet Eden, on meurt aussi ! Il commence par raconter comment il a informé ses parents de sa blessure :
T- *Ma main marchait pas. Alors y* était un infirmier, a* me dit : « Quoi donc qu'il faut lui dire ? ». J'ai dit : « Quand même, si je leur dit ce que j'ai ! ». Je lui ai dit : « Oh ! Mettez donc : « Blessé légèrement ! »* (rire rétrospectif pour son pieux mensonge !). *J'ai été trois jours en surveillance, et le troisième jour, le docteur m'a dit… Oh ! Y avait un docteur, et d'abord y* était que des grands blessés, là-bas. Quand l'ambulance m'a emmené à la gare pour prendre mon train, quand j'ai été en permission, a* m'a dit : « On va ralentir ». On a ralenti vers un petit cimetière : je suis sûr qu'il y avait cent casques et petites croix de bois (des croix de bois et le casque dessus), tous morts à l'hôpital !*

Il lui restait encore du temps à faire dans cet hôpital merveilleux, où il était si bien traité. Et pourtant, sa permission chez lui écoulée, Eugène a préféré rejoindre son régiment !
E- *Et après ces sept jours de permission, vous êtes reparti dans votre régiment ?*
T- *Oh oui ! Sur le front, oui ! Parce qu'à l'hôpital… J'avais envie de rester huit jours de plus, on était tellement bien ! Mais on pouvait pas parce qu'après ils vous évacuaient à l'intérieur, et puis quel régiment qu'on prenait ? Ou n'importe, pour des fois huit ou quinze jours qu'on y restait de plus ! Tandis que moi, j'avais un capitaine qui était… Elle* (la religieuse) *me dit : « Oh ! Vaut mieux pas rester ! Votre capitaine vous a déjà demandé deux fois ! Il téléphonait pour…*(ému : « prendre de vos nouvelles »). *Hein ! C'était ben bien ! Il téléphonait à l'hôpital pour savoir comment j'allais !*
E- *Ah bon ? Vous l'aimiez bien, ce capitaine !*
T- *Oh ben oui ! Et puis après, en 17, j'ai fait son agent à partir du mois de mars. Je faisais l'agent de liaison. Y était pas très…c'était* (et non « y était !) *tout à travers les boyaux et les tranchées, porter des plis, aller chercher des…*
E- *Comment il s'appelait, ce capitaine ?*
T- *Liabeuf ! Eugène Liabeuf ! Il était de la classe 13, il était pas bien plus âgé que moi…*
E- *Il était quoi, dans le civil ?*

---

[10] Fermeture faisant suite à l'application de la loi de séparation de l' Eglise et de l'Etat, interdisant l'enseignement aux congrégations religieuses.

T- *Ingénieur des Mines ! Mais il a été démobilisé avant moi, al* était ingénieur des Mines, mais al* avait pas fini ses études naturellement, al* avait parti à vingt ans, al* était sous-lieutenant au début de la guerre !*
T- *Et vous l'aimiez bien ?*
E- *Oh ben oui ! Oh mais tout le monde ! Quand a* nous a fait son petit discours, al* nous a dit : « Pendant quatre ans et demi que j'ai commandé cette compagnie* (est très ému : voix tremblante), *j'ai pas mis deux jours de salle de police ! ». Seulement a* choisissait des gens sur le volet, comme a* disait : « Je les choisis sur le volet ! ».*

Ainsi donc, comme dans le cas d'Antoine Guillot, c'est l'affection et l'admiration pour le capitaine plus que la camaraderie pour ses copains qui les font choisir soit de ne pas partir à l'hôpital, soit d'y abréger son séjour, pour ne pas être changé de régiment après l'évacuation à l'intérieur. Et les deux deviennent agents de liaison du capitaine…

Concernant Eugène Liabeuf, le site Pages 14-18, permet de savoir qu'il était Ingénieur des Mines de Saint-Etienne (capitaine au 105e R.I. de Riom, 2e compagnie de mitrailleuses), cette école, la plus prestigieuse de Saint-Etienne, ayant eu 141 élèves ingénieurs morts pour la France, et 430 autres ayant fait la guerre de 1914-1918 et y ayant survécu. Eugène Liabeuf est le 188e de cette dernière liste, qui comporte aussi un nom prestigieux : Michel de Curières de Castelnau, un des huit fils (plus quatre filles) du général Vicomte Edouard de Curières de Castelnau (1851-1944), un temps adjoint du généralissime Foch, qui eut trois de ses fils tués durant la Grande Guerre. Si l'on établit le pourcentage des morts par rapport au nombre total d'élèves de l'Ecole des Mines ayant combattu : 141 sur 430 + 141 = 571, on obtient **24,7%,** ce qui est considérable ! Tous officiers, car ils rentraient dans l'armée comme sous-lieutenants.

Une blessure manquant de panache

Généralement diserts sur leurs blessures par balles, éclats d'obus (blessure la plus fréquente) ou grenades, mes témoins le sont beaucoup moins sur leurs autres maux (pieds gelés, rougeole, typhoïde, dysenterie, gale, foulures diverses) au point qu'ils oublient assez souvent de les signaler, et ce n'est que par raccroc, vers la fin de l'entretien, que j'en ai connaissance. Il y a donc clairement une hiérarchie de prestige des blessures. Un des témoins l'a explicitement formulé, c'est un de ceux que j'ai vus en dernier (157e sur 160), le 8 octobre 1993, qui n'est venu dans la Loire qu'à la retraite. Il s'agit de **Charles Suard** (cl.18) né à Torcy (Seine-et-Marne), serrurier à Lagny puis à Paris avant guerre, ajusteur à Courbevoie après guerre, puis monteur de rotatives de presse en province, puis après 1945, concierge à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon pendant 18 ans, avant de se retirer à Marcilly-le-Châtel.

Le témoignage s'étalant par bribes éloignées les unes des autres, il faut les rassembler. Charles est au 130 R. d'Artillerie Lourde de Dôle, et se blesse en septembre 1918, dans le secteur où s'était déroulée la bataille du Chemin des Dames au printemps 1917 :
T- *J'étais artificier, ce qui consistait à mettre des fusées*[11] *sur les obus… Et à des moments que j'étais pas occupé comme artificier, j'étais observateur, c'est-à-dire que je montais sur la tranchée, avec les téléphonistes et l'officier, et on renseignait l'artillerie : « Tirez long ! Tirez court ! » quand il y avait un assaut. … Sur le canon de 150, y avait une bêche qui s'enterrait. Chaque fois que le canon tirait, il reculait, naturellement…*
E- *Bien sûr ! C'était pour éviter le recul !*
T- *Et la bêche, pour le retenir, se plantait dans la terre…. Et alors, on m'a appelé, on m'a dit : « Venez, Suard ! ». J'étais un athlète à ce moment, je pesais près de 100 kg, et j'étais un haltérophile. J'étais costaud, vous savez ! Et alors, je suis arrivé, et pour déterrer la pièce, pour la remettre en batterie (on était trois, mais fallait être cinq hommes à ce moment-là)… Je suis arrivé pour déterrer la pièce, et, à ce moment-là, j'ai senti une grosseur dans l'aine droite !*
E- *Une hernie ?*
T- *C'était une hernie, mais alors volumineuse ! … Pensez : j'en avais gros comme ça !*
E- *Comme le poing !*
T- *Et y avait rien pour me dépanner, pour m'évacuer, quoi… Y avait des ambulances, mais elles étaient à l'échelon. Alors, il a fallu qu'on appelle une ambulance pour m'emmener. J'ai fait donc un voyage à travers le champ de bataille jusqu'à un train sanitaire qui m'a emmené à Châtellerault. A Châtellerault, mon*[12] *hernie était rentrée un peu. Et je m'en rappelle toujours, c'est la Sœur supérieure* (rire) *qui m'a visité ; ça me faisait un peu drôle, parce qu'être manipulé par une sœur ! […] C'était pas une blessure glorieuse, parce que c'était pas une blessure d'obus ! Mais enfin, c'était une blessure au front quand même !*
E- *Ça voulait dire qu'on faisait une différence entre votre blessure et une blessure par éclats ?*

---

[11] La fusée est la pointe ogivale de l'obus, contenant le percuteur ou le mécanisme de déclenchement du fusant, que l'on visse au dernier moment au bout de l'obus
[12] Peu de gens savent qu'il faut dire « ma hernie » ; ils évitent spontanément le hiatus en disant « mon hernie »

T- *Non, non, non !*
E- *Non ? On ne faisait pas de différence ?*
T- *Mais c'était moins bien considéré, peut-être, comme un type qui avait reçu un éclat d'obus dans le ventre…*
E- *Oui, mais est-ce que ça veut dire qu'on vous a fait des réflexions ?*
T- *Oui ! Mais enfin, c'est une blessure reçue à la guerre* ! »

Rétrospectivement, je m'en veux un peu de l'avoir retourné ainsi sur le gril. Bien qu'il s'en défende, parce que c'est mortifiant pour lui, sa blessure, toute digne qu'elle fût, était considérée par l'armée comme une blessure de seconde zone, ne serait-ce que parce qu'on peut se faire une hernie n'importe quand, n'importe où, en soulevant une charge trop lourde… Et les réflexions ironiques de ses camarades blessés « classiquement » n'ont pas dû manquer au cours de sa vie ! Dans la fin de sa guerre (il est revenu au front fin octobre 1918), il n'aura pas cette blessure « noble » qu'il espérait peut-être…

Non mentionnés aussi, car peu dignes d'intérêt, sont les petits maux qui accablent chacun au cours de sa vie, où qu'elle se déroule. Nous en trouvons cependant une trace dans un échange de cartes entre **Claudine Peyrard**, de Villars, et son fiancé **Jean-Baptiste Jourjon** (cl.15), de Villars aussi.

Ce dernier écrit le 12 avril 1917 :

Mat petite chérie Claudine

« Je fait réponse a tas jolis carte qui mat bien fait plaisire de la resevoire est de te savoire toujours en bonne santé. Pour mois la santé va pas tros mal pour le moment, que les dans (dents) *quit me font un mal terible, aussi toujours coucher d'éaure* (dehors) *comme on fait le diâble serer bien malade toujours a plain chant* (en pleins champs) *comme les lapin. Ou je suis pour le moment on trouvent toujours rien pour manger nit a boire on nèt dans les boit que veutu tu trouver. Ille fait un temp terible il tombe toujours de la neige est de la pluis, tu peus pas et tre* (être) *bien solide. Je suie plus a la même plaçe, jay encore chant jait* (changé) *est je est je panse partir encore plus loin… »*

Cette carte nous rappelle opportunément, alors que nous sommes dans un chapitre consacré au spectaculaire de la guerre, que la simple survie des Poilus est un combat de tous les instants. Et sa déficience orthographique en fait un document encore plus émouvant, plus proche d'un peuple peu alphabétisé. Peut-on s'étonner qu'une rage de dents s'installe et persiste dans cette existence de « lapins » de garenne, à coucher à même le sol, sous la pluie ou la neige, pendant des mois, des années ?

Claudine lui répond le 27 avril, la première phrase étant presque immuablement la même, même si elle est contredite par la réalité :

Mon bien Cher Ami,

« Je te fait réponse a ta carte qui ma bien fait plaisire de te savoire toujours en bonne santé. Poure quand a moi la santé nais pas trop mauvaise. Tu me dit que tu a toujours mal au dents se saprés (sacré) *mal d'amour il et terrible. Si tu pouvait te tenire du coton dans tes orellie tu sentirait moi* (moins) *l'air et sa te ferai pas si mal»*

Même si, selon le dicton populaire de l'époque, le mal de dents est présumé être le « mal d'amour » (mention qui permet à Claudine de flirter discrètement avec son fiancé), c'est d'une piètre consolation pour Jean-Baptiste, et on imagine qu'une rage de dents persistante au front, où n'abondent pas les dentistes, peut contribuer à empoisonner encore davantage la vie des Poilus.

Le travail des brancardiers d'après les témoignages de quatre musiciens-brancardiers

Armand Primpier (cl.12) , de Roanne, fils de tisseurs de chanvre en usine, a fait un apprentissage d'horloger et a amorcé un tour de France de compagnon, interrompu par la fièvre typhoïde. Il était depuis un an au service militaire, au 121e R.I. de Montluçon, à la musique, quand la guerre éclata, et il devint naturellement musicien-brancardier, activité qu'il conservera jusqu'à l'armistice, sans quitter le 121e R.I. Il évoque son travail :

T- *« On a tenu compte que j'avais été musicien, et j'ai été brancardier. Et c'est quand j'ai été brancardier, un jour, on m'a dit : « Dites donc, vous êtes délégué au médecin-chef ! ». Et dans les secteurs où ça bardait ! Je repartais pour aider les blessés. Mais du fait qu'il y avait beaucoup de blessés, y avait donc beaucoup de travail au médecin-chef ! Ça fait que je restais 7-8 jours dans un secteur, à faire le brancardier, et je revenais au médecin-chef.*
E- *Et les brancardiers ramassaient les blessés à quel moment ? Après la bataille ?*
T- *Quand ils pouvaient ! Y avait pas d'après de bataille ! Y avait des moments tranquilles, mais des « après de bataille » ? On savait pas quand ça s'arrêtait ! C'était une question de chance. Y avait des accords, peut-être un peu tacites !. J'ai toujours pensé… Parce qu'au moment du ravitaillement, le soir, ils* (les Allemands) *cherchaient à savoir quand se faisait le ravitaillement pour le bombarder ! Mais, en général, y avait une période, de 9 h du soir à minuit-une heure du matin où y avait quand même, si vous voulez, une entente…*

E- *Une sorte d'accalmie ?*
T- *De part et d'autre ! Mais à la Cote 304, la première 304*[13]*, je peux vous raconter une histoire vécue. C'est qu'on était tellement mélangés avec les Allemands ! J'étais pourtant au ravitaillement, mais j'ai pas été dans le groupe. Ils se sont battus à coups de poings avec les Allemands ! On allait chercher le pain ! Ils se sont battus ! Heureusement qu'il y avait pas d'armes ! On allait au ravitaillement sans armes ! Et ils se sont battus !*
E- *Revenons sur votre fonction de brancardier : les blessés, est-ce qu'ils vous étaient signalés, ou est-ce qu'il fallait que vous essayiez de les repérer ?*
T- *Oh non ! C'étaient les copains ! On était groupés, on était tous ensemble : dès qu'il y avait un blessé, on le savait. C'étaient les voisins qui faisaient le pansement, qui retiraient la machine* (l'équipement : sac, musette, cartouchière…), *s'ils pouvaient pas se déplacer…*
E- *Et quand il y avait une attaque, il devait en rester plusieurs dizaines, parfois, de blessés ?*
T- *Pfffou ! Epouvantable ! Epouvantable, les blessés restés sur le terrain ! Mais comment voulez-vous ? On les tirait dans une cagna, on allait les chercher après. Mais vous dire comment ça se passait ! Il faudrait voir le terrain !*
E- *Donc vous, vous n'aviez pas la fonction d'aller les chercher entre les deux lignes ?*
T- *Ah si ! Ah si ! Fallait bien ! Seulement il fallait trouver le moyen d'y aller sans se faire mitrailler ! C'est pas parce que vous aviez un brassard qu'on vous tirait pas dessus ! Dès qu'on sortait la tête, c'était la mitrailleuse qui marchait ! Les blessés… Quand les brancardiers en avaient ramassé deux, c'était fini, y avait plus de brancardiers ! …*
E- *Donc, en fait, on pouvait être très exposé en étant brancardier ?*
T- *Oh mais, la même chose ! Je vous dis, y avais tout de même deux choses : nous ne faisions pas de…*(d'attaques). *Les six derniers mois, les brancardiers avaient été obligés de suivre les patrouilleurs, et on nous avait donné un revolver : j'ai un revolver 7.5 que j'ai rapporté ! Y a une dizaine de balles. Et on m'a dit : « Oh ! Ecoutez, emportez-le comme souvenir ! ». Et je crois qu'il y en a pas mal…* (qui ont fait pareil). *Tous les patrouilleurs avaient un revolver dans les six derniers mois de la guerre. ! »*

C'est aisément compréhensible : depuis le mois de mars 1918 où les Allemands avaient lancé leur grande offensive de printemps qu'ils croyaient devoir être décisive (et qui a failli l'être), la guerre de mouvement avait pris le pas sur la guerre de tranchées, qui durait depuis la fin de l'automne 1914.

E- *Donc, autrement, il n'était pas rare de tirer sur les brancardiers ?*
T- *Ah ! Ils tiraient ! Pourquoi on n'aurait pas tiré sur les brancardiers ?*
E- *Je sais pas. On peut imaginer qu'on respecte les gens qui viennent chercher les blessés !*
T- *Mais non ! Mais on sait pas qui c'est ! Mais on voit pas ! On tirait…*
E- *Vous alliez les chercher de nuit ?*
T- *Ah ben, bien sûr, de préférence ! Ça dépend comment ça se présentait ! C'est difficile à expliquer, comment on pouvait prendre les blessés ! … Mais y en a qui restaient sur le terrain, même pas soignés !*
E- *Vous pensez que beaucoup sont morts ?*
T- *Oh ! Y en a qui sont morts faute de soins ! Y en a qui sont morts faute de soins ! Mais je vous dis : quatre brancardiers, deux blessés, c'était fini ! Je vous dis, monsieur : les blessés étaient plus souvent soignés par leurs camarades que par les brancardiers ! Un brancardier, dès qu'il y avait trois blessés, ça y était !*
E- *Et il n'y en avait que quatre pour…*
T- *Quatre brancardiers pour la compagnie ! Oui !*
E- *Qui faisait 200-250 hommes ?*
T- *Oui ! Y avait un caporal brancardier et un caporal infirmier ! Et on avait créé… On avait des brancards rigides jusqu'en… dans la Somme !*[14] *Et c'est curieux comme dans la même Division, à peu près dans les mêmes jours, on avait créé un brancard souple !. C'est-à-dire qu'avec deux toiles de tente qu'on boutonnait (on avait touché des toiles de tente), et avec deux bâtons de chaque côté, on pouvait passer dans les boyaux ! On n'avait pas besoin de soulever le brancard ! Parce que dans les boyaux, y avait des chicanes, alors comment voulez-vous ? Alors, avec le système de toiles de tentes et de bâtons, il fallait plus que deux brancardiers à ce moment-là, au lieu de quatre, pour en porter un ! Mais à la Cote 304, de la Cote 304 pour descendre à Esnes* [15]*, combien y avait de kilomètres ? Peut-être cinq ou six, peut-être plus, je me souviens pas… J'ai pris un grand blessé, on l'a mis sur notre brancard, et quand on est partis… Là, on descendait en plein jour. J'étais encore musicien, mais on les portait, nous à l'arrière ; les voitures pouvaient pas venir*

---

[13] Le cote 304 (304 m d'altitude) est une position bien connue sur le Massif du Morthomme, à l'ouest de Verdun, dont c'est le point culminant. Le 121e R.I. est allé quatre fois dans le secteur de Verdun, entre 1915 et 1918
[14] Si ce *« dans la Somme »* correspond à la bataille de la Somme, il s'agit du second semestre 1916
[15] Esnes-en-Argonne se trouve à vol d'oiseau seulement à 2 km de la Cote 304, juste au pied du Massif du Mort-Homme, mais à 4 km (voire 5) en prenant les chemins ou routes aménagés. Mais les parcourir avec un blessé sur un brancard, sous les bombardements, doit faire paraître le trajet singulièrement long !

jusqu'à nos tranchées. Eh bien, quand on est passé devant les Allemands – ils nous voyaient, de l'autre côté – ils nous ont arrosés avec leurs 77, juste au moment où on passait devant les batteries ! Le blessé qui était sur mon brancard a fiché le camp ! On l'a pas retrouvé ! Je sais pas où il était blessé, le pauvre type… On nous a apporté un blessé, on nous dit : « Il faut l'apporter à Esnes. La voiture peut pas venir le chercher, il faut que vous les descendiez ! ». Et je sais pas si on était à 1 km ou 2 de la Cote 304, je sais qu'on est passé dans un petit ravin où les batteries s'étaient installées. Mais je pense que les Allemands nous avaient suivis, avec notre brancard et ils nous ont arrosés ! Le type a fiché le camp ! Mais on y a rien perdu, parce qu'on a dit aux gars : « On retrouve pas… ». Le type avait dû avoir la trouille, il était rentré dans une cagna d'artilleurs, on l'a pas revu ! Et un officier d'artillerie nous a dit : « Oh ben écoutez ! On a justement un blessé à descendre , on va vous le remplacer ! ». Et on a descendu un artilleur jusqu'à Esnes. »

Ce n'est pas un mystère : la composition sociologique du groupe des musiciens-brancardiers est relativement élevée, ne serait-ce que parce qu'il fallait connaître la musique, donc l'avoir apprise, donc avoir eu des parents citadins qui pouvaient payer des cours, en dehors de ceux de milieu populaire, doués, qui avaient participé à une « clique » ou à une harmonie depuis leur jeune âge . C'est ce que va spontanément indiquer Armand, tout comme il avouera, sans être sollicité, que ses camarades et lui sont très privilégiés par rapport aux fantassins, et il va jusqu'à leur attribuer (donc s'attribuer) le qualificatif honni d' « embusqués » (ce que plusieurs autres refuseront vigoureusement). Et de fait, par rapport aux vrais « embusqués », ceux des bureaux , de l'arrière, de l'Etat-Major, les brancardiers, soumis au feu de l'ennemi, et exécutant des transports de blessés pénibles, ne le sont pas ! Nous consacrerons un chapitre, à la fin de l'année 1917, à la haine des embusqués.

E – *« Est-ce que votre fonction vous amenait à prendre part aux opérations des chirurgiens, du major ?*

T- *Dans les groupes de brancardiers ou d'infirmiers, on mettait tout de même des gens…*(instruits). *C'étaient tout de même pas des cultivateurs ! Non pas que je veuille dire que les cultivateurs étaient pas capables ! Mais on mettait tout de même des gens qui savaient se débrouiller ! Au régiment, sur une compagnie, y avait presque 50 % d'illettrés ! Y en avait 25% qui avaient leur certificat d'études, 25 qui était capables de se débrouiller, et puis les 50 autres, c'était bien sommaire ! Nous* (au 121e R.I. de Montluçon) *c'étaient des Auvergnats, qui n'étaient pas sots pour autant, mais ils avaient pas été à l'école ! On allait à l'école pour faire sa première communion ! Ah ! Mais sous le régime des écoles de l'Etat, c'était tout de même développé !*

E- *Et quels étaient les rapports entre les soldats ?*

T- *Oh ! Magnifiques ! Magnifiques ! Oh ! Si vous saviez ! On recevait des colis… De mes parents ! Le colis arrivait….* (oublie de dire qu'il le partageait avec ses camarades). *Oh ! Entre nous, c'était quelque chose ! C'était magnifique !*

E- *Et les gens de différentes régions s'entendaient bien entre eux ?*

T- *Oh ! Très bien ! D'ailleurs nous étions tous de la région… Y avait beaucoup de Stéphanois : les Gagas ! On les appelait « les Gagas ! ». Et on était tous embusqués ! On avait tous des emplois ! Les gars de la Loire, les gars de Roanne ou de Saint-Etienne, c'étaient tous des Gagas* (pour les Bourbonnais de l'Allier, les Auvergnats du Puy-de-Dôme ou du Cantal). *Mais les gars de la Loire avaient une réputation d'être très débrouillards : on avait tous des emplois ! Y en avait qui étaient « pique-boyaux » ! C'étaient les types qui faisaient de l'escrime !*

E- *Mais on leur donnait quel emploi, à ces gens-là ?*

T- *Y avait un petit état-major autour du colonel. Y avait même cinq cavaliers : un sous-officier avec quatre hommes qui étaient à cheval, qui suivaient le colonel. Comment on les appelait, ceux qui étaient autour du colonel ? …C'étaient des gens qui avaient en somme une profession. C'étaient les artisans du régiment. »*

On aura compris que ce n'est pas l'atmosphère au sein de la troupe de fantassins dans les tranchées qu'Armand décrit comme « *fantastique* », mais celle qui règne au sein du petit groupe de vrais embusqués, groupés autour du colonel, alors que les brancardiers, eux, ont droit aux fatigues et aux périls que leur emploi du temps de musiciens, soumis à des répétitions fréquentes, leur évite ordinairement ! Les artisans du régiment, qui ne combattent pas, sont attachés à l'échelon, ils peuvent être maréchaux-ferrants pour les nombreux chevaux (surtout dans l'artillerie, où il faut tracter les canons et les caissons d'obus) bourreliers pour les harnais, cordonniers pour les godillots, couturiers pour remettre en état les vêtements déchirés, sans compter les nombreux secrétaires !

On a utilisé sa formation d'horloger, qui suppose la minutie, pour faire de lui un brancardier-infirmier un peu spécial :

E- « *Et donc votre fonction, vous, en raison de votre qualification d'horloger, c'était de vous occuper de quoi ?*

T- *Eh bien, je m'occupais de faire bouillir les outils dont on se servait pour faire les premiers pansements ! Parce que c'était très sommaire, les pansements. Généralement, y avait les brancardiers et les infirmiers, dans chaque section, qui savaient faire un pansement. Mais c'étaient les soldats eux-mêmes, entre copains, qui faisaient les premiers pansements aux blessés. J'ai vu le cas, moi, de gens qui étaient blessés au ventre. Ils*

étaient dans un brancard, on les changeait de brancard : ça les tuait ! Péritonite ! On les tuait ! On les achevait !
E- *Y avait tout de même le souci de faire bouillir les instruments ?*
T- *Ah oui, oui ! Pas dans les tranchées ! Au poste central ! Au poste central, avec le médecin-chef, on faisait bouillir tous les instruments ! J'étais chargé de ça, de l'entretien des machins* (bistouris, ciseaux…). *Et puis, tous les soirs, j'étais chargé d'aller au ravitaillement pour le groupe : y avait le médecin-chef* (avec rang de capitaine), *il avait son adjudant, qui se promenait dans les tranchées pour savoir, et il avait un secrétaire, un soldat qui faisait le secrétaire. Y avait quelqu'un qui faisait la cuisine, y avait un cycliste pour transporter les ordres du médecin-chef. Et puis moi, qui s*'occupait du ravitaillement. »*
E- *Et ces quelques-uns, qui avaient des fonction de cycliste, de… Comment les appelait-on ? Vous me le disiez tout à l'heure ?*
T- *Les embusqués ! Les embusqués ! C'étaient les embusqués de…*(régiment)
E- *Mais les embusqués, c'étaient les gens de l'arrière, pas des gens comme vous !*
T- *Mais entre nous, entre nous, on était bien des embusqués ! Mais, monsieur, c'est qu'on faisait pas les attaques ! ».*

Ayant été gazé en mars 1918 à l'étang de Vaux, vers Verdun, Armand Primpier, aveugle pendant trois jours, sera évacué et soigné à l'arrière. Et il devra changer de métier, ses yeux, gravement touchés par les gaz, ne lui permettant plus la précision du travail d'horloger. Il fera une carrière de représentant en textiles.

Un autre brancardier, Roannais d'adoption, interviewé le 10 juin 1988, dix mois après le précédent, insiste, à la différence d'Armand Primpier, sur le danger que couraient les brancardiers, au point qu'il va même les considérer comme parfois plus menacés que les fantassins, ce qui est tout de même notoirement exagéré. Il s'agit de **Louis Plagnial** (cl.11), né à Devesset, dans le canton de Saint-Agrève (Ardèche). De parents agriculteurs, il a connu d'abord, en Ardèche, le travail de petit valet dans plusieurs fermes. Puis après la mort de son père, il vient à Saint-Etienne et s'emploie comme mineur. Après la guerre, il fera toute sa carrière à la société Casino, comme gérant de succursales d'abord, puis, après 1924, comme inspecteur, devenant inspecteur régional.

Il est, en tant que soldat de la classe 11 assujetti seulement au service militaire de deux ans, incorporé en octobre 1912 au 51e R.I. de Montélimar, et à deux mois de la « quille » quand éclate la guerre de 1914. Il restera presque sept ans (d'octobre 1912 à sa démobilisation le 15 août 1919) dans le même régiment, occupant pendant toute la guerre la fonction de caporal infirmier, dans des secteurs très divers, en ayant la chance de ne pas être blessé.
E- « *Est-ce qu'au moment où les brancardiers venaient (là aussi, il y a deux positions) on suspendait le combat ? Ou est-ce qu'on tirait sur eux ?*
T, qui éclate de rire : *Oh non ! Au contraire !*
E- *Donc vous étiez très exposé en allant chercher les blessés ?*
T- *Comme tous les fantassins ! Comme ceux qui avaient un fusil ! Exactement la même chose ! Autant qu'eux ! Même parfois plus, parce qu'il fallait quand même aller les chercher ! Des fois, c'était vraiment dangereux, hein !*
E- *Et je suppose que parfois vous ne pouviez pas aller les chercher tout de suite ?*
T- *Autant que possible , on les laissait pas… s'ils étaient pas morts ! On commençait d'abord par relever ceux qui étaient en vie encore. Celui qui était mort, ma foi ! Ça vient après, on verra : « On s'occupera de toi plus tard ! »*
E- *Je suppose que dans certains cas, certains sont restés plusieurs heures, voire plus d'un jour…*
T- *Oh oui ! Oh bien sûr ! Des journées complètes ! Comme en cette saison où les jours sont très longs, y a très peu de nuit. Alors on maudissait ce mois de juin, avec ses petites nuits. Il fait presque pas nuit complètement. On a l'impression que ça se boucle… »*

Un éclairage complémentaire sur cette fonction de musicien-brancardier nous est fourni par **René Villemagne** (cl.15) né à Chazelles-sur-lyon, où il a exercé jusqu'à son incorporation le métier d'ouvrier chapelier à la chapellerie Fléchet. Après une instruction faite au 86e R.I. du Puy, puis une montée en renfort au 38e R.I. de Saint-Etienne, c'est seulement dans son troisième régiment, le 294e R.I. de Bar-le-Duc, où il est versé après l'échec de l'offensive du Chemin des Dames, qu'il est affecté à cet emploi.
E- « *Vous jouiez de quoi ?*
T- *De la clarinette ! J'étais même assez…coté !* (rire)
E- *Comment se fait-il que vous n'ayez pas été musicien dès le début ?*
T- *Ah non ! Non, non, non ! En arrivant au 294, je vous le dis bien, y avait eu beaucoup de pertes au Chemin des Dames, on demandait des fusils-mitrailleurs, des pionniers, des voltigeurs… et des musiciens ! Moi, j'ai levé le doigt, j'ai dit : « Je suis musicien ! ». On m'a présenté au sous-off (le chef était en permission* : chef de

la musique), *le sous-off m'a dit : « Tu sais lire la musique ? ». J'ai dit : « Un petit peu, oui… ». On me donne une clarinette…*
E- *« Un petit peu ! » : vous étiez modeste !*
T- *Oui ! Il me dit : « Monte-moi une gamme en si bémol ! ». Je lui ai monté sa gamme. Puis il me donne un carton : « Tu sais lire ? ». La Madelon ! Je m'en suis rigolé ! Alors, j'ai été embauché tout de suite !*
E- *Et en quoi consistait votre travail de musicien-brancardier ?*
T- *Quand on était au repos, on était musicien ! Mais quand on était en ligne, quand le régiment montait en ligne, on était disséminés dans les compagnies comme brancardiers. Y en avait toujours qui s'écorchaient les pattes, on leur mettait un petit peu de teinture d'iode, on leur faisait les petits pansements sommaires: c'était notre travail ! Et les feuillées ! Vous savez ce que c'est, les feuillées ?* (rire) *Entretenir les cabinets !*
E- *Ah bon ? Les cabinets, c'était vous ? Pourtant, ça n'a rien à voir avec les soins !*
T- *Eh ben ! C'était le service de Santé qui était chargé d'entretenir les…*(rire)
E- *Mais en quoi consistait l'entretien des feuillées ?* (silence) *A enlever les excréments ?*
T- *Non ! Parce que… On bouchait le trou, puis on en faisait un autre à côté. Alors, on versait de la chaux dessus, de la chaux étendue d'eau : on faisait un bouillon de chaux.*
E- *Et ce trou, il fallait le refaire souvent ?*
T- *Ça dépendait de la quantité de la marchandise !* (rire)
E- *Mais dans un endroit un peu protégé, je suppose ?*
T- *Ah oui ! Dans la tranchée. On creusait une anfractuosité dans la paroi de la tranchée, on creusait un trou, on mettait deux planches. Et puis, quand c'était fini, on bouchait le trou, on en recreusait un.*
E- *Mais ça devait sentir très mauvais !*
T- *Même pas ! C'était en plein air !* (rire). *Puis avec la chaux, du crésyl*[16] *aussi, des machins comme ça, toutes sortes de drogues qu'on nous donnait…*
E- *Donc ça, c'est un côté peu ragoûtant, quand même, de votre…*(activité)
T- *Ecoutez : quand on est soldat, on fait tout !* (rire)

A part ce côté insoupçonné et trivial de l'emploi de brancardier au front (mais, à la réflexion, cela relève bien de l'hygiène la plus élémentaire), René Villemagne va en montrer l'aspect le plus noble, et le plus périlleux :
E- *Et, en tant que brancardier, vous deviez voir des choses affreuses ?*
T- *Affreux !*[17] *En tant que brancardier, j'ai vu des choses affreuses ! Mais, étant blessé, j'en ai vu d'horribles, quand j'ai été blessé !*
E- *Attendez ! Votre blessure, c'est donc en 18, vous m'avez dit ?* T- *Oui !* E- *Donc vers la fin de la guerre ?*
T- *Le 30 mars 18 ! »*

Il s'ensuit le récit que nous verrons à la fin de ce chapitre, quand René, de brancardier, deviendra blessé recevant les secours de ses collègues brancardiers. Nettement plus loin dans l'entretien, je le ramène à sa seule fonction de brancardier :
E- *Est-ce que, comme brancardier, vous avez eu à faire face à des situations difficiles ? Douloureuses ?*
T- *Oui : douloureuses ! Qui faisaient réellement pitié ! Ah ! Y en avait qui pouvaient marcher, puis d'autres qu'il fallait traîner sur un brancard ! Je m'en rappelle d'un : il avait reçu un éclat d'obus là* (il montre son menton), *qui lui avait fracturé le machin…*(le maxillaire inférieur : cf infra)
E- *Sous la lèvre, là ? Ça lui avait fracturé le menton alors ? Ou vers le menton ?*
T- *Il était couché sur le brancard, et justement, y avait un groupe qui avait été bombardé par des 88 autrichiens. Ils étaient plusieurs blessés, et les postes de secours… pour accéder au poste de secours… Ils avaient toujours* (s'ils atteignaient le poste) *un abri un peu plus confortable, avec une tôle ondulée, quelque chose, ils étaient à l'abri. Et pour y accéder, y avait toujours un bout de boyau. Alors, deux brancards pouvaient pas se croiser, dans ce bout de boyau*[18] *Alors, il était par terre ! Si vous aviez vu ce pauvre type ! Cette mousse sanguinolente qui lui sortait de la bouche ! Ça faisait pitié ! Et puis ça faisait des bulles ! Ah !*

---

[16] Crésyl est une marque déposée en 1866, dérivé savant du radical de « créosote » ; c'est un produit désinfectant, mélange de crésols, d'huiles lourdes et d'un savon émulsionnant (Grand Larousse de la Langue Française, p. 1057). La créosote est une substance découverte en 1832 par l'Allemand Reichenbach : c'est un liquide incolore, obtenu lors de la distillation de divers goudrons et employé comme antiseptique (GLLF, p. 1055)
[17] *« Affreux »* en début de phrase est ici un intensif qui, par coïncidence, correspond au sens négatif de ma phrase, et même reprend l'adjectif *« affreux »* dans son sens normal. Mais dans le Forez, et dans sa périphérie, et sans doute dans d'autres régions, il peut être utilisé dans un sens positif, toujours au masculin, en début de phrase exclamative : « *Affreux ce qu'il y a eu des poires cette année ! »*
[18] Un boyau, ramenant vers l'arrière à partir des tranchées de première ligne, est toujours plus étroit qu'une tranchée, de sorte que deux équipes de brancardiers (équipes de 4 au début, un à chaque poignée du brancard en bois, de 2 après l'invention des brancards souples, en toile, où un brancardier tient les deux mancherons de devant, l'autre ceux de derrière) ne peuvent pas s'y croiser. L'une devrait remonter sur le terrain normal, s'exposant ainsi au tir ennemi !

Sa réputation ! (sens ?). *Je sais pas ce qu'il est devenu ! Il a été défiguré complètement ! Je sais pas ce qu'il est devenu, parce que là… fracture du maxillaire inférieur !*
E- *Mais je suppose que, parfois, certaines blessures étaient tellement horribles que vous vous sentiez presque mal, non ?* - T- *Non, non, non !* E- *Non ? Est-ce que vous arriviez à vous endurcir ?*
T- *Ah ben, on l'était ! Forcément, on l'était ! On était endurcis ! On en voyait tellement ! Après les uns, c'étaient les autres ! Et puis, on n'était pas toujours au même endroit… »*

Ici, il raconte l'histoire, exposée précédemment dans un autre chapitre (à propos du danger des grenades) du blessé qui, au cours d'une patrouille, avait par mégarde heurté du pied une grenade traînant sur le sol, dans les feuilles mortes, et que le choc de la chaussure avait dégoupillée :
T- *« Il était blessé au ventre, il avait plusieurs éclats dans le ventre ! En plein jour ! Les Allemands n'ont pas tiré ! Ils nous voyaient bien : on avait un brassard blanc avec la croix rouge ! On a ramassé notre blessé qui criait ! Ils l'entendaient ! Les Allemands n'ont pas tiré ! Pas un coup de fusil ! »* (il fait le geste de soulever son chapeau)
E- *Là, vous faites signe : « Chapeau ! »*
T- *Ah oui ! On savait pas comment leur dire merci !* (rire)
E- *Est-ce que vous pensez que certains blessés sont morts entre les lignes, parce qu'on n'a pas pu aller les chercher ?*
T- *Ah ben, je peux pas vous dire, ça… Peut-être…*
E- *Dans votre secteur, vous l'avez pas vu ?*
T- *Dans mon secteur, je l'ai pas vu ! Tous les blessés ont été ramassés : nous sommes allés les chercher. Si c'était pas le jour, c'était la nuit, mais on allait les chercher ! On avait du cœur, vous savez, pour notre camarade ! Pas le laisser ! ».*

René Villemagne se souvient-il de tout ? Ou a-t-il vécu une situation idéale ? Ou tout au moins, la moins imparfaite possible ? Car le blessé qui agonise en être les tranchées, sans être secouru, cela fait pourtant partie de la réalité de la Grande Guerre !

Une autre fonction, pénible aussi, du brancardier nous est rappelée par René Villemagne : il s'agit de l'ensevelissement des cadavres.
E- *« Donc vous me disiez que les brancardiers étaient chargés d'enterrer les morts ?*
T- *Oui, oui ! Quand les brancardiers n'abondaient pas* (ne suffisaient pas à la tâche), *c'étaient les camarades qui le faisaient. Alors une fois qu'ils* (les cadavres) *étaient assemblés avec les brancards, on les transportait à quelques dizaines de mètres des lignes, dans un petit coin. On les rassemblait. Et puis on les pliait* (enveloppaient) *dans leur toile de tente ; la toile de tente, personne ne voulait s'en séparer ! C'était le linceul du Poilu ! On attachait ça comme on pouvait, mais tout le haut du corps, la face, c'était tout isolé dans la toile de tente ; on laissait que les jambes* (non enveloppées). *Et puis on creusait des trous ! On les mettait dans le trou ! Et il y avait toujours un prêtre (parce qu'il y avait des prêtres avec nous) : ils prenaient un surplis* (un vêtement sacerdotal blanc plissé, en coton, en forme d'ample blouse)) *qu'ils avaient toujours dans leur sac. Des fois, ils faisaient une petite messe, comme ça. On les enterrait, on commençait à verser la terre sur les bords* (de la fosse), *et puis, à force de la verser, elle arrivait à recouvrir les cadavres* (sanglots). *S'il y avait des fois des plantes, des fleurs sauvages, on en faisait un petit bouquet, on mettait ça sur la tombe. Et puis une croix de bois. Y avait des dépôts à l'arrière des fronts, où elle étaient stockées toutes prêtes, qui attendaient que le nom ! Et puis alors, y avait des vignettes ! ils mettaient leur nom, leur numéro de régiment, et puis ça faisait !* (ça convenait).
E- *On le clouait sur la croix, le nom ?*
T- *Sur la croix, oui, sur la croix ! Les croix étaient en bois blanc*[19] *; alors on mettait des vignettes, on mettait leur nom.*
E- *Des vignettes ? Vous voulez dire des étiquettes ?*
T- *Non ! C'étaient pas des étiquettes ! C'étaient des petits carrés en cuivre, avec un chiffre ou une lettre, perforés* (comme un pochoir). *Alors, on appliquait ça, puis y avait qu'à barbouiller, comme ça* (geste). *On enlevait la vignette, et on retrouvait le nom, vous comprenez ! C'était comment vous dirais-je ? Un transparent, si vous voulez. Le chiffre ou la lettre était dégagé, alors on passait ça...*(en peinture). *Y avait que le chiffre ou la lettre qui était peint, vous comprenez ! »*

Ma question suivante provient directement de la petite conversation que nous venons d'avoir pendant le changement de bande magnétique :
E- « *Et vous me disiez que vous les ficeliez dans leur capote avec du fil téléphonique ?*

---

[19] Pour ceux qui ne connaîtraient pas du tout le vocabulaire du bois, le « bois blanc » n'est pas du bois peint en blanc, mais du bois d'essences comme le pin, le sapin (voire le bouleau ou le peuplier) d'apparence blanche uniforme une fois les planches sciées, par opposition au « bois dur », d'aspect plus foncé, et veiné, dont le chêne est l'exemple type (les arbres fruitiers, le noyer, etc.). Le premier est beaucoup plus courant et meilleur marché que le second.

T- *Oui ! On n'avait pas de ficelle ! Le fil téléphonique traînait de partout*[20]*. Le fil téléphonique, les pelles, les pioches , y en avait de partout ! Ça traînait de partout ! Le fil téléphonique particulièrement !*
E- *Est-ce qu'on creusait des tombes en profondeur ?*
T- *Oh ! En profondeur !* (ton dubitatif) *60 cm ! Et quelquefois les pionniers leur faisaient une petite caisse quand c'était possible, mais c'était rare !*
E- *Les pionniers ?*
T- *Les pionniers ! C'étaient des maçons, des menuisiers, des ouvriers du bâtiment qui faisaient partie du Génie ; alors ils pouvaient faire une petite caisse* (en bois) *quand c'était possible, mais c'était rare, ça !*
E- *Est-ce qu'il y avait parfois des tombes collectives ?*
T- *Ah ! Je l'ai jamais vu ! Je l'ai jamais vu !*
E- *Vous avez toujours vu des tombes individuelles ?*
T- *Individuelles, oui… Maintenant* (cependant), *y a eu des tombes collectives ; au début de la guerre, ça s'est produit, ça. Mais les tombes collectives, y avait : « Ici reposent six soldats français », « Ici reposent cinq soldats français ». C'étaient des tombes collectives !*

René Villemagne a décrit une inhumation « dans les règles », avec linceul en toile de tente, tombe assez profonde, bénédiction par un aumônier en tenue liturgique (le surplis), croix de bois préfabriquée, identification du défunt. Beaucoup de tombes ont été bien plus sommaires, quand il y a eu tombe !

Dans certains cas, qui semblent très minoritaires à en juger par les témoignages, les brancardiers enterrent aussi les soldats allemands qui n'ont pas pu l'être par leur propre armée, si celle-ci a reculé. C'est le cas que signale, dan l'été 1918, le lieutenant d'artillerie (qui deviendra capitaine en 1939) **Etienne Becouse** (cl.13) de Saint-Nizier-sous-Charlieu :
T- « *Cet épisode, c'est quand les Allemands ont attaqué en 1918, le 14 juillet. Ils avaient réussi à franchir la Marne, et y avait des batteries coloniales qui tenaient le secteur. Alors, ils ont attaqué les batteries jusqu'au corps à corps, puisqu'il y a un lieutenant qui a été embroché par un Allemand ! C'était entre Château-Thierry et Dormans, à la Chapelle-Montaudon, le point le plus au sud atteint par les Allemands. Et alors là, ils* (les artilleurs coloniaux français) *avaient fait comme nous en 14 : ils avaient débouché à zéro* (réglage du tir des canons) *et obus explosifs à ricochets ! Et les Allemands qui étaient derrière une haie, y en avait deux lignes complètement couchées, avec des blessures extraordinaires ! Y en avait qui avaient tout le derrière* (geste : de la tête !) *arraché, c'était affreux ! Et alors, ils étaient pas encore enterrés ceux-ci. Quand on a contre-attaqué, nous, on a trouvé tous ces cadavres là ! Ça sentait le cadavre partout ! Alors, les brancardiers commençaient par enterrer les Français, et puis alors après, quand y avait plus de Français, ils enterraient les Allemands. Ils les mettaient d'abord à la Chapelle-Montaudon, dans une chapelle, et puis après, ils creusaient des trous puis ils les enterraient ! »*

Dans ce cas précis, il est difficile de démêler, parmi les motivations du geste d'enterrer les cadavres des ennemis, ce qui relève de l'humanitaire et ce qui relève du sanitaire, les cadavres, sous le soleil d'été, étant source de puanteur insupportable (« *Ça sentait le cadavre partout ! »*) et de propagation possible de maladies.

L'éclairage le plus complet sur la fonction de brancardier nous est fourni par **Amand Beyron** (cl.11) né à Viricelles dans une famille de fabricants de chapeaux ayant leur usine à Chazelles-sur-Lyon « Beyron Frères ») qui avait compté jusqu'à 120 ouvriers. Après des études menées jusqu'au baccalauréat au lycée privé de Valbenoîte, à Saint-Etienne, suivies d'une formation à l'Ecole Supérieure de Tissage de Lyon, le jeune Amand a travaillé chez un fabricant de tissus de Chazelles, puis, après guerre, a dirigé diverses usines de textiles (notamment à Régny, dans le Roannais) et a fini par se retirer à Roanne.

Il a été musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne et Lyon (un des trois bataillons au fort Lamothe) pensant toute la guerre, car il y était au régiment depuis l'automne 1912, et a laissé un important *« Journal de Campagne »* de 392 pages où son récit personnel, fondé sur la rédaction de carnets écrits au jour le jour pendant la guerre, se mêle à de larges extraits de l'historique de son régiment, rédigé forcément après la guerre, ce qui produit tout de même un effet fâcheux de disparate. Par ailleurs, je l'ai interviewé longuement, chez lui, le 31 décembre 1987, alors qu'il avait 96 ans. Quand je lui ai restitué son journal qu'il m'avait prêté pour photocopie, lui si avenant et policé, il s'était emporté (hors enregistrement !) quand j'ai osé lui dire que certains fantassins que j'avais déjà interviewés (il était mon 85e témoin) considéraient les brancardiers comme des *« embusqués » !* Et, de fait son journal comme son récit oral montrent les fatigues et les dangers que couraient ceux-ci…

Après avoir répondu à mes questions sur son parcours de vie, quand nous étions revenus au thème de la guerre, il a tenu à me dire d'emblée qu'il avait été blessé :

---

[20] « *De partout* » est un trait courant de syntaxe locale, au lieu de « *partout* » sans préposition. On dira correctement , en français comme en forézien « *il en vient de partout* », car venir se conjugue avec « de », mais en français correct , on dit «*il en traîne partout* », « *il en met partout autour de lui », « il y en a partout* », au lieu de « *il en traîne de partout* », « *il en met de partout », « il y en a de partout »* en français régional.

T- « *J'ai été blessé au Moulin de Herpy* [21]*… J'ai été blessé plusieurs fois. En Champagne d'abord, j'ai failli être tué ! Parce que j'étais musicien-brancardier ! Alors, à un moment, on transportait un colonel qui était blessé grièvement. Y a un obus qui est tombé à quelques pas de moi. Je l'ai entendu venir : je me suis flanqué à plat-ventre sur la gauche, n'est-ce pas ? Le blessé, il était sur un brancard. L'obus a tombé dessus : on n'a retrouvé ni le brancard, ni le bonhomme ! Alors, à ce moment-là, j'ai attrapé une blessure : j'avais toute la mâchoire qui était démontée, toutes mes dents qui étaient cassées !* (rire).

Il n'est pas revenu sur la question de ses autres blessures. Il a tenu rapidement à faire l'éloge de la musique du 99e R.I., répondant à ma question de profane, qui me paraissait de bon sens :

E- « *Est-ce que vous aviez l'occasion d'être musicien, en temps de guerre ?*

T- *Ah mais, bien entendu ! … J'étais à la musque du 99 comme archiviste. Quatre-vingts musiciens, avec des jeunes du Conservatoire ! C'était une musique remarquable à tous les points de vue. Elle était classée parmi les meilleures musiques militaires de France, après la Garde républicaine. Nous avions un chef, July, qui était remarquable à tous points de vue ! »*

Sa fonction particulière d'archiviste consistait surtout à commander les partitions : les *« cartons des musiciens »*, mais pas du tout à faire des compte-rendus des concerts donnés.

Autre question naïve, mais aussi de bon sens, de ma part après la précédente :

E- « *Votre fonction de brancardier consistait à aller chercher les blessés ?*

T- *Oui ! Nous étions quatre par brancard. Parce que quand vous avez un type de 80 kg sur le brancard, eh bien, à deux, on avait de la peine à le transporter ! Alors, quand j'ai été blessé, en Champagne, j'ai eu la chance d'entendre venir l'obus. Parce que vous savez, les obusiers* (crapouillots = canons de tranchée), *c'était pas le tir direct, c'était ça* (imite de la main le parcours en cloche d'une torpille). *Alors, je l'ai entendu venir, je me suis précipité sur la gauche, n'est-ce pas ? Il est venu, il a enterré le brancard et celui qui était dessus (un colonel, qui était blessé) : on n'a rien retrouvé ! »*

Il ne se souvient pas du nom du colonel.

Curieusement, cet épisode ne se trouve pas dans son journal de campagne qui, en revanche, rend compte de la blessure du Moulin de Herpy, qu'il a tenu à signaler tout de suite, comme une infirmation radicale du jugement négatif des fantassins sur les brancardiers dont j'avais fait état sans trop de diplomatie. Rappelons brièvement le cœur de ce récit, (plus longuement présenté dans « *L'enfer des bombardements* »), à la date du mardi 9 octobre 1918 :

« Sur la route, au retour, sans nous soucier de son bombardement, à 2 km environ avant d'y parvenir, un obus à gaz éclata près de nous ; Nicaize ne fut pas blessé, mais je reçus 2 éclats, un au côté droit et un autre sur le coup de pied, déchirant la molletière et le cuir du brodequin, qui rendirent ma marche encore plus pénible et difficile… Un peu plus à l'arrière, à une courte pose, ne pouvant plus respirer, ni voir, avec un terrible mal de cœur, Nicaize m'a aidé à enlever mon masque, mais l'air vicié ne m'a pas soulagé. Je ne voyais plus rien, mes yeux me brûlaient, le nez, la gorge me faisaient mal… Arrivé au poste de secours, le major panse d'abord mes blessures puis m'examine les yeux. Après les avoir lavés, il mit un bandeau dessus, avec défense de l'enlever jusqu'au prochain poste de secours, et me fit coucher sur un brancard. Il m'a fait faire une fiche d'évacuation et avertir le chef de musique, et la liaison du colonel. ».*

Son trajet d'évacuation commence à Reims, se continue par Epernay, puis Orléans, et se termine à Pau , où il se trouve le jour de l'armistice. Cette intoxication par les gaz lui vaudra, en 1919, une indemnité temporaire de 25 %, réduite à 15% en 1927 avec comme justification *« reliquat d'intoxication au gaz – tendance à l'emphysème »*. Il a eu trois citations, quatre décorations : la médaille militaire, la Croix de guerre, la médaille de Verdun et la médaille Interalliée, et deux décorations belges attribuées en 1961 (Croix du Roi Albert Ier et Croix flamande des trois Cités).

A propos d'une question portant sur le respect ou non d'une forme de trêve quand opéraient les brancardiers pour récupérer les blessés sur le terrain, il fait état d'une innovation qui, bien sûr, ne peut fonctionner que si le sol est relativement plat et meuble : les poussettes sur roues, servant à porter les brancards (cela s'est apparemment assez peu répandu) :

E- *Certains m'ont dit : « Quand les brancardiers intervenaient, on ne tirait pas ! », et d'autres m'ont dit : « On tirait tout le temps ! »*

T- *Ça, c'est pas vrai ! Les Boches nous tiraient dessus ! Nous avions le brassard de la Croix Rouge, eh bien, ils nous tiraient dessus ! Je me rappelle, nous étions à Reims, autour de Reims, quand les Boches ont attaqué. On nous avait donné des poussettes à ce moment-là, qui nous ont bien facilité… Le brancard, il était sur la poussette, ça branlait un petit peu, mais on pouvait mener la poussette à deux, tandis qu'avant, il fallait s'appuyer…*(tout le poids du blessé !)

E- *C'est ça… Donc, en fait, ils vous tiraient dessus ?*

T- *Oh oui ! Ils nous tiraient dessus ! Ils n'en tenaient pas compte !*

E- *Est-ce que les Français, eux, respectaient les brancardiers allemands ?*

---

[21] En bordure de l'Aisne (la rivière), proche de Herpy-l'Arlésienne, à 12 km à l'ouest de Rethel, dans les Ardennes

T- *Oh ça !… Nous nous en sommes jamais occupés !…Les Allemands, ils étaient très bien outillés, aussi… »*

Un peu plus loin, j'appuie sur le point sensible en signalant que des fantassins interviewés avant lui m'avaient dit qu'ils considéraient les brancardiers comme des « *privilégiés* (en omettant d'employer le mot honni d' « *embusqué*s »). Réponse vigoureuse :

T- *« Alors, là, je dis : « Bande de cons ! »… Les Boches n'ont jamais respecté la Croix Rouge ! »*

Comme d'autres brancardiers, il signale la difficulté de circuler dans les tranchées avec un brancard :

T- *« Les tranchées, on ne pouvait pas s'en servir avec un brancard ! Les tranchées, c'était en zig-zag, comme ça ! Nous étions toujours à découvert ! Nous avons toujours eu beaucoup de pertes ! ».*

Si les tranchées sont « en zig-zag » (expression partiellement exagérée), ce n'est pas plaisir de rallonger le travail de creusement, c'est qu'il faut, dans certains cas, tenir compte des obstacles du terrain (contourner un rocher, ou une partie de terre très caillouteuse) , mais surtout aménager assez souvent des « pare-éclats », des coudes dans la tranchée, pour éviter qu'un éclat d'obus prenant la tranchée en long ne tue une dizaine ou une vingtaine de soldats alignés dans la tranchée. Si l'éclat butte dans le coude de terre de la tranchée, il s'arrête.

Ayant vu beaucoup de blessés, il considère que *« C'étaient ceux qui étaient blessés au ventre qui étaient le plus à plaindre. »*, ce qui m'amène à lui demander :

E- *Justement, ces gens-là devaient hurler pendant que vous les portiez ?*

T- *Ils plaignaient*[22] *plutôt ! Bien entendu, quand on est blessé gravement, ils se plaignent quand même… Mais on était tellement habitués à toutes ces souffrances qu'on n'y faisait pas attention !*

E- *Y avait une sorte d'habitude qui se créait ?* T- *Oui !* E- *Est-ce que l'habitude allait jusqu'à l'insensibilité ?*

T- *Je crois pas, non ! Quand même, on était humain ! On avait du cœur ! Oh ! Les brancardiers étaient dévoués, hein ! C'était pas rigolo d'être brancardier ! Je m'en rappelle, à Herleville, là, quand y a eu la grande bataille où nos deux régiments, le 22e et le 99e, ont été massacrés presque au complet, eh ben rappelez-vous que le champ de bataille, c'était pas rigolo ! Le soir, on a fait venir des brancardiers de Paris ! Et puis, y avait les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui étaient là, avec leurs lanternes, qui couraient sur le champ de bataille, pendant deux nuits, et deux jours ! Eh ben, y en a qui criaient encore au secours, qui appelaient leur mère ! Epouvantable ! Avec le village d'Herleville qui était en flammes ! Alors, quand notre colonel a été tué, n'est-ce pas ? … il* (dans son cercueil !) *a passé à la tête de son régiment, qui était complètement démoli ! Si vous aviez vu cet enterrement, dans l'église de Flamerville qui brûlait ! Le chœur était en train de brûler, ainsi que le village, et les Boches continuaient à nous envoyez des obus !. Vous voyez à peu près le spectacle ! »*

E- *L'enterrement se déroulait dans cette église en flamme ?*

T- *Oui ! Alors, le colonel… Avec les infirmiers du coin, on a creusé la fosse et puis on l'a mis dedans ! Mais enfin, vous lirez mon bouquin ! »*

Cette vision d'apocalypse, très poignante, très cinématographique aussi, correspond effectivement à une bataille qu'il décrit longuement dans son récit de campagne, son « *bouquin* » écrit précisément à la requête de ce colonel si tôt disparu :

E- *Expliquez-moi ce que vous me disiez avant l'enregistrement : pourquoi avez-vous écrit vos mémoires ?*

T- *Je vous disais que j'étais la liaison du colonel, n'est-ce pas ? Avec lequel j'étais très bien, en bons rapports. Il m'a dit : « Mon petit, il faudra faire comme moi ! Comme vous avez des possibilités…*(cherche le mot)

E- *Comme intellectuel ?*

T- *Oui ! « Alors, chaque jour, vous marquez ce qui vous entoure ! ». Je l'ai fait toute la guerre !*

E- *Et même dans les périodes de combat, vous vous astreigniez à écrire ?*

T- *C'était plus difficile !* (rire). *Je l'écrivais un jour, deux jours après…*

E- *Est-ce que les autres, ceux qui étaient autour de vous, comprenaient l'intérêt de ce que vous faisiez ?*

T- *Ils s'en foutaient pas mal ! Ils s'en foutaient pas mal ! Bien entendu qu'ils savaient que je prenais des notes…*

E – *Aviez-vous conscience, vous, de faire une œuvre un peu pour l'Histoire ?*

T- *Non ! Je le faisais pour moi !*

E- *Pour vous ? Et pour vos descendants ?*

T- *Oh ! Je pensais pas aux descendants ! Ça me faisait plaisir de faire ça parce que c'était mon colonel qui m'avait demandé de le faire. Il disait que ça pouvait resservir. »*

---

[22] Cet emploi non pronominal du verbe (« plaindre » au sens de « se plaindre », de gémir) dérive directement du français classique (du XVIIe siècle) et est attesté au Moyen-Age. Ainsi, le Grand Larousse de la Langue Française signale cette syntaxe : « *Plaindre ; verbe intransitif (fin du XIIe, Châtelain de Coucy) – Classique : Manifester son chagrin par des plaintes, des gémissements : « Mais ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre ! // Ce feu saisit le roi » (Pierre Corneille) ».*

Et de fait, ça ressert ! Mais revenons un peu au récit oral, avant d'expliquer cette bataille d'Herleville, à laquelle il revient, nettement plus loin dans l'entretien, après avoir un peu hésité avec la Champagne et le Chemin des Dames, quand je lui ai posé la question :

E- *Pour vous, quelle a été la plus mauvaise période, comme brancardier ?… Vous parliez du Chemin des Dames…Ça a été très dur, le Chemin des Dames ?*

T- *Mais ça a été avant ! Le 25 septembre 14 … ça a été dur !*

E- *Beaucoup de gens sont morts faute de soins ?*

T- *Parfaitement ! Je me rappelle quand on a fait l'attaque sur Herleville, là, où le 99e et le 22e ont chargé à la baïonnette les Boches qui étaient retranchés dans un village. Ces deux régiments venaient d'être remontés* (en renforts, à cause des énormes pertes précédentes). *Parce qu'au régiment, on avait 3860 hommes plus les officiers. On a été nettoyés complètement ! Alors, à un moment, à Herleville (c'est dans la Somme) l'ordre est venu de charger à la baïonnette les Allemands qui étaient retranchés dans un village. Alors, là, nous avons eu des pertes lamentables ! Quand on a fait le recensement du régiment, il en restait plus que 125, tout le reste avait été tué ! »*

Avec le recul du temps, parce qu'il veut impressionner son interviewer, et parce qu'il n'avait pas relu depuis longtemps son *« bouquin »*, Amand exagère beaucoup les pertes de son régiment, qui sont effectivement *« lamentables »*, même si on les ramène aux chiffres sensiblement exacts, même s'ils sont arrondis, puisqu'il écrit, le mardi 3 novembre 1914 : *« Je suis embauché à la brigade pour q.q. jours pour faire des copies de « cartes » d'après celles de l'Etat-Major au 30 millièmes nouvelles, avec courbes de niveau et des graphiques, comme l'exemple ci-dessous :*

Graphique de l'Effectif du 99e Régt du 11 août au 5 nov.bre 1914

Au départ de
Lyon le 5-8-14

		Août				Septembre					Octobre				
Troupe	Officiers	11	16	21	26	5	10	15	20	25	5	10	15	20	25
3860	60														
Alsace 2500	45	Villers Ste Marie aux Mines	Rothau Fousay St Blaise	Heige Saâls	Saulxures Robach St Dié	Haut-Jacques		Bellefosse							
Vosges 1800	20						La Balle Taintrux								
Id.															
1000	13						Romiville Richinville Bois de Laître Xainfing St Jean d'Ormont								
700	10										**Somme** Herleville Foucaucourt Framerville Rainecourt			Bois étoilé	
500	8														

Malheureusement, ce tableau n'intègre pas les divers renforts qu'il a fallu injecter, au fur et à mesure des pertes, pour maintenir le régiment au-dessus de 3000 hommes, car il est évident que ce ne sont pas 700 hommes, soit moins d'un bataillon (un tiers de régiment), donc à peu près trois compagnies, avec seulement dix officiers (ce qui n'en ferait que trois pas compagnie) qu'on a envoyé à la bataille d'Herleville ! A l'issue de cette bataille, des 25-28 septembre, mais comptabilisée en octobre – sans doute parce qu'il faut un certain temps pour établir un état de l'effectif- comme les trois concomitantes qui sont jumelles, dans un périmètre de 4 km, à guère plus de 15 km au sud-ouest de Péronne (Foucaucourt-en-Santerre, Framerville et Rainecourt), il restait environ 500 hommes et 8 officiers de l'effectif initial de 3860 et 60. Soit des pertes (qui ne comportent pas que des morts ! Mais des « hors de combat » pour diverses raisons, dont la plus courante est la blessure suffisamment grave pour pousser à l'évacuation) de **87%** pour la troupe et les simples gradés, et de **86,6%** pour les officiers !

Pour mieux comprendre cette saignée du 99e R.I. , qui est tout à fait considérable, même s'il n'atteint pas les chiffres extrêmes donnés oralement par Armand Beyrond pour la seule bataille d'Herleville (« *Quand on a fait le recensement du régiment, il en restait plus que 125, tout le reste avait été tué !* ») , rappelons le tableau donné au début de cet ouvrage, au chapitre V, à la date du 6 septembre 1914, qui lui intègre les renforts (que nous mettons en gras) en nous citant :

*« **Amand Beyron** (cl. 11), a tenu un compte précis des divers faits survenus au régiment, en même temps qu'à lui. Son régiment a été engagé en août dans les Vosges, vers Epinal et Saint-Dié, puis en Alsace vers Sainte-Marie-aux-Mines, et décimé. Le compte minutieux qu'il donne à la date du dimanche 6 septembre 1914 permet de mesure l'effroyable saignée du régiment:*

*"Nuit assez calme; on avait besoin d'un peu de repos et pour pouvoir manger un peu de soupe. Dans la matinée arrivent des **renforts: 800 hommes** envoyés d'urgence du dépôt de Vienne et d'autres dépôts de régiments du 14e C.A.* (Corps d'Armée) *(99e – 30e 697e et 140e)*

Effectif au départ de Lyon le 6 août:	*3860 hommes*
*Pertes: tués, blessés, hors combats**	*3700 "*
Il reste au régiment le 6 sept bre	*160 "*
*(Reçu au 5 sept bre des **renforts,** environ*	***2000)***
A Vanémont, il restait ce jour 6 sept bre environ	*500*
soit	*660*
*Il était temps de recevoir de **nouveaux renforts***	***800***
	1460

*En un mois, du 6 août (départ de Lyon) au 6 septembre, le régiment ne comporte plus que 160 hommes valides aux deux bataillons auxquels il faut ajouter les 500 hommes du premier bataillon, cantonné à Vanémont, à 20 km au nord de Gérardmer, dans les Vosges, qui n'a pas été engagé dans le dernier combat d'Alsace. Le régiment a donc perdu en un mois (tués, blessés, disparus, prisonniers sans doute) 3860 hommes – 660 = 3200 hommes, soit **82,9%** de son effectif! Et si l'on calcule sur les deux bataillons qui ont effectué tous les combats, en les estimant à 2/3 de l'effectif total de départ, soit 2573 hommes, comme il n'en reste plus que 160, les pertes (2413 hommes) se montent au pourcentage incroyable de **93,8 %**! Les **renforts** du 5 septembre (environ **2000** hommes) et ceux du 6 (**800**), soit en tout **2800**, ajoutés aux 660 qui restent des combats d'août et de début septembre permettent de faire remonter les effectifs à 3 460, mais ce n'est plus le même régiment! Il est presque entièrement renouvelé. On mesure le flegme sidérant d'Amand Beyron concluant sobrement par cette formule euphémisée: "Il était temps de recevoir de nouveaux renforts"…*

Dans son journal, à la date du vendredi 25 septembre, Amand avait évoqué le début de la bataille de Framerville, et la mort du lieutenant-colonel Arbey (grade donné dans plusieurs sites consacrés au 99e R.I.) tué, comme le voulait la tradition, « *à la tête de son régiment » : « Dans la nuit, on nous apporte sur un brancard de fusils le* <u>*colonel Arbey du 99e*</u> *mortellement blessé et qui meurt à l'arrivée. Il fut tué dans la charge à la baïonnette à la tête de son régiment. Toute la nuit, jusqu'à l'aube, défilé lamentable de blessés, rapidement évacués par ambulances divisionnaires sur l'arrière, à* <u>*Montdidier*</u> ». Un détail : si le corps du colonel a été apporté sur un « *brancard de fusils* » (qu'on imagine avec deux fusils enfilés dans les manches de deux vareuses, ou de deux capotes pour servir de toile centrale supportant le corps), c'est tout simplement que le régiment est à court de brancards normaux ; mais quel symbole pour cet officier !

Le lendemain 26, la bataille connaît une accalmie, mise à profit par les brancardiers pour ramasser des blessés, mais ils sont débordés et doivent les sélectionner selon la gravité visible de la blessure, laissant les moins blessés sur le terrain, s'ils ne peuvent pas se mouvoir : :

« *Vers 16 heures, l'artillerie allemande se calme, et l'ordre, donné pour nous, de contre-attaquer de suite sur toute la ligne . On profite de l'accalmie pour parcourir le champ de bataille et ramasser les grands blessés très nombreux. C'est sinistre à regarder, des monceaux de cadavres allemands et français mélangés dans le corps à corps. […] Les blessés du 99e continuent d'arriver. On réclame d'urgence : médecins, infirmiers, brancardiers, ambulances divisionnaires et de C.A.* (corps d'armée), *pansements en quantité, n'ayant plus rien à notre poste de secours.* »

Ils recevront le renfort de civils pas encore chassés par l'exode : *« Dans la nuit, amenés par des paysans restés et réquisitionnés, sur des voitures, des charettes*, des grands blessés recueillis sur le champ de bataille et que l'on évacue rapidement à l'arrière. ».* Des femmes du lieu ont aussi apporté leur contribution, comme il l'explique un peu plus loin, à la date du dimanche 27 septembre , qui a commencé par une messe très matinale concélébrée par deux officiants: « *A 6 heures, messe à l'église de* <u>*Framerville*</u> *brûlée, par l'aumônier divisionnaire pour le repos de l'âme du Colonel Arbey et des hommes de son régiment. Allocution émouvante du curé. Eglise pleine à craquer. Après ce service funèbre, je vais avec le sergent infirmier Degas, dans une maison chez deux dames charitables prendre un petit déjeuner. Pendant 2 jours et 2 nuits, sans arrêt, elles nous ont aidé au poste de secours à panser les blessés avec leur linge de maison, n'ayant plus de pansements réglementaires.* »

Une semaine après, le dimanche 4 octobre, il reste encore des blessés sur le champ de bataille, comme l'indique la mesure que décrit Amand à cette date :

« Au matin, nous recevons du C.A. l'ordre à chaque régiment d'envoyer 4 équipes de brancardiers pour aller sur le champ de bataille de Framerville-Proyard-Herleville-Rainecourt pour aider les brancardiers de la D.I. et du C.A. à ramasser les nombreux grands blessés restés sans soins, en danger de mort, et aider les paysans réquisitionnés pour enterrer les morts, tant français qu'allemands. Nous faisons ce pénible travail avec beaucoup de tristesse sous le tir d'obus qui nous gênent. Pauvres gens restés 3 jours et 2 nuits sans soins[23] *et qui auraient pu être sauvés. Nombreux étaient ainsi, grands blessés aux jambes ne pouvant marcher, qui s'étaient traînés à grand peine à l'abri de meules de paille. Pendant ce triste et long travail, plusieurs équipes de secours furent blessées par des obus fusants. Nos 4 équipes de musiciens du 99e, à part 2 blessés légers non évacués, revinrent avec des brancards remplis de trophées allemands : casques, casquettes d'officiers, calots de soldats, pattes d'épaules, bidons, musettes, sacs, capotes (en souvenir !!!). »*

Cette phrase met vraiment mal à l'aise, tout comme ses trois points d'exclamation comme chute : si les brancards des quatre équipes (donc de seize hommes en tout, à cette époque où le brancard à deux porteurs n'existe pas encore) sont utilisés comme porte-trophées, c'est qu'ils ne sont pas utilisés pour rapporter des blessés ! N'y aurait-il eu que des morts ? Ou auraient-ils délaissé la recherche de blessés pour partir ainsi à la chasse aux trophées, d'autant plus vite gagnés que les Allemands avaient reculé ? Il restait pourtant des survivants, particulièrement résistants, comme l'atteste la suite :

« C'est près d'une meule de paille, au milieu d'allemands morts, que nous retrouvâmes le lieutenant Delaustalle, blessé, inanimé, presque mort, et c'est avec joie que l'on vit son retour à la vie. ».*

C'est à cette pensée lancinante, qui a dû le tarauder durant sa vie, des grands blessés épars sur le champ de bataille d'Herleville-Flamerville, attendant en vain les brancardiers, et attendant aussi la mort, qui, elle, a fini par venir, qu'il revient, à l'oral, au moment de conclure une bonne heure d'entretien :

« Y en a qui sont restés des fois très longtemps à souffrir, à agoniser sur le champ de bataille… Qu'est-ce que vous voulez ? C'était pas la plaine, y avait des broussailles, y avait des haies… D'une façon générale, plusieurs fois, nous avons trouvé, auprès des meules de paille, des blessés qui s'étaient acheminés là, pour se mettre un peu à l'abri. ».

Pas *« acheminés,* mais *« traînés »,* Amand ! Et ces déjà vieux blessés, ce 4 octobre 1914, vous, les brancardiers de l'ex « *Royal Deux Ponts* », les avez trouvés morts, pour la plupart ! Pourquoi ne pas le dire ? Parce que c'est trop dur ! Et trop culpabilisant ! Ils étaient à l'abri du soleil, même pas des balles ou des éclats d'obus, et surtout pas de la mort …

Beaucoup plus loin dans son journal, à la date du 24 mars 1917 (trois semaines avant le début de l'offensive du Chemin des Dames) Amand revient sur l'ingrate tâche des brancardiers, dont il ne s'agit pas de nier les difficultés, malgré les avantages, indéniables aussi, qu'ils ont par rapport aux fantassins :

« Samedi 24 mars – Nous étions couchés depuis 1 heure lorsque l'ordre est venu d'aller chercher des blessés à Séraucourt[24] *au 1er bataillon. Nous n'avions pas nos poussettes laissées au P.C. du colonel et nous avons été obligés de les porter sur 4 kilomètres avec les brancards sur les épaules. Il a fallu passer trois bras de la Somme sur des passerelles étroites improvisées, en portant à deux le brancard avec un grand blessé qui était très lourd à porter, et après, sur 2 canaux détruits, où nous avions de l'eau au-dessus des genoux. Nous sommes revenus par le même chemin, complètement esquintés. En route nous avons failli être tués par une rafale d'obus tombant autour des passerelles qui, heureusement, n'ont pas éclatés* en tombant à côté de nous dans la boue de ces canaux. En arrivant vers les maisons de Séraucourt, nous tombons encore sous les coups de rafales d'obus. Nous nous en tirons à bon compte… ».*

Ils s'en tirent à moins bon compte, ces brancardiers du 99e R.I., le 20 mai 1917, deux mois après, alors que le régiment est, cette fois, bien engagé dans la bataille du Chemin des Dames depuis fin avril, soit deux semaines après le lancement de l'offensive qui devait s'arrêter si elle n'était pas victorieuse dans les premiers jours !

« Dimanche 20 mai - De minuit à 5 heures du matin, les boches nous envoient des obus à gaz asphyxiants dans le ravin du Moulin, et sur les batteries d'artillerie. Le bombardement de nos lignes arrosées par des « minenwerfers »* (crapouillots) *augmente d'intensité. Beaucoup de blessés… Le 3e bataillon attaqué est défendu héroïquement. Le lieutenant Arnaud qui commande la 12e Cie est blessé à mort, il meurt en arrivant au poste de secours central. L'équipe de Schmitt l'a descendu courageusement à découvert sous le tir de barrage. Avec le sergent Beauvillars, des téléphonistes, que je porte sur mes épaules, je m'en voie* de*

---

[23] Trois jours et deux nuits sans soins…si l'on compte par rapport à la fin de la bataille ! Mais dix jours par rapport au début, le 25 septembre ! Combien des blessés des trois premiers jours de la bataille, dans sa phase la plus ardente, auraient survécu s'ils avaient été relevés à temps, et qui ont dû agoniser à l'abri de leurs meules de paille ! On s'étonne qu'Amand ne fasse pas ce calcul! Sentiment confus de culpabilité ?

[24] Il s'agit de Séraucourt-le-Grand, dans l'Aisne, à 5 km au sud de Saint-Quentin, situé presque en bordure de la Somme (la rivière), à laquelle le texte d'Amand fait allusion, et très proche d'Artemps où le régiment vient de combattre.

toutes les couleurs dans un boyau à demi effondré ; souvent il faut s'arrêter et se mettre à l'abri dans les sapes… Le bombardement ne cesse qu'à la nuit. Les boches tirent sur les brancardiers qui transportent leurs blessés au-dessus des boyaux, à découvert…C'est le massacre intégral. »*

Finalement, malgré sa blessure et son « gazage » du Moulin de Herpy, dans l'Aisne, le 9 octobre, Amand Beyron se tirera de cette guerre, mais avec ses poumons atteints et son emphysème persistant. Et ses « *camarades de brancard* » aussi s'en tireront. C'est avec satisfaction qu'il peut écrire, à la date du 14 décembre 1914, mais en réalité après la fin de la guerre (il réécrit son journal d'après ses carnets de guerre) mêlant le passé de la guerre et le présent de la paix : « *A 18 heures, avec des lettres, avec un gros colis envoyé par mon oncle Pierre Bruel, de Chevrières, de Digoin, où il est affecté comme sergent-boulanger à l'Intendance. Je le partage de suite avec mes camarades de brancard qui dorénavant marcherons* toujours ensemble. Avec moi, donc : Robin, Condamin et Nicaize (dit « pauv'ami ») **(Ainsi avec eux, j'ai fait toute la guerre)**[25]**.** On a donné ce surnom rigolo à Nicaise (de Vienne et réserviste) car il ne peut pas machinalement dire une phrase sans dire : « Oh ! Pauv'ami ! » (pauvre ami). »*

Jugements de fantassins sur les brancardiers

Vus du côté des fantassins, les brancardiers paraissent moins exemplaires qu'ils ne se décrivent. Certes, il se trouve des soldats de l'infanterie pour accorder qu'ils risquent leur vie et ne méritent pas d'être qualifiés d' « *embusqués* », à l'exemple de **Jean Pouzerat** (cl.13), agriculteur à Arfeuilles (Allier), au front au 158e R.I. de Lyon, qui explique comment un blessé a pu passer une journée entière à se plaindre entre les lignes sans être secouru :

T- *« Y en avait un, je m'en rappelle toujours… C'était quand on était à Arras, par là, là-bas, sur la route d'Arras… Eh ben, il avait passé toute la journée blessé, dans un trou d'obus, et puis finalement, le soir, on a pu aller le chercher ! C'était pas le moment de sortir tant que c'était clair ! On a pu aller le chercher dans la nuit, quoi ! Mais il était vraiment ben heureux ! Il était pas froid, mais il s'en manquait guère !… Si on sortait, on se faisait abattre !*

E- *[…] Et les brancardiers pouvaient pas aller le chercher ?*

T- *Oh ! Y avait pas de brancardiers ! Les brancardiers, ils se faisaient descendre comme les autres, hein ! Ils se faisaient descendre comme les autres ! ».*

Mais on en trouve davantage à dénoncer des carences des brancardiers, voire un manque de courage dans certains cas.

Ainsi **Jean Girodet** (cl.08) de Bourg-Argental, où il a fondé dans les années 1920 une prospère entreprise de tissage de soieries, du 21e R.I. de Bourgoin, qui, gravement blessé par des éclats d'obus aux deux jambes, à Foucaucourt-en-Santerre, au sud de Péronne, dans la Somme, le 14 décembre 1914, a dû attendre assez longtemps les infirmiers, pourtant proches dans leur poste de secours :

E- « *Vous étiez seul ? Vous n'aviez pas vos camarades avec vous, là ?*

T- *Eh non, monsieur ! Je revenais de mener un officier, un aspirant d'artillerie, à leur poste d'observation* (celui des artilleurs)

E- *Mais alors, comment avez-vous été évacué ? On s'est rendu compte que vous étiez blessé ?*

T- *Ah ben, j'étais sur une route ! C'était en ligne ! Il y avait un poste de secours !*

E- *Donc on est venu vous chercher ? Les brancardiers ?*

T- *Ils sont venus…* (tonalité critique, traînante à la fin). *Oh mais ! Comme ça petait un peu, ils sortaient pas !* (petit rire critique)

E- *Ce qui fait que vous êtes resté sur place un certain temps ?*

T- *Oh ! Pas beaucoup ! C'était un terrain gras, y avait des trous d'obus de partout. Et ces trous d'obus étaient pleins d'eau. Y a toujours de l'eau là-haut ! Ils en ont pas pour boire, mais elle reste quand elle tombe ! Et je me suis tiré sans bien savoir où j'étais, je me suis mis dans un trou d'obus plein d'eau !… Je suis sorti de la route ! C'est que je savais ce que c'était ! Et l'eau est venue*[26] *toute rouge !* (rire) *Et y avait un poste de secours qui était pas loin, mais pour les faire sortir, c'était un travail !* (rire)

E- *Et qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez crié pour les alerter ?*

T- *Oh oui ! Y avait qu'une route !* (qui nous séparait) : *ils étaient de l'autre côté !*

E- *Et ils n'avaient pas envie de sortir ?* (réponse de T par un troisième petit rire critique).

---

[25] La mise en caractères gras est de moi, pas de l'auteur…

[26] « L'emploi de « venir » pour « devenir » est un autre trait du français local, surtout chez les personnes âgées, dont la phrase fétiche dans la Loire est « *Il fait pas bon venir vieux !* ». C'est ce que constatent, pour le Velay voisin, Claudine Fréchet et Jean-Baptiste Martin, dans leur *« Dictionnaire du français régional du Velay » : « Venir - 1/ Devenir « Il fait pas bon venir vieux » - 2/ Arriver : « Il est venu à 87 ans ». Usuel à partir de 20 ans, bien connu au-dessous. Deux sens de « venir » qu'on rencontre dans le dialecte et qui semblent assez répandus. »* (p.149).

C'est aussi dans ce sens critique, mais plus explicitement exprimé, que va le témoignage de **Roger Roche** (cl.18) né à Louroux-de-Bouble (Allier) où il a passé sa jeunesse, avant de venir, par mariage, à Saint-Marcellin-en-Forez où il a exploité la ferme familiale de son épouse, qui lance le thème :
Epouse de T- *« Je sais que tu avais sacrifié ta vie deux fois !*
T- *Là, je l'avais sacrifiée, par exemple !* (en revanche) *Pour aller chercher un brancardier ! Y avait personne qui voulait y aller ! On était deux ou trois dans la tranchée, on avait un blessé, et point de brancardiers ! Fallait aller les chercher ! Qu'ils étaient de l'autre côté, comme je vous dis là* (montre en direction du pont franchissant la Mare, non loin de sa ferme). *Eh ben, j'y suis ben allé ! Et les obus me tombaient…d'un côté, de l'autre ! Eh ben, je suis pas été touché ! Et j'ai ramené les brancardiers ! Et encore, ils voulaient pas venir ! Il a fallu que je me dispute avec les types, là ! « Mais il le faut ! Faut les monter ! »* (les marches qui descendent dans la sape). *Ils étaient au fond de la sape, ils étaient tranquilles ! Eh ben je les ai ramenés là !*
E- *Et là, vous avez fait un trajet long ?*
T- *Oh oui ! J'ai ben fait au moins 200 mètres ! Oh oui ! Y avait bien 200 mètres ! Parce que c'était pas la première sape, c'était la deuxième que je suis été !*
E- *Donc y avait des blessés qui n'ont pas été soignés tout de suite ?*
T- *C'est que les brancardiers, ils étaient pas toujours là ! Au lieu d'être en première ligne, ils étaient toujours à l'abri , comme tous ! Ils auraient dû être dans les tranchées comme nous !*
E- *Donc, à votre avis, ils étaient un peu planqués ?*
T- *Ah ben… Planqués, oui et non… ça tombait au début* (en première ligne) *mais les autres recevaient pas les éclats ! »*

Roger Roche était fantassin au 99e R.I. de Bourgoin et, en juin 1918, en forêt de Parroy, à l'est de Lunéville a été blessé par un éclat d'obus qui, lui traversant la fesse, est aller se loger dans l'os du bassin, éclat qui n'a jamais pu être retiré… Après un mois de convalescence, il a rejoint son régiment pour les combats de l'été et de l'automne 1918.

Aléas dans le transport des blessés par les brancardiers

Dans certains cas exceptionnels, la voie terrestre, si périlleuse fût-elle, n'existait plus pour aller récupérer les blessés. C'est le cas qu'expose **Antonin Morin** (cl.16), né à Pralong dans une famille d'agriculteurs, que le divorce de ses parents a poussé, à 17 ans, à venir au Chambon-Feugerolles pour devenir mineur, puis à y rester pour devenir après guerre conducteur de locomotive aux Houillères de la Loire, avant de se retirer à Champdieu, au moment de son veuvage, dans une famille d'amis. A la guerre, ce mineur va naturellement dans un régiment du Génie, le 4e R. Génie de Grenoble, puis le 10e de Toul. En 1918, la mobilité du front l'amène à proximité de la Marne, dont la plupart des ponts ont été détruits :
T- *« Y a une fois, je m'en rappelle, y avait des blessés de l'autre côté* (de la rivière). *Je dis à un collègue : « Faudrait ben… ». Y avait du brouillard. J'ai dit : « Faudrait ben aller chercher les blessés de l'autre côté ! ». Alors, nous voilà partis sur un radeau. Mais le brouillard est parti : ils* (les Allemands) *nous ont reçus à la mitrailleuse ! On en a ben ramené, mais on en a laissé ! C'est qu'ils tiraient ! J'avais un copain, il a été blessé à la cheville par une balle. Et les tonneaux* (du radeau) *ils prenaient l'eau !*
E- *Mais je suppose que le courant, ça devait faire dériver le radeau !*
T- *Oh mais, la Marne, y a pas de courant ! On sait même pas bien de quel côté qu'elle roule ! »*

Quand les brancardiers sont pris pour cible, ils risquent leur vie, mais aussi le blessé qu'ils transportent.

Louis Guillaume (cl.18), fils d'agriculteurs de Mizérieux, commis boucher à Feurs avant de partir à la guerre, ayant repris la ferme familiale après guerre, par suite de la mort de son père, soldat au 38e R.I. de Saint-Etienne, puis au 321e R.I. Montluçon, a été blessé au mont Kemmel, en Belgique, par des éclats d'obus ; son transport en brancard a été plus que perturbé :
E- *Le 28 avril 1918, j'ai été blessé aux jambes, le matin, vers 8-9 heures, au début de l'attaque. J'ai tombé avec les mitrailleuses. On était sept mitrailleurs : y a que le sergent et le caporal qui ont pas été blessés, les cinq z autres ont été blessés, dont un a été tué, pas sur le coup. On a été emmené au petit D.D. par un quartier, il est mort au petit D.D., poste divisionnaire*[27]*, de Secours, de soins..*
E- *Donc là, vous avez reçu un obus ?*
T- *Oui, c'est un obus qui nous a…* [bribes de dialogue] *Je suis resté sur place, et un bon moment ! Puis des brancardiers sont venus, ils m'ont emporté. Enfin, on était deux qui avons été emportés par les brancardiers. Et je vous dirai : en partant, dans un carrefour, je sais pas si les Boches nous ont vus, y a eu un tir de barrage, des obus alors ! Les deux brancardiers qui me portaient, ils ont protégé le brancard et ils se sont*

[27] On s'étonne que l'abréviation de Poste Divisionnaire soit D.D. et non P.D. ; mais la prononciation « Pédé » de ce dernier sigle suffit sans doute à expliquer le mystère…

cachés ! Alors, j'étais blessé aux jambes. Quand le tir de barrage a été fini, j'étais blessé aux mains ! J'ai eu le pouce coupé !
E- *Donc vous avez été blessé sur le brancard ?*
T- *Sur le brancard, une deuxième fois ! Et par la suite, j'ai su, j'ai écouté dire que c'était au carrefour des Quatre Dames que j'avais été blessé… »*

On parle aujourd'hui de « suraccident » quand au cours d'une manœuvre de secours aux blessés sur route ou autoroute se greffe un nouvel accident. Louis a été victime d'une « surblessure ! »

Rappelons brièvement ce que nous avons vu plus haut, dans les conditions de blessure du brancardier **Amand Beyron** :
T- « *Alors, à un moment, on transportait un colonel qui était blessé grièvement. Y a un obus qui est tombé à quelques pas de moi. Je l'ai entendu venir : je me suis flanqué à plat-ventre sur la gauche, n'est-ce pas ? Le blessé, il était sur un brancard. L'obus a tombé dessus : on n'a retrouvé ni le brancard, ni le bonhomme ! Alors, à ce moment-là, j'ai attrapé une blessure …* » .

Pas plus chanceux que le colonel disparu, un camarade de **Léon Guichard** (cl.15), originaire d'Iguerande (Saône-et-Loire) retraité à Saint-Nizier-sous-Charlieu, a connu la même fin , sauf que son corps ne s'est pas volatilisé :
T- « *Alors, j'ai un copain, moi, qui a été tué sur un brancard, en l'emportant comme blessé ! Alors, l'infirmier me dit : « Tiens, ton copain… éto* un nommé Dupuy, de Chenay*[28]*, c'est à côté là… ». O* me dit : « Tiens, ton copain… ». Je l'avo* vu blessé, moi ! O* me dit : « Tiens ? ton copain, ol* est dans le boyau à côté, ton copain Dupuy ! ». J'ai dit : « Mais ol* est blessé ! ». « Oh ! », il me dit, « penses-tu, ol* a été fini* (achevé) *sur le brancard ! Eto* les prisonniers allemands que* l'ont porté, et ol* a été fini sur le brancard ! ». Et là, on l'avait déposé dans un boyau…*
E- *Attendez ! Il avait été fini par quoi ?*
T- *Par un obus ! Un éclat d'obus que* l'avait tué sur le brancard. Alors, o* me dit : « Tiens : ol* est là ! Si te veux prendre son portefeuille, ses papiers, ol* est là ! » ; Alors, moi, avant d'être relevé , je savais à peu près l'endroit, j'ai pris son portefeuille et je l'ai emporté avec moi. Et je l'ai porté à sa famille, à Chenay, quand je suis venu en permission….Ol* avait une sœur à Vivans, j y ai porté là-bas, j'ai dit : « Ma foi, y* est comme ça !*
E- *Et elle vous a demandé comment il était mort ?*
T- *Ben oui ! J'ai dit : « Il a été fini sur son brancard ! ».*

Cette expression « *fini sur son brancard* » à laquelle il tient tant est cruelle pour qui en connaît l'usage : on n'emploie normalement « finir » , dans ce contexte, que pour achever un animal, dont on veut écourter les souffrances par suite d'un accident, comme un cheval qui s'est cassé une jambe… Par ailleurs, on voit ici à l'action l'intérêt de la camaraderie de guerre : apporter à la famille dont on est voisin, ou presque, les derniers biens du soldat tué, et lui indiquer les circonstances de sa mort. Enfin, le langage de Léon offre un bel exemple de survivance de traits syntaxiques du patois du sud de la Saône-et-Loire dans le parler local (c'est pareil pour la région de Charlieu, chez les très vieilles personnes)

Progrès dans l'organisation de l'évacuation des blessés

A propos de la réorganisation du système de santé après les premiers mois de guerre, désastreux en morts d'hommes, notamment par inadaptation des systèmes d'évacuation des blessés et d'efficacité dans l'hospitalisation et les opérations chirurgicales, et pour s'adapter à la nouvelle réalité de la guerre, passée d'une phase de mouvement de quatre mois à une phase de siège, avec les tranchées, dès novembre 1914 (phase qui durera jusqu'au printemps 1918), l'historien **Stéphane Audouin-Rouzeau** donne cette note brève mais éclairante en appendice au beau livre illustré de **Gaston Lavy** *« Ma Grande Guerre » :*

« Ambulance – *Le service de santé doit s'adapter aux conditions nouvelles de la guerre de position, une fois assimilées les leçons de la catastrophe sanitaire des premiers mois de guerre, due à une confiance excessive dans les possibilités d'évacuation par chemin de fer vers les hôpitaux de l'intérieur où doivent être pratiquées les interventions chirurgicales. Les délais d'évacuation étant trop longs, il fut nécessaire de rapprocher les chirurgiens de la zone de l'avant. La chaîne de soins est constituée, aux premières lignes, de postes de secours où sont effectués les premiers soins et le triage des blessés. Des ambulances régimentaires*

[28] Chenay-le-Châtel, à 12 km à l'ouest d'Iguerande, en Saône-et-Loire, mais en bordure de la Loire. Vivans est à 5 km de Chenay, mais dans la Loire.

sont placées un peu plus loin à l'arrière, puis des ambulances divisionnaires, équipées pour des interventions plus lourdes. Le renvoi dans les hôpitaux de l'arrière n'intervient que plus tard. »[29]

Quatorze itinéraires de blessés, de la blessure grave à la convalescence suivie du retour au front ou de la réforme définitive

La blessure, surtout la blessure grave, est ce qui émerge le plus dans les entretiens, à tel point que certains témoins, au lieu de suivre l'ordre chronologique de leurs parcours de guerre que j'essaie de donner comme trame facile à l'entretien, ont tenu à commencer le dialogue par là, après la partie consacrée à leur itinéraire professionnel, quitte à y revenir par la suite. Plutôt que d'essayer de hiérarchiser ces quatorze témoignages par ordre de gravité de blessure (ce qui pousserait à traiter les blessés amputés en dernier, mais quel ordre parmi eux ? Et ce qui créerait un choix arbitraire parmi les autres), ou par longueur de témoignages, allant, en format A4, de 2 pages et demi à 10 pages (mais celui qui est moins disert mérite-t-il moins d'intérêt ?), j'ai préféré un ordre chronologique, par rapport à l'année de la blessure (ou de la blessure la plus grave s'il y en a plusieurs), qui offre l'avantage important de voir comment les techniques d'évacuation des blessés, sur le terrain par les brancardiers, mais surtout par trains vers les hôpitaux de l'intérieur de la France, ainsi que les techniques de soins ont pu évoluer. En revanche, certains témoignages de blessures graves de fin de guerre seront gardés pour la fin de cet ouvrage, car la victoire change radicalement le rapport du blessé à sa blessure et à son avenir : tant que la guerre dure, être à l'hôpital est une situation enviable; ça ne l'est plus quand la guerre est terminée et que l'on moisit à l'hôpital, même en y étant bien traité, et que les autres retournent dans leurs foyers et construisent leur carrière… Ou connaissent les joies du soldat victorieux pendant la période d'occupation en Allemagne, de l'armistice du 11 novembre 1918 jusqu'au traité de Versailles de fin juin 1919. L'avantage de cet ordre chronologique est aussi d'y voir en pointillé, par un gros plan sur un individu, la guerre à travers ses grandes batailles : la campagne d'Alsace d'août-septembre 1914, la grande offensive de Champagne de fin septembre 1915, les batailles de Verdun et de la Somme en 1916, le Chemin des Dames en 1917, les dégâts de la grande offensive allemande du printemps 1918

Est-il utile de préciser que ces témoignages sont évidemment sélectionnés, parmi d'autres possibles, traitant de blessures graves, en raison de leur valeur documentaire et humaine ? Par ailleurs, si l'on considère leur origine géographique et le département que ces soldats habitaient quand ils sont partis à la guerre, 6 étaient de la Loire, 7 de départements périphériques à raison d'un par département (Haute-Loire, Ardèche, Isère, Ain – carrière de métallurgiste dans le Rhône après guerre -, Saône-et-Loire, Allier et Puy-de-Dôme) et un d'un département du Midi (Gard), donc reflètent assez bien la répartition des 187 témoins de cet ouvrage (la Loire étant toutefois quelque peu défavorisée).

Un blessé de 1914

Marius Guinand, né en 1890 à Sorbiers, mineur à Saint-Jean-Bonnefonds (puits de la Chazotte) à la mobilisation, incorporé dans l'infanterie Coloniale (5e ou 6e R.I.C. de Lyon), dont nous avons vu, au chapitre III, les conditions de la blessure du 1er septembre 1914 , au col de la Chipotte, dans les Vosges, illustre parfaitement la précarité de cette l'évacuation des blessés en tout début de guerre. Rappelons brièvement les faits par deux extraits, et nous verrons la suite de l'évacuation qui n'a pas été montrée :

E – « *Et vous avez pris quoi ?*

T – *Une balle ! Elle est entrée là, au cou, elle a pas coupé la grande artère : elle a été entamée, mais pas coupée. Je me saignais. […]. C'était pas mon heure d'être tué. La balle avait rentré là ; alors, quand elle a touché la mâchoire, la mâchoire a éclaté ; ça a tout parti : la bouche, les dents…*

E – *Ça vous avait arraché la joue ?*

T – *Ah ! oui, elle pendait… […] Y en a un qui me crie quand je pars : « Ecoute, viens, viens-là, viens voir ! » Il me regarde et puis il me dit : « La grande artère sera des fois* (peut-être) *pas coupée ! » ; et puis il me dit : « T'es un Marsouin ! » (parce que les coloniaux, on les appelait les Marsouins*[30]*) « les Marsouins sont courageux ! ». Et puis il y en avait un autre qui était blessé, qui s'en allait, il était blessé au bras. Il l'a appelé, il lui a dit : « Viens ici, prends-le par la main, tu l'emmèneras. » Alors, il m'a pris la main, et il voulait me faire faire le tour par la route, mais moi, je connaissais pas la route et j'ai dit : « Non, on*

---

[29] Note « Ambulance », p. II des annexes, par Stéphane Audouin-Rouzeau, dans l'ouvrage *« Ma Grande Guerre »* (texte illustrée de très nombreux dessins) de Gaston Lavy, édité en 2004 par les éditions Larousse

[30] Le terme « Marsouin » pour désigner les soldats de l'Infanterie Coloniale doit provenir d'une extension du sobriquet imagé donné aux recrues de l'infanterie de Marine : Alain REY, qui ne note pas cette extension dans son *Dictionnaire historique de la Langue française* (éd. Le Robert), indique : le mot *« s'applique encore, familièrement, à un marin (1828) ou à un soldat ou gradé de l'infanterie de marine (1858).* Le Grand Larousse de la Langue française donne la même acception.

retombera des fois sur… (les Allemands). *Alors, j'ai dit : « Moi, je passe par là ! ». Et j'ai eu de la chance : je suis tombé sur les infirmiers ! Ils m'ont bien pansé, et puis ils m'ont dit : « Maintenant, tu vas à Sainte-Barbe*[31]*, l'église, c'est l'infirmerie. ». Alors j'ai parti jusque là, et je m'assois. Les infirmiers, ils m'ont dit : « Faut pas rester là ! Ils ont repéré le clocher* [32]*, tu vas te faire tuer ! ». J'ai dit : « S'ils me tuent, tant pis. Je veux plus marcher ». – « Non, non, il faut partir ! » - « Non, non, je peux plus ! » . Juste à ce moment, il arrive un Chasseur* (alpin ou à Pied)*, un réserviste, qui dit : « Mais s'il pouvait tenir sur mon cheval*[33]*, je le mènerais… ». Alors, ils m'ont pris, ils m'ont mis sur le cheval. Je me tenais la tête comme ça. Juste comme on arrivait vers les fourgons qui emmenaient les blessés, ils partaient. Le major* (le médecin major) *a dit : « C'est complet ! C'est complet ! » . Alors l'autre a dit : « Pas de « complet » : arrêtez ! ». Alors, il est rentré dans le premier fourgon : « Qu'est-ce tu as, toi ? Et toi ? ». Celui-là, il pleurait comme un gosse : « J'ai trop de coliques, ça me tord ! ». Alors, le major a dit : « Ecoute, mon pauvre, oui, c'est pénible, mais tu vois celui-là : il faut donner ta place : demain ce sera trop tard… ». Alors, il descend, ils me foutent dedans, et partez ! ».*

E- *Vous avez eu de la chance ! C'était où ?*

T- *Eh oui ! C'était à Autrey-Sainte-Hélène*[34]*. C'était une église, c'était grand. Y avait de la paille. J'ai arrivé à me coucher. Je pouvais pas, je me suis mis à genoux. Je me tenais la tête, et puis j'ai tombé et j'ai dormi jusqu'au matin.*

E- *Et vous aviez été soigné simplement par les infirmiers. Vous aviez le même pansement. Et là, qu'est-ce qu'on vous a fait ?*

T- *Pas mieux, oui* (pas davantage que ce que j'ai dit). *Mais là, ils sont venus me chercher dans la matinée avec un brancard, et puis ils m'ont mis une pancarte : « Evacué – Direction : Lyon ». J'étais content ! J'ai dit ! « Tiens, Lyon ! ». Ils me mettaient dans le train. On était trois lits les uns sur les autres. Il y en avait un dessus, un dessous, et moi au milieu. Quand le train s'est ébranlé, le sang a giclé : celui qui était en dessous, le sang lui coulait sur la figure ! Il gueulait ! Ils disaient* (les infirmiers) : « *Pourtant on peut pas arrêter, le chauffeur entend pas ! Pas plus tôt qu'on arrivera à la gare de Bruyère, on le descendra ! ». J'entendais tout : ils croyaient que j'étais sourd. Ils disaient : « Celui-là, il veut*[35] *pas aller loin, on va le descendre… ». Alors, ils ont tiré celui qui était en-dessous et puis moi, j'étais dessous. Et puis, je sais pas ce que j'ai fait, j'en sais rien. Et puis j'arrive à Besançon. Les trains de blessés s'arrêtaient à toutes les gares. A Besançon, ils me prennent sur le brancard , moi je gueulais, je voulais pas ! Ils m'ont dit : « On vous emmène à la salle de pansements. Et là-bas, le major, la même : « Mais qu'est-ce que vous m'amenez ! C'est pas pour moi du travail comme ça ! ». Alors, il téléphone vite à l'hôpital, ils viennent me chercher. Ça va bien* (= bref). *Je suis resté trois jours. Le second jour, le médecin me fait mon pansement. Alors, y avait un médecin qui passait là, qui se promenait, et il dit : « Qu'est-ce qu'il a, celui-là ? » . Alors, le médecin* (qui me pansait) *a dit : « Regardez : la balle a rentré là, elle a pas l'air d'avoir coupé la grande artère, et quand elle a touché la mâchoire, elle a tout emporté ! ». Alors, il a dit : « C'est une balle dum-dum*[36] *! C'est des balles empoisonnées ! ». Parce que jusqu'au nombril, j'étais bleu, vert, jaune, toutes les couleurs ! Le médecin a dit : « C'est une balle explosive, une balle dum-dum, une balle empoisonnée ! ». Mais il a dit : « Soignez-le bien quand même ! Soignez- le bien ! »*

E- *Sous entendu, il pensait que vous ne vous en tireriez pas !*

T- *Eh oui ! Et il est parti. Et puis le lendemain (parce qu'on y restait pas)… On était par numéros ; moi, j'avais le numéro 4. Il y avait le n° 3, il me dit : «Tu pars ce soir, il faut faire de la place. Ils sont obligés d'en mettre par terre. ». Moi j'ai dit : « Je sais pas ! ». – « Si si, tu pars ! T'as pas de température, t'as que 37°5, t'es pour partir ! ». Alors, dans la matinée, ils s'amènent avec un pancarte : « Evacué ». Alors, je suis parti dans le train, on s'arrêtait dans toutes les gares. J'ai resté huit jours avant d'arriver à Vaise* (gare de Lyon-

---

[31] La localité de Sainte-Barbe, au sud de Baccarat, est située à vol d'oiseau à 7 km environ du col de la Chipotte ; mais dans les Vosges l'itinéraire rectiligne est rarement praticable, surtout pour un grand blessé !

[32] Les clochers, qui, du fait de leur hauteur, pouvaient servir de lieux d'observation des positions ennemies, étaient systématiquement visés par l'artillerie adverse. D'où le danger d'installer une infirmerie dans une église dont le clocher était encore intact !

[33] Le fait pour un Chasseur d'être à cheval signale qu'il s'agit soit d'une estafette, soit d'un officier ; cependant on imagine mal un officier s'investissant dans le transport d'un blessé, alors qu'il a affaire ailleurs ; toutefois l'ordre donné plus tard à un médecin major ayant rang de capitaine plaide pour l'hypothèse de l'officier. L'indication de réserviste signale l'âge du Chasseur : il n'est plus de l'armée active.

[34] Autrey et Sainte-Hélène sont deux bourgades distantes de 2 à 3 km, de part et d'autre de la forêt de Sainte-Hélène, dont la pointe nord voisine avec Rambervillers, dans les Vosges

[35] En français régional forézien, « vouloir » peut s'employer, comme ici, avec le sens de futur proche (*« il ne va pas aller loin »*, donc il va mourir *!*) sans que le sens de volonté intervienne. Dans leur « *Dictionnaire du français régional du Velay »*, Jean-Baptiste Martin et Claudine Fréchet le signalent : *« Auxiliaire marquant le futur proche dans un contexte négatif »* et donnent comme premier exemple : *« Maintenant, il veut pas faire orage. Les nuages ont tourné. »* (p.151)

[36] La balle dum-dum, interdite par les conventions de Genève, tire son nom d'une localité proche de Calcutta. Elle a son ogive cisaillée en croix pour en accroître la dangerosité lors de la pénétration du corps, mais n'est pas empoisonnée !

Vaise). *J'ai été blessé le 1er septembre, je suis arrivé le 8 septembre à Lyon ! Arrivés à la gare de Vaise, tous les brancards, ils nous descendent, ils nous mettent par terre : on était 20-25 sur les brancards. Le chef de gare siffle, le train repart, et nous, on nous laisse. Et puis deux trams se sont amenés. Ça faisait bien, les trams avaient pas de vitres. On disait : « Où on va ? ». Puis on est parti, on est passé à la Place Bellecour, et puis la Place de la Charité, et la rue de la Charité. On nous a emmenés à l'Ecole de Santé militaire ; on l'avait transformée en hôpital, parce que y avait trop de blessés ! Alors le major arrive, il avait la liste ! Alors on nous soigne. Et puis y a une jeune fille qui est venue pour nous soigner ; et puis elle m'a dit : « Je vois bien que vous pouvez pas vous débrouiller comme ça ! Si vous voulez, je vais écrire à votre famille pour lui dire que vous êtes ici. ». Alors je dis : « Oui. J'ai ma sœur, elle travaille à l'hôpital de la Charité, elle est sœur. » - « Ah ! », elle me dit : « Et vous me connaissez pas ? Je suis Mlle Sapin, la fille du directeur de l'hôpital de la Charité ! Puisque c'est comme ça, je vais faire mon travail, et puis j'irais dîner*[37] *chez mes parents, et je reviendrai avec votre sœur ce soir ! ». Et puis, l'après-midi, ma soeur est venue avec la jeune fille et la sœur-Mère. Alors, on a causé, et la sœur-Mère a dit : « Dites, vous aimeriez pas que votre frère soit soigné à la Charité, puisqu'on soigne les blessés ? ». Bien sûr qu'elle voulait ! Elle, elle soignait les petits enfants abandonnés qu'elle trouvait…*

Et un moment après, j'ai vu arriver une calèche et on m'a emmené à la Charité et j'ai été bien soigné. C'était une soeur qui faisait l'infirmière. Oh ! Qu'elle était vaillante et gentille ! Elle avait une cinquantaine d'années. Le docteur m'a bien gardé une heure et demie. Il a dit : « Il faut laver avec de l'eau oxygénée. ». Le lendemain, ma sœur va trouver le docteur, le professeur Collet, elle lui dit : « Qu'est-ce que vous pensez de mon frère ? ». Le médecin lui dit : « Ecoutez, ma sœur, attendez-vous à tout : il a un commencement de gangrène ! Il a trop traîné, ça fait huit jours, ça s'est infecté On fera tout notre possible, mais…parce que jamais on a soigné un blessé comme lui ! Il a pas dit un mot ! On lui a arraché les pansements : il a pas dit un mot ! On fera tout notre possible ! ». Il a dit à la sœur : « Il faut le soigner toutes les trois heures ! ». Elle se levait la nuit ! Et puis au bout de trois jours, il a dit : « Ma sœur, cette nuit, vous pourrez dormir tranquille : la gangrène est écartée ! ». A moi, il me l'avait pas dit ! Ma soeur me l'a dit après. !

E- *Vous y êtes passé près, plusieurs fois !*

T- *Ah oui ! Ben, c'était pas mon heure ! Le médecin me l'a bien dit : « Vous revenez de loin ! ». Oh oui ! Il avait dit à ma sœur : « Si ça avait été une main ou un pied, tout de suite on couperait ! Mais on pouvait pas couper la tête ! Alors attendez-vous à tout ! ». Oh ben, ça s'est bien passé…*

E- *Alors, qu'est-ce qu'on vous a fait ? On vous a recousu ?*

T- *Non, non ! On m'a pas recousu. Ah ! La mâchoire, elle était bien plus longue que celle au-dessus. Et puis y avait trois drains dedans.*

E- *Vous y êtes resté combien de temps ?* T- *Neuf mois.* E- *Vous avez été bien traité ?*

T- *Oh oui ! Ah mais, il l'avait dit : « Il le méritait ! … et puis c'est pas un alcoolique ! . Et puis l'os était tout brisé… On a fait tout ce qu'on a pu, mais il le méritait ! ». J'ai été sauvé comme ça. J'ai pris deux fois des phlegmons, par exemple !* (en revanche). *Il l'ouvrait, et puis ça passait.*

E- *Je suppose que quand vous commenciez à guérir, vous pouviez vous promener ?*

T- *Ah oui ! J'ai quasi tout le temps été levé. C'était à la tête !*

E- *Qu'est-ce que vous faisiez ?*

T- *Des fois, on allait faire un petit tour. J'avais trouvé un copain, il avait eu une balle qui était rentrée là et sortie là : elle lui avait traversé les deux joues. Il avait été vite guéri : il était venu un mois après moi et il était parti bien avant. Il était de Bretagne. Il était tout à fait gentil. Alors, il disait : « Si on allait faire un petit tour à Fourvière ?*[38] *– « Comme tu voudras !*

E- *Et les gens qui vous voyaient dans la rue, avec vos pansements, comment ils se comportaient avec vous ?*

T- *Oh ! Ils nous disaient rien. Y a que le jour qu'on est allé voir le Grand Bazar. On était pas tant loin de la place Bellecour*[39]*. On était une dizaine, on a dit : « Tiens, on va aller faire un tour au Grand Bazar ! ». On regardait tous les machins…. Parce qu'avant, moi, je fumais la pipe. On regardait ces pipes. Y avait un bon vieux qui nous suivait, y avait un moment ; il avait une barbe blanche. On disait : « Faudrait pas rien s'amuser à toucher quelque chose ! ». Alors, quand on eu bien regardé ces pipes, on est parti plus loin. Alors, il m'a tapé derrière le dos ! - « Ah mais j'ai rien fait ! - « Je vous dis pas que vous avez fait quelque chose !*

---

[37] Le dîner est évidemment à cette époque le repas de midi, comme on le comprend aussi car la sœur de Marius vient dans l'après-midi. L'usage est encore vivant dans de nombreuses familles, surtout populaires. Beaucoup d'autres biaisent en utilisant la périphrase : « repas de midi » (et « repas du soir » pour souper), le terme « déjeuner » ne qualifiant que le petit déjeuner.

[38] A Lyon, la colline de Fourvière, sur la rive droite de la Saône, est dominée par la basilique de Notre-Dame de Fourvière, de style néo-gothique et néo-byzantin, construite de 1872 à 1884, sous la direction des architectes Pierre Bosson, puis Sainte-Marie Perrin, en remerciement d'un vœu exaucé à la Vierge de Fourvière, vœu fait par les Lyonnais, qui craignaient l'occupation de leur ville par les troupes prussiennes en 1870.

[39] La place Bellecour, très vaste, entre Saône et Rhône, avec en son centre une monumentale statue équestre de Louis XIV, est la plus connue de Lyon

Mais qu'est-ce que vous pensez de ces pipes ? - « J'en pense qu'elles sont bien jolies ! - « Elles sont jolies : eh ben, choisissez-en une, celle que vous voudrez, regardez pas le prix ! Choisissez-en une ! - « J'en ai pas besoin ! Elles sont trop chères ! - « Choisissez celle que vous voudrez : c'est moi qui la paye ! ». Alors, bien sûr, j'ai choisi la plus jolie ! Il m'a mené au guichet et il a payé. Il m'a dit : « Vous l'avez bien méritée ! Vous l'avez pas volée ! ».

Après ces neuf mois de soins et de convalescence à l'hôpital de la Charité de Lyon, où sa sœur religieuse exerçait l'emploi d'infirmière, Marius est rentré chez lui, à Sorbiers. Il a été réformé, mais cela a été long !

E- *« Vous avez passé un Conseil de réforme : comment ça s'est passé ?*

T- *Oh la la ! J'en ai passé cinq ! La dernière fois, ils essayaient avec le courant* (électrique), *mais c'était paralysé complètement !*

E- *Ils voulaient vous renvoyer au front ?*

T- *Ah oui ! Il fallait bien… J'en ai passé cinq, à Lyon, à Desgenettes. On était logés là où il y avait eu l'Exposition, juste avant la guerre de 14. On était 300, là ! Ils s'occupaient pas de nous ! Ils affichaient à la porte. Tant pis si on manquait ! Le dernier, ils ont dit : « Vous êtes réformé n° 1 maintenant ! ». Je suis rentré chez moi. C'était au mois de juin 15. »*

Nous abordons la question de la possibilité de se nourrir avec une si grave blessure aux mâchoires, puis celle du regard des gens :

E- *« Ils devaient voir votre blessure ?*

T- *Oui : j'avais plus de pansement ! Oui, ils voyaient ma blessure… On m'avait donné un masticateur, parce que, quand j'ai commencé à manger, ils me nourrissaient avec du lait, comme les gosses avec un biberon. Et puis vous savez bien ce que c'est, du lait de poule avec un œuf qu'ils cassent dedans, c'est plus nourrissant. Et puis, j'avais un verre de champagne par repas ! Mais du vrai ! Il était bon ! Pendant un mois et demi, et puis on me l'a supprimé. J'ai commencé à manger…*

E- *Vous avez été bien soigné quand même !*

T- *Oh oui ! Oh ! J'ai été soigné comme on peut pas dire plus. Et puis je suis revenu. Je voulais retourner à la mine parce que le directeur… J'ai été faire deux mois à Tassin-la-Demi-Lune* (à l'entrée ouest de Lyon) *parce qu'il avait un interne qui passait deux fois par semaine, et là, on voulait me recasser la mâchoire ! Oh ! J'ai dit : « Non ! Vaut mieux la laisser comme ça ! »*

E- *Ils vous ont donné une pension quand même ?*

T- *Ah oui ! 45 du cent. Et puis, y avait l'usine Berliet, ils me voulaient à toutes forces ! Elle venait toutes les semaines à l'hôpital : c'était Madame Berliet, c'était une grande amie de la sœur-Mère* (des religieuses de l'hôpital de la Charité).

E- *On m'a souvent dit que les grandes dames de la ville venaient visiter les blessés !*

T- *Mais oui ! D'ailleurs, à Tassin, fallait pas s'habiller ! C'étaient les dames qui venaient nous habiller, le matin ! »*

Finalement, malgré les propositions d'embauche à l'usine Berliet de Vénissieux, et à la mine de la Chazotte, à Saint-Jean Bonnefonds, à côté de Saint-Etienne, Marius préfère à la fin de l'année 1915 reprendre son activité d'ouvrier agricole, puis retourne quelques années à la mine de la Chazotte pour se constituer un pécule, avant de s'installer définitivement en 1925, à 35 ans, au moment de son mariage, dans la ferme de ses beaux-parents à Sorbiers, qu'il reprend à son compte. Il a fait le trajet professionnel inverse de celui de son père, agriculteur à Chevrières devenu mineur à Saint-Etienne.

Nous avons laissé se dérouler son récit, très vivant, ponctué de dialogues, dont le savoureux échange sur la pipe. On a vu l'extrême lenteur de l'évacuation, avec un train de blessé devenu omnibus, d'abord sur des lignes secondaires, puis sur la grande ligne conduisant à Lyon, chargeant et déchargeant les blessés à chaque arrêt, ce qui aboutit à une infection des plaies graves, à l'installation de la gangrène gazeuse, très souvent mortelle. Mais comme le dit avec humour le chirurgien : « *Si ça avait été une main ou un pied, tout de suite on couperait ! Mais on pouvait pas couper la tête !* », le fait qu'il ait eu une blessure faciale l'a sauvé de l'amputation qui était le palliatif immédiat à cette gangrène. On voit curieusement la notion de « mérite » du blessé (courage dans les soins supportés « *sans dire un mot* », sobriété « *et puis c'est pas un alcoolique !* ») intervenir dans le devoir de lui prodiguer de bons soins. Les relations sociales interviennent aussi dans son itinéraire de blessé à Lyon : la façon dont il est transféré à l'hôpital de la Charité tient au hasard de sa conversation avec le fille du directeur qui travaille comme infirmière à l'Ecole de Santé militaire, et au fait que la sœur religieuse de Marius (gage de bon esprit !) soit, elle, affectée à l'hôpital de la Charité. Le fait que la pipe lui soit offerte par le vieux monsieur généreux révèle une admiration et un sentiment de gratitude envers les blessés de guerre dans ce tout début de la Grande Guerre. Quant aux deux propositions finales d'emploi (à l'usine Berliet, aux mines de la Chazotte) où on semble s'arracher le grand blessé Marius Guinand, elle tiennent sans doute moins à ses compétences personnelles qu'à la nécessité d'afficher l'entreprise comme accueillante aux blessés, peut-être de remplir des quotas d'emplois décidés par l'Etat, et aussi d'avoir la gratification morale de faire une bonne action, très patriotique…

Deux blessés de 1914 et 1915

Le sergent **Joseph Masclaux** (cl.05) de Roche-la-Molière, fils d'agriculteurs de Solignac-sur-Loire, devenu mineur à Roche-la-Molière dès son adolescence, mineur puis gouverneur après, ayant fini comme chef de gare aux Houillères de la Loire, incorporé en août 1914 (alors qu'il est déjà marié depuis 1911) dans le régiment où il avait effectué son service militaire de 1906 à 1908, le 16e R.I. de Montbrison, a été blessé deux fois, le 24 septembre 1914 par un éclat d'obus, et en septembre 1915 par une balle et des éclats de grenade. Ces blessures, il les a évoquées à son domicile, à Roche-la-Molière, ce 7 décembre 1987, alors qu'il était, à 102 ans et demi, le doyen des mineurs de la Loire, et retraité depuis 52 ans !

Il est caporal au 16e R.I. de Montbrison quand il est blessé une première fois, le 24 septembre 1914, vers Berry-au-Bac, dans l'Aisne, frappé à un pied par des éclats d'obus :

T- *Ma blessure, c'était pas grave. Je suis été soigné… On m'a embarqué à l'hôpital d'Evreux. J'ai resté vingt jours en traitement. Après mon traitement, que les blessures n'avaient pas beaucoup besoin de soins, mais enfin, il fallait quand même les guérir, on m'a mis tout près d'Evreux, chez la comtesse de Fayet, y avait un château, là !*

E- *Alors, vous y étiez bien ? Vous aviez un bon lit ?*

T- *Ecoutez ! Si j'y ai des mauvais souvenirs, j'en ai des bons ! … La comtesse de Fayet, y a un nom là, à 4 km d'Evreux. Elle a toujours été là, ma femme m'a dit. Je savais que cette comtesse là recevait les parents des blessés, mais deux jours seulement… »*

On verra dans un chapitre ultérieur, consacré aux relations des soldats avec les femmes, que la comtesse fera une exception pour Joseph et sa femme, venue lui rendre visite, et qu'ils vivront tous deux une nouvelle lune de miel pendant plusieurs semaines.

Il est sergent dans le nouveau régiment où il a été versé après sa convalescence, le 200e R.I. , quand il reçoit une seconde blessure un an plus tard, en septembre 1915, vers Cormicy, dans la Marne :

E- « *Vous aviez combien d'hommes, là ?*

T- *50 ! Une section : 50. C'était dit que quand je serai arrivé à la tranchée, je leur dirai de se déployer, la moitié à droite et la moitié à gauche, pour se mettre face à la tranchée boche. Bon. Au même moment que je… je marchais à quatre pattes, hein ! C'était de nuit, bien sûr, et je marchais à quatre pattes parce que vous savez, la nuit, à un certain niveau…*

E- *Ça se détache sur le ciel !*

T- *Oui ! Et vous, vous le voyez pas ! Alors au même moment « Clac ! » : je vois un coup de fusil qui m'a aveuglé ! Oh ! Il m'a semblé d'être tiré à peu près à un mètre ! Ecoutez : y avait juste le réseau de fils de fer barbelés qui nous séparait ! J'ai eu peur, j'ai dit : « Oh la la ! T'es bien visé ! ». En même temps, j'ai reçu une balle dans la fesse, à la hanche, là ! Tenez, j'ai un trou dans la hanche ! Ma balle a traversé mon paquet de pansements, ma capote, et ça s'est enfoui dans ma plaie ! J'ai perdu beaucoup de sang, j'ai perdu connaissance, et puis quand je suis revenu à moi, je crois bien que c'est les coups de grenade, que j'ai pas sentis ! Rien ! Mais jusqu'à ce moment-là, j'avais reçu que ce coup de fusil, point de grenades ! Et quand je me suis réveillé, j'avais la figure qui saignait de plusieurs endroits. Je me rappelle : j'avais un éclat de grenade dans l'oreille, dans la figure, dans les mains ! Je crois bien que c'est ça qui m'a rappelé à la vie !*

E- *A votre avis, vous êtes resté inconscient combien de temps ?*

T- *Je savais pas. On pouvait pas savoir.*

E- *Mais quand vous vous êtes réveillé, c'était toujours la nuit ?*

T- *Ah oui ! Oh ! Je vous dirais : 5 – 10 minutes, pas plus ! Tout de suite, je me suis… « Oh ! la ! Qu'est-ce que tu fais là ? », j'ai dit. « Mais t'as rien fait depuis que t'es arrivé là ? « . Et puis je commençais à venir raide un petit peu. Je sentais le sang qui coulait dans ma culotte, c'était chaud. J'ai dit : « T'es blessé gravement quand même ! ». J'ai dit : « Tout à l'heure, quand t'as reçu le coup de masse, ça doit être la balle qui t'a attrapé. « Oh, j'ai dit, écoute voir, peut-être que si tu te lèves, tu vas tomber, et tu vas faire tuer tous les types qui ont commencé à s'approcher ! ». Mais sitôt le coup de fusil, tout le monde s'est aplati, et y avait eu que moi de blessé ! Je m'en rappelle, y a un soldat qui m'a dit : « Sergent, vous êtes blessé ? ». J'ai dit : « Oui, mais c'est pas grave, va, je crois que c'est pas grave ! ». Et là, j'ai dit : « Est-ce qu'il faut avancer ou arrêter ? ». Et y a l'autre sergent qui était avec moi, qui était derrière la colonne… j' ai dit : « Tu peux pas lui parler, parce que si tu parles… ». J'ai dit : « Ecoutez voir, c'est bien simple. Restez sur place, moi je vais aller chercher du renfort ! ».*

E- *Vous pouviez marcher ?*

T- *J'ai marché ! J'ai fait 7 km avec ça ! Attendez voir… premièrement, je suis été à Sapigneul*[40]*, où nous étions sortis des tranchées, et j'y suis été. Y avait un poste de secours là : on m'a pansé. Là, je dois vous attirer votre attention : quand on m'a mis sur la table pour le pansement, je sais pas ce qu'on m'a fait,*

[40] Il s'agit d'un hameau situé à côté du Mont de Sapigneul, en Champagne, à 2 km au sud-est de Berry-au-Bac

j'étais… Je me rappelle, quand on a eu fait le pansement, y a un brancardier qui m'a aidé, et ça a été quelque chose qui m'a soulagé un peu, je me suis… Ce brancardier, c'était le fils de la laveuse qui nous lavait le linge, quand j'étais à la caserne, à mon service (militaire : de 1906 à 1908) *, que moi je portais, parce que j'étais cabot* (caporal) *d'ordinaire , à Montbrison. Alors, il me dit : « Masclaux, vous me connaissez pas ? ». Je dis non. « Je suis le fils Morange ! ». Vous avez pas connu des Morange à Montbrison ?*
E- *Non ! Mais le nom me dit quelque chose ! Mais j'en ai pas connu.*
T- *Alors je dis : « Morange ? Oh ! Quel hasard ! » - « Ecoutez : j'ai suivi votre pansement, je crois que je peux vous faire plaisir en disant que vous avez la bonne blessure ; c'est grave, mais c'est pas dangereux ! »*

Après quelques mois de guerre, la « bonne blessure » ou la « fine blessure », définie comme Morange le fait, était devenu le rêve de la plupart des soldats.

E- *Alors, qu'est-ce que vous aviez à la hanche ?*
T- *Eh bien, à la hanche, la balle avait rentré à 18 cm dans la plaie, et elle avait entraîné et ma capote, et tout ce qu'il y avait !*
E- *Donc vous aviez des bouts de tissu dans la chair ?*
T- *Oui ! Je me rappelle que cinq jours après, quand je suis arrivé à l'hôpital, on a été très étonné de voir qu'il y avait des tissus de capote qui sortaient de la blessure. Et comme j'étais très faible, on a dit : « Faut pas chercher à le fatiguer de trop ! ». On m'a pansé ce qui sortait de la blessure, et on m'a remis un pansement là-dessus. »*
E- *Et au visage, vous aviez des éclats de grenade ?*
T- *Eh bien, les éclats, on me les a enlevés après le premier pansement.*
E- *Ça ne vous avait pas vraiment abîmé le visage ?*
T- *Non, non ! J'ai que bien souffert pour un éclat dans le cornet de l'oreille : oh ! que c'est douloureux ! Je me rappelle là, il a fallu faire des grimaces ! Mais ma blessure, je la sentais pas du tout !*
E- *Donc on vous a envoyé à l'hôpital ?*
T- *Eh bien, oui ! Je suis parti à l'hôpital. J'y suis resté un mois et demi. Je vais vous citer un cas bizarre. Quand je suis arrivé à l'hôpital, y avait une infirmière-major où son père (c'était l'hôpital de la Croix-Rouge) s'occupait du ravitaillement pour l'hôpital. Eh bien, quand j'ai commencé à pouvoir manger (j'avais encore rien mangé de gros !) elle m'a apporté un jaune d'œuf dans du rhum, dans un verre, et bien sucré ! Comme j'étais le plus grand blessé de l'hôpital, elle s'est débrouillée pour moi, comme une bonne infirmière !*
E- *Et ça vous a ramené à la vie, ce jaune d'œuf dans le rhum ?*
T- *Eh bien écoutez : ça m'a donné un peu des forces, parce que j'avais rien mangé de cinq jours ! Et ma blessure commençait d'avoir de la gangrène gazeuse. Eh bien, de là, en sortant du poste de secours, je suis été à Cormicy*[41]*, j'ai fait 5 km en dehors du poste de secours. On attendait les ambulances, parce qu'il y avait beaucoup de blessés, et les Boches tiraillaient toujours, et tant que ça tiraillait, les ambulances partaient pas. Alors on dit : « Eh ben, écoutez, c'est bien simple : ceux qui peuvent partir, vous allez partir avec le sergent, là, qui est blessé à une jambe, il va pas trop vite. ». Ecoutez : je sentais rien, mais à tout moment, je perdais connaissance ! Et je m'en rappelle !*
E- *Vous tombiez ?*
T- *Je tombais pas, mais je m'abouchais*[42] *sur le parapet de la tranchée ! Si y avait pas eu la tranchée, j'aurais tombé !*
E- *Parce que vous circuliez quand même dans les tranchées, les boyaux ?*
T- *Dans les tranchées, ah oui ! Parce qu'il y a avait une tranchée depuis notre cantonnement !*
E- *Depuis la première ligne, qui vous ramenait à l'arrière. Et là, vous avez conduit un groupe de blessés, tout en étant blessé vous-même ?*
T- *Oui, en étant blessé moi-même. Et je vous dirais : jamais j'ai compris pourquoi que je sentais pas ma blessure ! Je me demande ! Est-ce que c'était le cas dégagé de soucis, parce que c'est du souci, quand on attaque comme ça !*
E- *Surtout que vous aviez le souci de vos hommes, puisque vous étiez sergent !*

---

[41] Cormicy est une localité à 15 km au nord-est de Reims, à proximité de la route conduisant à Laon, et à 4 km de Berry-au-Bac

[42] « S'aboucher » signifie tomber la tête en avant, bouche contre terre. C'est un terme de français régional encore usité. Dans leur « *Dictionnaire du français régional du Velay* » (op.cit ., p. 13) Claudine Fréchet et Jean-Baptiste Martin lui donnent deux sens : « mettre à l'envers » (ex : « *Pour que le fromage sèche pas, on abouche un bol dessus* ») et « se pencher en avant » (ex : « *Il avait tellement sommeil qu'il s'est abouché sur la table et s'est endormi.* »). La locution plus courante encore, apparentée, est « à bouchon » (que l'on trouve dans la *« Chanson de Roland »* datant de 1080) que la linguiste Henriette Walter, dans son ouvrage *« Le Français d'ici, de là, de là-bas »* (édition JC Lattès, 1998) classe parmi les régionalismes les plus typiques du domaine francoprovençal, avec ces définitions : « en avant, face contre terre » (quand il s'agit d'une personne) ou « à l'envers » (en parlant d'un récipient » (op.cit. p. 168).

T- *Oui, oui ! Mais écoutez : je vous dis bien, j'ai dit que j'allais chercher du renfort, et pour moi, je suis été me faire panser. Et puis j'ai fait aucune déclaration à personne. Mais j'ai su qu'on leur avait dit de faire demi-tour sans attaquer »*

Après une très longue digression sur divers thèmes, j'essaie de ramener J. Masclaux à son parcours de blessé :

T- *Ecoutez, il faut que je vous dise, qu'après ma deuxième blessure en septembre 15, j'ai resté trois mois d'hôpital en hôpital. Je guérissais pas, vous comprenez ! Non seulement, j'avais ma capote dans ma cuisse, mais j'avais ma balle ! On me l'avait pas enlevée ! Et figurez-vous que quand j'étais arrivé au poste de secours, comme j'avais perdu connaissance, on a fait un état de service en disant « à évacuer – blessure par éclat d'obus ». Et je disais : « Mais… ». On m'avait pas demandé ce qu'il fallait mettre, on me l'avait fait sans rien me dire ! Moi j'ai dit : « Mais c'est pas un éclat d'obus que t'as reçu ! Tu te rappelles bien que t'as reçu un coup de fusil ! Quelque chose comme ça ! ». Toujours est-il que j'ai fait trois hôpitaux !*

On peut s'étonner qu'une radiographie n'ait pas tout de suite détecté l'existence de la balle dans la cuisse de Joseph. C'est oublier que peu d'hôpitaux complémentaires ou provisoires étaient dotés de matériel de radiographie, malgré des progrès importants au fil de la guerre, et la création des « autochirs » (automobiles chirurgicales) dès 1914, mais se multipliant (25 en octobre 1915) et se perfectionnant par la suite. A ce propos, dans leur article très documenté, intitulé *« L'essor de la radiologie osseuse pendant la guerre de 1914-1919 »*, **J.J. Ferrandis** et **A. Ségal**[43] écrivent : *« Le matériel de radioscopie était placé dans une camionnette, munie d'un groupe électrogène, transportant le matériel de stérilisation, de chauffage, d'éclairage et les matériels nécessaires à la pratique chirurgicale. Une remorque spéciale portait une baraque opératoire. A partir de mars 1917, des postes radiologiques semi-fixes furent développés dans les rassemblements de plusieurs ambulances* (bâtiments !), *relativement immobilisés, ou les hôpitaux annexes bénévoles. Ils étaient parfois offerts par les sociétés d'assistance comme le « Patronage National des Blessés. » qui fit construire pour les hôpitaux auxiliaires 200 postes radiologiques et 18 voitures radiologiques légères dénommées « Petites Curies » ; Marie Curie en était la directrice technique ».*

Mais reprenons l'entretien au point d'arrêt :

E- *Lesquels ? Est-ce que vous vous souvenez des trois hôpitaux ?*

T- *A Provins, le premier. De Provins, on m'a envoyé dans l'Eure…*

E- *Vers Evreux ? Vers Nogent-le-Rotrou ? Dans ces coins-là ?*

T- *Je me rappelle pas bien. Je sortais jamais parce que je guérissais pas. Je suis arrivé à Brest la veille du 25 décembre 1915. Le lendemain, on passe à la radio, et puis le type qui me passe à la radio me dit : « Oh la la ! Qui c'est les imbéciles qui vous ont soigné ? » . Il me dit : « Vous avez une balle dans la cuisse ! » - « Ça m'étonne pas ! J'ai toujours dit qu'on m'avait évacué pour « éclat d'obus » ! Je me rappelle pas d'avoir reçu un éclat d'obus, mais je me rappelle d'avoir reçu un coup de fusil. Va la chercher, la balle ! »* (il s'adresse à un jeune voisin, M. Saby, survenu pendant l'entretien, qui apparemment connaît bien la maison)

E- *Ah ! Mais vous l'avez, en plus !*

T- *Oui, oui ! Eh bien, je suis été opéré, on m'a dit : « Vous la voulez, votre balle ? » Cette balle, fallait bien… Je vous dirais qu'il y avait une défense* (allemande) *tout à fait épaisse, de manière que le type m'a tiré presque à bout portant ! Eh bien, la balle a ricoché !*

E- (devant la balle en question, qui m'est présentée par M. Saby) : *Ah oui ! Elle est bien tordue quand même ! C'est celle-ci qu'on vous a enlevée ! Vous l'aviez dans la cuisse ou dans la fesse ?*

T – *La fesse ! Elle est rentrée de là, et elle est descendue. … Lui était dans la tranchée, moi j'étais à plat-ventre !*

E – *Donc elle est descendue de votre fesse dans la cuisse ?*

T – *18 cm ! Et le fond de ma plaie guérissait mal…*

E – *Vous aviez un début de gangrène…*

T – *Oh non, non, non ! Juste avant, au début, avant les pansements… Je suis encore été opéré huit jours après, qu'on m'a extrait ma balle, que c'était profond ! La plaie s'était bouchée à mi-chemin, et le fond du pus pouvait pas sortir ! Alors, j'avais de la fièvre. Il a fallu rouvrir la blessure. Mais enfin, ça, c'est rien ! Je suis resté un mois et demi. Je suis revenu à Saint-Etienne, on m'a mis à l'hôpital de mécanothérapie, j'y suis resté deux mois.*

E- *Donc là, c'était début 16, et ça correspondait au début de Verdun !*

T- *Oui, oui ! Tenez… Je vous ai dit que j'avais fait trois hôpitaux, parce que Provins, c'était dans la zone des armées, et puis comme Verdun commençait à cogner et qu'il y avait beaucoup de blessés, on débarrassait un peu les hôpitaux, parce qu'on s'attendait toujours à une grande attaque ! Parce que si les Boches, ils avaient pris Verdun, nous étions cuits ! On a fait tout ce qu'on a pu pour sauver la France, à Verdun !*

---

[43] J.J. Ferrandis est médecin en chef, conservateur du musée du Service de Santé aux Armées de l'hôpital du Val-de-Grâce, et vice-président de la Société Française d'Histoire de la Médecine – A. Ségal est médecin gastroentérologue et ancien président de la Société Française d'Histoire de la Médecine

E – *[…] Vous avez donc fait ces trois hôpitaux, vous êtes revenu à Saint-Etienne en mécanothérapie, et vous étiez à Saint-Etienne au début de 16 ?*
T – *Au début de 16, oui… Voyez, de Noël qu'on m'avait opéré… à Brest, à l'hôpital maritime. Jamais on avait pu me passer à la radio ! Y avait pas de radio partout et, quand il y avait des cas, on les présentait quand la radio se trouvait de passer. Et jamais on avait trouvé le moyen de me présenter ! »*

Après une très longue digression sur les Martyrs de Vingré, et les fusillés en général, ainsi que sur les mutineries de 1917, la discussion revient à nouveau sur son itinéraire de blessé gravement touché :
E- *Attendez, on a un petit saut là* (de 1916 à 1917) *! Vous étiez à l'hôpital jusqu'au milieu de l'année 16, à Saint-Etienne ! Ensuite, où est-ce que vous êtes allé ? Donc on revient en 16 !*
T- *Eh bien ensuite, quand j'ai eu fait mes deux mois de mécanothérapie, j'ai rejoint mon corps, tout près de Limoges, à Saint-Yriex, à ce moment-là. Avec les gars comme moi qui étaient au dépôt. J'étais pour ainsi dire à peu près guéri, mais enfin pas complètement. Eh bien, ceux qui voulaient rentrer dans leur famille, ou bien chez des amis, des parents qui pouvaient les nourrir, pour lever les récoltes, on donnait des permissions de vingt jours ! Eh bien mon beau-père* (agriculteur) *qui était déjà âgé, qui était à Retournac, j'y dis : « J'ai bien envie d'aller vous aider ! ». Eh bien, j'y suis été. Quand j'ai eu fait ces vingt jours, j'ai rejoint mon dépôt. J'arrive à mon dépôt, j'avais un camarade qui était adjudant avec moi, qui me dit : « Masclaux, tu sais, y a ta demande que tu avais fait* qui est arrivée, tâche moyen*[44] (essaie) *d'en profiter pour aller travailler à l'usine ! »*
E- *Vous aviez fait une demande à quel moment ?*
T- *En 15, avant ma deuxième blessure.*
E- *Ça s'était su dans l'armée que ceux qui avaient une qualification pouvaient demander… ?*
T- *Oui ! Parce que les patrons des usines, à tout instant, quand ils avaient besoin d'ouvriers, ils s'adressait à l'autorité des Ministres, et disaient : « Envoyez-moi dix tourneurs, dix fraiseurs… ». Et chose du hasard, moi, un jour, on demande des tuyauteurs, qu'on commençait à mettre de l'air comprimé à la mine avant la guerre. Alors moi, comme j'étais premier chef dans la contrée, fallait que je m'occupe de ça, même des installations d'air comprimé ! J'étais pas spécialiste, mais enfin j'étais capable de faire comme un spécialiste. Alors, j'avais fait ma demande, on m'a fait faire un essai, ça a été reconnu, parce que j'avais dit d'abord que je travaillais un an et demi au Chambon* (Feugerolles, entre Saint-Etienne et Firminy).
E- *Parce que je suppose qu'il devait y avoir des volontaires comme ça, même des gens qui n'avaient aucune qualification ?*
T- *Oh ! Ecoutez, ah non ! Il fallait avoir des preuves : les livrets de travail, la justification, les certificats de celui qui vous avait…*(employé), *ouh !*
E- *Donc votre demande a été acceptée pratiquement un an après ?*
T- *Eh bien, j'aurais pu, si j'avais été dans un secteur calme j'aurais pu partir tout de suite en 15. Mais en 15, les permissions étaient supprimées, on parlait d'attaque, on avait peur que les Boches attaquent, on voulait attaquer, on faisait valoir des cas… Quand c'étaient des cas comme ça que les permissions étaient supprimées, personne partait du front, ni pour les permissions, ni pour rien ![…] J'étais à Saint-Yriex, mon dépôt, et eux avaient la charge de m'envoyer à la main-d'oeuvre du travail…*
E – *Votre dépôt, ça n'était plus Montbrison ?*
T- *Non ! J'ai changé de régiment, j'étais au 200 d'infanterie ! J'ai resté au 16 (16e R.I. de Montbrison) jusqu'à ce que j'ai été blessé, après, comme j'étais un peu plus vieux , on nous changeait de qualité : réserve de l'active !*
E – *Donc on vous a signalé que vous étiez accepté comme ouvrier tuyauteur ?*
T- *Tuyauteur, oui, qui installait les conduites d'air comprimé […] Alors, on m'a envoyé à Paris, où il y avait un dépôt de métallurgistes, et y avait un régiment qui recevait tous les types qui étaient désignés par l'armée pour rejoindre un endroit où on les avait demandés…C'était le 2e de Cuirassiers, à Paris. De sorte que c'est lui qui m'a démobilisé comme maréchal des logis.*
E- *Vous êtes arrivés à ce 2e Cuirassiers à Paris même, et vous aviez un atelier dans Paris ?*
T- *Non : à Alfortville ! … Je travaillais comme raboteur : y avait pas besoin de tuyauteurs ! Premièrement, y avait des gros tours, des grosses fraiseuses à deux têtes. Y avait un type qui changeait les outils et puis y avait un surveillant qui faisait travailler sa tête, parce que quelquefois, il fallait lever la tête de l'outil pour le faire reculer ! Je rabotais des glissières de 75. On y mettait bien des femmes pour faire ça. J'avais remplacé une femme, on l'a remise, et moi, on m'a mis à un tour. Tenez vous bien : comme spécialiste, pour faire toutes sortes de pièces pour l'entretien de l'usine ! C'étaient des usines qui travaillaient pour l'armée. Aux raboteuses, vous faisiez des clavettes pour les tours qui tournaient les glissières des 75.*
E- *Alors là, vous étiez soldat ? Vous dépendiez du régiment ?*

---

[44] L'expression très usuelle encore maintenant « tâcher moyen » signifie « s'efforcer de, essayer » s'étend bien au-delà du Forez, en domaine francoprovençal

T- *Non, j'étais pas soldat, j'étais mobilisé, mais nous étions en civil. J'étais que soldat les dimanches, pour aller me promener parce que… Et puis j'étais sergent, attention, c'est les galons !*

Finalement, Joseph demeurera dans cet atelier d'Alfortville jusqu'à l'armistice, soit plus de deux ans (*« J'étais à Paris depuis deux ans et demi, depuis 16 au mois de juillet »),* bénéficiant d'un emploi envié que les soldats du front jugeaient comme de l' « embusquage », mais qui était considéré comme légitime pour quelqu'un qui avait combattu d'août 14 à fin septembre 1915 et avait été deux fois blessé, dont une fois gravement. Il sera démobilisé par anticipation le 28 décembre 1918.

Marius Gondy (cl.11) né à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) est fils d'un père mineur et bourrelier à La Chapelle-sous-Dun, mort en 1907, quand Marius avait 16 ans. Après le décès de son père, il se loue comme domestique dans les fermes du sud de la Saône-et-Loire (Iguerande, La Clayette), puis, à 18 ans, devient valet de chambre dans le Cher, chez le comte du Manoir, puis à Paris, chez la baronne Seillière. Il retourne chez cette dernière après guerre, puis en 1925, ayant épousé une jeune fille de Chassigny, il achète à Annecy un hôtel qu'il gère jusqu'en 1934, année où il revient au pays natal, en achetant l'hôtel de la Gare, à Chauffailles, qu'il exploite jusqu'en 1966, cédant ensuite l'affaire à son fils. C'est dans cet hôtel que s'est passé notre très long entretien, le 27 février 1988 (Marius était âgé de plus de 96 ans !).

Avant d'être blessé en 1915, Marius a d'abord contracté une très grave fièvre typhoïde en novembre 1914, vers Ypres, en Belgique, avec nombre de ses camarades du 80e R.I. de Narbonne :

T- *« Alors, du côté de Soissons, on nous a chargés sur des camions pour nous emmener en Belgique, devant Ypres. Et moi, j'ai attrapé la fièvre typhoïde, parce qu'on était dans l'eau jusqu'au ventre ! Ils avaient lâché la mer, les digues !*[45]*Ils ont inondé. On avait fait des boyaux : les boyaux pleins d'eau ! On était assis dans l'eau ! Le fusil nous servait de canne, la crosse dans l'eau ! Y avait pas un fusil qui marchait ! C'était de l'eau, de la boue, de la terre grasse, de la boue quoi ! Et c'était malsain ! Ça faisait la fièvre typhoïde, là-bas ! Ils en ont évacué je sais pas combien ! Moi aussi, j'ai été évacué avec les autres. J'ai été à Dunkerque, pour commencer, on était sur un bateau : l'hôpital était plein à craquer ! Alors, on était sur ce bateau, « Le Ceylan ». Je sais pas pourquoi je me rappelle son nom ! On avait la fièvre, alors on se jetait à l'eau pour boire ! »*

Suivent de longues considérations sur les Anglais, voisins des Français en Belgique. Je le ramène ensuite au sujet :

E- « *Et dans votre bateau de Dunkerque, vous avez passé combien de temps ?*

T- *Oh ! Pas longtemps ! Il était plein ! J'ai été à Rouen, à l'hôpital de Rouen… J'y suis resté pas bien longtemps ; une fois que la fièvre a été tombée ;…*

E- *On était bien, je crois, dans ces hôpitaux ! Mieux qu'au front !*

T- *On était bien, mais j'en ai un mauvais souvenir ! Y avait un infirmier (c'étaient des gars comme nous) eh ben, il m'a passé de la teinture d'iode, avec un pinceau, sur la poitrine et sur le dos ! Avec un pinceau ! Rappelez-vous que j'ai rigolé un moment ! Je risquais pas de m'enrhumer ! Ah ! Punaise !*

E- *On était quand même relativement bien traité dans les hôpitaux ?*

T- *Oh oui ! Oh oui ! Mais je suis pas resté longtemps ! Après… J'étais rentré au à Narbonne, au dépôt…*

E- *Donc, début 15, de Rouen vous allez à Narbonne ?*

T- *Oui, c'est ça ! Je suis retourné à Narbonne, puisque j'y étais allé comme ordonnance du lieutenant Cavas… »*

Après avoir vécu la guerre des mines au cours du printemps et de l'été 1915, en Champagne, il participe à la grande offensive de Champagne déclenchée le 25 septembre, et est blessé le 30 vers la butte appelée, en raison de sa forme, la Main de Massiges :

E- *« Et là, vous avez été blessé ?*

T- *Oui, le 30 septembre. On a fait trois attaques successives. J'ai été blessé à la deuxième attaque, « baïonnette au canon » ! Les Allemands nous attendaient, évidemment ! On était loin comme d'ici le mur, l'un de l'autre. Il a tiré avant moi ! J'ai tiré, mais je sais pas si j'ai touché. Mais lui, il m'a touché, en tout cas ! Ils étaient plusieurs. On était à la baïonnette, comme on dit. On était à trois-quatre mètres les uns des autres. Ils étaient plusieurs, et nous aussi. On attaquait par vagues, on appelait ça des vagues, première et deuxième vague. C'est-à-dire une compagnie entière, pas coude à coude, mais presque. Alors on attaquait, on fonçait sur les Allemands. Il en restait la moitié en route, si c'est pas les trois-quarts, bien sûr !*

E- *Et là, vous avez été touché…*

T- *La balle m'a touché au côté, là. La balle a traversé de part en part.*

E- *Elle a traversé des organes à l'intérieur ?*

T- *Rien ! 2 cm en dessous du coeur, paraît- il ! J'ai pas mesuré !*

---

[45] Pour tenter d'entraver l'avancée de l'armée allemande, qui violait la neutralité de la Belgique, les Belges avaient en effet eu recours à cette mesure désespérée, car elle ruinait pour de nombreuses années des siècles de conquête de la terre sur la mer, comme pour les Pays-bas

Un membre de la famille : *Elle a passé à travers le carnet !*
T- *Je l'ai ramené, le carnet !… Je l'avais dans ma poche de veste, là, la balle a traversé, elle est passée sur le coin. Elle aurait pu passer au milieu ! Elle a fait sa place quoi !*
E- *Elle ne vous a pas blessé d'organe ?*
T- *Non, rien ! La fine blessure, comme on dit !*

La conversation revient sur l'attaque (distribution d'alcool, peu au moment d'attaquer) puis revient sur la blessure :

E- *Donc vous avez été blessé le 30 septembre 1915… et replié dans un hôpital ?*
T- *J'ai été à Vouziers, sur la paille… parce qu'il y avait pas mal de blessés allemands aussi !*
Même intervenante : *« Ce sont les Allemands qui l'ont ramassé ! »*
T- *Ah ! C'est les Allemands qui m'ont ramassé, à la Main de Massiges ! On était à la baïonnette, là. Il a tiré et moi aussi, j'ai tiré ! J'ai été touché, je suis tombé. Y avait un trou d'obus, je suis pas tombé tout seul, on était trois dans le trou, dont un qui est mort. Et mon sergent major qui était à côté de moi… On était par vague, côte à côte, ou presque, à la baïonnette, pour foncer sur les Allemands !*
E- *Est-ce que vous êtes resté évanoui dans votre trou ?*
T- *Oh ! Pas du tout ! La balle m'a traversé de part en part, mais elle m'a touché aucun organe…Y en avait un autre qui est mort ! Il hurlait, le pauvre ! Le sergent-major, la balle lui avait traversé la cuisse. Il hurlait aussi, il faisait vilain ! Mais on y est quand même resté 48 heures, dans le trou !*
E- *48 heures !*
T- *Oui, avant que les Allemands… Parce qu'on était entre les lignes françaises et allemandes. Et c'est que les Français n'osaient pas bien venir nous chercher parce que les Allemands tiraient ! Et puis les Allemands pareil ! Enfin, au bout de ce temps-là, y a deux-trois Allemands qui sont venus, parce qu'on était sur le bord d'une brèche : ça descendait après, en allant chez eux !*
E- *Et qu'est-ce qui vous est passé par la tête, pendant ces 48 heures ?*
T- *Ah ben, ma foi ! Toutes sortes de choses ! Je pourrais pas vous dire quoi, par exemple. On implorait ! On appelait au secours. C'est tout ! Je sais pas quoi dire. On entendait « Bzzzzz ! » Bzzzz ! Bzzzz ! » : les balles qui passaient sur la tête ! C'était pas le moment de…*
E- *Vous avez beaucoup pensé à votre famille ?*
T- *Ah ben ! Oui, quand même ! On, a eu le temps de réfléchir un peu à tout. Mais enfin ça… On pensait qu'on allait s'en sortir…ou pas ! Je sais pas…*
Même intervenante : « *Est-ce que vous aviez mal ? »*
T- *Moi, j'avais pas tellement mal. Je me tenais le côté, comme ça, je me tenais un peu… Moi, j'ai eu de la chance !*
E- *Vous aviez l'espoir de vous en sortir ?*
T- *Ah oui ! Ah oui ! J'avais un fort espoir ! Je pensais que ce seraient les Français qui viendraient. Mais on était bien plus près des Boches que des Français, bien plus près…*
E- *Et ce sont donc les Boches qui vous ont ramassés ! Comment ça s'est passé ?*
T- *Vers les trois heures du matin, par là, y a deux grands gaillards… Oh ! Mon Dieu ! J'en ai eu peur autant que… Je lui pesais pas plus qu'une plume dans la main ! Il m'a attrapé, je sais pas comment, il m'a passé par-dessus le dos, et puis il a fait vite pour redescendre dans le trou ! Parce que les Français tiraient, évidemment ! Ben, c'était un courageux, parce qu'il était à la merci des balles françaises qui allaient nous tuer, moi et puis lui !*
E- *Vous lui devez une fière chandelle !*
T- *Ah ben, à celui-là, oui ! On était trois. Mon sergent-major, je sais pas ce qu'il est devenu, je l'ai pas revu non plus.*
E- *Il vous a tiré vers les lignes allemandes ?*
T- *On était sur le bord d'un talus, un énorme talus, et ça redescendait après. Les Allemands étaient dans le bas, et ça faisait comme une carrière. Ils étaient là-dedans. J'y ai vu quand ils m'ont emmené. J'y ai vu, enfin, grosso modo. Il m'avait attrapé et il m'avait foutu sur son dos ! Je me demandais bien ce qu'il allait me faire !*
E- *Justement, qu'est-ce que vous avez pensé quand vous avez vu que c'étaient les Allemands qui venaient vous chercher ?*
T- *J'ai pensé à tout et à rien. Je peux pas vous dire. Je sais pas quoi vous dire. Il se passe tellement de choses dans la tête !*
E- *Vous avez pensé que vous risquiez d'être abattu ?*

T- *Oh ben, on y pense un peu ! On disait tant qu'ils faisaient pas de prisonniers ! Vous savez bien : chacun disait la sienne, évidemment ! Chacun disait la sienne !*[46]
E- *Il y avait des bruits exagérés qui couraient sur les Allemands ?*
T- *Oh oui ! Oh oui ! Comme chez eux, pareil, sans doute… ».*

Rassuré quant à sa vie, découvrant l'humanité de l'ennemi exécré, Marius suivra un trajet d'évacuation, puis de transport vers l'Allemagne que nous étudierons dans le chapitre consacré aux prisonniers. Résumons brièvement : dans les Ardennes occupées, il est emmené avec d'autres à Vouziers, puis Sedan où il reste trois semaines, correctement soigné en hôpital, puis transféré au camp d'Hammelburg, vers Würtzburg, en Bavière, où on a continué de le soigner. Arrivé fin 2015, il restera presque trois ans dans deux fermes bavaroises, et, rapatrié, arrivera chez lui le 18 décembre 1918, trop tard pour assister au décès de sa sœur, morte de la grippe espagnole…

Deux blessés de 1915

C'est le 15 août 1915 que la guerre d'**Edmond Deloule** (cl. 13) de Saint-Martin d'Ardèche (Ardèche) s'est arrêtée. Il avait travaillé avec son père, artisan maçon, jusqu'à son départ au régiment à la fin de 1913, en application de la loi de trois ans, nouvellement votée, qui faisait incorporer la classe 1913 deux mois seulement après la classe 1912. Incorporé au 23e B. de Chasseurs Alpins de Grasse, il y reste à la mobilisation d'août 1914, combat en Lorraine où il est promu caporal le 30 août, puis en Belgique, où sa compagnie perd 52 hommes (son escouade 6 sur 16) et où il a les pieds gelés, mais sans qu'il soit nécessaire de l'amputer. Revenu en France, dans le Pas-de-Calais, puis dans les Vosges en janvier 1915, il contracte une rougeole qui nécessite son évacuation en mars, mois où il est promu sergent. C'est en Alsace qu'il va être gravement blessé, le jour de l'Assomption. Il le raconte (à partir du haut de la page 5) dans un récit de 7 pages - grand format - où il a résumé sa guerre, sans doute vers 1918-19 ;

« *Nous allâmes prendre les tranchées au Banenkoff** (kopf !) , *tout à côté du Lingekoff** (kopf !) *et la plaine de Schomuellé, qui était tapissée des corps des Chasseurs qui y avaient été tués quelques jours plutôt*, et il y en avait c'était effrayant. Et c'est là au Banenkoff* que la guerre devait finir pour moi. Ce fut le matin vers huit heures, le 15 août 15, que je fus grièvement blessé. J'avais pris la place au créneau où un Chasseur, l'instant avant, venait d'être tué d'une balle en plein front. Il faut dire que depuis le lever du jour les Boches nous tiraient dessus avec le 105, canon autrichien dont le tir était terrible. Ce fut un de ces obus qui tua en le séparant par une lamelle un nommé Loullès, cette lamelle le coupa littéralement en deux, le pauvre, il ne souffrit pas. J'aimais bien ce Chasseur qui était de la Haute Ardèche, et moi, du coup, paré du corps de Loullès, je ne reçu* heureusement que des miettes de cet obus, sans ça j'y était*. Perdant mon sang en abondance, j'allais* avertir le Ct de Cie que j'étais blessé, il me dit « Fous le camp le plus vite possible vers le poste de secours ! « . Il fallait faire au moins 800 mètres de boyaux pour atteindre celui-ci, je m'évanouis deux ou trois fois pendant le parcours et me trouvant tout à coup à proximité du poste du Commandant, qui s'appelait Rosset, me dit : « Mais comment ? Blessé comme vous êtes, pourquoi ne pas vous avoir fait accompagner par quelqu'un ? ». Et il me donna un brancardier de sa suite pour venir avec moi jusqu'au poste de secours. Celui-ci était complètement sous terre, avec de gros rondins au-dessus, et je restai là toute la journée au milieu des plaintes des blessés et des mourrants*. Je remarquai un Chasseur brancardier qui, sa chasuble autour du cou, passait à côté des copains. C'était un prêtre et il confessait ceux qui voulaient bien. Il vint vers moi. Il me dit : « Vous paraissez bien mal en point. Voulez-vous remettre votre âme à Dieu en cas d'issue fatale ? ». Je lui dis : « Non ! Parce que je n'ai pas envie de mourir ! ». « Comme il vous plaira ! », me répondit-il.*

Alors le soir, à la tombée de la nuit, toujours allongé sur mon brancard, on me transporta dans le fossé de la route, attendant que les ambulances arrivent. C'était des Anglais. Alors qu'on avait chargé les grands blessés, il n'en rentrai que quatre, car c'était* des petites voitures, et parmi les quatre déjà chargés, un soldat anglais s'aperçu* que parmi les quatre, il y avait un grand blessé boche. « Boche peut attendre ! » et on me mit à la place. Nous arrivâmes à l'hôpital complémentaire, l'Hôtel du Lac, à Gérardmer, vers 1 heure du matin et je me souviens comme si c'était hier : nous étions 22 grands blessés alignés sur nos brancards dans le grand couloir de l'Hôtel. Alors le chirurgien de service nous repassa tous, vérifiant les fiches d'évacuation de chacun, et quand il eut fini, il revint vers moi et dit : « Amenez-moi celui-là le premier ! ». Du coup, je me dis : « Mon vieux Edmond, tu est* foutu ! ». On me rasa les cheveux de la tête pour procéder à la trépanation et on m'endormit au chloroforme. A partir de là, je ne me souvenais plus de rien. Je me réveillais* vers 9h1/2 la tête entourée de bande de pansements et je me mis à pleurer comme une Madeleine en appellant* ma mère. L'infirmière qui était à mon chevet me dit : « Pleurez, pleurez, ça va vous*

---

[46] Cette expression familière *« Chacun dit/disait la sienne »* sonne étrangement dans ce contexte grave, car elle s'emploie généralement pour signifier que chacun dit sa plaisanterie ou sa bêtise dans une soirée commune, dans une atmosphère joyeuse. Mais parfois, on l'emploie sérieusement pour qualifier une divergence d'opinions dans un groupe…

faire du bien ! ». C'était une bien gentille dame dont le mari Capitaine était quelque part au front. Je fut très bien soigné jusqu'à mon évacuation vers l'intérieur une quinzaine après.*

Après un long voyage, j'arrivai à Carcassonne où je fus hospitalisé à l'Hôpital mixte, au Pavillon des blessés des Yeux, dans le service du Docteur Sempé. Au bout de quelques jours, le Docteur me dit : « Mon Cher, je suis obligé de vous enlever votre œil gauche qui est complètement crevé et qui, par la suite, vous pourrirait votre œil droit. ». Et voilà comment je sut énuclé** (énucléé). *L'opération ne fut pas trop douloureuse, on m'avait endormi et quatre jours après, c'était cicatrisé. Je restais environ quatre mois à cet hôpital. Mon père et ma mère vinrent me rendre visite et ensuite je fus évacué sur Montpellier. J'étais affecté à l'hôpital complémentaire du lycée Sainte-Marthe, tout près du Jardin des Plantes, à côté du Peyrou. Ensuite on m'envoya à l'hôpital complémentaire du lycée de jeunes filles 12 avenue de Toulouse.*[47] *Là, c'était la bonne vie. Je sortais tous les après-midis, j'emmenai avec moi un copain Parisien nommé Hutin, aveugle total, et un autre originaire du Cheylanet de Chauchailles* (?), *tout prêt de Montbrison*[48]*, qui lui pouvait distinguer le jour et la nuit. Je me souviens qu'un jour, nous étions sur la place de la Comédie, devant le socle d'un candélabre (il faut dire qu'à trois nous n'avions qu'un œil), et je dis à Violet qui voyait un tout petit peu : « Dis, Violet, serre la main au copain qui est là devant nous ! ». Voyant une ombre, il tend la main et touche la fonte du candélabre !. Alors, il dit comme ça : « Si c'est pas malheureux ! Il se fout de ma gueule ! ». On a bien ri.*

A peu près deux fois par semaine, avec la permission de minuit, j'allais voir le spectacle à la Comédie qui est, paraît-il, le troisième théâtre lyrique de France, et j'ai pu voir jouer toute la gamme des livrets des grands opéras.

Ensuite, en janvier 1917, je fus réformé n°1 et renvoyé dans mes foyers. » « Fin. »

On peut ne pas goûter la plaisanterie faite à son camarade à la vue très faible, surtout de la part d'un esprit sensible qui aime la musique classique ! La chute *« On a bien ri »* semble montrer que la victime, après l'avoir mal prise, cette plaisanterie cruelle, a fait contre mauvaise fortune bon cœur et s'est joint à l'hilarité des deux autres… De la même façon qu'on peut ne pas apprécier le débarquement immédiat du « *grand blessé boche* » de l'ambulance anglaise trop petite pour qu'il cède sa place au blessé français : l'inverse aurait été chevaleresque, mais c'est le pragmatisme qui l'emporte à la guerre !

A travers l'itinéraire poste de secours – hôpital complémentaire de Gérardmer (Vosges) où il est trépané – hôpital mixte de Carcassonne déjà spécialisé, puisqu'il comporte un pavillon des Blessés des Yeux, où il est énucléé de l'œil gauche – hôpitaux complémentaires de Montpellier (deux lycées) où il passe sa convalescence, Edmond Deloule a parcouru (à pied, en ambulance, en train sanitaire) en six mois, au second semestre 1915, l'itinéraire classique du grand blessé que l'on éloigne du front pour pouvoir le soigner.

Quand il a refusé la confession à l'aumônier en lui déclarant « *Non ! Parce que je n'ai pas envie de mourir ! »*, Edmond Deloule, sauvé de la mort par le rempart du corps de son camarade ardéchois Loullès, qui fut coupé en deux par le tranchant de l'éclat d'obus, affichait son attachement à la vie, encore qu'une confession n'a jamais fait mourir ! La vie, il s'y est accroché. Et il ne l'a quittée que le 10 novembre 1981, à l'âge de 88 ans, dans son cher village de Saint-Martin d'Ardèche.

La suite de la vie d'Edmond Deloule, c'est sa petite-fille du côté maternel, **Christiane Ivol,** professeur de mathématiques dans le lycée de Saint-Etienne (Benoît Fourneyron) où j'étais professeur de lettres, qui, répondant à un questionnaire que je lui avais fourni, me la résuma par écrit, de sa belle écriture régulière, dans un texte que j'ai sous les yeux, et dont je vais garder l'essentiel. Une vie qu'elle même a quittée bien plus tôt que son grand-père, à 48 ans, terrassée par un cancer… Elle souhaitait que son grand-père survive encore un peu par le projet de ce livre.

Pour sa blessure du 15 août 1915, elle indique : « *Trépanation + énucléation de l'œil gauche » « Eclats d'obus dans le bras gauche. Certains furent enlevés ainsi que ceux dans la tête, d'autres sont restés, trop difficiles à extraire. ».* Pour les séquelles : *« Une certaine gêne pour lever le bras gauche, ouvrir la bouche en grand (heureusement qu'il avait de bonnes dents, donc pas besoin de dentiste), et sur la fin de sa vie, de nombreux vertiges dus à sa trépanation et peut-être au déplacement d'un éclat d'obus. »*

Mariage : *« à Saint-Martin d'Ardèche en janvier 1920 ».*

Carrière après sa réforme définitive de 1917 (on se souvient qu'il était maçon avec son père) : *« Etant grand mutilé de guerre, il a eu droit à un emploi réservé dans l'administration. D'abord à Bonneville où il travaillait aux impôts et où il est resté un an (17-18) . Ensuite il est entré à l'octroi de Paris où il est resté jusqu'à sa retraite en habitant d'abord à Paris, puis à Draveil (Seine-et-Oise). »*

---

[47] Ces deux lycées de Montpellier existent encore actuellement comme établissements scolaires ; le lycée privé Sainte-Marthe est devenu le Pensionnat de l'Assomption, et le lycée public de jeunes filles de la rue de Toulouse (qui, selon son site, aurait été le premier créé en France, dès 1881) est le lycée Georges Clémenceau.

[48] Pour très bien connaître l'arrondissement de Montbrison, qui est le mien d'origine, je ne connais aucun nom (de commune ou même de hameau) qui ressemble à ce *« Cheylanet de Chauchailles » !*

Retraite : *« prise en 1942. Au moment de l'exode, il partir de Paris seul (après sa femme et sa fille* - la mère de Christiane- *qui avaient quitté la ville avant) en vélo jusqu'à Clermont-Ferrand. Puis il dut remonter à Paris pour régulariser sa situation en 1942, avec autorisation allemande. Là, il apprend que son emploi est supprimé, mais l'administration avait décidé d'octroyer la retraite complète à tous ses employés qui avaient au moins 25 ans de service, ce qui était son cas*[49]*. Il accepte donc avec joie cet arrangement et prend donc sa retraite à St Martin d'Ardèche où il séjournera jusqu'à sa mort. »*

Précisons que Saint-Martin d'Ardèche se trouve à la sortie des gorges de l'Ardèche, à 9 km au nord-ouest de Pont-Saint-Esprit.

Albert Thoral (cl.15) , fils d'agriculteurs de Mably, installé après guerre, après son mariage, dans la ferme familiale de son épouse à Saint-Germain-Lespinasse (dont il fut le maire pendant douze ans après la seconde guerre) a été incorporé en décembre 1914 au 142e R.I. de Mende, puis, après une première blessure, a été versé au 122e R.I. de Rodez. Le jour de sa seconde blessure, bien plus grave, reçue à Tahure le 6 octobre 1915, dix jours après le déclenchement de la grande offensive de Champagne, ses camarades et lui ont reçu de leur lieutenant un avertissement sans ménagement :

T- *« A Tahure ! En Champagne ! Oh ! Nous étions tout à fait en face des tranchées allemandes. Nous entendions causer d'un côté de l'autre […] Nous étions tout à fait près. Même le matin, quand nous sommes montés en ligne, l'officier (je me souviens pas de son nom… enfin, bref, c'était un lieutenant), il m'avait dit, il nous avait dit : « Vous savez, c'est pas sûr que vous reviendrez, parce que vous allez être tout à fait en face, à côté de l'ennemi ! ». Et justement, c'est ce qui est arrivé !*

E- *On vous l'avait dit ? On vous avait prévenus ?*

T- *Oh ! On nous avait prévenus ! Nous avions couché dans un… dans une…attendez voir…*

E- *Dans une grange ? Dans quoi ?*

T- *Oh non, non, non ! On a couché dans un boyau. Alors là, il était venu un renfort, justement. Et j'ai été blessé par là* (environ) *vers 9 ou 10 heures du matin, je me souviens pas exactement. Et puis alors on m'a mené dans un trou d'obus, dans un trou que les Allemands avaient évacué. Et je suis resté là jusqu'à je sais pas quelle heure de la nuit*

E- *Vous étiez blessé où ? A quel endroit du corps ?*

T- *Là ! Au ventre ! Par une balle ! Par une balle !…*

E- *Est-ce que vous êtes resté toute la journée sur le champ de bataille ?*

T- *Non ! On m'a mené dans un…dans un…*

E- *Un poste de secours ?*

T- *Un poste de secours ! Alors je suis resté là jusqu'à je sais pas quelle heure de la nuit, où on est venu pour essayer de me chercher…Enfin, tout ce que je me rappelle : dans la nuit, je voyais les fusées éclairantes qui venaient ; ça faisait un drôle d'effet, ça, vous savez ! Et quand ils sont venus me chercher là, les brancardiers m'ont dit : « Pas un mot, hein ! Parce que nous sommes à côté, là ! ». Alors j'ai dit : « Ça va bien… »*

E- *Oui, parce que vous auriez pu crier pendant qu'ils vous transportaient !*

T- *Bien sûr que j'aurais pu crier ! Parce que je souffrais, vous comprenez ! Alors j'ai fait l'effort : fallait rien dire ! Alors, y en a un qui m'a chargé sur ses épaules, vous comprenez, et c'est là qu'il m'a dit : « Pas un mot, hein ! Parce que… ». Alors, vous savez ben, j'ai traîné dans les ambulances, puis dans chose et d'autres…*

E- *Mais ils vous ont transporté à dos d'homme, ou sur un brancard ?*

T- *Ils m'ont pris à dos d'homme pour commencer, puis ils m'ont mis sur un brancard tout de suite après…*

E- *Et je suppose que les secousses, ça devait vous faire mal ?*

T- *Ah ben, bien sûr, dites donc ! Quand le…chose tombait dans un trou, sur la route (c'étaient tout des routes défoncées) vous comprenez, alors bien sûr…*

E- *Là, vous étiez dans une ambulance qui était tirée par des chevaux ? Ou un camion ?*

T- *Oh ! C'était un camion. Y avait point de chevaux dans cet endroit !*

E- *C'était un camion, donc, qui vous a emmené dans une baraque Adrian, peut-être ? Ou bien dans un hôpital ?*

T- *Oh ! Pas tout de suite ! Pas tout de suite ! Une baraque Adrian, y avait ben trois ou quatre jours que j'étais blessé déjà, quand on m'a emmené dans une baraque Adrian. Attendez-voir… On m'a emmené à l'ambulance 16-14, je me souvins, je suis resté… Justement quand je suis parti, quand on m'a emmené là-bas, on m'a dit (ils m'encourageaient pas bien) ils m'ont dit : « Vous savez, quand on va là-bas, y en a pas beaucoup qui reviennent ! ». Alors, c'était bien la vérité, parce que la première nuit que j'ai couché à l'ambulance 16-14, il en mourait toute la nuit ! Alors, on les emmenait à mesure…*

E- *Vous étiez nombreux, à l'ambulance 16-14, comme blessés ?*

---

[49] C'est son cas si l'on fait partir son emploi administratif de 1917 – ce qui est le cas, mais aux impôts – et qu'on le prolonge jusqu'en 1942, alors que l'exode –qui n'est pas de son fait, et qui n'interrompt pas sa carrière administrative en droit, même s'il l'interrompt dans les faits- date de juin-juillet 1940.

T- *Dans l'ambulance 16-14, nous étions encore nombreux. Nous étions…je sais pas combien…une trentaine, au moins !*
E- *Et là, on ne vous opérait pas ?* (pas de réponse) *On vous gardait simplement ?*
T- *On nous gardait pendant des jours ! Oh ! J'ai été opéré quelques jours après, parce qu'on m'a changé, on m'a mais dans une autre ambulance à côté. C'est de là qu'on m'a opéré. Pfffou ! C'était mal organisé aussi, il faut dire ! Parce qu'il en mourait, vous savez, énormément !*
E- *Mais ça devait être démoralisant pour vous ?*
T- *Oh oui ! C'était ben démoralisant !…Dans la commune où c'était, y avait juste un civil qui était là : c'était le curé du pays ! Alors, je me souviens, il est venu à mon chevet, et puis il m'a demandé de quel pays* (région / lieu) *j'étais, et puis quand j'étais…*(blessé ?). *Il m'a dit : « J'en ai ben vu d'autres… ». Mais malheureusement, les brancardiers et tout le chose, c'était tout des Normands ou des Bretons*[50] *!*
E- *Ah oui ? Et alors, on ne pouvait pas bien s'entendre avec eux ?*
T- *Ah ! Pas bien ! Pas bien ! Ils parlaient leur patois, alors… Alors, je suis resté là pendant quelques jours. Oh ! C'est pas que ça a été tout seul ! Je me souviens, quand ça a été pour m'évacuer, là, nous étions…(je me souviens pas exactement à quel endroit c'était dans la Marne) en attendant qu'on forme un train sanitaire… C'était pas bien intéressant, vous savez ! Je suis resté là pendant une nuit ou deux, sur un brancard, à attendre que le train sanitaire se forme !*
E- *Et le prêtre, le curé, il était là pour vous donner l'extrême-onction ?*
T- *Ah ! Je peux pas vous dire, j'en sais rien ! Y avait que lui comme civil…*
E- *Est-ce que vous pensiez que vous alliez mourir ?*
T- *Aaaah ! J'ai pas été bien ! Le moral était bien bas ! Il est vrai, vous savez, que quand on sort de la fournaise, et puis qu'on se voit dans le civil…*
E- *Vous voulez dire qu'on était quand même content de sortir de la fournaise ?*
T- *Oh ben ça, c'est certain ! C'est certain ! Quand je revenais là-bas de la mitraille…. Oh ! J'avais un lieutenant qui a été bien chic, là. C'est même lui qui m'avait écrit pour me décorer de la médaille militaire, vous comprenez ? Je me souviens pas comment il s'appelait… C'était même un noble, je crois bien… »*

La suite de l'entretien est tellement hachée qu'elle impose un résumé : Albert a été opéré du ventre et du bassin plusieurs jours après, dans cette ambulance 16-14. Ensuite, le train sanitaire, qui se dirigeait vers le Midi, l'a déposé à Chambéry, où il a retrouvé une infirmière - religieuse de Roanne. A fait sa convalescence *« dans un petit pays à côté de Chambéry »*. Il sortait parfois dans la ville de Chambéry, où il avait un cousin pharmacien. A connu d'autres hôpitaux (sans doute Lyon), ce qui porte à un an et demi son hospitalisation, avant de rentrer chez lui, à Mably, et d'être réformé à titre définitif le 2 octobre 1917.

Bien après dans l'entretien, une anecdote déplaisante lui revient à l'esprit, concernant sa période d'attente sur le quai de gare, dans la Marne, attente du remplissage complet du train sanitaire :
T- *« C'était long d'avoir couché sur un brancard, pendant une nuit, en attendant que le train sanitaire se forme ! Je me souviens, là, j'ai eu envie de manger une orange… Et puis alors, on m'avait volé mon porte-monnaie ! On avait pas beaucoup d'argent à ce moment-là, qu'est-ce que vous voulez ! Je me souviens, là. C'étaient sûrement des Bretons ou des Normands qui étaient employés là-bas* (dans l'ambulance 16-14). *Point d'argent ! Alors, si j'avais eu envie de manger une orange ! Je me rappelle : on a des tristes souvenirs ! »*

Mais sa blessure de guerre, la seconde, le fait encore souffrir, à 93 ans, ce 22 décembre 1988, alors que je l'interviewe à l'hôpital de Bonvers, dans son Mably natal qui a bien changé depuis 1895 :
E- *« Est-ce que cette blessure vous a fait souffrir toute votre vie ?*
T- *Oh mais, bien sûr que oui, qu'elle m'a fait souffrir ! Et puis elle me fait bien souffrir encore…*
E- *La balle vous a traversé ?*
T- *La balle est passée là, et elle est sortie là,… à l'aine gauche, et elle est sortie à la fesse droite, alors elle m'a traversé complètement !*
E- E*lle vous a cassé les os dedans ?*
T- *Oh ! J'en sais rien… Pour bien savoir, vous savez ! ».*

Il a été décoré de la Légion d'Honneur, à Roanne, mais ne se souvient plus de la date.

Sur le plan de la diversité régionale des Poilus, il est un point sur lequel on reviendra : les Foréziens, les Auvergnats, les Vellaves du nord, les Bourguignons du sud, les gens du Bourbonnais qui composent l'ensemble de nos 187 témoins, redoutent d'être versés, après blessure (car lors de la première incorporation,, le recrutement des régiments est principalement régional) dans un régiment dont ils ne comprennent pas la langue, c'est-à-dire le dialecte, spontanément employé entre soldats. Ici l'étrangeté linguistique, le sentiment d'exclusion, qu'a ressenti Albert Thoral, lorsque, dans son ambulance 16-14, il a été confronté à des infirmiers bretons et normands, est devenue hostilité quand il les désigne, sans preuve formelle, comme les voleurs de son porte-monnaie… Le sentiment d'étrangeté est assurément plus prononcé envers le dialecte breton,

[50] On peut en conclure que cette ambulance (hôpital sommaire provisoire) ne dépend plus du régiment d'Albert Thoral, le 122e R.I. de Rodez. Peut-être du 124e R.I. dont le dépôt est à Laval ?

d'origine celtique, qu'envers le patois normand, qui appartient bien, comme le français, à la langue d'oïl. C'est cet ancien français normandisé que le duc de Normandie Guillaume le Conquérant, après sa victoire à Hastings en 1066 (contre l'armée de l'autre héritier du trône, Harold), devenu William Ier, roi d'Angleterre, a importé dans la langue des Angles et des Saxons, par le biais de la Cour, de l'Eglise (voir la liste, à consonance très française, des premiers abbés de Westminster dans la cathédrale du même nom, à Londres), de la noblesse et de la haute administration.

Trois blessés de 1916

Paul de Lambert (cl.03) de Saint-Just-Malmont (Haute-Loire), était d'après lui, quand je l'interviewé chez lui le 22 juillet 1988, le doyen d'Europe des Mutilés de guerre, et je veux bien le croire : il allait atteindre 105 ans le 3 septembre suivant ! Né à Langeac (Haute-Loire) fils d'un père receveur à l'enregistrement devenu notaire à Lyon, il avait été dans cette ville élève de l'école Jean-Baptiste-de-la-Salle, puis cadre administratif à Bordeaux chez Streichenberger avant de partir à la guerre. Par suite de son mariage en 1918 avec une jeune fille de Saint-Just-Malmont, dont le père possédait une entreprise de tissage de soieries, il avait repris cette affaire familiale qu'il avait dirigée jusqu'à l'âge de 70 ans. Ayant fait son service militaire de 1904 à 1907 au 52e R.I. de Montélimar, c'est avec son grade final d'adjudant-chef qu'il avait été incorporé dans la réserve (252e R.I.) de ce même régiment en août 1914, mais, en tant que le plus âgé des sous-officiers, on l'a affecté au 111e R.I., pour commander des Territoriaux.

Sa première blessure, il est le seul des 187 témoins d'en avoir reçu une de ce type, et ceci dès la fin de 1914 :

E- « *Donc votre première blessure date de l'année 14 ! De quel mois ?*

T- *Tout à fait du début décembre : un obus qui m'a brûlé toute la figure ! Je suis resté comme une momie, à Saint-Germain-en-Laye : j'avais la tête entourée d'étoffes, comme une momie. Et pour me nourrir, j'avais un tube de caoutchouc, et je suçais ma nourriture dans des bouillons.*

E- *Vous avez été défiguré par cette explosion ?*

T – *Ben, voyez, ça s'est un peu recollé ! J'étais complètement entouré : j'avais un trou pour le nez, un trou pour la bouche ! … C'était près de Reims, aux verreries de la Neuvillette. J'avais mes territoriaux, je leur ai dit : « Traînez pas trop ! Vous allez vous faire massacrer ! Filez ! Filez ! » Ils passaient sous les planches. Tout à coup, on m'a emporté : j'avais la figure toute brûlée ! L'obus a explosé tout près de moi. C'est curieux : j'avais la figure brûlée, fortement brûlée ! Puis on m'a emmené…*

E- *Ce qui est extraordinaire, c'est que vous n'ayez pas reçu d'éclats d'obus qui auraient pu vous tuer facilement !*

T- *Ah ben, évidemment ! J'ai eu la flamme de l'obus : on m'a ramassé par terre dans un assez triste état. Alors, on m'a entouré de bandelettes, de machines… Je suis reparti, hein ! Quand je suis reparti, le médecin-major m'a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? On part ? ». J'ai dit : « Je veux repartir, mais je veux voir mes copains d'active ! ».*

Il est donc reversé au 52e R.I., pour commander une section de mitrailleuses. En juin 1916, le régiment est engagé dans la grande bataille de Verdun, et la seconde blessure, bien plus grave (jambe brisée par une balle) va se produire :

T – *« D'ailleurs, je commandais les mitrailleuses, moi, à Verdun. Je suis resté, puis, à un moment donné, je suis tombé, j'ai été blessé !*

E- *C'était votre seconde blessure !*

T – *Ma seconde blessure, oui. J'étais revenu à neuf. Alors, je suis tombé, je suis resté là. Je commandais une pièce de mitrailleuse et tout à coup… J'ai crié au caporal (il s'appelait Chirouse) : « Chirouse ! Prenez le commandement ! Comptez plus sur moi ! ». Alors, je me traîne comme j'ai pu. Je me suis mis dans une espèce de trou, et là j'ai dit : « Je suis… Y a plus qu'à attendre la mort ! ». Parce qu'il en tombait ! Et j'avais à la main un petit chapelet que m'avait donné ma sœur, je l'ai pris dans ma main. Et, tout à coup, j'entends des voix ! J'ai trois baïonnettes dans ma poitrine !* (petit rire) *Et quand toute la cérémonie a été terminée, je serre la main à mes agresseurs !*

E- *Quelle cérémonie ? Comment est-ce qu'on passe de ces trois baïonnettes sur la poitrine à la cérémonie ?*

T- *Quand ils m'ont vu, ils se sont levés, ils ont commencé… Y en a un qui a taillé ma jambe de pantalon, il a regardé…Un qui essayait de tailler un morceau de bois pour me faire une attelle…*

E- *Vous parlez des Allemands qui étaient autour de vous ? De trois Allemands ?*

Si l'histoire de sa blessure a pris un tour si elliptique qu'elle en devient peu compréhensible, c'est sans doute qu'à force d'être racontée, elle s'est figée dans une forme très raccourcie. J'obtiendrai un peu plus de précisions vers la fin de l'entretien, une bonne demi-heure après :

T- *On m'a ramassé un petit chapelet à la main, au moment où trois baïonnettes se sont posées sur mon ventre ! … J'étais étendu, j'avais un petit chapelet… « Hop ! » Trois baïonnettes sur la poitrine !*

E- *Et là, vous aviez reçu la balle depuis combien de temps ? Parce que vous ne combattiez pas le chapelet à la main !*
T- *Depuis pas très longtemps… Peut-être une demi-heure…*
E – *Donc vous avez tiré le chapelet de votre poche !*
T- *Eh oui ! Quand je suis tombé là, j'ai glissé dans ce machin* (le trou), *comme j'ai pu. J'ai dit : « Je ne peux plus rien faire, y a qu'à attendre l'événement, ou l'ennemi, ou l'obus ! ». Tout d'un coup, j'entends : « Ach ! »* (très guttural !). *J'ouvre les yeux : trois baïonnettes sur la poitrine ! Je dis : « Blessé ! ». Eh bien, ils me servaient…*(sens ?)
E- *Et ceux qui n'avaient pas le secours de la religion, à quoi ils se raccrochaient ?*
T- *Ah ! Je sais pas ! Je sais pas du tout ! Je peux pas vous dire ! ».*

On aura remarqué que la phrase *« Trois baïonnettes sur/dans la poitrine ! »* est le leitmotiv, tout comme l'anecdote, essentielle, du chapelet (donné par la sœur), recours ultime alliant tendresse familiale et religion, en attendant la mort…

Revenons à la suite du premier récit :

T- *Oui, trois Allemands ! A un moment, j'ai eu peur parce qu'il y en a un qui s'est mis à genoux, le fusil à l'épaule, et dans ma direction ! Je me dis : « Y en a un qui me soigne, y en a un qui va ben m'abattre ! ». C'était pour riposter à qui serait venu déranger ! Ils m'ont soigné, nous nous sommes serrés la main, et quand ils sont partis, je leur ai dit : « Merci bien, Camarades ! »* (petit rire)
E- *Ils se sont donc occupés de vous ?*
T- *Oui ! Et si je les avais retrouvés après la guerre, eh ben, on aurait débouché quelques flacons !*
E- *Bien sûr ! Alors qu'ils auraient pu vous tuer !*
T- *Oh ! Trois baïonnettes sur la poitrine ! J'ai eu trois baïonnettes là !* (montre sa poitrine)
E- *Ils pouvaient vous embrocher très facilement !*
T- *Ah oui ! Ils m'ont pas embroché ! Ils se sont relevés ! Que voulez-vous ? Ils me faisaient la guerre !*
E- *Ils vous ont donc soigné ?*
T- *Comme ils ont pu ! Et puis, à ce moment-là, il tombait tellement, tellement d'obus qu'ils sont partis. Et je suis resté étendu, et sur le dos… Alors là, je sais ce que c'est que voir tomber les obus ! J'ai été toute la nuit sur le dos, j'étais couvert de terre phosphorescente ! La terre volait en éclats ! J'entendais le départ de l'obus, je savais le nombre de secondes avant qu'il m'arrive dessus ! J'étais entouré d'obus de tous les côtés ! Je sais pas comment je suis pas été mis dix fois en bouillie !*
E- *Vous étiez à plat sur le champ de bataille !*
T- *J'étais comme ça !* (bras écartés). *Ah ! Impossible de me mouvoir ! J'étais sur le sol avec les obus qui tombaient ! Et puis alors la nuit, toute la terre me retombait dessus, toute phosphorescente ! Je suis resté longtemps. Et vers une heure du matin, j'ai quand même appelé au secours ! Avec quelque prudence, ils se sont avancés, ils m'ont ramassé…*
E- *Donc les Français étaient revenus, là ?*
T- *Ah ! Les Français sont revenus !*
E- *Ça veut dire que le front avait bougé un petit peu !*
T- *Le front avait bougé, on m'a ramassé, et puis après on est allé nous loger dans un tunnel de chemin de fer…*
E- *A Tavannes !*
T- *A Tavannes, oui. Enfin Tavannes… Un tunnel qui était là ! Je connais pas la géographie !*
E- *Parce que le tunnel de Tavannes servait d'abri, très souvent !*
T- *La nuit, on voit rien ! On nous avait enfilés là-bas, j'étais au fond. Tout à coup, on a crié : « Voilà les Allemands qui arrivent ! ». Je dis : « Bon, ils vont jeter des grenades incendiaires, je vais être rôti tout vif dans ce tunnel ! ». C'étaient heureusement des Français ! Heureusement !*
E- *Et c'était donc à quel mois de 16, votre seconde blessure ?*
T- *Le 11 juin…ou le 12 juin…*
E- *11 ou 12 juin 16. Vers Tavannes ? Vers Fleury ?*
T- *Vous savez, on voit rien du tout ! On est sur le terrain, on reçoit de la mitraille, c'est tout ce qu'on sait !…Alors, on reçoit de temps en temps un ordre qui vous dit : « Faites ceci ! Faites cela ! »*
E- *Vous avez parlé de chapelet ! Et je sais que, pour les croyants, c'était extrêmement important comme support moral, la religion !*
T- *Ecoutez, je peux vous dire une chose : ma sœur, elle m'avait donné un petit drapeau tricolore comme ça, où y a un petit écusson du Sacré-Cœur ! Elle m'a dit : « Mets-ça sur ta poitrine ! »*
Fils de T - *C'est pour ça que je l'ai vu ! »*

Il montre, parmi les photos de Poilus vus par moi précédemment, étalées sur la grande table de la salle à manger, la photo du petit drapeau tricolore, avec Sacré-Cœur de Jésus au centre, dont Benoît Crépet, de Saint-Georges-Hauteville (vu 13 bons mois auparavant, en juin 1987 ; c'était mon 23e témoin, alors que Paul de Lambert était mon 132e !) pensait qu'il lui avait sauvé la vie, plié comme il était dans son carnet de guerre,

dans la poche gauche de sa vareuse –sur le cœur !- en faisant ricocher la balle allemande ! Voir le chapitre ultérieur sur la religion.
E- *Comme celui-ci, peut-être ?*
T- *Tout petit ! Tout petit !*
E- *Mais il est petit, celui-ci ! Il est grand comme le carnet !*
T- *« Mets-le sur ta poitrine ! Ça te protégera ! »*
E- *Ça a fait la même chose à ce monsieur qui me l'a confié, puisque c'est un monsieur de Saint-Georges-Hauteville, au-dessus de Montbrison…* (je raconte l'histoire de Benoît Crépet et de son drapeau béni)
T- *Le même ! Il est là ! Je l'ai dans le placard, là ! Il est dans un coin du placard !*
E- *Vous l'aviez sur vous ?*
T- *Sur la poitrine ! Ma sœur m'avait dit : « Ça sera une protection ! Prends-le ! » . Et j'avoue que j'en ai vu tomber, des obus ! …Tu le trouves pas, en bas ?* (à son fils)
Fils de T – *Si, si, si, si !* Il rapporte le drapeau, qui s'avère sensiblement plus grand que celui que je connaissais.
E- *Ah ben oui ! Sauf qu'il est beaucoup plus grand, celui-ci ! Celui-là* (photo) *était petit ! Mais c'est la même mention : « L'Espoir et le Salut de la France ».* Je sollicite ensuite la permission de le photographier, puis poursuis : *« C'est extrêmement émouvant, cette question de reliques religieuses qui constituaient des protections…Donc vous vous êtes senti protégé …par cette relique ?*
T- *Ben, je me suis dit : « C'est une protection qui n'est pas de trop ! ». Alors là, j'avoue que j'ai passé… »*

Un bref point sur cette question, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre thématique sur la religion. Il est clair que le témoin n'a abordé cette question de la protection par le petit drapeau tricolore portant le Sacré-Cœur de Jésus (alors qu'il n'avait parlé d'emblée que du chapelet donné par sa sœur, rite avouable à n'importe qui de la part de quelqu'un qui sait qu'il va mourir) que parce que j'ai donné, après le premier récit, des gages de connaissance et de respect de la religion, et de la fonction protectrice d'objets consacrés. On pourra s'étonner que Paul de Lambert se sente protégé alors qu'il vient de recevoir une très grave blessure. C'est oublier que ce pouvait être bien pire : il aurait pu être tué tout de suite, les trois baïonnettes auraient pu s'enfoncer dans sa poitrine, les Allemands, au lieu de le soigner (ce qui est rare !) auraient pu, sans le tuer, l'abandonner à son sort, les obus qui tombaient dru auraient pu l'atteindre, il aurait pu décéder de sa blessure avant que ses camarades ne le trouvent…. Reprenons l'entretien à son point d'arrêt :
E- *Et combien de temps avez-vous passé à plat, sur le champ de bataille ?*
T- *J'ai fini par crier qu'on vienne me relever, vers les 1 heure du matin. Mais depuis 10 heures du matin jusqu'à 1 heure du matin* (le lendemain), *10 heures du jour jusqu'à 1 heure du matin, de la nuit, ce sont les obus qui me tombaient dessus sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt!*
E- *Mais à quoi pensiez-vous ?*
T- *Que c'était pas très confortable !*
E- *Je suppose qu'on doit penser à sa famille ?*
T- *J'entendais « Pan ! »…Tant de secondes…Il vient éclater à côté de moi ! Et il arrivait, je le voyais éclater !*
E- *Et vous pensiez que le prochain serait pour vous ?*
T- *Ah ! Y en a un gros… (c'est ce qu'on appelle la fusée à retarder)…Ce sont des obus qui tombent à quatre ou cinq mètres sous terre, et qui, après, vous lancent en l'air ! Mais il a pas éclaté !* (petit rire)
E- *Et il est tombé sous vous ?*
T- *A côté ! Comme là !* (montre l'autre bout de la table)
E- *Donc c'est par miracle que vous avez échappé à la mort !*
T – *Ben… J'avoue qu'il y en a tellement tombé d'obus, que le miracle était à tout moment ! Il tombait des obus tout le temps, tout le temps, tout le temps ! Et je comptais, je savais le nombre de secondes ! « Pan ! ». Dans tant de secondes, l'obus va arriver ! Parce que le son arrivait un peu avant l'obus !*
E- *Bien sûr ! Mais vous deviez vivre dans l'angoisse ?*
T- *C'est pas très folâtre !* (rires de tous).

On aura pu remarquer que Paul de Lambert a une coquetterie, qu'on retrouve chez les Poilus intellectuels et officiers, comme son cousin Jean-François Ollier, de Saint-Etienne, vu trois mois avant, qui m'avait recommandé auprès de lui : il traite par la légère, avec une sorte de mépris élégant, le danger, ce qu'on avait déjà vu dans l'euphémisme : « E- *Mais à quoi pensiez-vous ?* T- *Que c'était pas très confortable ! »*
E- *Vous êtes toujours…Vous parlez toujours par euphémisme !*
T- *Que faire ? Que faire ? Là, y avait plus rien à faire !*
E- *Bien sûr ! Mais j'imagine qu'on doit croire sa dernière heure arrivée !*
T- *Ben, toutes les secondes, on dit : « Ça peut arriver ! »*
T- *Et qu'est-ce qu'on fait ? On se confie à Dieu ? On pense à sa famille ?*
E- *On se confie à Dieu, mais on sait bien que le Seigneur va pas empêcher les gens d'être écrasés par des obus ! Y a des très braves gens qui ont été aplatis ! Enfin, j'ai été tiré d'affaire ! »*

Eternelle question de la responsabilité de Dieu dans le Mal, qui fait penser à la polémique engagée par **Voltaire**, dans le poème sur le *Désastre de Lisbonne* (le tremblement de terre de la Toussaint 1755 qui aurait fait entre 25 000 et 30 000 victimes dans la capitale portugaise), reprise et systématisée dans *Candide*, contre l'*Essai de Théodicée* de **Leibniz,** qui, quarante ans avant (1716), innocente Dieu du mal régnant sur la Terre, au nom de la liberté humaine, et dont la pensée est caricaturée par Voltaire dans l'adage simpliste du précepteur borné Pangloss : *« Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles »*. Mais le jeune **Rousseau**, répliquant à Voltaire dans sa célèbre *Lettre sur la Providence*, exonère aussi Dieu du Mal régnant sur terre. On songe aussi, du côté de Voltaire, à **Albert Camus** et à son héros positif de *La Peste*, le docteur Rieu, s'indignant que Dieu laisse souffrir et mourir le petit garçon du juge Othon, atteint par la peste…. On voit que Paul de Lambert n'a pas la foi naïve du charbonnier !

E- *Quelle était la nature de votre blessure ?*

T- *C'est la jambe qui était brisée… Par une balle ! Qui me l'a brisée ! On a un rôle complètement passif ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ?*

E- *Donc les Allemands avaient avancé, puisque vous vous êtes trouvé entouré par leurs baïonnettes !*

T- *Ah mais bien sûr qu'ils ont avancé ! Et puis, à la fin, ils sont repartis ! Et nous nous sommes serré la main ! Et je leur ai dit : « Merci bien, Camarades ! », parce qu'ils ont commencé à me mettre une attelle à la jambe !*

E- *Et eux, quand ils ont commencé à vous soigner un peu, ils étaient aussi sous la mitraille !*

T- *Ah oui ! Ah ! Y a toujours des dangers ! Vous savez, c'est pas un terrain très reposant, là-bas ! »'*

Nouvelle coquetterie euphémistique !

E- *Y avait de beaux gestes, tout de même, à la guerre de 14 ?*

T- *Remarquez : ceux qui se font la guerre n'avaient pas plus de haine les uns que les autres ! Enfin, nous nous sommes serrés la main, à la fin !*

E- *Avec les trois ?*

T- *Avec les trois ! A un moment, j'ai eu peur, parce qu'il y a en a un, qui était pas mal galonné, qui a fait quelques mètres de recul et qui a mis le genou en terre, l'arme à l'épaule dans ma direction : c'était pour tirer sur ceux qui viendraient les déranger !*

E- *Ah oui ! Et vous avez cru que c'était pour vous ?*

T- *J'ai eu peur !*

E- *Vous avez dû vivre la journée la plus longue de votre existence ?*

T- *C'était bien un peu long !*

E – *« Un peu long ! ». Toujours la même chose ! »*

Nous faisons une pause pour boire un verre, avec tous les membres de la famille. La narration reprend après un bref retour au tunnel de Tavannes :

T – *« Et puis le lendemain, on nous a enlevés, on nous a emmenés loin. Tout à coup, on a dit : « Tiens, voilà les avions qui viennent nous liquider ! »…On nous a emmenés au Val-de-Grâce.*

E- *Votre opération s'est passée au Val-de-Grâce ?*

T- *A Saint-Germain-en-Laye !*

E- *On vous a transporté sans vous avoir opéré !*

T- *Oui ! Sans m'avoir opéré ! Et le docteur a dit : « Y a la gangrène !* (ému) *On coupe ! ».*

E- *A Saint-Germain-en-Laye, Antoine Pinay, que j'ai vu il y a six mois* [51] *a été lui aussi opéré, deux ans avant vous !*

T- *J'ai fait du 41 degrés 6 dixièmes de fièvre, presque 42 ! …Là, on m'a opéré. On m'a dit : « Nous attendons le professeur Tuffier qui est au front ! Et c'est le professeur Tuffier qui m'a coupé !*

E- *Qui vous a amputé ?*

T- *Qui m'a amputé !*

E – *Et qui vous a amputé à quelle hauteur de cuisse ?*

T- *Oh ! Il me reste à peu près ça de cuisse !* (geste de la main droite, avec écartement du pouce et de l'index)

E- *Une dizaine de centimètres !*

T- *10-12 !* Me fait toucher : *« Tenez ! Y a plus rien dans mon moignon ! »*

E- *Donc vous avez été amputé de la jambe gauche !*

T- *Voyez ! Mon moignon va de là à là ! […] On m'a dit : « Il faut attendre Tuffier ! Votre cas est grave ! Faut attendre Tuffier ! »*

E- *C'est-à-dire quelqu'un d'extrêmement compétent, tout de même…*

T- *Ah ! Le Professeur Tuffier !*

Fils de T- *C'était le grand ponte de la chirurgie !*[52]

---

[51] En fait un peu plus de 9 mois, puisque je l'avais interviewé chez lui, à Saint-Chamond, le 19 septembre 1987 (témoin n° 54)

E- *Donc, dans votre malheur, vous avez eu de la chance !*
T- *Et on avait la visite de sa femme qui nous regardait avec son face-à-main, d'un air compétent !* (rire)
E- *Ah bon ! Quand vous dites « d'un air compétent », vous êtes ironique ou pas ?*
T – *La pauvre vieille, la pauvre dame, elle pouvait pas savoir si on était mourant ou vivant ! Y a que son mari ! »*

Le témoignage est ensuite encore plus fragmenté, ce qui amène à le résumer, en insérant quelques citations significatives. C'est essentiellement la présence de la gangrène (résultant de l'infection de la blessure par la balle et la terre) et la très forte fièvre, qui ont motivé l'attente du professeur Tuffier. J'interroge le témoin sur ses sentiments à l'annonce de l'amputation :
E- *Quand il vous a dit : « Nous allons vous amputer ! », qu'avez vous pensé ?*
T- *Oh ben, j'ai dit : « Ça va me tirer d'affaire ! Je l'attends ! ». Je l'attendais, je l'attendais !*
E- « *Ça va me tirer d'affaire ! » : « Ça va me sauver » ? Ou « Ça va me tirer de la guerre » ?*
T- *Je me disais : « Ça va me tirer d'affaire ! » : « je vais pas attraper la gangrène ! » Je savais bien que si c'était la gangrène, c'était fini ! Ça montait, ça montait ! Ah ! Je l'attendais !*
E- *Donc ça voulait dire : « Ça va me sauver ! ». Parce que dans certains cas, notamment pour des gens qui avaient des blessures moins graves que vous, il y avait l'idée que la « bonne blessure » permettait d'échapper au front ! Mais vous, vous la payez très cher, la sortie du front !*
T- *Ben ça ! Evidemment, je risquais pas d'y retourner !*
E- *Mais quand on a 30 ans, 30 et quelques années* (33 pour lui), *qu'est-ce que ça fait d'apprendre qu'on va être amputé ?*
T- *Ben, je me suis dit : « Je vais souffrir beaucoup ! Si je suis amputé, je souffrirai moins ! ». Ça me paraissait très souhaitable ! Je tenais bien à être amputé !*
E- *Vous y teniez ?*
T- *Ah oui ! Je savais que la gangrène allait monter !*
E- *Certains m'ont dit : « On pensait « Je vais être amputé, je ne pourrai plus épouser de jeune fille, ce sera dramatique ! » . Est-ce que ce genre d'idée vous est venu ?*
T- *Non, non, non !*
E- *Vous c'était une question de survie !*
T- *De survie ! On m'a donné l'extrême-onction ! »*

Plus loin, il décrit son réveil après l'amputation :
E- *Quand vous vous êtes réveillé de votre opération, qu'avez vous éprouvé ?*
T- *Je sais pas… ça a dû se faire tout doucement, tout doucement, je pense. Je sais que les infirmières m'avaient pris, elles m'avaient mis devant la croisée en me disant : « Regardez le soleil ! Regardez comme il fait beau ! »… J'y suis resté longtemps en attendant que ça guérisse, cinq-six mois ».*

Il avait comme, parmi ses compagnons de chambrée, un syphilitique, qui, sans avouer son mal, avait prévenu ses voisins en arrivant : *« Il a dit : « Ne buvez pas à ma gourde ! » ; nous avons compris ! ».*

Il est aussi le bénéficiaire de petites attentions, faites par des religieuses, et la visite de courtoisie qu'il leur rend donne lieu à une demande singulière :
T- *« Dès que j'ai pu sortir, je suis allé remercier, avec mes béquilles, des religieuses qui me faisaient envoyer des petites friandises, très aimablement. Alors, elles m'ont reçu, on m'a mis dans une grande salle, et j'ai fait un peu le conférencier, au couvent ! On m'avait dit : « Racontez-nous ce que c'est que la guerre ! ». Alors je racontais ce que c'était que la guerre. Alors les sœurs faisaient : « Hou ! Hou ! Hou ! Hou ! ». On tachait de mettre un peu de couleurs ! Il pouvait bien rentrer une trentaine de personnes. On m'avait mis sur une estrade, avec un petit banc, et toutes les religieuses sont venues ! Y avait peut-être même des jeunes filles dans ce pensionnat (je sais pas ce que c'était)*[53]*. Enfin, on m'a dit : « Racontez-nous un peu la guerre ! ».*
E- *Et vous étiez bien placé pour en parler !*
T – *Ben, je venais d'en prendre !… Ma sœur était venue me voir, mon père était venu me voir… ».*

Venu à Lyon, il vit une petite mésaventure liée à son nouvel état :

---

[52] Le fils de Paul de Lambert n'exagère pas. La fiche biographique Internet sur le site **udenap.org/personnalites** l'atteste. Théodore-Marin Tuffier était né le 26 mars 1857 à Bellême, dans l'Orne, et est décédé à Paris, le 27 octobre 1929. Il fut professeur agrégé de Médecine en 1899. *« En 1914- 1915, il présida la Société de Chirurgie. Pendant la guerre de 1914-1918, il fut chirurgien consultant aux armées, chargé de nombreuses missions et président des conférences chirurgicales interalliées. En 1918, l'Académie de Médecine l'appela à siéger parmi ses membres. En 1924, il présida le Congrès de Chirurgie. Il était grand officier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de guerre ». « Le renom de Tuffier avait en effet dépassé les frontières et il était, dans tous les pays, considéré comme un des maîtres incontestés de la chirurgie contemporaine. »* . Ses innovations sont ensuite énumérées. Vers la fin de la fiche, on lit : « *Tuffier avait connu de grands succès de clientèle : il avait été appelé à donner des soins à M. Clémenceau lorsque celui-ci avait été victime d'un attentat en 1918. »*

[53] Ne pas se méprendre ! Il sait ce qu'est une jeune fille, mais il ne sait pas s'il est dans un couvent, avec uniquement des religieuses, ou dans un pensionnat de jeunes filles tenu par des soeurs !

T- *Un jour, je commençais à marcher avec mes béquilles, je mets les béquilles derrière le tramway pour essayer de monter sur le côté, et le tramway est parti avec mes béquilles ! J'étais désespéré ! Y avait de la neige ! Alors, j'ai des camarades qui sont allés les chercher !*

Interrogé sur le regard des gens à son endroit, il esquive la question :

E- *Comment étiez-vous considéré par les gens, dans la rue, quand vous sortiez ?*

T- *Oh ! Je m'en rappelle, m'être promené dans Lyon… Je regardais une chose, c'est de ne pas glisser ! »*

Il a été réformé en 1917, mais ne se souvient pas de la date précise, ni ne raconte pas le conseil de réforme.

Concernant la délicate question du mariage, que j'ai tenté d'aborder, comme on l'a vu, je savais avant même l'entretien qu'il avait fondé une famille, puisqu'une partie de celle-ci nous entourait. Et, très tôt dans l'entretien, dans la partie biographique excluant la guerre, il m'avait dit avoir épousé une cousine, fille d'un petit industriel du tissage de Saint-Just-Malmont, qui venait de décéder, et il avait fait état d'une déclaration de sa future épouse : *« Ma fiancée m'a dit qu'elle était très fière de se marier avec un blessé de guerre »*, ce qui corrobore les dires d'autres Poilus sur cette période de l'immédiate après-guerre, ou même d'avant l'armistice, puisque ce nouveau couple s'est formé en 1918, alors que Paul avait 35 ans. Il devait avoir quatre enfants, deux filles et deux fils. Paul de Lambert est mort peu de semaines après cet entretien, à 105 ans…

Justin Charat (cl. 12) tailleur de pierres de Montagnieu dans l'Isère avant guerre, qui connaîtra après guerre une carrière exceptionnelle dans deux domaines très différents, (témoin que j'ai interviewé à 95 ans et demi chez sa fille, à Saint-Etienne, en présence aussi de son épouse) déjà deux fois blessé, assume la fonction de sergent-major à son troisième régiment, le 114e bataillon de Chasseurs Alpins quand, venant de Lorraine, il parvient à Verdun à la mi-mars 1916. Nous avons vu, dans le chapitre sur Verdun, dans quelles conditions, il a reçu le 23 juin 1916, jour de la très grande offensive allemande qui devait enlever définitivement Verdun, sa troisième blessure, si grave qu'elle l'exclura de la guerre : un avion allemand ayant repéré la section qu'il commandait, l'obus de très fort calibre qui est arrivé ensuite a anéanti la section, hormis Justin, resté trois jours dans le cratère de l'obus, incapable de bouger, non repéré d'abord, puis sauvé la quatrième nuit par des brancardiers français :

E- « *Mais alors, vous étiez sous les cadavres de vos camarades? Vous étiez au fond du trou?*

T- *Bien sûr! Sur les cadavres de mes copains! Eh oui, bien sûr! J'avais l'épaule enlevée, la jambe arrachée, et gazé!" »*

E – *[…] Et tout de même, votre existence était connue au fond du trou? Quelqu'un vous avait vu?*

T- *Ah ben ça oui! Y avait le gars qui allait chercher le secours qui était tombé là aussi […] Quatre jours plus tard! On m'a enlevé, il était 5 heures du matin, à la pointe du jour. On m'a emmené à la ville de Verdun, et dans la ville de Verdun, je suis resté encore toute la journée. Ce n'est que le lendemain qu'on a emmené tous les blessés sur la ligne de chemin de fer pour être… Ceux qui pouvaient résister au transport pour aller à l'arrière; pour les autres, aller à Vadelaincourt qui était l'hôpital du front".*

Cette bourgade de Vadelaincourt se trouve à une petite vingtaine de kilomètre de la citadelle de Verdun, au sud-ouest, non loin de la Voie Sacrée. Cet *"hôpital du front*" était constitué de nombreuses baraques Adrian, où étaient réceptionnés les blessés intransportables, comme Justin :

E- *« Donc on vous a emmené dans une baraque ?*

T- *Elle est vaste ! … Dans ma chambre, y avait cent lits ! Et y avait dix chambres comme ça ! …Y avait un infirmier dans ma chambre pour cent lits ! Un infirmier, vous savez, c'était une belle rosse ! Une belle rosse, oui ! J'ai failli mourir de faim ! Il apportait le ravitaillement le matin, par exemple, il apportait le café, bon bien, il le posait là, sur le rayon, à la tête de votre lit, et puis tout le monde… Et quand il avait fini l'extrémité où il avait commencé, il enlevait les tasses, que vous ayez mangé ou pas mangé ! Ça n'avait pas d'importance ! Et je suis resté quatre jours sans manger encore !*

E- *A nouveau ? Mais vous étiez complètement vidé ?*

T- *Ah ! complètement ! Alors, il est venu un gars qui cherchait quelqu'un dans la chambre. Alors, je lui ai dit : « Dis, vieux, écoute-moi ! Je suis pas d'ici, mais je vais mourir de faim ! Viens à mon secours ! ». – « Tu vas mourir de faim ? Comment ça, tu vas mourir de faim ? Tu as pas à manger ? » - « Si ! Mais pour manger, regarde ! La tasse de café, je peux pas me lever, je peux pas la prendre ! Voilà trois jours que c'est comme ça ! Pas plus aujourd'hui qu'hier, je mangerai ! Alors, si ça continue… Ben, je suis blessé par les obus, mais je vais mourir de faim ! » - « Ah ben, ça, c'est pas possible ! ». Ce gars-là, il est venu me faire manger tous les jours !*

E- *Ah voilà ! Comme quoi les vacheries de l'un étaient compensé par la générosité de l'autre ! Et là, vous n'étiez pas encore opéré ? Si ?*

T- *Ah non, non, non ! J'étais pas opéré !*

E- *Au bout de huit jours, vous n'étiez pas opéré ?*

T – *Ah non ! Pas du tout ! Je vais vous dire une chose : c'est que j'étais considéré comme perdu ! Quand y a eu la visite d'un médecin-colonel, d'un chirurgien colonel qui est venu dans la chambre où j'étais, le*

chirurgien à qui je devais appartenir lui a fait un signe et lui a dit quelques mots, et puis ils sont venus vers moi, ils m'ont visité tous les deux, et puis le médecin-colonel est rentré dans son coin, le chirurgien qui m'a opéré avec lui. Et puis le médecin colonel est parti et l'autre est resté. Et je me disais en moi-même : « Alors, ils ne vont rien faire ! Depuis qu'il m'a pas encore regardé ma blessure, l'air de rien… ». Alors, finalement, c'est moi qui l'ai interpellé : « Alors, docteur, c'est grave ? ». – « Ah oui, mon petit, c'est grave ! ». – « Alors, vous allez me couper la jambe ? » - « Ah oui ! » - « Vous allez ben faire une incision ? » - Ah oui ! » - « Eh ben, allez-y ! » C'est parti comme ça ! Il a fait un signe, et puis…

E- *Qui a dit : « Allez-y ! » ? C'est vous ?*

T- *C'est moi qui lui ai dit « Allez-y ! » ! C'est moi qui lui ai dit « Allez-y ! Mais allez-y ! Vous allez me couper la jambe ! Vous allez me faire une anesthésie ? » - « Oui, oui ! » - « Allez-y ! » Voilà ce qui s'est passé ! Alors, il a commencé…*

E- *Mais sur votre lit ? Y avait pas de bloc opératoire ?*

T – *Y avait une dizaine de blocs opératoires dans la chambre où nous étions ! J'ai vu découper des jambes ! J'ai vu couper des bras ! J'ai vu ouvrir des têtes ! J'ai vu ! J'ai vu tout ça !*

Epouse de T - *Nuit et jour, ils étaient là !*

E- *Il devait y avoir des hurlements en permanence ?*

T- *Bien sûr ! Bien sûr, bien sûr ! Mais qu'est-ce que vous voulez !*

E- *Et comment ça s'est passé ? Vous étiez anesthésié ?… Sans anesthésie, disiez-vous , Madame ?*

T- *Sans anesthésie, oui !*

Fille de T – *Il était trop faible !*

T- *« Eh ben, allez-y ! ». Alors, ben, tout de suite, on a commencé ! Par tracer l'emplacement, à mi-cuisse, puis on a plié une serviette d'un côté, et puis une serviette de l'autre. Alors deux serviettes, et puis l'emplacement de la scie ! Du bistouri, et de la scie entre les deux. Alors pourquoi ? Je me suis demandé souvent, on me l'a dit : c'est pour rabattre le sang ici, sur la blessure. Et alors, il a commencé, le chirurgien a coups de bistouri, et puis j'ai hurlé : « Mais je dors pas, docteur ! Je dors pas ! ». Il avait la scie à la main, et puis « z z z z z z che ! » « z z z z z z che ! » : il sciait ! Le sang est monté !*

Fille de T – *C'était à la main, la scie !*

E- *Et vous aviez toute votre sensibilité dans cette jambe ?*

T- *Comme maintenant ! Comme maintenant !*

E – *C'est horrible ! Et ça a duré combien de temps ?*

T- *Ah ! Ça a duré, attendez-voir… ça a été fini à 11 h du matin. Ça avait commencé vers…ça devait être 9 heures…*

E- *Deux heures de souffrances !* - T – *Eh oui !* - E – *Et vous ne vous êtes pas évanoui ?*

T- *Non ! J'ai tenu bon ! J'ai serré les dents ! J'ai serré la main de celui qui me tenait, de ma main valide. Je lui ai serré la main, et il s'est frotté la main longtemps après !*

E- *Mais ça devait être horrible, comme souffrance !*

T- *Oh ! J'ai souffert beaucoup, oui ! Et puis, quand ça a été fini, le chirurgien m'a dit : « Ben, mon petit, tu as été bien courageux ! Alors, tu vas subir un choc formidable, on va t'emmener sur ton lit, tu vas dormir, tu dormiras peut-être toute la journée, toute la nuit, tu te réveilleras peut-être que demain. Quand tu te réveilleras, tu auras une bouteille de champagne à boire. Et c'est pas l'armée qui te l'offre ! C'est moi ! Pour te récompenser ! ». Bon, alors ça va bien, on m'a mis sur le brancard, et puis les gars qui m'ont emporté, je leur ai dit : « Oh ! Les gars, je vous en prie, donnez-moi à boire ! Je n'ai rien bu depuis que nous sommes partis, ni eau, ni café, ni rien du tout ! Donnez-moi quelque chose à boire ! Ce qui se trouvera sous la main, de l'eau, du vin, peut-être de la gnole, ce que vous voudrez, donnez-moi à boire ! ». Alors les hommes disent : « Mais on peut pas te donner comme ça : ça peut te faire du mal ! » . Eh ben, je leur a dit : « Le chirurgien est pas mort ! Il est pas loin, demandez-lui ! ». Alors, il entrouvre la porte, comme ça, il se penche et dit : « Le blessé que vous avez amputé demande à boire : on peut lui donner ? ». Alors, j'ai entendu distinctement la réponse : « Donnez-lui ce qu'il demande : il ne passe pas la journée ! ». Et voilà ! Voilà ce qui s'est passé ce jour-là !*

Epouse de T - *Et vous voyez : il est encore là !*

Fille de T – *Et il a 96 ans !*

E- *Mais l'idée d'être amputé ? Vous y pensiez ? Au moment où vous avez été amputé, qu'est-ce que ça vous a…*

T- *Ah ben je savais qu'il fallait qu'ils le fassent !*

Fille de T – *Il avait la gangrène gazeuse !*

T- *La gangrène en plus ! Eh oui, pensez : quatre jours !* (sans être pansé, dans le cratère d'obus)

Epouse de T – *Il a 9 cm de moignon, alors il n'a pas assez de force pour monter sa jambe !*

Ici s'insère la longue séquence déjà évoquée dans le chapitre sur Verdun : Justin a voulu *« rendre sa parole »* à sa fiancée, la petite couturière iséroise, pour ne pas lui faire porter le fardeau d'un amputé, et lui a fait écrire dans cette intention par une infirmière, et la fiancée (qui était l'épouse que j'avais sous les yeux, 70

ans après le mariage !) a refusé de se désengager : *« Et puis, non, j'ai dit, du moment qu'il est pas aveugle, ça va, je le prends, je le garde ! S'il avait été aveugle, j'aurais pas pu ! […] J'ai dit : « On s'en sortira bien ! ».*
E- *Vous avez été admirables tous les deux ! Et là, vous n'étiez pas encore été opéré du bras ?*
Fille de T – *Ah ! Tout en même temps !*
E- *La jambe et l'épaule ! Mais le choc opératoire était considérable !*
T- *Formidable ! Formidable, oui !*
Fille de T – *Il fallait qu'il ait le coffre bien trempé !*
T- *Oui, le coffre était bien trempé, et puis l'espoir aussi de vivre, et de faire ma vie avec Maman, et puis mon frère Henri…*
Fille de T - *Il se sentait protégé !*
Epouse de T – *Ah oui ! Il a été protégé ! Maman lui a avait offert une médaille de la Vierge parce que Maman était très croyante. Elle lui a avait offert une médaille de la Vierge qui l'a protégé, parce qu'il a un éclat d'obus qui a traversé sa blague à tabac et qui a été arrêté par la médaille de la Vierge !*
E- *Donc on en revient toujours à ce rôle de la religion que j'ai trouvé avec plusieurs autres…*
Fille de T – *Papa était persuadé d'être protégé ! »*

S'ensuit une longue digression par rapport à la guerre, sur son état de santé au moment de l'entretien. Nous reviendrons sur le sentiment d'être protégé par une médaille religieuse, dans le chapitre consacré à la religion chez les Poilus de mon « corpus », qui figurera à la fin de l'année 1917. Constatons qu'il peut paraître paradoxal de s'estimer protégé en étant si gravement blessé. Mais tout est relatif : à la guerre, ne pas être tué, c'est déjà se sentir privilégié, donc, si l'on est croyant, protégé par Dieu, le Christ, la Vierge ou les saints.

L'entretien revient ensuite sur l'itinéraire du blessé amputé non loin du front, dans le secteur de Verdun, à Vadelaincourt :
T- *« J'avais été dirigé sur Paris et j'avais été évacué sur l'Ecole Polytechnique, comme grand blessé, parce qu'à l'Ecole Polytechnique, y avait plus de polytechniciens ! Ils étaient tous au front à ce moment-là ! C'était une annexe du Val-de-Grâce. Et là-bas, à cet endroit, j'ai été très bien soigné. Et puis j'ai dit : « Bien ! Qu'est-ce que je vais faire dans la vie ? Je sais pas ! » Et puis, on m'a évacué sur Lyon ! »*

Je le ramène un peu après, alors que la conversation digresse à nouveau, sur la promesse du chirurgien :
E- *Est-ce que vous avez eu votre bouteille de champagne ?*
T- *Oh ! Je l'ai eue, oui ! C'est la jeune fille* (qui me l'a apportée) *qui s'était mise à ma disposition pour écrire une lettre à mes parents et à ma fiancée…*
Fille de T – *Ce chirurgien, c'était un professeur : c'était le professeur Ducat. Je crois que sans lui, il ne serait pas…*
T- *Je ne serais pas là ! Je ne serais pas là !*
E- *Parce que tout le monde n'avait pas les mêmes capacités pour opérer ?*
T – *Ben, c'est-à-dire, pas les mêmes moyens ! Ils opéraient avec les moyens à leur disposition ! Alors, quand je suis arrivé à Vadelaincourt, eh bien, à la porte d'entrée, il y avait deux vieux Territoriaux qui montaient la garde. Alors, j'étais dans une voiture à chevaux. Alors, il y avait dehors deux grands blessés, et le rang dessous, et le rang dessus. Moi, comme par hasard, je me trouvais dans les rangs dessous, alors j'avais tout le sang des camarades au-dessus ! Et puis tout le reste ! Et quand je passai devant les deux gardes, ils présentaient les armes, quand je passai , et je les ai regardés pour savoir à quel officier supérieur on présentait les armes ! Puis l'un d'eux m'a dit : « Cherche pas, petit ! C'est pour toi ! ». –« Ah !, je dis, nom d'un chien, ben, c'est foutu ! Je suis foutu ! ». Etant donné ce que les gardes faisaient en me voyant passer, ben j'ai dit : « Ça y est ! C'est foutu ! ». Et puis, voyez-vous, je m'en suis tiré ! Et le chirurgien qui m'avait opéré, il a dit : « Ben, je suis content de te voir partir en bonne forme ! » Il m'a tutoyé !. Alors, je lui ai répondu : « Oui, mais je vous garde de la rancune ! ». – « Tu me gardes de la rancune pourquoi ? ». – « Parce que vous m'aviez dit que vous m'endormiriez, et vous m'avez pas endormi ! » - « Oh ! Faut pas m'en vouloir ! » - « Je vous en veux pas ! Je vous en veux vraiment pas ! Vous êtes gentil, je vous remercie. Je vous remercie beaucoup de vous acquitter comme ça ! »*
E- *Et vous dites qu'on opérait sans discontinuer ?*
Fille de T – *Il t'a dit : « Si je t'avais endormi, tu ne te serais pas réveillé ! ».*
T- *Oui, il m'a dit ça !*
E- *Et pendant votre séjour, les opérations ne cessaient pas ?*
T- *Ah ! Ça ne cessait pas ! Sans arrêt ! Vous savez, il n'y avait pas suffisamment de place pour les grands blessés. Pour ceux qui pouvaient continuer leur route, ils partaient, mais les grands blessés comme moi, ils restaient ! C'était obligé : ils ne pouvaient pas aller plus loin. On ne pouvait pas les mettre dans le train où ils n'étaient pas capables de survivre !*
E- *Et là, combien de temps êtes vous resté dans cette baraque* (Adrian) ? *Un mois ? Quelques semaines ?*
T- *Oh ! Attendez-voir ! J'étais blessé le 23, j'ai été opéré le 29, et je suis parti le 3 ou le 4* (juillet 1916)
E- *Donc très rapidement !*

T- *Oui : y avait plus de place ! Fallait faire de la place ! La bataille de Verdun continuait, les blessés arrivaient !*
E- *Donc, vous étiez loin d'être remis, mais tout de même, il fallait faire de la place !*
T- *Ah ! Fallait faire de la place ! Alors je suis arrivé… J'ai su plus tard ce qu'on faisait des membres coupés… je l'ai su à ce moment-là. Quand il y a un mort à l'hôpital, on met les jambes des grabataires avec le cadavre, dans le même cercueil ! Alors, ma jambe est donc avec le cadavre d'un camarade qui est mort à cette époque, ce jour-là, oui !*
E- *[…] C'est très émouvant de penser qu'on a laissé une part de soi auprès d'un autre, d'un autre mort, d'un camarade ! Et donc là, vous avez été ramené sur Paris ?*
T- *Oui, j'ai fait le voyage de Vadelaincourt à l'Ecole Polytechnique, à Paris, où j'ai été mis au rez-de-chaussée d'abord, et puis on m'a monté aux salles du premier. Dans une salle du premier où j'avais des soins qui n'étaient pas différents, mais bien à la disposition des infirmiers. Et puis alors, j'ai un camarade qui a été blessé, ça a coïncidé avec la bataille de la Somme, des offensives de juillet 1916. Alors y a un camarade qui est venu dans ma chambre, il avait reçu une balle dans le cou et il n'avait plus de mémoire, il pouvait plus parler, il pouvait plus rien faire, et il arrivait quand même à me faire des signes, à me faire des gestes, et puis il me racontait qu'il avait été blessé. Et puis il a fini par dire quelques mots. Et ce gars-là, il était du Midi, c'était un instituteur, et sa maman était directrice d'école également. Et sa maman est venue voir son fils à l'hôpital à Paris, et nous avons fait connaissance comme ça. Il avait un oncle qui était au front et qui commandait un régiment d'artillerie. Et pendant la bataille de la Somme, il a profité d'un repos pour venir voir son neveu et sa sœur qui était venue. […] Et alors ce gars-là, cet instituteur, il était…. en Algérie, oui, … 75 rue de Mostaganem à Oran, ça me revient ! Alors son oncle, au cours d'un repos, est venu le voir, sa sœur et son neveu. Et tout à coup (il regardait à l'emplacement de mon lit) il dit : « Sergent, savez-vous la personne qui a occupé jadis ce lit ? » . Je dis : « Non, mon colonel, je peux pas savoir ! Non, je connais pas ! Alors qui est-ce ? » - Eh bien c'est le président qui a été assassiné par un Italien à Lyon, Sadi Carnot[54], qui avait son lit à l'emplacement du mien !*
E- *Il était un ancien élève de Polytechnique. Donc vous avez dormi à la place de Sadi Carnot !*
T- *Oui, mais on ne m'a pas tué !* (grand rire)
E- *Et combien de temps avez-vous passé à Polytechnique, dans l'hôpital ?*
T- *Oh ! Pas trop longtemps ! J'y suis arrivé le 29-30 juin. Mes parents sont venus me voir, mon père est venu, ma mère est venue, ma tante est venue… Puis alors, j'ai demandé à me rapprocher. J'ai été dirigé sur l'Hôtel-Dieu à Lyon, de Paris, et j'ai reçu comme frais de voyage 75 centimes, pour faire le voyage et pur manger toute la journée ! Et je n'avais pas la possibilité de descendre aux arrêts des gares ! Je ne pouvais même pas aller chercher une bouteille d'eau !*
E- *Vous pouviez vous déplacer ?*
T- *Je pouvais pas : j'étais pas appareillé !*
E- *Vous étiez sur un brancard ?*
T- *Non ! J'étais pas appareillé, mais j'avais acheté…Vous savez, on vous a dit que le général Pétain m'avait donné une enveloppe dans laquelle il y avait 300 francs ?*
E- *Non ! Il vous l'avait remise personnellement ?*
T- *Oui, parce que c'est lui qui est venu me décorer sur mon lit d'hôpital, à Vadelaincourt, et il m'a remis la médaille militaire, et sa carte, et une enveloppe qui contenait 300 francs, don des Dames d'Amérique, de la Croix-Rouge américaine pour les grands blessés !*
E- *Avant l'entrée en guerre des Etats-Unis…* (sa fille me montre LA carte)… *et donc la carte porte « Général Pétain » et puis…*
Fille de T – *« Général Philippe Pétain , avec ses sentiments affectueux »*
E- *[…] Et donc il a décoré tous les grands blessés qui étaient…*
T- *Ah non ! Moi ! Ah non ! Il est venu de son poste de commandement (il commandait la IIe Armée), il est venu le jour du 14 juillet pour me décorer ! Il a quitté son poste pour faire 20 km et venir à Vadelaincourt. »*

Brève interruption : ce ne peut pas être à la date du 14 juillet que Philippe Pétain a décoré Justin Charrat si la chronologie donnée par celui-ci est juste, avec un départ de Vadelaincourt pour Paris le 3 ou 4 juillet. A moins qu'il ne soit parti de Vadelaincourt qu'une douzaine de jours plus tard, car la remise de décorations aux blessés, par le président de la République et les principaux généraux, voire les colonels, pour le 14 juillet était bien une tradition, que montre abondamment « *L'Illustration* ». Revenons à la suite immédiate de l'entretien :

---

[54] Sadi Carnot, petit-fils du grand Lazare Carnot à qui il doit son prénom (il était grand admirateur du poète persan des *Roses*, Saadi), était né à Limoges le 11 août 1837. Entré à Polytechnique dans la promotion X 1857, major ensuite de l'Ecole des Ponts et Chaussées, il fut élu le 3 décembre 1887 à la Présidence de la République, à la place de Jules Grévy. C'est sans doute son refus de la grâce d'Auguste Vaillant, auteur d'un attentat à la Chambre des Députés, qui lui valut d'être assassiné par l'anarchiste italien Geronimo Casério, place des Cordeliers, à Lyon, le 25 juin 1894.

Fille de T – *C'est une carte historique !*
E- *Vous étiez un blessé exceptionnel, déjà !*
T- *Oui, oui ! Pour ça, oui ! […] Vous savez, ma citation a sa valeur ! Ma citation à l'ordre de l'armée a sa valeur !*
E- *Quel en est le texte ?*
T- *Elle est là ! Elle est là !*
Fille de T – *Tu t'en rappelles, des termes de ta citation ?*
T- *Oh ! « Sous-officier dévoué et discipliné, a maintenu sa section de mitrailleuses sous un bombardement, pendant trois jours. Grand blessé de la guerre. ». Voilà ! Voilà les termes de la citation !*
E- *Est-ce que vous avez eu le sentiment, quand le général Pétain vous a décoré, que c'était un moment historique ?*
T- *Oh oui ! Parce que le général Pétain était le commandant de la IIe Armée de Verdun. C'était une personnalité importante, et pour qu'il se soit déplacé (moi, c'est ce que j'ai pensé à ce moment-là), pour qu'il se soit déplacé pour me remettre cette médaille, lui, un général commandant un Corps d'Armée, qu'il ait quitté son poste pour venir me voir, il y a une raison. C'est quelque chose de bien. Je suis quelqu'un de bien.*
E- *Mais vous êtes quelqu'un de bien !*
T- *Voilà ce que j'ai pensé, mais oui !*
Fille de T – *Je crois qu'il y en a peu qui ont une carte de…*
E- *J'imagine !*
T- *Du général Pétain ? Ah ben, c'est la seule ! Alors y avait 300 francs dans cette enveloppe. Et ces 300 francs, ils m'ont servi, vous savez pas à quoi ?* - E – *Non !* T- *Je ne pouvais pas avoir de béquilles pour marcher avec mes épaules. Alors, à l'Ecole Polytechnique, on a présenté aux blessés une…* (geste de la main)
Fille de T – *Ce sont les artisans qui faisaient comme une petite chaise…*
T- *Une béquille qui forme une chaise !*
Fille de T – *C'est une béquille un peu spéciale, avec un petit coussinet…*
T- *Tout à fait ! Y avait un siège dessous et mon moignon était dessus, évidemment. Et puis alors, je marchais en m'appuyant de mon bras gauche sur une canne, sur mon moignon, sur ma fesse un petit peu et puis sur la chaise. Et alors, ces 300 francs, il a fallu les payer* (dépenser) *pour payer cette chaise, parce que pour l'armée, c'était pas normal, c'était pas réglementaire !*
E- *Et donc ça vous a permis de faire le voyage de Paris à Lyon ?*
T- *De Paris à Lyon ! Et j'ai eu 75 centimes, je crois, pour mon voyage et il a fallu… Personne ne m'attendait à la gare de Perrache. Il a fallu faire venir un fiacre pour venir me chercher, il a fallu le payer, et on m'a conduit à l'Hôtel-Dieu, où on m'a mis à la salle Saint-Sacerdoce. C'est une salle voisine de celle du professeur Auguste Lumière. Et c'est là que j'ai connu d'autres camarades, évidemment grands blessés aussi. Et c'est une raison pour laquelle je me rappelle. Eh ben, j'ai fait tout ce que j'avais à faire avec la religion à ce moment. … Je pensais bien que ma femme ne consentirait pas à s'unir à moi dans un mariage laïc. Oui, alors je le savais. J'allais faire moi-même, immédiatement, les frais d'apprendre…me remettre à réciter mon catéchisme et ma prière. Vous savez qui m'a appris ma première prière ? C'est la maman de mon père !*
E- *[…] Vous êtes arrivé à quel moment à Lyon, dans l'année 16 : vers l'été ? L'automne ?*
T- *L'automne ! J'étais parti à Lyon vers le mois de septembre.*
Fille de T – *T'étais mieux à Paris !*
T- *Oh ! J'étais mieux soigné à Paris ! Puis à Paris je pouvais sortir, je pouvais descendre dans la rue, aller jusqu'au Jardin…*
E- *Justement, à Paris, comment un grand blessé comme vous était vu par le public, par la population ?*
T- *Oh ! Y en avait tellement, vous savez, c'était même pas curieux !*
E – *Ah bon ? Il n'y avait même pas de manifestation de sympathie vis-à-vis de vous ?*
T- *Ni sympathie ni antipathie. Oh non, non ! J'allais à pied jusqu'en bas… C'était quand même une centaine de mètres pour aller, une centaine de mètres pour revenir. Et puis dans la Cour des Invalides…*
E- *Et à Lyon, vous étiez moins bien soigné ?*
T- *C'était différent. J'étais bien soigné, si, j'étais bien soigné, mais c'était un peu différent. J'ai eu quinze jours d'arrêts* (militaires) *parce qu'il y a un chirurgien, qui, après la décision…Il savait que je voulais reprendre mes diplômes pour entrer dans l'enseignement. Alors, je m'étais fait inscrire à une école de rééducation pour l'enseignement à Saint-Etienne. Y en avait ici-même à Saint-Etienne.*
Fille de T – *On était destinés à y venir ! Y en avait deux en France !*
T- *Oui ! Alors j'avais écrit pour qu'on me réserve une place. Alors on m'avait répondu qu'on me réservait une place à condition que je puisse suivre en même temps que mes camarades, par conséquent « vous aurez à subir une épreuve avant d'entrer ». Alors, je savais que j'aurais une épreuve assez dure, j'avais travaillé beaucoup d'abord parce que j'ai continué…*
Epouse de T – *Même avant, tu allais à l'école !*

E- *Et là, vous étiez toujours grand blessé à l'hôpital de Lyon ? Vous meniez en parallèle votre séjour à l'hôpital et la reprise de vos études ?*
T- *Je voulais les reprendre, oui ! Et puis est arrivé un chirurgien qui savait ce que je voulais, et qui est arrivé un jour à la visite (parce qu'il nous visitait une fois par semaine avec les étudiants qui l'accompagnaient). Alors quand il m'a regardé, il a dit à son aide : « Marquez-le pour mardi celui-ci ! ». Alors, c'était un samedi. « Marquez-le pour mardi ! ». Je regarde ma blessure, c'était encore sanguinolent, mon moignon, mon épaule… Je dis : « Mais c'est pas possible ! Il va pas m'envoyer comme ça, encore sanguinolent ! C'est pas guéri ! ». Alors, ben, y a autre chose… Je me suis habillé, puis j'ai rattrapé le chirurgien, et puis à l'aide qui notait les machines* (consignes du chirurgien), *je dis : « Qu'est-ce qu'il a marqué, le chirurgien ? » . Il me dit : « Qui es-tu ? » Je dis : « Charat, n° 15 ! ». – « Charat ? Ben, on va t'opérer ! » - « On va m'opérer ? Ah ben, tu vas me faire le plaisir de me rayer : je veux pas qu'on m'opère, moi, pas question ! ». –« Ben, je peux pas, y a que le chirurgien qui peut venir te rayer ! C'est lui qui m'a dit de te marquer, je te marque ! Maintenant, débrouille-toi ! » -« Ben, dis-lui que je veux lui parler ! ». Et puis je me suis préparé à aller le voir quand il aurait fini sa visite. Et quand il a eu fini sa visite (il était une heure de l'après-midi) il est revenu plein de sang, et puis il s'est lavé, et il m'avait vu en rentrant : « Alors, c'est vous le blessé qui veut pas se laisser opérer ? ». Je lui ai répondu : « En chair et en os, Monsieur ! ». Alors il s'est approché, il s'est lavé les mains, et il m'a dit : « Eh ben, mon petit, tu sais, ta blessure n'est pas complètement cicatrisée, je ne peux pas te renvoyer comme ça ! Alors tu vois, ben ton moignon, il est sanguinolent ! Tu as un os qui dépasse, par conséquent je dois te refaire une intervention, on va te couper un bout d'os et puis on va te recouvrir avec la chair, puis tu pourras partir. Puis ton épaule, c'est pareil. Ton épaule, pense au copain qui va venir et « Charat, comment ça va ? ». Il va te taper sur l'épaule qui va s'enfoncer, là ! »*
Fille de T – *Ce qui était exact !*
E- *« Qui va s'enfoncer là » ? Vous n'avez plus d'épaule ?*
T- *J'ai plus d'épaule ! Touchez !*
E- *Je veux bien vous croire ! Donc vous n'avez pas la clavicule ? Qu'est-ce qui lui manque ?*
Epouse de T- *Il a des coussins ! Quelque chose lui garnit avec des coussins !*
Fille de T – *Maman lui fait des coussins : elle les faits rembourrés !*
E- *C'est donc la cage thoracique qui tient le…*
Epouse de T – *Parce que les bretelles de son appareil lui coupaient tout… Alors je lui garnis avec des coussins que je retiens par devant…*
Fille de T- *Elle a inventé des systèmes à elle !*
Epouse de T – *Mais le médecin-chef à Grenoble m'a dit : « Mais c'est formidable ce que les femmes de grands blessés arrivent à faire ! Des choses que nous ne faisons pas ! »*
E- *Parce qu'elle voient tous les jours ce qu'il faut faire !*
Epouse de T- *Eh oui ! On sait ! On sait, comme on dit, « où le bât blesse » !*
E – *Oui, oui ! Donc vous avez été réopéré ?*
T- *Non, non ! J'ai refusé ! J'ai eu quinze jours d'arrêts !*
E- *Vous saviez bien ce que vous vouliez !* - T – *Oui, oui !*
Epouse de T- *C'est-à-dire qu'il voulait suivre ses cours !*
T- *Je voulais suivre mes cours pour m'inscrire* (à l'épreuve de sélection), *rentrer dans l'enseignement et gagner ma vie pour épouser ma femme après…*
E- *Après qu'elle vous avait dit « Je te garde » !* - T- *Voilà ! Voilà !*
Epouse de T - *Il ne pouvait pas gagner sa vie, faire son métier !*
T- *Voilà ! Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Eh bien, il y a eu un gars qui était blessé comme moi, qui était amputé de la jambe, et il me dit : « Tu vas continuer à travailler ? Qu'est-ce que tu faisais ? Quel métier tu faisais ? » - « J'étais tailleur de pierres : je peux pas continuer ! » -« Tu peux pas continuer pourquoi ? » « Eh bien parce que je peux pas, je n'ai point de jambe, je n'ai point de bras : comment je ferai pour prendre mes outils ? Et travailler la pierre ? C'est pas possible ! ». – « Ah ben, tu peux faire quelque chose quand même. Si j'étais à ta place… Moi, je vais remonter sur l'échafaudage. Vois-tu, je suis comme toi, mais je suis content d'être maçon ! J'arrive de Russie : je suis revenu de Russie pour me battre en France, et puis voilà ce qui m'arrive ! Mais enfin, je vais remonter sur…». Et voilà, il me dit : « Tu devrais voir un entrepreneur de maçonnerie, il a peut-être besoin d'un aide pour faire ses factures. Si tu veux, j'en connais, moi, je te donnerai l'adresse, alors tu iras. » . Ben, je dis, « Je verrai bien ! ». Et puis j'ai réfléchi et j'ai dit : « Je peux bien voir ! ». Et puis j'ai pris rendez-vous avec ce gars-là, et puis il m'a engagé…*
E- *Alors que vous étiez toujours à l'hôpital ?*
T- *Oui, toujours ! J'étais toujours à l'hôpital, j'étais en militaire.*
E- *Vous partiez le matin ?*
T- *Je partais le matin, et j'allais au bureau de cet entrepreneur de maçonnerie, qui était à Lyon, rue de la Guillotière, n° 8, voyez-vous, je me souviens. Et il avait une jeune fille aussi, et il y avait des frères qui étaient au front aussi. Enfin, il m'a engagé, j'ai tenu sa comptabilité, j'ai aidé à faire ses comptes et à visiter ses*

chantiers. Je visitais tous ses chantiers et j'étais chargé de donner des acomptes aux ouvriers, parce qu'il y avait beaucoup d'Espagnols qui venaient en France pour travailler. Et ils acceptaient de travailler si on leur donnait un acompte pour qu'ils puissent manger à midi, et puis ils partaient plus loin, et je suis allé… J'avais commencé à aller voir un travail à Décines[55]*, aux usines Gillot Frères et Bordezat. Et puis là-bas, j'étais pas payé comme il faut, alors j'ai dit : « Ben, ça peut pas faire ici ! ». Bon alors, pendant que j'étais là-bas, eh bien j'ai été attrapé par des gangsters pour me prendre mon argent ! Ce sont des ouvriers espagnols qui sont venus à ma rescousse ! Alors ben, je dis, je vais retourner…*

Fille de T- *Oui, parce qu'il avait la paye !*

E- *Oui, j'imagine, mais vous pouviez difficilement vous défendre !*

T- *Ben oui ! Mais si je dis à mon patron que j'ai été volé par quelqu'un il va dire… Il va pas me croire, il va dire que c'est moi qui ai fait le coup ! Alors, pas de ça, c'est pas possible qu'on me croie… Et alors, bon, ça va bien, je suis allé… Je lui avais dit aussi : « Je vais me marier bientôt. »*

Femme de T – *Tu lui avais demandé à emprunter 3 francs !*

T- *Ça, c'est après, mon petit ! Avant je lui avais dit : « Vous êtes en relation avec tous les architectes. Si vous connaissiez un appartement à louer, pour ma femme et pour moi, vous seriez gentil de me le dire ». Alors, là il m'a dit : « Bien sûr, oui ! ». Et puis le temps a passé, le temps a passé, et puis il me disait rien !*

E- *Le temps a passé : je suppose qu'on était déjà en 17, là ?*

T – *Ah oui ! Nous étions déjà en 17 … Je n'ai été démobilisé que le 31 mars 1917. Je suis passé devant le conseil de réforme le 31 mars 17. Alors, je travaillais déjà chez monsieur Olivon, chez ce maçon…*

Epouse de T - *Il avait pas voulu lui donner une paire de chaussures ! Il avait une paire de chaussures toute déformée ! […] Fallait qu'il garde ses chaussures comme ça ! Il l'a gardée* (son unique chaussure !) *, il a travaillé en costume militaire assez longtemps, il avait une chemise avec un gros tampon là : son numéro de matricule !*

T- *[…] Oui, alors pour vous en terminer, il m'en est arrivé une drôle, d'histoire ! J'ai fait mon travail chez cet entrepreneur de maçonnerie et puis il avait une jeune fille qui m'aidait à faire les travaux. Plutôt, c'est moi qui lui aidais à faire les travaux d'écriture pour les clients, quoi, et j'avais dit à son père : « Si vous avez quelqu'un parmi vos relations qui ait un appartement à louer, vous seriez gentil de me le dire ! ». Un jour, il est arrivé, et puis il m'a dit : « Ben, vous voulez un appartement ? ». Je dis « Ben, oui ! » -« Ben, j'en ai trouvé un ! ». – « Ah ben, je lui dis, vous seriez bien gentil de me donner la clé et puis je voudrais le faire voir à ma fiancée ! ». Et puis ça s'est perdu* (il n'en a plus été question). *Il m'a dit : « Eh ben, c'est entendu, l'appartement, vous le connaissez, vous êtes dedans ! Et puis votre femme, là voilà ! »* (en montrant sa fille !) – Rires !

E- *Ah oui, Il fallait qu'il vous estime pour vous faire cette proposition !*

T- *Ben oui ! Mais oui ! Mais moi, ça m'arrangeait pas ! Alors, je l'ai refusée, le pauvre vieux ! Non seulement je l'ai refusée, mais j'allais louer un appartement dans …*

E- *Vous avez eu beaucoup de propositions dans votre vie !*

Epouse de T – *C'était une belle affaire !* (la fille ? l'entreprise ? les deux, sûrement)

E- *J'imagine ! Et vous, vous avez été sensible au sacrifice qu'il a fait à ce moment-là ? Est-ce qu'il vous en parlé ?*

Epouse de T – *Oh oui ! Eh oui, parce qu'il a quitté, il fallait bien qu'il me donne des raisons !*

T- *J'étais parti ! Non seulement j'étais parti, mais je lui ai emprunté 300 francs parce que j'avais trouvé un appartement justement à Décines, que je louais, et qu'il fallait que je fasse réparer. Et j'avais besoin de 300 francs, je lui ai demandé, il me les a prêtés.*

E- *Et donc, en quelques mois, il avait échafaudé ses plans et avait fait de vous son gendre !*

Epouse de T – *Il était gentil !* (d'avoir prêté les 300 F malgré le refus)

T – *Voilà ! Et je l'ai revu un jour, j'habitais Crémieu*[56]*. Il m'a vu dans la rue (tu sais, dans la rue où nous habitions) et puis il m'a dit bonjour. « Oh ! je lui ai dit, Monsieur Olivon, je suis bien content ! Rappelez-vous que vous m'avez prêté 300 francs pour faire réparer mon appartement : je vais vous les rendre ! Je suis ici à Crémieu, maintenant. Je gagne largement ma vie, alors je vais vous rendre les 300 francs. – « Oh ! » il me dit, « j'y pensais plus ! J'y pensais plus ! ». J'ai retiré mes 300 francs, je les lui ai mis dans la main de force : il voulait pas !*

Fille de T – *Il a pas voulu d'intérêts !*

E- *Vous vous êtes mariés quand ?*

T- *Nous nous sommes mariés en novembre 1917 : il y a 70 ans ! … Il y a eu 70 ans il y a trois jours ! »*

---

[55] Décines-Charpieu est une localité maintenant incluse dans le grand Lyon, à l'est, dans le triangle Bron – Vaux-en-Velin - Meyzieu

[56] Crémieu est une localité de l'Isère, située à 35 km environ à l'est de Lyon, proche actuellement de l'aéroport de Lyon-Saint-Exupéry (ex Satolas)

Les soixante-dix ans étaient en effet atteints, puisque l'entretien avait lieu le 8 novembre 1987, dans l'appartement stéphanois de leur fille. Vingt ans de plus que les noces d'or ! La bande s'interrompt, et l'enregistrement reprend alors qu'une conversation a eu lieu pendant le changement de bande, à propos de la remise du collier de Commandeur de l'ordre national du Mérite à Justin Charat (par ailleurs officier de la Légion d'Honneur) par le Préfet de l'Isère, dont sa fille cite les propos :

Fille de T – *« Monsieur Charat, dans le département de l'Isère, vous n'êtes pas un homme, vous êtes un monument ! »*

E- *J'imagine !*

Fille de T – *Et c'est vrai ! Et je crois que Maman a autant d'estime de son côté ! »*

L'entretien repart ensuite sur la voie du trajet professionnel, de la douloureuse reconversion de l'amputé total d'une jambe, privé de surcroît de l'usage d'un bras :

E- *Comment avez-vous changé de voie ?*

Epouse de T- *Tu gagnais pas tellement à Décines…*

T- *Oui, à Décines, c'était une usine de produits chimiques. Je ne gagnais pas tellement. J'avais demandé une augmentation mais… Et puis alors à ce moment-là, il y avait le bond du coût de la vie, alors j'avais demandé une augmentation : alors j'ai eu 10 francs d'augmentation par mois ! 10 francs, ça n'existait pas ! Et puis alors, bon ça va bien, j'ai cherché quelque chose et j'ai trouvé un emploi à Crémieu. C'était un emploi bien important en rapport à ce qu'ils avaient. A Crémieu, je gagnais 600 francs par mois, alors qu'à l'usine, je gagnais 125 francs. Alors je suis venu habiter à Crémieu et j'étais employé dans une minoterie. J'assistais à tous les travaux de bureau de l'usine et à toutes les réceptions de blé de paysans, tous délivrés, donc de farine. Il fallait marquer tout ça, faire de la comptabilité, et encaisser l'argent quand la patronne était pas là. Ils étaient gentils, mes patrons…*

Epouse de T – *Tu prenais des cours à Paris ! Tu suivais des cours de comptabilité !*

T- *Y avait la comptabilité, y avait tout, tout, tout ! Y avait les maths, y avait le droit, y avait un peu de tout !*

E- *Vous aviez abandonné la filière de l'enseignement ?*

T- *Ah ben, c'était fini, c'était trop tard, et puis alors j'avais vu également que les enseignants n'étaient pas correctement payés. Je m'estimais à une valeur supérieure à celle de l'enseignement en ce qui concerne le prix. J'ai demandé des augmentations au fur et à mesure, comme aujourd'hui les augmentations, et puis alors un jour le patron n'a pas voulu me donner une augmentation. Alors j'ai dit : « Moi, je vais partir ! ». Et puis j'ai cherché et j'ai trouvé un emploi à Bourgoin-Jallieu, un emploi de chef de comptabilité industrielle. Alors j'étais chef de comptabilité dans une usine où il y avait 600 employés […]*

E- *Que fabriquait cette usine ?*

T- *Des matériels de tissage. Y en a beaucoup à Saint-Etienne, de ces métiers à tisser Brière et Danzet…*

E- *Donc l'atmosphère vous déplaisait ?*

T- *Ce qui me déplaisait… Pour cette raison, c'est qu'ils ont vendu. Puis alors j'ai eu des ennuis avec des subalternes. Dans mon service, j'avais quand même 25 employés. Et parmi ces 25 employés, y en avait un qui était adjudant de carrière dans l'armée, alors comme il savait que je n'étais que sergent, il s'estimait bien au-dessus de moi, vous comprenez ! Il prenait des attitudes qui ne me plaisaient pas et il avait cherché à m'évincer, à prendre ma place. Alors, ça a marché un moment, et puis ça n'a pas tenu, parce que le directeur m'a fait rappeler et puis il m'a dit : « Monsieur Charat, j'ai besoin de vous, il faut me dire…. ». Quand j'ai vu ça, moi, j'ai décidé de faire mieux. Et je suis devenu expert-comptable par le tribunal de Bourgoin-Jallieu et j'y suis resté pendant 30 ans […] A ce moment-là, on pouvait l'être sans diplôme… Alors j'avais une clientèle de petits travailleurs qui ne pouvaient pas payer leur expert trop cher…des artisans, y avait un charpentier, y avait un peu de tout. Alors, ces gens-là, ils n'avaient pas le sou, et j'ai fait leurs travaux et leurs décomptes pendant dix ans sans appointements. Pendant dix ans, je leur ai rien demandé, j'ai fait leurs déclarations d'impôts. C'est un boulot, ça !*

E- *[…] Mais vous aviez tout de même des clients qui vous payaient ?*

T- *J'avais ma pension de retraite et j'avais ma pension d'invalidité…J'ai 100% et 34 degrés.*

E- *Et donc là, vous faisiez bénévolement leur comptabilité ?*

T – *A ceux-là, oui. Maintenant ils sont morts, mais les enfants m'écrivent tous les ans pour me remercier. Y a une dame de mes clientes qui ne pouvait pas me payer qui m'a donné une photographie qui était faite par le papa de Léon Gattaz »* [57]

Justin Charat va ensuite changer radicalement de voie, à cause du rachat de son entreprise par une entreprise alsacienne :

T- *J'ai quitté mon emploi à la Dauphinoise. Etant expert-comptable, ma mairie de Bourgoin-Jallieu m'a demandé d'être candidat pour la Recette municipale. Ça me disait rien, moi, ça me plaisait pas. Le maire a*

---

[57] Léon Gattaz est le père d'Yvon Gattaz, né à Bourgoin-Jallieu en 1925, ingénieur de Centrale Paris, fondateur en 1952 de la société Radial (composants électroniques), patron du C.N.P.F. (ancien nom du M.E.D.E.F.) de 1981 à 1986, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques qu'il a présidée en 1999.

insisté, alors j'ai accepté en décembre 1932, et j'ai été installé le 1er janvier 1933, jusqu'en 1957, à l'âge de 65 ans, où j'ai pris ma retraite. J'ai gravi les échelons impôts indirects sans changements, mais avancement sur place, précepteur hors classe, puis inspecteur central du Trésor, et depuis cette date, je vis de ma retraite. Je me suis occupé des associations d'Anciens Combattants que j'ai pratiquement créées dans l'Isère. J'ai créé une société où nous sommes 500 000 maintenant. Je suis président fondateur de la Mutuelle Chirurgicale de l'Isère et des Hautes-Alpes… ».

Ce que Justin ne disait pas, c'est qu'une autre offre de mariage lui avait été faite, en 1917, alors qu'il était encore célibataire, mais avait quitté l'entreprise de maçonnerie dont le patron espérait faire de lui son gendre ! Informé par sa fille, je l'aiguille sur cette piste, qu'il emprunte volontiers ;

T- *A Décines, j'ai été pressenti par un camarade qui m'avait demandé si je voulais me marier, qu'on cherchait un grand blessé pour une jeune fille de famille qui avait un million de dot !*

Fille de T- *Un million or ! A l'époque, un million or !*

E- *Et pourquoi souhaitait-elle un grand blessé ? Pour se dévouer ?*

T- *Eh bien, c'est une dame qui était dans le commerce. Veuve, elle avait une petite nièce à qui elle voulait céder sa place. Pour qu'elle la prenne, il fallait qu'elle soit mariée. Et si elle souhaitait se marier avec quelqu'un pour faire le bien, qu'elle soit mariée avec un grand blessé, elle lui donnait cinq millions de dot*[58] *! En 1917, c'est une somme ! Quand on m'en a parlé, je lui ai dit : « Ah non ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! J'aime ma fiancée ! Je ne peux pas me marier ! Je ne veux pas induire une jeune fille en erreur pour percevoir cinq millions de dot ! C'est pas mon affaire ! » - « Ah ben, il me dit, tu peux bien aller voir : tu verras bien ! » -« Bien, ben je vais y aller, mais ce sera un refus ! ». Et puis il a pris un rendez-vous, j'y suis allé, et effectivement, c'est la tante qui a pris la parole. Elle a dit : « Monsieur, nous avons pensé marier notre nièce avec un grand mutilé parce qu'elle a une dot importante. Elle pourra aider les grands mutilés dans la vie, et puis continuer la charge que je lui laisse. »*

Fille de T – *Elle voulait quelqu'un capable de diriger l'affaire !*

E- *Vous l'étiez !*

T- *Voilà ! Alors j'y suis allé pour faire plaisir à mon ami, et puis on m'a présenté à cette jeune fille. La dame a été très correcte, j'ai été très correct aussi, je l'ai remerciée, naturellement. J'ai dit : « Je regrette infiniment, Madame, mais je ne peux pas, je suis fiancé avec une jeune fille que j'aime beaucoup, qui m'aime, je ne peux pas la tromper. Elle n'a pas de dot, elle, mais enfin, je ne peux pas l'accepter. Par conséquent, vous trouverez certainement une personne de ma classe* (militaire !) *qui pourra faire son affaire, mais je regrette infiniment. Alors la jeune fille m'a dit : « Monsieur, vous êtes un brave garçon ! ».*

E- *Oui ! Parce que refuser une telle somme ! Et savez-vous si le mariage s'est fait ? Si elle a trouvé ?… Il y avait tout de même à l'époque un état d'esprit qui était de récompenser votre sacrifice !*

T- *Oui, oui ! D'aider les victimes de guerre ! Ça a existé aussi à un moment donné. Pas complètement ! Pas chez tout le monde ! Il y avait toujours de l'égoïsme. L'égoïsme qui existait à ce moment-là, c'était qu'en se mariant avec un blessé de guerre, une jeune fille se mariait avec quelqu'un qui avait déjà une bonne pension !*

E- *Oui, mais dans son optique à elle, ça ne jouait pas ! Etant donné la fortune considérable !*

T- *Non, mais dans l'esprit des gens, ça pouvait jouer un rôle. Enfin, moi, j'étais pas du nombre… »*

Quelqu'un de moins désintéressé que Justin Charat, ou de plus calculateur, aurait accepté la proposition, la jeune fille qui paraît consentante et dont il n'est aucunement dit qu'elle ait été laide, et qui paraît douée de sens moral et d'intelligence à l'écoute de sa seule répartie, tout en espérant faire de son ex-fiancée sa maîtresse, ce qui supposait l'accord ultérieur de celle-ci, loin d'être acquis ! Mais on est pris de honte à la simple formulation de cette pensée, quand on songe à la noblesse d'âme de Justin Charat !

Son sacrifice financier, de cinq millions or de dot (sans compter la valeur de l'entreprise qui lui reviendrait plus tard) on peut tenter de l'évaluer en monnaie actuelle de 2010. Sachant que le franc-or ou franc Germinal, contenant 0,32225 g d'or a été monnaie nationale de 1879 à 1928, où il a été remplacé par le « franc-Poincaré », et que selon le site Wikipédia consacré à l'évolution du franc français depuis son origine lointaine *« En 1915, un franc valait 2,53 euros (valeur 2007) »*, la simple multiplication de cette valeur par 5 millions donne 12 650 000 d'euros (valeur 2007), soit en francs, monnaie plus familière à beaucoup de gens pour les sommes élevées (et elle l'est !) au taux légal de 6,55957 francs pour un euro : 82 978 560 francs. Et pour les personnes très âgées qui ne compteraient qu'en anciens francs, d'avant le « franc Pinay », Antoine Pinay, ministre des Finances du général de Gaulle en 1960, dont on a pu lire le témoignage en début de cet ouvrage : 8 milliards 297 millions et de grosses poussières… Moins grosses toutefois en 1917 qu'en 1915, le coût de la guerre ayant engendré une certaine inflation. Mais l'impôt sur le revenu, péniblement introduit par Joseph Caillaux en 1914, n'aurait que faiblement entamé ce pactole !

---

[58] Le passage du chiffre de un million à cinq millions est déconcertant, mais il paraît s'expliquer par le fait que la dot normale, pour n'importe quel prétendant, doit être d'un million, mais que la tante la quintuple si sa nièce épouse un « grand blessé ».

On constate qu'un patriotisme des civils, engendrant une admiration et une reconnaissance envers les grands blessés de guerre, pouvait vaincre les réticences, voire la répugnance a épouser un amputé, ou à le prendre pour gendre. Mais peu d'années après l'armistice, dans la plupart des cas, le grand blessé admirable est devenu un handicapé qu'on dévisageait et qu'on fuyait… Admirable, Justin Charat l'est resté, par son intelligence, son énergie, son grand cœur…

Ce patriotisme des civils, cet esprit de sacrifice des femmes, la presse contribua largement à les façonner, comme le reflète un article de *L'Illustration* du 6 mars 1915, p. 235 dont le titre est *« Un quatuor de glorieux blessés »* renvoyant à la photo de quatre mutilés d'une jambe, deux avec des béquilles (avec une symétrie qui semble étudiée par le photographe ; un amputé de la jambe gauche, un de la jambe droite) au pantalon replié au genou encadrant deux autres mutilés, dont l'un est déjà pourvu d'un pilon de bois. La légende est : « *Quatre glorieux mutilés et la sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui les a soignés, à Lyon* ». En voici le texte

« Nous commençons à les rencontrer, déjà, dans nos rues, ces glorieux amputés qui ont si crânement fait au salut de la patrie le sacrifice d'un de leurs membres. Notre éminent collaborateur Henri Lavedan traduit plus haut en termes émouvants les sentiments qu'ils nous inspirent.

Les quatre que voici, sous l'égide de leur infirmière dévouée, qui porte la blanche cornette de Saint-Vincent-de-Paul, ont été soignés à Lyon et sont aujourd'hui pleinement remis. Tous quatre ont perdu une jambe. Mais sur leurs physionomies, nulle mélancolie, si dur qu'ait été le sacrifice, si tristes, peut-être, qu'en puissent être les conséquences. Ainsi l'un d'entre eux, celui qu'on voit debout, à droite du cliché, appuyé sur une béquille, était, quand éclata la guerre, un heureux fiancé. Sans doute, devant son moignon sanglant, sa première pensée fut-elle pour la douce jeune fille qui lui avait engagé sa foi. N'allait-elle pas reculer, maintenant, devant une union qui la lierait à un infirme ? Alors, très loyalement, il alla au-devant de ses scrupules, de ses répugnances possibles, lui rendant sa parole.

Ah ! qu'il fut donc bien récompensé de ce mouvement de galant homme ! Par retour du courrier, sa fiancée lui répondait une lettre de vaillante Française, bien digne d'appuyer son bras sur celui de ce brave. Non, elle n'acceptait pas la rupture. Elle n'en envisageait pas même la possibilité. Elle tenait à honneur de demeurer fidèle aux serments jurés, fidèle à son affection, qui n'avait pas décru, bien au contraire. Et où diable le généreux garçon avait-il pris qu'on « bon ménage dût nécessairement marcher sur quatre pieds » ? Leurs noces seront donc quelque jour célébrées, et leur bonheur ne sera ni effleuré, ni retardé. La fiancée presse seulement son futur de « guérir vite » - comme si ce n'était pas, doublement, à présent, son plus cher désir à lui-même ? »

Cette belle histoire n'est pas signée, et elle paraît inventée pour la circonstance. On a vu pourtant vu, dans le cas de Justin Charat, qu'elle s'est traduite trois fois dans la réalité ; dans les deux propositions de mariage avec des promises bien au-dessus de sa condition de l'époque, et dans son mariage réel, qui fut heureux, avec sa petite couturière iséroise ! Et qu'elle a été aussi vécue par Paul de Lambert, autre amputé de la jambe, blessé aussi à Verdun en juin 1916, 11 jours avant Justin.

Précède ce petit texte l'article d'une pleine page, en trois colonnes, de « *l'éminent collaborateur* ***Henri Lavédan*** » dont on apprend, en faisant une recherche sur Internet, qu'il fut à 39 ans « *un des plus jeunes Immortels de l'Académie Française »* (élu en 1898). Il vécut de 1859 à 1940, eut une carrière de journaliste conservateur (il fut anti-dreyfusard) de romancier et surtout d'auteur de nombreuses comédies brillantes et spirituelles, dont *« Le Duel »* (1905) joué à la Comédie Française. Son très long article s'intitule *« La gloire des Mutilés »*, et commence par analyser longuement le sort des « blessés simples » pour consacrer la seconde partie du texte au cas plus grave : le mutilé. *« Mais le mutilé ! … Sans doute, en ces jours de clairvoyance nationale où nos yeux, nos esprits , nos cœurs sont régis par une optique plus généreuse, il nous est infiniment cher. Tout frais estropié, à peine jailli du carnage dont il évoque la vision et duquel il semble un lambeau, il nous passionne et nous l'exaltons, secoués par la souveraine cruauté du coup qui le sape. Et puis, il y a l'uniforme ! Amputé d'une jambe ou manchot, c'est encore un soldat. Bien qu'il soit désarmé, nous ne le séparons pas de son fusil et nous lui rendons son épée. Aussi est-il le héros, désigné et consacré par sa propre ruine. On le recherche, on le choie ; il appelle l'admiration, l'affectueuse pitié, tous les égards supérieurs qu'il mérite, en voulant encore dans sa modestie s'y dérober. ».*

Sur le plan anecdotique, mais essentiel cependant pour les soldats amputés concernés, la question de l'adaptation des béquilles au type d'amputation a été posée par Justin Charat. Mais plus largement, l'explosion du nombre d'amputés des jambes a posé la question de la capacité de l'armée à fournir un nombre suffisant de béquilles. La presse, et notamment celle qui nous sert de référence pour comprendre ce que les lecteurs civils recevaient comme information, *L'Illustration*, s'adressant à un électorat nanti, qui pouvait payer un abonnement cher, aborde cette question. Dès le numéro du 17 octobre 1914 (p.278), soit deux mois après le début réel des combats, vers le 15- 20 août, *L'Illustration* aborde la question sur le mode badin, propre à rassurer le lectorat, sous la plume du même *« éminent collaborateur »*, l'académicien Henri Lavédan :

Les Béquilles

On manque de béquilles pour les blessés… Comment faire ?

Alors, j'ai lu que des Lyonnais avaient eu une idée sublime. Ils ont été prendre à Fourvière (à la basilique Notre-Dame de Fourvière, sur la colline du même nom) *les béquilles des ex-voto*[59]*…*

La poignante inspiration ! Il faut la suivre et l'étendre à tous les sanctuaires où pendent par centaines de grappes, comme à de mystiques palmiers, les longs fruits de bois noir[60] *d'une si pénible beauté… Qu'on les arrache à leur inertie, à leur poussière ! Voilà trop longtemps qu'ils sont là, ayant rempli d'ailleurs leur office et payé leur dette de reconnaissance. Décrochez donc ces lustres que les araignées comme d'une housse ont peu à peu enveloppées de leurs épaisses toiles ! Des voûtes de tous les temples, de tous les célèbres lieux de pèlerinage, partout où entre des petits navires gréés et taillés au couteau par des maris échappés du naufrage ont été hissées des béquilles…ramenez-les…faites la sainte et magnifique rafle, abattez ces futaies, vendangez les chapelles, déboisez la grotte de Lourdes… La Vierge le permet et sera enchantée. Elle en recevra d'autres ! Et je m'imagine que, munis de ce nouveau « matériel » précieux, privilégié, les blessures guériront plus vite et marcheront mieux après… Quelle aubaine ! Des béquilles d'ex-voto ! Des béquilles miraculeuses… Qui ont déjà servi, qui ont été à la souffrance comme au feu, et qui ont fait une double campagne ! Des béquilles bénites, tombées du ciel… Ah ! qu'elles seront les bienvenues et de quel coeur, vivant encore ou ayant cessé de battre…approuveront de loin ceux qui, autrefois, après s'être appuyés et avoir traîné des mois ou des années sur elles, les ont –le jour de récompense où elles sont tombées- offertes à la Madone sans se douter qu'après eux, plus tard, …en 1914…elles iraient soutenir d'autres éclopés, étayer d'autres blessés, des boiteux de la guerre, et les remettre d'aplomb sur le chemin de la victoire. »*

Henri LAVEDAN

De telles lignes, dans un revue non conservatrice, auraient sans doute choqué le lectorat chrétien, traditionaliste ou non. Arracher des béquilles ex-voto au divin sanctuaire ! Trahir le vœu de gratitude des miraculés ! Priver la Vierge Marie, mère du Christ, du signe tangible de la reconnaissance de ceux qu'Elle avait élus pour les guérir ! Il faut que la cause des soldats amputés pour la Patrie, dans une guerre du bon droit contre les envahisseurs teutons, ait été bien sanctifiée, bien sainte même, pour qu'une telle proposition ne fasse pas bondir !

Pierre Bost (cl.16) de Sauvessanges (Puy-de-Dôme) a mené trois activités toute sa vie, à partir de la ferme familiale de Sauvessanges, aux confins du Puy-de-Dôme, de la Loire et de la Haute-Loire : agriculteur, expert-géomètre et négociant en bois. Quand il est incorporé, le 9 mars 1915, au 40e R.I.de Nîmes, deux de ses aînés sont déjà morts à la guerre ! Transféré en mai 1916 au 118e R.I.de Quimper, avec l'emploi de téléphoniste réparant les lignes coupées par les obus et d'agent de liaison, il est blessé, comme ses deux camarades le précédant dans cette étude (Paul de Lambert et Justin Charat), dans le secteur de Verdun, vers le tunnel de Tavannes, le 10 novembre 1916, sur le parcours allant du poste du commandant au poste du colonel à qui son camarade et lui transportent un pli urgent (ils sont deux en cas de blessure de l'un d'eux) :

E- *« Un obus de 77 ?*

T- *Oh ! Un 88 !*

E- *Autrichien, donc ! Et vous l'avez vu tomber ?*

T- *Oh ! Je l'ai pas vu tomber, mais… En sortant du* (poste du) *commandant, on a été pris en filière. Alors 50 mètres : l'obus tombe ! Allez, on part, on va se mettre dans le trou d'obus. Et en même temps, y en avait un qui tombait 50 mètres plus loin. Et alors on savait ce qui nous attendait : il viendrait un moment où ça tomberait toujours au même endroit au lieu de s'allonger, et nous autres, on serait dans le trou d'obus ! Et c'est ce qui s'est produit ! Je sais pas si c'est le deuxième ou le troisième, mais probablement, c'était le troisième obus…*

E- *Parce que là, ils tiraient régulièrement pour ajuster le tir ?*

T- *Eh bien, ils avançaient au fur et à mesure qu'on avançait ! Nous autres, on passait le long du Pain de Sucre ...une montagne qui était pointue. Et ça montait là-haut, ça tombait à pic, quoi ! Et alors, on a dit :*

---

[59] C'était une tradition bien établie que les gens utilisant des béquilles pour divers maux de jambes, s'ils s'estimaient miraculés, laissent leurs béquilles en ex-voto dans la chapelle où ils avaient coutume de prier. Ceci était valable même pour les tout petits sanctuaires : en témoignait, par exemple (avant qu'elle ne soit débarrassée de tout) la chapelle de Vallensanges (paroisse de Lézigneux, canton et arrondissement de Montbrison) bâtie par les fidèles en pleins champs pour commémorer les vingt apparitions de la Vierge au petit berger Jean-Auguste Bernard, lors de l'été 1888, (non reconnues par l'Eglise pour des raisons diverses…) avec deux des miracles sur quatre de cet été touchant des personnes (une jeune femme d'Eglisolles, dans le Puy-de-Dôme, et un quinquagénaire de Saint-Thomas-la-Garde, localité voisine de Lézigneux) utilisant des béquilles qu'elles laissèrent en ex-voto. Tout comme des dizaines de personnes de la dernière décennies du XIXe et du début du XXe siècle venues prier dans la petite chapelle, qui s'estimaient guéries par un miracle de « Notre-Dame-de-Vallensanges ». Même chose pour la grotte de Cotatay (N.D. de Lourdes) au Chambon-Feugerolles ou à la chapelle de Notre-Dame de Pitié à Saint-Genest-Lerpt : les cartes postales de l'époque l'attestent encore…

[60] En effet, les béquilles de la fin du XIXe siècle et du début du XXe étaient uniformément en bois peint en noir, avec le coussinet du creux de l'aisselle également noir, en cuir rembourré de crin.

« Gare tout à l'heure ! ». Et on a fait encore un autre trou ! On était en train d'arriver, tout à coup : « Pan ! ». Allez ! Hop là ! Par terre ! L'autre était couché, moi je me couche, et en me couchant, ma jambe reste dehors. Et y a eu un petit éclat d'obus qui m'a traversé la jambe : il est passé juste au dessous du genou et il est sorti au milieu du mollet ! Une grosse ligature, une grosse veine profonde, fracture du tibia, et encore du péroné !

E- *Et là, vous êtes resté évidemment sur place ?*

T- *Oh ! J'ai resté sur place ! On a fait comme on a pu pour boucher le trou : on a mis les deux sacs de pansement ! Le premier, ça n'avait pas réussi, on a mis le deuxième, on a bien serré ! Et puis, nous voilà partis !*

E- *Vous pouviez marcher quand même ?*

T- *Eh oui ! Oh ! Là, nous avons fait une bêtise ! Au lieu de nous dépêcher de courir pour aller nous mettre à l'abri (je pouvais pas courir, mais enfin, je pouvais marcher beaucoup plus vite)… Tout d'un coup, il s'en est mis un autre à tomber ! . Et on était pas loin d'un trou qui était creusé exprès pour s'y mettre à l'abri ; on arrive, on fait 4-5 mètres, et hop la ! Dans le trou ! Mais lorsque l'obus que j'ai été blessé a tombé là, il m'est tombé à combien ? Peut-être 2 mètres, 3 mètres, j'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a simplement cet éclat d'obus qui m'a blessé, qui est rentré dans la terre dans le trou d'à côté, et le sang qui giclait !*

Comme je crois qu'il a été blessé une seconde fois, il y a incompréhension. Mais il s'avère que c'est bien la première fois qu'il vient de décrire à nouveau :

E- *Et le copain a été blessé aussi ?*

T- *Ah ! Le copain, en y allant, il n'a pas été blessé, mais en revenant, lorsqu'il a été au colonel, en revenant, sitôt qu'il a pointé le nez derrière la montagne, ça a commencé ! Entre la montagne et le trou qu'on avait, là, il y avait à peu près 4 mètres. Alors, l'obus, ça tombait 1-2-3-4, 1-2-3-4, 1-2-3-4. Et vous comprenez, pour franchir là ! Combien ont-ils tiré d'obus ? Peut-être une dizaine, mais toujours est-il que le bonhomme s'en est pas tiré !*

E- *Il a été tué, lui ?*

T- *Oh oui ! Bien sûr !*

E- *Et vous, vous avez pu aller au poste de secours ?*

T- *Et moi, j'étais au poste de secours. Ensuite, je suis sorti et les brancardiers étaient là. Y en un qui a fait comme ça : » Il aurait bien pu venir ! Il aurait bien pu marcher ! ». Et on me met sur le brancard. Et tout à coup, on entend un départ* (d'obus). *Seulement, c'était tiré exprès, juste en face du trou. Et s'ils tiraient un peu plus loin , ça passait sans toucher la terre […] J'ai été mis sur le brancard, et on m'a descendu au tunnel* (de Tavannes)[61]. *Au tunnel, je sais pas comment qu'on m'a descendu, par exemple !* (en revanche) *Si on m'a chargé sur les épaules, ou si on m'a fait glisser, pour descendre les escaliers, comment qu'on a fait, je m'en rappelle pas du tout !*

E- *Et le tunnel, il était aménagé à l'intérieur ?*

T- *Le tunnel, bien sûr que c'était aménagé… Il pouvait bien avoir deux-trois cents mètres de long, et large comme un tunnel de chemin de fer…Y avait des médecins, des infirmiers… Des médecins, qui vous faisaient les premières piqûres. Et la blessure, pour voir si vous saigniez de quelque chose, et ensuite allez !*

E- *Mais on n'opérait pas, là ?*

T- *Ah non, non ! Ou du moins, je ne crois pas. Y avait une ambulance qui venait en auto, qui suivait la ligne, qui faisait son chargement, et puis elle nous emmenait à Verdun. C'était même pas Verdun, je me rappelle plus comment qu'on l'appelait, un faubourg de Verdun. Elle déchargeait ses blessés et ses morts, ainsi de suite. Et elle pouvait repartir ou y en avait une autre qui repartait à sa place : c'était la relève.*

E- *Est-ce que vous vous souvenez du jour de votre blessure ?*

T- *Bien sûr que je m'en souviens ! C'était le 10 novembre 16 !… On m'a envoyé à… le nom m'échappe… dans une ambulance… Chaumont-sur-Aire*[62]*, peut-être ; ça doit être ça ! Et j'y suis resté un bon mois. Y a eu la sensation, là ! Je me rappelle, lorsque je me suis réveillé, à côté de moi, y avait un nommé Auray (Auret ?), le fils d'un colonel, qui avait trois éclats de grenade, un de chaque côté de la colonne vertébrale, et l'autre sur la colonne vertébrale. Et le pauvre diable, il souffrait ! S'il se tournait à droite, ça faisait rouvrir la blessure de gauche, s'il se tournait à gauche, ça faisait rouvrir sa blessure de droite, s'il se mettait sur le ventre, ça faisait fermer celle qui était sur la colonne vertébrale ! Il avait pas une position pour que ça le fasse pas souffrir !*

E- *Et vous avez sympathisé avec lui ?*

T- *Oui, encore* (= assez). *Oh ! Je me suis réveillé dans la journée et puis ensuite j'avais besoin de faire caca. Et pour caca, on m'a bien donné une tinette : impossible d'y faire caca dedans ! Et j'en avais besoin ! Ensuite, j'ai mis le seau comme j'ai pu, je l'ai mis entre les deux lits, et tout doucement, tout doucement, j'ai*

---

[61] On a pu lire une longue description de ce tunnel de chemin de fer, désaffecté et aménagé en abri pour soldats blessés, dans le chapitre XVIII consacré à la bataille de Verdun.

[62] Localité qui se trouve à mi-distance entre Verdun et Bar-le-Duc

glissé ma jambe pour qu'elle porte sur le lit de l'autre, et les fesses portaient sur le seau. Ah ! Bon sang ! Lorsque j'ai eu fait un caca, ça m'a fait du bien, ça m'a soulagé. Et alors, lui m'aidait, il m'a dit : « Fais-ci, fais-ça, va doucement… »
E- *Et là, vous souffriez, bien sûr ?*
T- *Oui, mais c'était pas intenable ! La blessure, c'était comme toujours. La blessure, si vous y touchez quelque chose, ça vous faisait mal, mais si vous y touchez rien… C'était pas comme si c'était intérieur, comme si c'était dans le ventre !*
E- *Bien sûr ! Et là, on était bien, dans ces hôpitaux, par rapport au front ?*
T- *Oh oui ! Oh ! On était bien soigné ! A la course, mais enfin, on était bien soigné !*
E- *On m'a dit que dans certains cas, dans certaines villes, y avait des grandes dames de la ville qui venaient !*
T- *Oui, oui, oui ! Mais là, c'était pas le cas, parce que là où nous étions, vous comprenez, c'était un hôpital : une ambulance qui était en plein champ, un bâtiment qu'on avait construit à la course, quoi ! On devait y être une quarantaine, à peu près… Une baraque Adrian… On est resté là un bon mois…*
E- *Et après ? On vous a renvoyé dans un autre hôpital ?*
T- *Après, j'ai été renvoyé en France !*[63] *En Auvergne ! Lorsque je suis descendu et qu'on s'est arrêté : Clermont-Ferrand ! Eh ben, j'ai dit : « Celle-là, par exemple, elle est bonne ! Tu vas pas rester longtemps de voir ton père s'amener ! ». Et en effet, aussitôt que j'ai eu mon adresse, je lui ai écrit que j'étais là. Trois jours après, mon père était là, venait me voir. -« Eh, tu vois Papa, je m'en suis sorti ! » - « Et ça te gênera, ta jambe ? » - « Je crois pas. Peut-être bien, mais enfin, je crois pas ! ». Je remuais les pieds, je remuais bien les doigts de pieds… « Ça me fait souffrir lorsqu'ils me pansent parce qu'ils y passent des drains, et lorsqu'ils y passent des drains, si ça a le malheur de toucher tant soit peu un nerf ou quelque chose, je ne sait quoi, et bien, ça me fait crier ! ». Eh bien, ça a passé.*
E- *Vous y êtes resté combien de temps ?* - T- *Ooooh !* - E- *Plusieurs mois ?*
T- *Oh oui ! Je dirais plus d'un an, peut-être !*
E- *Dans quel hôpital, à Clermont ?*
T- *L'hôpital du Bon Pasteur ! Les sœurs du Bon Pasteur. Là, il a fallu que les blessures se ferment, il a fallu faire la mécanothérapie, il a fallu faire de ci, il a fallu faire de ça. Enfin, ça a pas été… On était bien ! Les sœurs nous gardaient comme si c'était des bambins !* (rire)
E- *Et entre vous, vous parliez de quoi ?*
T- *Pouououh ! On parlait, on jouait les* cartes, on lisait les journaux…*
E- *Et vous pouviez sortir un peu ?* -T- *Oh oui !* - E- *Qu'est-ce que vous faisiez, pendant vos sorties ?*
T- *Eh bien, on se promenait dans Clermont, on allait dans un bistrot. Des fois, on était deux-trois, on allait dans un bistrot, on s'asseoyait, on buvait un nombre respectable de canons, et on jouait une partie de cartes. Ou bien, on restait là à regarder les autres qu'est-ce qu'ils faisaient….*

La bande magnétique s'achève sur ces paroles. Une fois retournée, la conversation repart sur un autre sujet, du fait du témoin, puis revient au thème :
T- *Lorsque j'y suis remonté, j'ai été renvoyé à Quimper, de Quimper…*
E- *Attendez : après votre blessure, vous y êtes remonté !*
T- *Oui, oui, oui, oui, oui !*
E- *Ah ! Je ne savais pas ! J'avais l'impression que vous aviez été réformé après !*
T- *Oooooh !* (grand rire)

Comme c'est pendant l'année 1917 qu'il est resté à Clermont, je l'interroge sur les mutineries : il y était totalement opposé, et développe longuement son point de vue, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, puis la conversation s'oriente vers les embusqués, ce qui est aussi un sujet à venir.

Il se trouve qu'au terme de son année d'hospitalisation, il est convoqué à Quimper, au dépôt de son régiment (le 118e R.I.) mais ne l'apprend pas aussitôt, car il était en permission chez lui, à Sauvessanges, au hameau de Sermouly, en profitant d'une petite tricherie organisée entre blessés :
T- *Lorsque venait le soir, le moment de faire l'appel, des fois on était deux ou trois qu'on répondait « Présent ! » pour un type qui était absent depuis huit jours ! »*

De sorte qu'il arrive à Clermont-Ferrand avec quelques jours de retard et est accueilli fraîchement :
T- *« Je sais que quand je suis arrivé, on m'a dit : « Tu arrives au bon moment ! » - « Pourquoi ? » - « Oh ! Parce que je crois qu'on a fouillé un peu partout, et il est fort probable que tu serais venu habillé avec des gendarmes ! »* (comme un déserteur !). *« Eh ben, je leur dis, ça va bien. Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? ». – « Il te faut aller au bureau ! ». Alors, je vais au bureau….- « Ah ! Bost ! Vous vous trouvez bien ! C'est bien le moment ! Parce qu'on allait envoyer ça à la gendarmerie de Viverols ! Allez préparer votre sac et débrouillez-vous ! »* (« dépêchez-vous ! »). *Il faut aller à Quimper ! » … Eh bien, allez ! En route ! J'arrive à*

---

[63] L'expression « *renvoyé en France* » est révélatrice : pour les Poilus, le front, la zone des armées, c'est un autre lieu que la France, c'est la zone de la Mort ; la France, c'est l'Intérieur, la Vie…

Quimper, j'y reste deux ou trois jours : « On vous attendait ! ». J'y reste deux ou trois jours, puis une permission agricole. Alors je pose ma candidature : y avait que trois jours que j'étais parti de Sermouly, le quatrième jour, j'y étais à nouveau ! (rire)
E- *Ah bon ! La permission agricole, c'était au moment des travaux ?*
T- *Eh oui ! Au moment des travaux : la fenaison ! »*

De retour à Quimper, au dépôt du 118e R.I., il est envoyé à Paris :
T- *« Je vais à Paris ; J'y suis resté trois ou quatre jours, là. On était mangé par les punaises ! On m'a envoyé à Châlons-sur-Marne, dans l'artillerie »*

Mais comme on apprend qu'il était téléphoniste avant, on ne l'affecte pas aux pièces, mais on lui demande de prendre le même emploi, modernisé, de radio-télégraphiste avec un poste de T.S.F. Il va apprendre le morse à Suippes. Il sera avec son régiment à Boulzicourt, dans les Ardennes, au sud de Charleville-Mézières, le jour de l'armistice.

Deux blessés de 1917

Jean-Louis Monier (cl. 13), agriculteur à Marols, a été blessé le 2 avril 1917 à Villers-Franqueux, au nord-ouest de Reims, alors qu'il se trouvait au 363e R.I. de Nice depuis août 1916 :
T- *« C'était à Villers-Franqueux, tout près de Reims…La veille au soir, les Boches avaient envoyé un obus qui était tombé près de la porte de l'entrée…Ce jour-là, c'était dans l'après-midi, les Boches ont envoyé un obus, mais c'était un obus tiré par des grosses pièces, parce que nous étions un peu loin : quelques kilomètres, deux, peut-être trois kilomètres de la ligne de feu. Alors, cette pièce de canon… c'était du 200 je sais pas combien* (210 !) . *Et les gros obus vont moins vite que le son, vous savez ? Nous avons entendu faire peter le coup de canon, et nous avons entendu venir l'obus. Nous étions trois et nous nous sommes précipités pour rentrer dans cet énorme abri qu'on faisait. Et l'obus est tombé juste en face de la porte d'entrée : il nous a croisés, il nous a tombés tous les trois. Alors, l'un était à ma droite, il a été tué, mois j'étais blessé, et puis alors l'autre, un de mes camarades, qui était un peu plus loin, il a été blessé aussi, mais un peu moins.*
E- *Vous, vous étiez blessé où ?*
T- *Moi, j'étais blessé un peu par tout le corps !*
E- *Qu'est-ce que ça vous a fait comme impression ?*
T- *Je vais vous dire comment ça s'est passé. C'est bien simple : c'est le néant ! Je suis tombé : plus rien ! Je crois que ça m'a duré (j'étais assommé, si vous voulez) quelques minutes, pas longtemps. Après, j'ai rouvert les yeux, j'ai commencé à respirer, j'ai dit : « Mais, t'es pas mort, hein ! ». Et je me suis levé droit, et je suis descendu dans l'abri. J'ai fait quelques pas, descendu deux ou trois escaliers*[64]*. Je me suis aperçu que je saignais, que j'avais du sang dans ma main, et puis j'ai vu que le bout de mon soulier était coupé. Mais je sentais rien, absolument rien ! J'avais chaud, j'avais…je sais pas comment, mais je sentais rien ! Je suis arrivé et j'ai dégringolé sur l'escalier !*
E- *Vous vous êtes évanoui ?*
T- *Non, mais peu s'en fallait ! J'étais… peu de connaissance, quoi, mais pas complètement. Et puis alors, les camarades sont venus, ils ont regardé : « Oh, mais il est blessé là, il est blessé là, il est blessé de partout ! ». Et comme nous étions à l'arrière, on a téléphoné. Il paraît qu'il y a un médecin qui est venu (je sais pas si c'est vrai) un major, comme on disait. En tout cas, s'il est vrai qu'il est venu un médecin, je lui fais pas des compliments ! Je puis vous le dire ! Il paraît qu'il m'aurait piqué, mais ça j'en sais rien, je m'en suis pas rendu compte. En tout cas, il aurait pu au moins me bander pour m'empêcher de saigner ! J'avais un* éraflure à la cuisse, un autre au genou, un autre au bras, j'étais blessé un peu de partout !*
E- *Ce que vous appelez des éraflures, c'était quand même un peu plus profond que des éraflures !*
T- (rire). *C'était un peu profond, oui ! Et l'éclat d'obus est resté dans l'os du genou !… C'étaient les débris de l'obus. C'était un morceau comme mon petit doigt, un morceau qui était collé dans l'os du genou, là ! S'il avait passé entre les deux os, j'aurais boité toute ma vie. Mais il s'était bourré dans l'os, ce qui fait que…*
E- *Et ça, vous ne le sentiez pas ?*
T- *Ah ! Je le sentais pas, au début ! Mais après, je l'ai senti ! On était assommé. Parce que dans ces obus, il y avait quand même une charge de poudre formidable ! Pour les éclater ! Alors, je le sentais pas… Puis alors après, j'ai commencé à souffrir. On a téléphoné à une ambulance, mais j'ai eu aucun soin ! Rien ! Aucun soin ! Alors, on m'a chargé sur un brancard…*
E- *On a attendu combien de temps ?*
T- *Oh ! Je sais pas : peut-être une heure…je ne sais pas. L'ambulance est venue, et il* nous a chargés trois : celui qui était blessé par le même obus que moi, et puis un qui a reçu un coup de pioche dans le derrière ! Pas*

---

[64] En Forez, en Lyonnais, en Velay, et dans d'autres régions françaises, et en Belgique, selon le dictionnaire Robert, un « escalier » est une marche d'escalier, ce qui aboutit à nommer un escalier, au sens français, « les escaliers ». : *« Le petit garçon a débaroulé par les escaliers de la chambre ! »*

un coup de pied (rire), *mais un coup de pioche ! Enfin, bref ! Nous étions trois dans cette ambulance. Cette ambulance avait été bombardée. Ils allaient aussi vite que possible, dans une route tout en trous d'obus ! C'était une ambulance non pas avec des chevaux, mais avec une auto. Et il m'a mené assez vite : wouoh la la, que j'ai souffert ! A chaque cahot, je sentais que mon corps s'en allait ! Et puis on m'a emmené dans ce qu'on appelait une ambulance… C'étaient des baraquements qui avaient été faits en arrière du front et où on recevait des blessés : des baraques Adrian, quoi, installées pour recevoir les blessés. Et on m'a mis déhors*, là, avec d'autres. Et là, ça criait un peu, mais personne nous disait rien ! Puis la nuit est venue. On était là, et personne disait rien* (ne prenait d'initiative). *Et puis tout à coup* (rire) *–vous allez voir une affaire extraordinaire !- il est passé un gradé des brancardiers, un sous-officier, un sergent, quoi ! Et je lui ai parlé, je lui ai dit : « Dites, est-ce que vous m'emmenez pas d'abord ? »* (bientôt). *Alors ce brave sergent m'a dit : « Que voulez-vous, mes brancardiers sont éreintés de travail ! On attendait cent blessés, il en venu trois cents ! Alors, ils ont beaucoup de travail ! ». Puis (je sais pas si c'est en parlant, parce qu'on a quand même un certain accent, qu'on s'en défende ou non ! Je sais pas si c'est ça !) il m'a dit : « De quel pays êtes-vous ? ». Je lui ai dit : « Je suis de la Loire ! ». Il m'a dit : « Moi, je suis de Clermont ! » ». Je lui ai dit : « Vous êtes de Clermont ? ». Il m'a dit oui. – « Eh ben moi, j'étais au régiment à Clermont quand la guerre s'est déclarée ! »* (au 13e escadron du Train des Equipages). *J'avais touché le fil sensible ! Il m'a dit : « On va venir te chercher ! ». Il est parti. Un petit moment après, il est venu lui-même avec deux brancardiers qui m'ont pris et qui m'ont emporté dans une autre salle. Alors là, nous étions pas déhors*, nous étions dedans ! Dans une baraque ! Mais alors là, par exemple* (en revanche), *wouoh yo yo ! C'était le coup des lamentations ! On entendait crier de toutes parts, crier de partout ! Nous étions je sais pas combien… peut-être une vingtaine dedans, je ne puis pas bien vous dire ! Et puis alors, on m'a emmené là, on m'a emporté… Je ne sais pas si c'est que j'avais de la fièvre ou si c'est que j'avais froid, mais je tremblais ! Et quand on m'a porté sur la table d'opérations, je sautais !* (je tressautais). *Alors le chirurgien m'a dit : « Mais qu'est-ce que vous avez ? ». Je lui dis : « Je ne sais pas ce que j'ai ! ». Je ne rigolais pas, bien sûr ! Et ce que j'ai remarqué (on a opéré toute la nuit, c'était la nuit) c'était que ce chirurgien avait un tablier blanc, mais qui était complètement rouge ! Les trois-quarts rouge de sang ! De sang ! Je ne sais pas combien il en avait opéré avant moi et combien il en a opéré après. Alors, au lieu de nous photographier pour prendre…comment vous appelez ça ?*

E- *La radio !*

T- *La radio ! L'infirmier la décrivait sur un morceau de papier. Il devait poser le papier à côté. Alors là, c'était décrit, les os, et où était l'éclat d'obus, c'était bien marqué. Alors là, ils m'ont endormi, et le lendemain, quand je me suis réveillé, j'étais couché toujours dans cette ambulance, mais dans une grande pièce où nous étions je sais pas combien de blessés, peut-être un cent… ma foi, j'en sais rien. Mais nous étions nombreux ! Et puis alors, là, y avait des infirmières ! Une seule qui s'occupait de moi.... C'était une femme âgée, mais qui était débrouillarde ! Alors, on, était tous dans la boue, dans la misère, là. Cette femme, elle avait le rasoir dans la poche (le rasoir : le couteau ! Les anciens rasoirs !) et puis le coton, la poudre. Elle venait vers vous, elle commençait à passer le coton pour faire mousser un peu le savon : pas besoin de pinceau* (de blaireau !), *et puis alors, avec le rasoir, elle vous rasait ! Elle vous demandait pas si vous vouliez vous faire raser, ni rien du tout ! Puis elle vous lavait les mains, le visage, elle vous mettait à peu près propre. Mais ça, sans trop parler, sans… on aurait dit qu'elle s'en apercevait pas ! Je l'admirais, parce qu'il y en a qui arrivaient dans un état déplorable ! Là, nous étions bien traités. Mais c'était quand même l'armée ! Mais enfin, nous étions bien traités. J'ai vu des choses qui m'avaient bien peiné. Je sais pas si c'était ce jour-là ou le lendemain, un petit jeune à côté de moi, qui était plus jeune que moi encore* (Jean-Louis a alors presque 24 ans), *qui n'étais pas vieux à cette époque, il s'est réveillé (parce qu'on les amenait là, ils étaient pas réveillés, quand on les amenait de la salle d'opérations). Il s'est trouvé couché à côté de moi, il a passé la main sous la couverture… On lui avait coupé la jambe : il s'en doutait, il a probablement dû tâter, et il a pas trouvé sa jambe… Il s'est mis à pleurer : c'est tout ! Et je lui ai pas parlé, je lui ai rien dit. Et d'autres se réveillaient, se croyant toujours dans la bataille ! Un autre qui criait, là : « Je le tiens ! « Je le tiens ! « . C'était une bouillotte ou je ne sais quoi, qu'il tenait ! Il était perdu, quoi Puis alors là, je suis resté quelques jours…*

E- *Vous avez vu d'autres cas dramatiques, comme celui du petit jeune homme ?*

T- *Ah non ! Y en avait d'autres, mais les autres étaient pas à côté de moi. Celui-là, il s'est trouvé par hasard à côté de moi, tout à fait à côté…*

E- *Vous, vous étiez opéré du genou…*

T- *Du genou, puis alors là, au bras. Et l'orteil (mon soulier était coupé, je vous dis) il était juste écorché ! On lui a mis un petit machin de pansement, rien du tout ! Puis j'en avais, un autre éclat d'obus, dans le machin… dans l'épaule*

E- *Donc on vous a retiré trois ou quatre éclats d'obus ?*

T- *Eh oui, j'étais à proximité : j'avais été mitraillé, là. Et après, là, je suis resté quelques jours. Et puis de là, je suis allé à Château-Thierry, dans un hôpital, mais où c'était un peu toujours l'armée. Là, nous étions aussi*

nombreux dans une grande salle : c'étaient les blessés sérieusement blessés, tous des blessés couchés d'ailleurs….Y avait beaucoup de plaintes ! ».

Le témoignage devient alors beaucoup plus fragmenté. A un moment, ma question le fait revenir sur l'épisode du jeune amputé :

E- *On devait quand même couper les jambes plus facilement qu'aujourd'hui !*

T- *Oh ! J'en sais rien ! Celui-là, en tout cas (je vous cite le cas parce que je l'ai vu à côté de moi, les lits se touchaient presque, y avait juste le passage pour laisser passer l'infirmière)… Alors, j'ai regardé le petit gars, il m'a fait pitié bien sûr ! Ça vous fait toujours pitié, de voir des gens déprofités*[65] (abîmés). *Surtout qu'à cette époque, personne ne savait si les anciens combattants, si ces blessés auraient des pensions, des retraites. Personne le savait pas ! Alors, on disait : « Qu'est-ce que je vais faire pour gagner ma vie ? » Y en avait un autre qui avait le bras coupé, un peu plus loin. Mais enfin, c'était ordinaire, c'était pas extraordinaire ! »*

Suit une séquence où je lis sur un très petit carnet ses divers déplacements précédant et suivant sa blessure, sans que cela suscite des souvenirs. Puis arrivée à l'hôpital de Château-Thierry, le 8 avril 1917, et à Poitiers le 10 :

T- *« A Château-Thierry, c'était toujours à peu près l'armée. Nous étions bien, je me plains pas, mais c'était l'armée. Mais quante* nous sommes arrivés à Poitiers, eh ben, c'était plus pareil ! C'était un hôpital temporaire. Et vous savez qu'il y avait des sociétés de femmes. Je ne sais pas quelle société c'était, si c'était les Blessés (« Société de Secours aux Blessés ») ou « Société des Femmes françaises », je ne sais pas laquelle c'était. Alors, cet hôpital de Poitiers, il avait été monté par une de ces associations. C'était uniquement un hôpital conduit par des femmes. Alors là, quand on arrivait là-dedans, toute l'armée, c'était fini ! Mais je vous dis, il a fallu en arriver là ! C'était plus du tout le même genre. J'étais dans une... Je pourrais vous faire voir la photo. Nous étions dans une chambre, nous étions tous des blessés couchés. Nous étions par chambres.*

E- *Les blessés, on vous triait ?*

T- *Oui : les blessés couchés, qui avaient mal aux jambes, ou qui avaient quelque chose d'autre, de blessures… parce qu'il y avait pas que le mal aux jambes, il y avait d'autres blessures où ils ne pouvaient pas se lever. Alors, là, c'était exactement… Il fallait rentrer là-dedans pour se rendre compte qu'on n'était plus le troupeau de moutons qu'on mène à l'abattoir, mais qu'on était des êtres vivants et qu'on considérait comme des hommes, si vous voulez, quoi ! Alors là, je puis pas vous dire l'accueil et puis la manière faire de cet hôpital ! C'était une ancienne école qui avait été transformée en hôpital. On n'y voyait que des femmes, sauf deux médecins. Y avait un chirurgien qui était un chirurgien de la ville de Poitiers et un médecin pour les maladies, qui était un médecin de la ville de Poitiers. Et puis alors, la directrice de l'hôpital, c'était la femme du Procureur de la République. La Présidente de cette association, je sais pas ce que c'était, elle était toujours bien rigolote, et puis alors, nous avions trois infirmières. Pour quinze blessés, trois infirmières ! La première, c'était la femme d'un médecin qui était sur le front, qui s'appelait Madame Raveau, la deuxième, je me rappelle plus de son nom, son frère était consul en Hollande, et la troisième s'appelait de Paulhac. Inutile de vous dire que c'était…*

E- *Les grandes dames de la ville !*

T- *Oui, oui : c'était tout le gratin ! Bien simple : tout le gratin ! Alors là, tout était changé ! Les soldats, il fallait les amuser, les faire rire, il fallait pas qu'ils s'ennuient, il fallait qu'il y ait… Et dans cette maison, tout était à l'unisson ! Les médecins… Le chirurgien, là, c'était un rigolo : il venait, il vous disait bonjour le matin, il vous donnait une poignée de main, il vous demandait : « Bonjour ? ça va ? » . Vous disiez : « Ça va… ça va pas… ». D'abord, ça va. Et puis vous aviez de temps en temps l'autre médecin (lui, c'était pour les maladies, c'était un médecin de la ville, un gros), il arrivait, il enjambait une chaise, il mettait les deux coudes sur le dossier, et puis alors là, il vous parlait, une demi-heure, trois-quarts d'heure, ça n'avait pas d'importance, au milieu de la chambre. Là, tout était fait… Y avait encore l'aumônier qui venait. Alors, l'aumônier, lui venait tous les jours, vers les onze heures, par là… Avant de venir, il devait lire plusieurs journaux. Parce qu'il vous parlait pas de la religion ! Pas plus que s'il y en avait point ! Jamais je l'ai entendu parler un mot de la religion, ! Jamais ! Avec son sourire toujours (parce qu'il fallait que tout le monde rigole), l'aumônier vous expliquait d'abord le communiqué… Vous savez ce que c'était, le communiqué ? Le gouvernement donnait quelques lignes sur ce qui se passait au front. Alors, il nous lisait le communiqué, qu'il avait pris lui, je ne sais pas où ; puis alors, il avait certainement lu plusieurs journaux : il nous lisait ça ! Ecoutez : je ne puis pas vous dire la maison que c'était ! Parce que jamais je l'aurais cru, qu'il y ait des maison pareilles ! Puis c'était rigolo, parce que vous savez, les soldats…le parler des soldats, c'était pas tellement académique. Mais là, c'était fini ! C'était fini ! Y avait pas un mot* (grossier) *qui sortait !*

---

[65] « Déprofiter » est un verbe assez usité encore en Forez, comme dans les régions voisines ; il signifie « abîmer quelque chose , en tirer un mauvais parti, le gâcher ». Dans le *« Dictionnaire du Français régional du Velay »*, les auteurs Jean-Baptiste Martin et Claudine Fréchet le définissent ainsi : *« Gâcher, gaspiller : « Vos haricots avaient des fils, mais on les a pas déprofités »* et précisent : *« Usuel à partir de 20 ans, connu au-dessous. Continuateur de la forme dialectale « desprofitar »*

Pas un mot ! Les mots de « con », si vous voulez, ou de « merde », ou n'importe quoi, pas un ! Vous savez, tous les blessés qui étaient là avaient tous à cœur d'être bien élevés de ne pas faire de manquements au point de vue de ces personnes, qui réellement étaient extraordinaires ! Extraordinaires !

E- *Elles avaient des attentions pour vous, alors ? Quel genre d'attentions ?*

T- *Oh mais, s'occuper de tout ! Ouh c'était…On ne parlait pas de travers, vous savez ! Le coup de l'armée (je sais pas si vous y avez été*[66]*) c'était fini ! On arrivait là-dedans, c'était plus le même parler. C'étaient tous des gens… Y aurait eu un blessé qui aurait eu quelques mots* (déplacés ?), *je crois que quante* les infirmières seraient été parties, les autres lui auraient tombé dessus ! Ah ! Parce qu'il fallait être…*(poli ? raffiné ?) *Je vous dis : on était tellement bien soignés, bien appréciés, dans cette salle de classe que nous avions. Dans cette salle de classe, les lits étaient les uns à côté des autres, mais quante* les infirmières arrivaient, souvent la discussion portait sur tous, sur nous autres tous. Oh ! On était bien, là ! Mais je vous dis, c'était fait pour rire*[67]*, c'est de voir cette entente qu'il y avait ! Et puis alors là, de temps en temps, il y avait une séance de musique. Alors, un après-midi (c'était pas bien souvent, je crois que ça avait été trois fois pendant que j'y avais été), dans une chambre de malade (parce que y avait pas que celle-là, chambre où nous étions, qu'il y avait des blessés couchés, y en avait d'autres, avec d'autres infirmières…Mais les infirmières changeaient pas, c'était toujours les mêmes, les trois mêmes)…Alors, on venait nous chercher, on nous pliait* (enveloppait) *dans une couverture ; et puis alors, le lit qui était employé dans la chambre où il y avait le concert, le blessé se tirait d'un côté et puis on couchait à côté du blessé : vous étiez deux dans le même lit. Et puis alors, ces braves dames ou demoiselles de la ville, elles commençaient à jouer du violon, à chanter. Elles passaient une soirée comme ça, dans l'après-midi, à s'amuser. Et puis alors, les dimanches, souvent on nous disait : « Y a une personne ! (jamais de nom !) « Y a une personne qui vous offre » (par exemple) « des gâteaux » ! Mais jamais de nom ! Jamais ! Jamais de nom ! Oh ! On était bien !*

Et quand il a fallu partir ! (rire de bonheur). *Ah ben, alors, c'était fait pour rire. Quand il a fallu partir, y avait point de guéris ! Personne était pas guéri ! Vous pensez bien, parce qu'on savait bien ce qui nous attendait ! Alors, personne était pas guéri ! « Dites, Madame, moi je suis pas guéri encore ! Vous voyez bien : j'ai une blessure qui suppure ! Vous voyez : je suis pas guéri ! ». Et puis alors, l'autre qui disait comme ça…le chirurgien arrivait : « Oh ! Vous voyez bien que je ne puis pas marcher ! ». Ecoutez, c'était quelque chose d'incroyable, quoi ! Ces braves femmes là, vous savez, y en a qui avaient les larmes aux yeux de voir ces blessés qui voulaient pas quitter, qui voulaient pas s'en aller !*

Puis nous avons été à Parthenay pendant je sais pas combien : quinze jours, trois semaines…

E- *Donc vous y êtes resté combien de temps, dans cet hôpital, à Poitiers ?*

T- *Oh ! C'est bien marqué ! »*

De fait, c'était bien marqué dans le petit carnet notant seulement les déplacements de Jean-Louis : il y est resté presque un mois et demi, dans cet Eden de Poitiers, du 10 avril au 21 mai 1917. Après cette recherche, je le ramène à son îlot de bonheur :

E- *« Alors là, c'est vraiment le meilleur souvenir de votre guerre ?*

T- *Ah mais, là, je vous dis… Je peux pas vous dire comme nous étions bien ! Et puis alors, on nous faisait… Ceux qui voulaient travailler, ils travaillaient. J'avais fait, moi, j'avais bricolé… Mais ceux qui y étaient pour longtemps, qui avaient des blessures* …(longues à guérir) *avaient commencé des travaux, ils appelaient ça du macramé, avec des fils de je sais pas quoi, ils arrivaient à faire des broderies un peu…pour passer le temps, quoi ! Oh, mais là, je vous dis pas… Ouoh yo yo yo ! Si je pouvais vous dire comme… Incroyable !*

E- *Vous seriez content de savoir ce qu'elles sont devenus, ces dames ?*

T- *Oh ! C'est tout mort !*

E- *Elles étaient de votre âge ?*

T- *Oh non ! Plus âgées ! Oh oui ! Y en avait deux, d'ailleurs, c'étaient des vieilles filles ! »*

Il recherche longuement dans un tas de photos, sans parvenir à les retrouver. La conversation part sur des broutilles, très fragmentées, puis j'essaie de le ramener à Poitiers par une question provocante :

E- « *Elles étaient peut-être même pas payées ?*

T- *Mais elles étaient pas payées ! C'était tout bénévole ! Non seulement elle donnaient leur temps mais… Moi, souvent, je m'étais demandé que, quand on nous payait quelque chose en supplément, des gâteaux, des pâtisseries, si vous voulez, je me demande si c'est pas elles qui le donnaient et qui… Parce que jamais y avait*

---

[66] La réponse est « non » ! J'ai été exempté de service militaire car j'étais Pupille de la Nation, et ma mère Veuve de guerre, mon père étant décédé en 1953 par suite des séquelles d'une tuberculose résultant de la perforation d'un poumon par un violent coup de crosse d'un soldat allemand, en captivité, en Allemagne (rapatrié sanitaire en 1942, avec un an de sanatorium à Amélie-les-Bains)

[67] L'expression « *c'est / c'était fait pour rire* » était très courante dans la conversation autrefois (et l'est encore, mais moins) non pour signaler quelque chose qui prête à rire, mais qui est plaisant, piquant, surprenant. De quelqu'un de plaisant, de bonne humeur , on disait : « *il est bien fait pour rire !* ». De quelqu'un d'arrangeant, d'accommodant, de sociable: « *Il est bien fait pour faire* ».

de nom ! Elles nous disaient : « A midi, vous aurez pour votre repas quelque chose… une pâtisserie.. » quelconque. Mais jamais elles nous disaient de qui ! Elle disaient : « Une personne qui nous a remis ça. » C'était tout ! C'était distingué, quand même ! Y avait des moments, on rigolait, je vous dis. Parce qu'il fallait toujours rire. Il fallait pas que les blessés hospitalisés aient le noir, si vous voulez . Il fallait toujours chasser cet esprit de la guerre, de tout, pour qu'ils soient contents, qu'ils vivent, quoi ! »

Malheureusement, il a bien fallu partir de ce petit paradis de gentillesse, d'affection, de distinction sociale et morale, de raffinement de moeurs et de langage qui déteint même sur les soldats les plus grossiers, où les clivages sociaux paraissent abolis entre la haute bourgeoisie locale, si généreuse et attentionnée et les blessés qui viennent du front et représentent le peuple, statistiquement plus que les classes moyennes ou élevés. Comme Candide, Jean-Louis est donc sinon chassé, au moins éloigné de son Eden poitevin et arrive à Parthenay ce même 21 mai pour en repartir le 9 juin. Aucun rapport entre les deux séjours :

T- *« Je demandais qu'une chose, c'est de sortir ! Parce que le temps me durait, là-bas ! Nous étions d'abord en chambrée, peut-être cinquante. Nous étions très nombreux. C'était l'armée : y avait des infirmières, mais elles prenaient pas le temps. Je leur ai jamais parlé, ni elles non plus d'ailleurs, mais enfin elles avaient pas besoin… C'était l'armée : on mangeait, on buvait, puis c'était tout ! Y avait rien, rien, rien, rien, rien ! Alors je suis venu en permission. C'était pour les moissons.*

E- Je lis sur le petit carnet : *« Le 9 juin convalescence, - le 11 juillet dépôt à Nice » ». Donc votre convalescence s'est passée où ?*

T- *Ici, à Marols !*

E- *Entre le 9 juin et le 11 juillet vous étiez à Marols. Vous dites que c'était pour les moissons : c'était bien tôt, pour les moissons !*

T- *Ils avaient commencé le mois de juillet. Et j'ai demandé une prolongation. Alors je suis allé passer à Montbrison une visite ; heureusement, la blessure du bras s'était remise à suppurer ! Certainement, la commission de Montbrison devait avoir des instructions, parce qu'à ce moment, il fallait des hommes, hein ! Il en fallait ! Nivelle les avait tous fait tuer, là-bas, à Reims, alors il en fallait ! Pour moi, sur le nombre que nous étions (nous étions assez nombreux à Montbrison, vingt, trente, j'en sais rien) y en a que deux qui ont eu des jours de prolongation : un autre et moi ! Les autres en ont point eu : c'était tout bon ! Allez, filo !* (« pars », en patois). *Il fallait des hommes, quoi ! Il fallait des hommes ! Ça bricolait pas ! »*

Jean-Louis bénéficia finalement d'une rallonge de vingt jours, ce qui lui permit de faire les moissons (moissonneuse mécanique tirée par le cheval sans doute plus que faucille dans cette ferme aisée) malgré son bras abîmé) puis repartit pour le dépôt du 353e R.I. à Nice. A Nice il va d'abord rendre visite à un de ses camarades de Marols :

T- *« Eh ben voyez, là… il y avait un jeune homme de Marols, qui était justement à l'hôpital à Nice, qui venait de Salonique : il s'appelait Chauve. On lui avait coupé la jambe, et il était à Nice. Alors ses parents ayant su que je rejoignais à Nice sont venus me trouver pour me demander d'aller voir leur fils qui était à Nice. Alors, en arrivant, j'ai donc pris ma permission, je suis filé à Nice, et avant d'arriver à la caserne…Je savais pas comment ça se passerait : j'avais peur qu'on me ferme là-bas et que je puisse plus sortir de quelques jours ! Alors, avant d'y aller, je suis allé voir ce collègue de Marols. Et il était à Nice dans un hôtel, le Grand Hôtel de Nice, qui avait été transformé en hôpital. Je suis allé le voir là-bas. Oh ! Il était pas brillant ! On lui avait coupé la jambe la deuxième ou la troisième fois ! Il avait fait le voyage…*

E- *Donc il ne lui restait presque plus rien, si on la lui avait coupée deux ou trois fois : on l'avait coupée très haut !*

T- *Très haut, oui. On lui avait coupé la jambe ; et , vous savez, je l'ai même difficilement reconnu dans son lit. Et puis je suis retourné le voir une fois ou deux, et puis j'y suis pas retourné, parce que je suis parti en équipe agricole. Là, il faut que je vous raconte l'histoire, parce qu'il y a des moments où dans la vie on a de la chance, et d'autres moment où on a du malheur. Là, j'ai été sur un coup de chance ! Je me présente au bureau. Le chef de bureau me fait venir en me disant : « Vous êtes désigné pour aller en équipe agricole pour quinze jours ! ». Alors, moi, je lui ai dit comme ça : « Je veux pas aller en équipe agricole : j'ai droit à une permission et je veux la prendre. ». Je voulais venir aider à faire les moissons ici ! Mais j'avais oublié que j'avais affaire à un gradé ! Il m'a dit : « Ou vous allez partir, ou en prison ! Une des deux ! ». J'ai préféré partir, et il m'a dit : « Dans quinze jours, vous prendrez votre permission ! ». Ça a pas été pareil ! Nous sommes partis trois équipes de cinq, pour botteler le foin, exactement comme on faisait ici pour la réquisition. Nous étions à côté de Nice (parce que dans la ville y a pas de foin !) pas loin, et là, on réquisitionnait ce foin puis on le mettait en bottes »*

Nous interrompons un instant ce témoignage. Ceux qui ignorent les conditions de travail dans les campagnes foréziennes au début du XXe siècle pourraient croire que Jean-Louis ment en prétendant vouloir faire les moissons à Marols, alors qu'elles était déjà commencées début juillet et qu'ils les pensent terminées à la mi-juillet alors qu'il se trouve à Nice. C'est oublier que dans nos communes du Haut-Forez la moisson pouvait s'étaler sur les deux mois d'été, si on avait des terres au bas de la commune (vers 700 m) et en haut (près de 1000 m, surtout dans les parcelles à l'ombre de bois qui retardaient la maturation des céréales), et que

les trois céréales du temps (seigle surtout, avoine et orge) ne se récoltaient pas en même temps. Les toutes petites parcelles requérait l'usage de la faucille. Et dans la maison Monier, où les parents étaient déjà âgés où les garçons représentaient la principale force de travail, Jean-Louis était blessé, son frère Jean-Pierre mort en 1916, à Verdun, et l'autre frère Eugène, sur le point de mourir…Quant à trouver de la main d'œuvre masculine extérieure, en 1917, c'était exclu ! Jean-Louis va donc se retrouver en équipe agricole vers Nice, dans un bourg nommé Lingostière, qui se trouvait à 3 km à l'ouest de Nice, et qui a dû être intégré dans le grand Nice, réquisitionnant du foin pour les chevaux de l'armée, ce qui était un crève-cœur pour les soldats-paysans qui lésaient leurs collègues d'ailleurs ! Continuons le témoignage :

T- *« … puis on le mettait en bottes. Et puis alors j'étais tombé sur une bonne équipe de gens ; nous étions tous éloignés les uns des autres (géographiquement) mais enfin nous étions tous à peur près le même genre, c'est-à-dire de faire le moins de travail possible, mais aussi bien que possible, et surtout ne pas marpiller (chaparder). Parce que nous étions dans un coin très riche, où c'était tout en légumes, en fruits, en tout ce que vous voudrez : y avait de tout ! Des raisons ! Des figues ! C'était tout à fait à côté de Nice. Et les autres se sont mis à se servir dans ces beaux jardins ! Et il est arrivé ceci : c'est que nous avions un gars, un civil (qui, je crois, était un huissier) qui s'occupait de la réquisition. Il avait rien de militaire, mais nous étions sous ses ordres. Alors les paysans, qui étaient pas tellement éloignés les uns des autres, n'ont plus voulu de ces équipes qui maraudaient ! Quand il (le chargé de réquisition) se présentait, il disait : « Demain, après-demain, on va venir faire prendre la réquisition : vous fournirez ce que vous devez fournir à la réquisition ! » - « Mais à condition ! Nous, nous voulons qu'une équipe : celle qui travaille à tel endroit ! Nous voulons pas les autres ! ». Alors, ce brave homme, il a remballé les deux autres et notre équipe a fourni… Il a été tellement content de nous autres… C'est pas qu'on travaillait bien (beaucoup), mais on faisait du travail bien fait, et puis on lui (au chargé de réquisition) faisait tout son travail : ses comptes étaient faits, il avait qu'à prendre les papiers et s'en aller ! C'était sûrement pas désagréable ! Il nous a pistonnés auprès d'un autre qui, lui, avait une équipe qui ne voulait rien faire. Alors, de là, nous sommes partis à 50 km, je crois ; c'est là que nous avons été dans la montagne des Alpes, où ça me faisait pitié de prendre le foin de ces braves gens ! Et nous y sommes restés… Des quinze jours qui ont débuté au début de juillet, nous sommes rentrées après la Toussaint ! »*

En fait, du 11 juillet à « *après la Toussaint* », cela fait près de quatre mois ! Autant de gagné sur la guerre, pour une équipe à bon esprit, qui a travaillé sans zèle, mais proprement, et qui ne s'est pas fait détester en maraudant. On remarquera que Jean-Louis n'exprime le regret de devoir réquisitionner le foin qu'à propos des seconds agriculteurs, ceux de *« la montagne des Alpes »*, que le précieux carnet nous permet de localiser : ils sont de l'arrière-pays niçois, à Saint-Isidore-Valdeblore, dépendant du canton de Saint-Sauveur-sur-Tinée. Ils sont bien moins riches que les paysans-métayers de la périphérie niçoise, donc plus proches socialement de Jean-Louis.

Pour ce travail, les soldats touchent soit 37 sous soit 57 sous par jour (Jean-Louis hésite entre les deux chiffres) , soit nettement plus que la solde du soldat de base au front, sans en courir les dangers. Pour ceux que les questions de métier intéressent, comme dit **Gide** dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, voici des précisions techniques :

E- *« Vous le botteliez avec quoi ?*

T- *Avec une presse botteleuse, comme celle d'ici ! Mais c'étaient des presses à bras, bien sûr, comme celles qu'on avait ici, à l'époque. Alors, nous étions quatre, plus un cabot* (caporal) *naturellement, et un cuisinier qui faisait la cuisine. Et là, nous avions passé du beau temps… Nous prenions le foin dans les granges, on passait le foin dans la presse et puis alors on ficelait ça avec du fil de fer, et on étiquetait : le poids de la machine* (la botte). *Et puis après, y avait un camion qui venait les chercher.*

E- *Et quand quelqu'un avait fini son contingent, vous passiez dans une autre ferme ?*

T- *Oui, vous passiez dans une autre ferme. C'est pour ça que les paysans avaient compris qu'il ne fallait pas les autres ! Et qu'ils nous demandaient, sans savoir nos noms, ni rien du tout ! Alors là, ça parlait tout patois ! Et je les comprenais tous ! Je vous dirais mieux : je suis été à la messe (« je suis allé », je crois qu'il faut dire en français) je crois que c'est à Saint-Isidore…Alors là, le Père curé avait monté en chaire (c'était le dimanche) et il a prêché en patois ! Il a prêché en patois ! Catégoriquement : en patois ! Ça m'a pas gêné parce que je comprenais aussi bien comme je comprends l'autre* (le mien) *! Mais c'est vous dire comment le pays était pas du tout…*(francisé). *Et ces gens ! Ils étaient intéressants, ces gens ! C'est toujours pareil, le pays étant riche, ceux qui sont à côté vivent mieux… Nous sommes montés après dans ces pays perdus. Nous étions du côté de Saint-Martin-Vésubie : la vallée de la Vésubie. Alors là, je vous dis pas : ça me faisait pitié de prendre le foin de ces gens ! Ils voulaient pas le donner ! Alors, quante* nous sommes arrivés, le bonhomme qui nous a reçus (le président de la commission, il était conseiller général, je crois, c'était un brave homme, Monsieur Marie (Mari / Mary?) il s'appelait, un très brave homme, il nous a bien reçus, il nous a payé un café, je crois, avec une bonne goutte qui était aussi vieille comme nous. Et il nous a dit : « Et vous ferez rien ici, parce que les paysans ne veulent pas donner leur foin ! ». Remarquez qu'ils ont raison ! Mais enfin bref ! Alors le cabot lui a dit : « Pourvu que vous me laissiez faire, je l'aurai, le foin ! Ils me livreront !*

Mais il faut me laisser faire ! Il a dit : « Oh mais ! Vous êtes pour ça… ». Alors, c'est bien simple. Y avait pas de tambour, vous savez ! Le garde-champêtre, c'était quelqu'un qui jouait de la trompette : « Turlututu ! ». Alors, il est parti le lendemain matin (c'est le cabot qui avait fait l'ordre) en disant qu'on venait pour la réquisition, et que tous ceux dont les noms suivraient d'avoir à mener leur foin à telle heure, à tel endroit, et que sans ça, il ferait son rapport, et qu'ils risquaient des amendes, la prison et tout le fourbi ! Et le lendemain, les gens nous attendaient ! Les autres avant nous, ils avaient point pu avoir du foin, parce qu'ils avaient tous pris peur ! Ils arrivaient avec leur âne, avec 50 kg de foin de chaque côté. Ils appelaient ça : « le bérillon » ; c'étaient des espèces de filets avec deux barres. Et ce foin là, il était bon ! Il venait des montagnes ! Y en avait qui avaient été le chercher en Italie, parce que nous étions franc (tout à fait) *sur la frontière. Et moi, ça me faisait de la peine ! Réellement, ça me faisait de la peine !*

E- *C'était pauvre ?*

T- *Ah oui ! C'était pauvre ! Alors là, vous parliez de « cubri »*[68] *tout à l'heure. Eh bien ils partaient faire leur seigle (j'y étais pour la Toussaint, dans ce pays) ; d'un côté du bât de l'âne ou du mulet, il mettait l'araire (l'araire, c'était une affaire de rien du tout en comparaison des nôtres !) et de l'autre, le sac de blé ; et puis alors ils semaient leur blé, ils labouraient leurs terres qui étaient grandes comme un mouchoir de poche ! Les nôtres sont petites, mais là, c'était encore plus petit ! Mais je vous dis : ça me faisait pitié, ces gens-là, de leur venir chercher leur fourrage ! Et ils nous donnaient rien, ils nous pouvaient rien donner, parce qu'ils avaient rien ! Ils avaient rien du tout ! Ils pouvaient rien nous donner.*[69] *En-dessous, y avait des châtaigniers : personne nous disait rien, on nous laissait faire. Mais enfin, eux nous donnaient rien, ils pouvaient rien nous donner. Ah ! Ils étaient pauvres ! Ils étaient pas désagréables. On y est restés quelque temps.*

E- *Est-ce que vous compreniez leur patois ?*

T- *Ah mais bien sûr ! Oui, oui ! Je comprenais bien leur patois ! Il était un peu changé, c'était pas tout à fait le même , mais enfin c'était toujours le même genre. Je le comprenais moins que celui de Nice, mais enfin je le comprenais quand même. Parce que c'était pas même de l'italien, c'était toujours français, sur le versant français, vous comprenez. Derrière, c'était la montagne, y avait le poste douanier : nous allions voir les douaniers de temps en temps. Ils venaient là pour 24 heures, le temps leur durait bien, les pauvres ! Parce que c'était un col*[70]

E- *Donc là, c'était Saint-Martin-Vésubie ?*

T- *C'était à côté de Saint-Martin-Vésubie : c'était à Saint-Etienne-de Tinée. Y avait une foire (y avait une vingtaine de vaches à peu près), alors ça m'intéressait, la foire, je peux le dire ! Qu'est-ce que j'ai vu ? Un gars, un brave marchand qui vendait une caisse de petits porcs, de petits cochons. Alors je regardais, comme un homme qui ne sait pas quoi faire, je regardais ces petits cochons. Le vendeur s'en est aperçu et il m'a dit : « De quel pays es-tu, toi ? » - « Oh ! », je lui ai dit, « moi, je suis de loin, je suis des cinq cents diables ! »*[71] *- « Ah ! Mais dis-moi le ! »*[72] *-« Ah ! mais je vais vous le dire ! Je suis de la Loire ! » Il m'a dit : « Tu es de la Loire ? Mais je vais au marché, moi, à Saint-Galmier et à Montbrison ! » - « Ah ben ! » j'ai dit, vous savez, vous y avez tombé ! Moi, je suis des environs de Montbrison, et nos petits porcs, nous les menons au marché de Montbrison ! ». Il m'a dit : « Ecoute, je vais vendre ma caisse de cochons, et après, nous allons trinquer ! Je te verrai par là. Pourvu que j'en vende un, je les vendrai tous ! Mais il faut que j'en vende un ! Le difficile, c'est de vendre le premier ! » En effet, il a vendu tous ses porcs.*

E- *Pourquoi c'était difficile de vendre le premier ?*

T- *Eh bien, parce qu'il fallait faire le prix ! Vous comprenez, les gens n'étaient pas pleins d'argent ! »*

---

[68] Allusion à la conversation libre qui avait précédé le très long entretien sur la guerre, où je lui avais demandé en patois si les semailles d'automne étaient finies (on est le 11 novembre 1980, et le témoin est âgé de 87 ans) ; là où je disais « curi » (faire les semailles) en francoprovençal de Saint-Jean-Soleymieux, lui, distant de 4 km seulement de Saint-Jean, mais dans un patois teinté de nord-occitan du plateau de Saint-Bonnet-le-Château, jouxtant le Velay, disait « cubri »…. Tout comme la « rivèir » (« rivière «) devenait la « ribèire », le « tsonevou » (champ planté de chanvre = la chenevière) le « tsonebou »… On remarquera aussi que le seigle est appelé « blé » (« blo » en patois) car c'était son appellation courante.

[69] On remarquera enfin que Jean-Louis a d'abord adopté la syntaxe patoise (*« ils nous pouvaient rien donner »)* avant d'adopter la syntaxe française (« *ils pouvaient rien nous donner* »)

[70] Comme ce col, dans les lignes qui suivent, est localisé par le témoin au-delà de Saint-Etienne-de-Tinée (qui se trouve à 40 km environ au nord-ouest de Saint-Martin-Vésubie) dans le massif du Mercantour, ce doit être le col des Fourches, à 10 km de Saint-Etienne-de-Tinée, col proche de ceux de La Bonette et de Restefond.

[71] *« Etre des cinq cents diables »* ou plus souvent *« aller aux cinq cents diables »* sont des expressions anciennes presque disparues de l'usage, signifiant être de très loin, ou aller très loin. La seconde se disait quand on voulait se débarrasser de quelqu'un d'importun : *« Va donc aux cinq cents diables ! »*

[72] Cette syntaxe inversant les pronoms personnels compléments d'objet direct et indirect est encore très courante en français local : « *dis – moi le / dis –lui le / dis-nous le / dis-leur le* » pour « *dis-le moi / dis-le lui / dis-le nous / dis-le leur* ». C'est presque un cauchemar pour les enseignants !

Finalement le marchand vend ses porcs, les acheteurs individuels emportent les porcelets dans leur besace, ou dans le bât de leur âne, et il va boire avec le marchand dans un café où tout le monde parle patois… L'équipe agricole est de retour au dépôt du régiment, à Nice, le 4 novembre 1917, et le 26 novembre, à Antibes, Jean-Louis passe devant une commission médicale qui décide de le passer de l'infanterie dans l'artillerie, en considération de ses blessures. Il venait de passer 18 mois dans l'infanterie, au 353e R.I., étant auparavant dans l'artillerie, au 53e R.A. de Clermont-Ferrand :

T- *Alors là, j'ai d'abord passé une visite. J'en avais passé d'autres ! C'est là que le fameux médecin a dit : « Y a que les fantassins qui font la guerre ! ». C'est celui-là, tenez. Alors, après m'avoir palpé, m'avoir regardé, il a dit à l'autre : « Je ne crois pas que cet homme-là soit capable de franchir une tranchée ! » Je n'ai rien dit ! Et je boitais bien un petit peu ! Pas de trop ! Pas de trop ! »*

E- *Il fallait pas trop en faire !*

T- *Oui, mais il fallait quand même lui…mais c'est la seule visite que j'aie passée où j'ai réellement vu un médecin qui s'occupait de moi, qui s'occupait de savoir si j'étais bien ou mal blessé, peu ou prou blessé. Y avait des escaliers, c'était une grande salle (c'était, je crois, la salle de justice de Paix) y avait des escaliers qui montaient. Il m'a dit : « Vous allez monter les escaliers au pas de gymnastique et les descendre au pas de gymnastique. » Et il a dit à l'autre jeune, qui était un jeune médecin : « Suivez-le ! ». Alors moi, j'ai monté tant que je pouvais, en boitillant*[73]*. Mais quand je suis été à la cime de l'escalier, j'ai dit au médecin : « Je ne puis pas descendre au pas de gymnastique parce que ma jambe me porterait pas ; j'aurais peur de tomber. » Il m'a dit : « Descendez ! ». Alors, je suis descendu, mais sans courir ; je boitai encore un peu en descendant. Et puis alors, il m'a palpé, il m'a regardé, il m'a dit… Avec l'autre, ils ont parlé. Il a dit : « On va le présenter pour un changement d'armes. ». Alors là, y avait une autre commission ; l'autre commission, il y avait un juge qui était un colonel ; il y avait deux ou trois médecins-majors qui avaient des grades de je ne sais quoi, et puis alors, ils étaient cinq ou six là. Mais alors là, c'était bien simple : tout ce qui avait été proposé par ce médecin, qui m'avait regardé, c'était tout accepté. Seulement, c'était trié : si vous étiez jeune, pas beaucoup de mal, c'était l'artillerie de campagne ; si vous étiez plus âgé, un peu plus de mal, c'était l'artillerie lourde ; si vous aviez beaucoup de mal, c'était la D.C.A.* (Défense Contre Avions), *l'artillerie contre avions. C'était ça simplement. Alors comme je faisais partie des jeunes d'alors – ça vous semble extraordinaire !* (rire) *– eh bien je suis été dans l'artillerie de campagne, c'est-à-dire aux 75, si vous aimez mieux. Et puis alors de là…*

E- *Personne n'était réformé ?*

T- *Ah là non ! On l'appelait « le conseil de réforme » mais y avait point de réformés ! Là c'était tout pour des changements d'arme. Puis alors là, je suis retourné à la caserne de Nice. »*

Quand Jean-Louis a déclaré : « *Et je boitais bien un petit peu ! Pas de trop ! Pas de trop !* », c'est qu'il sait que les médecins militaires traquaient les simulateurs et les punissaient en leur donnant une nouvelle affectation dure. Mais une légère claudication, bien maîtrisée, pouvait aider…

On aura remarqué l'intérêt de Jean-Louis pour tout ce qu'il est amené à vivre et à observer, et particulièrement, son intérêt pour le langage. Il découvre que son patois nord-occitan du plateau de Saint-Bonnet-le-Château lui permet de comprendre le nissard, et le patois provençal de l'arrière-pays niçois, du massif du Mercantour, pour peu qu'on ait l'oreille fine et l'esprit vif. Et c'était son cas ! Avec beaucoup de malice et d'humour !

C'est au 38e R.A. de campagne de Nîmes (le régiment d'artillerie où fut d'abord affecté Guillaume Apollinaire en novembre 1914, et où il fut maréchal des logis) que Jean-Louis sera versé en décembre 1917, et avec lequel il combattra, sans nouvelle blessure, toute l'année 1918. Il sera démobilisé le 15 juillet 1919.

Antoine Gayet (cl.16) n'est venu dans la Loire qu'à la retraite, en 1951, car son épouse était originaire de Feurs et y avait une maison. Né à Mionnay, dans l'Ain, il a passé toute sa jeunesse dans ce département, comme petit berger dès l'âge de 9 ans, puis comme valet de ferme, puis en 1913, employé chez un coquetier de Parcieux. Après guerre, il fut métallurgiste en banlieue lyonnaise: fraiseur-tourneur aux usines Berliet de Vénissieux, puis ajusteur-raboteur à Oullins, aux ateliers de matériel ferroviaire du P.L.M., intégré dans la S.N.C.F. en 1938.

C'est dans son troisième régiment, le 172e R.I. de Belfort, qu'il reçoit sa grave blessure, le 5 mai 1917 vers l'immense moulin de Braine, bombardé et en flammes alors qu'il était plein de soldats, épisode de ce qui est encore la bataille du Chemin des Dames commencée le 16 avril :

T- *« Quatre-vingt dix qui ont brûlé vivants ! Et puis une trentaine qui se sont esquintés en sautant par les fenêtres ! Parce que y avait la rue qui passait à côté du moulin, pour protéger l'arrivée d'eau : c'était un*

---

[73] Contrairement à ce qu'on pourrait comprendre en français, Jean-Louis ne « boitille » pas, n'a pas de très léger boitement. Il emploie ici le décalque du verbe patois « bwéteya », qui signifie « boiter » au sens plein, fort du terme. En revanche c'est le verbe français « boiter » qu'il emploie un peu après.

fossé, un ruisseau pour faire tourner le moulin …la roue qui fait tourner le moulin). Alors, ils ont sauté par les fenêtres. Y en a qui tombaient sur le rebord, là (de la roue à aubes), *ils se sont écartelés, ils se sont tués ! D'autres… Y a eu un peu de tout, c'était la vraie pagaille ! Enfin, quand ça a été fini, y avait plus de 150 morts !*
E- *Presque toute la compagnie !*
T- *Oh ! Presque, oui ! Oh ! Il restait pas grand chose. Enfin, moi et mon copain… Et on savait rien, puisque on y a su dans la nuit ! C'était par là deux heures du matin quand on a été rassemblés pour les trier, pour qu'ils mettent ça en alignement par terre, sur les brancards…*
E- *Les cadavres, on devait pas bien les reconnaître !*
T- *Alors ceux-là* (les brancardiers), *ils sont deux, ils reconnaissaient les blessés : «Alors, qu'est-ce que vous avez comme blessure ? » - « On a ça, on a ça… ». Alors, ils vous mettent une pancarte, qu'ils suspendent au cou, pour savoir ce que vous avez ! Alors, quand ils sont arrivés vers moi, ils m'ont regardé comme ça… Je me plaignais que ça me faisait mal. Alors y en a un qui me dit : « Mais ça fait pas du bien, une blessure ! » - « Je sais pas , mais ça me fait drôlement mal ! »*
E- *Mais vous, vous avez reçu votre blessure comment ?*
T- *Je l'ai pas sentie !*
E- *C'est un éclat ?*
T- *Mais je l'ai ! Je vais vous le chercher ! Je vous le ferai voir !*
E- *Donc une des bombes qui avaient incendié le moulin vous avait touché ?* T- *Oui !* E- *Et vous étiez allongé avec tous les autres ?*
T- *Ah ! Moi, j'étais pas avec les autres ! J'étais tout seul ! Quand j'étais blessé, j'étais tout seul ! Appuyé contre le mur, à côté de la porte, baissé, appuyé… Et j'ai senti rien ! J'ai vu que du feu ! Et j'ai entendu crier ! Moi, j'ai dit : « Ben, mon vieux, les gars, qu'est-ce qu'ils prennent ! »*
E- *Vous avez pas senti votre blessure ?* T- *Non !* E- *Incroyable !* T- *Eh ben c'est comme ça !*
E – *Vous aviez un éclat dans la cuisse ?*
T- *Oui ! En haut de la cuisse ! A 5 cm du ventre. Y avait une plaie qui faisait… 40 cm de long sur 30 de large ! Toute la cuisse ! Et j'ai resté quinze jours in…int..* (intransportable), *fallait pas me bouger !*
E- *Ça vous avait traversé la cuisse ?*
T- *Non ! Ça avait rentré un peu dans la cuisse, mais à côté de l'artère fémorale. Et là, ensuite, ça m'a infecté ! J'avais la machine infectée : ma plaie devenait toute noire. Alors, ils m'ont enlevé tout le morceau ! Et puis alors, du désinfectant !*
E- *Mais ils l'ont pas enlevé sur le coup, là ! Vous avez été replié sur un bloc de secours ?*
T- *Je vous le dis ben ! Qu'on était allongés, là, par terre ! Alors y a un copain (ceux qui vérifiaient) … Parce que ceux qui sont pas trop blessés, ils les mettaient tout de suite dans un train sanitaire, pour les envoyer plus loin… Y a que ceux qu'il faut amputer qui restent là, comme moi, quoi, et tant d'autres ! Alors tout le reste : « Train sanitaire ! Train sanitaire ! ». Moi, le copain qui était là, moi, je lui porte pas attention, je dis : « Ça me fait mal ! ». Alors, ceux qui passent là, ils me mettent « G.G.* [74]*» en rouge. Alors le copain me dit : « Oh ! Mais tu as la gangrène ! » - « Je sais pas, mais ça me fait mal ! » -« Eh ben oui, il me dit, tu as la gangrène ! Alors, y en a un qui est parti (ils étaient deux) y en a un qui est parti, et quand ils sont revenus, ils sont revenus avec deux aubes blanches, deux blouses blanches de chirurgien. Et puis ils m'ont regardé, ils m'ont dit : « Ça te fait mal ? » . J'ai dit : « Bien ! »* (beaucoup). – « *Bon, allez ! Immédiatement ! Allez chercher les brancardiers et emmenez-le tout de suite ! Faut l'opérer tout de suite, tout de suite ! « . Je suis été blessé à minuit, à dix heures , je suis été opéré ! Sans quoi, je serai pas là !*
E- *Et alors ? Vous avez été anesthésié, quand même ?*
T- *Oh ! J'en savais rien…*
E- *Parce qu'on m'a dit que dans certains cas, on opérait à vif !*
T- *Je le savais pas ! C'est que quand on m'a rapporté dans le lit, l'infirmière s'est occupé de moi, et tout ça… Je savais rien du tout.*
E- *C'était un poste de secours ou un hôpital ?*
T- *Ah non ! C'était une ambulance ! Des baraques Adrian : y avait quatre ou cinq baraques Adrian. Alors, dans les baraques Adrian, on peut aller 20-22 lits, à peu près, pour ceux qu'on peut pas transporter.*
E- *Qui sont pas transportables ! Et c'était à combien du front ? Vous aviez été retiré de combien, à peu près ?*
T- *Oh là ! Ça faisait plus de 30 kilomètres !*
E- *Ah oui, quand même ! Donc vous avez été opéré presque tout de suite !*
T- *Tout de suite ! Le plus tôt possible !*
E- *Et vous dites que vous n'aviez rien senti pendant l'opération ? Mais après, ça a dû vous faire très mal !*
T- *Oh la ! Mon vieux, pour le pansement, hein ! Parce qu'ils mettaient des machins pour désinfecter ! Ça brûle ! Alors, je crains ! Et l'infirmier me disait : « Crie ! Crie, mon petit ! Ça te fera du bien ! ». Et il fallait*

---

[74] Abréviation de « **G**angrène **g**azeuse »

trois personnes pour faire mon pansement ! Deux hommes : un pour la tête, un pour les pieds, et puis une infirmière pour me panser, vous comprenez. Elle avait une bande de huit mètres de long pour faire le tour du ventre et de la cuisse : ça me prenait un mètre chaque fois !
E- *Et elle vous mettait de l'alcool, donc ?*
T- *Ah ah ah ! Je m'en rappelle pas comment ils y appelaient, mais mon ami ! Alors, ça brûle comme du feu ! C'est du désinfectant. Alors le médecin, quand il est revenu ; qu'il est venu me voir, j'ai dit* (voix plus basse, ton grave) : *« Vous m'avez coupé ma jambe ? ». Il me dit : « Oui ! …Lève voir un peu ton drap, là ! » . Alors, il m'empoigne dessous, puis il me pince ! -« Aaaaaah ! »* (cri de douleur). *– « Tu vois qu'elle est pas coupée, ta jambe ! Les nerfs te font mal encore ! ». Dessous, dessous, vous comprenez, il me pinçait !*
E- *Ah ! Vous avez cru qu'on vous l'avait coupée !*
T- *Oui ! J'avais un pansement du tonnerre !*
E- *Et vous pouviez pas voir le bout du pied, là-bas ?*
T- *Ah ben, j'avais pas la force ! J'avais pas la force de me relever ! C'est que ça m'avait travaillé, hein !*
E- *Qu'est-ce que ça vous faisait de croire que vous aviez la jambe coupée ?*
T – *Oh mais… Je disais : « Ma foi, y en a ben d'autres ! ». Vous savez, ils en coupaient jour et nuit ! Ils arrêtaient pas ! Y avait trois équipes de docteurs ! C'est qu'ils en ramenaient toujours, toujours, toujours ! Ils arrêtaient pas de faire des pansements, de… Mais ce qui était le plus rapide, c'étaient ceux qu'ils coupaient, par exemple, un bras, là. Eh ben, cinq-six jours après, ils l'embarquaient ! Aussitôt qu'ils avaient pu faire deux-trois pansements, ils pouvaient le mettre dans le train sanitaire. Mais ils l'emmenaient le plus loin possible, vous comprenez, pour dégager ! Tandis que moi, j'ai resté 17 jours sans pouvoir me bouger ! Fallait pas me bouger, pas me tourner, rien !*
E- *Sinon, ça allait se rouvrir !*
T- *Ah ben, c'était ben rouvert ! C'était que trop ouvert ! C'est justement pour que les chairs décollent pas trop ! Ça faisait un machin comme ça, la blessure !*
E- *Avec la chair arrachée, alors ?*
T- *Ah ben, c'était coupé ! Et c'était noir ! C'était infecté ! Alors, ils ont coupé tout ça, ils ont coupé ce morceau*
E- *Ils ont coupé (vous me le montrez sur la table) l'équivalent d'une assiette !*
T- *Ah ben bien sûr !*
E- *C'est énorme !*
T- *Maintenant, vous pouvez pas vous rendre compte de ce que c'est, parce que c'est retiré, vous comprenez ! Je vais vous faire voir !*
E- *Et là, vous y êtes resté 17 jours ?*
T- *17 jours ! Et puis après, j'ai été transporté à Alençon : c'est dans la Normandie, ça ?*
E- *Dans l'Orne, oui.*
T- *On était dans un machin de curés, un collège : ils avaient évacué le collège. Et même les Allemands étaient là, les prisonniers : les blessés. Ils étaient soignés comme nous. Tout ce qu'il y a c'est qu'ils avaient la moitié de nourriture comme nous. Si on avait un artichaut complet, eux, ils avaient que la moitié. Mais ils mangeaient tout ! Comme les chèvres !* (rire). *Bien sûr, ils avaient faim ! Et voilà !'*

C'est, sauf erreur, le seul de mes 187 témoins qui fasse état d'Allemands soignés dans le même hôpital que des blessés français. Faut-il admirer la générosité française, ou déplorer la mesquine distribution des vivres qui donne seulement la moitié d'une part aux Allemands ? On ne s'étonne pas alors qu'ils mangent le foin des artichauts, « *comme les chèvres* » ! Revenons à la suite de l'entretien :
E- *Donc, on les soignait quand même !* T- *Ah oui ! Oh ben !* E- *De la même façon ?* T – *Ah oui, oui, oui !* E- *Est-ce que vous, vous pouviez les voir ?*
T- *Ah non ! On y savait, mais on pouvait pas les voir, parce que des moments… Je suis parti. Quand ils ont voulu m'emmener, alors il fallait pas que je marche, il fallait me descendre : ils ont bataillé !*[75] *Ils ont coincé entre deux portes, on pouvait plus s'en sortir !… Mais je commençais déjà à pouvoir marcher en se* soutenant. J'ai dit aux gars : « Mettez-vous là ! Je vais vous empoigner par le cou ! ». Je les ai empoignés par le cou, et puis y en a un qui m'a passé la main sous les fesses, et puis ça y est ! J'ai dit : « Maintenant ! ». - « Oh ! Maintenant, on va te descendre comme ça ! ». Ils m'ont descendu comme ça, et puis, quand on a été en bas, ils m'ont remis dans le brancard. Et puis alors après, ils m'ont remis dans l'ambulance pour m'emmener dans le train sanitaire.*
E- *Et vous êtes venu où, dans le train sanitaire ?*
T- *Avec le train sanitaire, on est partis. Alors, toutes les gares où on s'arrêtait, y avait la consigne qu'il fallait me descendre. Et moi, je voulais pas !* (rire). *L'infirmière : « Mais il faut qu'on vous descende ! » - « Non, non, non ! Je veux pas redescendre ! » - « Eh ben, marchez ! ». Je suis arrivé à Bordeaux : « Faut*

[75] « Batailler » au sens d'avoir du mal à faire quelque chose est un verbe très courant du français local forézien et lyonnais

descendre ! » . Y en a un qui était à côté de moi, lui il avait plus qu'un bras ! C'était tout coupé : les deux jambes et… Il avait plus qu'un bras ! Et puis un jeune, hein ! Eh ben mon vieux, il avait un sourire du tonnerre ! Il a reçu toute sa famille, là, qui est venue le chercher au train ! Il pleurait pas, hein !
E- *A ce point là ?*
T- *Oh oui ! Il était content comme tout de retrouver sa famille ! On lui avait coupé les deux, une un peu plus haut que l'autre, les jambes, seulement il allait être appareillé par la suite, il allait pouvoir remarcher. Alors, après, on a été jusqu'à Bayonne. Alors, à Bayonne, ils voulaient me descendre encore : j'ai pas voulu ! Toujours ! Alors, y en un qui me dit : « On en emmène à Saint-Jean-de-Luz ! Mais seulement, c'est pas militaire, là : c'est bénévole. » Eh ben, j'ai été jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. C'est là qu'on m'a traité au soleil…*
E- *Vous êtes arrivé à Saint-Jean-de-Luz combien de temps après votre blessure ? Plusieurs mois ?*
T- *Eh ben, j'ai été blessé au mois de mai, le 5 mai…*
E- *Le 5 mai 17 ? Au Chemin des Dames ?*
T- *Oui, au Chemin des Dames*[76]*. Et après, à Saint-Jean, pour le 14 juillet.*
E- *Vous êtes arrivé à Saint-Jean-de-Luz le 14 juillet !*
T- *Le jour du 14 juillet ! Alors, quand on est arrivés vers le casino, y avait un régiment de femmes ! Mais je dis : « Qu'est c'est ce bazar ? » Alors, on me dit : « C'est des infirmières ! ». C'était tout des dames anglaises qui étaient à l'océan, à la plage ! C'était tout des femmes d'officiers, de sous-officiers. Elles se dévouaient : on avait chacun une infirmière ! On était une quarantaine : chacun ! Et puis non seulement ça, mais elles avaient encore leurs filles avec elles, certaines ! Alors, les filles, elles servaient à table. Ceux qui avaient un bras abîmé, elle leur coupaient leur viande, elles leur*[77] *aidaient, quoi ! Elles leur versaient à boire…*
E- *Elles étaient gentilles ?*
T- *Ah ! Elles étaient gentilles ! Oh ! Très gentilles ! Moi, je peux dire que les Anglais sont très gentils ! Je dis pas que y a pas des exceptions, mais autrement, très très très gentils !*
E- *Mais vous pouviez vous comprendre ?*
T- *Oui ! Elles parlaient français ! Toutes ! oh, à peu près toutes ! Y en a qui l'écorchaient un peu, mais enfin, on arrivait bien à se comprendre ! Parce qu'avec les Basques blessés, hein, on se comprenait pas bien, hein ! Y en avait une, les jeunes l'appelaient toujours : « La Matchi ! La Matchi ! ». Mais je dis : « Qu'est-ce que ça veut dire, la Matchi ? ». – « Grand-mère ! ».. Oh ben, mon vieux ! Jamais j'aurais cru que ça voulait dire grand-mère, moi !*
E- *Et là, vous étiez bien traités ?*
T- *Ah bien, bien, bien ! Très bien, très bien !*
E- *Ça changeait d'avec la guerre ?*
T- *Oh la la ! Alors, je suis venu le 14 juillet et j'ai resté tout seul pendant quinze jours. Je suis revenu chez nous le 20 octobre. Du 14 juillet au 20 octobre, j'y ai resté ! Parce qu'on m'a soigné ma….* (blessure) *au soleil, vous comprenez ! On me mettait sur un…* (fauteuil/ chaise longue), *avec un parapluie* (parasol !) *là tout.. Alors, les premiers jours, fallait rester que quelques minutes. Y a une infirmière qui restait à côté de moi. Et puis, quand c'était le moment, hop ! Elle me couvrait ma blessure. J'avais pas besoin de lui dire ! Si je laissais le journal, tout par un coup*[78]*, elle me couvrait !*
E- *On était aux petits soins pour vous, là !*
T- *Oui ! Et puis alors après, une fois que ça a commencé à rester une demi-heure, elle revenait qu'un moment après. Elle repartait, et puis… C'était à côté, quoi ! Mais elle allait travailler avec les autres, et puis elle revenait me chercher. Des fois qu'elle venait un moment, là. Et puis les gosses, ils m'apportaient tous des bonbons, des cigarettes !* (rire de bonheur)
E- *Et vous étiez nombreux, dans cet hôpital de Saint-Jean-de-Luz ?*
T- *On était quarante, passé un moment*[79]*… Bénévoles ! C'était tout bénévole !*
E- *Quarante blessés ?* T- *Oui !* E- *Tous des grand blessés ?*
T- *Oh pas tous ! Des blessés, mais pas tous des grands blessés. On était une dizaine bien blessés, le reste moins. On me lavait les pieds. On me lavait les pieds dans des machins en acajou, avec des cercles dorés ! Et puis alors, des grands peignoirs, mon vieux : Moi, j'avais jamais vu ça !*
E- *Vous étiez chouchouté !*

---

[76] A vrai dire, le moulin de Braine, lieu où il a été blessé, se trouve à 15 km au sud de l'extrémité ouest du Chemin des Dames

[77] « *Aider* » est souvent employé en Forez, surtout chez les personnes âgées, de manière transitive indirecte au lieu de directe : *« Va aider à ta mère à donner des riz aux piyots ! »* (poussins).

[78] L'expression « *tout par un coup* » au lieu de « *tout à coup* » est très usuelle en Forez, et peu de gens ont conscience de commettre une faute de français.

[79] « *Passé un moment* » est aussi une locution locale très courante, pour dire « *à un certain moment* »

T- *Oh !* (nouveau rire de bonheur). *On était chouchoutés ! Elles étaient gentilles, hein ! Moi, c'était une grande rouquine, la mienne ! Oh, bon sang ! Mon pauvre ami ! Elle m'apportait des cigarettes, des journaux, tout ce que je voulais !*
E- *Elle s'appelait comment ? Vous l'appeliez par son prénom ?*
T- *Oh non ! Non, non ! Je l'appelais pas par son prénom…*
E- *Et vous avez gardé la même pendant tout le temps ?*
T- *Tout le temps ! Parce qu'après, ils rechargeaient pas…* (sens ?) *Y avait un docteur, machin… « …Opoulos » : c'était un Grec ! Alors, il venait. Les infirmières, les Anglaises, me promenaient. « Oh mais… » , il dit « mais là, c'est très bien ! C'est très bien ! Mesdames, c'est très bien ! »*
E- *Donc, vous aviez votre infirmière attitrée ! Mais vous deviez bien la connaître alors ? Vous deviez l'aimer !*
T- *Ah ! Je l'ai toujours aimée ! Ah oui ! On s'est toujours bien compris !*
E- *C'était une femme d'officier ?*
T- *Ah oui ! Oui ! Elle m'embrassait toujours ! Ah oui ! Comme si ça avait été ma femme ! Ah oui ! Elle m'embrassait !*
E- *Ça changeait de la guerre !*
T- *Oh la la ! Et puis elle m'apportait le journal, les cigarettes : tout ce qu'il fallait !*
E- *Mais vous auriez bien aimé y rester, je suppose, plutôt que de retourner à la guerre ?*
T- *Ah mais, je suis pas retourné à la guerre ! Non ! J'ai été changé d'arme : j'étais à Rueil, à côté de Paris. Et puis alors après, ils nous ont passé la visite pour ceux qui avaient des mauvaises dents. Et moi, j'avais pas bien des bonnes dents. Alors on m'a dit : « Vous avez droit à cinq dents en bas. Est-ce que vous voulez les faire ? »…-« Oui, oui ! » Alors , ils nous ont envoyés à Versailles pour se* faire traiter et puis on revenait…*
E- *A Rueil, vous avez été mis dans quel régiment ?*
T- *64e d'Artillerie. On m'a versé dans l'artillerie contre avions.*
E- *La D.C.A. !*
T- *Alors, quand j'ai été pour passer le premier conseil* (de réforme), *les officiers… Y avait quatre officiers pou la commission, y avait un colonel. Alors, moi, je me mettait une bande parce que ça frottait contre mon pantalon : il a fallu que j'enlève la bande ! Le colonel : « Envoyez-moi ça à l'hôpital ! Il est pas guéri, cet homme ! Qu'est-ce que m'amenez-là, cette affaire ? Allez, foutez-moi ça à la …. ». –« Mais si, mon colonel, il est guéri, seulement il lui faut un* (confus ; on entend « *compireux* »)… *c'est fragile… » - « Eh ben, si c'est fragile, il est pas guéri ! Allez ! Envoyez-moi ça où vous voudrez ! » - « On le propose pour les postes assis ! » -« Envoyez-le à l'hôpital, il sera bien assis ! » Et puis* (rire) *ils ont pas voulu. Ils pouvaient pas s'entendre, finalement. Alors, ils ont laissé le colonel un peu de côté, et puis ils se sont rangés* (arrangés) *entre eux. Ils ont dit : « Oh ben, y a qu'à le mettre dans l'artillerie contre avions ! Y a des postes assis ! » Alors, on m'a envoyé dans l'artillerie contre avions… - « Comme vous voudrez ! ».*
E- *Donc, vous avez été mis dans l'artillerie contre avions ?*
T- *Oui. Et j'ai jamais rien fait ! Pour une bonne raison : j'ai passé infirmier ! … Pas à Rueil ! Ils savaient pas où nous envoyer. Alors, à Mailly, là-bas… Le camp de Mailly, c'est le plus grand camp français : on peut tirer des obus dans 20 kilomètres de tous les côtés ! C'est le plus grand camp qu'il y ait !… »*

Le camp de Mailly se trouve au sud la Marne, au sud de Châlons-en-Champagne, et à l'ouest de Vitry-le-François. Il chevauche les départements de la Marne et de l'Aube, avec ses 12 600 hectares et a été ouvert en 1897. Toutefois, l'affirmation d'Antoine est un peu exagérée, car il ferait 10 km sur 12, ce qui ne permet pas de tirer des obus à 20 km dans toutes les directions ! A moins que sa surface n'ait été réduite depuis la Grande Guerre !

Pour ce qui est du récit sur le conseil de réforme, il témoigne d'un mépris certain du colonel pour les soldats, traités comme des choses, avec le pronom démonstratif neutre « ça », ou, dans la même veine de *« cette affaire »* désignant le pauvre Antoine ! Il témoigne aussi d'une incapacité de ce colonel plein de morgue, mais soucieux de la guérison complète du soldat, à imposer son point de vue aux officiers de rang inférieur et aux médecins-majors, ce qui ne laisse pas de surprendre !

Deux blessés de 1918

René Villemagne (cl.15) de Chazelles-sur-Lyon, ouvrier chapelier à la chapellerie Fléchet avant son incorporation, en 1916 (a bénéficié d'une chance incroyable par rapport à ceux de la classe 1915, partis au front en décembre 1914 : les derniers de l'ordre alphabétique n'ont pas été pris au conseil de révision !) au 86e R.I. du Puy. Il monte au front au 38e R.I. de Saint-Etienne comme musicien-brancardier, fonction qu'il conserve au 294e R.I. de Bar-le-Duc. Il est gravement blessé le 30 mars 1918 à Hagicourt-Pierrepont, à 8 km au nord de Montdidier , au moment de la grande avancée allemande :
T- *« Les Allemands avaient attaqué en direction d'Amiens. Et nous, on a été relevés des Vosges : Paris, et direction la Somme ! On nous a dit : « On va relever les Anglais ! ». En fait d'Anglais, on en a point trouvé ! Nous sommes arrivés là en camions, en pleine nuit, et en descendant des camions, il a fallu se déployer en*

tirailleurs. On a trouvé les Allemands. Eux, en avançant, ils avaient avancé leur artillerie, ça avait suivi. Les Anglais avaient foutu le camp ! Nous, on arrivait en camions : point d'artillerie ! On a été canardés comme des lapins ! Comme des lapins ! Nous étions deux, à cette époque…
E- *C'était à quel endroit précis, me disiez-vous ?*
T- *A Hagicourt-Pierrepont : c'est entre Moreuil et Montdidier, dans la Somme.*
E- *Et vous étiez deux, donc, vous me disiez ?*
T- *Nous étions deux, deux isolés. Y avait plus de liaison entre les compagnies, ni entre les régiments. On était isolés, les autres avaient foutu le camp ! Et y avait un coin où ça tombait, peut-être à cent mètres, dans un petit ravin. Je me suis dit : « Tu es brancardier ! Y a certainement des blessés qui ont besoin du secours ! Ton devoir est d'y aller ! ». J'y suis allé, puis c'est là…*(sa voix baisse).. *j'ai reçu deux obus ! Y en a un qui est tombé comme la lampe électrique, là, et puis l'autre un peu plus loin…*
E- *Donc là, ça fait combien ? Deux –trois mètres !*
T – *A peu près ! Des 105, des gros obus ! J'ai tombé, j'ai perdu connaissance…je me suis réveillé… Je reviens à moi par terre : j'étais par terre, au milieu de cadavres ! Pour me sauver, j'ai été obligé de leur marcher dessus ! J'ai fait peut-être 25 mètres, je voyais le sang qui coulait à mes molletières, à mon pantalon, des grosses gouttes de sang noir ! La grande artère était touchée ! Puis j'ai tombé ! Et j'ai eu de la chance, parce qu'il y avait des brancardiers qui étaient là, pas loin, qui m'ont ramassé. Ils m'ont traîné (c'était à peu près 7 heures du matin), ils m'ont traîné jusqu'à 6 heures du soir ! Les Boches derrière ! J'ai revu un petit camarade qui sautait sur un pied : il était donc blessé aussi à une jambe, mais on a plus eu de nouvelles. Parce qu'à cette époque, ceux qui pouvaient s'en aller, les blessés, les Allemands leur faisaient peut-être signe de foutre le camp, mais ceux qui étaient par terre, ils ont subi un mauvais sort !*
E- *Ah bon ? Ils ont été achevés, vous pensez ?*
T- (long silence, puis allusion à l'autre brancardier qui était avec lui) *Ses parents m'ont écrit je sais pas combien de lettres ! Je sais bien le sort qu'il avait subi !* (geste éloquent de la main droite !) *J'allais pas leur dire !*
E- *Ah bon ? Une balle dans la nuque, vous pensez ?*
T- *Ils ont eu* (mot confus) *les Suédois par le roi d'Espagne, parce que le roi d'Espagne, à cette époque, il faisait un petit peu la liaison, par la Croix-Rouge suisse*[80]*. Mais enfin, on a pas eu de nouvelles, jamais ! Ça a été affreux !*
E- *Comment s'appelait-il, ce jeune homme là ?*
T- *Il s'appelait Grand, il était de la Dordogne, il était instituteur, instituteur libre ! Il était musicien avec moi !*
E- *Quel était son prénom ?*
T- *Ah ? Ça, je peux pas vous le dire !*
E- *Et donc, vous avez été pris par les brancardiers…*
T- *Oui, c'étaient quatre camarades, ils m'ont traîné comme ça toute la journée !*
E- *Et votre jambe était broyée ? Ou coupée ?*
T- *Oh ! C'était une mare de sang ! Une mare de sang ! Enfin, nous arrivons à un poste de secours. Y a un médecin que je connaissais, qui était de mon régiment, il m'a demandé ce que j'avais. « Oh ! », je dis, « j'ai la jambe broyée ! ». – « Mais je vais te faire partir tout de suite ! ». La première voiture qui est arrivée, on m'a emmené : on m'a mis dans une ambulance, puis on m'a descendu jusqu'à Beauvais, dans l'Oise. Là, les blessés arrivaient par dizaines, il fallait libérer les brancards. On nous a enlevés des brancards, on nous a couchés par terre, dans un peu de paille. Les chirurgiens travaillaient 24 heures sur 24. J'ai vu, Monsieur* (ton solennel) *quand on m'a coupé la jambe, les chirurgiens patauger dans le sang coagulé !* (ému). *Et j'ai resté toujours comme ça, sans pansement, sans pansement ! Et puis, la nuit, on est venu me chercher, on m'a emmené à la salle d'opérations. C'était une vision d'horreur !* (ton dramatique). *Les chirurgiens pataugeaient dans le sang !*
E- *J'ai rencontré un autre monsieur, qui, justement a été amputé de la jambe comme vous*[81] *: lui a été amputé à vif ! Est-ce que c'est votre cas ? … Est-ce que vous avez été anesthésié ?*
T- *Oh oui, oui ! On m'a mis sur la table d'opération, et puis un masque sur la figure. J'ai pas eu le temps d'y voir. J'ai entendu qu'on coupait mes pansements puis… Je me suis réveillé dans un lit. Je sais que je ne souffrais pas…*

---

[80] C'est en effet le roi d'Espagne Alphonse XIII , ou plutôt son secrétariat particulier, que la famille du caporal Félix Faure, du Chambon-Feugerolles, disparu à 24 ans au cours d'une attaque sous un bombardement, le 24 septembre 1914, avait contacté pour essayer d'avoir de ses nouvelles, en août 1915, et qui avait répondu qu'il entreprendrait des démarches auprès de la Croix-Rouge pour tenter connaître son sort, que l'armée française n'avait pu élucider (la famille l'espérait prisonnier en Allemagne, sans doute amnésique) : voir le chapitre V « *Automne 1914 : aspects de l'évolution de la guerre.* »

[81] Je fais allusion à Justin Charat (voir témoignage plus bas) rencontré exactement quatre mois auparavant, le 7 novembre 1987 (René Villemagne le 7 mars 1988), aussi à Saint-Etienne, mais chez sa fille, et non à l'Hôpital de la Charité

E- *Dans un hôpital ou dans une baraque Adrian ?*
T- *C'était une caserne d'artillerie qui était transformée en hôpital temporaire… Jamais dans un lit ! Et puis une infirmière est venue pour me faire une piqûre. Je me suis vu avec un gros pansement à la cuisse, mais y avait plus de jambe !…J'avais le bras droit aussi : il en a pris un coup ! … La jambe gauche coupée et le genou droit ankylosé par un éclat d'obus. Je vous ferai voir la cicatrice, si vous voulez !*
E- *Et votre jambe est coupée à quelle hauteur ?*
T- *Au tiers moyen ! Au tiers moyen !*
E- *C'est-à-dire à combien de l'aine, à peu près ?* T – *18 centimètres !* E- *Mais ça a dû vous être très dur, vous qui étiez un jeune homme, de voir que vous n'aviez plus qu'une jambe !*
T- *J'étais inconscient ! J'étais inconscient ! J'avais plus des… Je m'en moquais !*
E- *A ce point-là ?*
T- *Et puis, j'ai guéri quand même ! Je suis resté 18 jours à Beauvais, et c'était pas drôle ! Parce que toutes les nuits, les Allemands venaient bombarder la gare ! C'est une gare importante, à Beauvais. Alors, on avait peur ! Alors, au bout de 18 jours…(mais j'étais bien soigné à Beauvais, les chirurgiens étaient bien chics !), on nous a emmenés à Tours. Alors je me souviens du voyage dans des wagons à bestiaux : nous étions 12 par wagon, 3 dans chaque coin ! Et des wagons à bestiaux !*
E- *Pour des grands blessés comme vous !*
T- *Oui, oui, oui ! On avait une fiche. Y avait une fiche où y avait le diagnostic. Les fiches rouges, c'étaient les grands blessés, et puis les fiches blanches, un peu moins. Je me souviens de ce voyage. On est arrivés à Tours : c'était dans un lycée transformé en hôpital complémentaire. Alors, on était bien soignés. On avait comme médecin-chef le professeur Ombredanne de Paris, qui nous a bien soignés. Puis des piqûres, des machins pour… Et je suis reparti dans le Midi*
E- *Je n'ai pas compris le nom du professeur…*
T- *Ombredanne !*[82] *Un grand chirurgien de la faculté de médecine de Paris ! Un grand type, des grandes moustaches, mais on avait confiance en lui…*
E- *Vous êtes resté combien de temps dans ce second hôpital ?*
T- *A Tours ? Je suis arrivé là… Mes souvenirs… Deux mois ! Deux mois ! Deux bons mois ! Alors, on a recousu toutes mes plaies, et une fois…* (rétabli ?), *on m'a envoyé en convalescence dans le Midi, dans les environs de Montauban, le Tarn-et-Garonne, à quelques kilomètres de Montauban, dans un petit patelin.*
E- *Là, vous étiez loin du front !*
T- *Oh ! On était tranquille !* (rire) *Et la guerre était finie pour moi !*
E- *C'étaient des grands blessés comme vous qui étaient à Montauban aussi ?*
T- *Non, non, non ! J'étais dans les plus grands blessés. C'était plutôt un dépôt de convalescents qu'un hôpital ; Alors, enfin c'était guéri, j'étais cicatrisé, quoi !*
E- *Et qu'est-ce que vous pensiez pour votre blessure ? Est-ce que vous pensiez à votre métier ?*
T- *Ah oui ! D'ailleurs, j'ai pensé que je pouvais plus le faire ! Chapelier (moi, j'étais chapelier), c'est un métier de force ! Il faut tirer*[83]*, il faut courir d'un côté, de l'autre. Alors je suis allé à Lyon, on m'a envoyé à Lyon après, et nous avions comme médecin-chef un grand médecin…Comment il s'appelait ? C'était un spécialiste pour les enfants. Il m'a posé des questions, et puis il m'a envoyé dans une école pour voir… Eh ben, j'ai trouvé un type que je connaissais presque, qui était de Chazelles. Il m'a dit : « T'es de Chazelles ? Alors, viens vite là ! ». C'était un atelier de prothèse dentaire…. C'était une école, à Lyon, cours Gambetta.*
E- *Et vous avez appris là, la prothèse dentaire ?*
T- *J'ai commencé à apprendre ! Et puis je suis rentré chez un dentiste à Saint-Etienne, qui était de Chazelles-sur-Lyon. J'y suis resté 18 ans… Fléchet ! Un chic type ! … J'étais obligé ! Je pouvais plus faire mon métier ! Que j'aimais bien et que j'exerçais avec goût !*
E- *Et que vous avez regretté !*
T- *J'ai regretté » ! J'ai regretté ! Surtout l'ambiance qu'il y avait dans l'atelier ! C'étaient des chics types, vous savez ! On travaillait avec d'excellents camarades ! Mais enfin…*
E- *Et pourtant, avec votre métier de prothésiste, vous aviez un métier qui sûrement rapportait plus d'argent que chapelier !*

---

[82] Louis Ombredanne est en effet cité dans plusieurs études, accessibles par Internet, consacrées à la chirurgie et à la radiologie durant la Grande Guerre. Il est le co-auteur d'un ouvrage réputé que nomme l'article cité plus haut, de J.J. Ferrandis et A. Ségal : *« Afin d'éviter l'infection, il était primordial d'extraire tous les corps étrangers. Pas moins de 102 méthodes de repérage radiologique figurent dans l'ouvrage d'Ombredanne et Ledoux-Lebard « Localisation et extraction des projectiles » (1918).*

[83] Pour qui a vu le procédé de la fabrication d'un chapeau de feutre traditionnel, au musée du Chapeau de Chazelles-sur-Lyon, qui fut la capitale française du chapeau au début du XXe siècle, l'action de tirer sur le cône initial provenant de l'agglomération des poils de lapin dans la bastisseuse pour lui faire épouser les contours de la forme en bois qui donnera le chapeau est une constante pénible du métier. Tout comme les déplacements d'un coin d'atelier à l'autre, pour les diverses phases de fabrication (« *Il faut tirer, il faut courir d'un côté, de l'autre »).*

T- *Oh ! C'est à peu près la même chose ! Chapelier, on gagnait bien sa vie ! L'hiver, moins, mais l'été, on gagnait bien sa vie, et puis on buvait des bons coups !* (rire)
E- *Est-ce que vous pensiez que votre jambe pourrait vous gêner pour vous marier ? Est-ce que cette idée vous venait à la tête ?*
T- *Non, non, non… D'ailleurs, je connaissais ma femme avant d'être blessé et on s'est mariés. Et je l'ai perdu il y a quatre ans, et j'ai fait une grosse perte ! Elle était bien gentille ! Voilà ! »*

Sur ce *« Voilà »* conclusif, nous terminerons le témoignage du courageux René Villemagne, dont la guerre changea, comme pour beaucoup d'autres, l'itinéraire professionnel., et à qui le « V » de l'initiale de son nom avait, au conseil de révision de la classe 1915, dans le canton de Saint-Galmier, épargné un an de guerre !

Alors que la plupart des témoins sont très loquaces sur leurs conditions de blessures, surtout graves, au point que cela constitue souvent le « morceau de bravoure » de tout l'entretien, d'une heure ou beaucoup plus, il en est un qui ne souvient de rien, quant aux conditions exactes de sa blessure, et qui les a reconstituées après coup grâce aux témoignages des camarades qui étaient avec lui. Il s'agit de **Léopold Bayle** (cl.17) de Tresques (Gard), fils d'agriculteur, travaillant avant guerre à la ferme familiale, activité qu'il n'a pas pu reprendre à cause de sa blessure, et qui a effectué, on le verra, une belle reconversion professionnelle. C'est un des mes derniers témoins oraux (n° 143), interviewé très longuement le 15 février 1989, à Feurs au domicile de sa fille et de son gendre, le Docteur Porte, chirurgien à l'hôpital de Feurs. C'est le soldat dont on a pu lire la rencontre émouvante à Compiègne avec son père, qui était aussi à la guerre !

Après deux régiments d'infanterie normale (le 61e R.I. de Privas et le 58e R.I. d'Avignon) au second semestre 1916 et au début de 1917, Léopold a été versé au front au 297e R.I Alpine à l'automne 1917, avec l'emploi de mitrailleur. C'est le 6 mai 1918, en Belgique, vers Poperinge, qu'il va être gravement blessé :
E- *« Vous avez été blessé : comment cela s'est-il passé ?*
T- *Eh bien nous étions en ligne. J'étais fusil-mitrailleur.. Nous étions dans les gaz depuis un moment : il y avait deux heures que nous étions dans les gaz ! Ah ! Ils sont effrayants, ces obus à gaz ! Ils font un petit bruit, un bruit de vaisselle, mais tout de suite après, on sentait le gaz ! Nous avions nos masques. Heureusement il* (l'obus) *était tombé à dix mètres de nous ! Je ne sais pas combien de temps j'ai gardé le masque. Il y avait une mitrailleuse allemande qui tirait par salves : des fois 20, des fois 50 cartouches ! Moi, je répondais avec mon fusil-mitrailleur. Puis… y a une coupure là : je me réveille dans un lit !*
E- *Ah ? Vous ne vous êtes pas vu blesser ?*
T- *Non ! Je me réveille dans un lit, le bras droit dans une gouttière, un pansement qui me couvre la moitié de la tête ! J'avais des éclats dans la paupière, le long du nez, et voilà ! J'étais dans un grand établissement, je voyais des formes gracieuses, vêtues de blanc, qui couraient d'un côté d'autre… Je considérais que j'étais en bonne position, et je souffrais ! Je souffrais énormément, comme si on m'avait roué de coups de gourdin, des pieds à la tête ! Mais j'étais heureux comme jamais j'avais été si heureux, parce que j'étais au sec, propre, et j'étais pas dans les gaz, ni sous les balles ou les obus !*
E- *Donc vous êtes resté inconscient combien de temps, et qu'est-ce qui a pu se passer ?*
T- *Ça s'est produit au cours de la nuit, entre minuit et trois heures du matin.*
E- *Qu'est-ce que vous avez reçu ?*
T- *J'en savais rien ! J'ai écrit à mes camarades. J'étais resté inconscient. Donc, j'ai été blessé entre minuit et deux heures du matin, et je me suis réveillé dans la soirée du même jour, il ne faisait pas encore nuit. Donc il y a une de ces formes blanches qui s'approche de moi : « Comment ça va ? » - « Ça va très bien, mais que m'est-il arrivé ? ». La pauvre fille a cru que j'étais fou ! Elle a été décontenancée que je lui demande ce qui était arrivé ! Elle m'a dit : « Mais vous avez été blessé ! On vous a ramené du front ! » - « Où sommes-nous ? » - « Nous sommes à Zuydcoote*[84]*, un grand hôpital qui dessert toutes les armées françaises des Flandres belges et des Flandres françaises ! Nous sommes au bord de la mer. Il nous arrive 900 blessés par jour ! ». Alors, voilà mon entrée à l'hôpital !*
E- *Alors vous n'aviez aucun souvenir ni de la blessure, ni du transport ?*
T- *Non ! Alors, quand j'allais mieux, j'ai écrit à mes camarades, de la main gauche ! On m'a donné le papier. Le bras droit a été immobilisé pendant des mois ! J'avais le coude et le poignet brisés, et j'ai eu un bandeau sur le visage pendant trois semaines.*
E- *Et qu'est-ce que vos camarades vous ont dit ?*
T- *J'avais deux bons camarades, et j'ai écrit aux deux.. Le premier, Courget, ne m'a pas répondu, et le deuxième m'a répondu alors que j'avais quitté l'hôpital. Mais il m'a dit que Courget avait été évacué à cause*

[84] Zuydcoote est situé entre Dunkerque et Bray-Dunes, à 5 km seulement de la frontière belge, sur le littoral de la Manche, et à 35 km environ de Poperinge, la localité belge près de laquelle Léopold a été blessé.

des gaz, et il ne savait pas ce qu'il était devenu. Et moi, j'avais reçu, enfin notre groupe, un 210 ![85] *. Serve, le deuxième pourvoyeur, a été enterré. On a dû l'enterrer deux fois : on l'a pas ressorti vivant ! Mon premier pourvoyeur, celui qui se tenait à côté de moi à la bataille, a eu la jambe à demi-arrachée et on sait pas s'il s'en sortira. Et il me disait : « Toi, tu as été projeté, on t'a cru mort : après on s'est aperçu que tu vivais ! Tu délirais ! « . Il m'a dit crûment : « Tu racontais rien que des conneries ! On a pu te faire évacuer. Et puis voilà, nous sommes contents d'avoir de tes nouvelles… »*

E- *Votre lettre les a rassurés sur votre sort !*

T- *Oui ! C'était un bon camarade, il était content de savoir que j'étais sauvé ! Il me donne la liste de ceux qui ont été tués : il me donne sept ou huit noms…*

E- *Tués par le même obus ?*

T- *Ah non, non ! L'obus, y en a trois de mon groupe.*

E- *Vous étiez en position avancée ?*

T- *Ah ! La plus avancée possible ! S'il y avait eu une tranchée, on aurait été dans la tranchée !*

E- *Mais vous n'étiez pas en petit poste ?*

T- *Non ! Nous étions en lignes de tirailleurs !*

E- *C'est un miracle que vous n'ayez pas été broyé par le 210 !*

T- *Je n'ai pas compris ce qui s'est passé ! J'ai été projeté ! Je ne peux pas saisir. J'ai demandé après à d'autres artilleurs : « Voyons, est-ce qu'on obus éclate ? » - « Oh ! Il peut projeter à une dizaine de mètres sans blessures ! Parce que j'aurais pu ne pas être blessé ! Le coude, c'est le choc. Le poignet, c'est un éclat, et quelques petits éclats au visage. On s'est aperçu que je délirais. Et encore, comment on m'a trouvé ? Y a dû y avoir un coureur* (agent de liaison à pied) *qui est passé… Comme pour nous avertir qu'il y avait les gaz, le capitaine avait envoyé un coureur, parce que chacun restait à son poste !*

E- *Donc, vous vous êtes réveillé à l'hôpital de Zuydcoote ! Combien de temps y êtes vous resté ?*

T- *Encore une péripétie pour moi ! Un beau jour (il y avait peut-être trois semaines que j'y étais) on me dit : « On va vous évacuer. Donnez-nous ce que vous avez, ce que vous ne pouvez pas prendre avec vous ». Je donne ce que j'avais, je me rappelle pas quoi, pas grand chose. Parce qu'on m'avait dit : « On va le donner au train, et vous, on va vous évacuer sur un brancard. ». On m'a mis dans le train, sur un brancard, couché. C'était un petit train qui passait dans la campagne. Nous passons à Rouen, en Normandie : j'ai vu des panneaux de gares. Et je me réveille à Flers, dans l'Orne. Là, on me débarque. On nous descend deux ou trois. C'était un petit hôpital. La maison appartenait à un notaire, et sa femme était infirmière dans la maison où on soignait les blessés pour les pansements. On n'était pas nombreux. On était bien soignés. C'était la vie de château ! A Flers, dans l'Orne, c'est gentil, c'est joli, et il y avait des barques ! On allait faire du bateau avec un camarade qui était blessé au bras gauche : alors, moi je ramais avec le bras gauche, et lui du bras droit ! Et on allait chercher le lait à une ferme à deux cents mètres. On poussait tous les deux* (le chariot), *lui avec la main droite et moi avec la main gauche !*

E- *C'était un peu comme la fable de l'Aveugle et du Paralytique : chacun mettait son membre disponible !*

T- *Eh oui ! Oh ! Y a des fermes merveilleuses ! C'était un beau coin de Normandie ! Il y avait de belles fermes. On allait chercher le lait tous les jours. On était les rois ! Il y avait même une petite Parisienne qui venait ! On allait faire du canot avec la petite Parisienne : elle était contente !*

E- *De quel âge ?*

T- *Elle avait une vingtaine d'années, elle s'appelait Mado. Je sais pas si je lui ai écrit…*

E- *Vous en étiez un peu amoureux ?*

T – *Non : on était camarades… On aimait bien les blessés et nous, on aimait bien les jeunes filles quand même !*

E- *J'ai toujours entendu ça : qu'à la fois, il y avait une grande affection et un grand respect pour les blessés !*

T- *Oh oui ! Vous voyez, au régiment, quand nous sommes montés, nous sommes allés du côté de Belfort. C'était dans le Doubs, mais je me rappelle plus le nom. On couchait dans le village et on part tôt le matin ; c'était la nuit. Tous les gens étaient sur le pas de leur porte pour nous dire au revoir !* (ému)

E- *Ça vous est resté comme image ?*

T- *Ah oui ! Maintenant, ils pensaient peut-être aux leurs qui se battaient. Il y avait des femmes qui pleuraient !* (très ému).

E- *Oui, c'était émouvant, ça ! Et pour en revenir à votre séjour à Flers, il a duré combien de temps ?*

T- *Il a duré pas tellement longtemps, peut-être trois mois…*

E- *Vous avez été envoyé dans un troisième hôpital ?*

---

[85] Donc un énorme obus, dont le diamètre est triple de celui du 75 (mm de diamètre du culot de la douille), et dont le poids est infiniment supérieur. Il existe deux versions de l'obus allemand de 210 mm (en dehors de la version spéciale faite pour le « Parizer Kanon », ou » Grosse Bertha » pour les Français, qui tirait à 135 km). La version courte de 17 cm de haut, pesant 113 kg, et la version longue de 27 cm de haut, pesant 192 kg !

T- *Ah ! Ma blessure, je crois qu'elle a embêté tout le monde ! Ce coude-là… Le docteur, c'était un vieux docteur civil ; il me donnait des médecines du moment, mais on s'est aperçu que ça faisait rien ! Alors, on m'envoie dans un département à côté, à Dreux, c'est dans l'Eure-et-Loir. A Dreux, soi-disant, y avait une mécanothérapie pour moi ; et puis on s'est aperçu que ça ne faisait rien ! Et puis, j'ai été au Mans ! Là, on me faisait des massages. Y avait des infirmières au Mans ! Y avait un grand hôpital de massages, et en définitive, on a vu qu'on pouvait rien faire et on m'a réformé. On m'a envoyé à Chartres, où il y avait le centre de réforme.*
E- *Votre réforme s'est passée à quel moment ? Est-ce que la guerre était terminée ?*
T- *Ah ! Vous savez, on réformait pour trois mois !*
E- *Oui, mais au moment de la première réforme temporaire, est-ce que l'armistice était signé ou non ?* T – *Non !* E - *Donc c'était à l'automne 18.* T- *Probable, oui.*
E- *Après votre réforme temporaire, vous êtes rentré chez vous ?*
T- *Oui. J'étais chez moi quand la guerre s'est terminée. »*

Ses impressions sur l'armistice, et l'atmosphère qui régnait alors dans le pays, qui n'était pas que de liesse, nous les verrons dans le chapitre correspondant. Voyons maintenant la question de la reconversion professionnelle , comme employé des Postes, puis cadre :
E- *Vous aviez un handicap qui aurait été insurmontable si vous étiez resté dans l'agriculture ?*
T- *Ah oui ! Les pauvres qui sont restés dans l'agriculture pouvaient faire un travail de second, ou de troisième ordre, comme garder les moutons ! Mais pour le travail physique, si vous avez le coude et le poignet sans articulation, c'est gênant, hein ! La même blessure à la jambe, j'aurais pas pu mettre le pied par terre !*
E- *Je suppose que vous avez dû, toute votre vie, porter les conséquences de cette blessure ?*
T- *Oh oui ! Et je les porte encore, parce que le bras, ça me fatigue ! Le coude n'a pas de mouvements : il est brisé, il est en morceaux. Alors il* (le bras) *a pas les mouvements du coude et du poignet. Et puis la main ! Voyez, j'ai été gêné toute ma vie. Même pour mon travail : j'étais aux télégrammes. Pour manipuler, je m'en suis vu ! Heureusement que j'ai pu passer un examen qui m'a amené genre inspecteur. Alors, j'ai plus été obligé de… »*

Résumons brièvement : Léopold, en 1919 et 1920, est allé à l'Ecole des Mutilés de Saint-Etienne, qui préparait à de nombreuses activités. Il a passé le brevet supérieur et le concours des postes, qu'il a réussi. Entré dans l'administration des postes en 1921, il y a fait toute sa carrière : successivement au guichet à Paris, puis dans un bureau, puis à Lyon à la fin de 1921, il est monté de commis à contrôleur, puis à contrôleur principal, puis à inspecteur, et a pris sa retraite en 1964 comme inspecteur des PTT. Par ailleurs, il s'est marié et a eu des enfants. Retenons ce qui concerne cette école de Saint-Etienne, qui aurait été une des deux seules de France, à en croire un autre témoin qui l'a fréquentée aussi :
E- *Parlez-moi de cette Ecole des Mutilés de Saint-Etienne : où était-elle ?*
T- *Rue Benoît Malon*[86]*. C'était très bien ! Il y avait des professeurs de toutes les disciplines. Il y avait des professeurs de l'enseignement, qui étaient détachés, et des retraités.*
E- *Vous étiez nombreux ?*
T- *Oh ! Très nombreux, parce qu'il y avait énormément de métiers différents ! On apprenait la cordonnerie, le tailleur de vêtements… Et puis, il y avait l'instruction générale. On était plusieurs centaines, et de toutes les régions de France ! C'était national ! »*

Un blessé de 1917 et 1918

Ernest Pigeron (cl. 17) est né dans une famille nombreuse de l'Allier, à Montaigüet-en-Forez, et à vécu à Barrais-Busolles, Loddes, puis Moulins où il fait son apprentissage de boucher. Son père, hongreur, est mort à 44 ans d'une pneumonie. Après la guerre il exercera sa profession dans l'Allier, puis dans la Loire, au Coteau et à Roanne ; il s'est retiré à Renaison.

C'est dans les Zouaves qu'il a fait la guerre (incorporé au 2e bataillon de Zouaves de Lyon le 8 janvier 1916, versé au 3e de Lyon à la fin de 1916, puis au 8e Zouaves à partir d'avril 1918).

Sa première blessure, c'est une très grave gelure aux pieds, à l'automne 1917, à 20 ans et demi (né le 27 février 1897) qui a failli entraîner l'amputations des deux pieds ;
T- « *Les pieds gelés, je les ai eus le 28 novembre 17 ! Et alors, j'ai traîné dans les hôpitaux, et au mois d'avril* (1918) *je suis monté au 8e Zouaves, je suis monté en renfort… Et pourquoi ? Encore une chose que je devrais pas dire ! Y a un gars qui me dit : « Tu as les pieds gelés au troisième degré (j'ai frôlé l'amputation d'ailleurs, c'est bien simple ! Je me suis fait amputer après –* d'orteils-) *il me dit : « Toi, avec ce que tu as,*

[86] Pour ceux qui connaissent approximativement Saint-Etienne, et que la localisation précise intéresserait, cette rue Benoît Malon va du quartier de Montaud à la place Jacquard, encadrée par la rue Jules Ledin et la rue Victor Duchamp. Actuellement, il semblerait que ce soit l'emplacement du gymnase Jean Gachet, dont l'adresse est en effet rue Benoît Malon.

demande : tu peux changer d'arme ! Ou l'artillerie, ou l'aviation [87]*! ». Et c'était un gars du Midi, il avait pas le mal que j'avais, moi ! Sûr, sûr, sûr ! Il savait se faire plaindre ! Enfin, bon. Il me dit : « Moi, je fais la demande ! ». Il calculait ! Il était calculateur ! Je sais pas s'il a réussi. Il dit : « dans l'artillerie, tu vas monter au front, c'est moins dangereux ! Si les obus tombent sur la caisse* (le caisson d'obus), *sur le tas d'obus, ou sur un groupe, il tombe… L'aviation : on est jeunes, on peut faire des… »*
E – *Des mécaniciens ?*
T- *Peut-être pas des mécaniciens, puisqu'il faut être spécialiste…un peu spécialiste. Mais avant d'être pilote, il faut faire ses classes, on peut faire un stage de mitrailleur* (en avion, derrière le pilote*). On peut en avoir besoin, des jeunes ! Parce que pilote, c'est pas pareil ! Mécanicien aussi, c'est un métier ! Et nous, on n'avait pas de profession,. Je sais pas s'il l'a fait, lui, mais j'ai dit : « Oh ! Ecoute, mon vieux ! Si je dois laisser ma peau, eh ben, j'aime autant la laisser… Si je retourne au 2e* (Zouaves) *je me retrouverai peut-être avec les copains ! Si on m'enterre, quelqu'un saura où je suis ! Dans l'artillerie (c'est servant qu'on dit ?), je suis bousillé ! Dans l'aviation, si je suis mitrailleur, je suis dégringolé, je tombe de bien haut, je me sauve pas ! Arrive qui plante ! Arrive qui plante !*[88] *Je suis là : ils feront ben de moi ce qu'ils voudront !*
E- *Vous vouliez mourir avec…*(vos copains)
T- *J'ai pas parlé de mourir ! Non ! Je suis pas…*
E- *Volontaire pour rien !*
T- *Pour rien ! Pour rien du tout ! Si on me désigne, j'irai, mais je suis pas volontaire ! Après je pourrais me dire : « T'as fait une connerie d'être volontaire ! Un autre aurait parti à ta place, c'est toi qui a pris sa place, t'avais qu'à rester tranquille ! ». Je fais mon travail, et je m'occupe pas des autres ! Voilà ! ».*

Si je me suis permis de dire « *Volontaire pour rien ! »*, c'est que, bien plus avant dans l'entretien, Ernest avait développé cette idée : si on est volontaire pour accomplir une tâche (comme une corvée de transport de rondins, ou une patrouille) ou pour changer d'affectation si des volontaires sont demandés pour aller dans un autre régiment, ou dans le Génie, on perturbe le cours normal des choses, et on attire sur soi des maux qu'on aurait pu éviter si on s'était tenu tranquille ! La notion de destin qu'il ne faut pas contrarier sous-tend sa vision des choses et de la vie. Mais on voit bien que c'est une mort sur terre, laissant un cadavre reconnaissable, qu'il envisage s'il doit mourir, non pulvérisé par un obus tombant sur une batterie d'artillerie, ou non désarticulé sur le sol, dans un endroit improbable, si l'avion où il serait mitrailleur est abattu. Dans le pire des cas, il compte sur ses camarades fantassins pour identifier son cadavre, et donner la localisation de sa tombe au front à ses proches, ainsi que ses derniers biens….
E- *Donc, en fait, est-ce qu'avant d'avoir eu les pieds gelés, vous aviez eu une blessure ?* T- *Ah non !* E- *Donc, vous avez eu les pieds gelés, et vous avez passé plusieurs moins en hôpital…*
T- *Oh ben bien sûr ! J'aurais jamais dû remonter !*
E- *Dans quels hôpitaux ?*
T- *J'étais à Montigny-le-Roi*[89]*, dans la Haute-Marne. J'ai été à Albi ! J'ai tombé sur un docteur, je vous dis… Je suis pourtant pas le gars à m'aplatir, mais je vous garantis que le docteur serait là, eh ben je l'embrasserais sur les pieds ! Sûr !*
E- *Parce qu'il vous a sauvé de l'amputation ?*
T- *Ayaye ! Ah oui ! A Montigny-le-Roi, c'est un hôpital de zone des armées, et ça a bien accordé, parce qu'il y avait pas trop de mouvement, l'hiver 17-18… Le docteur, le docteur-chef (Bernin, un nom comme ça…je me rappelle plus), il m'a dit : « Qu'est-ce que tu viens faire, petit ? ». Moi je lui ai dit : « Monsieur le Major, je vais y passer demain ! » - « Mais y a pas de salle opératoire ! De bloc opératoire ! De salle d'opération ! » - « Et pourquoi ? » - « Mon ami, mon ami, t'as deux pieds qui sont affreux ! Je te dis pas que j'en sauverai pas un, mais… » -« Aaaah ! ». Et cet hôpital, c'était, je crois, une colonie de vacances de l'arrondissement de Paris, une maison de vacances. On était 44 par pièce* (étage ?). *On était 12 dans une chambre. Et y a son collègue qui était du Nord, un docteur très gentil… Avec une grande capote : on aurait dit un maquignon : on l'appelait « le Maquignon ! ». Ils se sont concertés tous les deux. Et moi j'étais là, assis sur le bord d'une table, là, les pieds tombants… « Qu'est-ce qu'on va faire ? » Il dit : « On va essayer de le garder…. On va te garder dix jours ! ». Parce qu'en zone des armées, ils devaient, tous les dix jours, faire une demande de conservation des individus dans le machin* (l'hôpital provisoire). *C'est le docteur qui me l'a dit quand je suis parti. Alors, il dit : « On va essayer… »*
E- *« De lui conserver ses pieds ! »*

---

[87] Ce sont deux armes beaucoup moins meurtrières que l'infanterie, et où la vie quotidienne est relativement moins dure ; l'aviation, ici, signifie l'aviation au sol (convoyage d'avions aux ailes enlevées, en train ou camions, récupération d'épaves d'avions encore utilisables, réparations au sol, aménagement de pistes d'atterrissage) non le pilotage !
[88] Cette expression *« Arrive qui plante ! »*, que je n'ai jamais entendue ni lue de ma vie, veut dire, dans le contexte, *« Advienne que pourra ! »*. On peut tenter de la comprendre, au sens propre : une plante n'arrive que si on a planté une graine auparavant (on ne récolte que ce qu'on a semé). Mais le sens fataliste d' *»Advienne que pourra »* n'est pas restitué.
[89] Cette localité se trouve à une bonne trentaine de kilomètres au sud-est de Chaumont

T- *« Les pansements humides ! ». Alors, moi, je lui dis : « Mais, Monsieur le Major, des pansements humides ? Mais je suis gelé par le froid ! ». – « Ça fait rien ! On va y essayer ! ». On a essayé ; c'était séché… Le matin, le premier qu'il voyait (moi, j'étais le n° 3), le premier qu'il voyait dans la chambre, c'était moi ! …Et de période en période, je suis resté là, et il y a eu de l'amélioration, et mes pieds…enfin mes chairs…parce que je peux dire* (élève la voix au point de crier presque !) *je peux dire ce que j'ai vu ce qu'il y a là-dessous ! Les os !*
E- *Les chairs étaient tombées ?*
T- *Ah ! Les chairs ! Sous le pansement, y en avait plus ! D'ailleurs, je suis gelé au troisième degré ! Brûlures ou gelures, c'est pareil ! Le troisième degré, c'est l'amputation ! Y avait un gars de Langres… Je suis allé à Langres. A Langres, eh ben, par rapport aux infirmières, y a des gars, là, qui étaient pas d'aplomb ! Ils se saoulaient et puis qui sautaient/sortaient la nuit… Bon, alors, je continue mon histoire de docteur.. Alors, je suis resté là, à Montigny… Et je suis parti (y avait de la neige comme ça* (geste à la hauteur du genou), *avec des pansements, et pas un infirmier pour me porter ! Bien content que j'étais ! Bien content !*
E- *Vous faites signe : 50 cm !*
T- *Ah ! Y avait de la neige comme ça ! J'en avais jusqu'au mollet* (35-40 cm). *C'était sur le plateau de Langres, là-bas. Eh bien, quand je suis parti, il* (le médecin major) *m'a tapé sur l'épaule, il m'a dit : « Petit ! Je suis content de te voir partir avec tes deux pieds ! Tu m'as donné du souci ! ». Et c'est là que j'ai su, que tous les dix jours, il faisait une demande pour moi, pour me maintenir !* (tape sur la table !) *Hein ?*
E- *Parce que normalement, vous auriez dû partir et être amputé ?*
T- *Ben, je serais parti … Des docteurs, avec certains de Roanne que j'ai connus, c'étaient des bouchers, plutôt ! Eh bien, j'y passais ! Les deux jambes y passaient ! Ah ! Ça c'était sûr ! C'était sûr !*
E- *Donc, là, vous lui êtes redevable de vos deux pieds !*
T- *Ah ben là, je vous dis : il serait là, cet homme là (je suis pourtant pas….* –démonstratif ? sentimental ?-) *Ah ! Je vous garantis que je l'embrasserais sur les pieds ! Ah ! Sûr ! Et on devait partir pour le Midi ! Ah, là, pas de chance ! On était à 4-5 km d'une gare, une gare tout près. On va en voiture prendre le train pour Langres. A Langres, tu voyais les gars… Parce qu'on a été évacué 45% qui restaient de l'attaque de trois jours ! 45% d'effectifs qui étaient évacués pour les pieds gelés ! C'est ben vous dire quelque chose ! Et la troisième section (moi, j'étais à la quatrième), la troisième section, y en avait pas un qui figurait à la section !*[90]
E- *C'était dans le secteur de Langres que vous avez eu les pieds gelés ?*
T- *Non ! C'est à Verdun, ça ! A Verdun !*
E- *On vous avait replié sur Langres ?*
T- *Replié sur Montigny-le-Roi ! On devait prendre le train. Et à la gare de Langres, que j'aurais dû prendre le train, les gars* (les copains de la section) : *« Allez ! Viens avec nous ! Viens avec nous ! ». On n'avait pas d'ordres ! Les infirmiers, les gars qui devaient nous accompagner, nous ont fait monter. […] Le train est parti pour le Midi ! Tout le Midi : Saint-Raphaël, Fréjus, tout là-bas ! J'étais furieux, moi ! Si j'avais tenu les gens qui m'avaient accompagné, je leur aurais sauté dessus ! J'étais colère ! J'étais pas le seul : on était trois ou quatre, qu'on était partis comme ça, on était vers les sœurs. On était bien placés, on était bien, elles étaient gentilles, les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul ! Elles étaient aimables ! Alors, j'ai fini de me soigner là, et puis alors après, on a pris le train sanitaire pour Albi. Alors, à Albi, j'ai fini, je suis venu en convalescence…*
E- *A Albi, vous êtes resté combien de temps ?*
T- *Un mois.*

Nous essayons alors de récapituler la durée des séjours dans les divers hôpitaux, mais le témoin ne se souvient plus.

E- *Et on vous a quand même renvoyé au front ?*
T- *Ben bien sûr ! Bien sûr puisque je suis monté au 8e Zouaves, au mois d'avril 18, avril-mai…J'aurais jamais dû remonter !*
E- *Donc vous avez l'impression qu'il y avait quand même deux poids deux mesures ?*
T- *Oui ! J'avais quand je suis remonté… J'avais une plaie qui avait été diagnostiquée à Langres, comme ça, 3 cm sur 2, béante ! Et j'ai traîné ça je sais pas combien d'années ! Ça me faisait de la cagne*[91]*. Je suis monté avec une croûte, ça ramassait* (suppurait) *tout, des fois, j'étais obligé de m'arrêter. Au pied gauche ! Et j'ai été obligé d'ailleurs de me faire amputer après, mais j'ai traîné une plaie dix-sept mois !*
E- *Mais vous avez fait amputer des orteils, alors ?*
T- *Ouais ! Y en avait presque plus !*
E- *Après la guerre ?*

---

[90] Une section, c'est quatre escouades, donc une cinquantaine d'hommes. L'indication est d'autant plus crédible qu'elle ne valorise pas directement Ernest, qui n'appartenait pas à cette section !

[91] La *« cagne »* ou *« la canne »* est, en français local, un durcissement de la peau, comme un durillon. Mais cela ne correspond pas à une plaie qu'il décrit béante !

T- *Oui ! J'aurais mieux aimé que ce soit été pendant la guerre, qu'on m'en ait coupé un peu ! J'aurais pas pris une autre blessure ! Parce que là, j'ai eu le poumon gauche traversé par une balle ! En 18, au mois de septembre !*
E- *Dans quel secteur ?*
T- *A Vauxaillon*[92]*, dans l'Aisne. C'est en allant vers le Chemin des Dames, la ligne Soissons-Chauny…Oh ! Je me rappelle plus ! C'est avant Saint-Gobain ! Notre point de ville d'attaque, c'était marcher sur Saint-Gobain !*
E- *Et là, vous avez pris, au cours d'une attaque…*
T- (rire moqueur !) *C'était pas en allant cueillir des fleurs !*
E- *Non, mais parfois, on en prenait alors qu'on était en tranchée !*
T- *Une attaque ! Une attaque ! …On a ben avancé de 3-4 km en peu de temps. Alors, là, ça y allait : Neuville-sur-Margival, c'est à côté du Moulin de Laffaux. On marchait sur le Chemin des Dames, plus loin, c'était sur la droite… On a été en réserve d'une division américaine et oh la la ! Ho la la ! Pfffou ! Ce plateau ! Les manches retroussées ! Incroyable ! Y avait une mitrailleuse…Y avait un chemin encaissé qui vient sur un plateau, là… Y avait une mitrailleuse et un petit talus comme ça… Une mitrailleuse et un tas de douilles comme ça !* (geste à hauteur de hanche) *Le gars qui avait cette mitrailleuse, il a fait du mal ! Ah ! Il en a couché, c'est sûr !*
E- *Un Allemand ?*
T- *Un Allemand, oui ! Il en a couché dur ! Il en a couché ! Incroyable !*

Suit un très long développement sur la rumeur ou réalité (réalité pour Ernest, qui cite un cas concret) des Allemands attachés à leur mitrailleuse par une chaîne – que nous traiterons plus loin dans l'ouvrage, avec d'autres rumeurs. Je le ramène à sa blessure :

E- *Donc, votre seconde blessure, la blessure au poumon, vous l'avez reçue en septembre. Ça vous a traversé le poumon, donc ?* T- *Eh !* E- *Ce qui veut dire que vous avez terminé la guerre à l'hôpital ?*
T- *Bien sûr ! Avec ça, bien sûr !*
E- *Vous étiez à l'hôpital où ?*
T- *Y a un château-fort !*
E- *Pierrefonds ?*
T- *Pierrefonds ! A Pierrefonds ! Moi, c'était pas un château-fort, c'était un château dans la plaine. Et là, j'ai bien tombé ! J'ai bien tombé ! Je vais vous l'expliquer. Quand on m'a embarqué des lignes (je sais plus comment, parce que je me suis pas vu embarquer, c'est un copain, un Parisien, un copain de mon escouade que j'ai trouvé à la veille de l'armistice à Nantes […] il m'a expliqué comment j'ai été évacué. Alors, bon, l'évacuation…*(très confus) *Et dans ma fiche d'évacuation, avec le sang qu'il y avait dessus, elle était barbouillée… On savait pas si j'étais zouave, si j'étais légionnaire, si j'étais tirailleur ! Bon ! Je m'amène là, je trouve un homme…un caporal-infirmier : « Comment tu t 'appelles, petit ? » - « Je m'appelle Pigeron Ernest. » - « D'où es-tu ? » -« Je suis de Loddes, dans l'Allier ! »…- « Tu es de Loddes, dans l'Allier ? » - « Oui ! » - « C'est ti tes parents qui tiennent un café, une épicerie ? » -« Oui !*[93] *» - « Je suis monsieur Poncet, liquoriste, de la rue des Ecoles, à Roanne » (dont le fils était maire et conseiller général de Marcigny. Bon alors, il me questionne, j'étais affaibli, là, j'en avais perdu, du sang ! Les pansements étaient rouges ! « Dis-moi : je comprends rien dans ta fiche, elle est tachée, elle est toute raturée : y a 8*[e] *Zouaves, y a Légion, y a 7*[e] *Tirailleurs » (ils avaient dû me traîner de poste en poste) »…*

S'ensuit une longue explication, confuse, sur un sous-officier qui l'a accompagné, dans l'ambulance automobile, pendant toute son évacuation du champ de bataille, alors qu'il était à moitié conscient.

T- *« Et alors c'est là que Monsieur Poncet a repris mon état civil, il m'a refait une fiche d'évacuation comme elle devait être faite. Et j'étais content de le voir ! Je lui ai dit : « Dites-donc, vous avez un fils, il est pas à l'armée ? ». Ça lui avait fait plaisir ! « Il fait pas la guerre, au moins ? ». Il l'a dit à ma mère : « Eh ben, tout blessé qu'il était, tout souffrant, il s'est inquiété si mon fils faisait la guerre ! ». Il m'a dit non, il était de la classe 20, quelque chose comme ça, il était plus jeune que moi. Et j'ai trouvé cet homme là, j'étais bien…*
E- *Donc vous êtes resté à Pierrefonds tout le temps ?*
T- *Eh ben, j'y suis resté 37 jours ! 37 jours ! Toutes les nuits, j'entendais les bombardements ! Jugé intransportable ! Jugé intransportable ! Encore une bêtise de l'armée ! Au lieu de me descendre à Beauvais, de m'évacuer sur l'intérieur, comme d'autres blessés, puisque le train s'y arrêtait… Le docteur Chevalier, qui m'a reçu à Nantes, il a dit : « Bande de c… » (je dirai pas tout), il a dit : « Ils auraient dû t'emmener à Saint-Nazaire, le train y va, à Saint-Nazaire, ils auraient dû t'emmener là-bas ! Eh ben, t'es dans un bon état, hein ! ». Bien sûr, j'étais resté 37 jours, j'étais mou comme une chique, pâle comme un mort ! La mort entre*

---

[92] Vauxaillon est à 15 km au nord-est de Soissons
[93] Le père d'Ernest, hongreur, étant déjà mort, ces parents ne sont pas son père et sa mère (à moins que cette dernière se soit remariée)

les dents ![94] *Elle a pas voulu venir ! – « Ça va bien, je suis là, je me plains pas ! ». Je lui ai dit : « Que voulez-vous ? On m'a mis dans le train, je suis venu dans un train avec des étagères, plein de marchandises, bien secoué ! ». Et je suis allé à Nantes. L'armistice m'a pris à Nantes. Et de Nantes … Encore une intelligence de l'armée ! C'est qu'au lieu de me rapprocher du centre de mécanothérapie qui était Vichy, le plus rapproché de chez moi, eh ben, on m'a envoyé à Saint-Laurent-sur-Sèvre, dans la Vendée, à côté de La Roche-sur-Yon. Parce que le bras avait été touché : la balle est rentrée là, elle est sortie là : alors ça m'avait touché le bras. J'avais mon bras, il bougeait plus, et puis une paralysie des doigts. Ces doigts-là, quand je suis un petit peu énervé, on dirait qu'il y a du courant électrique dedans ! Il m'a toujours resté quelque chose.*

Un autre développement, haché, intervient alors, sur la perplexité des médecins quant au trajet de sa balle dans le corps, qui n'est pas rectiligne comme les radios ultérieures l'ont fait apparaître, notamment lors de sa visite de conseil de réforme, au centre de réforme de Roanne.

E- *Ça fait que vous avez été démobilisé quand vous étiez à l'hôpital encore ?*

T- *Ah ben après l'hôpital, j'ai été démobilisé moi, le 2 septembre 19, parce que j'étais blessé de guerre. Ma classe* (1917*) a été démobilisée le mois d'avant.*

E- *Et vous étiez hospitalisé depuis votre blessure de septembre de l'année d'avant ?*

T- *Et dites donc ! Merci du peu, hein ! J'ai fait un mois de mécanothérapie. J'ai fait une convalescence d'un mois. Ils m'ont traîné d'hôpitaux en hôpitaux. Je vas à Vichy : je tombe malade ! De la peau du poumon blessé, je faisais de la pneumonie ! Je le savais pas ! Je fais une pneumonie parce que le poumon est touché, y a de l'eau ! »*

La pneumonie deviendra une congestion pulmonaire double. Ernest finira par expulser de petits caillots de sangs résultant du passage de la balle. Dans sa vie il aura d'autres pneumonies, restant toujours fragile des poumons. Sa pension d'invalidité sera de 20%, ses pieds gelés n'ayant pas été pris en compte, puis réduite à 10% . Il ressasse avec amertume son retour au front, après l'épisode des pieds gelés au 3e degré, qui aurait dû lui être évité : *« Aujourd'hui, je me dis : je suis une triple andouille parce que j'en suis pas mieux récompensé ! ».*

Un blessé de 1914 à 1918

Jean-François Ollier de Saint-Etienne (né en 1894, mais assimilé à la classe 1913 par suite d'un engagement volontaire anticipé en 1913) est, avec **Jean-Louis Monier** (cl. 13) de Marols et **Jean-Claude Lafay** de La Tuillière, leur aîné de 5 et 6 ans (né en 1888), le témoin avec qui j'ai eu le plus d'affinités, ce qui s'est, dans les trois cas, traduit par plusieurs enquêtes successives (avec J.L. Monier, sur d'autres thèmes que la guerre), et des relations étroites, après la mort des Poilus, avec les familles de J.C. Ollier et J.Cl. Lafay continuant encore plus de vingt ans après. Un patron d'une fabrique de soieries et deux agriculteurs…

Commençant la Grande Guerre comme sergent, la finissant comme capitaine, devenu commandant en 39-40, **Jean-François Ollier** est avant tout fier de ses blessures (7) et de ses citations (6), obtenues dans ses affectations successives dans l'infanterie (38e R.I. de Saint-Etienne jusqu'en décembre 1915, puis brièvement 14e Bataillon de Chasseurs Alpins, puis, à partir de mars 1916, 4e Bataillon de Chasseurs à Pied). Dans son très long récit chronologique, il omet de signaler ce qu'il considère comme sa première blessure, que l'on découvre à la récapitulation finale, lors du quatrième entretien, d'où un décalage dans leur numérotation quand nous reviendrons sur leur détail :

E- « *Pourriez-vous récapituler les dates et la nature des blessures ? Ce sera une sorte de bilan.*

T- *J'ai été blessé le 24 août 14 : un shrapnell qui m'a heurté la main (un shrapnell, c'est un obus avec des boules dedans ; si ça avait pas été des boules, ça aurait été déchiqueté, ça aurait rentré) : j'ai eu un gnon terrible sur le poignet. Le 25 août, j'ai été touché par une balle qui a dû traverser mon sac (ça a touché ma gamelle !) et qui est rentrée dans l'épaule. Voilà le morceau de balle que j'ai gardé. Et un moment après, une balle m'a traversé le cou : ça fait trois en deux jours ! La quatrième, une attaque dans la Somme en juillet 16 : une balle dans le flanc, ça fait quatre. En novembre 16, un abri qui m'est dégringolé sur le coin de la tête, plus cinq pauvres types qui étaient juste au-dessus de moi, qui ont tous été tués, ça s'est arrêté à moi ; ça fait cinq. En mai 17, une grenade dans les jambes avec 40 éclats… Et la fin de tout, les gaz, en juillet 18 ! Je vous montrais tout à l'heure les Mémoires du Général de Marbeau sous l'Empire. J'étais jaloux, parce qu'il avait été blessé douze fois !* (rires de son épouse et de lui).

Revenons sur le récit chronologique. Les premières blessures d'août 1914 ont été évoquées dans le chapitre III, traitant l'entrée en guerre, ainsi que le mode d'évacuation improvisé au début de Jean François, sur un char de paysans. Arrivé dans un train sanitaire, il fut dirigé sur Gray, dans la Haute-Saône. Mais ses parents étant venus le voir, ils obtinrent que leur fils soit dirigé sur Lyon, puis sur Saint-Etienne : *« Ils ont*

---

[94] Si la confusion entre l'expression correcte *« mou comme une chiffe »* et sa traduction populaire *« mou comme une chique »* est très courante, la confusion entre l'expression *« le mors entre les dents »* et sa transformation par Ernest *« la mort entre les dents »* paraît très personnelle, et très expressive !

réussi à me faire venir ici. C'était au début de la guerre où c'était plus facile ; après, on n'aurait pas pu le faire. Mais je vous dis tout de suite que, par la suite, on a décrété que, à partir de la troisième blessure, on donnait au blessé la permission de choisir son hôpital : la ville. C'est ainsi que moi, à une autre blessure, j'ai pu regagner Saint-Etienne. »

Cette mesure de faveur, récompensant les blessés « récidivistes », devait être peu connue, ou mal appliquée, car Jean-François est le seul de mes témoins à me l'avoir signalée, alors qu'il n'est pas le seul à avoir eu plus de trois blessures.

La quatrième blessure, au début de la bataille de la Somme, à Combles, vers Péronne, il la reçoit le 10 juillet 1916 : *« Mais moi, je me fais pas rater. J'ai été blessé dans la première partie de l'attaque, le 10 juillet, blessé par balle, dans les reins…. Celle-là, je l'ai sentie, mais pas terriblement tout de suite. Au bout d'un moment, ça a été douloureux, mais pas immédiatement. J'ai été hospitalisé à Amiens, et ensuite à Falaise. Et après, j'ai été renvoyé au dépôt de mon bataillon qui était dans la région de Châlons-sur-Saône. […] A Châlons, on ne m'a pas renvoyé tout de suite au front, mais on m'a envoyé faire un nouveau stage d'instruction de mitrailleuse, à Bourges ».*

Or, Jean-François en avait déjà effectué un ! Il a son explication de la décision du capitaine, chef du dépôt, à qui il s'était ouvert de l'inutilité de ce doublon : *« Je vais peut-être vous faire rire, mais, dans ma carrière militaire, je dois pas mal…à une femme, et à un chien ! Le capitaine du dépôt, qui était un homme d'une bonne cinquantaine d'années, avait été placé au début de la guerre au dépôt (il avait été blessé un peu à une jambe, mais étant donné son âge, on l'avait nommé là) et il n'en a pas bougé ! Il avait une femme qui était assez jeune et j'ai appris par la suite qu'il avait repéré cette affaire pour moi de m'envoyer étudier la mitrailleuse…*

E- *Pour vous éloigner ! Parce qu'elle avait un faible pour vous ?*

T- *Probablement !…Et pour d'autres jeunes sous-lieutenants ! »*

La cinquième blessure, elle lui tombe dessus en novembre 1916, encore dans la Somme, vers Rancourt :

T- *« Là, j'ai été blessé à nouveau. J'ai reçu un abri sur le coin de la gueule. Un obus qui est tombé sur un abri dans lequel je venais de rentrer. J'avais mes deux camarades qui étaient au fond de l'abri. Mai, j'étais assis sur la dernière marche de l'escalier : je venais d'arriver. J'avais encore mon casque, qui m'a sauvé l'existence, et au-dessus de moi* (dans l'escalier descendant à l'abri), *il y avait cinq agents de liaison. Ils ont été tués tous les cinq ! Au-dessus de moi ! Et moi, j'ai attrapé les cinq types et l'abri ! J'avais heureusement gardé mon casque mais évidemment, j'avais un assez bon gnon sur la tête ! […] Mes camarades, qui étaient un peu plus bas dans l'abri, dont un qui était un gaillard formidable… Il a réussi à maintenir l'abri pendant que nos Chasseurs essayaient de venir à notre à notre secours, parce que le reste de l'abri ne demandait qu'à dégringoler ! J'avais attrapé l'abri sur la tête, mais grâce à mon casque, je ne suis pas parti à l'hôpital. Je suis resté une huitaine de jours au bataillon, comme ça, plus ou moins en compote, puis, petit à petit, grâce à l'aide du voisinage, je ne suis pas parti ».*

Comme son cousin Paul de Lambert, de Saint-Just-Malmont, Jean-François a la coquetterie de raconter d'un ton allègre, presque désinvolte, ses blessures et mésaventures….

La sixième blessure, c'est au Chemin des Dames, le 8 mai 1917, vers la ferme Froidemont qu'il la reçoit :

T- *« Nous avons avancé un peu plus loin, nous, mais c'était juste avant d'arriver au Chemin des Dames, à courte distance, un petit kilomètre. Nous nous sommes battus toute la journée avec les Allemands qui n'étaient pas loin. On leur a envoyé des grenades au fusil, ça portait un nom*[95]*… On envoyait ça à une centaine de mètres. On voyait très bien les Allemands qui, comme nous, n'étaient pas très bien enterrés. On s'est battu tout le jour, et à la fin de la journée, il y a eu une attaque allemande. J'ai été blessé à nouveau : j'ai reçu une grenade. J'ai pu m'en tirer par mes braves types qui m'ont emporté. J'ai été blessé aux jambes, j'ai reçu une grenade à quelques centimètres. Une quarantaine d'éclats ! Mes bottes m'ont terriblement protégé !*[96]

E- *Vous auriez pu avoir les jambes coupées ! Ou même être tué !*

T- *Oui ! J'ai des blessures tout le bas des pieds. Je les regardais quelquefois et je me disais : « S'il n'y avait pas eu les semelles de mes bottes ! ». Mais j'en ai jusque là* (des éclats de grenade), *du bas jusqu'à la hauteur des hanches.*

E- *Ce sont vos hommes qui vous ont porté jusqu'au poste de secours ?*

T- *Quand on reçoit une grenade, on n'est pas très bien… On se battait vraiment de près. A nouveau, j'ai été évacué. J'ai été transporté de l'autre côté de l'Aisne où j'ai été soigné. Après quoi, j'ai échoué à Orléans, et*

---

[95] Ce nom que Jean-François cherche sans le trouver, c'est Viven-Bessière (abrégé en V.B.) du nom de l'industriel Viven et de l'ingénieur des Arts et Métiers Bessières qui avait conçu un système de tromblon à fixer à l'extrémité du canon du fusil Lebel pour projeter les grenades beaucoup plus loin (portée maximale 200 mètres) et plus précisément qu'à la main.

[96] Par rapport aux bandes molletières en flanelle que portaient les soldats de base.

là, j'ai fait valoir qu'à partir de la troisième blessure, on peut choisir son hôpital. J'ai fait ma demande, et dès que j'ai été transportable, j'ai été ramené à Saint-Etienne, dans notre ville. »

Après divers thèmes, et arrêts pour prendre le thé, au cours desquels j'obtiens des informations, l'entretien revient nettement plus tard sur cette hospitalisation :

T- *J'ai eu deux mois de lit à cause de mes jambes. Là, après, hôpitaux, permission de convalescence…*

E- *Entre temps se passe l'épisode où vous avez souhaité aller en Espagne, et finalement vous êtes allé en Ecosse !*

T- *Oui ! J'avais obtenu trois mois de convalescence, et une grande liberté, sauf celle d'aller en Espagne […] Comme nous avions de bons amis en Espagne, je leur ai demandé s'ils m'accueilleraient. Ils m'ont répondu oui très gentiment. Alors, j'ai fait ma demande. Mais on m'a répondu que l'Espagne était un pays neutre et qu'on ne pouvait pas m'accorder la permission. Voilà comment je me suis retourné vers la Grande-Bretagne, et là, je l'ai obtenue tout de suite !*

E- *Il faut dire que vous aviez séjourné deux ans à Londres en tant que lycéen !*

T- *Oui ! J'ai donc obtenu ma permission pour aller là-bas, ce que j'ai fait. C'était au moment de l'attaque allemande du printemps 18, qui a été terrible ! L'armée anglaise, alors, a eu besoin terriblement d'être secourue par la nôtre ! ».*

Au terme de son séjour en Angleterre et en Ecosse, où son père avait des clients pour ses soieries, il cherche à rentrer, mais les transports maritimes sont désorganisés, et il trouve finalement un petit bateau irlandais pour le rapatrier, fin avril ou début mai 1918, fait un stage d'un mois à Saint-Cyr et regagne son 4e B.C.P. en juillet, commandant une compagnie de mitrailleuses, nouvellement promu capitaine.

C'est fin juillet 1918 qu'il est gazé, avec toute sa compagnie (7e blessure), vers Soissons, dont le 4e B.C.P. a été un des artisans de la reconquête :

T- « *Après, on est arrivé à des obus asphyxiants. C'est ce que nous avons eu. Et moi, j'ai perdu la moitié de ma compagnie ! J'ai essayé de rester, mais quand j'ai su qu'il y en avait tant qui étaient partis, et que j'étais pris* (par les gaz)… *Je pouvais plus tenir debout ! J'ai fait comme eux… Et c'est là qu'intervient l'histoire du chien ! Ce chien, naturellement n'était pas avec nous, il était avec les cuisines, à l'arrière. J'ai donc été gazé, et j'ai été obligé d'aller me faire soigner dans une ambulance* (hôpital provisoire). *J'ai joint une ambulance le soir, et dans la nuit, je m'aperçois que je n'y voyais plus du tout ! Je n'étais pas le seul ! Que voulez-vous ? On était là, dans l'ambulance. On nous a pas trop pressés pour nous évacuer. Ils avaient mission, évidemment, de ne pas garder les gens trop longtemps, ça se comprend. Je suis resté deux ou trois jours dans cette ambulance et je n'y voyais rien. Un matin (on avait su à mon bataillon que j'étais là) on m'avait apporté ma cantine, c'est-à-dire mes bagages, tout mon bazar, mais pas mon chien ! Je me réveille un matin, j'avais recouvré la vue, et je savais que mon bataillon n'était pas loin, et puis il y avait mon chien !*

E- *Vous l'aviez depuis combien de temps, ce chien ?*

T- *Depuis le début de juillet, au front. Je l'avais ramené d'ici* (Saint-Etienne), *c'était un chien qui était né chez moi ! Alors, recouvrant la vue, j'ai dit au médecin : « Je vous préviens que je vous quitte, je sais que mon bataillon est à côté ! ». Il m'a fait un petit mot que je vous montrerai si vous voulez. Et voilà ! J'ai rejoint mon bataillon, et mon chien, qui malheureusement, m'a été volé la veille de l'armistice. Voilà ! J'en ai fini du chien, mais je vous dirais qu'il a contribué à ma petite gloriole, parce qu'il m'a fait repartir volontaire, pour être avec lui ! »* (est ému).

Ces Chasseurs à Pied, qu'il a tant aimés, il en portera à sa mort l'uniforme de capitaine. Je le revois encore, dans son cercueil ouvert, avec cet uniforme de la Grande Guerre qui lui allait encore, à son domicile de Saint-Etienne, 15 place Marengo…

Bilan rapide

De ces quatorze témoignages, on peut dégager un itinéraire classique du soldat gravement ou très gravement blessé. Si sa blessure lui permet de marcher encore, il va à pied au poste de secours de la compagnie, plus ou moins éloigné selon qu'il a été blessé dans la tranchée, ou au cours d'une attaque, en ayant avancé. Sinon, conscient ou non, il est contraint d'attendre, au mieux réfugié dans un trou d'obus, parfois très longtemps (13 heures pour De Lambert, 15 heures pour Thoral, deux jours pour Gondy, trois jours pour Charat), la venue, le plus souvent nocturne, des brancardiers. Ayant reçu un pansement sommaire au poste de secours, il est évacué par une ambulance automobile jusqu'au poste divisionnaire, ou jusqu'à une ambulance-hôpital provisoire, assez souvent en baraques Adrian, où il est opéré. Puis commence l'évacuation par train sanitaire, soit vers un hôpital de la région (ou un bâtiment public, souvent d'enseignement, transformé en hôpital) soir vers un hôpital plus lointain, militaire, civil ou privé, loin de la zone des armées, de nombreux notables ayant transformé une partie de leur résidence en hôpitaux d'une dizaine ou plus de lits. La durée de la première phase d'évacuation est cruciale, car si la gangrène gazeuse survient – c'est le cas de Charat, De Lambert, Gayet et Masclaux - le risquer de mourir est grand. Le nom du médecin qui a opéré est plusieurs

fois retenu (les professeurs réputés, connus nationalement, Ducat, Ombredanne et Tuffier, le docteur Bernin) et le soldat lui voue une grande reconnaissance.

La religion –à laquelle nous consacrerons tout un chapitre ultérieur – intervient plusieurs fois, sous la forme d'objets bénis dont on attend une protection miraculeuse (médailles pieuses, chapelet, drapeau tricolore avec en son centre le Cœur Sacré de Jésus), soit sous la forme d'un prêtre dont on accepte ou non le secours spirituel (Deloule refuse la confession qui lui est proposée, Thoral se confie à un curé) et évidemment, par le biais des religieuses infirmières.

Plusieurs fois, des rencontres avec des gens du pays facilitent le parcours hospitalier ou permettent de vraies faveurs. L'hôpital constitue une parenthèse heureuse de plusieurs mois, parfois plus d'un an, où le confort, les soins, la douceur féminine des infirmières, embellissent la vie, au point que certain déclarent qu'ils y ont vécu les meilleurs moments de leur existence. La famille vient parfois rendre visite au blessé, malgré la distance et l'incommodité des transports (Bost, Deloule, Masclaux, Ollier).

Ces quatorze blessés, touchés gravement, voire amputés, achèvent leur parcours différemment :

- 8 sont réformés définitivement, au terme de leur longue hospitalisation (Bayle, Charat, De Lambert, Deloule, Guinand, Pigeron, Thoral, Villemagne)
- 1 reste prisonnier en Allemagne (Gondy)
- 1 est versé dans le service auxiliaire : il devient ouvrier mobilisé en usine d'armement (Masclaux)
- 3 changent d'arme et passent dans l'artillerie (Bost, Gayet, Monier)
- 1 achève la guerre comme fantassin (capitaine Ollier)

Il ne s'agit pas de conclure, de la proportion 8 sur 14, que plus de la moitié des blessés est réformée ! Nous avons choisi des blessures graves, voire très graves, pour monter un parcours long, avec opération. Ceux qui ont de blessures moins graves finissent presque toujours par retourner au front, mais dans un autre régiment, et ce d'autant plus que le besoin d'hommes se fait cruellement sentir, des centaines de milliers ayant déjà été tués, au fil des années de guerre.

Hôpitaux d'évacuation : le plus loin du front possible !

C'est un Poilu de Montbrison qui explicite ce qu'on comprend bien à travers tous ces itinéraires de blessés, qui, d'hôpital en hôpital, s'éloignent de plus en plus du front où ils ont été blessés : l'hôpital le plus lointain est le plus rassurant, comme si accumuler les centaines de kilomètres préservait davantage des dangers du front. Si l'on voulait pousser à l'extrême ce critère, c'est au Pays Basque ou dans le Béarn que l'on se sent le plus rassuré ! Il s'agit de **Marcel Préchonnet** (cl.16) , originaire de l'Allier (Marcillat) où il a passé sa jeunesse, et qui s'est installé à Montbrison car versé au 16e R.I. de Montbrison, il y a connu sa future épouse ! Déjà gazé en 1916, il est à nouveau gazé à l'automne 1917 :

T- *« J'ai ben pris mon machin* (masque), *mais il a fallu que je le quitte parce que je pouvais plus respirer ! C'est là que j'y ai attrapé. J'ai été gazé ! Alors, les Américains s'amènent avec leurs… On appelait ça des « sauterelles » : c'étaient des Ford comme voitures. Ils ont dit : « Tiens, il est gazé, celui-là ! » Hop ! Enlevé ! Alors, on m'a emmené à Cholet, dans le Maine-et-Loire, et de là on demande des volontaires pour aller dans le Midi. « Ah ! », j'ai dit, « plus j'irai loin, plus je serai tranquille ! ». Et j'ai été à Tarbes* (rire). *Alors, là, j'ai tombé dans une maison, c'était un joli pavillon. C'étaient des particuliers qu'il y avait là. Et puis alors, y avait un* espèce de commandant qui était comme concierge, là-dedans ! Et hardi petit ! J'ai resté là ! »*

Le paradis de l' « Hosteau »

Pour le spirituel roannais **François Déchelette**, auteur de l'*Argot des Poilus* paru en 1918, et jeune frère du capitaine Joseph Déchelette, mort au combat, à 52 ans, le 4 octobre 1914, qui complète parfois ses définitions d'une réflexion humoristique ou morale issue de son expérience de Poilu : *« L'hôpital, pour un civil, c'est un lieu de souffrance et d'épouvante. L'hosteau, pour un poilu, c'est le paradis où l'on repose ses chairs endolories dans des draps blancs après avoir couché des mois dans la boue. Quand le poilu voit un visage de femme se pencher maternellement sur lui, il oublie ses souffrances ; il s'étonne que sa vie, dont il a fait si bon marché, ait tant de prix ; il est à la fois honteux, amusé et touché de voir de grandes dames le dorloter et le servir »* (pp.120-121)

Ce paradis de l' « Hosteau », on en a vu une superbe illustration dans le témoignage de Jean-Louis Monier, avec cet hôpital de Poitiers où les grandes dames de la ville se dévouaient sans compter et faisaient régner une atmosphère si raffinée. Joseph Masclaux a décrit la même chose avec le château de la Comtesse de Fayet, à Evreux, où il a revécu une lune de miel avec son épouse, de même Antoine Gayet à Saint-Jean-de-Luz régi par des infirmières anglaises bénévoles, épouses d'officiers et de sous-officiers britanniques; c'est encore le cas de Léopold Bayle, qui passe trois mois dans la maison du notaire de Flers, et va canoter, avec son copain, en promenant sur la Vère la jeune et jolie parisienne Mado…

On trouve d'autres témoignages allant dans ce sens, surtout si l'hôpital est privé, dans une résidence de luxe, avec de jolies femmes comme infirmières bénévoles ou visiteuses attentionnées… Mais même un hôpital militaire avec des religieuses comme infirmières peut avoir ses agréments.

Henri Petit (cl.13) de Cuinzier, fils d'agriculteurs-tisseurs ayant fait un apprentissage de boulanger, a reçu le 16 septembre 1914, à Dreslincourt, vers Compiègne, une grave blessure au coude par balle, qui, s'infectant, a manqué entraîner l'amputation. Il a donc connu très tôt dans la guerre le faste hospitalier, et ce à Paris ! Il est hospitalisé à l'orangerie du château de Compiègne quand l'arrivée des Allemands oblige à évacuer les blessés :

T- *« Tout par un coup, y a un infirmier qui arrive : « Oh ! les gars ! Il faut pas vous faire du mauvais sang ! Vous allez trouver une bonne place ! On s'occupera sérieusement de vous ! » - « Qui donc ? » - « Oh ! Y a deux voitures qui doivent venir, et elles ne tarderont pas ! » Et c'étaient en effet deux voitures de Monsieur le baron Maurice de Rothschild ! Et on nous a emmenés dans les appartements de Monsieur le baron de Rothschild, dans les appartement les plus intéressants que* donnaient… la rentrée était 2 rue…* [97]*, une petite rue qu'arrive au fond de la place de la Concorde !… En face des fenêtres, y avait le « Nord-Sud » et le « Concorde », les stations de métro, rentrée et sortie de métro. Là, on m'a dirigé vers Madame la Comtesse de Treillard, Mademoiselle de Grandot dont le père était ambassadeur en Autriche, une dizaine de …*

E- *De grandes dames ! De la haute société, quoi !*

T- *J'y suis resté huit mois ! J'y suis resté huit mois !*

E- *Et vous étiez bien, là !*

T- *Ah ben ! Divinement bien ! Oh ! J'étais soigné, là ! Le lait sucré ! J'avais ma cruche à moi ! Ma cruche à moi ! Du lait sucré ! Mais je pouvais en boire tant que je voulais ! Et du lait frais ! Du lait que* venait de la ferme de Ferrières, un autre château Rothschild, Ferrières ! Et tous les jours, à l'heure fixe, y avait le machin de lait ! Et puis des soins ! J'ai été soigné !*

E- *Et vous pouviez sortir ?*

T- *Oh ! Liberté ! C'est souvent qu'y est arrivé que deux infirmières faisaient signe à un taxi (un taxi : « Pim Poum ! Pim Poum ! » ; j'ai toujours le bruit des machins sur les pavés en bois, des pieds de chevaux sur les pavés en bois*[98]*; ils me résonnent encore dans la tête par moments : « Tac tac ! Tac tac ! ». Eh ben, de* moments, elles faisaient signe à un taxi, il se rangeait . « Bébé rose ! Bébé rose, tenez vous prêt ! Nous allons faire une petite…*

E- *C'était vous ?*

T- *« Bébé rose », c'était moi !* (rires de toute la famille !)

E- *Et alors, où est-ce qu'on vous emmenait, Bébé rose ?*

Fille de T- *Où est-ce que tu partais, quand tu partais avec les infirmières ?*

T- *Aux Invalides. Devant la Chambre des Députés, à l'église de la Madeleine… Ah ben, l'église de la Madeleine, on y allait tous les dimanches à la messe !*

E- *Mais vous étiez juste à côté de la Madeleine !*

T- *Oui, oui, c'était à 500 mètres, l'église de la Madeleine. Et dessus le toit, gigantesque croix rouge indiquant « Ambulance…2 rue Saint-Florentin » !* (rire de bonheur). *J'étais surpris que ça me venait pas ! J'ai même une photo…où nous sommes tous photographiés à la fenêtre !*

E- *Et ces grandes dames, elles venaient vous voir ?*

T- *Ah oui, oui ! Mais elles étaient là ! C'est-à-dire qu'il y en avait deux qui s'occupaient des petits… vider les pots de chambre, etc. Pas ces dames là ! On s'occupait de nous pour nous faire manger. Comme docteur, on avait le directeur d'une école médicale, Monsieur le Pen ! Le Pen ! La première visite, il faisait beau, on avait juste un drap sur nous. Il fait sauter le drap jusqu'au fond du lit : alors, les…*(dames) : *« Oh ! »* (rire général). *Bébé rose est paru tel qu'il était !* (nouveau rire de tous). *Alors, lui il me …* (il tape du doigt replié sur la table = il m'ausculte la poitrine par percussion) : *« Oh ! Mais c'est un vrai petit tambour que tu as là ! ». En effet, j'étais enflé à bloc ! ».*

Après huit mois, il faudra bien renoncer au petit paradis Rothschild, passer un conseil de réforme qui octroie à Henri trois mois de convalescence chez lui. Il sera envoyé ensuite pendant un an en service de mécanothérapie, d'abord à Vichy (où, selon lui, 7 000 soldats étaient soignés) puis à Clermont-Ferrand. Ensuite, un autre conseil de réforme le verse dans le service auxiliaire à la fin de 1916. L'année 17, comme caporal, basé à la caserne Rullière de Saint-Etienne, il est chargé de porter les directives de l'armée aux 24 usines et ateliers de la ville produisant de l'armement. Puis en 1918, il est expédié à Creil, non loin de Paris, puis à Levallois, dans deux usines d'armement.

---

[97] Il ne trouvera l'adresse dans sa mémoire qu'un peu plus tard dans l'entretien : *« 2 rue Saint-Florentin ! J'étais surpris que ça me venait pas ! »*

[98] On peut conjecturer, à partir de ce détail qui paraît assuré, que la cour de l'hôtel particulier des Rothschild était pavée en bois pour atténuer le bruit des sabots des chevaux, comme la place devant l'Opéra de Manaus, capitale amazonienne de l'exploitation de l'hévéa au XIXe siècle, a été pavée en caoutchouc pour la même raison

Un autre soldat atteint d'une grave blessure a vécu cette hospitalisation à Paris, avant d'aller ailleurs. Il s'agit de **Joseph Sorgues** (cl.15) de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) devenu enseignant au pensionnat catholique de Bellegarde, à Neuville-sur-Saône. Soldat au 160e R.I. de Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre), il a reçu, à Ripont, au nord du massif de la Main de Massiges, en Champagne, une balle dans les reins qui s'est fichée dans la colonne vertébrale, le jour même du déclenchement de la grande offensive de Champagne, le 25 septembre 1915. Evacué sur l'ambulance d'Hans (10 km à l'ouest de Sainte-Menehould), puis transporté à l'hôpital de Revigny (Mause) où il est opéré le 8 octobre (sans que la balle puisse être extraite) il est évacué le 29 octobre jusqu'à Paris, dans une annexe du Val-de-Grâce. Il y restera jusqu'au 22 mai 1916. Trois semaines après son arrivée, il reçoit la visite de son père, ce qu'on a vu dans d'autres témoignages d'itinéraires de blessés (parents de Léopold Bayle et de Jean-François Ollier, épouse de Joseph Masclaux). Il exprime sa joie dans un de ses carnets de guerre, dans son beau style classique :

« 22 novembre – Mon père est arrivé, il sort de là, et je savoure encore délicieusement le bonheur qu'il m'a apporté, le bonheur de le savoir près de moi pour cinq jours encore. Il m'a embrassé, puis contemplé avec inquiétude, comme s'il essayait de deviner mon état physique, de sonder la gravité de ma blessure. Il est parti rassuré tout à l'heure, en voyant que j'étais bien soigné et que mon moral était bon. Nous avons parlé longuement, toute la soirée, de la petite famille, de ma bonne mère qui aurait bien voulu venir avec lui, de mes frères et sœurs et surtout des deux plus petites, des deux plus gâtées aussi, Gaby et Mad, dont la grâce enfantine et le babil mutin emplit toute la maisonnée d'un gai rayon de soleil. Comme elles ont dû grandir, les deux mignonnes, depuis dix mois que je ne les ai vues ! Comme elles doivent être charmantes ! Gaby, ma filleule, une délicieuse blondinette de quatre ans, ayant plein la bouche de son parrain qui est à la guerre, Madeleine, une petite poupée aux grands yeux bleus pleins de douceur craintive ! Comme je vais être heureux de retrouver tous ces êtres chéris au visages desquels j'ai laissé un lambeau de mon cœur ! Il me semble que mon père m'a apporté un peu de chacun d'eux avec lui ; et, à travers sa figure honnête et calme de travailleur, m'apparaît le doux regard humide de joie de ma mère qui languit de mon absence et cependant accomplit sa lourde tâche journalière sans se plaindre, avec un optimisme et une bonne humeur sans égale* ; la lourde chevelure dorée de ma sœur Aimée, grave personne de 18 ans, positive, travailleuse, qui fera plus tard une maîtresse de maison accomplie, ayant horreur des romans et de la lecture ; la tête bouchée de Louis, un garçon de 12 ans, partageant les goûts de sa sœur au point de vue intellectuel, toujours à combiner quelque invention mécanique qui l'amusera autant que ses sœurs ; le regard malin de Marie-Louise, de trois ans plus jeune, qui vit toujours avec des livres et des cahiers, mon portrait féminin d'enfant, mais un tantinet capricieuse et dominatrice ; enfin, les deux petites dernières, la joie et l'orgueil de mes parents. Quelle belle famille nous formons, et comme je comprends que mon père soit si content de me voir là, en bonne voie de guérison, loin du danger ! Tout chante dans mon cœur en ce moment ! ».*

Ce n'est pas un soldat revenu de tout qui fait l'inventaire de la famille dont il est l'aîné, mais un tout jeune homme de vingt ans seulement, que la visite de son père a attendri, a replongé dans l'atmosphère familiale, qui trouve à son frère et à chacune de ses cinq sœurs une qualité appropriée, et qui rend un bel hommage à sa mère.

Tout n'est pas que douceur autour de lui, car il voit s'affaiblir lentement son compagnon le plus proche. Il en avait décrit l'épuisement la semaine d'avant :

« 19 novembre – Le pauvre petit Denis va de plus en plus mal ; on a été obligé de lui couper la jambe droite, et il devient chaque jour plus faible. Il n'a pas eu de chance, ce pauvre petit, atteint d'une blessure sérieuse à la jambe, mais ne mettant pas ses jours en dangers ; il a eu un plâtre qui, bouchant le trou d'entrée de la balle, a laissé former un ample dépôt de pus dans toute la jambe. La blessure est maintenant en bonne voie, mais c'est de la poitrine qu'il s'en va. Il est étendu dans son lit, sans faire un mouvement, car il n'a même plus la force de réagir, de lutter contre le mal qui l'étreint et met sur sa figure décolorée les signes avant-coureurs du trépas. Nous assistons, silencieux et triste, à cet envahissement de l'être par la mort, sans une plainte, sans une révolte contre le sort. Tout les jours, le médecin lui demande ce qu'il veut manger, ce qui lui ferait plaisir ; il indique certaines choses, et ne les prend pas lorsqu'on les lui apporte. Il ne peut pas supporter la lumière et un paravent masque son lit, comme une lumière agonisante qu'on veut protéger du vent. Que c'est terrible, cette mort d'hôpital, qui rôde sans cesse sur les lits des blessés, et va s'abattre, froide et silencieuse, sur l'un de nous ! Ah ! mourir d'une balle au cœur ou au front, sur le champ de bataille, debout, à l'air libre, en pleine vie et en plein enthousiasme, mourir de cette mort « éblouissante et brève » dont parle le poète, ça, c'est bien, c'est superbe et attirant ! ».*

Le 24 novembre, deux jours après la visite du père de Joseph, le petit Denis a achevé sa lente agonie :

« 24 novembre – Denis est mort cette nuit, à trois heures du matin, comme une lampe qui s'éteint sans souffrance. La place est vide maintenant et je la regarde avec émotion, les yeux embués de larmes, comme si son âme était encore là. Nous sommes tous tristes car la mort vient de passer bien près ; Mme Ganderax a les yeux rougis et se retient nerveusement pour ne pas sangloter tout haut. On a transporté le pauvre corps meurtri dans la cabane mortuaire, où veille une sœur, et bientôt le cimetière militaire de Bagneux comptera une nouvelle victime de l'ambition allemande. Un anneau de plus à la chaîne héroïque des morts qui

jalonnent le front, de la Mer du Nord aux montagnes suisses ; un intercesseur de plus pour la France chrétienne auprès du Dieu des Armées ! Une immense pitié me vient pour ce pauvre enfant, fauché dans sa fleur, qui avait peut-être, comme moi, rêvé de grandes choses et à qui le destin offre une tombe après un lit d'hôpital ? Combien faudra-t-il encore d'existences pour que l'ange exterminateur consente à s'arrêter, dans sa course sanglante autour de notre globe ? Quand viendra l'heure de Dieu ? ».

Certes, elle est bien pitoyable cette mort du petit Denis. Mais la mort héroïque que décrit Joseph Sorgues « *Ah ! mourir d'une balle au cœur ou au front, sur le champ de bataille, debout, à l'air libre, en pleine vie et en plein enthousiasme* » est-elle bien préférable, le résultat étant le même ? Et elle est bien mythifiée, cette mort sur le champ de bataille, car elle est très souvent beaucoup moins glorieuse, qu'il s'agisse d'une blessure au ventre dont les boyaux s'écoulent au dehors, d'une blessure par un éclat d'obus qui vous arrache l'arrière de la calotte crânienne, d'un ensevelissement sous trois tonnes de terre arrachées du sol par l'explosion d'une mine ou de l'éparpillement du corps par l'explosion d'un obus de 210, ou de la lente agonie dans un fossé sous l'effet des gaz asphyxiants…

Quant à la vision finale du « Dieu des Armées », de « l'ange exterminateur », qui ne peuvent manquer d'être du Bon côté, celui des Français, celui de la « fille aînée de l'Eglise » méchamment attaquée par la Barbarie teutonne, elle est celle de l'intellectuel chrétien engagé, partial, patriotique à l'extrême, que ne cessera jamais d'être Joseph Sorgues…

Mais, au Val-de-Grâce, Joseph connaît aussi les douceurs matérielles liées à la fréquentation de la bonne société, qui se penche sur les défenseurs hospitalisés de la Patrie et de ses biens (de la haute société surtout !). Un mois plus tard, le lendemain de Noël 1915, Joseph note dans son journal, alors qu'il vient de recevoir deux jours avant la médaille militaire et la croix de guerre avec palmes, avec la citation suivante : « *Soldat d'une rare bravoure. S'est distingué par son entrain et son courage à l'attaque du 25 septembre. Blessé grièvement à son poste de combat le 7 octobre 1915.* », datation erronée (de douze jours !) comme il le constate (*« La date de ma blessure est fausse, le 7 octobre, j'étais évacué sur Revigny* »), et il énumère les cadeaux de Noël reçus :

« Dimanche 26 décembre – Nous avons eu hier une petite fête charmante, le dépouillement du traditionnel « Christmas tree »[99]*. Le préau de l'hôpital était rempli de monde ; les blessés, étendus sur des chaises longues contre le dortoir des infirmiers, les infirmières à droite et à gauche du grand sapin, et les invités à la suite. Nous avons eu nos étrennes, comme de grands enfants, on appelait nos numéros de lit et nous recevions notre cadeau. J'ai reçu pour ma part un portefeuille vert et un porte-monnaie avec une pipe aux couleurs des alliés et une superbe épingle de cravate (?). Après la distribution des dons, on a dépouillé l'arbre de Noël, à la plus grande joie des enfants que leurs parents avaient amenés et à la nôtre aussi, car les infirmières, tourbillonnant autour de l'arbre et s'amusant de tout leur cœur, nous lançaient un tas de jouets à treize sous et des serpentins multicolores qui se croisaient en tous sens. On n'aurait pas dit un hôpital, et surtout un hôpital de grands blessés, à voir la lueur de joyeuse folie qui passait dans nos yeux, et à entendre tous ces rires et ces exclamations. Nous avons oublié nos souffrances pendant trois bonnes heures. »*

Et cette fête collective ne fait que s'ajouter à la distribution plus personnalisée qui a eu lieu le matin même, Joseph nommant les donataires : *« Déjà le matin, Mlle Marguerite nous avait donné de gentilles petites blagues à tabac remplies de bonbons, Mme Gomberax un trousse complète pour entretenir le linge, et Mlle Suzanne un superbe porte-cigarette en métal. De son côté, Mme Larivière a fait don à tous les amputés d'une superbe montre en argent gravée à leur nom, avec la date et le lieu de leur blessure. Nous sommes vraiment trop gâtés par ces bonnes dames… ».* Même si tous les blessés ne sont pas des amputés, imagine-t-on le coût, pour cette généreuse Mme Larivière, de cette distribution de montres en argent gravées (et pas qu'avec leurs initiales ! Avec une gravure longue, donc chère, comportant une inscription honorant leur motif de gloire : leur blessure !) à tous les amputés ? Sans doute seulement ceux d'une chambrée, ou d'une salle d'étage qu'elle a l'habitude de fréquenter, et pas tous ceux de l'annexe du Val-de-Grâce !

Le 17 mai 1916, Joseph s'apprête à devoir quitter Paris pour être évacué en direction de Saint-Malo. Il exprime son regret : *« Ainsi je vais quitter la grande ville après un séjour de près de sept mois. Ce sera certainement avec un grand regret car j'en conserve un excellent souvenir. Paris est si aimable pour les blessés ! Quand nous sortons dans les rues, nombre d'enfants nous saluent, les dames nous sourient et nous regardent avec reconnaissance ; dans le métro et dans les trams, elles se lèvent pour nous faire asseoir ; on nous offre des fleurs, des cigares, des gâteaux, même de l'argent. Il ne se passe pas de jours sans que les Parisiens nous témoignent délicatement leur respect et leur admiration pour l'armée. Et tous ces petits hommages nous font sensiblement plaisir, cette sympathie discrète dont nous sommes entourés dans la rue nous réchauffe et nous réconforte délicieusement le cœur. Je suis content d'avoir été soigné à Paris et d'avoir ainsi connu la capitale avec toutes ses richesses : richesses matérielles, trésors de patriotisme et de charité. ».*

---

[99] Le *« Christmas tree »* n'est pas du tout traditionnel en 1915, et le fait que Joseph le nomme en anglais, au lieu de « sapin de Noël » suffit à le prouver ! Mais le petit provincial de 20 ans doit tenir à paraître plus affranchi qu'il ne l'est !

Mais le regret s'atténue vite quand il découvre, après avoir été ébloui, en train, par le spectacle de la mer *« dans l'auréole du soleil couchant »*, les conditions de son hébergement hospitalier à la Villa Beausite de Saint-Malo. Il écrit à la date du 22 mai : *« J'ai été très bien reçu à l'hôpital où l'on m'attendait depuis 3 jours. Cette formation sanitaire est entretenue par Mme Laurent-Barrault, une Parisienne très riche et très charitable dont le mari est principal actionnaire des sources d'eaux minérales Badoit à Saint-Galmier. Il y a un major à deux galons, M. Le Duigou, et trois infirmières : Mlle Jane Maubert, originaire de Monte-Carlo, Mlle Germaine Ollivier de Bruxelles et Mme Latour, évacuée des Ardennes, dont le frère, M. Lelaurin, remplit les fonctions de secrétaire. Nous ne sommes que 19 blessés, tous logés dans une grande chambre octogonale donnant sur la mer et 5 officiers, malades, qui vivent avec les gens de la maison. C'est plutôt la vie de famille que la vie d'hôpital ; quand je serai habitué, je serai très bien. ».*

Certes, les officiers sont droit à un hébergement de faveur, mais dans leur chambrée unique – et octogonale !- à 19 lits (ce qui donne une idée de sa dimension !), ayant vue sur la mer, les hommes de troupe ne sont pas à plaindre ! Le riche actionnaire de Badoit doit financer cet hôpital temporaire. Joseph, de la côte, se sent tout proche de deux de ses idoles littéraires : *« En face du tombeau de Chateaubriand, l'île Jersey et la plage de Marine-Terrace gardent encore la mémoire d'un grand vieillard à cheveux blancs, au front puissant et fier, composant des vers intitulés « Les Châtiments » au bruit sinistre de la tempête. ».* On aura reconnu Victor Hugo.

Le site Internet patrimoine.region-bretagne.fr nous renseigne sur cette villa Beausite, dont il montre l'imposante façade : *« Maison de villégiature construite vers 1860 pour la famille Barrault sur un terrain contreforté en front de mer. En 1892, un vivier est construit en contrebas du terrain, sur des rochers acquis du domaine public. En 1896, un escalier privé est construit et permet de passer sous l'impasse et d'accéder à la mer. En 1914 la villa est transformée en hôpital militaire. »*

A titre anecdotique, on apprend que le 14 juin 1916, la France passe pour la première fois à l'heure d'été : *« Ce soir, nous allons tous avancer nos montres d'une heure, et tous les Français en feront autant. Cette excellente mesure, votée par les deux Chambres et soutenue par le gouvernement, nous permettra d'économiser une heure de lumière artificielle par jour. Résultat : des milliers de francs économisés pour la production des munitions et du matériel. ».*

Concernant la province, un autre poilu m'a décrit son hospitalisation à Poitiers, mais sans doute pas dans le même établissement que Jean-Louis Monier, puisque aucun nom de personne ne correspond. Il s'agit de **Francis Ferret** (cl.16) agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez. Caporal puis sergent au 170e R.I. d'Epinal, il a eu le bras traversé par une balle le 4 mai 1917 vers Fismes (Marne), et a été hospitalisé à Angers puis à Cholet. Le 19 juillet 1918, il reçoit une seconde blessure par éclat d'obus vers Licy-Clignon (Aisne) lors de la grande offensive de juillet ; il est hospitalisé à Poitiers puis à Bazas (Gironde) et comprend tout l'intérêt d'avoir des relations dans la haute société provinciale :

T- *« Je suis allé à l'hôpital de Poitiers. Là, y avait une infirmière qui m'aimait bien, quoi ! Elle avait son … un lieutenant qui était dans mon régiment, son fiancé. Comme j'étais du 170, elle me dorlotait bien. Elle disait : « Y en a qui vont dans le Midi, ils y restent assez longtemps. ». J'ai dit : « Je voudrais bien y aller ; je voudrais aller à Lourdes ! »*

E- *C'était le vœu que vous aviez fait ? »*

Ma question renvoie à une confidence faite une bonne heure et demie avant, dans cet entretien qui a dû durer trois bonnes heures, un voeu fait à l'occasion de sa première blessure : « *J'étais là, dans la rivière, allongé dans les pierres. Putain ! Puis ça tombait. Tout par un coup, je me suis dit : « Nom d'un…je suis foutu ! « Allez ! » j'ai dit à la Sainte-Vierge, si elle me sauve, j'irai la voir à Lourdes ! ».* Nous reviendrons longuement sur cet épisode dans le chapitre consacré à la religion.. Reprenons l'entretien :

T- *Oui !* (très ému). *Mais elle m'a dit : « C'est que vous avez une blessure qui est pas très très grave. Je sais pas s'ils voudront bien vous envoyer dans le Midi ! » - « Oh ! Celui-là, il en a pas encore pour bien longtemps ; d'ici une paire de mois, même avant, il pourra remonter au front ! ». Elle a dit : « Mais c'est pour faire un voyage ! ». – « Ah bon ? Inscrivez-le donc ! ». Elle m'a inscrit. Puis je suis parti à Bazas*[100] *, là-bas. A Bazas, j'ai trouvé la directrice de l'hôpital, elle avait son fils qui était lieutenant dans mon régiment, il s'appelait… Comment il s'appelait déjà ? De Roland ? Y avait marqué sur les bouteilles « Marquis de Roland »… Son papa, c'était le marquis de Roland, sa maman s'appelait Marie. Elle a vu que j'étais du 170, elle est venue me courtiser. Elle venait à l'hôpital tous les matins, elle habitait dans son château*[101]*. Alors, quand il y en a qui venaient (d'autres blessés) , elle m'envoyait promener, faire des commissions, n'importe,*

---

[100] Bazas est une localité de Gironde qui se trouve environ à 60 km au sud-est de Bordeaux et à 30-35 km à l'ouest de Marmande

[101] Une recherche sur Internet apprend qu'il y a à Bazas un château Saint-Vincent, beau château du XIXe' siècle de style Renaissance, proposant actuellement des chambres d'hôtes (propriétaires : « Sabine et Georges »). Mais aucune information sur une famille de marquis de Roland ou de Rolland !

dans la journée. Elle parlait pour moi : « Oh ! Il est pas bien guéri encore ! Et puis il a un frère de tué déjà…Y a son papa qui est mort… ». Elle m'a dorloté, elle m'a gardé bien plus que j'aurais dû rester. Ils me laissaient, quoi ! J'allais à son château, je travaillais : y avait un peintre, on lui avait peindu (sic) *tous ses volets, dans son château ! Puis elle m'avait envoyé vendanger dans la Gironde, du côté de Bordeaux, le bon pays du raisin blanc, du raisin rouge. Alors, dans ce temps-là, les hommes, ils tombaient ! »*

Comme cette chute le souligne, pendant que les hommes tombent au front, peindre les volets du château ou vendanger en Gironde, c'est autrement moins dangereux. Et Francis n'a pas à avoir mauvaise conscience : n'a-t-il pas été blessé déjà deux fois ? Et sa famille n'a-t-elle pas déjà donné à la France un de ses enfants, avec son frère aîné Jean-Baptiste (cl.15) , soldat au 415e R.I. de Marseille, tué à 20 ans à Perthes-les-Hurlus, le 2 octobre 1915, lors de la grande offensive de Champagne ? Mais son séjour à Bazas ne lui a pas permis de faire le pèlerinage à Lourdes qu'il espérait entreprendre…

Plus modestement, le *« paradis de l'hosteau »* peut se décliner sans château et sans dames patronnesses de la noblesse ou de la haute bourgeoisie provinciale. C'est le cas de l'exemple que cite **Mathieu Grand** (cl.14) fils d'agriculteurs de La Tuilière devenu agriculteur lui-même, puis facteur à partir de 1935, surtout à Panissières. Chasseur Alpins au 22e B.C.A. d'Albertville dès le 3 septembre 1914, il a été blessé deux fois gravement : le 20 juillet 1915 au Linge, en Alsace, avec un éclat d'obus dans la jambe, et le 2 octobre 1918 vers Saint-Quentin, avec une balle qui lui traverse le genou.

Lors de sa première blessure, il est resté dans l'Est :

T- *«Ah ben, après que j'ai été blessé, je suis venu à l'hôpital à Arbois, dans le Jura. J'ai passé trois mois… les trois mois de ma vie les plus que j'ai été heureux !*

E- *Comment est-ce qu'on vous ramenait sur l'arrière ? Vous avez été blessé le 20 juillet ?*

T- *Oui, oui, mais j'ai pu me déplacer à pied, tout seul !… J'ai été jusqu'au poste de secours, puis alors après…si, avec des camions, ils m'ont emmené…. J'ai été à Bruyères, dans les Vosges. De Bruyère, je suis été à Epinal, et puis d'Epinal, je suis été à Arbois…*

E- *C'était un vrai hôpital, ou bien…*

T- *Non ! Un hôpital civil… Y avait même que des vieux dedans ! Je pensais pas qu'un jour je serais vieux moi aussi !* (rire), *des vieux qui étaient avec des sœurs : l'hospice des vieux de la ville, quoi ! Oh ! On était pas nombreux, on avait été quinze le plus nombreux. Mais on était bien, là ! Oh la la ! On était heureux, là, hein ! On mangeait bien ! Puis les civils étaient chic : on allait se promener comme ça à travers : ils nous invitaient à la maison ! Ils payaient à boire et à manger !*

E- *Dans la ville ?*

T- *Ah non ! En campagne ! Dans la ville aussi, ils nous apportaient surtout des cigarettes, et puis des tartes (y avait beaucoup de prunes), des tartes de mirabelles !*

E- *Et dans les campagnes, on vous invitait à boire ?*

T- *Oh oui ! Oh la ! J'ai été chercher du vin là-bas….Mais j'ai aidé à vendanger pour l'hospice, un hospice qui était riche, il faisait beaucoup de vin. Et des vignes ! On avait été vendanger. Y a ben une soeur* (rire) *qui était venue avec nous vendanger ! Puis le caviste, on lui donnait un coup de main pour rentrer les tonneaux. Puis il me dit : « Un petit tonneau de vin blanc » qui était de 1905 : on était en 15 ! Il était bon, tiens !* (rire). *Y avait le verre qui était sur le tonneau : « Pfffftt ! » de temps en temps, on en buvait une goutte, bien sûr !* (rire)

E- *Il est bon, le vin d'Arbois !*

T- *Oh oui ! Il était bon, le vin d'Arbois !*

Interruption par son épouse qui nous propose le café :

T- *« Elle a ben vu les lettres que les sœurs m'envoyaient, là !… On était heureux comme des rois, là ! Je suis resté trois mois, là. C'était un docteur civil, le docteur Robert. Il était chic, ce docteur. Il venait des fois m'envoyer chercher par sa bonne pour l'accompagner quand il allait voir ses malades en campagne. Ça me plaisait pas bien : j'aurais tant* (= autant) *aimé rester avec les copains, mais enfin…*

E- *Pour l'accompagner à pied ?*

T- *Ah non ! Avec sa voiture ! Alors je restais dans la voiture du temps qu'il faisait sa consultation. Ça lui plaisait, quoi ! La bonne arrivait : « Je viens chercher le petit Chasseur ! »*

E- *Il vous avait pris en amitié, alors ?*

T- *Oh oui, bien ! Des fois, on faisait une sortie avec sa femme, sa belle-sœur. Alors, ils apportaient des tartes, comme ça. On allait faire un petit tour en campagne, casser la croûte… »*

Certes, les fréquentations du *« petit Chasseur »* à Arbois sont moins prestigieuses que celles qu'on a vu vanter jusque là, mais son bonheur est de la même veine : se sentir aimé par la population, choisi par un notable et sa famille comme un ami, apprécier le plaisir de la camaraderie, et celui, plus terre à terre mais non négligeable, de bien manger et de bien boire, de dormir dans un lit, se sentir en pleine sécurité quand on vient de vivre la guerre et ses horreurs, sa brutalité, sa hiérarchie, ses privations, on conçoit que cela satisfasse pleinement…

Quelques notes discordantes

A lire ce qui précède, on a l'impression que rien de vient assombrir cette description idyllique du « paradis de l'Hosteau ». Ce n'est pas tout à fait vrai, des critiques très minoritaires portant sur deux aspects apparaissent toutefois.

Tout d'abord, la nature des soins donnés est critiquée, en raison de l'évolution ultérieure de la blessure. Retenons la critique de **Pierre Mathevon** (cl.17) né à Sorbiers dans une famille d'agriculteurs, devenu mineur avant de partir à la guerre, et effectuant une carrière d'agent de maîtrise aux Houillères de la Loire jusqu'à sa retraite en 1949, tout en conservant la petite ferme familiale. Soldat au 38e R.I. de Saint-Etienne, il a eu la main gauche perforée par une balle dans le secteur de Verdun, vers le bois d'Avocourt, en 1916. Hospitalisé à Bar-le-Duc, il n'a pas été opéré sur le champ :

T- *« Je suis été estropié ! S'ils me l'avaient opéré tout de suite, ça va… Mais j'ai resté plus de trois mois que j'ai pas été opéré, rien du tout ! Ils se foutaient de moi, alors ! J'aurais pu garder mes deux doigts si j'avais été opéré, parce qu'ils auraient rattaché les nerfs ! »*

Et de fait, Pierre a toujours gardé l'annulaire et l'auriculaire de la main gauche complètement paralysés, ce qui l'a gêné toute sa vie. Son séjour dans divers hôpitaux a été long : *« J y ai resté un an moins vingt jours, dans les hôpitaux »*. Il sera réformé partiel et versé dans le service auxiliaire en 1917, d'où son retour à la mine cette année-là, le charbon étant requis comme production stratégique pour la métallurgie de guerre.

Une autre critique porte sur une forme d'injustice, dans des hôpitaux, privés ou publics, où des religieuses officiaient comme infirmières. Elles auraient favorisé le rallongement du séjour des blessés à bon esprit, allant à la messe !

C'est ce que dit **Jules Barailler** (cl.18) de Sury-le-Comtal, envoyé à Dax pour soigner une oreille purulente, qui infectait la joue :

T- *« C'était l'Hôtel des Baignots*[102]*, avant la guerre ![…] Le major, c'était un médecin civil, avec sa fille . Et comme nous, on avait perdu l'habitude d'aller à la messe (on y allait que chez nous, on avait perdu l'habitude), c'était un médecin civil avec sa fille qui soignait, et c'était tout préparé, c'était des sœurs, et ils nous ont renvoyés !*

E- *Ah bon ?*

T- *Ah ! On est partis ! On était cinq, qu'on sortait ensemble. « Allez ! Tous les cinq vous irez passer… » Le médecin, sans nous regarder* (ausculter) *il nous dit : « Vous irez passer une commission à Bordeaux ! »*.

E- *Attendez ! Vous êtes en train de me dire que ceux qui allaient à la messe, on les gardait, et ceux qui allaient pas, on les renvoyait ?*

T- *Des civils, là-bas, qui venaient chercher de l'eau chaude qui descendait dans une pompe, des rochers, je me rappelle, ils venaient chercher de l'eau chaude pour laver, et ils nous disaient : « Ils vous renvoient ! Y en a y a plus d'un an qu'ils sont là, qu'on les voit, parce qu'ils vont à la messe ! »*

E- *Ah bon ? C'est vrai, ça ?*

T- *C'était des Sœurs ! C'était plus l'Hôtel !* (des Baignots)

E- *Mais alors, si vous aviez su ça, vous seriez allé à la messe !*

T- (rire) *Ah ben là, j'y aurais peut-être bien été !… Chez nous, on y allait «*

C'est aussi ce que dit le sergent **Jean-Marie Penet** (cl.13) né à Cusset (Allier), fils d'un meunier qui a dû changer d'emploi pour avoir eu un bras cassé, qui est devenu employé municipal à Roanne où Jean-Marie a fait un apprentissage de graveur-lithographe. Après guerre, ayant épousé une pharmacienne, il est devenu gérant de pharmacie à Feurs. Incorporé au 38e R.I. de Saint-Etienne, il a été blessé dès le tout début des combats, à Ancerviller, vers Baccarat, le 27 août 1914, par un éclat d'obus à la jambe, d'où un mois d'hospitalisation à La Bourboule, puis blessé à nouveau au printemps 1915, à Ypres, en Belgique, par l'explosion d'un obus qui l'enterre et lui fait « descendre » le cœur d'une côte, ce qui lui vaut un mois d'hospitalisation à Honfleur :

E- « *Vous y avez trouvé la même atmosphère qu'à La Bourboule, à Honfleur ?*

T- *Ben, mon Dieu, c'était déjà plus pareil ! Mais quand même, y avait passablement des femmes, là-dedans, qui faisaient la pluie et le beau temps ! A Honfleur, vous savez, c'est comme ça* (geste de la main simulant une pente) ! *L'église ou la chapelle, elle est au milieu de la falaise. Pour aller à la messe, de l'hôpital, il fallait descendre les escaliers. Ceux qui allaient pas à la messe, dont je faisais partie, ils restaient pas longtemps à l'hôpital !*

E- *Ah bon ? Il fallait être bien pensant !*

T- *Voilà ! Vous l'avez dit ! Alors là, je suis de retour à Saint-Etienne… »*

Après le passage de son épouse dans la pièce, nous revenons sur le sujet :

---

[102] Vérification faite sur Internet, c'est bien l'Hôtel des Baignots, hôtel de l'établissement thermal des Baignots qui possédait 160 lits pour les soldats blessés, durant la Grande Guerre

E- « *C'est sur des critères religieux que vous avez été évacué d'Honfleur ?* Silence. Je précise : *« Qui sont déplacés quand même dans un contexte de guerre, vous ne croyez pas ?*
T- *Ah ben bien sûr que si ! Bien sûr que si ! Mais qu'est-ce que vous voulez y faire ? Puis ça se sentait pas ! On vous disait pas : « Vous allez pas à la messe : vous foutez le camp ! ». On vous le disait pas, ça ! Mais vous partiez ! Vous partiez ! On vous donnait des* …(points ?/ notes ?) *Je sais pas, moi ! On devait être noté ! »*

Un autre témoignage va dans le même sens, bien que le témoin ait su se tirer d'affaire habilement. Avant d'aborder ce thème précis, nous retiendrons aussi la première partie du témoignage qui indique une petite tricherie pour se faire envoyer loin du front, quand on était blessé.

Cette tricherie est indiquée par le caporal **Marius Redon** (cl.14) de Saint-Chamond, blessé à l'oeil (qu'il perdra) le 9 juin 1915, dans le secteur de Verdun, pour que son camarade reste avec lui :
T- *« Je me rappelle, à la gare, on te marquait avec un coup de blanc, là : « hop ! « hop ! ». Alors, moi, on me fait une barre, et l'autre qui était avec moi « CH ». Alors, je dis : « Tiens ! Il t'a pas marqué comme moi. Et pourtant, tu veux bien venir avec moi, bon sang ! Alors, écoute, tu sais pas, ton machin… ». Il efface le C, le H , il laisse juste le I, comme moi, quoi ! Alors, au tri, « hop ! « hop ! « hop ! ». Il vient avec moi ! Ceux qui avaient CH, il allaient à Chaumont, c'était encore dans la zone des armées. Et I, c'était à l'Intérieur !. Et il est venu avec moi, il avait pas droit !* (rire). *A l'Intérieur !*
E- *Et alors, ils s'en sont aperçus après, qu'il n'avait pas droit à y aller ?*
T- *Ah non, non, non ! A la gare, ça arrivait par…*(milliers ?). *Pas d'histoires ! Ils te demandaient pas si t'avais tes papiers ou pas des papiers. Ils te foutaient une griffe CH : voilà le train CH ; I, voilà le train de l'Intérieur ! […] C'est de là qu'on avait été à Murat, dans le Cantal, à l'intérieur ! »*

Ils seront bien soignés à l'hôpital de Murat et il découvre le moyen de prolonger son séjour :
T- *« A l'hôpital, tu y restais pas trop longtemps ! S'il y a en a un qui voulait l'ouvrir un peu, ils le gardaient pas, à l'hôpital, ils l'expédiaient ! J'ai dit* (= je me suis dit) : *« Non, sacré bobia* (imbécile), *tu la fermeras un peu, hein ! »*
E- *Mais l'ouvrir sur quoi ? Dire quoi ?*
T- *Sur tout ! N'importe quoi ! Fallait la fermer ! Alors, moi, j'étais un malin ! J'étais plus malin que les autres ! J'étais bien avec les Sœurs, hein ! Et si je vous disais que j'avais une bonne voix : je chantais à l'église ! Alors, tirez pas peine !* (ne vous inquiétez pas !) *! J'avais une bonne croûte !* (rire) *Et j'étais bien avec les Sœurs ! Ils pensaient pas à m'expédier !* (rire) *Quand j'ai eu resté mon temps, il a fallu partir, quoi ! Mais enfin, ils m'ont pas expédié plus vite que… Les Sœurs voulaient me garder, tu comprends ! »*

En dehors de sa vocation judicieuse de chantre qui lui assure les bonnes grâces des Sœurs (la *« bonne croûte »* et la prolongation du séjour), Marius a remarqué que les contestataires de tout poil, ou les grognons, sont vite écartés du relatif confort hospitalier par rapport à la dureté et au danger du front: « *S'il y a en a un qui voulait l'ouvrir un peu, ils le gardaient pas, à l'hôpital, ils l'expédiaient ! »*, et il décide prudemment de *« la fermer » !*

***

Chapitre 24

Les relations entre soldats et officiers : de l'admiration à la détestation

Chap. 24 –1916, déc. – Les relations entre soldats et officiers : de l'admiration à la détestation

« Alors, il s'était allongé parmi mes Chasseurs. Alors, j'ai bien vu qu'il n'était pas un Chasseur. Et j'ai dit : « C'est le général ! Eh ben mon vieux ! ». Alors je me suis approché de lui pour le bond que nous avons fait, le suivant, et puis je me suis excusé : « Mon général, je m'excuse, je ne suis qu'un petit sergent, je ne peux pas commander au général ! ». Alors, il m'a regardé comme ça, et il m'a dit : « C'est bien, petit, continue ! ». » - Sergent **Justin Charat** (classe 1912) de Montagnieu, puis Bourgoin-Jallieu (Isère)

« Et moi, on m'a pas vu puisque j'étais mort ! Mais le commandant m'a ramassé, il m'a porté derrière le talus, il m'a arrangé, il m'a fait des mouvements, des mouvements de toutes sortes…Tout d'un coup, j'ai ouvert les yeux, et j'ai vu le commandant qui pleurait ! (très ému). *Il m'a dit : « Ça va mieux, mon petit ?». J'ai pas pu lui répondre ! … Après, si … »* - **Etienne Carton** (classe 1918) de Feurs

« Et quand, en pleine nuit, quand il y avait par exemple des grenades qui tombaient (parce qu'il y avait toutes sortes de choses, toute la nuit ça tiraillait, ou des grenades qui tombaient, ou des coups de canons qui se tiraient : la nuit, on n'était jamais tranquille !)…mais quand il y avait un coup plus dur qui se faisait, qui se concentrait, fallait se tenir à point parce qu'il y avait le capitaine qui arrivait ! A n'importe quelle heure de la nuit ! Ah ! C'était un homme extraordinaire ! » - **Jean-Louis Monier** (classe 1913) de Marols

« C'est Bohel ! Je crois, le lieutenant Bohel , un nom comme ça. C'était un Breton, de la classe 16. En descendant, on devait faire une prise d'armes pour lui donner le galon de capitaine. On lui a donné quand même son galon de capitaine avant qu'il meure, à 8 heures du soir, sur le front ! Ils lui ont donné son galon de capitaine avant qu'il meure ! …On l'aimait beaucoup, cet officier ! » – **Marius Verdier** (classe 1917) de Rozier-en-Donzy

Relation entre la qualité des officiers et qualité du régiment

Ce titre, ainsi libellé, paraîtra une évidence sans doute à la plupart des officiers, mais l'entendre formuler par des soldats français, prompts à critiquer, ayant pour certains passé quatre ans de leur jeunesse à faire la guerre, est une tout autre chose. Elle se trouve pourtant affirmée, cette relation, explicitement dans les deux brefs témoignages suivants, implicitement dans la plupart de ceux qu'on lira après.

C'est à partir d'une typologie intéressante, mais hasardeuse et partiale sur la qualité patriotique des régions françaises, plaçant au sommet les *« gens du Centre, qui marchaient à fond de train »* et nettement plus bas ceux *« du sud de la France, à gauche, du côté de l'Italie »* qu'un gars du Centre, du Bourbonnais, **Jean Auroy** (cl.14)**,** agriculteur à Arfeuilles, dans l'Allier, aboutit à conclure finalement que l'origine régionale importait moins que la valeur des chefs pour faire l'identité d'un régime, sa combativité :
T- *« La Provence ! Mais ça dépendait des régiments, ça ! Ça dépendait de nos chefs ! C'est les chefs des régiments qui faisaient tout !*
E- *Y en avait des bons…*
T- *Et y en avait des chetits ! Y en avait des mauvais ! Et les bons, ils avaient des bons hommes avec eux ! Et les mauvais, eh ben, y avait rien à faire !*
E- *Donc le tempérament du chef suffisait pour faire un bon régiment ?*
T- *Parfaitement, oui ! Si on avait un bon chef, quand on partait à l'attaque ou n'importe quoi , qu'il prenait le devant, eh ben on disait : « Ben Bon Dieu, çui-là, il a du culot ! ». Eh ben, on l'aimait bien !*
E- *Ah oui, On l'admirait ?*
T- *On l'admirait, parfaitement ! Il donnait courage à ses hommes ! »*

C'est la même idée que développe le sergent **Marc Delime** (cl.15) de Boën-sur-Lignon, cordonnier avant guerre, ajusteur-outilleur après, monté au front au 17e R.I. de Lyon, puis passé au 158e R.I. de Lyon aussi en 1917, à propos d'un lieutenant qui savait leur inspirer confiance (les bribes doivent être raccordées), notamment pour les patrouilles ou les coups de main :
T- *« C'est l'officier qui nous commandait, le lieutenant… Il nous disait : « On va faire un coup de main ce soir. Attention ! Soyez prudents ! »… Il nous disait : « Vous passerez là, là, là… Et puis je vous retrouverai là-bas ! ». Le lieutenant venait toujours à notre rencontre, pour voir si ça avait bien marché ! Il était gentil !… Il nous disait : « Je monterai à votre rencontre ! » Et il venait ! C'était un officier, mais il venait ! Alors, il avait pas peur ! Il avait pas peur !*

E- *Alors, comme il était courageux…*
T- *Eh ben, nous aussi ! Comme il était courageux, nous aussi, on l'était pour lui ! Oh la !*
E- *C'est-à-dire que si un officier donnait pas l'exemple, les hommes étaient moins courageux ?*
T- *Ah ben, là, j'ai pas fait d'autres régiments… »*

Marc oublie qu'il en « fait » deux à la guerre (les deux cités) plus, pendant ses classes, un troisième, le 2e R.I… Il est à remarquer qu'il ne vient pas à l'esprit de Marc de lui reprocher de ne pas participer à la patrouille ou au coup de main, car ce n'est pas dans ses attributions, cette petite unité fluctuante d'une petite dizaine de personnes étant commandée par un caporal ou un sergent. En revanche, le lieutenant outrepasse sa fonction en allant à la rencontre de la patrouille nocturne, entre les lignes, et donc en s'exposant à un danger qu'il pourrait éviter sans qu'il vienne à l'esprit de son capitaine de le lui reprocher (il lui reprocherait plutôt de prendre ce risque inconsidéré, qu'apprécient les hommes).

I - Respect, affection et admiration pour certains officiers

Ma première intention était de ménager une gradation subtile dans les sentiments qu'ont inspirés les officiers aux soldats, de l'estime parfois critique au respect, en continuant par l'admiration fondée sur des qualités diverses, et en terminant par une véritable affection filiale pour cette autre figure du père qu'est parfois l'officier, surtout si une bonne dizaine d'années, voire le double, sépare l'officier du jeune soldat fraîchement incorporé, et cela sans tenir compte du grade de l'officier, du général au sous-lieutenant. Cela s'est avéré impossible, tant les sentiments se mêlent dans plusieurs des témoignages qui présentaient un vrai casse-tête pour la classification. J'ai donc procédé par grades descendants, non pour respecter la hiérarchie, mais parce que les officiers de terrain, au contact quotidien des hommes, inspirent des sentiments beaucoup variés et forts, que les officiers supérieurs (cela peut être vrai aussi dans la détestation, comme on le verra en seconde partie). Mais à l'intérieur des témoignages nombreux sur les sentiments portés aux capitaines et aux lieutenants, je reviendrai à cette classification sentimentale ou causale (la brièveté de certaines séquences mettant en relief tel type de raison d'apprécier son supérieur, qu'un autre extrait aurait sans doute valorisé par un autre sentiment).

Des généraux incognito au front suscitant l'admiration

Les généraux ne font pas partie de l'univers quotidien du soldat, qui ne les voit pratiquement jamais au front, et qui ne les approche exceptionnellement qu'au cours de cérémonies officielles, comme celles du 14 juillet à l'arrière, dans des villes un peu éloignées du front, où les régiments (avec les colonels les commandant) composant la Division sont rassemblés sous la forme d'un bataillon seulement (un bon millier de soldats), car les effectifs à réunir seraient trop considérables, et l'espace manquerait. Aussi est-il pratiquement inimaginable de concevoir qu'un général puisse s'aventurer incognito en première ligne pour voir si ses consignes sont appliquées, ou pour sonder secrètement, en écoutant les conversations, le moral de la troupe. Cela s'est produit pourtant…

Le sergent isérois **Justin Charat** (cl.12) dont on a découvert le parcours exceptionnel parmi les 14 Poilus dont on a suivi l'itinéraire de blessé, a vu, en décembre 1914, au 11e B.C. Alpins d'Annecy, un fait qui n'a pas dû être courant : un général ayant pris place incognito dans sa section !
T- *« La bataille de Carency*[1]*, ça a été quelque chose de formidable ! Oui, nous nous somme battus ! Alors, j'avais été nommé sergent, le 6 octobre. J'ai commandé donc une section. Et j'ai été chargé de faire une attaque avec ma section. Et figurez-vous qu'un général s'est mis dans les rangs de ma section et qu'il marchait au commandement ! Je m'en suis aperçu : je l'avais vu, ce général : je l'avais vu quand nous avions fait la pause. La pause sous la pluie. Et nous étions partis à minuit pour une mission de terrain, et tout à coup, les gens cherchaient leurs affaires. Pendant la pause, nous avions formé les faisceaux dans le chemin. Et les gars cherchaient à faire une cigarette, ou fumer une pipe. Et ils n'arrivaient pas à faire partir leurs briquets d'amadou. Alors le* (confus) *arrivait, mais on savait encore pas que c'était un général…*
E- *Il n'avait pas de signe distinctif ?*
T- *Si ! Y en avait un, mais il fallait le voir ! Il était habillé comme un simple Chasseur, avec une grande capote. C'était une capote d'infanterie. Et il est arrivé en passant devant les faisceaux, et il avait un cigare qui avait une flamme ! Il arrivait. Je dis : « Ben, qu'est-ce que c'est que ce gars-là, qui fume le cigare ? ». Et puis je le regardais, et je dis : « Mais c'est un général ! ». Alors, je l'avais vu, il avait ses étoiles sous son béret !*
E – *Ah bon, camouflées ?*

[1] Localité se trouvant à 10 km au sud-ouest de Lens

T- *Camouflées ! Et le gars qui sort, qui dit : « Tu peux me donner du feu, je peux pas faire partir mon briquet ! ». Alors, le gars* (le général), *il prend son ….*(cigare), *il fait tomber la cendre, et puis il éclaire la cigarette du gars, et puis il lui dit : « Tu te rappelleras que ton général t'a donné du feu ! ». Alors, le gars s'est mis au garde-à-vous : « Oh ! mon général !…. » - « Allez : ça va bien ! »…*
E- *Et qu'a-t-il fait ? D'abord, est-ce que vous vous souvenez du nom de ce général ?*
T- *Oui : j'ai son nom là !* (il montre un meuble). *J'ai sa photo…*
E- *Et alors, que venait-il faire incognito dans votre section ?*
T- *Ce général ? Il venait voir ce qui se passait sur la ligne de feu ! Et il s'est mis, quand j'ai commandé l'attaque, dans les rangs de mes hommes, et je m'en suis aperçu que plus tard. Et je l'ai repéré… à mon commandement… Vous savez, quand on attaque, on fait une attaque par assauts. On fait des assauts de 15 ou 20 mètres, puis on prend le souffle, et puis on reprend le souffle pour repartir. Alors, il s'était allongé parmi mes chasseurs. Alors, j'ai bien vu qu'il n'était pas un chasseur. Et j'ai dit : « C'est le général ! Eh ben mon vieux ! ». Alors je me suis approché de lui pour le bond que nous avons fait, le suivant, et puis je me suis excusé : » Mon général, je m'excuse, je ne suis qu'un petit sergent, je ne peux pas commander au général ! ». Alors, il m'a regardé comme ça, et il m'a dit : « C'est bien, petit, continue ! ».*
E- *C'est une belle anecdote ! Donc, en fait, il payait de sa personne pour venir voir en première ligne ce qui se passait !*
T- *Ce qui se passait, oui, oui. Oh ! Puis là, vous savez, y a eu des choses épouvantables ! Y a eu des choses épouvantables, mais enfin, celle-là, elle a été bien. Je vous ferai voir sa photo, je l'ai là !*
E- *Effectivement, on citera le nom de ce général, parce que ça mérite d'être conservé ! C'est admirable ! Je ne pense pas que tout le monde, parmi les généraux, allait en première ligne incognito pour se rendre compte du moral des troupes, tout de même ?*
T- *Si, si ! A un certain moment, surtout à cette période là, après la bataille de la Marne… »*

Mais Justin ne donne pas d'autres exemples d'officiers supérieurs au front, en première ligne, incognito, ou pas, il décrit ensuite le courage des fantassins dans cette première bataille de la Somme et du Pas de Calais de la fin de l'automne 1914. Malheureusement, l'entretien ayant duré plus de quatre heures, nous avons l'un et l'autre perdu de vue cette question, et je n'ai pas su le nom de ce général valeureux pas plus que je n'ai vu sa photo…

Un autre de nos témoins nous offre, par écrit cette fois, un autre exemple de général incognito parmi la troupe. Il s'agit de **Amand Beyron** (cl.11), musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne et Lyon, qui écrit le 26 septembre 1915, au deuxième jour de l'offensive de Champagne, vers Beauséjour :

« *A 3 heures du matin, je suis réveillé en sursaut par un obus éclaté tout près de l'entrée de notre abri sans l'obstruer… Je monte sur la tranchée. Le ciel était illuminé de fusées éclairantes de toutes couleurs : blanches, vertes, rouges, un vrai feu d'artifice, et je vois arriver sous la pluie qui commence à tomber, des dragons du 17e Régt avec leurs chevaux et* (ils) *se mettent en bivouac à 200 mètres de notre abri. Quelques moments après, étant rentré dans la sappe*, des hommes descendent les escaliers, parmi eux, un qui paraissait plus âgé, pour se mettre à l'abri de la pluie. Nous causons q.q. instants. Kakoi*[2] *qui ne perd pas le nord avait trouvé dans une cagna boche un petit réchaud à alcool et des tablettes* (d'alcool solidifié), *se préparait à faire dans un bouteillon boche en aluminium un peu de café… On ne voyait pas bien clair dans le « gourbi » faiblement éclairé par un bout de bougie qui menaçait de s'éteindre à chaque éclatement d'obus dans la tranchée. Il a demandé à un des hommes s'ils avaient un peu d'eau pour allonger le café. On a partagé le jus entre nous, et ce brave Kakoi qui n'en rate point dit au plus vieux des dragons : « Vous n'êtent* pas cinglés de venir avec vos bourrins vous faire esquinter si vous chassez les boches à la Reischoffen*[3] *dans les barbelés »… A ce moment, un homme dégringole dans les escaliers et se mettant au garde-à-vous devant le vieux dragon, lui remet un pli en lui disant : « Urgent, mon général », qui fait signe, après avoir lu, de partir avec lui aux 3 dragons… Kakoi était décontenancé et balbutia : « Mon général, excusez-moi de ce que je vous ai dit, je ne savai* pas, je croyais parler à des camarades … ». Le général lui mit la main sur l'épaule et lui dit gentiment : « Mon petit, merci pour ton bon café, moi aussi, j'étais fatigué, ça m'a fait du bien… Bon courage, mes enfants, et bonne chance. ». Kakoi ne répondit rien, s'assied par terre… Quand ils furent remontés, au bout d'un moment, dit simplement : « Ah ! Merde, alors ! ». Après un moment de silence, il se mit à gueuler : « Beyron, as-tu encore de la « gnole » dans ton bidon ? ». Le peu qui restait fut partagé et le bidon vidé, fut quand même gardé pour y mettre un rabiot de flotte quand on en trouverait. ».*

---

[2] Surnom d'un de ses proches camarades, nommé Perret, de Lyon

[3] La bataille de Froeschwiller-Woerth, en Alsace, dite « de Reischoffen » date du 6 août 1870, au début de la guerre de 1870 entre la France et la Prusse. Les cuirassiers français du corps d'armée commandé par Mac-Mahon s'y rendirent célèbres par deux charges héroïques, mais vouées à l'échec, à cheval contre la IIIe armée prussienne bien supérieure en nombre.

Comme dans l'anecdote précédente, on ne peut que louer le courage du général qui s'expose en première ligne, et qui utilise un uniforme de simple soldat pour mieux passer inaperçu (encore que les dragons qui l'entourent sachent qui il est, tout comme l'agent de liaison) et la simplicité amicale de ses propos quand son identité est découverte à tous. De tels faits, sans doute abondamment répétés et commentés, ne peuvent que renforcer l'admiration des hommes et des officiers pour ce type de général, et l'opposer au général hautain qui ne connaît que les liens hiérarchiques avec les colonels des régiments dont il a le commandement, et ne sait rien de la base, dont il ignore tout des conditions de vie…

Un troisième exemple de général incognito en première ligne, donc admirable par le risque pris, mais exemple sur l'authenticité duquel le rapporteur émet un doute, est évoqué par écrit, dans un de ses carnets de guerre, à la date du 20 juillet 1918, par l'adjudant **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) :

« Je viens d'entendre raconter une jolie histoire. Est-elle authentique ? Un général de Division, on ne m'a pas dit son nom, voulait se rendre compte comment était gardé les tranchées de son secteur, et la façon dont on avait préparé la défense de ce secteur, monta en ligne incognito. Pour cela, il prit une capote de soldat, sans galons, et le gourdin à la main, s'en alla seul aux 1ères lignes . En route, il trouva un sergent mitrailleur l'air affairé et embêté. « Eh ben, mon vieux, cela va-t-il dans ce coin-là ? » lui dit le général grimé en poilu. « Ah ! m'en parle pas, mon pauvre vieux ! » répondit le sergent, « avec une bande d'andouilles comme y en a à la Cie », et il désignait du geste le gourbi des officiers, « il faut tout faire. Tiens, on vient d'arriver avec nos mitrailleuses, les officiers foutent le camp a* leur abri et m'on* dit de placer les mitrailleuses. Je suis rudement embêté, je ne sais pas trop ou* je vais les mettre, et puis tout à l'heure, si elles sont mal placées, ils m'engueuleront encore, cette bande de cons ! ». « Ah ! mon pauvre vieux », reprend le général, t'est* comme moi, on m'a foutu une division entre les pattes, je ne sais pas comment me démmerder* !». Et le général s'en va. Tête du sergent mitrailleur. »*

Racontée ainsi, cette histoire est en effet un peu trop belle, trop stylisée, et trop critique, pour être parfaitement crédible. Mais il n'est pas interdit de penser que ce ne soit que la version améliorée, en éliminant les détails superflus, en accentuant la sincérité du général, en corsant le dialogue pour mieux souligner le parallélisme des « emmerdements » de chacun , et leur mutuelle incompétence, dont l'une est naturelle et l'autre scandaleuse, d'une histoire authentique, comme les deux précédentes… Toujours est-il que ce thème du général incognito parmi ses troupes, dont on pouvait penser qu'il relevait du temps héroïque de Valmy, avec des généraux révolutionnaires sortis du rang, risque-tout, et pas encore trentenaires, a dû, exceptionnellement, trouver sa place dans la Grande Guerre, qui a offert toutes les situations possibles et imaginables…

L'affection du soldat pour son « petit » général

A propos de généraux, un témoin, **Antoine Gacon** (cl.17) né dans l'Allier (Lenax), venu dans son adolescence à La Pacaudière, valet de ferme avant son départ à la guerre, après guerre épicier, puis charpentier, puis maçon à La Pacaudière, au front au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit, puis au 119e R.I. de Courbevoie, distribue bons et mauvais points, et s'attendrit sur son propre général (son fils intervient parfois dans la discussion) :

Fils de T – « *Là-bas, à la guerre de 14, tu disais tout le temps c'étaient des buveurs de sang !*
T- *Ah ! Mangin ! Ah ben, on a fait partie de son armée ! Ah la la ! Mais c'était un sauvage, lui !*
E- *C'était un colonial, je crois ?*
T- *Ah oui ! Je sais même pas ce que c'était ! Mais alors, il était à moitié fou ! Fallait pas arrêter, fallait y aller, fallait attaquer! Fallait… Un Bon Dieu de Bon Dieu, celui-là !*
Fils de T – *Je sais que tu l'as jamais aimé !*
T- *Oh ben dis donc ! Y en a pas bien qui l'aimaient, hein ! Un salopard, oui ! Il en fait bousiller là-bas, au Chemin des Dames, celui-là ! Oh la la !*
E- *Et Pétain ? C'est lui qui a repris la situation après, Pétain ?*
T- *Oh Pétain ! Ffff ! C'était un pauvre type ! Il était comme ça et après comme ça !* (geste de la main droite, qui se retourne)
E- *Au magnétophone, ça passe pas ! Donc tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ?*
T- *Voilà ! Quand il est passé, là* (à la Pacaudière), *tout le monde lui courait après !*
E- *Oui, mais vous parlez de la deuxième guerre, là !* T – *Oui !* E- *Mais c'est pas pareil ! Le Pétain de la première guerre, c'est pas le même !*
T- *Ah non ! Ben là, c'était pas pareil ! C'est lui qui avait organisé Verdun. Il avait organisé tout le bordel, là-bas ! Tout le machin, tout le fourbi ! Oh la la ! Il avait fait faire des routes, enfin c'est lui que… C'est lui qui a sauvé Verdun en attendant !* (sert à renforcer l'expression : en revanche).
E- *Donc y avait des chefs qu'on aimait et d'autres qu'on n' aimait pas ?*

T- *Ben, bien sûr, parce qu'il y en a qui étaient pas…*
E- *Et c'est Mangin qui vous a laissé le plus triste souvenir ?*
T- *Oh oui ! Mon meilleur souvenir, c'est mon général, moi : mon petit Pinaud ! Mon général Pinaud !*
E- *Vous l'aimiez bien ?*
T- *Ah oui ! Il nous a dit : « Ecoutez, les gars, faut qu'on remonte en ligne ! ». Bon ben, on remonte en ligne ! Eh ben, par la section, on dit : « « Eh ben, écoutez, c'est même pas la peine de remonter en ligne ! Vous avez qu'à amener une mitrailleuse et nous tirer dans les jambes ! Nous blesser, et puis comme ça on montera pas en ligne ! On ira pas se faire casser la gueule ! ». Voilà ! Et il m'a dit : » Non, non, non, non ! C'est pas possible ! C'est pas comme ça que ça marche ! ».*
E- *Mais vous pouviez directement lui adresser la parole ?*
T- *Ah oui ! Ben bien sûr, quand il venait faire une conférence ! Pas une conférence : qu'il venait discuter au régiment, quand on était renforcé. Vous savez, on avait des pertes, et quand il venait, y*[4] *était le général. Tout petit ! On l'appelait « le Tout Petit ! ».*
Fils de T- *Oui, avec les officiers, c'était…*
T- *Eh oui ! C'était un gars comme nous, quoi ! »*

Si l'on comprend bien la fin de la séquence, la section d'Antoine, et sans doute la compagnie, et peut-être même le bataillon, ayant essuyé de grosses pertes, aurai(en)t refusé de remonter en première ligne, ce qui a nécessité l'intervention du général Pinaud, qui, passant par-dessus le colonel responsable du régiment (colonel Valmy, selon Antoine) a usé de la persuasion et non de la contrainte pour les convaincre de le faire, et Antoine lui en est reconnaissant. On devine aussi que sa petite taille, au lieu de le desservir auprès des hommes, comme un manque de prestance, a contribué à sa popularité en le rapprochant d'eux ! Il ressort de sa part une impression de simplicité bien rendue par la phrase : « *C'était un gars comme nous, quoi ! »*, qu'il faut pourtant reconnaître très minoritaire parmi les soldats de base !

Quant à l'opposition Mangin – Pétain comme archétypes du mauvais et du bon général, elle est assez répandue parmi les Poilus que j'ai interrogés, Mangin cédant assez souvent la place à Nivelle

Un colonel admiré

C'est à son colonel, qui porte un nom célèbre, qu' **Auguste Lestage** (cl.16) né à Sancoins (Cher) voue une admiration particulière, sans toutefois vraiment la justifier par des raisons décisives. Fils de marchands forains ayant repris le flambeau familial, il s'est installé successivement dans plusieurs localités du Roannais (d'où il a rayonné sur foires et marchés): Le Coteau en 1928, puis La Pacaudière en 1960, puis Saint-Victor-sur-Rhins en 1979 et enfin Régny en 1988. Il a fait la guerre au 13e R.I. de Nevers :
T- *« D' abord, les officiers, on les voyait pas. Y avait le sergent, l'adjudant, qui passaient dans les tranchées. Des fois, l'officier, mais pas souvent. Aux Eparges, on avait Chombart de Lauwe*[5]*. Alors, Chombart de Lauwe, c'était un as ! Ah ! C'était un as, celui-là ! Un gars qui regardait les Boches !… Il* (le capitaine : a changé de sujet) *passait, il te tapait sur l'épaule : « Ça va, mon petit ? ». Il dit : « Tu fumes une cigarette ? ». « Oui, mon capitaine ! ». Là, il foutait une …*(punition). *Attends ! Bouge pas ! Il prenait son nom et le lendemain, il avait la punition, hein !…Il le disait, qu'il faisait la punition ! Je sais pas s'ils ont bien été punis. Mais je sais qu'aux Eparges, il est monté dans les tranchées, là. « Et alors, attention : y a Chombart de Lauwe ! ». Tout le secteur, partout, il était signalé, hein ! Ça s'était dit, qu'il y avait Chombart de Lauwe !*
E- *C'était le capitaine, Chombart de Lauwe ?*
T- *Non ! Le colonel ! Le colonel Chombart de Lauwe. Eh ben, c'était ben, un brave type, parce qu'il a… On a été au repos à Bayon, on a resté là, tranquilles, on a fait des machins de service en campagne* (des exercices) *comme on faisait au régiment. Eh ben, on était tranquille, là. Je m'en rappellerai toujours, on a passé un endroit : y a un type, il a passé la baïonnette dans le ventre d'un sanglier ! »*

Le colonel était donc un « *as* » parce qu'il était *« un gars qui regardait les Boches »*, les défiait sans doute en osant monter sur le parapet de la tranchée (ce qui suppose, dans l'esprit d'Auguste, qu'il était une exception parmi ses pairs), et un *« brave type »* parce qu'il n'ennuyait pas trop ses soldats au repos (mais ils

---

[4] « y » au lieu de « ce » est un trait de syntaxe de l'extrême nord de la Loire et du sud de la Saône-et-Loire
[5] L'ouvrage *« Guerre de 1914-1918 – Tableau d'Honneur – Morts pour la France »* (Editions La Fare, Paris, 1921) accessible par Internet (site Calaméo) nous apprend que le colonel Henri-Louis-Marie Chombart de Lauwe est *« mort de blessures de guerre, le 4 mars 1920 »* (p.227). Une de ses sœurs, mariée au vicomte Louis-Marie-Michel d'Amphernet (né en 1857), avocat, capitaine au 87e R. Territorial d'Infanterie, perdit à la fois son mari (des séquelles d'intoxication au gaz) le 25 mai 1919 et son fils Georges-Augustin-Marie, (né en 1892), Saint-Cyrien de le promotion Montmirail, sous-lieutenant au 125e R.I. , tué en Lorraine (Reméréville) le 25 août 1914 (pp.40-41).
Le nom de Chombart de Lauwe a été rendu célèbre par un fils du colonel, Paul-Henry Chombart de Lauwe (1913-1998), sociologue réputé, un des précurseurs en France de la sociologie urbaine, auteur de nombreux ouvrages, ayant travaillé à la fois au C.N.R.S. et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, et par son épouse Marie-José Chombart de Lauwe, grande Résistante comme lui-même.

font quand même de l'exercice !) et les laissait se divertir, comme organiser une partie de chasse, dont on a vu la description à propos de l'usage insolite de la baïonnette. Mais on comprend mal ce que cette histoire de punition donnée aux soldats qui fument à la vue des Allemands (ce qui peut entraîner des tirs de leur part) par le capitaine (à moins qu'il ait un moment confondu les grades d'officiers, et que ce soit le colonel qui punisse) vient faire dans la louange adressée au colonel !

Un commandant et deux capitaines considérés comme des pères

Etienne Carton (cl.18), 9e d'une famille de dix enfants, fils d'agriculteurs fermiers à Poncins, puis à Saint-Etienne-le-Mollard, a été poussé par la crise agricole des années 25-26 a abandonner le métier pour devenir cantonnier, puis chef cantonnier, essentiellement à Feurs. Engagé volontaire en décembre 1916, il a pu choisir l'artillerie, et a été incorporé au 113e R.A. Lourde d'Issoire. Après avoir été conducteur de chevaux, puis tireur au canon de 120 long, il est devenu l'ordonnance du commandant Guillermet à qui il a voué un vrai culte :

T- *« Le commandant, j'étais comme son fils, le commandant ! Il me faisait appeler. Je disais : « Il écrit, tiens… ». Je pansais mon cheval. « Il écrit, c'est une mission, il faudra la porter cette nuit ! ». Alors, il m'appelait : « Viens ici, Etienne ! Viens ici, mon enfant ! ».*

E- *Il vous appelait par votre prénom !*

T- *Même « mon enfant » ! Il m'aimait !* (très ému, il pleure). *C'est qu'il m'a ramassé mort !*

E- *Ah, Il faudra me raconter ça !*

T- *Attendez ! Alors là, vous comprenez…*

E- *Il s'appelait comment, ce commandant ?*

T- *Guillermet ! C'était un héros ! C'était un héros ! On a passé les lignes, on est allé mettre les batteries en avant des fantassins ! Et on a passé les lignes. Les fantassins voulaient pas nous laisser passer, les Chasseurs Alpins ! Il a fait voir la mission que j'étais allé chercher chez le colonel : ils nous ont laissé passer quand même ! Mais les Fridolins nous tiraient dessus !…*

E- *Vous l'aimiez beaucoup, ce commandant ?*

T- *Je l'aimais comme mon père ! Comme mon père ! Je l'aurais pas laissé mort sur le carreau ! Je l'aurais emporté ! Et lui m'aurait pas laissé ! ».*

Beaucoup plus loin dans l'entretien (au moins trois quarts d'heure après), Etienne évoque l'explosion d'un obus qui, en le projetant, lui fait perdre conscience, ce qui va illustrer ce qu'il avait affirmé:

T- *« Et je causais avec un fantassin et un brigadier, et les lignes étaient à côté : ils ramassaient des blessés. Alors, on causait. Tout à coup, il en arrive un : Pouf ! A mes pieds !…Un obus ! Il me projette je sais pas où ! Et le brigadier qui était à côté de moi, il a eu beaucoup de blessures, on l'a porté au poste de secours, derrière, là-bas. Et moi, on m'a pas vu puisque j'étais mort ! Mais le commandant m'a ramassé, il m'a porté derrière le talus, il m'a arrangé, il m'a fait des mouvements, des mouvements de toutes sortes…Tout d'un coup, j'ai ouvert les yeux, et j'ai vu le commandant qui pleurait !* (très ému). *Il m'a dit : « Ça va mieux, mon petit ?». J'ai pas pu lui répondre ! … Après, si !*

E- *Il pleurait parce qu'il vous croyait mort ?*

T- *Parce qu'il me croyait mort ! Il m'aimait, mon commandant ! Il m'aimait beaucoup ! Parce qu'ils savaient que tous les messages étaient rendus à la personne où ils étaient adressés ! Et il m'aimait beaucoup !*

E- *Il avait confiance en vous ?*

T- *Oh ! Toutes les confiances ! Et moi, j'avais confiance au commandant parce que c'était un héros ! Le commandant, c'était un héros ! Il avait peur de rien !*

Je lui demande d'épeler le nom, ce qu'il fait, et je lui fais remarquer :

E- *Vous en parlez sans arrêt, de ce commandant Guillermet !*

T- *Je le vois toutes les nuits !* (il se met à pleurer). *Vous savez, j'ai passé dans des endroits… »*

On ne peut qu'être ému soi-même à la vue d'un vieillard de 89 ans s'abandonner aux larmes en évoquant l'officier dont il était l'ordonnance 70 ans auparavant, et en confiant qu'il y pense chaque nuit…

Claude Richard (cl.11), agriculteur à Cuzieu, dont il a été le maire de 1953 à 1965, était maître pointeur au 65e R d'Artillerie de Montagne de Grenoble, où il avait effectué son service militaire avant guerre. Il a conservé beaucoup d'affection pour son capitaine (nous rassemblerons ses propos, trop fragmentés) :

T- *« A ma batterie, nous avions un capitaine, le capitaine Panon ; c'était un Alsacien. Il était champion ! On le considérait comme notre père. On l'aimait bien !* (pleure d'émotion). *Et puis, il m'aimait bien, moi ! Comme j'étais le maître-pointeur de la première pièce. Il était gentil comme si j'avais été son fils !*

E- *Il était plus âgé que vous, bien sûr !*

T- *Oh ! Bien sûr ! Il avait trente et quelques années, quoi ! Un grand blond ! Un grand bonhomme blond, belle allure !*

E- *Et vous l'aimiez bien !*

T- *Oh bien, oui ! Je l'aimais autant que mon père ! Et lui m'aimait aussi ! Comme c'était moi à qui il faisait régler les tirs, j'étais un peu plus considéré… »*

Il ne connaît pas son prénom et sait qu'il est sorti vivant de la Grande Guerre

Cette émotion, on la retrouve aussi forte que chez Etienne Carton dans le témoignage de **Jean-Marie Quet** (cl.17) d'Essertines-en-Châtelneuf, carrier avant guerre devenu ouvrier en scierie après guerre, soldat au 22e R.I. de Bourgoin, à propos de son capitaine qui, au cours du fameux hiver 1916-1917, avait pris la peine d'organiser un procédé pour faire dégeler les boules de pains distribuées aux soldats (la conversation recommence après un arrêt de la bande magnétique) :

E- « *On parlait donc de ce fameux pain qui vous avait fait tant de plaisir…*

T- *Ah oui ! Et je me rappelle plus si c'est le… C'est notre capitaine…Le capitaine Elie ! Tè ! Bon Dieu ! De Lyon !* (voix tremblante d'émotion) *Ça me revient ! Et c'est lui qui nous a dit : « Attendez ! Bougez pas ! Quante* le boulanger aura défourné son four, on passera nos boules dedans ! ». Eh ben, Bon Dieu, jamais j'ai mangé de si bon pain ! Ça l'avait fait remouiller un peu, il était revenu… Bon Dieu ! On le mangeait comme de la brioche !*

E- *Y avait des bons gradés quand même !*

T- *Ah oui ! Oh ! Le capitaine Elie, de Lyon, c'était notre père de famille !* (il pleure). *Oh oui ! Je peux le dire ! On était ses enfants ! Comme il disait !*

E- *Ah oui ! A ce point-là ? Il était plus âgé que vous ?*

T- *Il était un peu plus vieux que nous…que moi, toujours !* (en tout cas) *parce que j'étais pas tellement vieux à cette époque. Mais lui, pour arriver au grade de capitaine, il avait ben fallu qu'il passe avant moi. Capitaine Elie !*

E- *Il était brave* (gentil) *avec vous ?*

T- *Oh oui ! On l'appelait que… notre papa, nous !*

N'est-ce pas l'attendrissement qu'il ressent au souvenir du capitaine Elie qui lui inspire cette appellation très tendre de « papa », pour le moins inattendue à la guerre ?

E- *Ah bon ? A ce point-là ?* T- *Ah oui !* E- *Parce qu'en général, il y avait une sorte de crainte ?*

T- *Ah ! Mais lui ! Il nous aimait bien, et on l'aimait bien ! Ah oui ! J'ai jamais vu passer des punitions dans son secteur… Quand on lui faisait signer, qu'on lui apportait des punitions, il prenait la feuille : pof ! Dans la corbeille à papier ! « Je ne veux pas de punitions ! Je ne veux pas de punitions ! » Un point, c'est tout ! Et puis voilà ! Ah ! C'était un brave ! C'était un brave, oui ! On en trouve sur la terre, des braves ! Mais le capitaine Elie… C'était pourtant un capitaine, Mais brave comme tout, ouh la la ! C'était notre père de famille, nous ! Pas autre chose !*

E- *Il était très humain avec vous ?*

T- *Ah ! On pouvait pas trouver mieux ! On pouvait pas trouver mieux ! Et il était de Lyon !*

E – *Est-ce qu'il était courageux, aussi, au combat ? Il vous montrait l'exemple ?*

T- *Ah oui ! Ah oui, ça ! Si on faisait une attaque, il était pas le dernier ! Il nous montrait le chemin ! C'est pour ça qu'on l'aimait bien ! »*

Le capitaine Elie était donc deux fois brave : au sens français de « courageux », et au sens régional de « gentil, attentionné »

Ces trois hommes de 89 ans, 98 ans et 90 ans au moment de l'entretien ont pleuré d'émotion à l'évocation de leur « père de famille » qu'était l'officier ! Le premier d'entre eux, en étant ordonnance, a une relation privilégiée avec son commandant, le second s'estime proche en raison de sa qualification de maître pointeur recueillant directement les instruction du responsable de la batterie, le troisième n'a aucune fonction particulière qui permette d'expliquer une relation spéciale. Mais faut-il rationaliser les sentiments ?

Des capitaines pleins d'humanité

Un capitaine d'artillerie admiré pour son sens de l'équité

Claudius Mestrallet (cl.16) de Saint-Genest-Lerpt, valet de ferme puis mineur à Roche-la-Molière avant son départ à la guerre en avril 1915, mineur à Roche avec diverses activités devenu chef d'équipe en 1935 jusqu'à sa retraite en 1950, était soldat dans l'artillerie (1e R.A. de Montagne de Grenoble, puis 5e R.A. de Campagne de Besançon, puis 205e, régiment de réserve du 5e). C'est à propos du ravitaillement qu'il vient à évoquer la figure de son capitaine, qu'il appelle parfois commandant, sans doute parce qu'il devait commander la batterie où servait Claudius :

T- *« Il se faisait la nuit, le ravitaillement. Ben, aussi, regardez : on avait un capitaine… le commandant… On était affecté* (rattaché) *à la 10e batterie ; ma batterie que j'étais, c'était eux* (ceux de la 10e batterie) *qui nous ravitaillaient. Eh ben, le commandant* (omet : *« disait que »*) *les officiers, il fallait qu'ils mangent comme nous ! Le commandant, vous savez !* (tremblement d'émotion dans la voix). *Il leur livrait comme nous, hein !*

Il disait : « Moi, je fais pas deux repas ! Je fais le repas comme les ouvriers…comme les soldats ! ». C'était un vieux garçon, il avait 28 ans. Il avait sa mère qui était prisonnière, elle était des pays envahis, avec une sœur. Mais c'était un numéro ! Quand on allait au repos, il se battait avec un Auvergnat ! Il était en tranchée, il se lavait plus ! Vous auriez vu ça, il était tout bayard (taché, maculé de taches), *tout badigeonné ! Oh ! C'était un numéro !*
E- *Et vous l'aimiez bien ?*
T- *Oh ben oui ! Oh ! C'était un type !*
E- *Mais vous vous souvenez de son nom ?*
T- *Pas bien ! Je perds un peu les machins… Legros ! Legros !… Il était du pays du Nord ! »*

Le fait de connaître des éléments de la vie familiale de l'officier signale ici une sorte d'intimité avec lui. Deux éléments contribuent à en faire un officier remarquable : son équité d'abord dans la répartition des vivres entre officiers et soldats (alors que statutairement l'officier dispose de plus de parts que le soldat, et de meilleure qualité) ce qui montre de la considération pour le soldat de base (le lapsus commis *« ouvriers »* au lieu de « *soldats* » montre que l'officier est assimilé au patron de l'entreprise), son originalité ensuite, à travers deux faits, le goût pour la bagarre, et surtout, le manque d'intérêt pour soigner son apparence quand il est en tranchées, ce qui l'oppose aux officiers tirés à quatre épingles, faisant cirer leurs bottes par leur ordonnance, même en tranchées, et donc le rapproche des « Poilus » boueux, crasseux, par impossibilité de se laver au front. Cette négligence fait de lui un « numéro », un original… Par ailleurs, le fait d'être une victime de la guerre : mère sans doute veuve et sœur prisonnières des Allemands dans un des départements occupés par l'ennemi renforce le capital de sympathie que lui accordent les soldats.

Un capitaine intrépide attentif à tout

Jean-Louis Monier (cl.13), agriculteur à Marols, a connu sept régiments pendant ses quatre ans de guerre, dans trois armes différentes : train des équipages d'abord, infanterie, puis cinq régiments d'artillerie. C'est au 363e R.I. de Nice qu'il rencontré un capitaine qui lui a inspiré, pour sa bravoure, une grande admiration. L'épisode relaté renvoie au grand froid de l'hiver 1917 :
T- *« Je crois que c'était au mois de février, il faisait un froid terrible, en 17, oui, il faisait un froid sec, gelé. Alors, c'était tout différent*[6] *: c'était le capitaine. Le capitaine, c'était un homme très riche, d'après ce que disaient les copains : il était de Marseille, c'était le fils d'un armateur, c'était un des plus jeunes capitaines de l'armée française. C'est le seul homme que j'aie vu avoir peur de rien ! J'en ai point vu d'autres, ni gradés, ni autres, j'en ai point vu ! Y en avait certainement d'autres, mais moi, j'en ai point vu. Mais lui, je peux vous dire que c'était un homme qui n'avait peur de rien ! Alors, par une nuit, je montais la garde, j'étais au fusil-mitrailleur. Vous savez, dans les tranchées, on n'avait pas le droit de parler, pas le droit de rien faire ! Il fallait pas parler, ou alors dans le tuyau de l'oreille. J'entends un bruit, je me retourne légèrement, et malgré la nuit j'ai connu* (reconnu) *que c'était le capitaine. Il est monté sur cette banquette, là* [7]*, parce que la nuit, nous avions la tête en dessus du sol, et il m'a dit à l'oreille : « Ça marche bien, votre fusil ? ». Alors, je lui ai dit : « Oh oui, naturellement. ». Il m'a dit : « Je vais essayer ». Mais le fusil n'a pas marché ! Il n'a pas marché du tout ! Alors, il s'est tourné, il m'a dit : « Votre fusil ne marche pas ! ». Je lui ai dit : « Oui. Pourtant il marchait bien ! ». Il m'a dit : « Je vais vous dire pourquoi : parce que vous l'avez trop bien graissé, et la graisse a figé ! ». Vous comprenez : comme c'étaient des mécanismes assez délicats, la graisse avait figé. Il m'a dit : « Allez dans l'abri, nettoyez votre fusil et je vous remplace. ». Et il m'a remplacé ! Moi, ça m'a pas pris bien longtemps, mais enfin, il a fallu le démonter, l'essuyer avec des pattes* (chiffons) *bien comme il faut. Une fois que je l'ai eu essayé, je suis revenu avec mon fusil-mitrailleur. Alors, il m'a dit : « Et maintenant, il marchera ? ». J'ai dit : « Je le suppose. ». Toujours dans le tuyau de l'oreille. Alors, lui, il a tiré un chargeur, il m'a dit : « Ben, voyez, il marche ! Vous le saurez ! Vous dégraisserez votre fusil pour venir monter la garde. ». Il faisait trop froid : la graisse avait gelé !*
E- *Une température très basse ?*
T- *Oh ! Il faisait froid ! Ouh la la la qu'il faisait froid ! Quand on allait monter la garde, on faisait pus partie des hommes ! »*

Beaucoup plus loin dans l'entretien, Jean-Louis revient sur ce fameux capitaine, à l'occasion d'une question générale :
E- *« Et les rapports avec les officiers ?*
T- *Oh ben moi, je me plains pas des officiers, sauf de quelques-uns. Mais dans la généralité, je me plains pas. Ecoutez : je reconnais que j'avais eu des officiers extraordinaires. Dans l'infanterie, je vous le dis, le seul homme que j'avais vu, moi….*(ne pas avoir peur). *Et quand, en pleine nuit, quand il y avait par exemple des*

---

[6] Tout différent du colonel peureux qui sera décrit en fin de ce chapitre.
[7] Il s'agit de la banquette de tir, surélévation du sol au front de la tranchée, du côté de l'ennemi, pour pouvoir tirer par-dessus le parapet, en étant debout contre la paroi

grenades qui tombaient (parce qu'il y avait toutes sortes de choses, toute la nuit ça tiraillait, ou des grenades qui tombaient, ou des coups de canons qui se tiraient : la nuit, on n'était jamais tranquille !)…mais quand il y avait un coup plus dur qui se faisait, qui se concentrait, fallait se tenir à point parce qu'il y avait le capitaine qui arrivait ! A n'importe quelle heure de la nuit ! Ah ! C'était un homme extraordinaire ! Je lui trouvais qu'un grief : c'était que quand il y avait quelqu'un de supérieur, par exemple le commandant ou le colonel, qui arrivait, il était complètement perdu ! C'est curieux : un homme qui n'avait peur de rien et qui se troublait facilement ! Et je vous dis bien, il a été tué après… »

Un capitaine sensible, aimant ses hommes

François Potin (cl.14) né dans l'Allier, valet de ferme puis métayer dans l'Allier après guerre jusque vers 1930, ayant exercé divers métiers du bâtiment avant de se retirer dans la Loire, à Saint-Just-en-Chevalet, a fait toute la guerre au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire. Lui qui n'est pas tendre avec la plupart des officiers, évoque avec beaucoup d'émotion la sensibilité de son capitaine, notamment à propos de Verdun vers le fort de Tavannes en mars 1916 :

T- *« On était dans des trous d'obus, et eux* (les Allemands) *ils étaient comme nous . Ils savaient même pas comme ils étaient !*

E- *Ah bon Il n'y avait même pas de tranchées organisées ?*

T- *Oh ! Il y avait pas de tranchées, rien ! C'est pour ça, la nuit… Quand on a été relevés, le capitaine a dit : « Je vas* y aller avant la nuit parce qu'il y a toujours des gars qui, au lieu d'aller chez nous, ils vont ailleurs, ils vont chez les Boches ». Alors, il y a été avant la nuit, et puis on a été pris par un bombardement, on allait en ligne, le capitaine était devant…. Oh ! Bon Dieu ! Un bombardement ! Jamais j'avais vu ça ! Les obus tombaient comme la grêle ! »*

Il évoque ensuite longuement le fait qu'au cours de cette montée en ligne, il ait été à moitié enterré par un obus.

T – « *Tout à coup, qu'est-ce que je vois devant moi ? Le capitaine qui redescendait ! Le lieutenant était devant la compagnie. Le capitaine s'arrête et dit : « Vous avez des pertes ? ». Le lieutenant dit : « On n'a pas un homme de touché ! ». On avait reçu un bombardement ! Le capitaine, je lui ai vu couler les larmes des yeux ! J'ai croisé les bras… Il a dit : « Vous avez été sous un bombardement ! Vous pouvez pas y croire ! Je croyais pas revoir un homme de ma compagnie ! ».*

Ces larmes de bonheur du capitaine, en apprenant que la compagnie a été épargnée alors qu'il la croyait anéantie, François ne les a jamais oubliées. Il y revient plus loin : *« Et le capitaine disait… Je l'ai vu pleurer ! Il disait : « Je croyais plus revoir un type de ma compagnie ! Vous avez été sous un bombardement incroyable ! ».*

Des lieutenants intrépides, souvent admirables

Un lieutenant intrépide, mais dépourvu d'autorité naturelle

Antoine Pélissier, né en 1893 à Firminy, caporal au 98e R.I. de Roanne depuis le 5 septembre 1914, se trouve à proximité de Compiègne, le 16 septembre 1914 ; dans son récit achevé en janvier 15, après une période d'hospitalisation pour sciatique aiguë, il déclare son admiration pour son lieutenant, tout en percevant ses faiblesses : *« Ce 16 septembre, dans l'après-midi, nous sommes à nouveau face à l'ennemi, c'est une guerre de partisans, ou* l'on combat de ruse ; il* nous tire* des dum-dum [8]et sont juchés dans les arbres. Les allemands* font une tranchée qu'ils pensent occuper comme avant-poste ; la position est bonne et notre capitaine donne ordre a* notre lieutenant de la prendre. Mon lieutenant, homme brave et rusé, qui aurait dû pour moi [9] avoir un peu plus d'autorité en commandement, c'est à dire* que j'aurai * aimé l'avoir comme*

[8] Les balles dites « dum-dum », du nom de Dumdum, nom du cantonnement anglais de l'Inde où ce type de modification de la balle conventionnelle fut inventé, sont apparues à la fin du XIXe siècle, selon *Le Grand Larousse de la Langue française* (tome 2, p. 424) ; ce sont des balles de fusil dont l'ogive (l'extrémité conique) a été cisaillée en croix, soit à la fabrication, soit manuellement avec un couteau par le soldat, de manière à aggraver la blessure en déchirant les chairs au lieu de les perforer, et en éclatant en morceaux quand elles heurtent un os, causant d'horribles blessures. L'usage des balles « dum-dum » fut prohibé par la convention internationale de la Haye de 1899, mais fut néanmoins assez répandu pendant la guerre de 1914-1918. Pour les Français, qui n'avouent jamais en utiliser, elles représentent à la fois une preuve et un symbole de la sauvagerie allemande…

[9] Il ne faut pas se méprendre ; Antoine Pélissier ne veut pas dire que le lieutenant aurait dû avoir plus d'autorité envers lui, à l'encontre du caporal qu'il est ; l'expression « pour moi » en français local signifie « selon moi », « à mon avis » ; c'est donc un reproche à portée générale ; apparemment, à ce stade de la phrase, le lieutenant ne lui paraîtrait pas assez autoritaire envers tous ses subordonnés, sous-officiers et hommes du rang. Mais on va voir qu'il se contredit dans la phrase suivante ! Finalement, on peut penser qu'Antoine considère que son lieutenant n'a pas assez d'autorité naturelle,

commandant ou capitaine car il avait de la capacité. Il savait maintenir ses hommes dans une grande discipline, un peu criard, quelques fois embêtant, mais bon homme dans le fond, aussi l'aimions nous assez..*

« Avec moi, nous disait-il, vous craindrez toujours moins ! »[10]*. Et en effet, on le suivait partout avec confiance car il était brave, il ne se cachait pas, au plus fort des combats il était au milieu de nous, faisant attention à tous, et quand un homme faiblissait, il employait tous les moyens pour le remonter, dut*-il le menacer de son revolver.*

J'étais son petit copain [11]*, il avait pour moi un peu d'affection et souvent il me disait sa pensée sur les évènements, c'est pourquoi je donne quelques détails des péripéties par lesquelles nous avons passées* ensemble. »*

Ces péripéties, ou tout au moins la plus spectaculaire d'entre elles, Antoine en fait le récit après sur plus de neuf pages ! Résumons : le lieutenant étant blessé et demeurant sur le terrain, en cette soirée du 16 septembre 1914, près de Ribécourt [12], Antoine, le caporal, et son escouade partent dans la nuit (car les Allemands sont à proximité) tenter de ramener le blessé, mais la fusillade les en empêche ; finalement, le capitaine enverra aussi un peu plus tard dans la nuit des brancardiers, protégés par Antoine et son escouade, et le lieutenant sera retrouvé et rapporté. Mais la première partie de la campagne d'Antoine Pélissier s'achèvera là, car la nuit passée dans l'eau jusqu'aux hanches (les Allemands ayant dérivé l'eau d'un bassin pour en faire un nid de mitrailleuses et ayant noyé la tranchée française par l'entremise d'un chemin creux facilitant la dérivation) puis la longue reptation dans la boue pour chercher le lieutenant blessé, lui vaudront dès le lendemain 17 septembre, une sciatique aiguë et quatre mois d'hospitalisation qu'il mettra à profit pour rédiger son récit de 43 pages intitulé *« Ma Campagne »*, achevé à Roanne le 14 janvier 1915.

Un lieutenant intrépide et soucieux de la vie des hommes

Claudius Viricel (cl.10, agriculteur à Grammond, a passé le début de la guerre en Orient, avec la 66e Compagnie de Zouaves, et a vécu les combats des Dardanelles en 1915. Versé au 1er Régiment de Zouaves d'Alger, il rentre en France et se retrouve fin mars 1916 à Verdun, où la grande bataille a commencé depuis un bon mois. C'est là qu'il a l'occasion d'admirer un jeune sous-lieutenant, plus jeune que lui, qui a déjà 26 ans , ce qu'il écrit dans son récit de guerre intitulé *« Souvenirs »* :

« Cette dernière période fut très mouvementée. Les Bôches qui opéraient a* ce moment-là leur offensive foudroyante dans la région d'Amiens, voulurent également, pour donner le change, attaquer violemment devant Verdun. Il y eut un marmitage effroyable qui nous occasionna des pertes sensibles, mais les bôches* ne gagnèrent pas de terrain.*

Je me souviens d'un trait de courage accompli a ce moment-là par le jeune s/Lieutenant Chambonneau, cdt la section dont je faisais partie. Au plus fort d'un bombardement intense, cet homme au sang-froid merveilleux, fit abriter toute sa section. Applatis* dans des trous, nous n'étions, certes, pas invulnérables, mais nous étions au moins a* l'abri de la plupart des éclats qui rejaillissaient en tous sens. Pendant ce temps-là, lui se mit en quête d'une bosse de terre légèrement surélevée ou* il se posta debout afin de surveiller l'ennemi et où il resta jusqu'à la fin du bombardement, c'est-à-dire pendant près de deux heures. Il n'eut aucun mal. C'est une chance, et ce soir-là, le lieutenant Chambonneau aurait pu se dire en toute conscience qu'il avait sauvé la vie a* bon nombre d'hommes de sa section. Ces actes de bravoure ont été rares de la part de nos chefs… C'est une raison pour que celui-là trouve dans ce récit la place à laquelle il a droit ! »*

C'est aussi une bonne raison pour qu'il trouve dans mon récit, relayant celui de Claudius Viricel, la place à laquelle il a droit. L'admiration pour la bravoure du jeune sous-lieutenant (devenu lieutenant au moment où Claudius a quitté le régiment) se double, chez Claudius, de la reconnaissance d'avoir peut-être eu la vie sauve, ce jour-là, grâce à lui, tout comme ses camarades qui, eux, n'ont pas fait de récit…

émanant spontanément de lui, et qu'il est obligé d'imposer la discipline par des criailleries (cf *« un peu criard »*) indignes de son rang d'officier.

[10] Cette phrase signifie, on l'aura compris : *« Avec moi, vous aurez moins à redouter le danger ennemi »* et non pas *« Vous aurez moins à craindre de moi que d'un autre lieutenant »* !

[11] Il ne faut pas se méprendre sur cette expression : il n'y a aucune trace d'homosexualité chez Antoine Pélissier, qui, par ailleurs, correspond activement et tendrement avec sa fiancée Hélène Daurelle, native d'Usson-en-Forez, venue à Firminy en 1910, infirmière à l'hôpital de Bellevue, à Saint-Etienne, pendant la guerre ; il l'épousera le 13 août 1918, et de ce mariage naîtra une fille, Marie-Louise, qui a eu la gentillesse extrême de me confier les écrits (récits et correspondance) de son père mort le 30 août 1975 à Firminy.

[12] Ribécourt est une petite localité de l'Oise, au nord de Compiègne, à peu près à mi-chemin entre Compiègne et Noyon.

Une mission périlleuse exécutée avec son lieutenant

Un danger affronté ensemble scelle une relation très particulière entre le soldat et l'officier, et valorise le fait d'armes du soldat. En témoigne cette séquence très vivante de **Pierre Sabatier** (cl.13) de Firminy, où il était apprenti maçon avant guerre, puis métallurgiste à l'usine Holtzer d'Unieux, finissant comme contremaître. C'est au 35e R.I. de Belfort que se situe cet épisode, en 1918, alors que Pierre est grenadier voltigeur :

T- *« Puis une autre fois, on partait… Le lieutenant me dit : « Allez ! Prends ton fusil et viens avec moi. ». Alors, on arrive au bout de la tranchée. Les Boches battaient en retraite, c'était en 18, ça. Y avait 500 mètres à faire, parce qu'il y avait un chemin qui coulait… Alors, les types nous disent, les derniers* (du bout de la tranchée) : *« Où est-ce que vous allez ? Faut pas passer ! Regardez : y a une mitrailleuse qui tire d'en haut ! Voyez : c'est plein de cadavres ! ». En effet, on voyait dans le pré, puis le chemin, tous les types étendus, une quarantaine, je sais pas combien… Et le lieutenant me dit : « On a des ordres ! On a l'ordre ! ». Il avait un papier à porter au régiment à côté,* (ordre) *de plus avancer parce qu'il était pris. Il dit : « Faut y aller ! » Je dis : « Allez ! Pas d'histoire ! ». Je regarde, y avait un buisson, je dis : « On va courir jusqu'au buisson, on se couchera sous le machin ! ». On sort : hop ! « Ta ta ta ta ta » ! Ils nous tirent dessus ! On se couche vers le buisson, comme ça ; on a resté dix minutes à peu près sans bouger. Et puis je regardais : j'ai vu trois tanks qui montaient, qui montaient sur eux, mais à un kilomètre de nous ! Et puis alors après il me dit : « Allez ! Faut traverser le chemin ! ». C'est qu'il fallait sauter le chemin ! Puis je regarde, je dis : « Y a un trou plus loin ». J'ai vu qu'il y avait un trou que l'obus avait fait. Il me dit : « J'y vais ! On saute dedans ! ». Hop ! On a levé, on traverse, on se fout dans le trou ! Le trou était un peu plus grand que la table, mais vous savez, la terre… un mètre de profond. On s'y colle dedans. Les balles : « Tchac ! Tchac ! Tchac ! Tchac ! Tac ! Tac ! » après* (contre) *la terre ! Alors, on se baissait, on bougeait pas, hein ! Et la tranchée, elle était comme de là vers la porte, et il fallait y sauter ! Fallait y sauter ! On a attendu qu'ils tirent plus. Puis alors, quand ils s'arrêtent de tirer, je dis, je dis : « Allez ! ». Il me dit : « Je vais sauter premier, et tu sautes après ! ». Je dis : « Non, non, non ! ». Ils étaient aussi malins que lui ! Je dis : « Le premier va bien sauter, mais le deuxième, il y passe ! ». On va crier : « 1-2-3 », et on saute tous les deux à la fois ! ». « 1-2-3 » : hop ! J'ai sauté avec lui ! Pour sauter, j'étais plus leste que lui. Je m'allonge sur la mitrailleuse abandonnée par eux. Moi, je regarde… Je tenais le revolver* (anticipe l'action future) *: ils s'étaient désarmés, ils s'étaient rendus, alors je prends le revolver…*

E- *Ah ! Mais ils étaient là, encore ?*

T- *Non, non ! Y avait plus personne ! En sautant dans la tranchée (c'était plus haut, eux) alors, hop ! Il me baroule* (roule) *dessus ! Il me dit : « Qu'est-ce que t'as trouvé ? ». Je dis : «Le revolver ! ». Il me dit : « Donne-moi-le ! »*[13]*. Je lui ai donné. Puis je regarde : deux mètres plus loin, y avait une autre mitrailleuse, y avait un revolver, j'ai pris le revolver. Je l'avais, ce revolver, et puis je l'ai vendu : ma femme était malade, un jour, je l'ai vendu à Saint-Etienne… ».*

Il est clair que cette histoire est valorisante pour Pierre : il est le seul compagnon du lieutenant, il prend des initiatives judicieuses (comme de sauter en même temps) pour leur faire éviter la mort, il semble partager le commandement, il trouve un beau trophée (sa présence sur le sol indique la précipitation : comment se fait-il que les mitrailleurs allemands se soient désarmés sans que les Français qui les capturent ne s'emparent de leurs armes de poing, facilement portables et appréciées comme trophées ?). Malheureusement, Pierre l'arrête là, son histoire, et je n'ai pas songé à la lui faire terminer (*« à lui la faire terminer »* en forézien !) pour savoir si le pli avait bien pu être remis au commandant de l'autre bataillon.

Un lieutenant blessé, sauvé et reconnaissant

Francis Ferret (cl.16) agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, né à Coise (Rhône) qui a fait l'essentiel de sa guerre au 170e R.I. d'Epinal, reconnaît avoir eu de bons rapports avec ses officiers. Ce soldat d'élite a sauvé la vie d'un lieutenant de sa compagnie récemment arrivé, vers Château-Thierry, dans l'Aisne, le 4 mai 1917, jour où il a été ensuite blessé, une balle lui ayant traversé le bras (*« le biceps tout dépecé »*) :

T- *« Dans la fournaise où j'ai eu ça, j'en ai bavé, hein ! Et j'en ai pris ! J'avais traîné un lieutenant dans une toile de tente, qui était tombé à côté de moi. Il criait, il voulait pas qu'on le laisse ! Et les Allemands nous poursuivaient, nom de nom ! Je savais pas comment faire. Et je l'ai ben traîné quand même. Et puis tout par un coup, j'ai dit : « J'ai laissé mon sac et ses lunettes là-bas ! « . Et j'ai dit aux autres : « Allez ! Attachez-lui la jambe avec sa cravate, il saigne ben trop ! Je vais vite aller les chercher ! ». Quand j'y suis été, les Boches*

[13] Cette inversion du pronom d'objet direct et du pronom d'objet indirect (d'attribution ici) est extrêmement courant dans le français régional forézien, où l'on dit aussi *« Mets-moi le » / « Mets-toi-le », « Mets-lui le », « Mets-nous le », « Mettez-vous le », « Mets-leur le…* ». Un truc mnémotechnique employé par certains instituteurs pour combattre cette faute de syntaxe persistante consiste à apprendre aux élèves : « *Jamais la moëlle, jamais la toile, jamais l'huile !* ».

tenaient mon sac, il était plus là. C'était vers Licy-Clignon, le long d'une rivière, y avait beaucoup de feuillage et puis des roseaux, de ces grands roseaux : on y voyait rien, nom d'un chien ! Alors, on le traînait là-dedans ! Et je suis revenu, j'ai dit : « Dépêchons-nous ! Les Boches y sont là ! Les Boches, y sont là ! J'ai pas pu aller chercher mon sac : c'est qu'ils le tiennent ! ». Alors, ils me le lâchent ! Ils me laissent tout seul avec lui : ils avaient peur ! Alors, je les ai appelés : « Vous allez pas rien le laisser mort ! ». Il criait : « Emportez-moi ! Emportez-moi ! ». – « On vous emportera », j'ai dit, « on vous laissera pas ! On sera prisonnier avec vous, mais on veut pas vous laisser ! ». Et ils sont revenus ! Et on le traînait comme on pouvait, comme un chien dans les roseaux, dans la toile de tente ! Il était gros ! Si bien que quand on a été plus loin, j'en ai trouvé d'autres : « Oh ! », j'ai dit, « J'en peux plus moi ! Je suis complètement dans l'eau (= en nage ?). *Prenez ma place, quelqu'un ! J'en peux plus ! ». Je cherchais un fusil : ni fusil, ni* (confus : on entend « *fou* »), *ni rien ! Et je cherchais un mort qui tienne un fusil ! Alors le lieutenant que j'avais mis dans sa toile de tente, il a tiré son porte-feuille, il a tiré 50 francs, un grand billet de 50 francs… Hé ! Pour acheter… 20 litres de vin, parce que le vin valait 2 francs ! Il m'a dit : « Tenez ! Vous en ferez profiter à vos camarades ! » .*

La chute est inattendue, mais elle ne dévalue pas l'acte de sauvetage, et les initiatives prises par Francis, pour juguler l'écoulement de sang et pour parvenir à galvaniser ses camarades, à leur faire surmonter leur premier mouvement de fuite à l'annonce de la grande proximité de l'ennemi.

L'affaire a un épilogue que j'ai appris une bonne heure plus tard, l'entretien ayant duré plus de trois heures :

T- *« C'est comme le lieutenant qu'on a emporté, il avait peur que les Allemands le finissent* (l'achèvent) […] *Je l'ai retrouvé à Mayence, il m'a attrapé par derrière, il m'a tapé sur l'épaule, je me suis retourné* (très ému). *Il m'a embrassé, il m'a dit : Vous avez la croix de guerre ? ». J'ai dit : « Ben oui, je l'ai ben ! ». Il m'a dit : « Vous méritiez plus que ça ! ». Il est allé au bureau, puis il m'a proposé pour la médaille militaire… quand avait fait cette attaque. Après la guerre, les gendarmes venaient toutes les années : « Vous être proposé pour la médaille militaire, vous le savez ? ». Tous les ans, c'était pareil ! Et la guerre de 39 est venue, je l'avais pas encore ! Puis après la guerre de 39, c'est revenu, puis ils me l'ont ben envoyée ! » ;*

Il précise alors la nature de la blessure du lieutenant : « *Des éclats d'obus ! C'était une torpille : il avait des éclats à la cime de la cuisse. Alors, le sang dégoulinait, bon sang ! ».*

Dans le cas de Francis Ferret, l'affection et l'admiration pour ses officiers s'est étendue à tous les officiers. Il a été l'un des plus véhéments à condamner les mutineries de 1917, comme nous le verrons…

Une image d'Epinal : la mort héroïque du lieutenant

Léopold Bayle (cL17), de Tresques (Gard) dont on a pu suivre l'itinéraire de blessé parmi les 14 exposés, est monté au front au 297e R.I. Alpine en octobre 1917, après une très longue instruction d'un an faite dans deux régiments du Midi (61e R.I. de Privas et 58e R.I. d'Avignon). Il participe aussitôt comme mitrailleur à une offensive conçue pour reprendre le terrain perdu au Chemin des Dames, lors de l'attaque du printemps, et voit mourir un lieutenant comme dans un livre d'histoire, ou dans les articles de « bourrage de crâne » exaltant le patriotisme des héros :

T- *« Alors là, à l'extrémité, je tombe dans une place où convergeaient des tranchées. Il y avait un lieutenant. C'était la pire section du régiment. J'étais avec eux et je cherchais ma compagnie. Il dit : « Préparez-vous : on va attaquer ! ». J'étais là, j'allais faire comme les autres. Et au-dessus, il passait un rideau de balles de mitrailleuses qui tiraient ! Vous savez, une mitrailleuse, qui tire quatre balles à la seconde ! Alors, les sous-officiers disent : « Mon lieutenant, attendons ! Nous allons tous être hors de combat avant de sortir ! ». Mais il ne voulait rien entendre ! Il y avait même un jeune aspirant (je supposais d'ailleurs qu'il était parent avec lui, parce que je les avais vus ensemble) qui a essayé de le convaincre, mais rien à faire ! Il sort le premier, et il avait pas le buste dehors qu'il s'écroule en rendant le sang ! Alors, on le couche par terre, on demande une toile de tente. Et y avait que moi qui, de par ma fonction, avait ma toile de tente en sautoir. Les autres l'avaient ficelée sur leur sac. Alors, on couche le lieutenant sur ma toile de tente, et il crie : « Vive la France » en expirant !*

E- *Ça, c'est ce qu'on lit parfois dans les compte-rendus, on se demande si ça a existé ! Vous, vous avez vu quelqu'un qui est mort en criant « Vive la France » ?*

T- *Oui ! Il avait un nom à particule, De Combarmont, quelque chose comme ça. Il pouvait être noble… »*

Ce type de mort héroïque évoque immanquablement les citations militaires à l'ordre du régiment où la mort est héroïsée, au détriment du vraisemblable. Mais, comme le disait à peu près Boileau, *« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable »…*

Blessé par l'obus qui a tué son lieutenant

Le fait de recevoir une blessure en même temps qu'un officier qu'on admire crée une sorte de fraternité d'armes. L'exemple le plus développé est celui que raconte **Marius Verdier** (cl.17), agriculteur à Rozier-en-Donzy, qui a combattu au 171e R.I. de Belfort, et fut enterré vivant par un obus de 150, le 31 mai 1917, vers le canal de l'Oise à l'Aisne et la rivière Ailette :

T- *« On a traversé le canal, et puis on a resté dans les positions de l'autre côté : les tranchées allemandes. Ils avaient fait des tranchées, les Allemands, de l'autre côté de l'Ailette, la rivière. Ils étaient en face. Oh ! Ce coup-là, moi, j'ai passé près de risquer la mort ! J'ai risqué la vie, moi ! Parce qu'on a occupé les tranchées allemandes : c'est des tranchées qu'on leur avait pris* !*

E- *Est-ce qu'elle étaient faites comme des tranchées françaises ?*

T- *Oh oui, pareilles ! Ils savaient bien que nous, on était dans les tranchées. Alors, on était relevé le soir. Tout par un coup…* (relevé) *par le 24e régiment d'infanterie, je me rappelle bien, et c'était le commandant de la compagnie de mitrailleuses qui faisait voir le secteur au capitaine du 24e d'Infanterie. Et c'était le 31 mai, en 17, c'était le clair de lune, il faisait clair… Alors, sur le parapet, je sais pas si c'est de sa canne ou de son sabre, il faisait voir à l'officier français les tranchées allemandes, où elles étaient. Et les Allemands les ont vus, vous comprenez ! Et le commandant de compagnie, il était bien brave* (gentil), *mais il était trop imprudent ! Alors, ils les ont vus ! Les Allemands étaient de l'autre côté, nous on était à l'entrée d'une sape, on était neuf. Alors ils* (les deux officiers) *se sont arrêtés avec nous à l'entrée de cette sape. Les Allemands savaient bien où elle était puisque c'étaient les leurs ! Alors, j'étais assis tout à fait à l'entrée de la sape : on était neuf, et les huit autres étaient dans la tranchée. Y avait notre commandant de compagnie, le capitaine du 24, un lieutenant… Alors, de loin, un 150 ! Le 150 me tombe derrière la tête, complètement ! Derrière là ! Alors je suis été enterré vivant ! Ils m'ont déterré tout vivant ! Pour commencer, à grands coups de pioche ! Deux ou trois mètres cubes tombés à l'entrée de la sape. Alors, ils pouvaient me donner un coup de pioche sur la tête ! Enfin, ils m'ont déterré mort ! Je me souviens pas.*

E- *Ah bon ? Vous étiez évanoui ?*

T- *Ah oui ! J'avais perdu connaissance ! Et les huit autres ont tous été tués ! Et celui qui avait vécu, le commandant de compagnie, il est mort à 8 heures du soir. On devait avoir une prise d'armes en descendant…*

E- *Comment est-ce qu'il s'appelait, ce commandant ? Vous vous souvenez de son nom ?*

T- *C'était un Breton, de la classe 16, je me rappelle bien…*

Mais Marius ne parvient pas, pour le moment, à retrouver son nom.. Il revient sur son cas :

T- *Le 150 nous a pas manqués ! Il m'a foutu deux ou trois mètres cubes de terre dessus, moi ! Il m'a emmené dans la sape ! Alors, ils voulaient me faire évacuer ! J'ai pas voulu être évacué ! « Oh, j'ai dit, y a 2 km de boyaux pour arriver au poste de secours, j'aime mieux rester avec vous, je m'en irai ce soir avec vous. Demain, je verrai… »*

E- *Mais vous n'étiez pas blessé ?*

T- *Non, non ! Rien, rien ! J'avais pris toute la terre sur moi, j'avais été enterré vivant, quoi ! Mais j'avais pas de blessure, pas un éclat !*

E- *Et vous êtes resté combien de temps sous la terre ?*

T- *Oh ! Pas bien ! Le temps…Ils ont vite débloqué la terre, le plus vite possible. Mais je peux pas vous dire le temps que j'y ai resté ! Je me rendais pas bien compte de ce qu'ils faisaient… Peut-être une demi-heure, peut-être une heure, le temps de débarrasser le trou de la sape ! »*

Un quart d'heure après, environ, le nom de l'officier lui revient en mémoire :

T- *C'est Bohel ! Je crois, le lieutenant Bohel , un nom comme ça. C'était un Breton, de la classe 16. En descendant, on devait faire une prise d'armes pour lui donner le galon de capitaine. On lui a donné quand même son galon de capitaine avant qu'il meure, à 8 heures du soir, sur le front ! Ils lui ont donné son galon de capitaine avant qu'il meure ! …On l'aimait beaucoup, cet officier, parce qu'il était intrépide (sur le front, fallait pas avoir peur), mais il était imprudent ! Mais au repos, on était bien, avec lui ! Jamais le commandant avait pu le faire marcher, pour aller faire une marche ou un tir quelconque ! Il disait : « Non, mon capitaine ! » ou « Non, mon commandant ! Mes hommes sont sur le front, sur le front, pas pour faire de l'exercice ! »…*

E- *Vous l'admiriez, ce lieutenant ?*

T- *Oh oui ! On l'aimait bien ! Quand on était au repos, on pouvait dire qu'on était au repos ! ».*

On voit que c'est sa capacité à résister à des ordres de ses supérieurs pour le bien-être effectif de ses hommes qui motive l'affection qui lui était portée, autant sans doute, sinon plus que son intrépidité qui lui faisait partager le danger avec les soldats.

Après l'armistice

Jean Salanon (cl.14) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville, garde-champêtre et fossoyeur, chasseur alpin au 14e B.C.A., a été fait prisonnier le 23 février 1915 vers le col de la Schlucht, dans les Vosges. Après trois ans et demi de captivité en Allemagne, et son retour en France le jour de Noël 1918, il repartira en

Occupation deux mois après. C'est dans cette période en Allemagne qu'il a pu admirer l'honnêteté et la générosité de son capitaine :
T- *« Notre capitaine était de Lyon. Alors un jour il nous a rassemblés (il devait être démobilisé), il nous a dit : « Je vais être démobilisé. La nourriture est bonne ? ». – « Mais oui, elle est bonne ! » - « Eh bien, j'ai encore fait du boni sur vous. Et je veux pas emporter ce boni ! Je veux vous payer un banquet avant de partir ! ». Et il nous a payé un banquet dans un grand hôtel, qu'on était 120 ! Il nous a payé le vin du Rhin, le champagne, le café ! Voyez ! C'était un capitaine ! Il avait fait encore du boni sur nous. Et on était bien nourris pourtant ! Vous voyez que le régiment, si on donnait tout, on est bien nourris ! ».*

Cette dernière remarque laisse apercevoir un soupçon de malhonnêteté concernant les gestionnaires de l'intendance…

Francis Ferret (cl.16) agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, dont on a vu qu'il avait sauvé son lieutenant, qui l'avait récompensé en lui faisant octroyer la médaille militaire, a toujours eu de bons rapports avec ses officiers, y compris son commandant de bataillon, ce qui va se traduire, à sa démobilisation, en juillet 1919, par une offre surprenante montrant l'estime qu'il a inspirée à ses supérieurs :
T- *« J'étais bien vu des officiers. Enfin, un mauvais soldat n'est jamais bien vu des officiers. Mais un bon soldat, avec les officiers, y avait pas de problèmes, ça allait ! Oh ! Quand je suis parti, y a deux officiers qui sont venus me dire au revoir. J'étais au mess des officiers, ils m'ont dit : « Qu'est-ce que vous allez faire après la guerre ? » - « Oh ! Je vais retourner dans mon pays ! » -« Quel métier vous allez… » - « Oh ! Paysan ! » - « Oh ! ils m'ont dit, si vous vouliez venir chez nous !… » Y avait De la Ferronays (il a été député de Nantes, il était né en Suisse), De la Ferronnays[14], il était gradé, il commandait le bataillon, et puis un autre, De Beaucorps[15]. Il m'a dit : « Si vous venez chez nous (du côté de Nantes) on vous trouverait des bonnes places. Parce que, vous pouvez le constatez, y en a pas bien comme vous dans le régiment… » - « Y en a ben : je suis pas une exception ! » - « Non, malheureusement, y en a pas bien ! »* (émotion dans la voix) *- « Si vous me trouvez bien, tant mieux, mais je veux pas laisser ma mère. Elle a déjà pleuré mon père, mon frère, et si elle me voit partir là-bas, elle me croira perdu. Parce que chez nous, c'est un pays religieux, et si mère me voit partir là-bas, dans la mêlée, elle sera pas contente, ça finira de la tuer », je lui ai dit, « Non ! Je veux pas faire ça ! ». – « Mais si vous avez besoin de quelque chose quand vous vous monterez[16], n'importe quoi, écrivez-nous ! Ecrivez-nous ! » - « Et je vous remercie bien ! Si j'ai besoin de quelque chose…. ». Quand je me suis monté, j'avais quasi envie de le faire, puis j'ai trouvé un patron qui m'a fait des avances , il m'a passé tout son cheptel, il m'a fait des avances, alors j'ai pas eu besoin d'emprunter à eusses : c'est mon patron qui m'a prêté !*
E- *Mais là, quand même, vous étiez repéré comme un bon soldat ? Un peu exceptionnel, quand même, par rapport aux autres ?*
T- *Ben bien sûr ! Parce qu'ils m'ont bien dit : « On n'en trouve pas beaucoup ! Ils sont vite repérés dans la masse ! »*
E- *A votre avis, on vous avait repéré à quoi ?*
T- *En me voyant ! En me regardant, des fois, à la messe, comme ça, mes manières de faire ! Ah ! Ils sont ben malins, va ! Ils sont malins* (perspicaces), *ces officiers !*
E- *Vous pensiez que le fait que vous alliez à la messe, ça les mettait en confiance ?*
T- *Oui, ça finissait !*
E- *Eux aussi y allaient ?*
T- *Oh oui ! Il y en a beaucoup qui y allaient ! Dans les officiers, y en avait beaucoup ! Surtout le colonel ! On voyait toujours le colonel !*
E- *Et, entre temps, ils vous observaient ?*
T- *Eh oui, ben bien sûr ! Comme ça, d'un côté de l'autre, ils nous observaient ! Ils m'avaient dit ça ! Je le croyais pas, moi !* (rire de bonheur) *J'ai dit : « Ils sont ben malins, ces bougres ! Ils voient bien clair ! »*

---

[14] Le marquis Henri Ferron de la Ferronays est effectivement né en Suisse, à Berne, en 1876. Entré à Saint-Cyr en 1896, il fit son régiment dans la cavalerie. Elu, après la mort de son père qui occupait ce siège, député d'Ancenis (Loire-Inférieure, aujourd'hui Atlantique), il fut constamment réélu jusqu'en 1940, et fut un des représentants importants de la droite catholique. Il fut président du Conseil Général de son département à partir de 1931. A la mobilisation d'août 1914, il fut détaché auprès du général anglais Wilcox, commandant le Corps Indien, puis plus tard, nommé à l'état-major du 2e Corps d'Armée. Le 17 janvier 1918, il fut nommé adjoint au colonel Charlet commandant le 170e R.I., puis le 24 juin, commandant du 3e Bataillon du 170e R.I.. C'est le 28 septembre qu'il prit la tête du régiment, à la suite de la mort du colonel Charlet, tué la veille, et dirigea les opérations militaires du régiment jusqu'à l'armistice. (source : biographie « *Le Marquis de la Ferronnays* » de Jean Le Cour Grandmaison, édition Siloë, Paris, 1952)
[15] Le marquis Henri de Beaucorps, originaire de Vendée, deviendra colonel ; on lui doit des *« Souvenirs de guerre »* consacrés notamment au 170e R.I.
[16] « Quand vous vous installerez dans votre propre ferme »

Francis Ferret a en effet tout pour plaire aux deux marquis vendéens ou nantais. Fils de petit agriculteur de Coise, catholique fervent, dévot de Jeanne d'Arc, ardent patriote, il a été orphelin de père à six ans, en 1902, a perdu son frère aîné (d'un an) Jean-Baptiste le 2 octobre 1915 à Perthes-les-Hurlus, en Champagne, mais n'en veut pas à l'armée. Par ailleurs, la noblesse lui est sympathique : à son veuvage, sa mère, avec six enfants à sa charge, tout en conservant un petit élevage de brebis, est devenue servante chez le Comte Guillet, au château de Châtelus, sa résidence d'été. Bien que le souhaitant voir s'établir près de leurs domaines de l'Ouest, ils ne peuvent qu'approuver son dévouement à sa mère et à ses jeunes frères et sœurs qui le fait retourner dans ses monts du Lyonnais.

La difficulté de commander

Après cette partie où nous avons laissé la parole aux soldats, parfois promus caporaux ou sergents, jugeant positivement leurs officiers, laissons la parole finale à un témoin qui fut les deux. **Jean-François Ollier**, de Saint-Etienne, (né en 1894, mais engagé en 1913), dans cette guerre qu'il a commencée comme sergent, qu'il a finie comme capitaine, avant d'être commandant en 1939-40, a une vision complémentaire, historique et psychologique, de la relation officiers-soldats dans l'armée française :

T- *« On avait parlé des relations entre officiers et soldats. Ce que je voudrais vous préciser, c'est que la France, à la guerre de 14-18, était la seule république, les autres étaient des royaumes : Angleterre, Allemagne, Russie, Italie, etc. C'était dans l'armée républicaine qu'il y avait le plus de distance entre officiers et soldats !*

E- *Ce qui paraît surprenant !*

T- *C'est pour cela que je le mentionne ! Et moi, je le mets sur le compte suivant : pour moi, le Français est certainement le plus difficile à commander. Pourquoi ? Parce qu'il est le plus intelligent ! Mais quand on se comprend, ça va beaucoup mieux, ça va tout seul. »*

Vers la fin de notre quatrième entretien, invité à faire un bilan de sa guerre, Jean-François est revenu sur la question du commandement :

E- *« Qu'est-ce que cette guerre vous a appris, vous a montré ?*

T- *J'ai fait quatre ans et demi. J'avais dix mois de service militaire au début de la guerre. J'ai appris bien des choses. Il me faudrait beaucoup réfléchir pour tout dire. J'ai considéré que c'était un supplément d'instruction, d'éducation. Parce qu'évidemment, ça m'a appris bien des choses et à voir l'humanité sous beaucoup de jours…inattendus !*

E- *Sous des aspects positifs ou négatifs ?*

T- *Inattendus ! Je prends le premier qui me vient à l'esprit… le commandement… Parce que c'est pas facile de commander ! Je prétends que ça m'a appris quelque chose. Et tout ce qu'on apprend (c'est pas à vous que j'ai besoin de dire ça), on en éprouve une satisfaction. […] Ça m'a appris à manier les gens avec plus de… mettons, de douceur* (ému). *J'avais noté une expression que j'avais trouvée tellement belle, qui venait, paraît-il, des vieux maréchaux du temps des rois. Ces maréchaux, comme Turenne, avaient « le sens et le souci du soldat ». Ça tient en trois mots ! C'est énorme, ça, le fait de s'occuper d'eux, un peu, contrairement à certains chefs imbéciles, qui faisaient le contraire. Et ça, je l'ai tellement vu ! »*

Concluons avec l'historien **Frédéric Rousseau**, dans son ouvrage décapant *« La guerre censurée » :*

« Le seul chef légitime est celui qui partage le danger qu'il impose à ses hommes. Le seul chef dont l'attitude force le respect est celui qui est au premier rang ; il est celui qui crie « Suivez-moi ! » au moment de l'assaut. » (p.74)

***

II - Les sentiments négatifs : de l'incompréhension à la détestation des officiers

« Je suis là seul avec mes hommes et responsable d'eux et de leur arrivée. Si je les faisais arrêter dans le boyau là, bien abrité, il y aurait des chances pour que nous n'ayons rien, ni mort, ni blessés. Est-ce mon devoir ? Non, je dois marcher et tachez d'arriver à mon poste en prenant toutes les précautions voulues, mais il faut que j'arrive avec ma section. Car si je reste abrité dans le boyau, on peut me dire : « Tandis que vos camarades se font tuer, vous restez à l'abri. ». Cela doit être le reproche le plus terrible que l'on puisse adresser à un militaire et je ne veux pas qu'on me l'adresse, dussé-je y laisser ma peau. « .*
Adjudant **François Baizet** (classe 1897) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) dans un des ses carnets de guerre, à la date du 28 juin 1916.

« Il l'avait mis capitaine à la compagnie. Et celui-là, il s'appelait V., je l'aimais pas bien ! Il était toujours à cheval sur le règlement, vous comprenez ! Puis, un jour, on était au repos. Alors le commandant, il s'appelait François, le commandant, il était gentil, alors il me parle, quoi : « Comment ça va, tout ça… ». Puis, une autre fois, je rôde autour de lui : - « Alors, ça va pas ? ». Je lui ai dit : « Non ! Y a le capitaine V. qui fait que nous embêter ! Quand on est en ligne, on le voit jamais ! Il est toujours là-bas, dans son trou ! » - Père **Jean Renesson** (classe 1915), curé de Dancé de 1933 à 1975

« Oh ! Il faisait pas le malin, ça! Parce que c'était pas le moment de faire le malin ! Entre nous soit dit, c'est pas toujours des balles allemandes qui ont tué des officiers français !
E- *Ah bon ?*
T- *Ah non ! Ah non ! Ça, je peux le dire ! C'est pas toujours des balles allemandes, non ! Y a des balles françaises qui ont tué des officiers français !* (silence) *D'abord, on le disait… Moi, je l'ai jamais dit, je l'ai jamais fait ! »* – **Jean-Marie Quet** (classe 1917) d'Essertines-en-Châtelneuf.

« Oh oui ! Oh ! Il en a ben été tué par des Français, des officiers français ! Des officiers français sont été tués par des Français ! Oh oui ! Oh la la ! Beaucoup même ! Tous ceux qui montaient, qui avaient pas le cran… On attaquait : ils étaient obligés de marcher devant ! Alors, bien sûr, les premiers pruneaux, c'étaient souvent les officiers qui les recevaient ! » - **François Dutel** (classe 1918) de Valeille.

Contraintes, critiques, mépris, meurtres réciproques

Une discipline mal comprise, trop dure

Si, selon l'adage bien connu, *« la discipline est la force principale des armées »*, dans certains cas elle n'est pas comprise, car elle paraît soit trop vétilleuse, soit trop dure, et parfois totalement inhumaine.

Parfois, c'est au cours d'une revue impromptue que se manifeste cette discipline, de la part d'un officier de haut rang, ou d'un rang moindre, ayant des exigences qui ne tiennent pas compte de la situation précise. En témoigne ce passage écrit du second carnet d'**Abel Gaillard** (cl. 1900), originaire des Deux-Sèvres, soldat au 75e R.I. de Romans, qui passera l'essentiel du reste de sa vie à Saint-Etienne. Il écrit le 15 septembre 1914, à Pettonville (10 km au nord de Baccarat), dans les Vosges, alors que la pluie n'a pas cessé de tomber depuis des jours :

« A 3 heures, revue du général ! Le régiment, massé à l'entrée de Pettonville…au drapeau. Le voici, quelqu'un dit : « C'est Dubail ? ». Il est à pied, pantalon long ; il a l'air de sortir de chez le tailleur… petit, sec, il s'avance ; il tient un fusil. Je l'entends hurlant avec force : « C'est avec ça que vous voulez tuer les allemands ! Voyez, commandant, ces fusils sont rouillés ! Si vous étiez de l'active, je vous ferais rétrograder ! Soldats, nous sommes dans une période conventionnelle, et comme sous la Convention, on vous mettra au mur et on fera sauter des têtes ! »… Le silence plane maintenant sur ces hommes immobiles, au garde à vous. Mon fusil est propre… et pourtant, après 8 jours de marche jour et nuit sous la pluie… C'est sur le fusil de Grat [17] que le général est tombé ! Ce n'est même pas le sien… à la guerre, peut-on garder son fusil et propre ? C'est le commandant Thomas qui a reçu cette apostrophe, un vieux commandant lourd, tout gris avec des moustaches de guerrier franc…monté ! C'est fini… Un ordre : « Les hommes, aux convois ! Les provisions de cartouches complétées à 25 pièces par homme et défense d'en jeter une seule ! Tout homme pris à jeter une cartouche passera en conseil de guerre ! » Après ce nouveau chargement, nous repartons… destination inconnue, on dit : nous sommes remplacés, c'est nous les troupes fraîches qu'on expédie ailleurs… Les allemands* auraient reculé jusqu'à la frontière à Avricourt en Lorraine, sur le canal de la Marne au Rhin. Nous quittons Pettonville et repassons la Meurthe à Azerailles. »*

La critique de la dureté de ces sanctions annoncées, l'une allégée cependant car le vieux commandant Thomas est dans la réserve et non « *de l'active* » (encore officier dans l'armée régulière issue de la conscription), l'autre redoutable pour chaque homme qui viendrait à jeter une cartouche [18] (redoutable, en tenant compte du côté expéditif de cette justice militaire de début de guerre qu'a bien mis en évidence le général **André Bach** dans *« Fusillés pour l'exemple – 1914-1915* [19]»), n'est pas explicitement formulée, mais

[17] Il y a là une coïncidence de nom en forme d'humour involontaire : le fusil ayant précédé le fusil Lebel dans l'armée français s'appelait Gras, du nom de son concepteur !
[18] On se demande quelle peut être la motivation d'un tel geste ? Faire croire qu'on a tiré sur l'ennemi plus qu'on ne l'a réellement fait ? Alléger le fardeau que constituent la cartouchière et la réserve personnelle de balles ?
[19] Voir le drame des Martyrs de Vingré (fusillés le 4 décembre 1914) dans le chap. VI

on la sent nettement derrière la plume d'Abel, notamment sous la forme interrogative de la phrase « *à la guerre, peut-on garder son fusil et propre ?* » dont la réponse semble bien évidemment « *non* »…

Jean-Marie Penet (cl.13) originaire de l'Allier (Cusset), graveur-lithographe en imprimerie à Roanne, Mâcon et Saint-Etienne, devenu gérant de pharmacie à Feurs après guerre, après son mariage avec une pharmacienne, caporal au 38e R.I. de Saint-Etienne (où il se trouvait enrégimenté depuis décembre 1913), est versé comme sergent au 37e R.I. de Troyes en décembre 1914, après une blessure fin août 1914 vers Baccarat et l'hospitalisation à La Bourboule qui a suivi. Il tombe sur un régiment très dur :

T- *« On nous achemine, direction Belgique, au 37. On perdait un point*[20]*, mais on y gagnait…37, division de fer !*[21]*… Vous vous rappelez du canal de l'Yser ? Du bois de Bikschote ?*[22] *Eh ben, c'est là où je suis allé en renfort ! C'était bien le 8 décembre, à cet endroit précis. Sur les 250 hommes de la 6e Compagnie du 37e d'Infanterie, il en est resté 8 !*

E- *Dont vous ?*

T- *Non ! Je venais remplacer. Oh ! Pour prendre du galon !* (devenir sergent) *Huit, monsieur ! Et ils sont revenus le soir, à la nuit, après avoir resté dans l'eau pendant toute la journée, parce que l'attaque avait eu lieu le matin. Mais il n'y a pas qu'eux qui soient restés dans l'eau, y en a d'autres, mais dès que ça bougeait, ils étaient tués ! En Belgique, c'était comme ça !… C'était l'hiver, c'était décembre ! Ils sont passés en conseil de guerre !*

E- *Ces huit là ?*

T- *Oui, monsieur ! Huit, monsieur !*

E- *Ils avaient eu le tort de ne pas se faire tuer ?*

T- *Voilà, monsieur ! Ils étaient gonflés, au 37, mais les vrais alors, ceux qui étaient là, au départ* (de la guerre), *on peut dire qu'ils étaient vraiment gonflés, ceux-là ! Le général Curières de Castelnau… Il aurait fallu qu'ils se fassent tuer ! Ils sont passés au conseil de guerre…. Je me rappelle plus…Je devrais le savoir, puisque j'ai été nommé… »*

Nous interrompons là le témoignage de Jean-Marie pour le relativiser. L'historique du 37e R.I. de figure pas sur Internet, mais un site mirabelle.nuxit.net donne le texte du carnet de guerre d'un soldat du 37e R.I. présent dans ce régiment dès le tout début de la guerre. Il se nomme **Paul Viriot**, né en 1883 (donc de dix ans plus âgé que Jean-Marie Penet) à Laitre-sous-Amance, en Meurthe-et-Moselle, et décédé en 1953. Son carnet de guerre, tenu quotidiennement, couvre toute la campagne de Belgique du régiment, du 8 novembre 1914 au 13 avril 1915, où le régiment part en Picardie. Bien que les bombardements et les combats soient décrits comme très intenses, il n'est nullement question d'une telle hécatombe, ni de conseil de guerre pour les survivants. L'attaque du bois de « Bixshoote » des 21 et 22 décembre est aussi évoquée, sans les conséquences qu'indique J.M. Penet… Reprenons son témoignage au point où il a été interrompu :

T- *« puisque j'ai été nommé…* (défenseur)…*Parce qu'il m'est arrivé une sale histoire : pendant que nous attendions notre affectation…nous avons formé des faisceaux*[23]*, et malencontreusement, j'ai fait tomber un faisceau. Alors l'officier qui était là me dit : « Vous vous en rappellerez ! ». Vous vous rendez compte, quelle mentalité !*

E- *Tout était prétexte à brimade !*

T- *Oh ! Ah non, mais c'était sévère ! Il y avait une discipline de fer, dans ce régiment-là ! »*

Le nouveau sergent au 37e R.I. *« s'en rappellera »* puisqu'il sera rapidement désigné pour encadrer un corvée très peu appréciée :

T- « *Du fait que j'avais démoli…*(un faisceau), *la première corvée, c'est moi qui l'ai eue ! Elle était pas très dangereuse : c'était la nuit, pour aller chercher des fascines. J'avais une scie et sept ou huit Poilus, et on allait chercher des fascines pour les ramener en première ligne… Parce que, je vous le répète, en Belgique, il n'y avait pas de relief. Alors, c'étaient des gabions (des paniers remplis de terre) qu'on mettait, et des fascines (des branches d'arbres qui étaient tressées ».*

Comme nous l'avons vu au début de cet ouvrage, l'impossibilité, en Belgique littorale, de creuser dans le sable qui laissait très vite affleurer l'eau interdisait la technique des tranchées, remplacée par la confection de ces remparts de terre et de branchages.

Pour illustrer la *« discipline de fer »* du 37e R.I., Jean-Marie indique qu'il a été désigné pour défendre un des huit soldats passant en conseil de guerre (cette tâche difficile, où il faut affronter la volonté de punir du

---

[20] On perdait un numéro, en passant du 38e R.I. de Saint-Etienne au 37e R.I. de Troyes !

[21] La XIe Division, dite « Division de Fer », centrée sur Nancy, comportait le 26e R.I. de Toul, le 37e R.I. de Troyes, le 69e R.I. de Toul, et le 79e R.I. de Neufchâteau

[22] Bikschote est à 12 km au nord d'Ypres, en Flandres Occidentales belges

[23] Au sens militaire, un faisceau est un assemblage vertical de trois fusils inclinés, dont les crosses reposent sur le sol, et qui se soutiennent par la pointe des trois canons, du fait de leur inclinaison. Les ordres étaient : « *Formez les faisceaux !* » et « *Rompez les faisceaux* ! ».

colonel, chef du conseil de guerre, est sans doute une brimade à son encontre). Comme le témoignage est donnée par bribes de phrase, nous les rassemblons :
T- *« Je devais en soutenir un, comme avocat, si vous voulez !… Il n'y avait pas longtemps que j'étais là… Dans l'ensemble, ça a duré deux heures, pour les huit…*
E- *Comment s'appelait leur cas ? C'était une désertion ?*
T- *Pour ceux qui les avait fait passer au conseil de guerre, c'était une désertion ! Ils ont lâché le front, et je suis sûr que si ça avait été de jour, on leur aurait tiré dessus à la mitrailleuse ! A ce moment, c'était ça, en 14 ! En 14 et au 37 ! Au 38, on l'aurait peut-être pas fait, quoique… j'en sais rien !*
E- *Et quelle a été leur sanction ?*
T- *Je me souviens plus ! Je devrait me souvenir, mais je ne m'en souviens plus ! On ne les a pas tués ! Ils ont dû être disloqués* (séparés) *et « pistonnés » pour la prochaine attaque, ou pour une reconnaissance risquée ! »*

Suit la description de la corvée nocturne de fascines. J'arrive à raccrocher au thème de la punition ;
E- « *Donc, la tendance, c'était d'envoyer dans des corvées casse-pipe…*
T- *Des gars qui se faisaient repérer ! »*

Un autre exemple de la *« discipline de fer »* régnant au 37e R.I. est donné un peu plus tard, à propos de son ami, l'adjudant Arbogast *« le juteux qui commandait la 4e section » « engagé de la classe, 14, un type de l'Est »*. L'incident se passe dans la ville d'Ypres en grande partie détruite :
T- « *Dans l'après-midi, nous déambulions comme ça, et passe un capitaine d'artillerie. Arbogast était en tête de cortège, il le salue pas ! Il se fait rappeler à l'ordre, et il le fait arrêter ! Le capitaine arrête des soldats, et leur dit : « Emmenez-moi ce garçon au poste de police ! ». Ils étaient pas fiers, les soldats, mais ils obéissent ! Ils font une dizaine de pas, et Arbogast donne un coup d'épaule à droite, à gauche, et il se barre ! Mais ils l'ont rattrapé et ils l'ont emmené au poste !… Alors, j'ai dit aux copains : « On peut pas laisser Paulo comme ça ! On va s'approcher du poste, et on va trouver… ». Effectivement, on s'achemine vers la sentinelle, et j'y dis : « Tu crois pas qu'on pourrait rentrer au poste sans que tu nous voies ? ». – « C'est difficile, mais si vous faites vite… ». Ah ! Ça a pas duré : on a pris le Paulo, et on a filé comme des zèbres !*
E- *Vous mettiez le gardien en position difficile !*
T- *Oui… Ah non ! Parce qu'il peut bien faire les cent pas ! Il a rien vu, quoi ! Rien entendu ! Et on est retournés à la compagnie… S'est amené un officier, le lieutenant Floquet, qui commandait notre …* (section/compagnie). *Alors, il me dit :* « *Vous avez déjà… Qu'est-ce que vous allez déguster ! ». Je lui dis : « Pourquoi ? ».. – « Oh ben, il va déguster ! » qu'il me dit, Floquet ! Il* (pas Arbogast : un soldat témoin, ou la sentinelle) *a été arrêté, il a été interrogé, il a donné tout ce qu'on a bien voulu lui faire dire ! Alors, on sait qu'il est là, qu'il est adjudant, et il sera puni sûrement ! ». Eh ben, il a été cassé, il est redevenu sergent ! ».*

Cependant Arbogast, finalement redevenu adjudant, va s'illustrer de belle manière :
E- *« Cornet, il a eu 17 éclats d'obus, monsieur ! Dans la Somme ! 17 éclats d'obus ! Bien sûr qu'il a été évacué ! … Il en avait gardé longtemps dans la tête ! Attention : 17 éclats d'obus ! Y en avait qui étaient pas microscopiques, mais enfin qui étaient petits ! Mais enfin, il était quand même bien amoché ! Et Arbogast, lui, il avait reçu une balle dans le bras droit ! Il pouvait plus se servir de son bras ! Il a lancé des grenades sur les Boches jusqu'au soir avec son bras gauche ! Le général est passé, il lui a dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? Sous-lieutenant, ou la Légion d'Honneur ? ». Il a dit : « Sous-lieutenant, je sors d'en prendre ! On est cassé pour rien du tout ! », il lui a dit. « Ah ! Je préfère la Légion d'Honneur ! ». – « Vous avez la Légion d'Honneur ! ». Alors, c'est pas beau ça, hein ? ».*

Autres exemples de rétrogradations mal comprises

Pierre Bost (cl.16) de Sauvessanges (Puy-de-Dôme) évoque un autre cas de rétrogradation où l'admiration se porte spontanément sur le soldat gradé « cassé » :
T- *« On avait monté le poste. Tout à coup, un nommé Mounier, un ancien sous-officier qui avait passé au conseil de guerre, qui était dégradé…*
E- *Pourquoi ?*
T- *Parce qu'il avait répondu au colonel ! Il était décoré de la médaille militaire, il était blessé, il marchait avec une canne. Et alors, le colonel, au moment de faire la revue, lui a trouvé à dire qu'il était en retard. Et l'autre lui a répondu que premièrement il venait à pied, et qu'il pouvait pas marcher aussi vite que lui avec son cheval, et deuxièmement, que s'il* (le colonel) *avait été blessé avec lui et soigné comme lui, qu'il avait fallu qu'on l'habille ce matin pour venir, eh bien, il serait peut-être moins arrogant qu'il ne l'était ! Et ce n'était pas sur les places des villes qu'il fallait faire des discours, c'était lorsqu'on était sur le front ! Et il a passé en conseil de guerre !*
E- *Pour ça ?*

T- *Pour ça, oui ! Insultes ! Et il a été dégradé, sa médaille militaire a sauté ! « Ah ! », il a dit, « j'en ai pleuré ! Pas après, mais sur le moment, ça m'a su mal*[24]*, mais enfin… Je m'en suis bien passé quand même, j'en ai acheté une, je l'ai mise dans une boîte, et je l'ai envoyée à la maison : que ce soit celle-là ou une autre, c'était la médaille militaire ! »*
E- *Il avait quel grade avant, et il a eu quel grade après ?… Et son nom, de celui qui a été dégradé ?*
T- *François Mounier ! … Il était sergent ! Avant d'être dégradé !*
E- *Et il a été ramené à simple soldat ?*
T- *Oui, tout simplement ! … Il a été dégradé par un conseil de guerre ! »*

Ce qui sous-tend cette histoire, c'est qu'il faut prouver sa valeur militaire sur le champ de bataille, mériter son grade de colonel, et non simplement tenter de forcer le respect de ses subordonnés par son grade supérieur.

Dans le cas de **Jean-Baptiste Mazioux** (cl.14) du Coteau c'est lui-même qui a été victime de la rétrogradation, non sans raison valable, alors qu'il était en Orient avec le 35e R. d'Infanterie Coloniale, dans le secteur de Monastir, en Macédoine serbe. Il venait d'être promu brigadier (grade de l'artillerie correspondant à caporal) et n'avait pas mesuré la prise de distance que cela impliquait par rapport à ses camarades du rang :
T- *« Je vous ai pas expliqué ce qui m'est arrivé étant brigadier ! J'ai même pas eu les galons très longtemps : peut-être un mois, peut-être deux, je m'en rappelle plus, mais pas très longtemps ! Ce qui s'est produit, c'est qu'un camarade avait été envoyé dans une infirmerie. Il était puni de prison, je sais pas ce qu'il avait fait. Il est tombé malade. Il est parti dans un petit pays. Je me rappelle plus du nom du pays. C'était un pays allongé, y avait encore assez loin pour aller à l'infirmerie. Alors, j'ai été désigné avec quatre hommes pour aller le chercher, parce qu'il était guère à l'infirmerie : il fallait qu'il rentre aux quartiers. Je suis parti avec les quatre gars, chacun notre fusil sur l'épaule, on est allé le chercher à l'infirmerie pour le raccompagner à la compagnie, au dépôt où on était. Et en revenant (y avait pas mal de bistrots là-bas !), en revenant, bien sûr (il devait avoir des sous, lui), il nous a payé à boire tout du long ! Toujours est-il qu'il avait, comme on disait à ce moment, une « bonne Margot », lui ! Il pouvait plus se traîner, lui, alors je me rappelle, il m'a donné son fusil : « Tiens donc mon fusil ! Je peux plus le porter ! ». On est rentré au quartier comme ça. Et en rentrant au quartier, y avait une huile : je me rappelle plus si c'était un commandant, qui c'était. Alors, il nous a regardé rentrer (moi je tombais toujours dans des petits coups comme ça ! »)* (rire). *Il dit : « Mais c'est le caporal qui porte le fusil du soldat ! Ah ! mais j'avais jamais vu ça, moi ! » . Alors, il a vu que l'autre était brindzingue. Alors, mes galons : pfffuitt !*
E- *Enlevés !*
T- *Oh oui ! ça a pas traîné ! on m'a remis simple soldat ! »*

L'humiliation de la rétrogradation ne se mesure pas à la hauteur du grade que l'on perd, qui ici était très modeste, puisque c'est le premier grade au dessus de soldat de première classe. Avec le temps, Jean-Baptiste a relativisé le fait, ce qui lui permet de le raconter d'un ton alerte.

Ecoutons, pour équilibrer, un point de vue opposé, celui d'un adjudant, **François Baizet** (cl. 77) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire) qui, sergent de 37 ans déjà à la mobilisation d'août 1914, en a 40 en 1917, et qui commande, de février à septembre 1917 une grosse section du Génie (65 hommes) chargée d'installer une voie étroite de chemin de fer Decauville à Béthelainville, à l'ouest de Verdun. Il note brièvement dans un de ses carnets de guerre, à la date du 11 avril 1917 : *« Ce soir, j'ai bouclé* (en prison) *un homme qui m'a insulté et voulait faire plus. Ce serait le conseil de Guerre pour lui si je porte le motif. J'adoucirai, mais il sera puni néanmoins. Si je me laisse marcher dessus, la vie deviendrait intenable pour moi. Je ne veux pas les brimer, mais que le service se fasse. ».*

Atténuer le motif de sanction, c'est peut-être, en effet, sauver la vie de cet homme…

---

[24] L'expression *« savoir mal »*, encore très usuelle en Forez, signifie *« avoir de la peine »* lorsqu'on est atteint dans sa dignité. Par exemple : *« On lui a fait ce reproche devant tout le monde, et ça lui a su mal ! »*. Pour le Velay voisin, Claudine Fréchet et Jean-Baptiste Martin, dans leur *« Dictionnaire du Français régional du Velay »* écrivent : *« Locution verbale :* ***savoir mal*** *a/ Faire de la peine : « Je lui ai dit ça et maintenant ça me sait mal » - b/ Eprouver de la nostalgie, provoquer de la nostalgie : « Il est parti en ville mais il lui sait mal de ses montagnes » Usuel.* Le sens b/ ne se rencontre pas en Forez, sauf en bordure du Velay, dans le Pilat.

Critique de la stratégie ou refus d'obéir à un ordre d'un officier qu'on estime inadapté, voire suicidaire

Francis Ferret (cl.16) agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, soldat au 170e R.I.d'Epinal, deux fois blessé, a osé, au cours d'une attaque, contester l'ordre d'un lieutenant, mais s'est finalement exécuté, au cours d'une attaque, au printemps 1918, où il sauvera son sous-lieutenant blessé par une torpille de crapouillot :
T- *« Failly ! Je crois qu'il s'appelait Failly ! Il était sous-lieutenant. Ah ! Un moment avant* (sa blessure), *y a le lieutenant qui a passé. On attaquait, on entendait la mitrailleuse qui… ça faisait « Tac ! Tac ! Tac ! Tac ! …». Il fallait avancer ! Il passe là, il dit : « Qu'est-ce que vous faites ? Vous avancez pas ? ». J'ai dit : « C'est qu'il y a des mitrailleuses, là-dedans ! ». J'ai dit : « C'est de la folie d'avancer devant des mitrailleuses ! ». – « Comment ? C'est de la folie ? Il faut avancer ! Vous n'avez rien à dire ! Il faut avancer ! » - « Eh ben, on avancera, mais c'est de la folie ! Vous allez voir ! » -« En avant ! » - Quand on a cru… On a fait passer, on a crié : « En avant ! A la baïonnette ! », qu'on criait, nous ! On avait ben crié « En avant, à la baïonnette ! » tous ensemble, que « Crrrrrrrrrrrrin ! », ça y allait ! Les torpilles, tout ! C'est à ce moment-là que mon sous-lieutenant a été blessé. Il est tombé une torpille à côté de nous : ça l'a pas manqué ! Puis ça nous a bien arrêté ! Tout le monde s'est tu, puis les feuilles, ça tombait ! Les feuilles des arbres, ça les fauchait, hein ! Alors, nous, tout le monde par terre !*
E- *Mais quand il fallait avancer, qu'est-ce qui vous poussait à avancer ?*
T- *Eh ben, il fallait le faire ! Il fallait le faire ! C'était obligé d'avancer, quoi ! T'avais l'ordre d'avancer : il fallait obéir ! Les sergents, eux, qui s'occupaient de notre section, ils nous menaient devant, ils nous disaient d'avancer ! Ils nous commandaient d'avancer ! On les écoutait. Je vous dis bien : ce lieutenant, je lui ai dit comme ça : « C'est de la folie ! ». Je voyais bien que ça ferait pas ! Lui, il avait la mission d'avancer : il fallait avancer ! Ah, il m'a dit : « Vous n'avez rien à dire ! Taisez-vous ! » - « Eh ben, on avancera ! Vous allez voir ! »…*
E- *Est-ce que certains reculaient ?*
T- *Ah ben, quand ils voyaient que ça tournait mal, ils reculaient ben ! On reculait ben, ce jour ! Tous on a reculé ! On avait été loin, puis…les Boches nous revenaient dessus ! »*

Jean-Claude Lafay (cl.08), agriculteur à La Tuilière (Le Rail) était conducteur de chevaux dans l'artillerie, au 36e R. d'Artillerie de Campagne de Clermont-Ferrand. Lui si modéré s'emporte quand il évoque l'incompétence d'un adjudant qui n'a pas voulu écouter les conseils de trois soldats plus expérimentés concernant le passage des convois de caissons d'artillerie, tractés par six chevaux, sur un pont, qui suggéraient de les espacer :
T- « *Alors, on était trois vieux…*
E- *Trois vieux de 26 ans !*
T- *Oui, mais enfin… On dit à l'adjudant (c'était un nouveau parvenu, un jeune, pas grand chose, si on peut dire, enfin baste !)… on dit : « Mon adjudant, vous voyez ce qui descend de là-haut ? » - « Qu'est-ce que c'est ? » - « Oh ! C'est l'infanterie qui vient en renfort. Méfiez-vous : on va tomber tous à la fois sur le pont ! ». Je connaissais bien l'endroit, moi, c'était fait comme à La Tuilière ! C'était pas à La Tuilière, mais enfin, c'était fait de même ! -« Oh ! Vous avez peur ! » Parce qu'on devait se toucher, les uns après les autres, bien près. – « Vous avez peur ! » - « Vous feriez bien de nous espacer parce qu'il y en a qui vont se faire amocher ! Par les obus ! ». Ils* (les Allemands) *y tiraient de temps en temps, un obus ou deux, à droite, à gauche, par là, aux alentours ! Il dit : « Vous avez peur ! Touchez-vous ! Touchez-vous ! ». On lui dit : « On a pas peur ! C'est pas qu'on a peur ! Mais on voit bien ce qui va arriver ! ». – « Allez ! Touchez-vous ! Touchez-vous ! ». On a obéi, on s'est touchés ! Et pauvre ami, on arrive là derrière : la première voiture quitte le mauvais chemin (y avait un talus, monte sur la grande route comme ça … la première monte sur la route… La deuxième était devant moi, grimpe sur la route comme ça : « Poouf ! » Elle a été versée ! C'est ti un écart qui l'a versée, j'en sais rien. Elle a versé, y a un servant qui a été blessé. Moi, j'étais prêt à monter, je vois mon cheval qui tombe sous moi : il a été coupé, les reins, là, j'étais dessus* (voix basse, dramatique). *J'étais prêt à monter* (sur la route). *Les obus tonnaient, des petits obus qui avaient plus* (+) *de force. Mais je sais pas, cet obus où il a tombé, s'il a tombé franc* (tout à fait) *à côté. Pour moi… c'était mouillé, il a tombé dans le mouillé, il a dû rentrer profond avant d'éclater. Et c'est les petits éclats qui tombaient sur la tête, qui m'ont pas blessé, sur le casque… » […] Et ils ont monté le reste* (des obus du chariot renversé, et de son convoi dont un des chevaux a été tué) *à la pièce* (au canon). *Quand ils ont arrivé là-haut, le capitaine a dit au brigadier qui conduisait la colonne : « C'est vous qui conduisiez la colonne ? » - « Eh ben oui, on a eu un petit accident là-bas, y a une voiture qui a été versée ! »… » Et c'est vous qui conduisiez la colonne ? », le capitaine a dit. – « Eh ben oui, c'est moi, et puis y avait l'adjudant B. ! », qu'on l'appelait. Y avait pas bien longtemps qu'on l'avait, c'était un jeune ; comme on disait un « fils à papa » ! Enfin, qui y connaissait rien !* (accentue ce mot) *Parce qu'il avait pas fait la guerre ! – « Et vous l'avez perdu ? Il est blessé ? » -« Oh ! non, non, non ! Il a pas été blessé ! On a pas su où il était passé ! Je suis parti avec les autres, tout ce qui était libre… »* (ceux dont le charroi n'était pas renversé) - *« Ah ! Vous l'avez perdu ? »* (ton ironique). *Enfin, ça a*

été bon. Mais le lendemain, il a fallu qu'il monte vers le capitaine ! Pourquoi qu'il s'était caché ? Et je sais pas ce qu'il a attrapé. (comme sanction)
E- *Il s'était caché vraiment ?*
T- *Eh oui ! Il n'a pas monté, il s'est pas fait voir ! Il s'est fait voir le soir, quand on est parti. Mais le lendemain, il est bien revenu avec nous, mais il a fallu qu'il monte chez le capitaine !*
E- *Donc, il avait eu peur, à votre avis ?*
T- *Il a eu peur ! Il a fallu se présenter au capitaine. Et maintenant, le capitaine l'a-t-il puni ? J'en sais rien !*
E- *Là, il a eu tort de ne pas vous écouter !*
T- *Il a eu tort ! Il était coupable ! On doit pas abandonner ! […] Chez nous, c'était tous des types qui savaient faire la guerre. Lui, il savait pas faire la guerre ! Y en avait aucun, des officiers, qui avait pas fait la guerre ! L'adjudant* (un autre) *qui venait des colonies savait faire la guerre, l'adjudant qui était nommé avec les pièces, il savait nous abriter ! ».*

On devine que ce n'est pas des obus que le jeune adjudant inexpérimenté (soit *« fils à papa »*, soit élève de grande école tout de suite gradé) a eu peur, mais de l'admonestation du capitaine, qu'il a tenté d'esquiver en n'accompagnant pas la colonne du convoi vers la batterie. Et c'est stupidement qu'il a défié les conducteurs de chevaux expérimentés par plusieurs années de guerre, en piquant leur orgueil par des *« Vous avez peur ! »* répétés. Accumuler les convois les uns derrière les autres, sur l'étroit passage du pont, c'était offrir une cible facile aux canons ennemis…

Pierre Rivollier (cl.15) agriculteur à Chénieux, un hameau de Saint-Victor-sur-Loire proche du barrage de Grangent, a été au front au 16e R.I. de Montbrison, et a pris part à la grande offensive de Champagne de fin septembre 1915, avec une cavalerie pas encore mise au rencard :
T- *« Ah ! Les chevaux ! La cavalerie ! En Champagne… C'était en Champagne, y avait des fils de fer, y avait une grande plaine à traverser. L'infanterie avait ben fait des passages, mais ils se faisaient tuer, ces pauvres diables ! Les chevaux aussi se faisaient tuer, tout ! …Ils l'ont dissous, ça ! Ça faisait pas, ils se faisaient tuer ! Et y avait plus de chevaux ! Ils* (les chefs militaires) *regrettaient les chevaux ! Les hommes, ils les regrettaient pas, mais les chevaux, ils les regrettaient, eh ! Ça coûtait cher ! »*

Ce mépris de la vie humaine, imputable et imputée à l'Etat-Major, et à bon nombre d'officiers, on en trouve le reproche fait aussi par le caporal **Georges Montagne** (cl.16), tisseur à Bussières, qui a fait toute la guerre, depuis le 9 avril 1915, comme chasseur alpin (successivement 28e B.C.A., 11e B.C.A. et 51e B.C.A.) , interviewé à 92 ans deux fois à une semaine de distance (20 et 25 mai 1988). C'est l'évocation de l'arrivée des Américains, au second semestre 1917, qui fait surgir la critique :
T- *« Dès qu'on a eu les Américains, on sentait qu'on était épaulé. Parce que chez nous, écoutez, franchement, dans l'Etat-Major, il y avait beaucoup de chauvins , ils faisaient des attaques qu'ils avaient pas lieu de faire. On exposait des vies humaines pour rien du tout ! Moi, je l'ai constaté moi-même ! On faisait des attaques pour prendre des positions, qui étaient peut-être importantes d'un point de vue stratégique, moi j'en sais rien. Mais pour prendre un piton quelconque, je m'en rappelle, en Alsace, on sacrifiait des fois des milliers de gars qui partaient à l'attaque ! Il fallait monter, hein ! On était mitraillés par les obus et les mitrailleuses ! Ah oui !*
E- *Mais quel sentiment on avait si on savait que, pratiquement, on allait à la mort ? Ça devait être terrible de partir dans ces conditions !*
T- *Mais, vous comprenez, on devenait…comment vous dirais-je ? un peu philosophe. On n'appréciait plus la vie du tout ! Je vous le dis sincèrement, la plupart des gens rêvaient surtout d'avoir une blessure, d'avoir une jambe…* (blessée) *pour s'en aller, se sauver ! »*

Joseph Masclaux (cl.05) mineur de fond à Roche-la-Molière avant de partir à la guerre, a été caporal, puiis sergent au 216e R.I. de Montbrison. Dans cette fonction, il lui est arrivé de tenir tête à son lieutenant, dont il estimait un ordre dangereux, en juillet 1915, vers la maison du passeur, à Berry-au-Bac, sur le canal des Ardennes, latéral à l'Aisne :
T- *« Huit jours après, on me dit : « Masclaux, on vous a désigné pour aller prendre la tranchée à la cote 108*[25] *! ». Alors le capitaine me donne sa longue vue pour me faire voir l'emplacement où c'était. On la voyait bien, on voyait les terrassements, vous savez, où étaient les soldats, bon, le parapet. Bon, moi, réflexion faite, j'ai voulu faire un peu le mariole. Lui, il me paraissait pas connaître grand chose, je lui dis : « Mais, mon lieutenant, c'est infaisable ce que vous me dites ! Si y a quelqu'un, c'est pas possible qu'on saute dans la tranchée ! ». Il me dit : « Mais si ! Vous allez arriver avec votre section, et puis après vous disposez des hommes qui ont des grosses cisailles pour couper les fils de fer ! ». Je lui dis : « Mais les types de la tranchée nous saccageront à mesure que nous arriverons ! Et vous savez, ils en ont fait la preuve ! », j'ai dit ! « Si y*

[25] Cette cote 108 est immédiatement en face de la localité de Berry-au-Bac, sur la rive gauche de l'Aisne, à proximité du mont de Sapigneul

avait personne, je peux vous le faire, mais si y a quelqu'un, c'est infaisable ! ». Bon ! C'était convenu. Et puis même, je lui dis : « Dites donc, mon lieutenant, vous faites une chose qui n'est pas régulière ! La semaine passée, vous m'avez désigné pour faire une reconnaissance, et aujourd'hui… Je suis pourtant pas tout seul ! ». Nous étions peut-être 7-8 sergents à la compagnie. J'ai dit : « Vous me désignez encore moi pour faire ça, que ça me plait pas, parce que, je vous dis ben, je vois pas qu'on puisse y arriver ! » -« Ah ! il me dit, essayez toujours, si y avait personne… ». Bon, je repars…
E- *Parce qu'on pouvait quand même discuter les ordres ?*
T- *Ben, écoutez, entre quatre oeils !* (sic) *Parce que, vous savez, à l'armée, à ce moment-là, on n'avait que droit de réclamer que quand on avait fait la moitié de ce que vous connaissez de pas autorisé. Quand on vous punissait pour une chose que vous aviez pas fait*, ou du moins que vous méritiez des circonstances atténuantes, il fallait avoir fait la moitié de la punition pour réclamer ! Alors, il me dit : « Ecoutez, monsieur Masclaux, je suis que nouveau à la compagnie (en effet, c'était vrai, je le connaissais pas !), et j'ai demandé au sergent-major (c'était lui qui faisait marcher un peu la compagnie). Mais je tâcherai de vous proposer pour une citation ! ». - « Ah ! je lui dis, écoutez, on va essayer, allons. » . En effet, je pars le soir…*
E- *Il vous a dit ça pour vous décider à y aller ?*
T- *Ah non ! Il avait décidé et c'était fait ! Il savait que j'avais pas le droit de lui refuser ! Je pars le soir, nous avons eu l'appel. D'après ma connaissance, j'ai compris que nous étions signalés que nous allions attaquer. Je crois qu'ils ont eu connaissance que nous allions les attaquer… par les prisonniers ! Surtout quand ils avaient un prisonnier qui était un peu à l'Etat-Major, ou qui était avec des connaissances des services, qui étaient en relation avec le commandant de compagnie, qui était à 5-6 km à l'arrière. Et ils allaient porter les notes de service aux gradés de première ligne…*
E- *Mais ça voulait dire que les prisonniers parlaient !*
T- *Ecoutez : bien sûr, y en avait qui parlaient pas ! Mais y en avait qui parlaient pour avoir…comment dirais-je ? Des avantages, de la nourriture, pour ne pas être brimés… Y en avait qui avaient intérêt à collaborer ! Vous savez, y a toujours eu des collaborateurs, bien sûr ! »*

Cette réflexion de Joseph nous fait changer de guerre ! Sa narration se poursuit ainsi, et va déboucher sur un récit fait dans le chapitre précédent, sur sa blessure :
E- « *Donc, dans votre esprit, vous aviez été un peu vendus ?*
T- *C'était mon point de vue, parce que tout le temps que nous avons été entre les lignes, à tout instant, nous étions obligé de nous arrêter parce qu'il y avait des fusées éclairantes pour vérifier le terrain. Enfin, toujours est-il que j'arrive au bord de la tranchée…A ce moment, les gradés (on n'avait pas encore changé le…) ils devaient marcher en tête de leur section, quoi, de leur groupe ! »*

Un long échange, très fragmenté, suit, à propos de ma question sur la date du changement de cette tactique. Il la date de la suite de la bataille de la Marne, où trop de gradés avaient été tués à la tête de leur section, ou de leur compagnie pour les officiers, ce qui avait désorganisé le commandement des compagnies :
T- « *A la Marne ! Au bout de deux mois de guerre, on a décidé qu'ils marcheraient plus en tête !…Même, voyez-vous, nous sommes partis avec des galons les pleines manches ! Et puis après, on avait un petit galon là* (il doit montrer le dessous de la manche) *qu'on cachait facilement, de manière à ce que les Boches, qui visaient toujours les gradés…. C'est pour ça qu'on a diminué le volume des galons ! [….] Une section de 50. C'était dit que quand je serais arrivé à la tranchée, je leur dirais de se déployer la moitié à droite, la moitié à gauche, pour se mettre face à la tranchée boche… Je marchais à quatre pattes, hein ! C'était de nuit, bien sûr, et je marchais à quatre pattes, parce que vous avez la nuit à un certain niveau…*
E- *Ça se détache sur le ciel !*
T- *Oui, et vous, vous le voyez pas ! Alors, au même moment, clac ! Je vois un coup de fusil qui m'a aveuglé ! Oh ! Il m'a semblé d'être tiré à peu près à un mètre… »*

La suite a déjà été donnée dans le chapitre précédent, Joseph Masclaux étant un des quatorze blessés dont l'itinéraire a été longuement décrit par ses soins. Blessé à la hanche, saignant abondamment, il a transmis son commandement à l'autre sergent et a marché jusqu'au poste de secours le plus proche, à 7 kilomètres ! Beaucoup de ses camarades de la section furent blessés ou tués, et la tranchée allemande pas prise, ce qui lui donnait rétrospectivement raison face au lieutenant !

Certitude de l'infériorité française en matière de stratégie

Jean Fontaney (cl.12) de Montrond-les-Bains, instituteur au moment de son départ à la guerre, professeur, puis inspecteur primaire, puis directeur d'écoles normales (Parthenay, Poitiers) ensuite, incorporé au 65e R.I. d'Ancenis, sergent, fait prisonnier le 9 juin 1915, distingue deux sortes d'officiers , et montre la coupure entre gradés et officiers :
E- *« Quels étaient les rapports entre les hommes et les officiers dans ces régiments ?*
T- *Ah ! C'était très variable. On discutait pas les ordres des officiers. On avait peu affaire à eux. Ils étaient très différents. Moi, je me souviens d'un capitaine d'active qui était un homme : il avait son revolver, une*

canne, il montait à l'attaque, mais il nous en imposait ! Mais bientôt, il a disparu. Il a été remplacé par des gens qui venaient de la cavalerie, des jeunes. Le jour où j'ai ramassé mes soldats pour aller en avant, eh ben, ils étaient dans les trous ! Y avait un lieutenant qui venait de la cavalerie, qui commandait la compagnie, et qui était dans un trou, et qui m'appelait pour que je m'abrite, que je continue pas ! J'ai eu peu de contacts avec les officiers. Ils avaient un avantage sur nous, c'est que quand ils allaient au repos, ils avaient droit à une chambre, ils pouvaient se déshabiller, alors que de novembre 14 à juin 15 –le 9 juin exactement, j'ai été barboté- je n'ai jamais quitté mes chaussures et je n'ai jamais quitté mes poux, je me suis jamais déshabillé, moi ! Mes premiers draps de lit, ça a été des draps de lit allemands ! »

Ses huit mois de combat avant sa capture ont suffi à le convaincre de la supériorité de l'armée allemande en matière de stratégie :

T- *« Les Français ont appris des Allemands à faire la guerre, sur bien des points ! Notamment la guerre de tranchées. Ça a été une hérésie : ils nous fourraient tous en première ligne où on crevait de misère, pour rien ! Et puis, si les premières lignes étaient percées, y avait rien derrière ! Les Allemands étaient mieux aménagés. Ils nous ont appris à faire la guerre !*

E- *Et cette leçon, ça s'est su quand il y a eu des tranchées allemandes conquises ?*

T- *Ah oui, bien sûr ! Elles étaient mieux aménagées que les nôtres et beaucoup moins peuplées surtout ! Le problème, c'était ça : c'était de fatiguer les combattants, ce qui a été en partie une cause de la démoralisation survenue plus tard, en 17.*

E- *Donc cette stratégie de tout masser en première ligne a commencé en 14 ?*

T- *Enfin, je n'ai pas vu la bataille de la Marne, moi. Les tranchées ont été faites par ceux qui ont fait la bataille de la Marne, et après, j'ai connu que la tactique de la guerre de tranchées. Mais c'est la période que j'ai vécue.*

E- *Bien sûr ! Mais même à cette époque-là, les tranchées françaises et allemandes étaient aménagées de manière différente, et avec une tactique différente ?*

T- *Ah oui ! Très nettement ! Très nettement ! La faute qui était considérable, nous étions toujours en première ligne, toujours, toujours ! On voulait pas nous laisser chômer ! Il fallait que nous soyons continuellement sur la brèche, pas de repos ou à peu près pas ! Quand on était en arrière, le lendemain il fallait astiquer les boutons ! Y a un poste de garde… Parce que l'arrière se faisait sur trois étapes : y en avait qui étaient « petit arrière » et puis les autres plus loin « grand arrière ». C'était à tour de rôle, les compagnies. Et y avait le colonel, celui qui commandait le régiment en question, qui s'appelait Degrées du Loû*[26]*, pendant longtemps en Bretagne… Il allait à la messe tous les matins. En sortant, si le poste de garde sortait pas assez vite, n'était pas bien aligné, les jours de prison pleuvaient ! Y avait des petites vexations ! Et puis nous n'avions jamais qu'un jour, au maximum, pour nous astiquer. Et puis le lendemain, fallait travailler à droite, à gauche… »*

Ces *« petites vexations »* trop fréquentes finissent par susciter l'animosité envers celui qui les impose, d'autant qu'implicitement, on s'attend qu'un chrétien aussi fervent ait la largeur d'esprit de Jésus dans l'Evangile, en sachant distinguer l'essentiel de l'accessoire…

Critique actuelle de la stratégie française

Jean-Louis Monier (cl.13), agriculteur à Marols, critique les attaques en rase campagne au début de la guerre, dans les champs de betteraves de Picardie à l'automne 1914 :

T- *« Enfin je sais que le 216 de Montbrison, le régiment du pays où y avait beaucoup de gens d'ici, on les a fait attaquer dans ces régions où j'étais, et il y avait rien pour se défendre. C'était un champ de betteraves (parce qu'ils faisaient beaucoup de betteraves dans ces pays, de betteraves à sucre). Mais ils se sont fait tuer, déprofiter*[27]*, quoi ! Parce qu'ils avaient rien pour se mettre à l'abri ! Rien ! Quand tu étais dans un champ de carottes*[28] *qui ont 20 cm de haut, qu'est-ce que vous voulez ! »* (rire amer).

L'âge de Jean-Louis (20 ans en 1913, donc touché par la loi de trois ans qui a fait incorporer cette classe 1913 en décembre 1913, juste deux mois après la classe 1912) aurait dû le faire participer à ces attaques si meurtrières en rase campagne, sans casque et en pantalons rouges, dans les champs de betteraves de Picardie, ou du nord-est de l'Ile-de-France (Oise), mais la chance a voulu pour lui qu'il ait passé la première année de guerre dans le Train des équipages, où il était déjà au service militaire. C'est le soldat de 21-22 ans

---

[26] Ce patronyme a changé d'orthographe. Alors que le colonel Xavier Desgrées du Loû, commandant le 65e R.I pendant la Grande Guerre, écrivait son nom comme nous l'avons fait, ses descendants l'orthographient « …du Loup »

[27] « Déprofiter » se dit normalement d'une marchandise que l'on détériore, que l'on utilise mal : *« Le chien a pris le beurre sur la table et il l'a tout déprofité ! »*. Mais le témoin l'applique aux hommes, avec le sens de se faire massacrer (intensif par rapport à « tuer »)

[28] « Carotte » est le nom donné à la betterave dans presque la totalité du domaine francoprovençal, où la carotte proprement dite s'appelle soit « pastunade », soit « parsunade » (patois de Saint-Jean Soleymieux) soit bien plus souvent « racine » en français régional.

qui, apprenant ce fait par ses camarades survivants du 216e de Montbrison (régiment de réserve du 16e R.I.) a critiqué cette stratégie à l'époque, mais c'est surtout le vieil homme de 87 ans (17ème entretien, très long, réalisé le 11 novembre 1980) ayant ajouté des lectures à l'expérience personnelle qui porte cette critique.

Le soupçon de traîtrise à l'encontre de certains chefs français

Une armée ne trouve sa cohésion idéologique et morale que si chacun a la conviction que tous, de la base au sommet, sommet visible dans le régiment, sommet invisible dans l'Etat-Major dirigeant les opérations militaires sur tout le territoire, oeuvrent dans le même sens, combattent avec la même ferveur. Or c'est peu de dire que le soupçon de traîtrise à l'encontre de certains chefs militaires, ou politiques, a existé, dans une sorte de vision complotiste, proche de la lutte des classes, mais où l'idéologie communiste qui s'organisait à l'époque n'a que peu joué, surtout chez des témoins dont une bonne partie étaient des agriculteurs propriétaires, catholiques, respectueux de l'autorité, votant très largement à droite.

François Potin (cl.14) de Saint-Just-en-Chevalet, originaire de l'Allier (Gennetines), où il a été ouvrier agricole puis agriculteur métayer jusque vers 1930 a fait toute la guerre, depuis septembre 1914, au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire. Il a gardé une violente rancœur, à 93 ans, contre les chefs français, à partir de l'expérience traumatisante qu'a été la perte du fort de Douaumont, à Verdun :
E- *« Vous m'avez dit que vous êtes allés à Verdun : en 16 ?*
T- *Oui, au début de 16, février 16. A la bataille de Verdun au fort de Douaumont , le premier jour. On y était ce jour là où qu'ils l'ont pris !*
E- *Vous pouvez me le raconter ? Je n'ai trouvé personne encore qui se trouvait à cette attaque-là !*[29]
T- *Ah ! Bon Dieu ! Les Français, on a été vendus comme des lapins ! On était commandés par des saletés ! On a couché à Verdun, nous, le 26 février 1916, la nuit du 25 au 26. Les Boches ont attaqué le 26 au matin.*[30] *Ils ont attaqué le fort de Douaumont et ils l'ont pris ! Et vous croyez qu'on aurait pas pu les empêcher de le prendre ? Mais on était vendus ! Ils avaient qu'à nous y mettre, dans le fort de Douaumont, nous le 85 ! Jamais les Boches l'auraient pris ! On était vendus !*
E- *Le fort de Douaumont n'était pas assez défendu, à votre avis ?*
T- *Mais y avait personne ! Et nous qu'on était là, en plein sous les obus, on nous laissait ! Y en a pas un qui aurait dit : « Le fort de Douaumont est pas occupé ! Il faut aller au fort de Douaumont ! ». Les Boches auraient jamais monté là !*

En disant *« Y avait personne ! »*, François exagère à peine ! Selon les sources, il y avait une cinquantaine ou une soixantaine de Territoriaux (donc de soldats âgés, quadragénaires) dans le fort. **Pierre Miquel** dans son ouvrage *« Mourir à Verdun »*, écrit, en décrivant l'approche du lieutenant allemand von Brandis du fleuron de la couronne de forts censés défendre la ville de Verdun : *« La petite troupe y parvient après de violents efforts, sans être bombardée, ni même remarquée par les guetteurs allemands ni par les Français. Von Brandis se reçoit le premier dans la grande cour du fort. Les portes des casemates sont ouvertes. Les Français sont une cinquantaine, barbus, ahuris, à peine armés. Von Brandis regarde derrière lui, ses hommes suivent, mais ils ne sont qu'une poignée. Heureusement, le capitaine Haupt, qui commandait une compagnie proche, a suivi le mouvement. Ses hommes accourent, mettent en joue les occupants inoffensifs de la forteresse.*

Ils sont une cinquantaine : le maréchal des logis Chenot les commande. Au moment de l'action, il est occupé à manœuvrer la tourelle de 155 qui tire trop mollement sur les lignes allemandes. La garnison compte une grande majorité d'artilleurs territoriaux désoeuvrés, y compris ceux qui ont abandonné leur batterie détruite en rase campagne pour chercher un refuge ; des gens qui construisent un observatoire, des sapeurs du Génie arrivés le matin même pour faire sauter, selon les ordres de l'Etat-Major, les organes défensifs à la dynamite».[31]

On croit rêver. Le fort de Douaumont qui est, avec le fort de Vaux, le plus complet des forts défendant Verdun, n'est même pas défendu ! Et on continue à le désarmer ! L'aveuglement, l'impéritie de l'Etat-Major ont atteint des sommets. Douaumont est un lieu stratégique et symbolique essentiel pour l'armée allemande, comme **Pierre Miquel** l'écrit dans un autre ouvrage plus récent *« Le gâchis des généraux » : « L'obstacle essentiel, du point de vue allemands, est le fort de Douaumont. Il domine le champ de bataille de sa masse. Les Allemands redoutent d'en donner l'assaut, et l'appellent « Sargdeckel » (le couvercle de cercueil). La 5e division de Brandbourg, une troupe d'élite, en est chargée.*

---

[29] Interviewé fin juin 1987, François Potin était seulement mon 26e témoin (sur 160)
[30] La bataille de Verdun a commencé par un bombardement intense, continu, débute le 21 février et le fort de Douaumont a été pris dans la soirée du 25 février et non le lendemain 26, comme l'indique François Potin
[31] Pierre Miquel, *Mourir à Verdun*, édition Tallandier 1995, pp. 83-84

Les Prussiens ne peuvent pas savoir que le décret du 5 août 1914 signé de Raymond Poincaré[32] *désarme toutes les fortifications. Millerand devait en donner lecture à la séance du comité secret de la Chambre du 16 juin 1916 aux députés impatients, indignés de la chute du fort. Il était précisé que « la défense du territoire dépendait exclusivement des armées en campagne » et que le désarmement des places était ordonné. »*[33]

Quel aveuglement ! Certes, les pièces défendant les forts ont été, pour la plupart, utilisées après par l'artillerie, mais peu maniables, ont nécessité des aménagements importants, lents à réaliser, (comme des voies de chemins de fer Décauville, des wagons spéciaux servant de plate-forme de tir), et leur présence renforçant quelque peu les canons classiques est loin d'avoir compensé leur absence dans les forts.

Défendu, le fort de Douamont l'est seulement de l'extérieur (où la bataille fait rage) par les régiments proches du fort, et parmi eux se trouve effectivement le 85e R.I. de François Potin, comme le précise P. Miquel dans le premier ouvrage cité: *« Devant l'ampleur de l'attaque allemande, le lieutenant-colonel Theuriet, qui commande le 85e, un régiment proche, retrouve lui aussi, comme le duc de Rohan, les réflexes de Waterloo. Il forme son régiment en carré, n'étant pas sûr de ses ailes, dont il est sans nouvelles, alors qu'elles sont à deux cents mètres de lui. »* (p.81). Theuriet va mourir dans cette nuit du 25 au 26, ayant quitté son poste de commandement pour se mêler à ses hommes, au plus fort de la tourmente, comme l'écrit l'*Historique du 85e R.I. :*

« En face d'une pareille situation, presque désespérée, le lieutenant-colonel Theuriet, dont le poste de commandement est à la ferme d'Haudromont, ne peut rester en place. Il va sur le terrain où ses 2 bataillons sont déployés, se mêle aux hommes du 2e Bataillon, déjà privés de leur chef, le commandant Bourgeois, tué par éclat d'obus. Il les enflamme par sa parole et son exemple. Puis, à la tombée de la nuit, sans souci du danger […] il se précipite sur l'ennemi. Celui-ci, surpris, reflue en désordre. Mais les mitrailleuses ont causé de larges brèches dans la ligne de tirailleurs de la 6e Compagnie ; tous ses officiers sont tombés, le capitaine Le Brun est blessé, le colonel lui-même, dès le début, a reçu une balle au ventre qui lui fit une affreuse blessure. ». **P. Miquel** salue ce courage du colonel attaquant avec ses hommes, et sa mort en héros, pleine de panache, et en tire une leçon : *«La défense héroïque du lieutenant-colonel Theuriet, mort à la tête de ses fantassins du 85e , montrait que les officiers, privés de tout autre soutien que de maigres renforts d'infanterie, n'avaient d'autre ressource que de se faire tuer. Il avait, canne en main et cigare en bouche, ordonné une charge à la baïonnette dès que les grenadiers qui suivaient les lance-flammes s'étaient présentés. »* (p.88).

L'historien adhérerait-il à la véhémence de François Potin, qui a vu mourir son colonel, avec la blessure que décrit l'historique du régiment ? Reprenons son témoignage :

E- *« A votre avis, vous avez été vendus par qui, et pourquoi ?*

T- *Les Français Boches !*

E- *Ah bon ? Y en avait ?*

T- *Ah la la ! Si y en avait ! C'est ben honteux de voir ça ! C'est pour ça, si vous avez un gars et puis qu'il y a une guerre, faut pas le laisser partir ! On est vendu comme des lapins ! Parce que vous direz pas que ce jour-là, on aurait pas pu garder le fort de Douaumont ! Y avait personne dedans ! Pourquoi qu'on nous y a pas mis, nous ? On était au pied ! Moi, j'ai vu les Boches… Ils étaient avec nous, à un moment donné, à côté de nous : ils se foutaient de notre gueule ! Je vous le dis : « C'est honteux ! ». Moi, j'ai vu tuer le colonel : il était à vingt mètres de moi ! Les Boches lui ont tiré un coup de fusil dans le ventre ! J'en ai vu tomber combien, comme ça !*

E- *Vous vous souvenez de son nom ?*

T- *Theuriet ! Il commandait le 85e d'Infanterie ! Il a passé à côté de moi ! J'étais avec un nommé Gillot, un cabot* (caporal). *On avait des petits trous individuels. Y avait juste la place de mettre le pied entre nos deux trous. Tout d'un coup, je me retourne et je dis : « Tiens, le colonel vient là ? Qu'est-ce qu'il vient faire ? ». Alors, il a mis le pied entre nous deux, pour passer. Et j'ai dit : « Où qu'il va ? ». Je savais que les Boches étaient devant nous. J'ai dit : « Bon, bien, il va se faire tuer ! ». Il est parti, il a regardé un moment, là. A un moment, j'entends… Je vois le bonhomme qui tombe ! Il a eu une balle dans le ventre ! Il est tombé un peu plus loin… Y avait deux ou trois autres officiers, ils ont tous été tués comme ça ! Ils ont été tirés à bout portant ! On était vendu ! Même le colonel savait pas ce qui se passait ! »*

Même si François Potin a peut-être quelque peu enjolivé la proximité du colonel, et sa prescience du drame qui va se produire, cette volonté de s'associer à la mort de son chef, et à l'hommage que mérite un officier de haut rang qui partage le péril du combat, est touchante, surtout qu'il n'a rien d'un tendre !

E- *Ces Français Boches, à votre avis, ils se trouvaient où ? Dans l'Etat-Major ?*

T- *Ils étaient chez eux. Ils étaient là, à côté du fort de Douaumont !*

---

[32] Le Président de la République Raymond Poincaré, né en Lorraine en 1860, a succédé à Armand Fallières en janvier 1913, et exercé son septennat jusqu'en septembre 1920, remplacé par Alexandre Millerand. Il a donc couvert toute la période de la Grande Guerre. Il est mort en 1934.

[33] Pierre Miquel, *« Le gâchis des généraux »*, édition Plon, 2001, p.110

E- *Oui. Mais quand vous dites « des Français Boches » c'était qui ? Des Français ? Des Boches ?*
T- *C'étaient des Boches. C'était… Ils étaient… On était vendu ! Ils faisaient de nous ce qu'ils voulaient ! Quand on est vendu, on est vendu !*

Même si le concept de « *Français Boches* » n'est pas très clair dans son esprit, la conviction d'avoir été *« vendus »* y est ancrée très profondément, et a persisté tout le long de sa vie.

François Dutel (cl.18), entrepreneur de maçonnerie à Valeille, près de Feurs, a fait toute sa guerre, depuis avril 1917, dans les Zouaves (3e R. de Marche, 9e R. de Marche, 1er R. mixte), et a été mitrailleur et « nettoyeur de tranchées ». Il est aussi convaincu de la traîtrise de certains chefs militaires français :
T- *« Oh ben, la guerre, c'est des machins commercials* (sic) ! *C'est voulu, la guerre ! Y en a qui s'enrichissent avec ça !*
E- *Vous pensez que celle-ci était voulue ?*
T- *Oh mais oui ! On a été vendus !*
E- *Mais par qui ?*
T- *Ouff ! On a été vendus par des Français ! Qu'on en savait rien, nous ! On était certainement vendus parce que, à des moments, on aurait pas été battus comme on a été battus ! Ils connaissaient mieux le secteur que nous !*
E- *Ah bon ? Vous avez l'impression qu'on vous envoyait dans des secteurs parfois….*
T- *Accidentés ! Oui, oui ! Pour chasser l'ennemi !*
E- *Mais qui est-ce qui pouvait avoir intérêt à vous faire battre ? Des Français, vous dites ?*
T- *Eh ben…Oh bien sûr ! Je me souviens pas ceux qui nous commandaient à ce moment, mais ils nous ont pas ménagés !*
E- *Des Français ! Vous voulez dire : des Français dans l'armée, ou des Français…*
T- *Même dans l'armée !*
E- *Des chefs alors ?*
T- *Oh oui, des chefs ! Y en avait qui étaient achetés, là-dedans ! Ils nous en ont fait, hein ! »*

Nettement plus loin dans l'entretien, François revient sur l'entente entre les « gros » des deux camps :
T- *« Que voulez-vous : c'était la guerre ! Ils disputaient ça entre eux. Ils se partageaient le magot comme ils entendaient ! Et puis les Français étaient tués, étaient tués ! C'est ce qui va se reproduire !*
E – *Quand vous dites « ils », ça veut dire qui « ils » ?* (silence) *Les gros ?*
T- *Les gros Allemands et les gros Français s'entendaient ! Oh bien sûr ! Ils s'entendaient pour que…*(silence)
E- *Donc vous pensez qu'il y avait une sorte d'accord sur le dos des petits ?*
T- *Oh oui ! C'était bien pour détruire le petit monde ! Oh oui ! Ils nous en ont fait, hein ! Oh la la ! Couchés dans la boue, oh la la la ! »*

C'est aussi le thème de la connivence des puissants de part et d'autre des frontières qu'enfourche naturellement **Edmond Buisson** (cl.18), ancien agriculteur à Mars retiré à Cours-la-Ville, à propos d'une question portant sur le présent :
E- « *Quel sentiment vous avez vis-à-vis des Allemands ?*
T- *Oh ! Dans le moment, on était contre ! Mais maintenant, j'ai changé d'avis ! Parce qu'il y a pas de raison qu'on se tue sans se connaître ! Ceux qui vous font tuer, ils se connaissent ! C'est vrai ou c'est pas vrai ?*
E- *Bien sûr ! Ils se sont rencontrés…*
T- *C'est pas la peine d'y redire, mais je vous le dis !… Y a deux catégories dans la guerre ; y a celui qui se fait tuer puis celui qui fait tuer ! Voilà ! Je le comprends comme ça ! Et si c'était pas de l'atomique, ça péterait encore ! »*

Antoine Souchon (cl.13), né à Lentigny, fils de maçon, était boulanger à Neulise avant de partir à la guerre ; après guerre, il a été boulanger à Roanne pendant trente-deux ans. Incorporé au 16e R.I. de Montbrison où il était au service militaire depuis fin 1913, il a été versé en 1915 au 84e R.I. d'Avesnes, et y est resté jusqu'à son départ en Orient au début de 1917. Lui aussi adhère à l'idée de collusion des puissants des deux camps contre leurs peuples :
T- *« […] De tous les pays qui auraient dû bouger au départ, la guerre n'aurait jamais existé !*
E- *Mais les Anglais ont bien bougé tout de suite, eux !*
T- *Ah ben, les Anglais oui, c'est les seuls ! C'est les seuls ! Mais le reste ! Les Américains sont venus bien après ! Après, on a laissé former le front, on a tout fait au ralenti pour faire détruire les gens ! Voilà mon idée personnelle ! Pour faire détruire ! Y avait pas encore assez de combattants jeunes qui étaient morts, alors on a fait des tranchées ! Parce que ça rimait à quoi ? Si on veut réfléchir ! On est là, qu'on soit là ou dans la rue de l'autre côté, ou de ce côté de ces maisons, à quoi ça rime ?*
E- *Donc vous pensez que c'était fait un peu exprès ?*

T- *Ah ! Moi j'y ai cru ! Ecoutez franchement mon idée, moi ! J'ai cru qu'il y avait une entente, une entente dans le haut, la haute direction, qui étai(en)t d'accord entre eux pour nous faire massacrer !*
E- *Vous voulez dire : la haute direction française et allemande ?*
T- *Ah mais oui, d'accord ! Ils étaient d'accord !*
E- *Vous pensez qu'ils étaient d'accord entre eux ?*
T- *Oui, oui ! Mon idée à moi ! »*

Là, la vision de l'histoire de la Grande Guerre par Antoine Souchon oppose clairement les massacrés du peuple et les massacreurs des classes dirigeantes des deux pays ennemis, et le passage de la guerre de mouvement du premier trimestre de guerre à la guerre des tranchées qui a suivi pendant trois ans et demi ensuite est vu comme une étape supplémentaire dans le massacre délibéré du peuple français, et sans doute des peuples français et allemands.

Antonin Cote (cl.15), agriculteur – sabotier à Saint-Priest-la-Prugne, a fait toute la guerre, depuis décembre 1914, au 121e R.I. de Montluçon. C'est au terme d'un très long entretien chez lui, le 22 décembre 1987, en compagnie de son épouse, qu'il livre une opinion qui lui tenait au cœur alors que je l'invitais à faire un bilan :
E- *« On va terminer. Qu'est-ce que vous en pensez, finalement, de cette guerre de 14 ?*
T- *Non pas de ça, mais bon ! J'ai toujours entendu dire que le général Joffre…Vous avez entendu parler de Joffre ?*
E- *Ah oui, bien sûr !*
T- *C'était un vrai Boche !*
E- *C'était… ?*
T- *Un vrai Boche ! Et c'était lui le vrai chef de tous les gros de chez nous !*
E- *Ah bon ? Vous l'avez entendu dire ?*
T- *Oui ! Que c'était le vrai Boche ! Il aimait mieux les Allemands que les Français !*
E- *Qui est-ce qui le disait, ça ?* (silence) *Ça se disait ?*
T- *Il nous faisait ben tirer des obus, à la bataille de la Marne (c'est une grande bataille, on l'a gagnée, nous !). Il faisait tirer des obus à blanc, voulant dire : « Ils sont à bout ! Les Français sont à bout de cale ! Ils tirent des obus à blanc ! Ils en ont plus d'autres ! ». Les obus à blanc, ça pétait aussi fort que les autres, mais ça faisait pas de mal ! C'était du carton ! Eh ben, il faisait tirer des bons et des mauvais ! Alors…pour faire voir qu'on était à bout de forces !*
E- *Ah bon ? Vous pensez que c'était une traîtrise alors ?*
T- *Parfaitement ! Et soi-disant que c'était vrai ! Joffre, le Joffre, était mieux pour les Allemands que pour nous !*

Après des bribes d'échanges où il apparaît que *« ça se disait un peu »* pendant la guerre - mais que « *chacun gardait un peu sa langue* » par prudence - mais nettement plus après, j'atteste le fait tout en donnant une explication réaliste, ce qui le fait vaciller un peu dans son affirmation :
E- *« Justement, on m'a parlé de cette histoire d'obus à blanc et on m'a dit (ceux qui m'en ont parlé*[34]*) que c'était parce qu'il manquait des munitions. Alors, à votre avis, c'est pas la bonne explication ?*
T- *Ah ben bien sûr, ça manquait des munitions : ils faisaient peter ! Mais c'était ti pour bien faire, c'était ti pour mal faire ? On en sait rien, ça, et on a jamais pu savoir !*
E- *Mais ça, évidemment, ça devait donner un coup au moral !*
T- *Eh ben bien sûr ! Bien sûr ! Quand les Boches entendaient un obus qui éclatait, que c'était un obus à blanc, ils devaient dire…*
Epouse de T : *« Ils sont à bout ! »*
T- *« Ils sont ben à bout ! ».*

Comme il est de la classe 1915, incorporée en décembre 1914, trois mois après la bataille de la Marne, c'est par ouï-dire qu'Antonin a connu cette interprétation terrible des tirs à blanc de la première grande bataille, et son moral a dû être, dès le début, empoisonné par cette théorie du complot dont l'instigateur aurait été le chef de l'armée française !

Pierre Miquel dans son ouvrage **«** *La Grande Guerre* », sans attester les tirs à blanc, signale la pénurie d'obus et conclut ainsi son chapitre sur la bataille de la Marne : *« Comment poursuivre, alors que les obus manquent, que les chevaux n'ont plus de fers, que les hommes sont épuisés ? L'été des généraux s'achevait sur une victoire à la fois décisive et indécise, laissant face à face deux armées épuisées que l'on croyait incapables de s'affronter encore : c'était une erreur. Elles allaient s'enterrer pour survivre. »*[35]

---

[34] Antonin Cote est mon 79e témoin par ordre chronologique des entretiens
[35] Pierre Miquel, *La Grande Guerre,* éditions Fayard, 1983, p. 179

La vision négative de l'entente tacite

Dans certains cas, c'est une observation faite par le soldat qui déclenche le doute : n'y aurait-il pas connivence au-dessus de nos têtes ? Trois exemples allant dans le même sens, mais très différents tout de même, (l'un observé, les deux autres appris après la guerre) sont donnés par **Armand Molière** (cl.15) de Cours-la-Ville (Rhône), chef comptable dans une grosse entreprise textile fabriquant des couvertures (Poizat). Il a été incorporé dans l'artillerie (62e R.d'Artillerie Lourde, puis 112e R.A.L. de Modane), comme observateur aux lueurs, chargé de repérer l'emplacement des batteries ennemies. L'épisode qu 'il raconte se situe fin septembre 1914, en Champagne, dans le secteur de la Montagne de Reims, petit massif de faible altitude (moins de 300 m) mais dominant tout de même, au sud, la grande plaine de Reims (les localités de Germaine et de Verzy –citées par le témoin- en font partie, Germaine au centre, et Verzy en bordure est). Bien que né en 1895 (classe 15 incorporée en décembre 1914), le témoin se trouve à la guerre dès la mobilisation car il s'est engagé volontairement le 31 octobre 1913 :

T- « *A ce moment là, il est venu à Germaine (c'est de la Montagne de Reims) un nouveau canon, une grosse pièce d'artillerie de 350, je sais pas, énorme !*

E- *Une pièce de marine alors ?*

T- *Oui, genre pièce de marine, qui était située tout près d'un tunnel : elle tirait sur les Allemands et puis ensuite elle reculait dans le tunnel. Et cette pièce avait tiré sur le fort de la Pompelle*[36]*. Alors j'ai vu, un jour (j'étais à l'observatoire de Verzy, là) les Allemands qui descendaient avec des chevaux toutes sortes de voitures, qui l'évacuaient.. .Et il y avait un ravin, qu'on appelait le ravin de Solférino près duquel ces voitures passaient, là. Ces Allemands se sauvaient ! Alors, de l'observatoire, moi, je l'ai signalé… Il y avait un officier, j'étais pas seul à l'observatoire. Je l'ai dit : « Il faut absolument déclencher le tir de barrage des batteries de 75 qui sont à côté de nous sur ce convoi qui descend ! Il peut passer, il peut pas échapper, y a le ravin ». Mais personne n'a tiré ! J'en ai conclu après, moi, que c'était intentionnellement qu'on ne l'avait pas fait !*

E- *Vous croyez ?*

T- *Ah ! Je sais pas ! Peut-être que je me suis trompé…*

E- *Alors, comment l'expliquez-vous ? Si les Français n'avaient pas tiré intentionnellement, quelle conclusion en tirez-vous ?*

T- *Ben, je le sais pas… Y a une connivence !*

E- *Ah bon ? Qui est une sorte de protection ?*

T- *Une protection, oui !*

E- *Vous avez eu d'autres épisodes qui vous ont fait penser à ça ?*

T- *Non, non, non… Y a eu des épisodes, je veux dire, pas du même genre… Mais des usines, par exemple, les usines Solvay*[37] *notamment, qui étaient dans l'Est. Les obus passaient dessus : elles n'ont jamais été bombardées ! Les obus passaient dessus les usines et tombaient sur les troupes françaises. Et puis réciproquement, on a su que, par la Suisse, par exemple, y a eu des échanges de matériel : du matériel qui passait de France, vendu à ….* (l'Allemagne !)*, expédié en Suisse, qui transitait en Suisse seulement…*

E- *Mais ça, vous ne le saviez pas au moment de la guerre ?*

T- *Non ! Oh non, on ne savait pas !*

E- *Mais ça a dû vous troubler, de voir que votre indication n'était pas suivie d'effet ?*

T- *Ben oui ! Je vous assure que ça m'a découragé !* »

On conçoit cet effet démoralisant : faut-il encore se battre si nos gouvernants et nos grands chefs militaires s'entendent avec l'ennemi ? L'extrapolation entre l'anomalie locale observée, interprétée comme de la connivence, et la conduite générale de la guerre est facile à faire…

Une entente tacite peut conduire, non à se réjouir d'un signe temporaire de fraternisation des ennemis, d'humanisation du conflit, mais à s'inquiéter d'une connivence au sommet. C'est ce que constate l'adjudant **François Baizet**, agriculteur à Chassigny-sous-Dun déjà présenté. Dans un de ses carnets de guerre, le 29 mai 1916, alors qu'il se trouve en Champagne, à Moussy, à 5 km au sud-ouest d'Epernay, il note :

---

[36] Fort situé à 5 km au sud-est de Reims, construit après la guerre de 1870 pour protéger Reims, désarmé en 1913, pris par les Allemands le 4 septembre 1914 et reconquis le 24 septembre, plus jamais perdu pendant la Grande Guerre.

[37] Ces usines, dont la principale était à Dombasle, en Lorraine française (c'est à celle-ci que doit faire allusion le témoin) ont été créées par l'industriel et inventeur français Ernest Solvay (1838-1922) qui fonda une multinationale chimique à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. A cette époque, 95 % de la production mondiale de soude dérivait du procédé Solvay. Autodidacte et patron progressiste, Ernest Solvay avait introduit dans son immense entreprise les pensions pour les employés dès 1899, la journée de 8 heures dès 1908, les congés payés dès 1913. Il eut une importante action de mécénat, notamment pour soutenir l'Université Libre de Bruxelles. Il fut ministre d'Etat en 1918. La dimension internationale du groupe, implanté aussi en Allemagne, a pu faire naître les soupçons que relaie Armand Molière.

« Ce qui m'étonne un peu, j'ai encore des illusions, c'est que notre ravitaillement ne soit pas bombardé lorsqu'il arrive à Moussy. Quand nous sommes aux tranchées, nous l'entendons arriver depuis Bourg.[38]*. Le convoi fait un tel bruit sur la route que quand le vent est favorable, il nous semble l'entendre à 500 m. Et les boches* ne tirent pas dessus. A Moussy, ce convoi est à 1000 mètres environ des Boches*[39] *et s'ils le voulaient, avec des obus, ils le démoliraient en cinq secs. Et il vient tous les jours à la même heure*[40]*. Quelle différence avec le 20e Corps ! Au 153 dont je faisais partie, le ravitaillement changeait son heure et son emplacement presque chaque jour. Ici non, tout se passe en famille. Par réciprocité, nous ne bombardons pas le leur, qui fait au moins autant de bruit que le nôtre. Le leur vient sur un chemin de fer Decauville, et chaque jour on entend bien le roulement des vagonnets* sur les rails. Il y a comme un accord tacite entre les adversaires pour laisser arriver les vivres et les matériaux destinés aux tranchées et à la construction des abris. Je les ai entendus plusieurs fois décharger des planches et du bois pris sur une voiture qui venait très près des 1ères lignes. Cette méthode est-elle préférable à l'autre ? Il faut croire que l'autorité militaire a ses raisons pour faire ainsi. ».*

S'il signale son étonnement, le témoin n'explicite pas ses soupçons, et ne donne pas la nature de ses *« illusions »*, mais nous pouvons les deviner : l'illusion que la guerre est franche, que les gouvernants ne cachent rien aux gouvernés, que l'Etat-Major n'agit pas dans le dos des soldats et des officiers de terrain, que l'on fait tout pour anéantir l'ennemi. Et dans ce cas, pourquoi l'épargner et pourquoi nous épargne-t-il comme ici ?

Je n'ai conservé, dans la partie qui s'achève, que les plus circonstanciés et les plus motivés des témoignages soupçonnant de traîtrise les chefs français. Mais, dans de nombreux autres, une réflexion isolée, non appuyée d'exemple, a formulé le même soupçon…

Le mépris pour l'officier peureux

Dans les entretiens, un thème très riche est celui de l'officier peureux. Soit sous forme allusive (ce que nous ne retiendrons pas car il y a trop peu de consistance) soit sous forme un peu ou très circonstanciée, que nous classerons par hiérarchie de grade, ce qui n'est pas établir un contre-palmarès, car il est bien évident qu'au delà de capitaine, les officiers sont peu vus par l'homme de base dans les circonstances normales de la guerre, et à l'intérieur de chaque catégorie, quand il y a plusieurs, nous établirons un classement chronologique, le combat ayant évolué au cours de la guerre. Les noms propres sont parfois donnés : nous les réduirons à l'initiale pour ne pas accabler la famille du défaut de leur ancêtre dénoncé par un de mes témoins.

Une opposition éloquente

Un résident de Feurs, originaire d'un autre département (le Loir-et-Cher) né en 1896 à Samblin, qui a passé sa vie dans la nature, comme garde-chasse de grands domaines, d'abord dans le Loir-et-Cher jusqu'en 1935, puis dans la Loire, à Saint-Laurent-la-Conche, jusqu'en 1971, **Georges Blondeau**, incorporé au 5e R. d'Infanterie coloniale de Lyon, oppose, en un ditptyque frappant, deux catégories d'officiers :

T- « *Le capitaine Grange, qui commandait la compagne, c'était un vieux garçon, il se mettait en tête ! On lui disait : « Mon capitaine, vous aller vous faire tuer ! ». Il marchait quand même : « Suivez-moi, mes enfants, suivez-moi ! ».*

E- *« Mes enfants » ?* T- *Ah oui, oui !* E- *Il avait des rapports de père, comme ça ?*

T- *Ah oui ! C'était un brave ! Parce que la guerre, vous savez, il faut pas s'énerver ! Alors ce capitaine là, il était tranquille, bien gentil, il nous commandait, il était serviable et tout, et on l'aimait bien ! On lui disait : « Vous allez vous faire tuer ! ». Tandis que d'autres, c'est plutôt les Français qui y auraient tiré dessus !* (rire)

E- *A ce point là ?*

T- *Ah oui ! Parce que y en a, hein ! Y en a qui vont en avant et puis d'autres qui se cachent dans les tranchées ! Ils sortaient pas ! Ah ça ; je l'ai vu ! « Eh ! Tu sors avec nous ! ». On lui disait « toi », hein ! - « Avancez ! » - « Avance, toi, le premier ! Avance, toi, le premier ! » qu'on disait…*

E- *Donc il y avait de grosses différences ?*

T- *Oh la ! Faut pas croire que ça allait toujours tout seul, hein, ! Parce qu'on se disait tout, même aux officiers, hein !*

---

[38] Je n'ai pas pu trouver de « *Bourg* » sur une carte détaillée, dans les environs de Moussy ; il doit s'agir d'un hameau que la guerre n'aurait pas détruit, ou d'un lieu-dit, comme le suggère la distance donnée, modeste (500m) , à laquelle le convoi est entendu.

[39] Ici « Boches » porte bien la majuscule de nom (même dépréciatif) de nationalité ! Alors qu'il porte une minuscule dans la phrase précédente ! Risquons une explication : ils méritent la majuscule (ou le nom normal « Allemands ») quand on va raconter un épisode qui les humanise ; mais c'est spontanément le nom « Boches » qui vient à l'esprit.

[40] Cette régularité faciliterait évidemment la tâche de l'ennemi, s'il voulait le bombarder

E- *A ce point-là ? Donc certains ne donnaient pas l'exemple et avaient peur ?*
T- *Ah oui ! « Hé ! Tu chies dans ton froc ! », « Hé ! Va en avant ! »*

Une différence révélatrice saute aux yeux : le vouvoiement va naturellement à l'officier que l'on respecte et que l'on aime, le tutoiement à celui que l'on méprise pour sa peur.

Près d'une heure après, dans ce très long entretien du 13 août 1987, Georges reviendra sur cette opposition, en reprenant toujours comme modèle son cher capitaine Grange qui « *était vieux garçon », « avait 35-40 ans »* et qui traitait ces gars de vingt ans en père de famille (*« Qu'est-ce que vous voulez, c'était sa manière de dire ! On le soutenait ! Il disait : « Mes enfants ! »*) :
T- *« Non, non, il a pas été tué ! Et lui, quand on avait sorti des tranchées, qu'on disait : « En avant ! », et ben lui, il sortait le premier ! Vous comprenez ! Et ça donne une force aux soldats, ça ! Alors qu'une* autre qui sort pas des tranchées, qui dit : « Partez ! Partez ! » puis il se cachait ! « Hé ! Monte le premier ! T'es gradé ! Monte le premier, on montera après ! »* (rire). *Ça se passait pas tout seul, ces affaires-là, hein ! Et au fond, c'était juste !*
E- *Est-ce que c'est vrai que des officiers auraient pu abattre ses soldats qui auraient refusé de monter ?*
T- *J'en ai jamais vu !*
E- *Mais vous avez vu des menaces ?*
T- *Non, non. Puis d'abord ça… S'il y a des régiments qui ont pas marché, ça vient des officiers, ça ! Vous comprenez ce que je veux dire ! Ça vient des officiers. C'est pas un ou deux soldats qui dit : « Moi, je veux pas monter ! ». Vous allez comprendre : il suit les camarades… »*

Laissons cette dernière réplique à la réflexion des éventuels lecteurs officiers, de carrière ou non, de cet ouvrage… On aura remarqué que l'association respect-vouvoiement et mépris-tutoiement a été reprise dans cette séquence… *« Et au fond, c'était juste ! »*, comme en conclut Georges Blondeau…

Des officiers peureux dont le grade n'est pas donné

Dans l'artillerie, retenons ce bref témoignage de **Barthélémy Bonnet** (cl. 18), né au Chambon-Feugerolles qui a été contraint, par son amputation du bras gauche, de renoncer à son métier de boucher pour devenir employé municipal à La Ricamarie, où il a résidé la plus grande partie de sa vie. Ayant eu le bras gauche broyé par un obus dont un gros éclat lui a, de surcroît, entamé largement une cuisse et les fesses, ce tireur au canon de 75, au 16e R.A. de Campagne d'Issoire, constate amèrement que ses officiers n'étaient pas à ses côtés, ce 19 mars 1918, face au mont Cornillet :
T- « *Nous, on tirait bien sûr… Mais je trouve que s'il y avait eu nos officiers (mais ils étaient à l'abri !), s'ils avaient été là au moment où le tir nous passait dessus, ils auraient pu nous faire mettre à l'abri ! On ne pouvait pas abandonner les pièces !*
E- *Donc là, ils ne donnaient pas l'exemple !*
T- *Ah ben ! Qu'est-ce que vous…*(voulez), *ils se mettaient à l'abri ! »*

L'obus qui l'a blessé grièvement a tué le chargeur à ses côtés

Dans l'infanterie, prenons l'exemple de **Victor Véricel** (cl.16), fils d'agriculteurs de Grammond, aussi tisseurs de taffetas pour parapluies, qui a exercé l'activité de tisseur jusqu'en 1928, puis a repris la ferme familiale. Incorporé au 38e R.I. de Saint-Etienne, c'est le 1er juin 1918, vers Château-Thierry (Aisne) qu'il a perdu un œil, en recevant de multiples petits éclats d'obus au visage. Il constate aussi la carence de ses officiers :
E- « *Y avait quels rapports entre les officiers et les soldats ?*
T- *Le rapport n'était pas mauvais ! Il n'était pas mauvais . Mais ce que j'estime, c'est que les officiers n'étaient pas toujours à leur place dans les combats ! Au lieu d'être avec leurs soldats, ils se cachaient !*
E- *Ah bon ? Ça, vous l'avez constaté ?*
T- *Ah ça oui ! Certainement !* (petit rire amer). *Ils voulaient pas se faire tuer, je comprends bien !*
E- *Mais là, vous parlez des officiers ou des sous-officiers ?*
T- *Officiers surtout ! Les sous-officiers restaient avec nous ! Et le fait, si les officiers n'y sont pas, comme je vous le racontais tout à l'heure* (épisode de sa grave blessure)… *S'ils avaient été avec nous, ils auraient dit : « Dispersez-vous ! Partez ! ». Et y aurait eu bien moins de tués !*
E- *Donc ils ne montraient pas l'exemple ?*
T- *Non ! Pas chez nous ! Pas chez nous ! Pas méchants, rien, mais…. »*

Quand, comme dans ces deux cas, le soldat est grièvement blessé alors que son officier s'abrite, on peut concevoir qu'il lui en veuille, et sans doute, une bonne partie de sa vie…

Un sous-lieutenant et quatre lieutenants peureux

Un lieutenant commande une section, soit une cinquantaine d'hommes (quatre escouades) et sa défaillance peut les laisser inorganisés si les deux sergents n'encadrent pas solidement chaque demi-section.

Louis Guillaume, agriculteur à Mizérieux, qui est de la plus jeune classe à avoir vraiment combattu (1918), témoigne à la fois sur sa crainte des officiers et sur l'un d'entre eux, sous-lieutenant, particulièrement « froussard » :
T- *« Les officiers, j'avais l'impression que c'étaient nos commandants : je les craignais, quoi ! J'avais la frousse devant un officier, j'étais pas hardi…*
E- *Est-ce que tout le monde était comme vous ?*
T- *Ben, les anciens, c'était pas la même !* (pareil). *Ils écoutaient* (obéissaient) *ben quand même, mais enfin…*
E- *Les anciens osaient leur tenir tête, un peu ?*
T- *Oui, ils osaient, parce qu'il y a des anciens qui étaient plus qualifiés que les officiers. J'ai même vu un sous-lieutenant qui était dans la tranchée avec nous, on a jamais pu le faire sortir de la tranchée ! Il avait tellement peur ! Il avait tellement la frousse ! Il a jamais voulu sortir ! Alors c'est pour vous dire qu'il y avait des officiers qui avaient peur comme les hommes !*
E- *Et les hommes avaient peur ?* T- *Oui !* E – *Je suppose que vous aviez tous peur ?*
T- *Les anciens avaient peur, mais ils savaient mieux faire. Ils nous conduisaient. »*

La plupart des soldats des classes 1917 et 1918 ont manifesté ce respect des soldats plus âgés qu'eux, qui avaient l'expérience de la guerre, et qui avaient traversé les grandes batailles d'Alsace-Lorraine, de la Marne, de Champagne, de Verdun et de la Somme, la classe 1917, incorporée en janvier 1916 ayant combattu au Chemin des Dames, des soldats chevronnés pour la plupart qui supportaient mal l'autorité des jeunes officiers si elle n'était pas étayée par le courage…

Justin Charat (cl.12) l'Isérois de Montagnieu, puis de Bourgoin-Jallieu dont on a vu le long calvaire, puis l'odyssée vers l'amputation parmi les quatorze itinéraires de blessés exposés au chapitre précédent, était sergent à Verdun, assumant le travail d'un sous-lieutenant en conduisant une section quand il a été gravement blessé. Respectueux de l'autorité militaire quand elle était juste, il déclare avoir vu un jeune officier indigne de son grade. Son régiment se trouvait alors dans le Pas-de-Calais, à la fin décembre 1914 :
T- *« La veille de Noël, oui, nous étions là-bas. Et j'ai eu une drôle d'histoire. Moi, j'ai failli passer en jugement ! J'avais été chargé de prendre un petit poste… Un jeune lieutenant, qui était déjà de carrière, nous avait donné l'ordre de prendre un petit poste allemand. Alors, nous y sommes allés […] Le lieutenant était parti chercher des munitions. Alors je lui ai dit : « Mon lieutenant, mais c'est pas à vous d'aller chercher les munitions ! Gardez le commandement de la section ! ». Et il est parti, parce que ça pétait ! Ça pétait ! Alors, ça va bien* (= bref), *nous avons été relevés à cet endroit, puis nous sommes donc venus au repos, et c'était la veille de Noël, et nous avions fait la fête un petit peu […]. Et puis le gars qui était allé chercher les munitions, il est pas revenu ! Et quand je suis parti, que nous nous sommes repliés, je lui ai dit : « Ben, mon lieutenant, vous êtes costaud, vous, hein ! Vous allez chercher des munitions, et vous revenez pas ! Ah ! ben, ça plait pas pour les copains ! Allez voir ceux qui sont restés là-bas sur le terrain, qui n'avaient pas de munitions pour se défendre ! ». Et puis, ce gars-là, qu'est-ce que je trouve pas deux heures plus tard, alors que nous descendions et que nous allions au…*(cantonnement ?). *En passant, ben évidemment, nous étions au pas cadencé ; il se tourne et dit : « Alors, on salue plus les officiers maintenant ? ». Alors, les gars, ils sont passés en rigolant. Et puis alors, je lui dis : « Dis donc, t'étais pas si près tout à l'heure, hein ! Quand ça pétait aux fesses ! » ; - « Qui c'est ? Qui c'est ? C'est Charat qui me répond sur ce ton ? ». Alors, il rentre dans le cantonnement puis : « Allez ! Deux hommes pour arrêter Charat ! ». Alors, il a chargé lui-même deux hommes de venir me chercher et on m'a emmené au poste, et puis ma foi, j'ai passé la nuit au poste. C'est comme ça en état de punition.*

Et puis j'ai été appelé par le commandant de compagnie au matin. Alors, le commandant de compagnie m'a dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous en faites de belles ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Ça vous ressemble pas ! ». Alors, je lui ai raconté : « Mon lieutenant[41]*, voilà ce qui s'est passé : le lieutenant commandait sur la ligne de feu et il est parti pour aller chercher des munitions. Je lui ai dit : « Mon lieutenant, gardez le commandement de la section, c'est pas votre rôle ! Nommez une corvée pour aller chercher les munitions ! ». Et c'est que ça tapait ! ça tapait ! Ah ! Pour les copains qui sont restés, qui sont tombés, ça pétait pas !*[42]

[41] On s'attend à ce que ce soit un capitaine qui commande la compagnie. Mais, dans certains secteurs, les pertes étaient si fortes qu'il fallait bien combler les vides par l'officier de rang juste inférieur, mais sans doute plus ancien dans le grade que l'autre lieutenant dont il est question, qui s'est éloigné du front sous le prétexte d'aller chercher des munitions.
[42] Comme ils manquaient de munitions, ils ne pouvaient plus se défendre en tirant, donc leurs fusils ne pétaient plus !

Comme je n'avais pas compris un point du conflit, Justin recommence la même explication. On reprend à la réponse du commandant de compagnie :
*« Oh, ben, ça ne vous ressemble pas, ça. Allons, ça va ! Pour une fois, ça passe ! ». Puis il m'a pas puni ! Mais ce gars-là, eh ben, je l'ai jamais eu à la bonne ! Non ! Du reste, il s'est fait évacuer plus tard. Peu de temps après, parce qu'il avait eu une maladie grave avec une femme ! Il s'est fait évacuer pour ça ! Voilà le gars ! »**

L'évacuation ultérieure pour maladie vénérienne, au lieu d'une blessure reçue au combat, est la touche finale au portrait du lieutenant couard. On voit que ce n'est pas un simple conflit de personnes entre ce lieutenant et le sergent Charat. Ce dernier, non seulement lui reproche sa peur, la trahison de son devoir d'officier, mais aussi lui impute, par son absence de retour de la fameuse mission d'approvisionnement en munitions, la mort de ses camarades qui n'ont pas pu se défendre, faute de balles pour les fusils Lebel et les fusils mitrailleurs. Et l'absence de punition pour Charat est le signe que le commandant de compagnie ne soutient pas son subordonné, sans le mettre toutefois en accusation, car son initiative de renoncer au commandement au feu est suffisante pour le faire passer en conseil de guerre (ce que n'aurait pas manqué de signaler Justin).

C'est une contradiction chez un autre lieutenant, entre comportement au repos et comportement au feu que dépeint **Antoine Gayet** (cl.16) de Feurs, ayant passé sa jeunesse dans l'Ain (Mionnay, Parcieux) et sa carrière dans le Rhône, comme ouvrier métallurgiste, au cours de la bataille du Chemin des Dames :
T- *« Et au Chemin des Dames, quand mon pourvoyeur a été blessé, là… pas blessé ! Tué ! Il a reçu une balle dans la bouche : ça lui a ouvert le crâne ! Et y avait le lieutenant à côté de moi ! Ce lieutenant, quand on était au repos, il avait une gueule du tonnerre : y avait que lui qui faisait bien ! Mais quand on était en ligne, alors, on peut dire que comme dit l'autre, il chiait dans son froc, hein ! Qu'est-ce qu'il avait peur ! Oh la la ! Alors, il me suivait, moi, parce qu'il savait que j'avais le fusil-mitrailleur pour le défendre ! Et c'est ce qui est arrivé. On était trois dans le trou d'obus. Et puis alors, où nous étions, ça faisait un arrondi comme ça, au Chemin des Dames, je veux dire… »*

Il y a plus d'amusement que d'animosité dans ce témoignage d'Antoine Gayet, sans doute parce que le lieutenant, connaissant sa faiblesse, se fie à lui, s'en fait un protecteur…

Benoît Crépet (cl.17), originaire de Saint-Jean-Soleymeiux fils d'agriculteurs du hameau du Verdier, devenu après guerre agriculteur à Saint-Georges-Hauteville (hameau du Cellier) dans la ferme familiale de son épouse, fait le portrait d'un autre lieutenant qui a flanché au Chemin des Dames alors qu'il jouait au matamore:
T- « *Je me rappelle toujours… Y avait un officier, avant le 16 avril 17*[43]*. Et il fallait pas avoir peur ! C'était un type qui nous faisait un peu la théorie ! Dans la tranchée ! Parce que celui qui reculait, il le manquait pas, hein ! Il nous faisait voir son revolver !*
E- *Il vous le faisait comprendre, ou il vous le disait ?*
T- *Oui, il le disait presque ! Il dit : « Celui qui craquerait, je le manquerai pas ! ». Putain ! Ça m'avait refroidi, moi, ça ! Ce putain-là, le jour de l'attaque, vous savez pas ce qu'il a fait ? Je l'ai vu passer derrière moi : il foutait le camp ! « Qu'est-ce qui y a, mon lieutenant ? », je lui dis, « Vous êtes blessé ? » - « Non, non, non, non ! File avec les autres ! ». Il s'est en allé ! Et que j'avais envie de parler pour lui ! Parce que nous avoir… fait peur, quoi, eh ben, c'est lui qui a foutu le camp ! Et puis quand on a été évacué, quoi (ils nous ont manqués), que c'est donc le jour que j'ai eu la balle qui m'a tapé là… Alors lui, c'était un type qu'il avait foutu le camp, il avait été au poste de secours pour se faire soigner, il avait pas de mal ! Mais enfin, il était malade ! Il était malade, parce que celui qui a peur, il se rend malade ! J'avais bien envie de le vendre, moi ! Parce que, le salaud, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour nous exciter, et puis c'était lui qui avait foutu le camp ! Le premier !*
E- *Et vous l'avez pas fait ! Pourquoi ?*
T- *J'ai dit* (hésite, tape de la main sur la table)*…sans savoir…ça allait des fois loin, ça ! Un officier m'interrogerait : « Quoi ? Qui c'est qui l'a vu ? ». Y avait que moi !* (confus) *…ses jambes, il était couché, beauseigne*[44]*, il tremblait comme ça !*
E- *Mais est-ce qu'il disait qu'il avait participé à la bataille ? Est-ce que vous l'avez vu en train de mentir ?*
T- *Ah oui ! Attendez-voir ! Il était interrogé… J'ai pas bien compris, là. On y était tous. Y en avait ben qui disaient : « Je le cache pas moi ! Parce qu'il marche pas ! »* (ne va pas à l'attaque). *Il nous en faisait roter*

---

[43] Premier jour de la bataille du Chemin des Dames
[44] « Beauseigne » est une expression de commisération très courante en Forez, en français local. Elle s'applique à quelqu'un que l'on plaint (ici l'usage est ironique !) : *«Beauseigne, qu'est-ce qu'elle a souffert !»* , ou que l'on considère avec tendresse, si c'est un enfant : « *Oh ! Ce mimi, comme il beau, beauseigne !* »

(baver) *ce bougre ! …On était en réserve, quoi, juste avant de monter au front : alors, il nous menaçait, si vous voulez !*
E- *Il donnait des leçons de courage !*
T- *Oui ! Et il en avait point ! ».*

Ici, l'indignation du témoin vient surtout de la contradiction entre l'attitude menaçante du lieutenant à l'arrière, quand il informe, arme au poing, tous ses soldats du droit qu'il a de les tuer illico s'ils hésitent avant d'attaquer, et sa propre couardise quand il s'agit vraiment d'attaquer. Ce qui est dit, à la fin, laisse imaginer une sorte de conseil de guerre informel où on interrogeait les soldats de la section pour savoir qui avait vu le lieutenant flancher, certains souhaitant le dénoncer, d'autre pas, ce qui a été finalement la position de Benoît, par craindre que la dénonciation ne se retourne contre lui, dans les méandres des interrogatoires militaires où le soldat de base est toujours perdant…

Francis Ferret (cl.16) agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, témoignant sur un lieutenant peureux, en août 1917, vers Fismes, nous rappelle opportunément la présence de gendarmes en arrière du front pour arrêter d'éventuels déserteurs :
T- *«A la première blessure que j'ai été blessé, vers un poste de secours du 409… Je m'en allais dans un boyau. Alors, y a un gendarme qui m'arrête : « Où est-ce que tu vas » - « Ben, je m'en vais ! » - « T'es blessé ? » - « Ben, regardez ! » -« Oui, oui, ça va ! ». Mais y avait un lieutenant qui était avec nous, là-haut, il s'était sauvé du bois, il avait pris peur ! Alors il avait passé vers les gendarmes*[45] *: les gendarmes l'avaient laissé passer ! Et il était revenu. Ça faisait vilain, hein !* (ça bombardait). *Il était à bouchon, à bouchon*[46] *dessus le parapet* (de la tranchée) *, il soufflait, il pleurait. Je le connaissais moi, je lui ai dit : « Mais qu'est-ce que vous avez, mon lieutenant ? Vous êtes blessé ? » - « Hou, hou, hou… Laissez-moi ! Laissez-moi ! »* (a pris une voie aiguë, féminine !) *Laissez-moi ! »* (rire). *Il avait peur, il avait peur ! Alors je lui dit : « Mais vous êtes blessé ? » -« Non, non ! »* (même voix aiguë). *Et puis je l'ai laissé, quoi ! Et un peu plus loin, les gendarmes m'ont arrêté. J'ai bien compris sa maladie : il se sauvait ! Il avait trop peur ! Il avait la frousse ! On avait mal tombé, dans ce bougre de bois, on était mal engagé ! Alors ce pauvre lieutenant, c'était franc marre, hein ! Il avait pris peur, il avait bien foutu le camp, hein ! Et bien, les gendarmes l'avaient bien fait repartir ! Et il était là* (rire)*, il attendait que l'orage passe ! Il était à bouchon qui pleurait !*
E- *Mais vous dites qu'il pleurait : de quoi ? De peur ou de honte ?*
T- *Ah ! De peur ! De peur ! Il avait trop peur ! Il était parti… Il était venu* (revenu) *en tremblant quand il avait vu que ça avait pas réussi. Il serait peut-être revenu après la bataille… Il était là, il était venu du bois… Moi, j'avais fait un bon morceau de chemin jusqu'au canal, j'avais traversé le canal, et encore un morceau de plat : y avait un moment que je marchais ! Les gendarmes étaient encore loin, ils étaient pas franc* (pas tout à fait) *derrière le front, ils étaient par là* (environ) *… 1 km et demi…1 km… Ben, ils l'avaient arrêté ! »*

Le sentiment du témoin envers le lieutenant peureux est ambigu : bien que la tonalité dominante soit critique, et même moqueuse (le rire, l'imitation de la voix féminine pour le déviriliser, l'insistance sur les pleurs qu'il imite, l'expression populaire sans ambages « *il avait bien foutu le camp ! »*, l'insistance sur le rôle des gendarmes : il n'est pas revenu de lui-même, pris de remords), il y a une trace de compassion avec l'expression *« ce pauvre lieutenant »* qui fait peut-être allusion à son jeune âge (si c'est un lieutenant fraîchement émoulu d'une grande école, immédiatement gradé), bien que Francis, de la classe 1916, soit un jeune aussi.

Six capitaines peureux

Un capitaine commande une compagnie, composée normalement de quatre sections d'une cinquantaine d'hommes n'ayant pas d'attribution spéciale, et d'une section de mitrailleuses, qui a grossi au fil de la guerre, avec un plus grand nombre d'engins produits, chaque mitrailleuse requérant cinq ou six hommes à fonction spécialisée (pour le tir, l'insertion de la bande, l'approvisionnement en bandes qu'il faut porter) soit de 230 à 250 hommes en tout pour une compagnie. On conçoit que la défaillance d'un capitaine soit beaucoup plus grave encore que celle d'un lieutenant

[45] Gendarmes chargés en arrière des lignes, et dans les gares, d'intercepter les déserteurs, et en général, haïs des soldats, car, investis dans leur tâche de répression, ils ne combattaient pas !
[46] *« A bouchon »* est une expression courante dans le domaine francoprovençal pour désigner quelqu'un qui se trouve courbé ou couché face contre le sol (littéralement : la bouche contre terre) ou quelque chose qui est retourné, à l'envers : « *Mets donc les verres à bouchon sur la petite table pour qu'ils ne prennent pas la poussière ! »* se disait un jour de batteuse, à proximité de l'engin qui faisait voler en l'air une quantité considérable de fétus de paille et de poussières.

Marius Gondy (cl.11) dont on a vu l'itinéraire de blessé parmi les 14 proposés au chapitre précédent, natif de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), après guerre hôtelier à Annecy jusqu'en 1934, puis à Chauffailles de 1935 à 1966, étant au service militaire depuis octobre 1912, a vu la mobilisation au 80e R.I. de Narbonne, comme ordonnance d'un capitaine nouvellement promu, a perçu tout de suite, dès les premiers combats à Lunéville, fin août 1914, son inadaptation à la guerre, partagée par d'autres :

T- *« On a foncé sur le fort de Léomont[47], il était à 7-8 km de Lunéville. Et ma foi, on a pas été plus loin, parce que les gars, ils nous attendaient là ! Notre premier accrochage s'est passé là. On avait des officiers, surtout le capitaine (j'étais son tampon[48]), j'appelle ça des officiers de salon ! D'ailleurs, que j'ai pas vu longtemps ! S'il y est resté 24 heures sur le champ de bataille, c'est le tout ! Et je ne pense pas. Je l'ai vu juste quelques heures, parce qu'il a pas pu faire autrement, mais il s'est carapaté, et je l'ai plus jamais revu !*

Le premier accrochage tourne au carnage, la charge à la baïonnette étant fauchée par les mitrailleuses allemandes. Marius est sévère dans sa condamnation :

T- *« Les officiers, vous voyez, ils se croyaient en manoeuvres. On avait fait des manœuvres , il y avait pas longtemps. On venait du camp de Mailly, même : c'est en Champagne pouilleuse. On faisait des déploiements comme ça. On se croyait en grandes manœuvres, tout simplement ! »*

Comment un capitaine peut-il disparaître du jour au lendemain (ce que son ordonnance est le mieux placé pour constater) d'un régiment et se faire muter dans un poste plus sûr? Quelles relations faut-il avoir pour échapper alors à toute sanction ?

Etienne Becouse (cl .13) ayant passé sa jeunesse à Lyon et son âge mûr et sa vieillesse à Saint-Nizier-sous-Charlieu, dessinateur industriel devenu « gentleman-vigneron », a fini la Grande Guerre comme lieutenant faisant fonction de capitaine, et a commencé la guerre de 1939-1945 comme capitaine d'artillerie au 36e R.A. Lourde d'Issoire. Il évoque un capitaine « trouillard » à son premier régiment de 1914, le 36e R.A. de Campagne de Moulins, Etienne n'étant alors que maréchal des logis (sergent) :

T- *« C'est le 1er octobre 14, ça. Nous, c'est le 30 septembre. On était en batterie devant le village des Loges, et y avait une batterie de six pièces allemande derrière Crapeaumesnil[49]. Alors, on commençait à faire des tirs, hein ! Et la batterie a répondu ! Alors ce capitaine-là (le premier capitaine avait été tué, je vous raconterai après)… ce capitaine-là, autant l'autre il était téméraire, autant il était trouillard, lui ! Il était derrière une meule de paille pour commander le tir ! Et il commençait le tir au jugé, comme ça ! Et alors, il faisait creuser des trous derrière les pièces pour s'abriter… ».*

Dans son récit de guerre écrit, intitulé *« Souvenirs de guerre du capitaine B. »* (dont la version tapuscrite modifie les noms de personnes, qu'il a ensuite rétablis à la main : nous en resterons, pour ne vexer aucune famille, à la première version), il est beaucoup plus précis :

« Dans la nuit, cantonnement de nouveau dans le village Les Loges et mise en batterie au petit jour dans un champ de betteraves à trois cents mètres à l'est de la rue de l'Abbaye. Décidément, les champs de betteraves ne nous sont pas favorables !

A cinquante mètres à gauche de la batterie se trouve une énorme meule de paille ; le Capitaine Hiron se tient derrière et commande le tir. Je me demande sur quoi nous pouvons bien tirer car il bafouille : « A droite trois tours, attendez, plutôt à gauche deux tours, 2850, non 2875, autant, autant, 2825 ». Quelle andouille !

S'ensuit assez longuement la description des tirs de crapouillots allemands. Réaction du capitaine :

« *Le Capitaine, affolé, tourne autour de sa meule de paille et n'ose pas venir à la batterie voir le mal qu'il y a. Le sous-lieutenant Bérard* (en fait Berger) *est écoeuré. Il est à côté de moi et ne cache pas ses sentiments. Il se précipite vers cette malheureuse quatrième pièce. On enterre Cote* (en fait Ceytre) *dans le trou servant d'abri qu'il a aidé à creuser lui-même ; on place son nom dans une bouteille qu'on enterre sous lui. »*

Dans la version écrite, il apparaît que non seulement le capitaine est un pleutre, (l'opinion du témoin est renforcée ici par celle du sous-lieutenant Berger) mais qu'il est un incompétent, pas au courant des arcanes du réglage du tir d'artillerie. Et la mort du pauvre Ceytre, qui, sans le savoir, a creusé lui-même sa propre tombe, Ceytre auquel il ne rend pas une dernière visite avant son inhumation, ne fait que le flétrir davantage…

Camille Richier (cl.10), fils d'agriculteurs de Saint-Julien Chapteuil (Haute-Loire), a repris la ferme familiale du hameau de la Chapuze et l'a exploitée jusqu'à sa mort, d'un cancer, en 1953. Il a été dans l'artillerie (19e R.A. de Montagne de Grenoble) de la mobilisation d'août 1914 à son départ en Orient en octobre 1915. Rapatrié après un mauvais ictère en décembre 1916, il revient en France, puis son régiment

---

[47] Ce n'était pas un fort proprement dit, mais une ferme fortifiée sur la petite colline du Léomont, à l'ouest de Lunéville

[48] Un « tampon » est une ordonnance d'officier, en argot de la Grande Guerre

[49] Localité de l'Oise située à 5 km au sud de Roye et à 15 km à l'est de Montdidier

repart en Italie début novembre 1917, après le désastre de Caporetto (déroute italienne devant les Autrichiens) et y reste jusqu'en décembre 1918. Dans sa période française, il a connu un capitaine particulièrement peureux et incompétent qu'il décrit dans son récit de guerre :

« A proximité des pièces, nous avons creusé des tranchées couvertes d'une mince couche de rondins et de terre qu'à ce moment nous trouvons très fortes et qui plus tard auraient fait rire. C'est là que nous commençons à connaître la vraie valeur de notre capitaine que nous avons surnommé par dérision « Jean sans peur »[50]*. Il est absolument nul en artillerie, un pointeur lui en apprendrait, tout ce qu'il cherche, c'est se cacher. Un jour, il disait à un type : « Qu'est-ce qu'ils nous ont fait, les boches* ? Rien, et à moi non plus. Eh bien, cachons-nous et laissons les tranquilles ! ». A la position, quoique nous soyons à 5 ou 6 kilom. de l'ennemi, il nous défend de causer fort, de laisser crier les mulets*[51]*, ce qui est plus difficile. Et quand il fume sa pipe, il disperse la fumée avec la main, et cependant nous sommes dans un bois ; un jour un homme lit un journal, il le lui fait plier parceque* les boches* pourraient le voir. Lorsqu'on s'en va, toujours à la nuit noire, il fait habiller de capotes un mulet blanc, il a fait essayer de le barbouiller de terre, et il a défendu qu'on lui fasse du pansage, pour qu'il soit moins blanc. En artillerie, il est tout aussi bête, et avec un autre lieutenant pas plus calé, ça fait une belle paire. Voilà les officiers de l'armée française ! Etonnons-nous après si les résultats ont été merveilleux ! »*

C'est par le ridicule des mesures prises que « Jean sans Peur » se condamne auprès de ses hommes, et c'est par l'ironie que Camille Richier l'achève…

Antonin Granet (cl.03) né à Savigneux, fils d'agriculteur devenu instituteur, principalement à Chamboeuf, de 1912 à 1914, puis de 1919 à 1940, année de sa retraite, retiré à Montrond-les-Bains, sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, a aussi connu un spécimen d'officier peureux, et son récit de guerre, rédigé, à partir de notes prises régulièrement sur le terrain, en captivité en Allemagne (fait prisonnier à Verdun le 9 mars 1916) l'atteste ; le récit se situe le 18 septembre 1914, vers Compiègne :

« La lutte est ardente et nous sommes anxieux du résultat. Enfin après un bombardement des artilleries adverses qui cherchent à atteindre leurs batteries réciproques, il se fait un calme relatif, l'ennemi recule, les 75 donnent la chasse. Toute la journée, notre capitaine est resté bien abrité dans une guérite de gardien de sémaphore[52] *et, seul sergent, j'ai dû à maintes reprises demander des ordres et assurer la liaison. Sans renseignements précis, livré à ma seule initiative, la tâche est délicate et la responsabilité est lourde. Heureusement tout s'est bien passé et il n'y a pas de pertes à déplorer.*

« S…. b… » (« sacré bordel ! » ou « sacré Bon Dieu » !), *en avant, prenez l'offensive ! », nous a crié C.* (le capitaine) *apparaissant soudain, revolver au poing, avec des gestes diaboliques dont on rirait si l'heure était moins grave. Et maintenant, nous avançons le long de la voie tandis que la 2e Cie marche de pair dans le parc. En travers des rails, sur le ballast, sur le talus, des corps, des crânes ouverts, du sang, sous les broussailles de la haie des moribonds achèvent de mourir… ».*

Le rebondissement inattendu du capitaine apparaissant après la bataille, tel un diable sortant de sa boîte, tel un Matamore, « *revolver au poing »*, pour poursuivre l'assaut que lui a esquivé, achève de le couvrir de ridicule. Mais la présence de la mort tout de suite après montre qu'une telle défaillance n'est pas à prendre à la légère : elle désorganise la chaîne de commandement, et fait tuer des soldats…

Autre rebondissement, plus lointain, présenté 48 pages après dans le récit, correspondant à début juin 1915 : *« Des changements sont survenus dans notre compagnie. Notre capitaine escrimeur C. est parti pour l'Artois où ses prouesses, nous savons comment il sait les accomplir, lui valent citation, légion d'honneur, croix de guerre, galon de commandant… ».* Entre les deux, nul exploit n'a été signalé dans le récit pouvant valoir au capitaine C. une telle pluie d'honneurs !

---

[50] Est-il utile de rappeler qui était le vrai « Jean sans Peur » ?. Il s'agit de Jean Ier, duc de Bourgogne, comte de Flandre, d'Artois et de Charolais (1371 – assassiné en 1419) qui rêvait de reconstituer à son profit l'ancienne Lotharingie, issue du partage de l'empire de Charlemagne entre ses trois fils : Charles le Chauve (qui eut la partie ouest : la France actuelle amputée de son tiers est) , Louis le Germanique (qui eut la partie est : en gros l'Allemagne) et Lothaire qui eut la bande du milieu, convoitée par ses deux frères qui s'allièrent par les Serments de Strasbourg, en 843. Il échoua dans cette lutte qui opposa deux camps : les Bourguignons et les Armagnacs. Allié à la reine Isabeau de Bavière après l'évidence de la folie chez le roi Charles VI, il épousa Marguerite de Bavière et en eut huit enfants, dont le seul garçon devint son successeur, Philippe le Bon.

[51] Les mulets, dans l'artillerie de montagne, servent à porter sur leurs bâts, le petit canon démontable en quatre éléments (chacun en portant un : fût du canon, affût soutenant le fût, et les deux roues) tirant de petits obus courts de 67 mm.

[52] Le sémaphore est l'ancêtre du télégraphe ; c'était un appareil fixé sur une tour, en général au sommet d'une colline, muni de plusieurs bras dont la position, selon un code connu des opérateurs, transmettait par signal optique le message au sémaphore voisin, et ainsi de proche en proche. Le mot pouvait aussi désigner un signal d'arrêt d'urgence de chemin de fer, muni d'un bras (signalisation mécanique) et aussi d'un feu rouge (signalisation optique)

Robert Estienne (cl.17) né à Sées (Orne), fils de cafetiers-limonadiers, bachelier en 1915, ayant réussi en 1920 le concours spécial d'H.E.C. pour les bacheliers démobilisés, a été cadre administratif et commercial, surtout pour l'entreprise métallurgique Jacob Holtzer d'Unieux , d'abord à Paris de 1923 à 1940, puis dans la Loire de 1940 à 1963 comme chef du service commercial de Jacob Holtzer devenu Creusot-Loire. C'est au 129e R.I. de Havre qu'il a fait l'essentiel de sa guerre, à partir de septembre 1916. Lui aussi a vu un capitaine dominé par la peur :
T- « *Je vous ai déjà dit d'ailleurs, lors de notre dernier entretien, que l'encadrement avait été révisé, précisément pour ne conserver que des officiers susceptibles de mener leurs hommes au combat.*
E- *C'est-à-dire que tous les officiers n'étaient pas capables de mener leurs hommes au combat ?*
T- *Vous savez, la constatation que j'ai faite à un moment donné, c'est que nous avions un capitaine manifestement trouillard ! Qu'est-ce que vous voulez ! Et qui, en ligne, ne sortait pratiquement pas de son abri tellement il craignait d'être exposé aux tirs des Allemands !*
E- *Ah bon ? Mais est-ce que c'était un officier de carrière ou non ?*
T- *J'en sais rien ! J'en sais rien !*
E- *Et tout de même, il était arrivé à ce grade-là !*
T- *Oui ! Il était capitaine !*
E- *Donc certains officiers ne donnaient pas forcément l'exemple ?*
T- *Non ! Non ! Ça, c'est un fait, vous savez ! »*

Le Père **Jean Renesson** (cl.15) né à Chevrières, fils d'un cordonnier, était au grand séminaire de Francheville (Rhône) quand il est parti à la guerre en décembre 1914. Monté au front au 16e R.I. de Montbrison, il a été versé au en renfort au 96e R.I. de Bourges en septembre 1915, où, promu caporal dans l'été 1917, il a combattu jusqu'à l'armistice. Malgré sa charité chrétienne, il n'a pas conservé un bon souvenir d'un certain capitaine et n'hésite pas à le dire ::
E- « *Et avec les officiers, vous aviez quels rapports ?*
T- *Ah non !* (sens ? a dû mal entendre, sans doute : *« vous aviez de mauvais rapports ? »*). *Y en avait qu'un ! Le capitaine de la compagnie, il était capitaine auprès du colonel, et le colonel l'aimait pas, il s'en était débarrassé, il l'avait mis capitaine à la compagnie. Et celui-là, il s'appelait V., je l'aimais pas bien ! Il était toujours à cheval sur le règlement, vous comprenez ! Puis, un jour, on était au repos. Alors le commandant, il s'appelait François, le commandant, il était gentil, alors il me parle, quoi : « Comment ça va, tout ça… ». Puis, une autre fois, je rôde autour de lui : - « Alors, ça va pas ? ». Je lui ai dit : « Non ! Y a le capitaine V. qui fait que nous embêter ! Quand on est en ligne, on le voit jamais ! Il est toujours là-bas, dans son trou ! »*
E- *Dans sa cagna !*
T- « *Et nous, nous sommes toujours… »* (en avant ? seuls ?). – *« Ah bon ? Bon ! Bon ! ». Alors le commandant lui a passé après*[53]*, hein ! Puis il* (le capitaine V.) *me voir : « Pourquoi que vous avez parlé au commandant ? » Hé ! Il me cause ! Faut ben que je réponde !* (rire)
E- *Il vous en voulait !*
T- *Oh ! Après, ils l'ont débarrassé !*[54] *»*

On a les mêmes ingrédients de conflits qu'avec l'exemple de Jean-Louis Monier que nous verrons plus bas : un officier peureux, mais à cheval sur le règlement, exerçant une autorité tatillonne que ne supportent pas les hommes du rang, car ils n'ont aucun respect pour lui.

Après la guerre, Jean Renesson sera ordonné prêtre en 1923, et exercera son ministère à Saint-Genest-Malifaux et Fraisses, puis de 1926 à 1933 à Fleurie, dans le Beaujolais, avant d'être nommé à Dancé en 1933 où il sera curé pendant 42 ans, jusqu'en 1975 (il avait alors 80 ans, et en avait 93, le 7 avril 1988, quand je l'ai interviewé, à la cure de Dancé, où personne ne l'avait remplacé…).

Deux commandants (et un adjudant) peureux

Le commandant dirige un bataillon, soit un tiers du régiment dans l'infanterie normale (les Chasseurs utilisant, eux, l'appellation « bataillon » au lieu de « régiment »), soit un bon millier d'hommes. Il est souvent assez peu sur le terrain, mais nombre de commandants, soucieux de se faire respecter des hommes et de partager le danger, y sont venus et ont été tués, ou blessés. Il est donc plus rare de déceler une éventuelle peur.

Jean Pouzerat (cl.13) fils de métayers d'Arfeuilles (Allier), puis avant guerre, valet de ferme vers Cusset, et après guerre exploitant, toujours à Arfeuilles, la ferme familiale de son épouse, versé au 158e R.I.

---

[53] « Passer après quelqu'un » , en français local de la région lyonnaise et forézienne, c'est le réprimander fortement.
[54] Cette locution verbale *« débarrasser quelqu'un »* au lieu de *« se débarrasser de quelqu'un »* est extrêmement péjorative, car elle ne s'emploie normalement qu'avec un animal dont on ne veut plus : *« Leur vieille vache montbéliarde pouvait plus faire de veaux : ils l'ont débarrassée pour la viande »*

de Lyon à la fin de 1914, a été, dès mars 1916, agent de liaison dans le secteur du fort de Douaumont, à Verdun. Il a une vision mitigée de son commandant :
T- *« On avait un commandant… J'étais au premier bataillon. Eh ben, je vous garantis qu'il nous a évité bien des choses ! Parce que, quand il y avait une attaque qui lui convenait pas, il disait : « Mon bataillon n'attaque pas ! ». Alors, c'était le 2e bataillon, ou le 3e bataillon, qui était obligé d'attaquer à la place du premier !*
E- *Mais alors pourquoi est-ce que lui pouvait se permettre de refuser ?*
T- *Eh ben !* (rire) *Y avait ben quelque chose, hein ! Y avait ben quelque chose !*
E- *Il avait plus d'influence que les autres ?*
T- *Il faut ben ! Et quand on a monté à Verdun, lui, il a pas monté, lui, parce qu'il s'est fait porter malade !*
E- *Ah bon ? C'est que en fait… c'était peut-être pour vous protéger, mais c'était surtout pour se protéger, lui !*
T- *Eh ben, principalement ! Pour sa peau à lui, hein ! »*

L'éloge s'est transformé en critique, le protecteur du bataillon en « trouillard ». Quant à l'excuse de la maladie, elle servira aussi au colonel que va évoquer Jean-Louis Monier pour échapper à la Somme…

Armand Molière (cl.15) de Cours-le-Ville (Rhône), déjà présenté, cite deux cas d'officiers peureux, vus dans l'artillerie (62e R.A.L. de Modane devenu le 112e R.A.L.) où il est observateur chargé de repérer la position des batteries ennemies :

Le premier, un commandant, se ridiculise, en 1915, vers Arras : :
T- *« Oh ! Y avait des réservistes, des officiers de réserve, qui étaient là. Nous avons eu, par exemple, un commandant. Alors, lui, un froussard ! Le commandant N. ! Peureux, peureux comme tout ! A Arras, j'étais cycliste à ce moment-là, et ils occupaient une maison bourgeoise où les officiers ont tout dévalisé, ils ont cassé la vaisselle… les officiers français ! La propriétaire de la maison était venue chez elle à ce moment-là pour constater les dégâts. Elle a dit : « Ben, Messieurs, je regrette d'être obligée de vous le dire, mais les Allemands seraient venus, ils m'auraient pas fait ce que vous avez fait ! ». Ça n'avait pas été occupé par les Allemands. Eh bien, ce N. : peureux ! Peureux comme tout ! Si bien qu'après la guerre, j'ai eu l'occasion de trouver ici un ancien officier, commandant de mon régiment d'artillerie. Et on en a parlé !. J'ai dit : « J'étais au 112e (le régiment était devenu le 112e). Il m'a dit : « Vous avez eu le commandant N. ? ». Je lui ai dit oui. – « Vous avez eu ce vieux fou ? » … Si bien qu'on l'a retiré du front !*
E- *Comment se manifestait sa peur ?*
T- (rire) *Quand on était en Argonne, là-bas…Non, pas en Argonne, au plateau de Lorette, à Aix-Noulette*[55]*. Il est monté (nous étions en batterie). Je sais pas pourquoi il est monté sur la crête qui dominait la batterie. Tout d'un coup, y a eu un tir de fusants, des obus fusants ! Il est arrivé en courant ! Il était en train de poser culotte, la chemise au vent, tout le machin… Ça a fait une impression auprès des soldats ! ».*

C'est le ridicule de ce débraillé exposé à la vue de tous ses subordonnés, après une activité qui prête souvent à rire, et de cette fuite désordonnée qui achève de détruire l'image du commandant !

Le second, un sous-officier, adjudant, s'illustre en apparence, pendant la bataille de la Somme en 1916, mais Armand n'est pas dupe :
T- *« Il pleuvait ! Il pleuvait beaucoup d'abord ! Et puis, dans les sapes, l'eau arrivait à pénétrer. Nous avions un poste d'observation, et nous étions deux observateurs avec un aspirant. Il s'appelait Monsieur A.. Froussard comme tout ! Alors, il était là pour faire le rapport. Mais incapable de rester au poste d'observation, au-dessus de la sape, qui dominait l'horizon ! Si bien que lorsqu'il venait des officiers d'infanterie dans le secteur, ils venaient consulter ce chef de poste, cet aspirant. Ils lui disaient : « Vous pouvez nous mettre un peu au courant du secteur ? Si on a repéré des batteries, des abris de mitrailleuses, tout ça ? » - « Oh ! Ecoutez ; j'ai un rapport à faire ; montez donc à l'observatoire, vous verrez. Y a un observateur qui est bien au courant : ».*
E- *C'était vous, l'observateur ? »*

Armand ne peut répondre à cette question, la bande du magnétophone se terminant à cet instant. Après son changement, la conversation ne reprend pas exactement au même point :
E- « *Donc on était en 16, dans la Somme, et vous me parliez de cet officier qui ne montrait pas tellement l'exemple, lui non plus ! Si je comprends bien, y avait une sorte de hiérarchie du courage qui se faisait ?*
T- *Là, c'était un aspirant… Et quelque temps après, nous avons été décorés de la Croix de Guerre, lui avec un rapport : « Jeune aspirant plein de zèle et d'entrain, a toujours montré l'exemple… ». Eh ben, je vous assure, le jour où nous avons reçu notre Croix de Guerre, nous l'avons mise dans notre sac, tous deux* (les deux observateurs dans le poste), *mon camarade et moi, et on a refusé de la porter ! On nous a obligés après à la porter !… Il avait été proposé par le commandant qui ne se rendait pas compte de son attitude en tranchées, quoi !*

---

[55] Aix-Noulette est une localité du Pas-de-Calais située dans la banlieue ouest de Lens

E- *Donc certaines citations ne correspondaient à rien ?*
T- *Ah non, non ! C'était son cas. Je peux vous dire une chose : il restait dans la sape, il avait la trouille, et il jouait aux cartes avec les officiers d'infanterie qui étaient dans les tranchées, à côté de nous… ».*

Le commandant qui ne se rend pas compte n'est pas le commandant « trouillard » du premier exemple. Les exemples abondent sur des citations imméritées, leur texte étant souvent calqué sur un archétype qui varie peu… Et la réaction des deux observateurs, considérant que leur propre croix est dégradée dans sa valeur par l'attribution de la même récompense à l'adjudant, avec la citation involontairement mensongère de surcroît, n'est pas rare non plus !

Un colonel peureux

Le colonel est le chef du régiment, soit trois bons milliers d'hommes (le méticuleux **Amand Beyron** –classe 11 et musicien-brancardier- qui notait tout précisément dans ses carnets de guerre dont il a fait un long journal de campagne évoque même un effectif de départ de 3 860 hommes pour son régiment, le 99e R.I. de Vienne et de Lyon). Souvent, il ne combat pas, mais certains l'ont fait : on l'a vu pour ce même 99e R.I. dont le chef, le colonel Arbey, a été tué dès le 25 septembre 1914. Il est donc assez rare de pouvoir le surprendre en flagrant délit de « frousse ».

Jean-Louis Monier (cl.17) agriculteur à Marols, dont on a vu l'itinéraire de blessé parmi les 14 sélectionnés au chapitre précédent, brosse un savoureux portrait d'un colonel à réputation de « trouillard » aussi, s'étant fait « porter pâle » avant une bataille qui promettait d'être périlleuse, celle de la Somme, la seconde grande bataille de 1916, et commandant un des régiments d'infanterie qu'il a connus :
T- *« Figurez-vous que dans ce régiment d'infanterie, un homme était mal vu, très mal vu, et de tous ; des officiers, des gradés, de… C'était le colonel ! Ça vous semble drôle ! Il était très mal vu ! Et un beau jour de l'hiver, il faisait soleil, nous étions dans un de ces petits postes là-bas, tout à fait dans le fond. Représentez-vous un four de boulanger : on y rentrait à quatre pattes dedans. Et puis c'était un peu plus haut qu'un four, mais on pouvait s'y mettre qu'à genoux, on pouvait pas se lever droit ! Alors nous étions là, avec des créneaux de partout, pour pouvoir tirer. On y montait la garde à côté la journée, et la nuit, et au repos quand on était pas de garde, on rentrait donc dans ce four. Et un beau jour, je sortais (c'était dans la matinée) pour aller satisfaire un besoin naturel* (rire) ; *alors on devait pas quitter l'équipement, on devait rester équipé, le ceinturon, les cartouchières, tout le fourbi ! Et j'étais à quatre pattes, et je sortais par le trou du four. Qu'est-ce que je vois en face de moi ? Des bottes bien cirées ! J'ai dit : « Bon sang ! Qui est-ce que c'est qui vient ? ». C'était le colonel ! Eh ben, j'ai dit : « Mon vieux, gare, j'y suis ! ». Moi qui étais tout débraillé, naturellement, tout déboutonné, je ne sais pas si j'avais l'armement… Alors j'ai eu cette idée, j'ai dit : « Voyez, mon colonel, les Boches vous voient là-bas, de cet endroit ! ». Je vous assure d'une chose : c'était un grand bel homme qui n'avait pour lui que de…enfin, rien ! Il s'est baissé, et il a parti, il m'a rien dit !* (rire). *Il m'a rien dit !*
E- *Il était mal vu pourquoi ?*
T- *Il était mal vu de tout le monde ! J'avais entendu de mes propres oreilles (j'étais pas sourd comme aujourd'hui !) des officiers parler de lui d'une façon tout à fait extraordinaire. Je crois qu'il était très mal vu. D'ailleurs, moi, je le prenais pour un homme pas tellement dégourdi. Il paraît que, avant que j'y arrive, il s'était fait porter malade avant les attaques de la Somme. Il avait pas voulu les faire ! Il était malade ! Peut-être qu'il était malade… Et quand on allait au repos, qu'on sortait des tranchées, qu'on était exténués, qu'on était dans des situations formidables* (au sens de « terribles »), *eh bien, on passait dans un patelin comme Saint-Jean*[56]*, il fallait bien marcher au pas ! Et redresser… la musique en tête ! Puis lui, à côté, qui se mettait sur son cheval ! C'était un grand bel homme, qui présentait bien, hein !*
E- *Il paradait !*
T- *Il paradait, oui, c'est le cas de le dire. Et il était mal vu de partout. ».*

Comme confirmation personnelle des rumeurs qui courent sur ce colonel, l'anecdote que narre Jean-Louis au début de la séquence est révélatrice : se fondant sur la réputation de colonel, pour se tirer d'affaire, Jean-Louis a la présence d'esprit de lui signaler tout de suite le danger que représentent les Allemands, au lieu précis où il se trouve, et il interprète son départ comme une fuite, alors qu'un chef de sang-froid l'aurait tout de suite réprimandé, peut-être puni, quant à sa tenue débraillée en infraction au règlement !

« Prudent mais pas chiasseux »

François Baizet (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), est, à 40 ans quand il écrit les lignes qui vont suivre, adjudant commandant une grosse section du Génie de 65 hommes, chargée de l'installation d'une voie étroite de chemin de fer Decauville. Il a conscience qu'un chef militaire doit montrer

[56] Il s'agit de Saint-Jean-Soleymieux, le chef-lieu de canton, à 3 km seulement de Marols où vit le témoin

l'exemple du courage, notamment sous les bombardements, pour être crédible, respecté et obéi. Le texte, sur son tout petit carnet (11 cm x 6,5 cm), est daté du 27 août 1917, au Mamelon Blanc, près de Vauquois, en bordure de forêt d'Argonne :

« Les obus rappliquent en rafales à la Barricade et les éclats viennent jusqu'à nous ; nous ne nous arrêtons pas pour ça et ne nous apercevons même pas du danger. J'ai du reste toujours remarqué, pour moi personnellement, et j'en fait autant que possible mon profit, que si on a une occupation ou du moins que l'on veuille s'occuper activement de son travail ou de ses hommes, l'attention toute entière ou presque toute entière se porte sur cette idée et on ne s'aperçoit pas du danger avec ce système où on risque ni plus ni moins d'écoper et on s'évite la peine de trembler du danger à courir. Rien de plus pitoyable de voir des gens, dès qu'on obus passe 50 m au-dessus de la tête, se courber peureusement et se sauver dans un petit trou voisin. S'ils pouvaient rentrer dans terre, comme ils seraient heureux ! S'ils n'ont pas d'abris, le moindre buisson qui les empêche de voir les réconforte. Faute de buisson, ils ferment les yeux et se croient ainsi préserver. Ceci est un peu instinctif pour tout le monde. Tout de même, quand les marmites passent hautes* et tombent à plus de 100 mètres, pas besoin de tant se presser. Il faut être prudent, c'est entendu, mais pas chiasseux au point que l'on voit certains individus qui, même, portent la croix de guerre. Et pour mon compte je me trouve bien de me créer une occupation quelle qu'elle soit dans ces moments qui semblent trop longs et qui en réalité passent assez vite si l'on travaille.*

Le temps se met à la pluie le soir. On dit que les boches auraient repris 304*[57].

« Prudent mais pas chiasseux » : voilà le guide de conduite que s'impose l'adjudant François Baizet, et qu'on pourrait donner comme devise à tous les officiers ! Et son conseil est de s'occuper en s'investissant totalement dans ce qu'on fait pour ne pas avoir peur. Garder sa dignité en ne donnant pas le spectacle des signes visibles de la peur, surtout si le danger n'est pas à proximité immédiate.

Que conclure ? Qu'un officier peureux, qui cherche à s'abriter, se déconsidère aux yeux de ses hommes, perd sa légitimité. Un historien qui compte beaucoup dans la polémique des spécialistes de la Grande Guerre quant aux motivations des soldats *« Contrainte ou consentement ? »*, tenant, lui, de la primauté de la première sur le second, **Frédéric Rousseau**, dans *« La guerre censurée »*, juge sans fioritures :

« Mais que survienne une défaillance, et c'en est immédiatement terminé de la légitimité du chef ; il est irrémédiablement rabaissé au rang d'un simple « galonnard » et rejoint la « gradaille » méprisable et méprisée par les combattants unanimes. »[58]

Autres raisons que la peur, de percevoir négativement un officier

Si la peur est, de loin, la façon la plus forte qu'a un officier de se dévaloriser irrémédiablement aux yeux de ses hommes, il est aussi d'autres comportements qui le rendent désagréable, voire haïssable dans les cas extrêmes, notamment quand il accable de corvées et d'exercices des soldats censés être au repos après un ou plusieurs séjours en ligne, sous les bombardements ou après une attaque qui ont très fortement clairsemé les rangs…

L'insensibilité d'un capitaine

Marcel Préchonnet (cl.17) originaire de l'Allier (Marcillat) venu s'établir à Montbrison pour avoir connu, puis épousé une Montbrisonnaise rencontrée lors de son affectation au 16e R.I., en a beaucoup voulu à son capitaine pour avoir manifesté de l'insensibilité lors de la mort de son meilleur copain :

T- *« Oh ! C'est à Verdun que j'ai le plus souffert ! Verdun et dans la Somme, dans l'eau jusqu'aux genoux ! J'ai un copain qui y a même resté : un obus, il a tombé sur le parapet, et nous autres, ça nous a couchés ! Mais y en a un qui a été tué, un nommé Berchut, de Saint-Etienne ! Et un bon copain ! Oh la la ! Il nous faisait rire quand il avait bu son canon. Alors, il disait : « Sur le pont de la Loire, j'ai rencontré mon frère… »* (rire). *Il chantait ça ! Le pauvre diable, on l'a mis sur le parapet, dans un trou d'obus, puis une toile pour le couvrir, et puis ça y est ! Et puis après, on a été trouver le capitaine qui se trouvait à 40-50 mètres plus loin. Alors, il dit : « Qu'est-ce qui arrive ? Qu'est-ce qui arrive ? ». – « Y en a un qui est tué, quoi ! » - « Il dit : « Ça m'étonne pas ! Vous vous mettez les uns sur les autres ! » Voilà ce qu'il a dit ! Et j'ai dit merci. Puis c'était tout ! J'ai foutu le camp !*

E- *C'est tout ce qu'il a dit ?*

T- *Oui, c'est tout ! C'est tout ! « Vous vous mettez tous les uns sur les autres ! ». Eh oui ! Et puis on a foutu le camp ! C'est tout ce qu'on pouvait faire ! ».*

Aucun regret, même minime, mais un reproche : Marcel, choqué, a mesuré là à quel point la vie de son copain Berchut avait peu pesé…

---

[57] La fameuse « Cote 304 », point culminant du petit massif du Mort-Homme, à l'ouest de Verdun

[58] Frédéric Rousseau, op.cit. p.75, éditions du Seuil, 1999

Un officier trop attaché à l'apparence

Amand Beyron (cl.11), né à Chazelles-sur-Lyon, dont on a déjà parlé, musicien-brancardier au 99e R.I.de Vienne et Lyon, notant tout sur ses carnets de guerre, écrit dans le récit qu'il en a tiré, à la date du 28 juillet 1916 :

« Dans l'après-midi, nous répétons une nouvelle composition du Chef : « Hymne fervent à la Nature ». C'est très joli, très bien écrit, un beau travail harmonique, mais j'aurais préféré avoir le temps libre pour pouvoir laver mon linge de corps qui en a grand besoin… Je faisais cette réflexion à Kakoi qui me dit : « T'en fais pas, ils se foutent pas mal qu'on « aye » des « totos » (poux) *et qu'on « pue le bouc », pourvu que les godasses soient bien cirés* !!! Ça fait tout de suite plus propre !!! ». Avant la soupe du soir, on nous fait changer nos vestes dégoûtantes de boue raclée et délavées pour nous donner des neuves qui, ma foi, sont bien coupées…Et Kakoi me dit : « On est « chouette » avec ; on pourra aller voir les filles quand on en trouvera à « yeuter ».*

Ici, le motif de se plaindre des officiers n'est pas très profond, mais il est récurrent : l'aspect extérieur, le vernis, en l'occurrence le cirage sur les godillots et leur astiquage, ou le clinquant de l'harmonie militaire dans le cas très spécifique des musiciens-brancardiers, passe avant l'hygiène du corps.

La crainte de l'ambition d'un officier supérieur

Antonin Cote (cl.15) agriculteur originaire de l'Allier (La Prugne), venu dans la Loire voisine par son mariage avec une jeune femme de Saint-Priest-la-Prugne) dont il a cultivé la ferme familiale, était au 121e R.I. de Montluçon. Il n'a pas apprécié le changement de chef à la tête de son régiment. Je résume les bribes d'éléments précédant la séquence retenue : leur colonel était vieux, placé dans un secteur pas trop difficile, et il épargnait la vie des hommes. Originaire aussi de Montluçon, il a été pressenti pour un grade supérieur, mais ne voulait pas quitter son 121 :

T- *« Il disait : « Si on me renvoie à Montluçon, les civils, qu'est-ce qu'ils diront ? Ils diront : « Tu as emmené nos soldats à la bataille et puis tu les abandonnes ! ». Il voulait rester avec nous. Et puis malgré tout, ils l'ont nommé général de brigade pour dire : « T'auras un grade ! »*

E- *Est-ce qu'il y avait d'autres officiers qui donnaient l'exemple, comme ça ?*

T- *Ben, y en avait, oui, mais pas beaucoup ! Parce que celui-là qui l'a remplacé, il était pas bon pour nous ! Parce qu'il était que lieutenant* (en fait, lieutenant-colonel !). *Il avait cinq galons, mais ils étaient que blancs. Alors, bien sûr, il les voulait jaunes ! Et il voulait toujours de l'avance, lui ! De l'avance, de l'avance ! Nous, ça nous faisait pas sourire !*

E- *Pour avoir de l'avance, qu'est-ce qu'il voulait faire ?*

T- *Eh ben, faire des batailles ! Faire des coups de main en avant ! Faire beaucoup de patrouilles ! Et faire beaucoup d'attaques ! Parce qu'il s'appelait B.* (et il épelle le nom !). *Alors, c'est là qu'il voulait faire des batailles. Alors, bien sûr, par la bataille, s'il gagnait, qu'il fasse beaucoup de prisonniers, il montait en grade ! Voilà ! Et nous autres, on voulait pas de ça, nous ! On avait pas envie de se faire casser la figure !*

E- *Donc il voulait un peu gagner des galons sur votre dos ?*

T- *Eh ben voilà ! Bien sûr ! C'est pas lui qui… Il était pas le premier à la charge ! Il était toujours en arrière ! C'est pas lui qui y allait, en avant !*

E- *Il donnait pas toujours l'exemple, alors ?*

T- *Ah ! Pas toujours, non ! C'était le capitaine ou le commandant qui marchait toujours en tête avec nous.*

E- *Autrement, y en avait quand même, parmi ces officiers, qui étaient courageux ?*

T- *Oui, y en a ! Y en a qui étaient courageux ! »*

On a tendance à oublier cela : les coups d'éclats d'un régiment, qui renforcent le prestige militaire du colonel qui le dirige, et attirent sur lui l'attention de l'Etat-Major, ce sont ses soldats et ses officiers qui les effectuent, au péril de leur vie ! Et les soldats apprécient plus les officiers de terrain qui attaquent à leurs côtés que celui qui les dirige de son P.C., à l'abri du danger. Le cas de l'ancien colonel attaché à son régiment et à la survie de ses hommes nous apprend, outre qu'il signale son humanité, qu'un officier supérieur résidant dans la ville dont il dirige le régiment (à recrutement principalement local avant la guerre et au début de celle-ci) a des comptes à rendre à la population quant au fait de ménager ou non la vie des hommes. Et cette population civile estime ce chef, non à l'aune des batailles qu'il remporte, mais à sa modération dans l'emploi militaire de ses troupes, qui sont les pères, les époux, les fils, les fiancés de ses concitoyennes…

Un « classard » d'Antonin Cote (né aussi en 1895, donc incorporé en décembre 1914), **Antoine Frénéat**, fils d'agriculteurs de Sainte-Colombe-sur-Gand ayant neuf enfants, berger puis valet de ferme avant guerre, employé de chemin de fer après guerre, retraité à Montrond-les-Bains, a fait la guerre, jusqu'à son départ en Orient en janvier 1917, au 157e R.I. de Gap. A l'occasion d'un épisode où un commandant est tué, il

dénonce aussi la volonté de promotion des officiers, qui selon lui (et c'est très injuste, comme accusation !) n'auraient jamais été en première ligne :

T- *« J'ai un copain, un jour… J'ai avancé le mien* (?) *un peu trop longtemps… On avait des bérets. La balle lui a passé entre le béret et les cheveux ! Il a pas été mort ! Mais un autre jour, on avait un commandant qui est venu faire l'intelligent, là ! Il a voulu passer la tête au-dessus, lui ! Pffffoutt ! Ils l'ont pas loupé, eux !*

E- *Ah bon ? Y avait des tireurs d'officiers, je crois ?*

T- *Oh ben, ils les connaissaient pas ! Ils allaient pas les sélectionner, là !*[59]

E- *Ah bon ? On m'a dit que dans certains secteurs, y avait des tireurs d'élite, surtout pour les officiers !*

T- *Non, non, non ! Ça n'existe pas, ça ! Pensez voir ! Les officiers, y en avait pas en première ligne !*

E- *Ah bon ? Y en avait pas en première ligne ?*

T- *Celui-là était venu faire un tour, là, pour faire un rapport… pour décrocher peut-être une médaille, enfin, j'en sais rien ! Je sais pas la raison ! En tout cas, il s'est pas rentourné … retourné tout seul !*

E- *Donc celui-là, il était pas normalement avec vous !*

T- *Ah non, non ! Hé ! Il était venu faire un tour en première ligne. Alors il a dépassé la tête un peu trop haute !*

E- *Mais pour vous mener aux attaques, alors, vous aviez qui qui vous menait ?*

T- *Mais c'était nous !*

E- *Mais vous étiez bien encadrés !*

T- *On était encadré, mais ceux qui nous encadraient restaient dedans !*

E- *C'étaient pas des officiers ? C'étaient des sous-offs ?*

T- *Des sous-officiers ! Et puis les caporaux, et puis nous, on attaquait !*

E- *Donc vous n'aviez ni lieutenants, ni capitaines avec vous ?*

T- *Non ! J'en ai jamais vu, moi, toujours ! »* (en tout cas)

J'ai laissé se développer l'entretien pour montrer une situation où l'enquêteur se trouve en conflit avec le témoin, qui, contre toute vraisemblance et réalité, nie la présence d'officiers encadrant l'attaque. De fait, sa situation personnelle de révolte contre l'armée (pour une raison que nous verrons plus tard) lui fait détester les officiers, et généraliser le cas de ce commandant (qui, effectivement, se trouve plus souvent dans son poste de commandement qu'aux premières lignes) à tous les officiers. Et l'on voit que sa mort ne l'a guère affecté, à la façon dont il en parle. Dans ce cas de conflit, l'enquêteur doit utiliser la diplomatie pour ne pas braquer le témoin !

Le sentiment de l'infériorité intellectuelle ou de la paresse de certains des officiers

Joseph Devaux (cl.99) de Belmont-de-la-Loire, cadre bancaire à Annonay en 1914, marié avec deux enfants, a déjà 35 ans en 1914. Et son instruction est bien supérieure à la moyenne des officiers puisqu'il a effectué deux années de théologie au séminaire Saint-Sulpice à Paris, avant de renoncer à la prêtrise. Or il n'est que caporal au 158e R.I. de Lyon, quand il écrit la lettre suivante à sa femme Ninette, de Verdun, le 4 mars 1916 :

« *Peut-être resterons-nous encore quelques jours ici ; aujourd'hui, je suis de garde, en qualité de caporal, c'est moi qui, toutes les deux heures, m'occupe de la relève des sentinelles. Nous avons comme chef de poste un petit sous-lieutenant inintelligent et à peu près illettré ; il faut croire que nous sommes bien à court d'hommes pour jeter ainsi des galons sur n'importe quel bras, mais comme on dit, c'est la guerre, et on fait flèche de tout bois. »*

Joseph Devaux croit en la méritocratie, et il la découvre bafouée selon le critère intellectuel qu'il emploie, car le « *petit sous-lieutenant inintelligent et à peu près illettré* « a peut-être des qualités de courage et de meneur d'hommes. Cette situation qui fait douter de l'avancement au mérite culturel se rencontre très peu chez mes témoins, peu d'entre eux ayant un bagage de diplômes conséquent, et ceux-ci (instituteurs, professeurs, cadres) ayant pour la plupart reçu assez vite un grade, au moins de sergent, voire de sous-lieutenant ou lieutenant. Ce que sera enfin Joseph en 1918 : il mourra sous-lieutenant, de ses blessures, le 6 novembre 1918 !

Il n'est encore qu'aspirant et instructeur des jeunes recrues de la classe 1918 quand le 25 mars 1918, de Saint-Dié, dans les Vosges, il formule de nouveaux griefs envers les officiers qui l'entourent :

« Ma petite Ninette,

Me voilà rentré de l'exercice, je suis assez fatigué, j'ai avec moi 44 hommes du matin au soir, je suis absolument seul, on nous a adjoint quelques officiers qu'on ne voit jamais à l'instruction, ils se contentent de

[59] En réalité, on pouvait parfaitement repérer un officier, des lignes ennemies, par une lunette de visée de fusil de précision ou avec des jumelles, à sa tenue plus propre, à son absence de fusil remplacé par un sabre ou une badine, ou le revolver au poing, à ses galons, même si ceux-ci avaient été déplacés et rapetissés pour être moins visibles, par rapport au début de la guerre. Et les tireurs d'officiers, choisis parmi l'élite des tireurs, existaient bel et bien !

flâner en fumant quelques cigarettes, et nous demander si ça marche, et de nous interroger sur ce que nous ferons le lendemain. D'ailleurs, la plupart sont de parfaites nullités qui doivent leurs galons à un coup de bonne fortune. »

« La nullité » se double ici de la paresse, que peuvent se permettre des officiers qui ne sont pas pour le moment en ligne, et qui ont la chance d'avoir un collègue compétent et courageux, assumant une partie du travail qui leur serait normalement dévolu.

Les avantages matériels de la vie d'officier ou de sous-officier

Cependant, devenu aspirant, Joseph Devaux, apprécie les avantages de son nouveau grade et les expose plusieurs fois à son épouse :
*lettre du 5 mars 1917, de Lyon : *« Aujourd'hui, nous avons fait une petite marche, c'est à présent que j'apprécie ma situation d'aspirant, plus de sac sur le dos, plus de cartouches sur le ventre, les marches ne sont que des promenades d'agrément. »*
*lettre du 18 avril 1917 , de la Brie (en manœuvres) : *« Ma petite, J'apprécie grandement le prestige des galons à cause du bien-être qu'il me procure. L'autre jour, j'ai essayé une belle tunique qu'un aspirant de ma Cie s'est fait confectionner, j'étais magnifique ; tu verras combien tu seras fière de me donner le bras quand j'aurai un beau complet flambant neuf. »*
* lettre du 21 avril 1917, toujours de la Brie : *« Décidément, j'ai trouvé mon ordonnance, un homme précieux : après avoir fait laver mon linge, il ne l'a pas trouvé assez propre et l'a repasssé à l'eau, puis il l'a fait sécher, enfin il a demandé ses fers à ma bonne vieille* (sa logeuse) *et s'est mis à repasser mes chemises. »*
*lettre du 26 mai 1917, veille de la Pentecôte, au repos dans les environs de Soissons, alors que les mutineries ont commencé : *« Je m'estime heureux de n'être plus soumis à ces mille petits riens énervants. Aujourd'hui, j'ai dormi un petit somme dans l'après-midi ; pendant ce temps, nos pauvres diables de poilus astiquaient leurs fusils, nettoyaient leurs effets, ciraient leurs chaussures, etc. Tout ce monde grogne et trouve la guerre trop longue, la plupart n'ont aucune ressource sauf celle provenant des allocations, et pourtant ils se résignent, beaucoup ont un tempérament révolutionnaire, mais personne ne regimbe. ».*

On voit que Joseph, en échappant aux petites et grandes servitudes de la vie de soldat, voire de petit gradé, n'a pas franchi la barrière hiérarchique au point de perdre sa pitié pour le « bonhomme » de base, terme plus fréquent alors que celui de « poilu ».

Louis Deloire (cl.14), agriculteur à Cordelle, conducteur de chevaux d'artillerie au 4e R.A. de Campagne de Besançon, résume en des propos lapidaires ce qui sépare le mode de vie du soldat de celui de l'officier, dont le confort, tout relatif en première ligne, est néanmoins enviable et peut susciter une sourde hostilité :
E- « *Comment est-ce qu'on s'entendait avec les officiers ?* - T – *Oh….* (long silence) E – *On n'avait pas tellement de rapports avec eux ?*
T- *Non !…. Même y avait des officiers qu'avaient toujours un* ordonnance pour lui tirer les bottes ! Et presque* (rire) *à lui torcher le derrière ! Tout juste !*
E- *Ah oui ! C'était la planque, l'ordonnance, là !*
T- *Oui ! C'était de la planque ! Fallait des gars que* soient bien dévoués. Parce que moi, j'aurais pas pu le faire non plus !*
E- *Bien dévoués et peut-être un peu lèche-bottes ?* T- *Oui !* E- *C'est ce que vous vouliez dire ?*
T- *Oui, oui ! »*

L'ordonnance (le *« tampon »*) bénéficie en partie des privilèges de l'officier, et, à ce titre, suscite aussi la jalousie de ses camarades…

Le sergent-fourrier **Jean-Baptiste Grousson** (cl.95) alors gareur dans une entreprise textile de Bourg-Argental, note tout dans son carnet, comme sa fonction l'exige, au 298e R.I. de Roanne.

« Rations de chauffage : Hommes de troupe 1 ration - Sous-officiers 2 rations - Sous-Lieut.et Lieutenant 3 rations - Capitaine 4 rations - Officiers supérieurs 5 rations »

Il va sans dire que ce ne sont pas les tranchées que l'on chauffe, mais les cagnas d'officiers au front, quand on le peut, et les logements dans les cantonnements en période de demi-repos et au repos.

« Rations de vivres : Hommes de troupe et sous-officiers 1 ration - Sous-Lieut. et Lieut. 1 ration ½ - Capitaine 2 rations - Officiers supérieurs 3 rations. »

L'officier supérieur, moins actif sur le terrain, a-t-il l'appétit pour manger trois rations alimentaires ? Sans doute pas ! Mais il peut en faire profiter son entourage, ordonnance et officiers favoris….

« Soldes journalières - « Adjudant-chef : 3 F 19 – Adjudant : 2.44 - Sergent-major : 1.22 - Sergent : 0.92 _ Caporal fourrier : 0.72 - Caporal : 0.42 – Hommes : 0.25 »

Cette liste de salaires journaliers, arrêtés au 13 août 1915, mérite qu'on s'y arrête. Notons tout d'abord, que les soldes les plus élevées du régiment (de sous-lieutenant à colonel) ne sont pas connues du sergent-fourrier, car elles ne relèvent pas, discrétion oblige, de ses attributions ! Notons aussi que le caporal-fourrier (ce qu'était un peu avant Jean-Baptiste) est nettement mieux loti que le simple caporal ! Et que la différence de soldes est considérable, à tous les niveaux : le soldat de base (l' *« homme* ») avec son « *0.25 F* » par jour, gagne 1,7 fois de moins que le simple caporal, 3,7 fois de moins que le sergent, 9,8 fois de moins que l'adjudant et 12,8 fois de moins que l'adjudant-chef ! Quand on sait qu'une bouteille de vin de vin a été payée 0,35 F par **Georges Guillen** en novembre 1914, prix qu'il estime raisonnable par rapport au 1, 25 f qu'un « mercanti » profitant de la pénurie, a pu extorquer à sa compagnie deux mois auparavant mais payé 30 sous - donc 1 F 50 - par **Jean-Baptiste Jourjon** en décembre 1916, soit plus de quatre fois plus que les 0,35 F de Guillen, on mesure que la solde journalière du soldat ne lui permet pas d'acheter grand chose !

Un peu plus loin dans ce précieux carnet, à propos du vin distribué par l'armée, on apprend que le colonel a droit à *« 8 rations » !* On ne sait pas s'il parvenait à les boire ! Et rien ne dit si le vin était le même que celui de l'unique ration distribuée aux soldats !

Les propos nuancés du **général André Bach** dans son ouvrage *« Fusillés pour l'exemple 1914-1915 »* montrent bien que, sans relever de la lutte des classes pure et dure, le mécontentement des soldats ou des petits gradés envers les officiers existe, ceci étant vérifiable par la censure du courrier :

« Certains ont voulu décrire la vie au front comme circonscrite dans un face-à-face haineux entre soldats prolétaires, officiers et cadres bourgeois. La hargne envers les officiers et sous-officiers est trop fréquente, dans les lettres interceptées par le contrôle postal, pour nier cet aspect des choses et une tension latente couve dans les tranchées et se libère parfois contre un encadrement estimé souvent arrogant ou grossier envers les hommes. »[60]

Dans le cas de Joseph Devaux, que sa profession et ses revenus de cadre bancaire classent parmi la petite bourgeoisie, le critère social s'efface devant le critère intellectuel, mais peut le doubler aussi, certains de ses supérieurs étant, comme lui (fils d'agriculteurs) d'extraction populaire sans avoir acquis par la suite une formation scolaire élevée et un savoir-vivre raffiné… Pour l'épouse de Joseph, Eugénie dite « Ninette » et ses deux petits-enfants, il y aura un cruel déclassement social après la mort de l'époux et du père.

Critique de l'embourgeoisement et de la sédentarisation des officiers avant la guerre

Dans le même ouvrage, le général Bach fait état de critiques envers l'encadrement militaire, critiques émanant cette fois des officiers supérieurs de l'Etat-Major, sept ans avant le déclenchement de la guerre:

« A son arrivée à la tête du 11e corps d'armée en juillet 1907, le général Jourdy avait fait part de son étonnement. Satisfait de rencontrer dans l'étendue de son commandement une population bretonne sympathique et déférente, il l'avouait qu'il l'était moins du comportement de nombre des officiers :

« Beaucoup de ces messieurs avaient pris racine sur le sol breton, s'y étaient enlisés dans la dangereuse ornière de la routine et de l'inaction, goûtant les loisirs d'une vie facile, penchant plutôt du côté des nombreuses parentés que vers les devoirs austères de la carrière militaire, perdant ainsi le sentiment des choses de la guerre et prenant la mentalité d'une « Garde Nationale » de fâcheuse mémoire. Là était le mal que je signalais au ministre. Je lui demandais instamment d'y porter remède en profitant des occasions normales de mutations pour expédier le plus grand nombre de ces officiers dans l'Est où ils avaient besoin de se retremper par un passage de quelques années dans les troupes de couverture et d'y reprendre les habitudes de la manœuvre et de la vie en plein air. Je lui demandais de m'envoyer des colonels qui aient fait leurs preuves de soldats en Afrique ou aux colonies. »

Et André Bach de préciser ensuite :

*« Après réflexion, il avait rayé une phrase qui lui était venue du premier jet pour caractériser ses officiers « sédentarisés » **:** « « plus soucieux de relations mondaines qui les entraînaient vers la politique et vers l'hostilité à la république ».*[61]

Officiers et sous-officiers : problèmes de commandement et dilemmes

Ceux de deux adjudants et d'un sergent

Quittons, le temps d'une sous-partie, comme nous l'avons déjà fait une fois, l'optique du soldat de base jugeant ses chefs, pour adopter celle du gradé de terrain regardant vers ceux qu'il commande (au rang

[60] Général André Bach, op.cit., p. 23
[61] Général Bach, op.cit., p. 110

desquels il appartenait avant d'être promu, sauf si, élève d'une grande école, et ayant fait une préparation militaire, il a été directement nommé sous-lieutenant) ou ceux qui le commandent, et jugeant sa pratique.

L'adjudant **François Baizet** (cl.97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun, déjà présenté, réfléchit assez souvent, dans ses carnets de guerre, sur les devoirs qui lui incombent, en tant que chef de section au 322e R.I. de Rodez, puis au Génie. Ainsi le 28 juin 1916, encore dans l'infanterie, dans le secteur du Chemin des Dames (Soupir est à 5 km au sud de Braye-en-Laonnois), il écrit au passé simple, à l'imparfait et au présent de narration, donc un peu après les faits :

« Tout allait bien lorsque brusquement éclata une fusillade intense, les mitrailleuses entre en action, puis les grenades avec leur explosion violente et forte, et enfin l'artillerie avec ses 75, 120 et 155. C'est un joli concert. Les balles siflent* sur nos têtes. Les Allemands arrosent le parc et le village de Soupir que nous allons traverser, et les boyaux de gros obus. On fait le gros dos et on avance tout de même. Grande responsabilité pour le chef de section. Je suis là seul avec mes hommes et responsable d'eux et de leur arrivée. Si je les faisais arrêter dans le boyau là, bien abrité, il y aurait des chances pour que nous n'ayons rien, ni mort, ni blessés. Est-ce mon devoir ? Non, je dois marcher et tachez* d'arriver à mon poste en prenant toutes les précautions voulues, mais il faut que j'arrive avec ma section. Car si je reste abrité dans le boyau, on peut me dire : « Tandis que vos camarades se font tuer, vous restez à l'abri. ». Cela doit être le reproche le plus terrible que l'on puisse adresser à un militaire et je ne veux pas qu'on me l'adresse, dussé-je y laisser ma peau. Enfin, nous tombons bien, en pleine attaque, il s'agit d'aller donner un coup de main aux copains et vivement, car cela redouble de violence. »*

Qu'on ne se méprenne pas sur l'expression « *nous tombons bien, en pleine attaque* »: elle n'est pas ironique, comme la suite de la phrase le démontre. En effet, du point de vue militaire, le renfort de la section de François Baizet tombe bien, puisque les camarades qui occupent la première ligne ont tout à fait besoin de ce renfort pour résister à l'attaque ennemie.

Dans le même carnet, un bon mois plus tard (les 3 et 4 août 1916) mais cette fois-ci à Verdun, à proximité du Ravin de la Mort, alors que la chaleur sévit et que la soif se fait cruellement sentir, François revient sur son rôle militaire et moral de chef de section haranguant ses hommes pour les soutenir, leur rappeler les raisons de leur lutte, les valeurs qu'ils défendent :

« Le jour arrive enfin sans qu'il y ait de la casse. A 8 h. ordre m'est donné de faire préparer les hommes pour qu'ils emportent les vivres de réserves, le liquide, nous avons un peu d'eau, 2 quarts par homme et 1 quart et demi de vin et 3 litres de gnole pour la section[62]*, et les munitions, grenades et cartouches, ainsi que les outils portatifs en vue de la marche en avant. Je vais avec M. Luseau reconnaître un chemin de sortie pour nos sections. Cela ne va sans doute pas être drôle et nos hommes sont atterés* ; il faut leur remonter le moral, leur parler de la France, de leur famille, de leurs camarades morts, de la guerre imposée par l'allemagne* qui veut tout mettre sous sa main et assoiffée de domination. Mélancoliquement malgré tout, nous préparons musettes et bidons et on attend les événements. Toujours très chaud, mais nous avons un peu à boire, et il faut ménager la boisson , surtout si on va en avant, on aura chaud, soif donc. On boit une gorgée seulement, le moins souvent possible. ».*

Douze carnets plus tard, et plus d'un an après, le 18 septembre 1918, toujours adjudant, mais au 64e R.I. Territoriale (il a 41 ans) à La Queue-aux-Bois, près de Villegruis, à 10 km à l'est de Provins, en période de repos, François Baizet dépeint à loisir un commandant qui représente le contraire de son idéal d'officier :

« Aujourd'hui repos. Repos, oui. Mais notre Nénesse national est passé dans la soirée, et comme un de nos hommes, légèrement ému par trop de libations chez le marchand de vin, lui tapait sur le ventre en lui demandant sa protection pour obtenir je ne sais quel certificat de soldat des pays envahis, il s'est mis d'une colère épouvantable ; il trouvait ensuite quelques hommes non complètement boutonnés et il en profita pour déverser sa bille sur la 2e Cie. Pauvre Nénesse, il cause bien souvent trop familièrement aux hommes, blague avec eux sans rime ni raison ; hier encore, il les flattaient d'une façon illogique pour un Comdt et il s'étonne qu'on lui tape sur le ventre. S'il tenait sa place, les hommes le respecteraient et ne se permettraient pas les familiarités qu'ils ont à son égard. Il fait le caporal et l'adjudant partout, s'occupe des détails et ne voit pas l'ensemble. Ce n'est pas son rôle. Qu'il donne des ordres et s'ils ne sont pas exécutés, qu'il prenne ses sanctions et tout irait bien. C'est un impulsif qui part tout d'un coup, selon l'impression du moment. Il a envoyé une note au Comdt de Cie, le capitaine de Voucourt. Lui, homme sensé, oh le brave homme, a réuni ses sous-officiers, leur a dit ce qu'il y avait a* faire pour la tenue des hommes ; le Commandant a la marotte des ceinturons et du panache, à l'arrière bien entendu, là-haut en ligne il ne nous embête pas , parce que nous ne le voyons presque jamais. Donc on portera le ceinturon puisque cela fait plaisir à notre chef de Bataillon. ».*

Familiarité excessive, hors de propos, goût du panache clinquant mais absence de courage, aucune vision d'ensemble : autant de défauts que déteste François Baizet ! Le simple fait qu'on l'appelle le

---

[62] Une section moyenne comportant 50 hommes, cela fait 6 centilitres d'eau-de-vie par homme si tout le monde boit ! Pas de quoi être ivre !

commandant *« Nénesse »*, sans doute pour Joannès, suffit à montrer qu'il n'inspire pas le respect, ni aux hommes, ni à ses subordonnés.

L'adjudant **Joseph Devaux**, originaire de Belmont-de-la Loire, déjà présenté (il mourra sous-lieutenant cinq jours avant l'armistice) de deux ans plus jeune que François Baizet, utilise le courrier pour réfléchir sur sa fonction de commandement qu'il a connue assez tard dans la guerre. Le 25 mars 1917, de Haute-Saône, faisant fonction d'instructeur, il écrit à sa femme Eugénie : *« Je conduis mes hommes à l'exercice, je ne les embête pas trop comme on dit, et je crois qu'ils m'aiment assez. Toutefois pour commander et se faire obéir, il faut se montrer ferme et si on laisse passer les peccadilles, il faut être impitoyable pour les fautes graves, surtout quand elles émanent d'individus qui en sont coutumiers; commander est une chose plus difficile qu'on ne le croit généralement, les hommes sont des psychologues avisés qui ont vite connu un chef, il importe de leur faire comprendre dès le début qu'on est disposé à commander, qu'on sera ferme, mais qu'on récompensera toutes les bonnes volontés. ».*

Il a tôt fait de repérer les penchants de ses soldats. Le 17 avril, il écrit à son épouse, alors que le dépôt divisionnaire vient, en train, de se déplacer vers la Brie : *« Aujourd'hui, la journée est consacrée à l'installation du cantonnement ; malheureusement pendant ce travail tous les poilus ne travaillent pas, je dis malheureusement, parce que l'oisiveté est le pire des maux pour un soldat ; quand il ne fait rien, le poilu se livre à la boisson, dénigre ses chefs ou tire quelques plans pour se procurer au détriment d'un tiers quelque petit supplément dont il n'a pas besoin. »*

Devenu adjudant, Joseph ne fait pas dans la nuance ! Ainsi tout Poilu oisif ne songerait qu'à mal se comporter ! Alors qu'il peut aussi se laver, se reposer, faire son courrier… On comprend que si cette façon de voir est partagée par tous les officiers, le remède c'est, au repos, la succession quotidienne des manœuvres, ce que détestent les soldats !

Quatre jours plus tard, le 21 avril, il confesse à Ninette avoir beaucoup évolué dans sa vision des hommes et dans sa façon de commander : *« Aujourd'hui, nous avons fait quelque marche* sous bois avec les gamins de la classe 17. Cela me fait penser à l'indiscipline de ceux-ci. Je t'assure que depuis quelque temps, j'ai changé d'attitude avec eux. Je pensais que* [« *pour* » omis] *obtenir de la déférence, du respect et un peu d'obéissance, il aurait suffi de faire appel à leur raison et je me suis aperçu que j'étais dans l'erreur complète ; j'ai dû avoir recours à un langage qui n'aurait jamais été dans ma bouche, je suis obligé de me montrer très dur, du matin au soir j'ai la menace à la bouche et il m'arrive parfois de secouer rudement tous ces mauvais esprits. ».*

Cet homme cultivé devient peu à peu misanthrope au contact des soldats de base qu'il estime tous incultes. Ainsi, le 28 novembre 1917, alors qu'il a été blessé un mois auparavant par un éclat d'obus qui s'est fiché dans son épaule droite, il écrit de Tricot, dans l'Oise, où il a été opéré, et où il est encore soigné, toujours à son épouse Ninette :

« Je t'écris avant de me mettre au lit. Aujourd'hui, j'ai encore employé ma soirée à une très longue promenade, la campagne était tristement muette, désolée sous ce ciel bas, les clochers qui émergeaient dans cette teinte immobile et grise laissaient s'envoler la voix des cloches vers le ciel embrumé. Nous étions trois, nous avons parlé poésie, littérature, philosophie, histoire.

Enfin nous sommes rentrés, nous avons dîné, puis nous avons assisté à une petite représentation théâtrale que des artistes de Paris étaient venus nous donner.

Tout le temps de la séance, les poilus se sont comportés en vrais poilus, c'est-à-dire avec l'inintelligence, le mauvais goût et le stupidité dont ils sont capables à l'endroit des choses de l'esprit. ».

Six mois plus tard, le 16 avril 1918, il est un peu revenu de son pessimisme de misanthrope à l'égard de la troupe et a adopté une vision très paternaliste plus modérée, mais quelque peu méprisante et manipulatrice. Adjudant au 158e R.I., alors que triomphe l'offensive de printemps lancée par les Allemands, il écrit de la forêt de Compiègne à Ninette :

« Ce soir, on vient de nous réunir pour nous donner quelques conseils sur la façon de remonter le moral du poilu. On se doute un peu que celui-ci n'est pas très content et on a grand peur que tout à coup il traduise son mécontentement comme l'année dernière, c'est-à-dire par une rébellion générale[63]*. Pour moi, je ne crois pas à un mouvement. En somme, le troubade*[64] *ne se plaint pas trop, il marmotte* (sic) *un peu par derrière, mais il est de tradition que jamais le soldat ne doit être content, cela ne l'empêche pas de marcher, il*

---

[63] Allusion aux mutineries qui ont succédé à l'échec sanglant de l'offensive Nivelle du Chemin des Dames, déclenchée le 16 avril 1917

[64] Ni Albert Dauzat, ni François Déchelette, dans leurs dictionnaires respectifs sur l'argot des Poilus ne mentionnent ce terme. En revanche, Odile Roynette, dans son dictionnaire ***«*** *Les mots des soldats »* (Belin, 2004, p. 251) y consacre un petit article : *« **Troubadour » -** Synonyme de « simple soldat », ce mot est apparu dans l'argot militaire vers 1933, vraisemblablement par allusion au fusil du fantassin, qualifié alors de clarinette ou de clarinette de cinq pieds en raison de sa forme et de sa longueur. Le troubadour, devenu par apocope, **le troubade**, est devenu plus rare au cours du XXe siècle et il fut remplacé par des synonymes comme **troupier** ou **bidasse. »***

n'est anarchiste qu'en paroles, il est beaucoup plus discipliné qu'il ne paraît, au fond il ne commet que les infractions qu'on veut bien lui laisser commettre. Un chef habile lui fait tout accepter et le conduit à sa guise, c'est un enfant qu'il faut gâter quelquefois et fesser de temps en temps. ».

Il semble que ce soit le discours des officiers supérieurs que relate Joseph à son épouse, bien qu'il l'affirme sien en tous points.

Deux bons mois plus tard, le 27 juin 1918, près des ruines de Souain, en Champagne pouilleuse, il est chargé d'organiser des positions de mitrailleuses et réfléchit sur la difficulté, pour le chef de section, de préparer la relève, alors que les hommes de troupe ne feraient que suivre et penser à leur confort : *« La relève est toujours une chose ennuyeuse quand elle n'est pas fatigante ; il faut prendre les consignes, reconnaître le terrain, se renseigner sur l'ennemi, les points dangereux, la conduite à tenir en cas d'attaque, prendre le matériel en charge, rendre compte de l'installation des sections. Dans ces circonstances comme dans beaucoup d'autres, le chef se couche toujours le dernier. Pendant ce temps, le poilu primesautier qui ne voit que l'abri où il va se reposer, se demande pourquoi il attend et critique ceux qui commandent.* »

« *Primesautier* », le Poilu ? L'adjectif est pour le moins incongru ! Il me fait penser (par quelle association d'idées ?) au fameux dessin humoristique de Tim, dans *L'Express* ayant repris comme légende la phrase du général de Gaulle à propos d'Israël : *« un peuple fier, sûr de lui et dominateur »* et l'ayant illustré par un détenu de camp de concentration, en pyjama rayé de déporté, posant fièrement un de ses sabots sur une des rangées de barbelés entourant le camp…

Instituteur public dans le civil, à Chamboeuf, près de Saint-Galmier, sergent à la guerre au 16e R.I. de Montbrison, de la mobilisation d'août 1914 au 9 mars 1916, jour de sa capture, **Antonin Granet** (cl. 03) aurait pu finir capitaine ou commandant si la captivité n'avait pas interrompu sa carrière et si le hasard des combats l'avait épargné. C'est en captivité qu'il revient, dès l'été 1916, par écrit, sur son itinéraire de guerre et, dans l'extrait qui suit, sur la difficulté de la technique guerrière et du commandement :

« Je place ici quelques réflexions sur mon début dans la pénible vie de guerrier.

Toutes les belles choses de la caserne, tous les exercices à effet du terrain de manœuvres restent inutilisés à l'action réelle. Pris entre l'instinct de conservation et l'accomplissement de son devoir de combattant, le rôle du soldat au combat est bien difficile à remplir, et celui du chef a quelque rang qu'il appartienne ne vaut que par la confiance qu'il inspire et l'exemple qu'il montre. Le commandement est rendu extrêmement pénible tant par la dispersion des assujettis que par les bruits assourdissants. L'initiative individuelle jointe à la solidarité envers les camarades et le supérieur estimé est* (sic) *le principal facteur qui permet au tirailleur de produire un effet utile. La liaison entre les unités est si dangereuse à assurer qu'elle n'existe pas le plus souvent et ce défaut nuit à l'élan de l'ensemble. J'ai vu à mon grand regret des malheureux, pris d'épouvante, se cacher. J'ai vu notre capitaine nous abandonner pour chercher un abri sûr, nous laissant à notre propre initiative si bien que la seule ressource qui nous restait était de nous joindre aux groupes d'autres chefs. Mais je sais aussi que le nombre d'officiers tombés, que l'intrépidité de la plupart, rachètent ces faiblesses. »*

En dehors de ce récit très construit, d'autres carnets nous sont parvenus d'Antonin Granet (confiés à nous par son fils Antoine) dont un, à couverture noire, où il note pêle-mêle, des consignes, des adresses, des réflexions, et des jugements sur ses supérieurs. Voici deux portraits opposés, dont nous réduisons le patronyme à l'initiale :

*« **Lt Cl. A**. – Venu du 298e en 1915 (début de l'année), remplaçant Joba (gl Bde). Blessé à la Marne en chargeant avec ses hommes. Brave, jovial, malgré la perte d'un fils. Familier et brave, bravoure téméraire. Manque d'esprit de décision. Haine pour l'allemand* traduite en termes violents et exagérés. Grande sollicitude pour les hommes. »*

*« **Cne C. –** Capne à la mobilisation. Très instruit. Officier de salon, qualité la souplesse. Honteuse attitude en Lorraine. Arrêté route d'Epinal le 25 août* [1914] *pour l'affaire de Baccarat. A la Carmoy et Béthancourt abandonne sa Cie pour se mettre à l'abri. Dédaigneux, narquoi*, ironie mordante pour tous, mépris pour inférieur. S'attribuant des qualités pour remplacer ses défauts, brutal et fou lors du danger. Gestes menaçants dans sa lâche attitude. Resté le seul capne du R. en mai 1915. Passé au 159. Chef de bataillon. »*

Comme le lecteur connaît et apprécie le sergent Granet à travers ses écrits, admire sa bravoure, son humanité, sa lucidité, ses jugements paraissent tout à fait fondés, crédibles. On aura reconnu dans le second officier le capitaine du premier récit, abandonnant ses hommes aux combats de Lorraine de fin août 1914 *« pour chercher un abri sûr »….*

Le droit des officiers de procéder à une exécution sommaire, et le ressentiment que cela engendre chez les soldats

Dans la Grande Guerre, une des prérogatives terribles de l'officier commandant l'assaut est celui de pouvoir abattre sur le champ le soldat qui, par peur ou pour un autre motif, refuse d'attaquer.

Le général **André Bach**, auteur de *« Fusillés pour l'exemple 1914-1915 »* rappelle un article du code de justice militaire de 1870 pas du tout abrogé en 1914, et même réactivé :

« Au feu, tout officier ou sous-officier est autorisé à tuer l'homme qui donne une preuve de lâcheté, en n'allant pas se mettre au poste qui lui est indiqué, ou en jetant le désordre par fuite, panique ou autre fait de nuire à compromettre les opérations de la campagne et son salut qui dépend de la résistance et de l'accomplissement courageux du devoir. »[65]

Il précise beaucoup plus loin dans son ouvrage, à propos de ces exécutions sommaires, immédiates, sans le moindre jugement : *« Le règlement de service en campagne de l'armée précisait en toutes lettres le devoir des cadres de forcer l'obéissance le cas échéant. Ce langage châtié se traduisait en général par « Marche ou je brûle la cervelle » ou bien encore, moins distingué « …ou je te brûle la gueule », discours accompagné obligatoirement par la tenue en main fermement d'une arme de poing. »* (p.245). Et un peu plus loin, il cite le témoignage du capitaine de Callies, à propos de l'acte d'un de ses pairs, capitaine de Chasseurs : *« Arrive l'attaque allemande. Des chasseurs se lèvent pour fuir. Le capitaine sort très froidement son revolver et abat trois hommes de sa main. L'ennemi n'arrive pas jusqu'à la batterie. »* (p.265).

Dans *Ceux de 14*,[66] le beau récit autobiographique de **Maurice Genevoix**, élève de l'Ecole Normale Supérieure avant d'être un écrivain membre de l'Académie française (élu en 1946), qui était lieutenant au 106e R.I. en 1914, on trouve la séquence suivante où il menace des fuyards en pleine bataille : *« Une fureur me saisit. Je tire une balle de revolver en l'air, et je braille : « J'en ai d'autres pour ceux qui se sauvent ! Restez au fossé tant que je n'aurai pas dit de partir »* (p.91) ; un peu plus loin (p. 94), il indique : *« Et je remets dans son étui mon revolver épouvantail »*. Beaucoup plus loin dans l'ouvrage, on le voit ordonner à son ami le lieutenant Porchon, qui sera tué, plus récemment promu que lui et plus jeune, de sortir son revolver pour empêcher les soldats de refluer au cours d'une attaque : *« Ici ! Arrêtez-vous ! Mais arrêtez-vous donc là-bas ! Porchon, courez à l'entrée ! Votre revolver ! Que personne ne passe ! »* - « *Ceux de 14* » est un récit publié en cinq grandes séquences de mars 1916 à septembre 1923. Sur ce récit et son auteur, **Jean-Norton Cru**, qui n'est jamais complaisant dans ses jugements, écrit dans l'ouvrage monumental *Témoins* (paru en 1929[67]) comparant 259 témoignages publiés sur la Grande Guerre (journaux intimes, souvenirs, réflexions, lettres ou romans) : *« Parmi les auteurs de la guerre, Genevoix occupe le premier rang sans conteste. »* (p. 144). Et en 1929, on ne peut soupçonner Norton Cru de flagornerie (cela n'est pas dans son tempérament !) envers le romancier important que Genevoix deviendra, futur secrétaire perpétuel de l'Académie française (de 1958 à 1973), mort en 1982.

Quelques-uns de nos témoins font état de ces menaces de mort proférés par des officiers au moment de l'assaut, suivies ou non d'exécution, et également, comme on le verra plus avant dans le chapitre, d'exécution d'officiers, jugés ignobles, par leurs troupes.

C'est le cas de **François Potin** (cl.14), né dans l'Allier (Gennetines), y ayant passé sa jeunesse comme ouvrier agricole puis métayer, terminant sa vie à Saint-Just-en-Chevalet pour y soigner ses poumons gazés. Il a fait quatre ans de guerre dans le même régiment, le 85e R.I. de Cosne-sur-Loire :

E- « *Est-ce que c'est vrai que dans certains régiments les officiers abattaient ceux qui reculaient ?*

T- *J'en ai vu qui étaient capables de le faire ! On avait un officier, c'était un lieutenant, quand il commandait : « En avant, à la baïonnette ! », il avait le revolver à la main ! Si un gars hésitait, il y allait carrément ! S'il montait pas sur le parapet, eh ben il le descendait. Ils avaient le droit ! Ceux-là, ils me sont restés gravés dans la tête ! Si j'avais pu leur rendre la pareille, je l'aurais fait, moi ! Il y en avait un, un nommé B., il avait son revolver à la main… C'était une charogne ! Il nous disait : « On va à l'attaque dans tant de temps ! Cinq, dix minutes. Alors, il regardait dans la tranchée : celui qui montait pas sur le parapet, il y allait carrément !*

E- *Mais il le menaçait, ou il tirait ?*

T- *Oh ! Il le battait pas, il le tuait !*

E- *Vous en avez vu, de tués ?*

T- *Ah non ! Je l'ai pas vu, parce qu'on l'aurait tué ! On aurait pas pu s'en empêcher !*

E- *Mais enfin, il menaçait ?*

T- *Ah la ! Ah ! Ils avaient le droit de tirer dessus ! En 14, on était sauvage ! »*

On voit là l'intérêt qu'il y a à poursuivre le questionnement du témoin. Sans les deux dernières questions, on était persuadé que François Potin avait été le témoin visuel du meurtre militaire légal. Il est

---

[65] Général André Bach, op.cit., p. 164

[66] Maurice Genevoix, op.cit., édition Flammarion, collection Points, 678 pages

[67] Mais mon édition est celle des Presses Universitaires de Nancy, parue en 1993

suffisamment honnête pour avouer qu'il n'en est rien. On comprend aussi qu'un équilibre de la terreur s'installe entre la possibilité de meurtre légal par l'officier et la menace sourde de « balle pas perdue pour tout le monde », de la part des soldats révoltés…

Ce droit au meurtre légal, de la part de l'officier, **Jean-Marie Quet** (cl.17), carrier avant sa mobilisation, après guerre scieur à Essertines-en-Chatelneuf, l'affirme sans l'illustrer non plus d'un exemple précis :
T- « *Les gradés, alors ceux-là, ils ont le droit de vie et de mort sur nous, au régiment, pendant la guerre ! Ils ont le droit de vie et de mort sur nous ! Alors, fallait ben qu'on marche, ou sans ça, ils nous auraient zigouillé sur place ! Ah !*
E- *A ce point-là ?*
T- *Si je vous le dis, c'est que….*(c'est vrai !). ».

C'est à propos d'une question incitant à comparer la valeur militaire des soldats des divers pays qu' **Antonin Cote** (cl.15), agriculteur à Saint-Priest-la-Prugne, et soldat au 121e R.I. de Montluçon où il fera toute sa guerre, aborde spontanément le droit de mort des officiers sur les soldats :
E- « *A votre avis, les meilleurs soldats, c'était qui, de tous les pays ?*
T- *Oh ! C'étaient les Français ! Le Français, c'est le meilleur ! Il ronchonnait tout le temps, mais il faisait le travail quand même ! Dans une attaque… On nous embête ! « Attaque ! Attaque ! Attaque ! ». Mais quand on était partis, allez, on y allait ! On y allait carrément ! On y allait carrément !*
E- *Y en a pas qui flanchaient ?*
T- *Oh non ! Oh pas bien ! C'est que les officiers étaient là, hein ! Si y en a qui voulaient pas marcher…* (il mime le geste de prendre son revolver)
E- *Ils sortaient le revolver ?*
T- *Ah ! Ils avaient le droit ! Les officiers avaient le droit de le zigouiller !*
E- *Et, à votre avis, est-ce que ça s'est passé ?* (silence) *Est-ce que ça s'est passé, que des officiers zigouillent des gens qui voulaient pas avancer ?*
T- *Oh ! J'y ai pas vu, mais j'ai entendu dire ! »*

Un cas précis de menace de mort, approuvé par le témoin, est donné par un « jeune » de la classe 1918, **Jean-Baptiste Biosset**, de Renaison, à propos du printemps 1918, alors que l'avancée allemande se poursuivait :
E- *« Deux personnes d'Ambierle ont été fusillées !*
T- *Oui ! Il fallait marcher droit ! Chez nous… Oh ! Je devrais pas le dire, mais enfin… Un jour, un vaguemestre (forcément, le vaguemestre, c'était l'embusqué de l'équipe !) il allait chercher le courrier, en moto, je sais pas où…à la gare. Et il l'apportait jusqu'aux cuisines et c'étaient eux qui nous l'apportaient. Il était bien gentil, mais il n'avait pas beaucoup de risques ! Alors justement, pendant la guerre de mouvement, lorsque les Anglais ont été enfoncés et que nous étions pris de toutes parts, que les communications étaient coupées, un jour, le capitaine lui dit : « Porte ce pli à tel endroit ! ». Il répond : « Je suis malade ! ». Et le capitaine (c'était pourtant un brave type !) il dit : « Tu vas partir ou je te brûle… » . Qu'est-ce que vous voulez ? Nous étions tous en péril et nous étions à la merci de l'homme qui avait la moto et qui pouvait nous sauver de la situation. C'était pour l'envoyer prendre des ordres, savoir ce que nous devions faire. Parce que nous étions coupés de tout. Les Boches étaient en train de nous encercler et nous ne le savions pas. C'était en arrière du Chemin des Dames. »*

Ici le témoin, loin de s'offusquer, donne clairement raison au capitaine de menacer du revolver le vaguemestre pour lui imposer l'obéissance à l'ordre, qui paraît tout à fait raisonnable. De plus le vaguemestre, dont la fonction de responsable du courrier fait de lui un « embusqué de régiment », paraît inventer le motif de son refus, cette soudaine maladie fort opportune… Mais il est surprenant que la référence aux Martyrs de Vingré, dont deux d'Ambierle (Jean Blanchard et Francisque Durantet), clairement innocentés et réhabilités en janvier 1921, ne suscite, chez un Poilu qui vit à 7 km d'Ambierle, que la réaction « *Il fallait marcher droit !* », comme s'ils avaient été coupables de refus d'obéissance…

C'est l'opinion inverse qui est soutenue par le sergent **Antonin Granet** (cl.03), de quinze ans l'aîné du précédent témoin, instituteur à Chamboeuf : le commandant qui profère de véhémentes menaces et le capitaine qu'il voit brandir son revolver sont, selon lui, d'autant moins bien placés pour menacer les hommes qu'eux-mêmes se sont conduits lâchement au tout début de la guerre, les 21-25 août 1914. Il l'écrit clairement à la 31e page de son récit de guerre rédigé en captivité à partir de l'été 1916, les faits relatés se situant fin août et début septembre 1914 (il faut savoir que le sergent avait été maintenu un mois au dépôt du 38e R.I. de Saint-Etienne pour encadrer les manœuvres des réservistes et n'a rejoint son régiment que le 7 septembre 1914, dans les Vosges): *« Après le repas fait en hâte, le Ct Ch. qui passe au 86e nous fait ses adieux et en termes*

véhéments nous annonce que l'ennemi est proche et que tout manquement au devoir, tout essai de recul, sera impitoyablement puni. Le capitaine C. nous commente ces paroles ave l'ironie habituelle et nous avertit qu'il a un bon revolver et qu'il sait s'en servir. Je suis outré de pareilles menaces d'autant plus que, d'après les camarades, Ch. et C. n'ont brillé en Lorraine que par leur honteuse couardise. Lors du sanglant combat de Baccarat, alors que des héros se faisait tuer, n'a-t-on pas arrêté le capitaine C. s'en allant vers Epinal et certain jour, n'a-t-il pas fallu que le colonel Deleuze, blessé à Doncières, prenne le commandement de notre 1ère Cie devant l'incapacité de C. ? N'a-t-on pas vu Ch. tirer sur des malheureux altérés secouant un prunier et combien de fois, en venant sur Paris, n'a-t-il pas braqué son revolver sur ceux qui se rendaient coupables de rechercher quelques vivres pour calmer leur faim ! Sont-ce là les beaux faits d'armes justifiant les avertissements de répression brutale pour les actes de lâcheté ! ».

Il est clair que seule une conduite irréprochable sur le plan du courage personnel permet aux officiers de menacer de mort un hésitant sans soulever la réprobation unanime, secrète mais qui ne demande qu'à exploser un jour, de tous ses camarades, et on le voit ici, de certains des gradés. Le chef doit être exemplaire sous peine d'être déconsidéré.

Finalement, un seul de nos témoins a vu effectivement un homme abattu par un officier, comme on l'a vu dans le chapitre portant sur « *Sortir de la tranchée …l'attaque* ». Il s'agit du sergent isérois **Justin Charat** (cl.12), né à Montagnieu, mais ayant surtout vécu à Bourgoin-Jallieu, dont on a vu le parcours extraordinaire dans les quatorze itinéraires de blessés graves. Rappelons le témoignage qui relate ce qu'il a vu, alors que nouvellement promu sergent, il est au 11e B.C. Alpins d'Annecy, un peu après la bataille de la Marne, en septembre 1914 :

T- « *Nous avions des jeunes gens de la classe 16. Ils étaient incorporés… et évidemment, ils étaient jeunes !*
E- *C'était la classe 15, en 14 ! Ils sont partis en décembre 14, les gens de la 15 !*
T- *Attendez-voir ! Attendez… La classe 13 ! C'est la classe 13 qui est arrivée ; la classe 13 a été mobilisée à la mobilisation.*[68]*. Ces gens-là, ils n'étaient pas aguerris. Et quand ils ont été* …(au combat), *y en a qui ont pris peur et qui se sont sauvés. Et il y a un officier qui a su cette chose-là, il a donné des ordres aux sentinelles de tirer dessus ! Ils ont refusé ! - «Donnez-moi le fusil ! ». Il a pris le fusil, et il l'a descendu… « Oh ! » je dis, « c'est pas possible ! ». Ça, je l'ai vu !*
E- *Il en a descendu plusieurs ?*
T- *Un ! Ce pauvre type qui avait peur ! Qui se sauvait !*
E- *Qui était en train de fuir ?*
T- *Eh ben oui ! Il a quitté les rangs puis il partait, il se sauvait, il avait peur… Ben, ça existe, les peurs ! Moi, j'ai eu peur aussi, mais je suis resté. Tout le monde a eu peur. Nous avons tous eu peur. C'est les gens qui vous le diront. Puis ceux qui ont pas eu peur, je le crois pas ! ».*

Ce n'est pas l'exécution canonique au revolver, mais la distance explique l'usage du fusil. On sent très clairement la condamnation, par Justin, de ce meurtre légal, sur un soldat inexpérimenté dont il comprend bien la peur.

Soldats français fusillés par des Français : la racine de la haine envers les officiers responsables

Dans cette partie, nous ne reviendrons pas sur les 7 cas précis de fusillés longuement présentés au chapitre VI, le lieutenant Chapelant (11 octobre 1914) et les six Martyrs de Vingré (4 décembre 1914), et nous n'anticiperons pas sur la répression des mutineries de 1917 (chapitre ultérieur), le dernier cas, de Vingré, ayant fait naître une haine inextinguible pour le coupable, le sous-lieutenant Paulaud et pour les officiers ayant participé au Conseil de guerre expéditif et inique, chez les camarades des fusillés, et leurs familles, jusqu'à aujourd'hui…

Si la nature de la guerre est de répandre la mort, de la multiplier, il est admis qu'elle ne puisse venir que de l'ennemi, ou d'une fâcheuse erreur de tir ou de bombardement de son propre camp. Or, on vient de voir qu'elle peut parfois provenir délibérément du revolver de son officier, pour peu qu'on fasse preuve d'une faiblesse. Cette exécution immédiate, sans jugement, a une variante : l'exécution après conseil de guerre sommaire, dans les deux premières années de guerre surtout, du soldat jugé coupable d'un des délits parmi la vingtaine entraînant la mort dans le code militaire. Et ce sont des camarades qui sont chargés de la sinistre besogne, on l'a vu dans les deux cas déjà étudiés, touchent le régiment d'active de Roanne, le 98e R.I, et son régiment de réserve, le 298e R.I.

---

[68] En effet ! Mais elle était d'autant plus facile à mobiliser en août 1914 qu'elle était déjà sous les drapeaux, depuis décembre 1913, deux mois après l'incorporation de la classe 12, en raison du vote de la loi de 3 ans en 1913

Ces fusillés du début de la guerre liés aux procédures expéditives des conseils de guerres spéciaux, le **général André Bach**, auteur du bel ouvrage *« Fusillés pour l'exemple 1914-1915 »*, les a minutieusement comptés. Il dénombre une moyenne de 50 exécutions par mois de septembre à décembre 1914, et de 25 par mois en 1915. Il comptabilise un minimum de 200 exécutions en 1914, en 4 mois, avec un sommet en octobre (67) qui ne sera plus jamais dépassé, et un minimum de 300 pour toute l'année 15, avec deux pics (en mars : 55 et en novembre : 59). Sur ces 500 exécutés, 430 soldats français (les 70 autres étant des civils –notamment alsaciens ou lorrains- suspectés d'espionnage ou des Allemands, exécutés après jugement, pour pillage ou violence). 430 soldats en seize mois, alors que le reste de la guerre qui durera encore trente-quatre mois en comportera environ 180, ce qui aboutit à 610, et que les fameuses mutineries de 1917 n'aboutiront qu'à (la restriction est horrible!) une cinquantaine d'exécutions, selon le premier en date des spécialistes de la question **Guy Pédroncini**, dont la thèse *« Les Mutineries de 1917 »* a été publiée en 1967. Un autre historien, **Denis Rolland,** dans un ouvrage bien plus récent (*« La grève des tranchées – Les Mutineries de 1917 »* publié en 2005, chiffre à 59 exécutions en France le bilan de la répression, auxquels ils faut ajouter les exécutions sur d'autres « théâtres » d'opération : *« Nous avons ainsi trouvé soixante-neuf fusillés, dont dix ont été exécutés en Afrique du Nord et en Serbie. Sur les cinquante-neuf exécutions françaises, vingt-six plus un suicide (Denison) concernent les incidents collectifs. »*[69]

Entre temps, en 1916, les conseils de guerre spéciaux auront été supprimés.

Quelques-uns de nos témoins ont vu ces exécutions, et n'en étaient pas encore remis trois quarts de siècle après les faits.

C'est le cas de **Jean-Marie Quet** (cl.17), d'Essertines-en-Chatelneuf, soldat au 22e R.I. de Bourgoin. Malheureusement, sa mémoire étant parfois défaillante, et ses phrases souvent par bribes, nous sommes parfois contraint de les rassembler :

T- *« Voyez, ce qui est le plus dur, ce qui est le plus dur, à ma souvenance, moi, c'est les condamnés à mort !*
E- *Ah bon ?* T – *Oui !* E- *Vous en avez vu ?*
T- *Oui ! Et douze balles dans la peau ! Dans le cœur !*
E- *Mais condamnés pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils avaient fait ?*
T- *Mais qu'est-ce que vous voulez… Je m'en rappelle pas, moi !*

Il ne se souvient ni du secteur, ni de la date, ni du nom du condamné, ni de la raison de l'exécution.

E- *Vous vous souvenez pas de ce qu'il avait fait ?*
T- *Ah ça !… On nous l'a expliqué, on nous l'a dit… D'abord, ils nous faisaient la morale ! Ça… Ils nous disaient : « Faut pas faire comme ci, faut pas faire comme ça, faut marcher droit, faut marcher d'aplomb, puis voilà ! ». Mais celui-là, ils l'avaient fusillé. Ils l'avaient fusillé, oui !* (sa voix monte et tremble). *Et c'est pas une balle, c'est douze balles qu'on lui file dans le cœur ! Le peloton d'exécution ! Qu'ils voulaient m'en mettre ! Ils voulaient me mettre du peloton d'exécution ! Je leur ai dit : « Tout ce que vous voulez, mais pas ça ! ». Je pouvais pas ! Eh ben, ils m'ont ben tenonné** (« sermonné » ?) *un bon moment, mais je leur ai dit : « Non ! C'est pas la peine ! Je tirerai pas ! ». Et si on tire pas…. Ils visitent les fusils après !*
E- *Ah bon ?*
T- *Eh ! Faut pas ! Le peloton d'exécution… On m'aurait demandé je sais pas quoi, moi, je l'aurais fait, mais le peloton d'exécution, non ! J'ai refusé et bien refusé !*
E- *Et vous n'avez pas été puni ?*
T- *Ah non ! Ah non ! On peut pas punir pour ça ! On peut pas punir pour ça ! On est libre de son corps ! Pourtant, Dieu merci, le pauvre diable qui a été fusillé, là… attaché au poteau, hein ! Ils l'attachent ! Et l'aumônier à côté de lui qui récitait des prières, je sais pas quoi, moi…*
E- *Et vous, vous étiez où ?*
T- *Eh ben, on était… Toute la compagnie était développée, là, on faisait ça, puis ça, puis ça* (il trace de l'index un U sur la table)
E- *Vous faisiez un U autour du poteau ?* T- *Ah oui !* E- *Il était au milieu du groupe ?*
T- *Pas au milieu : sur un bout !*

Jean-Marie se trouvait à peu près à 20 mètres du supplicié.

E- *Et comment ça s'est passé ? Donc l'aumônier… On l'a amené d'abord : y avait un poteau ?*
T- *Y a un poteau, oui… C'est un poteau qu'ils mettent. Alors, on l'amène et on l'attache après* (contre) *ce poteau. Ils l'attachent, et puis alors l'aumônier vient à côté de lui réciter des prières. Et puis alors, y a le peloton d'exécution qui est à peu près à 20 mètres, ils sont douze. Y a un sergent qui les commande : « Garde à vous ! En joue ! ». Non ! « Présentez, armes ! ». Ah ! Faut bien expliquer tout !* (petit rire amer de dérision). *Faut présenter les armes et l'autre est attaché à son poteau, quoi ! Alors, on lui présente les armes, et puis celui qui commande, il a dit : « Allez ! Garde à vous ! Présentez armes ! En joue ! Feu ! ». Pan ! Les douze*

---

[69] Denis Rolland, op cit, édition Imago, 2005, p 382

balles partent dans la direction du cœur ! Douze ! Pas une ! Oui, ça, je l'ai vu ! Je l'ai vu faire (très ému). *Alors, je peux le dire ! Eh oui !*
E- *Ça doit lui faire un trou dans la poitrine ?*
T – *Oh ! Pas tellement ! Derrière, ça se voit un peu, mais devant… Où une balle rentre, elle fait juste sa place ! Où elle sort, oui, ça déchire, mais pas où elle rentre ! Et puis d'abord* (vite) *y a le machin mortuaire pour les foutre dedans, et puis hop !*
E- *Tout de suite ?*
T- *Ah ! Tout de suite, oui ! La tête d'un côté…enfin, le corps, et puis allez, ils l'embarquent !*

Un instant, Jean-Marie a décrit une scène de guillotine !

E- *Mais qu'est-ce qui s'en occupe , de ça ? Des brancardiers ?*
T- *C'est un sergent, je crois, qui s'en occupe. Il a son équipe. Ils le foutent dans une corbeille, je crois* (toujours la confusion avec l'exécution capitale !) … *Je m'en rappelle plus…Et puis, hop, dans la charrette, ils l'embarquent, et puis, ça y est.*
E- *Mais là, on vous avait montré ça pour un exemple !*
T- *Ah mais, ils font défiler* (petit rire nerveux) *en face du poteau où il est attaché !*
E- *Ils font défiler devant le poteau ?*
T- *Devant, oui, devant ! Et puis alors, quand vous passez, si c'est « Tête droite ! », il faut faire « tête droite ! Si c'est « Tête gauche ! », il faut faire « tête gauche ! » Bien regarder !… Il faut le regarder ! C'est pour donner l'exemple ! »*

Il répète ensuite quelques précisions déjà données.

E- « *Et l'autre, qu'est-ce qu'il fait ? Il attend en silence ?*
T- *Il est ben obligé ! Il est attaché !*
E- *Mais il peut crier ! Je sais pas…*
T- *Oh ! Celui que j'ai vu, moi, tout ce qu'on a entendu de lui… Il nous a dit : « Ne me manquez pas ! Tirez bien là ! »* (voix très tremblante). *Il nous a bien fait voir où il fallait tirer ! « Et ne me manquez pas ! » Voilà tout ce qu'il nous a dit ! »*

Le plus inattendu est la fin, survenant après quelques bribes de dialogue

T- « *Il avait fait ! Il avait fait ! Il avait fait ! Du mal…Oh ! Je m'en rappelle plus, moi ! Vous me demandez des choses….*
E- *Est-ce que vous avez l'impression qu'il le méritait, son poteau ?*
T- *Ah ben oui ! Ah, ça, tous ! Tous ! On était tous unanimes à dire : « Il a ce qu'il mérite ! ». Oui… Parce que… Vous savez qu'on fusille pas un homme pour rien, hein ! Il faut des preuves, il faut des ci, il faut des là ! Oula ! »*

Quelques exemples bien connus montrent que, malheureusement, on peut fusiller pour rien, ou presque pour rien, et que les preuves, ça se fabrique, et que les témoignages ça se modifie sur le papier, ça se manipule, et que les témoignages à décharge, ça se refuse, comme dans la triste affaire de Vingré !

Ce qui est aussi très surprenant, dans ce témoignage émouvant que le témoin a bien voulu raconter, mais en souffrant, c'est qu'il ait pu refuser, sans être puni ou contraint, de figurer dans le peloton d'exécution…

Gaston Girard (cl.10) né à Nevers, ayant passé sa jeunesse en Saône-et-Loire (Cluny), où il faut successivement cordonner, tonnelier, puis charron, est devenu, après sa blessure grave reçue fin août 1914 en Lorraine, vers Baccarat (multiples éclats d'obus dans les reins et les jambes, ainsi qu'une balle logée dans la colonne vertébrale) et sa longue hospitalisation suivie d'une réforme définitive, agriculteur-apiculteur à Sainte-Croix-en-Jarez en 1917, ayant rencontré puis épousé une jeune fille de la Loire. Sa très brève guerre lui a cependant permis de voir l'exécution d'un soldat, au 10e R.I. de Dijon (ou d'Auxonne ?) et une de ses formules apporte un démenti à Jean-Marie Quet, tout comme le cas cité:
E- « *Je crois qu'au début, en 14, la discipline était dure*
T- *Oh oui ! Bien dure ! Pour rien du tout, on fusillait quelqu'un !*
E- *Ah bon ? Ça s'est produit dans votre régiment ?*
T- *Eh oui ! Un qui avait perdu son fusil ! Qu'est-ce que vous voulez : on avait formé les faisciaux*, on voulait se reposer un moment, quoi ! Et quand on a été pour les prendre* (les fusils plantés en faisceaux), *lui est venu le dernier, y avait plus rien ! Y en a un qui l'avait fauché ! Alors, on l'a fait appeler : plus de fusil ! Oh ! Fusillé à la guerre ! Fusillé à mort ! Oh ben, mon vieux !*
E- *Et ça s'est passé ?*
T- *Eh oui ! Il nous a réunis, le capitaine. Il a fait le cadre, et puis il a montré comment il fallait faire… Fusillé, celui qui perd son fusil ! Condamné à mort ! Il l'a bien lu, puis ils l'ont emmené et ils l'ont fusillé !*
E- *Y a eu un peloton ?*
T- *Oui, oui !*

Mais Gaston n'a pas assisté à l'exécution, et sa compagnie n'a pas été invitée à y assister non plus. Bien qu'il s'émeuve du cas de ce condamné qu'il a donné comme exemple de *« fusillé pour rien »,* il approuve cette discipline de fer :
E- « *Donc, vous avez bien l'impression que la discipline était très dure ?*
T- *Oh ! Oh, puis il le fallait aussi, parce qu'il y en a qui, vous savez, ils foutaient le camp quand ça tirait ! Y en a qui avaient peur, hein !*
E- *Vous l'avez vu ?*
T- *Bien sûr que j'y ai vu ! Même des officiers, qui avaient la frousse ! »*

Un point dérange cependant : normalement, chaque arme est numérotée, par une gravure dans le métal, donc une enquête un peu fouillée au sein de la section, voire de la compagnie, aurait permis de retrouver le voleur du fusil, et de disculper le volé (à supposer qu'un registre ait été tenu de l'attribution de chaque fusil avec son numéro à chaque individu). A-t-on voulu faire une justice expéditive en s'épargnant la peine de vérifier, pour mieux marquer les esprits ?

Guère après le début de son Journal de guerre, écrit à partir de carnets tenus régulièrement pendant ses quatre ans de guerre, **Amand Beyron**, de Chazelles-sur-Lyon, musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne et Lyon (un bataillon sur trois au fort Lamothe), évoque succinctement, froidement, le cas de six fusillés au tout début de la guerre., comme dans le cas précédent. En effet, c'est au milieu du texte du 7 septembre 1914 qu'il écrit :

« Conseil de guerre à 15 heures et « cour martiale ». Le général Barret arrive avec le général Lorbet pour inspecter le cantonnement. A la tombée de la nuit, devant la troupe rassemblée, on fusille 6 soldats condamnés pour abandon de poste et refus d'obéissance sur la ligne de feu (2 du 99e – 3 du 22e[70] – 1 du 48e d'artillerie). D'autres soldats furent condamnés de prison pour pillage dans les maisons. Dans la nuit alerte et à 3 heures descente du régiment à Chevy…. ».

Ce simple compte-rendu sans commentaires, sans expression de sentiments, portant sur six fusillés, laisse pantois…

Joseph Masclaux (cl.05), de la Ricamarie, dont on a vu l'itinéraire de blessé, était sergent au 216e R.I. de Montbrison, et il précise les attributions du sergent par rapport aux officiers dans ce cas de justice extrême, et signale un cas d'exécution qu'il ne date pas :
E- *« Ceux qui auraient refusé d'obéir, qu'est-ce que vous pouviez faire contre eux, vous, sergent ?*
T- *Eh bien, nous avions le droit de les fusiller ! Ah oui ! Ah oui ! Même tout type qui refusait d'avancer. Y en a beaucoup qui ont perdu connaissance, qui ont perdu le Nord, qui disaient : « Faut pas aller là-bas, c'est dangereux ! ». Eh bien on les prenait, on les donnait à l'officier, qui les faisait mettre en prison à l'arrière.*
E- *Mais pas fusiller tout de même ? Est-ce que vous l'avez vu ? Parce que certains l'ont vu parmi ceux que…*
T- *Ah écoutez… A cet endroit-là, y avait une carrière. On avait dit, y avait pas longtemps, y avait un petit jeune qui avait perdu le nord. Il se croyait être persécuté : eh bien, on l'a mené dans la carrière, on l'a fusillé !*
E- *Un petit jeune de votre régiment ?*
T- *Ah non ! Je le connaissais pas ! Avant que nous arrivions ! Je l'ai pas vu !*
E – *Et vous, dans votre régiment, ça ne s'est pas produit ?*
T- *J'en ai point vu de fusillés ! J'en ai point vu de lâches !*
E- *Mais vous, donc, en tant que sergent, vous aviez le droit, non pas de les abattre sur place, mais de les signaler ?*
T- *De les signaler ! ».*

L'ambiguïté de l'expression « avoir perdu le nord » dans l'usage de ce sergent, entretient un doute sur le motif d'exécution du *« petit jeune »* : dans le premier emploi de l'expression, où elle s'applique à beaucoup de gens qui refusent d'aller dans un endroit dangereux, ces gens sont parfaitement sensés ! Sauf qu'ils disent tout haut ce qu'il ne faut pas dire ! Dans le second cas, celui du petit jeune, qui semble souffrir de délire de persécution, il paraît y avoir un problème psychiatrique (et « *perdre le nord* » a alors son sens normal : *« devenir fou »)* : on n'ose pas croire que c'est la raison qui aurait pousser l'armée à le fusiller !

Antoine Frénéat (cl.15) de Sainte-Colombe-sur-Gand, fils de petits agriculteurs devenu employé du chemin de fer, retraité à Montrond-les-Bains, évoque brièvement une exécution survenue en 1916 dans son régiment, le 157e R.I. de Gap :
T- *« C'était en 16…Oh mais c'était pas une révolte ! On montait, en 16… Un jeune, qui avait été incorporé avec nous* (ceux de la classe 1915), *qui venait en renfort. On montait en ligne dans la Meuse, on arrive dans*

---

[70] Le 22e R.I. est le régiment de Bourgoin (aujourd'hui Bourgoin-Jallieu) dans l'Isère. J'ignore où le 48e R. d'Artillerie avait son dépôt. Mais on se trouve devant une division de la région lyonnaise.

un endroit. Il voit un village qui était en feu : il est parti en criant ! (silence : on le sent très ému). *On l'arrête, on le met en prison, on le passe en conseil de guerre et puis finalement, on le fusille ! Voilà !*
E- *Vous l'avez vu fusiller ?*
T- *Je l'ai pas vu fusiller, mais je sais qu'il l'a été !*
E- *Et qu'est-ce qu'on lui reprochait ?*
T- *Ben, d'avoir déserté ! Déserté devant l'ennemi !*
E- *Et lui était allé vers le village en faisant…*
T- *Il était avec nous : on montait en ligne, on montait en renfort. Il avait eu peur quand il avait vu le village en feu ! C'était un jeune, c'était la première fois qu'il montait en ligne ! »*

Cette dernière précision, et l'insistance sur l'appellation de « *jeune* », fait penser que ce fusillé n'appartient pas à la classe 1915, comme Antoine (né le 28 janvier 1915) mais à la classe 1916 : il a donc seulement vingt ans (ou un peu moins s'il est de la fin de l'année 1896) , alors qu'Antoine, né en janvier 1895, en a plus de 21, et est déjà aguerri par plus d'un an de front, où il est arrivé le 15 avril 1915, en Lorraine, à Flirey. On a là un cas inédit de désertion, non en combat, mais devant un spectacle perçu par le jeune soldat novice comme insoutenable.

Louis Plagnial (cl.11), originaire de Devesset, en Ardèche, d'une famille d'agriculteurs, a été, après la mort prématurée de son père, jeune mineur à Saint-Etienne avant la guerre, puis a fait une carrière à la société Casino après guerre, terminée comme inspecteur régional, et a pris sa retraite à Roanne. Caporal brancardier au 52e R.I. de Montélimar, il a été témoin d'une exécution, qu'il ne date pas, le souvenir lui revenant lentement, comme un long et douloureux accouchement de la mémoire :
E- « *Certaines des personnes que j'ai vues ont vu des exécutions…*
T – *Mais moi aussi, j'en ai vu au moins une…*
E- *Oui ? A quelle occasion ?*
T- *J'ai dû m'occuper de le fouiller….et de prévenir sa famille…oui… Qu'est-ce qui s'est passé avec le brave type, là, qui a été fusillé ?…. Ah !… Ah ! Je le vois encore… Je le vois encore…* (long silence)…*Oui…Alors…*
E- *Qu'est-ce qui s'était passé ?*
T- *Le peloton d'exécution se composait de dix…de dix fusils*[71]*… autant que je me souvienne. Alors, on ne sait pas exactement quel est celui* (qui tire à blanc)… *En principe, ils ont tous tiré sur lui. Maintenant* (mais / en revanche) *y en a certainement qui ont dû tirer en l'air ! Il a pas dû être… En tout cas, il est mort tout de suite. Il* (l'officier commandant le peloton d'exécution, ou le condamné : cf infra) *s'est promené… Je n'ai vu que ce cas-là ! Je n'en ai vu qu'un ! Il se promenait, il passait tranquillement devant…* (le poteau ? / le peloton ?) *Il marchait quand ils ont commandé le feu ! Il marchait devant le peloton d'exécution !*
E- *Il était pas attaché à un poteau, alors ?*
T- *Ah ! Pas du tout ! …Oui, j'ai dû… Mon travail* (de caporal brancardier) *voulait que je le fasse… Je l'ai fait fouiller… et je l'ai fait enterrer…*
E- *Vous l'avez fait fouiller après sa fusillade ?*
T- *Oui, après, bien sûr ! »*

Il m'apprend que cela relève des attributions d'un brancardier. Je le ramène au fusillé :
E- « *Mais alors, qu'avait-il fait, ce soldat, pour qu'on l'exécute ?*
T- *Un refus d'obéissance, certainement ! Certainement un refus d'obéissance, mais je me souviens pas…* »

Comme on le constate, ce témoignage est fragile, et le souvenir semble profondément enfoui, ce qui est surprenant étant donné sa nature dramatique ; mais l'inconscient peut refouler le souvenir traumatique au point de l'enterrer presque. Si le condamné n'a vraiment pas été attaché au poteau d'exécution, et a été laissé libre de marcher devant son peloton d'exécution, ce serait une dérogation considérable par rappel au cérémonial militaire strictement codifié ! Et cela créerait un fort risque de le blesser grièvement au lieu de le tuer net ! Un peu plus loin, je pose une question très sensible :
E- *« Mais qu'est-ce que vous avez éprouvé comme sentiment lorsque vous l'avez vu exécuter ?* (silence) *Qu'est-ce que vous avez éprouvé à ce moment-là ?* (long silence ; le témoin doit se mettre à pleurer) *Ça doit être affreux !* (toujours le silence) *Excusez-moi : j'arrête ! »* (le magnétophone).

Après la reprise de l'enregistrement, j'essaie de réamorcer le thème, mais il n'y tient pas, et nous passons à son travail de brancardier.

Dans tous les cas précédents, il y a récit d'exécution effective, plus ou moins circonstancié, plus ou moins distancié (en général, le narrateur s'investit émotivement, parfois très fort). Terminons sur un cas plus réconfortant, où le conseil de guerre, donc l'exécution qui s'ensuivait vu le motif possible, a pu être évité, notamment grâce au témoin.

---

[71] Les textes de discipline militaire, ainsi que ceux des témoignages oraux qui sont précis sur ce point, attestent la présence de douze fusils dans un peloton d'exécution

Pierre Néel (cl.18), né à Verrières-en-Forez où il a passé sa jeunesse, fils de cantonnier devenu chef-cantonnier à Montbrison et Saint-Georges-en-Couzan, retraité à Moingt, mitrailleur au 321e R.I. de Riom, a sauvé son chargeur d'une exécution probable, un peu avant la prise de Saint-Quentin en juin 1918, qui a valu à Pierre la fourragère de la Légion d'Honneur et une citation à l'ordre du bataillon :

E- « *Et de la région, y avait que Michaud ?*

T- *Y avait bien plus que Michaud avec moi, le pauvre ! Je l'ai fait évacuer. Un jour, on montait à l'attaque sous un bombardement affreux ! Dans les tranchées, on était bombardé. On montait, nous autres, pour attaquer à 4 heures du matin. On était parti à l'arrière, quoi, on avait un bon bout de chemin, mais les autres ont attaqué avant 4 heures du matin. Michaud me suivait tout le temps , il portait le trépied de la mitrailleuse ; c'était mon chargeur, il me quittait pas… Enfin, on marche, on marche, tout un tas de boyaux, et dans la nuit, de temps en temps, on criait ben toujours : « Ça suit ? Ça suit ? ». Et ça répétait ben à l'arrière : « Ça suit ? ». On arrive au point où on devait stabiliser pour attaquer. On n'avait qu'à attendre l'heure fixée. Point de Michaud ! Alors, je dis : « Merde ! Il a été touché par un bombardement ! Par un obus à l'arrivée ! ». A 4 heures du matin, on fait l'attaque. Point de Michaud ! « Et mon pauvre Michaud », je dis, « il est tué, quoi ! ».*

Vers les 10 heures du matin, qu'est-ce que je vois rappliquer ? Michaud ! Avec mon trépied sur l'épaule ! J'ai dit : « Tiens, en voilà un pour fusiller ! ». Eh oui ! Il avait manqué l'attaque, il s'était perdu dans les boyaux ! Il avait passé dans des boyaux anglais et les Anglais l'avaient fait monter sur le parapet. Il venait tranquillement sur le parapet. Les Boches pouvaient le fusiller comme ils voulaient, là ! Ils ont pas tiré ! Et en arrivant, bien sûr, faut pas demander, il a fallu qu'il se présente au capitaine, ainsi de suite, au commandant et jusqu'au colonel ! Alors là, moi, j'y suis été, et j'ai dit que si Michaud n'était pas arrivé, c'était pas de sa faute, c'est qu'il s'était trompé de boyau, parce que Michaud n'était pas un retardataire, c'était pas un flemmard… Enfin, ça a discuté tout le jour. A l'arrivée, je me demandais bien s'ils allaient pas le passer à la fourchette, ce qu'ils allaient en faire ! Et puis non ! Le soir, le lieutenant est venu : « Enfin, ton affaire est rangée (arrangée) *allons ! Et tu feras attention de pas te perdre une autre fois ! ».*

E- *Quand vous dites « passer à la fourchette », qu'est-ce que ça voulait dire ?*

T- *Condamné à mort ! Manque aux attaques : condamné à mort, ça avait pas de doute ! Et le pauvre, il est arrivé, il s'est couché, il s'est couché à côté de moi, il en pouvait plus du tout, quoi ! Je lui dis : « Mon Michaud, faut pas rester là ! Maintenant tu es plus combattant ! Regarde donc dans l'état que tu es ! Allez, viens avec moi, je vais te prendre par le bras, je vais te mener au petit poste » »* (de secours). *En effet, je le mène au petit poste : congestion pulmonaire ! Ça fait qu'il a resté au petit poste deux-trois jours, puis ils l'ont évacué dans les hôpitaux. Enfin, il a sauvé sa vie et il n'est pas revenu au front. Après, ils l'ont mis dans ce qu'on appelle le train de combat, quoi ! Il menait un camion à l'arrière, et il n'est plus remonté en ligne.*

E- *Il avait pris froid en vous cherchant ?*

T- *Eh oui ! En nous cherchant, il s'était perdu, il avait pris un boyau anglais au lieu de prendre un boyau français !*

E- *Et là, vous l'avez peut-être sauvé du conseil de guerre ?*

T- *Ah ! Bien sûr que oui ! Ah ! J'aurais insisté, moi, à tout prix ! Il était bien avec les sous-offs, caporaux, sergents, tout ça, il était bien vu ! Alors, tout le monde l'a appuyé ! Autrement, sans ça, il y coupait pas ! »*

Après un échange qui n'apporte rien de nouveau, j'essaie de lui faire préciser l'identité de Michaud :

E- *Et ce Michaud, vous vous souvenez de son prénom ?*

T- *Marius !*

E- *Marius Michaud, de Montbrison. Qu'est-ce qu'il faisait, comme profession ?*

T- *Il est mort, en ce moment. Au début, il faisait cultivateur, mais je sais qu'après guerre, il s'était mis maçon à Savigneux. […] On était des grands amis ! On en parlait ben, pensez-vous ! On avait fait toute la campagne à deux : c'était mon chargeur ! »*

Le lien fort qui unit le mitrailleur à ses assistants : le chargeur porteur du trépied de la mitrailleuse dans les déplacements) et les pourvoyeurs en munitions est ici renforcé par l'appartenance à la même petite région, au même « pays » au sens étroit du terme : Verrières-en-Forez n'est qu'à 12 km de Montbrison (et 13 de Savigneux) qui est « la Ville » de tout ce coin des Monts du Forez. Et le lien de reconnaissance de Marius Michaud envers Pierre Néel a décuplé l'amitié :

E- *« Est-ce qu'il vous a été reconnaissant ?*

T- *Ah oui ! Il m'a dit : « Sans toi, j'allais crever sur place ! ».*

Au bout de la haine : des officiers français tués par leur soldats

Le violence légale, d'après le code militaire, des officiers à l'encontre de leurs hommes, qu'elle passe par la forme sommaire du conseil de guerre, qui est assez souvent une parodie de justice où les droits de défense de l'accusé sont en fait bafoués, surtout dans l'exécution pour l'exemple, très fréquente dans les deux premières années de guerre, ou par la forme expéditive de l'exécution sommaire par le revolver de l'officier

dans la tempe du peureux, du récalcitrant, ou de l'hésitant, trouve sa contrepartie dans ce qui est un trou noir des ouvrages historiques sur la Grande Guerre : l'exécution d'officiers par leurs hommes ! Et pourtant, elles ont existé !

Pierre Rivollier (cl.15) agriculteur à Saint-Victor-sur-Loire (Chénieux) nous fournit une transition entre la partie qui s'achève et celle qui commence, à ceci près que l'ordre est inversé : le soldat est fusillé parce ce qu'il a tiré sur son officier ! Pierre est monté au front au 16e R.I. de Montbrison au printemps 1915 et y est resté jusqu'en 1918, n'ayant échappé aux dernières semaines de guerre qu'à cause d'un eczéma géant qui a entraîné son hospitalisation à Nancy :
T- *« J'ai jamais vu fusiller, moi ! Mon copain en avait vu fusiller un qui avait tiré sur un adjudant. Et il a manqué l'adjudant et on l'a fusillé ! On lui a bandé les yeux et puis on lui a tiré dessus. Y avait des sections qui étaient commandées pour y aller. Mon copain de Saint-Etienne y avait été, pour lui tirer dessus ! On désignait les types, vous comprenez. Moi, j'ai pas été désigné, ça fait que j'en ai pas vu. Mais c'était pas dans mon régiment… ».*

Pierre semble penser qu'il aurait fallu que l'adjudant soit tué pour que son meurtrier le soit aussi !

C'est à mon quarante-et-unième témoin**, Jean-Marie Quet** (cl.17), d'Essertines-en-Chatelneuf, interviewé très longuement à la maison de retraite de Montbrison le 31 juillet 1987 que je dois la prise de conscience de cette terrible réalité : des officiers français ont été tués par leurs hommes durant la Grande Guerre, alors que j'en avais déjà interviewés quarante, dont Pierre Rivollier (cf supra) trois jours auparavant (38e) , et que j'avais lu l'ouvrage de Guy Pédroncini sur les mutineries de 1917, et d'autres livres sur cette guerre.

Cette révélation me fut faite clairement, au bout de trois quarts d'heure environ d'entretien, à propos de la comparaison entre un capitaine aimé de Jean-Marie, le capitaine Elie du 22e R.I. de Bourgoin, et son successeur :
T- *« Oh ! Qu'il était brave*[72]*, ce capitaine ! Et dire qu'il a été tué ! C'est toujours comme ça !*
E- *Et vous dites que celui qui l'a remplacé le valait pas !*
T- *Hola !* (silence et voix oppressée). *Il s'en manque ben ! Il s'en manque ben ! Oh ! Il faisait pas le malin, ça! Parce que c'était pas le moment de faire le malin !* ***Entre nous soit dit, c'est pas toujours des balles allemandes qui ont tué des officiers français !***
E- *Ah bon ?* (ton très étonné)
T- *Ah non ! Ah non ! Ça, je peux le dire ! C'est pas toujours des balles allemandes, non !* ***Y a des balles françaises qui ont tué des officiers français !*** (silence) *D'abord, on le disait… Moi, je l'ai jamais dit, je l'ai jamais fait ! Mais y en a beaucoup qui disaient : « Attends ! Attends un peu ! Tu veux faire le malin ! Commande qu'une attaque, tu verras comment ça fera ! ». Eh ben, pouf ! Ils les démolissaient ! Par derrière ! C'est pour ça qu'après, ils nous ont fait la morale, ils avaient fait remarquer que les officiers, c'étaient pas des balles allemandes qui les avaient tués !*
E- *Ils s'en étaient rendu compte ?*
T- *Eh ben bien sûr ! Ça se voit, une balle qui rentre là, qui déchiquette, qui sort de là !* (geste vers la tête)
E- *Qui déchiquette le front ? Qui rentre par la nuque et qui sort par le front ?*
T- *Eh oui ! Oh oui ! une balle qui rentre là, elle sort là, elle traverse la tête…*
E- *Et on voit le sens ? On voit que ça a été tiré de l'arrière ?*
T- *Eh ben bien sûr ! Ils nous auraient pas fait la morale !*
E- *Donc ça s'est passé dans votre régiment ?*
T- *Ah oui ! Au 22 ! Au 22 d'Infanterie !*
E- *Au 22 d'Infanterie de Bourgoin ?*
T- *De Bourgoin, oui !*
E- *Mais qui est-ce qui a été tué comme ça ?*
T- *Des officiers qui étaient charognes !* (à voix basse). *Eh !*
E- *Mais il fallait qu'ils le soient beaucoup pour qu'on pense à faire ça !* T- *Euh…* E- *Y en a qui l'étaient beaucoup, charognes ?*
T- *Hola ! Y en a, pour un oui ou pour un non, hop ! Ah non, vous savez, dans la vie, on voir de tout, de tout, de tout ! On voit des bons et des mauvais !*
E- *Donc vous avez vu le meilleur avec le capitaine Elie ?* T- *Ah oui !* E- *Et du tout à fait mauvais, alors ?*
T- *Ah oui !* (souffle : est oppressé). *Oh ! Quoique y en avait pas bien bien de mauvais, parce qu'on se rendait compte quand même que… Mais ça, ça a été reconnu parce qu'on nous a fait la morale ! »*

---

[72] En français local forézien, « brave » signifie bien plus souvent « gentil » (c'est le cas ici) que « courageux », dans le sens normal du français

Mais l'entretien s'enlise. Il ne sait pas qui précisément a été tué et dans quelles conditions. Je tente de relancer le thème précis avec son mot « charogne » :
E- « *Mais d'autres, vous dites, étaient des charognes ?*
T- *Ah oui ! Ça, y en a ! Dans l'armée, c'est ça ! Du caporal au général, y en a qui sont bons et d'autres qui sont charognes !*
E- *Oui, mais il faut vraiment en vouloir beaucoup à quelqu'un de son pays pour l'abattre !*
T- *Ah ben, ça ! Mais savez-vous que dans la vie, y en a qui sont bons à tout faire ? Ah oui ! Y en a, pour un oui ou pour un non ! Y en a qui le promettaient à l'avance, qui disaient : « Qu'on fasse qu'une attaque, tu verras comment ça fera ! »…*
E- *Et ils le disaient à voix haute ?*
T- *Bien souvent, oui ! Qu'ils étaient en colère ! Ils étaient en colère, ben, ils se gênaient pas pour le dire !*
E- *Mais ceux-ci, on pouvait les reconnaître tout de suite, si on faisait une enquête ! Y a pas eu d'enquête ?*
T- *Eh non ! Ça dérange tout, mon pauvre ! On peut pas faire une enquête dans tout un régiment, alors ! Ni dans toute une section, dans toute une compagnie ! Eh non ! C'est des choses qui détraquent trop tout le…* (régiment) *toute la marche, ça !*
E- *Donc, là, ils ont préféré étouffer l'affaire ?*
T- *Ah ! Il le faut ! Il le faut d'abord ! Ah la la la la !* (souffle oppressé). *Voyez, ce qui est dur, ce qui est le plus dur, à ma souvenance, moi, c'est les condamnés à mort !*
E- *Ah bon ?* T- *Oui !* E- *Vous en avez vu ?*
T- *Oui !… Et douze balles dans la peau ! Dans le cœur !*
E- *Mais condamnés pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils avaient fait ?*
T- *Mais qu'est-ce que vous voulez… Je me rappelle pas, moi ! …*

Et de fait, Jean-Marie ne se souvient presque de rien, sauf, comme on l'a vu dans la séquence sur les soldats français fusillés par des Français, qu'il a refusé de faire partie du peloton d'exécution, et qu'il n'a pas été puni… On croit deviner, en rapprochant les deux bouts de cette séquence, que ce condamné l'a été parce qu'il a tué, ou tenté de tuer, un de ses officiers, et donc qu'il y a bien eu enquête ! Et conseil de guerre !

Dix-huit jours après Jean-Marie Quet, le 18 août 1987, dans cet été 1987 qui a été si fertile en entretiens, j'étais à Valeille pour interroger mon quarante-neuvième témoin, plus jeune d'un an, **François Dutel** dont on a lu une intervention sur la « traîtrise » des chef militaires français. Nous allons reprendre la fin de l'entretien précédent pour montrer comment a été confirmée l'affirmation de Jean-Marie Quet :
T- « *Pas tellement ! Pas tellement ! On les aimait pas bien, les officiers !*
E- *Est-ce qu'ils vous montraient l'exemple du courage ?*
T- *Ils étaient ben obligés ! Je me souviens, une fois : un capitaine, qui était dans une sape… Et y avait un type qui était revenu, qui s'était engagé dans notre régiment. Et le capitaine (le commandant !), il avait pas fait l'attaque avec nous. Il* (ce soldat) *est reparti avec deux grenades, une grenade dans chaque main : il l'a ben fait monter, lui !*
E- *Il a fait monter le capitaine ?*
T- *Oh oui ! Et puis je crois même qu'il lui a fiché les grenades dans les jambes !*
E- *Pour le mutiler ?*
T- *Oh oui ! Il est mort !* (silence)
E- *Mais ça, ça rejoint quelque chose qu'on m'a dit : c'était à Montbrison, il y a quinze jours. Quelqu'un m'a dit : « Tous les officiers français ont pas été tués par des balles allemandes ! »*
T- *Oh oui !*
E- *Vous pensez aussi ?*
T- *Oh oui, oui, oui ! Y a beaucoup de Français qui ont tiré sur les officiers français !*
E- *Et pourquoi ?*
T- *Ben ! Y avait quelque chose ! Une mauvaise entente !*
E- *Y en avait qui étaient vaches ?*
T- *Oh oui ! Y en avait qui étaient vaches ! C'est pour ça, plus tard, que moi j'ai compris que la guerre, c'était voulu !*
E- *Et donc un soldat français pouvait prendre le risque d'obliger son capitaine à attaquer !*
T- *Oh ben ! Il* (le capitaine) *était ben obligé ! Il* (le soldat) *allait le chercher ! Et puis, il fallait qu'il monte ! Ou du moins… le tuer !* (petit rire)
E- *Oui mais, en général, je crois que c'étaient les officiers qui avaient le droit de vous tuer, vous ?*
T- *Oh ben oui !*
E- *Mais pas le contraire !*
T- *Oh ben ! On le faisait quand même ! On le faisait quand même ! On le faisait quand même !*
E- *Plusieurs fois ?*

T- *Oh oui ! Oh ! Il en a ben été tué par des Français, des officiers français ! Des officiers français sont été tués par des Français ! Oh oui ! Oh la la ! Beaucoup même ! Tous ceux qui montaient, qui avaient pas le cran… On attaquait : ils étaient obligés de marcher devant ! Alors, bien sûr, les premiers pruneaux, c'étaient souvent les officiers qui les recevaient !*
E- *E y avait pas d'enquête après ?*
T- *Oh non ! Oh ! Pas d'enquête ! Oh ! Ils avaient pas le temps, de faire l'enquête !*
E- *Parce que quelqu'un qui est tué par derrière, ça fait pas la même chose que quelqu'un qui est tué par devant !*
T- *Oui, oui… Mais ils avaient pas le temps de s'occuper de tout ça !*
E- *Ah oui ? Donc il y a eu des règlements de compte ?*
T- *Oh oui, bien sûr ! La guerre, c'est un commerce ! Moi, je le comprends comme ça !*
E- *Et qu'est-ce que vous en pensez, de ces combats entre Français ? Un soldat français qui liquide un officier français ? Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?*
T- *Moi, je dis pas que c'est pas chic !* (a dû vouloir dire : « *Moi, je dis pas que c'est chic !* »). *Parce qu'un officier peut servir ! Tandis qu'un homme, c'est un homme, un soldat, c'est un soldat ! Tandis qu'un officier qui commande 150 bonshommes, il fait des forces ! Oh la !*
E- *Donc vous pensez que même ceux qui étaient pas très corrects, il fallait rien tenter contre eux ?*
T- *Oh non, non !*
E- *Mais enfin, vous avez été témoin de cas comme ça ?*
T- *Oh oui, je l'ai vu !* (silence). *Oh ! J'ai vu des tristes machins ! Et le plus dur que j'aie vu, c'est Verdun, Soissons, et Berry-au-Bac… »*

C'est donc sous l'angle pragmatique, stratégique, militaire, et non sous l'angle moral, que François juge qu'il ne faut pas tuer un officier, parce que sa fonction de commandement d'une compagnie *(« 150 bonshommes »,* parfois 250) le rend beaucoup plus utile à l'armée que le soldat de base, simple pion interchangeable. Ceci dit, bien qu'il ait affirmé avoir vu plusieurs cas d'officiers tués par leurs hommes, François n'en décrira aucun autre que celui du capitaine contraint, à coup de grenades, de prendre part à l'attaque ! Parce qu'il condamnait ce type de meurtre ?

Dix jours après, le 28 août 1987, j'étais toujours dans les environs de Feurs, à Mizérieux, chez **Louis Guillaume**, agriculteur de la classe 1918, incorporé au 38e R.I. de Saint-Etienne le 2 mai 1917, monté en renfort au 321e R.I.de Montluçon le 8 avril 1918. Le témoignage est plus bref car Louis n'est pas très loquace, et démarre à partir de l'évocation de la situation d'attaque
T- *« Là, alors, on les voyait, les officiers ! Ils nous poussaient à sortir ! Fallait sortir ! Oh ! On aurait jamais sorti !*
E- *Et celui qui aurait refusé, qu'est-ce qu'on lui faisait ?*
T- *Ah ! Je peux pas vous le dire ! Je crois pas qu'on l'ait tué, mais…*
E- *Parce qu'ils avaient droit de vie et de mort sur vous…*
T- *Oui, oui ! Mais, je doute bien* (= je me doute bien) *qu'il y en a qui ont été tués comme ça !*
E- *On m'a dit plusieurs fois (à Montbrison, à Roanne, ici aussi) que dans certains cas certains officiers…*
T- *C'est ce que je vous allais dire, oui ! Et c'est vrai ! Etaient tués par les Français !*
E- *Vous l'avez entendu dire, ou si…*
T- *Je l'ai pas vu mais je l'ai écouté dire ! C'est-à-dire que des officiers que je connaissais, ils avaient disparu, on savait pas où ils avaient passé… Alors, on disait :* (à voix basse) *« C'est quelqu'un qui les a tués ! »*
E- *Ça se disait dans votre régiment ?* T- *Oui !* E- *Des officiers que vous aviez, qui d'un coup, ont été…*
T – *Supprimés… Sans qu'on sache s'ils avaient été tués, ramassés, ou morts par les Allemands…*
E- *Mais ça, c'était pas n'importe quel officier quand même ?* (pas de réponse) . *On m'a dit : « Y avait des officiers qu'on aimait et d'autres qu'on aimait pas. »*
T- *Oui, c'est vrai ! Ecoute, y avait un genre d'officiers ...plutôt sous-officiers, adjudants… C'étaient des hommes qui étaient poussés par les officiers pour qu'on parte, quoi ! Alors, c'est ceux-là que je veux dire, qui ont été tués par des Français… »*

Plus spontanément encore, deux mois et demi après, le 5 novembre 1987, **Pierre Mathevon** (cl.15) à la fois petit agriculteur à Sorbiers et mineur, puis agent de maîtrise aux Houillères de la Chazotte, au front au 38e R.I. de Saint-Etienne, a abordé la question :
E- *« Mais vous avez l'air de dire que les officiers donnaient pas toujours l'exemple !*
T- *« Ooooh ! Ils savaient….Ils faisaient partir les gars…. Si, y en avait* (des officiers) *qui voulaient y aller. Mais si on* (ils) *y était pas : « Le lieutenant, où qu'il est ? Le capitaine, Où qu'il est ? ». Il fallait les voir ! Alors, ils étaient là : « Allez ! Avancez ! » . Tout par un coup : « Pouf ! Une balle : « nettoyé du bal ! »*

E- *Il s'agissait pas qu'ils vous envoient et qu'eux restent en arrière ?*
T- *Ah ! Non, non ! Houla ! Fallait partir en avant ! Fallait pas rien en arrière !*
E- *Donc, en fait, il fallait qu'ils donnent l'exemple ?*
T- *Ah ben oui, bien sûr ! Fallait pas qu'ils les entraînent et qu'ils les laissent tomber !*
E- *Mais, dans l'ensemble, ils étaient courageux, les officiers, ou non ?*
T- *Oh ! Y en a bien qui étaient courageux, mais y en ben qui étaient pas courageux !… Y en a qui y avaient guère le goût !*
E- *Pourtant, c'était leur métier ?*
T- *Eh oui… Ah ! C'est-à-dire, leur métier par force : c'était la guerre !*
E- *Oui, mais y en a certains qui étaient officiers de carrière !*
T- *Ah ben… Oh oui ! Mais y en a qui y ont passé de bonne heure ! Y en a qui ont été nettoyés par les Anciens ! Ils leur en avaient fait voir, du temps de leur régiment. Ils l'ont reconnu : « Pffssttt ! » « Descendez : on vous demande ! »*
E- *Ah bon ? Ça s'est passé, ça ?*
T- *Oh oui ! Houla !*
E- *Donc y a eu des règlements de compte, comme ça ?*
T- *Oh oui ! Oh la ! Assez !*
E- *Mais est-ce que ça s'est passé dans votre secteur ? Ou dans d'autres secteurs ?*
T- *Oh ! Ça se passait un peu d'un côté, un peu de l'autre ! Il fallait y faire attention !*
E- *Mais ça se passait à quel moment ? Dans une attaque ?*
T- *Oh ! Dans la journée, n'importe quand ! Y a des fois que ça y est, ça petait !*
E- *Mais celui qui avait fait ça pouvait être passé en conseil de guerre ?*
T- *Ah oui ! Houla ! Oh ! On en a vu ! Je les ai suivis, les secteurs !*
E- *Donc, dans certains cas, les officiers qui étaient pas aimés par les hommes, il pouvait leur arriver malheur ?*
T- *Ah, c'est ça ! Alors là, à ce moment, y a pas d'explication ! Il décrochait une cartouche : « Allez ! Dégagé ! »*
E- *Et ils le savaient, ça ?*
T- *Ah oui ! Houla ! C'était trop tard, par hasard !* (en revanche) (rire)
E- *Quelqu'un à Montbrison m'a dit : « Mais ils ont pas tous été tués par des balles allemandes ! »*
T – *Oh! Ça s'en manque ben !* (il s'en faut de beaucoup !) *C'est que quand on émeut* (persécute) *quelqu'un, hein… qui cherchait à nuire, « Pssttt ! » On le dégageait ! Eh oui !*
E- *Mais y avait pas d'enquête après ?*
T- *Oh ! L'enquête, vous savez…Ils sont morts, ils sont morts ! Le tour est joué !*
E- *Oui, d'accord, mais on peut bien voir s'il a été tué par derrière ou par devant ! Quand même, ça se voit en regardant la blessure !*
T- *Ah bien sûr ! Mais y en avait si tellement sur les chantiers* (champs de bataille), *qui étaient à la renverse, ou à bouchon* (face contre terre), *n'importe comment ! »*

Ce témoignage, qui a l'inconvénient de ne pas s'appuyer sur un exemple précis, fait apparaître l'exécution d'officiers comme un fait assez courant, ce qui paraît tout de même notoirement exagéré. Il donne une raison que nul autre n'a donnée : les « Anciens », qui avaient accompli leur régiment avant d'être mobilisés (donc ceux de la classe 1911 - sur le point d'être libérés en août 1914 - et des classes antérieures), pouvaient, s'ils s'étaient sentis ou avaient été persécutés par un officier du temps de ce service militaire, régler leurs comptes à la guerre, et ceci en étant presque assurés de l'impunité, dans le vaste chaos de la guerre et la multiplication des morts. Il est à remarquer que Pierre n'emploie pas les termes clairs de « tuer », « abattre », « descendre », voire « zigouiller » (verbe courant chez nos témoins) mais camoufle l'acte délictueux, immoral, du meurtre prémédité sous des expressions euphémisées, voire humoristiques : « *Il décrochait une cartouche : « Allez ! Dégagé ! » // « Pssttt ! » On le dégageait // « Pouf ! Une balle : « nettoyé du bal ! » // « Pffssttt ! » « Descendez : on vous demande ! »…*

Un autre témoignage dans son propre régiment, le 99e R.I. de Vienne et Lyon (un bataillon au fort Lamothe) nous est fourni par **Roger Roche**, né dans l'Allier (Louroux-de-Bouble), valet de ferme avant d'être incorporé, venu dans la Loire après guerre, par son mariage avec une fille d'agriculteurs de Saint-Marcellin-en-Forez dont il a repris la ferme. La séquence commence avec la mention de l'obligation de boire de l'alcool avant une attaque :
E- *« Et là, vous aviez un officier qui a vérifié que vous le buviez, ou non ?*
T- *Oh ! Oui et non ! Parce que l'officier qu'on avait… Si ! Y en avait une charogne !* (rire) *Celui-là, il est pas redescendu ! Il est pas redescendu ! Il a été zigouillé tout de suite en arrivant !*
Epouse de T – *C'était celui qui voulait…*
E- *Attendez : zigouillé par une balle allemande ou par une balle française ?*

T- *Ah ben, on m'a toujours dit que c'était une balle française !*
E- *On me l'a dit plusieurs fois, ça !*
T- *Une balle française ! Oh mais il méritait pas mieux !*
Epouse de T – *C'est celui qui voulait te brûler la cervelle !*
E- *Racontez-moi ça, parce que c'est intéressant ! Donc, c'était une charogne, à votre avis ?*
T- *Oh ben…* (je sens une réticence à parler)
E- *Vous direz pas le nom ! Pourquoi c'était une charogne ?*
T- *Parce que c'était un officier…*
Epouse de T – *Jeune !*
T- *Non, il était pas jeune ! C'était un officier, n'est-ce pas, qui avait fait des cours tout le temps à l'arrière… Et sur la fin, on montait les embusqués en…*(première ligne). *Alors, il en avait fait voir à beaucoup de soldats qui étaient avec lui !*
E- *Qui étaient plus vieux que lui…*
T- *Bien sûr ! Et quand on est montés en ligne, on avait les sacs, et la bretelle de sac, elle avait sauté derrière. Alors, je me mets à genoux pour la remettre. Il s'avance vers moi : « Tu pars ou tu pars pas ? ». Et le revolver sur la tempe ! Oh, j'ai dit, « Attendez ! C'est que je peux pas partir comme ça ! ». Alors, il a compris. Et lui a été tué, celui-là ! C'est celui-là qui a été tué ! D'autrement, l'officier qui était avec nous, c'était un brave homme. Et il est pas redescendu, lui non plus ! ».*

L'intervention de l'épouse montre qu'elle connaît bien l'épisode, souvent raconté par son mari, mais elle confond l'officier tué par ses hommes et celui qui a menacé son mari du revolver sur la tempe, dont la mort est due à la guerre. Après une digression assez longue, je ramène le témoin au thème de l'exécution d'officiers :
E – « *Donc, parfois, il pouvait y avoir des règlements de compte comme ça ?*
T- *Oh ben c'est…* (courant ?) *Mais dans tous les régiments, y en avait ! A l'attaque, c'est rare si y a pas quelques-uns, des officiers ou sous-officiers, qui tombaient par les balles françaises ! Pour moi, je le crois !*
Epouse de T- *Eh oui, c'est ben dégoûtant, ça !*
E- *Donc ils avaient intérêt à être pas trop durs avec les soldats ?*
T- *Ah ben ! Surtout aux attaques ! Qu'est-ce que vous voulez, là … Ils étaient à la mort comme les soldats, eux autres !… Et s'il faisait des vacheries, il savait bien que si c'était pas par devant qu'on le tuait, c'était par derrière ! »*

Roger Roche exagère sûrement en prétendant que tous les régiments ont connu ce type d'exécution. On pourrait relativiser son point de vue ne serait-ce que par mon corpus : sur une bonne centaine de soldats ayant combattu dans l'infanterie, parmi les gens interrogés sur ce point (tous ne l'ont pas été), une petite dizaine peut donner un exemple concret, et une autre dizaine seulement (L. Bayle, C. Chaume, M. Delime, C. Dumas, A. Frénéat, J. Martel, P. Néel, E. Pigeron, J. Pouzerat et L. Seux) en a entendu parler, concernant un autre régiment. C'est loin d'être négligeable, mais cela ne permet pas de généraliser.

Roger Roche décrit dans sa dernière réplique ce qui apparaît bien comme une sorte d' « équilibre de la terreur » ou plutôt « d'équilibre de la menace » : l'officier sait qu'il a le droit de vie ou de mort sur les défaillants au moment de l'attaque, mais il ne peut pas en abuser, pas plus qu'il ne peut distribuer à tout va des patrouilles dangereuses concernant ses « têtes de Turc » contestataires, , ou abuser des corvées de tous ordres que détestent les soldats, surtout s'ils ne sont plus en première ligne, car il est menacé d'être tué par un de ses hommes, plus déterminé que les autres. Et ceux-ci peuvent se venger de leur soumission à un officier jugé « charogne » (c'est le terme plusieurs fois employé) en le « zigouillant », dans le chaos propice d'une attaque…

Cette dissuasion, le témoin suivant l'a connue par ouï-dire, mais il décrit assez longuement un cas original : des soldats menaçant un sous-officier pour qu'il renonce à les commander, et donc change de régiment ! Il s'agit d' **Antoine Fanget** (cl.16) de Bourg-Argental, agriculteur à Burdignes, dans la ferme de son épouse, puis à Saint-Marcel-les-Annonay, avant de revenir à Burdignes, puis de se retirer à Bourg-Argental. C'est au 64e R.I. d'Ancenis qu'il a fait l'essentiel de sa guerre :
E- *« Y avait une bonne entente, là, entre les soldats ?* T- *Ben oui !* E- *Et avec les officiers ?*
T- *Ah mais aussi, parce que les officiers, ils avaient peur, hein ! S'ils faisaient un tour de con, tu disais : « Tiens, quand tu monteras en ligne, la première balle sera pour toi, hein ! ». Alors…*
E- *Ah bon ? Ça se disait, ça ?*
T- *Parce qu'il y en avait qui étaient pas commodes, des officiers, hein !*
E- *Vous l'avez vu faire, ça, de descendre un officier ?* T- *Non !* E- *Ça ne s'est pas fait ? Parce qu'il y en a plusieurs qui me l'ont dit, que ça s'est passé dans leur compagnie, un officier descendu. Mais pas dans votre compagnie ?*
T- *Non, non ! Mais y avait un type-là… un Corse ! Un sous-officier, un Corse ! Ils sont malins, les Corses, là-bas… Alors, y a un type qui dit : « Tu monteras pas avec nous ! Si tu montes avec nous, la première balle,*

c'est pour toi ! ». Il a pas monté, hein ! Ah non ! Ah, oui, parce qu'il y en a qui font les malins, hein ! Moi, je faisais mon petit train-train et voilà tout ! Voilà…
E- *Donc, les officiers, ils avaient pas intérêt à se mettre mal avec vous ?*
T- *Ah non ! S'ils vous revenaient mal… Y avait des officiers qui étaient méchants ! Y en a qui étaient vaches, hein ! Y en a qui étaient vaches… C'est comme ça, y en a partout ! Ah ! Dans les Corses, attention ! « Moi, je vous en ferai baver ! Je vous en ferai roter », et patali et patala… - « Tu nous en feras roter ? Tu passeras premier, la première balle, ça sera pour toi ! ». Voilà ce qu'il disait ! Alors le type…* (geste de la main qui tremble pour indiquer la peur)
E- *Il avait les traquettes !*
T- *Ça fait qu'il montait pas !* (rire) *Eh ! C'est ben facile ! Il s'en faisait tuer, hein, des types comme ça ! L'officier qui faisait son malin, il partait devant, et l'autre, par derrière, le fusil comme ça* (geste d'épauler un fusil) *il appuyait sur la gâchette ! Qui c'est qui avait tiré ? Personne ! Alors, en attendant* (en revanche / cependant), *il tombait : Patatrac ! »*
E- *Eh oui ! C'est vrai qu'il en tombait tellement !*
T- *Oh ! Il en tombait comme ça, hein ! Y en a qui en ont tué comme ça, hein ! Mais c'est plutôt bête, ça ! Tuer son collègue ! ».*

Antoine confirme à la fois « l'équilibre de la menace » dont nous parlions et la quasi certitude d'impunité qu'a le meurtrier profitant d'une attaque pour tuer le supérieur qu'il déteste : « *Qui c'est qui avait tiré ? Personne ! »*, sachant que l'officier n'est plus là pour répéter les menaces qui lui ont été adressées, et que la solidarité entre soldats commande une sorte de « loi du silence » chez ceux qui auraient éventuellement surpris ces menaces ou vu le geste criminel. Geste que condamne Antoine dans sa dernière réplique, mais assez mollement…

Un autre témoin offre une sorte de prolongement au cas original précédent : un commandant aurait été retiré d'un régiment d'active pour commander les instructeurs à l'arrière, car des menaces sérieuses avaient été proférées contre lui. C'est **Paul de Lambert** (cl.03) de Saint-Just-Malmont, où il dirigeait une entreprise familiale de soieries (et qui figure parmi les 14 blessés graves dont nous avons suivi l'itinéraire) qui relate le fait. Il était adjudant-chef au 52e R.I. de Montélimar, et a commandé une section de mitrailleuses après le stage qu'il évoque :
T- *« Nous avions un chef de camp (c'était un ancien Alpin) qui était détesté des hommes et des officiers… J'avais appris un peu la mitrailleuse, j'avais bien examiné… Tout à coup, on me dit : « Le commandant te demande ! »… Je fais les trois pas : « Avancez de trois pas ! Vous êtes ? » - « Paul de Lambert ! » - « Que ça vous plaise ou non, vous resterez pour un stage d'instructeur-mitrailleur ! Partez ! » . Il était détesté des officiers ! Il avait échappé à des balles dans les tranchées ! Je sais pas pourquoi…*
E- *Là, on aborde un point difficile… Certains m'ont dit que certains officiers étaient tellement détestés qu'un jour, ils ont reçu une balle de leurs hommes ! Est-ce que vous avez entendu parler d'épisodes comme ceci ?*
T- *On m'a bien dit que celui-là, on l'avait retiré des tranchées parce qu'on voulait l'abattre ! Et on l'avait mis au camp ! Très dur ! Pas aimable ! Très dur ! »*

Un officier peut-il reconnaître que certains de ses collègues aient pu être haïs au point de susciter l'envie de les tuer ? Oui, dans le cas du cousin du précédent témoin, **Jean-François Ollier**, (cl.13 bien que né en 1894) de Saint-Etienne, qui, commençant la guerre comme sergent la finit comme capitaine de Chasseurs à Pied (4e B.C.P.), et fut commandant en 1939-40 :
E- *« J'ai trouvé deux Poilus sur la centaine que j'ai vus qui m'ont dit (et pour l'un cela s'est passé dans son unité) qu'un officier avait été abattu par ses hommes…*
T- *Oui, oui… Moi j'ai connu, j'ai vu cette expérience. Seulement, c'étaient des salauds ! Pas les hommes ! On aurait dit qu'ils cherchaient qu'à les embêter !*
E- *Effectivement, dans les deux cas, les officiers étaient appelés « charognes » !*
T- *Eh oui, appelez-les comme vous voudrez, n'est-ce pas ! Ce sont des gens qui avaient une conception vraiment spéciale, qui étaient détestés de leurs hommes. Moi, j'ai connu un cas. Je ne l'ai su qu'après. Je savais qu'il n'était pas très bien coté, mais ça ne m'a pas étonné outre mesure ! »*

La discussion part sur l'affaire des gendarmes de Verdun, sur laquelle nous reviendrons. Je ramène Jean-François au sujet :
E- « *On pourrait imaginer, puisque vous étiez officier, que vous couvriez tous les gens de votre corps !*
T- *Ah non ! Je vais vous avouer une chose. Ce n'était pas à cette guerre, mais à la suivante. J'étais encadré par deux officiers, un au-dessus de moi et un au-dessous. Savez-vous qu'un jour, j'étais tellement outré de leur façon d'agir, pas tellement envers moi, mais envers les hommes, qu'un jour, j'ai été tenté ! Je me suis dit : « Est-ce que je leur fous une balle dans la peau ? »*
E- *Donc vous comprenez très bien cette réaction !*
T- *Je l'excuse ! »*

L'exemple le plus circonstancié d'exécution d'officier nous a été fourni par un témoin interviewé au cours de cette même année 1987, mais le 18 décembre, à son domicile de Vougy, entre Roanne et Charlieu : il s'agit d'**Alphonse Solnon**, originaire de l'Allier (Deux-Chaises) où il a passé sa jeunesse avant d'être poussé, en 1926, par la pénurie de travail à venir chercher un emploi dans la Loire, comme monteur et réparateur des wagons en bois du petit train qui reliait Roanne à Vichy. Incorporé au 121e R.I. de Montluçon, il a fait la guerre au 42e R.I. de Belfort :

T- *« Il en est tellement arrivé, de toutes façons…Les officiers, ils étaient en marge de la situation.*

E- *On m'a même dit que tous les officiers français n'avaient pas été tués par des balles allemandes….*

T- *Ah la la !* (rire) *Alors là, tu dis une sacré vérité ! Parce qu'on connaissait personne, quand on montait en ligne, mon pauvre vieux !*

E- *C'était un peu le moment de régler les comptes avec les officiers qui étaient vaches…*

T- *Oui, oui ! On en a eu, nous, au 42 ! Il y en a eu, au 42. On montait en ligne, on revenait de repos, on était peut-être bien à 150 mètres pour arriver en plein du front. C'était au Chemin des Dames. Y avait un officier, une charogne, un qu'on pouvait pas sentir ! Ça, c'est pas à raconter à tout le monde, bien sûr ! Eh ben, en montant en ligne, c'est un de chez nous qui lui en envoyé une dans les reins. Il est tombé, et c'est une balle française qui l'a tué ! Personne a rien dit ! C'était une charogne, un officier qui nous en faisait baver ! Et un beau jour, en montant en ligne… D'ailleurs, la balle, on a été obligé de reconnaître que la balle avait été envoyée à l'arrière et pas à l'avant. Mais personne a rien dit !*

E- *Il avait quel grade ?*

T- *Lieutenant : commandant de compagnie !*[73]

E – *Y a pas eu d'enquête ?*

T- *Ah ! L'enquête… Personne a rien dit ! C'était une charogne qui nous en faisait baver ! Ils l'ont foutu en l'air ! Il est tombé sur le bord de la tranchée… Personne a rien dit ! Mais c'est des choses que chez nous, on a vécues : un officier qui a été descendu par nous-mêmes parce qu'il nous en faisait baver, au lieu de nous foutre la paix !*

E- *Donc, en fait, ça a été le silence parce que ça arrangeait tout le monde ?*

T- *Personne a rien dit ! Il est tombé dans la tranchée, et hop ! Adieu, vieux !*

E- *Il a été tué de très près, par quelqu'un qui le suivait ! Vous y étiez, à ce moment-là ?*

T- *Bien sûr que j'y étais ! Je me rappelle plus de son nom… Ils l'ont descendu dans la tranchée, oui, oui. Ça se répétait pas. Celui qui l'a fait a rien dit, il était commandé par les copains ! Personne a rien dit. Il nous en faisait baver, alors, on s'en est débarrassé comme ça !*

E- *Celui qui l'a fait, il prenait des risques, parce que s'il y avait eu une enquête…*

T- *Ah ! Pas d'enquête possible ! Personne aurait démoli l'affaire ! Tu me comprends ? Tu crois qu'on aurait du regret d'un homme ? Il a été tué par nous, par nous !* (voix très forte !) *Je me rappelle, il commandait : « En avant ! » sur le bord de la tranchée, et en même temps, adieu le bonhomme ! Dans la tranchée ! ».*

J'insiste alors sur l'enquête, et lui me répète l'impossibilité d'enquêter, et réaffirme :

T- *« Ça, je te le répète : c'est pas une balle boche qui l'a tué, c'est une balle française qui l'a tué ! En face Soissons !*[74]

E- *En 17, au Chemin des Dames… Il fallait bien qu'il vous rende la vie impossible !*

T- *Ah ! Mon pauvre vieux ! La guerre, c'était affreux pour nous ! On était commandé, on était obligé de marcher. Mais ça a pas marché partout ! Au 42, on a eu un officier, un commandant de compagnie, qui a reçu son coup de mort par nous ! Par notre compagnie ! Ça s'est su, mais personne… C'était le conseil de guerre ! Non ! Personne était con à ce point-là !*

E- *Tout le monde était solidaire….*

T- *Ah ! Personne a pipé mot ! Il est resté tué, par une balle de nous, en montant en ligne : c'était indiscutable qu'elle avait été tirée par nous ! Qui l'avait tirée ? Personne !*

E- *En général, les officiers étaient plutôt braves* (gentils, conciliants) *ou plutôt charognes ?*

T- *Dans l'ensemble, y en a qui se mettaient à la page… de notre pauvre vie ! N'empêche qu'ils commandaient, on était obligé de marcher ! Mais y avait des charognes !*

E- *Ces charognes, c'étaient plutôt des officiers de carrière, ou ceux qui étaient sortis du rang ?*

T- *Oh ! Plutôt de carrière ! Les gradés de carrière…*

E- *Est-ce qu'ils vous montraient l'exemple ?*

T- *Notre commandant, il s'appelait C., c'était un Corse. Il valait pas quatre sous, ce salaud-là ! Il a vécu pendant toute la guerre, il lui est rien arrivé… On a eu des charognes !*

---

[73] Un commandant de compagnie est normalement un capitaine ; mais, les pertes d'officiers s'étant accumulées, il était devenu fréquent que des lieutenants un peu anciens occupent cette fonction

[74] Si ce meurtre a eu lieu en face de Soissons, ce n'est pas exactement dans le secteur du Chemin des Dames, mais à une quinzaine de kilomètres de son extrémité ouest, occupée par le fort de la Malmaison

E- *C'est pas celui à qui il est arrivé la balle ?*
T- *Ah non ! C'était pas le même coup ! C'est qu'on a vécu des sacrés mauvais moments !*
E- *J'imagine ! Pour en arriver là !*
T- *Ah ben oui ! Parce que tu te rends compte, on descendait des lignes, au repos, et ce salopard-là (qui a été tué), il nous emmerdait jusqu'à la gauche, au repos !*
E- *Il vous faisait faire des corvées ?*
T- *Il nous emmerdait, quoi, sur tous les points ! Une chose ou l'autre ! Y en avait marre, de cette figure-là ! Il était pas plus vaillant que les autres officiers, il valait pas mieux que les autres ! Et un jour, je te répète ça… C'est un Parisien qui a fait ça, c'est un Parigot ! Parce qu'on était accordé avec pas mal de Parisiens, au 42…*
E- *C'est un Parigot qui avait plus d'initiative que les autres ? Il était plus culotté que les autres ?*
T- *Oh ! Il fallait un bonhomme qui avait le culot ! Il avait le soutien de tout le monde, puisqu'il* (le lieutenant) *nous faisait chier jusqu'à la gauche ! Alors, il est parti, il est parti, on a fait comme ça* (geste et rire)
E- *Avec la main, vous avez fait « au revoir » !*
T- *C'est des choses que j'ai vu faire ! J'ai dit : « C'est pas possible ! ». Il est tombé sur le bord de la tranchée. Y avait des sentiments de toutes parts. Y en a qui l'ont couvert avec sa toile de tente. Mais y en a d'autres qui ont mis le pied sur la tête en passant ! En passant, un coup de talon sur le nez ! Oh ! Fallait le faire ! Et personne disait rien, parce que c'était une charogne ! »*

Cette séquence de témoignage est la plus forte que j'aie pu recueillir auprès des 160 témoins oraux, sans doute à cause de circonstances favorables. Une grande proximité humaine entre Alphonse et moi, malgré la grande différence d'âge (il avait 91 ans, moi 41 le lendemain!) qui l'a amené à me tutoyer presque tout de suite, une franchise parfois brutale de sa part, la connaissance du fait et l'absence de condamnation explicite de la mienne, la formulation frappante héritée de Jean-Marie Quet – « *On m'a même dit que tous les officiers français n'avaient pas été tués par des balles allemandes…. »* qui a entraîné son adhésion immédiate : « T- *Ah la la !* (rire) *Alors là, tu dis une sacré vérité !* ». L'âge très avancé du témoin aussi, qui ôte toute portée pénale rétroactive à l'aveu, bien qu'il ait précisé : « *Ça, c'est pas à raconter à tout le monde, bien sûr !* ». On peut penser que quelques dizaines d'années auparavant, il n'aurait pas fait cet aveu.

Dans l'aviation aussi

C'est dans un tout autre domaine que l'infanterie qu'un autre témoin décrit le même phénomène : le domaine de l'aviation, très peu représenté parmi mes témoins, où ne figurent aucun pilote, un seul mécanicien d'aviation et un autre soldat ayant, sur la fin de sa guerre, travaillé dans la récupération d'avions touchés en vol et pas trop endommagés (ayant tenté un atterrissage de fortune). Il s'agit de **Maxime Jacquet** (cl.18) de Sail-sous-Couzan [75], serrurier, puis ajusteur avant son départ à la guerre, garagiste ensuite jusqu'en 1927, puis forain itinérant en laine et bonneterie. Sa qualification d'ajusteur a fait de lui un mécanicien d'aviation. Il décrit un procédé parfois utilisé contre les pilotes pendant la guerre, alors qu'il est, après la guerre, devant terminer les trois ans d'armée dus à la nation, en escadrille en Algérie, vers Maison Carrée, et que les aviateurs tentent de traverser le Sahara :
T- *« Moi, je suis allé jusqu'à In Salah*[76]*, pour faire le relais là-bas. Puis alors après, les avions sont arrivés. Mais les avions, ils sont pas tous arrivés, y en a qui ont commencé à tomber en panne peut-être 15-20 km encore avant !*
E- *C'était une traversée en voiture ou en avion ?*
T- *En voiture d'abord ! Puis les avions sont venus après. Alors là, y en a qui sont tombés en panne, il a fallu aller les dépanner… C'était un colonel, Bernard, qui était commandant à ce moment. Je sais que je l'ai dépanné, moi, à peu près à 12 km : c'était une petite palmeraie, avant d'arriver à In Salah. Alors je l'ai dépanné, j'ai mis le moteur en route, je l'ai essayé, ça donnait à peu près… Puis alors, j'ai été obligé de faire une piste : j'ai réquisitionné quelques Arabes qu'il y avait par ci, par là, ils voulaient pas trop venir, mais enfin, ils sont venus, on a coupé des branches de palmiers, puis on a fait une piste avec des branches de palmiers, pour qu'il puisse rouler, pour sortir de la palmeraie. Et puis alors, quand il est arrivé là… Il a pris un cheval pour venir, il était escorté bien entendu, parce qu'il se serait perdu, il était escorté par des Arabes. Il est venu, il me dit : « C'est prêt ? » - « Oui, vous pouvez y aller ! » - « Ah ! il me dit, mais y a rien qui cloche ? » - « Oh non, non, non ! En toute confiance, vous pouvez y aller ! ». - « Alors, il me dit, mais vous partez avec moi ! » - « Oh, je dis, non, je pars pas ! » -« Ah, il me dit, comment ? » . C'est que c'était des*

[75] Sail-sous-Couzan, près de Boën-sur-Lignon est aussi la localité d'origine d'un autre Jacquet très connu des amateurs de football, Aimé Jacquet, entraîneur de l'équipe de France ayant gagné le Mondial de football de 1998 contre le Brésil. Mais, enquêtant en 1988, je n'ai pas songé à poser la question de la parenté éventuelle à mon témoin, Aimé Jacquet ayant pourtant été auparavant un joueur à l'A.S.S.E. (le club de Saint-Etienne)
[76] Localité située à environ 1 000 km au sud d'Alger, dans le Sahara

trucs, ça, ça existait dans les escadrilles, ça ! Ils leur faisaient le coup, à celui-là qui les embêtait : ils ouvraient le dessous du moteur : un peu de limaille dedans ! Le soir, on les voyait pas revenir ! Quand ils étaient un peu embêtants !
E- *Attendez ! Quoi ? Les pilotes ?*
T- *Eh oui ! Ça s'est fait, cette affaire-là ! Je devrais même pas le dire, ces choses-là !*
E- *De la limaille sur le moteur ?*
T- *Eh oui ! Alors, ils tombaient en panne !*
E- *Ils avaient intérêt de pas tomber de trop haut !*
T- *Eh ben, ils revenaient pas le soir ! Alors lui, il l'a cru, quand il a vu que je voulais pas monter ! « Non, je monte pas ! » - « Comment ? Vous voulez pas monter ? Alors, vous m'avez fait une vacherie, alors ? » il me dit. - « Non, je dis, non ! J'ai pas fait de vacherie ! Mais regardez : comptez combien qu'il y a de mètres, de ce que je vous ai fait comme piste ! Je sais bien ce qu'il faut pour pouvoir partir, nom de chien ! A peine vous décollerez, vous allez toucher les branches de palmier qu'il y a ! ». Il me dit : « Pensez voir ! » . Je lui dis : « Ecoutez, comme vous voulez ! Je suis pas lourd, je fais 50 kg à peu près, peut-être même pas (je les faisais pas à ce moment) mais je suis de trop ! Parce que certainement, vous allez à peine passer ! » - « Mais, c'est sûr, au moins, y a rien ? » - « Non, non, non ! Je lui dis ! Vous pouvez y aller ! »*
E- *Ah ! Parce qu'il craignait ça !* T – *Ah ! Il craignait !* E- *C'était quelque chose qui était connu ?*
T- *Il connaissait la combine !*
E- *Y avait eu des règlements de compte, là ?*
T- *Ah ben, certainement ! Peut-être qu'il y en avait pas eu avec lui, mais il en avait certainement entendu parler. Alors, il a passé bel et bien, mais bien juste, hein ! Alors, il m'a donné le cheval : moi qui avais jamais monté à cheval !… »*

La situation du mécanicien d'aviation par rapport au pilote dont il entretient l'avion n'est tout de même pas du tout comparable à celle du fantassin commandé par un officier lors d'une attaque. Quand Maxime justifie ainsi le sabotage du moteur : « *C'est que c'était des trucs, ça, ça existait dans les escadrilles, ça ! Ils leur faisaient le coup, à celui-là qui les embêtait : ils ouvraient le dessous du moteur : un peu de limaille dedans ! Le soir, on les voyait pas revenir ! Quand ils étaient un peu embêtants ! », «* l'embêtement » dont souffre le mécanicien ne relève que d'un surcroît de travail si le pilote multiplie les missions pour s'inscrire parmi les as (à partir de cinq victoires homologuées en combat aérien), et non pas d'un risque de mort comme le fantassin ! On voit que la parade trouvée par les pilotes consiste à faire du mécanicien le passager, mais, en temps de guerre, cela supposait qu'il prenne la place du mitrailleur, avant que le pilote ne puisse actionner lui-même le tir, par un nouveau système de mitraillage dans le tube central tenant l'hélice…

Des officiers allemands tués par leurs hommes au moment de la retraite de fin 1918 ?

Séraphin Rejony (cl.18) de Roanne, employé aux papeteries Navarre, au front au 4e Bataillon de Chasseurs à pied, aurait vu, dans les Ardennes, deux jours après l'armistice, des officiers allemands tués par leurs hommes :
T- « *Deux jours après, ils nous font fait sortir des tranchées, et on a suivi les Allemands, à pied, bien sûr ! On a passé par Mouzon*[77]*, Sedan… On trouvait des officiers allemands tués et des chevaux sur le bord de la route… ça devait être des Allemands qui devaient tuer leurs officiers, probablement… Je sais pas…*
E- *Ah bon ?*
T- *Ah oui ! On trouvait des officiers allemands tués, sur le bord de la route, et des chevaux ! Pas mal de chevaux !*
E- *Donc qui n'avaient pas été tués par un bombardement ?*
T- *Non, non ! Non, non, non ! Quand on est rentré à Bouillon, en Belgique…. »*

Seraient-ce des règlements de compte tardifs, nourris de rancunes tenaces, ayant des chances de rester impunis dans une armée en retraite et vaincue, obéissant sans doute aux même motivations que celles des soldats français ? D'autant plus qu'une situation révolutionnaire s'était récemment implantée en Allemagne…

Le meurtre d'officiers par les soldats ne relève donc pas de la propagande révolutionnaire ou du seul épisode de l'acmé des mutineries de 1917, bien que pratiquement aucun historien n'y fasse allusion avant ce début de XXIe siècle. L'historien **Frédéric Rousseau**, tenant de *« l'école de la contrainte »* contre les tenants de « *l'école du consentement* » (dans les motivations poussant les Poilus à combattre) le fait, lui, clairement dans son ouvrage *« La guerre censurée »* paru en 1999. dans le chapitre *« Des hommes sous oppression »* , et dans la sous-partie *« Meurtres sur le champ de bataille »*, où il examine successivement le cas des officiers tués par leurs hommes, ou l'un d'eux, et le cas des exécutions sommaires de soldats par leur officier.

[77] Mouzon est à 15 km environ au sud de Sedan, et Bouillon est la première ville juste après la frontière belge, à 13 km au nord de Sedan

Dans le premier cas, il cite à l'appui les récits de deux combattants : **Dominique Richert** et **Emmanuel Maugat**. Richert, Alsacien enrôlé dans l'armée allemande, évoque, dans *« Cahiers d'un survivant – Un soldat dans l'Europe en guerre 1914-1918 »*, le cas d'un officier, le lieutenant Vogel, qui ayant abattu sommairement quatre soldats au moment d'un assaut, car ils tergiversaient, fut abattu deux mois plus tard par ses propres hommes. Maugat, dans *« Souvenirs d'un brancardier »* (inédit) écrit : *« Huit jours auparavant, un officier avait su que les hommes de la Xe Compagnie, celle précisément commandée par le capitaine B., le tueraient à la première occasion. Gueulard, injuste, brutal, ivrogne, il était méprisé à ce point qu'il reçut une balle dans le dos au moment où il franchisait la passerelle et tomba à l'eau. Personne ne lui porta secours. L'officier au courant de l'histoire m'a dit que lorsqu'on l'avait rapportée au colonel Chaillot, celui-ci ne broncha pas. Aucune enquête ne fut ordonnée. ».*[78]

Dans le second cas, F. Rousseau analyse la situation ainsi : *« De nombreux gradés utilisent la brutalité, la contrainte physique ; la dernière carte du gradé confronté à la désobéissance de ses subordonnés réside dans la menace du renvoi devant le conseil de guerre, véritable promesse de mort par douze balles ; plus une, pour le coup de grâce dans la tempe. Mais il arrive aussi que la menace ne suffise plus pour enrayer une débandade : dans l'affolement général, claque alors l'exécution sommaire, précipitée, effrayante, sur le champ de bataille, devant les camarades hébétés. Ce type d'exécution laisse peu de traces, notamment dans les archives militaires[….] La plupart des officiers taisent ces exécutions et, lorsqu'ils y font allusion, ils ne sont jamais les auteurs des exécutions. […] Sujet tabou s'il en est qui laisse la place à bien des fantasmes, jusqu'à aujourd'hui. »* (pp. 91-92).

Les deux sont intimement liés, comme on l'a vu dans l'exemple cité par D. Richert : l'officier qu'on a vu abattre un de ses camarades, on n'a aucun scrupule à lui rendre la pareille quand l'occasion se présente. Mais l'officier n'a même pas besoin d'en venir à cette extrémité : il lui suffit, comme on l'a lu dans les récits de mes témoins, d'être « charogne » avec assez de persévérance…

Il ne faut pas conclure du déséquilibre de ce chapitre (les sentiments positifs envers les officiers occupant trois fois moins de place que les sentiments négatifs) que les officiers étaient beaucoup plus détestés qu'appréciés. Mais il faut sans doute en conclure que les sentiments négatifs, le mépris, l'amertume de l'injustice, voire la haine, perdurent davantage dans la mémoire…

Pour terminer ce chapitre grave, où la mort rode, sur une note de gaieté, nous céderons la parole à **Louis-Gabriel Robinet** (1909-1975) célèbre journaliste, qui passa l'essentiel de sa carrière au *Figaro*, dont il fut successivement un journaliste estimé, puis à partir de 1948, l'éditorialiste et rédacteur en chef, puis après un bref intermède comme sous-directeur (1964-65), en devint le directeur en 1965, jusqu'en 1970, où il céda son poste à Jean d'Ormesson. Mais c'est à l'écrivain que nous emprunterons notre conclusion humoristique, en l'occurrence à son ouvrage intitulé *« La Censure »* publié en 1965. Il y insère un document très peu connu datant d'octobre 1916, censé conseiller les officiers dans leur façon de saluer leurs hommes, et en retour, leur fournir des pistes pour amener ces hommes à effectuer un salut à l'officier qui ne soit pas qu'une simple routine gestuelle effectuée sans réfléchir au sens profond de l'acte de salut. L'extrait débute en se reliant à ce qui précède, en l'occurrence, l'exemple d'une publicité –manifestement mensongère !- qui fut interdite par la censure de la Grande Guerre, conseillant une forme astucieuse de bénéfice juteux tiré d'un placement hardi: *« en souscrivant une part de 25 000 dans une usine de guerre, on est assuré de rentrer dans son capital après six mois et de toucher 33 000 francs de bénéfice par trimestre* ». Et l'auteur de commenter, et de fournir la transition vers le document qui va conclure ce chapitre :

« Si la censure supprime – et au fond n'a-t-elle pas raison ?- de pareilles publicités, en revanche elle autorise – et comment aurait-elle pu s'y opposer sans provoquer un véritable hourvari ? – des pages consacrées à la propagande ou à l'exaltation de l'armée dont la niaiserie et la sottise nous laissent aujourd'hui éberlués.

L'exemple venait de haut. Qu'on en juge par ces instructions données le 8 octobre 1916 aux soldats de la 12e D.I. et dont Romi a reproduit la copie dactylographiée dans le numéro 2 de la revue « Janus » (« Pourquoi Août 1914 »).

« Le général commandant la division a constaté que d'une façon générale le salut était gauchement exécuté par les hommes et médiocrement rendu par les officiers ; En conséquence, le salut sera exécuté à la 12e D.I. conformément aux prescriptions ci-dessous :

LE SALUT DU VRAI POILU

(3 temps)

** 1er temps – En vrai coq gaulois, se redresser vigoureusement sur ses ergots, rassembler vigoureusement les talons. Porter lentement la main droite dans la position du salut réglementaire, tendre tous ses muscles, la poitrine bombée, les épaules effacées, le ventre rentré, la main gauche ouverte, le petit doigt sur la couture du*

---

[78] Frédéric Rousseau, op.cit., pp. 89-90

pantalon. Planter carrément les yeux dans les yeux du supérieur, relever le menton et se dire intérieurement : « Je suis fier d'être un poilu. »
** 2e temps – Baisser imperceptiblement le menton, faire rire ses yeux et dire intérieurement à l'adresse du supérieur : « Tu en es un aussi, tu gueules quelquefois, mais ça ne fait rien, tu peux compter sur moi. »**
** 3e temps – Relever le menton, se grandir par une extension du tronc, penser aux Boches et crier intérieurement : « On les aura, les salauds.»*

LE SALUT DE L'OFFICIER

(2 temps)

** 1er temps- Envelopper le soldat d'un regard affectueux, lui rendre ce salut, les yeux bien dans les yeux, lui sourire discrètement et lui dire intérieurement : « Tu es sale, mais tu es beau.*[79]*»*
** 2e temps – Relever le menton, penser aux Boches et dire intérieurement : « Grâce à toi on les aura, les cochons. »*

Ces textes devront être appris par cœur.

Signé : Général BRISSAUD [80]

Il ne faudrait pourtant pas conclure hâtivement que, pour avoir signé ce document dont le ridicule nous apparaît, à froid, un siècle après, mais qui devait sans doute paraître bien pensé dans le contexte de 1916 , huit mois après le déclenchement de la bataille de Verdun où, effectivement, *« Ils ne sont pas passés*[81] », le général Brissaud était un sot cocardier, ou un officier supérieur dont le sens critique était émoussé par le patriotisme. Sa biographie témoigne de son intelligence et de ses diverses aptitudes : descendant d'une lignée de tradition militaire (grand-père capitaine de gendarmerie, père chef d'escadron de hussards), né à Carcassonne le 16 janvier 1869, **Georges Brissaud-Desmaillet** fut Saint-Cyrien, puis diplômé de l'Ecole de guerre, colonel en déc. 1912, général de brigade en déc. 1916 (donc il devait « *faire fonction* » en octobre – date de la rédaction de ce texte -), général de division en sept. 1922, et un des généraux les plus populaires de la Grande Guerre. Admis dans le cadre de réserve en janvier 1931, il fut ensuite avocat très actif au barreau de Paris et cadre dirigeant du Parti Radical, conformément à la tradition audoise du temps, et plus généralement, languedocienne… Il s'éteignit à Paris, le 14 novembre 1948 : il avait eu le temps de voir que la « *Der des Der*s » avait eu une sœur cadette…

***

[79] Cette phrase, avec son antithèse frappante, ne manque pas d'évoquer la célèbre phrase du début (2e verset) du Cantique des Cantiques, où la Sulamite noire, désireuse de plaire au roi Salomon, s'exprime ainsi : *« Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem… »*
[80] Louis-Gabriel Robinet, *La Censure*, édition Hachette, Paris, 1965, pp. 154-155
[81] *« Ils ne passeront pas ! »* était, avec *« On les aura ! »*, une des formules choc censées galvaniser l'énergie des troupes (et celle du peuple français) lors de la bataille de Verdun

Chapitre 25

Déc. 1916
Bilans, ententes tacites et fraternisations

Chap. 25 – 1916, décembre – Bilans, ententes tacites et fraternisation

« 31 décembre 1916 - Abris M.D. bois de Béthelainville.
Dimanche, dernier jour de l'année 1916, repos. Si, comme Français, je fais le bilan de cette année de guerre, je constate que les alliés sur le front occidental se sont bien défendus. Verdun, échec boche, la Somme, victoire française et anglaise, mais victoire locale ; résultat, beaucoup de deuils, beaucoup de souffrances et de sang coulé, dépenses énormes, belligérants tous très meurtris… - Carnet E, page 75, de **François Baizet** (classe 1897)**,** agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), adjudant dirigeant une section du Génie à Béthelainville, à l'ouest de Verdun

E- « *Donc on pouvait se tirer dessus, d'un versant à l'autre ?*
T- *Oui, mais on se tirait pas, justement !* (rire) *On se tirait pas ! Jamais un coup de fusil ! On se voyait pas continuellement, mais quand un soldat allemand passait, on le voyait, s'il avait pas la précaution de se baisser ! Et nous vice versa : on nous voyait de l'autre côté ! Du moment qu'on les voyait, c'était obligé qu'ils nous voient ! Mais on se tirait pas ! Jamais ! Et là j'ai passé la nuit de Noël. Eh bien figurez-vous que la nuit de Noël, en 16, ils étaient encore mieux que nous ! Ils ont joué de la musique toute la première partie de la nuit […] Mais y avait quand même une certaine entente, vous savez ! »* - **Jean-Louis Monier** (classe 1913) agriculteur à Marols, à propos d'une entente tacite durable entre ennemis au ravin des Meurissons, près de Varennes-en-Argonne et Vauquois, en décembre 1916

La fin de chaque année de guerre, avec le repère calendaire qu'elle instaure, et les deux grandes fêtes qui la terminent à une semaine de distance, l'une religieuse, Noël, l'autre civile, la nuit de la Saint-Sylvestre suivie du jour du Nouvel An, pousse les Poilus à faire le point, pour eux-mêmes et pour le pays : fêtes passées loin de ses proches soulignant davantage la solitude, crainte ravivée de la mort, espoir déçu de ne pas avoir vu la guerre se terminer, crainte de voir son pays ravagé par la défaite ou espérance dans la victoire qu'apporterait la nouvelle année. Malheureusement, à 70 ou 80 ans de distance, il est impossible à des témoins octogénaires ou nonagénaires de se souvenir de ce qu'ils pensaient précisément en ce Noël là. Aussi est-ce davantage à des documents écrits à l'époque que nous confierons le soin de dresser un bilan. En revanche, la mémoire peut conserver la trace d'un événement exceptionnel (à l'échelle de chacun comme à l'aune de la durée d'une année, voire des quatre ans et trois mois de guerre) comme une entente tacite ou une fraternisation

Trois bilans pour l'année 1916

Antonin Granet (cl. 03) instituteur à Chambeuf (depuis 1912 et de 1919 à 1940), sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, fait prisonnier avec sa compagnie et blessé à l'épaule le 9 mars 1916, à proximité du fort de Vaux, à Verdun, hospitalisé en Allemagne pendant trois mois, puis détenu au camp de Limburg, se met à écrire sa guerre sur des carnets, à partir de notes prises antérieurement à sa captivité. Le 2 août 1916, alors qu'à 33 ans, il ne sait pas combien durera sa séparation d'avec sa femme Rosalie et leur petit garçon Ferdinand (« Féfé ») , d'avec ses parents agriculteurs à Savigneux et ses quatre frères et sœurs, il commence un nouveau carnet en Allemagne (carnet acheté là-bas, avec un calendrier en allemand de l'année 1916) en faisant, dans un style remarquable[1] - mais avec une ponctuation un peu défaillante ! - au service d'une pensée profonde, un très long bilan des atrocités de la guerre (les maux physiques et les maux psychologiques) qu'il a pu connaître depuis deux ans, qui pourrait servir de bilan à l'année 1916, sauf que n'y figure pas la victoire de Verdun qui s'est dessinée dans les deux derniers mois de l'année :

« Août 1916 – Nous voici au 2 août 1916. 2e anniversaire de l'horrible tragédie qui ensanglante l'Europe entière, l'Europe reine de civilisation, l'Europe la lumière de l'humanité. Combien sont tombés parmi les cruelles heures des durs combats de ces 2 années. Que de souffrances pour ceux que la mort a laissés pour les reprendre un peu plus tard peut-être. Que de jeunesses immolées, pleines de vigueur, de santé, dormant à jamais ça et là en d'obscurs tombeaux. Que de corps affreusement mutilés traînant pour la vie les débris de ce qui fut de robustes hommes, comme s'il n'était pas assez de la nature marâtre et des accidents dans la lutte pour la vie pour jeter l'infirmité. Et que de cerveaux obsédés , délivrés du souci de la bataille, mais démoralisés par une vie d'attente continuelle que vient augmenter parfois les mesures vexatoires du dominateur.[2] Et là-bas,*

[1] Ce style est si remarquable qu'on ne peut que conjecturer l'existence préalable d'un brouillon (ou de plusieurs), d'autant plus que rien n'est raturé.
[2] On comprend qu'ici Antonin fait allusion aux populations civiles des dix départements envahis par l'ennemi depuis 1914.

que de cœurs saignants, que de deuils, que de pleurs, que de misères ! Qui dépeindra jamais la douleur des femmes, épouses, mères, et de ces bons parents dont le mari, l'enfant, le parent a été séparé pour toujours par la mitraille ou le raffinement des moyens de mort ? Que répondre à ces êtres aimants réclamant l'être cher enlevé au nom d'un sentiment de justice recherché par le moyen le plus injuste ? Qui consolera jamais tous ces cœurs saignants dont les moins atteints sont encore pleins d'angoisse de l'incertitude ? Et là-bas encore, dans la zône d'enfer, depuis deux ans des hommes battent.[3] Faibles parce qu'ils sont humains, ils ont à leur service les plus formidables machines semeuses de mort. Bêtes traquées que la balle tue aussi bien que l'aveugle obus, qui se terrent pour s'abriter, qui sur un ordre vont à une mort presque certaine ! Machines humaines se vautrant dans la boue, se retirant dans de sombres cavernes, ou se glissant dans l'ombre comme des reptiles à l'affût de la proie. Qui dépeindra encore les souffrances endurées par ces hommes à cerveau pensant que les fatigues ont abrutis, hommes qui veillent, qui se nourrissent très mal, qui vivent dans des lieux où nulle part ils ne sont à l'aise, hommes que la vermine ronge, hommes menacés par un danger incessant et auxquels la fatigue corporelle vient s'ajouter à la fatigue morale. Et si par hasard un repos bien gagné leur échoit, c'est encore les tracasseries de l'apprentissage de la lutte qui viennent leur enlever un calme relatif.[4] Ils ont tout laissé dans leurs chers pays[5], leurs affections et leurs intérêts. C'est à leurs parents, à leurs femmes, à leurs fiancées et aux bambins si chéris que vont leurs pensées constantes, sous les balles, sous la mitraille comme aux heures de répit. C'est vers le coin aimé de la famille que leur esprit vagabonde. Ils redoutent instinctivement la mort, mais ils savent aussi que s'ils disparaissent, des larmes de deuils* succéderont aux pleurs d'anxiété et que la misère entrera peut-être aux logis qu'ils se préparaient autrefois à rendre florissants. Ils n'attendent comme récompense que la fin du cauchemar qu'ils vivent. Les honneurs ne sont pour la plupart que de maigres stimulants et lutter n'est pour eux qu'un devoir d'obligation dont ils discutent sans cesse les sentiments qui l'imposent.[6] Depuis 2 ans, toutes les forces de travail des nations, toutes les forces humaines comme les forces matérielles, toute l'organisation admirable, fruits d'efforts prolongés et constants tendant à l'amélioration de la lutte pour la vie [7], sont mises au service de la gigantesque lutte où la mort guette à chaque pas. Depuis 2 ans, toutes les intelligences s'appliquent à surpasser l'adversaire en perfectionnant les forces brutales. Deux ans qui sont comme une coupure dans la vie de ceux qui survivent, deux ans qui menacent de se prolonger de longs mois encore[8] pendant lesquels hélas ! bien des vies seront abrégées, des mois de sang, de souffrances, de douleurs et de deuils. Quand donc s'élèvera une voix pour mettre fin à une lutte sans merci autant qu'inutile ? »*

Cette voix qui s'imposerait par son autorité morale, son charisme, son impartialité par-dessus l'hostilité des belligérants et des chefs des nations en guerre, a failli être celle du Pape Benoît XV - pape de 1914 à sa mort en 1922 - qui depuis le début du conflit avait sollicité en vain les chefs d'Etat, au nom de Dieu, de la morale et de la survie de l'Europe, pour obtenir des trêves temporaires et des initiatives de paix. Cela s'amplifie en 1916, et surtout en 1917 : nous dépasserons ici notre cadre temporel pour mener l'analyse à son terme. Après plusieurs rencontres de son nonce en Allemagne Pacelli (futur Pie XII) avec le chancelier Bethmann-Hollweg, puis à partir du 12 juillet 1917 avec son successeur Michaelis, le Pape, qui avait été poliment éconduit depuis le début du conflit, crut le moment favorable pour publier sa fameuse note en sept points le 1er août 1917, réclamant l'arrêt des hostilités sur terre, sur mer, et dans le ciel, l'évacuation des territoires occupés par l'Allemagne en France et en Belgique, le règlement pacifique du sort de la Serbie, du Monténégro et de la Roumanie. Mais l'initiative fut mal accueillie dans les deux camps. La fin de la réponse officielle de l'Empereur Guillaume II à Benoît XV, citée par **Francis Latour** dans son ouvrage *« La Papauté et les problèmes de la Paix pendant la Première Guerre Mondiale »* publié en 1996, donne la mesure de cette obstination à se penser détenteur du bon droit : *« A moi et à mes Alliés, il ne nous reste plus qu'à continuer la lutte, forts de notre désir et nous fiant à notre bonne cause, jusqu'à ce que les ennemis, réduits à composition, abandonnent définitivement leurs projets criminels. »* (p.168).

---

[3] « Battre » est ici employé de manière intransitive, tout à fait correcte, avec le sens ancien de « combattre ».

[4] Tous les témoins dont unanimes pour condamner ces exercices militaires (longues marches avec le sac au dos, tirs, franchissements d'obstacles…) , qui viennent empoisonner leur temps de repos

[5] Ce pluriel peut s'expliquer de deux façons : soit « pays » désigne le petit pays, le village ou le canton d'où l'on vient, soit c'est une phrase à portée universelle évoquant le sort de soldats de nationalités différentes.

[6] On voit ici qu'Antonin ne fait pas intervenir le patriotisme, l'exaltation spontanée pour défendre le sol français et reprendre les deux provinces perdues depuis la défaite de 1870 qu'on trouvait presque unanimement dans les esprits deux ans auparavant.

[7] On ne sait s'il faut lire ici la traduction du « *struggle for life* » largement répandu dans les milieux intellectuels par la traduction française de l'ouvrage de Charles Darwin *« De l'Origine des espèces »* paru en anglais en 1859, ou une simple réflexion de bon sens du moraliste qu'est Antonin Granet.

[8] Il importe constamment d'avoir à l'esprit cette évidence : personne ne savait avant le second semestre 1918 quand se terminerait la guerre. On aurait dit à Antonin que ces *« longs mois »* qu'il redoute seraient deux longues années (de captivité pour lui, de combat pour ses frères d'armes) qu'il en aurait été peut-être désespéré…

Avec un léger changement d'écriture, correspondant sans doute à son recours au « je » alors qu'il a eu le souci constant de généraliser depuis le début de son bilan, donc de maintenir sa subjectivité sous le boisseau, Antonin Granet poursuit :

« *Je me sens impuissant à décrire l'effroyable perturbation jetée dans mon esprit par l'épouvantable cataclysme que je redoutais au plus haut degré. Je me demande parfois si je vis réellement et mes rêves sont souvent hantés de cauchemars terribles, où renaissent sans cesse les visions sanglantes du champ de bataille. Malgré une captivité que je prévois de longue durée, j'éprouve cependant un sentiment de satisfaction. Dans ma prison supportable sinon confortable, j'ai la douce* (ici un mot rayé, assez long, et remplacé, semble-t-il par *« joie »*, la fin du mot initial étant raturée) *et l'agréable espérance de revoir tous ceux qui me sont chers. Mais comme est sombre cette joie ! Là-bas, le canon gronde, le sang coule avec les larmes d'angoisse et de deuil… Le communiqué journalier nous apporte les échos de la lutte acharnée, plus opiniâtre que jamais, et toujours vaine…*

En ce jour d'anniversaire triste, la pensée me reporte vers le passé… Voici juillet 1914 avec sa joie fiévreuse et orageuse, avec ses derniers jours d'anxiété exaspérants, puis août… le cataclysme se déchaîne. C'est la fièvre, le brouhaha de la mobilisation, autour desquels plane malgré tout un bel enthousiasme. C'est la joie délirante des premiers succès en Lorraine et Alsace, la marche sur Mulhouse, puis les dépêches laconiques, presque le silence, sur l'invasion rapide devinée par les faits divers de la presse et le départ du gouvernement à Bordeaux. C'est l'arrivée des premiers blessés avec l'émotion qui étreint le cœur au spectacle de ces fantômes vivants. C'est la venue des prisonniers allemands, le récit des vexations absurdes qu'ils subirent. Et toujours autour de soi des insensés qui gagnent victoire sur victoire à coups de langue et ne veulent pas reconnaître la gravité de la situation- Puis c'est septembre ! La séparation avec ses déchirements, son saut dans le vide….la cessation de la vie. »

En effet, le sergent Granet (il l'était déjà à la mobilisation, ayant terminé son régiment au 16e R.I. de Montbrison en 1906 avec ce grade) avait été maintenu un mois au dépôt de Saint-Etienne pour encadrer les manoeuvres des réservistes, et n'était parti que le 7 septembre pour rejoindre le 38e R.I. dans les Vosges, à Hardancourt, au nord de Rambervillers. Il poursuit :

« C'est la pénible arrivée en Lorraine, avec le triste spectacle de l'armée en retraite, la cohue désordonnée d'hommes harassés, hâves, salis, vrais spectres humains. Et soudain l'embarquement pour départ, le passage à Paris et l'annonce de la victoire de la Marne donnant au cour un peu de réconfort… ».

Nous arrêterons là cette belle rétrospective de son parcours de guerre qui se poursuit encore sur plusieurs pages, belles pages d'un soldat et d'un humaniste. A la date où il écrit, il lui reste encore à subir 28 longs mois de captivité, et deux autres camps à connaître (nous y reviendrons dans le chapitre sur la captivité en Allemagne de 17 de mes témoins). Et il ne sait pas qu'il aura la douleur de rentrer chez lui le 29 novembre 1918 en apprenant à son arrivée le décès très récent de son épouse Rosalie (née Pellequer), victime de la grippe espagnole…

Nous trouvons un autre bilan après deux ans et trois mois de guerre chez un compagnon d'armes d'Antonin Granet, encore au front où il restera jusqu'à l'armistice, trois fois blessé, passé de l'armée de réserve au Génie puis à la Territoriale en raison de son âge. Il s'agit d'un autre styliste, qualité à laquelle, à la différence du maître d'école Antonin Granet, sa profession ne le prédisposait pas. L'adjudant **François Baizet** est plus âgé de 6 ans qu'Antonin Granet, étant né à Saint-Maurice-lès-Chatelneuf, en Saône-et- Loire, le 26 octobre 1877. A la mobilisation, il était agriculteur dans la ferme familiale de Chassigny-sous-Dun, toujours en Saône-et-Loire, et, à presque 37 ans, encore célibataire, d'où le sentiment de perdre sa vie qui revient comme un leitmotiv dans ses 18 carnets de guerre écrits au jour le jour (les 5 premiers ont été perdus) totalisant pas moins de 1192 pages, que m'a, en août 1988, très obligeamment apportés - tous photocopiés- son fils Robert, patron de l'entreprise textile Baitex à Vendrennes, près de Saint-Fulgent (Vendée), répondant à un appel à témoignages que j'avais lancé dans *Le Pays Roannais*[9].

C'est donc un homme qui vient juste d'avoir 39 ans qui écrit à la Toussaint 1916, deux fois blessé au corps, (son régiment, le 322e R.I. de Rodez, presque anéanti par son séjour à Verdun du 31 juillet au 14 août 1916, a été dissous) et blessé à l'âme. La Toussaint, pour le catholique fervent qu'il est, est propice à la méditation, et à la réflexion sur la mort, même si l'Eglise insiste pour qu'on ne confonde pas la Fête de Tous les Saints – c'est l'étymologie du mot - avec le lendemain, jour des Morts. Après une permission réglementaire de 6 jours (compte non tenu des trajets en train) début octobre dans la ferme familiale, auprès de ses parents, il est revenu à Bulainville, à une vingtaine de km au sud-est de Verdun :

---

[9] A l'occasion de cet appel, j'ai découvert que ce journal local hebdomadaire de grande qualité est l'organe de liaison de tous les Roannais (au sens large, mordant sur l'Allier, la Saône-et-Loire et la partie beaujolaise du Rhône) essaimés dans toute la France ! Grâce soit rendue aux sœurs Bouligaud de m'avoir et nous avoir (pour les travaux de Mémoire Forézienne) accueillis dans leurs colonnes : Françoise pour ses articles remarquables, Marie-Pierre pour la direction du journal qui comporte des rubriques culturelles qu'envieraient certains quotidiens nationaux…

« 1er Novembre - Bulainville

C'est aujourd'hui la Toussaint. Voici la 3e que nous passons en guerre et cela n'a pas l'air de finir. De chaque côté on arme, on arme toujours tant et plus. Les hommes semblent devenir plus rare, aussi le matériel s'augmente pour les remplacer le plus possible. Il faut aussi que les hommes se reposent pour tenir [10]aux efforts qui leur sont demandés. La Toussaint, les morts ; autrefois[11] on pensait et pleurait les morts, on allait les voir au cimetière, c'était leur fête. Combien de morts ont été accumulés depuis 27 mois de carnage féroce ? Pas une famille qui n'est* à pleurer quelqu'un, et où sont leurs corps ? Pour la plupart pulvérisés par les obus et sans sépulture sur les champs de bataille. Et tout cela est fait pour la culture, pour la civilisation ! Elle est jolie, ma foi, et la civilisation peut être fier* de son œuvre ! On parle de la barbarie. Est-elle plus excusable en Europe sous prétexte qu'elle est régit* par les lois internationales ? Je sais bien qu'il ne faut pas voir la guerre sous ce jour, et que nous l'avons subie. Cette guerre, l'allemand* nous l'a imposé* et nous la faisons pour défendre notre pays, notre sol, notre liberté contre l'emprise germanique. Quelle qu'elle soit, elle est navrante, et combien j'estime ces troupes noires qui se battent pour nous, nous qui leur avons fait la guerre et changé leurs mœurs. Bien sûr, ils ont gagné au changement, mais le comprennent-ils ? Cela est probable, heureusement. »*

Opinion sur les Sénégalais

On ne comprend pas comment surgit l'idée des troupes coloniales d'Afrique Noire, les fameux « Sénégalais », terme générique désignant pour les Français toutes les ethnies noires, quel que soit leur pays d'origine, faisant partie de l'Empire Français. Sauf si l'on suit le cheminement souterrain de la pensée : c'est l'idée de barbarie des nations européennes qui a fait surgir, par antithèse, celle d'humanité des nations réputées barbares. La position de François Baizet, reconnaissant envers ces troupes qui a priori n'ont rien à voir avec ce conflit européen, est minoritaire, la grande majorité de mes témoins qui se sont prononcés sur ce sujet n'ayant retenu d'eux que des coutumes bizarres, l'utilisation de « grigris » censés protéger des balles et des obus, le « couper cabèche » (la tête) quand ils parviennent dans les lignes ennemies, la collection de trophées humains (oreilles en général qui auraient été mises en colliers ou en bracelets), comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur.

Un seul de mes 187 témoins a réellement connu les troupes noires pour y avoir été incorporé ; il s'agit du dernier que j'ai interrogé (donc le 160e interviewé) , le 19 décembre 2005 : **Louis de Cazenave**, de Brioude (il avait 108 ans et deux mois, étant né le 16 octobre 1897 à Saint-Georges d'Aurac, près de Brioude), mort à 110 ans et trois mois le 20 janvier 2008, avant-dernier Poilu de France, le dernier étant son cadet de trois mois, **Lazare Ponticelli**, décédé le 12 mars 2008 au Kremlin-Bicêtre. Incorporé en janvier 1916 au 22e R. Colonial de Marseille, puis au 42e Colonial, il a été versé au 5e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais en décembre 1916 et y est resté juste un an avant d'être versé dans l'artillerie de campagne. Le témoignage est assez haché, le témoin s'exprimant par phrases très courtes, ce qui m'oblige à m'oblige à multiplier les questions. Pour une fois, nous mettrons bout à bout ses réponses successives, en omettant mes questions, sauf si elles orientent sa réponse. A propos du 5e Bat. de Tirailleurs Sénégalais :

E- *Vous étiez mélangés entre vous, les Sénégalais et les Français ?… Y'avait un bataillon de Français et de…*

T- *Ah ! non, non ! On était mélangés ! Mais dans un bataillon, nous* (les Français blancs) *étions que quelques-uns, dans un bataillon sénégalais ! On était pas nombreus !*

E- *Et on vous donnait le rôle de caporal ? Ou de sergent ? Ou pas ?*

Fils de T : *Mais t'étais simple soldat, toi !*

T- *Oui ! 2e classe !*

E- *Et ça se passait comment ? Vous vous entendiez bien, avec les Noirs ?*

T- *Oui, oui, oui ! On avait jamais… Nous et les Noirs on s'entendait bien ! […] Les Noirs, en général, c'étaient des braves garçons !*

E- *Vous avez sympathisé avec certains ?*

T- *Avec certains Noirs ? Ah oui !*

E- *Vous vous souvenez de leurs noms ?*

T- *Oh ! Je m'en rappelle plus très bien …. Bakary…Bakary Coulibaly… Yéro Sidibé…Samba…*(cherche d'autres noms, sans trouver)

E- *Ils étaient de quelle religion, les Noirs ?*

T- *Mahométans ! Mahométans ! Ils faisaient leurs fêtes, oui…Je m'en rappelle plus à quelle époque c'était… »*

Survient une coupure, ma femme Françoise m'ayant alerté sur l'arrêt soudain des bobines du magnétophone Uher. Relance et reprise de ma part :

---

[10] Le mot *« face »* a été omis, à moins qu'il ne s'agisse d'une tournure de français local de Saône-et-Loire

[11] Cet « *autrefois* » n'est pourtant distant que de trois ans (Toussaint 1913) mais la guerre a introduit une telle césure temporelle que la notion du temps en est perdue.

E- *Donc y avait une bonne camaraderie ?*
T- *Oh oui ! Moi j'étais bien avec eux !*
E- *Les Noirs, je crois que les Allemands les craignaient ?*
T- *Oh oui ! Oh la ! A tort ou à raison, ils les craignaient ! Mon vieux ! Ils se rendaient jamais ! Devant les troupes noires, ils se rendaient pas !…. Ils avaient peur qu'on leur coupe le cou, quoi !* (petit rire)
E- *Ça s'appelait « couper cabèche » ?*[12]
T- *Eh oui ! Ah ça, mon vieux !*
E- *Et vous les avez vus attaquer, les Noirs ? …. Vous avez attaqué avec eux ?*
T- *Ah oui !*
E- *Et effectivement, c'étaient des bons soldats, les Noirs ?*
T- *Ah ! Des bons soldats ! Ils étaient obéissants ! Des bons soldats !*
E- *Est-ce que c'est vrai qu'ils coupaient la tête des prisonniers ?*
T- *Ah ! Jamais je l'ai vu ! J'ai jamais vu ça ! Non, non, non ! Ils étaient pas plus mauvais que les autres !*
E- *Y en a qui m'ont raconté des histoires de têtes coupées, ou de ceintures d'oreilles ! […] des oreilles coupées sur les prisonniers, qu'on enfilait…*
T- *Non, non, non, non ! Je l'ai jamais vu ! Mais j'ai vu des prisonniers allemands, eh ben on allait leur porter à manger, par exemple !*
E- *Mais vous me confirmez que les Allemands craignaient les Noirs ?*
T- *Oui, oui ! A tort ou à raison, ils les craignaient ! Parce qu'on leur avait dit sans doute qu'ils faisaient pas de prisonniers, des machins comme ça…Bref…*
E- *D'accord ! Donc avec les Noirs, les Sénégalais, vous avez combattu où ?*
T- *Ah ! Au Chemin des Dames ! […] Je sais pas pourquoi on l'appelle le Chemin des Dames, parce que mon vieux ! »*

Après cette longue digression qui nous a entraînés jusqu'en avril et mai 1917, revenons à la Toussaint 1916, avec le témoignage de **François Baizet**, qui se poursuit ainsi : *« J'ai été à la messe ce matin et le curé de la paroisse, vénérable vieillard à barbe et cheveux blancs, emmenés* en captivité par les boches* pendant plus d'un an, a fait un gentil sermon.*

Nous ne partirons paraît-il à Lavoye[13] *que dans 3 ou 4 jours. Attendons. Je suis désigné pour suivre un nouveau cours de chef de section qui doit commencer demain. J'aime autant cela que les mitrailleuses, car je connais assez ces armes pour m'en servir le cas échéant. Et on apprend toujours quelque chose au* cours de chefs de section qui peuvent me servir un jour puisque la guerre menace de durer… »*

Après ce cours, François Baizet, en raison de son âge (39 ans passés) et de son séjour antérieur au front est détaché, en décembre, au Génie, nommé adjudant d'une grosse section de 65 hommes travaillant à la mise en place d'une voie de chemin de fer à voie étroite Decauville, à Béthelainville, à 6 km à l'ouest de Verdun, et à 5 km au sud du massif du Mort-Homme, le bien nommé, avec sa fameuse Cote 304. Le 29 décembre, il assiste à un bombardement plus intense que d'habitude sur le Mort-Homme :

« Après la soupe du soir dans nos abris à 18 m sous terre, une forte canonade vient jusqu'à nous. Notre voisin de chambre, un maréchal des logis d'artillerie, vient nous chercher pour voir cela. Nous montons et voyons le ciel en feu. Des centaines de pièces tirent en même temps. Le spectacle est magnifique et terrifiant si l'on songe aux pauvres gars hachés là-haut par la mitraille. Quel vacarme assourdissant ! Il doit y avoir attaque à la Cote 304. Par qui ? Cela dure une heure et demie puis cela s'apaise un peu. »*

Ici, François Baizet succombe, comme certains l'ont fait, à ce que l'on pourrait appeler « l'esthétique de la guerre ». La condition psychologique indispensable est de se savoir protégé au moment où éclate le spectacle de guerre (bombardement nocturne intense, feu d'artifice nocturne de fusées éclairantes, duel aérien de jour, armada de zeppelins dans le ciel, etc.), comme nous le verrons plus tard. Cette esthétique est tout entière

---

[12] Ce terme *« cabèche »* et l'expression pourtant usuelle *« couper cabèche »* (obtenue une vingtaine de fois spontanément de la part des témoins) n'est pas signalée par **Albert Dauzat** dans sa belle étude linguistique publiée en 1918 *« L'Argot de la Guerre »* (éditée par Armand Colin, et réédité par le même éditeur en 2007), faite en 1917, après de nombreux appels dans la presse, dans le *Bulletins des Armées*, relayée par certains petits journaux de tranchées, auprès de 195 témoins, officiers et soldats, ayant répondu à l'appel, certains ayant fourni une grande liste de mots et expressions argotiques ou familières. Le *Dictionnaire Historique de la Langue Française ROBERT* en 3 volumes, rédigé sous la direction d'**Alain Rey** ne les mentionne pas non plus. En revanche, le *Grand Larousse de la Langue Française* en 7 volumes le signale et infirme l'origine maghrébine ou dialectale africaine qu'on aurait pu supposer : *« Cabèche : nom féminin, (mot franco-provençal, du bas latin capitium, tête ; vers 1830, G. Esnault (variante cavèche, 1552, Rabelais) Vieux et populaire : Tête. »*. Le francoprovençal est la famille de dialectes allant des Monts du Forez à la Suisse romande et au Val d'Aoste en Italie, comportant une dizaine de départements français, et s'interposant entre langue d'oïl au nord et langue d'oïl (provençal, occitan et nord-occitan) au sud.

[13] Localité assez proche de Bulainville, en bordure d'Argonne (8 km au sud-est de Clermont-en-Argonne) et à une vingtaine de km au sud-ouest de Verdun

condensée dans le fameux vers de **Guillaume Apollinaire** qui a beaucoup choqué par son antithèse scandaleuse, en amorce du poème en deux quatrains d'octosyllabes seulement, intitulé *« L'adieu du cavalier »* dans la section *« Lueur des tirs »* de son recueil poétique de guerre *« Calligrammes »*, dont les deux tiers ont été écrits en 1915 alors qu'il se trouve à la guerre, engagé volontaire - de nationalité polonaise encore en 1914 : Wilhelm Appolinaris de Kostrowitsky, et l'engagement lui vaudra la naturalisation - dans l'artillerie, arme au pourcentage de blessures et de pertes bien moindre, comme on l'a vu (avant de passer dans l'infanterie pour devenir officier, ce qui le perdra : grave blessure à la tête du 16 mars 1916 aboutissant à sa trépanation) :

« Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague[14] *je l'ai polie*
Le vent se mêle à vos soupirs »

Protégés, François Baizet et le maréchal des logis (et leurs camarades sous-officiers et hommes de troupe logeant à la même enseigne) le sont, car jamais, dans la dizaine de milliers de pages de témoignages que j'ai lues (transcription des entretiens, lettres, carnets, autobiographies de combattants célèbres ou non), il n'a été question d'un abri aussi profond : 18 mètres ! Seul un abri d'artillerie, dans une position tenue depuis des années, peut atteindre une telle profondeur, à moins qu'il ne s'agisse d'une de ces « creutes » - comme la Caverne du Dragon, sur le Chemin des Dames, pouvant contenir un bataillon entier - carrières souterraines creusées depuis des siècles pour en extraire la pierre. Ce doit être le cas, car les dimensions considérables de cet abri sont suggérées par sa précision donnée le lendemain 30 décembre : « *Avec nous, dans l'abri, loge* une trentaine d'artilleurs d'âge mûr et une cinquantaine d'hommes du génie, jeunes. Ils sont gais, chantent. »* Et quand lui et son compagnon « margis » remontent de ces profondeurs, ils sont aussi protégés, car bien que proches de la Cote 304, ils ne sont pas visés par les tirs.

Le 31 décembre, François se livre à une bilan de l'année écoulée :

« 31 décembre 1916 - Abris M.D. bois de Béthelainville.
Dimanche, dernier jour de l'année 1916, repos. Si, comme Français, je fais le bilan de cette année de guerre, je constate que les alliés sur le front occidental se sont bien défendus. Verdun, échec boche, la Somme, victoire française et anglaise, mais victoire locale ; résultat, beaucoup de deuils, beaucoup de souffrances et de sang coulé, dépenses énormes, belligérants tous très meurtris.. Sur le front oriental, beau succès russe, mais hélas la Roumanie envahie, non vaincue mais combien meurtrie ! Et la Grèce qui semble nous tirer dans le dos à Salonique. Le tableau en cette fin d'année est plus tôt sombre pour nous. Les allemands* avec leur mobilisation civile veulent donner leur dernier va-tout. Espérons que les alliés* le pareront et peut-être la paix par notre victoire est-elle plus proche qu'on ne croit malgré les apparences contraires. »*

Le lendemain, jour de l'An, cet optimisme l'emporte :

« 1er Janvier 1917 Abris M.D. bois de Béthelainville.
C'est la nouvelle année. Souhaitons que ce soit la dernière de la guerre, et saluons-en l'aurore joyeusement. La victoire, la paix, le retour au foyer, nids féeriques qui font palpiter les cœurs. Travaillons à les réaliser le plus tôt possible. Il fait mauvais temps, nous travaillons peu pour cette raison. Soir champagne, cigare, jambon et pomme d'orange à la soupe. »

Nous mordrons sur cette année 1917 pour donner un dernier aperçu de la belle nature de François Baizet, dans son activité intellectuelle et affective de faiseur de bilans. Le 29 mars 1917, alors qu'il a changé deux fois de carnets, qu'il se trouve au *« Mamelon Blanc »*, près de Vauquois, en bordure de forêt d'Argonne, où il continue à diriger sa section du Génie et qu'au plan national va s'amorcer la catastrophique bataille du Chemin des Dames (elle commencera le 16 avril, et les troupes sont déjà en grande partie concentrées en ce secteur du front, dans l'Aisne), il écrit cette longue réflexion lucide et d'une sincérité et d'une sensibilité presque impudiques (mais le carnet est ici son confident) d'un homme mûr, chrétien fervent, agriculteur qui approche de la quarantaine - né le 26 octobre 1877- sans être marié ni père, alors qu'il vient de recevoir *« de la librairie Larousse une collection de livres agricoles commandés à [son] retour de permission » :*

« A lire différents auteurs, on trouve toujours des bonnes recettes à prendre de ci de là. Je me propose de mettre le meilleur de côté et de m'en servir après la guerre, toujours bien entendu si Dieu veut me faire la grâce de rentrer après la guerre.

Après la guerre, rentrer chez soi avec sa famille, ses parents, travailler le lopin de terre qui vous a vu grandir, qui a eu votre jeunesse, ces beaux 20 ans que je ne verrai plus, le coin où l'on faisait de si beaux rêves, rêves irréalisés et puis…….

---

[14] Il s'agit d'une bague forgée à partir de l'ogive en aluminium d'un obus de 77 allemand, seul obus à contenir de l'aluminium, qui se travaille facilement. Nous reviendrons dans un chapitre proche sur cet artisanat de tranchées, souvent à destination des épouses ou des fiancées, comme ici, où il forge cette bague pour sa nouvelle fiancée Madeleine Pagès, jeune professeur de lettres au Lycée de Jeunes filles d'Oran, qu'il aurait dû épouser…

Et puis quelquefois des déssilusions, j'en ai eu beaucoup. Revoir et réhabiliter ce pays, le plus beau puisque c'est mon pays, ou* s'est passé* mon enfance, mon adolescence, et peut-être mon âge mûr, ou du moins une partie, je ne fais pas d'illusions à 40 ans. Retourner là où j'ai éprouvé des joies et des déceptions, là où j'ai aimé, peut-être été aimé et ou* le cœur m'a saigné plus d'une fois. Mais ce pays, je l'aime. Je connais les visages de tous ceux qui l'habitent, les arbres, les maisons et les fleurs qui en sont l'ornement, les chemins, sentiers, routes et rivières qui le sillonnent. Et si je connais les fleurs qui l'agrémentent, je connais aussi les pierres sur lesquelles on vient se butter. Et malgré ces revers, j'aime mon pays, mon pré, ma terre que mes parents, et avant eux mes aïeux, et moi* (rajouté) *ont arrosé de leurs sueurs. C'est cela la petite patrie. C'est la terre nationale, c'est la France et c'est la Liberté.*

C'est du reste pour défendre ce patrimoine sacré que tous nous sommes ici. Nos familles, notre sol, notre liberté. Depuis 32 mois, nous souffrons et combattons les boches pour ça. Et ce n'est pas fini. Bien malin à l'heure actuelle celui qui dirait à quel moment la guerre finira. Quelques-uns prétendent qu'avant l'hiver prochain, il n'y aura plus de combat. C'est un peu mon avis. Mais qui pourrait l'affirmer ? Et si l'on voulait se renfermer dans un sentiment égoïste, comme on l'entend murmurer quelquefois, ne pourrait-on pas trouver que c'est payer un peu cher ces choses si belles soient-elles ? Car enfin si la vie est belle, elle a ses déceptions et combien cruelles ! Si notre sol est fertile, il y a des aléas, et si la France est la Patrie de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, il y a eu aussi de la tyrannie, de la mesquinerie, la vengeance, la loi du plus fort, etc. Ah si dans les heures tragiques vécues aux tranchées, il arrive aux poilus de faire ces réflexions, bien vite elles disparaissent et s'anéantissent lorsqu'on nous dit : « Veillez, le boche* est là. »*

- Le camarade PetitJean, un camarade de chambrée, surprit par moi cette nuit, alors que je ne dormais pas, à gémir, et lui demandant s'il ne souffrait pas, me promis* de me révéler son état d'âme lorsqu'il ferait jour. A ses paroles, je compris qu'il s'agissait d'une souffrance morale. Je lui conseillais le calme et cherchait* une dérivation à ses pensées. Le jour arrivé, je redoutais un peu sa confession. »*

J'ai laissé s'amorcer ce qui sera un long développement de la confession de PetitJean, pour montrer comment François Baizet passe naturellement, dans le récit écrit le même jour, de l'introspection et de la réflexion générale d'une haute tenue à l'anecdote relative à un camarade, ce qui montre deux facettes de son humanité. Nous verrons dans un chapitre ultérieur sur les relations des soldats avec les femmes quel était le drame de PetitJean : sa femme est enceinte d'un Allemand, et une lettre d'elle vient de le lui apprendre….

Si l'on revient au bilan personnel et national qui précède, on comprend que c'est l'attachement profond au petit pays de Saône-et-Loire qui l'a vu naître, grandir, travailler, espérer, souffrir, et ceci sur la terre héritée de ses ancêtres, qui fonde le patriotisme de François Baizet, et ceci à guère plus d'un mois des mutineries de fin avril, mai et juin 1917, consécutives à l'échec de l'offensive Nivelle au Chemin des Dames. Pour le paysan plus encore qu'un autre, c'est la terre qu'il veut défendre, sa terre gorgée de souvenirs, son pays où reposent ses aïeux dans le petit cimetière, qui fonde son attachement à la grande terre qu'est la France, à la Patrie, à la nation porteuse des valeurs de la Révolution (d'où la devise républicaine) mais aussi de l'Eglise, dont elle était la *« fille aînée »* jusqu'aux déchirements suivant les lois Combes séparant l'Eglise et l'Etat, et mettant fin à l'activité enseignante des congrégations religieuses.

Les vœux de François Baizet seront–ils exaucés ? La rencontre avec son fils Robert m'a appris qu'il était bien revenu vivant de la guerre, s'était marié en 1921, à l'âge de 44 ans, mais avait eu le malheur de perdre son épouse, morte en couches ; remarié en 1923, il avait eu un fils unique, Robert, né le 21 décembre 1924. Mais la mort est venue le prendre le 30 mars 1928, à un peu plus de 50 ans (né le 26 octobre 1877) ; il laissait une veuve et un enfant de moins de quatre ans…

Le troisième bilan de cette année 1916, nous laisserons le soin au journal quotidien d'un troisième témoin de le tirer. Il a des points commun avec les deux précédents. **Joseph Sorgues** est originaire de Saône-et-Loire (né à Romanèche-Thorins) , comme François Baizet, et fervent catholique comme lui ; c'est un intellectuel comme Antonin Granet, puisqu'il enseigne au pensionnat catholique de Bellegarde, à Neuville-sur-Saône, depuis la rentrée 1912. Mais il est beaucoup plus jeune qu'eux, puisque né le 13 février 1895, donc n'ayant pas encore 22 ans à la fin de l'année 1916. Et, finalement versé au 160e R.I., il a été grièvement blessé (à Ripont, vers la Main-de-Massiges) depuis le jour du déclenchement de la grande offensive de Champagne, le 25 septembre 1915, d'une balle dans les reins qui s'est logé contre la colonne vertébrale, balle qui ne pourra être extraite, au Val-de-Grâce à Paris, que le 12 avril 1916, en laissant une lésion au plexus sacré. Après un an d'hospitalisation et de convalescence, il a rejoint en novembre 1916 le dépôt de son régiment à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre), pour être à nouveau hospitalisé à l'hôpital mixte. Il dévore la presse, de sorte que son journal de guerre (1456 pages en tout !) est toujours très informé. Le jour de Noël 1916, il y écrit, après un très long commentaire de la messe de Noël, ainsi qu'une analyse des cantiques *« Il est né, le divin Enfant »* et *« Les Anges dans nos campagnes »* qui ont toujours eu le don de soulever en lui une profonde émotion, en concluant poétiquement par cette personnification du jour qu'il tutoie: « *O Noël, petit mot séraphique et joyeux, frère d'Alleluia, semblable à la chute d'un flocon sur le bras d'une croix, sois béni pour enclore en tes quatre lettres autant de minutes et d'impressions exquises ! ».*

Il poursuit par un bilan inspiré, proche du sermon, profondément imprégné de mysticisme chrétien, bien que trop optimiste quant à la proximité de la victoire : « *Ce Noël de 1916, c'est le précurseur de la Victoire. Il se relie étroitement, à travers les siècles, à ce Noël 496 qui vit naître la première nation officiellement catholique, avec l'entrée de Clovis dans le baptistère de Reims. Les Boches ont pu, dans l'excès de leur rage impie, détruire à coups de canons le reliquaire national*[15] *où s'accomplit cet acte capital pour les destinées de la France ; l'acte et ses conséquences n'en subsistent pas moins. La France est toujours la fille aînée de l'Eglise et ne peut périr. Ses soldats sont toujours les descendants glorieux de ceux de Bouvines*[16] *et de Patay*[17]*, sont toujours les soldats de Dieu, inscrivant de leur sang et de la pointe de leur baïonnette un nouveau chapitre des Gesta Dei per Francos.*[18] *Soldats de France, où que vous soyez, dans les plaines inondées de Macédoine ou dans les contreforts des Vosges, et qui que vous soyez, si vous saviez comme on pense à vous, aujourd'hui ! Nous demandons au Sauveur Jésus de vous sauver des périls de la guerre, de faire luire bientôt pour vous l'aube éclatante de la victoire, et puis l'aurore radieuse de la paix. La paix glorieuse qui libérera notre patrie et tous les peuples opprimés, qui assurera l'avenir pacifique de vos enfants, qui vous ramènera à vos foyers, à vos familles, à vos travaux, qui replacera la France resplendissante au premier rang des nations, voilà ce que j'ai demandé pour vous, mes frères, en ce jour béni, votre cadeau de Noël 1916 !* ».

Placé par sa blessure et ses conséquences en situation d'observateur et non plus d'acteur de la guerre, Joseph Sorgues veut continuer le combat par la prière…

C'est le 31 décembre qu'il établit très longuement, et précisément, en grand lecteur de la presse et en s'intéressant à tous les fronts, le bilan factuel chronologique extrêmement circonstancié de l'année 1916, après un bilan de l'année 1915 : *« Ouvrons maintenant le registre de 1916. Ç'a été d'abord la prise d'Erzeroum en plein hiver, puis celle de Trébizonde et d'Erzindjian, la conquête de l'Arménie par les Russes. Puis ce furent de nouvelles journées d'angoisse, la ruée sur Verdun qui devait briser l'armée française et ouvrir la route de Paris. Du 20 février jusqu'au mois de juillet, les Allemands se brisèrent les dents sur la ligne formée par nos héroïques soldats. La forteresse est restée inviolée, et deux bonds de nos troupes ont rétabli la ceinture des forts et donné de l'air à nos positions qui sont à 2 kilomètres à peine des lignes de janvier. En même temps les Autrichiens essayaient de terrasser l'Italie et de pénétrer dans la plaine de Vicence. Les Italiens reprennent en quelques jours le terrain perdu, s'emparent de Goritzia et marchent sur Trieste.*

Le 4 juin, les Russes, qu'on croyait anéantis, attaquent et enfoncent les Autrichiens ; ils s'emparent de la Bukovine, d'une partie de la Galicie et de la Volhynie et font près de 500 000 prisonniers en quelques semaines. Le 1er juillet, c'est le début de l'offensive franco-britannique sur la Somme où l'ennemi engage 118 divisions ; cela n'empêche pas les assaillants[19]*d'enlever 50 villages, de prendre 105 prisonniers* [20]*, 150 canons lourds, 200 canons de campagne, 1500 mitrailleuses. Puis notre armée d'Orient, libre du côté de la Grèce dont*

---

[15] Il s'agit évidemment de la cathédrale de Reims, bombardée dès septembre 1914, ce qui déclencha la colère des catholiques français (et des autres Français aussi) contre la Barbarie allemande ne respectant même pas les édifices religieux, et en particulier, le lieu sacré où tout nouveau roi de France recevait le saint-chrême censé provenir de la Sainte-Ampoule descendue du Ciel pour le baptême du premier roi chrétien, Clovis, adoptant la religion de son épouse Clotilde, dont le Dieu lui aurait donné la victoire.

[16] Bouvines est une localité proche de Lille où, le 27 juillet 1214, l'armée du roi Philippe Auguste renforcée par des contingents de soldats de communes de France, vainquit l'empereur germanique Otton IV et ses alliés

[17] Patay est une bourgade proche d'Orléans où l'armée du roi Charles VII, galvanisée par Jeanne d'Arc, parvint à vaincre les Anglais en 1429. C'est, avec Beaugency, une des victoires mythiques de la Guerre de Cent Ans. Mais elle est proche de la chute de son héroïne : capturée à Compiègne le 23 mai 1430, vendue aux Anglais par Jean de Luxembourg, jugée et déclarée hérétique, Jeanne d'Arc fut brûlée vive à Rouen, le 30 mai 1431 à Rouen, à l'âge de 19 ans. Elle fut, en raison de sa vocation guerrière et de son inspiration supposée divine, la figure chrétienne la plus invoquée pendant la Première Guerre Mondiale, bien qu'étant seulement Bienheureuse (béatifiée en 1909) et non Sainte (canonisée seulement en 1920).

[18] *« Gesta Dei per Francos »* ou, plus conforme à la syntaxe latine *« Dei Gesta per Francos »* (« Les Actions de Dieu faites par l'entremise des Francs = des Français »), est le titre de la chronique en latin, rédigée vers 1107-1108, par Guibert, abbé de Nogent, relatant la première Croisade et les faits miraculeux que la protection divine aurait accordés aux nations chrétiennes, emmenés par les Français, dans leur lutte pour la reconquête des Lieux Saints sur les Musulmans. Cette phrase est invoquée pour faire référence à la nature chrétienne du royaume de France, protégé par Dieu et censé être son instrument pour intervenir dans les affaires du monde.

[19] Ici, les assaillants sont les troupes françaises et britanniques

[20] Ce chiffre de 105 prisonniers est dérisoire et peu crédible eu égard au million de morts de la bataille de la Somme, dont presque un demi-million d'Allemands. Il montre à quel point la presse focalise son attention, et donc celle de ses lecteurs, sur des données numériques sans grand fondement, escamotant les évènements négatifs ou les chiffres de pertes considérables. Ceci est un des procédés du fameux « bourrage de crâne » si décrié, à juste titre, par les Poilus. Par ailleurs, sa précision (105, et non 100) contraste singulièrement avec les chiffres ronds donnés avant et après (50 / 150 / 200 / 1 500), ce qui aurait dû alerter l'esprit critique de Joseph Devaux (anesthésié par le patriotisme) quant à la crédibilité de ces données numériques, et des faits auxquels elles se rapportent.

une partie marche avec nous[21]*, sort de Salonique, reprend Rorina et Monastir et refoule les Bulgares. Total : 500 000 prisonniers sur le front russe, 100 000 sur le front français, 40 000 sur le front italien, 10 000 sur le front de Macédoine, en tout 650 000 prisonniers. Nous sommes victorieux partout : un seul point noir, la Roumanie !*

L'héroïque petite nation est entrée en guerre à la fin août. Ignorante encore des dures lois de la guerre, faible et mal approvisionnée, elle a su résister à une attaque concentrique menées par 25 divisions, munies d'un matériel formidable. L'armée roumaine, après une résistance acharnée, n'est pas détruite, elle se replie et les Russes approchent. Demain peuvent nous arriver de là-bas de bonnes nouvelles. En attendant, 600 km d'un nouveau front se sont ouverts, et pour le garnir, il faut des hommes et des canons, autant de matériel et de troupes qui leur feront défaut ailleurs.

En face de l'Entente, l'Allemagne n'a plus assez de monde. Pour parer à cette crise d'effectifs, elle a eu recours à divers expédients qui ont échoué ou qui ont soulevé contre elle des protestations véhémentes : la comédie polonaise, la tragédie des déportations belges, et enfin la mobilisation civile, suivie de propositions de paix. Rien n'y a fait, l'Entente a activé encore sa production en matériel, et le réservoir en hommes des alliés, encore augmenté du corps expéditionnaire portugais et de l'armée nationaliste grecque submergera finalement l'Allemagne. »

S'ensuit une longue énumération de l'augmentation des cadences de production d'obus anglais, puis un bilan de l'activité de l'aviation qui, même si les chiffres officiels cités sont sûrement à relativiser, donne une idée de l'importance qu'a pris cette arme, encore balbutiante deux ans auparavant :

« Le bilan de l'aviation alliée n'est pas moins satisfaisant. Les escadrilles de l'Entente ont effectué 750 bombardements, dont 250 français et 180 anglais, avec 174 bombardements en Macédoine. Nous avons abattu 900 avions, dont 450 par les Français et 250 par les Anglais, 81 drachens[22]*, dont 40 par nous et 27 par les Anglais. La progression des appareils abattus est constante de janvier à septembre ; par exemple, les Français ont officiellement abattu en janvier 2 avions, en février 9, en mars 35, en avril 31, en mai 41, en juin 18, en août 49, en septembre 100, en octobre 51, en novembre 47, en décembre 22. Honneur à nos as ! »*

Joseph Devaux manque de recul, d'esprit critique par rapport à ces chiffres dont nous voyons bien qu'ils paraissent exagérément optimistes, en chiffres trop ronds ou trop précis, à l'unité près, flattant toujours les Français dont les performances sont toujours supérieures aux Anglais, et qui ne sont pas contrebalancés par les chiffres allemands de leurs succès. C'est la vision manichéenne d'un intellectuel qui ronge son frein à l'hôpital (où sa « bonne blessure » le maintient pourtant à l'écart du danger de mort qu'il encourait au front) , lecteur assidu de la presse qui relaie sans les discuter les chiffres militaires officiels, truqués pour susciter l'optimisme, ce qui a le don d'exaspérer les soldats quand ils constatent en première ligne les succès ennemis, niés ou minimisés.

Et il ne pressent pas les revers de l'Histoire : en 1917, le rouleau compresseur russe sur lequel il fonde de si grands espoirs s'arrêtera… Et la Triple Entente perdra son troisième élément… Mais il ne sait pas non plus qu'il sera compensé par l'entrée dans le conflit des Américains !

Objectivement, avec le recul du temps, et les recherches historiques, on peut considérer que la situation des Alliés de la Triple Entente, et singulièrement de la France, n'est pas glorieuse à la fin de 1916, comme l'a bien vu François Baizet. **Pierre Miquel** fait ce constant au début du chapitre *« La grève de la guerre »* dans son étude synthétique *« Les Poilus »* : *« A la fin de l'année 1916, les pertes de l'armée française sont considérables. Elle accuse 950 000 morts*[23]*, dont plus de la moitié en opérations, 19% emportés à la suite de leurs blessures, 13% par maladie, 17% de disparus au front. On estime alors à 400 000 le nombre de prisonniers, signe manifeste de découragement. Le gouvernement, au début de 1917, se refuse à envoyer au front les jeunes*

---

[21] Allusion à la division de la Grèce, dont les partisans du premier Ministre Vénizélos se placent du côté de la Triple Alliance, alors que ceux du roi Constantin Ier qui a reçu une formation militaire en Allemagne et qui, en 1889, a épousé Sophie de Prusse, sœur de l'empereur Guillaume II, se placent du côté de la Triple Entente

[22] Ce terme, qui signifie aussi « cerf-volant », désigne les ballons d'observation allemands

[23] J'écris ce chiffre hallucinant de 950 000 morts le dimanche 13 juin 2010 alors que vient de mourir, le 9 juin, le 43e soldat français en Afghanistan, du régiment de parachutistes de Calvi, dont chaque Français a pu apprendre, pendant trois jours, s'il écoute les médias radiophoniques ou télévisuels, ou lit la presse, le nom, l'âge, l'état-civil, le grade, et voir le visage avenant de jeune homme qui ne demandait qu'à vivre. 43e soldat français tué en 8 ans et demi de participation française à la coalition alliée, et dont la dépouille vient d'être rapatriée solennellement par avion, avant d'être justement honorée dans une cérémonie militaire à laquelle participera le Ministre de la Défense, et peut-être le Président de la République (qui, fort humainement, a aussitôt fait part de son émotion et présenté *« à la famille de la victime et à ses proches ses plus sincères condoléances »* en *« s' associant à leur douleur »*) contre 950 000 en 2 ans et demi, d'août 1914 à décembre 1916… Soldats anonymes, sauf pour leur famille, leurs camarades de combat, leurs voisins dans le civil, qui ne recevront souvent jamais de sépulture, ou qui ne seront qu'une croix blanche avec un nom et un numéro de régiment, dans un des multiples cimetières militaires du nord-est de la France…

recrues de la classe 1917, surnommés les « bleuets », les réservant pour des opérations ultérieures. La troupe se demande alors si la guerre ne va pas se poursuivre jusqu'à l'épuisement complet »[24]

Ententes tacites et fraternisation lors de Noël 1916 et du Jour de l'An 1917

Comme lors des deux Noëls de guerre précédents, il y a eu ententes tacites et scènes de fraternisation entre ennemis dans ce troisième Noël de guerre. Un seul de mes 187 témoins cette fois-ci, a signalé ce fait marquant pour la période de Noël. Il s'agit d'un de mes témoins principaux par l'ampleur (84 pages très serrées de transcription de l'entretien de plus de 4 h) et la précision du témoignage, vu au tout début de mes enquêtes en français (le 11 novembre 1980, à Chabanne) dans mon propre canton de naissance et de jeunesse, Saint-Jean-Soleymieux, berceau de ma famille depuis quatre siècles au moins, canton exclusivement rural sur le versant forézien des Monts du Forez, entre 600 et 1200 m d'altitude (au col des Limites, et à celui de l'Homme Mort, entre Montbrison et Saint-Anthème). Il s'agit de **Jean-Louis Monier** (cl. 13) qui avait alors 87 ans et qui était d'une vitalité intellectuelle rare, agriculteur à Marols, dont il avait été le maire, ayant perdu ses deux frères Jean-Pierre et Eugène à la guerre. La précision de l'entretien tient aussi au petit carnet où il avait noté tous ses déplacements, et qui me sert d'appui pour le relancer. Une relation d'amitié s'était créée entre nous au point que nous nous sommes revus une bonne douzaine de fois entre ce très long entretien et sa mort, survenue le 20 janvier 1988, à l'age de 95 ans (j'ai pu assister à ses obsèques à l'église de Marols) , d'abord dans sa ferme de Chabanne, où il vivait avec son fils et sa belle-fille qui avaient repris l'exploitation, puis à la maison de retraite de Saint-Jean Soleymieux, où il a occupé la chambre qu'a occupée plus tard ma mère.

Jean-Louis est au régiment quand la guerre éclate, au 13e escadron du train des équipages, arme relativement protégée. Mais il passe dans l'infanterie en 1915, dans l'Oise et dans la Somme, participe au début de la bataille de Verdun, puis est versé dans l'artillerie en juillet 1916 (au 53e R. A. de Clermont-Ferrand), puis *« par erreur »* dans un autre régiment d'infanterie, de réserve, en août 16, le 363e R.I. de Nice, qui tient les tranchées en Argonne vers la fin de l'année 16, dans un secteur où sévit la guerre des mines, et celle des « camouflets » , désignant, selon le *Grand Larousse de la Langue Française*, un *« fourneau de mine destiné, dans la guerre des mines, à écraser une galerie souterraine ennemie »*, le fourneau de mine oblique, ainsi que la charge explosive limitée qui servait à détruire la sape adverse pour qu'elle ne fournisse pas l'occasion à l'ennemi, après une ou deux semaines de creusage, d'aller placer sous ses positions de tranchées l'énorme charge (parfois plus d'une tonne de cheddite !) qui bouleversait tout, creusait une gigantesque excavation, et faisait des dizaines de morts :

« Quante nous sommes passés devant cette mine S5, qu'est-ce que nous avons vu ? Cinq corps qui étaient là, étendus ! Les Boches avaient fait sauter le camouflet ! Les autres, les mineurs, étaient là, en train de travailler : ils ont été tués non pas par l'éboulement, mais par les gaz, paraît-il, que l'explosion a dégagés. Alors, ils étaient noirs comme cette affaire, là (le micro), *ils étaient complètement noirs, tout noirs, mais je sais pas si c'était une explosion de poudre…*

E- *Le corps pas abîmé ?*

T – *Le corps pas abîmé du tout ! Ils avaient pas de traces de blessures, n'importe. Ils étaient allongés tous les cinq. Vous savez, on en voyait tellement. Eh oui, ils y étaient restés ! Alors, pour en finir, je vous dis bien, la guerre des mines là, ne pouvait plus avoir lieu, parce que c'étaient les camouflets… A peu près tous les matins, il en petait un, parce que c'était grand, ce secteur, de plusieurs kilomètres, je sais pas. Alors là, c'est assez curieux. On était dans un ravin qu'on appelait le ravin du Meurisson*[25]*. Et dans ce ravin, les lignes de fond,*

---

[24] Pierre Miquel, *Les Poilus*, édition Terre Humaine Plon, 2000, 507 pages + 10 cartes annexées, p. 294

[25] En fait, il s'agit du ravin des Meurissons (les mûres en parler champenois), appelé aussi Fond des Meurissons comme le confirme la recherche sur Internet, dans lequel coule le ruisseau des Meurissons, prenant sa source en forêt d'Argonne, près de Varennes-en-Argonne, et se jetant dans la Biesme après un cours de quelques kilomètres seulement. Le site « Verdun – 72e Semaine fédérale Internationale du Cyclotourisme du 1er au 8 août 2010 » précise à l'intention des cyclistes curieux d'histoire l'importance de lieu pour l'histoire locale de la Grande Guerre, pour les années 1915-1916 : *« Le 8 janvier 1915, au combat de Bolante, Français et volontaires italiens, les « Garibaldiens », refoulèrent les assaillants qui progressait vers le Four de Paris. Les semaines suivantes, les Allemands avancèrent dans le ravin des Meurissons. Le 13 juillet, l'ennemi lança une grande offensive précédée d'un tir de 50 000 obus à gaz, d'explosions de fourneaux de mines, dans le secteur de la Haute Chevauchée, de la Fille Morte et de la Cote 265. Les 4r, 82e, 91e, 113e R.I., le 66e BCP firent des assauts à la baïonnette pour récupérer le terrain perdu. Dès lors, les Allemands renoncèrent à leur progression vers Biesme et ils développèrent une systématique guerre de position à coups de mines et de bombardements qui dura toute l'année 1916. »*

Le site *« Poésie, ritournelles et chansons – Les découvertes du chamois »* (chamois. canalblog.com) donne le texte d'une belle chanson populaire *« Aux Meurissons »*, écrite par **Maurice Doublier**, né en 1873 à Cloyes (Marne), qui fut commis épicier et chansonnier inspiré, créateur d'un périodique révolutionnaire *« La chanson ouvrière »* , et caporal au 91e R.I. Territorial. Cette chanson en 6 strophes, chantée sur l'air de *« A Biribi »* d'Aristide Bruant (Biribi étant le nom générique des bagnes de l'armée française, comportant 5 centres en Algérie, 2 en Tunisie et 1 au Maroc, supprimés en 1938 ; traitement inhumains dénoncés à la fin du XIXe siècle par l'ouvrage de Georges Darien en 1890, la chanson de Bruant, au début du XXe siècle, en 1925, par celui d'Albert Londres *« Dante n'avait rien vu »*, et très récemment – 2009,

nous étions comme ça (dessine sur un papier), *les Allemands puis les Français. On arrivait à se voir, mais pas en face comme ça* (dessine encore). *On se voyait de l'autre côté du ravin !*
E- *Donc on pouvait se tirer dessus, d'un versant à l'autre ?*
T- *Oui, mais on se tirait pas, justement !* (rire) *On se tirait pas ! Jamais un coup de fusil ! On se voyait pas continuellement, mais quand un soldat allemand passait, on le voyait, s'il avait pas la précaution de se baisser ! Et nous vice versa : on vous voyait de l'autre côté ! Du moment qu'on les voyait, c'était obligé qu'ils nous voient ! Mais on se tirait pas ! Jamais ! Et là j'ai passé la nuit de Noël. Eh bien figurez-vous que la nuit de Noël, en 16, ils étaient encore mieux que nous ! Ils ont joué de la musique toute la première partie de la nuit. Je ne sais pas si c'est de l'accordéon ou si c'est d'autres musiques ; on les entendait comme si on y avait été, d'ailleurs. Ils ont joué de la musique, et nous, nous avions rien ! Je montais la garde comme d'habitude, et eux, ils jouaient de la musique ! Ils étaient bien… Mais y avait quand même une certaine entente, vous savez ! Parce que là ils auraient pu – ça n'aurait peut-être pas duré – ils auraient pu tuer un homme ou deux, et après on se serait baissé ! Mais j'ai jamais vu tirer un seul coup de fusil, ni des Français, ni des Allemands ! Eux nous voyaient certainement puisque nous, on les voyait ! C'était bien obligé qu'ils nous voient ! Mais ils ne tiraient pas !*
E – *Et là, on ne vous obligeait pas à faire des attaques ?*
T- *Non, non, non ! Là, c'était le secteur calme, mais je vous dis, c'était pas intéressant quand même, parce qu'il y avait tout un tas de… La guerre des tranchées, c'était organisé, si vous voulez. Alors, on nous envoyait des espèces d'affaires – on appelait ça des « seaux à charbon », je sais pas ce que c'était…. C'était des grosses « marmites »*[26]*, si vous voulez, qui arrivaient et qui tombaient en arrière des lignes, et qui, paraît-il, vous tuaient un homme à dix mètres sans le blesser, rien que l'explosion ! Et ça ne m'étonne pas, parce que dans ce ravin* (dessine encore)… *Je regardais (c'était assez loin de moi, 150 mètres, peut-être) : les chênes montaient en l'air et tombaient de l'autre côté : ça coupait le chêne ras le sol, l'explosion ! Je regardais ça, je me disais : « Mon vieux, ceux-qui sont là-bas…. », je les plaignais !*
E- *Et là, vous dites qu'il y avait une sorte d'entente. Mais cette entente, personne ne l'avait décidée ?*
T- *Ah ! non, non, non ! Je ne sait pas si c'est là.. Mais à une certaine période, j'avais un de nos camarades qui a voulu essayer de parler aux Allemands. Il ne connaissait pas l'allemand, d'ailleurs… Alors, c'était dit, il a été prendre la garde dans un de ces petits postes qui étaient à une dizaine de mètres de la ligne allemande : c'était un trou dans la terre, garni de fils de fer en dessus et un boyau pour y aller, garni en fil de fer pour que les Boches*[27] *puisse pas le prendre par derrière. Et là, vous entendiez tout ! Alors il nous a dit : « Je vais prendre la garde dans ce petit poste*[28]*, je vais essayer de parler aux Allemands, vous ne tirerez pas ! ». Alors nous qui étions les sentinelles à côté, de chaque côté, on lui a dit : « Tu peux essayer ! » . Alors il y a été au moment de sa garde, il a parlé (je l'ai bien entendu parler, moi qui étais par côté, mais il a pas eu de réponse ! Il a pas eu de réponse ! Parce je présumais qu'il savait pas parler l'allemand. C'était un Savoyard, un drôle de type, il allait passer ses vacances en Suisse…*
E- *Mais vous auriez pu vous crier des choses, même sans vous comprendre !*
T- *Oh non, non ! On criait pas ! Oh là, non !*
E- *Et alors, cette fameuse nuit de Noël, l'entente n'est pas allée plus loin ?*

éd. Perrin - par l'ouvrage historique de Dominique Kalifa *« Biribi – Les bagnes coloniaux de l'armée française »*) mérite qu'on la cite. En voici les 1ere, 3e, 5e et 6e strophes :
« Les Meurissons, c'est en Argonne // Dans la forêt // Un long ravin qu' presque personne // Ne connaissait // De temps à autre, quelques troupes // De bûcherons // Venaient seules faire des coupes// Aux Meurissons » (bis)
« En haut d' la pente perchée // Devant l' ravin // Creuse et puissante, la tranchée // Se dresse enfin. // Les balles font souvent sur la crête // Comm' des sillons // Il n' fait bon lever la tête // Aux Meurissons » (bis)
« Crapouillots, marmites et bombes // Pleuvent par tas // Il en vient jusque dans les tombes // Des pauvres gars. // On a beau n' pas avoir la flemme // Nous traversons // De rud' moments tout de même // Aux Meurissons » (bis)
« Allons, malgré tout, courage ! // La paix viendra. // Le ciel d'Europe après l'orage // S'éclaircira. // Puissiez-vous être de la fête // Bons compagnons ! // C'est de grand cœur que j' vous l' souhaite // Aux Meurissons. » (bis)

De cette fête, Maurice Doublier n'en fut pas : il fut tué en 1916 à Clermont-en-Argonne…

[26] Dans *« L'Argot de la Guerre »* paru en 1918, fondé sur les témoignages spontanés d'officiers et de soldats au front, le linguiste **Albert Dauzat** définit les *« marmites »* comme de *« gros obus »*, donc tirés à très longue distance (plus de 10 km) par les canons de l'artillerie lourde, et les *« seaux à charbon »* comme des *« projectiles de crapouillots allemands »* , c'est-à-dire des bombes à ailettes de très fort calibre, tirées en cloche, à courte distance (moins de 300 m) par les obusiers de tranchée

[27] On aura remarqué que **Jean-Louis Monier** emploie tantôt « Allemands » tantôt « Boches » (plus rarement), mais pas au hasard : « Boches » vient de surgir dans un contexte d'hostilité, alors que tout l'épisode de l'entente tacite fait référence aux *« Allemands »*

[28] Il va sans dire que ce n'est pas le soldat qui décide de prendre la garde dans le « petit poste » avancé ; c'est son sergent ou son sous-lieutenant qui distribue les gardes des sentinelles, par tranche de 2 heures, la nuit, et par deux en cas d'endormissement d'un des deux. *« Je vais »* signifie donc « *j'ai été désigné pour* ». Le fait d'être deux (ici, apparemment trois) suppose donc l'accord de l'autre sentinelle (ici des deux autres).

T- *Oh non, non, non ! Mon régiment, le régiment d'infanterie ou j'étais, avait, paraît-il, avant que j'y sois,*[29] *fraternisé avec les Allemands. Mais de suite que ça s'était su, le régiment avait été changé !*
E- *Ça n'était pas bien vu, ça , bien sûr !*
T- *C'était très très très mal vu ! D'ailleurs, c'est pas compris dans le programme !* (rire à ce trait d'humour). *Mais vous voyez… Il fallait toujours faire attention… Mais le soldat allemand était comme le soldat français : il était pas plus mauvais que le soldat français, c'était pareil ! Surtout après, je parle pas du début* (de la guerre), *mais après ça*[30] *s'était tassé, et tout le monde comprenait bien que la guerre c'était fait pour tuer des hommes, et pas autre chose ! Parce que c'était une honte ! Une vraie honte, cette affaire-là ! »*

Jean-Louis Monier n'élevait pas souvent la voix ; mais là, lui, l'homme pondéré, il vibrait d'indignation dans sa condamnation de la guerre…

On trouve une attestation de ce climat de suspension des hostilités et de la haine (mais dépassant l'entente tacite pour atteindre la fraternisation) de fin décembre 1916, dans un autre secteur que celui de l'Argonne, encore que proche, puisque référence est faite à la Champagne.

Dans l'ouvrage collectif *« Frères de tranchées »* rassemblant deux historiens français, **Marc Ferro** responsable du projet, directeur d'études à l'EHESS et **Rémi Cazals**, professeur à l'Université Toulouse- Le Mirail, un historien anglais **Malcom Brown**, attaché au musée Impérial de la Guerre à Londres et un historien allemand **Olaf Mueller,** spécialiste du pacifisme en 1914-1918, ayant tous publié plusieurs études marquantes sur la Grande Guerre, dans le chapitre *« Brother Boche »*[31], font état de l'article publié le 1er janvier 1918, dans le journal de guerre de la Première armée allemande. Un fantassin allemand, **Karl Adam**, y relate très longuement, sous le titre *« Bonne Année ! Souvenir du 31 décembre 1916 »* un fait de fraternisation qu'il a vécu en Champagne en cette fin d'année 1916 ; en voici l'extrait central :

« Enfin, il est minuit ! C'est le Nouvel An. Conformément à une vieille coutume allemande, nous prenons congé de l'année écoulée en buvant une gorgée sans rien dire, puis nous saluons le nouvel an en lançant un « Santé ! »[32] *retentissant. Peu nous importe que l' « ennemi » soit tout proche et nous entende. D'ailleurs, il lance des cris de joie lui aussi ! Et c'est ainsi que débute une véritable conversation entre les Allemands et les Français. Tous les soldats, qu'ils soient en service ou non, sont réunis dans la tranchée. Seuls quelques dormeurs allongés dans les abris manquent cette heure magnifique.*

« Tralala, on a du punch ! – Vous en avez vous aussi ? – Monsieur camerade, avez-vous une cigarette ? – Envoie-moi donc un bout de pain blanc ! »

Des cigares, des cigarettes, du chocolat, du pain, etc., empaquetés volent d'une tranchée à l'autre. Parfois un paquet tombe sur le remblai, devant le réseau de fils de fer barbelés. Alors deux ou trois soldats sortent de la tranchée qui les abritent et se précipitent sur le cadeau. Chacun veut être le premier à l'attraper. Ici et là, le punch et les quelques bouteilles de cognac mises à notre disposition ont déjà agi. Un soldat d'humeur très joyeuse franchit le remblai et va secouer les barbelés. Les Français s'amusent à ce spectacle et éclatent de rire. Des ennemis ? De l'autre côté, ils doivent aussi avoir de quoi boire ; une bouteille vide vient de tomber à mes pieds. Dans un premier temps, je crois que c'est une grenade et saute sur le côté. Cela déclenche des éclats de rire dans notre propre camp et dans le leur. Au bout de quelques minutes, notre magnifique combat de bouteilles bat son plein. Des pichets de Steinhâger, des bouteilles de vin rouge, des gourdes, des pains blancs, des pommes de Noël, des petits paquets de tabac volent dans les airs au milieu des mottes de terre et des boules de neige. « Touché, ha, ha ! » . Tout le monde hurle, crie dans tous les sens, les officiers, les soldats […][33] *Tout le monde est joyeux et fête le Nouvel An.*

Après les plaisirs de l'alcool et de la fête de ces dernières heures, la nature reprend ses droits. Les soldats disparaissent les uns après les autres pour dormir encore une petite heure. Le vacarme s'apaise. Finalement, les soldats de garde se retrouvent à nouveau seuls et referment leur manteau en frissonnant . Au

---

[29] Rappelons qu'à Noël 1916, Jean-Louis Monier n'est dans ce 363e R.I. de Nice que depuis le mois d'août, donc seulement cinq mois ; il n'y restera pas plus de trois autres mois, car il sera blessé par de multiples éclats d'obus le 2 avril 1917, à Villers-Franqueux, au nord-ouest de Reims ; en novembre 1917, après son hospitalisation et sa convalescence, il sera reversé dans l'artillerie, au 38e R.I. de Nîmes (le régiment de Guillaume Appolinaire) ; il en connaîtra encore deux avant l'armistice

[30] Le témoin n'explicite pas son « ça » : il faut comprendre sans doute «la haine de l'ennemi », voire « le patriotisme ardent »

[31] *« Brother Boche »* est une expression que les quatre auteurs empruntent à une lettre du jeune écrivain anglais, officier en 14-18, **Charles Sorley**, adressée à sa mère en juin 1915 ; il l'orthographie « *Brother Bosch* » (p. 218)

[32] « Santé ! » est, comme le reste du texte, donné en français. Il est plus que probable que le texte allemand comporte cette exclamation festive en allemand (*« Prost ! »* ou *« Zum Wohl ! »*), comme le suggère la phrase d'après indiquant qu'ils se moquent que les Français entendent. Si elle avait été faite en français, elle aurait signifié clairement l'intention d'entrer en discussion avec les Français présents dans la tranchée en face…

[33] Cette coupure figure dans le texte de l'ouvrage historique

loin, à l'Est, l'aurore annonce un jour nouveau : le 1er janvier 1917. Un coup retentit et une balle siffle au-dessus de nos positions. C'est la guerre ! »

Les historiens cités précisent que le caractère chrétien et festif de Noël (mais ici on est une semaine après, dans la dernière nuit de l'année (la Saint-Sylvestre, pour les Français, les protestants ne marquant pas le jour par des noms de saints, puisqu'ils ne les reconnaissent pas) incite naturellement à la paix, et aussi à la subversion des valeurs de discipline habituelle, et notent que ce genre de fraternisation ne se produit pas qu'à la fin de décembre : *« Si les fêtes de Noël ne déclenchaient pas automatiquement une trêve, celle-ci se produisait quand même plus d'une fois par an. Nous avons déjà évoqué les trêves ad hoc, nées de la nécessité pour les deux parties de parer à des conditions climatiques extrêmes ou d'évacuer du no man's land les morts et les blessés. Il y eut aussi des accords tacites conclus lors d'autres fêtes religieuses ou certains dimanches. »* Et de citer comme exemple une trêve entre Italiens et Autrichiens conclue un dimanche de juin 1915 vers Trieste.

Un autre de mes témoins a fait référence, pour 1916, mais au mois de mai, à un « *accord tacite* » entre Français et Allemands. Il s'agit de **François Baizet** dont nous avons lu le bilan concernant l'année 1916. Il est au 322e R.I., à Moussy, à 5 km au sud-ouest d'Epernay, en Champagne, comme dans l'exemple précédent, où il a été blessé à l'épaule gauche par un éclat d'obus le 19 mars, et où il revient, après deux mois d'hospitalisation. Dans le récit consacré à la période *« 25 au 31 mai »* (titre de lui), il constate un état de choses qui semble durer depuis un certain temps et semble s'être établi pendant son absence : *« Ce qui m'étonne un peu, j'ai encore des illusions, c'est que notre ravitaillement ne soit pas bombardé lorsqu'il arrive à Moussy. Quand nous sommes aux tranchées, nous l'entendons arriver depuis Bourg.*[34]*. Le convoi fait un tel bruit sur la route que quand le vent est favorable, il nous semble l'entendre à 500 m. Et les boches* ne tirent pas dessus. A Moussy, ce convoi est à 1 000 mètres environ des Boches*[35] *et s'ils le voulaient, avec des obus, ils le démoliraient en cinq secs. Et il vient tous les jours à la même heure*[36]*. Quelle différence avec le 20e Corps ! Au 153 dont je faisais partie, le ravitaillement changeait son heure et son emplacement presque chaque jour. Ici non, tout se passe en famille. Par réciprocité, nous ne bombardons pas le leur, qui fait au moins autant de bruit que le nôtre. Le leur vient sur un chemin de fer Decauville, et chaque jour on entend bien le roulement des vagonnets* sur les rails. Il y a comme un accord tacite entre les adversaires pour laisser arriver les vivres et les matériaux destinés aux tranchées et à la construction des abris. Je les ai entendus plusieurs fois décharger des planches et du bois pris sur une voiture qui venait très près des 1ères lignes. Cette méthode est-elle préférable à l'autre ? Il faut croire que l'autorité militaire a ses raisons pour faire ainsi. En tout cas, nous en profitons en recevant nos vivres régulièrement. La vie de tranchées n'est pas trop belle, et si parfois il fallait serrer la ceinture, ce serait pire. »*

Cet extrait, nous l'avons vu sous l'angle négatif (celui du soupçon de connivence anormale entre les Etats-Majors ennemis), dans le chapitre précédent. Nous le voyons ici sous l'angle positif, qui marque la chute de l'extrait pour François Baizet, en opposition à la fin des illusions (de guerre franche, sans compromis ni compromissions) signalée au début du texte.

A la différence des ententes tacites précédemment évoquées, pour 1916, mais aussi pour les années précédentes , celle-ci n'est pas l'initiative de soldats du rang, ou d'une section ou compagnie isolée, agissant en contravention avec la discipline de l'armée (section ou compagnie dont les officiers fermeraient les yeux), mais de *« l'autorité militaire »* comme le pense avec raison François Baizet, puisqu'elle implique une logistique de transports importante qui s'étale sur une période relativement longue, et non sur la simple durée d'une nuit d'euphorie pacifique, soutenue ou non par l'esprit pacifiant d'une fête religieuse, comme c'est le cas d'une nuit de Noël, mais pas celle de la Saint-Sylvestre…

***

[34] Je n'ai pas pu trouver de « *Bourg* » sur une carte détaillée, dans les environs de Moussy ; il doit s'agir d'un hameau que la guerre n'aurait pas détruit, ou d'un lieu-dit, comme le suggère la distance donnée, modeste (500m) , à laquelle le convoi est entendu.

[35] Ici « Boches » porte bien la majuscule de nom (même dépréciatif) de nationalité ! Alors qu'il porte une minuscule dans la phrase précédente ! Comme si F. Baizet obéissait au même réflexe que J.L. Monier quand il fait alterner « Allemands » et « Boches » : ils méritent la majuscule (ou le nom normal « Allemands ») quand on va raconter un épisode qui les humanise ; mais c'est spontanément le nom « Boches » qui vient à l'esprit. Pour le témoin oral (interviewé en 1980) il faut évidemment tenir compte de l'image amicale qu'ont prise les Allemands depuis le début de la construction de l'Union Européenne.

[36] Cette régularité faciliterait évidemment la tâche de l'ennemi, s'il voulait le bombarder

"De partout on ne voit que des champs transformés en cimetières où s'alignent les croix de bois blanc sur laquelle est inscrit le nom des poilus et encore ce ne sont que ceux qui meurent à l'arrière qui ont droit à ce luxe, ceux de l'avant ne peuvent même pas être enterrés et ce sont les marmites qui se chargent d'en disperser les morceaux aux quatre points cardinaux, on trouve d'ici de là, ici un bras, là une tête, ailleurs un morceau de tronc, etc…, peu sont entiers."

Lettre de Verdun du 7 mars 1916
Gabriel Poissant,
classe 1908, Cours-la-Ville

Conseil général
LOIRE
EN RHÔNE-ALPES

CRÉATION : DIRECTION DE LA COMMUNICATION - CG42 - IMPRIMERIE DÉPARTEMENTALE - DÉPOT LÉGAL : 06/14 - CRÉDIT PHOTO : ARCHIVES DÉPARTEMENTALES